ŒUVRES COMPLÈTES

DE

S. JEAN CHRYSOSTOME

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. L'ABBÉ J. BAREILLE

chanoine honoraire de Toulouse et de Lyon

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE SAINT THOMAS, D'EMILIA PAULA, ETC.

COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME SIXIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 9

—

1868



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

S. JEAN CHRYSOSTOME

RÉSUMÉ

DE

L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT

DISCUSSION SUR CE RÉSUMÉ

Ce résumé nous a été conservé dans deux manuscrits, dont l'un se trouve à la bibliothèque de Coislin, et l'autre dans celle de Lyon (Leyde), en Hollande, qui appartenait à Isaac Vossius. Le premier de ces manuscrits est tout à fait récent, il date des origines de la typographie et il a été fait par un scribe habile, sur la foi d'un manuscrit plus ancien. Le second ne m'est pas tombé sous les yeux; mais je le crois aussi récent, et il a été écrit par une main moins exercée. Or, ces deux manuscrits sont loin de renfermer cet opuscule tel qu'il est sorti de la pensée de son auteur. Il y a dans l'un et dans l'autre des lacunes diverses; il n'y est fait aucune mention du Nouveau Testament. Le manuscrit de Coislin s'ouvre par une préface de l'écrivain et par d'excellentes notes, sous ce titre προθεωρία, dont il n'est pas fait mention dans le manuscrit de Leyde. En retour, le manuscrit de cette bibliothèque contient bien des choses qui font entièrement défaut dans celui de Coislin, par exemple, le résumé du Lévitique, l'épilogue sur le résumé des livres des Rois, le résumé des Paralipomènes, d'Esdras, de Tobie, de Judith, de Job, de la Sagesse et des Proverbes.

De ces deux manuscrits a été formé le résumé suivant, qui présente encore quelques lacunes pour ce qui regarde l'Ancien Testament; ainsi, le résumé des Psaumes et des cinq petits prophètes y fait complétement défaut. Dans l'un et l'autre manuscrit, ce résumé est attribué à saint Jean Chrysostome; il est expressément désigné, dans le titre, comme en étant l'auteur. Vous le verrez bientôt. Or, cette désignation est-elle exacte? Chrysostome a-t-il réellement fait, ou non, ce résumé? Isaac Vossius, à qui le manuscrit de la bibliothèque de Leyde appartenait, soutient la négative, s'il faut en croire Guillaume Cave dans son *Histoire littéraire*, éditée à Genève en 1705. Voici comment s'exprime ce dernier, page 215 : « Il existe dans la bibliothèque

de Vossius un manuscrit grec intitulé : *Résumé de l'Ancien Testament;* mais cet homme célèbre m'a dit lui-même que cet opuscule n'était pas de Chrysostome. » J'incline à penser que Vossius lut superficiellement ce résumé, et qu'il fut choqué de la manière dont il avait été écrit. Et comment aurait-il pu retrouver le style élégant de Chrysostome dans une narration aussi succincte? Dès lors, en tête de ce manuscrit, pas de trace de cet avant-propos (προθεωρία) dont nous avons parlé, avant-propos assez étendu, œuvre d'un homme habile, dans laquelle certaines notes semblent revendiquer pour Chrysostome ce travail. Dans le résumé lui-même, bien des choses sentent la main et l'esprit de Chrysostome. En les faisant valoir, nous ne prétendons pas établir d'une manière irréfragable que Chrysostome est l'auteur de ce résumé. Loin de nous la prétention de ressembler à ces écrivains qui s'acharnent à soutenir l'authenticité des ouvrages qu'ils découvrent, au point de ne tenir aucun compte des objections qu'on peut leur faire. Encore que nous ne doutions pas de la valeur des motifs par nous allégués, nous voulons, avant de rien conclure de définitif, présenter nos preuves au lecteur éclairé, afin d'affirmer plus sincèrement, à son avis et au nôtre, ce qu'il est bon de penser.

Le premier argument en faveur de notre opinion, nous le tirons des dernières paroles du préambule (προθεωρία), où l'écrivain, en énumérant les livres du Nouveau Testament, place en dernier lieu trois épîtres catholiques : καὶ τῶν καθολικῶν Ἐπιστολαὶ τρεῖς. On sait que les Epîtres catholiques sont au nombre de sept; mais, au temps de Chrysostome, trois seulement étaient admises dans l'Eglise d'Antioche, dont il était prêtre. Encore que depuis déjà longtemps la seconde Epître de Pierre, la deuxième et la troisième de Jean, et l'Epître de saint Jude, soient regardées comme canoniques dans toute l'Eglise, il y avait dans les premiers siècles des Eglises qui n'en admettaient pas la canonicité. Sans doute, ces Eglises n'étaient pas nombreuses; on en trouvait cependant, comme on peut s'en convaincre dans Sixte de Sienne, vers la fin de la seconde section du livre premier. La plus grande partie de l'Eglise occidentale, et l'Occident presque tout entier, n'ont jamais contesté la canonicité de ces livres; l'illustre Athanase, ce vaillant champion de l'Eglise, met ces sept épîtres catholiques au nombre des livres divins, inspirés, transmis et acceptés comme canoniques. Mais l'Eglise d'Antioche ne les admettait pas au temps de Chrysostome; bien plus, fidèle à ses premières croyances, elle ne les avait pas encore admises au temps de l'empereur Justinien, ce qui était le fait propre des Syriens, comme nous le verrons tout à l'heure.

Que l'Eglise d'Antioche n'admît pas la seconde et la troisième Epître de Jean, c'est ce qui résulte évidemmeut d'une des homélies suivantes, publiée d'abord au nom de Chrysostome par Cotelerius, et que nous démontrons, dans l'avant-propos, ne pas être de Chrysostome, mais bien d'un prêtre d'Antioche de ce temps, qui la prononça devant l'évêque Flavien. Voici ce qu'on lit dans cette homélie, numéro six, au sujet de la deuxième et de la troisième Epître de Jean l'Evangéliste: « Le même qui a prêché ces choses les a écrites dans son Epître; la première est reçue dans l'Eglise, la deuxième et la troisième sont regardées comme apocryphes, et ne font pas partie du canon; tous s'accordent à attribuer la première à Jean. « D'où vous pouvez voir que la deuxième et la troisième Epîtres de Jean n'étaient pas mises à Antioche au nombre des épîtres canoniques. Quant à la seconde Epître de Pierre et à l'Epître de l'apôtre Jude, elles n'étaient pas plus reçues que la deuxième et la troisième de Jean, par les Syriens et les chrétiens d'Antioche. Lisez là-dessus une savante discussion de l'Egyptien Cosmas, contemporain de l'empereur Justinien, par nous éditée avec les autres œuvres du même auteur en 1706. Après avoir longuement parlé des épîtres catholiques et de leur autorité, il s'exprime ainsi, page 292: « Les Syriens n'admettent que trois épîtres canoniques, celles de Jacques, de Pierre et de Jean; ils ne connaissent même pas les autres. Le chrétien parfait ne doit pas demeurer dans le doute, puisque ces Ecritures, placées dans le Canon et

admises par tout le monde, déclarent suffisamment toute chose. » Il est donc évident qu'au temps de l'empereur Justinien, trois épîtres catholiques seulement étaient admises chez les Syriens et dans l'Eglise d'Antioche.

On le voit, l'auteur dont nous venons de parler, qui n'admettait que trois épîtres catholiques comme canoniques, était d'Antioche, et dès lors le titre de l'opuscule, en l'attribuant à Jean Chrysostome, mérite quelque croyance. En réalité, ce saint docteur cite dans ses homélies tous les livres de la sainte Ecriture, excepté ces quatre épîtres catholiques; on n'en trouve aucun passage dans ses écrits, et, quand même il en serait fait mention, on n'en pourrait pas conclure qu'il admettait la canonicité de cette partie de l'Ecriture, puisqu'à cette époque il n'était pas rare qu'on lût dans certaines églises des choses qui n'étaient cependant pas réputées canoniques. On lit toutefois, dans la sixième homélie de Jean Chrysostome sur la Genèse, le passage suivant : « Ceux qui se jettent dans les filets du démon sont comparés à des chiens par la divine Ecriture : L'insensé, dit-elle, qui après être sorti du péché y retombe de nouveau, est comme le chien qui retourne à son premier vomissement. » Or, nous-même, en indiquant le livre de l'Ecriture auquel ce passage était emprunté, nous l'avons rapporté à la seconde Epître de Pierre, II, 22. Sans doute il est question en cet endroit du chien qui retourne à son vomissement; mais cette citation doit être rapportée au livre des Proverbes et non à la seconde Epître de Pierre. Au lieu de II *Petr.*, II, 22; lisez donc : *Prov.*, XXVI, 11. Remarquez que Chrysostome, parlant au peuple, citait ici comme en cent autres endroits, les passages de l'Ecriture comme ils s'offraient à son esprit, parfois en s'éloignant beaucoup du texte. Or, l'endroit de l'Ecriture que Chrysostome avait en vue, c'était évidemment ce verset des Proverbes, qu'il citait selon qu'il en avait besoin et de manière à frapper davantage l'esprit du peuple; le voici d'après les Septante: « Le chien qui revient à son vomissement devient odieux et détestable; il en est ainsi de l'insensé qui retourne par malice à son péché. » Le passage indiqué plus haut s'accorde parfaitement avec ce verset; il n'a pas le même rapport avec celui de la seconde Epître de Pierre : « Mais il leur est arrivé ce que dit un proverbe très-véritable: Le chien est retourné à son premier vomissement, et le pourceau, après s'être lavé, est tombé de nouveau dans la boue. » Il est donc hors de doute que le passage de Chrysostome se rapporte au verset des Proverbes et non pas à celui de la seconde Epître de Pierre. D'ailleurs, je l'ai déjà dit, quand même Chrysostome se serait servi de la seconde Epître de Pierre, on n'en pourrait pas conclure qu'il reconnût, ni que l'Eglise d'Antioche reconnût avec lui la canonicité de ce livre. Donc l'auteur du résumé suivant était d'Antioche ou syrien, et pas autre que Chrysostome, conformément à l'indication du titre.

Une autre preuve de notre opinion, c'est que dans la citation des livres canoniques consignés par notre auteur à la fin de son avant-propos (προθεωρία), il n'est fait aucune mention de l'Apocalypse. Et pour qu'on n'attribue pas cette omission à une erreur typographique, une note marginale d'un commentateur y est insérée disant: « Remarquez que Chrysostome ne fait pas mention de l'Apocalypse. » L'Apocalypse, en effet, n'était pas reçue aux premiers siècles dans toutes les Eglises, comme nous l'apprennent Eusèbe et Jérôme dans leurs *Auteurs ecclésiastiques*. Le patriarche Nicéphore, dans son catalogue, met ce livre au rang des apocryphes, de même qu'un autre dont il sera fait plus loin mention dans une note; tandis que les plus célèbres d'entre les Pères, Athanase, Basile, Grégoire de Nazianze et tout l'Occident, l'attribuaient à Jean, et le comptaient parmi les livres canoniques. Il a été mis enfin, par toute l'Eglise grecque et latine, dans le canon des Ecritures et des livres inspirés.

Il n'est jamais parlé de l'Apocalypse dans ce résumé, et le commentateur prend soin de nous dire qu'il ne faut pas attribuer cette omission à une erreur de copiste. D'où il suit que ce livre n'était pas encore admis par l'auteur, et conséquemment par l'Eglise dont il faisait

partie. Il est sûr que Jean Chrysostome, auteur indiqué de ce résumé, n'a jamais cité l'Apocalypse dans ses homélies et dans ses autres livres, malgré tout l'avantage qu'il aurait pu en tirer, surtout dans les trois premiers chapitres, pour former les mœurs, tâche ardue à laquelle le saint docteur s'était courageusement adonné. J'ai eu beau rechercher, avec tout le soin possible, des traces de l'Apocalypse dans cette longue série d'ouvrages écrits par Chrysostome, je n'ai rien trouvé; et cependant les sujets traités, celui du Sacerdoce par exemple, semblaient autoriser et réclamer l'emploi de ce livre de Jean. Voilà une autre preuve, une autre présomption, que ce résumé est l'œuvre de Chrysostome. Nous empruntons ces arguments à l'avant-propos ou prothéorie du résumé.

Dans ce résumé lui-même, on voit à chaque instant la preuve qu'il a été écrit par Chrysostome. Ainsi, au commencement de la Genèse, quand on raconte que Cham fut sans respect pour son père, et qu'à cause de cela, Cham et Chanaan, son fils, furent maudits, voici ce qu'on lit : « Ensuite il bénit Sem et Japhet ; mais il maudit Chanaan, parce que Cham, son père, avait découvert la nudité de Noé. » Cette malédiction se réalisa sur les Gabaonites. En apparence, c'était une malédiction, et par le fait une prophétie. Or, que la malédiction de Chanaan soit retombée sur les Gabaonites, c'est un sentiment propre à Chrysostome, et que je ne me souviens pas d'avoir vu exprimé par un autre auteur ecclésiastique. Il appartient au saint docteur, et il le formule en termes presque identiques dans beaucoup de ses écrits. Voici comment il s'exprime dans son commentaire d'Isaïe, cap. II, v. 1, tome X de cette édition : « Pareille chose arriva à Chanaan. Il ne servit pas ses frères, et le poids de la malédiction de son père ne tomba pas sur lui, mais sur les Gabaonites, issus de sa race. Les paroles qui le condamnaient étaient une prophétie donnée sous forme de malédiction. » Il exprime la même pensée en d'autres termes, vers la fin du résumé du livre de Josué : « Comme les Israélites ne pouvaient, à cause de leurs serments, assiéger les Gabaonites, ils les réduisirent en esclavage, leur firent couper le bois ou porter l'eau. Ainsi s'accomplit cette prophétie de Moïse : Chanaan sera esclave, car c'est de Chanaan que descendront les Gabaonites. » Le lecteur instruit trouvera là des motifs sérieux d'attribuer ce résumé à Chrysostome.

Voici une nouvelle preuve et une preuve sérieuse de la vérité de notre opinion, qui nous est fournie par le résumé même de la Genèse. « Tharé, père d'Abraham, prit avec lui Abraham et Nachor, et Loth, son petit-fils, et il vint à Charan. » Cette version est vicieuse, et le nom de Nachor y a été introduit contrairement au texte hébreu, à l'édition des Septante et à la Vulgate. Or, je n'ai jamais trouvé cette version autant que dans Chrysostome, qui l'adopta sur la foi de son exemplaire. Dans son homélie trente et unième sur la Genèse, nous lisons en effet : « Tharé prit Abram et Nachor, ses fils, et Loth, fils de son fils Haram. » On rencontre cette même version, soit dans les imprimés, soit dans les manuscrits, répétée deux fois dans la même homélie, de telle sorte que le doute n'est plus possible, et qu'il est certain que cette version se trouvait dans l'exemplaire dont se servait Chrysostome, et dans celui dont fit usage l'auteur de ce résumé, que tant de motifs nous font attribuer à Chrysostome.

Le résumé du Deutéronome nous offre une preuve non moins concluante de ce que nous soutenons. Voici ce que nous y lisons : « Il est écrit : Celui qui sera suspendu au bois sera maudit de Dieu. » La malédiction était portée contre ceux qui n'observaient pas la loi : « Maudit soit quiconque ne sera pas fidèle à tout ce qui est écrit dans ce livre. » Moïse parle de la loi. Le Christ ne pouvait donc pas encourir cette malédiction ; car il observa la loi, et, du haut du bois auquel il était suspendu, « il effaça la malédiction par la malédiction. » Vous trouverez la même chose plus longuement exposée dans le commentaire sur l'Epître aux Galates, chapitre trois, où Chrysostome explique le court passage que nous venons de citer,

Je ne cite pas pour abréger, mais j'exhorte le lecteur à vérifier par lui-même le texte indiqué ; il verra que Chrysostome développe longuement, dans son commentaire, ce que le même Chrysostome dit en abrégé dans le résumé qui nous occupe.

Notre auteur combat fréquemment dans ses ouvrages contre les Juifs, qui étaient en grand nombre à Antioche. On remarquera la même polémique dans ce résumé, encore que les limites d'un pareil ouvrage exigent une grande brièveté. Chrysostome ne cesse d'indiquer les passages à produire contre les Juifs. C'est ainsi qu'on lit dans le résumé de Jérémie : « S'ils font le mal, je n'accomplirai pas la promesse que je leur ai faite. » Voilà un passage qu'on peut opposer aux Juifs qui disent que le Seigneur leur a promis des biens : « En refusant de croire à Notre-Seigneur Jésus-Christ, ils se sont attiré tous les maux qui fondent sur eux. »

Chrysostome se propose très-souvent de démontrer aux juifs et aux chrétiens, que les préceptes de la loi n'obligeaient pas d'une manière très-rigoureuse. Bien plus, il déclare que les saints de l'Ancien Testament les avaient souvent transgressés, parce que tout ce qui avait rapport au rite et au culte extérieur n'avait pas une importance capitale et pouvait être facilement omis. Ainsi, sur ces paroles d'Isaïe : « Les holocaustes des béliers, la graisse des agneaux, le sang des taureaux et des boucs ne me sont plus agréables, » voici comment s'exprime Chrysostome : « Les juifs, accusés fréquemment de ne pas professer les autres vertus, alléguaient pour se défendre les sacrifices nombreux qu'ils offraient; c'est pourquoi les prophètes et les autres troublaient leur sécurité et leur faisaient voir l'inanité de cette excuse. Il est donc évident que ces cérémonies n'avaient pas leur fin en elles-mêmes, qu'elles devaient servir à rendre la vie meilleure et à développer les autres vertus. » Dans l'exposition du Psaume XLIII, le saint docteur s'efforce encore de démontrer la même thèse, en disant que le précepte du sabbat fut violé, lorsque le peuple conduit par Josué demeura sept jours sous les armes, puisque sept jours consécutifs renferment nécessairement un sabbat. En cent endroits il tient le même langage. Or nous lisons plus loin, dans le résumé du livre de Job : « Alors Josué donna aux juifs la circoncision avec des couteaux de pierre; Israël avait passé quarante ans dans le désert, et beaucoup de ceux qui y étaient morts en combattant n'avaient pas été circoncis. Dieu mit leurs enfants à leur place, et Josué les circoncit, parce que dans le désert ils étaient demeurés incirconcis. Alors il célébra la Pâque; et du jour où ils mangèrent l'azyme fait du froment de cette terre, la manne cessa de tomber. Josué reçoit l'ordre d'ôter ses chaussures et de faire le tour de Jéricho avec des trompettes et avec l'arche, pendant sept jours, ce qu'il fit exactement; après quoi, les murs de Jéricho tombèrent. Il est manifeste que le sabbat fut alors violé ; car, de quelque manière que vous comptiez, il y aura toujours un sabbat dans ces sept jours. » Chrysostome établit donc que les préceptes ayant rapport au culte extérieur, comme la circoncision et le sabbat, ne furent pas observés avec une rigueur absolue par les saints eux-mêmes. A mes yeux, ce langage vous force à reconnaître Chrysostome. Et que sera-ce si vous joignez cette preuve à tant d'autres? Vous rencontrerez dans ce résumé de nombreux passages dans lesquels l'auteur indique qu'il combat et réfute les juifs.

Outre ces arguments, dont aucun homme exempt de préjugés ne contestera la force citons-en d'autres moins concluants peut-être, mais qui par leur nombre et par la répétition identique des mêmes paroles et des mêmes preuves, militent en faveur de Chrysostome. Au commencement du résumé de la Genèse, Chrysostome dit que la Genèse appelle fils de Dieu les descendants de Seth, et il cite ce passage du Psalmiste : « Je l'ai dit, vous êtes des dieux. » Il répète plusieurs fois la même chose, en donnant le même passage du psaume à l'appui, dans la vingt-deuxième homélie sur la Genèse. Il dit encore ici, dans son résumé, et presque de la même manière, ce qu'il avait dit à propos de la Genèse, à savoir que la langue hébraïque

fut ainsi appelée d'Héber. Pour ce qui regarde les dîmes offertes à Melchisédech par Abraham, il y résume simplement ce qu'il en avait dit dans son commentaire sur la Genèse, en citant un même passage du bienheureux Paul. Sur les filles de Loth, et sur le sacrifice d'Abraham, ce résumé ne fait que redire rapidement ce que Chrysostome a dit plusieurs fois et plus longuement à propos de la Genèse. L'allégorie de la naissance de Pharès et de Zara est expliquée de la même manière dans le résumé et dans le commentaire. Ce qu'on lit vers la fin du résumé de la Genèse, sur la prise de Sichem par Siméon et Lévi, on peut le voir raconté plusieurs fois dans l'homélie sur la Genèse. Le verset 10 du chapitre quarante-neuf traduit ainsi dans le résumé : « Jusqu'à ce que vienne celui en qui les promesses doivent s'accomplir, » est toujours traduit de la sorte par Chrysostome ; tandis que parmi les autres il y a diverses interprétations, les uns traduisant comme lui, les autres adoptant cette version : « Jusqu'à ce que les promesses à lui faites soient accomplies. » Enfin le résumé, en parlant des mains de Moïse étendues pendant le combat, et qui donnèrent la victoire aux Israëlites, dit qu'elles étaient une figure de la croix, tout comme Chrysostome, dans son homélie sur ces paroles : « Mon Père, s'il est possible... »

Mais on dira peut-être : si ce résumé est l'œuvre de Chrysostome, pourquoi n'est-il cité par personne, que nous sachions au moins? Pourquoi ce long silence de tous les auteurs ecclésiastiques? — Eh bien, ce silence ne doit pas vous étonner, puisque ni Photius, ni les autres auteurs ne font mention de la dixième partie des œuvres de Chrysostome qui nous restent; et ici je n'entends parler que de celles qui lui sont attribuées par tous les érudits. Nous n'avons pas à nous étonner davantage de la négligence avec laquelle ce résumé a été conservé, négligence qui a fait perdre une grande partie de ce qui avait rapport à l'Ancien Testament, et tout ce qui regardait le Nouveau. Les Grecs avaient peu d'attrait pour ce genre d'ouvrage, tandis qu'ils conservaient volontiers les homélies vraies ou apocryphes. La prothéorie du manuscrit de la bibliothèque de Coislin ne nous apprend-elle pas que Chrysostome avait résumé l'un et l'autre Testament? Or, si le résumé du Nouveau Testament était parvenu jusqu'à nous, nous y rencontrerions certainement bien des choses qui prouveraient que tout le résumé est de Jean Chrysostome. Quel soin, en effet, ne dut-il pas apporter à résumer les épîtres du bienheureux Paul? Il citait souvent cette partie de l'Ecriture; il la regardait toujours comme la plus importante, s'il peut y avoir rien de plus ou de moins important dans ce qui a l'Esprit saint pour auteur; il possédait si bien ces Epîtres, qu'à la moindre occasion il les citait dans ses homélies ou dans ses autres ouvrages. C'est ainsi que dans le résumé du Pentateuque, vous le verrez souvent citer Paul à propos des passages si connus dont l'Apôtre avait parlé dans ses épîtres. Et, ce qui est tout-à-fait singulier, dans la prothéorie, où sont rappelés les livres du Nouveau Testament, il est d'abord question des quatorze épîtres de Paul; les quatre Evangiles et les Actes des Apôtres ne viennent qu'après : d'où l'on pourrait conclure encore que le résumé est l'œuvre de Chrysostome, qui ne cache pas son amour pour Paul, et qui use des livres et des écrits de cet apôtre plus que de tous les autres livres de l'Ecriture sainte.

Pour ce qui est du style, chercher dans ce résumé cette abondance, cette richesse qui est le caractère propre du langage de Chrysostome, ce serait vouloir trouver des nœuds dans un jonc. Néanmoins la diction est pure, claire, brillante, et l'on sent partout la main de Chrysostome. Sans doute, les événements y sont sommairement racontés ; mais, parfois, l'auteur y devient interprète, explique les choses et rapporte les passages de l'Ecriture et surtout de Paul, qui peuvent les rendre plus intelligibles. Il ne faut pas croire que ce résumé soit d'un laconisme exagéré; celui du Pentateuque y prend presque les proportions d'une véritable histoire, et pourrait à la rigueur suppléer à ce livre. Il est probable que Chrysostome avait résumé pour son usage toute l'Ecriture sainte. Si jamais le résumé du Nouveau Testament

est retrouvé, on aura, comme je l'ai dit, de nouvelles preuves en faveur de l'opinion que nous avons émise. A l'aide des passages qui nous sont restés et des manuscrits qui les contiennent, j'ai démontré que ce résumé était l'œuvre de Chrysostome, sans croire cependant être arrivé à une certitude absolue, à une démonstration parfaite. J'attends le jugement des érudits; car la chose est trop importante pour qu'elle puisse être tranchée par un seul écrivain et prononcée sans controverse.

Il nous reste maintenant à dire un mot du résumé de l'Ecriture, qu'on trouve parmi les œuvres d'Athanase, et que nous avons démontré n'être pas l'œuvre de ce Père, encore qu'il ait été fait par un écrivain distingué. Quoi qu'il en soit, ce résumé est tout-à-fait différent de celui-ci dans les livres historiques, le Pentateuque, les livres des Rois et les Prophètes. Le lecteur peut voir par lui-même s'il est possible de les comparer. Les livres de Salomon, au contraire, de la Sagesse, d'Esther, de Tobie et de Judith, sont résumés de la même manière; ce qui me fait penser que l'auteur a emprunté ces résumés au travail que nous donnons. Il n'est pas douteux pour nous, en effet, et il ne le sera, je pense, pour personne, que cet auteur vivait longtemps après le nôtre. Le résumé du Lévitique, qui manque dans le manuscrit de Coislin et que nous avons donné d'après le manuscrit de Leyde, est conforme, au moins dans sa plus grande partie, au résumé attribué à saint Athanase. Comment cela se fait-il? Je ne saurais le dire d'une manière satisfaisante.

J'incline à penser que Chrysostome fit ce résumé à Antioche, avant de se livrer au ministère de la parole, afin de s'en servir dans la prédication et d'avoir sous la main les textes dont il avait besoin.

RÉSUME

De l'Ancien et du Nouveau Testament sous forme de Mémoire.

PRÉAMBULE.

Le Nouveau Testament tire son nom du temps et de la nature des choses qu'il embrasse; car tout fut renouvelé d'abord et surtout l'homme, pour qui tout a été fait. Ne dites donc pas: Rien n'a changé, le ciel est le même, la terre est la même, et l'homme enfin, l'homme la plus noble des créatures, est le même; il y a une nouvelle loi, de nouveaux préceptes, une nouvelle grâce de régénération; l'homme est nouveau, les promesses sont nouvelles. Désormais, il n'est plus question de la terre et de choses terrestres, mais du ciel et de choses célestes. Il y a de nouveaux mystères. Les sacrifices sensibles, les brebis, le sang, la graisse et la fumée des victimes, ont perdu leur valeur, pour faire place à un culte spirituel et éclatant de vertu. Il y a de nouveaux préceptes. Un bois sacré nous conduit au ciel et nous enlève à la terre. Mais dans les deux Testaments, le but à atteindre est le même: l'amélioration de l'homme. Et qu'y a-t-il d'étonnant, quand la nature entière a été faite pour son usage? Le ciel et son immensité, la terre et sa vaste étendue, la mer et ses larges abîmes, plus grands qu'il ne semblait utile, tout cela a été créé pour nous élever à la connaissance de Dieu et nous découvrir, par la beauté des œuvres, la grandeur de l'ouvrier. Toutes ces choses ont été faites pour l'homme. Puis donc que l'Ancien et le Nouveau Testament n'ont qu'un but, Moïse a cru nécessaire de raconter les histoires antiques, non pas comme les historiens profanes, qui écrivent seulement pour faire une narration, perpétuer la mémoire des guerres et des combats, et se couvrir eux-mêmes de gloire; le législateur n'obéit jamais à de semblables motifs. Ce qu'il se propose en décrivant les hauts faits des hommes illustres, c'est de laisser à la postérité, dans la vie de ces héros, un grand enseignement.

Aussi se garde-t-il de parler seulement de ceux qui se sont bien conduits, il fait encore

l'histoire des pécheurs, afin de nous exciter à imiter les uns et à fuir les autres; et, dans l'un et l'autre cas, afin d'augmenter notre vertu et notre zèle. Ne pensez donc pas que le législateur outrepasse son devoir en racontant les anciennes histoires et en donnant des lois. Le récit de la vie des saints a la même puissance que la loi. Voilà pourquoi il y a dans l'ancienne loi la partie historique ou Octateuque. Et d'abord, la Genèse, qui retrace l'histoire de la création et raconte la vie de ceux qui furent agréables à Dieu; l'Exode, où nous pouvons apprendre la délivrance miraculeuse des Juifs et la sortie d'Egypte, leur long séjour dans le désert, et la promulgation de la loi; le Lévitique, qui parle des sacrifices et du sacerdoce; c'est à la tribu de Lévi que le sacerdoce fut confié et c'est d'elle que le livre a pris son nom. Puis viennent les Nombres, ainsi nommés parce qu'après la sortie d'Egypte, Dieu ayant donné ordre de compter le peuple juif, il se trouva qu'ils étaient six cent mille; et le Deutéronome, qui contient une seconde interprétation de la loi par Moïse. Ensuite, le livre de Josué, fils de Navé, qui fut mis à la tête du peuple après la mort de Moïse, l'introduisit dans la terre promise, et partagea cette terre entre les douze tribus; celui des Juges, où l'on voit qu'après la mort de Josué la république des Juifs se changea en une aristocratie dans laquelle les tribus se partageaient le pouvoir. Celui de Ruth, enfin, qui retrace rapidement l'histoire d'une femme étrangère unie à un Juif. Les quatre livres des Rois viennent après et contiennent les actions de Saül, de David, de Salomon, d'Elie, d'Elisée et des autres jusqu'à la captivité de Babylone. Le livre d'Esdras suit celui des Rois. Il y avait déjà soixante-dix ans que les Juifs expiaient à Babylone dans une dure captivité les fautes qu'ils avaient commises, lorsque Dieu, sentant sa colère apaisée, envoya Cyrus, roi des Perses, ce Cyrus dont Xénophon a raconté l'éducation, pour les délivrer. Esdras, Néhémie et Zorobabel conduisirent le peuple juif au retour de cette captivité. Esdras a raconté ce retour, la nouvelle construction du temple et la réédification de la ville. Cent ans plus tard les Juifs eurent encore à supporter la guerre des Macédoniens. Viennent ensuite les actions d'Antiochus-Epiphane, lorsque les Juifs attaqués et assiégés pendant trois ans et demi échappèrent de nouveau à toutes les calamités. A peu de temps de là le Christ paraît et l'Ancien Testament finit.

Partie historique de l'Ancien Testament.

Ici nous devons entrer dans quelques détails pour faire connaître l'origine du peuple juif. Après Adam paraît Seth, puis Enoch, puis les autres pendant de nombreuses générations, enfin Noé, sous lequel, pour punir la malice et la corruption des hommes, éclata le déluge. Quand le déluge eut cessé, Noé sortit de l'arche seul avec ses trois fils, et remplit la terre de sa postérité devenue très-nombreuse. Fiers de s'être ainsi multipliés, les enfants de ce patriarche résolurent de bâtir une tour qui arriverait jusqu'au ciel. Mais Dieu n'approuve pas leur dessein, les confond, et divise leur langage qui auparavant était un. Ne pouvant donc plus s'entendre, ils cessèrent d'habiter en commun et se dispersèrent sur toute la terre. On dit qu'Héber, père des Juifs, refusa de s'associer à cette criminelle entreprise, et qu'en récompense de sa bonne résolution, il continua seul à parler sa langue; et c'est de lui que la langue des Juifs s'est appelée hébraïque. Abraham fut un des descendants d'Héber; il engendra Isaac, et celui-ci à son tour eut Jacob pour fils. Jacob fut le père de douze patriarches : Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon, Nephthali, Gad, Dan, Aser, Joseph et Benjamin. Onze de ces patriarches donnèrent leur nom aux tribus qui naquirent d'eux, car chacun fut le père d'une tribu. Joseph seulement en eut deux et ne voulut pas donner son nom exclusivement à l'une d'elles. Qu'arriva-t-il alors? C'est que Joseph cherchant à se multiplier en quelque sorte, ordonna à Ephraïm et Manassé, ses fils, de désigner par leur noms les deux tribus. Il y eut donc treize tribus : onze issues des frères de Joseph, et deux de Joseph par ses fils. La tribu de Lévi est choisie pour le sacerdoce; cet honneur est suffisant pour elle, et il reste alors douze tribus complètes. Tandis que celles-ci administraient tout ce qui était étranger au sacerdoce, celle-là exerçait les fonctions saintes.

Moïse appartenait à la tribu de Lévi. Les douze patriarches étant donc partis pour l'Egypte, Dieu réalisa la promesse qu'il avait faite à Abraham en lui disant : « Je rendrai ta postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel ; » et leurs descendants s'élevèrent au nombre de six cent mille. Telle fut l'origine du peuple juif; il prit son nom de la tribu de Juda, la tribu la plus illustre et la tige royale de laquelle sont sortis les rois.

Il y a donc dans l'Ancien Testament une partie historique, et nous venons de la parcourir. Mais il y a aussi une partie morale et prophétique. A la partie morale appartiennent les Proverbes, la Sagesse de Sirach, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques. La partie prophétique comprend les douze prophètes, Ruth et David. Cependant, malgré ces divisions apparentes, les parties rentrent souvent les unes dans les autres ; ainsi il n'est pas rare de trouver une prophétie dans les livres historiques, et les prophètes souvent s'étendent sur des récits historiques ; dans les livres prophétiques et historiques on trouve des conseils et des préceptes. Toutes ces choses, comme je l'ai dit, ont la même fin : rendre meilleurs ceux à qui elles sont dites ; le récit des faits, les conseils et les avis, les prophéties enfin se proposent de nous porter à faire le bien. Cependant les prophéties avaient surtout pour but d'annoncer les événements à venir, bons ou mauvais, et par là d'attirer les uns vers le bien, d'éloigner par la crainte les autres du mal. Il y a aussi d'autres prophéties; ce sont celles qui se rapportaient au Christ, et qui prédisaient d'une manière précise non-seulement sa venue, mais encore les événements qui devaient arriver après lui, son incarnation, sa naissance, sa croix, ses miracles, la vocation de ses disciples, le Testament nouveau, l'abrogation des cérémonies judaïques, la conversion de la gentilité, l'excellence de l'Eglise, et les autres faits opérés dans la suite. Longtemps avant que ces choses se fussent passées, les prophètes les avaient prédites, les unes par des figures, les autres plus explicitement dans leurs propres paroles. Il y a deux sortes de prophéties : on peut annoncer l'avenir ou par des œuvres ou en paroles. Quand les prophètes voulant signifier la croix disaient : « Il sera conduit à la mort comme une brebis, il sera muet comme un agneau devant celui qui le tond, » ils prédisaient dans ces paroles ce qu'ils avaient en vue d'annoncer. Mais Abraham offrant son fils et immolant un bélier est un exemple de la prophétie de figure ; c'est par l'action, en effet, qu'il signifie la croix et le grand sacrifice qui devait racheter le monde. Les figures abondent dans l'Ancien Testament, et les prophéties y sont nombreuses.

Non-seulement la prophétie annonce l'avenir, il lui appartient encore d'éclairer le passé, ainsi qu'on le voit surtout dans Moïse. Quand Moïse parle du ciel et de la terre, il dit des choses passées et perdues dans la nuit des temps ; mais il n'en est pas moins prophète. C'est le rôle de la prophétie d'annoncer des événements qui n'ont pas encore eu lieu ou qui sont cachés, et c'est aussi son rôle de manifester, de publier des choses passées et que le temps a profondément obscurcies ; dans l'un et l'autre cas elle demande la même grâce d'en-haut. C'est encore le rôle de la prophétie de dire les faits présents, qui, bien que réels, ne sont pas connus, comme il arriva à propos d'Ananie et de Sapphire. Il ne s'agissait pas alors d'un événement passé ou futur, mais d'un fait présent et ignoré, que Pierre révéla et manifesta par prophétie. Tel est dans son ensemble l'Ancien Testament. Dans le Nouveau les énigmes de l'Ancien deviennent lumineuses; j'entends parler ici des prophéties auxquelles les œuvres mêmes rendent témoignage, c'est-à-dire cette manière de vivre élevée, vraiment céleste, et ces biens mystérieux de l'éternité « que l'œil de l'homme n'a point vus, que son oreille n'a point entendus, et que son cœur n'a jamais goûtés. » I *Corinth.*, II, 9. Le Nouveau Testament, en effet, ayant reçu l'homme tel que l'Ancien le lui avait livré, le fit passer peu à peu d'une vie corrompue et mauvaise à la vie des anges. L'Ancien Testament devait former l'homme, le Nouveau en devait faire un ange. Dépravés par leur malice, les hommes avaient perdu les priviléges de leur nature et étaient descendus presque au niveau

En quoi consistent les prophéties.

des brutes et des bêtes féroces; la loi les arrachait à cet abîme de malice: la grâce leur donna ensuite une dignité angélique. Le Nouveau Testament renferme les quatorze épîtres de Paul, les quatre Evangiles, deux écrits par Jean et Matthieu, disciples du Christ, deux par Luc, disciple de Paul, et Marc, disciple de Pierre. Les premiers avaient vu le Christ de leurs propres yeux et s'étaient entretenus avec lui; les seconds racontaient ce qu'ils avaient appris de leurs maîtres. Il renferme encore le livre des Actes, où l'on rapporte ce qui se passa au commencement de l'Eglise, et les trois épîtres catholiques.

Livres du Nouveau Testament; l'Apocalypse seule est omise.

GENÈSE.

Exposé de la création de l'homme et de l'histoire de la terre jusqu'à la mort de Noé.

Le monde est créé et l'homme formé. Adam reçoit de Dieu un commandement. La femme est tirée d'une des côtes d'Adam; elle se laisse tromper par le serpent et séduit son mari; un même anathème, une même malédiction les chasse l'un et l'autre du Paradis. Le serpent, maudit aussi, est condamné à ramper sur son ventre. Caïn tue son frère par jalousie, porte le poids de son crime, et devient père d'une nombreuse famille. Ève enfante Seth. Enumération des descendants d'Adam et de Seth jusqu'à Noé. Condamnation des hommes à cause de leurs unions criminelles et de leurs autres iniquités. Les descendants de Seth sont appelés *fils de Dieu,* car il est écrit : « Je l'ai dit, vous êtes des dieux et les fils du Très-Haut. » *Psalm.* LXXXI, 6. Le nom de filles des hommes est donné aux filles de Caïn. Dieu prédit à Noé la destruction prochaine des hommes par le déluge, et lui ordonne de construire une arche de trois cents coudées de longueur, de cinquante de largeur et de trente de hauteur. Dès que Noé est entré dans l'arche, le déluge arrive. La pluie ne cesse de tomber pendant quarante jours et quarante nuits, et les eaux couvrent la terre durant cent cinquante jours. Cependant le premier jour du dixième mois, les sommets des montagnes apparaissent. Après quarante jours Noé fait sortir de l'arche un corbeau qui ne revient pas; et au bout de sept jours il lâche une colombe qui revient portant un rameau d'olivier. Dieu ordonne alors à Noé de sortir de l'arche; Noé sort, offre un sacrifice, est béni avec ses enfants, et reçoit de Dieu la promesse qu'il n'y aura pas d'autre déluge. Noé bénit ensuite Sem et Japhet; il maudit au contraire Chanaan qui avait découvert sa nudité. La malédiction de Noé se réalise plus tard sur les Gabaonites, de telle sorte que sous les apparences d'une malédiction se cache une véritable prophétie.

Viennent ensuite les générations des fils de Noé jusqu'à Phaleg, ainsi appelé parce que de son vivant les hommes se divisèrent la terre. Les hommes construisent une tour, dans un lieu désigné à cause de ce fait sous le nom de Babylone, c'est-à-dire *confusion*, parce que la confusion des langues s'y opère. On rapporte qu'Héber, père de Phaleg, ne voulut pas consentir à la construction de la tour, et qu'en récompense de sa vertu il conserva sans corruption et dans toute sa pureté la langue qu'il parlait, et qui porte désormais son nom. Comme il s'appelait Héber, sa langue s'appelle langue hébraïque. Il résulterait de là d'une façon péremptoire que l'hébreu est la plus ancienne de toutes les langues, puisqu'avant la confusion, elle était parlée par tous les hommes. Héber est un des aïeux d'Abraham. Tharé, père d'Abraham, prend Abraham et Nachor, ses fils, et Loth son petit-fils, et les amène en Chaldée, avec le dessein de partir ensuite pour la terre de Chanaan. Tharé meurt en Chaldée et Dieu ordonne à Abraham de quitter ce pays et d'aller à Sichem, dans la terre de Chanaan; Dieu lui promet ensuite de donner cette terre à sa postérité. Abraham édifie un autel au Seigneur et dresse sa tente du côté de la mer. Une famine étant survenue, il descend en Egypte et commande à son épouse de se dire sa sœur. Pharaon enlève Sara; mais, ayant bientôt supporté le poids des vengeances de Dieu, il la rendit à Abraham. Une dispute s'élève ensuite entre les pasteurs de Loth et d'Abraham, à la suite de laquelle Loth et Abraham cessent d'habiter en commun. Loth a pour sa part la terre des Sodomites; Abraham habite près du chêne de Mambré, où Dieu s'engage de nouveau à rendre sa postérité innombrable et à lui assurer la possession de cette terre.

Chodorlahomor, abandonné par les cinq rois des Sodomites qui l'avaient servi auparavant, s'allie à trois autres rois, fait la guerre à ceux qui s'étaient séparés de lui, les met en fuite et les amène en captivité; Loth se trouve au nombre des captifs. Abraham sait à peine le sort de son neveu qu'il part avec trois cent dix-huit de ses serviteurs, poursuit les vainqueurs, leur arrache le fils de son frère, leur prend leur cavalerie et leurs femmes, et donne à Melchisédech, qui le bénit et offre du pain et du vin, la dîme de tout ce qu'il possède. Voilà pourquoi Paul dit dans son épître aux Hébreux : « Et Lévi qui reçut la dîme des autres, l'a payée lui-même. » *Hebr.*, VII, 9. Abraham refuse de recevoir la cavalerie que lui offre le roi de Sodome, « afin, dit-il, que tu ne te flattes pas d'avoir enrichi Abraham. » *Gen.*, XIV, 23. « Ta récompense, dit Dieu à Abraham, ta récompense sera grande. » *Gen.*, XV, 1.

En même temps Abraham se plaint de n'avoir pas d'enfants; mais bientôt il lui est dit de nouveau que celui qui naîtra de lui recevra son héritage, et que sa postérité sera aussi nombreuse que les étoiles du ciel : « Abraham croit à Dieu et cela lui est imputé à justice. » *Gen.*, XV, 6. Il divise certains animaux en deux parts, et il apprend que sa postérité sera errante sur une terre étrangère, jusqu'à ce que, après quatre cents ans de servitude, sonne l'heure de sa délivrance. Sara étant stérile, donne Agar à Abraham pour qu'il ait d'elle des enfants. Dès qu'Agar a conçu, elle se montre fière envers sa maîtresse, à qui Abraham la livre afin qu'elle la traite comme il lui plaira. Agar, mal vue par sa maîtresse, quitte la maison et reçoit d'un ange l'ordre de revenir chez Sara. Cet ange lui annonce encore que sa postérité sera innombrable, et déjà il désigne l'enfant qui doit naître d'elle sous le nom d'Ismaël. Agar engendre Ismaël, et Abraham change de nom à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans. Avant il s'appelait Abram, désormais son nom sera Abraham. Dieu lui ordonne de se faire circoncire lui et toute sa maison. Sara s'appelle Sarra. Abraham reçoit une promesse au sujet d'Isaac. Le Fils de Dieu apparaît à Abraham avec deux anges et lui dit : « Je reviendrai vers toi en ce temps et tu vivras, et Sarra ta femme aura un fils. » *Gen.*, XVIII, 10.

Abraham intercède auprès du Seigneur en faveur des Sodomites. Deux anges sont envoyés à Loth. Les Sodomites obstinés recherchent ces anges et sont frappés de cécité. Mais ces envoyés célestes sortent de la maison, amenant Loth avec eux. Loth arrive sain et sauf avec ses filles à Ségor, où il se retire, tandis que sa femme pour avoir regardé en arrière est changée en statue de sel. Après l'incendie de Sodome, Loth habite dans la montagne, et ses filles conçoivent de lui deux fils; l'aînée enfante Moab, et la plus jeune Ammon ; elles avaient abusé de leur père pris de vin et avaient dormi près de lui, dans la crainte que la race humaine ne se perdît.

Le patriarche se rend à Gérara, où Abimélech, roi de ce pays, s'empare de Sarra. Dieu menace Abimélech à cause de son crime, et celui-ci s'excuse en disant qu'il avait pris Sarra pour la sœur et non pour l'épouse d'Abraham, comme celle-ci le lui avait dit. Abimélech rend à Abraham Sarra qui lui donne Isaac. La servante de Sarra et son fils Ismaël sont chassés de la maison. Abimélech et Abraham font alliance, et ils se jurent une éternelle amitié. Abimélech reçoit d'Abraham sept agneaux, et ce don doit témoigner que le puits du Serment a été creusé par le bienfaiteur. Dieu ordonne à Abraham d'offrir son fils en sacrifice : il l'offre, et un bélier est immolé à la place. C'était une figure du mystère par lequel le Christ devait plus tard nous racheter. Sarra meurt et Abraham achète à Ephron, fils de Heth, le champ pour l'ensevelir; après quoi il ordonne à un de ses serviteurs d'aller chercher à Isaac une épouse en Mésopotamie, lui défendant toutefois d'y conduire son fils, dans le cas où cette femme ne voudrait pas venir. Le serviteur, arrivé près de la ville de Nachor, convient d'un signe qui doit lui faire reconnaître la vierge qu'il cherche; et ce signe le voici : Celle qu'il doit choisir lui donnera à boire ainsi qu'à ses chameaux. Or, voilà que Rébecca, fille de Bathuel, lequel était fils de Nachor, frère d'Abraham, voilà, dis-je, que Rébecca sortait. Elle donna à boire au ser-

Sacrifice d'Abraham.

viteur d'Abraham et à ses chameaux, elle lui apprit de qui elle était fille, l'amena dans sa maison et lui donna une généreuse hospitalité. Le serviteur fait alors connaître le but de son voyage, et sollicite des parents de Rébecca la main de leur fille. Ceux-ci ne veulent pas la contrarier et s'en réfèrent à ce qu'elle décidera. Rébecca donne son consentement, suit le serviteur d'Abraham et devient l'épouse d'Isaac.

Après la mort de Sara, Abraham avait pris une autre femme du nom de Cétura; il fait des présents aux fils qui naissent d'elle, et les sépare d'Isaac qu'il constitue l'héritier de sa maison; puis il meurt. Suit l'énumération des fils d'Ismaël, qui habitent depuis Hévila jusqu'à Sûr. Cependant Rébecca est stérile; Isaac conjure le Seigneur de la rendre féconde; et, quand elle a conçu, Dieu lui dit: « Deux nations sont en ton sein, et l'un de ces peuples triomphera de l'autre, » *Genes.*, xxv, 23, prophétisant ainsi la destinée future des Juifs et des chrétiens. Les enfants de Rébecca grandissent; Esaü vend à son frère Jacob son droit d'aînesse pour un plat de lentilles. Isaac, pressé par la famine, forme le projet de descendre en Egypte; mais Dieu l'en dissuade et lui ordonne de demeurer où il se trouve, lui promettant d'être toujours avec lui, de bénir et de multiplier sa postérité. Abimélech, roi de Gérara, apprenant que Rébecca qu'il avait crue sœur d'Isaac est réellement sa femme, menace de mort quiconque l'outragera. Isaac ensemence cette terre, et recueille au centuple ce qu'il a semé. Sa prospérité excite la jalousie des Philistins et Abimélech le renvoie de ce pays. Isaac obéit sans résistance; il s'éloigne et creuse des puits au sujet desquels des querelles s'élèvent. Pour toute vengeance, il en creuse de nouveaux jusqu'à ce que toute dispute ait cessé. Dieu bénit Isaac; Isaac accueille avec bonté Abimélech, et sans se souvenir des outrages qu'il en avait reçus, il lui donne un festin. Esaü prend des femmes chananéennes qui avaient offensé Rébecca.

Esaü et Jacob.

Cependant Isaac devient vieux, ses yeux s'obscurcissent, et il commande à son fils Esaü d'aller à la chasse et de lui préparer à manger, afin qu'il puisse le bénir. Mais Jacob suit le conseil de sa mère, prévient son frère Esaü; Rébecca fait cuire deux chevreaux, couvre son fils des fourrures de ces animaux pour dissimuler la finesse de sa peau, lui donne les mets qu'elle avait préparés, et l'envoie vers son mari qui le bénit. Quand Esaü rentre et apprend ce qui s'est passé, il se désole, il pleure, il demande à son tour la bénédiction de son père; sans obtenir tout ce qu'il espérait, il doit à sa persévérance de voir sa prière en partie exaucée. Son père le bénit; mais cette bénédiction n'infirme en rien celle qu'il a donnée à Jacob, qui demeure toujours la principale. C'est pourquoi Esaü, irrité contre son frère, n'attend pour venger l'injure qu'il en a reçue et le faire tomber dans ses piéges, que la mort de son père. Rébecca apprend tout à Jacob; elle l'exhorte à chercher son salut dans la fuite; puis elle va dire à Isaac qu'elle ne pourra plus vivre si Jacob épouse une Chananéenne. Isaac alors appelle Jacob et l'envoie en Mésopotamie chez son frère Laban, pour y prendre, parmi les filles de son oncle, une épouse à son choix. Après le départ de Jacob, Esaü épouse une fille d'Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar. Jacob voit une échelle, élève un monument, et promet à Dieu la dîme de ses biens s'il retourne sain et sauf dans sa maison. Il arrrive en Mésopotamie, voit Rachel et l'embrasse. Celle-ci va aussitôt annoncer ce qui lui est arrivé à son père Laban, qui accourt, reconnaît Jacob et l'introduit dans sa maison. Jacob sert Laban pour sa fille Rachel, mais Laban lui donne l'aînée. Cette substitution déplaît à Jacob, et pour l'apaiser Laban lui promet sa plus jeune fille s'il veut servir encore sept ans. Jacob consent à tout et épouse Rachel.

Lia, l'aînée des filles de Laban, avait les yeux malades; Rachel, la plus jeune, était au contraire très-belle : la première est la figure de la synagogue; la seconde, de l'Eglise du Christ. Lia conçoit et enfante Ruben, Siméon, Lévi et Juda. Rachel étant stérile, donne à Jacob une seconde femme, Bala, sa servante, qui enfante Gad et Aser. Lia a encore deux fils, Isachar et Zabulon. Rachel enfin devient féconde et met au monde Joseph. Jacob ayant manifesté le dessein

de retourner dans son pays, Laban le laisse maître de prendre la récompense qu'il désirera. Or Jacob choisit les agneaux noirs et les chèvres blanches, et le nombre en est très-abondant. Il mettait des branches dans les ruisseaux et les brebis concevaient, et elles enfantaient des agneaux blancs et bigarrés, et tachetés de marques cendrées. Tout cela était l'œuvre de Dieu, comme dit Jacob. Cependant les enfants de Laban portent envie à Jacob; Jacob prend avec lui ses femmes et ses richesses, et s'en va secrètement. Laban se met à sa poursuite; mais, avant qu'il l'atteigne, Dieu lui apparaît et le menace de sa colère s'il traite avec aigreur le mari de ses filles. Laban ayant enfin rencontré Jacob lui reproche sa conduite et lui demande la cause de son départ secret; Jacob répond qu'il a agi ainsi à cause de l'envie dont il était l'objet et aussi dans la crainte qu'on ne retînt ses femmes; sur quoi, Laban réclame ses dieux enlevés par Rachel. Il les cherche et ne les trouve pas; Jacob en profite pour témoigner son indignation. Mais enfin ils mangent et boivent ensemble, élèvent en ce lieu un monument auquel ils donnent le nom de colline du Témoignage, et s'en retournent chacun dans sa voie. Des anges de Dieu apparaissent à Jacob.

Jacob envoie vers Esaü pour lui annoncer sa venue. Les messagers reviennent bientôt disant qu'Esaü arrive à la tête de quatre cents hommes. Cette nouvelle contriste et alarme Jacob, qui prie Dieu de le délivrer du danger qu'il court, et fait offrir des présents à son frère. Jacob passe le torrent, est béni de Dieu, reçoit un nouveau nom, et, apercevant Esaü qui arrive, divise sa troupe; il place devant ses servantes avec leurs fils, puis il met Lia avec ses enfants, enfin vient Rachel avec Joseph; pour lui, il marche à leur tête. Esaü voit Jacob sans colère, accepte ses présents, et le conjure de l'accepter pour compagnon de route, ce à quoi Jacob consent volontiers. La route achevée, Jacob demeure à Salem, cité de Sichem, où Sichem, fils du roi Hémor, s'éprend de Dina, sa fille, lui fait violence et la demande pour épouse. Siméon et Lévi consentent à donner leur sœur à condition que les habitants de Sichem se feront circoncire. Mais, quand ceux-ci sont circoncis et que la douleur des plaies est encore vive, ils les mettent à mort. Jacob a peur d'être attaqué par les Chananéens, et sur l'ordre de Dieu il monte à Béthel. La nourrice de Rébecca meurt. Jacob ayant reçu la bénédiction de Dieu, quitte Béthel et dresse sa tente au delà de la tour de Gader. Rachel conçoit dans la douleur un fils qu'elle appelle Benjamin, meurt, et est ensevelie au chemin qui mène à Ephratha, c'est-à-dire à Bethléem. Ruben dort avec Bala, concubine de son père. Isaac meurt, Jacob et Esaü l'ensevelissent.

Suit la généalogie de la postérité d'Esaü; parmi ses descendants se trouve Job, appelé ici Jobab. Joseph excite la jalousie de ses frères, soit à cause de ses songes, soit parce qu'il est le préféré de leur père. Un jour qu'il est seul avec eux, ceux-ci veulent le tuer; mais Ruben, qui veut le sauver, leur conseille de le jeter dans une citerne. Ils l'y jettent en effet; puis, sur le conseil de Juda, ils le vendent à des Madianites, et portent à leur père sa tunique teinte de sang. Israël croit qu'une bête féroce a dévoré Joseph, et pleure abondamment. Juda enfante Her, Onan et Séla. Her étant mort, Onan épouse Thamar, veuve de son frère, et ne veut pas susciter des enfants à son frère. Onan étant mort aussi, Juda ne veut pas donner Thamar à son troisième fils; mais celle-ci, ornée comme une courtisane, s'assied sur le chemin. Juda l'ayant aperçue, la prend pour une femme de mauvaise vie, s'en approche et lui donne pour gage un anneau, un bracelet et un bâton. Plus tard, on apprend la grossesse de Thamar, et Juda, son beau-père, ordonne de la brûler. Mais Thamar proclame qu'elle a conçu de celui à qui l'anneau appartient, et Juda de s'écrier : « Thamar est plus juste que moi. » *Genes.*, XXXVIII, 26. Thamar met au monde deux fils; Zara montre d'abord la main et la retire aussitôt; Pharès cependant sort le premier du sein de sa mère, Zara ne sort qu'après.

Histoire de Joseph.

Il y a toute une allégorie dans ces événements; en voici l'explication telle que l'ont donnée les commentateurs : Le premier peuple, c'est-à-dire les justes qui vivaient avant la loi,

montra d'abord la main, et par là il faut entendre une vie angélique pleine de vertu. La loi fut ensuite proclamée, et enfin apparut de nouveau, élevée à un éclat plus parfait par les enseignements du Christ, l'ancienne vie.

Putiphar, intendant de la maison de Pharaon, achète Joseph et lui abandonne le gouvernement de tout ce qu'il a chez lui. Joseph résiste aux sollicitations criminelles de sa maîtresse; il est calomnié et jeté en prison; mais, même dans les fers, il se fait une sorte d'empire et interprète les songes du grand échanson et du grand panetier du roi. Au premier, il annonce qu'il sera rétabli dans son ancien rang; au second, qu'il sera mis à mort, et les choses arrivèrent comme il l'avait prédit. Pharaon voit en songe des bœufs et des épis, figure de la prochaine abondance et de la disette qui devait la suivre. Joseph est délivré de prison pour interpréter le songe du roi, selon le conseil du grand échanson; il l'interprète et enseigne le moyen de se prémunir contre les rigueurs de la famine; il devient le premier du royaume après Pharaon, amasse pendant les sept années d'abondance une grande quantité de grains, qu'il distribue ensuite, lorsque la famine sévit, à ceux qui en demandent. Les frères de Joseph viennent acheter du blé. Joseph, ne voyant pas Benjamin parmi eux, et craignant qu'ils ne l'eussent traité comme ils l'avaient traité lui-même, les accuse de venir reconnaître le pays en espions, et leur dit qu'ils n'ont, pour se défendre de l'accusation qui pèse sur eux, qu'à conduire Benjamin en Egypte et à le lui montrer. Il retient et enchaîne Siméon, donne aux autres de l'argent et du blé, et les laisse partir. Ceux-ci s'en vont; mais, en ouvrant leurs sacs et en y retrouvant l'argent, ils se troublent d'une chose si extraordinaire, racontent à leur père tout ce qui s'est passé et le conjurent de leur laisser amener Benjamin. Jacob refuse de se séparer de son plus jeune fils. Mais enfin, comme la famine devient plus terrible et que Juda insiste toujours et promet de ramener Benjamin sain et sauf, Jacob se laisse gagner, donne à ses fils une somme double et leur ordonne d'emporter aussi d'autres dons. Joseph, au retour de ses frères, les reçoit avec empressement et bonté, les interroge sur leur père, et leur fait servir un magnifique festin. Cependant on parle de s'en retourner, et, avant le départ, ordre est donné de mettre la coupe de Joseph dans le sac de Benjamin, à l'insu de ses frères. A peine les enfants de Jacob sont-ils partis, que Joseph ordonne à son intendant de les poursuivre. Celui-ci leur reproche leur ingratitude; mais, tout troublés, ils reconnaissent que celui-là est digne de mort qui se sera rendu coupable d'un pareil larcin, et consentent à devenir esclaves. On trouve la coupe dans le sac de Benjamin. Juda s'approche et parle longuement de son père, de Joseph et de Benjamin; il s'offre même pour expier le crime de son frère; et tout cela inspire à Joseph une telle commisération qu'il ne peut plus résister et se trahit lui-même. On éloigne tous les assistants pour que Joseph puisse pleurer en toute liberté. Joseph se découvre à ses frères et envoie à son père des présents et des chars, sans que Pharaon en ressente la moindre peine.

En apprenant l'histoire de Joseph, Jacob tressaille de joie, et sur l'ordre de Dieu, descend en Egypte, et y retrouve son fils. Pharaon entre dans les desseins de Joseph et donne à sa famille la terre de Ramessès. Cependant l'argent vient à manquer, et les Egyptiens reçoivent du blé en échange de leurs troupeaux; les troupeaux manquent à leur tour, la famine accroît ses rigueurs, et les Egyptiens consentent à livrer leurs terres à Pharaon et à devenir eux-mêmes ses esclaves; ils ensemencent la terre, donnent au roi le cinquième de la moisson et gardent le reste pour eux. Jacob, avant de mourir, fait jurer à Joseph qu'il n'ensevelira pas ses dépouilles en Egypte, mais bien dans le sépulcre de ses pères. Il met Ephraïm et Manassé, fils de Joseph, au nombre de ses enfants. Or, la vue de Jacob s'était affaiblie; il embrasse les fils de Joseph, et, avant qu'il les bénisse, Joseph place Ephraïm à la gauche de son père, et Manassé à sa droite. Jacob n'en met pas moins sa main droite sur la tête du plus jeune, qui était à gauche, et sa main gauche sur la tête de l'aîné, qui était à droite. Joseph, qui croit à

une méprise, avertit son père ; mais Jacob proteste que ce qu'il fait, il le fait volontairement et à dessein. Jacob donne de préférence à Joseph le pays de Sichem, dont Siméon et Lévi s'étaient emparés. Il bénit ensuite ses fils et annonce la venue du Christ. « Le sceptre, dit-il, ne sortira pas de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que vienne celui à qui appartient le sceptre. » *Genes.*, XLIX, 10. Jacob meurt ; Joseph le place et l'ensevelit dans la caverne d'Abraham. Cependant ses frères se disaient : « Si par hasard Joseph se souvenait de l'injure qu'il a soufferte et nous rendait tout le mal que nous lui avons fait ; » et ils vont le supplier, disant: « Nous sommes vos serviteurs. » *Genes.*, L, 15-18. Joseph pleure et leur répond : « Ne craignez rien, je suis de Dieu. Vous avez eu de mauvais desseins sur moi, mais Dieu les a fait tourner à mon avantage. Je vous nourrirai, vous et vos enfants. » *Ibid.*, 19-21. Joseph vit encore cent ans, et voit les enfants d'Ephraïm jusqu'à la troisième génération. « Dieu vous visitera, dit-il enfin à ses frères, et vous fera remonter à cette terre promise qu'il a juré de donner à nos pères. Vous emporterez d'ici mes os avec vous. » *Ibid.*, L, 24. Il meurt âgé de cent dix ans, et est enseveli dans un cercueil en Egypte.

EXODE.

Un nouveau roi se lève sur l'Egypte qui ne connaissait pas Joseph, et qui afflige les Israélites en les condamnant à des ouvrages de ciment et de brique. Ce même roi ordonne aux sages-femmes de tuer tous les enfants mâles des Israélites, et, comme celles-ci n'obéissent pas, il donne au peuple le même commandement. Moïse naît de la tribu de Lévi, et ses parents l'exposent dans une corbeille. Sur ces entrefaites, il est aperçu par la fille de Pharaon, qui le sauve et le donne à nourrir. Devenu grand, Moïse sort vers ses frères, et, tandis qu'il considère leur affliction, il voit un Egyptien frappant un Hébreu ; il regarde de tout côté, et, ne voyant personne, il tue l'Egyptien et le cache dans le sable. En sortant, le lendemain, il aperçoit deux Hébreux qui se querellent, et s'adressant à l'un d'eux : « Pourquoi frappes-tu ton frère ? » lui dit-il. « Qui t'a établi notre prince et notre juge ? répond l'Hébreu. Veux-tu me tuer comme hier tu as tué l'Egyptien ? » *Exod.*, II, 13-14. Craintes de Moïse. Pharaon apprend ce qui s'est passé et cherche à faire périr Moïse. Fuite de Moïse vers Madian. Il aide aux filles de Jéthro à puiser de l'eau. Celles-ci annoncent à leur père ce qui vient d'arriver et lui amènent Moïse. Une fille de Jéthro devient l'épouse de Moïse et lui donne deux fils, Gersam et Eliézer. Tandis que Moïse paît les brebis, Dieu lui apparaît, et il voit le grand miracle d'un buisson qui brûle et ne se consume pas. Dieu l'envoie en Egypte et lui ordonne de l'annoncer en disant : « Je suis celui qui suis. » *Exod.*, III, 14. Il lui commande encore d'assembler les anciens d'Israël, d'aller avec eux trouver Pharaon, et de dire au peuple d'apporter, en quittant l'Egypte, les vases d'or et d'argent de leurs voisins.

Dieu envoie Moïse délivrer ses frères.

Pour fortifier Moïse dans la foi en ses paroles, Dieu opère des miracles ; il change la verge de Moïse en serpent ; il couvre sa main d'une lèpre blanche comme la neige, et la rend ensuite semblable au reste de sa chair ; il transforme l'eau du fleuve : « Répands l'eau du fleuve sur la terre, lui dit-il, et elle deviendra du sang. » *Ibid.*, IV, 9. Moïse résiste, et Dieu lui donne pour aide Aaron. Moïse annonce à Jéthro, son beau-père, son départ pour l'Egypte. Après la mort du roi qui voulait le mettre à mort, Dieu lui dit : « Entre en Egypte ; » *Ibid.*, 19 ; et, prenant ses enfants et sa femme, il se met en route pour le pays où Dieu l'envoie. Un ange lui apparaît et le frappe de crainte. Le but de cette apparition n'était pas la circoncision des fils de Moïse ; car autrement l'ange ne se serait éloigné qu'après que les deux enfants auraient été circoncis. S'il apparut, ce fut uniquement pour que Moïse n'amenât pas sa femme en Egypte, où il allait délivrer Israël et non habiter d'une manière durable. Moïse comprend les desseins de Dieu et renvoie sa femme, comme on le voit plus loin, lorsqu'à son retour d'Egypte Jéthro, son beau-père, et Séphora, sa femme, vont au-devant de lui. Aaron va trouver Moïse ; ils rassemblent tous deux les anciens d'Israël, et

leur communiquent les ordres de Dieu, au milieu de la joie universelle. Moïse et Aaron vont trouver Pharaon, et lui ordonnent de laisser aller le peuple ; mais Pharaon, loin de les écouter, afflige davantage Israël et défend de lui donner désormais d'autre paille que celle qu'il se procurerait. Cependant les directeurs des travaux, frappés de ce que la tâche imposée n'était pas accomplie, vont se plaindre à Pharaon, qui ne tient aucun compte de leurs plaintes. Ils murmurent alors contre Moïse. Moïse est de nouveau envoyé vers le peuple d'Israël, et lui annonce encore sa délivrance. Mais les Israélites sont tellement abattus qu'ils refusent de l'écouter. Ici se place la généalogie de Moïse. Dieu lui dit alors : « Voici que je t'ai constitué le Dieu de Pharaon ; » *Exod.*, VII, 1 ; et il l'envoie vers ce prince avec ordre de changer sa verge en serpent, s'il le fallait pour lui plaire. Moïse opère ce prodige, et le cœur de Pharaon demeure endurci. L'eau du fleuve est changée en sang ; la terre est couverte de grenouilles ; les moucherons s'abattent sur l'Egypte ; les animaux meurent ; des ulcères dévorent toute chair ; le feu du ciel et la grêle exercent leurs ravages ; des sauterelles innombrables dévorent tout ; d'épaisses ténèbres se répandent en tout lieu.

Plaies d'Egypte.

Cependant, comme tous les premiers-nés sont voués à la mort, ordre est donné aux Israélites d'immoler l'agneau sans tache, et de oindre les portes de son sang, parce qu'aucun de ceux qui habiteront les maisons sur lesquelles apparaîtra le sang de l'agneau, ne sera immolé. Moïse prescrit aux Israélites les sept jours des Azymes, et leur ordonne d'être fidèles à ce culte quand ils seront entrés dans la terre promise : « Si vos fils vous interrogent, leur dit-il, vous répondrez : Ce sacrifice est la Pâque du Seigneur. » *Exod.*, XII, 27. Après la mort des premiers-nés des Egyptiens, les Israélites sont chassés de l'Egypte, et sortent de ce pays suivis d'une foule de petits peuples, emportant avec eux des vases d'or et d'argent qu'ils avaient reçus, emmenant des troupeaux de brebis et de bœufs. Les enfants d'Israël, de génération en génération, avaient habité l'Egypte et la terre de Chanaan, pendant quatre cent trente ans. Or Dieu, en souvenir de la mort des premiers-nés des Egyptiens, dit à Moïse : « Consacre-moi tous les premiers-nés, tant parmi les animaux que parmi les hommes. » *Exod.*, XIII, 2. Moïse ne conduisit pas son peuple par le chemin des Philistins, afin de lui épargner le spectacle de la guerre et de lui ôter tout désir de retourner en Egypte, mais bien par la voie de la mer Rouge. La cinquième génération des enfants d'Israël sort donc de l'Egypte, et Moïse emporte avec lui les os de Joseph. Dieu guide Israël la nuit par une colonne de feu, le jour par une colonne de nuée. Pharaon se repent d'avoir laissé partir les Israélites, et n'hésite pas à les poursuivre. Moïse frappe la mer de sa verge, et la mer se divise pour laisser passer les Israélites ; elle se joint ensuite sur les pas des Egyptiens et les engloutit. Moïse chante un cantique au Seigneur ; Marie et les femmes chantent aussi à leur tour. Les Israélites arrivent à Mara, où les eaux étaient amères. Moïse les touche de sa verge et leur enlève toute amertume. Ils viennent ensuite en un lieu appelé Elim, où il y avait douze fontaines et soixante et dix palmiers. De là ils passent dans le désert, entre Elim et Sina.

Les Israélites murmurent dans le désert et demandent des viandes. La manne leur est envoyée du ciel, et une pluie de cailles couvre la terre. La manne ayant cela de particulier, qu'abondante il n'en restait point, et que plus rare, elle suffisait toujours, Moïse ordonne de n'en pas garder pour le lendemain. Les Israélites n'obéissent pas, et ce qui reste est dévoré par les vers. Moïse dit encore : « N'allez pas ramasser la manne le jour du sabbat ; » les Israélites désobéissent encore, et sortent pour recueillir la manne ; mais ils ne trouvent rien. Moïse ordonne de mettre de la manne dans un vase d'or pour les générations futures. Les enfants d'Israël mangent de la manne pendant quarante ans. Ils murmurent encore et se plaignent de la soif. Moïse frappe la pierre et l'eau jaillit aussitôt. Amalec vient combattre contre Israël, et Josué, fils de Navé, le met en fuite. Tant que Moïse étend ses mains, Israël a l'avantage ; le peuple semble succomber,

au contraire, toutes les fois qu'il les laisse tomber. Moïse figure ainsi le signe de la croix; Aaron et Hur soutiennent les mains de Moïse. Or, le Seigneur dit à Moïse : « Ecrivez ce prodige comme monument dans un livre. » *Exod.*, XVII, 14.

Jéthro, beau-père de Moïse, vient au-devant de son gendre (c'est ainsi que l'Ecriture désigne exceptionnellement Moïse) et du peuple, avec Séphora, femme de Moïse. Moïse raconte à son beau-père toutes les merveilles opérées en sa faveur, et celui-ci en est dans le ravissement. Cependant le peuple s'assemble autour de Moïse, qui ne peut rendre justice à tous ceux qui le demandent; ce que voyant, Jéthro lui conseille de choisir des hommes auxquels il donnera la conduite de mille, de cent, de cinquante et de dix des membres de son peuple. Moïse fait selon ce conseil et monte sur la montagne. Dieu lui ordonne d'annoncer aux Israélites qu'ils deviendront, s'ils obéissent, son royal sacerdoce, sa nation sanctifiée; et ceux-ci de répondre : « Nous ferons tout ce que le Seigneur a dit. » *Exod.*, XIX, 8. Moïse leur ordonne alors de se purifier jusqu'au troisième jour et de laver leurs vêtements. On trouve dans ce passage cette parole répétée dans l'Epître aux Hébreux : « Quiconque touchera la montagne sera puni de mort. » *Hebr.*, XII, 20. Une fumée très-épaisse couvre la montagne; la trompette sonne avec grand bruit, et Moïse reçoit les préceptes de la loi, c'est-à-dire le Décalogue et les autres lois. N'entendez pas ces paroles : « Vous ne parlerez point mal des dieux, » des idoles; elles s'appliquent aux princes, ainsi que l'indique la suite du texte : « Et vous ne maudirez point les princes de votre peuple. » *Exod.*, XXII, 28. Dieu promet aux Israélites de récompenser magnifiquement leur fidélité; il leur promet la victoire sur les nations et la possession de la terre; il leur promet de bénir l'eau qu'ils boiront et le pain qu'ils mangeront, de les délivrer de tout mal, de leur épargner la stérilité et le veuvage, de ne pas leur envoyer de mort prématurée, d'étendre leur domination de la mer Rouge à la terre des Philistins, et du désert à l'Euphrate.

Moïse offre des holocaustes et répand sur l'autel la moitié du sang des victimes. Il prend ensuite l'autre sang et le répand sur le peuple. Paul, dans son Epître aux Hébreux, fait allusion à ce fait quand il dit : « L'Ancien Testament n'a point été renouvelé sans effusion de sang. » *Hebr.*, IX, 18. Moïse reçoit l'ordre de gravir la montagne et de recevoir les tables de la loi. Il demeure sur la montagne pendant quarante jours et quarante nuits, et apprend de Dieu la disposition du tabernacle et des choses qu'il doit contenir, la forme des habits sacerdotaux, les rites de l'onction des prêtres et ceux des sacrifices. Tous les Israélites doivent donner une demi-drachme, c'est-à-dire dix oboles. Moïse apprend encore comment on doit composer les parfums et observer le sabbat. Israël s'élève contre Aaron et tombe dans l'idolâtrie. Dieu dit alors à Moïse : « Laisse-moi agir, et je les exterminerai, et je te ferai chef d'un grand peuple. » *Exod.*, XXXII, 10. Moïse, en descendant de la montagne, voit le peuple qui danse autour du veau d'or; il jette les tables de la loi et les brise, fait des reproches à Aaron, et parle ainsi aux enfants de Lévi accourus près de lui : « Si quelqu'un est au Seigneur qu'il vienne à moi, et qu'il tue son frère et celui qui lui est proche; » *Exod.*, XXII, 26-28; et trois mille hommes sont tués. Moïse retourne vers le Seigneur et lui dit : « Pardonnez, Seigneur, pardonnez à ce peuple le péché qu'il a commis, sinon, effacez-moi de votre livre que vous avez écrit. » *Exod.*, XXXII, 31-32. Le peuple pleure son péché et dépose ses ornements. « Or Dieu parle à Moïse comme un ami parle à son ami. » *Ibid.*, XXXIII, 11. Mais Josué, fils de Navé, ne sortait pas du tabernacle. Moïse conjure Dieu de ne pas abandonner son peuple, et reçoit le Décalogue sur deux tables qu'il a faites, après avoir de nouveau passé quarante jours et quarante nuits sur la montagne. Dieu renouvelle ses ordonnances au sujet de la pâque, du sabbat, de la destruction des dieux des nations, de l'offrande des premiers-nés. Moïse parle au peuple avec un voile devant le visage, circonstance que Paul rappelle dans sa seconde Epître aux Corinthiens.

Adoration du veau d'or.

Ordres donnés au peuple sur le sabbat, sur la matière à employer dans la construction du

tabernacle, qui devait être d'or, d'airain, de poils d'animaux et d'autre matière. Le peuple donne avec empressement ce qu'on lui demande, si bien qu'il y eut trop de matériaux. Béseléel, de la tribu de Juda, et Eliab, de la tribu de Dan, préparent tout ce qui est nécessaire à la construction du tabernacle, et le tabernacle est fini, et une nuée l'enveloppe. On avait dépensé pour le construire vingt-neuf talents et sept cents sicles d'or, cent talents et sept cent soixante-douze sicles d'argent, soixante-dix talents et deux mille cinq cents sicles d'airain.

LÉVITIQUE.

Ministère des Lévites.

Le Lévitique est ainsi appelé parce qu'il renferme d'une manière particulière toute la forme du ministère des Lévites, parce qu'il nous apprend comment Aaron et ses fils furent élevés à la dignité sacerdotale, parce qu'il nous révèle la différence qui existe entre les sacrifices et les oblations, parce qu'il décrit enfin tous les rites sacrés et le ministère sacerdotal. Il expose ensuite la loi de chaque sacrifice, tant de ceux qui se font pour le salut, que de ceux qu'on offre pour les péchés spontanés ou involontaires. Il raconte l'onction du grand prêtre et des autres prêtres; donne les signes auxquels on peut reconnaître la lèpre des hommes, des vêtements et des murs des maisons, et en indique les rites expiatoires. Loi et distinction des unions légitimes; unions qui doivent être tenues pour illégitimes. Différences entre les animaux purs et impurs, oiseaux, poissons, reptiles de tout genre; quels sont ceux dont les Hébreux doivent se nourrir, quels sont ceux dont ils doivent s'abstenir. Le Lévitique déclare encore quel est le jour de la fête des Trompettes au commencement du septième mois; il prescrit un grand jeûne pour le dixième jour de ce septième mois, qu'il appelle le sabbat du sabbat et la rémission des péchés. Il ordonne de célébrer la fête des Tabernacles le quinzième jour de ce septième mois. Il parle des fêtes et des offrandes qu'il y faut observer, de la délivrance des Hébreux réduits en esclavage, de la rémission des dettes, du repos de la terre pendant la septième année, des préceptes et des témoignages légaux. Il promet de grands biens aux fidèles observateurs de ces préceptes et menace de grands maux ceux qui les transgresseraient.

Voici la distinction qu'il établit entre les aliments purs et impurs : parmi les animaux de la terre, ceux-là sont réputés purs dont la corne du pied est fendue et qui ruminent, comme le bélier, la brebis, la chèvre, le cerf, le buffle, le chevreuil, l'oryx, la gazelle, la girafe et d'autres semblables; les animaux impurs sont ceux qui ne remplissent pas ces deux qualités. Le chameau, le lièvre et le lapin sont impurs, quoique ruminants, parce qu'ils n'ont pas la corne du pied fendue; le pourceau, quoique ayant la corne du pied fendue, est aussi impur parce qu'il ne rumine pas. Entre les oiseaux, voici ceux qu'il défend de manger : l'aigle, le griffon, le faucon, le milan, le vautour, le corbeau et tous ceux de son espèce, l'épervier et tous ceux de son espèce, le chat-huant et tous ceux de son espèce, le plongeon, l'ibis, le porphyrion, le pélican, le cygne, le héron, la cigogne et tout ce qui est de la même espèce, la huppe et la chauve-souris. Tout reptile qui marche sur quatre pieds est déclaré impur, mais il est permis de manger de ceux qui ont les pieds de derrière plus longs, avec lesquels ils sautent sur la terre, comme le bruchus, l'attacus, l'ophomiachus et la sauterelle, chacun selon son espèce. Quant à tout ce qui se remue dans les eaux, soit dans la mer, soit dans les fleuves, soit dans les torrents, est déclaré pur tout ce qui a des nageoires et des écailles, comme le mulet et les autres, chacun selon son espèce; impur, et par conséquent prohibé, tout ce qui ne remplit pas cette double condition, comme la sèche, qui a des nageoires, mais n'est pas couverte d'écailles. Parmi les animaux qui rampent sur la terre, sont dits impurs : la belette, le crocodile terrestre, la musaraigne, le stellion, le caméléon, le lézard et la taupe. Inutile de parler du serpent et de ceux de son espèce; il est évident que ce genre d'animaux est abominable et doit être détesté. Moïse revient sur ces mêmes préceptes dans le Deutéronome. Défenses au sujet des animaux morts.

Lois sur le sang et les femmes après leur grossesse. L'homme qui souffre de la gonorrhée est déclaré impur pour sept jours. De la circoncision des nouveaux-nés, qui doit être faite au huitième jour. Flux menstruel et des différentes purifications des femmes selon qu'elles ont mis au monde un fils ou une fille. Lois sur la lèpre et sa purification, la gonorrhée et le flux menstruel. Du respect, du bouc émissaire, du jeûne. Des commerces illégitimes; des alliances légitimes et illégitimes; que le prêtre ne doit pas épouser une veuve ou une femme répudiée, mais seulement une vierge. De la fornication de la fille du prêtre; que le prêtre doit être irréprochable. Des sabbats, des fêtes, de la pâque, de la solennité des Tabernacles et de celle des Trompettes. De l'huile, de la lumière, des pains de proposition, du jubilé. Des esclaves juifs et gentils. Au sujet de l'idolâtrie, voici comment s'exprime l'écrivain sacré: « Je suis le Seigneur votre Dieu; vous ne vous ferez point d'idoles, vous n'élèverez aucun signe, et ne mettrez aucune pierre en votre terre pour l'adorer. » *Levit.*, XXVI, 1.

Puis viennent les menaces contre les prévaricateurs de ce commandement: « Je suis le Seigneur votre Dieu qui vous ai tirés de la terre d'Egypte, où vous étiez esclaves, qui ai brisé votre joug et vous ai conduits en toute sécurité. Si vous ne m'écoutez pas, si vous ne gardez pas tous mes commandements, si vous dédaignez mes préceptes et si votre âme s'élève contre mes jugements de manière à ne point faire ce que j'ai ordonné et à violer mon alliance, je répandrai sur vous la pauvreté, la maladie, et une ardeur qui consumera vos yeux; en vain vous répandrez vos semences, elles seront dévorées par les ennemis. » *Ibid.*, 13-16. Tel est, avec d'autres préceptes, le résumé du Lévitique.

NOMBRES.

Moïse reçoit l'ordre de compter le peuple depuis l'âge de vingt ans et au-dessus, et il se trouve, qu'en dehors des Lévites, le nombre des enfants d'Israël s'élève à six cent trois mille six cent cinquante. Généalogie des Lévites. Les Lévites depuis l'âge d'un mois et au-dessus sont au nombre de vingt-deux mille, et, comme les premiers-nés d'Israël sont vingt deux mille deux cent soixante-treize, Moïse reçoit une rançon pour ceux qui dépassaient le nombre des Lévites et donne cette rançon à Aaron. Or la rançon de chacun des premiers-nés d'Israël est de mille trois cent soixante-cinq sicles. Rôles attribués à chacun des Lévites dans les fonctions saintes; que doivent être les Lévites; leurs fonctions ne sont ni les mêmes, ni également honorables; aux uns sont confiés les vases les plus précieux du tabernacle, aux autres ceux qui le sont moins. Depuis l'âge de trente ans et au-dessus jusqu'à l'âge de cinquante ans, les Lévites occupés au service des tabernacles sont au nombre de mille cinq cent quatre-vingt-trois. Moïse ordonne de chasser du camp tout ce qui est souillé, parle du sacrifice à offrir pour le péché, et établit la loi de jalousie destinée à prévenir la femme innocente contre la fausse accusation d'adultère, et à découvrir au contraire celle qui se serait rendue coupable de ce crime. Règle au sujet de la prière de la sanctification; bénédiction que le prêtre doit donner aux enfants d'Israël. Le tabernacle est fini, et aussitôt les princes d'Israël offrent des présents nombreux et considérables. Le Seigneur ordonne à Moïse de sanctifier les Lévites, qui doivent servir depuis vingt ans jusqu'à cinquante, âge où ils cesseront d'exercer leur ministère. « Parle, dit encore Dieu à Moïse, et que les enfants d'Israël fassent la pâque; » *Num.*, IX, 2; et, par son entremise, il commande aux Israélites de célébrer cette fête.

Or, c'était le premier mois de la seconde année. Quelques hommes souillés viennent trouver Moïse, et Moïse offre pour eux une oblation au Seigneur. Le Seigneur ordonne que ceux qui ne peuvent pas célébrer la pâque au premier mois, ou parce qu'ils sont souillés, ou parce qu'ils sont en voyage, la célèbrent le quatorzième jour du second mois; quant à ceux qui n'étant ni souillés, ni en voyage, refusent de célébrer la pâque au premier mois, ils commettent un péché, et la loi est la même pour l'étranger et pour celui qui est né dans le pays. Lorsque la nuée qui couvre le tabernacle s'élève, les Israélites se mettent en

marche et campent au lieu où elle s'arrête. Dieu ordonne à Moïse de faire des trompettes d'argent pour donner au peuple le signal du départ, pour le rassembler dans les combats et les sacrifices, pour sonner enfin de ces instruments aux jours de fête, aux solennités du commencement des mois et dans les holocaustes.

Les enfants d'Israël partent et Moïse conjure Jobab, fils de Raguel, nommé aussi Jéthro, de l'accompagner pour entrer en partage des biens que le Seigneur lui avait promis, et tandis qu'on élève l'arche il s'écrie : « Levez-vous, Seigneur, que vos ennemis soient dissipés, que ceux qui vous haïssent fuient devant votre face. » *Num.*, x, 35. Le peuple murmure, et une partie du camp est réduite en cendres. Le lieu où s'accomplit le prodige est appelé « Embrasement. » Moïse prie le Seigneur, et le feu s'arrête et cesse. Les Israélites demandent de la viande pour manger et disent à Moïse : « Il nous souvient des poissons que nous mangions en Egypte, nous n'avons point oublié les concombres, les melons, les poireaux, les oignons et l'ail de ce pays. Maintenant notre âme est desséchée et nos yeux ne voient plus que la manne. » *Ibid.*, XI, 5-6. Moïse supporte avec peine les murmures et s'adresse au Seigneur, qui lui adjoint soixante-dix vieillards pour partager le poids et l'ennui de ces reproches. « Défendez à Eldad et à Modad de prophétiser, » dit alors Josué, fils de Navé, à Moïse; et Moïse répond : « Pourquoi es-tu jaloux pour moi? Plût à Dieu que tout le peuple prophétisât au nom du Seigneur! » *Ibid.*, 29. Une pluie de cailles est envoyée par Dieu, et les enfants d'Israël s'en nourrissent; mais ces viandes étaient encore dans leur bouche qu'ils furent frappés mortellement; ce que rappellent ces paroles du Psalmiste : « Les viandes étaient encore dans leur bouche quand la colère de Dieu éclata contre eux et frappa de mort les plus considérables. » *Psalm.* LXXVII, 30-31. Ce lieu est appelé « Sépulcre de concupiscence. »

Pluie de cailles.

Marie frappée de la lèpre.

Marie s'élève contre Moïse : « Dieu, dit-elle, a-t-il seulement parlé à Moïse? » *Num.*, XII, 2. Dieu répond qu'il ne s'est adressé à aucun des prophètes comme il l'a fait à Moïse, et il frappe Marie de la lèpre, si bien que, malgré les prières de Moïse, il la condamne à acheter sa guérison en demeurant sept jours hors du camp. Moïse envoie des éclaireurs sur la terre des Chananéens; ceux-ci au retour rapportent une grappe magnifique et disent des merveilles de la terre qu'ils ont visitée; quant aux habitants, il les représentent comme aimant la guerre et comme très-redoutables. Caleb, fils de Jéphoné, et Josué, fils de Navé, qui étaient du nombre des éclaireurs, cherchent à encourager le peuple; mais on veut les lapider, et Dieu, dans sa colère, prononce qu'aucun de ceux qui ont murmuré n'entrera dans la terre promise, à l'exception de Caleb, fils de Jéphoné, et de Josué, et que leurs fils seulement y pourront parvenir. « Vos enfants, dit-il, seront errants en ce désert durant quarante ans jusqu'à ce que vos fils aient grandi, selon le nombre de jours pendant lesquels vous avez visité cette terre. » Tous ceux que Moïse avait envoyés reconnaître la terre sont frappés de mort, à l'exception de Caleb et de Josué, fils de Navé; le peuple est dans la tristesse. Les Israélites, malgré la défense du Seigneur, marchent contre les Amalécites, et l'arche du Seigneur, pas plus que Moïse, ne quitte le camp. Les Amalécites font une sortie et les tuent. Loi sur les holocaustes, sur les prémices, sur les sacrifices pour le péché. Un homme surpris à ramasser du bois le jour du sabbat est mis à mort à coups de pierres. Il est ordonné au peuple de faire des franges sur les bords de ses vêtements. Coré, Dathan et Abiron; leur révolte et leur châtiment. Malgré ces exemples, Israël ne devient pas meilleur et se soulève contre Moïse; quatorze mille sept cents Israélites sont frappés de mort. La verge d'Aaron fleurit. On détermine ce que les Lévites et le grand prêtre doivent recevoir. Loi sur la cendre de la génisse avec laquelle l'eau de l'aspersion était préparée, et qui a été regardée par quelques-uns comme une figure de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La cendre de cette génisse purifiait celui qui s'était souillé par le contact d'un homme mort.

Le peuple vient en Cadès, où Marie meurt et est ensevelie. L'eau manque et les Juifs murmurent; Moïse et Aaron reçoivent l'ordre de faire

jaillir l'eau du rocher. Moïse frappe la pierre en disant : « Pourrons-nous faire sortir de l'eau de cette pierre ? » *Num.*, XX, 10. L'eau jaillit. Le Seigneur dit à Moïse et à Aaron : « Parce que vous n'avez point cru en moi et que vous ne m'avez pas sanctifié en présence des enfants d'Israël, vous ne conduirez pas ces peuples en la terre que je leur donnerai. » *Ibid.*, 12. Moïse envoie des députés au roi d'Edom pour lui demander de laisser passer son peuple à travers ses terres. Celui-ci refuse, et Israël se retire. Parvenu au pied du mont Hor, Moïse prend Aaron et Eléazar son fils, et les conduit sur la montagne ; il dépouille Aaron de ses vêtements pour en revêtir Eléazar ; Aaron meurt au sommet de la montagne. Le peuple pleure pendant quarante jours. Victoire des Israélites sur Chanaan ; ils le frappent d'anathème. Leur départ pour la mer Rouge, ils entourent la terre d'Edom ; mais, découragés ils murmurent contre Moïse, et Dieu envoie contre eux des serpents qui les tuent. Moïse prie pour le peuple, et, sur l'ordre de Dieu, il fait un serpent d'airain qu'on n'a qu'à regarder, quand on a été blessé, pour vivre. C'est de ce serpent qu'il est écrit dans l'Evangile : « Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé. » *Joan.*, III, 14.

Moïse envoie des ambassadeurs à Séhon, roi des Amorrhéens. Séhon avait fait la guerre contre le roi Mohab, et s'était emparé de toute la terre qui lui était soumise ; mais, quand il en vint aux mains avec les Israélites, il fut vaincu, et ceux-ci lui prirent toutes ses villes. Les Israélites combattent encore contre Og, roi de Basan, remportent sur lui les mêmes avantages que sur Séon, et s'emparent de la terre et des villes sur lesquelles s'étendait sa domination. Le roi Balac envoie vers le prophète Balaam, afin de lui faire maudire le peuple ; mais Dieu s'oppose à ce que cette malédiction tombe de la bouche du prophète. On insiste auprès de Balaam, qui s'engage à suivre ceux qui le sollicitaient, et refuse de maudire Israël ; enfin, ses malédictions se changent en bénédictions. Sans doute les malédictions du prophète n'avaient par elles-mêmes aucune importance ; mais les maux qui fondaient sur le peuple le prédisposaient à croire à ces malédictions : sa faiblesse devait entraîner sa ruine. Le Christ est prédit en ces termes : « Une étoile sortira de Jacob et un sceptre s'élèvera d'Israël ; » *Num.*, XXIV, 17 ; car l'esprit de Dieu anime le prophète. Balaàm se retire et les fils d'Israël prévariquent avec les filles de Moab, et sont initiés par elles au culte de Beelphégor. Moïse ordonne alors aux Israélites de tuer ceux de leurs proches qui seraient initiés au culte de cette divinité. Phinées, fils d'Eléazar, tue l'israélite Zambri et la madianite Chasbi, « et cela lui est réputé à justice. » *Psalm.* CV, 31. Le dénombrement des enfants d'Israël, depuis vingt ans et au-dessus, donne pour nombre total six cent trois mille trente hommes. Les Lévites, depuis un mois et au-dessus, sont au nombre de vingt-trois mille. Ce dénombrement est fait dans la plaine de Moab, près du Jourdain, et il n'y a parmi les enfants d'Israël aucun de ceux que Moïse avait comptés auparavant dans le désert de Sina, à l'exception de Josué, fils de Navé, et de Caleb, fils de Jéphoné.

Cependant les filles de Salpaad, de la tribu de Manassé, se présentent et demandent l'héritage de leur père, puisque celui-ci est mort sans laisser d'enfants mâles. Dieu ordonne de les mettre en possession de ce qu'elles réclament, et il statue en même temps l'ordre de succession. Si un homme meurt sans laisser de fils, sa fille lui succédera ; s'il ne laisse pas de fille, l'héritage revient au frère ; s'il n'a pas de frère, que le frère de son père soit héritier. Dieu montre à Moïse, du haut du mont Abarim, la terre promise, et choisit à sa place, pour conduire son peuple, Josué, fils de Navé. Lois sur les holocaustes, sur les sacrifices de tous les jours, du sabbat, du premier jour du mois, de la pâque, du jour des semaines, du septième mois. Suivent d'autres préceptes sur les vœux, c'est-à-dire sur ce que chacun doit offrir. Douze mille Israélites, avec Phinées, envoyés contre les Madianites, mettent à mort ces derniers, avec cinq de leurs rois et le prophète Balaam. Ils offrent à Dieu les prémices de leur butin et se partagent le reste. Les fils de Ruben et de Gad, et quelques fils de Manassé, sollicitent et obtiennent

de Moïse la possession des terres qui sont endeçà du Jourdain, en retour de la promesse qu'ils font de combattre avec le reste des Israélites, et de passer le Jourdain quand il le faudra pour porter les armes à côté de leurs frères. Moïse fait le récit des divers campements des Israélites, depuis l'Egypte jusqu'à Jéricho. Ordre est donné à ces derniers d'exterminer toutes les idoles des nations.

Limites de la terre de Chanaan; où elles commencent et où elles finissent. De la terre qui doit être donnée aux Lévites. De six villes de refuge, dans lesquelles celui qui s'est rendu coupable d'un meurtre involontaire, peut se réfugier et demeurer en sécurité jusqu'à la mort du grand prêtre; mais, s'il sort de la ville, et qu'il soit mis à mort par un parent de la victime, celui qui le tue n'est pas puni. Suivent en peu de mots les lois concernant les meurtres. Les princes de la tribu de Manassé viennent trouver Moïse et lui disent : « Vous avez décidé que les filles de Salpaad devaient avoir l'héritage de leur père; mais, si elles épousent des hommes d'une autre tribu, qu'arrivera-t-il? Les possessions de notre tribu passeront à une autre. » *Num.*, XXXVI, 2-3. Et Moïse décide alors que chaque homme choisira son épouse dans sa tribu, pour ne pas faire passer l'héritage d'une tribu dans une autre.

Villes de refuge.

DEUTÉRONOME.

Moïse raconte sommairement les événements passés, afin de faire souvenir les Israélites des bienfaits de Dieu et de leur propre malice. Exhortation à fuir l'idolâtrie. C'est ici qu'est écrite cette parole : « Vous n'adorerez pas les étoiles, que le Seigneur votre Dieu a données à toutes les nations qui sont sous le ciel. » *Deut.*, IV, 19. N'entendez pas par là que Dieu ait ordonné aux nations d'adorer les étoiles; le texte sacré a un autre sens. De même que le bienheureux Paul a pu dire : « Dieu les a livrés à leur sens réprouvé, » *Rom.*, I, 28, sans rien signifier autre, si ce n'est qu'il a accédé au désir des méchants et qu'il les a laissés aller selon leur vœu dans le chemin de perdition; de même en cet endroit, ce mot, « qu'il leur a données, » veut dire que Dieu a abandonné les nations à l'erreur qu'elles avaient choisie et dont elles ne voulaient pas revenir. Allant plus loin, Moïse ajoute : « Je prends devant vous le ciel et la terre à témoin que vous périrez si vous éloignez de Dieu. » *Deut.*, IV, 26. Puis il fait voir aux Israélites que Dieu n'a accordé à personne tous les biens qu'il leur a donnés. Il détermine au delà du Jourdain trois villes de refuge. Il revient encore sur ce qu'il a déjà dit et il ajoute : « Vous lierez ces choses comme un signe dans vos mains, vous les écrirez sur le seuil de vos demeures et vous les enseignerez à vos fils. » *Deut.*, VI, 8-9. Après avoir dit aux Israélites combien leur infidélité serait sévèrement punie, il les encourage à ne pas craindre les ennemis.

Il faut fuir l'idolâtrie.

De nouveau, il fait mention des événements passés : « Prenez garde, » *Ibid.*, 13, dit-il aux Israélites; formule dont il se servira souvent avec eux dans la suite, et il les prévient de ne pas tant attribuer leurs victoires à leur propre valeur, qu'à la grâce de Dieu. Ici se lit cette parole citée par Paul dans son Epître aux Hébreux : « Dieu est un feu dévorant. » *Deut.*, IV, 24; *Hébr.*, XII, 29. Moïse exhorte les Israélites à ne pas se glorifier eux-mêmes. « O Israël, s'écrie-t-il, ce n'est pas à cause de votre justice que les nations seront détruites, mais à cause de leur impiété. » *Deut.*, IX, 5. Il leur rappelle l'idolâtrie du veau d'or. Il dit plus loin : « Ayez soin de circoncire votre cœur, et ne vous endurcissez pas davantage. » *Ibid.*, X, 16. Il exalte la terre promise. Il dit encore : « Quand vous aurez mangé et bu, et que vous serez rassasiés, prenez garde; » *Ibid.*, VI, 12-13; et il promet des récompenses à ceux qui seront fidèles, tandis qu'il menace de grands châtiments ceux qui désobéiront. Il ordonne de publier la bénédiction sur la montagne de Garizim et la malédiction sur la montagne de Gébal, de renverser les idoles et les lieux où elles étaient adorées, d'offrir des sacrifices à l'endroit que Dieu lui-même aura choisi. Les Israélites doivent se garder d'imiter les nations et de prêter l'oreille à quiconque voudra les encourager à l'idolâtrie, quel qu'il soit, fût-ce un

ami, fût-ce un homme faisant des miracles. Celui qui leur donnerait ces conseils pernicieux, quand même ce serait un frère, ils doivent le lapider ; et la ville où l'idolâtrie serait en honneur, ils doivent la faire périr par le glaive. Viandes permises, viandes défendues. Loi sur la rémission des dettes, sur la délivrance des esclaves, sur les premiers-nés, sur la pâque. On lit plus loin cette parole : « Vous ne pourrez pas immoler la pâque dans toutes les villes que le Seigneur vous a données, mais dans le lieu que le Seigneur votre Dieu aura choisi. » *Ibid.*, XVI, 5.

De la fête des Semaines, de la fête des Tabernacles, des jugements des rois dans le cas où on en élirait quelqu'un. Des Lévites et de leurs droits. Qu'il ne faut pas avoir recours à ceux qui font métier de purifier, ni aux enchanteurs, ni aux devins, ni aux augures, ni à ceux qui leur ressemblent. Ici est consignée cette parole : « Dieu vous suscitera un prophète comme moi. » *Deut.*, XVIII, 15. Des villes de refuge. On lit un peu plus loin : « Toute parole est assurée par la déposition de deux ou trois témoins. » *Ibid.*, XIX, 15. Des faux témoins et de leur punition. De ceux qu'il faut renvoyer en temps de guerre et tenir éloignés du combat. Moïse exhorte les Israélites à respecter la vie de leurs ennemis, sept peuples exceptés. Toutes les villes que vous aurez prises, leur dit-il, renversez-les, et frappez tous les mâles avec le tranchant du glaive. Mettez à mort tous ceux dont vous posséderez la terre. Quand vous faites un siége, n'abattez pas les arbres fruitiers pour construire des retranchements. Il prescrit dans une loi la marche à suivre lorsqu'on trouve le cadavre d'un homme dont on ne connaît pas le meurtrier. Si un homme a deux femmes, l'une qu'il aime et l'autre qu'il n'aime pas, et que le fils de celle qu'il n'aime pas soit l'aîné, il ne pourra pas préférer le fils de celle qu'il aime. Du fils rebelle. On lit en cet endroit : « Maudit soit celui qui est suspendu au bois. » *Deut.*, XXI, 23. Or, la malédiction étant prononcée contre tous ceux qui n'observeraient pas la loi, « Maudit soit celui qui ne demeure pas fidèle à tout ce qui est écrit dans ce livre, » *Deut.*, XXVII, 26. Moïse parle de la loi, et le Christ ne pouvait pas tomber sous le coup de cette malédiction ; car le Christ a accompli la loi, et, suspendu au bois, il a détruit la malédiction par sa propre malédiction. Qu'il ne faut point abandonner les animaux de son ennemi.

Moïse donne encore d'autres prescriptions, parle des lois conjugales, et promulgue des peines contre les violateurs des vierges. De ceux auxquels est défendue l'entrée de l'assemblée du Seigneur. Lois diverses : Qu'il n'est pas permis de recevoir l'usure. Qu'il ne faut contraindre personne à faire des vœux, mais qu'il faut accomplir sans retard les vœux qu'on a faits. De la femme qui reçoit l'acte de répudiation, des gages, du vol, du salaire du mercenaire, de l'orphelin, de la veuve, des épis et des raisins qu'il faut laisser au pauvre. Qu'il ne faut point lier la bouche du bœuf qui foule les moissons. Quand un homme meurt, son frère qui lui survit doit recevoir sa femme pour épouse ; quelle peine il encourt s'il refuse d'y consentir. Des poids et des mesures. Qu'il faut exterminer Amalec. Des prémices, de la bonté avec laquelle il faut traiter les veuves et les orphelins. Malédictions contre ceux qui n'observent pas la loi ; bénédictions pour ceux qui sont fidèles. Longue énumération des maux qui doivent fondre sur les Israélites. La prophétie de Moïse se réalise sous les Babyloniens et les Assyriens ; et, dans les siéges qu'ils soutinrent plus tard, les Juifs mangèrent leurs propres enfants, selon qu'il avait été annoncé. Moïse fait allusion au Christ : « Votre vie, dit-il, sera comme en suspens devant vos yeux. » *Deut.*, XXVIII, 66. Il dit un peu plus loin cette parole que Paul rappelle dans son Epître aux Hébreux : « Qu'il n'y ait pas une racine qui produise le fiel. » *Ibid.*, XXIX, 18 ; *Hébr.*, XII, 15. On lit encore en cet endroit : « Ces secrets cachés dans le Seigneur, sont maintenant manifestés pour vous et pour vos enfants. » *Deut.*, XXIX, 29. « Son commandement n'est pas au-dessus de vous. Il n'est point dans le ciel en sorte que tu puisses dire : Qui de nous peut monter au ciel ? Il n'est point au delà de la mer. Mais ce commandement est dans ta bouche et près de toi. » *Deut.*, XXX, 11-12. Ces paroles

qui ont rapport aux prescriptions légales, Paul les applique à la fois au Christ. « Je prends, dit encore Moïse, le ciel et la terre à témoin, afin que vous aimiez Dieu. » *Deut.*, XXX, 19.

Il appelle Josué, fils de Navé, et lui ordonne de conduire le peuple sans craindre l'ennemi, puisqu'il avait Dieu pour protecteur. Il prescrit aux Lévites de lire les paroles de la loi à tout le peuple, dans la fête des Tabernacles. Dieu annonce à Moïse l'idolâtrie prochaine d'Israël et son châtiment. « Ecris, lui dit-il, ce cantique, qui servira de témoignage contre Israël, car il ne l'oubliera jamais. » Moïse écrit ce cantique et prédit aux Israélites leurs iniquités prochaines. On lit en cet endroit : « Ils m'ont provoqué par des dieux qui n'en sont pas, et moi je les provoquerai par un peuple qui n'est pas un peuple. » *Deut.*, XXXII, 21. Moïse reçoit l'ordre de monter sur le mont Abarim, appelé aussi montagne de Nébo, pour voir de là la terre promise; il bénit toutes les tribus et meurt; nul n'a connu jusqu'à ce jour le lieu de sa sépulture. Ici finissent les cinq livres de Moïse, les seuls admis par les Samaritains.

Mort de Moïse.

JOSUÉ, FILS DE NAVÉ.

Ordre est donné à Josué de recommander au peuple l'observation de la loi de Dieu. Josué envoie des éclaireurs qui entrent dans Jéricho. Le roi de Jéricho en étant instruit, les fait réclamer à la courtisane Rahab, qui les avait reçus. Rahab cache les envoyés de Josué, et sollicite d'eux, en échange de ce bienfait, la conservation de sa maison après la prise de la ville; ceux-ci acquiescent à sa demande. Ils s'en retournent ensuite, et racontent tout ce qui est arrivé. Le peuple, sur l'ordre de Josué, passe le Jourdain à pied sec et dresse dans le camp douze pierres. A cette nouvelle, les rois des Amorrhéens, qui habitaient par delà le Jourdain, et les rois des Phéniciens, sont épouvantés, atterés. Le Seigneur ordonne à Josué de circoncire les Juifs avec des couteaux de pierre. Israël avait passé quarante ans au désert, et beaucoup étaient morts incirconcis; Dieu les remplace par leurs enfants que Josué circoncit, parce qu'ils n'avaient pas été circoncis durant la marche. Célébration de la pâque. La manne cesse de tomber dès que les Israélites ont mangé des fruits de cette terre. Josué reçoit l'ordre d'ôter sa chaussure et de faire le tour de Jéricho pendant sept jours, avec l'arche et des trompettes; il le fait, et les murailles tombent d'elles-mêmes. Rahab est épargnée avec toute sa parenté et elle habite au milieu d'Israël; mais la ville est livrée aux flammes et frappée d'anathème, et Josué maudit quiconque la relèvera. Achar emporte quelque chose de ce qui est maudit, et le peuple ayant attaqué une autre ville est vaincu. Josué prie le Seigneur qui lui ordonne de lever l'anathème. Le larcin est découvert; Achar est pris et lapidé avec ses fils et ses filles. Josué combat, prend Gaza et la livre aux flammes; douze mille hommes périssent dans ce jour, et le roi de la ville est pendu à une potence. Les rois des Amorrhéens, des Chananéens et les autres s'unissent pour faire la guerre à Israël. Josué élève au Seigneur un autel avec des pierres non travaillées et écrit le Deutéronome; une partie du peuple est près de la montagne de Gebal, et l'autre partie près du mont Garizim.

Passage du Jourdain.

Les Israélites chez les Gabaonites. Ces derniers, effrayés de la renommée d'Israël et des choses qu'ils entendaient raconter à son sujet, vont au-devant de lui couverts de vêtements usés, portant des pains desséchés, chaussés de vieilles sandales, et lui font croire qu'ils viennent d'une terre lointaine, et pour preuve ils montrent leurs vêtements, leurs pains et leurs sandales. La route a été si longue, disent-ils, que ces objets se sont brisés ou desséchés; voilà que nous venons traiter avec vous et faire la paix. Les Israélites, sans consulter le Seigneur, font alliance avec les enfants de Gabaon. Mais, quand ils connaissent qu'ils ont été trompés, et que les Gabaonites, au lieu d'être d'une contrée éloignée, sont leurs voisins, ne pouvant les frapper à cause de leurs serments, ils en font des bûcherons et des porteurs d'eau. Ainsi se réalise la prophétie de Noé : « Chanaan sera esclave; » car les Gabaonites descendaient de Chanaan. Adonibésec, roi de Jérusalem, apprend la prise de Jéricho et de Gaza, et la défection

des Gabaonites; aussitôt il s'unit à d'autres rois et leur fait la guerre. Les Gabaonites appellent Josué à leur aide. Josué vole à leur secours, livre bataille aux ennemis et les met en fuite, en même temps qu'une grêle de pierres tombe sur eux, et fait plus de victimes que le glaive des enfants d'Israël. Le soleil s'arrête en face de Gabaon, la lune en face de la vallée d'Elom, et Josué met à mort tous les ennemis et leurs cinq rois. Il s'empare de Macéla, de Lobna, de Lachis, d'Odola, d'Hébron, de Dabir, des montagnes et de la plaine. D'autres rois se liguent en grand nombre et avec des armées redoutables; mais Josué triomphe encore de ces nouveaux ennemis et les met à mort. On signale ici les noms de ces rois, leur nombre et les villes qui leur appartenaient.

Josué reçoit l'ordre de donner aux Israélites la terre conquise; part des tribus et des Lévites. Les tribus de Ruben et de Gad, ainsi que la moitié de la tribu de Manassé, sont remises en possession des territoires qu'elles avaient reçus de Moïse; elles se retirent et élèvent un autel sur les rives du Jourdain. Les autres tribus voient dans ce fait une défection et sont dans l'émoi; elles envoient des messagers faire des reproches aux tribus prévaricatrices; mais celles-ci s'excusent et se défendent d'avoir eu l'intention qu'on leur prête. Nous ne voulons pas, disent-elles, que vos fils et les nôtres puissent se regarder comme étrangers parce que le Jourdain divise leurs possessions, il faut qu'il y ait entre eux l'autel des Témoignages, et que vos fils ne puissent pas dire à nos descendants : « Vous n'avez pas de part à l'héritage du Seigneur. » En tenant ce langage elles dissuadent les autres tribus de leur faire la guerre. Josué assemble Israël pour lui rappeler les bienfaits de Dieu; il l'exhorte à observer la loi, lui annonce à quels malheurs il s'exposerait s'il la transgressait jamais, et meurt. Eléazar, prêtre du Seigneur, meurt aussi, et Phinées, son fils, est élu à sa place. Les enfants d'Israël adorent les idoles, et tombent entre les mains d'Eglon, roi de Moab, qui devient leur maître pendant quatre-vingts ans.

JUGES.

Quelles sont les villes dont les Israélites s'emparèrent? quelles sont celles qu'ils firent tributaires? Ils s'amollissent et transgressent les commandements de Dieu, qui leur ordonnait de détruire tous leurs ennemis. L'ange du Seigneur vient à eux et leur reproche leur prévarication. « Au lieu de les détruire, leur dit-il, comme vous auriez dû faire, vous avez fait alliance avec eux; c'est pourquoi Dieu n'exterminera pas les autres peuples. » A ces paroles tous les Israélites fondent en larmes, et le nom de ce lieu fut le lieu des Larmes. Ils prévariquent, tombent aux mains des ennemis, sont délivrés de la servitude et retombent encore dans leurs péchés. Le Seigneur les livre pendant huit ans entre les mains de Chusar Sathon, roi de Syrie, et suscite le juge Othoniel pour les délivrer. Ils tombent ensuite au pouvoir d'Eglon roi de Moab, et recourent au Seigneur, qui suscite Aod, celui-là même qui mit à mort Eglon et les Moabites. Somégar succède à Aod et devient juge; Débora, la prophétesse, succède à Somégar. Cependant Israël obéit au roi de Chanaan, et Débora ordonne à Barac de conduire l'armée. Barac n'y consent qu'à la condition d'en être accompagné, et Débora sort avec lui. Le combat est désastreux pour les ennemis, qui prennent la fuite. Or Sisara, général de l'armée de Jabin, vient trouver une femme nommée Jahel, et lui demande à boire; celle-ci lui donne du lait, au lieu d'eau. Sisara s'endort, et Jahel profite de son sommeil pour lui percer la tête avec un gros clou. Ainsi meurt Sisara, et c'est dans cet état que Barac le trouve en entrant chez Jahel. Chant de triomphe de Débora.

Premier juge d'Israël.

Les Israélites tombent au pouvoir de Madian, car ils excitaient souvent la colère de Dieu. Un ange apparaît à Gédéon et le pousse à combattre. Puis le Seigneur lui ordonne d'immoler un chevreau engraissé par son père, d'offrir un holocauste, et de détruire l'autel de Baal. Gédéon obéit et offre un holocauste au Seigneur. Gédéon, surnommé Jéroboal, demande au Seigneur un signe, qui a lieu sur une toison. Ordre lui est

Gédéon juge du peuple de Dieu.

donné de licencier toute l'armée et de ne garder avec lui que trois cents hommes. Gédéon fait selon ce qui lui est prescrit, va au-devant des ennemis avec des lampes et des trompettes, et les met en déroute. Oreb et Zeb, chefs des Madianites, Zébée et Salmana, rois de Madian, sont mis à mort. Gédéon laisse en mourant soixante-dix enfants, plus un fils nommé Abimélech, qu'il avait eu de sa concubine. Abimélech tue ses soixante-dix frères et règne seul. Mais il ne tarde pas à porter le châtiment de son crime; car, un jour qu'il assiége une ville, un fragment de meule, lancé par une femme, le frappe à la tête et occasionne sa mort. Thola succède à Abimélech comme juge, et Jaïr à Thola. Les enfants d'Israël irritent de nouveau le Seigneur, qui les livre aux mains d'Ammon. Les princes du peuple conjurent Jephté, fils d'une courtisane et chassé de la maison paternelle par ses frères, de marcher à leur tête contre les fils d'Ammon, et lui confient le commandement. Jephté se laisse faire, et, ne pouvant rien obtenir du roi des Ammonites par les messagers qu'il lui envoie, il fait vœu, s'il revient de la guerre, d'immoler la première personne qui viendra à sa rencontre; il triomphe, et immole sa fille, qui la première était venue au-devant de lui.

Les enfants d'Israël mécontentent de nouveau le Seigneur et sont livrés en des mains étrangères.

Histoire de Samson.

Naissance de Samson. Il voit à Thamnatha une femme qu'il aime et désire prendre pour épouse. Les parents refusent de la lui donner, parce qu'elle est étrangère; mais devant ses instances, ils cèdent à ses désirs. Or, comme il va la demander en mariage, il rencontre un lion et le met en pièces. Il revient plus tard pour célébrer les noces, et dans la gueule de ce même lion qu'il avait tué, il aperçoit un rayon de miel, le prend, en mange, en donne à ses parents et à ses concitoyens, et leur propose cette énigme: « La nourriture est sortie de la bouche de celui qui dévore, c'est-à-dire de la gueule du lion, et la douceur est sortie du fort. » *Jud.*, XIV, 14. Il promet de donner trente robes et autant de tuniques à celui qui devinera l'énigme, à condition, s'ils ne la devinent pas, qu'ils lui en donneront autant. En vain ceux auxquels l'énigme est proposée cherchent à l'interpréter; aussi vont-ils trouver la femme de Samson, et la menacent-ils de la mettre à mort si elle n'arrache pas à son mari le secret qu'ils désirent connaître; ils découvrent, par son entremise, le sens de l'énigme, et l'expliquent à Samson, qui tient sa promesse. Colère de Samson. La femme de Samson est donnée par son père à un des amis de Samson qui avait assisté à ses noces: cette nouvelle augmente la colère de l'Israélite, qui prend trois cents renards, attache des flambeaux à leurs queues, et les lance à travers les champs des ennemis. Quand ceux-ci voient leurs moissons brûlées, ils brûlent la femme de Samson, et le père de cette femme, et leur maison. Ce n'est pas assez pour calmer Samson, et il continue à se venger. Les Philistins marchent contre les Israélites et réclament Samson, que ces derniers leur livrent couvert de chaînes. Samson brise ses liens, et trouvant là une mâchoire d'âne, il en tue mille hommes. Se sentant altéré, il crie vers le Seigneur; l'eau jaillit de la mâchoire et il boit. De là il vient à Gaza chez une courtisane, où les ennemis le font entourer; mais lui, au milieu de la nuit, prend sur ses épaules les portes de la ville et s'en va.

Plus tard Samson aime une femme nommée Dalila et l'épouse. Les princes des Philistins promettent à cette femme onze cents pièces d'argent si elle parvient à savoir de son mari le moyen le plus facile de le vaincre. D'abord Samson use de ruse et lui indique des moyens impuissants; enfin, fatigué de ses importunités, il lui dit, comme c'est la vérité, que pour le réduire et s'emparer de lui, il n'y a qu'à lui raser les cheveux. Aussitôt Dalila réunit les princes étrangers, et, profitant d'un sommeil qu'elle a provoqué, elle enlève à Samson toute sa force en lui faisant couper les cheveux. Les ennemis, ayant pris Samson, lui crèvent les yeux et l'enferment dans une prison, et bientôt les chefs, dans leur joie, le font sortir de sa prison et se servent de lui comme d'un jouet. Plaintes amères de Samson. Il conjure le Seigneur de lui rendre des forces, saisit et ébranle les colonnes du temple qui tombe sur les chefs ennemis, sur lui-même et sur le peuple; et de la sorte tue en

mourant un plus grand nombre d'ennemis qu'il n'en avait tué durant sa vie.

Les enfants de la tribu de Dan font la guerre, prennent Laïsa dont ils changent le nom, et placent là, pour y être honorée, une image sculptée. Un Lévite, abandonné par sa femme, qui était retournée dans la maison de son père, va la chercher pour la ramener avec lui; il la reçoit, la ramène, et s'arrête au retour chez un vieillard de Gabaa, qui est dans la tribu de Benjamin. Les habitants de Gabaa entourent la maison du vieillard, demandant à grands cris l'hôte qu'il a reçu, afin de l'outrager. Le vieillard se dit prêt à leur livrer sa fille vierge. Ceux-ci, ayant obtenu la femme du Lévite, abusent d'elle pendant toute la nuit, et ne la laissent qu'au point du jour. Toute honteuse, la femme outragée s'en retourne à la maison de son mari et expire sur le seuil. Le Lévite, en sortant, trouve sa femme étendue morte, fait douze parts de son cadavre et l'envoie aux douze tribus. Les Israélites indignés courent aux armes pour venger l'outrage fait à cette femme. Les enfants de Benjamin refusent de livrer les coupables, et la guerre éclate. Vainqueurs une première et une seconde fois, les Israélites, détruisent dans une troisième rencontre toute la tribu de Benjamin, excepté six cents hommes qui durent leur salut à la fuite. La tribu de Benjamin est exposée à périr tout entière; car il n'y a plus de femmes, et les enfants d'Israël ont juré de ne pas leur donner les leurs pour épouses; alors on met à mort ceux qui n'ont pas combattu avec Israël contre la tribu de Benjamin, et on donne à ceux qui restent de cette tribu des filles au nombre de quatre cents. Cependant, comme tous n'ont pas encore d'épouse, on leur permet d'enlever des vierges, pendant la célébration des fêtes, à l'insu des parents.

RUTH.

Noémi, ayant perdu son mari et ses enfants, vient en Judée après la fin de la famine, qui l'avait forcée à se retirer dans le pays de Moab: une de ses belles-filles, sur son conseil, demeure dans le pays de Moab; l'autre, nommée Ruth, résiste à ses conseils multipliés, et la suit. Ruth épouse Booz, parent de Noémi, et engendre Obed; d'Obed naît Jessé; de Jessé, David, qui fut roi.

PREMIER LIVRE DES ROIS.

Elcana prend deux femmes, et une de ces femmes ne lui donne pas d'enfants. Or, celle qui était stérile va sacrifier à Silo, où elle prie le Seigneur; elle met au monde Samuel, qu'elle offre au Seigneur pour toujours, selon qu'elle l'avait promis avant sa conception. Héli fait les fonctions de grand prêtre, et il a pour fils Ophni et Phinées, deux méchants, deux impies, qui prenaient une partie des victimes avant de les offrir au Seigneur. Il bénit Anne, qui a encore trois fils et deux filles, tandis que Samuel croît tous les jours en vertu. En apprenant les désordres de ses enfants (ils commettaient aussi l'adultère), Héli leur fait de durs reproches, qui ne sont pas écoutés. Un prophète annonce à Héli la ruine de sa maison et de ses fils, à cause des désordres de ces derniers. La colère inextinguible du Seigneur est révélée à Samuel, qui la révèle à Héli. Les nations étrangères combattent contre Israël et le mettent en fuite. Les fils d'Héli font sortir l'arche sainte, et sont tués avec un grand nombre des leurs. L'arche tombe au pouvoir des ennemis. Un homme annonce à Héli ces désastres, et le grand prêtre, renversé de son siége, se brise le crâne et meurt. A cette nouvelle, sa belle-fille succombe aussi. Les ennemis portent l'arche dans le temple de Dagon; l'idole tombe deux fois et se brise. Les habitants d'Azot sont frappés dans les parties secrètes de leurs corps, et l'on voit sortir des champs une multitude de rats. L'arche est transportée à Geth, et ceux de Geth sont frappés à leur tour. On l'envoie à Ascalon, et la mort marche avec elle. Alors, après avoir consulté les devins, on fait des figures et des rats d'or, qu'on place avec l'arche sur un char, auquel on attelle des vaches dont les veaux sont enfermés dans l'étable. Les vaches marchent droit à Bethsamès. Les Bethsamites reçoivent l'arche et sa-

Naissance de Samuel.

Mort d'Héli.

crifient au Seigneur en présence des chefs étrangers. Mais, comme on ne la reçoit pas avec joie, c'est-à-dire parce que les fils de Jéchonias ne partagent pas l'allégresse commune, un grand châtiment frappe le peuple, et, dans la crainte qui les désole, les Bethsamites envoient l'arche dans la maison d'Aminadab.

Les Israélites se tournent vers le Seigneur, Samuel prie pour eux, ils battent les étrangers qui leur font la guerre, et s'emparent de nouveau des villes qu'on leur avait prises. Samuel étant devenu vieux et ses fils ne marchant pas sur ses traces, les Juifs se réunissent et demandent un roi. Douleur de Samuel à cette nouvelle; Dieu lui dit alors : « Ce n'est pas toi qu'ils rejettent, c'est moi; je leur annonce donc le droit du roi qui régnera sur eux; » I *Reg.*, VIII, 7-9; c'est-à-dire quel ministère et quel pouvoir le roi tiendra d'eux. Samuel obéit; mais les Israélites insistent et demandent un roi. Cis, père de Saül, ayant perdu ses ânesses, envoie son fils les chercher. Celui-ci, ne les trouvant pas, se rend auprès de Samuel, comme le lui conseille son serviteur, afin de savoir ce qu'elles sont devenues. Dieu désigne Saül à Samuel et lui dit : Sacre-le roi. Saül demande à Samuel où se trouve le Voyant; c'est ainsi qu'on appelait les prophètes. Samuel répond qu'il est lui-même le Voyant; il amène Saül à Bama, où le peuple était réuni, lui donne à dîner, et, aux premières clartés du jour, quand ils descendent ensemble de la ville, il répand sur sa tête une petite fiole d'huile, le baise et lui dit : Vous commanderez au peuple; puis il lui donne des marques auxquelles il reconnaîtra sa mission, et le renvoie. Saül commence à prophétiser. Un parent de Saül lui demande d'où il vient : « De chercher nos ânesses, » I *Reg.*, X, 14, répond-il. Le peuple se rassemble à Maspha, et Saül est établi roi. Le roi des Ammonites attaque les Galaadites. Samuel harangue le peuple. « Est-ce que j'ai jamais pris à personne son bœuf ou son âne? » dit-il. I *Reg.*, XII, 3. Il exhorte les Israélites à obéir à Dieu, et, sur sa prière, la pluie tombe au jour de la moisson.

Samuel sacre Saül roi d'Israël.

Craintes du peuple, qui reconnaît l'erreur qu'il a faite en demandant un roi. Samuel l'exhorte de nouveau à être fidèle au Seigneur. Saül met en pièces les étrangers, qui, furieux et indignés, recommencent la guerre avec de plus redoutables forces. Les Israélites prennent la fuite et abandonnent Saül. Sans attendre Samuel, qui avait ordonné de ne pas sacrifier sans lui, Saül offre un holocauste au Seigneur. Samuel arrive, apprend avec indignation ce qui s'est passé, et annonce à Saül la ruine de son règne, qui va passer en d'autres mains; dans cette dernière prédiction, il a David en vue. Un jour que Saül se trouve avec six cents hommes sur une colline, Jonathas, son fils, fait avec son écuyer une sortie contre les ennemis, et en tue un certain nombre. A la faveur de la confusion produite, Saül arrive et triomphe; il défend à qui que ce soit de rien manger avant la nuit. Jonathas, qui n'a pas entendu la défense, mange un peu de miel. Saül demande au Seigneur s'il doit poursuivre les ennemis, et Dieu ne répond pas. Saül comprend qu'un grand crime a été commis parmi le peuple. Jonathas est pris et Saül se dispose à le tuer; mais le peuple le lui arrache des mains. Samuel ordonne à Saül de combattre les Amalécites sans rien épargner, sans faire grâce à personne. Saül désobéit et épargne Agag, roi des ennemis, leurs brebis et leurs bœufs. Samuel arrive, voit ce qui se passe, s'indigne et dit : « Le Seigneur veut-il des holocaustes et des oblations, et ne désire-t-il pas plutôt qu'on obéisse à sa voix? L'obéissance vaut mieux que le sacrifice. » I *Reg.*, XV, 22. Nouvelles menaces de Samuel à Saül. Saül veut contraindre Samuel à le suivre; Samuel ne veut pas y consentir; cependant, cédant à la force, il le suit. Après cela Samuel ayant ordonné d'amener Agag, le tue de ses propres mains; et il ne voit plus Saül jusqu'au jour de sa mort, encore qu'il pleurât sur lui.

Samuel, envoyé par Dieu vers David pour lui donner l'onction royale, obéit au Seigneur et oint le futur roi. Le mauvais esprit s'empare alors de Saül; on amène à ce dernier le jeune David pour chanter et le soulager. Cependant Goliath fait la guerre aux Israélites, qui sont tous frappés de terreur. David, sur ces entre-

faites, vient visiter ses frères, et, en arrivant au camp, il demande ce qu'on donnera à celui qui mettra à mort l'étranger. « On lui donnera, lui dit-on, la fille du roi pour épouse. » Il va alors trouver Saül et lui promet de tuer Goliath. Saül ne veut pas l'écouter d'abord ; mais ensuite il le laisse aller sans armes, parce qu'il ne pouvait pas en porter. David frappe au front Goliath d'un coup de pierre, le renverse, s'empare de son épée, lui coupe la tête et s'en retourne triomphant du combat. Jonathas voit David et s'attache à lui, il l'aime comme son âme et lui fait des présents ; Saül devient jaloux de David quand il entend les femmes l'acclamer en disant : «Saül en a tué mille et David dix mille.» I *Reg.*, XVIII, 7. Saül jette sa lance contre David pour le tuer ; mais David fuit et l'évite. Cependant, l'éclat et la réputation grandissante de David augmentent les remords de Saül, et, résolu à le perdre, il lui promet sa fille, s'il parvient à tuer cent ennemis ; David les tue et devient le gendre de Saül.

Une guerre nouvelle amène pour David de nouvelles victoires. Saül, de plus en plus rongé par l'envie, annonce à son fils Jonathas la résolution qu'il a prise de se défaire de son rival. Jonathas prévient David et lui dit de se cacher ; puis il apaise son père et lui ramène son ami. Belle conduite de David dans une nouvelle guerre ; il s'enfuit de devant Saül, qui veut le percer d'une lance. Pressé par son épouse, il quitte le lieu où il se trouvait. Saül envoie ses gardes s'emparer de David ; l'épouse de David répond qu'il est malade. Cependant Saül ne tarde pas à découvrir la supercherie, réprimande sa fille, et envoie, à l'endroit où il sait que David s'est réfugié, d'autres messagers pour le saisir et l'amener. Ces messagers ne reviennent pas et prophétisent ; Saül court lui-même trouver David. David va trouver Jonathas et lui raconte les projets meurtriers de Saül. « Si tu veux les connaître, lui dit-il, je m'absenterai demain à l'heure du repas. Si ton père demande la raison de mon absence, dis-lui que j'ai demandé d'aller à la ville, où des oblations étaient offertes. S'il te dit : C'est bien, je suis sans crainte ; mais, s'il entre en courroux, évidemment il est irrité contre moi et il cherche à me nuire. » I *Reg.*, XX, 5-7. Jonathas interroge Saül, et telle est l'irritation de celui-ci, qu'il veut tuer son fils. Mais Jonathas sort de table, vient à la campagne, tire les flèches comme c'était convenu, et marchant après son serviteur à l'endroit même où David était caché : Hâte-toi, dit-il, pas de retard, parce que la flèche est là loin de toi. David comprend, et, quand le serviteur s'est retiré, il se jette au cou de Jonathas, et fond en larmes. Jonathas lui dit de fuir et l'engage à se souvenir des serments par lesquels il s'engageait à ne pas retirer sa miséricorde à la maison de Jonathas, qu'il fût mort ou vivant.

Fuite de David.

David vient vers le grand prêtre Abimélech. Il mange les pains de proposition et reçoit l'épée de Goliath, prétextant un message pressé que le roi lui a confié. De là il vient chez Anchus, puis il se retire dans Odola, et recommande sa maison au roi de Moab. Saül se plaint de ce que nul ne partage ses peines et ne lui livre David, et Doëg Iduméen, qui était présent quand David était venu vers le grand prêtre, lui raconte tout ce qui s'est passé. Il réunit alors les prêtres, et ordonne vainement à ceux qui étaient autour de lui de les mettre à mort ; mais Doëg se montre plus docile, tue quatre cent cinquante hommes vêtus de l'éphod, et détruit Nobé, leur cité. Un des fils du grand prêtre, échappé au massacre, vient annoncer à David ces tristes événements. David se désole, garde avec lui cet infortuné et délivre Chila, que les ennemis assiégeaient. Puis, lorsqu'il sait que Saül arrive, il se retire dans le désert de Ziph. Saül ne laisse pas de le poursuivre ; mais, en apprenant les incursions des ennemis, il porte ailleurs ses efforts. Au retour de cette expédition, il cherche de nouveau David, et entre dans une caverne où David et les siens étaient cachés. Les serviteurs de David lui conseillent de tuer Saül ; David résiste et se refuse à commettre ce meurtre. Saül sort de la caverne, David le suit, l'appelle et oppose à la malice de Saül sa propre bonté. Saül pleure.

Mort de Samuel.

Mort de Samuel. David fait demander à Nabal le prix de la surveillance qu'il a exercée sur ses troupeaux ; celui-ci, non content de ne pas le récompenser, l'outrage



dans la personne de ses serviteurs. David prend les armes et s'avance pour le perdre. Abigaïl, femme de Nabal, court offrir des présents à David, le prie avec instance, calme son courroux, et l'épouse à la mort de Nabal.

Saül, apprenant où est David, vient de nouveau vers lui. Tandis qu'il prescrit de le tuer, celui-ci lui répond par un acte de magnanimité : il prend la coupe qui était près de la tête de son lit, et la lance, s'en va, gourmande de loin le général de Saül et lui reproche sa négligence à veiller sur le roi. Il montre la lance et la coupe et reproche à Saül de poursuivre un homme qui ne lui faisait aucun mal. Alors David, qui ne se croit pas en sûreté près de Saül, se retire chez Anchus, à Siceleg, fait des incursions fréquentes contre les ennemis, et reçoit de nombreux troupeaux. Les étrangers s'unissent contre Israël et Saül interroge la pythonisse. David quitte l'armée ; car les chefs ennemis, craignant une défection, ne veulent pas marcher au combat avec lui, et au retour il trouve Siceleg brûlé et les femmes enlevées ; on les avait réduites en captivité. Il demande à Dieu s'il doit poursuivre les coupables ; sur son ordre, il marche après eux. Un serviteur égyptien lui découvre l'endroit où ils campent, et, tombant sur eux à l'improviste, il les surprend, les frappe, s'empare de leurs dépouilles et les partage également entre ceux qui avaient combattu et ceux qui avaient veillé sur les bagages. Dans un combat
Mort de Saül. livré par les ennemis contre les Israélites, Saül, Jonathas et deux autres de ses fils sont tués ; le cadavre de Saül est suspendu à la muraille de Bithsan ou Scythopolis, jusqu'à ce que des hommes de Jabès viennent l'ensevelir ainsi que celui de Jonathas.

DEUXIÈME LIVRE DES ROIS.

Un homme annonce à David qu'il a tué Saül ; David le met à mort, pleure Saül et Jonathas, et reçoit l'onction royale. Il envoie des messagers aux hommes de Jabès Galaad, pour les féliciter d'avoir enseveli Saül. Abner, prince de l'armée de Saül, établit Memphisboseth, fils de Saül, roi d'Israël. La maison de Juda suit David. Joab, général de David, et Abner, prince de l'armée de Saül, se rencontrent ; un combat est livré entre des jeunes gens des deux camps ; Asaël, frère de Joab, poursuit Abner ; Abner lui commande de se retirer, et le tue parce qu'il ne veut pas obéir, puis il propose à Joab de cesser de combattre. La guerre continue toujours entre la maison de Saül et la maison de David ; mais, tandis que la maison de Saül décline, celle de David se fortifie. Abner prend la concubine de Saül et s'attire les reproches de Memphisboseth. Irrité des paroles de son roi, Abner envoie des messagers à David pour lui promettre qu'il livrera tout le peuple ; David donne un banquet à Abner. Quand Joab, au retour de la guerre, apprend ce qui s'est passé, il appelle Abner et le tue par trahison, pour venger la mort de son frère. A la nouvelle de ce meurtre, David maudit Joab, verse des larmes sur Abner et ensevelit avec pompe ses dépouilles. Réchaab et Baana, ayant tué secrètement Memphisboseth, viennent trouver David comme s'ils avaient fait une belle action ; mais David les fait mettre à mort. David, devenu roi de tout le peuple, vient à Jérusalem chez les Jébuséens ; les boiteux veulent l'empêcher d'entrer, il s'empare de la citadelle et se bâtit un palais. Hiram, roi de Tyr, fait alliance avec lui. Les étrangers attaquent Israël, David les disperse. Ils reviennent à la charge, et Dieu défend à David d'aller à leur rencontre. « Quand tu entendras, lui dit-il, le bruit de la terreur et des larmes, commence le combat ; » II *Reg.*, v, 24 ; car alors tu seras victorieux.

David fait transporter l'arche ; Oza meurt pour avoir étendu la main sur cet objet sacré. David danse devant l'arche et s'attire le mépris de Michol. Il veut édifier un temple au Seigneur ; mais il est détourné de ses projets par le prophète Nathan, et il rend grâces à Dieu pour les promesses qu'il lui a faites. David frappe les étrangers, Moab, les Syriens, et porte à Jérusalem les armes d'or qu'il a prises et dont Sésac, roi d'Egypte, s'emparera plus tard. Il fait au Seigneur de nombreuses offrandes. Memphibaal, fils de Jonathas, est admis à la table royale et reçoit de David tout ce qui appartenait à Saül. David ordonne à Siba, serviteur de Saül, de

servir Memphibaal avec ses fils. Il envoie des messagers au roi des enfants d'Amnon, pour le consoler de la mort de son père; mais celui-ci, obéissant aux conseils des principaux de son peuple, outrage ces messagers de paix. Cette insulte allume la guerre. David envoie d'abord Joab, puis il vient lui-même et disperse les ennemis. Épisode d'Urie et de Bethsabée; mort du fils de David et de Bethsabée. Naissance de Salomon.

Joab assiége Ravath, et, après en avoir fait le siége, il envoie chercher David pour lui laisser l'honneur de la prendre lui-même. Or Amnon, fils de David, aime Thamar sa sœur; il feint d'être malade et abuse indignement de celle qu'il aime. En apprenant cette conduite, Abessalom, frère de Thamar, invite le roi à un banquet; comme le roi ne vient pas, il invite tous ses frères. Ceux-ci viennent, et, sur l'ordre de leur maître, les serviteurs d'Abessalom tuent Amnon. On annonce cet événement au roi, qui pleure Amnon et s'irrite contre Abessalom. Abessalom s'enfuit; mais, au bout de trois ans, quand la colère du roi est passée, Joab persuade au roi, par l'entremise d'une femme de Thécoïs, de rappeler Abessalom. Abessalom revient; mais son père ne veut pas le voir si tôt, et il demeure deux ans à Jérusalem sans voir le roi. Alors Abessalom appelle Joab, et, comme celui-ci refuse de venir, il fait brûler son champ; Joab accourt, va trouver le roi, réconcilie Abessalom avec son père et le lui conduit. Abessalom prend des chars et des cavaliers, reçoit avec bonté ceux qui viennent demander justice, les félicite des bonnes paroles qu'ils semblent dire et affecte de regretter que nul ne soit là pour les défendre. « Qui m'établira juge sur cette terre? » dit-il. II *Reg.*, xv, 4. Et cette manière de faire lui concilie le peuple. Abessalom s'insurge contre David.

David quitte aussitôt Jérusalem, où il laisse ses concubines. Il défend d'abord à Ethaï de le suivre; mais, sur ses instances, il lui permet de l'accompagner. Quand tous ont passé le torrent, David ordonne aux prêtres de ramener l'arche dans la ville, leur promettant d'attendre sur la montagne des Oliviers ce qu'ils auraient à révéler des secrets du roi. Chusi vient au-devant de David, qui l'envoie renverser les plans d'Achitophel, conseiller d'Abessalom. Mais, dès que David s'est éloigné, il rencontre Siba, qui accuse Memphibaal, son maître, de chercher à régner, et reçoit tout ce qui appartenait à ce dernier. Séméi maudit David, et David empêche Abessa de le tuer. Chusi vient vers Abessalom, et veut lui persuader de se montrer bienveillant. Tandis que l'on se demande ce qu'il faudra faire, Achitophel conseille à Abessalom de s'approcher des concubines de son père. Abessalom suit ce conseil, et, pour être aperçu de tous, il commet ce crime sur la terrasse du palais. Achitophel sollicite encore la faveur de poursuivre David à la tête de mille hommes, et de le tuer. Chusi, consulté, renverse les projets d'Achitophel, conseille de surseoir un moment et de marcher ensuite contre David avec des forces imposantes. Cet avis est jugé meilleur et prévaut par une permission particulière de Dieu. Chusi envoie annoncer ces résolutions à David par les fils des prêtres. Achitophel, voyant ses conseils méprisés, s'étrangle. On donne à David de nombreux présents. David fait partir une armée bien équipée, disant : « Epargnez mon fils Abessalom; » II *Reg.*, xviii, 5; car on ne lui permet pas d'aller à la guerre. On livre bataille, beaucoup succombent dans la mêlée, et Abessalom, suspendu par la chevelure à un arbre, est aussi tué. Mort d'Abessalom.

A la mort d'Abessalom, la guerre cesse. Chusi annonce à David, de la part de Joab, la victoire remportée. David pleure sur la mort de son fils; mais Joab modifie ses dispositions et lui persuade de faire bon accueil à l'armée qui revient. Israël fuit, le roi le rappelle, et Abessa, encourageant chez Israël des sentiments qu'il avait déjà, l'amène à se soumettre à David. Tandis que celui-ci passe le Jourdain, Séméi se présente et avoue sa faute. Abessa propose de tuer Séméi, et David le lui défend. Memphibaal se présente aussi, pâle, défait, portant des vêtements sordides, avec une barbe épaisse et des ongles très-longs, tout autant de signes extérieurs de la douleur qu'il ressentait d'avoir fait la guerre à David. David demande à Memphibaal pourquoi il ne l'a pas

accompagné, et Memphibaal répond qu'étant boiteux, il a prié Séba, son serviteur, de le conduire à son maître, et qu'il n'a pas été écouté. Le roi dit alors que Memphibaal et Séba partageront l'héritage. Il veut amener avec lui Berzellaï, qui l'avait servi pendant la guerre, et, comme Berzellaï refuse de le suivre à cause de sa vieillesse, il prend son fils à sa place.

Des divisions éclatent dans l'armée : une partie se donne à Séba. David envoie Amessa combattre Séba ; mais Joab tue Amessa par la ruse, et assiége la ville où s'était réfugié Séba. Sur le conseil d'une femme, ceux qui habitaient cette ville coupent la tête de Séba et la jettent à Joab par-dessus les murailles, et sont ainsi délivrés de la guerre. Une grande famine sévit en ces jours, et pour la faire cesser, il faut livrer aux Gabaonites quelques descendants de Saül. David épargne Memphibaal à cause de la promesse jurée à Jonathas ; mais il livre les fils et les petits-fils de Saül, et ensevelit Saül et Jonathas dans le tombeau de Cis. De nouvelles guerres éclatent. David, forcé par les siens de ne pas sortir et d'éviter le danger, compose le psaume dix-septième. Récit de grandes actions des généraux de David. Joab fait le recensement du peuple et il se trouve qu'Israël a neuf cent mille hommes propres à la guerre, et Juda quatre cent mille. Le prophète Gad donne à David le choix entre trois fléaux : trois années de famine, trois jours de fuite sous les coups des ennemis, ou trois jours de peste. David préfère la peste, et depuis ce matin-là jusqu'au temps arrêté, il meurt dans le peuple soixante-dix mille personnes. David s'écrie alors : « C'est moi qui ai péché ; je suis le pasteur, et je suis coupable ; qu'ont-ils fait eux qui ne sont que des brebis ? Que votre main se tourne contre moi et contre la maison de mon père. » II *Reg.*, XXIV, 17. Le châtiment cesse. David reçoit l'ordre d'ériger un autel dans l'aire d'Ornias et d'offrir un sacrifice, ce qu'il fait religieusement. Ornias, fils de David, donne un festin à Joab et à Abiathar, comme s'il devait succéder à David.

Orgueil de David puni par la peste.

Bersabée, conseillée par le prophète Nathan, rapporte à David ce qui se passe, et, tandis qu'elle en fait le récit, Nathan arrive. Ils voulaient l'un et l'autre faire parvenir Salomon à la royauté. Salomon, monté sur la mule du roi, est conduit à Gihon, où le prophète Nathan et le grand prêtre Sadoc lui donnent l'onction royale et s'écrient : « Vive le roi ! » III *Reg.*, I, 39. Jonathas, fils d'Abiathar, accourt au milieu du festin annoncer à Ornias ces événements. Chacun s'échappe alors comme il peut, et Ornias, redoutant Salomon, va chercher un refuge près de l'autel. Salomon envoie vers Ornias, et Ornias adore Salomon. David mourant exhorte Salomon à garder la loi de Dieu, et à mériter par là l'accomplissement des promesses divines. Il lui recommande de ne pas laisser impunis les crimes de Joab et de Séméi, mais d'honorer et d'admettre à sa table les fils de Berzellaï. Puis il meurt après un règne de quarante ans.

TROISIÈME LIVRE DES ROIS.

Salomon met à mort Ornias, parce qu'il demande Abisag, et retire à Abiathar ses fonctions sacerdotales. Ainsi s'accomplit la menace faite contre Héli, car Abiathar descendait de sa race. Salomon fait encore tuer Joab et nomme Sadoc grand prêtre à la place d'Abiathar. Il ordonne à Séméi de ne pas quitter la ville, et le menace de la mort s'il désobéit. Séméi, ayant perdu des serviteurs, oublie la défense de Salomon et sort de la ville pour les chercher. Salomon l'apprend et le fait mettre à mort. Sagesse de Salomon. La paix fleurit sous son règne ; somptuosité de ses festins ; magnificence de ses chars, de ses chevaux, de ses richesses. Salomon demande à Dieu la sagesse. Jugement qu'il rend au sujet de l'enfant que deux femmes se disputaient comme leur appartenant. Nouveaux détails sur la sagesse de Salomon et sur la richesse de sa table, des officiers de sa maison. Il fait demander à Hiram, roi de Tyr, des ouvriers pour couper le bois, et Hiram les lui fournit. L'historien entre ensuite dans le détail des ouvrages et du matériel réuni pour la construction du temple ; suit le récit de cette construction. Salomon prie dans le temple, y offre des sacrifices et en fait la dédicace. Dieu promet à Salomon de récompenser sa fidélité ; il le menace de sa colère s'il trans-

gresse ses ordres. Salomon a un vaisseau pour transporter l'or. Une reine d'Orient accourt admirer la sagesse de Salomon. Des immenses richesses de Salomon, des armes d'or qu'il fabrique, des limites de son royaume. De son idolâtrie et de son crime. Menaces que son péché lui attire, ruine de son règne, fin de la paix.

Révolte de l'Iduméen Adad et d'Esdron. Jéroboam, serviteur de Salomon, se révolte aussi. Le prophète Achias vient trouver Jéroboam et lui donne son manteau coupé en dix parts pour signifier qu'il régnerait sur dix tribus. Salomon veut tuer Jéroboam; mais Jéroboam s'enfuit en Egypte, d'où il ne revient qu'à la mort de Salomon. Le peuple demande à Roboam, fils de Salomon, d'être soulagé du joug qui pesait sur lui du temps de son père; mais, docile aux inspirations des jeunes gens, ses compagnons et ses amis, Roboam le menace d'accroître encore ces charges et de redoubler de sévérité. De là le schisme des dix tribus, qui se rangent sous le sceptre de Jéroboam. Roboam veut faire la guerre à Jéroboam, et Dieu l'en empêche. Jéroboam, ayant son fils malade, envoie son épouse solliciter du prophète Achias la guérison de son enfant; le prophète lui répond que son fils doit mourir, et il meurt en effet. Jéroboam établit deux veaux d'or, l'un à Béthel, l'autre à Dan, afin d'empêcher le peuple d'aller à Jérusalem; et voilà que, tandis qu'il sacrifie, un envoyé de Dieu prophétise les succès du roi Josias. La main du roi se dessèche, et l'autel est brisé; mais, à la prière du prophète, le roi guérit. Jéroboam veut manger avec le prophète; celui-ci, obéissant aux ordres de Dieu, refuse d'accepter sa proposition; il est un peu plus tard dévoré par un lion pour avoir désobéi. Cependant Jéroboam demeure dans son impiété et Roboam adore les idoles tous les jours de sa vie. Sésac s'empare des trésors de Roboam. Abias succède à Roboam son père, et Asa, fils d'Abias, règne après lui. Ada, fils de Jéroboam, devient son héritier; mais il est tué par Baasa, qui règne à sa place et fait la guerre à Asa. Asa s'allie avec Ader, roi de Syrie, et sort victorieux de la lutte. Baasa s'attire par ses crimes la colère et les menaces de Dieu. Ela, fils de Baasa, règne après lui; mais Zambri, un des princes de son royaume, le tue, s'empare du pouvoir et détruit toute la maison de Baasa. Zambri se brûle dans son palais et meurt. Amri lui succède. A la mort d'Amri, Achab son fils monte sur le trône. Josaphat, fils d'Asa, règne pendant ce temps sur Juda.

Prodiges du prophète Elie

Le prophète Elie menace Achab d'une sécheresse qui dure trois ans. Le prophète est nourri par un corbeau. Détails sur la veuve de Sarepta: huile et farine multipliées, mort et résurrection du fils de cette femme. Elie, envoyé vers Achab, offre une victime et fait descendre du ciel un feu qui la consume. Les prêtres de Baal sont pris et tués. Elie annonce la pluie à Achab. Elie monte sur le haut du Carmel; il offre un sacrifice et la pluie tombe avec abondance. Jézabel, femme d'Achab, menace Elie de la mort. Le prophète s'enfuit au désert; il s'endort, l'ange de Dieu le réveille et il trouve près de lui un pain cuit sous la cendre. Cette nourriture le fortifie, et il marche quarante jours jusqu'à la montagne d'Oreb. « Seigneur, s'écrie alors Elie, vos autels ont été renversés. » Elisée quitte ses bœufs et suit Elie. Histoire de la vigne de Naboth; menaces contre Achab et Jézabel; repentir d'Achab. Ader, roi de Syrie, marche contre Israël avec trente-deux autres rois; Achab le défait. Il entreprend une seconde fois la guerre; mais tout lui annonce un grand désastre. Alors, dans l'extrémité où il se trouve, il s'affuble de pauvres haillons, va trouver Achab, se déclare son esclave et lui demande son salut. Achab le fait monter sur son char et le renvoie chez lui comblé de prévenances et d'honneurs. Le prophète reproche au roi sa conduite et le menace de la mort. Achab demande s'il doit faire la guerre aux Syriens. Sur la proposition de Josaphat, roi de Juda, le prophète Michée est appelé, et il annonce de grandes calamités dans le cas où l'on ferait la guerre. Fureur d'Achab; Sédécias, un faux prophète, frappe Michée, et Achab fait garder ce dernier jusqu'à la fin de la bataille. Achab va combattre, et dit à Josaphat: Changeons de vêtements, je prendrai les tiens et tu auras les miens. Cependant, le roi de Syrie avait ordonné à ses soldats de

tourner tous leurs coups contre le roi d'Israël; ceux-ci voient Josaphat, roi de Juda, et, trompés par les apparences, le prennent pour le roi d'Israël, l'entourent et veulent le mettre à mort. Un cri poussé par Josaphat l'arrache au péril qui le menace. Un archer cependant frappe Achab; le sang du roi coule, on porte son corps dans une fontaine, les courtisanes se lavent dans son sang et les chiens le lèchent. Ochozias, fils d'Achab, règne après lui. Josaphat expie l'amitié qu'il avait eue pour Achab, et toutes ses œuvres demeurent inachevées.

QUATRIÈME LIVRE DES ROIS.

Ochosias étant malade, fait demander à Baal s'il relèvera de sa maladie; ses envoyés rencontrent le prophète Elie, qui les renvoie annoncer à leur maître qu'il ne guérira pas. Ochozias, furieux, envoie par deux fois vers Elie cinquante soldats, et par deux fois le feu du ciel dévore ses envoyés; une troisième fois Elie se laisse persuader, descend vers le roi et lui prédit sa mort. Les enfants des prophètes ayant vu Elisée passer le Jourdain à pied, s'écrient : « L'esprit d'Elie s'est reposé sur Elisée. » Et ils envoient à la recherche du prophète. Elisée s'y oppose d'abord, il y consent ensuite; mais on ne trouve pas Elie. Elisée assainit les eaux de Jéricho. Il vient à Béthel, maudit de petits enfants qui se raillaient de lui, et ces enfants deviennent la proie des ours. Le roi de Moab refuse de payer le tribut accoutumé. Joram, roi de Juda, s'unit à Ochozias, roi d'Israël, et au roi d'Edom, pour lui faire la guerre. Ils traversent un désert aride où le manque d'eau leur fait courir les plus grands dangers, et, sur le conseil d'Ochozias, ils consultent Elisée. Elisée s'irrite contre le roi d'Israël, et ne consent à le voir qu'en faveur du roi de Juda. Il annonce aux rois non-seulement qu'ils trouveront de l'eau en abondance, mais encore qu'ils sortiront victorieux de la lutte, et cette prédiction se réalise si bien, que le roi des Moabites, dans le danger qui le presse, immole son fils sur la muraille. Elisée multiplie l'huile d'une pauvre femme et ressuscite le fils de la Sunamite. Pendant une famine, il adoucit l'amertume d'un mets et nourrit au nom de Dieu cent hommes avec vingt pains d'orge. Naaman, général du roi de Syrie, est frappé de la lèpre et va demander sa guérison au roi d'Israël; mais celui-ci, plein d'anxiété, déchire ses vêtements. Elisée s'approche de Naaman et lui ordonne de se baigner sept fois dans les eaux du Jourdain. Naaman méprise d'abord les conseils d'Elisée, dont il n'attend aucun soulagement. Sur les instances de ses serviteurs, il les exécute ensuite et guérit. Elisée refuse les présents que Naaman lui offre. Giézi, serviteur d'Elisée, feint d'être envoyé par son maître et suit Naaman, qui lui donne deux talents d'argent et deux vêtements. Il veut en vain dissimuler à Elisée ce qu'il a fait, le prophète devine sa conduite, l'en reprend et le punit en le couvrant de lèpre. Les enfants des prophètes vont couper du bois pour bâtir; un d'entre eux laisse tomber dans l'eau le fer de sa cognée; Elisée jette un morceau de bois sur l'eau et voilà qu'aussitôt le fer surnage.

Prodiges du prophète Elisée.

Comme l'avait prédit Elisée, le roi de Syrie fait la guerre contre Israël, et, en apprenant la prédiction du prophète, il envoie contre lui une cohorte de soldats. Le prophète prie Dieu, et tous ceux qui viennent pour le prendre sont frappés de cécité; il conduit ces derniers au milieu de leurs ennemis, apaise le roi qui voulait les mettre à mort, et les renvoie après leur avoir fait prendre de la nourriture. Une horrible famine se fait sentir; les rigueurs en sont telles qu'on vend la tête d'un âne cinquante sicles et le quart d'un cabat de fiente de pigeon cinq sicles; or, pendant ce temps, une femme se plaint au roi de ce qu'une autre femme avec laquelle elle était convenue de manger son enfant, refuse de livrer son fils après avoir mangé le sien propre. Le roi déchire ses vêtements et envoie un homme couper la tête d'Elisée. Le prophète annonce à cet homme la fin de la famine pour le lendemain, et, comme celui-ci refuse d'y croire, il lui prédit sa mort. Quatre lépreux, désespérés par la famine, décident de se rendre aux ennemis; ils vont donc au camp des Syriens; mais ils n'y trouvent personne, le

camp était désert, et les tentes regorgeaient de richesses. Ils prennent tout ce qu'ils peuvent et courent annoncer au roi ce qui se passe. D'abord le roi croit à une supercherie : il envoie cependant des cavaliers qui rendent une réponse analogue, et alors le peuple court au camp ennemi, prend ce qu'il peut, et la famine cesse. Quant à celui qui avait refusé de croire aux paroles du prophète, il meurt étouffé par la foule. Elisée prédit à la femme dont il avait ressuscité le fils sept années de famine, et lui conseille de quitter son pays. Elle s'exile donc; mais, la famine ayant cessé de se faire sentir, elle revient et demande au roi d'être rétablie dans sa maison et dans ses terres. Le roi de Syrie fait consulter Elisée pour savoir s'il guérirait de sa maladie. Le prophète répond que le roi doit mourir, et que son envoyé fera beaucoup de mal aux Israélites. Le roi de Syrie meurt et Hazael règne à sa place.

Dans le royaume de Juda, Ochozias, fils de Joram, succède à son père. Elisée appelle un des enfants des prophètes et lui ordonne de sacrer Jéhu, qui, devenu roi, tue Joram et jette son cadavre dans la vigne de Naboth, usurpée par son père. Cependant Jézabel, toute parée, regardait par la fenêtre. Le roi ordonne aux eunuques de la précipiter en bas. Jézabel meurt en tombant. Jéhu tue les soixante-dix fils d'Achab, ainsi que les frères d'Ochosias, prêtres de Baal, et brise cette idole. Hazaël s'abat sur Jezraël. A la mort de Jéhu, Joachas, son fils, prend sa place. Récit des événements qui se rapportent à Joas, roi de Juda, au grand prêtre Joïada et à Gotholias. Israël devient la proie des ennemis, et Dieu a de nouveau pitié de lui. Joachas étant mort, Joas, son fils, règne sur Israël. Joas pleure auprès d'Elisée; celui-ci lui ordonne de prendre cinq flèches et d'en frapper la terre : le roi le fait jusqu'à trois fois, puis il s'arrête : « Vous battrez la Syrie trois fois, lui dit le prophète; si vous eussiez frappé la terre cinq ou six fois, vous l'eussiez battue jusqu'à l'exterminer entièrement. » Elisée meurt, et son cadavre ressuscite un mort. Le fils d'Ader succède à Hazaël. Joas bat trois fois les Syriens. Il meurt, et Jéroboam, son fils, règne après lui. Joas, roi de Juda, étant mort, Amasias lui succède. Amasias triomphe d'Edom; il en vient ensuite aux mains avec Joas, roi d'Israël, qui l'écrase et entre dans Jérusalem. Zacharias, fils de Jéroboam, succède à son père sur le trône d'Israël. Azarias monte sur celui de Juda à la mort d'Amasias. Sous son règne, Osée commence à prophétiser. Zacharias est tué et Sellum lui succède. Il achète au prix de mille talents l'alliance de Phul, roi des Assyriens. Après lui, Manahem monte sur le trône. Joatham règne sur Juda après Osias, son père, et laisse le trône à Achaz, son fils.

Sous Achaz, Rasin, roi de Syrie, et Phacée, fils de Romélie, se déclarent contre Juda. Achaz fait proposer une alliance à Théglaphalsar, roi d'Assyrie. Théglaphalsar accourt, prend Damas et tue Rasin. Salmanasar, roi des Assyriens, marche contre Osée, fils d'Ela, et se l'asservit. Mais ayant reconnu qu'Osée méditait une défection (il avait envoyé des ambassadeurs en Ethiopie), il l'assiége, le fait prisonnier, prend Samarie et les autres villes, transfère enfin les Israélites au pays des Assyriens. Désordres d'Israël et de Juda. Ceux qui sont envoyés de Babylone à Samarie ne craignent pas le Seigneur, et le Seigneur envoie des lions qui les tuent. Un des prêtres captifs leur est donné pour leur apprendre la loi de Dieu; ils le craignent alors et honorent en même temps les idoles. Histoire d'Ezéchias et des Assyriens. Histoire de Manassé; son impiété, ses meurtres. Manassé étant mort, le règne appartient à son fils Amon. Josias, fils d'Amon, succède à son père; c'est de Josias que le prophète avait parlé à Jéroboam, serviteur de Salomon, quand la main de ce roi s'était desséchée. Josias purifie Jérusalem et tous les lieux, renverse les tombeaux des prêtres idolâtres et brise les idoles. Il a été dit que jamais roi avant lui et comme lui ne s'était converti au Seigneur de tout son cœur et de toute son âme. Sous son règne Jérémie commence à prophétiser et Olda est prophétesse. Pharaon-Nechao tue Josias, et Joachas son fils règne à sa place. Pharaon renverse encore Joachas, l'amène en Egypte, où il meurt, lui donne pour successeur Eliacim, fils de Josias, qu'il appelle Joakim et auquel il impose un tribut. Joakim

Prise de Samarie.



tombe au pouvoir de Nabuchodonosor et est jeté par-delà les murailles. C'est à Joakim que se rapportent ces paroles de Jérémie : « Son cadavre sera jeté pour être exposé à la chaleur pendant le jour et à la gelée pendant la nuit; » *Jerem.*, XXXVI, 30; « et sa sépulture sera comme la sépulture d'un âne. » *Ibid.*, XXII, 19. Joakim, en effet, n'est enseveli que lorsque son corps est en putréfaction. Eliacim étant mort, Joachim, son fils, neveu de Josias, s'empare du pouvoir. Ce Joachim s'appelle encore Jéchonias.

Nabuchodonosor assiége Jérusalem.

Le roi d'Egypte ne quitte plus son pays. Nabuchodonosor assiége Jérusalem; Joachim ou Jéchonias vient au-devant de lui avec sa mère; l'Assyrien l'amène à Babylone et il établit roi son oncle, fils de Josias. Ce dernier n'est autre que Mathanias, qu'il nomme Sédécias. Mathanias se révolte contre le roi de Babylone. Nabuchodonosor accourt, assiége Jérusalem, la prend et la brûle, et amène Sédécias aveuglé et enchaîné à Babylone. Il donne après à Godolias le commandement du peuple qui restait à Jérusalem. Godolias est tué par Ismaël, et tous les débris du peuple juif se réfugient en Egypte. Dans la suite, Evilmérodac, roi de Babylone, honora d'une manière particulière le roi Joachim à Babylone.

Fin du royaume de Juda.

Le royaume de Samarie, nous l'avons déjà vu, finit à Osée, fils d'Ela, qui avait tué Phacée, fils de Romélie. Celui de Jérusalem finit avec Sédécias qui fut emmené en captivité, privé de la vue, et porta les fers pendant vingt-sept ans. Le roi de Babylone relève Joachim de son humilité, met son trône au-dessus du trône des rois qui sont auprès de lui, et le fait manger et boire à sa table tous les jours de sa vie. Ce livre s'arrête à la prise de Jérusalem et à la captivité du peuple.

Il nous reste maintenant à récapituler les noms des rois de Juda et d'Israël, les faits de chacun, leur mort, et la durée de leur règne.

Résumé des actions des rois de Juda.

Après la mort de Saül, dont le règne avait duré quarante ans, David règne autant de temps sur Israël et sur Juda, sept ans à Hébron, et trente-trois ans sur toutes les tribus d'Israël et de Juda. Il fait le bien avec un cœur parfait. Nathan et Gad prophétisent sous son règne. Salomon, fils de David, règne aussi sur tout le peuple pendant quarante ans, et fait le mal. Nathan et Gad prophétisent encore de son vivant. Roboam, fils de Salomon, règne dix-sept ans et fait le mal. Il voit son royaume partagé et deux tribus seulement lui demeurer fidèles à Jérusalem, celles de Juda et de Benjamin. Les autres dix tribus abandonnent Jérusalem pour Samarie. Abias Silonite et Abdo prophétisent sous ce règne. Abias, fils de Roboam, règne pendant trois ans. Son cœur est loin de ressembler au cœur de David, et il marche dans le péché de son père. Abdo prophétise encore sous son règne. Asa, fils d'Abias, règne quarante-un ans et fait le bien; mais on sacrifie encore sur les hauts lieux. Azarias, fils d'Obed, et Anam sont prophètes. Le règne de Josaphat, fils d'Asa, est de vingt-cinq ans; il fait le bien, mais les hauts lieux sont toujours en honneur. Dans la suite Josaphat se fait reprendre pour être devenu l'ami d'Ochozias, roi d'Israël, et pour avoir uni aux affaires de ce roi ses propres affaires. Elie, Elisée, Michée, Jéhu, fils d'Anémi, Oziel, fils de Zacharie, et Eliadad, fils d'Adia de Marissa, prophétisent sous ce règne. Joram, fils de Josaphat, règne huit ans et fait le mal. Il prend pour épouse la fille d'Achab. Elie et Elisée prophétisent sous ce règne. Ochozias, fils de Joram, règne un an et fait le mal. Gotholia, mère d'Ochozias, lui succède et règne sept ans. Joas, fils d'Ochozias, règne quarante ans. Il tue Zacharie, et puis fait le bien de tout son cœur tant que vit le sage Jodaé et qu'il suit ses conseils. Ses serviteurs le tuent dans la maison de Maëloth. Zacharie, fils de Jodaé, prophétise sous son règne. Amasias, fils de Joas, règne dix-neuf ans; il fait le bien au commencement de son règne, mais jamais comme David. Le peuple immole encore sur les hauts lieux et ne détruit pas les bois sacrés. Il y a sous son règne beaucoup de prophètes dont les noms ne nous ont pas été conservés. Cependant Amasias s'enorgueillit de ses succès sur les habitants de Séir, tombe à genoux devant leurs idoles, devient la proie des ennemis et est tué. Azarias, nommé aussi Osias, règne cinquante-deux ans, imite au commencement la sagesse de son père;



mais on immole toujours sur les hauts lieux. Enivré de sa prospérité, il veut brûler de l'encens dans le temple, honneur réservé aux prêtres, et à cause de cette présomption il est frappé de la lèpre, après avoir entendu ces paroles : « Il ne vous appartient pas, Ozias, d'offrir de l'encens au Seigneur; c'est le ministère particulier des prêtres. » II *Paral.*, XXVI, 18. Isaïe prophétise sous son règne.

Joatham, fils d'Ozias, règne seize ans et fait le bien comme son père. On continue à sacrifier sur les hauts lieux et Isaïe prophétise. Achaz succède à Joatham son père, et règne autant que lui ; mais il fait le mal. Isaïe et Obed prophétisent sous son règne. Ezéchias, son fils, règne vingt-neuf ans ; il fait le bien comme David son père, et brise le serpent d'airain que Moïse avait établi. Sous son règne, Sennachérib et Rabsacès, Assyriens, sont frappés pour avoir blasphémé, et plus tard un ange du Seigneur vient dans leur camp et tue quatre-vingt-cinq mille hommes. Ezéchias, sur le point de mourir, obtient quinze ans de vie de plus. Manassès, son fils, règne cinquante ans et fait le mal. Il rebâtit tout ce que Ezéchias avait détruit et devient pour Juda un second Jéroboam, de telle sorte qu'à cause de lui Jérusalem subit le sort de Samarie. L'Ecriture dit de lui qu'il « entraîna Juda dans le péché. » IV *Reg.*, XXI, 16. Il est conduit en captivité à Babylone ; mais là il se repent, ainsi qu'il est écrit aux Paralipomènes ; Dieu le ramène à Jérusalem et il recouvre le trône. Il fait pénitence de ses péchés et meurt en exhortant le peuple à servir Dieu. On n'ensevelit pas son corps dans la cité de David, mais dans son propre jardin, dans le jardin d'Oza. Amos, fils de Manassé, règne deux ans et fait le mal comme son père ; il est tué par ses serviteurs et enseveli dans le même jardin d'Oza. Josias, fils d'Amos, règne trente-un ans. Il est créé roi par le peuple à l'âge de huit ans ; il fait le bien et marche, sans dévier jamais, dans les voies de David. Il coupe les bois sacrés et renverse les idoles. Il remet en honneur la loi négligée jusque-là. Il prêche et célèbre la pâque, comme il est écrit. Pharaon-Néchao marche contre Josias et le tue. Jérémie, Sophonie et Olda, épouse de Sella, prophétisent sous ce règne. Joachaz, son fils, ne règne que trois mois, il fait le mal et Pharaon-Nechao le prend et l'enchaîne. Jérémie continue de prophétiser. Eliakim, un autre fils de Josias, qui s'appelle Joakim, règne onze ans et fait le mal. Joakim, son fils, nommé aussi Jéchonias, règne trois mois, fait le mal, et est transféré à Babylone. Nabuchodonosor établit roi, en la place de Joakim, Matthan, fils de ce dernier, sous le nom de Sédécias ; il règne douze ans et fait le mal. Jérémie vit encore sous ce règne. Le royaume de Juda qui avait duré jusque-là est détruit comme celui de Samarie. La ville est prise et tous ses habitants sont amenés en captivité à Babylone. Il y eut en tout, sans compter Gotholia, vingt-un rois de Juda.

Résumé des actions des rois d'Israël.

Voici maintenant les noms des rois de Samarie, leurs actions, leur fin et la durée de leur règne. Jéroboam, fils de Naboth, règne vingt-quatre ans. En apprenant la division des Israélites il accourt de l'Egypte, règne le premier en Samarie et fait le mal comme nul ne l'avait fait avant lui. De peur qu'on ne lui enlève son royaume, il fait deux veaux d'or et séduit le peuple en disant : « Voici les dieux qui nous ont tirés de la terre d'Egypte. » III *Reg.*, XII, 28. Il institue des fêtes et un sacerdoce ; « et il entraîne Israël dans le péché. » III *Reg.*, XIV, 16. Tous les rois marchent sur ses traces. Achias Silonite et cet autre Voyant qui parla contre Jéroboam du haut de l'autel, sont prophètes en ce temps-là. Nabath, fils de Jéroboam, est le dernier roi de cette race ; il règne deux ans et fait le mal devant le Seigneur. Zambri, issu d'une autre famille, règne douze ans. Baasa règne vingt-quatre ans et fait le mal. Elie, Elisée, Michée et celui qui prophétise à Achab au sujet de la Syrie et du fils d'Ader, et cet autre qui s'étant fait frapper volontairement fait des reproches à Achab, sont prophètes en ce temps-là, ainsi que beaucoup d'autres enfants des prophètes. Ochozias, fils d'Achab, règne deux ans et commet l'iniquité. Elie et Elisée prophétisent sous son règne ; Elie fait descendre le feu du ciel sur les cinquante hommes qu'Ochozias lui envoie. Joram, fils d'Achab, règne douze ans ; il fait le

mal ; avec lui sa race quitte l'empire. C'est sous son règne qu'Elie est enlevé, tandis qu'Elisée prophétise jusqu'à Jéroboam, fils de Joas, roi d'Israël. Les enfants des prophètes sont nombreux sous son règne. Jéhu, fils de Namesse, ouvre une autre race de rois et règne vingt-deux ans. Il détruit la postérité d'Achab, tue par la ruse tous les prêtres de Baal, et renverse la statue de cette idole. En retour de ces bonnes actions, il reçoit la promesse que ses fils demeureront sur le trône jusqu'à la quatrième et cinquième génération. Joachaz, son fils, règne dix-sept ans et fait le mal. Il assiége Jérusalem, enlève l'or et les vases sacrés. Le fils de Joachaz, Jéroboam, règne quarante-un ans et fait le mal. Zacharie, fils de Joachas, ne règne que six mois ; il fait aussi le mal. Avec lui la race de Jéhu arrive à sa quatrième génération. Sellum, fils de Jaba, issu d'une autre famille, règne trente jours et commet l'iniquité. Manahem, fils de Gadda, règne vingt ans et fait le mal. Isaïe et Osée prophétisent sous son règne. Phacée, fils de Romélie, règne vingt ans. Il tue Phaceia et fait le mal. Isaïe et Osée sont encore prophètes de ce temps. Osée, fils d'Ela, règne neuf ans. Tous ces princes appartiennent à des familles différentes. Osée fait tuer le roi Phacée et fait le mal, moins toutefois que ses prédécesseurs. Osée est le dernier roi de Samarie. Les rois finissent avec lui, et Samarie est désormais habitée par les Assyriens, qui donnent naissance à l'hérésie des Samaritains, autrement appelés Sadducéens. Tels sont les livres des Rois.

LES PARALIPOMÈNES. — LIVRE PREMIER.

Les Paralipomènes sont ainsi appelés parce qu'ils contiennent bien des détails omis dans les livres des Rois. Le premier livre commence par la généalogie de toutes les tribus depuis Adam jusqu'aux rois, selon les tribus, les peuples, les familles et les maisons. Des Lévites que David désigna pour chanter des cantiques, et de ceux auxquels il confia les charges du Temple. Il commence en effet à fonder le Temple. Autres détails sur les rois et les générations. Les successeurs de David règnent à Jérusalem quatre cent soixante-quatorze ans. Ils sont tous de la famille de David. Ceux qui font le bien sont au nombre de neuf : il y en a douze, sans tenir compte de Gotholia, qui font le mal. Le royaume de Samarie dure deux cent soixante-neuf ans et trente jours ; il est gouverné par douze rois issus de huit races diverses, et qui font tous le mal à l'exemple de Jéroboam.

LES PARALIPOMÈNES. — LIVRE SECOND.

Dans le second livre des Paralipomènes les actions des rois sont racontées par les divers prophètes qui vécurent sous chaque règne. Remarquons, pour bien savoir à qui doit être attribuée chaque partie du récit, qu'on y fait mention des rois de Juda et d'Israël, et qu'on y consigne au sujet de chacun les faits qui n'ont pas trouvé place dans l'histoire des rois. Samuel, Nathan et Gad ont raconté l'histoire de David ; Nathan et Achias, celle de Salomon. Les actions de Jéroboam ont été retracées par les prophètes Saméas et Addo ; celles d'Abias par Addo. L'histoire d'Asa est écrite dans le livre des rois de Juda. Jéhu, fils d'Anémi, l'auteur des livres des rois d'Israël, fait l'histoire de Josaphat. Celle d'Amasias se trouve au livre des rois de Juda et d'Israël. Isaïe écrit celle d'Ozias. L'histoire de Joatham et d'Achaz est consignée dans le livre des rois de Juda et d'Israël. Celle d'Ezéchias est écrite par Isaïe, fils d'Amos. L'histoire de Manassé est dans le livre des Voyants, celle de Josias et de Joakim dans le livre des rois de Juda et d'Israël. Telles sont la substance et la disposition des matières des Paralipomènes.

ESDRAS. — LIVRE PREMIER.

Le livre d'Esdras est ainsi appelé d'Esdras, son auteur, qui raconte et décrit le retour des enfants d'Israël de la Perse à Jérusalem. Cet Esdras était prêtre et lecteur. Le retour des Israélites se fait d'abord par ordre de Cyrus et de Darius, sous la conduite de Josué, fils de Josédec, d'Esdras et de Zorobabel. Ces trois derniers cherchent à résoudre une question qui leur a été posée avec la promesse que celui qui

la résoudrait pourrait demander au roi ce qu'il voudrait. L'un dit que rien n'est plus fort que le vin; l'autre met le roi au-dessus de tout; Zorobabel est pour la force de la femme, mais il met au-dessus de tout la vérité. Cette réponse est jugée excellente, Zorobabel remporte le prix et réclame en retour de sa sagacité la fin de la captivité et la réédification de Jérusalem. Sa demande est exaucée et les Israélites sont délivrés. Les soixante-dix années de colère sont alors accomplies. Les hommes de la tribu de Juda et de Benjamin et les Lévites qui sortent de la servitude sont au nombre de quarante-deux mille; ils amènent avec eux trois cent trente chevaux, deux cent quarante-cinq mules, quatre cent trente-cinq chameaux et six mille sept cent vingt ânes. Les serviteurs et les servantes sont au nombre de sept mille trois cent trente-quatre, et il y a deux cents chantres. Zorobabel, Josué, fils de Josédec, et Néhémie s'occupent d'édifier. Esdras, qui était versé dans la loi, la promulgue et la lit. Il détermine encore tout ce qui a rapport au Temple et aux Lévites. Il ordonne, au nom de la loi, à tous ceux qui ont pris des femmes étrangères pendant la captivité de se séparer d'elles. Ceux-ci consentent à les chasser et ils sont tous purifiés. On célèbre la pâque et le jeûne conformément aux prescriptions. Ainsi se termine le premier livre d'Esdras.

ESDRAS. — LIVRE SECOND.

Dans ce second livre comme dans le premier, Esdras parle du retour des Israélites; mais il retranche tout ce qui était dit sous forme problématique. Il y est parlé de l'eunuque Néhémias, qui demanda la construction du temple; d'Esdras, qui lisait la loi; de Josué, de Banéas et de Sarabias, qui instruisaient le peuple. Esdras lit et explique la loi; le peuple l'écoute et le comprend, célèbre la pâque, jeûne le septième mois et célèbre aussi la fête des Tabernacles, selon qu'il est écrit : « Et ils n'avaient point fait de telles réjouissances depuis les jours de Josué, fils de Navé. » II *Esdr.*, VIII, 17. Esdras voyant les femmes d'Azot unies aux Hébreux, fait promettre à ces derniers d'observer la loi de Dieu. Ils renvoient leurs femmes comme illégitimes, et tous s'engagent à ne pas transgresser la loi. Ils s'en retournent ensuite chacun dans sa maison, tout heureux d'être ainsi sanctifiés et purifiés. On raconte d'Esdras que les livres ayant été perdus pendant la captivité, par l'incurie du peuple, il les garda chez lui en homme désireux du bien, intelligent et éclairé, qu'il les montra dans la suite, et les récita de nouveau, et qu'il les sauva ainsi de l'oubli et de la ruine.

ESTHER.

Histoire d'Esther.

Ce livre porte le nom d'Esther, parce que Dieu se servit d'Esther pour sauver les Juifs d'une ruine imminente, et punir Aman, leur persécuteur. — Artaxercès, roi des Perses, ayant répudié son épouse, cherche pour la remplacer la plus belle femme de son royaume, et il se trouve que la juive Esther est préférée. Esther avait été adoptée par Mardochée pendant la captivité des Juifs en cette même contrée, sous le règne de Sédécias. Or le roi élève Aman, un de ses ministres, et ordonne à tous ses sujets de l'adorer. Mardochée, qui n'adore que Dieu, refuse de fléchir les genoux devant Aman. Aman s'indigne de cette conduite audacieuse, et, quand il apprend que Mardochée est Juif, il arrache au roi un édit d'après lequel tous les Juifs doivent être mis à mort à un jour fixé du douzième mois. A cette nouvelle, Mardochée se désole, jeûne, et sollicite d'Esther sa puissante protection. Esther, après avoir jeûné elle aussi, et prié instamment le Seigneur, se couvre de ses vêtements les plus beaux, et, sans être appelée, sans avoir égard à l'opportunité du moment, espérant bien que sa prière tiendrait lieu de convenance, se présente, contrairement à tout le cérémonial de la cour, dans les appartements du roi. Comme le roi s'étonne de l'étrangeté de cette conduite, elle tombe toute tremblante à ses pieds. Dieu opère dans le cœur d'Artaxercès un changement complet : la colère du roi fait place aux sentiments les plus affectueux; il relève la reine, il l'encourage, il lui permet même de demander tout ce qu'elle voudra. Esther conjure le roi de

venir avec Aman au festin qu'elle a préparé, et elle renouvelle par deux fois sa demande. Aman, tout heureux de l'attention dont il est l'objet, s'irrite de plus en plus contre Mardochée et fait dresser une potence pour l'y suspendre le lendemain. Or, par une providence admirable, le roi passe cette nuit sans dormir, et se fait lire, pour distraire sa vèille, les annales de son règne. Dans le cours de la lecture, on arrive à un passage où était raconté un service que le roi avait reçu de Mardochée. Il s'agissait de deux eunuques qui avaient voulu assassiner Artaxercès et que Mardochée avait découverts et livrés au roi.

Le roi, après avoir entendu cette lecture, se sent porté à la reconnaissance et cherche comment il pourra récompenser un si grand bienfait. Aman étant venu le matin de très-bonne heure, le roi lui demande quel honneur il doit rendre à un homme dont il a reçu un service signalé; Aman, persuadé que c'est de lui qu'il s'agit, répond que cette homme mérite le titre de seconde majesté. Le roi lui ordonne alors de rendre cet honneur à Mardochée et de marcher devant cet homme au triomphe qu'on va lui faire. Esther, jugeant le moment favorable, prie pour les Juifs. Désolé de l'édit par lequel il a condamné les Juifs, le roi s'irrite contre Aman, qui, pendant son absence, va se jeter, humilié et confus, aux pieds d'Esther. En voyant Aman prosterné aux genoux de la reine, le roi croit à des desseins coupables, et ordonne de pendre Aman à la potence dressée pour Mardochée; il fait plus, il écrit dans toutes ses provinces qu'on ait à protéger les Juifs; il leur permet de se défaire de leurs ennemis. Les Juifs tuent quinze mille hommes, et les quatorzième et quinzième jours du douzième mois deviennent pour eux des jours de fêtes. Dans la langue des Juifs, ces jours sont appelés Phura. En ces jours les Juifs brûlent Aman et célèbrent l'anniversaire de leur salut. Ainsi se termine le livre d'Esther.

Punition d'Aman.

TOBIE.

Histoire de Tobie.

Le livre de Tobie est ainsi appelé parce qu'il contient l'histoire de Tobie. Tobie, de la tribu de Nephthali, est amené en captivité et vit à Ninive, où il exerce des œuvres de miséricorde et de piété. Il ne mange pas le pain des Gentils et conserve soigneusement son âme. Il est préfet des annones chez le roi Enemasar et prête en Médie dix talents à Gabelus. Il ensevelit avec le plus grand soin les Juifs morts. On le dénonce au roi et il prend la fuite. A son retour, il continue d'ensevelir les morts; mais un jour, tandis qu'il vient de se livrer à ce pieux devoir, il s'endort avec les yeux ouverts selon son habitude, et, pendant qu'il dort, de la fiente chaude d'hirondelle tombe dans ses yeux, ce qui le rend aveugle. En ce même temps vivait à Ecbatane une fille de Raguel, parent de Tobie, qui s'appelait Sara. Le démon Asmodée l'empêchait d'avoir des époux, et déjà il avait fait mourir ses sept maris. Désolée de ce triste sort, elle s'adresse à Dieu qui lui envoie un consolateur dans son archange Raphaël. Tobie recommande à son fils de ne s'unir qu'à des femmes de sa tribu et de sa parenté, puis il lui donne une procuration de dix talents, afin qu'il aille recouvrer cette somme. Le jeune Tobie, ne connaissant pas le chemin qu'il doit suivre, et n'ayant personne pour le guider, va chercher sur le chemin un compagnon de route, et Dieu lui envoie Raphaël, qu'il loue et qu'il amène, alléguant son ignorance des chemins où il doit marcher. L'archange accompagne Tobie sous une forme humaine et prend le nom d'Azarias.

Ils s'arrêtent sur les bords du Tigre; Tobie descend pour se laver, et tout-à-coup un énorme poisson saute sur lui. L'ange lui ordonne de saisir le poisson, de l'ouvrir, d'en prendre le cœur, le fiel et le foie, et de les garder. — A quels remèdes peuvent servir ces organes? demande le jeune Tobie. — Le cœur et le foie brûlés chassent les démons; quant au fiel, il guérit les yeux malades. — Par les soins de Raphaël et sur ses conseils, Tobie épouse la fille de Raguel; il brûle une partie du foie du poisson, et chasse par ce moyen le démon, que l'archange enchaîne dans le désert de la haute Egypte. Il demeure ensuite avec son épouse et envoie son compagnon recouvrer la dette de Gabélus, en Médie; Raphaël part, et à son retour, ils retournent, lui, Tobie et l'épouse de

Tobie, chez le père de ce dernier. En arrivant, le jeune Tobie oint les yeux de son vieux père avec le fiel du poisson, et aussitôt la cataracte tombe et la cécité du veillard disparaît. Tobie était devenu aveugle à cinquante-huit ans, il guérit à soixante-six. Quand Tobie a recouvré la vue, l'ange se fait connaître, et se dit envoyé de Dieu pour guérir Tobie et consoler Sara. Tobie, devenu vieux, ordonne à son fils de se retirer en Médie, parce que la ruine de Ninive est proche, et meurt à l'âge de cent cinquante-cinq ans. Son fils retourne en Médie, ensevelit son beau-père et sa belle-mère, apprend la ruine de Ninive, et meurt lui-même à l'âge de cent sept ans. Ici se termine le livre de Tobie.

JUDITH.

Ce livre est ainsi appelé parce que Dieu se servit de l'entremise de Judith pour délivrer les enfants d'Israël assiégés par Holopherne. Voici la suite des événements : Nabuchodonosor, roi des Assyriens, combattant contre Arphaxad, roi des Mèdes, implore l'assistance de tous les peuples jusqu'aux confins de l'Egypte. Nul ne répond à son appel et ne s'enrôle sous ses drapeaux. Cependant Nabuchodonosor triomphe d'Arphaxad, et tourne ses armes contre ceux qui n'avaient pas voulu le secourir; il envoie contre eux Holopherne à la tête d'une redoutable armée. Holopherne réduit facilement les rebelles et brise leurs idoles. Mais les Israélites fortifient leurs positions, refusent de se soumettre, et ne se laissent pas ébranler par les menaces de leurs ennemis. Le grand prêtre Joakim écrit aux habitants de Béthulie de ne pas livrer passage à Holopherne, qui devait passer par leur pays. Holopherne, arrêté devant Béthulie, se dispose à combattre. Achior, chef des Ammonites, veut dissuader Holopherne de faire la guerre aux Hébreux, qui sont, dit-il, protégés de Dieu. Holopherne, indigné, l'envoie à Béthulie, et s'engage à le faire mourir s'il vient à triompher des Hébreux. Achior est tranquille dans Béthulie. Holopherne fait le siége de cette ville et s'empare des fontaines. Dévorés par la soif, le peuple et les principaux de la cité sont près de la livrer lorsque Judith dépose les vêtements de la viduité, car elle était veuve et jeûnait tous les jours, se pare comme une jeune fille, recommande aux principaux de la cité de ne pas se rendre de cinq jours, va trouver Holopherne, le trompe par sa prudence, et finalement lui coupe la tête le troisième jour, à l'insu de l'armée. La tête d'Holopherne, suspendue aux murailles de Béthulie, jette la terreur dans le camp ennemi et disperse les Assyriens. Les Israélites tombent sur ces derniers et en font un grand carnage. Heureux de cette délivrance, les vainqueurs pillent le camp des vaincus et donnent à Judith tout ce qui avait appartenu à Holopherne. Judith part aussitôt pour Jérusalem, et offre tout au Seigneur. Elle retourne ensuite chez elle, continue à vivre dans la pratique d'une piété parfaite, et garde malgré toutes les instances sa viduité jusqu'à sa mort. Elle meurt enfin, après être demeurée cent cinq ans dans la maison de son mari. Ainsi finit le livre de Judith.

JOB.

Courage et résignation du saint homme Job.

Ce livre porte le nom de l'homme dont il dépeint la vie. Il retrace sa tentation, ses victoires, son courage dans les épreuves, et l'accroissement de fortune et de gloire qui fut la récompense de son admirable résignation. Job commence d'être éprouvé à soixante-dix ans, il vit cent soixante-dix ans après ses épreuves; ce qui porte la durée de sa vie à deux cent quarante ans. Job existait avant Moïse; il descendait d'Esaü et n'était éloigné d'Abraham que de cinq générations. A la nouvelle des calamités qui l'affligent, ses amis accourent pour le consoler; mais telles sont la vivacité et la dureté de leurs paroles, que leur démarche leur est imputée à péché. Job prie pour eux et obtient le pardon de leur faute. Les dialogues de Job avec ses amis sont au nombre de huit. Il y en a trois d'Eliphaz avec Job, deux de Sophar, trois de Baldad, un d'Eliu, fils de Barachiel, du pays de Buzet. Le Seigneur parle à Job du milieu d'un tourbillon et d'un nuage. Job répond au Seigneur et lui parle deux fois. Telle est la substance du livre de Job.

Le but de ce livre est d'exhorter à la patience les hommes malheureux. Quelle que soit d'ailleurs leur piété, ils y doivent apprendre à ne pas se scandaliser des maux qui les affligent, mais à se résigner et à dire : « Dieu m'a donné, Dieu m'a ôté; il a été fait comme il a plu au Seigneur ; que le nom du Seigneur soit béni maintenant et toujours; je suis sorti nu du sein de ma mère, et j'y retournerai nu ; » *Job*, I, 21 ; ils y peuvent découvrir l'utilité de la résignation, qui leur procurera, comme à Job, les plus grandes récompenses ; ils y voient aussi que les maux ne viennent pas de Dieu, qu'il ne tente personne, mais qu'il permet aux démons de nous tenter pour nous éprouver et nous rendre meilleurs. On le croit écrit par Salomon ; peut-être est-il l'œuvre de Moïse. Dans tous les cas, voici les principales choses qu'il renferme. D'abord il est dit que Job habitait la terre d'Hus, qu'il était simple et droit, qu'il avait sept fils et trois filles, et d'immenses troupeaux, dont on donne le nombre. Le récit suit son cours. Les enfants de Job se réunissant, célèbrent chaque jour un festin avec leurs trois sœurs, et leur père les appelle et les purifie, en offrant pour eux un sacrifice au Seigneur. Premier témoignage de Dieu parlant de Job au démon : haine du démon envers Job. Son premier entretien avec Dieu. Le Seigneur livre au pouvoir du démon tout ce qui appartient à Job, mais lui ordonne de respecter sa personne. Un premier messager vient annoncer à Job que ses chevaux et ses ânes ont été enlevés, et que ses serviteurs ont été frappés. Un autre lui dit : Le feu a consumé vos brebis et vos serviteurs. Un troisième lui apprend que ses chameaux ont été enlevés et les gardiens massacrés. Un quatrième lui dit que sa maison est tombée et que tous ses enfants ont été écrasés. Or, en toutes ces calamités, Job ne pèche pas contre Dieu. Dieu s'entretient une seconde fois avec le démon ; témoignage rendu à la vertu du saint patriarche ; pour la seconde fois le démon, dévoré par l'envie, parle au Seigneur. Dieu livre Job au démon, à l'exception de son âme, c'est-à-dire de sa vie. Le démon sort et frappe Job des pieds à la tête ; Job, assis sur le fumier, enlève la pourriture de ses plaies. Sa femme lui conseille de maudire Dieu et de mourir ; mais il lui reproche cette conduite. Trois amis de Job, Eliphaz, roi des Thémanites, Baldad, prince des Sachéens, et Sophar, roi des Ménéens, apprennent tous ses malheurs et accourent pour le voir. A peine l'ont-ils aperçu qu'ils déchirent leurs habits devant l'étendue de sa misère. Job le premier ouvre la bouche, et maudit le jour et la nuit où il est né. « Comme le serviteur qui redoute son maître, s'écrie-t-il, ainsi la lumière a été donnée aux malheureux, qui désirent la mort sans pouvoir l'obtenir. La mort est le repos de l'homme. » *Job*, III, 20, 21, 23. Eliphaz de Théman répond le premier à Job : « Cherche dans ton souvenir, lui dit-il, quel innocent a jamais péri, quels justes ont été exterminés. La férocité des dragons a cessé, le lion a péri parce qu'il n'avait plus de proie, et les petits de la lionne ont été dispersés. Nul n'est pur devant Dieu, et il n'y a pas de mortel dont les œuvres soient irréprochables. » *Job*, IV, 7, 10, 11, etc. — Quelque affermis que les impurs paraissent, leur éclat disparaîtra, et les justes se nourriront de ce que les méchants auront semé. L'homme naît pour travailler et les oiseaux pour voler. Dieu confond les sages dans leur sagesse et dissipe les conseils des pervers. Il arrachera six fois l'homme de bien aux tribulations, et à la septième le mal ne l'atteindra pas. Repasse en toi-même ce que tu peux avoir commis. » *Ibid.*, V, 3, 5, 7, 13, 19, 27.

Première réponse de Job à Eliphaz : « Plût à Dieu, s'écrie-t-il, que l'on pût mesurer ma colère et peser dans une balance les maux que je souffre ! Le poids de mes infortunes surpasserait celui des sables de la mer. L'onagre rugira-t-il s'il ne cherche pas une proie ? Le taureau mugira-t-il près de sa pâture ? Mon cœur a-t-il la dureté de la pierre ? Et ma chair est-elle d'airain ? La vie de l'homme sur la terre est un combat, et sa vie ressemble aux jours d'un mercenaire. Si j'ai péché, que pourrai-je faire ? Vous qui connaissez le cœur de l'homme, pourquoi avez-vous permis que je parle contre vous ? » *Job*, VI, VII, *passim*.

Après Eliphaz, c'est Baldad de Sacheth qui tient

à Job ce langage : « Jusques à quand parleras-tu de la sorte? Que de paroles! Que de plaintes dans ta bouche! Dieu peut-il agir injustement? Celui qui a tout fait renversera-t-il l'équité? Le papyrus ne verdit pas sans eau et l'herbe de la prairie ne croît pas sans rosée ; sans être arrachée, elle se fane et sèche avant de tomber. Voilà le sort de ceux qui oublient Dieu. » *Job*, VIII, *passim*.

Première réponse de Job à Baldad : « Sans doute il en est ainsi. Qui est juste devant Dieu? C'est lui seul qui étend les cieux, qui marche sur les flots de la mer comme sur un sol raffermi, qui a fait les pléiades et les astres du soir. Qui résistera au jugement de Dieu? Quand même je serais juste, ma bouche dit des paroles impies, et si je me crois sans tache il découvrira mon iniquité. Ma vie est plus rapide qu'un coursier. Le vaisseau qui fend les mers laisse-t-il des traces de son passage? Reconnaît-on dans l'air le chemin que l'aigle a suivi en cherchant sa proie? Souvenez-vous que vous m'avez fait comme un vase d'argile, et vous me réduirez de nouveau en poussière. Vous m'avez adouci comme le lait, etc. J'aurais été comme n'étant point. Pourquoi du sein de ma mère n'ai-je pas été porté au tombeau? » *Job*, IX, X, *passim*.

Après Eliphaz, Baldad prend la parole, et, après Baldad, Sophar le Ménéen ; chacun parle à son tour et croit tenir à Job un langage préférable. « Celui qui dit tant de paroles en entendra aussi beaucoup. — Ton visage brillera comme une eau limpide; tu oublieras ta misère, tu ne craindras rien, et tu te souviendras de tes malheurs comme de l'eau qui s'est écoulée. — Ta prière, en effet, sera comme l'étoile du matin. » *Ibid.*, XI, 2, 15, 17.

Première réponse de Job à Sophar : « Vous êtes donc les seuls hommes et la sagesse mourra avec vous? J'ai cependant un cœur comme vous. Qui ne connaît pas à tout cela que la main du Seigneur a fait toute chose? Il a dans sa main la vie de tout ce qui respire et l'âme de tous les hommes. S'il retient les eaux, il dessèche la terre; et, s'il les envoie, il la couvre de désolation. Qui peut être pur s'il a été conçu d'une source impure? Personne, quand même on ne vivrait qu'un jour. L'arbre n'est pas sans espérance. Quand même il serait arraché, il germerait encore et ses feuilles renaîtraient ; mais, quand l'homme est mort, il disparaît, et le mortel qui tombe ne se relève plus. » *Ibid.*, XII, *passim*.

Réponse d'Eliphaz.

Eliphaz prend de nouveau la parole : « Le sage, dit-il à Job, enseigne-t-il une science vaine? Ta bouche, et non mes paroles, te condamneront. — Quel est l'homme sans péché? Qui est pur étant né d'une femme? » *Job*, XV, 2, 6, 14.

Seconde réponse de Job à Eliphaz.

Seconde réponse de Job à Eliphaz : « J'ai déjà souvent entendu ces paroles, et toutes vos consolations me pèsent. — J'ai dans le ciel un témoin, et celui qui connaît mon cœur habite au plus haut des cieux. La nuit est devenue pour moi le jour. J'attends que le tombeau soit ma demeure. J'ai dit au néant : Tu es mon père, et à la corruption : Tu es ma mère et ma sœur. » *Job*, XVI, XVII, *passim*.

Seconde réponse de Baldad.

Baldad prend une seconde fois la parole et dit à Job : « Jusques à quand continueras-tu de te plaindre? Eh quoi! si tu viens à mourir, crains-tu que la terre soit abandonnée à cause de toi? » *Ibid.*, XVIII, 2-4. Job répond une seconde fois à Baldad : « Jusques à quand affligerez-vous mon âme et me poursuivrez-vous de vos discours? Vous ne rougissez pas de dire du mal de moi! — Le Seigneur m'a dépouillé de ma gloire, il a arraché la couronne de ma tête, il a déraciné mes espérances comme un arbre desséché. — Mes frères se sont éloignés de moi, ils ont connu les étrangers plus que moi, mes amis eux-mêmes ont été pour moi sans miséricorde. — J'ai appelé mon serviteur, et il ne m'a pas répondu; j'ai prié ma femme, et elle a détourné son attention; j'ai invoqué mes enfants, et je leur suis devenu à jamais odieux. — Ayez pitié, ayez pitié de moi, vous du moins mes amis. Pourquoi me persécutez-vous comme Dieu? Plût au ciel que mes paroles fussent écrites? Tous mes malheurs m'ont été envoyés par le Seigneur. Je le verrai moi-même de mes yeux. Nous trouverons en lui le principe du raisonnement; mais vous-même prenez garde à l'enveloppe. » *Ibid.*, XIX, *passim*.

Seconde réponse de Sophar.

Sophar s'adresse de nouveau à Job : « Je ne pensais pas, lui dit-il, que tu dusses ainsi répondre. La gloire de l'impie est une ruine insigne ; sa joie est une perte. C'est lorsqu'il semblera affermi qu'il périra pour toujours. — Les crimes de sa jeunesse ont pénétré ses os. Le mal a été un fruit doux à sa bouche, il le cachera sous sa langue. Comme le fiel de l'aspic il vomira les richesses qu'il a dévorées. C'est en vain qu'il a travaillé en rassemblant des richesses dont il ne jouira pas. Il a dépouillé le pauvre et l'a foulé aux pieds. — Que l'arc d'airain le blesse et que le trait transperce son corps. — Les astres marcheront sur ses tentes. Voilà la part que le Seigneur réserve à l'impie. » *Ibid.*, xx, *passim.*

Seconde réponse de Job à Sophar.

Job répond à Sophar une seconde fois : « Ecoutez, écoutez mes paroles, et votre attention me consolera. — Eh quoi ! n'est-ce pas contre des hommes que je dispute ? — Pourquoi donc les impies vivent-ils ? Pourquoi vieillissent-ils dans les richesses et la prospérité ? — Leurs génisses sont fécondes et leurs fruits prospèrent. — L'impie a dit à Dieu : Eloignez-vous de moi, je ne veux pas connaître vos voies. Qu'est-ce que le Tout-Puissant pour que nous le servions ? — N'est-ce pas le Seigneur qui enseigne la sagesse et la science ? Il juge toutes les œuvres. — C'est pourquoi vous me poursuivez avec tant d'insistance. — Où est la maison du prince ? Le méchant échappe au jour de la ruine ; une multitude innombrable vient après lui. » *Ibid.*, xxi, *passim.*

Troisième réponse d'Eliphaz.

Eliphaz parle à Job une troisième fois : « N'est-ce pas le Seigneur, dit-il, qui enseigne la sagesse et la science ? Que sert à Dieu que tu sois juste ? — Tu as renvoyé la veuve sans secours, et tu as brisé les bras de l'orphelin. Tu as dit : Qu'est-ce que le fort peut voir ici-bas ? — Ils disaient au Seigneur : Que peut nous faire le Tout-Puissant ? Quel bien peut nous donner le Seigneur ? — Le Seigneur te purifiera comme l'argent éprouvé par le feu. Regarde le ciel avec confiance. Il t'exaucera quand tu l'auras invoqué et tu seras épargné à cause de ton innocence. » *Ibid.*, xxii, *passim.*

Troisième réponse de Job à Eliphaz : « Je sais que j'ai fait l'aumône et la main du Seigneur a été plus forte que mes gémissements. Oh ! que n'ai-je péri dans d'épaisses ténèbres ! — Les impies ont enlevé toutes les bornes et ceux qu'ils ont dépouillés passent la nuit sans vêtements. — Que leurs pieds se sèchent sur la terre, car ils ont ravi la part de l'orphelin. » *Ibid.*, xxiii, xxiv, *passim.*

Baldad prend la parole une troisième fois : « Dieu préside à tout du haut des cieux. Et que personne ne pense qu'il laisse le crime impuni. Comment l'homme serait-il juste devant Dieu ? L'homme n'est-il pas de la corruption ? Le fils de l'homme n'est-il pas un vermisseau ? » *Ibid.*, xxv, *passim.*

Troisième réponse de Job à Baldad : « Qui prétendez-vous aider ? Qui voulez-vous poursuivre ? Est-ce celui qui est tout-puissant ? — L'enfer est nu devant ses yeux. — Il a suspendu la terre dans le vide, et enchaîné les eaux dans les nuées. Il a fait mourir d'un seul mot le dragon indompté. » — *Ibid.*, xxvi, *passim.*

Cependant Sophar ne prend pas une troisième fois la parole ; Eliphaz et Baldad, n'ayant sans doute rien à ajouter parce que Job se croyait juste, gardent aussi le silence ; mais Job parle une seconde fois et ses amis l'écoutent en silence et profitent de ses paroles : « Par le Dieu vivant, s'écrie-t-il, qui m'a ainsi jugé, par le Tout-Puissant, qui m'a rempli d'amertume, tant qu'un souffle de vie sera en moi, tant que l'Esprit divin animera mon corps, mes lèvres ne prononceront pas d'injustice. Je vous apprendrai ce qui est en Dieu ; mais vous le savez tous et vos discours sont vains. Voici la part que Dieu réserve à l'impie : Si ses enfants se multiplient, ils croîtront pour la ruine et nul n'aura pitié de leurs veuves. S'il amasse l'argent comme la poussière, ce ne sera pas pour lui. Quel est le lieu où se trouve l'or ? En quel endroit le peut-on ramasser ? Le fer est tiré du sein de la terre, l'airain est arraché de la pierre. Mes yeux ont vu tout ce qui est précieux. Mais où trouver la sagesse ? L'abîme dit : Elle n'est pas en moi ; et la mer : Je ne la connais pas. Appelle la sagesse sur ce qu'il y a de plus intime. La topaze d'Ethiopie n'est rien auprès d'elle, et l'or le plus

pur n'en égale pas le prix. Dieu seul a fait ses voies. Il connaît tout ce qui est sous le ciel, il sait tout ce qui se passe sur la terre, la force des vents et les eaux de l'abîme. Il a dit à l'homme : Servir Dieu, voilà la sagesse. » *Ibid.*, XXVII, XXVIII, XXIX, *passim.*

Comme ses trois amis continuent de garder le silence, Job poursuit : « Qui me donnera de revoir ces années où le Seigneur me couvrait de ses ailes? — Lorsque son flambeau brillait sur ma tête, je sortais dans la ville, et j'avais mon tribunal sur la place publique. Je protégeais les pauvres contre les mains des riches. Que les vœux des malheureux m'accompagnent. J'étais l'œil des aveugles, le pied des boiteux, le père des pauvres. Je brisais les dents de l'impie et je lui arrachais sa proie. Comme une terre desséchée reçoit la pluie, ainsi recevaient-ils mes discours. J'étais parmi eux comme un roi au milieu de ses bataillons. Ces fils d'insensés, ces hommes couverts de mépris me prennent en pitié, je suis devenu l'objet de leurs chants et le sujet de leurs railleries. Ils osent me cracher au visage. Vous me traitez comme de la boue ; je suis semblable à la cendre et à la poussière. Vous êtes inexorable pour moi et vous me traitez sans pitié. Je suis devenu le frère des dragons du désert, le compagnon des oiseaux sinistres. Si la vue d'une femme a séduit mon cœur, que ma femme soit traînée en esclavage; car l'adultère est un crime qui appelle la vengeance. Si j'ai vu le pauvre mourant de froid, et si je ne l'ai pas couvert, si je n'ai pas réchauffé ses membres avec la toison de mes brebis, que mon épaule tombe séparée de mon corps. Si j'ai triomphé du malheur de mes ennemis, et si je m'en suis réjoui dans mon cœur, que mon oreille entende ma malédiction. Si j'ai rendu sans le déchirer, ne recevant rien du débiteur, un contrat de dette, si la terre crie contre moi, que les ronces remplacent le blé dans mes champs. » *Job,* XXX, XXXI, *passim.*

Eliu, fils de Barachiel, du pays de Buz, s'irrite contre Job, parce qu'il regardait sa cause comme juste devant le Seigneur. Prenant donc la parole, il s'exprime ainsi : « Je suis jeune encore et vous êtes avancé en âge; c'est pourquoi j'ai tremblé de vous dire mes pensées. » *Job,* XXXII, 6. Il se lève et parle contre Job avec véhémence, tandis que les trois premiers interlocuteurs demeurent silencieux : « Je parlerai à mon tour, dit-il, car je suis plein de choses. » Puis il ajoute : « L'esprit du Seigneur m'a formé, et le souffle du Tout-Puissant m'instruit. Si tu le peux, réponds-moi. Il détourne l'homme de l'iniquité. Il arrache l'homme à la mort et il le sauve du glaive ennemi. Il lui parle sur le lit de douleur. Il renouvellera son corps comme un enduit sur une muraille, et il rendra à ses os une nouvelle vigueur. Alors l'homme s'accusera lui-même : Qu'ai-je fait? dira-t-il. Dieu ne m'a pas puni selon mes iniquités. » *Ibid.*, XXXIII, *passim.* Eliu dit encore : « O Job, sois attentif et écoute-moi ; fais silence et je parlerai. Si tu le peux, réponds-moi, je veux te faire juger la justice de mon discours. » Il continue une troisième fois son discours en ces termes : « Sages, écoutez-moi ; hommes intelligents, prêtez l'oreille ; car l'oreille discerne les paroles. Quel homme est semblable à Job, qui avale la raillerie comme l'eau ? Qui n'a pas péché et n'a pas commis l'injustice ? Loin de moi de troubler la justice en présence du Tout-Puissant. Il est impie celui qui dit au roi : Vous agissez mal..... Impie, celui qui ne craint pas mes regards et ma présence..... Le Seigneur voit tout ; il n'y a pas de nuit pour lui, il connaît les œuvres magnifiques et glorieuses, dont le nombre est incalculable. L'homme intelligent a entendu ma parole ; mais Job a parlé sans sagesse. » *Ibid.*, XXIV, XXV, *passim.* Eliu parle à Job pour la quatrième fois : « Comment, lui dit-il, as-tu pensé de la sorte? Qui es-tu pour oser dire : Je suis juste devant le Seigneur ? » Eliu prend la parole une cinquième fois, et ni Job ni ses trois amis ne songent à le traiter d'athée, preuve évidente du changement survenu en eux. « Ecoute-moi un moment, dit Eliu, et je t'instruirai, j'ai encore la force de parler. Prête l'oreille, Job ; arrête-toi, considère les merveilles du Seigneur. Avais-tu pour toi un livre ou bien un scribe? Une nuée couleur d'or s'est-elle levée du côté de l'aquilon? » *Ibid.*, XXXVI, XXXVII, *passim.*

Dieu se montre enfin, déclare la justice de Job, et révèle le mystère du Christ. « Quel est,

dit-il, quel est celui qui me cache ses desseins et garde ses discours dans son cœur? J'ai marqué à la mer ses limites, et j'ai dit : Tu viendras jusque là et tu n'iras pas plus loin; ici tu briseras l'orgueil de tes flots. » Le Seigneur continue : « As-tu formé l'animal d'un peu de boue? Les portes de la mort se sont-elles ouvertes pour toi? Ceux qui gardent l'entrée de l'enfer ont-ils tremblé devant toi? As-tu pénétré dans les trésors de la neige? As-tu vu les trésors de la grêle? Sais-tu d'où viennent les frimas, et qui a ouvert un passage aux torrents des nuées? Quel est le père de la pluie? Qui produit les frimas du ciel et la rosée du matin? Appelleras-tu les nuées, et les eaux frémissantes s'inclineront-elles devant toi? Commanderas-tu à la foudre, et celle-ci s'empressera-t-elle de marcher? Qui a donné aux femmes l'art de tisser? Qui a préparé au corbeau sa nourriture, lorsque ses petits, pressés par la faim, criaient vers le Seigneur? Les ailes sont données aux oiseaux pour voler. L'autruche a pondu; elle abandonne ses œufs sur la terre. Bien que Dieu lui ait refusé l'intelligence, elle se rit du cheval. A l'appel de ta pensée, le vautour a plané dans le ciel, l'aigle s'est arrêté sur son aire. » *Ibid.*, XXXVIII, XXXIX, *passim.*

Le Seigneur dit encore à Job : « Oseras-tu juger le Tout-Puissant? Et celui qui accuse le Seigneur daignera-t-il lui répondre? » Job répond au Seigneur : « Voilà qu'en entendant ces choses, moi qui vous accusais, je demeure confondu. » Alors le Seigneur, du milieu d'un tourbillon : « Ceins tes reins comme un guerrier; je t'interrogerai, réponds-moi, et j'avouerai que ton bras a le pouvoir de sauver. Vois Béhémoth, comme le taureau il se nourrit de l'herbe de la prairie. Sa force est dans ses reins. Il agite sa queue semblable à un cèdre. Ses côtes sont d'airain et ses membres des membres de fer. Il se repose sous quelque arbre que ce soit. Tu peux, avec un hameçon, conduire le lion des mers et placer un licou autour de ses narines. En vain tout ce qui navigue s'acharnera-t-il après lui, on ne parviendra pas à distraire un peu de sa queue. L'airain n'est qu'un bois aride, le fer est comme la paille légère. Les traits d'airain ne peuvent le blesser. » *Ibid.*, XL, XLI, *passim.*

« Seigneur, dit Job en finissant, je sais que vous pouvez tout et que rien ne vous est impossible. Quel est le mortel qui peut vous cacher ses projets? Pour moi, je m'estime cendre et poussière. » Le Seigneur reprend Eliphaz de Théman, parce qu'il a péché, lui et ses deux amis, et qu'il n'a pas dit la vérité devant Dieu. Les trois amis de Job expient leur péché, et c'est Job, prêtre de Dieu, qui offre pour eux le sacrifice. Le Seigneur bénit Job, multiplie ses richesses, et accorde à sa prière le pardon de ses trois amis. En voyant la prospérité de Job, tous ses parents viennent le trouver, mangent et boivent chez lui, lui prodiguent leur admiration et lui donnent chacun un agneau et une pièce d'or. Il est écrit de Job qu'il doit ressusciter avec ceux à qui le Seigneur rendra la vie. Tel est dans son entier le résumé du livre de Job.

LA SAGESSE.

Ce livre s'appelle la Sagesse de Salomon, car c'est à Salomon qu'il est attribué. Il renferme la science de la justice et nous enseigne à quelle marque on peut distinguer les bons des méchants; il contient de plus une prophétie du Christ. On y voit quel travail et quelle ardeur sont nécessaires pour obtenir la sagesse. On y discute sur quelques parties de la nature; on y condamne les idoles et ceux qui les font, et ceux qui placent en elles leurs espérances, et ceux qui les adorent. Enfin, le livre se termine par un hymne où l'écrivain sacré célèbre les merveilles opérées par Dieu en faveur des Israélites en présence de leurs ennemis.

La Sagesse s'ouvre par une exhortation à la piété et par une sévère flétrissure du crime. « Ne devenez pas les rivaux des antechrists, qui sont la mort même. » Comment les impies en sont venus à crucifier le Roi de gloire en lui préférant le siècle présent. Les apôtres persécutés et mis à mort. Que la loi de Dieu, qui devait compter un grand nombre de disciples, rencontrerait aussi beaucoup de contempteurs.

Dieu sera sans miséricorde pour tous ceux qui auront méconnu le Christ. Il a soin seulement du juste qui croit au Christ, encore qu'il meure



dans l'adolescence. « La vieillesse est vénérable, mais ce n'est pas par sa longévité. » *Sap.*, IV, 8. L'impie peut mépriser la mort de ceux qui croient au Christ; mais eux sont sauvés dans le Christ. Les impies périront misérablement, et les persécuteurs des serviteurs du Christ seront couverts de honte et d'épouvante, en voyant la gloire de leurs victimes et de leur maître, et la rigueur de leur propre supplice. Les richesses nous rendent orgueilleux. La colère de Dieu éclatera contre ceux qui auront agi avec impiété contre le Christ. Exhortation aux princes d'Israël pour les exciter à croire au Christ; manière dont les princes de l'Eglise doivent gouverner après sa mort. De la sagesse; qu'elle n'est autre chose que le Fils de Dieu. Comment le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous. « Je suis homme comme vous, dit-il; j'ai souffert comme vous et Dieu m'a soumis aux mêmes épreuves. » *Ibid.*, VII, 3. « La sagesse de Dieu m'a tout révélé, est-il dit du Christ, nous sommes dans sa main, nous et nos discours. » *Ibid.*, 16. Qu'est-ce que la sagesse, comment elle est donnée aux hommes? « Quoique unique, elle peut tout, et, immuable en soi, elle renouvelle toute chose. » *Ibid.*, 27. J'ai aimé la sagesse dès ma jeunesse, et j'ai eu par elle tous les biens spirituels et temporels. Connaissant son excellence, j'ai demandé à Dieu l'Esprit saint pour me la découvrir, et Dieu a exaucé ma prière. L'Esprit saint est venu à mon aide: « Car les pensées des hommes sont timides. » *Sap.*, IX, 14. Des œuvres de la sagesse. Comment elle conserva le premier homme. Dieu délivre ceux qui croient en lui d'une foule de maux et leur prodigue ses biens : témoins Noé, Abraham, Loth, Jacob, Joseph, et les Israélites que Moïse arracha au joug des Egyptiens et dont il étancha la soif avec de l'eau sortie du creux d'un rocher. Comment il frappa les nations du fléau des moucherons, les rappela dans sa miséricorde à de meilleurs sentiments, et enseigna ainsi au peuple la douceur et l'humanité.

Contre les adorateurs des éléments, des grenouilles, des guêpes, des rats, des sauterelles, des moucherons et des serpents. Contre les adorateurs des idoles faites d'or, d'argent, de bois et de pierre. Que les croyants sont sauvés par le bois. Des sculpteurs et des peintres des idoles. De tous les maux de l'idolâtrie. De la fausse religion et des maux qu'elle entraîne après elle. Des idoles d'argile. Des idoles des nations; bêtes féroces, serpents, chats et autres animaux. Dieu bénit Israël et lui envoya des cailles, au lieu de grenouilles. Israël sauvé de la morsure des serpents par le serpent d'airain suspendu à la croix; ses ennemis sont détruits par les sauterelles et les rats. Que Dieu envoya à son peuple une nourriture angélique, excellente en elle-même, et prenant, quand on la mangeait, toute espèce de goûts. Qu'il détruisit les moissons des Egyptiens par la grêle mêlée au feu. Qu'il les enveloppa dans d'épaisses ténèbres et les affligea de tous les maux qui en étaient la conséquence, tandis qu'une grande lumière éclairait ses saints et qu'une colonne de feu les guidait dans la solitude. Pour avoir médité la mort des enfants des Israélites, les Egyptiens virent leurs propres enfants mis à mort, et eux-mêmes furent engloutis dans les eaux. Les Israélites, loin d'assister au trépas de leurs premiers-nés, se virent sauvés par le sang de l'Agneau. Aaron pria le Seigneur dans le désert et lui offrit de l'encens; et voilà que la mort ne frappa plus les justes, mais sa colère pesa sans miséricorde sur les Egyptiens, qui furent tous ensevelis sous les flots de la mer Rouge. Que les Egyptiens, comme les habitants de Sodome, endurèrent tous ces maux à cause de leur dureté pour les étrangers. Que les éléments sont soumis au Christ et lui obéissent comme les cordes d'une harpe à celui qui les fait vibrer. Tel est l'abrégé du livre de la Sagesse.

LES PROVERBES.

Les proverbes de Salomon sont ainsi appelés parce que Salomon les a prononcés et écrits. En recueillant l'héritage de David son père, Salomon demanda la sagesse plutôt que la fortune et la gloire. Dieu la lui donna; il devint le plus sage des mortels; il fut admirable dans ses paroles et dans ses actions; il prononça trois mille proverbes et composa cinq mille cantiques; il

parla sur toute chose, aussi bien sur ce qui vient de la terre que sur toute espèce d'animaux. Il écrivit, selon les uns, trois livres seulement, celui qui nous occupe, l'Ecclésiaste et le Cantique des cantiques; d'autres lui attribuent encore le livre de la Sagesse, dans lequel ils retrouvent toute la manière de faire de Salomon. Les Proverbes sont des sentences remplies de sagesse, énigmatiques en quelque façon, qui ont par elles-mêmes un sens complet, mais qui renferment un sens caché. Le sens apparent dans les proverbes sert de voile au sens caché. C'est ainsi que, dans l'Evangile de saint Jean, les disciples du Seigneur, habitués à l'entendre parler d'une manière obscure, lui disent un jour : « Voilà que vous parlez ouvertement et que vous ne vous servez plus de paraboles; » *Joan.*, XVI, 29; preuve évidente du sens obscur des proverbes. Comme le livre dont nous nous occupons renferme un grand nombre de sentences de ce genre, on l'appelle le livre des Proverbes. Les Proverbes étaient eux-mêmes ainsi appelés, parce qu'on les écrivait d'ordinaire sur les chemins pour corriger ou pour instruire ceux qui passaient. On les écrivait sur les routes, afin que, tous ne comprenant pas les discours de la vérité, les voyageurs pussent, à la vue de ces sentences, rechercher le sens de ce qu'ils lisaient et orner leur esprit de nouvelles connaissances. D'où quelquefois on définit le proverbe : une parole placée sur les chemins, dont le sens obvié est diversement interprété.

Sens obscur des Proverbes.

Que renferme le livre des Proverbes? Il apprend à connaître la sagesse et la discipline ; il fait comprendre les paroles de la prudence; il donne la lumière de l'intelligence et de la justice, dirige les jugements et promet de découvrir le sens des paraboles, les discours des sages, leurs énigmes et leurs mystères. Et d'abord, il donne la connaissance de la sagesse et de la discipline. Comme les Gentils se flattent de posséder la sagesse, et les hérétiques d'avoir la discipline, Salomon apprend la sagesse et la discipline véritables, afin que nul ne se laisse séduire par de vaines apparences et n'embrasse les erreurs des Gentils et des hérétiques. En fait de sagesse, les Gentils se croient supérieurs à tous; mais « ces hommes qui se disaient sages sont devenus fous. » *Rom.*, I, 22. Quant aux hérétiques, persuadés de leur science, ils s'isolent et pèchent, condamnés par leur propre jugement. Le sage, au contraire, qui prête l'oreille aux oracles divins, devient de plus en plus sage. S'il écoute les paroles de Dieu et les met en pratique, s'il observe sans négligence la discipline du Seigneur, ne se laissant point entraîner par la frivolité et le mensonge, il deviendra sage et instruit, et recevra la connaissance de Dieu. C'est la connaissance de Dieu, en effet, qui fait les sages. L'intelligence des discours de la Sagesse, qu'est-elle autre chose que la science du Dieu unique et véritable? Parmi les Gentils, les uns prétendaient que Dieu était un corps, les autres l'assimilaient même aux vaines idoles. Les hérétiques eux-mêmes tombèrent là-dessus dans beaucoup d'erreurs. Et c'est pourquoi Salomon entreprend de parler de Dieu d'une manière conforme à sa nature. Il dit, au sujet de son incompréhensibilité : « La gloire de Dieu est de cacher sa parole. » *Prov.*, XXV, 2, 3, 15. Voici en quels termes il parle de sa providence : « Les yeux de l'Eternel sont en tout lieu, observant les bons et les méchants. » *Ibid.*, XXII, 2. « Le pauvre et le riche se rencontrent sur la terre, mais le Seigneur les a faits l'un et l'autre. » *Ibid.*, XXIX, 13. — « Quand le débiteur et le créancier sont en présence, le Seigneur les contemple tous les deux. Devant le Seigneur sont les voies de l'homme, et le Seigneur pèse toutes ses démarches. » *Ibid.*, V, 21.

Ailleurs il parle des jugements de Dieu : « Les sacrifices des impies sont en abomination aux yeux du Seigneur; il aime et reçoit les vœux de ceux qui cherchent la justice. Le Seigneur renverse la maison des superbes, et il affermit la borne du champ de la veuve. » *Ibid.*, XV, 8-25. Quand il parle de l'ouvrage du Seigneur, il rappelle que Dieu a tout fait par son Verbe et sa sagesse; car c'est le principal caractère de Dieu d'être Père du Fils. « Dieu, dit-il, a fondé la terre par sa sagesse. » *Ibid.*, III, 19. Et ailleurs : « Le Seigneur avait fait la terre, et les déserts, et les sommets habités qui sont sous le ciel. Lorsqu'il étendait les cieux, j'étais là;

lorsqu'il séparait son trône au-dessus des tempêtes, quand il suspendait les nuées dans l'espace, j'étais auprès de lui, agissant avec lui. J'étais tous les jours ses délices, me réjouissant sans cesse devant lui. » *Ibid.*, VIII, 26-30. Ce livre renferme encore des paroles détournées de leur sens, mais dont il sera facile d'avoir l'intelligence pour peu qu'on soit prévenu et qu'on y prête attention. Telles sont ces paroles : « Le fils intelligent traversera heureusement les ardeurs de l'été ; mais le méchant sera corrompu pendant la moisson par le vent qui le dévorera. » *Ibid.*, X, 6. « Veille avec soin sur la verdure de tes prés, coupe l'herbe et cueille le foin des montagnes, afin que tu aies des brebis pour te couvrir. » *Ibid.*, XXVII, 25-26. « Quand tu seras assis à la table des grands, considère attentivement les mets qu'on te présente. » *Ibid.*, XXIII, 1. Que faut-il entendre par justice, et pourquoi est-il question de justice véritable? Le mot de justice a des acceptions diverses ; d'après les uns, la justice consiste à rendre ce qu'on a reçu en dépôt ; d'autres la font consister à rendre le mal pour le mal et le bien pour le bien. Ni l'une ni l'autre de ces définitions n'est exacte. Ne dites donc pas : Je le traiterai comme il m'a traité, et je tirerai vengeance du mal qu'il m'a fait. Salomon enseigne ici la véritable justice, et, d'après lui, elle consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû. « D'abord honore Dieu de tes richesses et donne-lui les prémices de tes fruits de justice. » *Ibid.*, III, 9. Puis honore le roi, rends à tes parents ce que tu leur dois, et à tous ce qui est juste. Voilà un premier type de justice. Il en est un autre par lequel l'âme se sanctifie en gardant toujours l'équité, évitant avec soin de se laisser aller à l'injustice, et n'obéissant qu'aux conseils de la raison : « Ne te laisse pas séduire par les mauvais conseils, qui font abandonner les enseignements de la jeunesse ; » *Ibid.*, II, 16-17 ; fais tout avec sagesse, que tes pensées soient droites, que chacun se juge lui-même et que tous ses désirs soient honnêtes : « Car tous les désirs du juste sont bons, et ce qu'il convoite est convenable. » *Ibid.*, XI, 23 ; X, 24.

« Ne t'associe point, est-il dit au sujet de la sagesse, à l'homme emporté ; ne marche point avec le furieux. L'insensé exhale toute sa colère ; mais le sage sait se modérer et contenir son indignation. » *Ibid.*, XXII, 24 ; XXIX, 11. Celui qui sait être maître de lui et garder sans péché toutes les actions de son âme, celui-là connaîtra la vraie justice. Bien diriger ses jugements, c'est avant tout juger selon la loi de Dieu, ainsi qu'il est écrit : « Aie sur tes lèvres la parole de Dieu et déclare sainement sur toute chose ce qui est juste. Juge le pauvre et l'indigent. Ceux qui disent à l'impie : Tu es juste, seront maudits des peuples et abhorrés des nations. Car il n'est pas bon de faire acception des personnes dans le jugement. » *Ibid.*, XXXI, 8-9 ; XXIV, 23-24. Ce qu'on pense, il faut le dire hautement et ouvertement. Après avoir jugé les autres, faisons un retour sur notre cœur et examinons-nous nous-mêmes. Corrigeons les excès de la colère ; modérons les mouvements effrénés de la concupiscence ; réveillons notre raison endormie en disant : « Paresseux, jusqu'à quand seras-tu couché ? » *Ibid.*, VI, 9. Par cette conduite si sage l'homme, devenu son propre accusateur, apprendra à être juste dans ses jugements et ne s'attirera pas ce reproche : « Vous qui instruisez les autres, vous ne vous instruisez pas vous-même ? Vous dites qu'il ne faut pas commettre l'adultère, et vous le commettez? » *Rom.*, II, 21-22. Un voyageur arrive au terme de sa course en suivant la bonne route ; ainsi devient-on juste et sage, en jugeant droitement. Les paraboles sont comme l'image des choses qu'elles signifient, on devine ce qu'elles veulent dire par comparaison. « A quoi comparerons-nous le royaume de Dieu? dit le Seigneur dans saint Marc, ou par quelle parabole le représenterons-nous ? » *Marc.*, IV, 30. La parabole sert donc à désigner à la faveur d'une comparaison ce que l'on veut exprimer. Après avoir dit : « Le royaume du ciel est semblable, » le Seigneur ajoute : « C'est pourquoi je leur parle en paraboles. » *Matth.*, XIII, 13, 31, 33. Le livre des Proverbes renferme des paraboles, par exemple : « Le messager fidèle est à ceux qui l'envoient comme la fraîcheur de la neige au jour de la moisson. » *Prov.*, XXV, 13. « Des nuages, du vent, de la pluie, voilà les hommes qui se glo-

rifient dans un don mensonger. » *Ibid.*, 14. Les paroles des sages ne sont ni des sophismes, ni des discours aux apparences séduisantes et trompeuses; elles sont exactes et vraies; elles n'ont été dites sous la pression de personne, mais comme par elles-mêmes; elles sont comme les sentences de ceux qui les ont prononcées. En voici des exemples : « La joie du cœur brille sur le visage; la tristesse ternit son éclat. Le cœur droit cherche la science; la bouche de l'insensé connaîtra le mal. » *Prov.*, XV, 13-14. « La haine excite des querelles, et l'amour couvre tous ceux qui n'aiment pas la dispute. » *Ibid.*, X, 12. « Celui qui néglige une affaire tombera dans le mépris, mais celui qui observe un précepte s'en trouvera bien. » *Ibid.*, XIII, 13.

Les discours des hommes sont équivoques.

Les discours des hommes sont en général équivoques; mais les discours des sages, tels que ceux que nous venons de marquer, sont si vrais et si exacts, qu'ils échappent à toute contradiction. Le vulgaire caractérise une chose par sa fin; c'est ainsi qu'il dit : Le méchant est détestable et l'adultère fait horreur; vérité évidente pour tous. Le sage prend le mal à sa source; il prédit les divers sentiments que l'âme doit éprouver, et, en découvrant les principes du mal, nous avertit d'y prendre garde pour ne pas céder. Telles ces paroles mentionnées plus haut : « La haine excite des querelles, mais tous ceux qui n'aiment pas la dispute sont protégés par l'amitié. » Celui qui aime les querelles puise dans la haine le principe d'une pareille malice, et nul n'osera dire que l'esprit querelleur s'aime lui-même. Au contraire, celui qui déteste les disputes, porte en lui la marque de l'amitié. Nul ne dira non plus de celui qui aime, qu'il a du goût pour les querelles. Il est dit de nouveau : « Le paresseux est dévoré de désirs, » *Ibid.*, XIII, 4, et : « La colère conduit au délire. » *Ibid.*, XIV, 17. C'est marquer que l'âme des paresseux est travaillée de toutes sortes de désirs, et que le cœur irascible ne saurait avoir le jugement droit. Les sages mettent les mœurs à découvert, et déclarent le principe même de l'action quand ils disent que la haine précède les rixes, que la charité est le principe et la cause qui prévient les querelles; qu'une volupté coupable précède la paresse, et l'irréflexion la colère; que le mépris de la loi engendre le mépris des personnes, que la crainte de Dieu précède la santé, qu'il est désastreux pour l'âme de ne pas garder sa bouche, que la témérité va devant la terreur. Examinez en détail chacune de ces paroles, et vous vous convaincrez qu'elles n'ont été prononcées et écrites qu'afin de révéler aux hommes les principes des biens et des maux, et de les exciter par là à fuir le mal et à faire le bien. Telle est l'économie admirable des paroles obscures et des énigmes, qu'en les lisant, on se sent affligé de n'en pas découvrir d'abord la signification; mais, en y réfléchissant davantage, on ne tarde pas à en pénétrer le sens. « La sangsue avait trois filles très-aimées; ces trois filles et une quatrième ne disent jamais : C'est assez. L'enfer, l'impudique, une terre aride, l'eau et le feu ne disent jamais : Assez. Il y a trois choses difficiles pour moi, et une quatrième que j'ignore entièrement : la voie de l'aigle dans le ciel, la voie de la couleuvre sur la terre, la voie du navire sur les mers et la voie de l'homme dans son adolescence. » *Ibid.*, XXX, 15, 16, 18, 19. Voilà des énigmes; ces paroles et les autres semblables présentent une signification immédiate et claire; mais elles ont de plus un sens caché qu'il faut chercher sous l'écorce de la lettre. Tel est à peu près le résumé du livre des Proverbes.

En récapitulant, voici à quoi se réduit ce livre : Au début, il est question des « Proverbes de Salomon, fils de David, qui régna à Jérusalem, pour connaître la sagesse et la discipline. » *Prov.*, I, 1, 27. Que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. Qu'il faut écouter la loi de son père et ne pas mépriser celle de sa mère. Qu'il ne faut pas s'égarer, ni marcher avec ceux qui opèrent l'iniquité; car ils ont tous un abîme commun. La sagesse crie sur toutes les voies, mais les impies ont haï la science. « Parce qu'ils n'ont pas voulu m'écouter quand je les appelais, voici qu'ils m'appelleront et je ne les écouterai pas, » *Ibid.*, 24-28, dit la Sagesse. « Mon fils, dit-elle encore, reçois mes préceptes, prête à la sagesse une oreille attentive, afin de connaître la justice et le jugement.

Malheur à ceux qui abandonnent les sentiers aplanis et qui se réjouissent dans l'iniquité. Ne te laisse pas entraîner par de mauvais conseils, afin de trouver le sentier de la justice aplani. » *Prov.*, II, 1, 2, 9, 13, 14, 19, 20. Plus loin on lit encore : « Sois fidèle à observer la loi, et tu vivras longtemps en paix. » *Ibid.*, III, 1. Qu'il faut mettre dans le Seigneur toute sa confiance, ne pas compter sur sa propre prudence, mais honorer le Seigneur par toutes ses œuvres. Qu'il ne faut pas négliger la discipline du Seigneur ; « car le Seigneur châtie celui qu'il aime. » *Ibid.*, 12. « Heureux l'homme qui trouve la sagesse. » Qu'il ne faut pas s'amollir, mais qu'il faut au contraire se conduire avec intelligence et sagesse, afin de porter remède aux atteintes de la chair. Que nous ne devons pas résister au bonheur de soulager l'indigent, lorsque nous avons en nos mains de quoi le secourir, ni méditer le mal contre nos amis, parce que celui qui commet l'iniquité est en abomination devant le Seigneur. « Le Seigneur, en effet, résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. » *Ibid.*, 34.

Qu'il faut écouter la discipline de son père : « Mon fils, est-il écrit, écoute mes paroles, et garde fidèlement ton cœur, et le Seigneur affermira toutes tes démarches. » *Ibid.*, IV, 20, 23, 27. Qu'on doit éviter la femme dépravée : « Elle ne suit pas les voies de la vie, évite son commerce. Puise de l'eau à ta citerne et que l'eau de ta fontaine te soit suave. Tu vivras longtemps, si tu obéis à la sagesse. Paresseux, va vers la fourmi, et deviens sage ; pendant la moisson, elle rassemble d'amples provisions pour l'hiver. Vois l'abeille, et apprends comme elle est active. Paresseux, jusqu'à quand seras-tu couché ? — Encore un peu de sommeil, encore un peu de repos. — Mais le malheur va aussitôt tomber sur toi. Que les préceptes de ton père soient le flambeau des commandements, la lumière et la voie de la vie. Qui cachera du feu dans son sein sans voir ses vêtements brûler ? Qui marchera sur des charbons ardents sans consumer ses pieds ? Celui qui entre chez une femme mariée est coupable. Il n'est pas très-extraordinaire de surprendre un voleur dérober pour rassasier sa faim ; mais celui qui souille une femme est un insensé qui perd son âme. Honore le Seigneur, et tu seras puissant ; observe mes commandements, grave-les sur les tables de ton cœur, et qu'ils te défendent de la femme étrangère et courtisane. » *Prov.*, IV, V, VI, VII, *passim*. Il faut prêcher la sagesse, cette sagesse qui se montre sur les hauteurs, parce qu'elle est plus précieuse que l'argent, et plus ferme que l'or éprouvé. Celui qui craint le Seigneur hait l'iniquité. « Le Seigneur, est-il encore écrit, m'a possédée au commencement de ses voies, quand il faisait ses œuvres. La sagesse s'est bâti une demeure. Reprenez le sage, et il vous aimera. Si tu es sage, tu te posséderas et tu seras utile au prochain ; mais, si tu es méchant, toi seul en porteras la peine. La femme insensée et audacieuse manquera de nourriture. La pauvreté humilie l'homme ; mais la main sage produit la sagesse. Celui qui marche dans l'innocence marche dans la sécurité. Celui qui parle avec sagesse frappe d'une verge l'homme sans cœur. La discipline garde les voies de la vie ; les lèvres justes protègent l'amitié. L'insensé commet le crime ; mais les lèvres des justes enfantent la sagesse. » *Prov.*, VIII, IX, X, *passim*. Contre les idolâtres qui ont leurs dieux d'or, d'argent, de pierre ou de bois. Que ceux qui croient sont sauvés par le bois. Contre ceux qui font les idoles et qui les décorent. Des maux enfantés par l'idolâtrie. Du culte impie et des maux qu'il renferme. De l'argile et des idoles faites de cette matière. De tous les faux dieux adorés par les nations. Des animaux hostiles, des serpents, des chats et d'autres semblables. Que le Seigneur miséricordieux et bon donna au peuple israélite des râles au lieu de grenouilles.

Condamnation de l'idolâtrie.

SIRACH.

De la crainte de Dieu ; qu'il ne faut pas se mettre en colère ; qu'il faut aller à Dieu sans hypocrisie ; des tentations et de la patience ; de l'honneur qu'on doit aux parents ; de l'équité ; qu'il ne faut pas scruter trop profondément les ordres reçus ; de l'aumône et de la protection due aux orphelins. De la sagesse, de la pudeur nuisible ou utile. L'auteur s'étend sur la pudeur qui

nuit. Qu'il ne faut pas céder au désir immodéré des richesses, et ne pas croire qu'on pèche impunément, parce qu'on ne porte pas immédiatement la peine de son péché. Dieu est patient, et il importe de l'apaiser. De la frivolité des paroles; de l'orgueil, des ennuis à éprouver, de la discipline, de l'attention qu'on doit prêter aux choses utiles. Qu'il ne faut ni pécher, ni mentir, ni dire des frivolités, ni répéter les mêmes choses dans la prière; en d'autres termes : Ne diffère pas d'accomplir ce que tu as promis à Dieu. De la femme, des serviteurs, des troupeaux, des enfants, du père, de la piété envers Dieu, du respect dû aux prêtres, de la visite des affligés. Qu'il ne faut point entamer de procès, ni dire des injures, ni mépriser les récits des vieillards. De la tempérance et de l'amitié; qu'on ne doit pas porter envie aux pécheurs. Du juge prudent et du juge insensé; de l'orgueil, de la justice, du blâme quand il n'est pas précédé d'un examen ou d'un jugement sérieux. Qu'il est nécessaire d'éviter les impies. Du culte rendu aux riches par plusieurs, de l'avarice d'un grand nombre de riches. Des avares, désignés sous un nom flétrissant, qui refusent de faire part de leur fortune aux malheureux.

De la possession de la sagesse, du libre arbitre. Il vaut mieux n'avoir pas d'enfants que les avoir mauvais. Rien n'est caché aux yeux de Dieu. Des créatures, de la formation de l'homme, de l'honneur dont Dieu l'a couvert. De la promulgation de la loi, de l'aumône et de la pénitence, du luxe et de la mollesse qu'il faut éviter. Comment on doit conserver les mystères; de la pudeur nuisible de l'insensé. Qu'il faut faire pénitence de ses péchés, fuir l'ambition et l'avarice. De la fille impudente, du sage et du fou, de l'irréflexion de l'insensé, de l'esprit ferme; de la réserve et du poids qui doivent accompagner nos paroles. De la componction qu'il faut avoir pour ses péchés; qu'il ne faut pas jurer. De la sagesse. De la femme bonne et de la femme mauvaise, des marchands, de ceux qui révèlent les secrets. De celui qui loue en face et qui se moque derrière. De la langue trompeuse; du prêt gratuit à faire aux malheureux. Qu'il faut pardonner les défauts du prochain. Qu'il faut élever convenablement les enfants. Des serviteurs, des animaux, des devins. De ceux qui craignent Dieu, des sacrifices offerts par l'iniquité, des offrandes de l'injustice. De l'amour de l'argent, de la luxure, de l'ivrognerie. Que les hommes ont une même constitution, et que ce n'est que leur volonté qui est la source du bonheur des uns et du malheur des autres. De la médecine. Qu'il ne faut pas se laisser vaincre par une tristesse excessive. Qu'il nous faut pour frein la loi de Dieu. Des œuvres de Dieu, des supplices, de la nature humaine; que la nature humaine est remplie de sollicitudes et de meurtres. Des opérations divines.

PROPHÉTIES D'ISAIE.

Accusation et malheur d'Israël; réprobation des sacrifices; exhortation à une nouvelle vie. Prophétie de l'Eglise et de la paix future. Accusation d'Israël, siége futur. Le prophète reproche aux Israélites leurs plaisirs et leur orgueil. Les princes des peuples sont blâmés de leur avarice et de leur ivrognerie; leur punition prédite. Menaces contre ceux qui préfèrent les faux prophètes aux vrais prophètes. Progrès des ennemis d'Israël. Le prophète a une vision dans laquelle ses lèvres sont purifiées. Le roi des Syriens fait marcher une armée contre Jérusalem; Isaïe prophétise l'avénement du Christ, la ruine de Jérusalem, les succès de Nabuchodonosor. Puissance, orgueil et ruine de l'Assyrien. Prédiction sur ceux qui doivent croire au Christ, génération du Christ selon la chair, douceur de ses disciples. Ruine de Babylone et des nations étrangères. Les Moabites détruits. Prophétie sur le Christ. Malheur de Damas, malheur et salut d'Israël. Ruine de l'Egypte. Le prophète annonce allégoriquement les afflictions des nations qui ne croient pas au Seigneur et la punition de l'impiété. Isaïe reçoit l'ordre de marcher nu. Guerre des Mèdes et des Babyloniens contre l'Idumée et l'Arabie. Dernier siége de Jérusalem par Nabuchodonosor. Somna, préposé à la garde du trésor du temple, entend prédire sa ruine. Les trésoriers du temple étaient choisis parmi les

prêtres. Ruine et salut de Tyr, allégorie de l'Eglise. Babylone détruite par les Mèdes, le prophète rend pour ce fait des actions de grâces au Seigneur. Des fidèles du Christ; triomphe du Christ sur le démon; avénement du Christ selon la chair; de la foi au Christ. Israël accusé de ne plus mettre son espérance en Dieu, mais seulement sur les Egyptiens; leur alternative de revers et de succès lui est annoncée. En ce même endroit, Isaïe prophétise sur l'Eglise du Christ, sur la conversion des nations et sur la ruine de Jérusalem. Histoire de l'Eglise; ce qu'en dit le prophète semble se rapporter à l'Idumée et à Jérusalem, mais le sens anagogique nous conduit à l'entendre de la désolation des Juifs et des triomphes de l'Eglise. Histoire de Sennachérib.

Prédiction sur Jean le précurseur et sur ceux qui doivent croire au Christ. Démonstration de la puissance de Dieu; Israël accusé d'idolâtrie; bienfaits accordés au peuple par le Seigneur. Constitution de l'Eglise; faiblesse des idoles. Du Christ et de ceux qui croiront en lui. Israël gourmandé à cause de ses péchés; ses malheurs ont été la punition de sa désobéissance. De la foi au Christ. Qu'il sera permis au peuple de ne pas sacrifier, et que le nouveau culte n'exigera pas des sacrifices. Nouvelle prophétie sur les fidèles du Christ. Démonstration de la faiblesse des idoles et de la puissance de Dieu. Ruine de Babylone, dureté des Juifs, succès prochains. Prophétie du Christ; consolation de Jérusalem. Prophétie concernant les apôtres et le Christ.

Avénement du Christ selon la chair; sa passion et sa résurrection; multitude innombrable de ses fidèles. Histoire du Christ et d'Israël, laquelle doit s'entendre des fidèles du Christ. Les Juifs accusés d'idolâtrie; leurs jeûnes réprouvés doivent faire place à un jeûne plus excellent; leurs mauvaises œuvres et leurs conseils dénoncés et flétris. Prophétie sur les fidèles du Christ. Le Christ annoncé comme un grand thaumaturge, guérissant les corps et les âmes. Des apôtres et des autres fidèles. Confession du prophète au Seigneur, il parle au nom du peuple. Le Seigneur confond l'incrédulité, élève ceux qui croient en lui et reproche aux Juifs leur idolâtrie. De ceux des Juifs qui croiront en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Accusation de ceux qui ne croiront pas à la vie future.

PROPHÉTIES DE JÉRÉMIE.

Maux que Nabuchodonosor doit faire éprouver à Jérusalem.

Prophétie des maux que Nabuchodonosor doit faire essuyer à Israël. L'idolâtrie reprochée à Israël; bienfaits dont Dieu l'a comblé; ses malheurs; conséquence de la confiance qu'il avait mise dans les Egyptiens. Faiblesse des idoles; les Juifs repris pour avoir sacrifié des victimes humaines. Reproches faits à Israël; cependant les crimes de Juda surpassant de beaucoup ceux d'Israël, Israël sera comblé de biens s'il retourne au Seigneur. Le prophète parle au nom du peuple. Progrès des Babyloniens; lamentations du prophète, description de la ruine de Jérusalem. Reproches faits au peuple de ce qu'il n'avait pas dans son sein un juste capable d'apaiser la colère de Dieu; son iniquité mise à jour. Que Jérusalem ne sera pas renversée dans ses fondements par Nabuchodonosor. Progrès des Babyloniens; Israël blâmé pour sa désobéissance et pour son inattention aux paroles du prophète. Des faux prophètes qui trompaient le peuple; tandis que Jérémie annonce la guerre, eux prédisent la paix. Réprobation des sacrifices, succès de Babylone, confusion de l'orgueil des Juifs. Le prophète exhorte Juda à devenir meilleur, sous peine d'être en proie aux mêmes calamités qui fondirent sur Israël. Dieu défend à Jérémie de prier pour le peuple. Sacrifices du peuple réprouvés; son inattention démasquée et condamnée; réprobation des victimes humaines qu'il offrait aux démons. Il est prédit que le temple même des idoles deviendra le sépulcre du peuple, et que beaucoup de morts demeureront sans sépulture. Jérémie annonce encore les progrès des ennemis et se lamente sur leurs crimes. Les Juifs accusés comme incirconcis de cœur; le prophète les exhorte à se garder de toute idolâtrie; il se plaint au nom du peuple des maux dont il est menacé, mais Dieu se fait lui-même accusateur. Israël exhorté à obéir à Dieu; accusation de ses pères; quels sont les malheurs qui tomberont sur lui. Il est encore défendu à Jérémie de prier pour le peuple. Le prophète se

plaint de ce que les hommes d'Anathoth lui tendent des piéges; il prophétise leur ruine. Dieu lui ordonne de cacher sa ceinture; il prédit au peuple qu'il sera rassasié et comme enivré d'opprobres et de maux. Prédiction sur la sécheresse; nouvelle défense faite au prophète de prier pour le peuple; Dieu refuse les holocaustes et les jeûnes; menaces contre les faux prophètes, qui endormaient le peuple dans une sécurité trompeuse.

Jérémie supplie le Seigneur; mais le Seigneur ne l'écoute pas. Il lui répond que Moïse et Samuel eux-mêmes se présenteraient en vain devant sa face, et qu'il est décidé à venir visiter le peuple dans sa colère, par le glaive et la mort, par la faim, par la captivité, par la dispersion des méchants. Jérémie conjure le Seigneur de tirer vengeance de ceux qui le persécutent: « Si tu discernes l'or pur du plomb vil, tu seras comme ma parole. » *Jerem.*, XV, 19. Dieu défend à Jérémie de prendre une femme, de se lamenter, de prendre part aux rites qui accompagnaient la mort des Israélites. Jérémie prophétise sur les apôtres et le Christ; il annonce les paroles de ceux qui ne croiront pas au Christ, et prie le ciel de les punir. Il ordonne aux Juifs d'observer le sabbat. Il est envoyé dans la maison d'un potier. « Soudain, dit le Seigneur, je parlerai contre un peuple pour l'extirper et le détruire; si ce peuple fait pénitence, je le sauverai; je parlerai pour cette nation ou ce royaume, afin qu'ils soient réédifiés. Et, si ce peuple et ce royaume font le mal, je me repentirai du bien que j'avais promis de leur faire. » *Jerem.*, XVIII, 7-10. Cette menace était utile contre les Juifs; car ils comptaient sur les promesses qu'il avaient reçues de Dieu. N'ayant pas voulu croire à Notre-Seigneur Jésus-Christ, ils ont été pour eux-mêmes la cause des maux qui les affligent aujourd'hui. Le prophète prédit les embûches que les Juifs lui doivent tendre, et il prie contre eux parce qu'ils lui rendent le mal pour le bien. Dieu lui ordonne de prendre un vase de terre, de le briser en présence du peuple, après avoir publié les malheurs qui pesaient sur lui, en s'écriant: « Ainsi sera brisée Jérusalem. » Frappé avec violence par Phassur, il prophétise les maux qui attendent le coupable. Sédécias envoie demander à Jérémie si Nabuchodonosor s'éloignera de lui. Le prophète répond que Dieu va combattre contre les Juifs et contre le roi Sédécias; que, si le peuple consent librement à se mettre du côté de Nabuchodonosor, il sera sauvé, pourvu qu'il abandonne l'iniquité et se convertisse au Seigneur. Prophéties contre Joachim, Jéchonias et les pasteurs du peuple; accusation contre les faux prophètes. Jérémie prophétise au peuple des événements heureux. Le peuple demeure à Jérusalem avec Sédécias. Sous la figure des deux corbeilles pleines de figues, le prophète annonce les triomphes de Nabuchodonosor et la ruine de toutes les nations. Destruction de Jérusalem. Jérémie est saisi par les prêtres pour être mis à mort; mais il échappe à ce péril. Dieu lui ordonne de se faire des liens et des chaînes, et d'engager par leurs envoyés, les rois des nations à se soumettre à Nabuchodonosor, sous peine, s'ils ne se soumettent pas, d'attirer la mort sur leurs têtes. Même exhortation à Sédécias, au peuple et aux prêtres. Le faux prophète Ananias contredit Jérémie, disant: « Je ferai rapporter tous les vases sacrés, et je ramènerai Jéchonias, fils de Joachim, frère de Sédécias, » et fait briser les chaînes du prophète. Jérémie a mission d'annoncer à Ananias qu'il doit mourir dans l'année, ce qui arrive en effet. Il prophétise aux faux prophètes de Jérusalem de grands malheurs; il annonce au peuple une longue captivité, laquelle aura cependant une fin.

Saméas indigné reproche au grand prêtre de permettre à Jérémie de tenir un pareil langage; mais Dieu prophétise sa ruine. Consolations données à Israël. Le temps du retour de la captivité est annoncé; or, c'est le temps de Pâques qui est prédit, et l'on peut voir dans Esdras que le peuple en effet fut délivré lors de la fête des Azymes, d'où il est manifeste que les Juifs sont convaincus de mensonge, puisqu'ils attendent encore les événements ici décrits et qui leur sont arrivés déjà depuis longtemps. Des enfants massacrés par Hérode. Prophéties sur le Nouveau Testament. Les Juifs attendent encore la réédification de la ville décrite en ce lieu, encore

qu'elle ait été faite quand ils revinrent de Babylone, et qu'elle ait eu dès longtemps sa fin. Dieu ordonne à Jérémie d'acheter le champ du frère de son père, et Jérémie l'ayant acheté dit au Seigneur : « Eh quoi ! la ville est prise et vous voulez que j'achète un champ ? » Et alors le Seigneur lui dit que les calamités présentes sont le châtiment de la malice du peuple, mais qu'un temps viendra où la ville sera relevée de ses ruines et retrouvera ses habitants. Jérémie prédit à Sédécias qu'il sera traîné en captivité ; il lui reproche d'avoir de nouveau condamné à la servitude les Hébreux auxquels il avait d'abord donné la liberté, et le menace de grands malheurs. Il ordonne aux fils de Jonadab de construire une maison ; mais son conseil n'est pas écouté. Dieu lui commande d'écrire toutes les paroles qu'il avait prononcées contre Israël, afin qu'en les entendant de nouveau, le peuple fût saisi de terreur et craignît les maux qui le menaçaient. Jérémie confie ce soin à Baruch, qui lui obéit exactement. Le livre écrit, le prophète le lit aux Juifs ; troublés et éperdus, les princes font part de ce qui se passe au roi Joachim, qui fait brûler les avertissements du prophète. Jérémie reçoit l'ordre d'écrire un second livre semblable au premier, et dit au roi que son crime sera sévèrement puni. Il prophétise la ruine de Jérusalem.

Puis il est pris et jeté dans les fers, jusqu'à ce que Sédécias l'en arrache ; il annonce d'ailleurs à ce roi qu'il sera bientôt captif et le conjure de ne pas le renvoyer en prison. Mais les princes, s'emparant de lui, le jettent dans une prison pleine de boue. Abdémélech délivre Jérémie. Appelé de nouveau près du roi, le prophète lui promet son salut s'il consent à aller vers les ennemis ; sinon, ajoute-t-il, c'est la ruine de la ville entière, et pour vous de grands malheurs. Malgré tout, Sédécias se refuse à obéir au prophète, les barbares arrivent, et la ville devient leur proie. Les princes de Nabuchodonosor traitent Jérémie avec toute sorte d'égards. Le prophète annonce à Abdémélech qu'il sera sauvé. Le chef de la milice leur ayant laissé la liberté de se retirer où ils voudraient, Jérémie vient chez Godolias, établi le prince de ceux qui avaient été laissés en Judée. Les Juifs, dispersés en plusieurs lieux, accourent vers Godolias. Ismaël tue Godolias et quelques-uns de ceux qui étaient avec lui ; il s'unit le peuple de Godolias et se retire chez les Ammonites. Mais Johanan, un des chefs qui aimait Godolias, marche à sa rencontre, et, dès qu'Ismaël l'aperçoit, il s'enfuit avec huit hommes loin de Johanan, qui se met à la tête du peuple. Johanan demande à Jérémie de prier pour le peuple. Jérémie conseille à Johanan et à son peuple de ne pas aller en Egypte, car autrement ils mourraient ; mais ses conseils ne sont pas écoutés. Ils arrivent à Taphnis. Là le prophète les exhorte à ne pas se laisser aller à l'idolâtrie. Ses conseils n'étant pas entendus, il leur annonce une catastrophe signalée ; il prédit au roi des Egyptiens la ruine de l'Egypte ainsi que celle des nations étrangères, des Moabites, des Ammonites, des Iduméens, de Damas, d'Elam, de Babylone, et en même temps il prophétise le retour des Juifs. Récit de la destruction de Jérusalem. Comment Joachim tombé du trône y fut de nouveau rétabli, pour s'être livré volontairement, avec sa mère, à Nabuchodonosor.

Destruction de Jérusalem

PROPHÉTIES D'ÉZÉCHIEL.

Le prophète voit la vision des chérubins et reçoit de Dieu l'ordre de parler aux Israélites. Il est transporté en captivité par l'Esprit, et se sent poussé par Dieu à annoncer hardiment et sans crainte, aux pécheurs et aux justes, la voie qui conduit à la vie, et à publier les ordres de Dieu. Il lui est ordonné de s'enfermer et de figurer le siége de Jérusalem avec de l'argile et un vase de fer. Il lui est encore ordonné de dormir sur un côté pendant un certain nombre de jours, déclarant ainsi les calamités qui doivent écraser le peuple au temps de la captivité. Il prédit, par des pains faits d'excréments de bœufs, et par la division de ses cheveux, la mort et la dispersion du peuple, la destruction de la ville et la ruine des idoles. Il voit les iniquités du peuple et son idolâtrie. De nouveau il voit les chérubins et il prédit à la ville de grands malheurs. De ceux qui se convertiront au Christ.

Prédiction sur la captivité du peuple.

Nouvelle prédiction de la captivité du peuple, qui arriva sous Sédécias. Que Sédécias tombera entre les mains de Nabuchodonosor, qui lui crèvera les yeux. Le prophète annonce ces maux comme très-prochains. Menaces contre les faux prophètes; les maux qui leur sont réservés sont tels, que ni Job, ni Daniel, ni Noé ne pourraient les en délivrer. Ces désolations extrêmes sont déclarées sous la parabole du bois de la vigne. Il raconte l'ignominie dans laquelle le peuple était plongé dès le principe, avant que Dieu l'eût choisi, la gloire qui fut son partage quand il fut devenu le peuple de Dieu. Il parle ensuite de son idolâtrie, de la ruine qu'elle attire sur sa tête, il compare ses iniquités aux iniquités si grandes de Sodome et de Samarie, pour en faire ressortir l'énormité. Quant aux biens qu'il prédit en ces termes : « Je renouvellerai mon alliance avec vous, » on peut croire qu'ils concernent les disciples du Christ. *Ezech.*, XVI, 62. Il annonce ensuite l'invasion de Nabuchodonosor; il s'élève contre ceux qui disaient : « Les pères ont mangé des raisins pleins d'amertume, et les dents des fils en ont été agacées. » *Ezech.*, XVIII, 2. Il passe à la mère du roi Sédécias. Il rappelle aux vieillards les prévarications de leurs pères. Le texte, « sur ma montagne sainte, » s'applique au mont élevé d'Israël : celui-ci, « Adonaï Seigneur, la maison d'Israël tout entière me servira là jusqu'à la fin, » peut s'appliquer aux serviteurs du Sauveur. *Ezech.*, XX, 40 *in græco*. Théman, Israël, les fils d'Ammon l'occupent ensuite. Il passe en revue les prévarications et les iniquités d'Israël, des prêtres, des grands, des pseudo-prophètes. « Je cherchais, dit-il, un homme droit dans sa conduite qui s'élevât devant ma face comme un mur de séparation au temps de cette terre, pour ne pas la détruire, et je n'en ai pas trouvé. » *Ezech.*, XXII, 30.

Puis vient l'idolâtrie du peuple d'Israël en Egypte, et les maux dont il est atteint. Il ne leur sera même pas permis de pleurer sur les désastres qui les affligeront. Prophétie contre les Ammonites, les Iduméens, les étrangers, et contre Sor, qui ne serait autre que Tyr. De grandes calamités sont annoncées contre le chef de Tyr et de Sidon, contre l'Egypte et le roi des Egyptiens. Menaces contre le gardien du peuple, à moins qu'il n'instruise le peuple dont il a été constitué le gardien eu égard aux malheurs que Dieu fait éclater. Le prophète ajoute que l'impie ne périra pas à cause de ses péchés passés, s'il en vient à faire ce qui est agréable à Dieu; et que le juste ne sera pas sauvé non plus à cause de sa justice précédente, s'il change, s'il devient pécheur et pervers. Quelqu'un étant venu pour annoncer au prophète la prise de Jérusalem, il prend de là sujet de reprocher aux Juifs de n'écouter pas les prophéties qu'on leur adresse. Puis les prophéties contre les pasteurs d'Israël, et il promet qu'il lui donnera un pasteur unique; promesse réalisée sous Zorobabel, quoique les Juifs soutiennent impudemment qu'elle ne l'ait pas encore été : elle a été, je le répète, réalisée sous Zorobabel. Prophétie contre les Iduméens, bienfaits accordés aux Israélites, non pas qu'ils en soient dignes, c'est le Seigneur lui-même qui le déclare, mais afin que son nom ne soit pas profané. Le prophète est mené dans la campagne, et il prophétise sur des ossements arides. Il prédit aussi que Zorobabel sera le chef unique des Juifs; ce que l'on peut entendre également de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il parle ensuite de Gog et Magog, qui devaient attaquer les Juifs après leur retour de Babylone, et qui furent vaincus. Certains interprètes entendent cette prophétie des Syriens, du diable et des persécutions que les empereurs idolâtres ont soulevées à diverses reprises contre les chrétiens. Prophétie de la construction du temple et de la restauration du culte légal, que les Juifs attendent encore, et qui s'accomplirent au temps d'Esdras et de Zorobabel. L'on peut voir figurés par cette reconstruction du temple et par l'eau qui jaillit et augmente peu à peu, les fidèles qui se convertirent au Christ, et qui, morts avant de croire, ont recouvré la vie en même temps qu'ils ont embrassé la foi.

PROPHÉTIES DE DANIEL.

Daniel et ses compagnons sont choisis, confiés au chef des eunuques et nourris de légumes. Ayant comparu devant le roi, ils surpassent

tous les autres en sagesse. Cependant Nabuchodonosor a un songe ; les mages ne pouvant le lui rappeler et lui expliquer, il ordonne qu'on les mette à mort. Dieu sauve Daniel du péril qui les menace, ses compagnons et lui, en lui communiquant par révélation la connaissance du songe. Introduit en présence du roi, Daniel lui expose le songe et le lui explique. La pierre qui se détache sans la main des hommes, c'est le Christ; il en est ainsi, parce qu'il est né d'une vierge. Nabuchodonosor ordonne ensuite que tout le monde adore la statue qu'il a fait dresser : trois jeunes Hébreux s'y étant refusés, on les précipite dans une fournaise. Mais les satellites qui environnent la fournaise sont dévorés par les flammes, et les enfants chantent le Seigneur ; le roi les ayant appelés et les ayant vus sains et saufs, frappé de stupeur à ce témoignage de la puissance divine, les élève en dignité au-dessus des Juifs, et publie un décret punissant de mort quiconque blasphémera le Dieu véritable. Nouveau songe de Nabuchodonosor ; les sages de Babylone étant impuissants à l'expliquer, Daniel l'explique encore et détermine le roi à racheter ses iniquités par des aumônes. Peu après arrive l'accomplissement de ce songe, et Nabuchodonosor loue le vrai Dieu.

Par les ordres du roi Baltazar, fils de Nabuchodonosor, les vases sacrés ayant été apportés aux convives pour qu'ils en usent, une main apparaît traçant sur la muraille des caractères que les sages de Babylone ne savent comprendre et que Daniel lit et interprète : aussi le revêt-on de la pourpre, lui met-on autour du cou un collier d'or, et le proclame-t-on le troisième personnage du royaume. Sous le règne de Darius le Mède, Daniel devenu l'un des principaux du royaume, un décret arraché au monarque par les gouverneurs et les satrapes paraît, condamnant quiconque demandera quoi que ce soit à tout autre, Dieu ou homme, qu'au roi, dans les trente jours suivants, à être jeté dans la fosse aux lions. Daniel ayant été remarqué priant Dieu, on l'accuse et on oblige le roi à le faire jeter dans la fosse aux lions. Mais le roi s'étant approché, et l'ayant trouvé sans aucun mal, il l'en fait retirer et jeter aux lions, qui les dévorent, les ennemis du prophète et leurs femmes. Décret du monarque enjoignant de craindre le Dieu de Daniel. Vision des bêtes féroces : la lionne représentant l'empire des Assyriens, l'ours celui des Mèdes et des Perses, le léopard celui des Macédoniens, la quatrième bête celui des Romains. Prophétie concernant le Christ et l'impie Antiochus. Celui-ci est la petite corne qui renverse les trois autres. Daniel prédit ensuite comment le Macédonien Alexandre détruira l'empire des Perses ; il représente le roi des Perses sous la figure d'un bélier, et Alexandre sous la figure d'un bouc. La dernière vision touchant la reine du Midi se trouve, dit-on, dans le livre des Machabées. Daniel confond Bel et tue le dragon : il est jeté dans une fosse, et il ne lui est fait aucun mal ; ceux qui l'ont fait condamner y sont jetés à leur tour et sont dévorés par les lions.

PROPHÉTIES D'OSÉE.

Osée reçoit l'ordre de prendre pour femme une prostituée et d'appeler les enfants qui en naîtront « Jézraël, Celle dont on n'a pas pitié, Celui qui n'est pas mon peuple. » *Ose.*, I, 4, 6, 9. Il reproche au peuple ses fornications, il lui prédit sa ruine et les richesses qui suivront. Quant à ces mots : « J'établirai une alliance avec les bêtes des champs, je la prendrai pour épouse par la foi, » ils peuvent s'entendre des disciples du Christ. *Ose.*, II, 18. Il reçoit l'ordre de prendre une épouse adultère, pour annoncer la désolation des Juifs, qu'il accuse tous, prêtres et simples particuliers, de nombreux et graves péchés. En même temps, il flétrit leur intempérance, leurs impuretés, leurs colères. Il leur reproche d'avoir cessé d'espérer en Dieu pour mettre leur espérance dans les Assyriens, et leur confiance dans les Egyptiens ; il leur prédit la vengeance que le Seigneur exercera sur eux. Après s'être fortifié, grâce aux secours qu'il a reçus, Ephraïm ne fait pas de la prospérité un usage convenable. Dieu fait éclater sa tendresse envers Israël, et l'ingratitude de ce peuple envers lui. Prophétie des malheurs qui doivent fondre sur les Israélites.

PROPHÉTIES DE JOEL.

Ce prophète commence par raconter la maladie qui corrompt les fruits de la terre, et presse les Juifs de fléchir la colère de Dieu. Il prédit après cela l'invasion des Assyriens, puis quelques événements favorables. Prophétie de ce qui arriva aux apôtres à propos du don des langues, et des malheurs des Gentils après le retour de la captivité de Babylone, sous Zorobabel. Ce passage de Joël n'est pas exempt d'allégorie.

Prophétie sur le don des langues donné aux apôtres.

PROPHÉTIES D'AMOS.

Iniquités de Damas, de Gaza, de Tyr, des Iduméens, des Ammonites, des Moabites, de Juda et d'Israël, et châtiments qui doivent les punir. Bienfaits du Seigneur envers les Juifs, négligence dédaigneuse de ces derniers, épreuves qui les attendent. Prophétie contre les femmes de Samarie, auxquelles il reproche leurs rapines et leur intempérance. Amos, ensuite, annonce la famine et les désastres amenés par l'endurcissement du peuple et par l'obstination d'un grand nombre à ne pas devenir meilleurs, malgré les fléaux dont ils avaient été frappés. Il reproche aux Israélites leur rancune à l'égard de ceux qui les reprenaient, et les engage à se tourner vers Dieu. Maux à venir dont les incrédules sont menacés. A leur sujet ont été dites les paroles que voici : « Malheur à ceux qui désirent le jour du Seigneur. » *Amos*, v, 18. D'autres les ont appliquées au jugement futur. De la même manière, les incrédules disent encore aujourd'hui : Il n'y aura pas de jugement ; s'il doit y en avoir un, qu'il vienne. Réprobation des fêtes, des sacrifices et des cantiques des Juifs. Il appelle Saturne l'étoile du dieu Raphan ; car les païens prétendent que leur dieu Saturne a une étoile dans le ciel, à laquelle ils donnent ce même nom. « M'avez-vous offert des victimes et des sacrifices durant quarante années ? » poursuit le prophète. *Amos*, v, 25. En effet, le peuple n'en offrit pas ; les chefs seuls en offrirent lorsque le tabernacle s'arrêta. Or, il parle ici du peuple. Il les accuse en outre d'user de la nourriture sans modération, et leur annonce maintes calamités. Les sauterelles, le testament, le diamant, sont autant d'images au moyen desquelles il prédit leur destruction : il fait part de ces prédictions au roi Amasias, et ce prince le repousse et le renvoie avec violence. Le prophète alors annonce les maux qui doivent les frapper, son peuple et lui. Il aperçoit le carquois d'un chasseur, image prophétique de leur servitude. Enumération de leurs iniquités et de leurs violences, et des désastres qui doivent fondre sur eux. Ces paroles : « Le soleil se couchera à l'heure de midi, » ont trait à une circonstance de la passion du Sauveur. Prophétie concernant les disciples du Christ. *Amos*, VIII, 9.

PROPHÉTIES D'ABDIAS.

Il annonce le châtiment des Iduméens, qui, de concert avec d'autres ennemis, avaient attaqué les Israélites. Prophétie sur l'Eglise.

PROPHÉTIES DE JONAS.

Ce prophète raconte sa fuite à Tharsis, la tempête, son ensevelissement dans le ventre d'un monstre marin, qui le rejette ensuite, la pénitence des Ninivites, la conservation de l'arbrisseau, sa croissance et sa mort.

PROPHÉTIES DE MICHÉE.

Prédiction de la destruction de Samarie et de Jérusalem, cause de cette destruction. Le prophète indique ensuite le retour des Juifs de Babylone, les prévarications et les crimes des princes du peuple, des prêtres et des faux prophètes. De l'Eglise des croyants dont Notre-Seigneur est le chef, du Nouveau Testament ; du caractère transitoire de l'ancienne loi, de la paix. Les malheurs des Juifs sont encore prédits. De la naissance du Christ selon la chair, et de ceux qui doivent croire en lui. « Et il restera quel-

que chose de Jacob ; » ce que l'Apôtre explique ainsi : « Ce qui sera laissé sera sauvé. » *Mich.*, v, 7 ; *Rom.*, IX, 27. Jugement du Seigneur contre son peuple, récapitulation de ses bienfaits, réprobation des sacrifices. Le prophète pleure parce qu'il n'y a plus de justes et d'hommes de bien. A la fin, après avoir multiplié ses accusations et menacé Israël de grands malheurs, il lui prédit des événements favorables.

PROPHÉTIES DE NAHUM.

Ce prophète commence par quelques considérations sur la puissance de Dieu; prédiction touchant les apôtres. De l'expédition des Babyloniens contre les Ninivites, et de l'asservissement de ces derniers : leur puissance et leurs richesses avant cette catastrophe.

HOMÉLIE

SUR

LA NAISSANCE DU CHRIST

AVANT-PROPOS

Il est à remarquer que le commencement de l'homélie suivante est absolument le même que celui d'une homélie rangée parmi les œuvres faussement attribuées à saint Athanase : il en est ainsi de quelques autres passages empruntés certainement à l'homélie que l'on va lire. Ce qui est hors de doute, c'est que l'homélie suivante est bien de l'époque de saint Chrysostome ; car Cyrille, dans un opuscule que l'on trouve parmi les Actes du concile d'Ephèse, en cite les passages suivants : « Texte de Jean, évêque de Constantinople, sur la génération divine ; il y est question de la sainte Vierge. Ce n'est pas le soleil, dit-il, mais le soleil même de justice que rien ne circonscrit, qu'elle a renfermé dans son sein. Ne demandez pas comment, lorsque Dieu veut une chose, le cours de la nature se plie à sa volonté. Dieu l'a voulu, il l'a pu, il est descendu, il nous a sauvés ; tout se soumet à la volonté de Dieu. Aujourd'hui, celui qui était vient au monde, celui qui est devient ce qu'il n'était pas ; car il était Dieu et il devient homme, sans déchoir toutefois de la divinité qu'il possédait. En se faisant homme, il n'a rien perdu du divin. Verbe par nature, et inaccessible à toute altération, il s'est fait chair, sans que le moindre changement ait atteint sa nature divine. — Celui qui est assis sur un trône sublime, dit encore Cyrille citant Chrysostome, est couché dans une crèche ; l'impalpable, le simple, l'incorporel, des mains humaines le touchent ; celui qui vient briser les chaînes du péché se laisse envelopper de langes. » Faut-il conclure de là que l'homélie suivante est incontestablement de saint Chrysostome ? On serait tenté de le croire ; mais il n'en est pas ainsi : Savilius la met au rang des œuvres douteuses du saint docteur ; Fronton-le-Duc la déclare de tout point apocryphe. Tillemont croit bien à l'authenticité de l'homélie citée par saint Cyrille, mais il croit aussi que cette homélie n'est point celle que nous possédons ; les deux passages que l'on a vus n'auraient été insérés dans cette dernière que pour dissimuler la main du faussaire. Observons à ce propos que le passage appliqué par Cyrille, d'après saint Chrysostome, à la sainte Vierge, n'est appliqué dans l'homélie que nous avons qu'à Bethléem.

HOMÉLIE.

1. Un étrange et sublime mystère s'offre à mes regards ; la voix des pasteurs retentit à mes oreilles, et me berce non de vulgaires accords, mais du chant des célestes cantiques. Les anges chantent, les archanges font entendre leurs mélodies, les chérubins leurs hymnes, les séraphins leurs doxologies, tous sont transportés d'allégresse, à la vue du Dieu qui leur apparaît sur la terre, et de l'Homme qui leur apparaît dans les cieux ; à la vue de celui qui habitait aux cieux descendu sur la terre pour sauver les hommes, et de celui qui habitait la terre élevé jusqu'aux cieux par la charité. Aujourd'hui, Bethléem est un ciel véritable : au lieu des étoiles, ce sont les anges qui l'éclairent et la réjouissent par leurs chants ; au lieu du soleil, c'est le soleil même de justice que rien ne circonscrit, qu'elle renferme dans son sein. Ne demandez pas comment, lorsque Dieu veut une chose, le cours de la nature se plie à sa volonté. Dieu l'a voulu, il l'a pu, il est descendu, il nous a sauvés ; tout se soumet à la volonté de Dieu. Aujourd'hui, celui qui était vient au monde, celui qui est devient ce qu'il n'était pas ; car il était Dieu et il devient homme, sans déchoir toutefois de la divinité qu'il possédait. En se faisant homme, il n'a rien perdu du divin ; de même, ce n'est pas non plus par une série d'accroissements successifs, que d'homme il est devenu Dieu. Verbe par nature, il s'est fait chair tout en restant inaccessible à n'importe quelle altération, et sans que le moindre changement ait atteint sa divine nature. Quand il vint au monde, les Juifs niaient sa naissance miraculeuse, les pharisiens dénaturaient en les expliquant les textes sacrés, les scribes tenaient des propos opposés au sens de la loi ; Hérode faisait chercher celui qui venait de naître, non pour lui rendre les honneurs convenables, mais pour le mettre à mort. Aujourd'hui, l'on a vu tout le contraire. « Ces choses, disait le Psalmiste, n'ont pas été cachées à leurs fils dans les générations suivantes. » *Psalm.* LXXVII, 4. Des rois sont venus et ils ont été pénétrés d'admiration en présence de ce céleste monarque descendu sur la terre, sans être environné des anges, des archanges, des trônes, des dominations, des vertus, des puissances ; en présence de ce roi qui, suivant une voie singulière et inconnue jusqu'à lui, sort du sein d'une vierge, et, sans abdiquer en aucune manière l'empire qu'il exerce sur les anges, ne perd en se faisant homme aucun des priviléges de sa divinité. Des rois sont donc venus pour adorer le céleste Roi de gloire ; des soldats, pour adorer le Seigneur des armées ; des femmes, pour adorer celui qui est né d'une femme et qui a changé les peines de la femme en félicité ; des vierges, pour adorer le fils de la Vierge et contempler le créateur du lait et des mamelles maternelles, celui qui les transforme en deux sources de lait, allaité comme un petit enfant par une mère vierge ; les enfants sont venus pour adorer cet enfant nouveau-né, qui fait sortir de la bouche des petits à la mamelle la louange véritable ; les adolescents, pour adorer celui qui fit d'Hérode furieux l'auteur de plusieurs martyres ; les hommes, pour adorer celui qui s'est fait homme en vue de porter remède aux maux de notre servitude ; les pasteurs, pour adorer le bon pasteur sauvant ses brebis au prix de sa propre vie ; les prêtres, pour adorer le Pontife véritable selon l'ordre de Melchisédech ; les esclaves, pour adorer celui qui, en prenant la forme d'un esclave, vient rendre aux esclaves la dignité de la liberté ; les pêcheurs, pour adorer celui qui a transformé des pêcheurs en pêcheurs d'hommes ; les publicains, pour adorer celui qui choisit un publicain et en fit un évangéliste ; les courtisanes, pour adorer celui qui permit à une courtisane de baigner ses pieds de ses larmes ; tous les pécheurs, pour le dire en un mot, sont venus voir l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde ; les mages sont venus lui servir de garde d'honneur, les bergers le bénir, les publicains annoncer l'Evangile, les courtisanes y apporter des parfums, la Samaritaine y puiser la soif de la fontaine de vie, la Chananéenne y manifester sa foi toute-puissante.

Allégresse universelle.

Puisque l'allégresse est universelle, je veux moi aussi en partager les transports, mener des chœurs, et célébrer la plus auguste des fêtes; or, pour mener des chœurs, je n'ai besoin ni de toucher de la cithare, ni de faire résonner les thyrses, ni de jouer de la flûte, ni d'allumer des flambeaux; il me suffira pour instrument d'avoir les langes du berceau du Christ. Ces langes, voilà mon espérance, voilà ma vie, voilà mes flûtes, voilà ma cithare. Aussi me présenté-je devant vous ces langes dans les mains, afin que leur vertu me communique le don de la parole, et que je puisse m'écrier avec les anges : « Gloire à Dieu dans les hauteurs; » et avec les bergers : « Paix sur la terre, aux hommes de bonne volonté. » *Luc.*, II, 14. Aujourd'hui, Celui que le Père a engendré d'une manière ineffable, naît d'une vierge d'une manière également inexplicable. Seulement, il est né du Père avant les siècles, conformément aux lois de la nature divine, par l'action du Père seul; aujourd'hui il naît d'une vierge, contrairement aux lois de la nature créée, par l'action de la grâce du Saint-Esprit. Sa génération éternelle est vraie, et sa génération temporelle n'est nullement fausse; il a été engendré vrai Dieu de vrai Dieu; il naît d'une vierge, homme véritable. Dans le ciel, il est Fils unique d'un père unique; sur la terre, il est également Fils unique d'une Vierge unique. S'il y aurait impiété à supposer une mère pour sa génération céleste, il serait tout aussi blasphématoire de lui donner un père pour sa naissance selon la chair; de même que le Père engendre le Fils sans rien perdre de sa substance, la Vierge enfante le Sauveur sans corruption aucune : ni Dieu n'a rien perdu de sa substance, car il a engendré d'une manière digne de lui; ni la Vierge n'a été sujette à la corruption quand elle a enfanté, son enfantement s'étant opéré d'une façon toute spirituelle. Par conséquent, impossible d'expliquer la génération éternelle du Christ; inutile de scruter curieusement son avénement en ces derniers temps. Qu'une Vierge ait enfanté, je le vois aujourd'hui; que Dieu ait engendré de toute éternité, je le crois : quant au mode de ces générations, j'ai appris à l'honorer par un respectueux silence et à ne pas en faire le sujet de paroles et de recherches indiscrètes. Lorsqu'il s'agit de Dieu, il ne faut plus tenir compte de l'ordre accoutumé de la nature, il faut s'en rapporter uniquement à la puissance de Celui qui agit. C'est une chose conforme aux lois naturelles qu'une femme mariée mette au monde des enfants; mais qu'une vierge, sans commerce aucun avec un homme, enfante et demeure vierge après avoir enfanté, c'est une chose qui dépasse l'action ordinaire de la nature. Examinons, soit, ce qui a lieu conformément aux lois naturelles; mais gardons le silence sur les choses qui sont au-dessus de ces lois, non par un subterfuge, mais parce que l'ineffable ne peut être honoré que par le silence.

Permettez-moi de m'arrêter à ce préambule; car je n'ose porter mes regards sur des questions aussi élevées, et je ne sais de quel côté ni comment diriger ma voile. Que dire, en effet, et de quoi vous parler? Je vois une femme devenue mère, je vois son enfant; le comment de cette naissance, je ne le vois pas : la nature est domptée, l'ordre accoutumé des choses perd toute puissance devant la divine volonté. Ce qui se passe n'est pas une chose conforme à la nature; c'est un prodige supérieur à la nature; car la nature s'est reposée et la volonté du Seigneur a seule agi. O grâce ineffable! Le Fils unique, qui existe avant les siècles, impalpable, simple, incorporel, prend un corps visible et corruptible comme le mien. Pour quelle raison? Pour se montrer à nous et nous prêcher sa doctrine, et par sa doctrine nous conduire aux choses qui ne se voient pas. Les hommes accordent plus de confiance à leurs yeux qu'à leurs oreilles : ils doutent volontiers de ce qu'ils ne voient pas. Pour trancher toutes nos hésitations, le Fils de Dieu a daigné se rendre sensible à nos yeux au moyen de son corps. Il naît donc d'une vierge, et cette vierge ignore ce mystère; elle ne coopéra pas à cette œuvre, et elle ne concourut en rien à son accomplissement : simple instrument de la puissance incompréhensible de Dieu, elle savait uniquement ce qu'elle apprit de Gabriel en réponse à cette question : « Comment donc cela s'accomplira-t-il? car je

ne connais point d'homme. » Et l'ange lui répondit : Voulez-vous le savoir ? « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. » *Luc.*, I, 34-35. Comment est-il d'abord en elle, et puis peu après vient-il à sortir d'elle ? Tel qu'un artiste qui, trouvant une excellente matière, en ferait un vase magnifique, le Christ ayant trouvé le corps et l'âme sainte de la Vierge, s'est préparé à lui-même un temple vivant, et, façonnant en son sein un corps humain de la manière qu'il voulait, il s'en est revêtu et il est venu en ce jour au monde, sans rougir de la bassesse de cette nature. D'ailleurs, en quoi eût-il été injurieux pour lui de porter son propre ouvrage ? et n'était-ce pas pour l'œuvre elle-même un privilége des plus glorieux que de servir à revêtir son auteur ? De même que, lors de la première création, l'homme ne pouvait être formé avant que l'argile eût été façonnée par le Seigneur ; de même, ce vase corruptible ne pouvait être transformé qu'en devenant le vêtement du Créateur.

2. Mais que dire, encore une fois, et de quoi vous entretenir ? car ce prodige me jette hors de moi. L'Ancien des jours se fait petit enfant ; Celui qui est assis sur un trône sublime est couché dans une crèche : l'impalpable, le simple, l'incorporel, des mains humaines le touchent ; Celui qui vient briser les chaînes du péché se laisse envelopper de langes. C'est qu'il a résolu de convertir en honneur l'ignominie, de revêtir de gloire ce qui était infâme, et, marquant les limites de l'outrage, de nous révéler la beauté de la vertu. Pour que je porte en moi-même son Verbe, il m'emprunte mon corps ; il prend ma chair, il me donne en retour son esprit, afin de me mettre par cet échange en possession d'un trésor de vie. Il prend ma chair pour me sanctifier ; il me donne son esprit pour me sauver. Qu'ajouter encore ? « Voilà que la Vierge concevra. » *Isa.*, VII, 14. Ce n'est pas un fait à venir qu'on exprime ; c'est un événement accompli que l'on raconte avec stupéfaction. Il s'est accompli chez les Juifs, auxquels les paroles précédentes étaient adressées ; il est cru par nous, qui n'en avions pas ouï dire un seul mot. « Voilà que la Vierge concevra. » A la synagogue la lettre, à l'Eglise la réalité. L'une a trouvé le diptyque, l'autre a trouvé la perle ; l'une a teint la laine, l'autre a revêtu la pourpre.

Si la Judée lui a donné le jour, l'univers entier est devenu son domaine. La synagogue l'a nourri et l'a formé ; l'Eglise le possède et en jouit. Dans l'une vous trouverez le sarment de la vigne ; chez nous la grappe de la vérité : c'est l'Eglise qui a cueilli cette grappe ; ce sont les nations qui en ont bu le vin mystique. La synagogue a semé ce grain de froment dans la Judée, ce sont les nations qui avec la faucille de la foi ont cueilli la moisson. Tandis qu'elles cueillaient pieusement cette rose précieuse, les Juifs ont conservé l'épine de l'incrédulité. Les petits se sont envolés loin du nid, et ils s'obstinent à demeurer, les insensés, près de ce nid ! Ils s'évertuent à expliquer la lettre de leur loi, et cependant les Gentils goûtent le fruit de l'Esprit : « Voilà que la Vierge concevra dans son sein. » — Dis-moi donc, ô Juif, je t'en prie, qui a-t-elle mis au monde ? Aie confiance en moi, du moins autant qu'en Hérode. Tu t'y refuses ? Je sais bien pourquoi, tu redoutes quelque embûche. Tu as parlé à Hérode pour qu'il le mît à mort ; tu ne me dis rien à moi, de crainte que je ne l'adore. Qui cette vierge a-t-elle enfanté ? Qui donc, si ce n'est le Maître de la nature ? Tu as beau garder le silence, la nature crie ; la Vierge a enfanté, comme son divin enfant a voulu qu'elle enfantât. Ce n'est pas la nature qui impose ici ses lois ; c'est le Maître de la nature qui crée ce mode extraordinaire de naissance pour nous enseigner que, en se faisant homme, il prétend naître en Dieu, et non venir au monde comme un homme. Il naît donc aujourd'hui d'une vierge qui est au-dessus de la nature, et qui est demeurée supérieure au mariage.

Du reste ne convenait-il pas au dispensateur de la sainteté de venir au monde en toute sainteté et en toute pureté ? De même qu'il se servit à l'origine d'une terre vierge pour façonner Adam, qu'il tira d'Adam la femme sans l'intervention d'une autre femme ; de même, dis-je, qu'Adam a donné naissance à la femme sans la femme ; ainsi la Vierge, en ce jour, met au

monde un homme sans l'action d'un autre homme. Car il est homme, est-il écrit, et qui pourra le connaître? Le sexe féminin ayant été l'obligé du sexe masculin, puisque la femme avait été tirée d'Adam, une vierge devient mère aujourd'hui indépendamment de l'homme et acquitte ainsi la dette d'Eve. Pour qu'Adam n'ait point sujet de s'enorgueillir d'avoir été l'origine de la femme, une femme met à son tour un homme au monde sans l'intervention d'un homme, attestant par ce prodige nouveau l'égalité des deux sexes. De plus, comme Adam ne souffrit aucunement de la disparition de la côte enlevée, ainsi la Vierge fut constituée temple vivant sans perdre sa virginité. Quand la côte lui eut été enlevée, Adam n'en demeura pas moins sain et sauf; la Vierge demeura également exempte de toute corruption lorsque l'enfant fut sorti de son sein. Dieu ne voulut pas se préparer ailleurs un temple, ni façonner un corps nouveau pour s'en revêtir, afin de ne pas faire injure à la race d'Adam. Comme le diable en séduisant l'homme en avait fait son instrument, le Créateur ne veut pas d'autre temple que la victime même du démon, afin que par cette union avec son créateur l'homme brisât toute relation et tout commerce avec l'esprit du mal. Toutefois, en se faisant homme, Dieu ne vient pas au monde tel qu'un homme ordinaire; sa naissance est digne d'un Dieu. S'il fût né d'un mariage ordinaire, comme je suis né moi-même, son incarnation eût été réputée une fable; mais, en prenant une vierge pour mère, en conservant son sein fermé, sa virginité sans tache, il fait de ce mystère, par ce qu'il a même d'étrange, l'objet d'une foi inébranlable. C'est pourquoi, si un Juif ou un Gentil me demande si le Christ, Dieu par nature, s'est fait homme contre les lois de la nature, je répondrai sans crainte affirmativement, et j'attesterai le sceau de l'inviolable virginité: c'est parce qu'il est Dieu qu'il triomphe des lois de la nature; c'est parce qu'il est l'auteur de la maternité et de la virginité qu'il est né de cette façon immaculée et qu'il s'est construit un temple de la manière mystérieuse qu'il a voulue. Dis-moi donc, ô Juif, la Vierge a-t-elle enfanté, ou non? Si elle a enfanté, reconnais cet enfantement extraordinaire; si elle n'a pas enfanté, pourquoi induire alors Hérode en erreur? Quand il te demandait où le Christ devait naître, tu lui as répondu: A Bethléem, ville de Juda. Connaissais-je donc le bourg ou le lieu de sa naissance? Savais-je la haute dignité de l'enfant nouveau-né? N'est-ce pas Isaïe qui a parlé de lui comme du Dieu véritable, en ces termes: « Elle enfantera un fils, et on l'appellera du nom d'Emmanuel? » *Isa.*, VII, 14.

N'est-ce pas vous, ingrats et ennemis, qui avez fait connaître la vérité? N'est-ce pas vous, scribes et pharisiens, tous observateurs scrupuleux de la loi, qui nous avez instruits de tout ce qui le concernait? Est-ce que nous possédons, nous, la langue hébraïque? N'êtes-vous pas, vous, les interprètes de l'Ecriture? Après que la Vierge fut devenue mère, et même auparavant, afin que ce texte ne parût pas cité uniquement en faveur du Christ, n'est-ce pas vous qui, interrogés par Hérode, avez invoqué le témoignage du prophète Michée à l'appui de votre langage? « Et toi, Bethléem, maison d'Ephratha, tu n'es pas la plus petite des villes de Juda; car de toi sortira le chef qui conduira mon peuple Israël. » *Mich.*, V, 2; *Matth.*, II, 6. Le prophète ne se trompait pas en disant: « De toi sortira...; » car il est sorti de vous pour venir dans le monde. Celui qui est se dévoile; mais celui qui n'est pas, il se fait ou se crée. Quant au Christ, il était, et il était auparavant, et il était de toute éternité; mais il était de toute éternité comme Dieu et conduisant le monde; aujourd'hui il vient à nous; en tant qu'homme il guide son peuple, en tant que Dieu il sauve l'univers. Oh! les complaisants ennemis, les bons et indulgents accusateurs! Ils nous montrent, sans y penser, à Bethléem le Dieu qui vient de naître; ils nous révèlent le Seigneur caché dans la crèche; ils nous le signalent, malgré eux, étendu dans une grotte; ils nous rendent, contre leur volonté, le plus précieux des services, ils nous dévoilent celui qu'ils voulaient dérober à nos regards! Oh! les maîtres insensés! ce qu'ils enseignent, ils l'ignorent; ils donnent aux autres du pain, et ils sont eux-mêmes dévorés par la faim; ils

leur donnent de l'eau, et ils sont consumés par la soif; ils enrichissent les autres, et ils sont eux-mêmes dans l'indigence.

Venez donc, fêtons ce jour; venez, solennisons cette fête. Célébrons-la d'une façon nouvelle, puisqu'il s'agit d'une naissance d'un genre complétement nouveau. Aujourd'hui les liens antiques ont été brisés, le diable a été confondu, les démons ont été mis en fuite, la mort a été détruite, le paradis ouvert, la malédiction effacée, le péché repoussé au loin, l'erreur chassée, la vérité ramenée, la doctrine de la piété répandue et propagée sur toute la terre, la vie des cieux transportée ici-bas; les anges sont mis en communication avec les hommes, et les hommes ont renoué sans crainte leurs relations avec les anges. Que dire enfin? Dieu est venu sur la terre, l'homme est monté au ciel; le ciel et la terre ont été ainsi confondus ensemble. Quoiqu'il soit tout entier dans le ciel, Dieu est venu sur la terre; et il est ainsi tout entier à la fois sur la terre et dans le ciel. Quand il était Dieu, il s'est fait homme, sans abdiquer sa divinité; quand il était Verbe impassible, il s'est fait chair, et il s'est fait chair pour habiter parmi nous. Dieu était, il n'a pas été fait; s'il s'est fait chair, c'est afin que la crèche reçût aujourd'hui Celui que le ciel ne pouvait contenir. Il est déposé dans une crèche, afin d'être allaité par une vierge-mère, comme un enfant, lui qui nourrit toutes les créatures. Le Père des siècles à venir, suspendu à des mamelles virginales, se laisse porter dans les bras d'une jeune fille, afin d'être plus aisément abordé. C'est à pareil jour que les mages se présentèrent et brisèrent avec le tyran; c'est à pareil jour que le ciel annonça par un astre l'avénement de son Maître, que Dieu assis sur la nuée légère de son corps vola vers l'Egypte, en apparence pour se dérober aux embûches d'Hérode, en réalité pour accomplir cette prophétie d'Isaïe: « En ce temps-là Israël se trouvera le troisième parmi les Assyriens; chez les Egyptiens, mon peuple sera béni dans la terre que le Seigneur des armées a bénie, disant: Béni soit mon peuple et celui qui habite en Egypte, et celui qui habite en Assyrie, et celui qui habite en Israël. » *Isa.*, XIX, 24-25.

Que dites-vous, ô Juif? Vous qui étiez le premier, vous voilà devenu le troisième? Les Egyptiens et les Assyriens ont passé devant vous, et Israël le premier-né se trouve maintenant le dernier? Oui, c'est ainsi: les Assyriens occupent le premier rang, car les premiers ils ont adoré le Christ en la personne des mages; après les Assyriens viennent les Egyptiens, parce qu'ils lui donnèrent l'hospitalité quand il fuyait les piéges d'Hérode; enfin vient Israël parce que, une fois sorti du Jourdain, le Sauveur fut connu des Juifs par l'entremise des Apôtres. En Egypte il entra et brisa tous les ouvrages faits de la main des Egyptiens, non d'une façon ordinaire, mais en semant la désolation en ce pays par l'extermination des premiers-nés. Aussi se présente-t-il aujourd'hui comme premier-né, et vient-il mettre un terme au deuil et à la douleur d'autrefois. Que le Christ soit qualifié de premier-né, l'évangéliste Luc le prouve dans le texte suivant: « Et elle mit au monde son fils premier-né, et elle l'enveloppa de langes et elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. » *Luc.*, II, 7. Il vint donc en Egypte pour mettre un terme à l'antique douleur: il apporta non des plaies, mais la joie avec lui; au lieu des ténèbres et de la nuit, il répandit la bienfaisante lumière du salut. Autrefois l'eau du fleuve égyptien avait été rougie du sang des enfants prématurément exterminés. Or, celui qui avait changé la couleur de ces eaux, entre en Egypte pour communiquer aux ondes du fleuve le privilége de communiquer le salut; par la vertu de son Esprit, il en purifie les souillures et l'impureté. Les Egyptiens avaient été châtiés, et dans leur démence ils avaient nié le Seigneur. Le Sauveur entre en Egypte pour inonder les âmes pieuses de la connaissance de Dieu; et il donne au fleuve le pouvoir de produire une moisson féconde de martyrs.

Mais les limites du temps qui m'est donné m'obligent à mettre un terme à mon discours, et à renvoyer à demain ce que j'avais encore à vous dire: seulement, avant de finir, qu'il me soit permis d'affirmer que le Verbe, qui était impassible par nature, s'est fait chair sans

éprouver aucun changement. Que dire, qu'avancer ? Je vois sous mes yeux un ouvrier, une crèche, un enfant, des langes, une vierge-mère, l'absence des choses les plus nécessaires, partout l'indigence, partout la pauvreté. Voyez-vous cette pauvreté source d'abondantes richesses? Voyez-vous comment, de riche qu'il était, le Fils de Dieu s'est fait pauvre pour notre amour, et comment, sans berceau ni couverture, il est étendu sur une crèche nue? O pauvreté source de notre richesse ! O trésors immenses cachés sous les apparences de la pauvreté ! Cet enfant couché dans la crèche ébranle l'univers; dans les langes dont il est enveloppé, il n'en brise pas moins les fers du péché; incapable encore de proférer un son articulé, par lui les mages ont été instruits et leur conversion provoquée. Encore une fois, quel langage tenir, en quels termes s'exprimer? Voilà un enfant que l'on enveloppe de langes, et que l'on pose dans une crèche ; près de lui se tient Marie, mère et vierge tout ensemble; il y a aussi Joseph, qui passe pour son père. Joseph est appelé le mari de la Vierge, et Marie sa femme, qualifications qui ne se concilient guère ensemble. Ne voyez en cela que les mots et non les choses.

Marie toujours vierge enfanta le Sauveur.

Joseph a épousé Marie ; mais le Saint-Esprit a couvert Marie de son ombre. C'est pourquoi Joseph dans le doute ne savait que penser de cet enfant. Il n'osait le qualifier d'adultérin ; il ne pouvait jeter cette injure à la face de son épouse ; il ne pouvait le reconnaître comme son propre fils; il ne savait en aucune manière l'origine et le mode de la naissance de cet enfant : dans cet embarras, un oracle lui fut apporté du ciel par la bouche d'un ange : « Ne crains pas, Joseph ; ce qui est né de Marie est le fruit du Saint-Esprit. » *Matth.*, I, 20. C'est l'Esprit-Saint, encore une fois, qui l'a couverte de son ombre. Pourquoi le Sauveur naît-il d'une vierge, et conserve-t-il avec un soin jaloux sa virginité? Le diable ayant autrefois trompé Eve encore vierge, Gabriel est chargé d'un message de bonheur pour Marie, vierge comme Eve. Mais, tandis qu'Eve séduite enfanta une parole qui produisit la mort, Marie après ce message de bonheur enfante le Verbe fait chair, qui vient nous donner la vie éternelle. La parole d'Eve montre le bois à l'occasion duquel Adam fut chassé du paradis; le Verbe qui est sorti de Marie nous a donné la croix par laquelle le larron fut introduit dans le paradis, pour remplacer Adam. Les Juifs, les Gentils et les hérétiques refusant de croire que Dieu ait engendré d'une façon incorporelle et en dehors de toute passion, le Sauveur naît aujourd'hui d'un corps passible; l'impassible reste uni à un corps passible, pour nous apprendre que, si en naissant d'une vierge il n'a pas porté atteinte à sa virginité, Dieu aussi a engendré un Dieu d'une façon digne de Dieu, sans que la sainteté de son être subît un écoulement ou un changement quelconque. Abandonnant leur Créateur, les hommes s'étaient fait des statues de forme humaine auxquelles ils rendaient le culte dû au Maître de l'univers : de son côté le Verbe divin apparaît aujourd'hui tout Dieu qu'il est sous la forme humaine, pour détruire le mensonge et attirer insensiblement à lui les hommages de l'humanité. Au Christ, qui a tiré de la sorte le bien du mal, gloire, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

DISCOURS DE SÉVÉRIEN

ÉVÊQUE DE GABALES

SUR

LA CRÉATION DU MONDE

AVANT-PROPOS

Les discours suivants, que le manuscrit du Vatican et plusieurs autres manuscrits donnaient comme des discours de saint Chrysostome, sont incontestablement de Sévérien, évêque de Gabales. Cosmas l'Egyptien en fournit dans sa Topographie chrétienne une preuve péremptoire; il y cite de longs fragments extraits des œuvres de Sévérien. Or, ces fragments se retrouvent exactement dans les discours qui suivent. Il ne faut pas y chercher l'éloquence des œuvres de Chrysostome, encore que Sévérien ait été sous ce rapport comparé par ses contemporains à notre grand orateur. Ce n'est pas de l'éloquence que nous offrent les discours sur la création; c'est plutôt du verbiage : l'ineptie, la futilité éclatent à chaque pas. Ainsi l'orateur prouve par le texte : « Voici l'os de mes os,... » qu'Adam avait l'esprit de prophétie, de la manière suivante : « Comment pouvait-il savoir qu'il avait des os, sans le secours de l'esprit prophétique, puisque ses os il ne les avait jamais vus? » De même, d'après lui, le premier homme fut nommé Adam, parce que les lettres de ce nom sont les premières des mots qui désignent en grec les quatre points cardinaux, ἀνατολή, orient; δύσις, occident; ἄρκτος, septentrion; μεσημβρία, midi. Ces discours ont été prononcés pendant le carême, ainsi que le donne à entendre, dans le premier, Sévérien lui-même.

DISCOURS I.

Du premier jour de la Création.

1. Il n'est point de sujet de piété qui ne produise l'édification de nos âmes, et c'est à procurer notre salut que concourent tous les enseignements de la religion. Le salut, voilà ce qu'opère la parole de Dieu, ce que recommande la loi de Moïse, ce que prêchent les langues spirituelles des prophètes, ce que proclament sans relâche les apôtres. Tout est pour nous, tout est en vue de nous, afin que, travaillant de toute façon à notre amendement, nous acquérions la vraie piété. Comme je le disais tout à l'heure, il n'est pas de livre saint qui n'ait pour but le salut de nos âmes. Or, ce livre sur la création du monde est le principe, la source et le fondement de tout ce que renferment la loi et les prophètes. Si un édifice ne peut pas subsister sans fondements solides, les diverses créatures

Dignité et utilité de la Sainte Ecriture.



ne sauraient non plus briller dans tout leur éclat si la création n'était point à l'origine. Je n'ignore pas que plusieurs de nos saints Pères ont traité ce sujet de la création du monde, qu'ils ont dit là-dessus de grandes et de belles choses, conformément à la mesure de grâce que leur dispensait l'Esprit saint. Quelque nombreuses, grandes et admirables qu'aient été leurs considérations, nous ne devons pas garder pour cela le silence, et ne pas exposer les pensées que nous suggérera la grâce du même Esprit. De même que nos prédécesseurs n'ont point gardé le silence par égard pour ceux qui les avaient précédés, de même nous ne le ferons pas davantage par égard pour les auteurs appartenant aux générations précédentes; d'autant plus que pour nous comme pour eux et pour leurs prédécesseurs, c'est une seule et même grâce qui nous confère la vertu de l'Esprit divin. « Toutes ces choses, est-il écrit, un seul et même Esprit les opère, lequel les répartit à chacun selon qu'il l'entend. » I *Cor.*, XII, 11. Donc, sans rejeter ce que nos pères ont pu dire, nous exposerons nos propres réflexions. Encore que leur œuvre soit grande et la nôtre petite, nous concourons tous à la construction d'un même édifice. Si une pierre considérable employée dans une construction vient à remuer, il suffit d'une petite pierre placée au-dessous pour la consolider; c'est ainsi que les enseignements de nos pères, auxquels se joignent nos faibles apports, assurent l'agrandissement de l'édifice de l'Eglise. Je supplie votre charité de considérer surtout le fond de notre discours; examinez, non si les pensées en sont nouvelles, mais si elles sont solides; car ce qui est vieux n'est pas toujours vrai pour cela, et ce qui est nouveau n'est pas par cela même toujours faux : en toute circonstance il faut rechercher si ce que l'on avance est une vérité ou une erreur. Ce que je vous demande, c'est de ne pas accepter sans contrôle notre langage, comme le ferait un ami, ni de le rejeter à cause de ce qu'il pourrait avoir d'étrange, comme le ferait un ennemi, mais de vous demander toujours si nos paroles expriment la vérité.

Plusieurs saints Pères ont parlé de la création du monde.

2. « Au commencement, Dieu fit le ciel et la terre. » *Genes.*, I, 1. Ce récit est l'ouvrage du législateur Moïse et une révélation de l'Esprit saint. Il raconte la création du monde opérée par la puissance de Dieu, et dont Moïse avait été instruit par une révélation et une grâce prophétiques. Car Moïse, dans ce livre, ne parle pas en historien, mais en prophète : ce qu'il affirme, il ne l'a pas vu; ce qu'il raconte, il n'en a pas été le témoin. Nous avons naguère distingué trois sortes de prophétie : l'une en parole, l'autre en œuvre, l'autre à la fois en œuvre et en parole : de même, nous en distinguerons aujourd'hui trois espèces particulières : l'une concernant le présent, l'autre l'avenir, la troisième le passé. Ainsi, tel prophète, par exemple Isaïe, n'assistait point aux faits accomplis du temps de Moïse; cependant, comme l'esprit de Moïse était en lui et les lui révélait, Isaïe en parlait en prophète. De même, quant à la prophétie concernant le présent : par exemple, lorsqu'en présence d'un prophète on cherche à lui cacher quelque pensée, et que le prophète le devine, comme il advint à Giézi, dont Elisée découvrit la pensée secrète et auquel il annonça l'avenir. Moïse a prophétisé touchant le passé, comme d'autres touchant l'avenir; et voilà pourquoi il faut écouter son récit, non comme une histoire ordinaire, mais comme une prophétie véridique, dont l'auteur est le Saint-Esprit même. Quel est le dessein du prophète? Moïse se propose deux choses, d'exposer une doctrine et de formuler des lois. Bien que législateur, il commence non par développer sa législation, mais par raconter la création. Et pourquoi veut-il tout d'abord nous montrer en Dieu l'auteur et le souverain de l'univers? C'est que, s'il n'avait pas montré d'abord en Dieu l'auteur du monde, il n'aurait pu établir son autorité comme législateur du monde : imposer des lois à ceux qui ne sont pas vos sujets, c'est de la tyrannie; tandis qu'il est naturel que l'on marque à ses sujets les règles qu'ils doivent suivre. Aussi l'évangéliste Jean n'expose-t-il la législation du Christ qu'après avoir établi sa souveraineté en ces termes : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Toutes les choses par lui ont été faites, et sans lui rien absolument

n'a été fait. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu. » *Joan.*, I, 1-11. Ce n'est qu'après l'avoir montré comme l'auteur et l'artisan de la création, qu'il le montre comme le docteur et le législateur universel.

On peut signaler dans Moïse un autre dessein. Le bienheureux prophète parle bien du ciel, de la terre, de la mer, des eaux et des êtres qui en sont sortis ; pourquoi des anges, des archanges, des séraphins, des chérubins, ne fait-il aucune mention? Parce qu'il voulait que sa législation fût en harmonie avec les circonstances dans lesquelles il vivait. Il connaissait trop bien ceux à qui elle était destinée, à un peuple récemment sorti d'Egypte et instruit des erreurs dont en ce pays le soleil, la lune, les étoiles, les fleurs, les fontaines, les eaux étaient le sujet. Laissant donc de côté la création des êtres invisibles, il ne s'occupe que des êtres visibles, afin d'enseigner à ceux qui les adoraient que ces êtres, loin d'être des dieux, étaient au contraire l'ouvrage d'un Dieu unique. Il n'y avait donc aucune nécessité de les entretenir des anges et des archanges; cela eût plutôt alimenté leur maladie. Si, quoiqu'ils ne les eussent point vus, les Hébreux parlèrent des anges, à plus forte raison, si on les eût entretenus des anges et des archanges, les eussent-ils pris pour des dieux. Il s'occupe donc du ciel, de la terre, des eaux, des montagnes et de tous les êtres qui les peuplent, afin de conduire ses auditeurs de la connaissance des choses visibles à celle de l'Invisible, de l'œuvre à l'Auteur. Telle fut également la façon d'agir des trois enfants à Babylone. Se trouvant au milieu d'un peuple ennemi de Dieu, dans un pays où le Dieu véritable était inconnu et les idoles adorées, ils chantaient parmi les flammes de la fournaise : « Œuvres du Seigneur, bénissez le Seigneur. » *Dan.*, III, 57. Pourquoi ne disaient-ils pas : Anges, cieux, terre, feu, froids, eaux, chaleurs, etc. ; pourquoi ne pas énumérer toutes les parties de la création entière ? Pour purifier toutes les créatures, tous les ouvrages du Créateur, et ne pas laisser une étincelle d'impiété. C'est ainsi que Moïse, dans le texte cité, voulant extirper du milieu des Juifs toutes les erreurs de l'Egypte, rappelle que le ciel et la terre ont été créés, afin de mettre ainsi en regard les œuvres et leur auteur. « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. »

3. Prêtez-moi ici votre attention : une chose me frappe, c'est que Jean et Moïse commencent de la même manière. « Au commencement Dieu créa, » dit celui-ci ; « au commencement était le Verbe, » dit celui-là. Langage opportun dans un cas, extrêmement précis dans l'autre. S'agit-il de la création, Moïse emploie le terme : « fit ; » s'agit-il du Créateur, l'Evangéliste dit : « était. » Or, il existe évidemment une notable différence entre ces expressions, « fit » et « était. » « Au commencement Dieu fit. — « Au commencement était le Verbe. » Dieu est, les créatures sont faites, comme le marque très-pertinemment l'Evangéliste. C'est du Sauveur qu'il dit : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Cela était au commencement. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. » Jusqu'à six fois l'écrivain sacré répète le mot « était, » pour bien faire comprendre l'être de Dieu. Après avoir annoncé celui qui était, et être arrivé au serviteur, après avoir parlé de Jean, il ajoute : « Il s'est fait homme. » Il était Dieu, et il s'est fait homme. Si l'on osait s'exprimer au sujet du Sauveur dans ces termes : Le Sauveur lui aussi a été fait, on l'assimilerait à la terre. Appliquez-vous, je vous en prie. Si un hérétique parle de la sorte : Le Christ a été fait, il n'était pas avant d'être fait, en quoi le Fils l'emporterait-il sur la terre ? Car Moïse dit également : « La terre était. » Si donc on entend ces mots : « Au commencement était... » d'une création véritable, et non d'une nature éternelle, le Sauveur ne sera pas de meilleure condition que la terre. Et le Verbe Dieu était, et la terre était : seulement l'un était au commencement, n'ayant point été fait, existant de toute éternité ; tandis que la terre avait été créée. En effet, l'historien n'a pas dit : La terre était, avant d'avoir dit : « Au commencement Dieu fit le ciel et la terre. » Il a commencé par mettre : « Dieu fit, » avant de mettre : « était. » Nous savons bien, mes frères,

Réfutation des Ariens et des Anoméens.

que ces considérations subtiles sont peu goûtées de plusieurs ; mais il convient que dans les jours de jeûne, alors que les âmes sont plus vigilantes, on s'entretienne de sujets plus élevés.

« Au commencement était... ; au commencement Dieu fit... » Je me suis proposé, en faisant ressortir l'identité de ces deux débuts : « Au commencement... au commencement, » de vous montrer qu'il n'y a pour la religion qu'une seule et même source, et que la même lumière qui a conduit le législateur a éclairé aussi le théologien. Les deux Testaments sont frères ; ils sont issus du même père, et c'est pour cela qu'ils s'expriment dans les mêmes termes. C'est à peu de chose près la même physionomie, ce sont les mêmes traits. De même que l'on note de nombreux points de ressemblance entre deux frères, auxquels le même père a donné le jour ; de même des rapports étroits unissent les deux Testaments, dont l'origine est la même. Dans l'Ancien Testament, la loi a paru d'abord, suivie par les prophètes ; dans la grâce nouvelle, l'Evangile précède et les apôtres suivent. Là nous trouvons douze prophètes, à savoir, Osée et les autres ; puis les quatre fameux, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel. Le Nouveau Testament nous offre, de son côté, douze apôtres et quatre Evangélistes. C'est à des frères que la voix de Dieu dans l'Ancien Testament se fait entendre ; car Moïse et Aaron furent les premiers chargés de promulguer les volontés du Seigneur : de même, dans l'Evangile, les premiers qui furent appelés étaient Pierre et André. Là il n'y avait qu'une grâce ordinaire, ici une grâce deux fois plus précieuse. Là deux frères furent appelés, Aaron et Moïse ; ici deux frères à deux reprises, Pierre et André, Jacques et Jean. C'était le dessein du Sauveur de nous offrir une image de la charité selon l'Esprit saint, et de nous rendre frères à la fois par le sentiment et par l'esprit : en conséquence il prend pour fondement la nature ; il y joint les entrailles de l'humanité, et là-dessus il bâtit les fondements de son Eglise. Dans l'Ancien Testament, le premier miracle qui apparaît est le changement des eaux d'un fleuve en sang ; le premier miracle que nous voyons dans le Nouveau est le changement de l'eau en vin. Mais comme ce n'est point le moment de pousser jusqu'au bout ce parallèle, nous reprendrons le sujet proposé. « Au commencement, Dieu fit le ciel et la terre. » En six jours Dieu fit toute chose. Toutefois, il existe une différence profonde entre le premier jour et les suivants : le premier jour, Dieu tira tout du néant ; à partir du deuxième jour, il ne tira plus rien du néant, et il se contenta de modifier comme il l'entendait les éléments créés le premier jour. Maintenant à vous qui désirez vous rendre compte de ce que l'on dit, d'y donner votre assentiment, si vous y découvrez la vérité ; à vous de l'incriminer, au contraire, si vous n'y découvrez pas le vrai, et je répondrai à vos attaques, d'autant plus qu'il m'est extrêmement facile de me justifier.

Les deux Testaments sont frères.

4. Le premier jour donc, le Seigneur créa la matière des créatures ; les autres jours il leur donna leur forme et leur parure. Par exemple, il fit le ciel qui auparavant n'existait pas, non pas le ciel actuel, mais le ciel qui est au-dessus ; car l'autre, il le fit le deuxième jour. Il fit le ciel supérieur duquel David chantait : « Le ciel du ciel est au Seigneur. » *Psalm.* CXIII, 16. Ce ciel forme en quelque façon l'étage supérieur au firmament. De même que dans toute maison à deux étages, il y a un étage intermédiaire ; de même dans cet édifice qui est le monde, le Créateur a disposé ce ciel comme un étage intermédiaire, et il a mis au-dessus les eaux ; d'où ce passage de David : « C'est vous qui couvrez d'eau sa partie supérieure. » *Psalm.* CIII, 3. Ainsi, Dieu fit le ciel qui n'était pas auparavant, la terre qui n'existait pas davantage, de même que les abîmes, les vents, l'air, le feu et l'eau. Le premier jour, la matière de tout ce qui parut ensuite fut créée. Ici l'on se récriera certainement : Oui, dira-t-on, il est écrit que Dieu fit le ciel et la terre ; mais il n'est pas dit qu'il ait fait l'eau, l'air et le feu. Et d'abord, mes frères, par cela seul qu'il est question du ciel et de la terre, il est question de ce qu'ils renferment. De même qu'en disant : « Dieu fit l'homme d'un peu de poussière empruntée à la terre, » *Genes.*, II, 7, l'Ecriture indique tout l'homme évidemment, encore qu'elle n'énumère pas ses membres et

qu'elle n'ajoute pas : Dieu fit les yeux, les oreilles, le nez; toutes ces parties étant suffisamment comprises dans la notion d'homme; de même en disant que Dieu fit le ciel et la terre, elle embrasse tout, et elle indique suffisamment la création des ténèbres et des abîmes. « Les ténèbres étaient sur la face de l'abîme. » *Genes.*, I, 2. Abîme désigne ici les grands amas d'eau. Or, que les abîmes aient été créés, l'Ecriture l'affirme dans ce passage : « ... Avant qu'il formât les abîmes, avant qu'il créât la terre. » *Prov.*, VIII, 24-26. Par conséquent, les abîmes ont été créés. Quant à la création de l'air, écoutez ceci : « Et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. » *Genes.*, I, 2. Il ne s'agit pas ici de l'Esprit saint, car on ne met pas ensemble le créé et l'incréé; il s'agit du mouvement de l'air. Nous lisons à propos du prophète Elie, « qu'il obscurcit le ciel par des nuages et par l'esprit, » III *Reg.*, XVIII, 45, à savoir par le vent; ainsi présentement, le mot esprit désigne l'air. Reste à montrer la création du feu.

« Dieu dit: Que la lumière soit, » *Genes.*, I, 2, et le feu dès lors fut créé. Le feu de la terre n'est pas le seul qui existe; les puissances d'en haut sont de feu également, et il y a d'étroits rapports entre le feu d'en haut et celui d'ici-bas. Cependant, pourquoi l'un s'éteint-il et non pas l'autre? Dieu a fait esprits les anges, esprits aussi nos âmes; seulement nos âmes sont unies à des corps, tandis que les anges n'ont point de corps. Or, ce que nous remarquons dans nos âmes et dans les anges se remarque pareillement dans le feu; celui d'en haut est séparé de la matière, celui d'en bas en est inséparable; celui d'en haut se rapproche de la nature angélique comme nos âmes elles-mêmes; car, si les anges sont spirituels, nos âmes sont spirituelles, conformément à ces mots des trois enfants : « Bénissez-le, esprits et âmes des justes; » *Dan.*, III, 86; et à ces autres : « C'est lui qui fait de ses anges des esprits. » *Psalm.* CIII, 4. Mais l'âme ne se révèle qu'au moyen du corps, de même que le feu au moyen d'étoupes, de sarments ou de toute autre matière inflammable. Quant à savoir si ce feu est d'une nature étrangère, les faits eux-mêmes l'indiquent : bien des fois, effectivement, on se servira de la chaleur du soleil pour allumer du feu, et on en obtiendra ; or, si le feu céleste était d'une nature différente, comment pourrait-il nous communiquer le feu terrestre? Du reste, il y a dans le ciel une telle quantité de feu immatériel que, le Sinaï étant un jour couvert de flammes, évidemment le Seigneur avait détaché de ce feu immatériel une parcelle pour la donner en spectacle, puisque ces flammes n'étaient entretenues par aucun aliment. Aussi Moïse disait-il : « Le Seigneur a fait entendre du haut du ciel sa voix, et il a montré ses trésors de feu, » *Deut.*, IV, 36; déclarant par là combien le feu du Sinaï était peu de chose en comparaison. Conséquemment, les étoiles, la foudre, le soleil, la lune, ne sont que feu, et feu d'une nature analogue à celle du feu terrestre. Il n'y a pas jusqu'aux mots par lesquels la foudre et les astres sont désignés, qui ne participent à cette ressemblance naturelle, ἀστραπή et ἀστέρες, ἀστραπή et ἄστρα. A l'appui de cette affinité entre l'éclair et le feu, le Sauveur disait en son Evangile : « L'œil est le flambeau du corps; si votre œil est net, votre corps sera dans la lumière. » *Matth.*, VI, 22. Et ailleurs il ajoute : « De la sorte, ce flambeau vous illuminera par son éclair, » *Luc.*, XI, 36, appelant éclair de flambeau la clarté qu'il projette.

Le soleil, la lune et les étoiles ne sont que du feu analogue au feu de la terre.

5. Tout donc a été fait; le feu a été fait, les abîmes aussi, les vents aussi, les quatre éléments aussi, à savoir la terre, le feu, l'eau, l'air. Ce qu'il a omis de désigner, Moïse l'exprime plus tard d'une étrange façon : « En six jours, dit-il, Dieu fit le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment. » *Exod.*, XX, 11. Car, de même qu'il n'a pas nommé tous les membres du corps, de même il n'a pas énuméré toutes les créatures, bien qu'elles aient été faites en même temps que l'univers. Si le feu n'eût point été donné à la terre, on n'extrairait pas aujourd'hui le feu soit de la pierre, soit du bois, le frottement du bois faisant jaillir la flamme. Soutenez votre attention. « Les ténèbres étaient sur la face de l'abîme. » *Genes.*, I, 2. Le Seigneur a donc créé les ténèbres? demanderez-vous. Il s'agit, je le sais, d'une question difficile; mais puisque nous

Le frottement du bois fait jaillir la flamme.



sommes en présence d'une assemblée dont une partie écoute avec bienveillance et dont une autre serait bien aise de nous surprendre en défaut, il est indispensable d'examiner ce texte, afin de ne pas donner peu, après avoir promis beaucoup. D'où viennent donc les ténèbres? Dieu ne les a pas faites, dit-on; il n'est l'auteur ni des ténèbres, ni de l'obscurité. Et d'abord, que sont les ténèbres? L'ombre du ciel, répondent quelques-uns. Quand le ciel supérieur fut créé, disent-ils, comme les astres n'existaient pas encore, la terre se trouva dépouillée de tout et les ténèbres envahirent tout. Mais le ciel supérieur était lumineux et non voilé de ténèbres; et s'il n'y avait point alors le soleil, la lune, les étoiles, il resplendissait suffisamment par lui-même; et, comme il se déployait au-dessus de la terre, et qu'il brillait sur elle et l'éclairait de sa lumière, les ténèbres ne pouvaient venir de ce côté. Voici quel est mon sentiment : la terre étant couverte entièrement par l'eau, des brouillards et des vapeurs obscures devaient s'amonceler au-dessus des eaux, comme il arrive aujourd'hui encore au-dessus des fleuves; ces vapeurs interceptaient la lumière, formaient des nuées, lesquelles en s'épaississant produisaient les ténèbres. Que les nuages produisent de l'obscurité, l'Ecriture l'affirme en ce passage : « Et le ciel fut obscurci par les nuages. » III *Reg.*, XVIII, 45.

Il ne faut pas cependant passer sous silence les fables des hérétiques. Quelques-uns d'entre eux ont osé dire que les ténèbres c'était le diable, et l'abîme les démons. Lorsque Dieu dit : « Que la lumière soit, » c'est du Fils qu'il parlait. En sorte que non-seulement il est son égal en dignité, mais qu'il est même plus ancien. Cette fable impie ne méritait assurément pas la peine d'être rapportée; si nous en avons parlé, c'est pour que vous soyez au courant de ce qui a été dit. Les ténèbres étaient donc alors produites par les nuages. De même les ténèbres d'Egypte ne venaient point de la nuit, mais de l'obscurité qui avait pris la place du jour. De même encore sur le Sinaï, les ténèbres dont il fut couvert provenaient non de la nuit, mais de l'obscurité produite par les nuages. De même enfin les ténèbres qui couvrirent la terre lorsque le Christ était sur la croix, tenaient à l'interposition d'un obstacle entre la terre et la lumière, et non à l'arrivée de la nuit. Il ne faut donc pas toucher sans y réfléchir aux textes sacrés.

« Et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. » *Genes.*, I, 2. Le terme *esprit* désigne ici le vent, comme dans ce passage : « Par la violence de votre esprit, vous briserez les navires de Tharsis ; » *Psalm.* XLVII, 8; passage où le mot *esprit* signifie clairement le mouvement des airs. Car n'imaginez pas que l'air soit une chose et le vent une autre ; c'est l'agitation de l'air qui produit le vent, comme le prouve l'expérience. Il suffit d'un peu de linge pour agiter l'air, et, en l'agitant, produire le vent. C'est pour montrer que le vent n'est que l'air mis en mouvement, que l'écrivain sacré emploie l'expression « était porté sur... » Etre porté au-dessus du monde est, en effet, une chose qui caractérise le vent. « Dieu dit : Que la lumière soit. » Pourquoi Moïse n'a-t-il pas ajouté : « Dieu dit : Que le ciel soit, que la mer soit ; » pourquoi dans un cas : « Dieu fit, » et dans l'autre : « Dieu dit ? » Chez nous, la parole précède toujours l'action ; nous disons d'abord ce que nous voulons faire, et puis nous le faisons. C'est que Dieu commence par agir ; c'est que le monde a été fait en moins de temps qu'il n'en faut pour prononcer n'importe quelle parole. Le Seigneur crée-t-il par sa puissance la matière, Moïse met : « Dieu fit. » Le Seigneur veut-il seulement embellir son œuvre, — et la lumière en est le principal ornement, — alors Moïse emploie des termes en rapport avec ce dessein. Le premier de ces ouvrages étant la lumière, et le dernier l'homme, Dieu fait le premier par sa parole, et le dernier de ses propres mains, commençant ainsi et terminant par la lumière.

6. Comment l'homme est-il lumière ? Le voici : La lumière est ce qui rend les choses visibles. Or, l'homme est la lumière du monde. A peine y est-il entré qu'il a fait briller à vos regards la lumière de l'art, la lumière de la science. La lumière nous révèle le blé ; l'intelligence de l'homme en fait du pain : la lumière nous révèle

le raisin, l'intelligence transforme le jus du raisin en vin : la lumière nous montre la laine; l'intelligence la transforme en vêtements : la lumière nous montre la montagne; l'intelligence en extrait le diamant. Le Sauveur n'appelle-t-il pas ses apôtres une lumière, quand il leur dit: « Vous êtes la lumière du monde? » *Matth.*, v, 14. Pourquoi les appelle-t-il de la sorte? Ce n'est pas seulement pour leur faire honneur, c'est de plus pour fortifier l'espérance de la résurrection. De même que la lumière, en disparaissant le soir, ne s'évanouit pas, et qu'elle se montre de nouveau après avoir été quelque temps cachée; de même l'homme ne se couche dans le sépulcre, au soir de sa vie, que pour participer au grand bien de la résurrection. « Que la lumière soit. » Moïse affirme le fait de la création; quant au mode, il ne l'indique pas, il ne l'a même pas su. Que la lumière ait été faite, je le sais à n'en pas douter, nous dit-il; comment a-t-elle été faite, c'est un point que je ne connais pas. Aussi le Sauveur disait-il à ses Apôtres : « Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments que le Père a marqués dans sa puissance. » *Act.*, I, 7. S'il ne nous appartient pas de connaître ces temps et ces moments, comment la raison humaine pourrait-elle comprendre le Souverain du temps et le Créateur des siècles? « Dieu dit : Que la lumière soit; et la lumière fut. » *Gen.*, I, 3. O puissance toute sainte et sans bornes! O prodiges ineffables! « Et la lumière fut. Et Dieu appela jour la lumière, et les ténèbres nuit. » *Ibid.*, 5.

Pourquoi ce nom de jour, ἡμέρα? Le mot ἥμερον sert à désigner tout ce qui est riant et aimable; de là le nom de ἡμερότης pour désigner la bienveillance et de ἥμερα donné aux animaux domestiques. « Et Dieu appela jour la lumière, et les ténèbres nuit. » Pourquoi nuit? Parce que la nuit rappelle l'homme à la pensée de la mort, dont le sommeil est l'image. Apprends, ô homme, ce que tu es. Tu es mortel, asservi à la loi du sommeil; pourquoi te préoccuper de ce qui est au-dessus de toi? La nuit, c'est la componction; et voilà pourquoi David a dit : « Ce que vous dites dans vos cœurs, pleurez-le avec componction sur votre couche. » *Psalm.* IV, 5. En vérité, pendant la nuit, l'homme est étendu dans un état qui n'est ni la vie ni la mort? Demandez à l'hérétique : En quel état se trouve-t-il? Est-il mort ou vivant? S'il vous répond, vivant : comment se fait-il, objectez-lui, qu'il n'entende ni parler ni marcher? Et, s'il répond qu'il est mort, observez ceci : cependant il respire; or, ce qui respire n'est pas mort. D'un autre côté, ce qui ne sent pas n'étant pas vivant, il s'ensuit que vous ne vous comprenez pas vous-même, et que vous vous préoccupez de ce qui est au-dessus de vous. Mais en voilà bien assez sur le premier jour; voici le soir. Quelque difficile qu'en fût l'explication, nous avons exposé de notre mieux ce qui se rapporte au premier jour. Aux fidèles d'approfondir ce qui leur a été dit, et d'en rechercher la suite.

7. Pour nous qui sommes les nourrissons du jeûne sacré, et qui au milieu des privations corporelles goûtons les délices célestes, appliquons-nous à observer la sainte abstinence. « Sanctifiez le jeûne, » est-il écrit. *Joël*, I, 14. Est-ce nous qui le sanctifions, ou est-ce lui qui nous sanctifie? C'est pour que nous l'observions saintement que le prophète s'exprime de cette manière. De même, lorsque dans nos prières nous disons : « Que votre nom soit sanctifié, » *Matth.*, VI, 9, nous ne prions pas en faveur du nom divin, lequel au contraire est la source de toute sainteté; mais, parce que ce nom nous a été appliqué, puisque l'on nous appelle chrétiens, du nom même du Christ, nous disons : « Que votre nom soit par nous sanctifié. » Tout doit être saint pour celui qui est saint; les choses qui ne sont point saintes n'ont pas d'accès auprès de Dieu; car Dieu est saint, et il aime à se reposer au milieu des saints. Le ciel qu'il habite est lui-même saint : « Il l'exaucera du haut de son ciel qui est saint, » dit le Psalmiste. *Psalm.* XIX, 7. Les anges aussi sont saints, selon ce mot évangélique : « Le Fils de l'homme viendra dans sa gloire avec ses saints anges. » *Marc.*, VIII, 38. La terre sur laquelle Dieu est honoré est sainte. « Il viendra détruire son alliance sur la terre sainte qui lui appartient. » David parle des saints parvis du Seigneur : « Adorez le Seigneur dans ses saints parvis. » *Psalm.* XCV, 9.

Comment le jeûne est-il sanctifié?



Isaïe qualifie de saint le temple de Dieu. « Votre temple est saint, est-il dit encore, et admirable d'équité. » *Psalm.* LXIV, 5-6. Les brebis qu'on lui offrait en sacrifice sont également qualifiées de saintes, bien que dépourvues de raison : « Comme vos saintes brebis dans Jérusalem. » Le Testament est saint. « Et il confirmera avec plusieurs son saint Testament. » *Ezech.*, XXXVI, 38. Jérusalem était appelée la ville sainte : «... Et sur la sainte cité de nos pères, Jérusalem. » *Dan.*, IX, 24-27. Encore une fois, rien n'approche de Dieu qui ne soit saint; voilà pourquoi l'Apôtre parle de « la sainteté sans laquelle personne ne verra Dieu. » *Hebr.*, XII, 14. Nous nous sommes abstenus du pain, abstenons-nous de l'iniquité. Vous ne mangez pas de pain; ne dévorez pas non plus les entrailles du pauvre, de crainte que Dieu ne dise aussi de vous : « Ils dévorent mon peuple comme ils dévoreraient du pain. » *Psalm.* XIII, 4. Vous ne buvez pas de vin; que la colère ne vous enivre pas davantage, afin que le législateur ne vous applique point ce texte : « Leur fureur les rend semblables au serpent; — leur vie est l'écume des dragons. » *Psalm.* LVII, 5; *Deut.*, XXXII, 33. Lorsque vous avez opprimé et contraint le pauvre de gémir, il a été trouvé mangeant devant Dieu le pain de ses larmes; et de là ce que dit le Seigneur : « Vous inondiez de larmes mon autel. » *Malach.*, II, 13. Est-ce que Dieu s'emporte contre ceux qui pleurent devant son autel, lui qui a dit : « Prêtres, entrez et pleurez? » *Joël.*, I, 3. Non, Dieu ne s'emporte pas contre ceux qui pleurent, mais parce qu'il voit devant son autel des opprimés, des orphelins et des veuves. Pour montrer que c'est d'eux qu'il s'occupe, il ajoute : « ..... Avec larmes, gémissements et douleur. » *Joël.*, II, 12.

Nous devons également jeter un coup d'œil sur les offrandes. Devant nous se présente l'aliment de l'âme, la divine parole. Si le jeûne sanctifie le corps, la privation de nourriture cause la perte de l'âme. Que le corps jeûne quant aux péchés; que l'âme au contraire se repaisse des divins enseignements. Vous ne pouvez pas manger en même temps le pain du Christ et le pain des larmes; c'est Paul qui vous le dit : « Vous ne pouvez pas vous asseoir à la table du Christ et à la table des démons. » I *Cor.*, X, 21. Que celui qui jeûne s'abstienne donc de nourriture, mais surtout qu'il s'abstienne du péché. Tous les jours les anges notent ceux qui se proposent de renoncer à l'avarice, à l'impureté, à l'iniquité. Ces jeûnes, les anges en tiennent compte et Dieu les renferme dans son trésor. De même que les officiers chargés de recevoir les suppliques adressées à l'empereur, lui communiquent toutes leurs informations; ainsi les anges dénoncent au Seigneur tout ce qui se passe, non certes pour lui apprendre ce qu'il ignore, mais pour remplir les devoirs que leur rang dans la création leur impose. A mon avis, celui qui ne jeûne pas est incomparablement au-dessus de celui qui, tout en jeûnant, commet l'iniquité; ce que je dis, non pour déprécier le jeûne, mais pour recommander la piété. Ce n'est pas un mal en soi que de manger; c'en est un de pécher. Aussi le Seigneur a-t-il dit d'un juste : « Est-ce que ton père, tout en prenant de la nourriture, ne faisait point ma volonté? — Le quatrième, le cinquième, le dixième jeûne seront pour vous un sujet de joie, de contentement et de fête; seulement aimez la vérité. » *Zach.*, VIII, 19. La lumière sensible a lui pour proclamer l'auteur de la lumière. Le soir est venu mettre un terme à la course du jour. Bon a été le principe; qu'il en soit de même de la fin. Ne repoussez pas la vérité; prêtez l'oreille à ce conseil de David : « A la fin, ne vous donnez point à la corruption. » *Psalm.* LXXIV, *titul.* Que le Dieu de la lumière qui nous éclaire nous illumine par sa parole, sa loi et sa foi, par la justice et la chasteté; en Jésus-Christ Notre-Seigneur, par lequel et avec lequel gloire soit au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS II.

Du second jour de la création. — Réponse à cette objection faite à l'orateur, qu'il ne fallait pas que les chrétiens ajoutassent au cantique : Saint, Saint, Saint, les mots : « Dieu des armées. »

1. La parole de Dieu réveille au fond de l'âme

les désirs ; tel qu'un flambeau, en l'inondant de joie, elle éclaire la raison, illumine l'entendement, efface les péchés, et porte la lumière au milieu des pensées. Telle est la divine parole ; ce que fait pour le fer la pierre à aiguiser, la divine parole le fait pour notre âme. L'action de la pierre sur le fer n'est point bornée à une seule chose : elle le dépouille d'abord de la rouille; puis elle l'amincit, elle l'affile, elle lui donne de l'éclat, de la propreté, du brillant, du tranchant. De même la parole divine dépouille elle aussi l'âme de la rouille du péché, et lui communique de la pénétration, de la perspicacité et de l'éclat ; car elle veut que nous soyons resplendissants, selon ce mot de l'Apôtre : « Soyez dans le monde comme des flambeaux, portant en vous la parole de vie. » *Philipp.*, II, 15-16. Dieu veut que nous ayons de la pénétration. « La parole de Dieu, est-il écrit, est vivante, agissante et plus pénétrante que n'importe quel glaive à deux tranchants. » *Hebr.*, IV, 12. Dieu ne veut pas que nous soyons appesantis, mais que la subtilité caractérise nos pensées et notre intelligence. Il n'y a rien de commun entre les instincts grossiers et la divine parole ; la subtilité la rapproche au contraire de la loi du Seigneur. Aussi l'Ecriture disait de ces âmes épaissies : « Israël a mangé, et il s'est rassasié ; appesanti, épaissi, engraissé, il a abandonné Dieu son créateur. » *Deuter.*, XXXII, 15. Puisse la divine parole éclairer nos âmes, surtout en présence de ce jeûne sacré qui, en réduisant nos corps, ravive nos sentiments. En effet, le jeûne est le père de toute sainteté, le principe de la piété véritable. Il ne s'agit pas de savoir comment nous jeûnons, mais si la piété anime notre jeûne. Bien des personnes jeûneront à cause d'une nécessité publique ; et ce jeûne, il ne leur en sera point tenu compte ; c'est l'intention et non la nécessité qui mérite récompense. Moïse était dans cette sainte disposition lorsque, sur la montagne, il recevait la loi, et qu'il était instruit de la création.

Nous avons dit hier que Dieu, ayant à donner la loi par l'entremise de Moïse, se révèle comme créateur, avant de se poser comme législateur. Comment les Juifs eussent-ils cru en Dieu, créateur du ciel, de la terre et de tout ce qui existe, s'ils n'avaient eu sous les yeux, en Egypte, les miracles qui dénotaient en lui le Créateur de l'univers ? Nous enseignons, nous, pour persuader ; Dieu persuade pour enseigner. Moïse devait, je le répète, présenter le Seigneur comme ayant donné l'existence au ciel, à la terre, à la mer, à tout ce qui y est contenu ; et voilà pourquoi, si le Seigneur n'eût opéré des prodiges en Egypte, et n'eût ainsi prouvé sa puissance créatrice, le peuple n'eût point ajouté foi à la parole de son chef. Moïse étend ses mains vers le ciel, et en fait descendre la grêle et le feu ; cet acte de ce fidèle serviteur apprend au peuple que la droite du Tout-Puissant a dû établir le ciel et la terre sur des bases inébranlables, puisqu'il suffit d'un bras mortel mis en mouvement par la parole divine, pour répandre le trouble dans les airs et bouleverser le monde. Il faut, pour ébranler l'univers, lui avoir donné l'existence. Il fallait montrer encore en Dieu le créateur de la terre : Moïse étend sa main sur la terre, et les moucherons paraissent. Il fallait montrer en Dieu le créateur du feu : Moïse prend une étincelle dans une fournaise, la jette, et aussitôt les Egyptiens voient leur corps se couvrir d'ulcères brûlantes comme le feu. Il fallait montrer en Dieu le créateur de l'eau : Moïse changea l'eau en sang. Il fallait montrer en Dieu le créateur de la mer : et la mer se dresse comme un rocher, et le peuple passe à travers ses flots. Ainsi Moïse commence à établir par les faits sa souveraineté en Dieu, afin d'affirmer ensuite en paroles la puissance créatrice.

2. Le Sauveur aussi dans l'Evangile commença par opérer des prodiges avant que d'exposer sa doctrine. Le premier miracle est le changement de l'eau en vin ; et avant de l'accomplir il ne paraît pas avoir jamais enseigné ; il convenait que les œuvres fussent les premières et que la parole ne vînt qu'après. C'est pourquoi l'écrivain sacré s'exprimait comme il suit : « Je vous ai d'abord, ô Théophile, entretenu de tout ce que Jésus se mit à faire et à enseigner. » *Act.*, I, 1. Comment le divin Maître aurait-il affirmé qu'il était le créateur de l'univers, s'il n'eût commencé par ouvrir les yeux de l'aveu-

gle? On n'eût point ajouté foi à cette parole qu'il prononçait : « Je suis la lumière du monde. » *Joan.*, IX, 5. S'il n'eût point ressuscité Lazare, ses auditeurs ne l'eussent pas cru quand il disait : « Je suis la résurrection et la vie. » *Joan.*, XI, 25. S'il n'eût oint les yeux de l'aveugle d'un peu de poussière détrempée avec de la salive, on n'aurait point cru qu'il avait formé vraiment le corps d'Adam d'un peu de terre. S'il n'avait point marché sur les eaux, il n'eût point passé pour le maître de la mer ; s'il n'avait point imposé silence aux vents, on n'eût point vu en lui le maître des éléments ; car les disciples étaient frappés de stupeur, et ils se disaient : « Quel est donc celui auquel obéissent les vents et la mer ? » *Matth.*, VIII, 27. Il leur fait donc voir en premier lieu les éléments soumis à sa voix, et ensuite seulement il enseigne que toutes les choses ont été faites par lui. Il fallait montrer la créature exécutant ses ordres pour faire accepter sans hésitation le mot de Jean l'évangéliste : « Toutes les choses ont été faites par lui. » *Joan.*, I, 3. Comment les apôtres ont-ils pu persuader au monde la vérité de cette doctrine sur le Verbe de Dieu, créateur, sauveur, source de toute sagesse et de toute doctrine ? C'est que la langue des apôtres, c'étaient les miracles ; la bouche des apôtres, c'était un mort ressuscité, un paralytique rendu au mouvement. Que leurs miracles aient eu pour conséquence la foi, l'Ecriture l'atteste quand elle dit : « Des prodiges et des miracles extraordinaires étaient opérés au milieu du peuple par la main des apôtres. Et tout le monde était dans la stupéfaction, et le nombre des hommes et des femmes fidèles augmentait chaque jour. » *Act.*, V, 12-14 ; II, 7.

Les miracles ont pour conséquence la foi.

Ainsi l'éclat des miracles précédait celui de la doctrine. Pareillement sous la loi, les miracles d'Egypte avaient précédé, afin de prouver le Dieu créateur de l'univers. Mais Dieu, dont la bonté est sans mesure, ne voulut pas être seul glorifié ; il communiqua une partie de sa gloire à Moïse lui-même. Et de même que les œuvres divines montrent ce que Dieu est, de même la gloire communiquée à Moïse fit voir ce qu'il était. Au moment où celui-ci va descendre de la montagne, portant entre ses mains les tables de la loi, Dieu ne veut pas que l'on voie en lui un mortel ordinaire ; en conséquence il fait resplendir son visage, suppléant par l'abondance de la grâce à la faiblesse de la nature. Il était naturel de penser qu'un homme ainsi glorifié ne pouvait être éloigné de Dieu. De la même manière, le Sauveur fit resplendir la face d'Etienne, le premier martyr. Et pourquoi rendit-il sa face éblouissante ? On allait le lapider comme blasphémateur parce qu'il avait dit : « Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu ; *Act.*, VII, 55 ; et alors le Seigneur couronna son visage d'une gloire angélique, enseignant à ces malheureux que les prétendus blasphèmes dont on l'accusait étaient le principe de sa gloire.

Nous avons dit hier que le Seigneur avait tiré du néant tout ce qui existe. Chose admirable, non-seulement les œuvres de Dieu prouvent qu'il est l'auteur de l'univers, mais de plus elles confondent l'impiété des hérétiques. Je leur demanderais volontiers comment ce qui n'était pas a pu être fait, à eux qui demandent comment Celui qui était a été engendré. Si les créatures n'étaient pas, qu'ils nous disent comment elles ont été faites. Ce qui n'est point ne saurait être fait, s'il faut s'en rapporter à l'humaine raison, au lieu d'en juger par la puissance divine. Quelquefois l'hérétique répondra : Dieu a dit, et tout a été fait. — Mais vous affirmez la chose ; vous n'en dites pas le comment. Dieu dit : « Que la lumière soit ; » et ce qui n'était pas existe : la parole est suivie de l'effet. Croyez-vous que ce soit la parole qui ait été transformée en lumière ? Alors ce n'est point du néant qu'elle a été tirée, mais d'une chose qui déjà existait ; car qui oserait soutenir que le Verbe n'existait pas ? Donc il n'aurait rien tiré du néant ; il aurait tiré tout de lui-même ; et de la sorte les créatures lui sont consubstantielles, elles sont élevées à un rang que l'on refuse au Fils lui-même. Embarrassés sur ce point, ils répliquent : C'est la volonté de Dieu qui a fait les choses qui n'étaient pas. La volonté, ajoute-t-on, produit ce qui n'était pas, tandis que la nature ne produit pas ce qui est. Assurément c'est là une chose surprenante : je m'explique à

l'aide d'un exemple. Voici devant moi une fontaine et un rocher : laquelle de ces deux choses produira plus aisément de l'eau, la fontaine ou le rocher ? Si la fontaine en produit elle donnera de l'eau qu'elle avait auparavant ; le rocher au contraire donnera celle qu'il n'avait pas ; et de la sorte le rocher produit ce qui n'était pas au moyen d'une chose qu'il n'avait pas, au lieu que la fontaine ne produit pas ce qu'elle possédait, à savoir une source d'eau. — Mais comment ce qui n'était pas a-t-il été fait ? Est-ce fortuitement ? — En somme, le néant n'est qu'un nom, et il n'est rien par lui-même. Ne croyez donc pas, si je parle de choses qui n'existaient pas, que le néant soit quelque chose. Après cela, puisque vous êtes dans l'impuissance d'expliquer comment ce qui existe a été fait de ce qui n'existe pas, oseriez-vous scruter le secret de la génération de l'Être né de l'Être ? Car aucune créature n'était dès le principe ; toutes ont été faites : le Verbe, le Fils unique, l'Auteur du monde, n'a point été fait dès le principe ; il était. Les premières n'étaient pas et furent faites ; elles n'étaient pas dès le commencement, et elles furent créées ; le Verbe au contraire n'a point été fait et il était dès le commencement.

3. « Or, la terre était invisible. » Qu'est-ce à dire, invisible ? J'ai entendu plusieurs de nos saints pères disant : La terre était invisible, parce qu'elle était cachée sous les eaux. Bien des opinions peuvent être fort religieuses sans être vraies pour cela. Les trois amis de Job, par exemple, en le voyant environné d'épreuves, condamnèrent ce saint homme : à leur avis, il avait mérité son malheureux sort. Si vous n'aviez point opprimé les veuves, lui disaient-ils, si vous n'aviez pas dépouillé les orphelins, le Seigneur ne vous aurait pas traité de cette manière. Ignorant les desseins de Dieu, ils condamnèrent Job et dirent que ses souffrances étaient méritées, ne voulant pas accuser Dieu d'agir injustement. Eh bien ! quoiqu'ils soutiennent la cause de Dieu, Dieu même les blâme et leur dit : « Pourquoi n'avez-vous pas parlé avec droiture au sujet de mon serviteur ? » *Job*, XLII, 7. Leur sentiment était inspiré par la piété ; et néanmoins il n'était pas juste. Que signifie maintenant le texte proposé : « La terre était invisible et sans beauté ? » Les interprètes en ont donné une claire explication. La terre, disent-ils, est appelée invisible, non parce qu'on ne la voyait pas, mais parce qu'elle était dépouillée de tout ornement. Elle n'avait encore ni l'éclat de ses fleurs, ni la couronne de ses fruits, ni la variété de ses ornements, ni sa ceinture de fleuves et de fontaines ; elle était invisible, n'ayant pas encore été douée de sa merveilleuse fécondité. L'Écriture a dit d'un de ses héros : « N'est-ce pas lui qui a frappé l'Égyptien visible ? » II *Reg.*, XXIII, 21. Y a-t-il donc des hommes invisibles ? Non ; mais celui-là était digne de fixer les regards : c'est dans un sens analogue que la terre est dite invisible.

Création du firmament et du ciel suivant Sévérien.

Le second jour Dieu dit : « Que le firmament apparaisse au milieu de l'eau et qu'il sépare les eaux les unes des autres. » *Genes.*, I, 6. Dieu fit donc le ciel, non le ciel supérieur, mais ce ciel que nous voyons formé d'eaux en quelque façon réduites à l'état de cristal. Je veux vous mettre la chose sous les yeux ; car les yeux expliquent une foule de choses mieux que la parole. Supposez l'eau élevée de trente coudées au-dessus de la terre. Dieu dit : « Que le firmament apparaisse au milieu de l'eau. » A sa parole, les eaux se solidifient à la façon du cristal, et le Seigneur enlève et place une moitié de la masse liquide dans les airs et laisse l'autre moitié sur la terre, comme l'indique ce texte : « Que le firmament apparaisse au milieu de l'eau et qu'il sépare les eaux les unes des autres. » Et pourquoi l'appelle-t-il firmament ? Parce qu'il est formé d'éléments liquides dissous et vaporisés. De là ce mot de David : « Louez le Seigneur dans le firmament de sa puissance. » *Psalm.* CL, 1. Pour employer encore une comparaison, de même que la fumée, lorsqu'elle sort du feu et du bois, est plus légère et plus diaphane, au lieu que parvenue dans les airs elle forme d'épaisses nuées ; de même le Seigneur, après avoir élevé dans les airs les éléments liquides réduits à un état de légèreté extrême, les y a consolidés. La justesse de cette comparaison nous est confirmée par Isaïe, qui dit : « Le ciel s'est af-



fermi comme la fumée. » *Isa.*, LI, 6. Ainsi le ciel, tout en se formant au milieu des eaux, en a transporté la moitié dans les régions supérieures.

Pourquoi des eaux dans les régions supérieures, et quelle en est l'utilité? Peuvent-elles servir à désaltérer ou à transporter les créatures? Qu'il y ait des eaux au-dessus du ciel, David l'atteste dans ce passage : « ..... et l'eau qui est au-dessus du ciel. » *Ps.* CXLVIII, 4. En ceci, admirez la sagesse du Créateur : le ciel dont l'eau avait fourni le principe, était un ciel en quelque sorte de cristal; or, comme il devait être exposé aux ardeurs du soleil, de la lune, et d'une infinité d'étoiles, qu'il devait être pour ainsi parler couvert de feu, afin qu'il ne fût pas dissous et consumé par de telles ardeurs, le Seigneur l'a chargé d'immenses quantités d'eau propres à lui conserver sa flexibilité et sa solidité, et à lui permettre de résister à la flamme et de n'être pas réduit en cendres. En voici sous vos yeux une preuve : mettez un vase sur le feu; si ce vase est rempli d'eau, il résiste au feu; s'il n'en renferme pas, il est brisé par la flamme. C'est ainsi que Dieu a opposé au feu l'eau, et a donné au firmament, dans les eaux superposées, un principe de durée. Chose étonnante : telle est cette quantité d'eau qui baigne le ciel que, malgré les ardeurs auxquelles il est exposé, elle peut se déverser sur la terre. Car d'où vient la rosée? Point de nuage, point d'eau dans les airs; c'est le ciel qui donne de sa surabondance; et voilà pourquoi le patriarche Isaac bénissant Jacob, disait : « Que Dieu vous donne de la rosée du ciel et de la graisse de la terre. » *Genes.*, XXVII, 28.

4. On dit, mes frères, qu'au jour du jugement cette eau supérieure s'évanouira, que le firmament, privé de ce principe conservateur, sera la proie de la dissolution, et que les étoiles tomberont, n'ayant plus rien qui les dirige et qui les fixe. Ce langage, nous ne le tenons pas sans motifs; c'est l'Ecriture qui nous l'inspire : « Le ciel, dit-elle, s'enroulera comme un livre » consumé; car en se consumant le livre s'enroule; « et les étoiles tomberont comme des feuilles de vigne. » *Isa.*, XXXIV, 4. Remarquez, je vous en prie, une autre utilité de ces eaux. Non-seulement elles servent à la conservation des cieux, mais encore elles renvoient à la terre les ardeurs du soleil et de la lune. En effet, supposez le ciel diaphane, toute cette chaleur gagnerait les régions supérieures, puisque le feu tend à s'élever toujours, et la terre serait laissée froide et déserte. Aussi le Seigneur a-t-il condensé au-dessus du ciel une immense nappe d'eau, afin d'arrêter les chauds rayons des astres, et de les diriger vers la terre. Admirez encore la sagesse du Créateur; vous avez en vous-mêmes une image de son art infini; car Dieu a mis en vous comme une image des quatre éléments. Remarquez-le, en effet : la tête vous représente le ciel supérieur; la partie au-dessus de la langue représente l'autre ciel, à savoir le firmament; de là le nom de petit ciel, οὐρανίσκος, qui lui est donné. Au-dessus, dans une invisible retraite, se trouve le cerveau; au-dessous la langue, que l'œil peut apercevoir. Ainsi le ciel supérieur occupe une région où il est invisible, tandis que le monde occupe les régions dont nous parlons : pareillement, de même que le plus lourd des éléments est la terre, que l'eau vient après, plus légère que la terre, plus lourde que le feu, et enfin l'air, plus léger que l'eau, plus lourd que le feu; de même il existe chez nous une différence entre nos sens, qui sont le goût, l'odorat, l'ouïe et la vue. Faites-en l'essai : désirez-vous goûter quelque chose, force vous est d'approcher la langue, sans quoi vous ne sentirez rien. C'est que ce sens a peu de délicatesse et ne peut rien sentir à distance. L'odorat au contraire saisit de loin les odeurs; par exemple, vous sentirez en traversant une maison un parfum que vous ne verrez pas. Plus prompte que l'odorat est encore la vue; car on aperçoit du haut d'une montagne l'étendue de la plaine. L'esprit est encore plus pénétrant que l'œil; car sa pensée embrasse à la fois le ciel, la terre, la mer; en tout lieu on la trouve : voilà pourquoi il est l'image de Dieu. L'esprit pense et bientôt il crée des forum, il les couvre d'une foule et d'un peuple considérable. Aux hérétiques de rougir : comment, telles étant les agitations de l'esprit, le Créateur de l'intelligence,

celui dont aucun sens ne saurait égaler la pénétration, n'aurait-il pas une action beaucoup plus prompte, une force créatrice plus rapide, une incompréhensible nature ? Je veux vous raconter aujourd'hui, mes frères, un trait nouveau quant à l'impiété, mais utile à la piété si on l'examine sérieusement, afin de vous mettre au courant des nouveautés monstreuses que le diable met en œuvre, des choses étranges qu'il invente et qu'il suggère aux hérétiques, ou plutôt que les hérétiques lui suggèrent à lui-même.

Aujourd'hui un hérétique nous aborde dans la société de plusieurs dignes et saints personnages, et nous dit : — je vous rapporte ces propos, de crainte qu'ils ne vous soient rapportés différemment et ne produisent sur vous une impression fâcheuse. — Le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont une seule et même divinité, une seule et même puissance, une seule et même royauté. Il faut donc bien se garder de dire, non pas seulement à l'autel, mais même en son âme : « Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées. » Si vous ne renoncez à ce langage, vous n'êtes plus chrétiens. — Avez-vous jamais vu une pareille audace, une pareille fureur de la part du démon ? Avez-vous jamais vu la lutte contre Dieu aussi acharnée, le blasphème aussi impudent? Il voulait décapiter la religion, enlever aux mystères toute leur force, ruiner la foi, en détruire les fondements. Et notez son artifice : il met d'abord dans la bouche de son suppôt ces paroles : « Le Père, le Fils, le Saint-Esprit, n'ont qu'une seule et même foi, une seule et même puissance, une seule et même royauté. » Il cache le poison sous le miel. C'est que l'erreur, quand elle veut séduire, s'applique à se revêtir des dehors de la vérité, sans quoi elle n'obtient aucune créance. Pourquoi? je vais vous le dire : quoiqu'il n'y ait rien de commun entre l'exemple que j'emprunte et le sujet présent, je n'hésite pas à m'en servir. On demande à la courtisane Rahab, qui a reçu chez elle les espions : « Des hommes sont-ils entrés chez toi? » Elle répond : « Oui ; » réponse qui est vraie ; « mais ils sont partis, » ajoute-t-elle ; *Jos.*, II, 4-5 ; et cette seconde partie était fausse. Elle dit la vérité d'abord, pour incliner ses interrogateurs à croire en sa parole ; elle ajoute un mensonge, pour les induire en erreur. Ainsi en est-il du démon : quand nous demandons pourquoi cette mutilation du cantique de la sainteté, — vous dites, répond-il : « ... le Seigneur Dieu des armées ; » or, ce n'est pas le nom de Dieu, ce n'est ni celui du Christ, ni celui du Père. Voyez-vous cette bouche impure et misérable ! Elle ignore dans sa grossièreté que le mot Sabaoth n'est point le nom de Dieu, mais qu'il affirme Dieu comme le Seigneur des armées et des vertus. Je vous expose la cause de toute cette conduite ; mais avant de finir je vous ferai connaître quelle en fut l'issue heureuse. Le prophète se repentit, il tomba à genoux, il dit anathème à son erreur, il pria, il fut pardonné.

5. Soutenez votre attention : puisque l'occasion s'en est présentée, exposons pourquoi le bienheureux Isaïe entendit ce trisagion en l'honneur de Dieu. C'était un homme admirable qu'Isaïe, un homme plein de zèle, de hardiesse, d'une hardiesse qu'inspirait non l'effronterie, mais le zèle lui-même. En ce temps-là régnait un roi nommé Ozias. Peu content de la dignité royale, ce prince voulut usurper le sacerdoce. Les prêtres savaient bien quelle en serait la conséquence : un grand nombre d'entre eux néanmoins n'osèrent s'opposer à la tentative du roi ; ils étaient paralysés par sa haute dignité, par le respect dû au trône, par la crainte de l'armée. Isaïe lui-même garda le silence et n'opposa aucune résistance à Ozias. Lorsque Dieu vit ses prêtres intimidés, son prophète hésitant, le roi poursuivant son entreprise sacrilége, il frappa Ozias de la lèpre au visage pour le punir d'avoir osé porter les mains sur les choses saintes ; en sorte que ce malheureux prince fut à la fois exclu du sacerdoce et de la royauté, et qu'il demeura couvert de ce mal hideux. Dieu avait tiré vengeance de sa gloire outragée ; mais il était indigné contre les prêtres, et principalement contre Isaïe, parce qu'il avait trahi devant le roi la cause de sa religion. C'est pourquoi il resta vis-à-vis du prophète dans un silence profond, et il ne lui fit entendre sa parole que lorsque l'impie Ozias fut mort. A ce propos, Isaïe s'exprime en ces termes : « Et il arriva dans l'année

Ozias frappé de la lèpre pour avoir osé porter les mains sur les choses saintes.



où mourut le roi Ozias, je vis le Seigneur assis sur un trône élevé. » *Isa.*, VI, 1. Pourquoi Dieu apparaît-il sur un trône élevé? Comme un roi visible avait intimidé le prophète, Dieu qui est invisible lui montre sa gloire céleste, pour lui faire bien apprécier quel trône il avait outragé, quel trône il avait honoré, à quelles milices célestes et angéliques on avait refusé les honneurs qui leur étaient dus, n'y songeant même pas, pour se laisser intimider par quelques hommes armés.

« Et le temple était rempli de la gloire du Seigneur, et les Séraphins se tenaient debout autour de lui. » *Ibid.*, 2. Les Chérubins sont le trône, les Séraphins la garde de Dieu; car le mot Chérubin signifie simplement une parfaite sagesse. Or, de même qu'un trône quelconque permet à celui qui en use d'y prendre du repos, en même temps que c'est pour lui un honneur de s'y asseoir; de même le trône de Dieu est la sagesse et Dieu y trouve son repos. De là ce mot de David : « Vous qui êtes assis sur les Chérubins; » *Psalm.* LXXIX, 3; XCVIII, 1; comme s'il disait : Vous qui vous reposez dans la plénitude de votre sagesse. Aussi les Chérubins sont-ils couverts d'yeux, sur le dos, sur la poitrine, parce que la sagesse sort de toute part et que rien ne se dérobe à sa vue. « L'un d'eux avait six ailes et un autre avait six ailes : parmi les ailes, deux leur servaient pour se voiler le visage, deux pour voiler leurs pieds, et deux pour voler. Et ils criaient l'un à l'autre : Saint, saint, saint est le Seigneur Sabaoth, » c'est-à-dire, « le Seigneur Dieu des armées. » — « Chacun avait six ailes. » *Isa.*, VI, 2-3. Huit gardent le repos, quatre seulement s'agitent.

Que nous enseigne l'Ecriture? A ne pas soumettre Dieu et les choses divines à l'examen de notre raison : il y a des choses qu'il faut proclamer par le silence; il y en a d'autres qu'il faut glorifier et publier par la voix. Et pourquoi les Séraphins voilent-ils leurs pieds et leur tête? Parce qu'on ne saurait trouver en Dieu ni commencement ni fin. Avec deux de leurs ailes ils se voilaient la tête; avec deux autres, les pieds; des ailes du milieu, non des ailes de la tête ou de celles des pieds, ils se servaient pour voler. Et nous aussi, quand nous parlons du Seigneur, nous ne devons pas parler de ce qui se dérobe à nos regards; nous devons rappeler sa divinité, sa souveraineté, sa vertu créatrice, sa bonté infinie : tout cela est présenté à nos yeux. Mais si vous demandez : Comment a-t-il engendré? vous découvrez la tête que voilent les Chérubins; si vous demandez : Où se trouve la fin de Dieu? vous découvrez les pieds que voilent les Chérubins. Ils se voilent la tête et les pieds, non pour les cacher, mais pour vous enseigner que ce sont là des mystères incompréhensibles et insondables. Saisissez-en le sens figuratif. Il y avait six ailes et six ailes, douze ailes en tout : huit dans le repos, et quatre en mouvement. C'est une figure des apôtres : les apôtres sont douze, mais quatre seulement élèvent la voix ; ce sont les Evangélistes. Et que crient-ils? le mot que Satan s'est efforcé de dénaturer. Faites bien attention, je vous en prie, ils ne se contentaient pas de dire comme nous le faisons : « Saint, saint, saint; » mais ils disaient alternativement, « ils criaient l'un à l'autre, » comme le marque le texte. Nous ne devons dire qu'une fois saint, prétendent nos adversaires, l'autre répondra saint, et le premier ajoutera saint une troisième fois. Et parce que nous l'avons dit à trois reprises, n'en concluez pas qu'il y a trois dieux. Pourquoi donc répéter : « Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées ? » N'avons-nous pas un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême? De même que dans le chant des psaumes on chante les versets qui les composent à deux ou plusieurs chœurs se répondant les uns aux autres; de même les puissances célestes forment des chœurs qui se répondent, et célèbrent, par une mélodie répétée tour à tour, la gloire de Dieu. « Le temple, poursuit le prophète, était rempli de sa gloire. Et à leurs voix le seuil du temple chancela, et le temple fut rempli de fumée. » *Isa.*, III, 4.

6. Etrange spectacle ! La doxologie chantée, alors que la gloire eût semblé devoir redoubler d'éclat, elle s'évanouit pour faire place à de la fumée. La fumée est l'image de la désolation. Quelle en est la raison? C'était une chose prévue

du divin Esprit que ce trisagion serait chanté au monde avec la prédication des apôtres, et qu'il ne devait pas retentir dans le temple de Jérusalem. En conséquence, il annonce que la fumée et la désolation devaient remplir la synagogue après la prédication de l'Evangile. « Et la partie au-dessus de la porte, et non la porte elle-même, fut élevée. » Appliquez-vous. Toute porte repose sur un seuil, et s'appuie à des montants reliés entre eux par une pièce transversale : les montants ne pourraient rester droits s'ils ne reposaient sur le sol : ils ne pourraient non plus rester fixes et solides si une pièce transversale ne les consolidait. La partie supérieure de la synagogue a donc été élevée, non point la synagogue entière; car, si elle a des portes, elle n'a pas de dessus de porte : le dessus de la porte, c'est la vertu qui vient d'en haut. Cette partie élevée, la synagogue a été dépouillée de la grâce. Et vraiment, dès que la partie supérieure à la porte fut élevée, il devint facile d'ébranler à la moindre secousse les montants. C'est pourquoi quelque main que ce soit suffit à ébranler l'édifice judaïque; ce qui faisait dire à un prophète : « Et je ferai de Jérusalem un vestibule que l'on ébranle. » *Zach.*, XII, 2.

« Et le temple fut rempli de fumée. » Que devint la gloire? Ecoutez bien, je vous prie. Isaïe dit : « Et le temple fut rempli de gloire. » Ensuite il ajoute : « Il fut rempli de fumée. » La fumée s'y introduisant, la gloire a dû nécessairement se transporter ailleurs. Et où s'est-elle transportée? Pas dans une seule maison; ce sont toutes les églises de l'univers qui en ont été remplies. Pour indiquer ce qu'est devenue la gloire dont le temple était tout à l'heure rempli, les Chérubins s'écrient : « Toute la terre est remplie de sa gloire. » Une nation est dépouillée, et la lumière brille jusqu'aux extrémités de la terre. Or, cette parole sainte du Seigneur, cette doxologie royale, cette initiation divine, une bouche diabolique nous disait de la ravir à l'autel. N'est-il pas évident que ce blasphème atteint le Christ lui-même? Qui donc Isaïe a-t-il aperçu sur le trône? « J'ai ouï, dit-il, la voix du Seigneur qui disait : Qui enverrai-je? qui donc ira trouver ce peuple? » *Isa.*, VI, 8. Quoique réconcilié avec son serviteur, il lui reste comme une pointe d'indignation. Ainsi nous-mêmes, après avoir pardonné à un esclave, nous ne lui montrons pas sur-le-champ un visage riant, et nous nous dérobons quelque temps encore à ses regards. Voilà pourquoi Dieu, qui ne veut pas découvrir toute sa face au prophète, dit en sa présence : « Qui enverrai-je? » C'est comme si un maître, ayant ses serviteurs debout devant lui, et voulant leur faire sentir leur nonchalance, disait : Qui vais-je envoyer? Je n'ai personne capable de s'acquitter de cette mission, non pas qu'il n'en ait pas absolument, mais parce qu'il n'en a pas qui soit parfaitement disposé. De même le Seigneur dit : Qui donc vais-je envoyer à sa place? car pourrai-je envoyer celui qui a gardé le silence devant l'usurpateur du sacerdoce? Et que répond Isaïe? Tel qu'un serviteur pris en faute, repentant et désireux d'effacer sa défaillance : « Me voici, dit-il, envoyez-moi. » *Ibid.* Mais où trouverons-nous la preuve qu'il s'agit en ce passage de la gloire du Christ? « Quoique Jésus eût opéré de si grands prodiges, écrit Jean l'Evangéliste, les Juifs ne crurent point en lui, afin que fût accomplie la parole d'Isaïe : Vous entendrez de vos oreilles et vous ne comprendrez pas. Ainsi parla le prophète quand il vit sa gloire et qu'il écrivit sur lui. » *Joan.*, XII, 37-41.

Le trisagion est la clef de notre salut.

Voyez-vous dans ce trisagion la clef de notre salut? Point de trisagion, point de consommation des mystères. En voici une image : Les Chérubins se bornent à dire : « Saint, saint, saint est le Seigneur, » et le sacrifice est sanctifié. « Et l'un des Chérubins fut envoyé vers moi, et il avait dans ses mains un charbon qu'il avait retiré de l'autel avec des tenailles. » *Isa.*, VI, 6. Tant que le sacrifice ne fut pas sanctifié, il ne le prit pas. « Et il toucha mes lèvres. » Pourquoi les lèvres? Parce qu'elles sont comme le vestibule des mystères. Que disons-nous, fidèles? Ce mystère efface nos péchés. Les Chérubins disent aussi : « Voilà que j'ai effacé tes péchés. » *Ibid.*, 7. Voyez-vous le type, voyez-vous en même temps la vérité briller? Glorifions donc sans relâche celui qui est assis sur un

trône élevé et sublime. Rendons-lui grâce pour cette âme qui avait été séduite, que le loup avait ravie et que le pasteur a ramenée, que le diable avait ravie et qu'a reprise le miséricordieux Sauveur ; et que toute bouche hérétique et vouée à la fureur du blasphème chante désormais le Père, le Fils, le Saint-Esprit, dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS III.

Sur le troisième jour de la création. — De la résurrection.

1. L'auteur du monde a donné au ciel pour parure le soleil, la lune et les étoiles; il a donné pour ornement à la terre les arbres et les fleurs; à toute créature il a donné une parure également brillante et variée : à nous, en reprenant ce sujet de la création du monde, d'admirer l'œuvre et d'en adorer l'ouvrier. Cette œuvre n'a pas été racontée seulement pour que nous en connaissions l'origine, mais pour que nous en admirions l'auteur. Le premier jour, a-t-il été dit, le Seigneur produit la matière de toutes les créatures ; le second jour, il forme le firmament au moyen d'éléments liquides extrêmement subtils, et il lui donne pour cette raison ce nom de firmament. Le Christ aussi rassembla les éléments de la terre, qui avaient perdu toute consistance, toute vigueur, et que l'erreur idolâtrique avait brisés et dispersés comme autant de matières différentes ; il les rassembla, dis-je, et en fit une seule et même foi, que l'Apôtre qualifie de firmament en ce passage : « C'est le second firmament de la foi dans le Christ. » *Coloss.*, II, 5. L'abîme fut donc divisé ; il y eut l'abîme formé par les eaux qui restèrent en bas, et l'abîme formé par les eaux transportées dans les régions supérieures. Et où en est la preuve? Dans ce texte de David : « L'abîme invoque l'abîme par la voix de vos cataractes. » *Ps.* XLI, 8. L'abîme fut divisé, et le firmament produit. Cependant la terre était couverte par les eaux. « Et Dieu dit : Que toutes les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, et que l'élément aride apparaisse. » *Genes.*, I, 9. Puisque ces hérétiques insensés ont la prétention de tout comprendre, et de pénétrer dans le mystère de la nature infinie, qu'ils nous disent comment les eaux ont été rassemblées, et une fois rassemblées, en quel lieu elles ont été reçues. D'après vous, il ne faut pas simplement s'en rapporter au texte, il faut se rendre compte des choses. « Dieu dit : Que les eaux se rassemblent.» Où ce rassemblement a-t-il été accompli? dans la mer? Alors la mer n'était donc pas remplie? La terre l'était, comment la mer ne l'eût-elle pas été? Où donc ont-elles été réunies? Ainsi, voilà des hommes incapables de comprendre ce qu'ils voient à leurs pieds, qui scrutent d'un regard téméraire l'abîme sans fond, les profondeurs incompréhensibles de la divinité ; et la mer qu'ils ne comprennent pas ne les détourne pas du dessein de sonder la nature du Créateur de toute chose! Certes, le prophète pourrait bien leur dire : « Rougissez, hérétiques, » comme il disait : « Sidon, rougis, a dit la mer. » *Isa.*, XXIII, 4.

En quel lieu les eaux se sont-elles donc rassemblées? Ecoutez : Lorsque Dieu créa la terre, les dépressions formées par les montagnes n'existaient pas ; mais aussitôt que le Seigneur eut prononcé cette parole : « Que les eaux soient rassemblées, » la terre se brisa et des bassins se formèrent. Ce qui prouve que la terre se brisa, ce sont les îles et les montagnes dont elle est parsemée. Dieu a laissé les montagnes et les îles, pour vous apprendre que dès le commencement elles n'étaient pas isolées les unes des autres ; c'est la divine parole qui opéra cette séparation. « Que les eaux se rassemblent ; » la terre se montra tout à nu. Il est bon de savoir que l'élément par nous appelé la terre n'avait point été formé encore par le Seigneur, et n'en avait point reçu le nom ; dès le principe, il fut nommé l'élément aride. « A lui est la mer, s'écrie David ; c'est lui qui l'a créée, et ses mains ont façonné l'élément aride. » *Psalm.* XCIV, 5. L'élément aride ayant été formé fut appelé terre, de même que le firmament une fois formé fut appelé ciel. Quand les eaux eurent été séparées de la terre, l'élément aride apparut encore

tout ruisselant d'eaux; car elles venaient à peine de se retirer. La terre mise à découvert, le Créateur parle en ces termes : « Que la terre produise des herbes verdoyantes avec leur semence et leurs espèces diverses; qu'elle produise des arbres à fruit avec leur semence en eux-mêmes, chacun selon son espèce et sa ressemblance. » *Genes.*, I, 11. N'y a-t-il pas là de quoi confondre les hérétiques? L'herbe, les arbres, le foin, engendrent des êtres semblables à eux, et Dieu aurait engendré un fils qui ne lui serait pas semblable! — Pour la création des quadrupèdes, des reptiles, et des oiseaux, le Seigneur s'exprima de la sorte : « Que les eaux produisent des reptiles à âme vivante, et des volatiles qui volent sur la terre, chacun selon son espèce. » *Genes.*, I, 20. Bêtes sauvages, reptiles, volatiles, poissons, herbe, foin, arbres, tous ces êtres produisent selon leur espèce et à leur ressemblance; et Dieu seul aurait un fils qui ne lui ressemblerait pas! Lorsqu'il nous créa, Dieu dit également : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » *Genes.*, I, 26. L'œuvre ressemblerait à l'ouvrier, et quand il s'agit du Créateur même, la ressemblance n'existerait pas!

2. Mais notez cette particularité singulière; car bien souvent la perversité des hérétiques trouve où se retrancher. Si vous parlez de la ressemblance du Fils, nous disent-ils, dans le même sens que nous, soit, nous y consentons. — Autre est la ressemblance que donne la nature, autre celle que donne la grâce. Nous sommes, nous, faits à la ressemblance de Dieu; le Fils est cette ressemblance même : « Celui qui me voit, disait-il, voit mon Père. » *Joan.*, XIV, 9. Mais nous, je le répète, nous ne sommes qu'à sa ressemblance. Il convient que les serviteurs de Dieu se rendent compte de la différence qui résulte des mots. Dieu dit : « Que la terre produise le germe des herbes verdoyantes, et des arbres à fruits produisant des fruits. » Après cela il ajoute : « Que la terre produise des quadrupèdes et des bêtes. » Pourquoi là : « Que la terre produise le germe des herbes...» et ici : « Que la terre produise... » simplement? Chaque année les arbres et les fruits reproduisent des germes. Or, la semence devant rester dans le sein de la terre et multiplier ensuite les espèces respectives, à cause de cela il est dit : « Que la terre produise...» En ce qui regarde les animaux, Dieu se borne à cette parole : « Que la terre produise... » parce qu'une fois sortis de la terre, les animaux devaient se perpétuer par générations successives. « Et il fut fait ainsi. » La parole est aussitôt exécutée. La terre ayant reçu sa parure, il faut donner la sienne au firmament. Et pourquoi le ciel n'est-il orné qu'après la terre? A cause des erreurs sur la multiplicité des dieux, dont le soleil, la lune, les astres devaient être l'occasion. « Et Dieu dit : Qu'il y ait dans le firmament du ciel des corps lumineux. » *Genes.*, I, 14. Pourquoi ne fit-il pas le soleil et la lune le premier jour? Le firmament où ils devaient être fixés n'était pas encore fait; de plus, les fruits qu'ils devaient féconder n'existaient pas encore : ils ne parurent que le troisième jour. Comme l'on pouvait attribuer à l'influence du soleil leur création, le Seigneur attend qu'ils existent pour produire le soleil, la lune et les étoiles. Et de quoi s'est-il servi pour les produire? Le premier jour, avons-nous dit, Dieu tira tout du néant; les autres jours il se servit de ce qui existait déjà. Comment donc le soleil a-t-il été formé? Au moyen de la lumière, qui avait été créée le premier jour : le Créateur la modifie à son gré et lui imprime différentes formes; il en fit tantôt la lumière même, tantôt les astres, semblable à l'ouvrier qui d'une masse d'or tirerait de quoi frapper des pièces de monnaie. Ainsi Dieu en usa-t-il avec la lumière pour l'embellissement de l'univers. L'abîme, qui formait une seule masse d'eau, lui servit à former les mers, les fleuves, les fontaines, les lacs, les citernes : pareillement, en divisant la lumière réunie alors en une masse compacte et uniforme, il fit le soleil, la lune et les étoiles. Examinons maintenant comment Dieu forma ces corps lumineux.

Pourquoi Dieu n'a point créé le soleil et la lune le premier jour.

Il semblerait qu'il les ait façonnés à part, avant de les fixer dans le firmament. Tel qu'un artiste mettant la dernière main à un tableau avant de le fixer à la muraille, Dieu aurait formé



les étoiles en dehors du ciel, et il les y aurait ensuite seulement placées : « Dieu fit deux corps lumineux, dit à ce propos l'Ecriture, et les plaça dans le ciel. » *Genes.*, I, 16-17. Et comment les y fixa-t-il? Y furent-ils fixés tous deux en même temps? Il serait absurde d'avancer le contraire. Que se passa-t-il alors? C'est à la voix de Dieu même qu'ils prirent la place désignée. « Et Dieu plaça les deux corps lumineux, le plus grand pour présider au jour, le plus petit pour présider à la nuit. » De la sorte, le soleil fut placé à l'orient, et la lune à l'occident, puisque celle-ci devait présider à la marche de la nuit, et celui-là à la marche du jour. La lune fut donc formée, et dès le premier jour elle parut dans tout son plein. Il ne convenait pas que l'œuvre divine se montrât mutilée, il fallait que ce corps lumineux fût vu tel que Dieu l'avait fait. Après cela, il devait par ses changements marquer la différence, le caractère et la succession des temps. La lune fut donc produite telle que nous la voyons le quinzième jour après son lever. Quant au soleil, il se leva le matin; au moment où la lune parut dans le ciel, vers l'une des premières heures du jour, le soleil se montra à l'orient; de même quand le soleil termina sa course vers l'occident, la lune se leva du côté de l'orient; justification de cette parole : « Qu'ils président au jour et à la nuit. » *Ibid.*, 18. Autre question maintenant : Pourquoi Dieu a-t-il formé la lune dans son plein? Soutenez votre attention, car l'explication à donner n'est pas sans difficulté. La lune ayant été faite le quatrième jour, elle aurait dû apparaître telle qu'elle est le quatrième jour. Mais, s'il en eût été ainsi, elle n'aurait point apparu à l'extrémité de l'occident. En conséquence, elle se présenta comme ayant onze jours de plus; elle fut faite le quatrième jour, et elle se montra comme existant depuis quinze jours. La lune avait donc sur le soleil une avance de onze jours, sinon quant à la création, du moins quant à l'éclat. C'est pourquoi les jours que la lune avait de trop sur le soleil ont été rendus à cet astre. Les mois lunaires se composant tous de vingt-neuf jours et demi, les douze mois de l'année forment un total de trois cent cinquante-quatre jours. Or, d'après ce calcul, qui porte les jours du mois à vingt-neuf et demi, et ceux de l'année à trois cent cinquante-quatre, les jours que la lune avait en plus sont rendus au soleil dans le cours de l'année. Aux hommes spéciaux d'apprécier.

Pourquoi Dieu a formé la lune dans son plein.

3. « Qu'il y ait des corps lumineux dans le firmament du ciel, afin qu'ils brillent sur la terre. » *Genes.*, I, 14-15. Le feu tendant naturellement à s'élever, Dieu lui impose un frein et le contraint à diriger ses rayons au-dessous de lui et non au-dessus; car, je le répète, la nature du feu se porte plutôt vers les régions supérieures que vers les régions inférieures. Prenez une torche et renversez-la; malgré la direction que vous lui imprimerez, vous verrez la flamme s'élever toujours vers les airs. Or, comme le Seigneur connaissait cette loi, il obligea les corps lumineux à briller, non pas conformément à leur nature, mais conformément à ses ordres. Avez-vous observé ce qui se passe dans une lampe, lorsque l'huile s'éloigne de la flamme entraînée par sa pesanteur? Le feu étant au contraire entraîné vers les airs, il fait entendre une sorte de plainte, comme si on lui faisait violence; et ainsi, toutes les fois qu'on lui impose une direction contre nature, il crie en quelque façon comme s'il subissait une contrainte, comme s'il était jeté hors de sa voie. Et vraiment, lorsque l'on agit contrairement à la nature d'un élément, il réclame. Comment? Jetez de l'huile sur le feu, vous n'entendrez pas de bruit; jetez-y de l'eau, vous entendrez un frémissement. Pourtant l'huile et l'eau sont également humides; mais l'huile naît du bois, elle a l'olive pour principe nourricier, et, comme le feu n'est point ennemi du bois, il ne l'est pas non plus des choses qui ont avec lui une étroite affinité. S'il frémit lorsqu'on y jette de l'eau, c'est parce que l'eau est un élément ennemi. En effet, l'air et l'eau ont des relations très-étroites l'un avec l'autre. Vous soufflez sur une lampe, le feu s'évanouit au contact de l'air, et il n'y a plus que de la fumée; le principe ami du feu a été emporté. Telle est la sagesse du Créateur, telle est sa puissance. Il place dans le ciel des corps lumineux, afin qu'ils éclairent la terre : « et qu'ils servent de signes, ainsi que pour marquer

les jours et les années. » Qu'est-ce à dire « de signes? » Vaines sont les espérances des trafiquants d'astrologie; vaines sont leurs conjectures. Que ces astres ne servent de rien pour ce qui se rapporte aux événements de la vie humaine, Isaïe le déclare en ces termes : « Qu'ils se lèvent, les astrologues, qu'ils lisent dans le ciel; et les observateurs de signes, qu'ils t'annoncent ce qui doit arriver? » *Isa.*, XLVII, 13. Ainsi, ne cherchez point dans le ciel de signe indicateur touchant la vie de l'homme. Voulez-vous savoir ce qu'il annonce? Il annonce la pluie, le vent, les orages, le beau temps. Voilà ce qu'annoncent les étoiles, grâce aux bienfaits de la Providence, afin que le nautonnier averti par ce signe échappe au péril, afin que le cultivateur soit prévenu de l'approche du mauvais temps, et qu'il laboure par avance la terre. C'est encore un signe de paix et de guerre. Ces choses simples et de facile vérification, le Sauveur les constatait quand il disait aux Juifs : « Hypocrites, quand vous voyez des nuages se lever à l'occident, vous dites : Voici l'orage, et vous ne vous trompez pas. Quand le soir vous voyez le ciel rouge, vous dites : Le temps sera serein; et il l'est en effet. Et quand vous voyez le soir le ciel obscurci, vous dites : La tempête arrive. » Puis il ajoute : « Vous savez bien distinguer ce que signifient les apparences du ciel et de la terre, et le temps vous ne le connaissez pas ! » *Matth.*, XVI, 2-4; *Luc.*, XII, 54-56. Tels sont donc les faits que l'on peut sans danger conjecturer : l'été, l'hiver, la pluie, le temps serein; ils n'ont rien de contraire à la religion, ils dépendent de Dieu même. Il serait aisé de nous étendre davantage sur l'astrologie; mais il faudrait pour cela une voix plus forte, un organe plus puissant; la pensée suivant l'allure de la parole, et le raisonnement participant de la faiblesse de la langue. Revenons donc à des sujets moins élevés.

« Qu'ils servent pour les signes et pour les temps. » Les mots χρόνος et καιρός ne signifient pas la même chose : le premier signifie le temps, le second l'opportunité; l'un exprime la durée, l'autre une circonstance favorable. Nul n'emploiera le premier à propos des vendanges à faire, d'une jeune fille à marier; mais on se servira du second. Salomon s'est servi de ce dernier quand il parlait du temps d'enfanter, de celui de mourir, de celui de bâtir, de celui de détruire. Et par ce mot il entend l'opportunité. La portée significative des astres peut donc se formuler comme il suit : Les pléïades se lèvent, la moisson va commencer; les pléïades disparaissent, il faut commencer les semailles. Ces choses, je le répète, n'ont rien de commun avec l'impiété, et se concilient très-bien avec la piété. On donne aussi le nom de καιροί aux fêtes du Seigneur. En effet, Dieu a dit : « Vous fêterez trois époques chaque année en mon honneur, τρεῖς καιρούς : la fête des Azymes, la fête de la Pentecôte, la fête des Tabernacles. » *Deuter.*, XVI, 16. Voilà donc les signes et les temps. La lune marque les jours de la semaine et les mois; le soleil marque les saisons de l'année, le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. Ces lois demeurent inébranlables; Dieu a dit, et elles ont été arrêtées; il a ordonné, et elles ont été consolidées. Appliquez également ici votre intelligence. Quel est l'auteur de ces œuvres? Qui les a produites? Est-ce le Père? Nul ne le nie. Est-ce le Fils? Les hérétiques en conviennent également, quoique à tort. Ils disent, en effet : le Père a fait le Fils, et le Fils a fait tout le reste. Souscrirai-je à ce langage impie? Puisque d'inextricables liens enserrent la raison des hérétiques, interrogeons les prophéties. L'auteur de toutes ces œuvres reconnaît-il un être supérieur à lui, ou bien est-il le plus élevé de tous les êtres? Il suffit de leur propre langage pour déterminer leur chute.

Le Fils n'a point été créé.

4. Le Fils a tout fait, disent-ils; mais lui-même a été fait par le Père. — Dieu nous pardonne ce blasphème! car en vérité ce n'est pas sans frémir que l'on répète les propos des impies. Néanmoins imitons les médecins, portons la main sur les plaies afin de les guérir; l'Apôtre lui-même dit qu'il rappelle des sujets pénibles, non certes pour souiller sa langue, mais pour effacer les péchés. Ils disent donc : Le Fils a tout fait; mais il a été fait lui-même par le Père. Je demanderai aux prophètes quel est le créateur des cieux, et quelle est sa grandeur. Isaïe le grand prophète nous répond : « Voici ce que

dit le Seigneur, qui a fait le ciel et qui l'a consolidé; qui a fondé la terre et ce qu'elle renferme; qui donne le souffle au peuple qui l'habite et l'esprit à ceux qui la foulent : Je suis le Seigneur. Avant moi il n'y a point de Dieu, et après moi il n'y en a pas. Je suis Dieu, et il n'en est point d'autre. » *Isa.*, XLII, 5-6; XLIII, 10-11. Voilà ce que dit le Fils unique, celui qui a fait le ciel et la terre, celui qui, selon les hérétiques, aurait été créé d'abord, puis aurait créé tout le reste. Mais « le pécheur s'est trouvé pris dans les paroles de ses lèvres. » *Psalm.* IX, 17. « Parlez de la sorte, » dit le bienheureux Jérémie. A qui s'adresse-t-il? Aux Gentils. « Que les dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre disparaissent de la face de la terre. » Le Seigneur « qui a fait les cieux dans son intelligence, » celui-là est le Dieu vivant et véritable. *Jer.*, X, 11; *Psalm.* CXXXV, 5. Si celui qui a fait le ciel est le Dieu véritable, comme les hérétiques reconnaissent dans le Fils le créateur du ciel et de la terre, quel sujet de lutte que les paroles du Christ, «... afin qu'ils vous connaissent vous le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ? » *Joan.*, XVII, 3. Quand le Sauveur s'exprimait en ces termes, soit par lui-même, soit par ses prophètes, il ne se proposait pas de mettre une opposition entre son Père et lui, mais ces paroles : « afin qu'ils vous connaissent vous le seul Dieu, » avaient pour but d'exclure les idoles faussement qualifiées de divinités. Aussi Paul disait-il : « Vous avez abandonné le service des idoles pour embrasser celui du Dieu vivant et véritable. » I *Thes.*, I, 9. Il appelle Dieu le Dieu véritable par opposition aux faux dieux; il l'appelle le Dieu vivant par opposition aux idoles qui n'avaient aucune vie. Pour moi, j'estime ou plutôt je crois que les morts s'indigneraient contre nous, s'ils nous entendaient traiter les idoles de morts. Vous faites injure à notre état, s'écrieraient-ils : on nous donne le nom de morts parce que nous avons vécu précédemment; mais ceux qui n'ont jamais vécu, de quel droit les qualifier de la même manière? « Périssent les dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre! » — « Le Seigneur qui a fait les cieux dans son intelligence, » voilà le Dieu vivant et véritable. Quel est le Dieu vivant? Celui qui a fait les cieux.

Où sont maintenant les bornes marquées par les hérétiques? Leur impiété n'est-elle point précipitée? La fausseté de leurs opinions religieuses n'est-elle point évidente? Leur perversité n'est-elle point confondue? Vous êtes incapable de comprendre les œuvres du Créateur, et vous prétendriez scruter et dévoiler sa propre nature! Entendez le cri de David : « Que vos œuvres sont grandes, Seigneur! Vous avez tout fait avec une profonde sagesse. » *Psalm.* CIII, 24. Les prophètes exaltent les œuvres, les hérétiques rapetissent l'ouvrier. Certes il est grand par la sagesse, il est puissant par ses actes, celui qui avec l'eau a formé le firmament, car je ne puis pas détacher mon esprit de ce prodige. Le ciel n'est que de l'eau consolidée, et il porte de l'eau; ce sont les eaux qui le constituent, et il porte l'abîme. On peut trouver une image de cette chose merveilleuse. N'avez-vous pas vu des planches portées par l'eau, et elles-mêmes portant de la neige? L'hiver opère ce prodige, et Dieu ne l'opérerait pas! Il n'a pas donné au ciel la forme sphérique, comme le prétendent de vains discoureurs; il n'en a pas fait une sphère tournante. Savez-vous, demande le prophète, comment le soleil fournit sa carrière? « C'est Dieu qui a étendu le ciel comme un voile, et qui l'a déployé comme un pavillon. » *Isa.*, XL, 22. Assurément, nul d'entre nous n'a une foi assez faible pour s'en rapporter à ces imposteurs. Les prophètes affirment que le ciel a un commencement et une fin; c'est pourquoi le soleil marche et ne monte pas. « Le soleil sortit sur la terre, dit l'Ecriture, et Lot entra dans Ségor. » *Genes.*, XIX, 23. Il est donc incontestable, d'après l'Ecriture, que le soleil s'avance, mais sans monter. Il est dit encore : « Il sort de l'extrémité du ciel; » il ne monte pas. *Psalm.* XVIII, 7. Or, si le ciel est une sphère, il n'a pas d'extrémité; où trouver l'extrémité de ce qui est rond dans tous les sens? Et David n'est pas le seul à parler ainsi; le Sauveur s'exprime de la même manière. Ecoutez-le plutôt : « Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, il enverra ses anges avec une trompette et une voix

éclatante, et ils rassembleront ses élus d'une extrémité du ciel à l'autre. » *Matth.*, XXIV, 31.

5. Demandons maintenant où se couche le soleil, et où, la nuit, il poursuit sa course? D'après nos adversaires, sous la terre; et nous qui regardons le ciel comme une tente, quel est notre sentiment? Remarquez bien, je vous en prie, si nous sommes dans l'erreur, ou si la vérité de notre opinion ressort clairement, et si la réalité demeure d'accord avec notre hypothèse. Représentez-vous au-dessus de votre tête un pavillon déployé. Là serait l'orient, ici le nord, là le midi et là l'occident. Lorsque le soleil parti de l'orient arrive au couchant, il ne va pas se coucher sous la terre; mais franchissant les limites du ciel, il parcourt les régions boréales où il est caché par une sorte de muraille à nos regards, les eaux supérieures nous dérobant sa marche; et, après avoir parcouru ces régions, il retourne à l'orient. Et où se trouve la preuve de cette assertion? Dans l'Ecclésiaste, œuvre authentique et non interpolée de Salomon : « Le soleil se lève et le soleil se couche, y est-il écrit; en se levant, il se dirige vers le couchant, puis il tourne du côté du nord; il tourne, il tourne, et il se lève en son lieu. » *Eccl.*, I, 5. Du reste, c'est pendant l'hiver que vous constaterez cette marche du soleil du côté du midi, et son évolution dans la direction du nord ; alors, il ne se lève pas au centre de l'orient, il incline vers le midi, et, suivant une ligne plus courte, il rend le jour plus court; une fois couché, il reprend sa direction circulaire, et les nuits alors sont plus longues. Nous savons tous, mes frères, que le soleil ne part pas toujours du même point. Comment donc les jours deviennent-ils plus courts ? Parce que le soleil, pour se lever, se rapproche du midi ; puis, au lieu de s'élever, il suit une voie oblique, et de là vient la brièveté des jours. Comme il se couche à l'extrémité de l'occident, il doit nécessairement parcourir la nuit l'occident, le nord, l'orient tout entiers, pour arriver aux limites du midi; de là forcément la longueur de la nuit. Lorsque l'espace parcouru et la rapidité de la marche sont les mêmes, les nuits alors sont égales aux jours. Après cela, il se rapproche du nord comme durant l'hiver il s'était rapproché du midi; il s'élève dans les hauteurs boréales et rend le jour plus long ; par contre la courbe qu'il doit décrire la nuit étant plus courte, les nuits le deviennent également. Ce n'est pas là ce que les Grecs nous ont enseigné : cette doctrine, ils n'en veulent pas, et ils prétendent que le soleil et les astres poursuivent leur carrière sous la terre. Mais non, l'Ecriture, cette divine maîtresse, l'Ecriture nous conduit et nous dispense sa lumière.

Le Seigneur a donc fait le soleil, flambeau qui ne faiblit jamais; il a fait la lune, dont l'éclat brille et pâlit tour à tour. L'œuvre décèle l'ouvrier. L'ouvrier ne connaît point de défaillance, l'œuvre est également éternelle. La lune ne perd pas sa lumière, elle se dérobe seulement à nos yeux, image fidèle des hommes mortels. Songez aux siècles écoulés depuis son apparition. Et pourtant, lorsque la lune est nouvelle, nous disons : La lune naît aujourd'hui. Pourquoi ce langage? Parce que nous y voyons une figure de notre vie corporelle. La lune naît, croît, arrive à son apogée, pour décroître ensuite, diminuer et disparaître : et nous aussi, nous naissons, nous grandissons, nous arrivons à notre apogée ; puis nous nous flétrissons, nous déclinons, nous vieillissons et nous nous évanouissons dans la mort. Mais, de même que la lune reparaît ensuite, nous ressuscitons également et une autre vie nous est réservée. C'est pourquoi le Sauveur, pour nous apprendre qu'à l'exemple de notre naissance sur la terre, une naissance nouvelle nous attend au delà de la tombe, s'exprime en ces termes : « Lorsque le Fils de l'homme sera venu lors de la Genèse nouvelle. » *Matth.* XIX, 28. La lune nous garantit donc la résurrection. Quoi! nous dit-elle, vous me voyez disparaître pour reparaître, et vous perdriez toute espérance! Le soleil lui-même n'a-t-il pas été créé pour nous, ainsi que la lune, ainsi que toutes les créatures? Qu'est-ce qui ne nous promet pas notre résurrection? La nuit n'est-elle pas l'image de la mort? Lorsque les ténèbres couvrent nos corps, vous ne reconnaissez plus personne. Souvent il vous arrivera de toucher de la main le visage de ceux qui

dorment, et vous ne savez pas de qui est ce visage-ci, de qui est celui-là ; et vous le demandez, afin que la voix vous fasse reconnaître ceux que l'obscurité vous dérobe. De même donc que la nuit dissimule les traits de chacun, et que nous ne nous reconnaissons plus les uns les autres, fussions-nous tous ensemble ; de même la mort survenant détruit les formes humaines et ne nous permet plus de les reconnaître. Parcourez les tombeaux, regardez les crânes qu'ils renferment ; reconnaissez-vous à quelles personnes ils ont appartenu ? Celui-là le sait qui les a formés ; celui qui a livré ces corps à la dissolution sait d'où ils sont venus. Et vous n'admirez pas la vertu créatrice du Seigneur ? Il existe une multitude d'hommes, et aucun n'est parfaitement semblable à l'autre. Vous auriez beau parcourir les extrémités de l'univers, vous ne trouveriez pas deux hommes qui se ressemblassent parfaitement ; et, quand vous croiriez les avoir trouvés, il se présenterait dans les yeux ou le nez une différence qui justifierait cette étonnante vérité. Deux enfants sortent en même temps du même sein, et leur ressemblance est brisée.

Aucun homme n'est parfaitement semblable à un autre.

6. Mais celui qui a pu donner l'être à ces formes nombreuses quand elles n'existaient pas, comment ne pourrait-il pas, après les avoir livrées à la dissolution, leur donner une existence nouvelle ? Ne faites pas, comme certains malheureux, de votre raison la mesure de la divine puissance. Ne croyez pas que Dieu soit incapable de faire autre chose que ce que vous concevez. Si sa puissance ne pouvait aller au delà de ma pensée, j'oserais dire : Dieu est bien petit, puisque mon esprit le mesure. Mais, s'il dépasse mon esprit, s'il défie ma pensée, le Créateur m'apparaît infini, et ses œuvres incompréhensibles. Interrogez les hérétiques sur les choses visibles, et bientôt ils comprendront leur impuissance. Dieu a dit : « Que le firmament soit, » et soudain sa parole a été accomplie ; c'est une preuve de cette vérité, que lui en est le créateur. Aujourd'hui, sur le soir, nous laisserons le ciel dans une parfaite sérénité ; puis nous nous lèverons en sursaut, et nous trouverons un autre ciel formé par les nuages. Ce sont encore des manifestations partielles de la divine puissance, que le spectacle du ciel obscurci et du firmament nouveau que les nuages ont formé. En rassemblant de la sorte si promptement les nuages, le Seigneur nous montre comment il a en un instant formé le ciel. Et que fait-il ? Comment les nuées donnent-elles la pluie ? Dieu a fait les nuées pareilles à des outres ; il en use pour puiser les eaux de la mer qui sont salées ; quand les nuées sont pleines, il modifie l'eau et il en arrose la terre. Qu'on nous explique comment un corps pesant peut être transporté dans les airs, comment les nuées puisent l'eau de l'océan ; elles ne se vident pas sur-le-champ ; elles volent là où les appelle le Seigneur, il est un ordre de Dieu qui les enchaîne et ne leur permet pas de produire la pluie avant que le signal soit donné. Que les nuages soient semblables à des outres, David le déclare quand il dit : « Il rassemble comme dans une outre les eaux de la mer. » *Psalm.* XXXII, 7. Remarquez ce qu'il y a d'étrange en ceci : Les eaux se rassemblent, une main éternelle, invisible, s'étend et les empêche de se répandre autrement que peu à peu. Telle une femme ourdissant une toile légère, répartit la laine en fils nombreux et variés ; tel le Seigneur divise les eaux de l'immense mer en gouttes comparables à des fils et les verse ainsi à la terre.

Mais voici le point surprenant : si l'eau est livrée à elle-même, pourquoi ne se répand-elle pas aussitôt ; et, si elle est emprisonnée, comment se répand-elle ? Il est un instrument, fort imparfait assurément, mais propre cependant à vous mettre sur la voie d'une explication raisonnable. Je veux parler d'un instrument destiné à prendre de l'eau, lequel est percé dans sa partie inférieure : malgré cela, il contient une certaine quantité d'eau, et c'est l'eau même qui se trouve au-dessus qui fait l'office d'obturateur. De même le doigt éternel de Dieu est étendu sur les nuages, tantôt ouvrant, tantôt fermant ses trésors, afin d'en étendre le bienfait à la terre entière. Il le fait surtout dans les pluies d'automne quand il arrose toute la terre ; il le fait quand il arrose tantôt cette contrée-ci, tantôt celle-là. De là ce langage du prophète : « Il

pleuvra sur une ville et il ne pleuvra pas sur l'autre. Une partie sera arrosée, et celle qui ne le sera pas se desséchera. » *Amos*, IV, 7. Ce n'est point le doigt de Dieu, mais sa volonté, qui dirige réellement ainsi les choses. Je n'ai employé cette figure que pour mettre ma parole à votre portée. Dieu ordonne, et la pluie ne tombe pas. « J'ordonnerai aux nuages de ne pas donner de pluie, dit-il dans l'Ecriture. — Que vos œuvres sont grandes et belles, Seigneur! Vous avez tout fait avec sagesse. » *Isa.*, V, 6; *Psalm.* CIII, 24. Avez-vous vu l'action créatrice de Dieu? Avez-vous vu comment il ferme la bouche des hérétiques, de ces hommes qui, dans une ignorance complète des créatures, prétendent connaître l'essence du Créateur? Tout obéit à la loi divine : le ciel demeure immobile, non qu'il se soutienne par sa propre puissance, mais parce que la loi de Dieu l'affermit. Lorsque je demanderai avec inquiétude comment le ciel a pu être formé d'eaux agglomérées, le bienheureux David dissipera mon embarras par ces paroles : « La parole du Seigneur a affermi les cieux. » *Psalm.* XXXII, 6. Et pourquoi ont-ils été affermis? Parce que l'eau en formait l'élément constitutif. On ne dit jamais d'un objet ferme et solide qu'il a été affermi; nul ne saurait le dire par exemple d'une pierre. Autre chose est être affermi, autre chose être ferme. Une chose est affermie, lorsque, molle naguère et sans consistance, elle forme un tout résistant. C'est pourquoi Pierre, après avoir guéri le paralytique, tenait ce langage : « Hommes israélites, pourquoi être étonnés; et pourquoi jeter sur nous vos regards, comme si par notre puissance ou par notre piété nous ayons rendu le mouvement à cet infortuné? Le Dieu de nos pères, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob a glorifié son fils Jésus; et par la foi en son nom, cet homme que vous voyez et que vous connaissez a été affermi. » *Act.*, III, 12-16.

Donc « la parole du Seigneur a affermi les cieux : » *Ps.* XXII, 6, sur sa parole, les nuées remplies d'eau raréfiée et désagrégée s'élèvent dans les airs. Remarquez encore, je vous prie : L'eau qui était amère ne l'est plus; les nuages puisent dans la mer, et les eaux amères qu'ils retirent de l'abîme deviennent douces et potables. Et nous aussi, le Christ nous a tirés des abîmes, et néanmoins nous ne perdons pas notre amertume. Qui donc a fait le ciel et la terre? Je prétends, moi, que c'est le Christ. — Et comment le prouvez-vous? — S'il n'eût point été le souverain de l'univers, il n'aurait pas dans l'Evangile commandé miraculeusement à toutes les créatures.

Les miracles opérés sur les créatures prouvent la divinité de Jésus-Christ.

Tous les éléments ont servi de matière à ses prodiges : la terre, la mer, l'air, le feu; tout montre en lui le Maître de ce qui existe. A la lumière du jour a succédé celle de la nuit. Le soleil brille, le flambeau du soir répand sa clarté; le jour finit, la nuit commence. A vous, quand vous verrez ce flambeau et ce soleil, de vous écrier : « Vôtre est le jour; vôtre est la nuit; c'est vous qui avez fait le soleil et l'aurore. » *Psalm.* LXXIII, 16. Mais ce flambeau qui brille n'interrompt pas notre discours; il faut que le soleil, dans sa carrière, n'obéisse qu'aux ordres du Christ, « car le soleil connaît le lieu de son coucher; » afin de montrer que le Christ est bien le Seigneur de toutes les créatures. *Psalm.* CIII, 19. C'est ce que Jean proclame : « Tout a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. » *Joan.*, I, 3. Mais, comme il convenait que son éclat se révélât par ses œuvres autant que par ses paroles, il dit à la mer : « Taistoi, rentre dans le calme; » et la mer se calme, et l'œuvre reconnaît son auteur. *Marc.*, IV, 39. Il parle à la mer, et elle se tait; au vent, et il s'apaise. Si ces éléments n'eussent point obéi, c'eût été une preuve que le Sauveur n'en était pas le créateur; s'il n'eût point été le créateur de l'eau, il ne l'eût point changée en vin; s'il n'eût point été le maître du ciel, une étoile ne l'aurait point annoncé du haut du ciel; s'il n'eût point été le maître du soleil, le soleil ne se fût point couvert de ténèbres au temps de la croix. Le Christ monte sur la croix, et le soleil voile sa face. O prodige! la créature ne peut supporter l'outrage fait au Créateur : le soleil s'obscurcit pour vous apprendre que sur la croix se trouve attaché le Maître du soleil. La terre tremble également pour vous apprendre que David parlait du Christ quand il disait : « Il regarde la terre, et à son regard elle tremble. » *Psalm.* CIII, 32.



Les rochers se fendent pour que vous sachiez de qui le prophète avait dit : « Sa fureur fait sécher les princes de frayeur, et les rochers ont été percés par lui. » *Nah.*, I, 6. Les sépulcres s'ouvrent pour annoncer la résurrection, pour mettre le comble à la gloire du Dieu qui ressuscite.

7. Mais il ne faut point oublier les considérations pratiques. Voici donc le flambeau qui nous invite à dire : « Votre parole est un flambeau pour mes pieds, une lumière dans mon chemin. » *Psalm.* CXVIII, 105. Le soir descend et nous invite à dire : « Que ma prière monte comme l'encens en votre présence ; que mes mains élevées soient devant vous comme le sacrifice du soir. » *Psalm.* CXL, 2. Pourquoi pas comme le sacrifice du matin ? Ici appliquez votre esprit ; car ce que nous chantons, nous devons le comprendre. « Chantez avec intelligence, » nous dit David. *Psalm.* XLVI, 8. Moïse, ou plutôt le Seigneur, avait établi deux sacrifices, l'un du matin, l'autre du soir. Le matin on rendait grâces pour la nuit écoulée. Quiconque a été conservé la nuit, le jour venu en remercie le Seigneur. Le sacrifice du soir était pour le jour. Vous avez veillé sur moi durant le jour ; je vous remercie de ce jour tout entier. Le sacrifice du matin ne regarde pas celui qui durant la nuit s'est rendu coupable de péché. Telle est la raison de ce passage : « Que mes mains élevées soient devant vous comme le sacrifice du soir. » Vous vous présentez le soir, vous étendez les mains ; si elles en sont dignes, étendez-les sans crainte ; si elles n'ont point servi à écrire l'iniquité, à spolier les pauvres, à opprimer les orphelins, qu'elles s'élèvent en toute confiance. « Que mes mains élevées..... » Comme s'il disait : Voyez, Seigneur, mes mains sont pures. De même que le prévaricateur n'ose lever la tête et reste courbé sous le poids du remords ; de même sa main criminelle n'oserait s'étendre devant Dieu. Voyez donc si vos mains sont pures de toute iniquité ; dans ce cas étendez-les. Le patriarche Abraham ne voulut pas du marché honteux que lui proposait le roi de Sodome en ces termes : « Prends tout le reste ; laisse-nous les femmes. » *Genes.*, XIV, 21-22. Pour n'avoir rien à se reprocher il ne prit rien, et il put dire les mains pures : « J'élèverai mes mains vers le Dieu qui a fait le ciel et la terre. » Et il les éleva, car elles n'étaient pas souillées par un trafic infâme. Ces paroles, « que mes mains élevées..... » donnent lieu à ce commentaire de Paul : « Je veux que les hommes prient en tout lieu, qu'ils élèvent des mains pures, loin de tout esprit de ressentiment et de querelle. » I *Tim.*, II, 8. Le soir réclame de nous les œuvres du soir. Vous étendez vos mains : le Créateur scrute votre conscience. Arrive le matin ; si vos mains ou votre âme ne sont pas pures, vous n'osez même pas le matin lever les yeux ; c'est un fait d'expérience. Mais, lorsqu'on se maintient dans la pureté, avec quelle confiance on se présente devant Dieu ! c'est comme si on foulait le pavé de sa propre demeure. Ce qui donne le matin cette confiance, c'est une nuit passée chastement. De là ce mot du Roi-prophète : « Si je me suis souvenu de vous sur une couche, je pensais à vous le matin avec délices. » *Psalm.* LXII, 7. De mon côté je rends grâces à Dieu ; je n'oublie pas qu'il a bien voulu donner à ma voix la force qu'elle n'avait pas ; il a eu alors égard, non à mes mérites, mais à votre amour. Prions-le donc de cœur en toute vérité, afin de jouir de la paix, de nous présenter le matin avec confiance, d'échapper à la fureur des hérétiques, de suivre la foi orthodoxe, et de rendre gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Pourquoi le sacrifice du soir fut-il institué.

DISCOURS IV.

Du quatrième jour de la création.

1. Grâce à vos prières et à votre amour, le Seigneur a daigné soutenir hier notre voix faiblissante. Instruit par ma propre expérience de ce que peuvent l'amour et le zèle de la gloire de Dieu réunis, j'implorerai de vous le même secours, et je vous demanderai de solliciter pour nous la même faveur. Paul, ce vase d'élection, Paul par la bouche duquel le Christ même parlait, Paul en qui le Christ habitait et que l'Esprit saint conduisait, Paul implorait les prières de

ses auditeurs : « Mes frères, priez pour moi, leur disait-il, afin que ma bouche soit ouverte et que la parole lui soit donnée. » *Ephes.*, vi, 19. A plus forte raison nous qui sommes si peu de chose ou plutôt qui ne sommes rien, recourrons-nous à votre intercession, afin que les liens de notre langue soient brisés, et que notre bouche soit ouverte au langage de la vérité ; afin que la divine grâce prépare elle-même son instrument et lui suggère avec abondance les pensées convenables ; de telle sorte que l'orateur sacré ne soit pas le seul à être éclairé, et qu'il partage avec vous les célestes trésors. Reprenons donc la suite de nos idées.

Moïse le législateur a exposé avec ordre et enchaînement l'histoire de la création : il n'est pas moins convenable que nous exposions judicieusement les liens étroits qui rattachent les uns aux autres les sujets traités en premier, en second, en troisième lieu, et que nous présentions ainsi un récit enchaîné dans toutes ses parties. Le ciel était affermi, le firmament établi solidement, la mer était séparée de la terre, la terre apparaissait à découvert et venait de recevoir comme parure les fruits, les plantes, les arbres, les fontaines, en un mot tous les ornements convenables. La fécondité dont elle fut douée ne fut pas une fécondité ordinaire, mais une fécondité pleine de variété. Parmi ses productions, les unes lui servaient de parure, les autres étaient destinées à devenir la nourriture des hommes et des animaux, d'autres à fournir aux besoins de l'humanité. Ce n'est point le moment de passer en revue les productions diverses de la terre, notre discours prendrait des proportions qui le rendraient à charge à vos oreilles. Le ciel aussi avait reçu les embellissements qui le concernaient. Après cela Dieu en vient aux eaux et leur donne la vertu de produire des êtres vivants ; il la leur donne cette vertu, lui le grand et infiniment sage auteur de l'univers, lui qui par sa libre volonté et par son Verbe saint a fait toutes les choses. Vous avez vu la vérité de ces choses suivre la parole de la vérité même ; et ces mots prononcés par elle : « Que les eaux se rassemblent, » suivis de leur accomplissement ; ainsi que ces autres : « Que la terre produise. — Que les eaux produisent. — Qu'il y ait des corps lumineux. » Il serait trop long d'énumérer en ce moment toutes les œuvres dont le Verbe est l'auteur. Laissant de côté ces œuvres antiques, venons-en à celles du Nouveau Testament, dont seul il est l'auteur. C'est lui qui a fait celles-là, et qui a fait en même temps les œuvres nouvelles, comme l'affirme Jean l'Evangéliste en ces termes : « Tout a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. » *Joan.*, i, 3. Comment en un discours embrasser parfaitement un si vaste sujet? Mais reprenons la suite des idées.

Le sage auteur de la nature, nous l'avons déjà dit, a orné en premier lieu ce qu'il avait créé en premier lieu ; ce qui avait été fait en second lieu a été également orné en second lieu ; en un mot, le Seigneur s'est conformé, pour l'ornement de la création, à l'ordre qu'il avait suivi dans la production des diverses parties. Et quel a été en cela son dessein? Peut-être se proposait-il de nous enseigner les limites respectives des divers éléments, afin de nous apprendre à les exposer dans l'ordre qui les distingue. Il avait formé d'abord le ciel supérieur ; puis, la terre ; en troisième lieu, le firmament ; en quatrième lieu, il avait réuni les eaux en un même endroit. Or, ce qu'il avait formé en premier lieu, il l'orna en premier lieu. Mais c'est la terre qu'il a tout d'abord ornée, dira quelque esprit méticuleux, et la terre n'a été formée que la seconde ; et là-dessus il voudra me convaincre de contradiction. Nous lui répondrons que présentement il ne nous est encore échappé aucune contradiction, et que nos paroles sont de tout point d'accord avec elles-mêmes. C'est avant le firmament, lequel fut formé postérieurement au ciel supérieur, le second jour, que la terre reçut les ornements qui lui étaient destinés ; et cela, pour que l'ordre naturel ne fût point méconnu. Quand la terre eut pour l'embellir les plantes et les fruits, quand le soleil, la lune et le chœur des astres eurent orné le ciel, Dieu s'occupa des eaux. Et que raconte l'historien? « Et Dieu dit : Que les eaux produisent des reptiles à âme vivante, et des oiseaux qui volent sur la terre sous le firmament du ciel. » *Genes.*, i, 20. Admirez la vertu sans

bornes attachée aux paroles que prononce le Seigneur : « Que les eaux produisent... » La parole, c'est le travail de Dieu. Pour moi, je crois même que l'œuvre a prévenu la parole; car la puissance divine va plus vite que la voix. La parole n'avait pas encore retenti, que chaque partie de l'univers avait reçu ses ornements respectifs. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'à chacune le Seigneur a donné un double ornement : ainsi au firmament il a donné les astres et la rosée; quant à ces astres mêmes, l'utilité en est variée, comme l'établit le texte sacré que nous vous avons expliqué dans la mesure de notre savoir, sinon dans une mesure digne du sujet, et sur lequel il serait actuellement inopportun de revenir.

2. De même donc que le Créateur avait donné à la terre les semences et les plantes, il donne aux eaux les poissons et les volatiles : « Que les eaux produisent des reptiles à âme vivante et des oiseaux qui volent. » Il désigne les poissons sous le nom de reptiles, parce que les poissons rampent plus qu'ils ne marchent. Et voilà pourquoi David, suivant les traces du législateur des Hébreux, disait : « La mer est profonde et vaste; là s'agitent des reptiles sans nombre. » *Psalm.* CIII, 25. Chose étrange que celle-là! et j'en dis autant de cette disposition et de cette parole du Seigneur. Et pourquoi? Parce qu'il est l'auteur de tout ce qui existe. Le passé aussi bien que le présent et l'avenir sont devant ses yeux plus clairement que devant nos propres yeux les objets qui les touchent. Comme il devait se servir des eaux pour donner au monde la vie principale, il commanda aux premières eaux de produire des êtres vivants, vous enseignant par là où se trouve la source de la vie. Pour moi, en voyant les illuminés sortir des eaux saintes, après s'être présentés au baptême couverts de péchés comme autant de reptiles, puis emporter avec eux la vie éternelle, je vois le législateur suprême s'écrier : Que les eaux produisent des fidèles, naguère à l'état de reptiles, maintenant âmes vivantes. Et où en trouvons-nous la preuve? En ce que les hommes qui viennent laver dans ce bain spirituel leurs iniquités passées, reçoivent ce nom de reptiles. On accourt en foule au baptême de Jean; et le précurseur de leur dire : « Serpents, race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir? » *Matth.*, III, 7. Lorsqu'une âme, après avoir passé plusieurs années dans l'iniquité, se présente au baptême pour y déposer ses souillures, n'est-ce point la réalisation éclatante de cette parole du Seigneur : « Que les eaux produisent des reptiles à âmes vivantes, et des oiseaux qui volent? » Une double grâce est le partage de l'élu : son âme reçoit à la fois et la vie et des ailes qui lui permettent de monter jusqu'à la céleste voûte, d'y converser avec les anges, et de prendre rang parmi les phalanges célestes. « ..... Et des oiseaux qui volent sur la terre sous le firmament du ciel. » — « Sur la terre, » par le corps; mais dans les cieux par les mœurs. Ce n'est point une explication purement allégorique que nous donnons; elle est fondée sur l'histoire; car autre chose est d'introduire de force l'allégorie dans l'histoire, autre chose de mettre en œuvre une allégorie dans laquelle l'histoire est respectée. La preuve que le mot reptiles désigne également les oiseaux qui hantent la mer, le passage suivant la fournit : « Et Dieu fit les grands poissons, et tous les reptiles à âme vivante que l'eau a produits, et les volatiles ailés. » *Genes.*, I, 21. Y a-t-il donc des volatiles qui n'aient point d'ailes? pourquoi dire alors : « Des volatiles ailés? » Le mot « voler » signifie dans le cas présent s'étendre, dans le sens d'étendre les mains. Nous trouvons ce mot employé par le prophète quand il dit : « Tout le jour, j'ai étendu mes mains vers ce peuple incroyant et rebelle. » *Isa.*, LXV, 2. On conçoit donc que l'on appelle volatiles les êtres qui rampent et s'étendent; et de là ce verset où David parle des « serpents et des volatiles ailés. » *Psalm.* CXLVIII, 10.

Dieu voit le passé, le présent et l'avenir.

Le baptême efface tous les péchés.

« Dieu fit donc les grands poissons, » les dragons monstrueux qui habitent la mer. Les autres interprètes lisent : « Dieu fit les grands dragons; » ils ne disent point « poissons, » mais « dragons. » C'est que le premier des êtres vivants qui ait été produit dans la mer est le dragon. C'est pour cela que David disait : « Louez le Seigneur sur la terre, dragons et abîmes. — Voilà la mer vaste et profonde; là vivent des

reptiles sans nombre, des êtres vivants petits et grands; les navires en traverseront les flots. Là se trouve le dragon que vous avez créé pour se jouer dans l'abîme. » *Psalm.* CXLVIII, 7; CIII, 25-26. Ailleurs il s'applique à montrer qu'il n'y a pas qu'un dragon dans les eaux, et qu'un grand nombre y habite : « C'est vous, dit-il, qui avez brisé dans l'eau les têtes des dragons. » *Psalm.* LXXIII, 13. — « Et Dieu fit les monstres marins. Et Dieu vit que toutes ces choses étaient bonnes. » Que signifie ce mot « bonnes? » Est-ce à cause de la multitude? Cependant lorsque Dieu eut fait le soleil, la lune, les étoiles, bien que ces œuvres fussent en nombre considérable, « il vit, dit l'Ecriture, que c'était bien. » *Genes.*, I, 10. Nombreuses sont les étoiles; impossible de les compter; et il n'est pas écrit : « Dieu vit qu'elles étaient bonnes, » mais : « Dieu vit que c'était bien. » Pourquoi? Parce que les astres, malgré leur multiplicité, ont tous pour principe la même lumière, et servent tous au même but; leur fonction est d'éclairer. Ici, au contraire, se présentent des reptiles, des poissons, des volatiles d'espèces très-variées; car autre est la nature des volatiles, autre celle des reptiles, autre celle des poissons; c'est pourquoi l'écrivain sacré dit : « Et Dieu vit que ces choses étaient bonnes. » L'éloge est en rapport avec la variété des œuvres. « Et Dieu les bénit, disant : Croissez et multipliez-vous, et remplissez les eaux, et que les volatiles se multiplient. » *Genes.*, I, 22.

3. Pourquoi, lorsqu'il eut créé les étoiles, ne les bénit-il pas? pourquoi, lorsqu'il eut créé les plantes et les arbres, ne les bénit-il pas? Il bénit une partie de ses œuvres, et il ne bénit pas les autres. Quel a pu être le mérite de celles-là? Ecoutez-bien : Les étoiles restent telles qu'elles ont été faites dès le principe; elles ne sauraient gagner ni en nombre, ni en grandeur; et c'est parce qu'elles devaient demeurer dans l'état où elles avaient été faites, que toute bénédiction destinée à les multiplier leur était inutile. Les êtres, au contraire, qui se multiplient en se succédant, et qui n'ont d'accroissement qu'à ce titre, avaient un besoin indispensable de cette bénédiction. Je vais répéter cette raison, afin que mes paroles se gravent profondément dans votre esprit; car ce n'est pas la plante dont les racines n'ont été qu'à peine et comme au hasard enfoncées dans la terre, qui sera solidement établie; mais celles dont les racines y auront été profondément engagées et avec toute sorte de précautions. La bénédiction divine, encore une fois, n'était donc pas nécessaire aux étoiles, puisqu'elle ne devait pas leur conférer le pouvoir de se multiplier. En revanche, elle était indispensable aux oiseaux, aux poissons, à l'homme même, afin de se perpétuer. Là où cette façon de se multiplier est dans la nature des choses, la bénédiction divine devient nécessaire absolument; là où, dis-je, une multitude doit sortir de quelques êtres, et où ce qui est petit doit devenir grand. Maintenant que nous connaissons la raison de cette bénédiction, nous pourrons passer à l'explication des autres expressions de l'Ecriture. « Croissez, » dit-elle, parce que les créatures étaient petites; « multipliez-vous, » parce qu'elles étaient peu nombreuses; « remplissez les eaux, » parce qu'elles ne les occupaient qu'en partie. Nous aurons à examiner plus tard pour quelle raison les poissons, les oiseaux et les hommes ont été favorisés de cette bénédiction, tandis qu'il n'en est pas de même des autres animaux. En attendant, reprenons, comme nous l'avons promis, la suite du texte sacré.

« Et Dieu dit : Que la terre produise des êtres vivants. » *Genes.*, I, 24. De la sorte, le Seigneur confère à la terre un double honneur : en premier lieu, il lui fait produire les semences et les plantes; en second lieu, les animaux; et cela, non sans raison, mais parce qu'elle devait servir à l'homme de séjour; et non-seulement pour ce motif, mais comme elle devait fournir à l'homme sa nourriture, Dieu honore en elle la mère et la nourrice de cette noble créature. Voyez à présent l'ordre qu'il a suivi. D'abord, il prépare les aliments, puis il produit les êtres auxquels ces aliments sont destinés. Ainsi en agit-il envers l'homme : il commence par lui préparer la maison, puis il y introduit le chef de la famille. « Que la terre produise des êtres vivants. » Comment des êtres vivants sont-ils produits par la terre qui est inanimée? Comment a-t-elle pu produire le lion rugissant, le cheval rapide, le

bœuf robuste, l'âne si propre aux fardeaux? Comment expliquer ces différences entre les animaux? Comment d'un principe sans âme tant d'âmes ont-elles pu sortir? Les hérétiques acceptent sans difficulté que la terre, tout inanimée qu'elle est, produise des êtres animés; mais, si on leur dit que Dieu a engendré de sa propre substance, les voilà qui entassent subtilité sur subtilité, et qui s'écrient : Donc il a été divisé, donc il a souffert, et autres choses semblables. Ce n'est point ici le lieu de réfuter tous les propos qu'ils tiennent contre le Fils unique, ou plutôt contre leur propre salut. Dieu n'a pas plus à perdre lorsqu'on le blasphème qu'à gagner lorsqu'on le loue; à moins que vous ne regardiez comme un gain pour Dieu notre salut. En lui se trouvent tous les biens; au-dessus de tous les besoins, indépendant de qui que ce soit, c'est lui qui enrichit toutes les créatures. Et qui pourrait donner à Celui qui est la source de tous les biens, et dont la bonté est l'arbitre unique de tout ce qui existe? « Tous les êtres sont devant vous dans l'attente, disait David : vous ouvrez votre main, et vous comblez tous les êtres vivants de bénédictions. » *Psalm.* CIII, 27; CXLIV, 16.

Réfutation des Ariens.

Mais terminons le sujet que nous avons entrepris : l'ordre le demande, et nous serons heureux de le faire. La terre produisait donc, sur le commandement du Seigneur, ce qu'elle n'avait pas; la nature divine et sans tache n'engendrerait pas ce qu'elle contient! Cependant, que l'on n'aille pas se prévaloir de notre langage humain pour dire : Voyez-vous comment votre docteur lui-même reconnaît la priorité du Père sur le Fils? Qu'on excuse plutôt nos paroles : hommes et n'ayant qu'une langue terrestre, nous parlons à d'autres hommes de cette nature divine qui surpasse toute intelligence. Enfants des hommes, c'est à parler en hommes que nous avons été formés. Et nos adversaires, ils ignorent, les malheureux, qu'ils s'expriment sur Dieu en un langage indigne de lui. Remarquez bien leur perversité : soulèvent-ils quelque difficulté, ils mettent en œuvre les raisonnements humains. Ainsi, tout ce qui est engendré, vous diront-ils, a eu un commencement d'existence. — Comment? — Ils répondent aussitôt : Vous qui avez été engendré, n'avez-vous pas commencé à exister? N'en est-il pas ainsi de votre père, de votre aïeul? — Si vous inférez de leur raisonnement quelque autre raisonnement capable de porter à leur opinion insensée un coup mortel, ils répliquent astucieusement : Il s'agit de Dieu, et vous m'opposez des raisonnements humains! De sorte qu'ils recourent à des raisonnements ordinaires pour établir leur pernicieuse doctrine, et ne veulent plus de ces raisonnements quand leur doctrine est réfutée.

Réfutation des impies.

4. Mais, disent-ils souvent, peut-on à la fois exister et naître? Et si je vous prouve que l'Ecriture affirme pareille chose, non-seulement de Dieu, mais des hommes eux-mêmes, que me répondrez-vous? Quand elle parle des enfants du bienheureux Abraham, elle parle de leur naissance, non pas comme s'ils n'eussent point encore existé, mais comme s'ils eussent existé auparavant. Abraham engendra Isaac; Isaac engendra Jacob; Jacob engendra Lévi, père de la tribu sacerdotale. Lorsque Melchisédech vint au-devant d'Abraham, l'Apôtre explique ce fait d'une façon théologique et dit : « Melchisédech vint alors au-devant d'Abraham et le bénit; » puis il ajoute : « Et de cette manière Lévi, qui reçoit la dîme des autres, paie, pour ainsi parler, sa propre dîme par l'intermédiaire d'Abraham; car il était déjà en Abraham. » *Hebr.*, VII, 1-10. Voilà donc un mortel qui existait avant d'être engendré. La racine étant pleine de vie, le fruit est mis sur le même pied que la racine. Or, quand il n'est question ni de souffrance, ni de succession, ni de grossesse, ni d'enchaînement de passions humaines, on se refuserait à admettre que l'Etre est né de l'Etre et qu'il demeure éternellement! — S'il a été engendré, poursuit-on, comment peut-il toujours avoir été? Car quiconque est engendré a un commencement. — Bien des conditions chez nous sont requises pour le nom de père. Supposons un jeune homme désireux de se marier. Il est d'abord prétendant, puis fiancé, puis enfin mari : vient-il à engendrer, il reçoit le nom de père; mais, s'il n'a point d'enfants, quelque nombre d'années qu'il passe avec sa femme, il ne sera jamais traité de père.

De même pour la mère : elle est d'abord sollicitée, puis fiancée, puis épouse enfin ; elle devient enceinte, elle porte un fruit dans son sein ; mais, si ce fruit ne paraît pas à la lumière, elle ne reçoit pas le nom de mère. Encore que la racine porte son fruit, si l'enfant, par sa naissance, ne confère ce titre de mère comme récompense de ses souffrances à celle qui lui donne le jour, cette dernière ne sera jamais ainsi qualifiée.

Tel est l'ordre établi par la sagesse divine, afin que les parents ne traitent pas leurs enfants avec hauteur, et que le père ne dise point à son fils : C'est moi qui t'ai donné la vie, c'est à moi que tu dois la lumière, c'est grâce à moi que tu jouis de l'existence. A ce langage, l'enfant répondra sur-le-champ : Si je jouis de la lumière à cause de vous, c'est à cause de moi que vous êtes devenu père. De même il dira à sa mère : C'est à vous que je dois d'être fils, c'est à moi que vous devez d'être mère. C'est entre nous une communication de faveurs réciproques. L'enfant non plus n'est point formé sur-le-champ : le sperme et le fœtus précèdent toujours son apparition en tant que fils. A toutes ces choses il faut du temps, à toutes ces choses il faut de la souffrance, telle est la loi de la nature corporelle. Mais, quand la nature génératrice est incorporelle aussi bien que l'être engendré, de quel droit viendra-t-on dire : Il était donc avant que d'être, avant que d'être engendré ?

Voici ce que nous disons : Si Dieu est toujours le même, s'il est incapable d'aucun accroissement, il est donc Père de toute éternité. S'il est toujours père, toujours il engendre son fils ; conséquemment, le Fils est coéternel au Père. Nous affirmons que le Fils a été engendré sans aucune des imperfections qui signalent la génération des créatures ; mais expliquer le mode de cette génération, nous ne le saurions pas. D'ailleurs, la vraie science consiste à reconnaître que nous ignorons les choses au-dessus de notre nature. Nous adorons le Fils ; mais la nature divine n'est point le sujet de notre indiscrète curiosité. Si le Fils eût été engendré par un homme, sa génération eût été une génération humaine ; si le Père eût eu un corps, il eût engendré selon les lois de la nature corporelle. Mais, s'il n'a point de corps, ne l'astreignez pas à des conditions qui n'affectent que des natures différentes de la sienne. Cependant, objecte-t-on, il a engendré de sa propre nature, avec passion, par communication, par écoulement. — Les choses terrestres me fournissent une preuve du contraire. La vigne engendre, l'olivier engendre, l'eau engendre également, non comme nous engendrons nous-mêmes, mais conformément aux lois particulières qui les régissent. Toute femme que Dieu appelle à l'honneur de la maternité, commence par devenir grosse ; l'enfant né, la grossesse disparaît. Il n'en est point de même de l'arbre. Tant qu'il n'a pas engendré, il ne grossit pas ; c'est après seulement qu'il grossit, que le fruit se développe, que ses racines se multiplient sans que la racine préexistante et le fruit engendré en souffrent aucune diminution. Ainsi la vigne engendre suivant des lois différentes des lois de la nature humaine ; et quand on vous parle de la génération en Dieu, vous allez attribuer nos misères à cette nature qui dépasse infiniment la nôtre !

5. « Et Dieu dit : Que la terre produise des êtres vivants selon leurs espèces, des quadrupèdes, des reptiles, des bêtes farouches. » *Genes.*, I, 24. Par le mot quadrupèdes sont désignées les bêtes de travail domestique ; par les mots reptiles et bêtes farouches, les serpents et les dragons. Dans la première catégorie rentrent non-seulement les bêtes qui portent le joug, mais aussi les bêtes de somme. Toutes celles qui se nourrissent de foin, soit bœufs, soit brebis, sont comprises sous le terme générique de κτῆνος ; et cela parce qu'elles sont la propriété, κτῆμα, de l'homme. Que les brebis et les bœufs soient désignés sous le nom de troupeaux, le passage suivant de l'Ecriture l'atteste : « Et il avait des troupeaux de brebis et des troupeaux de bœufs. » *Genes.*, XXVI, 14. La terre était sortie de sa solitude ; elle était couverte de fruits, elle produisait les animaux ; de sorte qu'elle n'avait plus à attendre que le chef de la famille. Le ciel aussi avait été magnifiquement paré, le globe brillait des ornements les plus variés, la mer était peuplée d'êtres vivants, une infinité d'oiseaux s'agitaient dans les airs. Tout était prêt, l'homme

seul n'existait pas encore. C'est un honneur pour lui, et non une injure d'avoir été formé le dernier; on prépare d'abord la maison : une fois qu'elle est prête, on y introduit le chef de la famille. Dieu en toute chose agit avec une sagesse et une mesure parfaites; il assigne à tout une fin. Voyez l'ordre auquel il se conforme. Il commence par créer l'herbe et le foin, puis les animaux qui s'en nourrissent. Et en effet, s'il n'y eût point eu de quoi les nourrir, la création des animaux eût été prématurée, puisqu'ils eussent été exposés à une disette complète. Dieu fait donc les aliments, et ensuite seulement les êtres auxquels les aliments sont destinés; il fournit d'abord aux besoins de ses créatures, et ce n'est qu'après qu'il introduit ces créatures dont il a prévenu les besoins. Ainsi a-t-il fait pour les Ecritures. Comme elles annonçaient le Christ, Dieu les a données avant le Christ, et après seulement a paru Celui qu'elles annonçaient. Les témoignages paraissent d'abord, afin que l'on crût en Celui que concernaient ces témoignages. La loi paraît d'abord, afin de faire connaître le législateur. Les prophètes paraissent d'abord, afin de signaler Celui qu'ils annonçaient dans leurs prophéties.

Ordre de la création.

Les Ecritures sont entre les mains des Juifs.

Et admirez la sagesse du Seigneur : ce n'est pas seulement dans son Eglise que se trouvent les écrits des prophètes; ils sont encore entre les mains des Juifs : Dieu a permis qu'ils les possédassent pour leur confusion, ces Juifs indignes, impies et ennemis du Christ. Dans quel dessein l'a-t-il permis, au lieu de les en dépouiller? Le dessein en est évident, et il n'est pas besoin de longs raisonnements. Il voulait que notre prédication défiât toute suspicion. Si nous étions les seuls à posséder les prophéties, un incrédule aurait le droit de s'inscrire en faux contre nous. Aurions-nous osé mettre en avant le témoignage de Moïse, celui d'Isaïe ou de tout autre prophète sur le Christ et sur les choses qui devaient signaler son avénement, on eût pu nous répondre : Et où est la preuve de la mission prophétique de Moïse? Comment savoir qu'il a tenu ce langage? Vous le prétendez, vous chrétiens, pour les besoins de votre cause, et vous inventez des prophètes, et vous alléguez des noms sans réalité. Est-ce là pour nous une raison de nous soumettre à ces témoignages? — Mais en ce moment, quelques raisons que semble alléguer un adversaire, toute portée sérieuse leur est ravie, parce que les textes que nous invoquons pour prouver la vérité de notre doctrine se trouvent entre les mains des Juifs. Comment, dans ce cas, ne pas réfuter aisément toutes ces vaines difficultés? Dieu a donc permis que les Juifs fussent comme nous possesseurs des saints Livres, afin que nos ennemis n'aient pas le droit de nous tenir le langage indiqué tout à l'heure; afin que, si l'on refuse d'ajouter foi à mes paroles, sous le prétexte que j'aurais imaginé ces témoignages en faveur de mes croyances, on soit obligé de s'incliner devant la déposition de nos ennemis mêmes. Interrogez un Juif, non pas un Juif vulgaire et sans lettres, mais un Juif instruit sur la loi et lettré : Le Christ existe-t-il? Il ne vous répondra pas que le Christ n'existe pas. Il vous dira seulement que le Christ existe, mais qu'il n'est pas celui que vous prétendez, qu'il est un personnage différent. De telle sorte il admet le fond de la doctrine, et la personne est seule mise en question.

Et vraiment autre chose est une négation portant sur le droit, autre chose la négation portant sur la personne. Supposez que l'on me réclame une dette, il est bien différent de répondre : Je ne dois rien, ou bien : Je ne vous dois rien à vous, c'est d'un autre que je suis le débiteur; car dans ce cas-ci, la dette est un fait non contesté. De même, les Juifs ne contestent pas la réalité du Christ; ils contestent seulement que ce soit celui que nous prêchons, et, reniant le Christ véritable, ils en sont réduits à admettre un faux Christ. Remarquez, je vous prie, le législateur Moïse faisant mention, à propos de la formation de l'homme, du Fils et de sa connaissance. Il avait dit : « Que le firmament soit, que la terre produise, que les eaux produisent.» Mais, venant à l'homme, il s'exprime en ces termes : « Et Dieu dit : Faisons l'homme. » Je demande au Juif : Si Dieu est seul, et s'il n'a pas avec lui le Fils auquel nous croyons, s'il n'a pas le Saint-Esprit que nous adorons, à qui donc adresse-t-il ces paroles : Faisons l'homme? Il lui suffit d'un

acte de volonté pour faire le ciel, la terre et tout le reste. Lorsqu'il s'agit de faire l'homme, se proposant de nous laisser entrevoir la réalité du Fils, il parle en ces termes : « Faisons l'homme; » et par là il montre assez que le Fils a pris également part à la création des œuvres précédentes. Dans leur embarras, dans l'impuissance de rien changer à des expressions si claires, les Juifs répondent que Dieu s'adresse aux anges : ne pouvant nier que le langage ait été tenu, ils s'efforcent de le nier d'une façon indirecte. A qui donc le Seigneur a-t-il dit : « Faisons? » Aux anges, répondent-ils. — Je leur demande maintenant : Lesquels sont les plus grands, les anges ou les hommes? Les anges assurément. Même quand nous sommes arrivés au faîte de la vertu, nous ne les surpassons pas, nous sommes seulement leurs égaux. Leur nature est de beaucoup supérieure à la nôtre; de beaucoup leur condition incorporelle les élève au-dessus de nous.

6. Ecoutez sur ce point le témoignage de David : « Qu'est-ce que l'homme, pour que vous vous souveniez de lui? Qu'est-ce que le fils de l'homme, pour que vous le visitiez? Vous l'avez abaissé un peu au-dessous des anges. » *Psalm.* VIII, 5-6. Il est donc incontestable que nous sommes inférieurs aux anges; ils sont au-dessus de nous, et nous au-dessous d'eux. Mais si Dieu, quand il a voulu créer l'homme, qui est inférieur aux anges, a dû recourir au conseil et à l'aide des anges, à plus forte raison quand il a créé des êtres d'une dignité plus haute; car ce n'est point un ange qu'il a créé, mais des milliers et des milliers d'anges; et, de même qu'il fit en même temps toutes les étoiles, de même il fit en même temps les anges et les archanges, dont le nombre surpasse toute appréciation, si bien que Daniel s'écrie : « Dix mille millions le servaient, et mille millions se tenaient devant lui. » *Dan.*, VII, 10. — Lors donc que le Seigneur a créé ces dix mille millions d'anges et ces mille millions d'archanges, il n'aurait pas eu besoin d'aide et de conseil; et pour former l'homme, qu'il tire de l'argile, il aurait consulté, il aurait adressé la parole à un tiers, il aurait pris conseil! « Qu'est-ce que l'homme? » Un peu de terre prise de la terre, un peu de cendre et de poussière. « Je ne suis que terre et que cendre, » *Genes.*, XVIII, 27, disait Abraham, publiant ainsi la vileté de sa nature. Et les anges, que sont-ils? Des natures spirituelles, des natures de feu? « Dieu fait des esprits ses anges, chantait le Roi-prophète, et ses ministres d'un feu brûlant. » *Psalm.* CIII, 4. En sorte que pour créer ces natures de feu, ces esprits intelligents et incorporels, il ne lui aurait fallu recourir à aucun conseil, à aucune aide, à aucune activité subsidiaire; tandis que, pour former un être tiré de la terre, un être misérable, vil, destiné à bientôt disparaître, à se dissoudre dans le sépulcre, à être emporté par le temps, il aurait pris conseil, il aurait soumis la chose à l'examen?

Certainement, réplique-t-on, il est naturel que le Seigneur, dont la bonté n'a pas de mesure, demande à ses serviteurs présents : Que convient-il de faire? quel parti prendrons-nous? — Je n'en disconviens pas, et je vous accorde, tant votre argumentation est redoutable, que ces mots : « Faisons l'homme, » ont été adressés aux anges. Vous avez bien entendu le Seigneur dire : « Faisons; » mais ce qu'il ajoute : « A notre image et à notre ressemblance, » vous ne le savez donc pas! Il me suffit de ce seul passage pour fermer la bouche des Juifs aussi bien que celle des hérétiques. Le Juif, car l'hérétique, qui est un juif véritable, qui est même pire, — et si les Juifs ont crucifié le corps visible du Sauveur, les hérétiques font une guerre acharnée à son invisible divinité, pour ne pas dire à leur propre salut, — ont entrepris une tâche impossible : aussi expient-ils en partie jusqu'à ce jour ce forfait, et leur race est-elle dispersée dans tout l'univers, en attendant le jugement universel où pleine justice sera faite. En effet, Dieu saura bien au temps marqué tirer vengeance de leur impiété.

A quel propos vous ai-je parlé comme je l'ai fait? car je veux reprendre la suite de nos idées. Ni l'hérétique ni le Juif n'osent dire que les anges et Dieu ont une même image et une même ressemblance. Est-ce que les anges qui ont été créés ont coopéré à l'œuvre créatrice du Seigneur? Ils n'étaient que ses ministres; ils chantaient ses louanges, lui ren-

daient grâces ; ils n'ignoraient pas qu'ils avaient été créés, qu'ils n'existaient pas avant que le souffle de la divine bonté leur eût donné l'existence; et ils restaient dans une contemplation extatique, considérant les êtres que Dieu créait après eux. Ils voyaient le ciel tiré du néant, et ils étaient ravis; ils voyaient la mer séparée de la terre, et ils étaient dans l'admiration ; ils voyaient la terre couverte d'ornements, et ils étaient saisis de stupeur. Non, les anges n'ont point coopéré à la création, ils n'ont fait que l'admirer, et Dieu le déclare quand il dit à Job: « Lorsque je créai les étoiles, tous les anges chantèrent mes louanges et ma gloire. » *Job*, XXXVIII, 7. « Faisons l'homme. » Ce langage suppose une personne qui parle et une qui écoute. Admirez l'éclat permanent de la foi orthodoxe : le soleil aussi, quand il paraît, brille d'un éclat radieux. « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » La distinction des personnes, l'unité de la substance sont parfaitement sauvegardées. « Faisons l'homme à notre image, » et non « à nos images ; » car il n'y a pas l'image du Père et l'image du Fils. « Faisons l'homme : » ces mots désignent la pluralité des personnes; « à notre image : » ceux-ci leur consubstantialité. Quel est donc le coopérateur de cette œuvre admirable, et celui auquel est adressé ce magnifique langage? Les Juifs se lèvent ici contre nous, et l'on a beau les réfuter, ils persistent dans leur impudence; les hérétiques, de leur côté, se laissent emporter par leur folie : la vérité est attaquée, mais la doctrine de la piété demeure triomphante et invincible.

Ces mots *Faisons l'homme* nous dévoilent la Trinité et l'unité en Dieu.

7. Comment donc connaîtrons-nous celui à qui il a été dit: « Faisons l'homme? » celui conséquemment duquel le Seigneur prend conseil, puisque ce langage : « Faisons, » suppose qu'un conseil va être donné? Or, le bienheureux Isaïe, parlant du Fils unique de Dieu devenu homme pour nous, disait ce qui suit: « Un enfant nous est né, un fils, un petit enfant nous a été donné. » *Isa.*, IX, 6. Celui qui n'était point enfant est né; celui qui était le Fils a été donné. « Et il sera nommé l'ange du grand conseil. » Il s'agit du nom de cet enfant, Fils par sa divinité, enfant par son humanité: « ... l'ange du grand conseil, l'admirable, le conseiller. » Si vous vous contentez, ô prophète, d'appeler ange du grand conseil celui à qui le Seigneur a dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, » vous ne caractérisez pas suffisamment sa dignité. Moïse aussi fut élevé au rang de conseiller; car il donnait un conseil quand il parlait ainsi à Dieu: « Ne les exterminez pas, afin que les nations ne disent pas : Il ne pouvait point multiplier leur postérité; alors il les a fait mourir. » Ne vous bornez donc pas, pour caractériser sa dignité, à ce titre de conseiller: ce titre, bien que plusieurs personnages le méritent, ne le vulgarisez pas, pour ne pas faire injure à celui qui le mérite par excellence. — Oui, reprend le prophète, vous ne connaissez pas encore la grandeur de celui qui nous occupe. — Ecoutez donc ce qu'Isaïe ajoute comme explication de ce qui précède: « Il sera nommé l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort. » — C'est à bon droit qu'il attribue la force à Dieu. Pourquoi ? De même que la dignité du conseiller unique n'a pas dû souffrir de l'existence de plusieurs conseillers; de même, quoiqu'il y ait eu plusieurs dieux, — il est écrit: « J'ai dit: Vous êtes des dieux, vous êtes tous des fils du Très-Haut; » et Dieu disait à Moïse: « Je t'ai établi dieu de Pharaon; » *Psalm.* LXXXI, 6; *Exod.*, VII, 1, — il ne faut pas que la dignité du Dieu que l'on célèbre en soit blessée. C'est donc pour vous détourner de croire qu'il s'agit d'un dieu tel que Moïse, tel que les apôtres, que le prophète ajoute: « ... le Dieu fort. » Moïse était dieu, mais un dieu fortifié, et non le Dieu fort. Autre est celui à qui la force a été donnée, autre celui qui est fort par lui-même; autre celui qui confère la grâce, autre celui qui la reçoit. « ... Le Dieu fort. » Moïse avait été rendu fort, et, bien qu'il ait accompli de grands prodiges, la grâce lui avait été donnée. Les apôtres aussi étaient sous la dépendance du Christ; le Sauveur seul avait la puissance et la donnait. « ... Le Dieu fort. » Le prophète ne se borne pas à ces mots; il ajoute: « ... le puissant; » nous apprenant de la sorte, aux hérétiques et à nous, à ne pas qualifier de dépendant celui qui est le dispensateur

de la puissance. Il y a de la différence entre celui qui dépend d'autrui et celui qui est indépendant. Voulez-vous connaître cette différence?

Les apôtres étaient sous une dépendance, le Sauveur était indépendant. Paul rencontre en Macédoine une jeune fille qui avait l'esprit de Python, et qui criait à tout le monde : « Ces hommes sont les serviteurs du Dieu très-haut. » Paul affligé, se retourne et dit à l'esprit, non pas à la jeune fille, mais à l'esprit qui la possédait : « Au nom de Jésus-Christ, mon Seigneur, je t'ordonne de quitter cette jeune fille. » *Act.*, XVI, 17-18. Il invoque son Seigneur, et par là se montre serviteur. Comme il s'agissait d'un prodige au-dessus des forces humaines, puisque les démons devaient obéir à de simples hommes, l'Apôtre, pour qu'on ne vît pas des dieux en ceux qui étaient seulement des serviteurs de Dieu, prononce ces paroles : « Je t'ordonne au nom du Seigneur. » C'est au serviteur de signifier les ordres du Seigneur; à Dieu d'agir avec pleine puissance. Vous avez vu le serviteur signifiant les ordres du Maître; voyez maintenant le Maître commander lui-même. On présente au Sauveur un démoniaque sourd et muet. Le Sauveur ne dit pas : « Je te fais savoir à toi démon sourd et muet; » mais bien : « Je te l'ordonne... » A Paul de signifier les ordres, au Tout-Puissant de les donner. « Je te l'ordonne, sors de cet homme, et n'y entre plus désormais. » *Marc*, IX, 24. Le démon obéit, car il reconnut la puissance de celui qui commandait. Ecoutez le bienheureux Ezéchiel dire à la synagogue hérétique : « Je vis, dit le Seigneur ; ta sœur Sodome a été justifiée bien au-dessus de toi. » *Ezech.*, XVI, 52. Que signifient ces paroles? Si vous ne les comprenez pas, vous ne pourrez arriver à l'intelligence du sens spirituel. Les habitants de Sodome étaient des infâmes, leur vie se passait dans la turpitude; et c'est pourquoi ils furent consumés par le feu du ciel. Après l'extermination des Sodomites et l'incendie de leur ville, Jérusalem parut et jouit durant plusieurs générations d'un état florissant en apparence, bien qu'en réalité elle se plongeât en de plus profondes iniquités. Les habitants de Jérusalem, surpassant donc en perversité les Sodomites, Dieu s'exprime comme il suit par la bouche d'Ezéchiel : « Je vis, moi Adonaï, dit le Seigneur : Dis à cette fille désordonnée de Jérusalem : Ta sœur Sodome n'a pas commis la moitié des péchés que tu as commis; et elle est justifiée par toi. » *Ezech.*, XVI, 48 *et seqq.*; comme s'il disait : En comparaison de toi, Sodome n'a rien à se reprocher. L'on pourrait dire dans le même sens aux hérétiques : Eu égard à la folie sans mesure des hérétiques, les Juifs sont purifiés; les démons le sont aussi, car au moins les démons appellent le Fils de ce nom, au lieu que les hérétiques le traitent de créature. « Sodome a été justifiée par toi. » Je demanderai en passant pour quelle raison les Juifs, dont les crimes égalaient ceux des Sodomites, n'ont pas eu le sort des Sodomites, et, puisqu'ils ont commis deux fois plus de crimes qu'eux, pourquoi ils n'ont pas été exterminés sans retour comme ces misérables.

Pour quelle raison les Juifs, dont les crimes égalaient ceux des Sodomites, n'en n'ont pas éprouvé le sort.

8. C'est que Dieu fixait ses regards, non-seulement sur l'impiété présente des Juifs, mais de plus sur la piété des fidèles à venir; il prévoyait que de la Judée sortirait la sainte et virginale mère de Dieu; il apercevait dans le lointain des âges le chœur des apôtres, les rangs des confesseurs, et les milliers de Juifs qui devaient embrasser la foi. Lorsque Paul monta à Jérusalem, les apôtres lui dirent : « Vous voyez, Paul, notre frère, combien de milliers de Juifs se sont convertis à la foi. » *Act.*, XXI, 20. C'est en prévision des fidèles à venir que Dieu pardonne aux incrédules du passé; non certes en leur propre considération, mais en considération du fruit qu'ils devaient produire. Isaïe le déclare quand il dit : « Si le Seigneur des armées ne nous eût laissé quelques restes d'Israël, nous aurions été semblables à Sodome et à Gomorrhe. » *Isa.*, I, 9. Peut-être faisons-nous violence au texte, et faisons-nous dire à Isaïe ce qu'il ne dit pas? Ecoutez alors le frère et l'interprète des prophètes, Paul lui-même : « Mes frères, écrit-il, quelques fidèles que Dieu s'était réservés par sa grâce ont maintenant été sauvés; car, selon la parole d'Isaïe, si le Seigneur des armées ne nous eût laissé quelques restes d'Israël, nous aurions subi le sort de Sodome. » *Rom.*, XI, 5;

IX, 29. Dieu voyait donc tout par avance, et il n'avait donc nul besoin, comme nous, du temps et de l'expérience pour le connaître. Comme je l'ai dit bien souvent, les siècles et tout ce qu'ils renferment étaient présents à ses yeux : en même temps qu'il vit Adam prévariquer, il voyait les justes qui devaient naître de lui; il le voyait au moment d'être chassé du paradis, il voyait aussi le royaume du ciel préparé pour le recevoir : chose admirable, ce royaume était prêt bien avant le paradis. Vous êtes étonné de ce qu'Adam a été chassé du paradis; soyez-le plutôt de ce que, bien avant le paradis, le royaume des cieux lui ait été préparé. « Venez, les bénis de mon Père, disait le Sauveur, prenez possession du royaume qui vous a été préparé avant l'origine du monde. » *Matth.*, XXV, 34.

Réfutation des Ariens.

Honte aux hérétiques, à ces hommes qui, après avoir ouï parler des biens préparés aux saints avant l'origine du monde, osent dire : Il fut un temps où le Fils n'était pas. Ils confessent le Fils unique pour la forme, ne pouvant anéantir l'Ecriture; mais, s'ils acceptent le mot, ils détruisent la chose. Parlons-nous du Fils unique, ils s'écrient aussitôt : « Il est écrit aussi : Il est le premier-né de toute la terre. » *Col.*, I, 15. En sorte que, à leur sens, ce sont deux titres contradictoires. S'il est premier-né, il n'est plus Fils unique; le premier-né est celui qui a plusieurs frères; d'autre part, dès que des frères nous sont nés, on n'est plus qualifié de fils unique, puisque le fils unique est celui-là qui seul a reçu le jour de quelqu'un : c'est en ce sens que l'Ecriture rapporte ce qui est dit à Abraham : « Prends ton fils unique. » *Genes.*, XXII, 2. Je le répète, un premier-né a toujours des frères; il n'a d'autre priorité que celle de la naissance. Au contraire, un fils unique n'est tel que parce qu'il n'a point de frères. Dans un autre ordre d'idées, on appellera μονογενής, tout fils unique, non pas seulement l'être qui se trouve seul, comme le disent futilement les hérétiques. Tout être, disent-ils, qui se trouve seul de sa condition, est μονογενής : ce qui est absurde; car, à ce compte, Elie serait μονογενής, se trouvant seul dans la condition où il a été placé. Mais l'usage constant de l'Ecriture est

Différence entre les mots, *premier né* et *fils unique*.

de donner cette qualification au fils unique, conformément au sens que nous avons tout à l'heure montré être naturel à ce mot. Soutenez, je vous en prie, votre attention. Tout premier-né qui n'a point de frères est dès lors μονογενής. Aussi, ce n'est point un seul, mais deux, trois, mais plusieurs premiers-nés que je trouve. C'est assez étrange? — Comment y a-t-il tant de premiers-nés, alors qu'il n'en faut qu'un seul? — Je prolonge mon discours à cause de ces mots πρωτότοκος et μονογενής. Tranchons maintenant la question. Dieu qualifie de πρωτότοκος, premier-né, quiconque naît le premier de sa génération, non parce qu'il occupe le premier rang entre les autres fidèles, mais parce qu'il a paru le premier comme tel en son temps. Le peuple étant en Egypte, Dieu dit, par exemple, en la personne de Moïse : « Israël est mon fils premier-né. J'ai dit : Laissez aller mon peuple en liberté. » *Exod.*, IV, 22-23. Voilà un peuple premier-né, et cela parce qu'il était le premier en ce temps qui eût connu le vrai Dieu.

Plus tard David paraît, après la loi, après plusieurs siècles, et Dieu lui promet que le Christ naîtra de sa race, et il parle en ces termes : « J'ai trouvé David mon serviteur, j'ai répandu sur lui l'huile sainte. Il m'appellera son Père; et je le traiterai de mon premier-né. » *Psalm.* LXXXVIII, 21-28. Ainsi donc David est un premier-né, le peuple hébreu est un premier-né. Adam l'est également pour son époque, de même que Noé, Sem, Abraham, Moïse, Isaïe, lesquels en leur temps pratiquèrent la religion véritable. De tous ces premiers-nés s'est formée la grande Eglise qui est dans le ciel. « Vous vous êtes approchés, écrivait Paul, de la montagne de Sion, de Jérusalem, la cité du Dieu vivant, de la foule innombrable des anges, et de l'Eglise des premiers-nés qui sont inscrits dans les cieux. » *Hebr.*, XII, 22. Un de ces premiers-nés est le Christ selon la chair, lequel par sa divinité est le Fils unique. Se joignant à tous ceux qui dans ces différentes générations ont pratiqué la piété, il reçoit comme eux le nom de premier-né; et c'est pourquoi Paul l'appelle « le premier-né parmi tous ses frères. » *Rom.*, VIII, 29. Il y aurait beaucoup à dire sur

l'homme ; nous renverrons le développement de ce sujet au moment où nous parlerons du jour où l'homme fut formé; de la sorte, notre langage, avec le secours de la grâce divine, n'en aura que plus de clarté : nous n'exposerons pas nos pensées, mais les enseignements que nous avons reçus. Commune est la source, communs sont les biens qui en découlent, pourvu seulement que nous soyons animés du zèle et de l'ardeur convenables. Parlons maintenant de choses capables de former nos mœurs.

9. Nous vous avons montré hier comment les fidèles qui placent dans la piété toute leur espérance, doivent élever les mains. Lorsqu'ils donnent aux pauvres, qu'ils disent : « Que ce soit une élévation de mes mains. » *Psalm.* CXL, 2. Lorsqu'ils relèvent un de leurs frères tombés, qu'ils disent : « Que ce soit une élévation de mes mains. » Expliquons le commencement du psaume, puisqu'il convient que nous comprenions ce que nous chantons. « Que ma prière monte vers vous comme l'encens en votre présence. » Pourquoi nous exprimons-nous de cette manière; car tout encens ne monte pas vers Dieu, et Dieu n'est charmé d'aucune façon par la suavité des parfums. Quel est donc le sens de ces mots : « Que ma prière monte vers vous? » Le Psalmiste compare la prière à l'encens. Et à quel encens? Il y avait deux autels pour le tabernacle : l'un dans le parvis extérieur, en plein air; l'autre dans le sanctuaire, sous le toit. L'autel intérieur ne recevait que l'encens, et ne servait point aux sacrifices sanglants. L'autel extérieur servait pour l'immolation des animaux, pour les pains de proposition et plusieurs autres usages. Le Seigneur avait ordonné à Moïse de construire l'autel extérieur avec des pierres non polies, et l'autel intérieur, avec de l'or poli. A nous de chercher ce que la grâce divine se proposait de nous enseigner en cela. Il y a deux peuples qui servent à la gloire de Dieu, l'un grossier, l'autre poli. Le peuple au langage incorrect et barbare tient des discours qui rappellent les pierres à l'état brut : néanmoins, ces pierres servent à la construction de l'autel. L'or poli est assimilé à une pierre précieuse. Ni le premier de ces peuples n'est exalté outre mesure, ni le dernier repoussé. Ici comme là se trouve l'autel du vrai Dieu. Quatre ingrédients concouraient à la formation des parfums du tabernacle : la myrrhe, l'onyx, le galbarium et l'encens. De même que le parfum résultait d'éléments divers, de même divers éléments concourent à former la vertu; et voilà pourquoi le Psalmiste s'écrie : « Que ma prière monte comme l'encens en votre présence, » comme ce parfum résultant de plusieurs principes et répandant toutefois une odeur uniforme. Quand un fidèle se présente et joint à la prière le jeûne, l'aumône, la foi : « Que ces quatre vertus, dit-il, ressemblent à cet encens qui monte en votre présence. » Le bienheureux David s'écriait aussi dans une autre circonstance : « Qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble. Telle est la suavité du parfum qui descend de la tête sur la barbe, sur la barbe d'Aaron. » *Psalm.* CXXXII, 1-2. Il compare la charité au parfum du prêtre, la prière au parfum de l'autel. Possédez-vous la chasteté? Vous êtes alors le frère du prêtre. — Si je n'ai pas le sacerdoce, j'ai du moins la chasteté; et ma chasteté est la sœur du sacerdoce dont vous êtes revêtu. — Comment? C'est qu'il doit être pur celui qui remplit les fonctions sacerdotales, et je dois l'être également moi qui sers le Seigneur. Que je pratique la chasteté, et je serai investi du sacerdoce! Où en avez-vous la preuve?

La chasteté est la sœur du sacerdoce.

Un jour David fuyant Saül vient chez Abiathar le grand prêtre et lui dit : « Donnez-moi du pain; » car, surpris tout à coup par le roi, je n'ai pu prendre de vivres. Le grand prêtre, qui n'ignorait pas la loi, lui répond : « Nous n'avons d'autres pains que les pains sacrés; les pains que nul, si ce n'est les prêtres, n'a le droit de manger. » I *Reg.*, XXI, 3-4. Cependant, frappé du besoin extrême où il voit les gens de David, pour dissiper la crainte qu'il éprouve, il lui demande si ces hommes, qui n'étaient point prêtres, avaient observé la pureté. « Si les gens qui vous accompagnent, leur dit-il, n'ont eu aucun rapport avec leurs femmes, prenez-les. » Certainement il voyait dans la chasteté la sœur du sacerdoce. Et qu'on n'aille pas le condamner

pour avoir donné ces pains à des profanes. Voici le Sauveur lui-même qui rappelle ce fait en l'approuvant. Comme les Juifs faisaient un crime aux apôtres d'avoir détaché et broyé quelques épis dans leurs mains pour les manger, le Sauveur leur adresse ces paroles : « N'avez-vous donc pas lu ce que fit David pressé par la faim? Il mangea les pains de proposition, ces pains que ni lui, ni ceux qui l'accompagnaient, hormis les prêtres, n'avaient le droit de manger. » *Luc.*, VI, 3-4. Voyez-vous la chasteté vraiment sœur du sacerdoce? Voyez-vous Dieu jugeant, non d'après les personnes, mais d'après la vérité?

10. Mettons-nous donc à pratiquer la bienfaisance, la justice, afin que nos jeûnes prennent des ailes. Impossible à l'oiseau, sans le secours de ses ailes, de voler; de même impossible au jeûne, quand il est dépourvu des ailes de la prière et de l'aumône, de prendre un essor élevé. En même temps qu'il jeûnait, Corneille n'avait point négligé ces ailes; aussi une voix lui dit-elle du haut du ciel : « Corneille, tes prières et tes aumônes sont montées vers Dieu. » *Act.*, X, 4. Représentez-vous, mon bien-aimé, le jeûne sous la forme d'un oiseau avec ses deux ailes; ces ailes seraient l'aumône et la piété, et elles lui sont indispensables pour s'envoler. Quand on réunit ces conditions, on appelle à haute voix, même la bouche fermée, la justice; car c'est un puissant avocat de la justice que la vertu. « Ecoutez ma justice, ô Seigneur, » disait aussi le Psalmiste. Le premier et le plus précieux de tous les trésors est donc la prière réunie à l'aumône et à la justice : le bien le plus solide, le plus sûr et qui sert en même temps de principe à tous les autres, c'est la connaissance de Dieu, l'adoration du Fils, la confession du Saint-Esprit, l'unité, l'indivisibilité, la solidité, la simplicité de la foi. Quoique j'aie déjà dit ce que je me proposais de dire, je le répéterai encore une fois. Dieu étant infiniment sage, il a permis que les hérésies reçussent leurs noms de leurs auteurs ou des doctrines qu'elles contiennent : preuve que ces doctrines diverses étaient non l'enseignement de Dieu, mais une invention des hommes. Ainsi Macédonius a donné son nom aux Macédoniens, Arius aux Ariens, Eunomius aux Eunomiens, et ainsi des autres. Or comme il se proposait de conserver la foi des apôtres pure de tout mélange, il n'a pas voulu que le nom d'un homme lui fût donné; et, encore qu'on nous appelle les Homoousiastes, ce n'est point le nom d'un homme qu'on nous applique, c'est notre foi que l'on proclame. Oui, porter un nom emprunté au nom d'un homme, c'est le propre des hérétiques et non des fidèles, et Paul l'affirme dans ce blâme qu'il adresse aux Corinthiens : « J'apprends qu'il y a parmi vous des divisions; et l'on dit : Moi j'appartiens à Paul, moi à Apollo, moi à Céphas. » I *Cor.*, I, 11-12. Vous le voyez, prendre le nom d'un homme est le caractère des schismes. Est-ce que Pierre n'est pas plus digne de foi que Macédonius? Les noms des apôtres disparaissent néanmoins, pour que la gloire du Christ brille de tout son éclat; et vous allez déchirer la foi, diviser son royaume, amoindrir sa gloire!

Mais en voilà bien assez : nous avons maintenant le flambeau et la lumière. « Votre parole est un flambeau pour mes pieds, une lumière pour mes voies. » *Psalm.* CXVIII, 105. Pourquoi un flambeau, pourquoi une lumière? un flambeau pour les catéchumènes, une lumière pour les initiés. Je le demande à votre charité, que votre jeûne soit sans tache, qu'il ne soit pas souillé par l'injustice, obscurci par la cupidité. Oh! qu'ils sont insensés les fidèles qui s'abstiennent de nourriture et qui ne songent pas à s'abstenir du péché! Je ne bois pas de vin, vous disent-ils, je n'use point d'huile, je ne mange pas de viandes. Sans doute on le fait pour Dieu, et c'est très-bien fait; mais allons au fond des choses. Le pain, l'eau, le vin, la viande, l'huile, sont tout autant d'ouvrages de Dieu; tandis que la cupidité, l'injustice, l'irréligion, sont les œuvres du diable. Et quoi! vous vous éloignez à cause du jeûne des œuvres de Dieu, et vous ne vous éloignerez pas pour la même raison des œuvres du démon! Je le répète, le pain, le vin, l'huile et autres choses semblables sont les œuvres de Dieu, œuvres bonnes, œuvres excellentes. « Toute créature est bonne, s'écriait Paul, et rien n'est à rejeter de ce que l'on prend avec

actions de grâces; car tout est sanctifié par la parole de Dieu et la prière. » I *Tim.*, IV, 4-5. Voilà des choses bénies, sanctifiées, et nous nous en abstenons : les injustices, l'avarice et toutes les œuvres du même genre ont au contraire le diable pour père. En sorte que vous renoncez aux œuvres de Dieu en vue du jeûne, et vous ne vous séparez pas des œuvres du démon à cause de la piété! Pourtant, mes frères, le jugement n'est pas porté contre celui qui ne jeûne pas : un châtiment certain est suspendu sur la tête du pécheur. Nous évitons ce qui est indifférent, et nous n'éviterions pas ce qui est criminel! C'est une bonne chose que l'aumône : en apparence, elle répand; en réalité, elle amasse. Le cultivateur prête à la terre à usure, et il en attend ses moissons; ainsi l'aumône, tout en paraissant donner à autrui, enrichit celui qui la fait. « Il a dispersé ses biens, disait David, il les a donnés aux pauvres; sa justice demeure dans les siècles des siècles. » *Psalm.* CXI, 9. Voilà comment il nous faut jeûner, adorer et croire, tout en glorifiant le Père, en chantant les louanges du Fils, en adorant le Saint-Esprit. A lui gloire dans les siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS V.

Sur le cinquième jour de la création.

1. De grands et nombreux bienfaits ont été dispensés aux hommes par la générosité du Seigneur; mais le premier et le plus grand de ses dons, c'est l'Ecriture avec ses enseignements. Le soleil, la lune, le chœur des étoiles, les fleuves, les fontaines, les lacs ont été créés pour le service des corps; tandis que les saintes Ecritures ont été données en vue de former les âmes. Par conséquent, autant l'âme l'emporte sur le corps, autant le don des divines Ecritures l'emporte sur tous les autres dons. Aussi le Sauveur disait-il : « Interrogez les Ecritures, où vous savez devoir trouver la vie éternelle. » *Joan.*, V, 39. Puisons donc dans ces trésors des saints Livres, exécutons notre promesse et essayons de raconter selon notre pouvoir la création de l'homme.

Et que l'on ne nous reproche pas de traiter nos sujets avec tout le soin dont nous sommes capables : aux hommes inconsidérés et futiles seuls il appartient de blâmer les dispositions divines et de trouver à redire au soin que l'on prend pour ne rien négliger. J'ai entendu des personnes s'exprimer ainsi : Quel besoin était-il de nous parler du feu et de l'eau, de nous dire que le feu frémit lorsqu'on y jette de l'eau? Nous ne voulons pas, poursuivaient-elles, apprendre les sciences naturelles, mais la théologie. — Ce langage, sachons-le bien, ne convient qu'à des ignorants et à des indifférents. Même après la théologie, l'étude de la nature n'est pas sans utilité pour la piété. Voulez-vous éloigner cette étude, alors prenez-vous-en aux prophètes, incriminez les apôtres. Paul s'occupe bien des choses naturelles. « Toute chair, dit-il, n'est pas la même chair : autre est la chair de l'homme, autre celle des animaux; autre celle des poissons, autre celle des oiseaux; il y a des corps célestes, et il y a des corps terrestres. » I *Cor.*, XV, 39-40. Pourquoi s'occupe-t-il de ces matières? Pourquoi s'autorise-t-il des instruments de musique pour s'exprimer comme il suit : « Que de langues différentes il y a dans le monde! Rien n'est sans voix. Si la trompette fait entendre des accents douteux, qui se préparera au combat? Qu'il s'agisse d'une flûte ou d'une cithare, si les sons n'en sont parfaitement distincts, comment reconnaître le chant que la flûte ou la cithare servent à exécuter? » I *Cor.*, XIV, 7-10. Or, qu'y avait-il de commun entre la langue de Paul et une flûte ou une cithare? Il se sert simplement des objets visibles pour arriver à la connaissance des choses spirituelles.

Saint Paul s'occupe aussi des choses naturelles.

Quel besoin était-il de s'occuper dans le livre de Job d'une infinité de choses naturelles? « La force du lion, la voix de la lionne, la férocité des dragons, tout cela n'est plus. Le fourmi-lion a péri, n'ayant plus de nourriture. Les petits des vautours portent haut leur vol. » *Job*, IV, 10-11. Pourquoi un autre prophète s'écriait-il : « Ainsi le lion saisit et enlève sa proie; ainsi rugit-il après elle, et les montagnes retentissent de ses rugissements? » *Isa.*, XXXI, 4. Le Sauveur aussi s'occupe des choses de la nature. « Le royaume

des cieux, disait-il, est semblable au grain de sénevé : c'est la plus petite partie des semences, et quand elle s'est développée, elle est la plus grande des plantes de son espèce. — Le royaume des cieux, disait-il encore, est semblable à un homme qui sème son grain; le grain germe, grandit sans qu'il le sache; car la terre produit d'elle-même d'abord la tige, puis l'épi; enfin, dans l'épi elle forme le grain. » *Matth.*, XIII, 31-32; *Marc.*, IV, 26-28. Le Sauveur va même jusqu'à parler du ciel à ce point de vue : « Si, le soir, le ciel est rouge, vous dites : Le temps sera beau, car le ciel rougit; le matin vous dites : Aujourd'hui nous aurons de l'orage, car le ciel est sombre et couleur de feu. » *Matth.*, XVI, 2-3. Quel besoin avait-il de ces exemples? Je le dis pour répondre à l'accusation de mes ineptes adversaires. Il s'agit de Dieu, et vous ne voulez pas une complète exposition de sa doctrine! Maintenant que nous avons, par la grâce de Dieu, à vous entretenir de la formation de l'homme, nous allons essayer de le faire dans la mesure de nos forces, sinon comme le voudrait la noblesse du sujet. Reprenons donc la suite des idées.

2. Le ciel avait reçu les ornements qui lui étaient destinés, la terre avait été couronnée de fruits, les eaux de la mer avaient été mises à part, les plantes avaient germé, les animaux avaient été créés, la terre avait été peuplée, la maison était parée, seul le maître de toutes ces choses n'avait point encore paru. Dieu dit alors : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » *Genes.*, I, 26. Nous avons établi hier la force de ce mot « faisons, » et déterminé à qui il est adressé, quel a été le conseiller invoqué, celui avec qui avait eu lieu cette délibération. Après avoir montré, l'Ecriture à la main, que le conseiller, que la personne admise à cet antique conseil était le Fils, nous avons gardé le silence sur la gloire du Saint-Esprit. Nous ne voulons pas, nous qui jouissons d'une bonne santé, fournir à des esprits malades le sujet d'aggraver leur état, et nous observerons en conséquence que le Père, le Fils, le Saint-Esprit ont une seule et même gloire, une seule et même pensée, une seule et même parole créatrice. Ici le Fils est appelé conseiller; ailleurs il est dit que nul ne possède la connaissance de Dieu, si ce n'est l'Esprit saint. « Personne, écrivait Paul, ne connaît ce qui se passe dans l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui; de même personne ne connaît les choses de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu. » I *Cor.*, II, 11. Si l'esprit qui est en vous est étranger à votre être, de même l'esprit qui est en Dieu sera étranger à l'être divin. Le Père veut-il quelque chose? La même volonté devient celle du Fils et de l'Esprit? L'Esprit veut-il quelque chose? le Père et le Fils le veulent également. Le Père ressuscite-t-il les morts? le Fils aussi les ressuscite. « De même que le Père ressuscite les morts et les vivifie, disait le Sauveur, de même le Fils vivifie ceux qu'il veut vivifier. » *Joan.*, V, 21. Voilà leurs deux volontés réunies : et celle de l'Eprit-Saint, que devient-elle? Ecoutez : « Toutes ces choses, un seul et même Esprit les opère, lequel les répartit à chacun comme il l'entend. » I *Cor.*, XII, 11. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont une même royauté. Dieu prenant à partie les hommes qui s'efforçaient de faire quelque chose contre la volonté divine, disait par la bouche du prophète : « Malheur à vous, fils déserteurs, s'écrie le Seigneur. Vous avez exécuté un dessein, et vous ne m'avez pas consulté; vous avez contracté des alliances, et vous n'avez tenu aucun compte de mon Esprit.» *Isa.*, XXX, 1. Le prophète Zacharie indiquait clairement la sainte Trinité quand il écrivait ce qui suit : « Que les mains de Zorobabel se fortifient, dit le Seigneur; que les mains du prêtre Josédec et que celles du peuple se fortifient également; car je suis avec vous, dit le Seigneur, ainsi que mon Verbe, et mon Esprit est au milieu de vous. » *Agg.*, II, 5-6.

Du reste, mes frères, notre régénération rend témoignage à notre création : si le Père, le Fils et le Saint-Esprit n'eussent pas eu dans notre création une action commune, ils ne l'eussent pas eue davantage dans notre régénération. De quelle manière recevons-nous le baptême? « Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. » *Matth.*, XXVIII, 19. Or, quelle est la première de ces deux naissances, notre naissance naturelle ou notre

naissance par initiation? Là nous recevons un principe de vie qui aboutit à la mort, ici un principe de mort qui aboutit à la vie. Comment donc se ferait-il que l'Esprit saint fût associé dans l'œuvre la plus haute à l'action du Père et du Fils, et que dans l'œuvre de la création corporelle il n'eût aucune part à leur commune action? Non, jamais nous n'eussions reçu l'existence si l'Esprit saint n'eût contribué à notre formation. C'est parce que pour la première création il agit en union avec le Père et le Fils, qu'il partage leur action quand il s'agit du baptême. De même, quant à la résurrection, il ne saurait se faire que nous ressuscitions autrement que par la volonté du Père, la coopération du Fils et la participation du Saint-Esprit. Ecoutez la voix du Seigneur, oui, du Seigneur; car encore que Paul parle, c'est toujours le Seigneur qui parle, comme il nous le certifie lui-même dans ce passage : « Voulez-vous mettre à l'épreuve le Christ qui parle en moi? » II *Cor.*, XIII, 3. Voici donc ce que dit le Seigneur parlant en la personne de Paul : « Pour vous, vous ne vivez pas selon la chair, mais selon l'Esprit; si toutefois l'Esprit de Dieu habite en vous. Quiconque n'a pas l'Esprit de Dieu, celui-là ne lui appartient pas. Si le Christ habite en vous, votre corps mourra sans doute à cause du péché, mais votre esprit vivra à cause de la justice. Si l'Esprit de celui qui a ressuscité le Christ habite en vous, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts vivifiera vos corps mortels à cause de son Esprit qui habite en vous. » *Rom.*, VIII, 9-11. Donc, en dehors de l'action commune du Père, du Fils, du Saint-Esprit, on ne conçoit ni la création de l'homme, ni sa régénération, ni sa résurrection. « Faisons l'homme. »

3. Nous venons de répondre aux esprits difficiles. Le mot homme, en langue hébraïque, signifie feu. Faites attention ici, je vous prie. Quiconque prête une oreille sincère, en ami et en disciple de la vérité, sera sauvé; mais celui qui prête une oreille hostile, celui-là ne cherche point ici son avantage, mais le sujet de sa condamnation. Donc, en langage hébraïque, le mot homme signifie feu. Ce n'est pas sans raison que ce nom a été donné à Adam. Il y a dans le monde quatre éléments; qu'on le veuille, qu'on ne le veuille pas, j'en reviens aux questions de l'ordre naturel. Ces éléments sont le feu, l'air, la terre et l'eau. Telle est la nature de ces derniers éléments qu'ils restent comme ils sont : preuve, par exemple, une motte de terre, vous ne pourrez point l'augmenter d'une autre en vous servant de la même, d'où il suit qu'elle reste ce qu'elle est. Pareillement, si vous prenez une certaine quantité d'eau, elle restera la même sans recevoir d'accroissement; si vous remplissez une outre d'air, vous ne pourrez pas non plus remplir du même air une outre nouvelle; seul le feu ne reste pas ce qu'il est. Vous allumez un petit flambeau, à l'aide de ce flambeau vous allumerez des feux sans nombre, une fournaise entière, un immense brasier; en sorte que, loin de garder la même forme, plus vous présenterez au feu d'aliments, plus il prendra de développement et de force. Or Dieu, prévoyant qu'un seul homme devait suffire pour peupler la terre entière, — flambeau communiquant son feu à ces foyers qui étaient l'orient, l'occident, le nord et le midi, — il lui donna un nom en rapport avec cette destinée. Le nom même d'Adam était un gage de l'empire qui lui était réservé sur la terre entière. Parce qu'il devait peupler de ses descendants les quatre parties de l'univers, il lui assigna pour nom Adam : dans ce nom l'alpha est le commencement du mot ἀνατολή, orient; le delta, celui du mot δύσις, occident; le second alpha, celui du mot ἄρκτος, septentrion; le my, celui du mot μεσημβρία, midi. Ainsi le nom d'Adam et les lettres qui le composent attestent qu'il devait remplir de ses descendants la terre entière.

Dans le nom d'Adam se trouve le nom des quatre parties de l'univers.

Le mot homme signifie donc feu en langue hébraïque; pour cette raison, l'Ecriture ne fait point difficulté d'appeler hommes les anges. Lorsque des anges se présentèrent à Marie dans le sépulcre, l'Evangile dit : « Et voilà que deux hommes se présentèrent à elle. » *Luc.*, XXIV, 4. Or, c'étaient des anges. Du reste, les anges eux-mêmes reçoivent le nom de feu. Il est écrit : « C'est lui qui fait ses anges des esprits, et de ses ministres un feu ardent. » *Psalm.* CIII, 4. Ils sont tout à l'heure appelés hommes, parce

qu'ils ont avec l'homme la même essence. Et n'allons pas nous en étonner : Dieu prend aussi ce nom de feu; pourquoi l'homme ne le recevrait-il pas? Le Sauveur disait de son Père : « Il y avait un homme père de famille, lequel planta une vigne. Et il envoya ses serviteurs, et ses serviteurs furent mis à mort. » J'abrége : « Et cet homme dit : Il me reste un fils; je l'enverrai, peut-être ils le respecteront. » *Matth.*, XXI, 33 *et seqq*. Que signifie cette substitution du nom d'homme au nom de Dieu? car ce n'est point ici une parabole : le Fils de Dieu ne dit rien qui indique une comparaison; il commence simplement : « Il y avait un homme... » De là ce mot de Moïse : « Notre Dieu est un feu dévorant. » *Deut.*, IV, 24. Le Sauveur disait aussi après son avénement : « Je suis venu apporter le feu sur la terre. » *Luc.*, XII, 49. Dieu emploie donc un nom en rapport avec ce qu'il doit signifier; de même, ainsi que je le disais tout à l'heure, que le feu, de petit devient immense, de même l'homme devait, quoique créature petite, remplir l'univers; et c'est pourquoi il reçut ce nom d'homme quand Dieu dit : « Faisons l'homme; c'est à savoir, selon l'hébreu : « Faisons un être de feu. »

« Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Bien des esprits dénués d'intelligence et de bon sens ont cru que l'homme avait été fait à l'image de Dieu, parce que Dieu aurait des yeux, des oreilles, un nez, une bouche, tout comme nous; ce sentiment est à la fois faux et absurde. C'est une opinion qualifiée jusqu'à présent d'hérétique d'attribuer à Dieu la forme humaine. Mais, comme ils avaient entendu dire : « Les yeux du Seigneur, etc.; les oreilles du Seigneur, etc.; le Seigneur respire, etc.; la bouche du Seigneur a parlé; la main de Dieu a fait, etc.; les pieds de Dieu s'arrêtèrent; » *Psalm.* XXXIII, 16; *Genes.*, VIII, 21; *Isa.*, I, 20; *Job*, XII, 9; *Psalm.* CXXXI, 7; ils ont donné des membres à celui qui n'a point de corps, ne comprenant pas l'absurdité de leur sentiment. Dieu parle pour que vous sachiez bien qu'il n'y a aucune ressemblance entre l'homme et lui quant aux apparences corporelles. Je n'efface point en cela ce texte : « Faisons l'homme à notre image; » car nous avons montré en quel sens Dieu parle de la sorte. «C'est moi qui remplis le ciel et la terre, dit le Seigneur, » *Jerem.*, XXIII, 24. « Le ciel est mon trône, dit-il encore, et la terre est l'escabeau de mes pieds. » *Isa.*, LXVI, 1. Nous attacherons-nous aux mots, serons-nous esclaves de la terre? mais ce qui suit nous réfuterait. Comment me représenter dans le ciel un trône? Un trône circonscrit celui qui s'y assied, et Dieu n'est point circonscrit. Rien ne saurait entourer Dieu; c'est lui qui entoure et circonscrit, pour ainsi parler, toute chose. Si le ciel a un trône, comment de sa main mesurera-t-il le ciel, comment est-il assis sur les cieux? « Le ciel est mon trône, et la terre est l'escabeau de mes pieds. » *Isa.*, XL, 12. Où donc est-il assis? est-ce sur le ciel visible? Les étoiles sont sous le firmament, l'eau est au-dessous : s'il est assis au-dessus, ce n'est point sur les cieux, mais sur un ciel plus élevé. S'il est assis véritablement, ses pieds doivent pendre jusqu'à la terre. Osez-vous représenter ainsi celui qui n'a aucune figure? Une telle imagination n'est-ce pas de l'impiété? Si ses pieds foulent la terre, comment pouvons-nous semer, moissonner, nous mouvoir sans heurter ses pieds? Et le ciel, comment l'a-t-il mesuré de la paume de sa main? Comment ses doigts ont-ils pu avoir une longueur en rapport avec sa divinité? Avec des doigts de cette taille, comment a-t-il pu écrire les petites tables de la loi, et même avec un seul doigt? Car à nous, pour écrire, il nous faut trois doigts et le secours des autres : à Dieu, un seul suffit pour écrire ces tables. Avez-vous jamais vu écrire avec un seul doigt? — Ce sont là des rêveries encore plus que des paroles sérieuses.

Réfutation des anthropomorphites.

4. « Faisons l'homme à notre image. » C'est par la vertu que, selon la volonté de Dieu, nous devons lui ressembler. Qu'est-ce à dire, « à notre image? » Dieu est saint; soyons saints nous aussi, et nous serons à l'image de Dieu. « Soyez saints, disait-il, car je suis saint. » *Levit.*, XIX, 2. Dieu est juste; pratiquons la justice, et nous posséderons l'image de Dieu; « car le Seigneur est juste, et il chérit la justice. » *Psalm.* X, 8. Soyons miséricordieux, et l'image de Dieu sera en nous; le Sauveur a dit : « Soyez misé-

ricordieux comme votre Père est miséricordieux. » *Luc.*, VI, 36. Voilà en quoi doit consister cette image. Paul nous la montre également quand il nous dit : « Dépouillez-vous du vieil homme et revêtez-vous du nouveau qui a été créé selon Dieu dans la connaissance de la vérité, à l'image du Créateur lui-même. » *Coloss.*, III, 9-10. Voyez-vous les vertus justifier ce mot de l'Ecriture, « à notre image? » Où se trouve encore la raison de ce terme? Dans la puissance donnée à l'homme : « Qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux quadrupèdes, aux reptiles, aux bêtes de somme et à la terre entière. » *Genes.*, I, 26. Quel ordre et quelle justesse dans la parole divine! Pourquoi dit-il d'abord, « qu'il commande aux poissons de la mer? » L'ordre du commandement est le même que celui de la création. Les poissons et les oiseaux ayant été créés avant les quadrupèdes et les autres animaux, le Seigneur parle en premier lieu de ceux qui ont été créés les premiers. « Qu'il commande aux poissons, aux oiseaux, aux quadrupèdes, aux reptiles et aux bêtes de somme. » Aussi les trois enfants dans la fournaise observent-ils cet ordre, tout en bénissant le Seigneur. « Mers et fleuves, s'écrient-ils, bénissez le Seigneur. Monstres marins, et vous tous qui vous agitez dans les eaux, bénissez le Seigneur. Oiseaux du ciel, bénissez tous le Seigneur. Bêtes et troupeaux, bénissez le Seigneur. Enfants des hommes, bénissez le Seigneur. » *Dan.*, II, 78-82. Nous aurions plusieurs autres considérations à faire: mais nous reprendrons notre sujet.

« Et Dieu forma l'homme. » *Genes.*, II, 7. L'Ecriture ne se contente pas de dire : « Dieu fit, » mais : « Dieu forma l'homme. » Ce terme emporte l'idée de l'élégance et de la beauté. Aussi, à la vue d'un beau visage admirablement formé, l'on dira : Dieu n'a rien fait dans le corps que de beau. Mais, s'il a eu en vue la grâce, il a eu également en vue l'utilité. Ces deux caractères, la beauté et l'utilité, se trouvent par exemple dans l'œil : l'œil voit, et il embellit le visage; il donne de la vie à la physionomie et il aperçoit toute chose. L'oreille aussi est à la fois utile et d'un aspect agréable : le pavillon qui l'entoure donne à la tête plus de grâce. Semblablement, le nez possède la vertu olfactive nécessaire à l'homme; mais dans l'homme, à la différence des autres animaux, le nez forme comme un mur de séparation et contribue de la sorte à l'élégance du visage : l'homme seul a ce privilége; car les autres animaux ont la place des narines, mais ils n'ont point de nez. C'est donc en vue de la beauté que Dieu l'a formé chez l'homme. Aussi David s'écriait-il : « Eh quoi! celui qui a planté l'oreille n'entendra pas, celui qui a fait l'œil ne verra pas! » *Psalm.* XCIII, 9. De même, la terre a été faite en vue de l'utilité et de la beauté. Pour ne pas poursuivre une trop longue énumération, il me suffira d'un seul exemple. Entre autres choses Dieu a donné au sexe masculin des mamelles. Et pourquoi des mamelles à l'homme? En vue de la beauté. On comprend que les mamelles soient nécessaires à la femme, afin qu'elle puisse allaiter; mais à quoi bon des mamelles à l'homme? Je le répète, pour donner plus de beauté, plus d'élégance à son corps. Dans les édifices il y a des travaux de consolidation et des travaux d'embellissement; de même Dieu en faisant l'homme lui a donné et la beauté et tous les organes qui lui sont nécessaires. Pour le former, il a pris un peu de poussière terrestre. Grandes sont nos espérances si nous savons comprendre ce qui nous est dit.

Pourquoi l'Ecriture ne dit-elle pas : Il prit de la glèbe des champs? Le corps qu'il forma était si grand! comment n'en a-t-il pas eu besoin et s'est-il contenté d'un peu de poussière? C'est que l'avenir était présent au regard du Seigneur. Il prévoyait que l'homme devait mourir, qu'il devait retourner dans la poussière, et alors il nous donna dès la création même l'espoir de la résurrection. Il prend un peu de poussière terrestre pour que, en voyant la poussière du sépulcre, vous vous souveniez que le Créateur du corps humain doit le ressusciter un jour. « Il prit un peu de poussière de la terre et en forma l'homme, et il souffla sur sa face un souffle de vie. » *Genes.*, II, 7. Remarquez la différence que Dieu met entre les hommes et les animaux. Lorsqu'il créa les autres êtres vivants, Dieu créa simultanément leurs corps et leurs âmes. Re-

Pourquoi le Seigneur ne prit qu'un peu de poussière pour former le corps d'Adam.

doublez d'attention, je vous prie. Il fit les poissons, corps et âme tout ensemble. « Que la terre produise les animaux ; » l'âme aussi est produite avec le corps. Mais, pour l'homme, il commence par former son corps, puis il crée son âme. Quelle espérance voulait-il nous donner? Telle est la formation du corps, telle est sa dissolution. Point d'espérance de résurrection pour les animaux, parce qu'ils meurent de la même manière qu'ils ont été faits : leur corps et leur âme sont en même temps détruits. Quant au corps de l'homme, Dieu l'a tiré de la terre ; mais son âme il la crée lui-même sans la tirer de sa propre substance, afin que le corps une fois mort, ou bien l'homme, nous ne désespérions pas de son âme. Cependant le corps n'est-il point déposé dans un tombeau? Oui ; mais ne croyez pas que l'âme y soit déposée également. N'ayant pas été tirée de la terre, elle ne doit pas retourner dans la terre. Dieu donc en cela confirme notre espérance. Voici comment Ezéchiel prédit la résurrection : « De quelques os de morts un corps fut formé. » Il poursuit après : « Que l'Esprit vienne des quatre vents, et qu'il entre dans ces cadavres et qu'ils vivent. » *Ezech.*, XXXVII, 9. David disait aussi : « Vous leur ravirez l'esprit, et ils mourront, et ils retourneront dans leur poussière. Vous leur enverrez votre esprit et ils seront créés, et vous renouvellerez la face de la terre. » *Psalm.* CIII, 29-30. Voyez-vous la vertu créatrice de l'Esprit? le voyez-vous coopérer à l'œuvre de Dieu?

5. Mais reprenons la suite du sujet. « Il souffla. » Par ce mot « il souffla, » Dieu nous enseigne la simplicité de l'âme : aussi sa beauté ne résulte-t-elle pas de l'harmonie des parties. Appliquez-vous encore. La création ayant vieilli, le Christ la restaure par son incarnation. Adam fut tiré de la terre : le Christ rendit la vue à l'aveugle avec un peu de terre, montrant par là qu'il est bien celui qui d'un peu de poussière a formé le corps d'Adam. Dieu souffla sur la face d'Adam un souffle de vie : le Christ souffla sur la face des apôtres, en disant : « Recevez l'Esprit saint. » *Joan.*, XX, 22. Le souffle éteint d'Adam est renouvelé par le Christ et l'homme est fait de nouveau âme vivante. Remarquez bien la suite des choses. Encore que la voix semble me faire défaut, je suis soutenu néanmoins par mon espérance accoutumée ; et, comptant sur les prières de mes frères, je ne doute pas que la parole ne me soit donnée, non certes en vue de mon mérite, mais en considération du zèle de mes auditeurs. Je ne prétends pas me comparer aux saints ; toutefois ils ont éprouvé les mêmes difficultés, et ils ont été empêchés par les mêmes infirmités corporelles. David nous l'atteste quand il dit : « J'ai souffert à force de crier ; et ma voix en est devenue rauque. » *Psalm.* LXVIII, 4. Mieux vaut émettre de bonnes pensées, quoique d'une voix rauque, qu'avoir l'âme corrompue tout en ayant la voix en parfait état.

« Et Dieu planta le paradis dans Eden, à l'orient. » *Genes.*, II, 8. Qu'est-ce qu'Eden? Ce mot signifie délices ; comme si l'historien eût dit : Dieu planta le paradis au milieu des délices, en un lieu délicieux, en un lieu admirable. L'historien du reste le dit à la fin : « Et Dieu chassa Adam et il le plaça dans un lieu opposé au paradis de délices. » *Ibid.*, III, 24. « Dieu planta le paradis dans Eden, à l'orient. » Pourquoi le paradis a-t-il été placé à l'orient, et non dans une situation topographique différente? Là d'où s'élancent les astres qui nous éclairent, a commencé aussi la vie de l'humanité. Le Seigneur songe encore ici à l'avenir : s'il place l'homme à l'orient dans le paradis, c'est pour lui enseigner qu'à l'exemple des astres qui partent de l'orient pour aller vers l'occident et y mourir, il doit courir de la vie à la mort, y succomber pour se lever de nouveau par la résurrection. Adam dirigea sa course vers l'occident et y trouva le sépulcre : après lui vinrent les choses de la terre et, quand il se coucha, elles partagèrent sa sépulture. De là ce passage du prophète : « Voilà un homme : Orient est son nom, et il se lèvera au-dessous de lui, » *Zach.*, VI, 12, c'est à savoir, du sein des tombeaux. L'homme est tombé en Adam, il s'est relevé dans le Christ ; c'est Paul qui l'affirme : « De même que tous meurent en Adam, de même tous seront vivifiés dans le Christ. » I *Cor.*, XV, 22.

« Et Dieu prit l'homme qu'il avait créé, et le

plaça dans le paradis. » *Genes.*, II, 15. Il l'introduisit dans la maison qu'il lui avait préparée. Semblable à l'hôte qui, attendant des convives, dispose d'abord l'édifice où il les attend, et les introduit ensuite, ainsi le Seigneur prépare à son convive une demeure somptueuse, puis il lui en donne la possession. Et où l'homme avait-il été formé? Hors du paradis, sur la terre. Les grands corps lumineux furent eux aussi formés à part, puis placés dans le ciel; et comme eux Adam fut d'abord formé sur un autre point de la terre, puis introduit dans le paradis. Et où en est la preuve? Dans ce que dit l'Ecriture après l'expulsion d'Adam : « Et Dieu renvoya Adam du paradis de délices, afin qu'il travaillât la terre de laquelle il avait été tiré. » *Genes.*, II, 23. « Il le plaça dans le paradis de délices afin qu'il le travaillât et qu'il le gardât. » Afin qu'il le travaillât? Que manquait-il donc dans le paradis? Et si un ouvrier y était nécessaire où trouver la charrue, où trouver les autres instruments d'agriculture? Travailler, accomplir l'ordre de Dieu, croire en lui, voilà l'œuvre vraiment divine. « L'œuvre de Dieu, disait le Sauveur, c'est de croire en celui qu'il a envoyé. » *Joan.*, VI, 29. De même donc qu'il est nécessaire de croire au Christ, de même il était nécessaire pour Adam de croire au précepte divin, à savoir, qu'il mourrait s'il y contrevenait, qu'il vivrait s'il l'accomplissait. C'était une œuvre réelle que l'observation des paroles spirituelles. Quelle était, par exemple, l'œuvre de Paul? Est-ce que Paul était cultivateur? Est-ce qu'il avait quelque occupation différente? Est-ce que son œuvre à lui, celle qui l'absorbait tout entier, n'était pas la parole, la prédication de l'évangile? Pourtant il dit à ses disciples : « Vous êtes mon œuvre dans le Seigneur. » I *Cor.*, IX, 1. « Afin qu'il le travaillât et qu'il le gardât. » Contre qui le garder? Il n'y avait alors ni voleur, ni vagabond, ni brigand. Contre qui donc le garder? Afin qu'il le gardât pour lui et qu'il ne le perdît pas en désobéissant à son Dieu; afin qu'il le gardât par l'accomplissement des divins commandements. Mon esprit est aussi fatigué que ma voix; n'importe, attachons-nous aux pensées du texte sacré : « Il le plaça dans le paradis. » Encore une fois l'Ecriture se sert du passé pour figurer l'avenir. « Et un fleuve sortait d'Eden et arrosait le paradis. » *Genes.*, II, 10. Apprenez par là que le paradis n'était point un petit jardin enfermé dans d'étroites limites. Il était arrosé par un fleuve si considérable que la surabondance de ses eaux donnait naissance à quatre fleuves. « Or, un fleuve sortait d'Eden pour arroser le paradis. » Et, après l'avoir arrosé, il se divisait en quatre branches, le Tigre, le Nil, l'Euphrate et le Phison, fleuve que l'Ecriture appelle de la sorte, et que l'on appelle aujourd'hui le Danube.

Quels étaient les fleuves du paradis?

6. Admirez la grandeur de ce fleuve se divisant en quatre autres fleuves : seul il suffit pour arroser le paradis. Pourquoi? Adam était seul; à quoi bon un paradis aussi considérable? C'est qu'il n'était pas destiné à un seul homme; il l'était encore à l'humanité tout entière : il était destiné aux patriarches, aux prophètes, aux apôtres, aux évangélistes, aux martyrs, aux confesseurs, aux saints, aux fidèles, aux personnes vivant dans la piété, à tous les justes. Si, pour avoir confessé la foi une heure, le Sauveur promit le paradis au larron : « Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis; » *Luc*, XXIII, 43; certainement la possession a dû en être donnée aux hommes qui ont servi Dieu dès leur enfance, à Abraham, Isaac, Jacob et aux enfants de ce patriarche... Avant tous ces justes le larron obtient le paradis. Dieu donc, dans ses œuvres, a égard non-seulement aux besoins présents, mais aux besoins à venir. Pourquoi a t-il fait la terre si spacieuse? à cause d'Adam ou à cause de ceux qui aujourd'hui l'habitent? « De là il se divise en quatre principes. » L'Ecriture ne dit pas « en quatre grands fleuves, » mais « en quatre principes, » c'est-à-dire en quatre sources. Le nom du premier fleuve était Phison; nous en avons parlé tout à l'heure; le nom du second était Géhon; c'est le Nil dont le vieux nom est Géhon comme le prouve Jérémie dans ce passage : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et le chemin de l'Egypte? Voulez-vous aller y boire l'eau du Géhon? » *Jerem.*, II, 18. Soutenez votre attention : représentez-vous le paradis devant les yeux; car la vue permet de juger plus exactement que la parole. Un fleuve

immense jaillit, et de ses eaux qui occupent un lit fort large il arrose le paradis. Après cela il se précipite dans un gouffre souterrain ; et, suivant la voie que lui a tracée le Seigneur dans ces régions obscures, après s'être longtemps dérobé aux regards, il se divise, prend diverses directions, et reparaît tantôt en Ethiopie, tantôt en Orient, tantôt en Occident. Ainsi le veut Dieu qui conduit la marche de ces eaux et qui prépare avec ce premier fleuve des sources qui paraissent y être étrangères. Et pourquoi? Afin qu'on ne retrouve pas le paradis en prenant pour guide les eaux de ces fleuves et qu'on n'y puisse pas rentrer. Qu'il fût possible d'y arriver, les premiers à le trouver seraient les riches; et Dieu l'a fermé tant aux riches qu'aux pauvres, laissant à la vertu seule le pouvoir d'en indiquer le chemin. Que n'ont pas souffert les patriarches, les prophètes, les saints à la recherche du paradis, sans toutefois le trouver! Et le larron qui n'avait pas suivi cette voie, parce qu'il avait cru, trouva le chemin véritable, celui qui a dit : « Je suis la voie; » *Joan.*, XIV, 6; et il trouva le paradis, que sa désobéissance avait fermé au premier homme.

Explication singulière des fleuves du paradis.

Je demanderais maintenant pour quelle raison l'historien, après avoir parlé de ce premier des fleuves, ajoute : « Là se trouve l'or le plus pur, l'escarboucle et la pierre d'onyx. » *Genes.*, II, 12. A vouloir décrire toute la terre, il faudrait indiquer les pierres précieuses que renferme chaque contrée, et en quel pays l'on trouvera les émeraudes, les hyacinthes, les topazes et les autres pierreries; or, l'Ecriture ne mentionne que l'or et deux pierres. C'est comme une annonce éloignée du sacerdoce, car le prêtre portait une lame d'or sur laquelle était gravé le nom de Dieu. En outre, sur sa poitrine il y avait dix pierres précieuses : la sardoine, la topaze, l'émeraude, l'escarboucle, le saphir, le jaspe, le ligure, l'agate, l'améthyste, la chrysolithe, le béril et l'onyx. De ces douze pierres l'émeraude est réservée à la tribu sacerdotale, et l'escarboucle à la tribu royale; ceci, parce que le propre du feu est d'éclairer et de brûler, et le propre du roi de faire du bien et de punir. Le nom de Ruben était gravé sur la sardoine; celui de Siméon sur la topaze; celui de Lévi sur l'émeraude; celui de Juda, tribu de laquelle est sorti le Christ, sur l'escarboucle couleur de feu. Longtemps après Isaïe disait à Jérusalem : « J'ai peint tes murailles sur mes mains, et tu es sans cesse en ma présence. Voilà que je prépare l'escarboucle, ta pierre précieuse, » désignant par là le Sauveur. *Isa.*, XLIX, 16; LIV, 11. « Voilà, poursuit-il, que je placerai dans Sion une pierre angulaire, choisie, précieuse, et celui qui croira en lui ne sera pas confondu. » *Isa.*, XXVIII, 16. L'escarboucle est donc réservée à la tribu royale; et l'émeraude à la tribu sacerdotale; car c'est le devoir du sacerdoce de pratiquer le bien; πράττειν. Du fleuve principal dérivent quatre autres fleuves; pourquoi n'ont-ils pas des eaux semblables? Les savants se demandent pour quelle raison ces eaux découlant d'une même source, d'un même fleuve, n'ont pas la même qualité. C'est que ces eaux prennent les propriétés des terrains et des lieux qu'elles traversent. Sans doute l'eau est uniforme dans sa nature et sa qualité; mais, si l'on y mêle de l'absinthe, elle présente une qualité différente; de même, si on y mêle de l'aneth; de même encore, si on y mêle de la rue : sa nature est une à la vérité, mais les éléments étrangers la transforment. Ainsi en est-il pour les fleuves qui traversent des terrains différents : les eaux de l'un passant dans une contrée dont les terrains auront telle qualité, auront cette qualité; les eaux d'un autre, passant dans un terrain de qualité différente, auront une qualité différente.

7. Après avoir déterminé par la nature des lieux la condition des fleuves, le Seigneur mit dans le paradis « toute espèce d'arbres beaux à la vue et doux au manger. » *Genes.*, II, 9. Ceci enlève toute excuse à la prévarication originelle. Il est dit de la femme, « qu'elle vit un arbre qui paraissait beau à la vue et doux au manger; » *Genes.*, III, 6; comme l'on aurait pu croire que cet arbre était le seul du paradis qui fût doué de beauté, l'Ecriture nous apprend que tous y étaient beaux, agréables à la vue, et qu'ils portaient des fruits d'une suavité remarquable; preuve qu'Adam ne pécha pas faute d'arbres de

ce genre, mais malgré leur nombre si considérable. « Et l'arbre de vie était au milieu du paradis, ainsi que l'arbre de la science du bien et du mal. » *Genes.*, II, 9. Voilà trois sortes d'arbres : les uns sont donnés à l'homme pour qu'il vive ; les autres pour qu'il vive bien ; les autres pour qu'il vive toujours. Les uns devaient entretenir sa vie, car il lui était permis d'en manger ; les autres lui fournir l'occasion de bien vivre, car il lui était défendu d'y toucher. Bien vivre était pour lui chose facile, à la condition d'user des fruits permis, et de ne point user des fruits défendus. Bien vivre, c'était obéir à Dieu. Au milieu du paradis, comme devant être la récompense de l'homme, s'élevait l'arbre de vie : l'arbre de la science se présentait à lui comme un gymnase, comme une lice ouverte. Observez le commandement qui vous est fait touchant ce dernier, et vous serez mis en possession de la récompense. Et remarquez cette chose étrange : tous les arbres du paradis qui l'entourent sont tous verdoyants, tous couverts de fruits ; deux seulement restent au milieu, pour servir d'épreuve à Adam : les arbres qui les entourent doivent lui fournir sa nourriture. Mais nous devons réserver pour un autre moment le sujet de l'arbre de la science et de la chute originelle ; celui dont nous avons maintenant à nous occuper, c'est Dieu amenant les animaux devant Adam. Que les hérétiques prêtent l'oreille : ne soyez pas vous-mêmes étonnés si à chaque mot, à chaque parole, le discours prend à partie ces insensés ; toute occasion est bonne pour flageller ceux qui s'élèvent contre une royauté glorieuse. « La pierre du mur crie ; » *Habac.*, II, 11 ; pour dire qu'il n'y a pas de passage dans l'Ecriture, « qu'il n'y a pas de mot ni d'accent, » *Matth.*, V, 18, qui ne condamne les hérétiques : de tous les côtés il sont en butte à des accusations, ces hommes qui nient le Souverain de toute chose. Appliquez-vous bien.

C'était un spectacle extraordinaire que de voir Adam debout, et le Seigneur comme un serviteur lui amener les animaux. « Et Dieu lui amena les animaux. » Ne considérez pas ici les paroles, allez jusqu'à la pensée qu'elles recouvrent. Représentez-vous Dieu se tenant là et Adam jugeant ce qui lui est offert. Dieu lui amène tous ces animaux et dit, par exemple, à Adam : Quel nom crois-tu devoir assigner à cet animal? — Je l'appellerai lion, répond Adam ; et Dieu de ratifier ce nom. — Et celui-là, comment l'appelleras-tu? — Taureau. — C'est bien. — Ainsi, les noms de tous les animaux furent approuvés par le Seigneur ; car l'Ecriture dit : « Dieu amena les animaux à Adam pour qu'il vît les noms qu'il fallait leur donner. Et tous les noms qu'Adam leur assigna furent leurs véritables noms. » Ayant créé l'homme à son image, Dieu voulut l'honorer publiquement et lui montrer qu'il portait réellement l'image de sa sagesse. Notez cette particularité surprenante. Dieu avait déjà défini en lui-même les noms des animaux ; seulement il se proposait de faire voir que les pensées d'Adam, de la créature faite à son image, étaient sur ce point en parfait accord avec ses divins décrets. Assurément, c'est pour établir que Dieu avait déjà fixé tous ces noms, que l'Ecriture dit : « Et tous les noms qu'Adam leur assigna furent leurs véritables noms ; » comme si elle eût dit : Tout était marqué par avance, Dieu l'avait ainsi réglé. Mais poursuivons notre sujet. Adam est donc là debout, et Dieu lui amène les animaux ; et Dieu n'est point déshonoré de les conduire devant son serviteur. Pourtant, dès que les hérétiques entendent dire que le Christ nous amène au Père, ils s'écrient sur-le-champ : Vous le voyez, c'est une preuve de son infériorité. « Il les amena devant Adam. » Le serviteur était debout prêt à prononcer ; le maître remplissait l'office de serviteur. En sorte que Dieu n'estimait pas indigne de sa majesté de conduire les animaux au premier homme ; et les hérétiques, parce qu'on leur parle du Christ qui conduit les hommes au Père, le mettent à un rang inférieur. Que le Sauveur s'écrie : « Personne ne vient à mon Père, si ce n'est par moi ; les voilà dressant leurs oreilles perverses. » *Joan.*, XIV, 6. Bien qu'il amène les animaux à Adam, Dieu ne sera point pour cela son inférieur ; et parce que Dieu présentera l'homme à Dieu, il sera relégué dans un état d'infériorité véritable ! Que votre ignorance des discours divins ne serve pas d'aliment à votre mal ; pour

Réfutation des Ariens.

moi, je sais parfaitement que le Fils présente les hommes au Père, et que le Père les amène au Fils. Après avoir dit : « Personne ne vient à mon Père si ce n'est par moi, » le Sauveur dit aussi : « Personne ne vient à moi, si mon Père céleste ne le conduit. » *Joan.*, VI, 44. Je sais bien que je répète des choses dites déjà bien des fois; mais ce langage est encore d'une parfaite opportunité : comme il arrive qu'on ne l'entend pas toujours, j'y reviens en ce moment.

Représentez-vous donc le nombre considérable des quadrupèdes; les animaux sauvages et les animaux domestiques, ceux qui habitent les montagnes et ceux qui habitent les plaines, ceux que l'on trouve dans les Gaules et ceux que l'on voit dans l'Inde et dans les divers climats de la terre : représentez-vous également les reptiles avec leurs genres et leurs espèces, les oiseaux, les poissons de la mer, des fleuves et des lacs; toutes ces bêtes étaient conduites devant Adam, et en recevaient leur nom; et Dieu n'y contredisait pas, et il approuvait pleinement. Il s'agit d'une infinité de noms, et Dieu les approuve. Dieu ne prononce qu'un seul nom du haut du ciel : « Celui-ci est mon Fils. » *Matth.*, III, 17. C'est le seul témoignage que rende le Seigneur; et ce nom, les hérétiques en détournent le sens; et ce témoignage, ils le dénaturent; ils dénaturent cette voix sainte qui approuva des noms en si grand nombre et qui n'en abolit aucun. Les animaux furent amenés devant l'homme, et leurs noms leur furent assignés. Adam était pour eux comme un roi.

8. De même, en effet, que les soldats enrôlés portent la marque de l'anneau royal, de même l'homme, qui devait recevoir de Dieu l'empire sur les animaux, leur impose leur nom en souverain véritable; car le seigneur et le père seuls imposent les noms. Faites bien attention. Certains noms ont été donnés par Dieu, d'autres par Adam. Dieu donna leurs noms au ciel, à la terre, à la mer, au firmament, au jour, à la lumière, à la nuit, aux fruits, aux plantes, à l'herbe, aux arbres. Adam donna leurs noms aux bêtes des champs et aux oiseaux, au paon, à l'aigle, au taureau, aux brebis; ici les espèces, là les genres; car il fallait que cette parole du Seigneur fût justifiée : « Faisons l'homme à notre image. » *Genes.*, I, 26. Dieu donna leurs noms aux astres, à l'Ourse, à Orion, aux Pléïades, à Vesper, à Lucifer : tous ces astres reçurent leurs noms du Créateur, et David en témoigne quand il dit : « C'est Dieu qui compte la multitude des étoiles, et qui à toutes leur assigne des noms. » *Psalm.* CXLVI, 4. Ainsi, Dieu nomme les créatures du ciel, Adam celles de la terre; Dieu nomme le ciel, la terre; Adam, le feu, l'homme. Et Adam? Il nomme les bêtes des champs, les reptiles, les quadrupèdes. Adam nomme la chair, les os, noms nouveaux, lorsqu'il s'écrie en voyant la femme : « Voilà maintenant l'os de mes os et la chair de ma chair. » *Genes.*, II, 23. En effet, Dieu, en le formant, ne dit pas qu'il le formait de chair et d'os. De même Dieu parle de mâle, et Adam d'homme; Dieu parle de femelle, et Adam de femme. Chose encore plus étonnante, parce qu'il était rempli de l'Esprit saint, n'ayant point encore prévariqué, parce qu'il était plein de grâce, la prophétie dont je distinguais naguère, en présence de votre charité, les diverses espèces, il en possédait la plénitude. Il connaissait le passé, il connaissait le présent, il connaissait l'avenir. Comment connaissait-il le présent? Les os du corps ne se montrent pas à l'extérieur; et cependant il dit, sous l'influence de l'Esprit qui l'anime : « Voilà maintenant l'os de mes os. » Comment l'aurait-il appris, si l'Esprit saint ne le lui avait révélé? Pourquoi nomme-t-il les os avant de nommer la chair? Parce que Dieu prit d'abord une de ses côtes : « Et elle sera appelée *virago*, poursuit-il, parce qu'elle a été prise de l'homme. » Il devine le passé, il déclare le présent; le voilà maintenant prédisant l'avenir : « C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère. » *Genes.*, II, 24. Pourtant il n'y avait pas eu encore de mariage, ni conséquemment de père et de mère. Que les hérétiques prêtent ici une oreille attentive.

Dieu voulut former une épouse à Adam : « Et il envoya une extase à Adam, et il l'endormit. » *Genes.*, II, 21. Toute parole prononcée par Dieu dès le principe devient une loi de la

nature. A l'endroit du premier homme, le Seigneur montre comment l'enfant doit naître de l'auteur de ses jours. « Il envoya un sommeil à Adam. » Chose singulière, Dieu détermine le temps qui convient au mariage. Le sommeil est qualifié d'extase, parce qu'alors l'homme est en quelque façon hors de lui-même. L'âme est en lui, et elle n'y est pas. Elle ne sent pas, elle ne comprend pas, et, quoiqu'elle entende, elle n'entend pas. C'est de cette manière que l'on dit : Un tel était en extase; pour signifier qu'il n'était point aux choses dont on s'occupait. Semblablement, l'âme, lorsqu'elle est comme isolée des sens, est dans une veritable extase. « Et Dieu endormit l'homme, et il prit une de ses côtes. » Demandez à ce propos aux hérétiques : Comment Dieu a-t-il fait pour prendre cette côte? Comment Adam ne l'a-t-il pas senti? Comment n'en a-t-il pas souffert? Que l'on arrache un cheveu de notre tête, nous sentons une vive douleur; et, fussions-nous plongés dans le sommeil, il n'en faut pas davantage pour que la douleur nous réveille; comment un membre aussi important, comment une côte a-t-elle pu être ravie à Adam sans qu'il ait été arraché à son sommeil? Dieu ne la sépara pas violemment, de crainte d'éveiller l'homme; il ne l'arracha pas. L'Ecriture, pour nous faire comprendre la dextérité du divin Artiste, dit : « Dieu prit... » Mais comment les liens qui la retenaient furent-ils brisés sans qu'Adam le sentît?

9. Dieu prit cette côte comme il avait pris la poussière. Si celui qui prit la côte avait été différent de celui qui l'avait assujettie, on comprendrait malaisément le prodige ; mais celui qui l'avait assujettie la retirant, il le fit sans causer aucune douleur. « Il prit une côte et mit à la place de la chair. » Et d'où tira-t-il cette chair? La tira-t-il du reste du corps? Lorsqu'on fait occuper à un corps un plus grand volume, il perd de sa densité. Comment donc le Seigneur combla-t-il le vide de la côte? Il est question du corps, et nous ne comprenons pas; et, quand il est question de Dieu, nous le soumettrions aux investigations de notre curiosité! « Et Dieu fit de la côte qu'il avait prise à Adam une femme. » *Genes.*, II, 22. Comment les sens furent-ils formés avec cette côte? Et le cœur qui sent, et la langue qui parle, et les intestins avec leurs replis, et le foie lui-même? Comment furent faits tous ces organes, vous ne pouvez le comprendre, et vous scrutez d'un œil avide la nature de leur Auteur! Mais admirez en toutes ces choses la figure du Christ. Dieu ne tire pas cette côte d'Adam sans lui avoir envoyé un sommeil. Pourquoi? C'est que de la côte devait sortir le péché, puisque la femme ouvrit au péché l'entrée du monde. Le Sauveur vient; de son côté il coule de l'eau et du sang : de l'eau, pour effacer les péchés; du sang, pour nous mettre en possession des mystères.

Considérons bien la figure : tandis qu'Adam est plongé dans le sommeil, une côte lui est ôtée; tandis que le corps du Sauveur est livré au sommeil, son côté s'ouvre pour mettre fin à l'antique tragédie et commencer une ère nouvelle; je parle de son sommeil sur la croix. « Et de cette côte il forma la femme, et il l'amena devant Adam. » O bonté du Seigneur! Que ne fait-il pas pour l'homme! De combien de bienfaits ne le comble-t-il pas! Il lui amène les animaux, il lui donne une épouse. Adam étant en quelque sorte orphelin, et Eve une vierge sans père ni mère, Dieu leur tient lieu de père et de mère. Et notez bien la loi; car toute parole de Dieu à l'origine devient une loi de la nature. « Dieu amena la femme à Adam; » et cette loi que l'épouse est conduite à l'époux, et que l'homme ne vient pas en qualité d'époux à l'épouse, est restée en vigueur jusqu'à nos jours. « Ils étaient nus et ils n'en rougissaient pas. » *Genes.*, II, 25. La règle demeure, la loi fait entendre sa voix. L'homme rougira toujours, hormis devant son épouse; la femme sentira toujours sa pudeur blessée, hormis devant son époux. Telle est la loi. Quant à nos premiers parents, s'ils ne rougissaient point de leur nudité, c'est qu'ils avaient en quelque façon l'immortalité pour vêtement, la gloire pour ceinture. Leur gloire mettait leur nudité à couvert et les enveloppait entièrement. Où vous sera-t-il donné de voir un homme ne rougissant pas de sa nudité? Le Christ vous en fournira l'occasion.

Pourquoi Adam et Eve ne rougissaient point de leur nudité.

Pierre, Jean et Jacques viennent au sépulcre

chercher le corps; ils ne l'y trouvent pas, mais ils trouvent les vêtements roulés, preuve qu'après la résurrection, la loi de l'antique Adam reprenait son autorité, et que le Christ n'avait point besoin de vêtements, quoiqu'il n'en fût pas dépourvu, malgré son apparente nudité. Le Christ ressuscite et rejette les vêtements dont Adam s'était couvert : il était nu, et sa nudité ne s'apercevait pas. Marthe et Marie le voient, le reconnaissent, se prosternent devant lui, et ne remarquent pas sa nudité. Et où a-t-il pris ses vêtements? Ne les a-t-il pas laissés dans le sépulcre? Les autres avaient été divisés entre les soldats. Comment donc se couvre-t-il? Comment n'est-il pas nu, celui qui n'a pas de vêtements? Autre question : Comment se fait-il que l'on voie d'un côté les vêtements et le linceul, et de l'autre le suaire dont la tête du Sauveur avait été enveloppée? Pour faire ressortir l'action de la grâce divine et prouver le calme au milieu duquel s'était accomplie la résurrection. Les Juifs devant répandre le bruit que le corps de Jésus avait été dérobé par ses disciples, le Sauveur laisse dans le sépulcre ses vêtements. Or, quand on dérobe un cadavre, on dérobe en même temps les vêtements dont il est couvert. Tel Joseph sortit de l'appartement de l'Egyptienne, tel Jésus sortit du tombeau. Remarquez cependant une différence : après la résurrection du Sauveur, Pierre, aussi bien que lui, parut sans vêtements; seulement il était de condition mortelle, tandis que le Sauveur était doué de l'immortalité.

Jésus était debout sur le rivage avec la gloire pour manteau. « Mes enfants, disait-il, n'avez-vous rien à manger? » Et ses disciples, qui ne le reconnaissaient pas, répondirent : Non, nous n'avons rien. Il leur dit peu après : « Jetez vos filets à la droite du navire. » *Joan.*, XXI, 5-6. Ils les jetèrent et prirent une grande quantité de poissons. Jean reconnaît le Sauveur et dit à Pierre : « C'est le Seigneur. » *Ibid.*, 7. O prodige! ils ne l'avaient pas reconnu à sa voix, et ils le reconnaissaient à ses œuvres. « Et Pierre prit sa tunique, car il était nu. » Le mortel rougit, l'immortel ne rougit pas. Et maintenant prosternons-nous devant Celui qui nous revêt de gloire, qui rend à la terre l'immortalité; supplions-le de nous donner le vêtement de la foi, l'espérance du salut, la gloire en Jésus-Christ : Gloire au Père ainsi qu'au Fils unique et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS VI.

Sur le sixième jour de la création, sur nos premiers parents, sur le serpent, l'arbre de la science, le séjour dans le paradis et l'entretien d'Adam avec Dieu.

1. Occupons-nous encore de la promesse qui vous a été faite, et menons à bonne fin ce qui regarde le paradis. Sans doute, c'est un grand malheur qu'Adam ait été chassé du paradis; mais ce serait un malheur beaucoup plus considérable si nous perdions le souvenir de ces mêmes paroles. Occupons-nous donc de ce sujet, et traitons-le, non pas avec les lumières ordinaires de la raison, mais en cherchant dans l'Ecriture la solution de nos difficultés. Celui qui se livre à ses propres pensées et à ses propres sentiments, se trompe lui-même; celui, au contraire, qui demande à l'Ecriture l'éclaircissement de ses doutes, prend la vérité pour guide et pour maître. Comme bien des fidèles instruits éprouvent néanmoins de l'embarras, et que les infidèles tombent de l'ignorance dans le blasphème, pour rendre aux uns la certitude et pour réfuter les autres, nous traiterons la question présente selon nos forces, après avoir prié Dieu, de concert avec vous, de nous communiquer sa lumière avec abondance. De quelle manière l'homme a été créé, le corps formé, l'âme tirée par Dieu du néant et unie au corps humain, le paradis assigné comme demeure à l'homme, autant de points déjà examinés précédemment, sinon avec le mérite que réclamait le sujet, du moins aussi bien que nous le pouvions.

Revenons donc à ce qui nous est proposé. Encore que la terre entière eût été donnée à Adam, son séjour de prédilection était cependant le paradis. Il pouvait assurément sortir du paradis, quoique les régions situées en dehors

eussent été fixées comme séjour, non point à l'homme, mais aux animaux, aux bêtes des champs, aux quadrupèdes, aux bêtes fauves et aux reptiles. Toujours est-il que le palais de l'homme, son habitation souveraine, c'était le paradis. Aussi Dieu amena-t-il les animaux à Adam comme en étant séparés; car les esclaves ne restent pas toujours auprès du maître, ils n'y vont que lorsqu'il en a besoin. Des noms furent donnés aux animaux, qui sortirent aussitôt du paradis, où Adam demeura.

Notez ici l'exactitude de l'Ecriture. Les animaux avaient reçu l'ordre de se présenter devant Adam, de se prosterner devant lui et de le caresser. Il y avait, avons-nous dit, trois sortes d'arbres, les uns destinés à fournir à l'homme ses aliments et à entretenir sa vie, les autres destinés à le maintenir dans la bonne voie, et un troisième destiné à lui donner une vie immortelle; de même les animaux, eu égard à Adam, sont rangés en trois classes : les uns doivent lui servir de nourriture, les autres doivent obéir à ses ordres, les autres enfin sont destinés à ses plaisirs. Dans la première classe rentraient ceux que nous égorgeons aujourd'hui; dans la seconde, les chevaux, les chameaux, les ânes, les bœufs, et autres semblables; dans la troisième, enfin, les animaux qui imitent facilement, et les oiseaux dont le chant varié charme les oreilles. Si le corps fatigué ne peut pas embrasser d'autres fatigues avant d'avoir réparé cette lassitude, l'âme aussi, quand elle a rempli la tâche de la vertu, a besoin de récréation et de charme pour y persévérer. C'est pourquoi, lorsque Dieu voit l'âme gagnée par la lassitude, il lui procure quelque plaisir qui la récrée.

Ainsi en est-il également parmi nous. Bien des fois un homme reviendra de l'agora, l'âme chargée d'angoisses, affligé des tristes spectacles qu'il aura vus, des pertes et des désastres qu'il aura subis : à peine entré dans la maison, il verra son enfant, et les émotions de la tendresse adouciront ce qu'il aura éprouvé d'amertumes. Son épouse ne vient pas à lui pour le consoler; ses efforts seraient intempestifs; un serviteur n'osera pas le tenter : alors Dieu confie ce soin à un être faible dont l'ignorance gagne la cause, et il s'en sert pour soulager ce cœur accablé. Que le serviteur se prenne à sourire, il semblera insulter aux douleurs de son maître; que la femme fasse de même, elle semblera ne pas sentir les maux de son mari; l'enfant, au contraire, par ses caresses si franches, par son innocence, émeut l'âme; et le plus souvent, ce que des amis par leurs conseils, ce que des hommes sages par leurs avis n'auront pu obtenir, le sourire de l'enfant l'obtient; il n'en faut pas davantage pour faire oublier le malheur. Quelquefois, sous l'action violente de la douleur, on repoussera l'importun adoucissement que procure la vue de l'enfant, on s'y refusera; mais le temps vient à bout de ce sentiment, l'âme ne résiste pas à des regards répétés; enfin, on prend l'enfant dans ses mains, on dépose le fardeau de la tristesse et l'on s'écrie : que Dieu me le conserve, et le reste ne sera rien pour moi. C'est ainsi qu'il se sert des êtres les plus faibles pour faire entrer la consolation dans les âmes. Adam aussi était seul dans le paradis, sans amis, sans proches, sans voisin; alors, pour le distraire, le Seigneur lui amène des animaux, principalement les animaux qui imitent facilement, soit par le geste, soit par la voix; par exemple, les singes, qui imitent le geste de l'homme, les perroquets, qui imitent son langage, et autres animaux de mêmes qualités. C'est ainsi que les animaux concourent à divertir Adam, les uns par leurs chants, les autres par leurs caresses. Entre tous ces êtres qui charmaient la monotone existence de l'homme, se trouvait le serpent; or, le serpent était, d'après l'Ecriture, « la plus rusée de toutes les bêtes que le Seigneur avait créées. » *Genes.*, III, 1.

Les animaux concouraient à divertir Adam.

2. Par conséquent, il l'emportait sur tous les animaux dans l'art d'imiter ou de flatter. Ne vous arrêtez pas à l'aspect qu'il vous présente maintenant, aspect qui nous glace d'horreur et nous met en fuite : il n'en était pas de la sorte dès le commencement. Ami de l'homme, il était l'un de ses familiers. Et de quelle manière est-il devenu notre ennemi? Par la sentence divine. « Maudit sois-tu parmi toutes les bêtes; j'établirai une inimitié entre la femme et toi. » *Genes.*, III, 14-15. Cette inimitié mit fin aux rap-



ports primitifs d'amitié, non pas d'une amitié raisonnable, mais d'une amitié proportionnée à l'intelligence des animaux. Tel aujourd'hui le chien témoigne à l'homme une amitié qui lui est inspirée, non par la raison, mais par un instinct naturel; tel était l'attachement que le serpent marquait à l'homme. A la vue du plaisir que la société du serpent procurait à Adam, soit par ses caresses, soit par son instinct d'imitation, un projet infernal se présenta à l'esprit de l'artisan de toute iniquité, comme il arrive à ces malfaiteurs qui se servent des amis du prochain pour l'attirer dans leurs filets; car, en général, c'est par les siens et non par des étrangers que l'on est trahi, selon la parole du Sauveur : « Les ennemis de l'homme, ce sont les gens mêmes de sa maison. » *Matth.*, x, 36. Le démon se sert donc du serpent pour parler à Adam et le séduire. Je conjure votre charité de ne pas prêter un légère attention à nos paroles. Ce n'est pas une question sans importance que de savoir de quelle manière le serpent a parlé, s'il a parlé d'une voix humaine, ou s'il lui a suffi de ses sifflements pour être compris d'Eve. Avant sa chute, Adam était rempli d'intelligence, de sagesse et d'esprit prophétique. Quelle sagesse, je vous le demande, ne fallait-il pas à un seul homme pour assigner leurs noms, sans leçon aucune, aux oiseaux, aux reptiles, aux bêtes fauves, en un mot à tous les animaux? Représentez-vous leurs genres et leurs espèces diverses : pour le dire d'une façon générale, il donna leurs noms à des animaux si nombreux qu'aujourd'hui même, avec l'expérience que nous avons, nous ne pouvons tous les connaître. Lorsque Dieu amena les animaux devant Adam, sa sagesse et l'esprit divin dont il était rempli permirent au premier homme de discerner les qualités de chacun d'eux. Il reconnut que le serpent était plus ouvert, plus intelligent que les autres, et qu'il devinait aux simples mouvements de quels sentiments on était animé.

Telles étaient les pensées d'Adam, lorsque le diable s'aperçut à la fois et de ce que pensait Adam, et de l'intelligence du serpent. En conséquence, il parle par l'organe de cet animal, dans la persuasion qu'Adam attribuerait à la sagacité du serpent cette imitation de la voix humaine. Le serpent s'approche donc. Nulle part, toutefois, l'Ecriture ne dit que le serpent ait servi d'organe au démon; Moïse se contente de raconter simplement les faits. Redoublez d'attention, je vous prie. Paul, qui le second fut ravi jusqu'au paradis, ne donne pas plus d'explication, et il se borne à dire : « J'ai promis de vous présenter au Christ comme une chaste vierge à son unique époux. Cependant, je crains qu'il ne vous arrive ce qui arriva à Eve, que le serpent séduisit par son astuce. » II *Cor.*, xi, 2-3. Mais il ne dit pas que le diable l'ait fait. Il parle en gardien fidèle des Ecritures, en ministre des Ecritures, en docteur des Ecritures, en interprète des Ecritures. Il ne veut pas donner d'explications pour ne pas violer l'ordre des Ecritures, et il ajoute seulement : « De même que le serpent séduisit Eve par son astuce, de même je crains que vos sentiments ne soient également corrompus. » « Egalement, » comment? Paul craignait-il donc que le serpent ne vînt opérer des séductions nouvelles? Non, répond-il, je n'ignore pas que ce serpent ne reparaîtra pas; mais il reparaîtra, celui pour lequel le serpent n'a été qu'un instrument. Du reste Paul, en fidèle ministre et gardien de l'Ecriture, n'a rien changé au texte; il en a seulement exposé le sens. Le Maître du passé, du présent et de l'avenir a seul éclairci cette difficulté, afin qu'au lieu de reporter sur le serpent la responsabilité du péché, ou l'attribuât au véritable auteur. Les Juifs disant au Christ : « Nous sommes de Dieu, nous, » Jésus leur répond : « Si vous étiez de Dieu, vous accompliriez les œuvres et la volonté de Dieu. Or, vous avez pour père le diable. » *Joan.*, viii, 41-44. Et après avoir nommé le diable, il rappelle aussitôt l'histoire originelle : « Le diable, dit-il, était homicide dès le commencement. » Le serviteur interprète en serviteur; le Seigneur parle en Seigneur et montre l'auteur véritable de la ruine d'Adam. Il ne le qualifie pas seulement de meurtrier, mais encore d'homicide : en effet, Adam ne fut pas la seule victime, et par Adam il atteignit tous les hommes. « Et il ne demeura pas dans la vérité, parce qu'il est menteur. »

Comment le Seigneur adresse la parole à Eve.

3. Vous voyez quelle est l'interprétation du Sauveur, ce qu'a fait le diable, et le titre de menteur qui lui est appliqué. Comment a-t-il menti? « Le serpent dit à la femme : Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger de toute espèce de fruits? » *Genes.*, III, 1. Voyez-vous le menteur? Dieu avait dit : Mangez de toute sorte de fruits, à l'exception d'un seul. Et ce menteur dit : Pourquoi vous a-t-il défendu de manger de toute sorte de fruits? Donc le Christ ne se trompe pas en disant : « C'est un menteur. » Car il a menti et menti effrontément. Lorsque l'on trame quelque perfidie, on affecte ou la nécessité, ou l'ignorance, pour écarter tout soupçon de perversité; comme si l'on disait : Je ne sais rien, vous n'avez à redouter aucun piége; venez sans crainte, je ne connais point de danger. — N'avez-vous pas expérimenté maintes fois de tels personnages? Est-ce que nous ne connaissons pas les artifices des séducteurs? Après avoir ourdi de semblables noirceurs, ne feignent-ils pas de tout ignorer? Ainsi fait le diable. « Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger de toute espèce de fruits? » comme s'il n'avait pas entendu, ou comme s'il avait mal entendu. La femme, croyant qu'il parlait ainsi par ignorance, relève son erreur. Mais non, il n'en est pas ainsi : Dieu ne nous a pas défendu de manger de toute espèce de fruits; au contraire, il nous a permis de manger de tous, hormis un seul : pour celui-là, n'en mangez pas, nous a-t-il dit, autrement vous mourriez. Le démon paraissait apprendre ce qu'il ne savait pas; en tout cas, on ne se défiait nullement de ses intentions perfides. C'est pourquoi il ajoute : « Non, vous ne mourrez certainement pas. » *Genes.*, III, 4. Voilà un autre mensonge. Dieu avait dit : « Le jour où vous en mangerez, vous mourrez de mort; » et le diable de son côté : « Non, vous ne mourrez certainement pas. » C'était, je le répète, un deuxième mensonge. « Dieu savait, poursuit-il, que le jour où vous en mangeriez, vous seriez comme des dieux. » Troisième mensonge. Remarquez cette perversité astucieuse du démon. Déjà il songe à répandre l'erreur dans le monde; il songe à propager sur la terre, comme je l'ai dit ailleurs, la croyance en la multiplicité des dieux, et c'est pour cela que dans son récit il prépare par insinuation la femme à cette fausse opinion. Ce fut donc cet artisan de tout mal qui le premier jeta la semence de la croyance en plusieurs dieux; Dieu ayant ordonné dans sa toute science que cette erreur ne fût pas proférée pour la première fois par une bouche humaine, qu'elle ne fût pas l'objet de sa première parole, mais qu'elle sortît de la bouche du serpent, afin que toute bouche qui s'occuperait des idoles ne suivît en cela que son exemple. Vous êtes, je le sais, pleins d'indulgence pour ma voix, et vous saisissez facilement les enseignements sacrés de l'Ecriture. Que personne donc ne s'attache à l'éclat de la parole; qu'il cherche plutôt la force des pensées.

« Dieu savait, dit donc le serpent, que le jour où vous en mangeriez vous seriez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » A ce sujet, quelques personnes, et en particulier les sectateurs de cet ennemi de Dieu qui a tant écrit contre les chrétiens et qui a éloigné bien des gens de la divine doctrine, les sectateurs de Porphyre, dis-je, et quelques autres, tiennent ce langage : Pourquoi Dieu a-t-il refusé à l'homme la science du bien et du mal? Qu'il lui ait refusé la science du mal, mais celle du bien! Car dès lors qu'il s'exprime en ces termes : « Vous ne toucherez pas au fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, » il interdit à la fois la science du mal et celle du bien. Mais pourquoi, encore un coup, interdire cette dernière? — L'iniquité travaille toujours contre elle-même et tombe dans ses propres piéges. Non, Dieu n'a point interdit à l'homme la science du bien; cette science, Adam l'a possédée, même avant de manger du fruit de l'arbre. S'il ne l'avait point possédée, comment aurait-il eu la connaissance de son épouse, comment aurait-il pu dire quant à sa nature : « Voilà l'os de mes os et la chair de ma chair? » comment aurait-il prédit en ces termes l'avenir : « Celle-ci sera nommée *virago*, parce qu'elle a été formée de l'homme. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère... » *Genes.*, II, 23-24. Eh quoi! il aurait eu ces connaissances si profondes, et il n'aurait pas connu le bien! Il connaissait Dieu, observait

Parole pleine de fiel de Porphyre et de ses sectateurs.

Adam, avant son péché, avait la connaissance du bien.

ses lois, il avait la science, il imposait une infinité de noms, et il ne connaissait pas le bien? Mais c'est insoutenable. Non, Dieu ne refuse pas à l'homme la connaissance du bien; ce qu'il veut, c'est qu'à la connaissance du bien il ne joigne pas celle du mal. Voici, du reste, un passage de l'Ecriture qui met à néant ce sophisme : « Vous ne pouvez pas, dit Paul, boire en même temps le calice du Seigneur et celui des démons. » I *Cor.*, x, 21. Il n'interdit pas les deux calices; il consacre celui qui est saint, et réprouve seulement celui qui est impur et profane. Le Sauveur disait aussi : « Vous ne pouvez pas servir Dieu et Mammon. » *Matth.*, vi, 24. Et en vérité, servir à la fois Dieu et le démon, est chose impossible. Par conséquent, si Dieu interdit à l'homme la connaissance du mal, c'est pour qu'il ne mêle pas cette connaissance à celle du bien.

Pourquoi l'arbre du paradis fut-il appelé l'arbre de la science du bien et du mal?

4. Redoublez encore d'attention. Et pour quelle raison ce nom d'arbre de la science du bien et du mal? Assurément ce nom n'était pas son nom naturel; mais il en fournit le sujet : c'est là une particularité que l'on trouve dans l'Ecriture. Ainsi par exemple, une fontaine dans le désert est appelée l'eau de la contradiction : « Je t'ai connu, est-il dit, aux eaux de la contradiction. » *Psalm.* LXXX, 8. Est-ce à dire que les eaux de cette fontaine eussent naturellement la propriété de pousser le peuple à la contradiction? Alors pourquoi Moïse, qui en but lui aussi, ne s'éleva-t-il pas contre Dieu? Non, si ces eaux furent appelées eaux de la contradiction, ce n'est point qu'elles fussent douées d'une propriété semblable, mais parce qu'elles furent témoins d'un fait de cette nature : le peuple ayant manifesté en ce lieu son opiniâtreté, elles reçurent le le nom d'eaux de la contradiction. Jacob ayant vu Dieu, comme il est possible à l'homme de le voir, appela le lieu où il l'avait vu : Vision de Dieu. *Genes.*, XXXII, 30. Assurément, ce lieu ne possédait ni la vision, ni la forme de Dieu; mais parce que le patriarche y avait eu cette vision, il le nomma ainsi. Un autre lieu fut appelé : « Paix de Dieu. » Un ange était apparu à Gédéon : frappé de crainte, Gédéon s'écria : « Malheur à moi! je vais mourir, car j'ai vu l'ange du Seigneur. Et l'ange lui dit : Paix à toi, ne crains rien. Et Gédéon bâtit un autel, et il l'appela : « Paix de Dieu. » *Judic.*, vi, 22-24. Evidemment, la paix n'était pas attachée à cet autel; l'autel était seulement un symbole de la paix qui avait été donnée et reçue. Il n'y avait non plus rien de commun entre les eaux de la contradiction et la contradiction, et elles ne furent ainsi appelées qu'à cause du fait accompli en ce lieu; de même la science n'était point attachée à l'arbre en question; mais il fut ainsi nommé, parce que quiconque commet le péché acquiert par cela même la science du péché.

Nouvelle comparaison à l'appui : il nous arrive sans doute de traverser des lieux infestés de brigands, et nous disons d'ordinaire : Voici des lieux redoutables. Est-ce à dire que le lieu lui-même soit redoutable? Non, mais les brigands qui habitent en ce lieu. L'arbre de la science n'était pas non plus d'une nature qui produisît la science fatale à l'homme, et il ne fut ainsi qualifié qu'à cause de la chute tragique d'Adam. Je m'explique en deux mots; car la divine Ecriture sur ce point ne souffre pas d'obscurité. Nous avons aujourd'hui un autel auquel participent les fidèles. Est-ce à la nature de l'oblation qu'est attaché le salut, ou bien à la majesté de celui que vous invoquez? Voilà une preuve placée sous vos yeux : ne doutez donc pas du passé. Il s'agit maintenant d'un aliment qui donne la vie, autrefois d'un fruit qui donnait la mort. Si le premier nous sauve par sa nature et non par la grâce, le second aussi dut donner la mort par lui-même, et non à cause de la prévarication.

Il m'est facile de vous montrer un aliment mortel aussi, à savoir l'idolâtrie. Pourquoi les martyrs se sont-ils refusés à manger certaines viandes? pourquoi craignaient-ils d'en user? est-ce qu'ils seraient morts s'ils en avaient mangé? Non assurément : ce n'est point la nourriture qu'ils repoussaient; mais, comme il était fait en même temps mention des idoles, c'était de leur invocation qu'ils ne voulaient pas. Il en était de même de l'arbre de la science du bien et du mal : il ne donnait pas la science; mais elle apparaissait avec la prévarication dont il fournissait l'occasion. Toujours l'expérience enseigne

à l'ignorant que prévariquer est un mal. Voici encore une autre voie pour résoudre la question proposée, non que les précédentes raisons soient insuffisantes, mais à cause de la richesse de la grâce de Dieu. Que l'on n'attribue point cette multiplicité de preuves qui se succèdent à la faiblesse de celles qui précèdent : dans sa richesse sans bornes, la grâce divine, quand nous en sommes dignes, met sans cesse à notre disposition de nouveaux trésors. Appliquez-vous donc. Les martyrs se sont refusés à manger des viandes consacrées aux idoles : si Adam se fût refusé à manger du fruit de l'arbre de la science comme ont fait les martyrs, il fût demeuré sain et sauf. Maintenant, qu'il n'y ait rien d'odieux à connaître le bien et le mal, c'est une vérité de toute évidence. Dieu qui interroge le pécheur, sans commettre lui-même de péché, le connaît-il ou ne le connaît-il pas? Qui oserait soutenir la négative? Connaître une chose n'est point la faire. Paul qui disait : « Fuyez la fornication, » I *Cor.*, VI, 18, ignorait-il ce qu'est la fornication? Lorsqu'il recommandait d'éviter l'adultère, en ignorait-il la nature? Il le savait, et n'en était pas pour cela plus coupable.

Dieu aussi connaît toutes nos actions mauvaises, lui qui en fait en ces termes l'énumération : « Du cœur naissent les pensées mauvaises, les meurtres, les adultères, les parjures, les impuretés, les jalousies, les rapines. Ce sont là les choses qui souillent l'homme. » *Matth.*, XV, 19-20. Est-ce par ignorance, est-ce en connaissance de cause que Dieu parle ainsi, que l'Apôtre parle ainsi? La science n'était donc pas une chose indigne d'Adam. Ce qui lui a été funeste, ce n'est point la science, mais la prévarication. Je voudrais bien savoir ce que l'arbre lui a enseigné, si c'est le bien ou si c'est le mal? Après avoir mangé de ce fruit, connut-il ce qu'était l'homicide? Il n'y avait cependant personne qui pût en commettre. L'adultère était également inconnu, puisque le mariage n'existait pas; ni la fornication, ni le vol n'étaient possibles; il n'y avait encore ni riche, ni pauvre, ni calomnies, ni faux témoignages. L'unique mal qu'Adam commit fut de désobéir à Dieu; l'unique bien connu de lui fut pareillement l'obéissance à la divine volonté. Ce que je dis est une chose vulgaire et commune : que l'on ne m'accuse donc pas de témérité. Nous disons bien à ceux qui se sont rendus coupables d'une faute, en les menaçant de quelque châtiment : Je vous apprendrai ce qui vous attend. Est-ce à dire pour cela que l'on prétende donner une connaissance réelle? La science résulte donc de l'expérience du mal; et l'on prétend instruire ici le prévaricateur des maux très-graves auxquels il s'est exposé.

5. Soutenez bien votre attention. Quoique nous ayons parlé précédemment de ce sujet, la suite des idées nous y a néanmoins de nouveau conduits. Dieu, l'auteur de tous les dons, était invisible; celui au contraire que Dieu avait comblé, était visible. Le bienfaiteur n'apparaissait pas, mais celui qui avait recueilli ses bienfaits était visible à tous les regards. L'homme était seul; autour de lui les animaux privés de raison; vis-à-vis de lui personne. Dieu lui impose une loi; l'arbre qui est placé au milieu du paradis doit lui rappeler sa sujétion et l'empêcher de l'oublier. Adam se promenait-il cueillant des fruits avec son épouse, dès qu'il approchait de cet arbre, il disait : Ne touchons pas à cet arbre, Dieu nous l'a formellement défendu. En sorte que cet objet visible était comme un mémorial du Maître invisible. Il en est de même parmi nous. Combien n'y a-t-il pas de préfets dans toute l'étendue de l'empire? L'empereur ne pouvant être présent à tous ses sujets, l'on est obligé de placer son image dans les tribunaux, sur les places publiques, dans les salles de réunion, dans les théâtres. Partout où le préfet doit examiner les affaires de son ressort, se trouve le portrait impérial, pour donner aux actes du préfet l'autorité voulue. Comme il n'est qu'un homme, l'empereur ne saurait être présent en tout lieu. Dieu, encore une fois, les hommes ne sauraient le voir. C'est pourquoi il fit de l'arbre comme un symbole de sa souveraineté, destiné à rappeler à Adam l'empire que Dieu possède sur tout ce qui existe. Reconnais, lui disait-il, celui de qui tu as reçu ta puissance. Une preuve que cet arbre était pour eux un mémorial de ce genre, la voici : Quand le serpent voulut sé-

L'on place l'image de l'empereur sur les places publiques et dans les théâtres.

duire la femme, il lui dit : « Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger de toute sorte de fruits? » *Genes.* III, 2. La femme, qui n'a point oublié le précepte divin, redresse l'ignorance du diable et répond : Dieu ne nous l'a point défendu; au contraire, nous mangeons du fruit de tous les arbres; il n'y en a qu'un auquel Dieu ne veut pas que nous touchions, et duquel il nous a défendu de manger. Notez la sagesse de son langage. Dieu ne leur avait certainement pas dit : N'y touchez pas; car il n'y avait aucun mal à y toucher. Mais, animés comme ils l'étaient d'une sagesse divine, et jouissant d'ailleurs des autres fruits, ils disent en eux-mêmes : Dieu nous a défendu de manger du fruit de cet arbre; n'y touchons même pas. Tant la femme avait à cœur d'observer le précepte du Seigneur.

Il y avait donc au milieu du paradis un arbre dont le serpent se servit pour séduire nos premiers parents. Ecoutez une étrange chose. Le démon se sert d'un sentiment qui est dans l'homme pour en arriver à ses fins. En créant l'homme, Dieu lui avait donné, outre la science, le désir de Dieu. Dès que le démon eut aperçu en lui ce désir ardent, il dit : Vous deviendrez comme des dieux. Maintenant, n'étant que des hommes, vous ne pourriez être toujours avec Dieu; mais, si vous devenez comme des dieux, toujours vous serez avec lui. Il ne leur dit certes pas : Si vous mangez de ce fruit, vous serez les ennemis du Seigneur. De façon que le désir d'être égal à Dieu fut ce qui séduisit la femme. Quant à elle, c'est à persuader l'homme, et non à le séduire, qu'elle s'applique. C'est Paul qui l'affirme en disant : « Adam n'a pas été séduit.» I *Tim.*, II, 14. Alors pourquoi a-t-il été condamné? Remarquez ce qu'il y a de grave en ceci : La femme est séduite et elle mange; après avoir mangé, elle engage l'homme à en faire autant, pour n'être pas seule à prévariquer. Elle l'y engage, mais elle ne le séduit pas. Ainsi en est-il souvent aujourd'hui. Un homme connaîtra sa foi, il aimera la loi, il est plein de zèle pour la religion orthodoxe, et il se rendra à la volonté de son épouse et il ne manifestera pas son zèle; non pas qu'il ignore la vérité, mais par condescendance pour sa femme. Plusieurs ont pensé qu'Adam aurait reçu de sa femme ce fruit sans savoir d'où elle l'avait tiré. Mais il n'y a pas d'excuse pour lui; Dieu le condamne formellement, « car tu as écouté la voix de ton épouse, » lui dit-il. *Genes.*, III, 17. Il ne lui dit pas : Tu as reçu de ton épouse...; ce à quoi Adam aurait pu répondre : J'ignorais complétement d'où elle l'avait pris. Le crime d'Adam n'est pas d'avoir été trompé, mais d'avoir été entraîné.

Venons-en au jugement : examinons les pièces produites tout d'abord devant le tribunal saint, miséricordieux et incorruptible, pièces écrites en caractères immortels et dont les siècles ne sauraient effacer la mémoire, la réalité et l'éclat. Faites donc attention : « Adam entendit la voix du Seigneur qui se promenait sur le soir dans le paradis. » *Genes.*, III, 8. Le bruit, aussi bien que l'habitude, l'en avertit. Est-ce que Dieu peut révéler sa présence par du bruit? Il se révélait, non tel qu'il était, mais comme il voulait. Béni soit le Dieu des saints d'avoir visité Adam vers le soir et d'être monté maintenant aussi vers le soir sur la croix. Car c'est à l'heure où Adam venait de manger du fruit défendu, que le Sauveur a souffert; à l'heure qui marqua la transgression et le jugement, c'est à savoir depuis la sixième jusqu'à la neuvième. Adam mangea à la sixième heure; telle est la règle de la nature; après cette heure il se cacha. Sur le soir, Dieu vint à lui. L'homme avait désiré devenir Dieu; il avait désiré une chose impossible. Le Christ cependant a rempli son désir. Tu as voulu devenir ce que tu ne pouvais pas être; mais moi je désire être homme, et je le puis. Dieu fait tout le contraire de l'erreur qui avait séduit notre premier père. Tu as désiré ce qui était au-dessus de toi; je prends, moi, ce qui est au-dessous de moi. Tu as ambitionné d'être l'égal de Dieu; je veux être l'égal de l'homme. Ce qui faisait dire à Paul : « Et il a été trouvé en tout semblable à un homme. » *Philipp.*, II, 7. Tu as voulu devenir Dieu, ce n'est pas pour cela que je t'ai témoigné mon indignation; car je consens bien à ce que tu désires t'élever jusque-là; ce qui m'a in-

digné, c'est que tu as voulu ravir cette dignité contre la volonté de ton Seigneur. Tu as désiré devenir Dieu, et tu ne l'as pas pu; je me fais homme, et je rends possible ce qui était impossible.

Que Dieu soit venu dans cette intention, il nous le déclare dans ces paroles : « J'ai vivement désiré de manger cette pâque avec vous. » *Luc.* XXII, 15. Voilà ce qu'il disait à ses apôtres, au moment de manger la pâque, de partager la nourriture de ceux qu'il allait nourrir, lui qui nourrit l'univers entier, au moment où la table venait d'être dressée. Non, je n'ai point regardé d'un œil jaloux cette aspiration de votre cœur vers la condition divine. Vous avez voulu vous emparer de ma dignité, quand vous ne le pouviez pas; je me revêts de votre condition, et rien ne s'y oppose. — Appliquez-vous. Dieu descend vers le soir et dit : « Adam, où es-tu? » *Genes.*, III, 9.

6. Ce sont là des choses étroitement unies ensemble : le même Dieu est l'auteur des unes et des autres. Celui qui est venu pour souffrir est le même qui descendit dans le paradis. Adam s'était caché; après avoir mangé, il avait tout compris. « Leurs yeux furent ouverts, et ils reconnurent qu'ils étaient nus. » *Genes.*, III, 7. Le diable ayant dit : « Le jour où vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront ouverts, » il se trouva avoir dit vrai. Paul disait donc avec raison : « Nous n'ignorons pas quels sont ses conseils; » II *Cor.*, II, 11; car les saints connaissent les ruses de Satan. Remarquez bien sa malice. Comment avait-il su que, le fruit une fois mangé, les yeux de nos premiers parents seraient ouverts? Etaient-ils donc aveugles? Pourtant l'Ecriture, avant qu'ils eussent mangé ce fruit fatal, dit : « La femme vit l'arbre. » *Genes.* III, 6. La femme n'était donc pas aveugle. « La femme vit que l'arbre était beau à la vue. » Elle voit d'abord, puis elle mange.

Comment donc leurs yeux ont-ils été ouverts? Soyez attentifs, je vous prie; là est le point capital de la question. Le diable était un de ceux qui étaient tombés et avaient prévariqué: il savait donc ce qu'il lui était arrivé après son crime, et ce qui devait conséquemment arriver aux prévaricateurs; car le sort des prévaricateurs est toujours le même. Aujourd'hui aussi, quand nous péchons, nous le faisons en aveugles, et nous ne voyons ce que nous avons fait que lorsque la faute est commise. Demande-t-on par exemple à l'auteur d'une faute : Pourquoi avez-vous agi de la sorte? il mettra la nécessité en avant. En vérité, dira-t-il, je ne voyais pas ce que je faisais. Non pas qu'il fût aveugle; mais la raison s'obscurcit devant le péché : on est tout entier à ce que l'on fait, et en le faisant on est aveuglé. Ensuite seulement on voit dans sa conscience l'action que l'on a commise. Un voleur pénètre dans une maison pour la piller, il y entre comme un aveugle; il ne songe ni à la personne qu'il pourra rencontrer, ni à celle qui l'arrêtera, ni à la crainte que les juges doivent lui inspirer, ni au danger auquel il s'expose; la passion l'aveugle. Quand il sera entré, quand il aura volé et sera sorti chargé de son butin, alors, loin de tout témoin, la crainte le saisira, il comprendra ce qu'il a fait, et il pensera que, si une perquisition est entreprise, on va découvrir sur-le-champ l'auteur de cette action. Ce à quoi il n'a même pas songé en volant, il s'en préoccupe le vol accompli. De même l'adultère, qui va souiller la couche du prochain, entre sans penser qu'il y a des lois, des tribunaux, des accusateurs, des glaives préparés. Mais, sa passion assouvie, il tremble, il se défie d'un serviteur, d'une servante, d'un voisin, d'un parent; ce à quoi il ne pensait pas tout en poursuivant son dessein criminel, il y pense ensuite. L'on exhortera quelqu'un à rester éloigné du mal; s'il ne nous écoute pas, on dira d'ordinaire: Je lui en ai fait maintes fois l'observation, il ne m'a pas entendu : ce n'est pas qu'il n'ait pas entendu. Puis, si l'on a recours aux châtiments, on dira: Je vous apprendrai à entendre; non pas qu'on lui rende l'ouïe plus subtile, mais parce que le châtiment ramène son âme à de meilleures pensées et à de saines résolutions. De là ce mot du prophète : « La discipline du Seigneur m'a ouvert les oreilles. » *Isa.*, L, 5.

Le diable donc étant tombé, — car je ne

perds pas de vue mon sujet, — et sachant ce qui s'était passé en lui après la chute, n'oubliait pas qu'alors seulement il avait compris ce qu'il avait fait. Instruit par sa propre expérience, il dit à nos premiers parents : « Si vous mangez de ce fruit, vos yeux seront ouverts; » comme les miens l'ont été, pensait-il; le péché commis, alors je vis ce que j'avais fait, ce que j'avais perdu. « Ensuite ils mangèrent, et leurs yeux furent ouverts, et ils connurent qu'ils étaient nus. » Auparavant ils étaient nus aussi, mais ils n'en rougissaient pas. Quand ils se furent dépouillés de l'immortalité, ils perdirent leur ceinture de gloire, et le corps apparaissant dans sa nudité, ne fut plus qu'une masse de terre. Aussitôt l'on voit apparaître les arts. Celui qu'Adam exerça le premier fut l'art du tailleur; en effet, il commença par prendre quelques feuilles de figuier et par les coudre ensemble. Et qui le lui avait enseigné, d'où l'avait-il appris? N'avait-il pas reçu de Dieu l'intelligence? Il était l'image de Dieu, et vous doutez de ses connaissances? Vous vous demandez peut-être en vous-même comment l'homme a fait la première charrue, qui l'a instruit à préparer le bois, à y adapter le fer, à soumettre les bœufs au joug; vous vous demandez comment la femme a découvert l'art de tisser la toile, de prendre la toison, de la laver, de la carder, de la filer, de la réduire en fils extrêmement tenus pour la tisser ensuite. D'où viennent toutes ces choses? D'où est venu l'art de faire les tapisseries? Voilà un métier debout; on y fait passer une chose, et sans que la main la façonne, l'intelligence prépare et fait apparaître les formes les plus variées. L'ouvrier n'y met point les mains, et cependant telle est la vertu de l'art, que le vêtement s'exécute, et que les figures qui apparaissent obéissent à la volonté de l'ouvrier. Ainsi le tapissier, sans remuer sa main, créera diverses formes; et, quand on vous parlera de l'action de Dieu, vous vous imaginerez que pour opérer il a besoin de remuer la main! Si vous cherchez l'origine d'un art ou d'une invention quelconque, si vous vous demandez où nos premiers parents ont trouvé ceci et cela, souvenez-vous de cette parole primordiale : « Faisons l'homme à notre image; » et vos doutes seront éclaircis. L'homme est l'image de Dieu; comment ne comprendrait-il pas? Il est l'image de Dieu; comment ne marcherait-il pas sur ses traces? « Il se mit à coudre des feuilles de figuier. »

7. Ces particularités sont bien faites pour confondre les interprétations allégoriques de ces esprits qui prétendent que le paradis est spirituel, et qu'il est dans le ciel. Que ferait un figuier dans le ciel? Mais soit, plaçons-le dans le ciel; alors, d'où sortent les fleuves? N'est-ce pas de la terre? Si le paradis est dans le ciel, c'est du ciel que doivent nécessairement couler les fleuves. L'Ecriture ne dit-elle pas : Un fleuve descendait de l'Eden? Mais il n'y a là qu'un sophisme. Et cependant ces partisans de l'allégorie nous tournent en ridicule. « Dieu les revêtit de tuniques de peau, » dit l'Ecriture. *Genes.*, III, 21. Alla-t-il donc massacrer des bœufs et des brebis, ouvrir un atelier de corroyeur, et en exercer le métier? Voici notre réponse : Dieu a créé tous les animaux sans génération préalable; il a fait des êtres qui n'étaient pas, et il ne pourrait pas, lui créateur du tout, créer la partie; néanmoins ils insistent : Mais Dieu n'a jamais fait une simple partie d'un animal; il n'a fait rien d'incomplet. On leur parle de peau, et ils cherchent d'où elle a pu être tirée. On me parlera du sang de l'Egypte, et je demanderai à mon tour comment Dieu a pu changer le Nil en sang, quels animaux il a dû immoler. Un fleuve est changé en sang et aucun animal n'est immolé; et, quand il s'agit de deux simples peaux, on irait chercher à quels animaux elles peuvent avoir été enlevées? Certainement il faut en admettre l'existence indépendamment de tout animal. Suivez bien nos paroles, malgré la fatigue qui trahit notre voix et que nous éprouvons.

Pour ne pas laisser ce discours incomplet, je parlerai sur un ton moins élevé, et j'arriverai de la sorte jusqu'au bout. « Il se mit à coudre des feuilles de figuier. » Que les hérétiques ne connaissent-ils cet art! Adam prévaricateur apprend à unir : les hérétiques, dans leurs aberrations, n'apprennent qu'à déchirer. Adam prévaricateur joint des feuilles ensemble pour cacher sa nudité : les hérétiques n'usent de la

foi que pour la déchirer et mettre à nu les choses saintes. Nous avons souvent ouï parler de ce qui se passa près de la croix; nous sommes surpris de voir les soldats s'emparer des vêtements du Christ et se les partager, et nous disons en nous-mêmes : Certes, il fallait du côté de Dieu une grande longanimité pour ne pas lancer sa foudre, pour ne pas tirer son glaive. Quoi, tandis que le Saint par excellence était comblé d'outrages, ces mains criminelles n'étaient pas mises en pièces! Vous vous étonnez donc de ce que les soldats aient osé déchirer les vêtements du Sauveur; soyez-le plutôt à la vue des hérétiques déchirant la robe de l'Eglise. Du moins les soldats, quand ils virent la tunique du Christ sans couture et d'un seul tissu, depuis le haut jusqu'au bas, la respectèrent; pour les hérétiques, ils ont brisé, déchiré, mis en pièces la tunique du Sauveur, le vêtement de l'Eglise. Mais revenons à notre sujet.

« Il se mit à coudre des feuilles de figuier. Et ils entendirent Dieu qui se promenait, » comme il était possible de l'entendre, « et ils se cachèrent. » *Genes.*, III, 7-8. La nature est toujours droite : quelques prévarications que nous commettions, notre conscience parle toujours en toute liberté. Bien des fois, le front affiche l'impudence, et la conscience accuse. Bien des fois, la langue dira : En quoi donc ai-je fait mal? Et la conscience fait entendre intérieurement sa sentence. En ce temps, la simplicité et la sincérité étaient le caractère d'Adam et de sa compagne, et ils reconnaissaient la vérité sans hésitation. Dieu dit : « Où es-tu? » Bien des personnes ont expliqué ce passage en un sens plein de piété; mais il faut avant tout viser à l'exactitude. Leurs explications, je les admets parce qu'elles sont pieuses; mais je les admets surtout parce qu'elles sont exactes. « Adam, où es-tu ? » De quelle hauteur et dans quel abîme es-tu tombé; de quelle gloire es-tu précipité? Je ne conteste pas ce qu'il y a de pieux dans cette interprétation. Elle indique en outre un sentiment plein de miséricorde, en même temps qu'elle impressionne favorablement l'esprit. Il faut cependant ne pas négliger la suite des idées. « Adam, où es-tu? » C'est Dieu qui fait cette question. Il n'ignore pas, lui, l'auteur de la nature humaine, que l'on n'a plus de confiance, le péché une fois commis, et que les lèvres du pécheur sont en quelque façon cousues l'une à l'autre. Si Adam s'était caché, Dieu comprenait bien qu'il l'avait fait parce qu'il avait perdu toute confiance.

C'est lorsque le serviteur sent que sa faute est connue de son maître, que ses angoisses atteignent le plus haut degré; tant que le maître ne sait rien, le serviteur se console dans l'espoir de se dérober à ses recherches. Adam fuyait donc, sachant bien que Dieu n'ignorait point son crime; mais Dieu feignait de l'ignorer pour calmer ses craintes. Nous disons, par exemple, nous aussi, à propos d'un ami : J'ai feint de ne rien savoir pour ne point lui causer de peine; et cela se reproduit fréquemment parmi nous. Si tels sont nos sentiments, à plus forte raison en est-il de même du Dieu clément. « Adam, où es-tu? » Comme s'il disait : Je n'en sais rien. A cette parole du Seigneur, qui feignait de tout ignorer, l'âme droite et sincère d'Adam ne dissimule rien. « J'ai entendu votre voix, répond-il, et j'ai eu peur, parce que j'étais nu; et je me suis caché. » *Genes.*, III, 10. Pourquoi cette crainte? Pourquoi te cacher? — J'ai eu peur à cause de ma faute; je me suis caché à cause de ma nudité. — Il y a vraiment de quoi verser des larmes à ces paroles du prévaricateur. « J'ai entendu votre voix, » cette voix si aimable, cette voix qui m'avait tout donné, cette voix qui m'avait comblé de tant de biens, et qui avait tant fait pour moi. « J'ai entendu votre voix. » J'ai compris quelle voix j'ai repoussée, quelle voix j'ai dédaignée; et j'ai eu peur, ayant désobéi à un ordre si formel du Seigneur, et je me suis caché parce que j'étais nu.

Dieu interroge Adam prévaricateur.

Dieu poursuit son interrogatoire. « Comment as-tu appris que tu étais nu, sinon en mangeant du seul fruit que je t'avais interdit? » *Genes.*, III, 11; sinon en faisant précisément ce que je t'avais défendu? Remarquez la forme dubitative de ces interrogations, « sinon en mangeant de l'arbre auquel je t'avais défendu de toucher. » Remarquez surtout la bonté du Seigneur. « Com-

ment as-tu appris... » Il prolonge l'interrogatoire uniquement pour calmer la frayeur de l'homme et réveiller sa confiance ; car Adam se demandait comment il ne lui était adressé aucune parole dure, aucun reproche sanglant, comment il ne lui était infligé aucun mauvais traitement. Ce qui se passe ordinairement vous en donnera la clef. Voici un serviteur qui a commis une faute, il paraît devant son maître; à la première parole, il comprend s'il doit craindre ou s'il doit espérer. Quand son maître éclate indigné, le traite de voleur, de fourbe, et le déclare digne de mille morts, le coupable n'est plus à lui. Mais quand le maître lui adresse des reproches tels que ceux-ci : Malheureux, qu'as-tu fait? Pourquoi donc commettre une telle faute? Aussitôt le serviteur reprend courage et confiance ; parce qu'alors le maître ne parle pas en maître qui punit, mais en maître qui éclaire. Ainsi fait Dieu : « Comment as-tu appris que tu étais nu, sinon parce que tu as mangé du fruit que je t'avais interdit? » Ai-je donc multiplié mes défenses? Je ne vous ai défendu qu'une chose, et cela, non certes pour vous persécuter, mais pour votre bonheur. « Comment as-tu appris que tu étais nu? » Adam ne répondit rien d'inconvenant; il ne dit point : Je n'en sais rien. « La femme que vous m'avez donnée, répondit-il seulement, m'en a présenté, et j'en ai mangé. » *Genes.*, III, 12. Celle que vous m'avez donnée pour me venir en aide; car j'ai entendu ces paroles sortir de votre bouche après que j'eus été formé, quand elle n'existait pas encore : « Faisons-lui une aide semblable à lui. » *Genes.*, II, 13. « Celle que vous m'avez donnée m'en a présenté. » Il ne dit pas : Elle m'a trompé, elle a menti; mais : « Elle m'en a présenté, et j'en ai mangé. »

8. Et Dieu de repartir : Il fallait donc croire à la parole de la femme et non à la mienne! La femme était donc plus que moi digne de ta confiance! Je t'ai comblé de biens, je t'ai environné d'honneurs de toute nature; et il lui a suffi de quelques mots pour te séduire. — Tel qu'un juge qui après avoir écouté les explications d'un accusé, ne pousserait pas plus loin son interrogatoire, et passerait à un autre, donnant ainsi au premier le temps de prendre courage et de se dire : Voilà mon interrogatoire terminé; — de même Dieu laisse Adam, pour calmer son effroi, et s'adresse à la femme : « Pourquoi as-tu agi ainsi? Elle répond : Le serpent m'a trompée et j'ai mangé. » *Genes.*, III, 13. Comme elle dit vrai, Dieu ne lui témoigne pas d'indignation, et il ne pousse pas ses questions plus loin. Il ne lui dit pas : Donc le serpent a été jugé plus digne d'être écouté que moi? Il vous a promis que vous seriez semblables à Dieu, et il vous a donné la mort. — Il ne prononce pas sur-le-champ de sentence, et, ménageant la femme comme le vase le plus faible; il s'adresse au serpent, montrant de la sorte à l'homme et à la femme qu'il allait droit à l'auteur du mal. « Parce que tu as agi ainsi, » lui dit-il. Observez cet admirable juge. Il interroge bien les victimes, mais point le trompeur. Il ne lui dit pas : Pourquoi as-tu agi ainsi? mais : « Parce que tu as fait ce mal. » David disait également : « Les impies ne ressusciteront pas pour le jugement. » *Psal.* I, 5. Ce qui ne signifie pas qu'ils ne doivent pas ressusciter, mais qu'ils ne seront point interrogés. « Parce que tu l'as fait. » Le châtiment infligé au serpent, il inflige à ses victimes des peines plus légères. Et en vérité, si Dieu n'eût regardé le serpent comme l'auteur de tout le mal, il ne l'aurait pas condamné sans interrogatoire préalable. Parce que tu as fait ce mal, tu seras maudit entre toutes les bêtes de la terre. Tu marcheras sur ton ventre et sur ta poitrine. — Parce que tu as fait ce mal; *Gen.*, III, 14; parce que tu as séduit le cœur, parce que tu as inspiré au ventre de manger le fruit défendu, « tu marcheras sur ton cœur et sur ton ventre. » Si Dieu le condamne à ramper sur son ventre, il ne s'ensuit pas que le serpent ait eu des pieds auparavant; mais il s'était dressé pour parler à la femme, et il ne pouvait d'une autre façon lier conversation avec elle. Cette forme d'entretien, qui avait amené la séduction d'Eve, Dieu la punit en contraignant le serpent à ramper au lieu de se mouvoir comme il le faisait précédemment. Encore qu'il n'eût point, dès le principe, été muni de pieds, cependant il s'enroulait de telle façon dans la partie inférieure de son corps, et il se mouvait avec tant d'agilité, que

la partie supérieure en restait toujours droite, et qu'il chevauchait en quelque sorte sur son ventre. Même aujourd'hui, quand il est irrité, le serpent se redresse et s'élance par bonds circulaires; après quelques mouvements de ce genre, qui rappellent l'antique loi à laquelle ses mouvements étaient soumis, il s'incline sous la sentence qui l'a frappé.

« Et tu mangeras de la terre tous les jours de ta vie. Je susciterai des inimitiés entre la femme et toi. » *Genes.*, III, 15. Que signifient ces mots: « Tu mangeras de la terre? » Ce à quoi doit être réduit un jour Adam, tu le mangeras. Il va lui être dit à lui aussi: « Tu es terre, et tu retourneras dans la terre. » *Ibid.*, 19. « Je susciterai des inimitiés entre la femme et toi. » Puisque tu l'as séduite par une feinte amitié, tu seras repoussé comme son ennemi déclaré. Cette parole est devenue en effet une loi. Appliquez-vous: « Tu mangeras de la terre tous les jours de ta vie. » Remarquez-le bien. Il ne dit point au serpent: La terre sera ta nourriture; car les serpents ne mangent pas toujours de la terre; ils mangent encore de la chair, des fruits, de l'herbe, du grain. Dans ces paroles: « Tu mangeras de la terre, » voici la pensée du Seigneur: Tu dévoreras de cette terre au milieu de laquelle tu passeras ta vie. Certaines personnes observent: Mais si le diable est le véritable séducteur, pourquoi la malédiction frappe-t-elle le serpent? Dieu frappe le coupable invisible d'un châtiment invisible également; et de même il soumet à un châtiment visible l'être visible qui lui a servi d'instrument. Comment? Dieu, quoiqu'il soit invisible, avait donné dans l'arbre un monument visible de sa volonté; le diable, lui aussi, quoique invisible, s'était servi du serpent pour converser avec l'homme. En frappant le serpent de malédiction, le Seigneur veut que les victimes du démon, voyant ramper maintenant cet animal qui se tenait autrefois dressé, jugent par la peine infligée à l'auxiliaire, de la peine beaucoup plus considérable réservée à l'auteur même du mal. Soutenez votre attention. L'Evangile vous offre quelque chose de semblable. De même que le Seigneur a frappé en même temps et celui dont le serpent était l'organe, et le serpent; de même les démons, lui demandant de ne pas les renvoyer dans l'abîme, et lui disant: « Permettez-nous d'entrer dans ces pourceaux, » *Luc.*, VIII, 31-32, il le leur permit, afin que ces êtres invisibles fussent submergés avec les êtres visibles.

« Tu mangeras de la terre... Je susciterai des inimitiés entre la femme et toi. » A l'amitié il fait succéder la haine, et sa divine parole est devenue une loi. Les autres animaux, l'homme s'applique à les apprivoiser; mais, dès qu'on aperçoit un serpent, on est saisi de fureur. La sentence demeure: « J'établirai des inimitiés entre eux et toi. » L'apercevons-nous dans notre maison, nous ne songeons qu'à le tuer: le rencontrons-nous sur le chemin, nous essayons aussitôt de le mettre à mort, excités à cela par le décret antique. Quand un serpent est accablé de coups, la tête reste-t-elle encore intacte, on en fait l'observation à qui l'a frappé: Vous ne l'avez point touché à la tête; c'est à la tête qu'il le faut frapper. En effet, Dieu a dit: « Elle fixera ses regards sur ta tête, et toi tes regards sur son talon. » Quel est le sens de cette parole? Dieu ne dit pas: Je ferai en sorte que l'homme ne frappe jamais aucune partie de ton corps, à l'exception de la tête; car l'homme frappe le serpent n'importe en quelle partie de son corps, cherchant par chacun de ses coups à assouvir toute sa vengeance. Ce qui regarde le serpent dans les paroles du Seigneur, « tu auras tes regards fixés sur son talon, » ne veut pas dire qu'il lui est permis de nous attaquer au talon: plus d'une fois le serpent attaque l'homme durant son sommeil; il le mord souvent au ventre, y injecte son venin; il en fait autant aux mains et aux autres membres; et aucune des parties du corps n'est à l'abri de ses attaques et de ses morsures. La pensée du Seigneur est celle-ci: Désormais le serpent ne s'élèvera plus contre l'homme avec audace; au contraire, l'homme lui inspirera une telle frayeur qu'il se cachera dans le fond des cavernes, qu'il osera regarder à peine en tremblant à travers les ouvertures, et qu'il n'épiera le passage de l'homme que pour sortir lui-même ensuite sans péril. Quant à l'homme, il marchera sans crainte, cherchant à découvrir, à tra-

vers l'ouverture des cavernes, la tête du reptile, non comme celle d'un ami, mais comme celle d'un ennemi qui se cache.

9. Mais le temps presse, et il nous faut terminer notre discours. Dieu, après avoir interrogé celle qui avait été séduite, passe au séducteur. La sentence atteint d'abord la racine, à savoir le séducteur lui-même. Ensuite Dieu s'adresse à la femme et lui fait entendre sa voix menaçante. Le premier mot adressé au serpent avait été celui-ci : « Maudit... » Mais à la femme Dieu dit : « Je multiplierai sans trêve tes douleurs et tes gémissements. » *Genes.*, III, 16. Il ne la maudit pas et ne la condamne pas à la stérilité, parce qu'il l'avait précédemment bénie. En effet, en les créant, il leur avait dit : « Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre. » *Genes.*, I, 28. Or, remarque Paul, « les dons de Dieu sont sans repentance. » *Rom.*, XI, 29. C'est pourquoi il ne va pas maudire ceux qu'il a déjà bénis. Mais il applique à la menace un remède étrange, des douleurs et des gémissements. C'est une sentence qui frappe sans doute, mais qui annonce un remède à la blessure. « Je multiplierai à l'infini tes gémissements et tes douleurs. » Ce sont les remèdes de la pénitence. Appliquez votre esprit. Le même remède employé par des médecins produit le double effet de brûler et d'adoucir ; le fer qui tranche et qui éveille une vive douleur, donne en même temps la santé : ainsi, les gémissements et les douleurs sont les deux remèdes souverains que Dieu donne à la pécheresse. A quoi donc servent la douleur et les gémissements? Ecoutez ce que dit Paul : « La tristesse selon Dieu inspire une pénitence qui donne et assure le salut. » II *Cor.*, VII, 10. Et les gémissements, quelle en est l'action? Ecoutez Isaïe : « Lorsque vous vous détournerez en gémissant, alors vous serez sauvé. » *Isa.*, XXX, 15. « Je multiplierai à l'infini tes gémissements et tes douleurs. » La tristesse altère la beauté extérieure du visage et donne un air morne. « Lorsque le cœur est dans la joie, le visage est radieux; lorsque le cœur est dans la tristesse, le visage est assombri. » *Prov.*, XV, 31. Sa créature ayant de ses yeux considéré l'arbre, puis en son cœur aspiré à devenir l'égale du Créateur, Dieu inflige à son cœur les gémissements, à son visage la tristesse, pour la punir par où elle avait péché, et pour que son châtiment, ou plutôt son salut, rappelât à la femme que Dieu n'avait point révoqué sa première bénédiction.

Après avoir dit : « Remplissez la terre, » il dit maintenant : « Tu enfanteras tes fils dans la douleur. » Je ne retire pas la fécondité attachée à ma première bénédiction ; mais tu enfanteras dans les déchirements et dans les angoisses. Cette épreuve est bien terrible, et le Sauveur l'atteste par ces paroles : « La femme, quand elle enfante, est dans la tristesse. » *Joan.*, XVI, 21. De la tristesse quand elle enfante, de l'anxiété quand elle nourrit; l'enfant devenu grand, elle craint qu'il ne soit dépourvu d'intelligence; doit-il s'absenter, elle craint qu'il ne meure, qu'il ne soit malade, qu'il ne souffre en quelque manière. Ces misères, l'homme ne les ressent pas au même degré : quoique le père ne soit pas sans sollicitude, il n'en a jamais autant que la mère ; il se console en disant : Mon fils est un homme, il saura bien se suffire à lui-même ; et il ne s'en tourmente plus. Pourquoi? Parce qu'il ne lui a pas été dit : « Tu mettras au monde tes fils dans la douleur. » Singulier châtiment que celui-là; l'expérience le prouve. Lorsqu'une femme est saisie par les douleurs de l'enfantement, même au milieu de ses souffrances les plus vives, elle ne prend pas son mari en aversion. Elle ne s'écrie pas : Pourquoi le mariage existe-t-il? plût à Dieu qu'il ne fût plus question de mettre des enfants au monde ! Dieu ne permet pas qu'elle témoigne à son mari de la haine après cette épreuve terrible : bien qu'elle sache ce qu'elle a souffert, ce qu'elle a enduré, elle ne l'en chérit pas moins. Voilà pourquoi il lui est dit : « Tu enfanteras tes fils dans la douleur, et tu te tourneras vers ton mari, et il sera ton maître. » *Genes.*, III, 16. Tu as mesuré naguère le commandement, tu as asservi l'homme à ta volonté; je renonce maintenant à cet ordre. Celui-là sera le maître, qui n'a pas été trompé. De là ce mot de Paul : « Je ne souffrirai point que la femme enseigne, ni qu'elle exerce la domination sur l'homme. » I *Tim.*, II, 12. Elle a voulu

enseigner dans le paradis, et elle l'a mal fait. « Ni qu'elle exerce la domination sur l'homme ; » parce qu'elle l'a fait déjà pour son malheur. C'est en souvenir de l'histoire du paradis que Paul prononce contre la femme cette interdiction. En cela, nous n'avançons rien de sophistique; écoutez plutôt l'Apôtre après ces mots : « Je ne souffrirai point que la femme enseigne, ni qu'elle exerce sur l'homme la domination, » montrer que le souvenir de la chute originelle le détermine à parler de la sorte. En effet, il ajoute : « Adam n'a pas été trompé; mais la femme l'a été, et elle a prévariqué. » *Ibid.*, 14.

10. Qu'est-ce à dire? Le sexe féminin sera-t-il donc sous le poids de cette condamnation? devra-t-il souffrir sans cesse et ne point espérer de voir ses liens brisés? Le Christ est venu; et ces liens, il les a brisés : la mère du Seigneur est venue, et elle a pris son sexe sous sa protection. La Vierge sainte a protégé la vierge; car Eve était vierge quand elle pécha ; la Vierge sainte a mis un terme aux douleurs et aux gémissements de la vierge prévaricatrice. Semblable à celui qui, mandé à la cour, s'empresse de combler les siens de dignités, et de les affranchir de toute nécessité, la Vierge sainte, mandée à la cour du Seigneur pour se prêter à la génération divine, après l'admirable enfantement dont elle fut honorée, demanda, ou plutôt obtint cette première faveur. Il ne convenait pas qu'une femme coupable engendrât le Saint par excellence ; aussi paraît-il celui qui met par la joie un terme à la tristesse d'Eve. L'ange vint trouver la Vierge et lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce ; » *Luc*, I, 28; et par ce mot, « Je vous salue, » ou bien, « Réjouissez-vous, » il brise ces liens de la tristesse. « Je vous salue. » Il est venu Celui qui doit mettre un terme à vos douleurs. « Je vous salue, pleine de grâce. » Jusqu'à présent, vous étiez sous le coup de la malédiction. Admirez ici la grâce divine. « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. » Le serpent était avec elle, et cela pour son malheur; de même, réjouissez-vous maintenant, parce que « Dieu est avec vous. » Remarquez dans la parole de l'ange l'explication de tout le mystère du Christ. « Je vous salue, pleine de grâce. »

La femme ayant été frappée d'une double malédiction, et ayant été vouée à la tristesse et aux douleurs de l'enfantement, Dieu se sert d'un enfantement nouveau pour mettre un terme à l'enfantement de malédiction. « Voilà que vous concevrez dans votre sein, et que vous mettrez au monde un fils, et vous l'appellerez du nom de Jésus ; *Ibid.*, 31, car il sauvera son peuple de ses péchés. » *Matth.*, 1, 21. Celui qui naîtra de vous effacera les péchés de vos pères. Maintenant, tout est changé. Ceux qui jusqu'à présent entendaient parler d'Eve, la déclaraient digne de pitié. Oh ! la malheureuse, disaient-ils; quelle gloire n'a-t-elle pas perdue ! Oh ! la malheureuse, quel triste sort est le sien ! Marie, au contraire, entend chaque jour ce mot : Bienheureuse. Et vraiment elle était remplie de l'Esprit saint ; et, dans une extase prophétique, elle s'écriait : « Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante ; aussi désormais toutes les générations me proclameront bienheureuse. » *Luc.*, I, 68 et 48. Pour montrer qu'elle remplit le rôle d'Eve, elle s'exprime de la sorte : Moi qu'on a traitée jusqu'à ce jour avec dédain, toutes les générations dorénavant me déclareront bienheureuse. Et de quoi, observerez-vous, cela lui sert-il, puisque, ce concert, elle ne l'entend pas? — Et pourquoi ne l'entend-elle pas? N'habite-t-elle pas un splendide palais, la région des vivants, elle la mère du salut, la source de cette lumière que perçoivent à la fois les sens et l'esprit : les sens à cause de la chair, l'esprit à cause de la divinité ? Oui, elle est en toute vérité proclamée bienheureuse. Même durant sa vie mortelle, sa béatitude fut reconnue; et elle l'entendit proclamer tandis qu'elle était encore dans la chair. Eve commença par regarder l'arbre; puis elle en goûta le fruit. Marie ouvrit en premier lieu la bouche, et ensuite elle s'entendit proclamer bienheureuse. Tandis que le Sauveur prêchait, une femme élevant la voix au milieu de la foule, s'écria d'un ton que tout le monde entendit : « Bienheureux le ventre qui vous a porté et les mamelles qui vous ont nourri. » *Luc.*, XI, 27.

Marie est proclamée chaque jour bienheureuse.

Enfin Dieu fit entendre à Adam la dernière partie de sa sentence, ou plutôt de la pénitence



qui devait le guérir : « Parce que tu as écouté la voix de ton épouse et que tu as mangé du fruit dont je t'avais défendu de manger, la terre sera maudite pour ton travail. » *Genes.*, III, 17. Encore cette fois, la malédiction tombe, non pas sur celui qui avait été béni, mais sur la terre. Le péché que l'un a commis, l'autre en porte la peine. La malédiction d'Eve, ou plutôt la correction salutaire qui lui fut infligée, car ce n'était pas une malédiction : « Tu enfanteras dans la douleur, » s'est accomplie jusqu'à nous, et toute femme enfante dans la souffrance. Ainsi en est-il pour la sentence qui regarde Adam : « La terre sera maudite pour ton travail. » Nous commettons les prévarications : et c'est la terre qui est châtiée. Dieu épargne son œuvre, comme s'il s'agissait d'un fils de famille, et frappe la terre, comme s'il s'agissait d'un précepteur. « La terre sera maudite pour ton travail. » Considérez, non pas la nature, mais la grâce du Seigneur. Il ne dit pas sans restriction : « La terre sera maudite ; » car alors, cette malédiction se maintenant, la terre n'aurait plus porté de fruits, de même que le figuier duquel le Sauveur avait dit : « Qu'il ne sorte plus de toi aucun fruit, » se sécha complétement. Telle eût été la condition de la terre ; et c'est pourquoi Dieu ajouta : «... pour ton travail. » *Matth.*, XXI, 19. Ainsi je pèche, et la terre est frappée ; je suis la voie droite, et elle est bénie. Notez cette chose surprenante : Quand Dieu créa la terre, la mer, les oiseaux, les reptiles, les bêtes, l'homme, il bénit tous ces êtres : mais il ne bénit pas les fruits, prévoyant qu'une sentence devait être portée contre la terre, en vertu de laquelle la terre serait stérile pour les hommes pécheurs, et féconde pour les hommes pratiquant le bien. Il ne bénit donc pas les fruits; c'était de sa part un don sans repentance. « Elle te produira des ronces et des épines. » Tu as méprisé les grandes choses ; les petites serviront à ton châtiment. Remarquez toutefois combien ce châtiment est peu considérable : les épines ne sauraient donner la mort ; tout au plus déchirent-elles. Adam doit manger avec peine les fruits de la terre. Eve est condamnée à enfanter dans la douleur, l'homme à manger dans la douleur.

Cette dernière sentence est encore en vigueur aujourd'hui. Trouvez-moi, s'il vous plaît, un riche, un pauvre, un magistrat, un puissant dont la vie soit exempte de douleurs et de soucis. Pourquoi donc? Parce qu'il a été dit : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » *Genes.*, III, 19. Tu n'a pas voulu le manger en paix ; tu le mangeras au milieu des sueurs. Dieu ne condamne pas l'homme à souffrir de la faim, il le soumet seulement à l'affliction et à la peine. Songez-y, vous qui êtes fidèles. Si Adam a dû manger son pain au prix de ses sueurs, comment arriverions-nous au royaume des cieux sans labeurs et sans efforts? « Jusqu'à ce que, poursuit le Seigneur, tu retournes dans la terre de laquelle tu as été tiré. » Sentence bien propre à inspirer la crainte sans exclure néanmoins toute consolation. Avant même d'avoir chassé l'homme, Dieu le rappelle ; avant de l'avoir repoussé, il le reprend. « Jusqu'à ce que tu retournes dans la terre de laquelle tu as été tiré. » Dieu ne dit pas : Jusqu'à ce que tu sois réduit en poudre, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de toi, mais : « Jusqu'à ce que tu retournes dans la terre de laquelle tu as été tiré ; » afin que tu entretiennes en toi l'espérance de la résurrection. Je t'envoie là d'où je t'ai pris ; et, de même qu'alors je t'en ai tiré, il me sera tout aussi facile de t'en tirer de nouveau. « Parce que tu es terre, et que tu iras dans la terre. » Tu ne seras pas anéanti ; mais « tu iras dans la terre. » Au lieu de : « Tu iras, » quelques interprètes mettent : « Tu retourneras. »

Nous avons donc, dans la mesure de nos facultés, et avec la grâce du Saint-Esprit, parcouru avec vous le paradis ; nous avons lu ces monuments royaux, nous avons vu les coupables rendus à la liberté, nous avons admiré la clémence du Juge. Puissions-nous, grâce à la même clémence, obtenir le salut que donne le Christ, afin de posséder ces biens célestes et éternels dans le Christ Jésus, Notre-Seigneur. A lui gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE DE SÉVÉRIEN

ÉVÊQUE DE GABALES

SUR LE SERPENT

AVANT-PROPOS

Il n'est point douteux que l'homélie suivante ne soit de Sévérien, évêque de Gabales. Saint Jean Damascène, le pape Adrien et un synode de Paris le reconnaissent formellement. On remarquera dans ce discours le même style, les mêmes défauts, les mêmes qualités que dans les discours précédents, et après les avoir lus on croira sans peine qu'ils sont les uns et les autres du même auteur.

HOMÉLIE.

Du serpent que Moïse éleva sur une croix dans le désert. De la divine Trinité.

1. Nous avons, dans notre discours d'hier, réfuté les hérétiques, et nous avons combattu pour la gloire du Fils unique; non assurément dans la pensée d'éclaircir ces mystères, mais dans celle de reconnaître sincèrement la grâce que nous avons reçue. Nos paroles n'ajoutent rien à la gloire du Christ; mais, comblé par lui de bienfaits, il nous est doux de faire éclater notre reconnaissance. Il serait souverainement déraisonnable de répondre par le silence à tant de témoignages de bonté, d'autant plus que David nous impose l'obligation contraire, comme vous l'avez entendu, et qu'il s'écrie : « Que toute la terre vous adore et chante vos louanges. » *Psalm.* LXV, 4. Par conséquent, nous louons Dieu, non pour ajouter à sa gloire, mais pour accroître la nôtre. Nous glorifions Dieu, non pour lui donner quelque chose, mais pour obtenir nous-même le manteau glorieux de l'immortalité; car il est écrit : « Je glorifierai ceux qui me glorifient, et ceux qui me méprisent seront méprisés. » I *Reg.*, II, 30. Dans ce combat que nous avons soutenu de toutes nos forces, nous avons prouvé qu'il n'était point permis de franchir les limites de la divine gloire, pas plus aux hommes qui vivent sur la terre qu'aux anges qui vivent dans les cieux, aux archanges, aux principautés, aux chérubins et aux séraphins.

Vous vous rappelez d'ailleurs, vous tous qui nous prêtez une attention si favorable, quelle a été la conclusion de ce discours. Mais aujourd'hui, mes frères, le roi de gloire annonce lui-même la croix, et l'Apôtre, obéissant à la voix de son royal Sauveur, fait de la croix le sujet des considérations les plus élevées; car le Seigneur disait à ses disciples : « Voilà que nous montons à Jérusalem, et que le Fils de l'homme va être livré entre les mains de ses ennemis; » *Matth.*, XX, 18; et Paul écrivait aux Galates en les réprimandant : « Qui donc vous a aveuglés à ce point, vous devant les yeux desquels le

Le Roi de gloire annonce lui-même la croix et l'Apôtre fait de la croix le sujet de considérations les plus élevées.

Christ se présente avec la croix qu'il a soufferte pour vous? » *Galat.*, III, 1. Puis donc que la voix de notre Souverain et la doctrine de son fidèle serviteur nous invitent à marcher sur ces traces royales, c'est un devoir pour nous de traiter dans la mesure de nos forces le sujet de la croix du Sauveur. Sans doute nous resterons au-dessous d'un pareil sujet, mais du moins nous aurons fait ce que nous devions faire.

Que dit donc le Sauveur? « Voilà que nous montons à Jérusalem; et le Fils de l'homme sera livré. » Le vainqueur de la mort annonce sa passion; il prédit la croix, Celui qui sur la croix a triomphé de la mort; il prédit le combat qu'il va soutenir, et par cela même sa victoire. Appliquez ici votre esprit pour bien comprendre la voix du Seigneur. Avec quelle autorité il disait: « Voilà que nous montons à Jérusalem; et le Fils de l'homme va être livré pour être mis en croix. » Or, Celui qui parle ainsi, le moment du combat venu, oublie en quelque façon cette dignité et la majesté de sa divinité : « Mon Père, dit-il, si c'est possible, que ce calice passe loin de moi. » *Matth.*, XXVI, 39. N'y a-t-il pas là une contradiction? Rappelez-vous l'Incarnation. Mais reprenons notre sujet. Le Sauveur dit à ses disciples : « Voilà que nous montons à Jérusalem et que le Fils de l'homme va être livré. » Voyez avec quelle assurance il s'exprime. En prédisant sa passion il met en évidence son humaine nature : « Le Fils de l'homme sera livré. » Le corps visible souffre; mais sa divinité, dont l'intelligence saisit seule la grandeur, apporte la vie. Le corps subit, mes frères, l'action dissolvante de la mort; mais la puissance de Celui qui habite en ce corps ranime ce que la mort a glacé. C'était le Sauveur qui mourait quant au corps; c'était lui-même qui le ressuscitait par son Esprit. « Détruisez ce temple, avait-il dit, et dans trois jours je le relèverai. » *Joan.*, II, 19. Voilà que nous montons à Jérusalem. Jamais les disciples du Christ ne doivent descendre; toujours ils doivent monter. En réalité, du reste, la route de Jéricho à Jérusalem suivait une pente ascendante; et, au point de vue spirituel aussi, la passion du Sauveur le conduisait au faîte de la résurrection. Adam, de l'enfer où il était tombé, était rappelé au ciel; et la nature qui gisait à terre était transportée au plus haut des cieux. « Nous montons à Jérusalem. » Où est Dieu, là on voit la vertu monter; où est le vice, là on voit l'iniquité se précipiter.

Aussi David disait-il des hommes qui vivent dans la vertu : « Bienheureux tous ceux qui habitent dans votre maison; ils chanteront vos louanges dans les siècles des siècles. Bienheureux l'homme qui attend de vous son secours; vos ascensions règnent dans son cœur. » *Psalm.* LXXXIII, 5-6. Vos ascensions, c'est à savoir, ces pensées pieuses et élevées qui transportent loin de la terre les âmes par lesquelles Dieu est fidèlement honoré. Il y a donc une voie de la chasteté qui conduit vers les hauteurs, une voie de la justice qui gagne les hauts sommets : toutes les voies de la piété mènent à des régions élevées le véritable serviteur de Dieu. « Venez, disaient à ce sujet les Gentils, allons à la montagne du Seigneur, à la maison du Dieu de Jacob. » *Mich.*, IV, 2. A coup sûr, on monte là où règne la doctrine de la piété; et l'on descend là où règne l'iniquité. David nous l'apprend dans ces paroles : « Délivrez-moi de ceux qui descendent vers l'abîme. — C'est vous, dit-il ailleurs, qui m'élevez loin des portes de la mort. » *Psalm.* XXIX, 4; IX, 15. Ce mot « nous montons, » n'a donc pas été dit sans motif. « Voilà que nous montons. » Pourtant le Sauveur vint seul à la passion; pourquoi donc ce pluriel : « Nous montons? » Parce que cette passion est le salut de tout le genre humain. De là ces accents de la voix mâle et sublime de ce divin apôtre que vous entendiez tout à l'heure : « J'ai été attaché avec le Christ à la croix. — Je vis; mais ce n'est plus moi qui vis; c'est le Christ qui vit en moi. » *Galat.*, II, 19-20. Puis, pour montrer les fruits de la croix, il ajoute : « Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, en se chargeant pour nous de la malédiction; car il est écrit : Maudit soit tout homme pendu à un gibet. » *Galat.*, III, 13; *Deuter.*, XXI, 23.

2. Prêtez-moi ici toute votre attention, afin de saisir la vérité dans toute son étendue. Les Juifs vont s'inscrire en faux contre notre doctrine, eux que Paul appelle « les ennemis de la

croix du Christ, dont la fin sera la perdition; » *Philipp.*, III, 18-19; ils diront aux esprits simples : Si tout crucifié est maudit, comment attendez-vous de votre Christ une bénédiction? Comment espérer la vie de celui qui est tombé sous les coups de la mort? Ce qui est certain, selon l'aveu formel de Paul lui-même, c'est l'existence de la malédiction; « car il est écrit : Maudit soit tout homme pendu à un gibet. » *Galat.*, III, 13; *Deut.*, XXI, 23. Si cela est écrit et attesté, comment un maudit comblerait-il de bénédiction les adorateurs de sa croix? — Voilà ce que ne cessent d'objecter et d'alléguer les Juifs, ces ennemis de la croix du Sauveur. Lors donc qu'un Juif vous dira : Comment un maudit peut-il bénir? répondez-lui : Les serpents déchiraient au désert vos pères de leurs morsures; Moïse cependant prend l'image d'un serpent, le suspend à une croix et dit : « Quiconque après avoir été mordu par un serpent regardera cette image, sera guéri. » *Num.*, XXI, 8. — Que fait ce texte à la question? répliquera-t-on. — Beaucoup certes. N'avez-vous donc pas entendu le Seigneur s'écrier : « Maudit sois-tu parmi toutes les bêtes de la terre? » *Genes.*, III, 14. Expliquez-nous alors comment cette image d'un animal frappé de malédiction a pu rendre la santé à vos pères? Je répète ce que j'ai déjà dit, afin de bien préciser ma pensée. Si vous voyez tant de difficultés à ce qu'une bénédiction découle d'un être frappé de malédiction, puisqu'il est écrit : « Maudit soit tout homme pendu à un gibet; » comment l'image du serpent, de l'être à qui il a été dit : « Maudit sois-tu parmi toutes les bêtes de la terre, » a-t-elle apporté la bénédiction aux Hébreux dans les conjonctures pénibles où ils se trouvaient? N'eût-on pas inspiré plus de confiance en tenant ce langage : Que celui d'entre vous qui aura été mordu lève ses yeux vers le ciel où règne Dieu, et il sera sauvé; ou bien, en passant le ciel sous silence : Si vous êtes atteint par ces morsures, regardez le candélabre, et vous serez sauvé; regardez la table des pains sacrés, et vous serez sauvé; regardez l'autel, le voile, l'arche, les chérubins, le propitiatoire. Or, votre grand législateur ne dit rien de pareil; il se contente d'élever une croix et d'y fixer l'image du serpent maudit. Pourquoi donc, ô Juifs, Moïse agit-il de la sorte? Pourquoi fait-il fondre l'image d'un serpent, lui qui avait dit : « Vous ne ferez fondre aucune statue et vous ne ferez pas d'image taillée? » *Levit.*, XXVI, 1.

Mais à quoi bon m'adresser à ces ingrats? J'interroge le législateur lui-même : Dites-moi, ô serviteur très-fidèle de Dieu, est-ce que vous allez faire ce que vous avez défendu? Ce que vous avez interdit, allez-vous donc l'exécuter? Quoi! vous qui avez promulgué cette loi : « Vous ne ferez fondre aucune statue, et vous ne ferez pas d'image taillée, » vous faites fondre et sculpter celle d'un serpent! — Sans doute, répondra-t-il, j'ai porté cette loi; mais je me proposais d'écarter toute occasion d'impiété et d'éloigner ce peuple du culte des idoles. Si maintenant je fais fondre l'image d'un serpent, c'est pour figurer le mystère de la croix; c'est pour ouvrir la voie dans laquelle s'élanceront les apôtres, que j'élève longtemps à l'avance cet étendard admirable et inconnu de la croix. — Rien de forcé dans cette interprétation; écoutez plutôt le Seigneur approuvant cette figure antique et se l'appliquant à lui-même. S'adressant à Nicodème, l'un des principaux d'entre les Juifs, comme à un docteur du peuple capable de comprendre l'économie de l'Incarnation, il lui dit : « De même que Moïse a élevé le serpent dans le désert, de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais obtienne la vie éternelle. » *Joan.*, III, 14-15.

Répondez-moi maintenant, Juifs insensés, est-ce que ce serpent n'était pas d'airain? Une matière inanimée pourra donc triompher de la mort parce qu'elle reproduit l'image de la croix; et on ne croira pas en la réalité de cette même croix! et cela, après la conversion de la terre entière, après l'établissement de la piété dans tout l'univers, après que les Gentils ont embrassé la foi, que les Eglises ont été fondées, après les plus rudes combats, les plus admirables épreuves, et l'introduction sur la terre d'une vie digne des anges! Il y a là, je crois, une preuve assez claire de l'impuissance où sont nos enne-

mis de nous reprocher à bon droit la malédiction attachée à la croix et cette croix elle-même. Nous nous sommes occupés d'eux suffisamment; et nous allons, entre nous fidèles, examiner et peser le véritable sens des textes sacrés. Pourquoi donc le Seigneur s'est-il servi de l'image du serpent de préférence à toute autre pour figurer le mystère de la croix? Si l'exemple tiré du serpent d'airain nous permet de réfuter nos adversaires avec facilité, il nous reste encore à montrer aux enfants de la vraie religion pour quelle raison cette image d'un animal frappé de malédiction a été choisie pour représenter le Christ que nous adorons. En conséquence, tandis que nous vous l'expliquerons avec toute l'ardeur dont nous sommes capable, veuillez nous prêter la plus favorable attention.

Le serpent d'airain type du mystère de la croix.

3. Le serpent d'airain, mes frères, était donc un type du mystère de la croix. Quant à savoir de quelle manière, le voici : De même que ce serpent, tout en ayant la forme et l'extérieur du serpent, n'en avait ni le venin ni la perversité; de même le Sauveur, quoiqu'il eût revêtu, selon l'expression du divin Apôtre, l'apparence d'une chair de péché, était néanmoins exempt de toute sorte de péché; ce que le bienheureux Isaïe, d'accord sur ce point avec le grand Paul, annonce en ces termes : « Il n'a point fait de péché; jamais la fraude n'a été trouvée dans sa bouche. » *Isa.*, LIII, 9; I *Petr.*, II, 22. Voilà donc, d'après Isaïe, une première image; en voici une autre : contemplez la vérité resplendissant à travers les figures. Les serpents mordaient les enfants d'Israël, et le peuple allait périr misérablement. Moïse alors demande au Seigneur un remède efficace; ce remède, le Seigneur le lui indique par ces paroles : « Fais un serpent d'airain, et dresse-le devant le tabernacle du témoignage. » *Num.*, XXI, 8. Que veut dire ce symbole ? Des serpents infligent de cruelles morsures, et l'on va mettre en leur place un autre serpent en croix ! Encore une fois qu'est-ce que cette énigme? Quel mystère est caché sous cette ombre? De même qu'alors, nous est-il répondu, un serpent qui n'avait jamais mordu ni blessé personne, est attaché à un gibet, pour représenter les serpents qui mordaient; de même, tandis que tous les hommes sont coupables de péché, Jésus qui en est totalement exempt souffre pour eux tous. Ainsi, un serpent inoffensif est mis en croix pour les serpents qui mordent : pour nous également qui sommes voués à la mort, on met en croix Celui qui n'avait jamais eu rien de commun avec le péché. C'est encore là l'objet d'une des prophéties d'Isaïe : « Il s'est offert à la mort, dit-il, pour les péchés du peuple; le Seigneur s'est livré lui-même pour nos péchés. » *Isa.*, LIII, 6-12.

Mais il faut corroborer par des témoignages l'explication de ce mystère. De même donc qu'alors autres étaient les serpents qui s'attaquaient au peuple hébreu, autre celui qui était mis en croix; de même autres sont les auteurs du péché, à savoir tous les hommes, autre celui qui seul souffre la croix pour eux. Voilà cette seconde figure que nous avions annoncée. Considérez-en maintenant une troisième : « La parole de deux ou de trois témoins, est-il écrit, doit trancher toute affaire. » *Deuter.*, XIX, 15. Pour quelle raison le serpent d'airain est-il mis en croix? Pour remédier aux morsures des autres serpents. Autre donc encore est celui qui est attaché à la croix, autres ceux aux morsures desquels on vient remédier. Ne comprenez-vous pas déjà les allusions faites ici à la vérité? N'apercevez-vous pas à travers ces voiles de la lettre l'économie de la rédemption? Le serpent est, dit-on, élevé en croix pour porter remède aux morsures des serpents : Le Christ aussi a été crucifié pour mettre un terme à l'opération des démons. Le serpent qui est attaché au gibet est distinct de ceux que l'on combat : de même une différence profonde sépare le Christ qui est attaché à la croix des démons qui sont repoussés. D'un côté, l'apparition de l'image du serpent d'airain a suffi pour arrêter les morsures des autres serpents; de l'autre, la mort du Christ a suffi pour triompher de la mort et mettre les démons en fuite. Il avait donc bien raison de s'appliquer cette figure le Sauveur, quand il disait : « De même que Moïse a élevé le serpent dans le désert; de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse

pas, mais reçoive la vie éternelle. » Le bienheureux Moïse nous offre, mon bien cher frère, une autre figure de la croix. Quelle est cette figure, je vais vous le dire ; car, lorsqu'on parle de la croix, on ne saurait trop apporter d'explications pour l'intelligence de ce mystère.

Tandis que les Israélites étaient au désert, des étrangers que l'on appelait les Amalécites vinrent leur faire la guerre. Moïse ordonne à Jésus, fils de Navé, général des Hébreux et successeur futur de Moïse lui-même, de marcher contre eux, pendant que lui demeurera sur la montagne les bras étendus. En effet, « Moïse, dit l'Ecriture, gravit la montagne et étendit ses bras. Et il arriva que, pendant que ses bras étaient étendus, les Israélites avaient l'avantage ; lorsque, vaincu par la fatigue, ses bras retombaient, Amalec reprenait le dessus. » *Exod.*, XVII, 11. Quelle est la signification de cette figure ? Mais voilà le Juif qui, redoutant que, grâce à cette figure, la croix du Christ ne resplendisse plus glorieuse, s'écrie : Il n'y a point de rapport entre ce que vous dites et cette figure. Elle exprimait la prière et ne représentait aucun mystère à venir, comme vous le prétendez. — Si vous dites la vérité, si la victoire des Hébreux fut le fruit de la prière de Moïse, pourquoi l'Ecriture n'en dit-elle rien ? Dès lors qu'elle ne dit pas : Tandis que Moïse priait, elle marque clairement que la victoire n'a pas été le fruit de cette prière, elle l'attribue à l'extension des mains du législateur. En effet, quand il les étendait, Israël était vainqueur ; et Amalec triomphait quand elles retombaient. Encore une fois, à devoir attribuer cette victoire aux prières de Moïse, nous devrions lire : « Et quand Moïse priait, Israël était vainqueur. » Or, l'Ecriture ne dit rien de la prière, non certes qu'elle fût inutile, mais parce qu'elle devait céder la place à l'image de la croix ; et de la sorte, c'est à cette image et à cette figure que la victoire est attribuée.

« Pendant que les bras de Moïse restaient étendus, les Israélites avaient l'avantage. » Qu'est-ce à dire, les bras étendus ? Représentez-vous-les ainsi, et vous aurez une éclatante image de la croix que vous adorez. Mais la fatigue, observe l'historien, gagnait Moïse, et la pesanteur du corps ne lui permettait pas de maintenir longtemps cette figure. Que faire alors ? Pour ne pas renoncer à la victoire en même temps qu'à tenir les mains étendues, Moïse appelle Aaron et Or à son aide, et ils soutiennent ses bras, et empêchent de cette manière la victoire de s'évanouir avec la figure de la croix. Pourquoi Aaron et Or sont-ils précisément chargés de ce ministère ? Aaron, mes frères, remplissait les fonctions de grand-prêtre ; Or appartenait par le sang à la tribu royale : de la sorte, le sacerdoce et la royauté se tiennent pour ainsi parler debout aux deux côtés de l'image de la croix. De même que, lors de la transfiguration du Seigneur sur la montagne, Moïse et Elie parurent à sa droite et à sa gauche pour servir d'escorte en quelque manière à la personne royale du Christ ; de même, nous voyons à côté de la croix Aaron qui représente le sacerdoce, et Or qui tient entre ses mains la première fleur de la royauté. En parlant ainsi, j'ai pour dessein de montrer à la fois de quelle manière l'image de notre croix sainte a été offerte à nos pères, et de quelle manière ils ont honoré ce type de la rédemption. Mais si les hommes chargés de l'annoncer à l'avance l'ont proclamée d'une façon si glorieuse, et l'ont environnée de tant d'honneur, avec quelle chaleur, quelle vivacité de langage devons-nous parler de la croix du Seigneur et de sa divine rédemption ? Je n'ignore pas à quel point vous êtes avides d'études dogmatiques, de considérations sur la théologie : or, telles sont les considérations que vous venez d'entendre ; car c'est agir sous l'influence de la même pensée que de proclamer la croix et de célébrer les louanges du Logos, fils unique de Dieu. Par conséquent, que vous chantiez la divinité du Fils unique, ou que vous célébriez l'incarnation, vous rendez à la piété un seul et même témoignage.

4. Au reste, toutes les fois que l'on vous parlera de la croix et de l'Incarnation, élevez votre âme vers les hauteurs qu'habite la majesté du Fils unique. N'abaissez point vos pensées, à cause de l'apparence très-humble qu'il a pour vous revêtue ; élevez-les plutôt, en vous rappelant la charité de celui qui vous a sauvés. A

vous la croix, à Dieu la majesté. La majesté de Dieu ne sera pas plus rehaussée par nos louanges, qu'abaissée par nos mépris : seulement, ceux qui s'efforcent de l'abaisser accomplissent leur propre abaissement; ceux au contraire qui la chantent, quelle que soit leur condition, rehaussent leur propre dignité. Conséquemment, ainsi que nous le disions tout à l'heure, célébrer la rédemption et célébrer la théologie, c'est obéir à la même pensée. Comme dans notre dissertation d'hier nous avons laissé quelque chose à dire sur ce passage : « Afin qu'ils vous connaissent, vous le seul vrai Dieu, et le Seigneur Jésus-Christ; » *Joan.*, XVII, 3; comme, à propos de ces paroles, « le seul vrai Dieu, » maintes prophéties et maints témoignages ont été proférés, établissant que le Fils est le seul vrai Dieu, il me semble indispensable d'examiner la valeur de ces assertions.

Réfutation des Anoméens. L'hérétique commence par nous dire : Qu'avez-vous donc à nous apprendre sur la mission de laquelle il est parlé? car il est écrit formellement : « et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. » Est-ce que celui qui envoie serait seulement égal à celui qui est envoyé? — Si vous lisez l'Ecriture, répondrons-nous, en demeurant l'esclave de la lettre, vous vous trouverez souvent, nous vous l'avons déjà dit, en opposition avec nous, et vous serez en désaccord avec les données de la raison des textes, irréprochables en eux-mêmes assurément, mais que vous aurez mal entendus : si, au contraire, vous les prenez dans leur sens véritable, jamais votre esprit ne se mettra dans une opposition de ce genre, parce qu'alors le Saint-Esprit lui-même dirigera votre œil, et lui fera voir les choses telles qu'elles sont. Ces paroles : « Il a été envoyé, — il a envoyé, » sont des paroles humaines à la vérité; mais le sens qu'elles recouvrent est un sens divin. Ni celui qui a envoyé n'a envoyé d'un lieu dans un autre; ni celui qui a été envoyé n'est venu d'un lieu dans un autre. Pourtant, assure l'hérétique, le Père a envoyé le Fils dans le monde, comme si le Fils n'eût point été présent à ce monde auquel il était envoyé. L'Ecriture dit du Seigneur lui-même : « Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui. » *Joan.*, I, 10. Comment pouvait-il venir celui qui était présent, apparaître celui qui était caché? Incontestablement, si vous prenez le mot « il a été envoyé, » au pied de la lettre, il vous faudra placer celui qui aura été envoyé en des lieux où il n'était pas auparavant, de façon à ce que celui qui l'envoie l'envoie là où il n'avait pas encore habité. Pourquoi donc alors l'Evangéliste écrivait-il : « Toutes les choses ont été faites par lui, et rien n'a été fait sans lui. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui? » *Joan.*, I, 3. S'il était dans le monde, comment est-il envoyé dans le monde? N'avez-vous pas entendu le Créateur s'écrier : « Je remplis le ciel et la terre, dit le Seigneur. » *Jerem.*, XXIII, 24. Quel est donc le sens de ce mot : « Il a été envoyé? » Il a été vu, il s'est montré par l'intermédiaire de la chair.

Cette mission n'implique aucun changement de lieu, mais la présence de l'invisible divinité rendue sensible. Lorsque Dieu est venu sur la terre par l'incarnation, il n'a pas privé pour cela les cieux de sa majesté; de même que, après son ascension en corps et en âme, il n'a pas retiré à la terre l'action particulière qu'il y exerçait. Examinons cependant la question d'une autre manière. S'il faut entendre littéralement, mes frères, ce qui est dit du Père envoyant le Fils dans le monde, il s'ensuivra rigoureusement que celui qui envoie se sépare réellement de celui qui est envoyé. S'il demeure avec lui, le mot « il a envoyé » devient superflu; si, au contraire, la mission a été donnée, la séparation indiquée tout à l'heure est, dans le sens littéral, absolument nécessaire. Mais l'on ne doit pas s'asservir à la lettre, il faut prendre toujours la foi pour guide. — Et qui nous certifiera que Celui qui est apparu sur la terre était en même temps dans les cieux? Qui nous certifiera que Celui que le Père a envoyé n'a point été séparé du Père? — S'il a été envoyé dans le monde, comme d'ailleurs le déclare l'Ecriture, à supposer que l'envoyé se sépare de celui qui l'envoie, comment le Fils a-t-il dit : « Je suis dans le Père, et le Père est en moi? » *Joan.*, XIV, 11. Comment ajoutait-il : « Et celui qui m'a envoyé, mon Père, est avec moi? » *Joan.*, VIII, 16. Voyez-vous la nature divine exempte de sé-

paration? C'est l'incarnation qui détermine le caractère véritable de la mission. — Que signifient alors ces paroles : « Je monte vers mon Père? » *Joan.*, XX, 17. Si le Père est avec lui, pourquoi monte-t-il?—Cette ascension explique l'incarnation, et indique l'assomption du corps du Sauveur, et non la séparation de la divinité. Désirez-vous apprendre comment en retournant aux cieux il n'a pas plus quitté la terre qu'en venant sur la terre il n'avait quitté les cieux, et ne s'était séparé du Père ? Le Sauveur, qui disait à ses disciples : « Voilà que je suis avec vous; » néanmoins « je monte, » là d'où je suis descendu, « vers mon Père; » *Matth.*, XXVIII, 20; leur dit également : « Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » Ce texte donc, « afin que l'on vous connaisse, vous qui êtes le vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ, » peut être entendu de deux manières : c'est un double glaive dirigé, l'un contre l'idolâtrie, l'autre contre l'incrédulité des Juifs. En parlant du « seul vrai Dieu, » il démontre l'inanité des idoles sans vie; en parlant de « Jésus-Christ qui a été envoyé, » il confond ceux qui n'admettent point l'incarnation. Entendez donc l'Ecriture selon l'esprit, et ne faites point injure à sa majesté, en ne voyant pas au delà de la lettre.

5. Ce qui vous prouvera clairement que la mission divine en question n'implique aucun changement de lieu, et désigne seulement l'incarnation, c'est le langage que tient un Evangéliste au sujet de Jean-Baptiste, lequel pourtant, venu de la terre, apparaissait sur la terre : « Il fut un homme envoyé de Dieu, » dit-il. *Joan.*, I, 6. Est-ce donc que Jean-Baptiste est venu du ciel? est-ce qu'il a été envoyé d'en haut? comment donc est-il venu? Cet homme a été envoyé, non pas en ce sens qu'il soit passé d'un lieu dans un autre, mais en ce sens qu'une mission lui a été confiée. Comment alors le Verbe divin, qui remplit tous les lieux, ferait-il injure à la divine nature en disant qu'il a été envoyé, et n'indiquerait-il pas de la sorte son incarnation? Voyez-le, mon frère, accomplir à la fois le mystère de l'incarnation, et sauvegarder sa majesté et sa puissance divine. Son caractère de prêtre, il l'affirme en ce passage : « Je monte vers mon Père, et je le prierai, et il vous enverra le Paraclet, l'Esprit de vérité. » *Joan.*, XX, 17; XIV, 16-17. — Si vous montez au ciel, si vous priez, si votre prière est exaucée et si, après votre prière, vous envoyez l'Esprit, car vous dites : Je prie et j'envoie; pourquoi, avant l'ascension, passer sous silence l'autorité du Père? Si vous n'agissez pas avec l'autorité qui convient à la divine majesté, et si vous attendez d'être remonté vers le Père dans les cieux pour lui offrir vos prières et vos supplications, obtenir ainsi la grâce de l'Esprit et la répandre sur la terre entière; pourquoi, avant cette ascension, avant cette prière, user de l'autorité qui vous est propre? En effet, avant votre ascension, quand vous veniez de ressusciter d'entre les morts, vous avez soufflé sur le visage des apôtres, en disant : « Recevez le Saint-Esprit. » *Joan.*, X, 22. Ce que vous demandez à votre Père, vous le donnez avant même de le demander. C'est donc une demande fictive que vous faites. — Il n'y a rien de fictif dans ce que je fais, répond le Sauveur; la vérité n'a pas besoin de feindre; mais la majesté divine exige une chose et l'humanité en exige une autre. — Pourquoi donc souffler sur le visage des apôtres? — Parce qu'il me fallait, une fois ressuscité d'entre les morts, donner au monde les prémices de vie. Dès qu'il fut formé, Adam reçut le souffle de la vie : « Dieu souffla sur le visage d'Adam un souffle de vie, dit l'Écriture, et il fut fait âme vivante. » *Genes.*, II, 7. Or ce souffle vital qu'Adam avait perdu, je profite de ma présence pour vous le rendre. Celui qui était tombé, je le relève : celui qui était livré à la corruption, je le régénère; celui qui était mort, je le ressuscite. J'ai pour témoin de ce mystère le prophète qui a prédit de sa grande voix cette inhalation sainte. Ecoutez, en effet, ce langage de Nahum, l'un des douze prophètes : « Célèbre, ô Juda, tes solennités; rends à Dieu tes actions de grâces. L'on ne songera plus à revenir à l'ancien ordre de choses. » *Nah.*, I, 15. L'ordre précédent est arrivé à sa fin : « L'on ne songera plus à revenir à l'ancien ordre de choses. C'est la prédication de la grâce nouvelle : le règne du

passé a fini, un nouveau règne commence. « Célèbre tes solennités... » Pourquoi cette expression : « Célèbre ? » Parce que la résurrection devait s'accomplir le jour même de Pâques. « Célèbre, ô Juda, tes solennités ; et rends à Dieu tes actions de grâces. L'on ne songera plus à revenir à l'ancien ordre de choses ; il a fini, il est aboli. » L'ordre de choses précédent est arrivé à son terme. Et pourquoi en est-il ainsi ? « Il est monté de la terre celui qui a soufflé sur ta face, et qui t'a délivré de toute affliction. » *Nah.* II, 1. Mais reprenons la partie citée tout à l'heure. « Célèbre, ô Juda, tes solennités ; rends à Dieu tes actions de grâces. On ne songera plus à revenir à l'ancien ordre de choses. » A quelles solennités est-il fait illusion ? Les solennités d'autrefois étaient l'image des solennités nouvelles. Le premier jour des azymes apparaîtra, si l'on y regarde de près, comme la figure de la passion. La fête de la Pentecôte, qui venait ensuite, figurait la venue du saint et adorable Esprit. La fête des Tabernacles rappelait celle des tabernacles célestes. Aussi le Seigneur, pour nous enseigner que ces tabernacles d'un jour figuraient les tabernacles à venir, disait-il aux riches du siècle : « Faites-vous des amis avec l'argent de l'iniquité, afin que lorsque vous serez morts, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. » *Luc.*, XVI, 9. Ces tabernacles passagers étaient donc la figure des tabernacles de l'éternité. Puisque le mystère du Christ réalisait les figures antiques et amenait le règne de la grâce nouvelle, le prophète annonce toutes ces choses et s'écrie avec raison : « Célèbre, ô Juda, tes solennités ; rends à Dieu tes actions de grâces. » C'est pourquoi « l'on ne songera plus à revenir à l'ancien ordre de choses ; » la grâce a tout renouvelé. « Cet ordre a fini, il est aboli. Car il est monté de la terre, celui qui souffle sur ta face et qui t'arrache aux afflictions. »

Le prophète Nahum nous montre le Seigneur donnant par son souffle sa sainte grâce.

C'est en ces termes que le prophète Nahum vous montre de la façon la plus claire le Seigneur donnant par son souffle sa sainte grâce. De son côté, Isaïe prédit également, quoique d'une façon différente, le Christ ressuscité d'entre les morts et communiquant aux siens le Saint-Esprit. « Il s'est souvenu des jours éternels, celui qui a tiré de la terre le conducteur des brebis, » dit-il ; et, au lieu d'ajouter : Il a soufflé sur leur face, il se contente de ces expressions : « Il a mis sur eux l'Esprit saint. » *Isa.*, LXIII, 11. Dignité divine, appellation divine, majesté royale, gloire sans ombre, puissance incompréhensible, tous ces attributs conviennent à cet Esprit qui est glorifié avec le Père, qui règne avec le Fils, qui opère toutes choses et répartit ses dons divins entre les hommes comme il l'entend. Cette doctrine, je le sais, fortifie les fidèles serviteurs, de même qu'elle blesse et confond nos ennemis, principalement ces ennemis de toute piété qui refusent de glorifier l'Esprit saint en union avec le Fils et le Père. Les malheureux ! ils ne daignent même pas faire part au divin Esprit des dons qu'ils ont eux-mêmes reçus. L'Apôtre disait de lui-même et de ceux qui lui ressemblent : « Si nous souffrons avec lui, nous serons glorifiés avec lui. » *Rom.*, VIII, 17. De manière que Paul sera glorifié avec Dieu, et que le divin Esprit ne le sera pas ! Une nature mortelle sera si haut placée qu'elle sera glorifiée avec le Christ, et l'Esprit adorable ne pourrait pas revendiquer l'honneur qui nous est accordé ! C'est encore des hommes que le même apôtre dit ailleurs : « Si nous souffrons avec lui, nous régnerons avec lui ; » II *Tim.*, II, 12 ; et l'Esprit saint ne régnerait pas avec le Christ ! Quelle ingratitude ! Quelle intolérable folie ! Quelle impiété dans ce sentiment ! Quel blasphème et quelle plaie mortelle ! Nous comptons régner un jour avec Dieu, et nous rangerions l'Esprit divin parmi les simples serviteurs !

6. En nous exprimant de la sorte, mes frères, nous ne prétendons plus que l'Esprit saint doive partager la gloire du Christ de la même manière que nous ; il nous suffit de réfuter l'impiété des hommes qui n'accordent même pas à cet Esprit une part égale à la nôtre. Daignez, Seigneur, entendre favorablement le langage que nous avons tenu. Quand même nous reproduirions dans toute leur crudité les paroles des impies, que nul d'entre vous, mes frères, ne voie dans cette allégation des impiétés d'autrui un outrage au divin Esprit. Si nous les reproduisons, ce

n'est point pour y adhérer, c'est plutôt pour les dénoncer et pour éloigner de cette doctrine perverse les disciples de la piété véritable. Les apôtres, qui certes aimaient le Seigneur, qui l'avaient vu dans sa gloire, n'ont point hésité à rapporter dans les saints Evangiles les propos injurieux que tenaient les Juifs; ils ont consigné tout ce que ces téméraires osaient dire du Christ, à savoir que c'était un pécheur, qu'il ne venait pas de Dieu, et le propos suivant qu'ils lui jetèrent à la face: « Vous n'êtes qu'un Samaritain, et qu'un possédé du démon. » *Joan.*, VIII, 48. Ce ne sont point les rapporteurs, mais les auteurs de ces blasphèmes que flétrit l'Ecriture. Apprenez donc quelle est la puissance de l'Esprit; apprenez la doxologie que chantaient les apôtres; suivez leurs enseignements, marchez sur les traces de ces saints; gardez bien de vous égarer en suivant de profanes traces: adorez la Trinité, glorifiez la Trinité, proclamez la Trinité. Ainsi pensent les prophètes, ainsi prêchent les apôtres, ainsi croient les martyrs. Entendez Paul prêchant la Trinité: « Il y a des grâces diverses, mais il n'y a qu'un seul et même Esprit; il y a des ministères divers, mais il n'y a qu'un seul et même Seigneur; il y a des opérations diverses, mais il n'y a qu'un seul et même Dieu opérant tout en toute chose. » I *Cor.*, XII, 4-6. Pourquoi ne commence-t-il point par le Père? Pourquoi ne le proclame-t-il pas en premier lieu, puis le Fils, puis enfin le Saint-Esprit? Renversez-vous donc l'ordre voulu, ô Paul, et confondez-vous le rang de l'un avec celui de l'autre? Le Sauveur a déterminé cet ordre comme il suit: « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » *Matth.*, XXVIII, 19.

Abrogez-vous donc ce décret de la théologie? Loin de nous de semblables pensées touchant l'Apôtre. Il savait bien, ce saint et admirable docteur, que les décrets de la théologie ne seraient pas violés, quoiqu'il rappelât d'abord le Saint-Esprit; que ce langage n'outragerait pas la nature parfaitement simple de Dieu, et qu'il n'attribuerait point de division à cette indivisible essence. En mentionnant tout d'abord l'Esprit divin, il se propose d'établir que cet Esprit saint, malgré le troisième rang qui lui est attribué d'ordinaire, n'est point pour cela vraiment le dernier. Il y a des hommes, en effet, qui entendent mal ce langage et qui, au lieu de mettre les trois personnes divines sur le même rang, introduisent parmi elles des degrés: le premier, disent-ils, c'est le Père; le second, c'est le Fils; le troisième, c'est le Saint-Esprit. A ces esprits qui, ne comprenant pas l'ordre admirable qui caractérise l'adorable Trinité, s'efforcent dans leur perversité de souiller la pureté de cette théologie, Paul répond en intervertissant l'ordre des noms, afin de faire apparaître la vérité dans toute sa force et de pulvériser l'opinion de ces méchants. — Nous savons bien, répliquent-ils, que l'Apôtre a mentionné légèrement le Fils et l'Esprit saint; mais quand il en est venu au Père, il a mis en œuvre une théologie beaucoup plus haute. — Effectivement il avait dit de l'Esprit saint: « Le même Esprit; » il avait dit du Fils: « Le même Seigneur; » mais pour le Père, il ajoute: « Celui qui opère tout en toute chose. » Qu'en concluez-vous? Que ces paroles: « Il opère tout en toute chose, » impliquent la supériorité du Père? — Précisément, répondent-ils. Qu'elles lui donnent une prééminence incontestable? — Précisément encore. — Eh bien! je prends acte de vos aveux; ne violez pas seulement les conditions arrêtées. Examinons donc comment ce vase d'élection, comment cet apôtre que l'Esprit saint lui-même dirigeait, a traité cette question.

Les dons du Saint-Esprit sont donnés à chacun pour l'utilité de l'Eglise.

« Les dons du Saint-Esprit qui se manifestent au dehors sont donnés à chacun pour l'utilité de l'Eglise. L'un reçoit du Saint-Esprit le don de parler avec sagesse; un autre reçoit du même Esprit le don de parler avec science; un autre reçoit du même Esprit le don de guérir les maladies; un autre reçoit le don de prophétie; un autre, celui d'interpréter les langues; un autre, celui de la foi; d'autres, des dons d'un autre genre. Or, toutes ces choses... » Prêtez une oreille attentive; notez bien l'identité de l'expression et du sens. Celui-là même qui a dit précédemment: « Le même Dieu qui opère tout en toute chose, » I *Cor.*, XII, 7-10, ayant à parler du Saint-Esprit, lui attribue absolument le

même privilége. « Toutes ces choses, poursuit-il, un seul et même Esprit les opère, les distribuant à chacun comme il l'entend. » *Ibid.*, 11. Par conséquent, ce n'est point altérer l'ordre indiqué par la doxologie que de mettre en premier, en second ou en troisième lieu, le nom de l'une des personnes divines. En parlant de premier, de second ou de troisième rang, on n'établit entre elles aucune différence de nature, on indique seulement la voie sûre et parfaitement tracée que suit la théologie. Voici encore un passage où l'Apôtre affirme son droit d'observer distinctement, dans la classification des noms divins, l'ordre qui leur convient, certain qu'il est de ne pas compromettre et de ne pas altérer la doctrine qu'il annonce : « Notre-Seigneur Jésus-Christ lui même, et Dieu notre Père.... » écrit-il aux Thessaloniciens. II *Thessal.*, II, 15. — Eh quoi ! vous donnez le premier rang au Fils, et vous ne laissez au Père que le second ? — Quand vous parlez de premier, nous dit-il, vous concevez l'idée d'une supériorité réelle ; mais moi, que je parle de premier et de second, j'ai toujours en vue la simplicité indivisible de la divine nature ; et non-seulement telle est ma pensée, mais telle est mon invariable prédication. Prenez donc garde de faire injure à la parole de l'Ecriture, et d'outrager les dogmes venus du ciel.

L'Ancien Testament lui-même vous offre un exemple de cette inversion. De même que Paul, après avoir commencé par le Saint-Esprit, passe ensuite au Fils, puis du Fils au Père, mettant en premier lieu le nom qui ne venait qu'en troisième lieu, sans introduire pour cela aucun changement dans la doctrine, et précisant au contraire ce qu'il y a là d'indifférent pour la vraie théologie ; de même l'Ancien Testament vous présentera une figure où sera retracée une semblable conclusion. Qui de nous, mes frères, ne sait que l'Ecriture nomme en premier lieu Abraham, en second Isaac, en troisième Jacob ? « Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » *Exod.*, III, 6. Ce n'est assurément pas sans raison que l'Ecriture assigne le premier rang au chef de la famille, le second au fils, le troisième au petit-fils. Cependant, à cause de l'indivisibilité de la nature, Dieu n'a point fait de difficulté, malgré la distinction des époques et l'ordre de la succession, d'intervertir cet ordre pour établir sa doctrine. Dans le Lévitique, j'indique le livre, pour qu'on n'attribue pas à mes paroles un sens qu'elles n'auraient point, il est écrit : « Si les enfants d'Israël viennent à prévariquer, je les livrerai entre les mains d'une nation étrangère, et ils iront dans un pays étranger, et ils serviront des dieux étrangers. » *Levit.*, XXVI, 40-42. Il prédit la captivité de Babylone dans ce passage : « Et ils iront dans un pays étranger, et ils serviront des dieux étrangers. — Alors leur cœur incirconcis sera dans la confusion ; » et peu après il ajoute : « Et je me souviendrai du testament de Jacob, du testament d'Isaac, du testament d'Abraham. »

7. Je reprends ce que j'ai dit, les applaudissements ayant empêché de le bien saisir. « Là, dit-il, leur cœur incirconcis sera dans la confusion ; et ils reviendront vers moi, et je les guérirai. » A peine a-t-il fait entendre ses menaces, qu'il offre la réconciliation. « Et je les ramènerai dans la terre de leurs pères, et je me souviendrai du testament de Jacob, du testament d'Isaac, du testament d'Abraham. » Le voyez-vous bouleverser l'ordre naturel, pour établir l'égalité honorifique des patriarches ? Il ne prétend certainement pas donner Jacob comme le plus ancien des trois ; il les nomme indistinctement pour ne point établir entre eux de différence. Toutefois, quand il s'agit des patriarches, le temps marque une distinction entre la souche et le fruit : les parents et les enfants ont les uns et les autres une nature mortelle. Mais pour l'adorable et immortelle Trinité, ni la parole ne divise sa nature, ni le temps n'y introduit de division, ni les siècles n'y opèrent de séparation ; entre le Père, le Fils, le Saint-Esprit, règne l'union la plus parfaite. Ecoutez encore ce noble et divin héraut parlant du Père comme il suit : « Bien des fois et de bien des manières Dieu a parlé autrefois à nos pères par les prophètes ; mais dans ces derniers temps il nous a parlé par son Fils, qu'il a fait héritier de toute chose, et par lequel il a créé les siècles. » *Hebr.*, I, 1-2. Donc, au-

cune séparation n'existe entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit; aucun temps ne les sépare, ni aucun intervalle de temps. Avant les siècles était le Père; avant les siècles était le Fils, car il a fait les siècles; avant les siècles était le Saint-Esprit. Jamais de scission dans la divine nature, jamais de division au sein de la divine puissance. Soutenez bien votre attention : Le Père règne, le Fils règne, le Saint-Esprit règne également. Cette démonstration, je n'ignore pas que je vous l'ai déjà exposée; mais répéter les mêmes choses « ne m'inspire nulle répugnance et peut vous être extrêmement salutaire. » *Philipp.*, III, 1. Le Père règne donc, car il est écrit : « Dieu est notre roi pour l'éternité. » *Psalm.* LXXIII, 12. Le Fils règne aussi, car il est écrit : « Le Seigneur lui donnera le trône de son père David, et il régnera sur la maison de Jacob dans tous les siècles. » *Luc.*, I, 32. L'Esprit saint règne, car Isaïe a dit : « Et je vis de mes yeux le souverain Seigneur des armées assis sur un trône élevé et sublime. Et il me dit : Va et dis à ce peuple : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez pas; vous verrez de vos yeux, et vous ne distinguerez pas. » *Isa.*, VI, 1-9.

Cette théologie du prophète, l'Apôtre l'applique à l'Esprit saint. « J'ai vu le souverain Seigneur des armées, écrit Isaïe; et il m'a dit : Va et dis à ce peuple. » Or, Paul entend par le souverain Seigneur des armées le Saint-Esprit; discourant à Rome contre les Juifs, il s'écriait : « C'est à juste titre que le Saint-Esprit annonçait à nos pères ce langage par la bouche du prophète Isaïe : Va, dis à ce peuple : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez pas. » *Act.*, XXVIII, 25. Donc, si d'un côté le prophète s'exprime ainsi : « Je vis le souverain Seigneur des armées, et il me dit : Dis à ce peuple, » de l'autre, Paul transporte dans son discours ce titre à l'Esprit divin. Par conséquent, ce divin Esprit est le Souverain et le Seigneur des armées qui disait à Isaïe : « Va et dis à ce peuple : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez pas; vous verrez de vos yeux et vous ne distinguerez pas. » — « J'ai entendu la voix du Seigneur qui disait : Va, dis à ce peuple. » Le Seigneur, c'est le Père; le Seigneur, c'est encore le Fils. « Le Seigneur, lisons-nous, a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite. » *Psalm.* CIX, 1. Le Seigneur, c'est encore l'Esprit saint; car « le Seigneur, c'est l'Esprit, et là où règne l'Esprit du Seigneur, là règne la liberté. » II *Cor.*, III, 17. Que l'on n'aille pas croire que le mot Dieu soit le premier nom divin en dignité, et que le nom de Seigneur vienne seulement au second rang; les noms Dieu et Seigneur, encore qu'ils n'aient point la même signification, appliqués à la nature divine, expriment la même dignité. Et vraiment, s'il fallait assigner au mot Dieu le premier rang, et au mot Seigneur le second, Moïse n'eût point usé indifféremment de l'un à la place de l'autre. « Le Seigneur votre Dieu, disait-il, le Seigneur est unique. » *Deuter.*, VI, 4. Il aurait dû mettre en premier lieu le premier de ces noms et dire : Dieu votre Seigneur est unique; mais, comme il veut montrer qu'aucun de ces noms n'a d'avantage sur l'autre, il met en premier lieu le mot Seigneur, et le mot Dieu seulement en second lieu. Mais revenons à notre sujet.

Le Seigneur est Esprit.

« Le Seigneur est Esprit. » Conséquemment, le Père est Seigneur, et le Fils et le Saint-Esprit le sont aussi bien que lui. Pourtant, Paul parle d'un Seigneur unique. Dès lors, comment y aurait-il un Seigneur ici, et là un autre Seigneur? L'Apôtre entend par là une domination unique : c'est dans le même sens qu'il parle d'un seul Dieu. « Nous n'avons qu'un seul Dieu, le Père, auteur de toute chose, disait-il; un seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui ont été faites toutes les choses. » I *Cor.*, VIII, 6. — Donc, s'écriera-t-on, l'Apôtre traite le Père de Dieu, et le Fils de Seigneur. — Eh bien! examinons, mes frères, examinons, je vous en prie, si ce mot Seigneur ne convient à la majesté divine qu'en seconde ligne, et si nous n'avons pas le droit de revendiquer pour lui le premier rang, et d'invoquer pour ce but le témoignage de l'Écriture. C'est pour nous un devoir d'enseigner avec zèle; mais c'en est un aussi pour vous de nous écouter avec empressement, et pour nos adversaires de s'instruire de la vérité. Quel témoignage viendra donc prouver que le nom de

Seigneur est le premier des noms divins, et celui qui exprime le mieux la gloire éblouissante du Créateur. Prêtez l'oreille au Roi-prophète : « Qu'ils rougissent et qu'ils soient confondus dans les siècles des siècles; qu'ils soient saisis d'effroi et qu'ils périssent ; et qu'ils sachent bien que Seigneur c'est votre nom. » *Psalm.* LXXXII, 18-19. Nos ennemis disent d'ordinaire au sujet du Verbe Sauveur : le nom de Seigneur est celui du Christ ; le nom de Dieu est celui du Père. Je demande maintenant encore de bien définir le sujet. Acceptez-vous ce langage des hérétiques? maintenez-vous les conditions voulues? A la vérité, je redoute votre versatilité. Réfuté sur ce point, vous désertez cette vérité pour passer à d'autres arguties ; confondu de nouveau sur ce terrain, vous recourez à de nouveaux sophismes, au lieu de vous attacher à la lumière si éclatante, si radieuse, de la vérité ; car la vérité ne repousse point par son éclat, seulement « l'impie s'enfuit, alors même que personne ne le poursuit. » *Prov.*, XXVIII, 1.

8. Revenons cependant à la question. « Qu'ils sachent que Seigneur est votre nom. » Si l'on parle du Père, apprenez ainsi que le nom du Père est Seigneur. Le nom du Père étant Seigneur, Paul nous dit aussi qu'il n'y a qu'un seul Seigneur, Jésus-Christ. Conséquemment, si le Christ possède ce nom en commun avec le Père, il possède également en commun la divinité. Mais les Juifs refusent d'avouer que le nom de Seigneur est attribué au Père, afin de le donner comme le nom véritable du Fils et de réserver pour le Père celui de Dieu. J'accepte et cette définition et ces conditions. Sans mettre aucune différence de dignité entre ses noms, comme je l'ai dit souvent, et comme le fait l'Eglise, qui glorifie indistinctement les personnes de l'adorable Trinité, je consens à m'accommoder de votre faiblesse, et je raisonne de la sorte : Acceptons, soit, le texte où il est dit : « Qu'ils sachent bien que Seigneur c'est votre nom. » Que fera-t-on des paroles qui viennent immédiatement après : « Vous seul êtes le Très-Haut sur la terre ? » Ainsi, selon votre doctrine impie, le Père ne sera plus le Très-Haut, puisque le Fils est le seul Très-Haut sur la terre. Il ne s'agit point ici, mes frères, de ces flots de la mer qui donnent la mort ; il s'agit des flots de la charité qui sanctifient. En présence du Christ, de ses paroles et de ses enseignements, cet esquif où Dieu est honoré peut se tenir en paix. Comment, lorsque la mer, à la vue des pas du Sauveur, et en entendant ces paroles : « Tais-toi, rentre dans le calme, » a reconnu l'autorité de cette voix, l'Eglise ne se soumettrait-elle pas à son Epoux, dont les paroles sont des paroles de vie et dont les lèvres distillent une grâce vraiment divine ? Il est écrit : « La grâce est répandue sur vos lèvres. » *Marc.*, IV, 39 ; *Psalm.* XLIV, 3.

Mais poursuivons l'ordre de nos idées. « Qu'ils sachent bien que Seigneur c'est votre nom. » Choisissez le sentiment que vous voulez : non pas que ce choix dépende uniquement de votre vouloir ; car, lorsque Jésus, fils de Navé, disait au peuple : « Choisissez aujourd'hui celui que vous désirez servir ; donnez-vous soit aux dieux que vos pères ont servis, soit au Seigneur votre Dieu, » *Jos.*, XXIV, 15, il ne prétendait pas conférer aux Hébreux le droit absolu de se prononcer ; il voulait seulement leur insinuer que la piété est toujours le parti préféré des hommes qui aiment sincèrement le Seigneur. Nous lisons plus loin : « Vous êtes témoins contre vous-mêmes que vous avez choisi le Seigneur et que vous vous êtes engagés à le servir. » *Ibid.*, 22. De même que ce choix n'était en aucune façon injurieux à la divine majesté, de même qu'il exprimait seulement la volonté bien arrêtée des serviteurs de Dieu ; de même, en ce moment, toute libre détermination de ma part, loin de blâmer en rien le respect dû au Seigneur, ne sera que la manifestation de ma volonté.

Donc, à qui devons-nous appliquer ces paroles, « afin qu'ils sachent bien que, Seigneur, c'est votre nom ? » au Père, ou bien au Fils ? S'il faut les appliquer au Père, si, par conséquent, ce nom Seigneur est le nom du Père, comme il est également le nom du Fils, « un seul Seigneur, le Christ Jésus par qui ont été faites toutes les choses, » I *Cor.*, VIII, 6, il s'ensuivra qu'ils possèdent la même dignité ainsi que le même nom. Mais le nom du Fils est Seigneur ; donc le Fils seul est Seigneur. « Vous seul, dit le Psal-

miste, êtes le Très-Haut sur la terre. » De ce que le Fils est le seul et unique Seigneur, en conclurons-nous que le Père n'exerce en aucune sorte la domination ? Assurément non. Car si, lorsqu'on parle du Père et lorsqu'on le déclare seul Dieu, on n'exclut pas pour cela le Fils de la divinité, puisque « au commencement était le Verbe, et que le Verbe était en Dieu, et que le Verbe était Dieu ; » *Joan.* I, 1 ; en sorte que les mots : « Le Verbe était Dieu, » enlèvent à ceux-ci : « Le Père Dieu » toute vertu exclusive ; de même, en disant du Fils qu'il est seul Seigneur, on n'exclura pas le Père de la domination, attendu qu'il est écrit pareillement : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite. » *Psalm.* CIX, 1. Donc, Seigneur est le Père, Seigneur est le Fils, Seigneur est le Saint-Esprit, car « l'Esprit est Seigneur. » II *Cor.*, III, 17. Mais voilà de nouveau les hérétiques exaspérés et furieux d'entendre qualifier de Seigneur l'Esprit saint. Comment, s'écrient-ils, l'Esprit serait-il Seigneur, lui qui, par la bouche du prophète David, chantait le Fils en ces termes : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur ? » Vous le voyez, poursuivent-ils, l'Esprit saint reconnaît lui-même, par l'organe de son prophète, la souveraineté sur lui du Fils et du Père. — Que répondre, mes frères ? Pour que ces paroles proférées ne laissent subsister dans votre esprit aucun nuage, je vais les examiner soigneusement et vous exposer leur sens complet et véritable.

9. Un jour le Sauveur, tout en discourant devant la synagogue, voulut savoir le sentiment et l'opinion qu'avaient sur son compte la plupart de ses auditeurs. « Quel est, leur dit-il, d'après vous, le Christ ? de qui est-il fils ? » Les Scribes et les Pharisiens répondent : « De David. » *Matth.*, XXII, 42. Alors Jésus, attaquant leur réponse, ajoute : « Comment David, parlant sous l'inspiration de l'Esprit saint, l'appelle-t-il Seigneur en ces termes : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite ? » *Ibid.*, 43-44. La mention qui est faite dans ce texte de l'Esprit saint n'a point évidemment pour but d'établir son infériorité vis-à-vis du Christ ; et le prophète se proposait certainement de proclamer à la lumière de l'Esprit divin qui lui dévoilait l'avenir, que le Christ, tout en étant son fils selon la chair, était néanmoins en réalité son Seigneur véritable. Il ne s'agissait pas, en effet, de savoir si le Seigneur en question était celui de l'Esprit saint, mais s'il était celui de David, mais si le fils de David était en même temps son Seigneur et son Maître. Or cette question, le Sauveur l'arrête par son objection, de manière à confondre d'avance les prétentions calomnieuses des hérétiques et à sauvegarder la dignité du Saint-Esprit. Quelles sont ses paroles ? « Si David l'appelle son Seigneur, comment était-il son fils ? » Il ne dit pas : Si l'Esprit saint l'appelle son Seigneur, mais : « Si David l'appelle son Seigneur. » Pourquoi donc a-t-il ajouté : « Si David l'appelle dans l'Esprit saint son Seigneur ? » Parce qu'une révélation de l'Esprit de Sainteté, et non le témoignage des sens, pouvait seule permettre de parler du Christ avant son avénement. David n'annonçait pas ce qu'il voyait ; il se bornait à chanter sur sa lyre spirituelle ce que l'Esprit de Dieu lui révélait. Voilà pourquoi le Sauveur s'exprime ainsi : « Comment David l'appelle-t-il en l'Esprit saint son Seigneur ? » C'est pareillement afin de prévenir les blasphèmes des hérétiques contre cet Esprit qu'il ajoute aussitôt, ainsi que nous l'avons déjà observé : « Si David l'appelle son Seigneur, comment serait-il son fils ? » Donc le roi-prophète parle sous l'action de l'Esprit saint quand il appelle le Christ son Seigneur. Au reste, notons bien ceci, que tous les prophètes ont reçu de l'esprit divin les vérités qu'il convenait d'annoncer. Que les prophètes aient parlé sous cette inspiration divine, nous le connaissons tous, et l'Apôtre le déclarait quand il disait : « L'Esprit saint avait bien raison de parler ainsi à vos pères par la bouche de son prophète. » *Act.*, XXVIII, 25. Dieu avait dit autrefois d'une façon générale : « Je répandrai sur toute chair mon esprit, et ils prophétiseront. » *Joël*, II, 28. — « Qui fera de tous les enfants de ce peuple, s'écriait encore Moïse, autant de prophètes du Seigneur, lorsque le Seigneur aura répandu sur eux son esprit ? » *Num.*, XI, 29. Soutenons ici notre attention : il s'agit de dé-

montrer la divinité de l'Esprit saint. Au surplus, il n'est pas nécessaire que nous l'exaltions; sa propre dignité suffit à le glorifier convenablement. Permettez-moi seulement de procéder par demande et par réponse; il sera plus facile au moyen de ce dialogue de résoudre des difficultés qui se présenteraient. Commençons donc nos questions.

Nos adversaires admettent-ils que l'Esprit saint a parlé par les prophètes, le nient-ils ou le révoquent-ils en doute? S'ils le révoquent en doute, nous n'aurons qu'à rappeler le texte cité tout à l'heure et à invoquer le témoignage même de Dieu: « Je répandrai mon Esprit sur toute chair, dit le Seigneur, et ils prophétiseront. » C'est donc l'Esprit saint qui donne la vertu prophétique. Le grand Moïse aussi, pour prouver que le Saint-Esprit est l'auteur de la prophétie, fait entendre ces admirables accents: « Qui fera de tous les enfants de ce peuple autant de prophètes du Seigneur, lorsque le Seigneur aura répandu son Esprit saint sur eux? » Si, au contraire, nos adversaires reconnaissent la vérité, à savoir que l'Esprit de Dieu a parlé en la personne des prophètes, alors écoutons le bienheureux Zacharie, le père du précurseur, qualifier de Dieu l'Esprit saint par lequel les prophètes ont été inspirés: « Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, dit-il; car il a visité et opéré la rédemption de son peuple. Et il a élevé le signe du salut dans la maison de David son serviteur, comme il l'avait promis par la bouche de ses prophètes qui ont été dès le commencement. » *Luc.*, I, 68-70. Si celui qui a parlé par la bouche des prophètes est Dieu, le Saint-Esprit ayant parlé par la bouche des prophètes, ainsi que l'atteste David au livre des Rois: « L'Esprit du Seigneur a parlé en moi, » II *Reg.*, XXIII, 2, il s'ensuit que l'Esprit saint est Dieu et Seigneur. Mais voici une preuve irréfragable de cette vérité: le divin Apôtre voulant montrer aux Corinthiens que la prophétie est l'œuvre du Saint-Esprit s'exprime dans les termes suivants: « Si tous prophétisent, et qu'un infidèle ou un homme ne sachant qu'une langue entre dans votre assemblée, il est convaincu par tous, il est jugé par tous: le secret de son cœur est découvert; et, se prosternant le visage contre terre, il adorera Dieu et reconnaîtra hautement que Dieu est véritablement parmi vous. » I *Cor.*, XIV, 24-25. Entendez-vous le maître de la piété proclamer la divinité de l'Esprit habitant en ceux qui prophétisent?

Le Saint-Esprit a donné aux prophètes la vertu prophétique.

10. Pourquoi donc alors, ô hérétique, être scandalisé de la piété véritable? Pourquoi faire injure à la majesté de l'Esprit saint? pourquoi violer la confession de la vraie foi? Relisez les promesses que vous avez faites au jour des mystères; vous avez dit en ce jour: Je crois au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit. Ce que vous croyiez, l'avez-vous donc effacé? ce que vous confessiez, l'avez-vous donc détruit? ce que vous aviez proclamé formellement, l'avez-vous donc odieusement renié? Etes-vous donc ennemi déclaré de la paix? vous mettez-vous en opposition ouverte avec ce que vous avez juré? ne voulez-vous donc plus de votre foi, et préférez-vous y substituer l'examen? C'est à vous croyant, à vous confessant, que les dons divins ont été communiqués; et, après les avoir reçus, vous attaquez la foi dans ses limites, vous introduisez la discussion! Ne blessez pas la grâce dans sa dignité, ne violez pas la parole par vous donnée lors de cette redoutable et effrayante initiation, quand vous avez déclaré publiquement que vous croyiez au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. C'est encore au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit que vous avez été baptisé; c'est encore au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit que l'on vous a béni. A nous les dons de la grâce, à vous les blasphèmes contre cette même grâce; à nous la liberté de l'Esprit saint, à vous ce servage que vous imposez à ce même Esprit. Quelle démence, quelle ingratitude! Reniez donc la grâce nouvelle, ou bien respectez l'Ancien Testament, ou bien admettez pour la Trinité sainte la parfaite égalité dont nous vous avons bien des fois prouvé, par des témoignages irrécusables, la certitude.

Voici du reste une preuve nouvelle à ajouter aux autres: Les choses de la loi nouvelle, comme je l'ai souvent observé, sont souvent indiquées dans l'ancienne loi. Or, Dieu parla un jour en ces termes à Moïse: « Adresse-toi, lui dit-il, à

Aaron et à ses fils. Bénissez de cette manière les enfants d'Israël. » *Num.*, VI, 23. Soutenez votre attention. On eût pu facilement s'imaginer que c'était là un sujet indifférent ; en conséquence, le Seigneur dit : « Vous bénirez ainsi,» pour qu'il ne prît fantaisie à personne d'établir des bénédictions, et pour que l'on observât en toute chose les prescriptions de l'Ecriture. « Bénissez ainsi..... » Et de quelle manière? « Le Seigneur vous bénira et vous gardera. » *Ibid.*, 24. Remarquez bien la déclaration mystique de la Trinité, dans cette triple formule de la bénédiction : « Le Seigneur vous bénira et vous gardera ; le Seigneur tournera son visage vers vous et vous bénira. Le Seigneur lèvera sa face sur vous, et il vous donnera la paix. » *Ibid.*, XXV, 26. Voyez-vous cette allusion manifeste à la glorieuse et sainte Trinité ? Et quelle est la grâce qui ne découle pas du Saint-Esprit ? quel est le don qui n'a pas en lui son principe ? quel bien peut exister sans lui ? que peut-il arriver à l'homme de surnaturel sans cet Esprit divin ? Interrogez les Ecritures et voyez. Toutes les fois qu'il s'agit d'annoncer ou de montrer un fait supérieur à la nature, c'est à l'Esprit saint qu'il est attribué. Par exemple, les exploits si merveilleux et si grands qui furent accomplis par Samson, ce vaillant guerrier, c'est à la direction de l'Esprit saint qu'ils sont dûs. Des étrangers sans nombre vinrent sur Samson, dit l'Ecriture ; et Samson était seul ; non-seulement il était seul, mais de plus garrotté. Quelle espérance de liberté restait-il à cet homme chargé de liens? quelle espérance de salut à ce captif? Comment viendra-t-il à bout de ces ennemis si nombreux ? « Or, voilà que l'Esprit de Dieu descendit sur Samson, et Samson se précipita sur les étrangers, et se saisissant d'une mâchoire d'âne, il en tua mille parmi eux. » *Judic.*, XV, 14-15. Remarquez en cette circonstance la sagesse de l'Ecriture. Prévoyant qu'il paraîtrait incroyable à ceux qui n'auraient point connu Samson, qu'un homme chargé de liens ait triomphé d'ennemis parfaitement libres, qu'un seul combattant ait triomphé d'une troupe nombreuse, l'Ecriture ajoute comme explication : « Et l'Esprit du Seigneur descendit sur Samson, et celui-ci s'emparant d'une mâchoire d'âne, tua mille de ses ennemis. » De cette manière la puissance de l'Esprit divin rendait croyable cet exploit au-dessus de l'humaine nature. Aussi Moïse a-t-il dit avec raison : « Comment un seul homme a-t-il pu en poursuivre mille ; comment deux en ont-ils mis en fuite dix mille, sinon parce que le Seigneur les a livrés, et parce que Dieu les a vendus? » *Deuter.*, XXXII, 30.

L'intervention du divin Esprit se manifeste sans cesse dans les Ecritures.

Parcourez les saints livres, et à chaque grande action vous retrouverez manifeste l'intervention du divin Esprit. Les étrangers se présentant, l'Esprit saint, vous l'avez vu, est descendu sur Samson. Dans une autre circonstance, un lion attaque le même Samson, et il met ce lion en pièces, comme s'il se fût agi d'un chevreau. On l'a chargé de chaînes de fer ; sa femme lui dit : Samson, voilà les ennemis. « Et l'Esprit du Seigneur, dit encore l'Ecriture, descendit sur Samson, et ses fers furent brisés aussi facilement que l'étoupe sous l'action du feu. » *Judic.*, XVI, 9. Jamais un des exploits de cet homme de Dieu n'est cité, sans qu'il soit fait mention de la vertu de l'Esprit divin. Mais un jour Samson fut dépouillé de sa force ; notez alors le langage que tient l'Ecriture, elle qui, toutes les fois qu'il s'était agi d'un exploit et d'un triomphe du héros, avait dit : « L'Esprit du Seigneur descendit sur Samson. » Au contraire, quand les cheveux de Samson eurent été coupés et qu'il eut livré le secret de la grâce, l'Ecriture remarque aussitôt que « le Seigneur s'éloigna de Samson ; » *Judic.*, XVI, 20 ; et elle ne se trompe pas, car « le Seigneur est Esprit. » II *Cor.*, III, 17.

Ce n'est pas seulement dans l'ancienne loi que vous trouverez des faits de cette nature ; l'histoire des apôtres elle-même vous en fournira. Toujours les saintes Lettres, quand il est question d'une œuvre importante et remarquable, font mention de la puissance du divin Esprit. Voyez Paul, en Chypre, châtiant d'une parole le misérable mage Elymas, qui se déclarait contre la vérité ; comme il annonce une chose vraiment miraculeuse, à savoir la cécité que sa parole va produire, il s'exprime en ces termes : « Voici la main du Seigneur sur toi, et tu seras

aveugle, et tu ne verras plus le soleil. » *Act.*, XIII, 11. Assurément, ce prodige d'un homme rendu aveugle par une seule parole était au-dessus de la puissance de Paul comme de la puissance de toute nature mortelle : il n'est point ordinaire qu'une parole humaine change les lois de la nature et prive de la vue. De crainte qu'en voyant dans ces paroles celles d'un homme, et conséquemment dans les faits quelque chose de fabuleux, on n'estimât le récit erroné, l'Ecriture mentionne une fois de plus la vertu de l'Esprit saint : « Alors, dit-elle, Paul rempli du Saint-Esprit, lui dit. » *Act.*, XIII, 9. Il existe encore une preuve de même nature sur la même question : c'est le fait d'un homme tenant un langage bien au-dessus de sa condition ; fait qui est également attribué à l'action de l'Esprit saint. Pierre et Jean parlent au milieu des Juifs. « Et alors Pierre rempli de l'Esprit saint dit au peuple : Je vous le demande devant Dieu, est-il juste de vous écouter de préférence au Seigneur ? Jugez-en vous-mêmes. » *Act.*, IV, 8-19. Pourquoi ces mots, « rempli du Saint-Esprit ? » Comme cette élévation de langage était au-dessus d'un homme du vulgaire, le souvenir du pécheur aurait pu nuire à la croyance en l'authenticité de la parole du saint ; et c'est pour que vous ne soyez pas trop étonnés de cette facilité de parole qu'il est fait mention préalablement de la sagesse de l'Esprit divin. Citons un autre exemple encore, si vous le voulez bien, afin que la lumière sur ce point se fasse de plus en plus éclatante. Le ciel s'ouvre bien pour les saints ; mais il ne s'ouvre pas sans l'intervention du Saint-Esprit : ce ne sont point les yeux du corps qui permettent d'apercevoir le ciel, c'est la vertu de l'Esprit céleste. Etienne vit les cieux ouverts ; mais, comme l'observe l'Ecriture, quand il les vit, il était rempli de l'Esprit saint. Par conséquent, mes frères, impossible de voir le ciel sans l'intervention du Saint-Esprit ; impossible d'enseigner avec autorité et d'opérer des miracles sans la vertu de cet Esprit également saint et adorable. « Toutes ces choses, un seul et même Esprit les produit, les divisant à chacun comme il l'entend. » I *Cor.*, XII, 11. Gloire à lui dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES

SUR SAINT MATTHIEU

AVANT-PROPOS

Les homélies sur saint Matthieu, au nombre de quatre-vingt-dix, renferment un magnifique enseignement de morale et de vertu; on y trouve les principes qui doivent diriger toute la vie chrétienne, tout ce qui peut conduire à la pratique du bien et détourner du vice; rien n'est omis de ce qui peut faire un saint et convertir un pécheur. Peut-être n'existe-t-il pas un livre plus éminemment moralisateur; nulle part Chrysostome n'a fait preuve d'autant de pénétration, d'éloquence et de souplesse dans ses exhortations. C'est à bon droit que saint Thomas d'Aquin disait qu'il aimait mieux posséder un tel livre que de régner sur la ville de Paris. Nous avons à résoudre quelques questions sur cet admirable ouvrage.

Et d'abord, est-ce à Antioche ou bien à Constantinople que furent prononcées les homélies sur saint Matthieu? Il arrive parfois, pour les homélies de Chrysostome sur les diverses parties du Nouveau Testament, que les unes ont été données dans la première de ces villes, et les autres dans la seconde; mais, pour celles sur saint Matthieu, toutes furent prêchées à Antioche. C'est Chrysostome lui-même qui l'atteste en plus d'un endroit; ainsi, par exemple, quand il dit : « Pour vous, s'il est question du premier rang, vous prétendez passer avant le reste du monde, parce que votre ville fut la première à prononcer le nom de chrétiens. » Ce qui se rapporte évidemment à ce texte : « Ils instruisirent une grande foule, de telle sorte que c'est à Antioche que les disciples furent pour la première fois appelés chrétiens. » *Act.*, XI, 26. Dans le cours de ces mêmes instructions, l'orateur parle fréquemment des moines nombreux qui faisaient leur séjour sur les montagnes voisines. Ce trait désigne évidemment Antioche et ne saurait s'appliquer à Constantinople, comme nous l'avons déjà remarqué plus d'une fois.

Il serait beaucoup plus difficile d'établir en quelle année Chrysostome donna ces homélies, en supposant même qu'il ait pu dans l'espace d'un an en prononcer quatre-vingt-dix de cette importance, nécessairement interrompues du reste par des circonstances ou des solennités qui imposaient un autre sujet. Je croirais pouvoir avec assez de vraisemblance renvoyer cette série d'homélies aux dernières années du sacerdoce de Jean, c'est-à-dire, de 390 à 398; car les années précédentes se trouvent assez remplies par les œuvres que nous avons déjà signalées et publiées. Tillemont appuie cette conjecture sur l'observation qui suit : « Dans l'homélie LXXII, antérieurement LXXIII, il est question des maux qu'entraînèrent les disputes au sujet du siége épiscopal, ce qui ne peut s'entendre que de la lutte entre les partisans de Mélèce et ceux de Paulin; l'orateur en parle comme d'une chose passée, oubliée

même depuis quelque temps. Par conséquent, ces homélies sont d'une époque postérieure à la mort de Paulin, survenue en 388 ou 389, et même après celle d'Evagre, qui occupa le siége d'Antioche pendant trois ans. »

Ce n'est là qu'une conjecture à la vérité, mais une conjecture plausible et qui vient à l'appui de mon opinion, laquelle est fondée sur le grand nombre de discours prononcés par Chrysostome dans les quatre ou cinq premières années de son ministère évangélique. Il faut y placer, en effet, outre les vingt-deux homélies à l'occasion des statues, les soixante-sept sur la Genèse, celles sur l'Incompréhensible, celles encore contre les Juifs, sur le commencement des Actes, sur le changement des noms, et tant d'autres sur différents sujets de circonstance, sans compter celles que nous avons perdues. Comment admettre dès lors que les quatre-vingt-dix homélies sur saint Matthieu soient de la même période? Une remarque qui n'est pas sans quelque valeur, c'est que l'orateur ne parle jamais contre les jurements dans ces dernières homélies, tandis qu'il y revient sans cesse dans les premières; et nous savons combien l'habitude de jurer était enracinée parmi ses concitoyens, et quels efforts il avait dû faire pour les en corriger.

Quel est le mode d'interprétation et d'exposition adopté par Chrysostome dans son commentaire sur saint Matthieu? Il n'est pas seulement orateur ici, il est encore interprète. S'attachant à la suite des paroles de l'Evangile, il aborde et discute les difficultés à mesure qu'elles se présentent, soit sur le temps, soit sur les faits eux-mêmes, soit sur les variantes qu'on peut remarquer entre les Evangélistes racontant les mêmes faits; et partout il montre autant de droiture que de sagacité. Après avoir examiné les choses sous leur jour le plus naturel, interprété les textes dans leur sens littéral, selon les principes d'une sage critique, en s'aidant au besoin des autorités accréditées, il combat les opinions contraires et surtout les hérésies avec une grande vigueur. Pour la concordance des Evangiles, la marche qu'il a suivie, les explications qu'il a données font loi parmi les commentateurs de tous les temps dans l'Eglise catholique. Les travaux les plus récents n'ont rien appris de nouveau sur cette question capitale et ne font pas mieux ressortir, par exemple, les avantages qui résultent pour la vérité des contradictions apparentes entre les historiens du Sauveur.

A l'explication littérale, toujours assez étendue pour la solution de toutes les difficultés réelles, succèdent les préceptes et les exhortations ayant pour but de détourner l'homme du vice et de le conduire à la pratique de la vertu : le prédicateur remplace l'exégète; la leçon morale occupe à peu près invariablement la fin de l'homélie. Là se trouvent les mouvements oratoires les plus beaux et les plus ardentes effusions du zèle contre les scandales et les corruptions de ce temps, ou plutôt de tous les temps; car le genre humain en cela n'est que trop semblable à lui-même. Chrysostome s'élève incessamment contre l'intempérance et la sensualité, contre l'amour de l'argent et l'abus des richesses, contre le luxe des habitations et des vêtements, contre les raffinements de la mollesse et les recherches de la vanité, contre les funestes spectacles du théâtre et du cirque. Il ne cesse non plus de recommander la pratique des vertus opposées : la tempérance et la mortification, le détachement et l'aumône, la modestie et la pureté, la fuite du monde et la fréquentation de l'église. Il est une vertu surtout touchant laquelle il se montre inépuisable, c'est la charité, soit envers Dieu, soit envers le prochain. Il appelle philosophie, amour de la sagesse, la réunion de toutes les vertus chrétiennes.

Outre cet enseignement moral si complet et si magnifique, on trouvera dans ces homélies des traits précieux sur les usages de l'époque, l'état de la cité, les ressources de l'Eglise, l'importance des hérésies. Parmi les sectaires, l'orateur se préoccupe avant tout des Anoméens; ce qui ne doit pas nous surprendre, vu que c'était alors la forme dominante de

l'arianisme. Il ne perd pas non plus l'occasion de réfuter les Manichéens, avec lesquels il confond parfois les Marcionites. Les Valentiniens appellent aussi son attention, mais plus rarement. Il est à remarquer enfin qu'il combat assez souvent les pratiques et les raisonnements des fatalistes.

On nous permettra d'ajoûter quelques mots sur les manuscrits et les impressions des homélies sur saint Matthieu. Les copies existent en grand nombre, surtout dans les bibliothèques de France et d'Italie, bien qu'on en trouve aussi dans celles des autres parties de l'Europe. S'il eût fallu les lire toutes, les comparer, en discuter toutes les variantes, le travail aurait certes été trop long. Disons de plus qu'il était inutile pour avoir le texte de l'auteur, sans compter qu'il aurait eu pour résultat de nous faire surcharger de notes le bas de nos pages. Nous avons fait un choix en mettant tous nos soins à combler les lacunes, à corriger les erreurs, à rétablir la pensée avec l'expression de Chrysostome. Dans ce travail, nous avons profité des éditions antérieures, en particulier de celles de Savilius et de Morel, que nous avons contrôlées au moyen d'une édition allemande sortie des presses d'Heidelberg. En nous servant des études et des recherches de nos devanciers, nous avons pu éviter bien des fautes auxquelles ils ne pouvaient guère échapper, malgré leurs efforts et leur science.

Ces magnifiques homélies sur saint Matthieu furent traduites en latin du temps même de saint Jean Chrysostome, pour que l'Occident ne fût pas privé des richesses qu'elles renferment. On ne les possède plus dans leur intégrité; mais le texte grec est entouré de toutes les garanties que peut désirer la critique la plus sévère. Le savant Montfaucon ignorait qu'il existe de ces mêmes homélies une traduction arménienne, faite peu de temps après la mort du grand docteur, puisqu'elle date du cinquième siècle. Elle a été publiée à Venise en 1826, sans aucune autre traduction, sans aucune note latine. Les érudits capables de lire l'arménien s'accordent à reconnaître que cette version orientale est vraiment digne de l'original, tant par son élégance que par son exactitude.

HOMÉLIE I.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

1. Il faudrait que nous n'eussions aucun besoin de la parole écrite, et que notre vie fût tellement pure que la grâce de l'Esprit saint tînt lieu de livres à nos âmes; et de même que les livres sont écrits avec de l'encre, de même nos cœurs devraient l'être avec la lumière de l'Esprit. Mais, puisque nous avons perdu cet avantage, allons, imprimons une autre direction à notre vaisseau. La première, certes, était bien supérieure, nous le voyons, par la parole et les œuvres de Dieu. Ce n'est pas par le moyen de l'Ecriture, en effet, qu'il s'entretenait avec Noé, Abraham, ses descendants, puis encore avec Job et Moïse; c'est par lui-même qu'il leur parlait, parce qu'il trouvait en eux une âme pure. Quand le peuple tout entier des Hébreux se fut jeté dans l'abîme du mal, Dieu dut avoir recours à l'écriture, à ce qui frappe les yeux, pour l'instruire et l'avertir encore; c'est ce que prouve l'exemple des saints du Nouveau comme de l'Ançien Testament. Pour les apôtres, le Seigneur ne leur transmit rien par écrit, il promit de leur donner plutôt la grâce de son Esprit. « Celui-là vous enseignera toutes les choses, » leur dit-il. *Joan.*, XIV, 26. Voulez-vous savoir combien c'était préférable, écoutez ce que Dieu dit par un prophète : « J'établirai pour vous un testament nouveau, en gravant mes lois dans leur esprit, en les écrivant dans leur cœur, et tous seront instruits par Dieu. » *Jerem.*, XXXI, 31-33. Paul fait ressortir également cette supériorité, puisqu'il déclare avoir reçu la loi, « non sur des tables de pierre, mais sur les tablettes vivantes du cœur. » II *Cor.*, III, 3. C'est parce que, dans la suite des temps, les hommes s'égarèrent, ou par rapport aux croyances, ou par rapport aux mœurs, qu'il fallut de nouveau confier l'enseignement à l'écriture. Remarquez, je vous prie, jusqu'où va le mal : alors que nous

eussions dû vivre d'une manière assez pure pour n'avoir pas besoin d'un enseignement écrit et pour offrir nos cœurs à l'action directe de l'Esprit, au lieu d'avoir besoin des livres, non-seulement nous sommes déchus de cet honneur et nous nous trouvons soumis à cette humiliante nécessité, mais nous ne savons pas encore nous servir utilement de ce second remède. Si c'est une faute déjà d'en avoir besoin et de ne plus aller droit à la grâce divine, songez combien c'est une faute plus grave de ne vouloir pas profiter d'un tel secours, de négliger les Ecritures comme une chose vaine et superflue, en s'attirant de la sorte un plus rude châtiment.

La loi ancienne fut donnée sur le mont Sinaï; mais la loi nouvelle fut donnée au commencement du jour.

Voulons-nous éviter ce malheur, appliquons-nous à l'étude des saints Livres, et sachons comment fut donnée l'ancienne Loi, puis la Loi nouvelle. Dans quelles circonstances la première a-t-elle donc été donnée, en quel temps, en quel lieu? Après l'extermination des Egyptiens dans le désert, sur la montagne de Sina, au milieu des flammes et de la fumée qui sortaient de la montagne, au son de la trompette, parmi la foudre et les éclairs, lorsque Moïse seul pénétra dans la nuée. Il n'en est pas ainsi de la Loi nouvelle; ce n'est pas dans le désert, ni sur une montagne, ni dans les ténèbres et la fumée, ni sous les coups de la tempête; c'est au commencement du jour, dans l'intérieur d'une maison, tous étant assis ensemble, et tout reposant dans un calme profond. Jadis, pour frapper des esprits grossiers et des cœurs indociles, il fallut cet appareil qui parle aux sens, le désert, la montagne, la fumée, l'éclat de la trompette et le reste; pour des âmes plus élevées et plus soumises, dont l'intelligence ne s'arrêtait pas aux corps, cela n'était plus nécessaire. Si l'on entendit alors un bruit, ce ne fut pas à cause des apôtres, mais bien des Juifs qui étaient présents; à cause de ces derniers aussi parurent les langues de feu. S'ils disaient malgré cela que les disciples étaient dans les hallucinations de l'ivresse, que n'eussent-ils pas dit sans de tels signes? Dans l'ancienne Loi, c'est quand Moïse se fut élevé sur la montagne que Dieu descendit; c'est aussi quand notre nature a été transportée au ciel et jusque sur le trône royal, que l'Esprit est descendu. Or, si vous supposez que l'Esprit soit inférieur aux deux autres personnes, il n'eût pas sans doute produit des effets qui l'emportent à ce point sur ceux des anciens jours. Nos tables sont de beaucoup supérieures à celles de la Loi, et les œuvres qui s'accomplissent ont suivi le même progrès. Non, les apôtres ne descendaient pas de la montagne portant dans leurs mains des tables de pierre, comme autrefois Moïse; ils portaient l'Esprit saint dans leur âme, ils s'en allaient répandant partout cet invisible trésor, cette source intarissable de dogmes et de grâces, de toutes les sortes de biens; ils étaient eux-mêmes devenus des livres vivants, une loi parlante. Voilà comment ils gagnèrent à la religion trois mille auditeurs d'abord, puis cinq mille, puis encore tous les peuples de l'univers, Dieu lui-même parlant par leur langue. C'est par sa volonté que Matthieu a écrit sous l'inspiration de l'Esprit saint ce qu'il a écrit; oui, Matthieu le publicain; car je ne crains pas de le désigner par sa profession, ni lui ni les autres. C'est là ce qui montre le mieux l'efficacité de la grâce divine et leur propre vertu.

2. C'est à bon droit qu'il a donné à son œuvre le titre d'Evangile; il venait annoncer, en effet, la fin de la vengeance, la rémission des péchés, la justification, la sanctification, la rédemption, l'adoption filiale, l'héritage des cieux, le Fils de Dieu devenant notre frère; et ces biens, il les annonçait à tous, aux ennemis, aux ingrats, aux hommes assis dans les ténèbres. Que peut-on imaginer d'égal à cette bonne nouvelle? Dieu sur la terre, l'homme dans le ciel, les deux créations réunies et confondues, les anges formant des chœurs avec des hommes, les hommes participant au bonheur des anges et des autres vertus célestes, l'antique guerre terminée, Dieu renouvelant son alliance avec notre nature, le diable humilié, les démons mis en fuite, la mort enchaînée, le paradis ouvert, la malédiction effacée, le péché ruiné dans sa base, l'erreur dissipée, la vérité régnant de nouveau, la divine parole semée partout et partout fructifiant avec abondance, la vie des cieux implantée sur la terre, les puissances immatérielles conversant

familièrement avec nous, les anges toujours présents dans ce monde visible, l'espérance des biens à venir prodiguée à notre âme. Voilà pourquoi l'auteur sacré donne à son histoire le titre d'Evangile. C'est comme si toutes les autres paroles fussent dénuées de réalité : abondance des richesses, grandeur du pouvoir, autorité suprême, gloire, honneurs, toutes les choses, en un mot, que les hommes regardent comme des biens. Seules les promesses faites par de pauvres pêcheurs peuvent désormais être appelées en vérité de bonnes nouvelles; non-seulement parce que les biens annoncés par eux sont fermes, immuables, et dépassent notre dignité, mais encore parce qu'ils nous sont donnés avec une facilité sans égale. En effet, ce ne sont pas nos fatigues et nos sueurs, nos peines et nos angoisses, qui nous les font acquérir, nous les tenons uniquement de la munificence divine.

Mais comment se fait-il que les disciples étant en si grand nombre, deux apôtres seuls aient écrit, avec deux de ceux qui marchaient à leur suite? Un compagnon de Paul, un autre de Pierre, Jean et Matthieu, sont les auteurs des quatre évangiles. Rien ne se faisait alors par ostentation, tout avait un but utile. — Dans ce cas, me direz-vous, ne suffisait-il pas d'un Evangéliste pour tout raconter? — Un seul eût suffi sans doute; et cependant, comme il y en a quatre qui n'ont écrit ni dans le même temps, ni dans le même lieu, qui ne se sont jamais réunis pour se concerter, du moment où leurs paroles semblent toutes sorties de la même bouche, c'est un magnifique témoignage en faveur de la vérité. — Le contraire a lieu, me direz-vous encore, et souvent ils diffèrent entre eux. — Cela même prouve d'une manière éclatante qu'ils disent vrai. S'ils étaient parfaitement d'accord sur toutes les circonstances, sur les plus légers détails, et jusque dans les expressions mêmes, pas un ennemi qui n'eût cru que ce ne fût là le résultat d'une entente préalable, et nullement celui d'une complète sincérité. Les différences, bien minimes du reste, qu'on remarque dans ces écrivains, les mettent précisément à l'abri de tout soupçon, et font admirablement ressortir leur bonne foi. Quant aux variantes qui touchent aux circonstances de temps et de lieu, elles ne portent aucune atteinte au fond même du récit; c'est ce que, Dieu aidant, nous tâcherons de démontrer dans la suite. Observez de plus, je vous prie, que dans les choses essentielles, dans ce qui tient à la direction de la vie ou bien à la substance de la prédication, il n'existe pas entre eux le plus léger dissentiment. Quelles sont ces choses principales? Que Dieu s'est fait homme, par exemple, qu'il a fait des miracles, qu'il a été crucifié et enseveli, qu'il est ressuscité et monté au ciel, qu'il doit nous juger, qu'il nous a donné des préceptes propres à nous conduire au salut, qu'il a fondé sur la terre une loi plus parfaite que l'ancienne, qu'il est Fils unique, de même nature que le Père, ayant la même substance, et les autres dogmes semblables. A cet égard, nous verrons l'accord le plus complet entre les Evangélistes. Quant aux miracles, si tous n'ont pas tout dit, si l'un rapporte une chose et l'autre une autre, ce n'est pas une raison de vous troubler : d'une part, si l'un d'eux avait tout dit, il serait inutile qu'il y en eût quatre; d'autre part, si chacun avait écrit des choses tout à fait différentes, il ne resterait plus aucun moyen de montrer leur unité de foi. C'est pour cela qu'il y a beaucoup de choses qu'ils nous transmettent tous, et que chacun nous a conservé quelque trait particulier, pour qu'il n'y eût rien là qui parût être sans but ou sans utilité, et pour que la preuve de la vérité de leurs paroles s'y montrât à découvert.

3. Luc nous dit la cause pour laquelle il écrit : « C'est pour que vous ayez sous les yeux, dit-il, la vérité de la parole que vous avez entendue; » *Luc.*, I, 4; pour que vous soyez sûr des instructions qui vous ont été données et que vous vous y reposiez en toute sécurité. Jean se tait sur la cause; mais nous savons par la tradition, nos pères nous ont appris qu'il se proposait un but spécial en écrivant son Evangile : comme les trois autres avaient eu surtout pour objet de mettre la rédemption en évidence, le dogme de la divinité pouvant ainsi demeurer voilé, le Christ le suscita pour combler cette lacune. C'est ce qui résulte clairement de la contexture de

son récit et notamment du début même. Voilà quelle fut la pensée de Jean; aussi l'emporte-t-il sur les autres en élévation, non-seulement dans le début, mais encore dans tout le reste de son Evangile. Quant à Matthieu, c'est à la prière des Juifs qui avaient embrassé la foi, comme la tradition le rapporte, qu'il laissa par écrit ce qu'il avait enseigné par la parole; et son Evangile fut composé en hébreu. Marc écrivit le sien en Egypte, également à la prière de ses disciples. De là vient que Matthieu, qui s'adressait aux Hébreux, avait en vue, par-dessus toute autre chose, de montrer que le Christ descendait d'Abraham et de David. Luc s'adressant à tous sans distinction, remonte plus haut et va jusqu'au premier homme. Le premier commence par la généalogie; car rien ne pouvait être si agréable aux Juifs que de voir dans le Christ le descendant d'Abraham et de David. Le second n'en vient à la généalogie qu'après avoir parlé de plusieurs autres choses.

Pour leur accord, nous l'établirons par le témoignage du monde entier, qui s'en est rapporté pleinement à ce qu'ils ont dit; il sera de plus attesté par les ennemis eux-mêmes. De nombreuses hérésies se sont élevées dans la suite des temps, enseignant le contraire de ce que ces hommes avaient enseigné; les unes ont accepté la totalité de leurs écrits, les autres les ont mutilés et n'en ont conservé qu'une portion. Or, s'il existait là quelque contradiction, aucune hérésie, par la raison même qu'elle enseignait le contraire, n'aurait admis intégralement de tels écrits, et chacune aurait simplement gardé ce qui la favorisait; celles qui n'en ont accepté qu'une partie n'auraient pas porté la question sur cette division, par la raison que la partie retranchée ne peut cacher son origine et proclame bien haut son unité avec le tout. Si vous enlevez du flanc d'un animal une partie quelconque, vous trouverez là tout ce qui constitue l'animal entier : les nerfs, les veines, les os, les artères, le sang, la complète manifestation de l'ensemble. La même chose a lieu par rapport à l'Ecriture : dans chaque expression se voit à découvert la commune empreinte. S'il y avait une dissonance réelle, le livre lui-même n'eût pas été reçu, la doctrine serait tombée depuis longtemps; car « tout royaume divisé en lui-même tombera. » *Luc.*, XI, 17. En cela maintenant brille la force de l'Esprit, puisqu'il a mis les hommes dans la disposition de s'attacher aux choses importantes et nécessaires, sans se laisser arrêter par de légères difficultés.

4. Où chacun d'eux a-t-il écrit? Nous n'avons pas trop à nous occuper de le savoir; mais ce que nous nous efforcerons de démontrer avec le plus grand soin, c'est qu'ils ne sont pas opposés entre eux. Pour vous, en les accusant de dissonance, vous agissez comme si vous eussiez voulu trouver partout les mêmes expressions, les mêmes tournures de langage. Je ne vous dirai pas que les plus fastueux partisans de la rhétorique et de la philosophie, ceux qui ont beaucoup écrit sur ce double sujet, présentent dans leurs livres, non-seulement de simples différences, mais encore de nombreuses contradictions. Dire des choses opposées, ce n'est pas dire la même chose en d'autres termes. Mais je ne m'appuie pas là-dessus; loin de moi la pensée de justifier les uns en me faisant une arme de la folie des autres, de confirmer la vérité par le mensonge. Je demande simplement comment des choses contradictoires ont obtenu créance et prévalu dans les esprits, comment des hommes en contradiction avec eux-mêmes ont excité l'admiration et commandé la foi dans toutes les contrées de l'univers. Beaucoup de témoins pouvaient contrôler leur langage, sans compter les opposants et les ennemis. Les écrits dont nous parlons ne furent pas tenus dans un obscur recoin, on les répandit de toute part sur terre et sur mer, à la face de tous les hommes. On les lisait devant les adversaires mêmes de la religion, comme cela se pratique encore aujourd'hui; rien de ce qu'ils contenaient ne choqua néanmoins personne, ce qui ne doit pas nous étonner, car c'était la vertu divine qui pénétrait dans tous les cœurs et produisait ces heureux résultats. En dehors de cette vertu, comment un publicain, un pécheur, un homme sans lettres eût-il pu s'élever à une telle philosophie? Ce que les Gentils n'avaient jamais entrevu, même en rêve, eux l'annoncent et le persuadent avec

une incomparable autorité, non-seulement pendant leur vie, mais encore après leur mort; non à deux ou vingt hommes, à cent, mille ou dix mille, mais à des cités entières, à des nations, à des peuples, à travers toutes les terres et toutes les mers, dans la Grèce comme chez les barbares, dans les contrées populeuses et dans les déserts; et cela, touchant des écrits qui dépassent de beaucoup l'intelligence humaine.

En effet, dédaignant la terre, ils parlent incessamment du ciel, ils transportent au milieu de nous un autre genre de vie, d'autres richesses, une pauvreté, une liberté, une servitude toutes différentes; la vie et la mort, le monde et l'homme, tout en un mot apparaît sous un jour nouveau. Ce n'est pas ici Platon, avec ses institutions vraiment dignes de risée, ni Zénon, ni aucun autre de ces philosophes qui ont écrit sur la vie humaine et dressé un corps de lois. Il fut évident par la nature même des choses que tous ces hommes étaient inspirés par un esprit pervers, par un démon jaloux du bonheur de l'homme, implacable ennemi de la vertu, de la décence même, se plaisant à tout bouleverser de fond en comble. Quand on voit la communauté des femmes établie, les jeunes filles combattant nues dans la palestre sous les regards de tous, le chemin ouvert aux mariages clandestins, tout dans la confusion et le désordre, les bornes de la nature foulées aux pieds, peut-on ne pas tenir ce langage? Que ce soit une invention de démons, en opposition avec notre nature, nous le sentons par les révoltes de cette nature. Or, de telles horreurs n'étaient provoquées ni par les persécutions ni par la crainte de la lutte et du danger; c'est dans un calme parfait, en toute liberté, qu'elles étaient écrites, et souvent ornées de toutes les beautés du génie. Notre doctrine, au contraire, était annoncée par des pêcheurs, au milieu des persécutions et sous les coups, au péril de la vie; et cependant les ignorants et les savants, les esclaves et les hommes libres, les soldats et les empereurs, les barbares et les Grecs l'accueillirent de toute leur âme.

5. Vous ne direz pas peut-être que cette nouvelle loi fut aisément accueillie de tous parce qu'elle était bien légère et bien simple; car elle est de beaucoup supérieure à l'ancienne. Les hommes ne connaissaient pas le nom même de la virginité, ils n'en avaient pas la première idée, ni de la pauvreté volontaire, ni de la mortification, ni d'aucune autre de ces grandes choses. Nos maîtres à nous ne se bornent pas à réprimer la concupiscence, à châtier la mauvaise action; ils condamnent même un regard imprudent, une parole blessante, un rire immodéré, une pose, un geste, un éclat de voix qui ne serait pas entièrement conforme à la modestie; leurs préceptes saisissent l'homme dans les moindres détails et vont répandre dans tout l'univers les germes féconds de la chasteté. Sur Dieu, sur les choses célestes, ils enseignent une philosophie dont nul avant eux n'avait jamais soupçonné l'existence. Et comment l'auraient-ils soupçonnée, ceux qui divinisaient toute sorte de bêtes, les serpents, les plus vils simulacres? Et cependant, nos dogmes si sublimes furent accueillis et embrassés, ils fleurissent et gagnent du terrain de jour en jour; tandis que les anciens cultes s'en vont et disparaissent emportés comme une toile d'araignée. C'est justice; car les démons les avaient introduits, et c'est pour cela qu'on y rencontrait, avec la corruption, une obscurité profonde et des angoisses plus profondes encore. Quoi de plus digne de pitié que ces écoles où le maître, indépendamment de tous les autres travers déjà signalés, débite des sentences sans nombre pour arriver à la notion du juste, mais qui noie sa doctrine dans un tel flot de paroles et de ténèbres, que tout cela resterait parfaitement inutile pour le bien des hommes, alors même qu'au fond il y aurait quelque chose d'utile? Supposez qu'un agriculteur, un ouvrier qui travaille l'airain, un architecte, un pilote, ou tout autre artisan qui vit du travail de ses mains, abandonne son art, le labeur qui lui convient, et consacre bien des années à l'étude du juste et du vrai; il mourrait de faim avant d'avoir acquis cette science; c'est une triste mort qui supprimerait pour lui ce nouveau travail, tout en le montrant complétement stérile.

Il n'en est pas de même pour nous : le juste, l'honnête, l'utile, en un mot, toute vertu, le Christ nous l'enseigne d'une manière aussi claire que succincte ; tantôt il nous dit : « La loi et les prophètes se résument en deux préceptes : » *Matth.*, XXII, 40 : l'amour de Dieu et du prochain ; tantôt : « Faites à l'égard des autres ce que vous voulez qu'ils fassent pour vous. Ce commandement renferme la loi et les prophètes. » *Ib.*, VII, 12. Tout le monde comprend aisément ce langage, le laboureur et l'esclave, la veuve et l'enfant, l'esprit le plus simple qu'on puisse imaginer. C'est là le propre de la vérité. L'événement du reste a confirmé cette affirmation. Tous les hommes ont appris ce qu'ils avaient à faire, et non-seulement ils l'ont appris, mais encore ils s'y sont appliqués : ceux qui vivaient sur les montagnes, aussi bien que les habitants des villes, et jusque dans le tumulte de l'agora. Vous voyez régner partout une sublime philosophie, une vie céleste briller ici-bas, des cœurs angéliques rayonner à travers un corps mortel. Des pêcheurs nous ont tracé les règles de notre conduite ; ils n'ont pas eu besoin de commencer par l'enfance comme ces philosophes dont nous avons parlé ; ils n'ont pas réclamé dans leurs disciples un âge déterminé, ils ont indistinctement formé tous les âges. D'un côté, c'est un jeu d'enfants ; de l'autre, c'est la réalité des choses. Ils ont transporté leur école dans le ciel, en nous présentant Dieu même comme le principe d'une telle éducation et l'auteur de telles lois. Il le fallait bien. Et le prix qu'ils nous proposent, ce n'est pas une feuille de laurier, une couronne verdoyante, une place à la table d'un prytanée, des statues d'airain, aucune de ces choses froides et viles ; ils nous promettent une vie qui n'aura pas de fin, la gloire d'être les enfants de Dieu et de nous mêler aux chœurs des anges, la vue perpétuelle du trône royal, le bonheur d'être à jamais avec le Christ.

Tous les hommes ont appris des apôtres ce qu'ils devaient faire.

6. Or, je l'ai dit, nos instituteurs sont des publicains, des pêcheurs, des faiseurs de tentes ; et ce n'est pas pour un temps limité, c'est pour toujours qu'ils doivent vivre ; de telle sorte qu'ils puissent même après leur mort prodiguer à leurs disciples les plus grands bienfaits. Cet enseignement est en état de guerre, non avec les hommes, mais avec les démons, avec les puissances incorporelles. Aussi notre chef n'est-il pas un homme, ni même un ange, c'est Dieu ; les armes de notre milice ne ressemblent nullement à celles d'ici-bas : elles ne sont composées ni de peaux ni de fer ; la vérité, la justice, la foi, la divine philosophie en font l'essence. Puisque le livre dont nous nous occupons a pour objet de nous former à cette discipline, écoutons avec la plus grande attention ce que Matthieu va nous dire, les magnifiques leçons qu'il va nous donner, non pas précisément lui-même, mais le Christ, de qui proviennent ces paroles, aussi bien que cette admirable législation. Appliquons-nous donc de toutes nos forces, afin de mériter d'être inscrits dans les rangs de cette milice sainte, et d'y briller parmi ceux qui, après en avoir accompli les nobles devoirs, ont reçu l'incorruptible couronne. Beaucoup s'imaginent que l'Evangile est facile à comprendre, et que les prophéties renferment seules des obscurités. C'est une opinion qui repose sur l'ignorance des profondes pensées qu'on y trouve. Pour moi, je vous conjure de me seconder de tout votre zèle quand nous allons nous lancer sous la conduite du Christ dans cet océan des Ecritures. Je vous conjure aussi, dans l'intérêt de cette entreprise et pour que le travail vous soit plus aisé, d'écouter d'avance, comme nous l'avons pratiqué dans l'explication des autres livres saints, le texte que nous aurons à développer ; il faut que la lecture précède l'explication, si l'on veut que celle-ci soit plus facile et plus profitable : témoin l'eunuque de la reine d'Ethiopie.

Les questions se présentent ici multiples et diverses. Voyez que de choses d'abord demandent une solution, dès le début même de l'Evangile. En premier lieu, pourquoi donne-t-il la généalogie de Joseph, qui n'était pas le père du Christ? En second lieu, comment saurons-nous que le Christ est de la race de David, si nous ignorons quels furent les ancêtres de Marie, sa mère, la généalogie de la Vierge ne nous étant pas donnée? En troisième lieu, pourquoi nous expose-t-on la suite des aïeux de Joseph, tandis qu'on ne nous dit rien de ceux de Marie,



malgré la différence essentielle que nous venons de signaler? Il est juste d'examiner encore après cela pour quelle raison, dans une généalogie qui s'établit par les hommes, des femmes sont aussi mentionnées, et non pas toutes, mais quelques-unes seulement; d'où vient que l'Evangéliste laisse précisément de côté les plus remarquables, telles que Sara, Rébecca et les autres du même genre, pour rappeler le souvenir de celles que le désordre a rendues célèbres, d'une courtisane, d'une adultère, ou bien d'une étrangère, d'une barbare. En effet, il nomme la femme d'Urie, et Thamar, et Ruth, celle-ci une étrangère, l'autre une courtisane qui ne déguisa pas même sa condition, qui surprit la bonne foi d'un beau-père obéissant lui-même à une passion sans déguisement; et, quant à la femme d'Urie, son crime est assez éclatant pour que personne ne l'ignore.

Voilà cependant les femmes qu'il introduit dans la généalogie, à l'exclusion de toutes les autres. Or, s'il fallait y faire mention des femmes, devait-il au moins les nommer toutes, et, si toutes ne pouvaient pas y figurer, devait-il encore choisir les plus remarquables par leur vertu, de préférence à celles qui s'étaient fait remarquer par leurs péchés. Voyez quelle attention l'exorde réclame déjà de nous, bien qu'il paraisse plus clair que tout le reste, et n'avoir aucun besoin d'explication, puisque après tout il ne renferme qu'une série de noms propres. Il faut se demander ensuite pourquoi les noms de trois rois n'y sont pas inscrits. Si l'Evangéliste les a passés sous silence parce qu'ils ne rappellent que des souvenirs d'impiété, il n'aurait pas dû en mentionner d'autres du même caractère. Encore une question : Après avoir annoncé quatorze générations à chaque série, voilà que ce nombre n'est pas observé dans la dernière. Comment se fait-il en outre que les noms rapportés par Luc soient différents, qu'il en donne même beaucoup plus, et que tous ne donnent pas les mêmes? Matthieu diffère donc de lui sur ce point, bien que l'un et l'autre aboutissent à Joseph. Voyez quel vaste champ s'ouvre devant nous, non-seulement pour arriver à la solution, mais même pour aviser à résoudre toutes les questions. Ce n'est pas peu de choses, en effet, de trouver tout ce qui peut devenir l'objet d'une question. On doit se demander, par exemple, comment, Elisabeth étant de la tribu de Lévi, Marie était sa parente.

7. Pour ne pas accabler cependant votre mémoire par un trop grand nombre de questions, arrêtons-nous là pour aujourd'hui. Il suffit de celles que nous avons déjà posées pour tenir votre intelligence en éveil. Si vous en désirez réellement la solution, avant même que nous puissions en parler, il dépend de vous que votre désir soit satisfait. Du moment où je vous verrai pleins de vigilance, avides de vous instruire, je m'efforcerai de répondre à tout; mais, si je m'apercevais que vous êtes inattentifs et nonchalants, je ne vous parlerais ni des questions ni des réponses, obéissant à cette loi : « Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, et ne jetez pas vos pierres précieuses devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds. » *Matth.*, VII, 6. Quel est l'homme coupable d'une telle conduite? Celui qui méconnaît la valeur de ces trésors et ne les respecte pas. — Mais encore, me direz-vous, quel est l'homme assez misérable pour outrager et mépriser ainsi les choses saintes? —Celui qui ne leur accorde pas même l'attention qu'on accorde à des femmes perdues sur les théâtres de Satan. Beaucoup passent là les jours entiers, au détriment de leurs affaires domestiques, sacrifiant leurs véritables intérêts à cette funeste occupation; ils gardent fidèlement dans leur mémoire ce qu'ils ont entendu dans ces mêmes réunions, et cela pour la ruine de leur âme. Ici, c'est Dieu lui-même qui fait entendre sa voix, et ces hommes ne consentiraient pas à lui consacrer quelques instants. De là vient que nos rapports avec le Ciel se brisent, et que nos saintes institutions se bornent à des paroles.

Saint Jean Chrysostome parle contre les théâtres.

Si Dieu nous a menacés de la géhenne, c'est pour n'avoir pas à nous y précipiter; et le moyen pour nous de nous y soustraire, c'est de renoncer à nos pernicieuses habitudes, en nous montrant dociles aux leçons qui nous sont données. C'est tout le contraire que nous faisons :

nous écoutons sans doute, chaque jour nous retrouvons le chemin, et chaque jour nous courons dans le chemin de notre perte. Dieu nous ordonne non-seulement d'écouter, mais encore d'accomplir ce qu'on nous enseigne, et nous en venons à ne plus même écouter. Quand agirons-nous d'une manière conforme à ce qui nous est commandé, quand mettrons-nous la main à l'œuvre, dites-le moi, nous que de telles leçons fatiguent et qui ne supportons pas de passer dans l'église un temps quelconque, ne serait-ce qu'un instant? Et cependant, lorsque nous parlons à nos semblables des choses les plus frivoles, si nous nous apercevons qu'ils ne nous écoutent pas, nous prenons leur inattention pour une insulte : et nous ne pensons pas offenser Dieu quand nous dédaignons les grandes vérités dont il nous parle, et que nos idées se portent partout ailleurs. Un vieillard qui a parcouru beaucoup de terres peut nous dire exactement la longueur des chemins, la position des villes, leur aspect, la forme des ports et des places publiques; mais, quant à la distance qui nous sépare de la céleste patrie, nous ne la savons pas par nous-mêmes. Si nous avions pu la savoir, peut-être nous serions-nous efforcés d'en abréger la route. Cette distance ne se mesure pas uniquement sur celle qui sépare le ciel de la terre; elle est beaucoup plus grande quand nous vivons dans l'apathie : mais aussi, quand le zèle nous enflamme, nous pouvons en un moment toucher aux portes de la cité céleste. De tels espaces dépendent de nos sentiments et non de la position respective des demeures.

8. Pour vous, les conditions de la vie présente vous sont connues, vous savez les choses nouvelles et celles qui les ont précédées; en remontant jusqu'au commencement, vous pouvez énumérer les chefs sous lesquels vous avez autrefois combattu; ni l'agonothète, ni les distributeurs de couronnes, ni les généraux d'armée ne sont effacés de votre mémoire, et tout cela ne vous est d'aucune utilité. Pour la cité dont nous parlons, peu vous importe quel en est le chef, quels sont ceux qui occupent là le premier, le deuxième ou le troisième rang, combien de temps chacun a travaillé et quelles vertus il a pratiquées pour y parvenir : de telles idées ne traversent pas même vos rêves. Quant aux lois qui régissent cette même cité, vous ne souffrez pas que les autres vous en parlent. Comment espérez-vous, je vous le demande, acquérir les biens promis, alors que vous n'écoutez pas même ce qui vous en est dit? Si jusqu'à ce jour nous avons repoussé de telles leçons, prêtons-y maintenant une oreille favorable. Avec le secours de Dieu, nous aborderons à cette ville d'or, plus précieuse même que tout l'or du monde. Etudions-en les fondements, contemplons-en les portes, formées de saphirs et de pierres précieuses; nous ne saurions avoir de meilleur guide que Matthieu. C'est lui qui va nous introduire; à nous de le suivre avec ardeur. Celui qu'il verra se laisser aller à la nonchalance, il l'expulsera de la cité. Elle est éminemment royale, elle rayonne d'une gloire exceptionnelle; elle ne se divise pas comme nos villes terrestres, en palais et maisons ordinaires; tout y est royal. Ouvrons donc les yeux de notre âme, ouvrons les oreilles de notre entendement, et, saisis d'une terreur profonde, sur le point de franchir le seuil sacré, prosternons-nous devant le Roi qui règne sur cette ville; car la première vue suffit pour nous glacer de crainte.

Les portes nous sont maintenant fermées; mais, quand nous les verrons s'ouvrir devant nous, par la solution même des questions proposées, nous verrons briller au-dedans une abondante lumière. Ce publicain, guidé lui-même par l'œil de l'Esprit, vous promet de vous tout révéler : et le trône du Roi, et les chefs qui se tiennent en sa présence, et la place occupée par les anges ou les archanges, et celle qui est assignée aux nouveaux habitants de la cité, et la voie qui doit nous y conduire, et les rangs divers de ceux qui sont venus successivement remplir son enceinte, et les différentes classes de ses habitants, et les honneurs décernés à ceux qui se trouvent à leur tête. Entrons donc sans tumulte et sans bruit, avec un religieux silence. Si, dans le théâtre même, on accueille la lecture des rescrits impériaux avec un silence absolu, à plus forte raison ce silence est-il requis dans la cité céleste, et faut-il y apporter la



droiture de l'âme et l'attention la plus soutenue; car nous allons entendre la lecture des rescrits, non d'un roi de la terre, mais du souverain Maître des anges. Si nous approchons avec de telles dispositions, la grâce même de l'Esprit nous servira de guide fidèle, nous serons admis auprès du trône royal, et nous entrerons en possession de tous les biens, par l'amour et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE II.

« Livre de la généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham. »

1. Vous n'avez pas sans doute oublié l'exhortation par laquelle se terminait notre dernier entretien : écoutez, vous disions-nous, avec un religieux silence, toutes les paroles qui vous seront adressées. — Maintenant que nous nous disposons à franchir le seuil du sanctuaire, il importe de raviver ce souvenir. Si les Juifs, au moment d'approcher d'une montagne en feu, de ce feu même, de la fumée qui l'enveloppait, de la nuée où grondait l'orage; je me trompe, ne devant pas même en approcher, mais simplement entendre et voir de loin, reçurent l'ordre de vivre pendant trois jours dans la continence, de laver leurs vêtements; s'ils étaient tout tremblants de frayeur, et avec eux Moïse, à plus forte raison, quand nous sommes au moment d'entendre de telles paroles et de pénétrer dans le ciel même, au lieu de contempler de loin une montagne couverte de fumée, devons-nous faire preuve d'une philosophie tout autrement sublime, purifier la robe de notre âme, au lieu des vêtements de notre corps, et nous dégager de tout impur contact avec les choses de la terre. Ce n'est pas une épaisse fumée ni la fureur de l'orage que vous allez voir, c'est le Roi même assis sur son trône immortel, entouré de sa gloire ineffable, et debout devant lui les anges, les archanges, toutes les innombrables tribus des saints, unies aux légions célestes. Telle est la cité de Dieu : elle réunit l'église des premiers-nés, les âmes des justes et la société des anges; c'est le sang répandu qui cimente tout, de telle sorte que le ciel s'ouvre à la terre et la terre au ciel; depuis longtemps la paix désirée est donnée aux anges et aux saints. Là est dressé ce splendide et glorieux trophée, la croix, les dépouilles acquises par le Christ, les conquêtes faites sur notre nature, les insignes de notre Roi, toutes choses que nous verrons clairement dans les Evangiles.

Description de la cité de Dieu.

Suivez-nous avec un calme parfait, et nous pourrons vous les faire parcourir toutes, vous montrer où la mort gît clouée, où le péché reste suspendu, où sont entassées les glorieuses dépouilles provenant de cette guerre, les monuments sacrés de la victoire. Vous verrez le tyran enchaîné et la foule des captifs qui le suivent, l'acropole du haut de laquelle cet esprit pervers s'élançait pour tout envahir dans les temps antérieurs. Ne vous fatiguez pas de nous entendre, mon bien-aimé; si quelqu'un venait ici vous raconter des batailles ordinaires, des victoires et des trophées, vous l'écouteriez avec bonheur, vous oublieriez pour de tels récits le boire et le manger. Le nôtre est bien plus digne d'exciter votre attention. Comprenez le bonheur d'ouïr comment Dieu s'est élancé du haut du ciel, du trône de sa gloire, pour descendre sur la terre et jusque dans l'enfer, comme sur un champ de bataille; comment le démon s'est disposé lui-même à lutter contre Dieu, mais contre Dieu revêtu de la nature humaine et voilant ainsi l'éclat de sa divinité. Chose plus admirable encore, la mort vous apparaîtra détruite par la mort, la malédiction effacée par la malédiction, la tyrannie du démon renversée par ce qui faisait sa puissance. Levons-nous donc, chassons les vapeurs du sommeil; voici les portes qui s'ouvrent devant nous; allons avec modération et sagesse, dans un saint tremblement, et pénétrons sous les divins portiques. Quels sont-ils? « Livre de la généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham. » — Quel est ce langage? Vous deviez parler du Fils unique de Dieu, et vous nous entretenez de David, d'un homme



qui comptait mille ancêtres, et c'est celui-là que vous lui donnez pour père et pour aïeul? — Patience, ne demandez pas qu'on vous dise tout à la fois; procédons lentement et par degrés. Vous êtes à peine engagé dans le portique, vous foulez à peine le seuil, ne vous précipitez pas dans le sanctuaire. Vous n'avez pas encore complétement reconnu l'extérieur; je ne vous ai pas moi-même exposé cette généalogie, loin d'avoir abordé la suivante, pleine d'obscurité et de mystère. Le prophète Isaïe vous l'a dit avant moi; car, en vous annonçant la passion et l'admirable providence qui s'étend sur l'univers, il s'étonne des étranges abaissements d'un Dieu, en comparant ce qu'il était à ce qu'il est; c'est sous une telle impression qu'il s'écrie de sa grande et puissante voix : « Qui racontera sa génération? » *Isa.*, LIII, 8.

2. Ce n'est pas de cette génération divine que je dois maintenant vous parler, mais bien de la génération humaine et terrestre, pour laquelle on peut invoquer mille témoins. Nous traiterons de cette dernière, dans la mesure de nos forces, avec la grâce de l'Esprit. Il ne nous est pas possible, en effet, de l'expliquer avec une entière clarté; car celle-là même présente de terribles obscurités. Ne vous imaginez donc pas que vous allez entendre des choses de peu d'importance, vu qu'il ne sagit que de cette génération, donnez plutôt l'éveil à votre intelligence, et tremblez dès l'abord, en apprenant qu'un Dieu est venu sur la terre. C'est là un fait si étonnant et si merveilleux, que les anges en chœur font entendre des hymnes de louanges dans le monde entier à la vue d'un tel mystère, et que les prophètes étaient jadis frappés de stupeur à la pensée que Dieu se montrerait sur la terre et converserait avec les hommes. Et, dans le fait, c'est une chose effrayante d'entendre dire qu'un Dieu, nature ineffable et qui dépasse infiniment toutes nos pensées, égal au Père, soit descendu dans le sein d'une vierge, ait daigné naître d'une femme, avoir pour aïeux David et Abraham. Et que dis-je, David et Abraham? Il faut y compter aussi, ce qui est beaucoup plus terrible, ces femmes perdues dont nous avons déjà parlé. Que vos pensées s'élèvent en entendant ces paroles, n'admettez rien de vil dans votre esprit; raison de plus d'admirer que le Fils de l'Eternel, le Fils consubstantiel de Dieu, ait souffert d'être appelé le fils de David pour vous communiquer le titre d'enfant de Dieu, ait voulu avoir un père esclave afin de donner à l'esclave le Seigneur pour père. Voyez sous quel jour s'offrent à nous les Evangiles, dès le premier regard que nous y jetons. Si vous hésitez sur ce qui vous concerne, laissez-vous persuader par ce qui se passe en lui. Il est beaucoup plus difficile, dans notre manière de penser, d'admettre un Dieu fait homme que de supposer que l'homme puisse devenir l'enfant de Dieu. Lors donc que vous entendez que le Fils de Dieu est aussi le fils de David, le fils d'Abraham, ne doutez plus que vous-même, enfant d'Adam, ne puissiez devenir l'enfant de Dieu.

Non, il ne se serait pas humilié de la sorte sans avoir un but, celui de nous élever. Il est né selon la chair, pour vous faire naître selon l'Esprit : il est né d'une femme, pour que vous ne soyez plus l'enfant d'une femme. Il y a donc en lui deux générations, celle qui le rend semblable à nous et celle qui est supérieure à la nôtre. Naître d'une femme, c'est le propre de notre faible humanité; mais naître de l'Esprit saint non du sang, de la chair, de la volonté de l'homme, c'est ce qui dépasse notre nature et ce qui nous annonce aussi la nouvelle naissance dont cet Esprit doit nous favoriser. C'est une observation qui s'applique à tout le reste. Dans le baptême du Christ, par exemple, on peut distinguer l'élément ancien et l'élément nouveau : qu'il fût baptisé par un prophète, c'était l'expression du passé; mais que l'Esprit saint descendît sur lui, c'était une chose nouvelle. Tel qu'un homme placé entre deux autres et qui, étendant les mains des deux côtés et saisissant les leurs, les ramènerait l'un à l'autre; tel le Christ a réuni l'Ancien et le Nouveau Testament, la nature divine et la nature humaine, ce qu'il était et ce que nous sommes. Voyez quel éclat a déjà répandu sur vous le premier aspect de cette cité. Elle a commencé par vous montrer son Roi dans votre nature même, comme un général au milieu de son armée. En effet, ce n'est pas là

d'ordinaire qu'un roi déploie l'appareil de sa dignité ; il y dépose souvent la pourpre et le diadème pour revêtir le costume d'un soldat. Il agit ainsi pour n'être pas reconnu dans la bataille et ne pas attirer sur lui tous les efforts des ennemis : quant à notre Roi, s'il ne veut pas qu'on le reconnaisse, c'est pour ne pas rendre la lutte impossible en frappant l'ennemi de terreur ; c'est aussi pour ne pas jeter les siens dans le trouble, désireux qu'il est de les sauver et non de les confondre. De là le nom qui lui fut donné dès le principe, Jésus. Ce nom de Jésus n'est pas d'origine grecque, il est hébreu et signifie Sauveur. Le Christ justifiera son nom en sauvant son peuple.

3. Quelle impulsion l'Evangéliste donne à son auditeur, en prononçant néanmoins des paroles ordinaires, mais en inspirant à tous par ces mêmes paroles des pensées qu'elles ne semblent pas renfermer ! Ce nom n'était pas inconnu chez les Juifs. S'il présageait des choses inattendues, la figure du moins avait précédé, de telle sorte que tout sujet de trouble se trouvait ainsi supprimé par avance. Jésus ou Josué, celui qui vint après Moïse, introduisit le peuple dans la terre de promission, comme l'histoire nous le rapporte. C'est la figure, mettez en face la vérité. Le premier conduit à la terre promise, le second conduit au ciel, à la possession des biens immuables ; l'un succède à Moïse, l'autre remplace la loi ; l'un est le guide du peuple, l'autre en est le roi. De peur que l'identité des noms ne causât néanmoins quelque erreur, l'auteur ajoute : « De Jésus, fils de David. » Le premier ne pouvait pas être le fils de David, il était même d'une autre tribu. On se demande pourquoi il appelle son Evangile le livre de la généalogie de Jésus-Christ, alors qu'il ne se borne pas à parler de la généalogie et qu'il embrasse toute l'économie de l'incarnation. C'est qu'au fond le point de départ du mystère est là, là le principe et la base de tous nos biens. C'est ainsi que Moïse appela son œuvre le livre du ciel et de la terre, bien qu'il n'y parle pas seulement de ce double objet et qu'il y parle aussi des choses intermédiaires ; l'Evangéliste prend également pour titre de son livre ce qui se présente d'abord dans le divin mystère. Ce qui frappe de stupeur, ce qui dépasse du premier coup toute espérance, c'est que Dieu se soit fait homme ; car, cela posé, tout suit d'une manière naturelle et logique.

Pourquoi ne nomme-t-il pas Abraham avant de nommer David ? Ce n'est pas, comme plusieurs le pensent, pour remonter du moins digne au plus digne ; dans ce cas il eût imité l'exemple de Luc, et c'est le contraire qu'il fait. Mais pourquoi nomme-t-il même David ? C'est parce qu'il vivait dans le souvenir de toute sa nation, puis à cause de la gloire qu'il avait acquise, et puis encore de l'époque de son existence, moins reculée que celle d'Abraham. Dieu, sans doute, avait promis à l'un comme à l'autre ; mais on ne parlait guère de la promesse faite au plus ancien, tandis que le nom de David était dans toutes les bouches, par la raison qu'on s'en trouvait plus rapproché. Les Juifs disaient eux-mêmes : « N'est-ce pas de la race de David et dans la petite ville de Bethléem, où David habitait, que le Christ doit naître ? » *Joan.*, VII, 42. Personne ne l'appelait fils d'Abraham, tout le monde le désignait sous le nom de fils de David. La mémoire de ce dernier était beaucoup plus vivante, je l'ai dit, parce qu'il était moins ancien, et de plus parce qu'il avait été roi. Il n'y avait pas jusqu'aux rois qui vinrent après lui et qui s'attirèrent la vénération publique, auxquels on n'applique son nom ; Dieu lui-même en donna l'exemple. Ezéchiel et d'autres prophètes annoncent que David reviendra, qu'il ressuscitera, ce qui certes ne doit pas s'entendre de la personne même de David, mais bien des imitateurs de sa vertu. Dieu dit à Ezéchias : « Je protégerai la ville à cause de moi, et à cause de David mon enfant. » IV *Reg.*, XIX, 34. Il avait dit à Salomon qu'il ne diviserait pas le royaume par égard pour David, tant que Salomon vivrait. La gloire de David était grande devant Dieu comme devant les hommes. Voilà donc pourquoi Matthieu commence par le nommer; puis il passe au nom du premier père de la race juive, estimant qu'il était inutile de remonter plus haut, en s'adressant à ce peuple. Tels étaient ses deux plus illustres personnages : l'un,

Gloire du roi David.



prophète et roi ; l'autre, patriarche et prophète.

Comment prouvez-vous, me dira-t-on, que le Christ soit né de David ? Le moyen d'établir cette origine puisque ce n'est pas d'un homme, mais d'une femme seulement qu'il est né, et du moment où la généalogie n'aboutit pas à la Vierge ? — Il y a là deux questions : Pourquoi ne fait-on pas la généalogie de sa mère, et pourquoi plutôt celle de Joseph, bien qu'il soit étranger à la naissance du Christ ? C'est une lacune, semble-t-il, et une superfluité. Sur quel point porterons-nous d'abord notre attention ? Etablissons que la Vierge descend réellement de David. Par quel témoignage le savons-nous ? Ecoutez Dieu lui-même donnant l'ordre à Gabriel de se rendre auprès « d'une vierge fiancée avec un homme nommé Joseph, de la maison et de la famille de David. » *Luc.*, I, 27. Que pourriez-vous désirer de plus clair ? La Vierge est de la maison et de la famille de David.

Deux questions sur la généalogie de Jésus-Christ.

4. Il en résulte que Joseph avait la même origine ; car les hommes ne pouvaient prendre une femme que dans la même tribu. Or, le patriarche Jacob avait prédit que le Messie naîtrait de la tribu de Juda : « Un roi ne manquera pas dans la tribu de Juda, il sortira toujours un chef de sa race, jusqu'à ce que vienne celui en qui les promesses doivent s'accomplir ; et celui-là sera l'attente des nations. » *Genes.*, XLIX, 10. — Cette prophétie montre bien sans doute que le Messie sera de la même tribu que David, mais non qu'il sera de la même famille. Est-ce qu'il n'existait pas d'autres familles que celle de David dans la tribu de Juda ? — Beaucoup certes ; et dès lors il pouvait arriver qu'il fût de la tribu de Juda sans être de la famille de David. C'est pour que vous ne puissiez pas le dire ni même le supposer, que l'Evangéliste déclare que le Christ était de la maison et de la famille de David. Si vous désirez avoir une autre preuve de cette vérité, elle ne nous fait pas défaut. La loi ne défendait pas seulement de prendre une femme dans une autre tribu ; elle défendait encore de la prendre dans une autre famille. Par conséquent, ces mots : « De la maison et de la famille de David, » ont la même portée, soit qu'on les fasse remonter à la Vierge, soit qu'on les applique à Joseph. Du moment, en effet, où celui-ci était de cette maison et de cette famille, sa femme en était également, puisqu'il n'avait pas pu la prendre ailleurs. — Et si Joseph avait transgressé la loi ? me direz-vous peut-être. — L'historien va au-devant de cette objection en déclarant que Joseph était un homme juste ; ce témoignage rendu à sa vertu ne vous permet pas de penser qu'il eût transgressé la loi.

Ce cœur généreux est tellement exempt de passions, qu'il ne veut pas même, sous le coup des apparences les moins équivoques, livrer sa femme au châtiment : aurait-il méconnu les prescriptions légales sous l'impulsion de la volupté ? Par sa philosophie il s'élevait plus haut que la loi ; car renvoyer sa femme et la renvoyer en secret, c'était montrer une sagesse que la loi ne prescrivait pas : comment en aurait-il donc violé les prescriptions quand rien ne l'y contraignait ? Ce que nous venons de dire établit d'une manière évidente que la Vierge était de la race de David. Disons maintenant pourquoi c'est la généalogie de Joseph, et non la sienne, qui nous est présentée. Quelle en est la cause ? C'est que chez les Juifs la loi ne voulait pas qu'on dressât la généalogie des femmes. Pour se conformer à cette disposition et ne pas paraître attaquer dès l'abord les institutions de son peuple ; pour indiquer néanmoins la famille de la Vierge, tout en taisant les noms de ses aïeux, l'historien sacré nous donne la généalogie de Joseph. S'il eût donné celle de sa femme, on l'eût accusé d'innover ; et, s'il eût gardé le silence sur la race de Joseph, nous ignorerions quels furent les ancêtres de la Vierge. C'est donc pour nous apprendre qui était Marie, à quelle famille elle appartenait, et pour respecter en même temps les lois anciennes, qu'il dresse la généalogie de Joseph et nous montre en lui un descendant de David. Il montre aussi par là que la Vierge a la même origine ; car, comme je l'ai déjà dit, il n'est pas possible d'admettre que ce juste eût pris une femme d'un autre sang. Il est une raison plus mystique pour laquelle les ancêtres de Marie sont passés sous silence ; mais il n'est pas à propos de la développer ici ; ce serait abuser de votre attention.

Mettons un terme à ce discours, et tâchons de bien retenir les explications données. Nous avons vu pourquoi David est mentionné le premier, pourquoi cet Evangile est appelé Livre de la généalogie, pourquoi encore « de Jésus-Christ ; » comment la généalogie est et n'est pas en même temps commune aux deux époux, de quelle manière il est établi que Marie descend de David, pour quel motif, enfin, on tait les noms de ses ancêtres, pour ne parler que de ceux de Joseph. Si vous conservez fidèlement cette instruction, vous augmenterez notre zèle pour la suite ; si vous l'oubliez, au contraire, et la laissez périr, vous brisez notre élan quand nous sommes à peine entrés dans la carrière. Ce n'est pas volontiers qu'un laboureur cultive la terre où la semence pourrit. Je vous en conjure donc, ruminez ces choses ; car un tel sujet de méditation doit produire dans notre âme de grands et salutaires effets. Avec de semblables pensées nous pouvons plaire à Dieu, nous éloignerons de nos lèvres les discours injurieux, les propos impurs et frivoles, nos entretiens seront dictés par la piété, et c'est une armure qui nous rendra terribles aux démons, nous obtiendrons la grâce divine avec plus d'abondance, l'œil de notre âme sera plus éclairé. Dieu nous a donné les yeux, la bouche, les oreilles, tous les membres de notre corps, pour que nous les employions à son service, pour que nous accomplissions son œuvre, tout en lui consacrant nos discours, pour que nous fassions perpétuellement remonter vers lui une hymne de louange et de reconnaissance, toutes choses qui feront régner la pureté dans nos cœurs. De même que notre corps est plus valide quand il jouit d'un air pur, de même notre âme nourrie par de tels exercices s'élève à une plus haute philosophie.

5. Ne savez-vous pas que les yeux de notre corps sont toujours larmoyants au milieu de la fumée, qu'ils s'améliorent et se fortifient dans un air limpide, parmi les ruisseaux et les jardins ? Tel est l'œil de notre âme : s'il se repose habituellement sur cette riche prairie de la parole sainte, il devient plus pur et plus pénétrant ; s'il est plongé dans la fumée des affaires temporelles, il ne cesse de pleurer, et ses larmes seront éternelles. En vérité, tout ce qui préoccupe l'homme n'est que de la fumée. Voilà pourquoi quelqu'un disait : « Mes jours se sont évanouis comme la fumée. » *Psalm.* CI, 4. Mais lui parlait de la brièveté de la vie et de la fragilité des choses humaines ; tandis que je ne fais pas seulement allusion à cela et que j'entends parler aussi du tumulte qu'elles entraînent. Rien n'affecte et ne trouble les yeux de l'âme comme le souci des intérêts temporels et le tourbillon des cupidités terrestres. C'est le bois qui alimente cette fumée. De même donc que le feu, quand il tombe sur une matière humide, exhale une abondante fumée ; de même la concupiscence, ce feu si vif et si dévorant, quand elle agit sur une âme détrempée et dissolue, produit aussi une fumée épaisse. La douce rosée de l'Esprit et son souffle rafraîchissant sont alors nécessaires pour éteindre le feu, dissiper la fumée, éclaircir et stimuler notre intelligence. Sans cela impossible, complétement impossible qu'elle s'élève vers le ciel, courbée qu'elle est sous le poids de tant de maux. Combien n'est-il pas cependant à désirer que nous puissions prendre cette direction ? Et encore ne le pourrons-nous pas, si le même Esprit ne nous donne des ailes. Ainsi donc, sans une âme dégagée, sans le secours de la grâce divine, nous ne saurions nous élever à cette hauteur ; et dès lors, privés que nous sommes de ce double secours, le contraire même ayant lieu pour nous, et notre âme étant accablée sous le poids des machinations diaboliques, comment pourrions-nous prendre notre essor ? Si nos pensées étaient mises dans la balance, pour mille talents de préoccupations humaines, nous ne trouverions pas cent deniers d'aspirations religieuses. Qu'ai-je dit ? Pas même dix oboles. N'est-ce pas une chose honteuse et tout à fait digne de pitié, qu'ayant un esclave nous l'utilisions le plus souvent d'une manière sérieuse, et que nous traitions avec moins de respect notre bouche à nous, un membre quelconque de notre corps, en les faisant servir au vice ou à la vanité ?

Plût à Dieu que ce fût à la vanité seule et qu'ils ne fussent qu'inutiles ; mais nous en faisons un usage nuisible et fatal. Si nos paroles

nous procuraient quelque avantage, elles seraient bien certainement agréables à Dieu. Au lieu de cela, dans tous nos discours nous paraissons obéir au diable, nous livrant à des plaisanteries dangereuses pour nous et pour les autres, ou bien proférant des malédictions ou des outrages, ou bien encore nous laissant aller à des jurements, à des mensonges, à des parjures, tantôt dans un accès de fureur, tantôt dans un accès de folle joie, et redisant alors des puérilités misérables que rien ne saurait excuser. Quel est celui d'entre vous, je vous le demande, qui serait en état de réciter un psaume ou tout autre passage des Livres saints, s'il en était prié? Nul sans doute. Et là ne s'arrête pas le mal : avec cette nonchalance pour les choses spirituelles, vous êtes pleins d'ardeur et de feu pour les choses diaboliques. Qu'on vous interroge, en effet, sur les chants que le diable inspire, sur des vers impudiques et lascifs; beaucoup les auront gravés dans leur mémoire et les répéteront avec bonheur. Qu'avez-vous à répondre à cette accusation? — Je ne suis pas un moine, me direz-vous, j'ai une femme et des enfants, je suis chargé du soin d'une maison. — Et voilà précisément ce qu'il y a de plus blâmable, ce qui achève de tout ruiner, cette conviction où vous êtes qu'aux moines seuls est dévolue l'étude des Livres saints, alors qu'elle leur est moins nécessaire qu'à vous. Ceux qui sont au milieu des dangers et qui reçoivent chaque jour de nouvelles blessures, ont éminemment besoin des remèdes propres à les guérir. La simple négligence n'est donc pas un mal aussi grand, de bien s'en faut, que cette disposition à regarder cet exercice comme inutile. De tels propos, c'est le diable qui les inspire.

Reproches adressés par l'orateur à ses auditeurs

La lecture de l'Evangile nous est nécessaire.

6. N'avez-vous pas entendu Paul disant que l'Ecriture tout entière a pour but de nous instruire et de nous corriger? Pour vous, s'il fallait toucher l'Evangile sans vous être lavé les mains, vous n'y consentiriez pas; et votre opinion est cependant que ce qu'il renferme n'est pas extrêmement nécessaire. Voilà pourquoi tout est bouleversé parmi nous. Voulez-vous savoir le bien que nous retirons des Ecritures, examinez-vous avec attention vous-même, et considérez ce que vous devenez sous l'influence des psaumes ou des chants profanes, quels sont vos sentiments dans l'église ou bien au théâtre; vous verrez alors à quel point cette âme-ci diffère de celle-là, quoiqu'elle soit au fond la même. C'est ce qui faisait dire à Paul : « Les entretiens pervers corrompent les bonnes mœurs. » I *Cor.*, XV, 33. Voilà pourquoi nous avons constamment besoin des hymnes qui viennent de l'Esprit saint. Après tout, c'est ce qui nous place au-dessus de la brute, alors que sous d'autres rapports nous lui sommes de beaucoup inférieurs. L'âme trouve là son aliment, sa parure, sa sécurité : par contre, refuser d'entendre cette parole, c'est la faim, c'est la décomposition. « Je leur enverrai, dit un prophète, non la faim du pain ni la soif de l'eau, mais la faim d'entendre la parole du Seigneur. » *Amos*, VIII, 11. Or, quoi de plus déplorable que d'attirer vous-même sur votre tête ce dont Dieu vous menace comme d'un châtiment; de soumettre ainsi votre âme à la faim la plus cruelle et de la réduire à la dernière infirmité? C'est par la parole qu'on la ruine, c'est par la parole qu'on la guérit. La parole l'exaspère et la calme tour à tour; une parole honteuse allume en elle le feu de la concupiscence, une parole chaste l'enflamme d'amour pour la pureté. Si le langage ordinaire a ce pouvoir, expliquez-moi votre dédain pour un langage inspiré. Si les conseils exercent par eux-mêmes une telle influence, à plus forte raison les conseils que l'Esprit saint anime de sa vertu. Une parole qui provient des divines Ecritures détruit la dureté de cœur avec plus de force que la flamme, et le dispose à tout bien. C'est de cette manière que Paul, trouvant les Corinthiens orgueilleux et obstinés, les ramenait à la modération et à la sagesse. En effet, ce dont ils auraient dû rougir et se confondre, ils en tiraient vanité; mais, quand ils eurent reçu la lettre de l'Apôtre, ils changèrent de sentiment; écoutez le témoignage qu'il leur rend lui-même en ces termes : « Voyez ce qu'a produit en vous cette tristesse selon Dieu, quelle sollicitude, quel soin de votre défense, quelle indignation pour le mal, quel zèle, quel châtiment. » II *Cor.*, VII, 11.

Domestiques, femmes, enfants, amis, que tous soient formés par nous à cette sage conduite; de nos ennemis faisons-nous des amis. Ainsi les hommes vraiment illustres, les grands serviteurs de Dieu sont eux-mêmes devenus meilleurs. David après sa chute se releva sous le coup d'une parole et donna l'exemple du plus admirable repentir. C'est également par la parole que les apôtres devinrent ce que nous savons et qu'ils ont ensuite gagné l'univers. — Mais où donc est le gain, me direz-vous, quand on écoute sans en venir à la pratique? — Ce n'est pas un gain médiocre de savoir écouter; car on se condamne soi-même, on gémit sur son état, et plus tard on pratiquera ce qu'on avait entendu. Pour celui qui ne sait pas même qu'il a péché, quand cessera-t-il d'offenser Dieu, quand blâmera-t-il sa conduite? Non, ne dédaignons pas l'audition des divines Ecritures. Ne cédons pas à cette pensée du démon qui nous empêche de voir le trésor pour nous empêcher par là-même de nous enrichir. Voilà le but qu'il se propose en nous disant que ce n'est rien d'entendre la loi divine; il craint qu'après avoir entendu nous n'ayons le désir de réaliser. Sachant donc que telle est sa perfide manœuvre, tenons-nous complétement en garde contre lui, de telle sorte qu'en nous couvrant de cette armure, nous soyons à l'abri de ses coups et le frappions à la tête. Portant alors les glorieux insignes de la victoire, nous obtiendrons les biens à venir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE III.

« Livre de la généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham. »

1. Voici la troisième dissertation, et nous n'en avons pas encore fini avec le préambule. J'avais donc raison de vous prévenir que nous rencontrerions là les pensées les plus profondes. Courage cependant et disons aujourd'hui ce qui reste. Quelle est la question qui s'offre à nous? Celle-ci : pourquoi faire la généalogie de Joseph, quand celui-ci n'est pas le père du Christ? Nous avons déjà donné une solution; mais il importe d'en donner une autre, plus mystique et plus merveilleuse que celle-là. Quelle est cette nouvelle explication? Dieu ne voulait pas que les Juifs connussent à l'époque même de la naissance du Christ, qu'il était né d'une vierge. Ne vous étonnez pas trop de ce que je vous dis, bien que cela vous paraisse étrange. Cette réponse n'est pas de moi; je la tiens de nos pères, de ces hommes éminents et dignes de toute vénération. Si lui-même parlait au commencement avec une certaine obscurité, se nommant le Fils de l'homme et ne manifestant pas en toute occasion qu'il était l'égal du Père, faut-il tant vous étonner qu'il ait voulu jeter un voile sur cette vérité par une admirable disposition de sa providence? — Quelle est cette disposition admirable? — me direz-vous. — Elle consistait à protéger la Vierge en la mettant à l'abri de tout odieux soupçon. En effet, si les Juifs avaient appris d'abord ce mystère, nul doute qu'ils ne l'eusssent mal interprété pour se donner le droit de condamner et de lapider la Vierge comme adultère. S'ils avaient montré tant de fureur dans de nombreuses circonstances qui nous sont rapportées par l'Ancien Testament; s'ils traitaient le Christ de démoniaque quand il chassait les démons, et le déclaraient l'ennemi de Dieu parce qu'il guérissait un malade le jour du sabbat, bien que le repos de ce jour eût plus d'une fois été violé, que n'auraient-ils pas dit en apprenant un tel mystère?

Pourquoi faire la généalogie de saint Joseph et non celle de la sainte Vierge?

L'histoire tout entière du genre humain aurait milité pour eux, vu qu'il n'était jamais rien arrivé de semblable. Ils s'obstinaient à appeler Jésus le fils de Joseph, alors même qu'il avait accompli tant de miracles : comment auraient-ils cru qu'il était né d'une vierge avant que ces miracles fussent accomplis? Voilà pourquoi la généalogie telle que nous l'avons, voilà pourquoi le mariage de Joseph avec la Vierge. Mais Joseph lui-même, tout admirablement juste qu'il était, eut besoin de beaucoup de preuves pour accepter ce qui venait d'avoir lieu; il fallut qu'une

vision confirmât le témoignage des prophètes : comment les Juifs, ces hommes pervers et corrompus, si disposés d'ailleurs à lutter contre le Christ, auraient-ils admis cette croyance? Dans quel trouble ne les aurait pas jetés ce fait étrange, inouï, sans précédent dans l'histoire de leur nation? Pour celui qui eût reconnu le Christ comme le Fils de Dieu, ce point spécial n'aurait présenté aucune difficulté; mais à ceux qui le regardaient comme un séducteur et comme un ennemi de Dieu, ne devaient-ils pas plutôt y trouver un sujet de scandale et l'occasion de supposer le mal? C'est pour cela que les apôtres se taisent d'abord sur ce mystère, et parlent souvent de préférence sur la résurrection, parce qu'il en existait des exemples dans les temps anciens, bien que les résurrections antérieures ne fussent pas de même nature que celle-ci. Ce n'est que par degrés et rarement qu'ils insinuent le mode de sa naissance. Sa mère elle-même n'ose pas le proclamer; car voyez ce qu'elle dit à son enfant : « Votre père et moi nous étions à vous chercher. » *Luc*, II, 48. Ajoutez que, si l'on avait soupçonné cette naissance, on ne l'aurait pas tenu dès lors pour le fils de David; et de cette première conséquence en seraient résultées d'autres. Aussi les anges n'en parlent-ils pas non plus, si ce n'est à Marie et à Joseph; quand ils vont annoncer aux pasteurs la bonne nouvelle, ils gardent le silence sur ce point. D'où vient qu'après avoir nommé Abraham, Isaac son fils, et Jacob le fils d'Isaac, sans mentionner le frère de Jacob, l'Evangéliste mentionne les frères de Juda, lorsqu'il en vient à celui-ci?

2. Plusieurs disent que c'est à cause des mœurs dépravées d'Esaü et des autres passés sous silence. Ce n'est pas mon opinion; car, s'il en était ainsi, comment aurait-il mentionné les femmes qu'il va nommer? Du reste, la gloire du Christ ressort des contrastes et consiste à cet égard dans la bassesse de ses aïeux plutôt que dans leur élévation; la plus grande gloire de l'homme éminent, c'est de savoir beaucoup s'abaisser. Pourquoi donc ce silence? Parce que les hommes dont il s'agit n'avaient rien de commun avec la race des Israélites; tels étaient les Sarrasins, les Ismaélites, les Arabes et tous leurs descendants. Les passant donc sous silence, l'historien s'occupe uniquement des pères de Joseph et de la nation juive. C'est pour cela qu'il dit : « Jacob engendra Juda et ses frères. » Ainsi se trouve désigné le peuple tout entier des Juifs. « Or, Juda engendra de Thamar Pharès et Zara. » Que faites-vous là, ô homme? à quoi bon nous rapporter l'histoire d'un crime? — Assurément, si nous avions à retracer l'origine d'un simple mortel, nous tairions cette circonstance, et nous aurions raison de la taire; mais, dans la généalogie d'un Dieu fait homme, loin de la cacher, il faut la proclamer d'une voix éclatante, afin de mieux faire ressortir la providence de Dieu et son pouvoir. Car enfin il est venu, non pour éviter nos opprobres, mais pour nous en délivrer en les prenant sur lui. Nous admirons moins sa mort que sa croix, bien que ce ne soit là qu'un gibet infâme, par la raison qu'il nous témoigne d'autant plus son amour qu'il s'abaisse davantage. Ainsi devons-nous raisonner de sa généalogie : ce n'est pas seulement de ce qu'il a revêtu notre chair et s'est fait homme, qu'il est juste de l'admirer; c'est encore et surtout de ce qu'il a daigné naître de tels aïeux, ne reculant devant aucune de nos humiliations. Au début même de sa généalogie, il proclame qu'il ne rougit pas de nos misères, nous enseignant par là que notre honte n'est pas dans les prévarications de nos pères, et qu'il ne faut ambitionner qu'une gloire, celle qui gît dans la pratique de la vertu.

L'homme vertueux, aurait-il un étranger pour père, et pour mère une femme perdue, ou flétrie d'un autre façon quelconque, n'en aura rien à souffrir. Si le fornicateur lui-même, quand il revient à de meilleurs sentiments, n'a plus à rougir de sa vie passée, à plus forte raison l'homme juste ne saurait être accablé sous le déshonneur d'une mère ou la perversité de ses aïeux. En agissant de la sorte, il ne se proposait pas seulement notre éducation, il voulait aussi confondre l'arrogance des Juifs. Comme ils avaient sans cesse le nom d'Abraham à la bouche, sans avoir aucun souci de la véritable vertu, persuadés que la justice de leurs pères les justi-



fiait assez, il leur montre dès le commencement que la vraie gloire ne vient nullement de là, qu'elle est toute dans les bonnes œuvres qu'on accomplit soi-même. Ceci prouve de plus que tous les hommes sont sujets au péché, sans en excepter ceux qui sont devenus la tige d'un peuple. Voilà le patriarche dont les Juifs tirent leur nom qui nous est présenté comme coupable d'un grave péché, puisque Thamar y figure lui reprochant en quelque sorte sa fornication. Voilà David qui devient le père de Salomon par un adultère. Or, si la loi n'a pas été respectée par ces hommes supérieurs, beaucoup moins le sera-t-elle par les petits; et cette violation universelle de la loi, la généralité du désordre, prouve la nécessité de la venue du Christ. Vous comprenez maintenant pourquoi l'Evangéliste mentionne les douze patriarches et rabaisse ainsi l'orgueil que les Juifs concevaient de leur noble origine. Plusieurs de ces patriarches étaient nés d'une servante, et la différence de condition entre les mères n'en avait fait aucune entre les enfants; tous étaient patriarches et chefs de tribu. C'était la figure anticipée des prérogatives de l'Eglise, un premier trait de la seule noblesse qui puisse avoir lieu parmi nous. En effet, que vous soyez esclave ou libre, vous n'avez rien de plus, rien de moins; il n'est qu'une chose à désirer, les sentiments et les dispositions de l'âme.

3. Après ce que nous avons dit, il reste encore à donner une autre raison de cette contexture de la généalogie; ce n'est pas même sans motif que le nom de Zara est ajouté à celui de Pharès. Il semblait inutile qu'après avoir donné le nom de ce dernier, qui compte parmi les ancêtres du Christ, on donnât encore celui du premier. Pourquoi donc en est-il fait mention? Comme Thamar était sur le point de donner le jour à ses deux enfants, une main de Zara se montra d'abord, et la sage-femme, à cette vue, pour constater qu'il était le premier, noua un ruban rouge à cette main, que l'enfant retira aussitôt; cela fait, Pharès naquit, et puis Zara. La sage-femme alors prononça cette parole : « Pourquoi as-tu fait la rupture? » *Genes.*, XXXVIII, 29. Cherchons le sens de ces mystères. Assurément ce n'est pas sans motif que de semblables détails sont consignés dans l'Ecriture; car il ne convient pas à la dignité de l'histoire de rapporter ce qu'une sage-femme a dit, ni même de nous apprendre que l'un des enfants avait d'abord montré la main et n'était ensuite né que le second. Que signifie donc ce mystère? Le nom même du premier-né répond avant tout à cette question; Pharès veut dire rupture, déchirement. Puis le fait même nous laisse entrevoir un dessein spécial; il n'est pas dans l'ordre de la nature, en effet, qu'un enfant retire la main après l'avoir montrée et lorsqu'elle a été liée : ni la raison, ni la nature ne peuvent l'expliquer. Qu'un enfant naisse alors qu'un autre a déjà montré la main, c'est ce qui n'est pas absolument impossible; mais que l'un retire la main pour livrer passage à l'autre, c'est ce qui n'est pas dans l'ordre naturel. C'est donc la puissance divine qui intervenait dans une semblable disposition, et qui voulait en cela nous donner quelque image de l'avenir.

Que disent là-dessus les sages qui expliquent ces sortes d'énigmes? Que ces deux enfants étaient la figure de deux peuples. Or, pour vous montrer que le second de ces peuples avait apparu avant le premier, l'un des enfants montre la main sans se produire entièrement lui-même, il la retire ensuite, et ce n'est que lorsque son frère s'est montré tout entier, qu'il se montre de même à son tour. Voilà ce qui s'est aussi réalisé dans les deux peuples. L'Eglise avait pour ainsi dire brillé d'un premier éclat à l'époque d'Abraham; puis elle disparut tout à coup, et le peuple juif vint avec les institutions légales; et c'est dans la suite seulement que le nouveau peuple vint avec ses lois. De là cette parole de la sage-femme : « Pourquoi la haie a-t-elle été rompue à cause de toi? » La liberté première avait été circonscrite par la loi. C'est l'usage constant de l'Ecriture d'appeler la loi une haie. Ainsi le Roi-prophète dit : « Vous avez enlevé la haie, et la vigne est pillée par tous ceux qui suivent ce chemin. » *Psalm.* LXXIX, 13. Isaïe dit également : « Je l'ai entourée d'une haie. » *Isa.*, V, 2. Enfin, voici comment Paul s'exprime : « Il a renversé le mur de séparation. » *Ephes.*, II, 14.

4. D'autres appliquent au peuple nouveau cette même parole : « Pourquoi la haie a-t-elle été rompue à cause de toi? » Et dans le fait, son avénement a détruit l'ancienne loi. Le généalogiste avait donc son but, vous le voyez, en révélant l'histoire de Juda. Le but est le même quand il mentionne Ruth et Rahab, celle-là une étrangère, celle-ci une courtisane ; c'est toujours dans le but de nous montrer que le Christ est venu pour mettre fin à tous nos maux, qu'il est venu comme médecin et non comme juge. De même que ces hommes épousèrent des femmes perdues, de même Dieu s'est uni une nature qui était tombée dans la fornication ; et ce crime, la synagogue l'avait commis, selon le témoignage des prophètes. Mais la synagogue fut ingrate envers son époux ; tandis que l'Eglise, une fois délivrée des maux qu'elle avait puisés dans son origine, lui demeura fidèlement attachée. Remarquez les traits de ressemblance qui existent entre Ruth et l'Eglise chrétienne. Ruth était étrangère et réduite à la dernière pauvreté; en la voyant, toutefois, Booz ne méprisa ni la pauvreté ni la basse extraction de cette femme : ainsi le Christ adopta l'Eglise et l'embrassa, bien qu'elle fût étrangère et dénuée de toute sorte de biens. Ruth n'obtint l'honneur de cette alliance qu'après avoir quitté son père, sa maison, sa famille, sa patrie, toute sa parenté : c'est également en renonçant aux mœurs de ses pères que l'Eglise a gagné l'amour du céleste Epoux. Le Prophète déclare cette vérité sous forme de conseil : « Oublie ton peuple et la maison de ton père, et le Roi aimera ta beauté. » *Psalm.* XLIV, 11-12. Voilà ce que Ruth avait fait ; aussi fut-elle la mère des rois, comme le sera plus tard l'Eglise : c'est d'elle que David tire son origine.

En dressant donc sa généalogie, en produisant à leurs yeux de telles femmes, l'Evangéliste veut les couvrir de confusion et les guérir de leur orgueil. La dernière que nous avons nommée était donc l'aïeule de David, et ce roi n'en rougissait nullement. Non, je le répète, ce n'est pas d'après les vertus ou les vices des aïeux qu'on est vertueux ou méchant, digne de gloire ou de honte. Disons mieux, celui-là brille d'une gloire plus pure qui pratique le bien quoique étant né d'une race impure. Que personne donc ne se glorifie de sa naissance, à la vue des ancêtres du Sauveur ; que chacun repousse toute pensée superbe et ne cherche sa gloire que dans ses propres vertus ; mais encore non, ce n'est pas même là qu'il faut la chercher. En agissant ainsi, le Pharisien tomba bien au-dessous du Publicain. Voulez-vous accomplir une grande œuvre, n'ayez aucune prétention, et la grande œuvre est accomplie ; croyez n'avoir rien fait, et rien ne manque à votre œuvre. Quand nous sommes pécheurs, la simple conviction que nous le sommes nous justifie, comme fut justifié ce publicain : combien plus cette conviction sera-t-elle efficace si nous l'avons quand nous sommes justes? Si l'humilité fait du pécheur un juste, bien que ce ne soit pas là l'humilité proprement dite, mais plutôt le simple aveu de ce qu'on est, si cet aveu donc produit un tel bien sur le pécheur, que ne produira pas sur le juste la véritable humilité? Ne perdez pas le fruit de vos peines, ne stérilisez pas vos sueurs, ne rendez pas inutiles les courses que vous avez noblement fournies, tous les labeurs de votre vie passée. Le Seigneur connaît vos bonnes œuvres beaucoup mieux que vous ne les connaissez vous-mêmes. N'auriez-vous fait que donner un verre d'eau froide, c'est une action qu'il ne dédaignera pas ; l'aumône d'une obole, un soupir du cœur, il accueille tout avec bienveillance, il se souvient de tout, il récompense tout de la manière la plus généreuse. Pourquoi recherchez-vous et ne cessez-vous d'étaler vos propres mérites? Ignorez-vous que, vous louant ainsi vous-même, vous ne serez pas loué par Dieu ; tandis que, si vous reconnaissez votre misère, il vous proclamera pour toujours heureux à la face du monde entier? Il ne veut pas que vos mérites soient dépréciés. Que dis-je? Au lieu de déprécier vos mérites, il a recours à tous les moyens pour que les plus légers vous méritent une couronne, il va cherchant partout un prétexte en quelque sorte pour vous délivrer de la géhenne.

Ce n'est pas d'après les vertus ou les vices des aïeux qu'on est vertueux ou méchant.

5. Vous le savez, n'auriez-vous travaillé qu'à la onzième heure du jour, il vous accordera



toute la récompense. « N'auriez-vous plus aucun espoir de salut, dit-il par un prophète, que je vous sauverai à cause de moi, afin que mon nom ne soit pas blasphémé. » *Ezech.*, XXXVI, 22-32. Il s'empare d'un gémissement ou d'une larme pour avoir une occasion de vous sauver. Ne nous élevons donc pas, je le répète, déclarons-nous des serviteurs inutiles, pour que nos services soient exaltés par lui. Du moment où vous faites votre éloge, l'eussiez-vous mérité, vous devenez un être inutile; si vous reconnaissez au contraire votre propre inutilité, vous devenez par là même utile, quelque blâmable que vous ayez été jusque-là. Il faut donc savoir oublier ses bonnes œuvres. — Et comment est-il possible, me dira-t-on, d'ignorer ce qu'on sait? — Que me dites-vous? Vous outragez sans cesse le Seigneur, vous vivez dans le rire et les délices, sans penser que vous êtes pécheur, laissant tout dans l'oubli; et vous ne pouvez pas oublier aussi les bonnes œuvres? L'aiguillon de la crainte est cependant le plus fort. En nous, c'est le contraire, quoique tombant chaque jour dans le mal, nous n'y songeons pas; mais, s'il nous arrive de faire une légère aumône, c'est une pensée que nous retournons dans tous les sens, chose qui flétrit notre intelligence et qui ruine le bien que nous aurions acquis. En effet, le plus sûr moyen de conserver le trésor des bonnes œuvres, c'est d'en perdre le souvenir. Quand nous étalons nos riches vêtements et notre or sur la place publique, nous appelons en quelque sorte les embûches et le danger; tandis que si nous les tenions cachés dans notre maison, nous les conservions en sûreté. Il en est ainsi de nos bonnes œuvres : si nous les repassons constamment dans notre mémoire, nous provoquons la colère du Seigneur, nous fournissons des armes à notre ennemi, nous appelons le vol; si tous les ignorent, excepté celui-là seul qui doit les savoir, nous n'avons plus rien à craindre. Ne les remuez donc pas ainsi, de peur qu'on ne vous les dérobe, et que vous n'ayez le sort du Pharisien qui en parlait avec tant de jactance : le diable les lui ravit, bien qu'il les rappelât avec actions de grâces et qu'il rapportât tout à Dieu. Mais cela ne lui suffit pas; on ne rend pas des actions de grâces en outrageant son prochain, en se glorifiant soi-même, en s'élevant avec arrogance contre les pécheurs.

Si vous témoignez à Dieu votre reconnaissance, bornez-vous à ce témoignage, ne revenez pas sur les hommes, ne vous occupez pas de les juger; ce n'est pas là de la reconnaissance. Voulez-vous savoir comment s'exprime un tel sentiment, écoutez les trois jeunes Hébreux de Babylone : « Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité; vous êtes juste, Seigneur, dans tout ce que vous nous avez fait, tout est le résultat d'un jugement équitable. » *Dan.*, III, 27-31. Avouer ses propres péchés, c'est en réalité rendre grâces à Dieu, puisqu'on déclare ainsi qu'on a contracté d'innombrables dettes et qu'on ne refuse pas de subir la peine méritée. Oui, voilà l'hymne de la reconnaissance. Gardons-nous donc bien de parler à notre louange; c'est une chose qui nous rend odieux aux hommes et qui nous attire l'exécration de Dieu. Plus nous aurons accompli de grandes œuvres, moins nous devons en parler. Ce silence nous méritera la plus grande gloire aux yeux des hommes, aussi bien qu'aux yeux du Seigneur; et ce n'est pas seulement la gloire que Dieu nous accordera, c'est encore une magnifique récompense. Voulez-vous l'obtenir cette récompense? Ne l'exigez pas. N'attribuez votre salut qu'à la grâce, et Dieu se déclarera votre débiteur, non-seulement à cause de vos bonnes œuvres, mais à cause de votre reconnaissance même. Quand nous faisons le bien, nous le constituons notre débiteur pour le bien seul que nous faisons; mais, quand nous estimons que nos œuvres ne sont rien, c'est par cette disposition de notre âme que nous l'obligeons à notre égard, et beaucoup plus fortement encore; si bien qu'un tel sentiment l'emporte même sur les bonnes œuvres. J'ajoute que celles-ci ne pourront jamais sans cela passer pour vraiment grandes. Et nous-mêmes n'estimons-nous pas surtout nos serviteurs, lorsqu'en montrant un zèle constant et dévoué ils se regardent comme n'ayant rien fait d'extraordinaire?

Gardons-nous de parler à notre louange.

6. Ainsi donc, voulez-vous que vos bonnes

œuvres deviennent réellement grandes, ne les estimez pas telles; elles le seront alors. Le centurion disait : « Je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison; » *Matth.*, VIII, 8; et c'est pour cela qu'il en fut digne et qu'il se montra supérieur à tous les Juifs. Paul dit également : « Je ne suis pas digne de porter le nom d'apôtre. » I *Cor.*, XV, 9. Aussi dépassa-t-il tous les autres. Jean avait dit : « Je ne suis pas digne de dénouer le cordon de sa chaussure. » *Matth.*, III, 11 ; *Marc.*, I, 7. Voilà pourquoi il fut l'ami de l'Epoux, et cette main qu'il jugeait indigne de toucher à sa chaussure, il la porta sur la tête du Christ et par son ordre. Pierre dit enfin : « Eloignez-vous de moi, parce que je suis un homme pécheur. » *Luc*, V, 8. Et c'est là-dessus qu'il devint le fondement de l'Eglise. Rien ne plaît à Dieu comme ce sentiment qui nous porte à nous ranger parmi les derniers coupables. C'est même là le principe de toute philosophie. Un homme humble et contrit ne se laissera pas emporter par la vaine gloire, ni par la colère, ni par l'envie à l'égard du prochain, ni par aucune autre passion; impossible de lever bien haut une main meurtrie et brisée, quelques efforts que nous fassions. Si nous brisons donc notre âme par la contrition, mille pensées superbes tenteraient vainement de l'enfler, elle ne sortira pas de cet abaissement salutaire. Quand nous déplorons des malheurs temporels, nous chassons par là même toutes les maladies spirituelles : à plus forte raison celui qui pleure sur ses péchés jouira-t-il des avantages de la philosophie. — Mais qui pourra, me direz-vous, briser ainsi son propre cœur? — Ecoutez David, qui dut principalement sa gloire à la pénitence, et voyez quel fut son brisement intérieur. Après avoir accompli tant d'actions éclatantes, sur le point de perdre sa patrie, sa maison, la vie elle-même, sous le coup du malheur, voyant un vil et méprisable soldat qui venait l'accabler d'injures, non-seulement il ne lui répond pas, mais encore il arrête un de ses généraux prêt à frapper le coupable, en lui disant : « Laisse-le, c'est une mission dont le Seigneur l'a chargé. » II *Reg.*, XVI, 11. Les prêtres lui demandant la permission de transporter l'arche à sa suite, il n'y consentit pas; et voici ce qu'il dit alors : « Laissez l'arche dans la cité de Dieu, qu'elle reste à sa place. Si je trouve grâce devant le Seigneur et s'il me délivre des maux présents, je reverrai ce monument de notre gloire; mais, s'il me dit : Je ne veux plus de toi, je suis dans ses mains, qu'il me traite selon son bon plaisir. » *Ibid.*, XV, 25-26.

L'humilité est le principe de toute philosophie.

Et la manière dont il s'était conduit envers Saül, non une ou deux fois, mais dans un grand nombre de circonstances, quelle sublime philosophie ne fait-elle pas éclater en lui? Cela dépasse l'ancienne loi et se rapproche beaucoup des préceptes apostoliques. Il se soumettait en tout à la volonté de Dieu, sans jamais récriminer contre les événements, n'ayant à cœur qu'une chose, d'obéir sans cesse à ses lois. Après qu'il s'est illustré par tant de bonnes œuvres, il voit un usurpateur, parricide et fratricide à la fois, s'emparer de son trône avec autant de frénésie que d'insolence; et il ne lui résiste pas. — Si c'est la volonté de Dieu, dit-il, que je sois exilé, errant et fugitif, et qu'un tel homme soit dans les honneurs, je m'y résigne, je l'accepte volontiers, je rends même grâces des maux sans nombre que le Ciel m'envoie. — Qu'il est loin de ces esprits inquiets et sans pudeur qui, n'ayant pas fait la moindre de ses bonnes œuvres, dès qu'ils voient quelqu'un dans la prospérité, s'ils éprouvent eux-mêmes quelque légère disgrâce, achèvent de se perdre en ne cessant de blasphémer! David, au contraire, montra toujours une parfaite modération. C'est ce qui faisait dire à Dieu : « J'ai trouvé David, le fils de Jessé, un homme selon mon cœur. » *Psalm.* LXXXVIII, 4-21. Ayons une âme semblable à celle-là, supportons avec patience tout ce que nous aurons à souffrir, et, comme prélude du royaume, nous posséderons ici-bas les précieux avantages de l'humilité. Le Sauveur a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. » *Matth.*, XI, 29. Voulons-nous donc posséder le repos dans ce monde et dans l'autre, implantons dans nos âmes la vertu d'humilité, mère de tous les biens. Nous pourrons ainsi traverser sans orage l'océan de la vie

et naviguer vers le port de l'éternelle paix, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

« Donc toutes les générations d'Abraham à David, sont au nombre de quatorze; de David à la transmigration de Babylone, quatorze générations; et de la transmigration de Babylone au Christ, quatorze générations. »

1. L'Evangéliste divise en trois le nombre total des générations, afin de nous montrer que les changements survenus dans la république juive n'avaient pas rendu ce peuple meilleur, et qu'il était demeuré dans les mêmes désordres en passant du gouvernement aristocratique à la royauté, ou bien à l'oligarchie; qu'il avait témoigné le même oubli de la vertu sous les juges, les prêtres ou les rois. Mais comment se fait-il que trois rois soient omis dans la deuxième série, et que dans la troisième, après avoir seulement énuméré douze générations, on affirme qu'il y en a quatorze? Je vous laisse le soin de résoudre la première question; il ne faut pas que je réponde à tout, de peur d'abuser de votre attention; je me borne à résoudre la seconde. Mon opinion est que le temps de la captivité compte là pour une génération, et que le Christ lui-même en représente une autre, si bien qu'il soit en tout semblable à nous. C'est à bon droit certes qu'il est fait mention de la captivité ; car cela nous prouve qu'elle ne ramena pas les Juifs dans les voies de la sagesse, et que la venue du Sauveur était absolument nécessaire. — Mais pourquoi Marc, me direz-vous, ne fait-il pas la même chose, ne donne-t-il pas la généalogie de Jésus, et rapporte-t-il tout en abrégé? — Pour moi, je suppose que Matthieu fut le premier qui mit la main à l'œuvre, que dès lors il dresse avec soin la généalogie et détermine les points essentiels; que Marc venant après lui résume simplement les choses, comme revenant sur ce qui était dit et connu. — Mais, dans ce cas, pourquoi Luc fait-il aussi sa généalogie et l'établit-il dans tous les détails? — Comme Matthieu l'avait précédé dans la voie, il semble avoir voulu pousser plus loin, développer la doctrine que nous avions déjà reçue. Du reste chacun des deux disciples imite son maître : Luc imite Paul, dont la parole coule à pleins bords comme un grand fleuve; Marc retrace la sobriété de Pierre.

Pourquoi Matthieu ne commence-t-il pas à la façon des prophètes : « Vision que j'ai vue, » ou bien : « Parole qui s'est fait entendre à moi ? » C'est qu'il s'adressait à des âmes bien disposées, pleines d'ardeur et de zèle. Les miracles opérés criaient déjà bien haut, et son Evangile était reçu par des cœurs entièrement fidèles. Du temps des prophètes, la parole doctrinale n'était pas appuyée par de si grands miracles, les faux prophètes pullulaient et le peuple juif les écoutait de préférence. Voilà pourquoi cette solennité dans le début était autrefois nécessaire. Si des prodiges avaient lieu de temps en temps, c'était à cause des barbares, pour augmenter le nombre des prosélytes, et pour manifester aussi la puissance de Dieu, de peur que les ennemis du peuple, quand ils avaient prévalu, n'eussent le droit de penser qu'ils devaient la victoire au pouvoir de leurs divinités. C'est là ce qui nous explique les faits arrivés en Egypte, d'où le peuple sortit comme une masse confuse et compacte ; puis ce qui se produisit plus tard à Babylone, soit par rapport à la fournaise, soit à l'occasion des songes. Lorsque les prodiges se multipliaient dans le désert, après que le peuple eut conquis son indépendance, c'était comme dans les destinées du peuple chrétien : quand nous sortions des ténèbres de l'erreur, beaucoup de miracles se sont opérés; après cela, une fois que la vraie religion eut germé partout, les miracles ne furent pas aussi nombreux. Quand l'ancien peuple fut sorti du désert, s'il y eut encore des prodiges, ce ne fut qu'à de rares intervalles : ainsi, lorsque le soleil s'arrêta dans sa course, et plus tard lorsqu'il revint en arrière. Quelques rares prodiges ont également lieu dans la suite des âges chrétiens : de nos jours même, sous Julien, cet empereur qui surpassa tous les autres en impiété, il en est arrivé plusieurs et des plus étonnants. Les Juifs ayant

Prodiges opérés sous Julien l'Apostat.

entrepris de rebâtir le temple de Jérusalem, le feu jaillissant des fondements dispersa les ouvriers. Lorsque ce même Julien, dans son ivresse impie, eut profané les vases sacrés, la vengeance divine éclata sur son questeur et sur son oncle, qui portait le même nom que lui : le premier périt dévoré par les vers ; le second vit ses entrailles sortir de son corps. Comme il offrait des sacrifices aux idoles, les fontaines tarirent, et la famine qui désola les cités sous son règne était encore un miracle éclatant.

2. C'est ainsi que Dieu se manifeste quelquefois : quand le mal déborde, quand il voit les siens opprimés et ses ennemis s'abandonner à l'ivresse de la tyrannie, il fait alors éclater sa puissance. Telle fut sa conduite à l'égard des Juifs dans l'empire des Perses. Vous voyez d'après cela que ce n'est pas au hasard et sans raison que l'Evangéliste divise en trois séries les ancêtres du Christ. Examinez maintenant où chacune commence et finit : d'Abraham à David ; de David à la transmigration de Babylone ; de la transmigration de Babylone au Christ. Abraham et David occupent la tête des deux premières séries ; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient de nouveau mentionnés l'un et l'autre dans la récapitulation ; car, je l'ai déjà dit, c'est à ces deux saints que les promesses avaient été faites. — Du moment où l'historien rappelle la transmigration de Babylone, pourquoi n'a-t-il pas aussi rappelé la descente en Egypte ? — C'est que les Juifs ne redoutaient plus les premiers, tandis que les seconds étaient toujours pour eux un sujet de terreur ; l'un de ces événements était très-ancien, et l'autre de date assez récente ; celui-là n'était pas un châtiment proprement dit, celui-ci n'avait eu lieu qu'en punition de leurs crimes. Si l'on voulait se jeter dans l'interprétation des noms, on trouverait là d'amples théories à développer, qui contribueraient à l'intelligence du Nouveau Testament. Tels sont, par exemple, les noms d'Abraham, de Jacob, de Salomon, de Zorobabel : ils ont une signification que les faits ont confirmée. Mais, pour ne pas vous fatiguer par de trop longues digressions, laissons cela de côté, venons-en à des choses plus essentielles. Après avoir nommé tous les ancêtres de Joseph, et Joseph lui-même en dernier lieu, l'historien ajoute : « Joseph, époux de Marie, » montrant par là que c'est bien à cause d'elle qu'il a dressé la généalogie. Puis, de peur que cette expression ne vous donnât à penser que le Christ est né selon la loi commune, voyez comme il corrige cette erreur. — Il s'agit là d'un mari, semble-t-il nous dire, il s'agit là d'une mère ; vous avez entendu le nom donné à l'enfant ; écoutez donc aussi quel est le mode de génération : « Or, telle était la génération de Jésus-Christ. » — De quelle génération me parlez-vous ? je vous le demande. Ne venez-vous pas de me nommer ses pères ? — J'ai cependant à vous dire encore le mode de sa génération. — Remarquez-vous comme il stimule l'auditeur ?

Il va dire une chose sans exemple ; il annonce donc qu'il en expliquera le mode. Et voyez l'admirable liaison du discours ; il n'en vient pas immédiatement à la génération ; il nous apprend d'abord quel est le nombre des anneaux qui rattachent Abraham à David, et David à la transmigration de Babylone, reportant ainsi l'auditeur attentif sur l'étendue des temps écoulés, et nous faisant voir en outre par là que le Christ est bien celui que les prophètes ont proclamé. Quand vous aurez compté les générations et compris par le temps même qu'il est le vrai Messie, vous accepterez plus facilement le merveilleux de sa naissance. C'est une grande chose qu'il allait exposer, je le répète, la maternité d'une Vierge ; avant donc de computer le temps, il jette un voile sur sa parole, en désignant Joseph comme l'époux de Marie ; bien plus, il divise la généalogie, il détermine ensuite les âges, nous avertissant de la sorte que le Christ est celui dont le patriarche Jacob fixe l'avénement à l'époque où les princes manqueront dans Juda, celui que le prophète Daniel annonçait comme devant paraître après un nombre considérable de semaines d'années. On n'a qu'à faire le calcul d'après le nombre des semaines que l'ange révèle à Daniel, et l'on verra que les années qui s'écoulent entre la reconstruction de la ville et la venue du Christ concordent parfaitement avec ce nombre. Com-

ment donc est-il né ? « Alors que Marie sa mère était engagée dans les liens du mariage. » Il ne la désigne pas par sa qualité de vierge, mais bien par celle de mère, afin d'être plus facilement compris. Or, après qu'il a semblé préparer les esprits à recevoir la communication d'un événement ordinaire, et qu'il les a retenus dans cette pensée, voilà que tout à coup il les frappe en ajoutant une chose inouie. « Avant qu'ils fussent ensemble, il se trouva qu'elle avait conçu du Saint-Esprit. » Il ne dit pas : Avant qu'elle eût été conduite dans la maison de l'époux ; elle y était déjà. C'était l'usage dans ces anciens temps d'assigner une telle demeure aux épouses ; on peut même voir de nos jours quelque chose de semblable. Les gendres de Loth habitaient avec lui. Marie demeurait donc dans la maison de Joseph.

3. Mais comment la merveilleuse conception n'arriva-t-elle pas avant les épousailles ? C'est, je l'ai dit dès le principe, pour que la chose demeurât d'abord cachée, et pour que la Vierge fût à l'abri de tout mauvais soupçon. En effet, lorsque celui qui devait ressentir les atteintes de la jalousie beaucoup plus vivement que tout autre, non-seulement ne la livrait pas à la justice et à la flétrissure, mais encore la gardait avec lui, la sachant dans cet état, il est évident qu'il n'eût pas agi de la sorte s'il n'avait pas eu la pleine conviction qu'elle avait conçu par la vertu de l'Esprit saint ; car autrement, loin de la servir en toute chose, il ne l'eût pas même gardée. Remarquez cette forme de langage : « Il se trouva qu'elle avait conçu. » On parle ainsi quand il s'agit d'une chose extraordinaire qui dépasse tout espoir et renverse les idées reçues. N'allez pas plus loin, n'en demandez pas plus qu'il ne vous en est dit, ne faites pas cette question : Comment l'Esprit saint a-t-il accompli cette merveille dans un sein virginal ? Si la formation de l'homme selon l'ordre naturel est tout à fait incompréhensible, s'il est impossible de l'expliquer, comment pourrions-nous dire quelle a été la divine opération de l'Esprit ? Pour que vous n'eussiez pas à tourmenter l'Evangéliste par d'importunes questions, il s'en affranchit en nommant l'auteur du miracle. — Je ne sais rien de plus, semble-t-il vous dire, si ce n'est que l'Esprit saint a tout fait. — Qu'ils rougissent donc, ceux qui scrutent la génération divine. Si nul ne peut expliquer celle dont les témoins se comptent par milliers, qui fut annoncée tant de siècles d'avance, qui tombe en quelque sorte sous les sens ; à quel excès de frénésie ne se portent-ils pas en faisant tant d'efforts, en se livrant à tant d'investigations pour comprendre celle qui nous est cachée ? Ni Gabriel lui-même, ni Matthieu n'ont pu nous dire autre chose, si ce n'est que c'était là l'œuvre de l'Esprit saint ; mais comment et par quel moyen l'Esprit saint a-t-il accompli cette œuvre, c'est ce que personne n'a dit, par la raison que c'est impossible.

Et ne pensez pas encore que vous avez tout appris quand on a fait intervenir l'Esprit saint ; le sachant, nous ignorons beaucoup de choses, comment l'Etre immense, celui qui embrasse tout, se trouve renfermé et porté dans le sein d'une femme ; comment la Vierge enfante sans perdre sa virginité. Pourriez-vous m'expliquer, je vous le demande, de quelle manière l'Esprit a formé ce temple, pourquoi la chair du Verbe incarné ne provint pas entièrement de sa mère, mais s'agrandit et se forma par degrés ? Qu'elle provienne réellement de la Vierge, vous le voyez dans cette parole : « Ce qui est né en elle ; » et dans cette autre de Paul : « Formé d'une femme. » *Galat.*, IV, 4. D'une femme, dit l'Apôtre, fermant la bouche à ceux qui diraient plus tard que le Christ n'avait fait que passer par son sein. En effet, s'il en était ainsi, à quoi bon le sein même d'une femme ? S'il en était ainsi, il n'aurait plus rien de commun avec nous, sa chair viendrait d'ailleurs et n'aurait pas la même origine que la nôtre. Serait-il de la racine de Jessé ? serait-il la tige promise, le Fils de l'homme, la fleur attendue ? Marie serait-elle sa mère ? Descendrait-il réellement de David ? Aurait-il pris la forme de l'esclave ? Aurait-on pu dire : « Et le Verbe s'est fait chair ? » *Joan.*, I, 14. Comment Paul aurait-il ajouté dans son Epître aux Romains : « D'eux est issu le Christ selon la chair, lui qui est Dieu au-dessus de tout ? » *Rom.*, IX, 5. Qu'il soit donc sorti du milieu de nous, de la masse commune, d'un

sein virginal, toutes ces raisons le démontrent, et beaucoup d'autres encore ; mais le comment, nous l'ignorons. Ne vous livrez donc pas à de vaines recherches, acceptez ce qui vous est révélé, respectez ce qui vous est tu.

« Or Joseph, son époux, comme il était juste et ne voulait pas la dénoncer, résolut de la renvoyer en secret. » Il a déjà affirmé l'opération du Saint-Esprit, un fait supérieur à la nature ; et voilà qu'il confirme son assertion d'une autre manière. De peur qu'on ne lui dît : Comment le prouvez-vous ? Qui vit jamais, qui jamais ouït une semblable chose ? Pour qu'on ne soupçonnât pas le disciple de l'avoir inventé en l'honneur de son maître, il en appelle au témoignage de Joseph, à son expérience personnelle. C'est comme s'il disait : Ne voulez-vous pas m'en croire, mon témoignage vous paraît-il suspect, rapportez-vous-en à celui de cet homme, qui était son époux, et de plus un juste. Juste veut dire ici possédant toute vertu : à la justice appartient l'absence même de la cupidité ; la justice est la vertu complète. C'est spécialement dans ce sens que l'Ecriture emploie ce mot ; ainsi quand elle dit : « Un homme juste, sincère ; » *Job.*, I, 1 ; ou bien : « Ils étaient tous deux justes. » *Luc.*, I, 6.

4. Donc, « comme il était juste (c'est-à-dire plein de modération et de sagesse), il voulut la renvoyer en secret. » L'historien raconte ce qui s'était passé avant que les faits fussent connus, afin que vous ne refusiez pas de croire à ce qui eut lieu après cela. Certes, si le soupçon avait été fondé, non-seulement la femme méritait d'être dénoncée, mais elle eût encore été punie du dernier supplice, comme la loi l'ordonnait. Joseph ne se contenta pas de veiller aux intérêts les plus graves, il sauvegarda des intérêts moins importants, les exigences de la pudeur : avec le supplice, il repoussait aussi un pénible éclat. Voyez-vous la philosophie de cet homme ? voyez-vous combien il est supérieur à la passion la plus tyrannique ? Vous n'ignorez pas, en effet, ce que c'est que la jalousie. Quelqu'un qui la connaissait bien a pu dire : « L'homme jaloux est un être furieux ; il ne pardonnera pas au jour de la vengeance ; » *Prov.*, VI, 34 ; et encore : « La jalousie est implacable comme l'enfer. » *Cant.*, VIII, 6. Et nous-mêmes assurément nous avons connu beaucoup de personnes qui eussent mieux aimé perdre la vie que subir les soupçons de la jalousie. Dans cette circonstance, ce n'était pas un soupçon ; les signes extérieurs parlaient assez d'eux-mêmes. Malgré cela, l'âme de Joseph était si parfaitement exempte de cette passion, qu'il n'eût pas voulu causer la moindre peine à la Vierge. Comme, d'un côté, la loi ne lui permettait pas de la garder dans sa maison, et comme, d'un autre côté, la dénoncer et la traduire devant les juges, c'était inévitablement la livrer à la mort, il ne fit ni l'un ni l'autre, commençant dès lors à s'élever au-dessus de la loi. Le règne de la grâce était proche, des signes avant-coureurs devaient annoncer la vie nouvelle. De même que le soleil, avant de montrer son disque à la terre, illumine déjà la plus grande partie de l'univers ; de même le Christ, avant de sortir du sein virginal, répandait une vive clarté sur le monde.

Voilà pourquoi les prophètes tressaillaient de bonheur avant sa naissance, les femmes prédisaient l'avenir, Jean se mouvait dans le sein de sa mère. Joseph montra donc une grande philosophie, puisqu'il n'accusa pas sa femme, ne lui reprocha rien, et ne songeait qu'à la renvoyer. Dans de telles conjonctures, au milieu de tant de complications, un ange survient et résout toutes les difficultés. On se demande ici pourquoi l'ange ne parla pas avant que l'homme fût assailli de telles pensées, et ne se présenta que lorsqu'elles avaient déjà pris leur cours ; car l'historien dit : « Tandis qu'il avait cette pensée, un ange vint. » Avant cela cependant, un messager céleste s'était rendu auprès de sa femme ; et de là une autre question : Si l'ange n'avait rien dit à l'homme, pourquoi la Vierge garda-t-elle le silence sur ce qu'elle avait entendu, et ne dissipa-t-elle pas les angoisses dont elle avait dû s'apercevoir ? Mais d'abord, pourquoi l'ange lui-même ne parla-t-il pas à Joseph avant que le trouble s'en fût emparé ? Car il importe de commencer par résoudre la première question. Pourquoi donc ce silence ? Pour que Joseph ne refusât pas de croire et n'éprouvât

pas le sort de Zacharie. La chose étant sous ses yeux, la foi ne lui était plus difficile ; mais, quand rien ne s'annonçait encore, il n'eût pas aisément accepté de semblables paroles. C'est pour cela que l'ange ne parla pas au commencement ; et telle est aussi la raison du silence de la Vierge. Elle n'eût pas cru que son époux dût ajouter foi à sa parole concernant un fait aussi étrange et non encore réalisé ; elle eût même craint d'exciter un sentiment de colère et de paraître cacher un crime commis. Elle qui devait être favorisée d'une si grande grâce, éprouvait bien toutefois quelque chose d'humain, quand elle disait : « Comment cela serait-il, puisque je ne connais pas d'homme ? » *Luc.*, I, 34. A plus forte raison Joseph aurait-il douté, l'assertion provenant d'une femme qui semblait par là même se rendre suspecte.

5. Voilà pourquoi la Vierge ne lui dit absolument rien, et l'ange vint dans le temps convenable. — Pour quel motif, me direz-vous, ne se conduisit-il pas de même envers Marie et lui parla-t-il avant le mystère de la conception ? — Pour ne pas la jeter dans le trouble ; car il était à craindre que, dans l'ignorance de ce qui s'était passé, et dans la consternation qu'elle en aurait ressentie, elle ne formât contre elle-même quelque funeste dessein, qu'elle ne se fût hâtée de cacher son déshonneur dans la mort. Vierge admirable, et dont Luc proclame la vertu dans le cours même de sa narration ; quand elle est saluée par l'ange, elle ne se réjouit pas aussitôt, elle ne se laisse pas emporter par la joie, elle n'accepte pas même sans réserve ce qui lui est dit ; elle se trouble et demande quelle est cette salutation. Or, une personne ainsi disposée n'aurait pu manquer de succomber au chagrin, en songeant à la flétrissure qui en fût résultée, en pensant qu'elle n'aurait jamais pu persuader à qui que ce soit sa complète innocence. C'est donc pour obvier à de tels inconvénients que l'ange vint avant la conception. Il fallait qu'il fût sans trouble aucun, ce sein dans lequel devait séjourner le Créateur de l'univers ; qu'elle se trouvât à l'abri de toute agitation, cette âme qui allait concourir à de si grands mystères. Voilà pourquoi le messager divin adressa la parole à la Vierge avant la conception, et à Joseph après qu'elle avait conçu. Faute de saisir cette distinction, beaucoup d'esprits irréfléchis ont prétendu que là se trouvait un désaccord entre les Evangélistes : Luc disant que l'ange s'était adressé à Marie, et Matthieu disant de son côté que c'était à Joseph ; ils n'ont pas voulu comprendre que les deux messages avaient eu lieu. La même chose est à remarquer dans toutes les histoires : ainsi s'évanouissent beaucoup de contradictions qui ne sont qu'apparentes. L'ange vint donc quand Joseph était dans le trouble ; car il avait différé jusque-là, et pour les motifs que nous avons signalés, et pour que la philosophie du juste brillât d'un plus vif éclat. Il arrive enfin au moment où l'événement va s'accomplir.

« Pendant que Joseph agitait de telles pensées, l'ange lui apparut dans le sommeil. » Remarquez la modération de cet homme : non-seulement il ne frappe pas, mais il ne dit rien à personne, pas même à celle qui est l'objet de ses soupçons ; il réfléchissait en lui-même et s'efforçait de cacher à la Vierge l'angoisse qu'il éprouvait. Il n'est pas même dit qu'il voulût la jeter dehors : l'expression du texte est beaucoup plus douce et montre dans la conduite de Joseph autant de bonté que de prudence. C'est donc au milieu de ces pensées que l'ange se présente à lui durant le sommeil. Et pourquoi pas à découvert, comme à l'égard des bergers, de Zacharie et de la Vierge elle-même ? C'est que Joseph avait pleinement la foi, et qu'il n'avait pas besoin d'une telle manifestation. Pour la Vierge, comme elle allait entendre une chose si prodigieuse et qui l'emportait incomparablement sur celle dont Zacharie avait reçu communication, elle avait par là même besoin d'y être préparée par une vision merveilleuse. Quant aux bergers, c'était la rudesse de leur esprit qui rendait nécessaire une vision éclatante. Mais pour Joseph, quoique tourmenté par les plus pénibles soupçons que tout semblait autoriser, il était facile de le ramener à de bonnes espérances ; il suffisait qu'un guide lui fût montré pour ce mystère ; aussi ne reçut-il qu'une simple révélation. C'est quand les soupçons l'obsèdent

que le céleste messager vient le trouver, afin que cette circonstance même confirme la vérité de sa mission. Comme Joseph ne s'en était ouvert à personne, comme il avait tout caché dans son cœur, dès qu'il entend l'ange en parler, c'est un signe indubitable pour lui qu'on lui parle de la part de Dieu, qui seul peut connaître le secret des cœurs. Voyez que de choses arrivent: la philosophie de l'homme se manifeste clairement : la parole de l'ange vient à propos raffermir sa foi; cette parole elle-même se montre indubitable, tout en enseignant à celui-ci qu'il a souffert ce qui doit seulement éprouver la vertu d'un homme.

6. Mais encore, comment l'ange le persuade-t-il ? Ecoutez et admirez la sagesse de ses paroles. Il approcha et dit : « Joseph, fils de David, ne crains pas de regarder Marie, ta femme. » Dès l'abord il mentionne David, dont le Christ devait naître; il dissipe ainsi le trouble du juste, en lui rappelant par le nom des aïeux la promesse faite à la race entière. Pour quel motif cependant l'appelle-t-il fils de David ? « Ne crains pas. » Telle n'a pas été dans d'autres circonstances la conduite de Dieu : envers celui qui méditait sur la femme d'Abraham de coupables projets, il usa des plus terribles menaces, bien que l'ignorance fût encore là le principe de tout, puisque le ravisseur ne savait pas ce qu'était Sara. Dieu procédait alors par la terreur ; il agit ici par des moyens contraires. C'est que les événements qui s'accomplissaient étaient d'une grandeur incomparable, et qu'il existait une grande différence entre les deux hommes. Voilà pourquoi cette fois la menace était inutile. En disant : « Ne crains pas, » il montre que le juste a peur d'offenser Dieu en gardant une femme adultère. Si cela n'eût pas été, il n'eût pas songé à la renvoyer. Tout prouve donc que le messager vient du ciel, puisqu'il expose et met à nu les pensées et les angoisses renfermées dans le cœur de Joseph. Il ne s'en tient pas à prononcer le nom de Vierge; il ajoute : « Ta femme; » et c'est une qualification qu'il ne lui eût pas donnée, supposé qu'elle fût criminelle. Femme veut dire épouse dans ce cas, tout comme ailleurs l'Ecriture appelle gendres de simples fiancés, avant que le mariage ait eu lieu. Que signifie cette parole : « Recevoir ? » — Garder dans sa demeure ; car dans son esprit Joseph l'avait déjà renvoyée. — Reviens sur ta détermination, garde la femme que Dieu te donne, et que tu ne tiens pas précisément de sa famille. Il te la donne, non comme ta femme, mais comme un dépôt sacré; et c'est par ma voix qu'il te la donne. — Elle est maintenant confiée à Joseph, de même que plus tard elle sera confiée par le Christ au disciple bien-aimé.

Puis se servant de termes voilés, ne mentionnant pas même le soupçon odieux, l'ange le dissipe néanmoins, en signalant d'une manière plus noble la cause de la conception, et montrant au juste qu'il doit retenir Marie et la garder dans sa maison, pour le motif même qui le faisait trembler et songer à la renvoyer : c'est ainsi qu'il fait radicalement disparaître tout sujet de tristesse. — Non-seulement, lui dit-il, elle est pure de tout commerce criminel, mais encore elle porte en elle un fruit divin. Ne te borne donc pas à déposer toute crainte, livre-toi sans réserve à la joie; « car ce qui est né en elle vient de l'Esprit saint. » Parole étonnante, qui confond tout raisonnement humain et qui s'élève au-dessus des lois de la nature. Comment y croira-t-il, celui qui n'a de ces choses aucune expérience ? Il y croira à cause de ce qu'on vient lui révéler. L'ange avait commencé par dire ce qui se passait dans l'âme de Joseph, ses pensées, ses chagrins, ses craintes, ses projets, afin que le juste s'appuyât là-dessus pour croire au mystère ; et ce n'est pas assez du passé, il lui donne encore l'avenir pour fondement de la foi qu'il réclame : « Elle donnera le jour à un enfant que tu nommeras Jésus.» Parce qu'il vient de l'Esprit saint, tu ne dois pas te persuader que tu n'as aucun concours à donner à l'œuvre providentielle. Etranger à la génération, en face d'une Vierge immaculée, tu dois remplir les devoirs de père ; je te permets de donner un nom à l'enfant, tout en respectant l'honneur de la mère. Oui, c'est toi qui donneras ce nom; et, bien qu'il ne soit pas ton fils, tu t'acquitteras envers lui des devoirs d'un père. Tu te regarderas comme tel, je te l'ordonne, et déjà quand

il faudra lui donner un nom. — Après cela, pour qu'il ne soit pas possible de soupçonner que Joseph est le père de l'enfant, l'ange dit: « Elle donnera le jour à un enfant. » Remarquez la précision de ce langage. Il ne dit pas: Elle te donnera; non, c'est d'une manière générale qu'il s'exprime; et dans le fait, ce n'est pas à un homme, c'est au monde entier que cet enfant sera donné.

7. Voilà pourquoi le divin messager porte ce nom du ciel, manifestant ainsi d'une manière plus éclatante ce qu'il y a d'admirable dans cet enfantement: Dieu lui-même impose le nom, et c'est un ange qui de sa part le transmet à Joseph. Ce nom n'est pas l'effet du hasard, un nom dénué de sens, c'est un trésor inépuisable. Aussi l'ange l'interprète-t-il lui-même, et, pour mieux établir la foi dans les cœurs, base-t-il là-dessus nos légitimes espérances. En effet, ce qui nous promet le bonheur est ce qui nous attire avec le plus de force, ce dont nous aimons éminemment à nous laisser persuader. Quand donc il a confirmé l'autorité de sa parole, et par les choses passées, et par les choses futures, et par les choses présentes, indépendamment de l'honneur auquel il a lui-même droit, il fait intervenir le prophète qui jette à propos dans la balance le poids de son jugement. Mais avant d'en appeler à son témoignage, il annonce les biens que le monde entier doit recevoir par cet enfant. Quels sont ces biens? Ils se résument tous dans la destruction du péché: « C'est lui, dit-il, qui délivrera le peuple de ses péchés. » Il y a là quelque chose qui doit nous sembler étrange. Ce n'est pas des guerres matérielles, ce n'est pas de la domination des barbares, c'est de ses prévarications que le peuple sera délivré, bienfait tout autrement remarquable et qui n'avait pas d'antécédent dans les siècles écoulés. — Et pourquoi, me direz-vous, ne parle-t-il là que de son peuple et n'y joint-il pas le reste des nations? — Pour ne pas bouleverser tout à coup son auditeur. Du reste, un esprit intelligent ne peut manquer de voir que les nations y sont aussi comprises. Son peuple ne se compose pas seulement des Juifs, il embrasse encore tous ceux qui viennent à lui et qui reçoivent sa doctrine. Remarquez de plus comme l'ange fait ressortir la dignité de cet enfant, en appelant le peuple hébreu son peuple. Cela signifie clairement qu'il est le Fils de Dieu et que ce discours s'applique au Roi du ciel; car il n'est pas de puissance capable de remettre les péchés, si ce n'est la puissance infinie.

Puisque nous avons été gratifiés d'un tel don, ne négligeons rien pour nous en rendre dignes. Si les fautes commises avant qu'un tel honneur nous fût conféré méritaient un châtiment, à plus forte raison celles qui se produisent quand nous en sommes investis. Ce n'est pas sans motif que je tiens ce langage; c'est que j'en vois beaucoup qui se montrent après le baptême moins zélés que les catéchumènes, ceux qui ne sont pas encore initiés et qui n'ont pas une connaissance réelle de nos saintes institutions; de telle sorte que dans l'agora, ou même dans l'église, il n'est pas possible de distinguer au premier abord le fidèle de l'infidèle; il faut attendre le moment où commencent les redoutables mystères, et voir alors quels sont ceux qu'on rejette et ceux qui ont le droit de rester. Que les dignités humaines se reconnaissent à certains ornements, à des signes sensibles, cela se comprend; mais les nôtres doivent se reconnaître aux dispositions de l'âme. Le fidèle doit se montrer tel, non-seulement par sa croyance, mais encore par son genre de vie. Il a pour mission d'être la lumière du monde et le sel de la terre. Or, si vous êtes vous-même dans les ténèbres, si vous n'arrêtez pas la corruption de vos propres plaies, à quoi pourrons-nous vous reconnaître? — A ce que vous avez été plongé dans le bain sacré? — Mais cela même devient un acheminement au supplice; car la grandeur de l'honneur qu'on a reçu sera la mesure du châtiment qu'on subira, si la vie n'est pas en rapport avec cet honneur. Il ne faut pas que le fidèle brille uniquement de l'éclat des dons divins, il faut qu'il brille encore par la manière dont il y correspond: tout doit trahir sa noblesse, on doit le reconnaître à la première vue, par la démarche, l'attitude, le vêtement et la voix.

Le fidèle doit se faire reconnaître à son genre de vie.

Si je parle ainsi, ce n'est pas certes pour vous pousser à l'ostentation, c'est pour l'édification de

prochain que nous devons avoir cette conduite parfaite. Au lieu de cela, de quelque côté que je vous considère, je trouve constamment en vous des signes contraires à votre profession. Est-ce par le lieu que je veux vous apprécier? C'est à l'hippodrome, au théâtre, à des occupations blâmables, à des entretiens qui ne le sont pas moins, sur la place publique, parmi des hommes corrompus, que votre vie s'écoule et que je dois aller vous chercher. Est-ce par le visage? J'y vois empreinte l'affection ridicule et la déplorable dissolution d'une femme perdue et qui se flétrit déjà elle-même. Est-ce par le vêtement? Mais je vous vois mis comme un histrion? Par votre compagnie habituelle? Vous êtes constamment entouré de parasites et de flatteurs. Par vos paroles? Je n'entends sortir de votre bouche rien de saint, rien d'utile, rien qui se rapporte aux devoirs de la vie. Par votre table? Je n'y trouverais qu'un sujet d'accusation encore plus accablant.

8. Par quel côté, dites-le-moi, me sera-t-il possible de vous juger chrétien, puisque tout cela tend à me persuader le contraire? Et que dis-je chrétien? Je ne puis pas même constater que vous soyez homme. En effet, lorsque vous frappez du pied comme l'onagre, que vous bondissez comme le taureau, que vous hennissez comme le cheval transporté d'une fureur sauvage, que vous mangez avec la voracité de l'ours, que vous obéissez aux appétits insatiables du mulet, que vous gardez comme le chameau le souvenir des injures, que vous rivalisez avec le loup dans vos rapines, avec le serpent dans vos colères, avec le scorpion dans vos perfidies, avec le renard dans vos déguisements, avec l'aspic et la vipère dans le venin qui vous ronge le cœur; lorsque je vous vois constamment en lutte avec vos frères, à l'exemple du démon, notre mortel ennemi, comment pourrais-je vous compter au nombre des hommes, ne retrouvant plus en vous les traits distinctifs de la nature humaine? Je cherche la différence entre le catéchumène et l'initié, et je risque de n'en pas trouver entre l'homme et la bête. Comment faudra-t-il donc t'appeler? Une bête féroce? Mais les bêtes féroces n'ont ordinairement qu'un mauvais côté dans leur caractère, et tu les as tous à la fois, de telle sorte que tu t'éloignes de la raison plus que les animaux eux-mêmes. T'appellerai-je démon? Mais le démon ne subit ni la tyrannie de la gourmandise, ni celle de la cupidité. Puis donc que tes vices l'emportent sur ceux des bêtes féroces et des démons, comment pourrions-nous, dis-le-moi, te donner le titre d'homme? et si nous ne pouvons pas t'appeler homme, comment t'appellerons-nous chrétien?

Ce qu'il y a de plus triste encore, c'est qu'étant dans un aussi déplorable état, nous ne songeons pas même à ce qu'il y a de difforme et de hideux dans notre âme. Singulière anomalie! êtes-vous assis pour vous faire tailler les cheveux, vous vous emparez aussitôt d'un miroir, afin de suivre minutieusement cette opération; vous interrogez ceux qui sont présents et l'ouvrier lui-même sur ce qu'ils pensent de la manière dont votre tête est arrangée; des hommes âgés, souvent des vieillards ne rougissent pas de trahir les goûts frivoles de la jeunesse: et nous ne nous doutons même pas que notre âme, non-seulement est d'une repoussante laideur, mais encore a pris la forme de la bête, est devenue semblable à cette Scylla ou bien à cette Chimère dont la fable nous a conservé le portrait: et cela, quoique nous ayons ici un miroir spirituel, tout autrement utile que l'autre. En effet, il ne se borne pas à nous montrer notre difformité, mais il la change même en beauté, si nous le voulons. Ce miroir consiste dans les exemples des hommes vertueux, dans les souvenirs de leur vie heureuse et pure, dans l'étude des Livres saints, dans les lois que Dieu nous a données. Si vous consentez à jeter les yeux sur les images vivantes de la sainteté, vous verrez aussitôt la laideur de votre âme; et, quand une fois vous l'aurez vue, vous n'aurez pas besoin d'autre chose pour vous affranchir d'une telle ignominie. Voilà quelle est l'efficacité de ce miroir, voilà comment il nous rend facile cet heureux changement.

Que personne donc ne demeure dans la forme de la bête. Si le serviteur n'a pas le droit d'entrer dans la maison du père de famille, comment osez-vous en franchir le seuil quand vous avez

la forme de la bête? Et que dis-je, de la bête? Un tel homme est bien pire, encore une fois. Les bêtes, en effet, sont sauvages de leur nature, et cependant on a trouvé le secret de les apprivoiser : et vous qui savez changer en douceur leur férocité naturelle et triompher de leurs instincts, comment seriez-vous excusable alors que vous changez en férocité la douceur que vous tenez de la nature? Vous bouleversez ainsi l'ordre établi par Dieu, vous touchez à l'essence même des êtres : d'un lion, vous faites un animal plein de mansuétude, et vous laissez votre cœur s'abandonner à la férocité du lion; et cependant il y a là deux obstacles, l'absence de la raison dans cet animal, et son naturel si complétement sauvage. C'est par l'intelligence dont le Créateur vous a doué que vous modifiez ainsi la nature elle-même. Quoi! vous exercez un tel empire sur la nature des animaux, et vous ruinez en vous-même le bien de la nature et celui de la volonté! Si je vous ordonnais d'adoucir le caractère d'un autre homme, ce ne serait pas même alors une chose impossible que je semblerais vous imposer, bien que vous pussiez me dire que vous ne gouvernez pas l'intelligence d'autrui, que le succès ici ne dépend pas de vous; mais il s'agit de la bête qui vit en vous-même, et dans ce cas, tout dépend de vous.

9. Comment pourriez-vous donc vous justifier de ne pas dompter votre nature viciée par l'habitude? Quel prétexte un peu plausible auriez-vous à faire valoir? Je l'ai dit, d'un lion vous faites presque un homme, et vous êtes devenu lion d'homme que vous étiez; vous élevez la brute au-dessus de sa nature et vous tombez au-dessous de la vôtre; vous tentez de communiquer aux bêtes sauvages un rayon de votre dignité, et, vous précipitant du trône où vous étiez assis, vous rivalisez d'abrutissement avec elles. Songez donc, je vous en prie, que la colère est une bête féroce, et déployez à vous dompter vous-même le zèle et l'habileté que d'autres mettent à dompter des lions; faites régner le calme et la paix dans votre cœur. La bête intérieure a des dents aussi et des griffes terribles, et, si vous ne l'apaisez pas, elle mettra tout en pièces. Non, ni le lion, ni la vipère ne sont capables de déchirer nos entrailles comme le fait la colère avec ses ongles de fer. Ce n'est pas au corps seulement qu'elle s'attaque, c'est la santé de l'âme surtout qu'elle détruit; elle ronge et dévore toutes ses énergies et la rend inhabile à tout bien. Si celui dont les intestins sont attaqués par les vers en vient à ne pouvoir plus respirer quand le mal intérieur a pris tout son développement, comment nous serait-il possible, avec un tel serpent dans le cœur, j'entends la colère, avec les ravages effrayants qu'il cause dans notre âme, d'accomplir quelque chose de généreux et de grand? Quel est donc le moyen de nous soustraire à ce fléau destructeur? Il faut prendre un breuvage capable de tuer en nous les vers et les serpents. Et où se trouve le breuvage, me demanderez-vous, qui possède une telle vertu? Ce breuvage est le sang précieux du Christ, pris avec une légitime confiance, — car il n'est pas de maladie qui résiste à l'efficacité de ce divin remède, — et de plus l'étude attentive des Livres saints, accompagnée et suivie d'abondantes aumônes : c'est par tout cela qu'on triomphe des mauvaises passions qui donnent la mort à l'âme.

Toute maladie cède à l'efficacité du sang de Jésus-Christ.

Alors seulement nous vivons; pour le moment notre état n'est guère meilleur que celui d'un mort, et, tant que vivent en nous ces passions, nous ne vivons pas, nous, forcément nous périssons. Si nous ne les exterminons pas dans la vie présente, elles causeront plus tard notre perte éternelle; et, même avant notre mort, elles exerceront sur nous une implacable vengeance. Chacune de ces maladies est un cruel tyran, un monstre insatiable, qui ne cesse de nous ronger, ne nous laissant pas un jour de relâche : leurs dents sont les dents des lions. Elles sont même plus terribles; car le lion s'éloigne du cadavre une fois qu'il est rassasié, tandis que ces monstres sont insatiables et ne s'arrêtent qu'après avoir rendu tout à fait semblable au démon l'homme dont ils se sont emparés. Telle est la force de leur tyrannie que l'héroïque dévouement dont Paul faisait profession à l'égard du Christ, au point de mépriser pour lui et la géhenne et le royaume, ils l'exigent,

eux aussi, de leurs captifs. Dès qu'un homme, en effet, s'est laissé prendre à l'amour des corps, des richesses, des honneurs, il se moque de la géhenne, il dédaigne le royaume, pour arriver à la possession de l'objet aimé. Nous n'avons donc pas à douter de la parole de Paul, quand il déclare que tel est son amour pour le Christ; puisque nous avons sous les yeux l'exemple de la même dépendance vis-à-vis des passions, pourquoi celui-là nous paraîtrait-il incroyable? L'amour du Christ est plus faible en nous parce que toutes nos forces sont épuisées par celui des choses terrestres; et nous dépouillons le prochain, et nous entassons, et nous sommes les jouets de la vaine gloire, ce qui peut-être nous avilit le plus. Seriez-vous dans la position la plus élevée, vous descendez par là même au rang le plus infime, je ne dis pas assez, vous devenez le plus méprisable de tous les hommes. Ceux-là mêmes qui s'efforcent à l'envi d'augmenter votre gloire et votre renommée, vous tournent en dérision, et c'est pour cette raison même que vous attendez d'eux l'éclat dont vous êtes avide. Comment alors votre empressement ne serait-il pas suivi d'une déception complète? Vos adulateurs eux-mêmes sont vos accusateurs.

L'amour des choses terrestres affaiblit l'amour du Christ?

10. Qu'on loue l'adultère et le fornicateur, qu'on le flatte, on n'en est pas moins son accusateur plutôt que son apologiste. La même chose a lieu par rapport à la vaine gloire : nous accusons l'orgueilleux alors même que nous le louons, et dans nos louanges les plus unanimes. Pourquoi donc vous proposer un but à l'opposé duquel vous aboutirez? Voulez-vous obtenir la gloire, méprisez-la; ce mépris conduit à la suprême gloire? Etes-vous jaloux de renouveler l'expérience de Nabuchodonosor? Et lui aussi se fit ériger une statue, cherchant une splendeur personnelle dans une matière insensible et dans une forme inanimée : un être vivant voulait briller par le reflet d'une nature morte. Quelle insigne folie! Au lieu de l'honneur qu'il espérait, il ne recueillit que la honte. Pouvait-il en être autrement, et n'était-il pas digne de risée, celui qui comptait plus sur un objet inerte que sur lui-même et sur une âme vivante, celui qui décernait un tel honneur à des pièces de bois assemblées, et qui ne demandait pas à la vertu la seule gloire véritable? C'est comme lorsqu'on veut briller par l'éclat d'un parvis, par l'ampleur et la beauté d'un escalier, par la magnificence de sa maison, enfin, et non par sa qualité d'homme. C'est ce que nous voyons si souvent aujourd'hui. Celui-là voulait exciter l'admiration par sa statue : c'est ainsi que tant d'autres tâchent de la provoquer par leurs vêtements ou par leurs édifices, par leurs mules et leurs chars, par les colonnes dont ils décorent leurs habitations. Ayant perdu leur titre d'hommes, ils vont cherchant partout ailleurs une gloire qui n'en est au fond que la parodie. Mais les hommes généreux dont nous parlons, ces grands serviteurs de Dieu ont uniquement trouvé la gloire dans les choses seules qui peuvent la donner. Réduits en servitude, emmenés captifs, dans une extrême jeunesse, sur un sol étranger, dépouillés de tout ce qui fait le bonheur domestique, ils ont pleinement éclipsé ceux à qui rien de tout cela ne manquait.

Le mépris de la gloire conduit à la vraie gloire.

Nabuchodonosor avait pour lui, et cette magnifique statue, et les satrapes, et les généraux, et des armées immenses, et de riches trésors, et tout l'appareil de la puissance; tout cela cependant ne suffisait pas à ses désirs, ne le montrait pas réellement grand : et des hommes qui ne possédaient aucun de ces biens extérieurs, en avaient assez de leur philosophie seule; l'éclat qu'elle leur communiquait l'emportait sur celui du diadème et de la pourpre, sur toutes les autres pompes de la royauté, autant que le soleil l'emporte sur une pierre précieuse. En effet, sur le théâtre du monde sont produits ces enfants arrachés à leur patrie, portant les fers de l'esclavage; à leur vue, les yeux du roi lancent des éclairs; autour d'eux sont rangés les chefs des armées, les gouverneurs des provinces, les grands personnages de la cour, tout l'appareil du diable; la voix éclatante des trompettes, des clairons, de tous les instruments de musique retentit de toute part à leurs oreilles et monte jusqu'au ciel; en face d'eux se prépare la fournaise dont la flamme s'élève à une prodigieuse hauteur : tout respire la menace et l'effroi. Rien néanmoins ne les

épouvante, ils se rient de cet appareil comme d'un jeu d'enfants, ils laissent éclater leur courage et leur sagesse, et, d'une voix plus forte que celle de la trompette, ils s'écrient : « Sachez, ô roi... » *Dan.*, III, 18. Ils ne veulent pas blesser le tyran par une parole, ils se contentent de manifester leur piété. Aussi ne se livrent-ils pas à de longs discours, quelques mots leur suffisent : « Il est au ciel un Dieu qui peut nous délivrer. » *Ibid.*, 17. Pourquoi cette grande multitude? pourquoi cette fournaise? pourquoi ces glaives acérés? pourquoi ces terribles satellites? Le Maître que nous servons domine tout par sa grandeur et sa puissance. — Puis, songeant que Dieu pouvait vouloir toutes ces choses et permettre qu'ils fussent brûlés, pour ne pas paraître avoir fait une fausse prédiction, s'il en était ainsi, ils ajoutent : « Et s'il ne le veut pas, sachez que nous n'adorons pas vos dieux. » *Ibid.*, 18.

11. S'ils eussent dit que Dieu ne les délivrerait pas à cause de leurs péchés, on n'aurait pas cru à leur parole, alors même qu'elle se serait réalisée. Aussi gardent-ils là-dessus le silence en ce moment; mais ils en parlent aussitôt qu'ils sont dans la fournaise, ils ne cessent alors de revenir sur leurs péchés. Rien de semblable devant le roi; ils se bornent à déclarer en sa présence que la crainte du feu ne les fera pas trahir leur religion sainte. Ce n'est pas par intérêt, ce n'est pas en vue de la récompense qu'ils agissent ainsi, c'est par amour pur, bien qu'ils soient dans l'esclavage et qu'ils ne jouissent d'aucun bien. N'ont-ils pas, en effet, perdu leur patrie, leur liberté, tout ce qui fait le bonheur de la vie? Ne me parlez pas de l'honneur qu'ils avaient d'habiter la maison royale. Justes et saints comme ils le sont, ils auraient mille fois préféré les ressources exiguës de leur maison paternelle et les richesses qu'ils eussent trouvées dans le temple du Seigneur. « J'ai choisi, disait chacun d'eux avec le prophète, d'être le dernier dans la maison de mon Dieu, plutôt que d'habiter les tabernacles des pécheurs. Un jour dans votre sanctuaire vaut plus que mille jours. » *Psalm.* LXXXIII, 11. Ils auraient donc mieux aimé mille fois vivre ignorés chez eux que de régner à Babylone. C'est ce qu'ils disent ouvertement quand ils sont dans la fournaise; ils déclarent ne pouvoir supporter le séjour de cette ville. Quelque grands que soient les honneurs qu'ils ont eux-mêmes reçus, ils ne peuvent s'empêcher de voir avec une douleur profonde les calamités dont les autres sont accablés. C'est le propre des saints de ne rien préférer au salut de leurs frères, ni la gloire, ni le pouvoir. Voyez aussi comme ils prient pour tout le peuple dans la fournaise. Et nous, au sein du calme, nous oublions notre prochain. En cherchant l'explication des songes, ce n'est pas leur propre avantage qu'ils se proposaient, mais bien celui des autres; ils firent assez connaître plus tard à quel point ils méprisaient la mort. En toute occasion ils se dévouent, en vue d'apaiser la colère divine. Persuadés même que cela ne suffisait pas, ils ont recours aux mérites de leurs pères; pour eux ils déclarent ne pouvoir offrir autre chose qu'un cœur contrit.

Le propre des saints est de ne rien préférer au salut de leurs frères.

Suivons leur exemple. L'image d'or est encore debout, je veux dire l'empire de la richesse. N'accordons aucune attention au bruit des tambours, des flûtes, des décachordes, aux autres pompes de la fortune; faudrait-il tomber dans la fournaise de la pauvreté, ne balançons pas, plutôt que de nous prosterner devant l'idole, et la rosée du ciel répandra de nouveau sa fraîcheur dans la fournaise. Ne frémissons pas devant la pauvreté, bien que je l'appelle une fournaise. C'est dans le feu que les saints trouvèrent la gloire : c'est en adorant la statue que les autres trouvèrent la mort. Les deux choses s'accomplirent alors en même temps : maintenant l'une a lieu sur la terre, l'autre est réservée pour plus tard; parfois cependant cette dernière commence ici-bas pour se perpétuer dans la vie future. En effet, ceux qui pour ne pas adorer la fortune ont embrassé la pauvreté, possèdent la gloire dans ce monde et dans l'autre, et ceux qui dans le siècle présent ont possédé d'injustes richesses, subiront les plus terribles châtiments dans le siècle à venir. Lazare sortit de cette fournaise avec une splendeur qui ne le cédait pas à celle des trois enfants; et le riche, pour avoir imité les adorateurs de la statue, fut pré-

cipité dans la géhenne. Les choses dites plus haut sont une figure de celles-ci. De même que les enfants jetés dans la fournaise n'en souffrirent aucun mal, et que la flamme dévora ceux qui étaient dehors; de même les saints, qui traversent ici-bas un fleuve de feu, n'en ressentent aucun dommage et n'en auront qu'une gloire plus éclatante là-haut; tandis que les adorateurs de l'idole verront fondre sur eux, avec plus de fureur que n'en montre l'animal le plus sauvage, un feu dévorant qui les engloutira pour jamais. Si quelqu'un ne croit pas à la géhenne, qu'il se laisse persuader par des images aussi frappantes; que le présent l'instruise de l'avenir ; qu'il craigne la fournaise du vice, et non celle de la pauvreté. L'une n'est que flamme et douleur, l'autre est une douce et bienfaisante rosée. Là se tient le diable, ici sont les anges détruisant l'action du feu.

12. Que cette leçon soit entendue des riches, qui allument la fournaise de la pauvreté. Ils ne nuiront nullement à leurs victimes, à cause de la rosée qui surviendra; mais ils seront eux-mêmes précipités dans les flammes qu'ils ont allumées de leurs propres mains. Un ange descendit alors vers les enfants : à nous de descendre aujourd'hui dans cette fournaise de la pauvreté, d'y répandre la rosée de nos aumônes et d'en éteindre les feux, afin d'avoir part aux couronnes des pauvres, afin que la voix même du Christ éteigne pour nous les flammes de la géhenne, en disant : « Vous m'avez vu souffrant la faim, et vous m'avez donné à manger. » *Matth.*, XXV, 35. Cette voix sera la véritable rosée poussée par le souffle divin à travers les flammes. Donc, encore une fois, descendons dans la fournaise de la pauvreté pour y porter l'aumône; voyons là ces humbles philosophes foulant aux pieds les charbons ardents ; contemplons, nous aussi, cette étrange merveille d'un homme chantant la gloire du Seigneur dans une fournaise, d'un homme qui rend grâces dans le feu, d'un homme enchaîné à la dernière indigence et ne cessant de glorifier le Christ. Oui, ils sont comparables à ces trois enfants ceux qui supportent la pauvreté avec actions de grâces; car elle est plus terrible que le feu quand elle dépasse certaines bornes, elle a de plus cruelles morsures. Du reste, la flamme n'atteignit pas ces enfants, et, parce qu'ils rendaient grâces au Seigneur, leurs liens furent aussitôt rompus. Il en est toujours de même : rendez grâces dans la pauvreté, et vos chaînes tomberont, et la flamme s'éteindra ; s'il arrive qu'elle ne s'éteigne pas, un plus étonnant prodige aura lieu, elle sera pour vous une source rafraîchissante. C'est ce qu'on vit alors, puisqu'au milieu de la fournaise soufflait une pure rosée; et cette rosée n'éteignait pas le feu, elle mettait seulement à l'abri de ses atteintes ceux dont il aurait dû faire sa proie. Voilà ce que la vraie philosophie renouvelle encore : ceux qui la possèdent et la pratiquent dans la pauvreté sont moins sujets à la frayeur que les riches.

Ne restons donc pas assis en dehors de la fournaise, sans aucun sentiment de pitié pour les indigents, de peur d'éprouver le sort qu'éprouvèrent les ennemis des Hébreux. Si vous descendez vers les enfants et vous tenez en leur compagnie, le feu ne pourra vous causer aucun dommage; si vous restez assis là-haut, accordant à peine un regard à ceux qu'entourent les flammes de la pauvreté, vous serez consumé par ces flammes. Descendez dans le feu, si vous ne voulez pas qu'il vous brûle; ne vous tenez pas hors du feu, ou bien le feu vous absorbera. S'il vous voit avec les pauvres, il s'éloignera de vous ; si vous êtes loin des pauvres, il fondra sur vous et vous entraînera dans ses abîmes. Ne vous séparez donc jamais d'eux : quand le diable ordonnera de précipiter dans la fournaise de la pauvreté ceux qui ne veulent pas adorer l'or, rangez-vous parmi les victimes, ne soyez pas au nombre des bourreaux ; c'est ainsi que vous vous trouverez parmi ceux qui doivent être sauvés, et non parmi ceux qui doivent périr. En vérité, c'est une rosée bien féconde que d'être affranchi de l'amour des richesses et de vivre de cœur avec les pauvres ; car ceux qui foulent aux pieds la cupidité sont les plus riches des hommes. C'est en dédaignant les ordres du roi que les jeunes Hébreux acquirent une gloire supérieure à celle du roi lui-même. Et



vous aussi, c'est en dédaignant toutes les choses du monde que vous vous élèverez au-dessus du monde entier, comme le firent ces saints « dont le monde n'était pas digne. » *Hebr.*, XI, 38. Voulez-vous mériter les biens du ciel, n'ayez qu'un sourire de pitié pour ceux de la terre. Ainsi vous grandirez dès le temps présent, et vous acquerrez la future béatitude, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE V.

« Or tout cela fut fait pour accomplir la parole que le Seigneur avait prononcée par son prophète : Voilà que la Vierge concevra et mettra au monde un enfant, et cet enfant sera nommé Emmanuel. »

1. J'en entends beaucoup qui disent : Tant que nous sommes là présents et que nous écoutons la parole sainte, notre cœur s'attache à la vertu, mais à peine sommes-nous sortis que nous devenons d'autres hommes et que nous laissons s'éteindre le feu sacré. — A quel moyen recourir pour qu'il n'en soit pas ainsi? Il faut remonter à la cause. Quelle est donc en nous la cause de ce changement? C'est que nous fréquentons des sociétés qui nous sont funestes, c'est que nous entrons en rapport avec des hommes corrompus. Il ne fallait pas, au sortir de nos pieuses réunions, nous jeter dans des occupations contraires; il fallait rentrer immédiatement dans nos maisons, prendre le livre, faire participer une femme et des enfants aux précieuses leçons recueillies dans l'église, et seulement alors s'appliquer aux affaires temporelles. Si vous ne vous transportez pas sur la place publique en quittant le bain, de peur que l'agitation du dehors n'en détruise les heureux effets, bien moins eussiez-vous dû vous exposer de la sorte en quittant cette assemblée. Aujourd'hui, c'est le contraire que nous faisons, et voilà pourquoi nous perdons tout le bien acquis; car le fruit de nos entretiens n'est pas encore pleinement enraciné dans notre âme, que le tumulte extérieur arrivant le dissipe et l'emporte. Pour qu'il n'en soit pas ainsi, quand vous sortez de cette enceinte, estimez que rien n'est plus nécessaire que de revenir sur l'objet de nos discours. Ce serait une incurie bien coupable de consacrer cinq ou six jours aux intérêts matériels, tandis qu'on n'en réserverait pas un, quelquefois pas même la plus légère partie d'un jour, pour les intérêts de l'âme.

Ne voyez-vous pas vos enfants étudiant les jours entiers la leçon qu'ils ont reçue de leur maître? Prenons exemple sur eux; il ne nous resterait rien de la doctrine sainte, si nous venions ici la puiser chaque jour, comme dans un vase percé, et si nous n'avions pas pour la conserver dans notre cœur le zèle que nous montrons pour garder l'or et l'argent dans nos coffres. Quelqu'un a-t-il reçu quelques pièces de monnaie, qu'il les renferme avec soin en y apposant son sceau; et nous, quand nous avons recueilli des enseignements plus précieux que l'or et les pierreries, les trésors mêmes de l'Esprit saint, non-seulement nous ne les déposons pas dans un endroit sûr de notre âme, mais encore nous les dissipons au vent, sans y songer, avec une insouciance extrême. Qui désormais aura pitié de nous, puisque c'est nous-mêmes qui nous tendons des piéges et qui nous précipitons dans un tel dénûment? Voulons-nous éviter ce malheur, prescrivons-nous, aussi bien qu'à toute notre famille, l'invariable loi de consacrer ce même jour, chaque semaine, soit à l'audition de la parole sainte, soit à la recollection de ce que nous aurons entendu. Par ce moyen nous écouterons avec plus de fruit ce qui nous sera dit dans la suite; pour l'orateur la peine sera moindre, pour l'auditeur le gain sera plus grand, puisque vous rattacherez ainsi les instructions l'une à l'autre. Cela ne contribue pas peu à l'intelligence d'un enseignement, d'établir de la sorte la série des parties qui le composent. Comme nous ne pouvons pas embrasser tout dans un jour, ayez soin de souder ensemble, comme les anneaux d'une chaîne, les divers sujets qui se succèdent sous vos yeux; disposez-les dans votre mémoire de manière à saisir d'un coup d'œil le corps entier de l'Ecriture. Après avoir donc rappelé ce que nous avons dit en der-

nier lieu, abordons avec ces dispositions ce que nous avons maintenant à dire.

2. Quel est le texte que nous devons aujourd'hui nous proposer? « Et tout cela fut fait pour accomplir ce que le Seigneur avait dit par son prophète. » Autant qu'il était en son pouvoir, l'Evangéliste fait entendre un cri digne du miracle : « Tout cela fut fait. » En voyant l'océan immense, l'abîme sans fond de la bonté divine envers l'homme, en voyant réalisé ce qu'on n'eût jamais espéré, les lois de la nature suspendues, la réconciliation faite, le plus élevé de tous les êtres descendant vers le plus infime de tous, le mur de séparation renversé, les obstacles détruits, tant d'autres merveilles accomplies, il les embrasse dans une seule parole : « Or, tout cela fut fait pour réaliser ce que le Seigneur avait dit. » Ce n'est pas à présent que le miracle a été décrété, il y a longtemps qu'il était promis et figuré. C'est aussi ce que Paul s'efforce partout de nous démontrer.

L'ange renvoie Joseph au prophète Isaïe.

Voilà donc que l'ange renvoie Joseph au prophète Isaïe, afin que, s'il oubliait les paroles qu'il vient d'entendre en se réveillant, il puisse les rappeler à sa mémoire au moyen des prophètes, dont il avait fait sa nourriture habituelle. Le céleste messager ne dit rien de semblable à Marie, qui, jeune encore, ne possédait pas une égale connaissance des Livres saints. Mais le juste, qui méditait les prophètes depuis de longues années, pouvait entendre un tel langage. Il avait dit d'abord : « Marie ton épouse ; » mais, une fois qu'il s'est appuyé sur le témoignage d'Isaïe, il parle ouvertement de la virginité, il déclare que Marie est vierge ; ce que Joseph n'eût pas entendu avec la même sécurité sans ce témoignage. En effet, la chose ne devait plus l'étonner, on lui redisait ce que le prophète avait dit si longtemps d'avance, ce que la méditation lui avait rendu familier. C'est donc pour mieux accréditer sa parole que l'ange fait ici comparaître Isaïe. Il ne s'arrête pas là, c'est à Dieu même qu'il fait remonter sa parole ; elle ne vient pas de l'homme, dit-il, elle vient du souverain Maître de l'univers. Il ne dit pas : Afin que la parole d'Isaïe s'accomplît; mais bien : « Afin que la parole du Seigneur..... » La voix était sans doute celle d'Isaïe; mais la pensée qu'elle exprimait avait une plus haute origine. Remarquez une fois de plus ce divin oracle. « Voilà que la Vierge concevra et donnera le jour à un enfant, et cet enfant sera nommé Emmanuel. » *Isa.*, VII, 14. Pourquoi donc, me direz-vous, n'a-t-il pas reçu ce nom d'Emmanuel et l'a-t-on appelé Jésus-Christ? C'est parce que l'ange n'impose pas un ordre, mais annonce un fait qui sera plus tard reconnu par les peuples et confirmé par d'autres faits. Il caractérise ce qui se passe ; et c'est l'usage de l'Ecriture de mettre ainsi la réalité à la place des noms. « On l'appellera Emmanuel, » c'est-à-dire, qu'en lui Dieu sera vu avec les hommes, on le verra. Il est vrai que Dieu fut toujours avec les hommes, jamais néanmoins d'une manière aussi manifeste.

Si les Juifs s'obstinent dans leur impudence, nous leur demanderons : Quand est-ce qu'un enfant a été nommé : « Hâte-toi d'enlever le butin, emporte rapidement les dépouilles? » A cela ils n'auront rien à répondre. Mais alors pourquoi le prophète a-t-il dit : « Donne-lui pour nom : Hâte-toi d'enlever le butin? » *Isa.*, VIII, 3. C'est qu'à la naissance de cet enfant devaient avoir lieu les ravages de la guerre et l'enlèvement du butin. C'est donc l'événement même dont sa naissance allait signaler l'explosion que Dieu lui donne pour nom. « Et la cité, est-il dit encore, sera nommée la cité de la justice, Sion s'appellera la métropole de la foi. » *Isa.*, I, 26. Nous ne voyons cependant nulle part que Jérusalem soit nommée la cité de la justice, nous la retrouvons partout avec son premier nom ; mais, comme elle se modifia dans le sens du bien, le prophète, pour indiquer ce changement, affirme qu'elle aura ce nom nouveau. Quand une grande chose arrive, une chose dont l'auteur se manifeste ainsi d'une manière plus éclatante que par son vrai nom, ou qui rejaillit avec le même éclat sur celui pour qui l'œuvre est faite, le nom de l'un ou de l'autre est remplacé par l'événement même qui s'est accompli. Si, confondus sur ce point, les adversaires soulèvent une autre difficulté, s'ils incidentent sur la qualité de la mère prédite, en nous opposant

les interprètes qui substituent la qualification de jeune fille à celle de vierge, nous dirons d'abord que la version des Septante est plus digne de foi que toutes les autres; car celles-ci n'ont paru qu'après l'avénement du Christ, et ceux qui les ont données sont demeurés dans la religion juive; en sorte qu'ils sont justement soupçonnés d'avoir obscurci les prophéties par un sentiment de haine, et d'avoir introduit cette variante de propos délibéré. Les Septante, au contraire, ayant écrit plus d'un siècle avant la venue de Jésus-Christ, et de plus étant eux-mêmes en si grand nombre pour concourir au même travail, se trouvent à l'abri de tout soupçon de ce genre; l'époque, le nombre des ouvriers, leur accord parfait, tout nous les montre entièrement dignes de foi.

3. Si l'on prétend cependant s'en tenir au témoignage des modernes, la victoire nous appartient également; car l'Ecriture n'emploie le nom de jeune fille que pour désigner une vierge; et cette nuance d'expression, elle va jusqu'à l'appliquer même aux hommes, puisqu'elle dit : « Jeunes gens et jeunes vierges, vieillards et enfants. » *Psalm.* CXLVIII, 12. En parlant d'une jeune vierge à l'intégrité de laquelle on veut attenter, l'Ecriture dit encore : « Si la jeune fille a crié. » *Deut.*, XXII, 27. C'est bien d'une vierge qu'il s'agit, comme on le voit par ce qui précède dans le texte. Le prophète ne dit pas seulement : « Voilà qu'une vierge concevra; » il a commencé par dire : « Le Seigneur lui-même vous donnera un signe, » il ajoute aussitôt : « Voilà que la Vierge concevra. » *Isa.*, VIII, 14. Or, s'il était question là d'une femme ordinaire et d'un enfantement naturel, où serait le signe? Un signe, en effet, doit sortir du cours accoutumé de la nature, c'est une chose étrange, inattendue; un signe est un prodige.

« Joseph, s'arrachant alors au sommeil, fit selon l'ordre que venait de lui donner l'ange du Seigneur. » *Matth.*, I, 24. Quelle admirable obéissance, quelle docilité d'esprit! Remarquez, je vous prie, la vigilance de cette âme et son parfait dégagement. Tant que Joseph était sous le poids d'un pénible soupçon, il ne supportait pas l'idée de garder auprès de lui la Vierge; et, le soupçon étant dissipé, il n'admettait pas davantage l'idée de la renvoyer. Il la garda donc, et dès lors il eut une part à toute l'économie du mystère. « Il garda Marie sa femme, » poursuit l'histoire sacrée. Voyez comme il revient constamment à cette qualification, afin d'écarter toute supposition odieuse, ne pouvant pas encore révéler le miracle qui s'était accompli.

« L'ayant donc acceptée, il ne la connut pas, jusqu'à ce qu'elle donna le jour à son enfant premier-né. » « Jusqu'à ce que; » cela ne veut pas dire que Joseph l'ait connue plus tard; l'Evangéliste veut seulement affirmer que la Vierge demeura tout-à-fait intacte avant son enfantement. — Mais pourquoi dit-il : « Jusqu'à ce qu'elle enfanta? » — C'est une manière de parler qu'on trouve souvent dans l'Ecriture; elle n'exprime nullement un temps déterminé. Ainsi, par exemple, il est dit à propos de l'arche : « Et le corbeau ne revint pas jusqu'à ce que la terre fut desséchée, » *Genes.*, VIII, 7, bien qu'il ne revînt pas dans la suite. En parlant de Dieu même, le prophète royal s'exprime ainsi : « D'un siècle jusqu'à l'autre siècle, vous subsistez; » *Psalm.* LXXXIX, 2; c'est-à-dire qu'il subsiste à jamais. Voici maintenant une prédiction : « En ses jours s'élèvera la justice et l'abondance de la paix, jusqu'à ce que la lune disparaisse. » *Psalm.* LXXI, 7; ce n'est pas certes qu'il ait voulu poser un terme à l'existence de cet astre si beau. Ainsi donc, dans le texte que nous discutons, l'expression « jusqu'à ce que » a seulement pour but d'affirmer ce qui précède l'enfantement, ne préjugeant rien sur ce qui doit suivre et vous laissant le soin de l'examiner. Ce que l'Evangéliste devait vous apprendre, il vous l'a dit : Marie demeura vierge jusqu'à l'enfantement. Quant aux conséquences nécessaires et manifestes de cette affirmation, il les livre à votre intelligence. Il est évident que le juste n'osa jamais approcher de celle qui était devenue mère par un prodige aussi glorieux, et dont l'enfantement était sans exemple dans les générations humaines. Si la loi commune s'était ici réalisée, comment le Christ mourant eût-il confié sa mère au disciple bien-aimé, en lui recommandant de lui tenir lieu de fils, preuve

Marie resta toujours vierge.

qu'il la regardait comme n'ayant pas d'époux.

Comment donc, me demanderez-vous encore, Jacques et les autres sont-ils appelés les frères de Jésus? — C'est absolument comme Joseph est appelé l'époux de Marie. Bien des voiles entouraient le mystère, afin qu'il demeurât caché; et de là cette parole de Jean : « Ses frères eux-mêmes ne croyaient pas en lui. » *Joan.*, VII, 5. Et cependant ces hommes incroyants dans le principe devinrent plus tard de grands et nobles athlètes de la vérité. Lorsque Paul se rendit à Jérusalem pour se confirmer dans la doctrine, c'est Jacques qu'il vint trouver en premier lieu; car cet admirable apôtre avait été jugé digne d'être le premier évêque de cette ville. On raconte qu'il menait une vie tellement austère que son corps tout entier n'était plus qu'un cadavre, que son habitude constante de prier, et de prier la face contre terre, avait fait que la peau de son front était aussi dure en quelque sorte que celle du genou d'un chameau. Ce même apôtre parlant à Paul, qui plus tard était encore revenu à Jérusalem, lui disait avec allégresse : « Voyez-vous, frère, quelle immense multitude s'est réunie? » *Act.*, XXI, 20. Tant il avait déployé de prudence et de zèle, ou plutôt tant la puissance du Christ avait éclaté. Chose merveilleuse, ceux qui s'étaient montrés indociles envers le Seigneur durant sa vie, l'aimaient d'un si vif amour après sa mort, qu'ils s'immolaient avec joie pour sa gloire. C'est ce qui manifestait par-dessus tout la vertu de sa résurrection. Du reste, si ces faits éclatants ne se produisaient qu'après coup, c'était pour que cette démonstration ne fût plus l'objet d'un doute. Les hommes que nous avons le plus admirés pendant qu'ils vivaient, nous les oublions facilement quand ils ont quitté la terre; comment donc les mêmes hommes qui n'avaient pas craint de tourner parfois Jésus en dérision alors qu'il leur parlait, l'eussent-ils adoré comme Dieu après sa mort, je le répète, s'il n'avait réellement été qu'un homme ? Et comment auraient-ils consenti à se laisser égorger pour lui, s'ils n'avaient eu la preuve certaine de la résurrection?

4. Si je parle de la sorte, ce n'est pas seulement pour vous apprendre ces faits, c'est encore et surtout pour obtenir que vous imitiez ce courage, cette noble fermeté, toutes ces vertus réunies. Il ne faut pas désespérer de soi-même, quelque faiblesse qu'on ait à se reprocher dans le passé ; seulement ne donnons pas d'autres bases à nos espérances, que la miséricorde de Dieu d'abord et nos propres efforts ensuite. Il ne servit de rien aux hommes dont nous parlions d'appartenir à la famille, à la maison, à la patrie du Christ, jusqu'à ce qu'ils eurent brillé par leur vertu : serions-nous bien excusables, à notre tour, si nous mettions en avant la justice de nos proches et de nos frères, sans nous appliquer à la pratique du bien, sans songer à mener une vie pure et vertueuse ? C'est la pensée que le prophète exprime en ces termes : « Le frère ne rachète pas son frère ; un autre homme nous rachètera-t-il ? » *Psalm.* XLVIII, 7. Non, serait-ce Moïse, Samuel, Jérémie; car écoutez ce que dit Dieu à ce dernier : « Ne prie pas pour ce peuple, parce que je ne t'exaucerai pas. » *Jerem.*, XI, 14. Et tu ne dois pas être étonné si je repousse ta prière ; si Moïse lui-même paraissait devant moi, ou bien Samuel, je n'accueillerais pas leurs supplications en faveur de ce peuple. Ezéchiel aura beau prier pour lui, voici ce qu'il entendra : « Alors même que Noé, Job et Daniel se lèveraient pour eux, ils ne sauveront pas leurs fils et leurs filles. » *Ezech.*, XIV, 14-16. Le patriarche Abraham se mettrait lui-même à prier pour ceux qui sont atteints d'une maladie mortelle et qui refusent de s'amender, Dieu détournerait sa face, s'éloignerait de son serviteur, refuserait d'entendre cette voix plaidant la cause de tels hommes. Que Samuel intervienne dans une semblable circonstance, il lui dira : « Ne pleure pas sur le sort de Saül. » I *Reg.*, XVI, 1. Quelqu'un prierait-il pour sa propre sœur, si sa prière est inopportune, il lui sera dit ce qui fut dit à Moïse : « Si son père eût craché sur sa face... » *Num.*, XII, 14. Par conséquent, ne comptons pas trop sur la protection des autres. Sans doute les prières des saints ont une grande puissance, mais à la condition que nous ferons nous-mêmes pénitence et que nous deviendrons meilleurs. Voyez encore Moïse : il

avait soustrait à la vengeance du ciel son frère et six cent mille hommes, sans pouvoir ensuite y soustraire sa sœur ; et cependant le péché n'était pas même égal de part et d'autre, puisque celle-ci avait seulement insulté Moïse, tandis que ceux-là s'étaient rendus coupables d'une grave impiété.

Mais je vous abandonne cette question, et je vais tâcher d'en résoudre une autre beaucoup plus difficile. A quoi bon parler de la sœur, lorsque le chef d'un si grand peuple ne peut pas obtenir ce qu'il demande pour lui-même, et qu'après avoir subi tant de labeurs, tant d'angoisses, après avoir exercé le souverain pouvoir pendant quarante ans, il ne lui est pas donné d'entrer dans cette terre de la promesse, dont la possession lui avait été si souvent annoncée et garantie? Pour quelle cause? C'est que cette faveur n'avait aucune utilité, qu'elle eût même causé bien des dommages en devenant un sujet de scandale pour un grand nombre de Juifs. En effet, par cela seul que Moïse les avait arrachés à la servitude qu'ils subissaient en Egypte, laissant Dieu de côté, ils attribuaient tout à cet homme et ne s'attachaient qu'à lui : s'il les avait de plus introduits dans la terre promise, à quel point n'aurait-il pas poussé l'impiété? C'est pour ce motif qu'on n'a jamais connu le lieu de sa sépulture. Samuel ne peut pas non plus dérober Saül à la colère céleste, lui qui cependant avait plus d'une fois sauvé les Israélites. Jérémie de son côté ne réussit pas à sauver son peuple, tandis que nous voyons dans sa prophétie qu'il exerça dans d'autres circonstances une protection efficace. Daniel empêcha des barbares de périr par le glaive ; mais il ne délivra pas les Juifs de la captivité. L'Evangile nous montre également ce contraste, non dans des sujets différents, mais dans un seul et même personnage : nous y voyons un homme se sauvant d'abord, et périssant ensuite. Celui qui devait dix mille talents échappa d'abord au danger par ses prières, et puis cela lui devint impossible ; un autre, au contraire, qui s'était d'abord perdu, trouva le moyen plus tard d'obtenir de précieux avantages. Quel est-il? L'enfant qui dévora l'héritage paternel. Si nous vivons dans l'indolence, les autres ne nous sauveront pas ; nous nous sauverons par nous-mêmes, si nous sommes vigilants, et beaucoup plus par nous-mêmes que par le secours d'autrui. C'est à nous que Dieu veut accorder sa grâce, plutôt qu'aux autres pour nous, afin que, prenant confiance, nous marchions dans le chemin de la vertu, et calmions ainsi la divine colère. Voilà comment la Chananéenne toucha son cœur, comment la courtisane et le larron obtinrent le salut, sans protecteur et sans intermédiaire.

Invoquons les saints.

5. Si je parle ainsi, ce n'est pas pour condamner les prières que nous adressons aux saints, c'est pour que nous ne tombions pas dans la négligence, dans une sorte de léthargique sommeil, laissant aux autres seuls nos intérêts les plus sacrés. Lorsque le Seigneur eut dit : « Faites-vous des amis, » il ne s'arrêta pas là, mais il ajouta : « Avec les trésors de l'iniquité. » *Luc.*, XVI, 9. C'est toujours la bonne œuvre qu'il demande ; car cette dernière expression ne signifie pas autre chose que l'aumône ; et, chose admirable, il exige simplement de nous que nous rompions avec l'iniquité. Il semble nous tenir ce langage : Vous avez acquis par d'injustes moyens, dépensez d'une manière vertueuse et noble. Vous avez accumulé par l'iniquité ; dispersez par la justice. Et encore est-ce bien une vertu de donner de tels biens? Dieu cependant, poussé par son amour pour les hommes, condescend à nous promettre des biens tout autrement précieux, si nous agissons de la sorte. Mais nous en sommes venus à ce degré d'insensibilité que nous ne voulons pas même donner une part des choses mal acquises ; et, s'il nous arrive d'en sacrifier la plus légère portion, après tant de rapines, nous pensons avoir légitimé le tout. N'avez-vous pas entendu cette parole de Paul : « Celui qui sème avec parcimonie ne moissonnera pas avec abondance? » II *Cor.*, IX, 6. Pourquoi donc cette parcimonie? Est-ce une dépense que vous faites? Est-ce une perte que vous éprouvez? Non certes, c'est un négoce avantageux. Ensemencer, c'est préparer la moisson ; la semence a pour effet de multiplier. Si vous aviez à cultiver une terre grasse et fertile, capable de produire une riche moisson, vous y jetteriez volontiers tout ce que

vous auriez, vous emprunteriez même aux autres; dans ce cas la parcimonie serait jugée par vous une perte : et, quand il s'agit du ciel, de ce champ qui n'est pas sujet aux intempéries des saisons, qui vous rendra la semence au centuple, vous restez dans l'inaction et l'apathie, vous ne pensez pas alors qu'épargner c'est perdre, que répandre c'est gagner.

Avantages de l'aumône.

Répandez donc, si vous ne voulez pas perdre; ne gardez pas, si vous désirez garder; jetez et vous conserverez; abandonnez, et vous gagnerez. Si vous êtes tellement préoccupé de l'idée de conservation, ne conservez pas vous-même, ce serait le moyen de tout perdre; mais confiez tout à Dieu, qui ne se laissera rien enlever. Ne vous en rapportez pas à vous-même, à votre habileté, car vous ne savez pas faire fructifier votre bien : placez-en la plus grande partie entre des mains qui vous rendront avec usure. Oui, placez votre bien en lieu sûr, où n'ont accès ni l'envie, ni les récriminations, ni les embûches, ni la crainte. Prêtez à qui n'a besoin de rien, ou n'a besoin que pour vous, à qui nourrit tous les êtres, et n'éprouve la faim que pour vous en délivrer, à qui s'est fait pauvre pour vous rendre riche. Prêtez pour recueillir, non la mort, mais la vie. Voilà des prêts qui conduisent au royaume, les autres précipitent dans la géhenne : ces derniers sont inspirés par l'amour de l'argent; les premiers le sont par la philosophie : les uns proviennent d'un cœur insensible; les autres sont pleins d'humanité. Comment pourrions-nous justifier notre conduite, lorsque, pouvant augmenter notre bien, et d'une manière sûre, dans le temps opportun, avec une liberté parfaite, à l'abri de toute injure et de tout danger, sans crainte d'aucune sorte, nous négligeons tous ces avantages à la fois pour aller à la poursuite de choses viles et honteuses, fantômes vains et trompeurs, qui nous entraînent vers l'insondable fournaise. Rien, non vraiment rien

Contre l'usure.

de plus déshonorant ni de plus cruel que l'usure. L'usurier exploite le malheur d'autrui, sa prospérité se fonde sur les revers des autres, il taxe sa pitié; on dirait qu'il craint cependant de paraître impitoyable, et, sous le masque de la bonté, il creuse à son prochain un plus profond abîme; en lui portant secours, il accable le pauvre; en lui tendant la main, il le pousse au fond; en ayant l'air de le conduire au port, il précipite son naufrage, il le jette contre les écueils ou l'amène à périr sur des rochers inaperçus.

Mais où voulez-vous en venir? me dira-t-on peut-être. Voulez-vous qu'un argent que j'ai ramassé, qui me serait utile, je le mette au service d'autrui sans exiger aucune récompense? — Loin de là; non, ce n'est pas là ce que je dis; je veux au contraire que vous en tiriez un gain beaucoup plus précieux, au lieu de ce vil et misérable intérêt; je veux que vous receviez le ciel en retour, et non l'or dont vous êtes avide. Pourquoi vous réduisez-vous de la sorte à la pauvreté, en vous roulant sur la terre, en préférant des choses de néant à des biens inappréciables? C'est là ne pas savoir même ce que c'est que s'enrichir. Dieu vous promet les biens du ciel pour le peu d'argent qu'il vous demande, et vous lui répondez : Non, ne me donnez pas le ciel, donnez-moi plutôt des trésors périssables. — N'est-ce pas là vouloir demeurer dans la pauvreté? Ainsi donc, quiconque désire les vraies richesses, préférera les choses permanentes à celles qui disparaissent en un instant, les biens inépuisables à ceux qui sont si vite consumés, l'abondance à la pénurie, l'incorruptible au corruptible. Il arrive même par là que les biens de la seconde espèce ne lui feront pas défaut. Quand on préfère la terre au ciel, on perd même la terre; quand on fait le choix opposé, on obtient éminemment l'un et l'autre. Voulons-nous parvenir à cette double possession, méprisons toutes les choses d'ici-bas et n'aspirons qu'aux biens à venir. Nos vœux seront alors remplis, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VI.

« Lorsque Jésus fut né dans Bethléem, ville de Juda, aux jours du roi Hérode, voilà que des mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, et dirent : Où est ce roi des Juifs qui vient de naître? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus pour l'adorer. »

1. Nous avons aujourd'hui besoin d'une vive attention, de ferventes prières, pour expliquer le texte présent, pour arriver à savoir qui étaient ces mages, d'où ils venaient, comment et dans quelle pensée ils avaient accompli ce voyage, ce qu'était l'étoile dont ils parlaient. Mais, si vous le voulez, je placerai sous vos yeux ce que disent à cette occasion les ennemis de la vérité. Le souffle du démon s'est emparé d'eux à tel point qu'ils s'efforcent de trouver là des armes pour combattre les enseignements de la vérité. Que disent-ils donc ? — Voilà qu'à l'occasion du Christ une étoile paraît, preuve que l'astrologie est une vraie science. Si, en venant au monde, il s'est lui-même subordonné à cette loi, comment a-t-il renversé l'idée du destin, fermé la bouche des démons, détruit l'erreur, dissipé tous les prestiges de ce genre ? Comment les mages ont-ils appris par l'apparition de cette étoile qu'il était le roi des Juifs ? Il n'avait pas un royaume terrestre, comme il le déclara lui-même à Pilate : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » *Joan.*, XVIII, 36. Il ne déploya jamais l'appareil de la royauté : il n'avait autour de lui ni des satellites portant la lance et le bouclier, ni des chevaux, ni des attelages de mules, ni rien de pareil ; il menait une vie humble et pauvre, et douze hommes de basse condition étaient seuls à l'accompagner. Mais, alors même que les mages auraient su qu'il était roi, pourquoi seraient-ils venus le trouver ? Ce n'est pas le propre de l'astronomie, de savoir par les astres ce que sont les nouveau-nés, mais seulement de pronostiquer, d'après l'heure de leur naissance, ce qui doit leur arriver dans l'avenir : à cela se bornent les prétentions des astrologues. Or, ces étrangers n'avaient pas été témoins de l'enfantement, ne savaient pas même le jour de la naissance ; ils ne pouvaient donc pas partir de là pour pronostiquer l'avenir de cet enfant d'après le mouvement des astres. Non, c'est quand ils ont vu cette étoile qui longtemps auparavant avait brillé dans leur contrée, qu'ils partent pour aller contempler l'enfant qui vient de naître.

Et voilà certes des difficultés tout autrement sérieuses que celles dont nous avons déjà parlé. Quel est le motif qui les poussait ? Quels biens espéraient-ils, pour accourir de si loin adorer ce nouveau roi ? Alors même qu'il eût dû régner sur eux, ce n'est pas une raison suffisante pour expliquer leur conduite. S'il était né dans un palais et si le roi son père se fût trouvé là présent, on pourrait dire qu'ils étaient venus se prosterner devant le berceau de l'enfant dans la pensée de se concilier la faveur du père, en le flattant ainsi par cet hommage empressé. Mais sachant qu'il ne devait pas régner sur eux, qu'il était d'une nation étrangère, fort éloignée de la leur, qu'il n'était encore qu'un faible enfant, comment entreprennent-ils un si long voyage et lui portent-ils des présents, et cela, malgré des dangers sans nombre ? En effet, à peine Hérode les a-t-il entendus, qu'il se trouble, et le peuple se trouble également en les écoutant parler. Peut-être me direz-vous qu'ils ne prévoyaient pas cette agitation. Mais la raison dit le contraire ; car, eussent-ils été sans intelligence aucune, il est une chose qu'ils ne pouvaient pas ignorer, c'est qu'en venant dans une ville qui déjà reconnaissait un roi, déclarer ouvertement qu'il en existait un autre, ils s'exposaient à mille morts. Pourquoi se prosternent-ils devant un enfant encore dans les langes, aggravant ainsi leur première témérité ? S'ils avaient agi de la sorte envers un homme, on eût pu supposer que l'espoir d'en obtenir un secours efficace les avait déterminés à braver un péril aussi manifeste. C'eût été néanmoins une extrême folie à des Perses, à des étrangers regardés comme des barbares et n'ayant aucun rapport avec le peuple juif, de quitter ainsi leur terre natale, leur patrie, leurs proches, leur maison, pour aller se ranger sous le sceptre d'un autre monarque.

2. Si c'est là une action insensée, celle qui

suit l'est encore davantage. Quelle est cette dernière action ? C'est qu'après avoir parcouru des espaces aussi considérables et provoqué chez tout un peuple une si grande commotion, ils adorent simplement et repartent aussitôt. Quels insignes royaux ont-ils donc vus ? Un misérable réduit, une crèche, un petit enfant couché dans ce berceau, une mère pauvre. A qui offrirent-ils leurs présents et dans quel but ? Etait-ce une loi chez eux, était-ce un usage d'honorer partout les rois qui venaient de naître ? Etaient-ils toujours à parcourir l'univers pour s'en aller rendre hommage à ceux qu'ils savaient devoir régner et monter sur un trône, quoique d'une naissance humble et cachée ? Personne assurément oserait le dire. Pourquoi donc alors vinrent-ils adorer ce roi ? Si c'est à cause de ce qu'ils avaient sous les yeux, que pouvaient-ils espérer d'un tout petit enfant et d'une mère aussi pauvre ? Si c'est en vue de l'avenir, comment savaient-ils que cet enfant adoré dans les langes se souviendrait un jour de ce qui s'était alors passé ? S'ils comptaient sur sa mère pour le lui rappeler, ils eussent mérité la mort plutôt qu'une récompense, puisqu'ils l'avaient jetée dans un péril imminent. Hérode avait donc été troublé, et par suite il cherchait cet enfant, il prenait toutes les mesures pour le faire périr. Partout, du reste, dire d'un enfant né dans la vie privée qu'il doit régner un jour, ce n'est pas autre chose que le livrer au glaive, l'entourer d'innombrables ennemis. Voyez combien de difficultés se soulèvent, si nous examinons ici les faits d'après le cours ordinaire des événements humains. Ce n'est pas assez dire, et nous pourrions signaler des difficultés beaucoup plus nombreuses, des questions plus difficiles à résoudre que celles-là. Il ne faut pas néanmoins qu'en les accumulant nous troublions la vue de notre intelligence ; il est temps de résoudre celles que nous avons déjà posées ; commençons par l'étoile. Si nous parvenons à découvrir ce qu'était cet astre, s'il était de même nature que les autres ou bien d'une nature différente, s'il était réellement une étoile ou s'il n'en avait que l'apparence, tout le reste nous sera facile à comprendre. Mais d'où tirer la lumière qui doit nous éclairer ? Des saintes Lettres elles-mêmes.

L'étoile qui apparut aux mages n'était point au nombre des véritables étoiles.

Que cette étoile ne fût pas du nombre des autres, que ce ne fût pas même une étoile, du moins dans ma pensée, mais qu'elle fût la manifestation visible d'une puissance invisible, cela ressort avant tout de la marche qu'elle suivait. Il n'est pas d'étoile, en effet, il n'en est pas une qui suive une telle direction. Comme le soleil et la lune, toutes les étoiles vont de l'orient à l'occident ; tandis que celle-là se dirigeait du nord au midi, puisque telle est la position de la Perse par rapport à la Palestine. Cela ressort, en second lieu, de la circonstance du temps : elle ne brillait pas seulement pendant la nuit, elle brillait encore en plein jour, quand le soleil inondait l'univers de sa lumière ; c'est ce que les autres étoiles ne font pas, ni la lune elle-même ; quoique son éclat surpasse celui de toutes les étoiles, nous la voyons comme ces dernières se cacher et disparaître à l'aspect du soleil. Quant à cette étoile, elle avait un éclat supérieur à celui de ce roi des astres et lançait de plus puissants rayons. En troisième lieu, cela ressort de la propriété qu'elle avait de se montrer et de se cacher tour à tour. Sa lumière conduisit les mages jusqu'à la Palestine, et puis elle disparut à leurs yeux quand ils furent entrés dans la ville de Jérusalem ; elle se montra de nouveau lorsqu'ils reprirent leur route après s'être éloignés d'Hérode et l'avoir instruit du but qu'ils poursuivaient : toutes choses qui n'indiquent nullement le mouvement d'une étoile, mais qui trahissent plutôt la spontanéité d'une intelligence. Cet astre merveilleux n'avait pas un cours déterminé ; il avançait quand les mages devaient avancer, il s'arrêtait quand ils devaient s'arrêter, s'accommodant admirablement aux diverses exigences du voyage : il était comme cette colonne de nuée qui montrait aux Juifs quand est-ce qu'ils devaient se mettre en marche ou bien asseoir leur camp. En quatrième lieu, la manière dont cette étoile brillait établit la vérité de notre proposition. Elle n'était pas au firmament ; car elle n'aurait pas pu à une telle hauteur guider les mages dans leur route : il fallait pour cela qu'elle fût plus rapprochée de la terre. Tout le monde comprend, en effet,

qu'une étoile ordinaire ne saurait indiquer une maison, un petit réduit, la place occupée par un enfant qui vient de naître; c'est l'immensité des distances qui ne permet pas une telle supposition. Nous le voyons par la lune elle-même, qui cependant surpasse incomparablement toutes les étoiles, et que tous les hommes répandus sur la surface de la terre jugent à la fois beaucoup plus rapprochée d'eux. Comment donc une étoile, je le demande encore une fois, aurait-elle fait pour désigner une étable, une crèche, à moins qu'elle ne se détachât de la voûte des cieux, pour en quelque sorte se reposer sur la tête de l'enfant? C'est ce que l'Evangéliste nous fait entendre, quand il dit : « Voilà que l'étoile les précédait, jusqu'à ce qu'elle vînt s'arrêter sur la place occupée par l'enfant. » Voyez combien d'arguments prouvent que ce n'était pas là une étoile ordinaire, et qu'elle n'avait pas paru selon les calculs fictifs d'une vaine science.

3. Pourquoi donc a-t-elle paru? Pour accuser l'insensibilité des Juifs, pour ôter à leur ingratitude tout moyen de justification. Comme le Christ était venu mettre un terme à l'ancienne loi, appeler au même culte le monde entier, se faire adorer lui-même sur terre et sur mer, il ouvre dès le principe la porte aux nations, afin d'instruire son peuple par l'exemple des étrangers. Comme ce peuple entendait souvent les prophètes parler de la venue du Messie, il ne prêtait pas à leur parole une sérieuse attention; et Dieu veut alors que des barbares viennent d'un pays lointain chercher le nouveau roi récemment né chez les Juifs; il veut que des Perses apprennent à ces derniers ce qu'ils ont refusé d'apprendre de la bouche de leurs prophètes : de telle sorte que, s'ils sont bien inspirés, leur foi repose sur un motif inébranlable, et que, s'ils demeurent dans l'obstination, ils soient désormais entièrement inexcusables. Et que pourraient-ils dire, en effet, ceux qui n'ont pas accepté le Christ annoncé par tant de prophéties, après avoir vu les mages le recevoir et l'adorer à la vue d'une seule étoile? Ce que le Seigneur avait fait à l'égard des Ninivites en leur envoyant Jonas, ce qu'il fera par lui-même à l'égard de la Samaritaine et de la Chananéenne, il le fait maintenant par les mages. De là ce qu'il dit : « Les hommes de Ninive se lèveront et vous condamneront; la reine du midi se lèvera de même et condamnera cette génération. » *Matth.*, XII, 41-42. Ils ont cru sur des témoignages bien inférieurs à celui que cette génération repousse.

Pourquoi Dieu s'est servi de l'étoile.

Pourquoi Dieu s'est-il servi d'un tel phénomène, me demanderez-vous, pour amener à lui les mages? — Et de quel autre moyen aurait-il dû se servir? aurait-il envoyé des prophètes? Les mages n'eussent pas accueilli cet enseignement oral. Aurait-il fait entendre une voix céleste? Ils ne l'eussent pas non plus écoutée. Leur aurait-il envoyé un ange? Ils l'eussent également méconnu. Laissant donc de côté ces différents moyens, Dieu, dans son admirable condescendance, les appelle par une voix à laquelle ils sont accoutumés; il fait briller à leurs yeux un astre d'une remarquable grandeur et d'une nature spéciale, afin qu'ils soient frappés et par la beauté du spectacle et par l'étrangeté du mouvement. Paul fait quelque chose de semblable quand il prend occasion d'un autel pour parler aux Grecs, et quand il cite le témoignage de leurs poètes. C'est encore ainsi qu'en s'adressant aux Juifs il prend pour point de départ la circoncision et les sacrifices, afin de conduire à sa nouvelle doctrine ceux qui vivaient sous la loi. Comme chacun suit volontiers les usages de sa patrie, Dieu et les hommes qu'il envoie tiennent compte de ce sentiment dans l'œuvre du salut d'un peuple. Ne regardez donc pas comme indigne de Dieu d'avoir appelé par une étoile ceux dont nous parlons; car vous en viendriez à tout blâmer chez les Juifs, leurs sacrifices, leurs purifications, leurs néoménies, l'arche et le temple lui-même. En effet, toutes ces choses tiraient plus ou moins leur origine des ténèbres épaisses de la gentilité. C'est pour ramener au salut les hommes égarés que le Seigneur souffre le même culte qu'on rendait ailleurs aux démons, avec quelques modifications cependant, afin d'amener peu à peu ses adorateurs à quitter leurs grossières habitudes pour embrasser sa sublime philosophie. Telle est la marche suivie par rapport aux mages;

c'est bien par la vue d'un astre que Dieu les appelle d'abord, mais pour les élever ensuite à de plus hautes pensées. Après qu'il les a conduits à la crèche comme par la main, ce n'est plus par une étoile, c'est par le ministère d'un ange qu'il leur signifie ses volontés; et voilà comment il fait en quelque sorte leur éducation morale.

La même chose eut lieu par rapport aux habitants d'Ascalon et de Gaza. Quand les cinq villes de ces contrées eurent été frappées d'une plaie mortelle, à la présence de l'arche, ne pouvant trouver aucun remède aux maux dont elles étaient affligées, elles convoquèrent leurs devins devant le peuple réuni, pour aviser au moyen de mettre un terme à ce fléau céleste. Les devins décidèrent alors qu'il fallait atteler au char qui portait l'arche deux vaches qui n'auraient pas encore subi le joug et qui auraient mis bas pour la première fois, en leur laissant la liberté de prendre telle direction qu'elles voudraient : on saurait par cette expérience si le mal venait du ciel ou si ce n'était qu'un malheur ordinaire. Si les vaches, disaient-ils, brisent le joug nouveau pour elles et retournent en arrière en entendant mugir leurs veaux, la plaie ne sera qu'un accident; si, au contraire, elles marchent droit devant elles sans s'émouvoir de ces mugissements, et ne s'écartent pas du chemin, bien qu'elles l'ignorent, il sera dès lors évident que la main de Dieu même a frappé ces villes. — Les habitants s'étant conformés à la décision des devins en exécutant ce qui leur était ordonné; Dieu, manifestant encore ici toute sa condescendance, confirma cette décision et ne jugea pas indigne de lui d'en procurer l'accomplissement et d'autoriser par le fait une semblable parole. L'événement n'en était que plus remarquable et plus significatif, puisque c'étaient les ennemis eux-mêmes qui rendaient témoignage de la puissance de Dieu, et que leurs propres docteurs étaient forcés de prononcer l'arrêt. Nous trouvons beaucoup d'autres exemples pareils dans la conduite de la Providence. C'est ainsi que les choses eurent lieu par rapport à la Pythonisse, comme vous pourrez vous-mêmes en juger maintenant d'après ce que nous venons de dire. Nous nous bornons là pour ce qui regarde l'étoile; mais il nous serait facile de pousser la question plus loin, selon cette parole : « Fournissez au sage une occasion, et il deviendra plus sage encore. » *Prov.*, IX, 9.

4. Il faut revenir au commencement du texte que vous avez entendu lire. Quel est ce commencement? « Lorsque Jésus fut né à Bethléem, ville de Juda, dans les jours du roi Hérode, voilà que des mages vinrent de l'orient à Jérusalem. » Les mages suivent une étoile qui les guide; et les Juifs ne croient pas même à la parole de leurs prophètes. Pourquoi l'historien détermine-t-il ainsi le temps et le lieu : « A Bethléem, dans les jours du roi Hérode? » Mais d'abord, pourquoi place-t-il le titre à côté du nom? Il ajoute ce titre, parce qu'il existe un autre Hérode, celui qui tua Jean; et celui-là était tétrarque, tandis que celui dont il est ici question était roi. Il signale le temps et le lieu, pour nous rappeler les anciennes prophéties : l'une de Michée conçue en ces termes : « Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu ne seras pas la dernière des principautés de Juda; » *Mich.*, V, 2; l'autre du patriarche Jacob, qui fixe l'époque de la venue du Messie et nous en donne un signe éclatant : « Un prince ne manquera pas dans Juda, il sortira constamment un chef de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui est l'objet des promesses; et celui-là même est l'attente des nations. » *Genes.*, XLIX, 10.

Nous avons encore à rechercher comment une telle pensée tomba dans l'esprit des mages, et qui leur inspira le dessein de la réaliser. Je ne saurais, en effet, l'attribuer uniquement à l'étoile; et je vois dans cette détermination la main même de Dieu. C'est de la même façon qu'il agit envers Cyrus en le disposant à renvoyer les Juifs sans toutefois détruire en lui l'action du libre arbitre. C'est encore ainsi qu'en appelant Paul du haut du ciel, il manifeste sa grâce en même temps que l'obéissance de son futur serviteur. Vous me direz peut-être : Pourquoi n'a-t-il pas fait la même révélation à tous les mages? Parce que tous n'auraient pas cru, et que ceux-là étaient mieux disposés que les

autres. Voyez : des nations sans nombre périssaient, et c'est aux seuls Ninivites que le prophète est envoyé; deux larrons étaient en croix, un seul est sauvé. Considérez donc la vertu de ces hommes : ce n'est pas dans leur voyage précisément, c'est dans leur noble confiance qu'elle brille. Ils éloignent jusqu'à l'apparence d'une pensée détournée; ils disent qu'elle a été leur guide, ils ne cachent pas la longueur du chemin, ils s'énoncent avec une entière franchise. « Nous sommes venus l'adorer, » disent-ils, sans craindre la fureur du peuple ni la tyrannie du roi ; ce qui me porte à croire que dans leur pays ils deviendront les instituteurs de leurs concitoyens. Ceux qui dans de telles circonstances osent parler ainsi ne parleront-ils pas avec plus de confiance encore dans leur patrie, appuyés qu'ils seront désormais par l'oracle de l'ange et le témoignage du prophète?

« En les entendant, Hérode se troubla, et tout Jérusalem avec lui. » Hérode avait raison : parce qu'il était roi, il craignait pour lui-même et ses enfants; mais pourquoi la ville de Jérusalem se troublait-elle, alors que les prophètes lui montraient dès longtemps dans le nouveau-né un sauveur, un bienfaiteur, un libérateur? Pourquoi donc le peuple se trouble-t-il? Il se trouble aujourd'hui comme il se troublait jadis quand il se détournait de Dieu, qui le comblait de ses bienfaits; quand il regrettait les viandes d'Egypte, aussitôt après avoir reconquis la liberté. Or remarquez, je vous prie, la précision du langage des prophètes; car l'un d'eux l'avait prédit de la manière suivante : « Ils désireront s'ils ont senti les atteintes du feu ; car un enfant nous est né, un enfant nous a été donné. » *Isa.*, IX, 5-6. Et, malgré leur trouble, ils ne cherchent pas à voir ce qui s'est passé, ils ne suivent pas les mages, ils ne font pas même de questions; ce sont à la fois les plus intraitables et les plus négligents des hommes : quand ils auraient dû se glorifier de ce que ce roi avait pris naissance au milieu d'eux, de ce qu'il attirait déjà la nation des Perses et semblait devoir la soumettre tout entière un jour; quand leurs affaires prospéraient sous de tels auspices et s'annonçaient avec un tel éclat, ils n'en devenaient pas meilleurs, eux cependant qui pouvaient se souvenir encore de leur captivité chez cette même nation des Perses. Eussent-ils complétement ignoré les mystérieux et sublimes enseignements de la religion, ils auraient dû, n'ayant même que les choses présentes pour asseoir leur jugement, raisonner de la sorte : si ces étrangers témoignent cette crainte respectueuse pour notre roi dans son berceau, combien plus ne le redouteront-ils pas quand il aura grandi, quelle ne sera pas alors leur obéissance et la supériorité de notre état sur celui des barbares? — Rien de tout cela ne vient les ranimer; tant est grande leur insouciance, et de plus leur envie. Eloignons de nous ce double vice; il faut que chacun déploie le zèle le plus ardent et le plus infatigable s'il veut en triompher. Voilà pourquoi le Christ tenait ce langage : « Je suis venu porter le feu sur la terre ; et quelle est ma volonté, si ce n'est qu'il s'allume? » *Luc.*, XII, 49. C'est encore pour cela que l'Esprit saint parut sous la forme du feu.

5. Et nous sommes plus froids que la cendre, plus morts que les morts, quoique nous ayons en quelque sorte sous les yeux Paul s'élevant jusqu'au ciel, et jusqu'aux cieux des cieux, renversant tous les obstacles avec plus d'impétuosité que le feu le plus violent, dominant toute chose là-haut comme ici-bas, l'avenir comme le présent, le possible comme le réel. Si vous prétendez que cet exemple est trop au-dessus de vous, c'est déjà l'aveu le plus explicite de votre apathie. Qu'avait Paul de plus que vous, pour que vous prétendiez ne pouvoir pas marcher sur ses traces? Mais, pour échapper à toute contestation, laissons là Paul et portons nos regards sur les premiers fidèles. Ils se dépouillèrent de leurs biens, de leurs possessions, des sollicitudes et des préoccupations quelconques de la vie, pour se consacrer entièrement à Dieu; le jour et la nuit ils donnaient leur attention à la parole sainte. Telle est la nature de ce feu spirituel, qu'il ne laisse en nous aucune affection pour les objets terrestres, qu'il les transforme tous en amour divin; de sorte qu'un homme épris de ces choses, faudrait-il toutes les sanctifier, se moquer du plaisir et de la gloire,

Le feu spirituel ne laisse en nous aucune affection pour les objets terrestres.



immoler même sa vie, s'y résoudra sans aucune peine. Dès que ce feu si brûlant a pénétré dans une âme, il en rejette toute la langueur, donne à cette âme des ailes enflammées et l'élève à de telles hauteurs qu'elle n'a plus qu'un regard de mépris pour les objets visibles.

Quand on est ainsi disposé, on vit désormais dans l'exercice de la pénitence, on verse des larmes qui ne tarissent pas, et c'est en cela même qu'on goûte un intarissable bonheur. Rien ne nous attache et ne nous unit à Dieu comme de telles larmes. L'homme alors habite au milieu des villes comme s'il était dans un désert, sur les montagnes, au fond des antres, tant il dédaigne les biens présents; jamais il n'est rassasié de ces larmes, soit qu'il les verse pour lui, soit qu'il pleure les péchés des autres. De là cette béatitude prononcée par le Christ : « Bienheureux ceux qui pleurent. » *Matth.*, v, 5. Pourquoi Paul a-t-il dit : « Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur? » *Philipp.*, IV, 4. C'est pour manifester la joie que ces gémissements renferment. De même, en effet, que la joie selon le monde engendre la tristesse et la douleur, de même la tristesse selon Dieu produit une allégresse qui sera sans interruption et sans fin. C'est quand elle fut enflammée de cette divine ardeur que la courtisane brilla d'un plus vif éclat que les vierges. Le repentir s'étant emparé de son cœur, elle brûla désormais d'amour pour le Christ, et c'est alors qu'elle arrosait de ses larmes et de ses parfums les pieds du divin Maître, les essuyant ensuite avec ses cheveux.

Voilà ce qui se passait au dehors; mais les sentiments dont son âme était remplie et que Dieu seul voyait, étaient tout autrement embrasés. De là vient que chacun de nous, en écoutant le récit évangélique, prend part au bonheur de cette femme, se réjouit des vertus qu'elle commence à pratiquer, l'absout volontiers de tous ses désordres. Or, si nous portons un tel jugement, tout méchants que nous sommes, quels magnifiques dons ne dut-elle pas recevoir d'un Dieu plein d'amour pour la nature humaine, et même, avant la grande récompense décernée par Dieu, quels biens ne trouva-t-elle pas déjà dans la pénitence? Comme après de fortes pluies l'air devient serein, ainsi l'abondance des larmes ramène le calme et la sérénité dans cette âme, et dissipe les ténèbres du péché. Comme nous sommes purifiés par l'eau et l'Esprit, ainsi le sommes-nous par les larmes et la confession, pourvu que l'ostentation et la vaine gloire n'en détruisent pas la vertu. Celle qui pleurerait pour un semblable motif serait plus digne d'être condamnée que celle dont la préoccupation est de paraître belle en recourant à des attraits factices, à des ornements empruntés. Je veux des larmes dont la componction et non l'intérêt soit la source, qui coulent en secret et sans témoin, dans l'intérieur de notre demeure, sans appareil et sans bruit, du fond de l'âme, sous l'impression d'un vif regret, en vue de plaire à Dieu seul. Telles étaient les larmes d'Anne : « Ses lèvres se mouvaient, et l'on n'entendait pas sa voix. » I *Reg.*, I, 13. Mais ses larmes élevaient une voix plus éclatante que celle de la trompette. Aussi Dieu lui donna-t-il la fécondité, et changea-t-il le roc en un champ fertile.

6. Si vous pleurez de la même façon, vous devenez l'imitateur du divin Maître; car lui-même pleura sur son ami Lazare et sur la ville de Jérusalem, le sort de Judas le remplit de trouble. L'Evangile du reste nous le montre souvent sous le coup de la tristesse; nulle part nous ne le voyons rire, pas même sourire; du moins aucun Evangéliste ne nous a rien raconté de pareil. Il ne faut donc pas nous étonner si Paul nous dit et si d'autres nous disent de lui qu'il pleura, qu'il pleura même pendant trois ans, la nuit et le jour; qu'il ait jamais ri, c'est ce que lui-même n'a pas dit, et les saints ne le disent pas davantage. C'est un trait commun à tous ceux qui lui ressemblent. L'Ecriture ne parle que du rire de Sara quand elle fut réprimandée, et de celui du fils de Noé quand il tomba dans la servitude. Si je fais cette observation, ce n'est pas pour exclure entièrement le rire, c'est pour en condamner l'excès. Comment pouvez-vous, je vous le demande, vous livrer à des rires immodérés, soumis comme vous l'êtes à rendre un compte aussi rigoureux, à comparaître devant un

tribunal redoutable pour y répondre de tout ce que vous aurez fait ici-bas, sans exception aucune? Oui, tout sera matière à cet examen, les fautes involontaires comme les fautes volontaires. « Quiconque m'aura renié devant les hommes, est-il dit, je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, x, 35. Or, ce reniement n'est pas toujours un acte spontané; et cependant il n'échappera pas au supplice, nous en serons punis, nous aurons à répondre de ce que nous savons et de ce que nous ne savons pas : « Ma conscience ne me reproche rien, dit l'Apôtre; mais pour cela je ne suis pas justifié. » I *Cor.*, IV, 4. Nous serons jugés sur notre ignorance aussi bien que sur notre science : « Je leur rends ce témoignage, dit encore Paul, qu'ils ont le zèle de la gloire de Dieu, mais non un zèle éclairé. » *Rom.*, x, 2. Cela ne suffit pas pour les justifier. Ecrivant aux Corinthiens, Paul disait encore : « Je crains que, comme Eve fut séduite par les artifices du serpent, votre sens ne soit perverti et ne perde cette noble simplicité qui l'unit au Christ. » II *Cor.*, XI, 3. Quoi! devant rendre un compte si grave et si compliqué, vous pouvez vous asseoir ainsi pour rire, lancer des mots plaisants, vous abandonner aux délices?

Que gagnerais-je à m'en abstenir, me direz-vous, à faire le contraire, à me livrer aux gémissements? — Beaucoup certes, beaucoup plus qu'il n'est possible de le dire. Devant les tribunaux humains vous auriez beau verser des larmes, vous n'éviteriez pas le châtiment après la sentence portée; mais ici vous n'avez qu'à gémir et vous faites révoquer la sentence, vous obtenez votre pardon. Voilà pourquoi le Christ nous parle si souvent des larmes, proclame heureux ceux qui pleurent et malheureux ceux qui rient. Non, le théâtre de ce monde n'est pas dressé pour le rire, nous n'y sommes pas réunis pour y faire assaut de plaisanterie, mais plutôt pour gémir, et par de tels gémissements gagner le royaume céleste. Si vous paraissiez devant l'empereur, vous n'oseriez pas même sourire; et, quand vous avez chez vous le souverain Maître des anges, vous n'êtes pas là tremblant, vous n'avez pas la modestie que cette présence vous impose; vous riez, et souvent quand il est irrité contre vous! Comment ne pensez-vous pas qu'en agissant ainsi vous excitez sa colère plus encore qu'en péchant? Oui, Dieu déteste moins le péché même que le défaut de retenue après qu'on a péché. Il est néanmoins des hommes tellement dénués de sens, qu'après avoir entendu ces paroles ils diront : Dieu me préserve de jamais verser des larmes, qu'il m'accorde de toujours rire et m'amuser. — Quoi de plus puéril qu'un tel langage? Ce n'est pas Dieu qui nous inspire ce goût de l'amusement, c'est le diable. Ecoutez quel fut le sort des hommes de plaisir; c'est l'Ecriture qui parle : « Le peuple s'assit pour manger et boire, puis il se leva pour jouer. » *Exod.*, XXXII, 6. Tels étaient les habitants de Sodome, telle fut aussi la génération surprise par le déluge. Il est dit de ceux-là : « Dans le faste, la prospérité, l'abondance et la recherche, ils ne respiraient que le plaisir. » *Ezech.*, XVI, 49. Quant à ceux qui vivaient du temps de Noé, quoiqu'ils fussent témoins de la longue et laborieuse construction de l'arche, ils ne cessaient de se livrer à la joie, de s'adonner à la mollesse, de fermer les yeux sur l'avenir; et voilà pourquoi le grand cataclysme les enveloppa tous et fit faire naufrage à l'univers.

7. Ne demandez donc pas à Dieu ce que vous n'obtenez que du diable. C'est à Dieu de vous donner un cœur contrit et humilié, la vigilance et la sagesse, le repentir et la componction. Tels sont les dons divins, les seuls dont nous ayons besoin. En effet, une terrible lutte nous est constamment imposée, « nous avons à combattre contre les puissances invisibles, à nous mesurer avec les esprits du mal, avec les principautés qui gouvernent ce siècle. » Et puissions-nous, à force de zèle, de vigilance et d'énergie soutenir le poids de cette rude bataille. Si nous jouons à tout propos, si nous vivons dans l'indolence, nous n'avons pas besoin pour tomber d'en venir aux mains avec l'ennemi. Ce n'est donc pas à nous à rire sans cesse, à nous plonger dans les délices, mais bien à ceux qui vont amuser le public sur la scène, aux femmes perdues, aux hommes qui rivalisent avec elles,

aux parasites, aux adulateurs. Non, ce n'est pas là ce qui convient aux futurs habitants du ciel, à ceux dont le nom est inscrit dans la cité supérieure et qui sont pourvus ici-bas d'armes spirituelles : laissons ces choses aux sectateurs du démon. C'est lui, lui seul qui met en œuvre ces moyens et ces artifices pour séduire les soldats du Christ et ramollir leur courage. Dans ce but il a bâti des théâtres au milieu des villes, il a formé les instruments d'une joie factice : et c'est avec leur concours qu'il déchaîne ce fléau sur une ville entière.

Paul nous a mis en garde contre un pareil danger en nous interdisant les propos futiles, les vains jeux de mots, ces funestes excitations au rire, source de tant de désordres. C'est quand les mimes ont dit quelque chose d'obscène ou d'impie dans leur misérable rôle, que tant d'insensés applaudissent et rient ; et, lorsqu'il faudrait plutôt les accabler de pierres, on leur prodigue des acclamations qui n'ont d'autre effet que d'allumer les feux de la géhenne sur la tête des spectateurs. Ceux qui louent de telles paroles sont avant tout la cause qu'elles sont proférées ; et c'est pour cela qu'ils encourent les premiers le trop juste châtiment d'un tel crime. Si le théâtre n'avait pas de spectateurs, la scène n'aurait pas d'histrion. En vous voyant quitter vos travaux et vos arts, sacrifier le bénéfice que vous y trouvez, tout abandonner, en un mot, pour accourir à ces spectacles, ils redoublent d'application et d'ardeur dans leur fatale besogne. En parlant ainsi, je n'entends pas les excuser ; je veux seulement vous faire comprendre que l'origine du mal vient de vous, que vous l'alimentez par votre présence, en y consacrant des jours entiers ; que vous trahissez ainsi l'honneur de la famille et profanez les augustes mystères de la religion. Non, cet homme en remplissant son rôle n'est pas aussi coupable que vous l'êtes en le lui imposant. Et vous ne vous en tenez pas à cette exigence ; vous encouragez ce malheureux, vous l'exaltez par votre approbation et vos rires, vous applaudissez à sa dégradation, et par tous les moyens en votre pouvoir vous alimentez cette officine du diable. De quel œil, à votre retour, verrez-vous votre femme, après l'avoir vue si indignement traitée ? Comment ne rougissez-vous pas même à son souvenir, lorsque tout son sexe a été devant vous traîné dans la fange ?

Ayons soin de fuir les spectacles.

8. Ne me dites pas que ce n'est là qu'une représentation imaginaire ; car de telles représentations ont jeté beaucoup d'hommes dans le crime et ruiné beaucoup de maisons. Et voilà surtout ce qui m'afflige, que cela ne vous paraisse pas un mal, et que dès lors vos applaudissements, vos acclamations, vos rires interminables servent d'encouragement à de telles ignominies. Que dites-vous ? ce n'est là qu'une vaine représentation ? Cette représentation rend les hommes dignes de mille morts, puisque ces misérables s'appliquent à retracer ce que toutes les lois proscrivent. Si l'action elle-même est un mal, la représentation doit nécessairement l'être. Et je ne vous dis pas encore combien ces jeux mimiques, ces drames inventés produisent d'adultères, combien ils inspirent aux spectateurs de mollesse et d'impudence : rien de plus corrompu, rien de plus insolent qu'un œil capable de supporter de tels spectacles. Mais sur l'agora vous n'oseriez pas regarder une femme nue ; pas davantage dans une maison : c'est ce que vous appelez une turpitude, un déshonneur. Et vous allez au théâtre voir outrager du même coup les deux sexes, souiller vos yeux par d'infâmes tableaux. Ne me dites pas que cette femme qui se donne en spectacle est déjà flétrie. Est-ce que le type sacré ne demeure pas toujours le même, et la courtisane est-elle d'une autre nature que l'honnête femme ? S'il n'y a rien là de révoltant, d'où vient la répulsion que vous éprouvez et que vous témoignez pour de pareilles choses, lorsqu'elles se présentent à vous sur l'agora ? Sont-elles donc obscènes pour l'homme isolé, et ne le sont-elles plus pour les hommes réunis ? Supposition ridicule, langage humiliant, empreint d'une extrême démence ? Mieux vaudrait couvrir entièrement vos yeux de boue et de fumier, que de les fixer sur des énormités semblables. Non, l'ordure matérielle ne blesserait pas autant votre vue que le spectacle de ces téméraires nudités.

Ecoutez ce qui fit la nudité dès l'origine, et

vous tremblerez devant la nature même de cette ignominie. Quelle en fut donc la première cause? La désobéissance, la jalousie du démon. A ce premier instant déjà, dès le commencement des choses, il fit choix de ce moyen. Mais eux du moins rougissaient de leur nudité, et vous la regardez comme un ornement, réalisant cette parole de l'Apôtre : « Ils trouvent leur gloire dans la dégradation. » *Philipp.*, III, 19. De quel œil aussi vous regardera votre femme, quand vous reviendrez de ce spectacle honteux? comment vous accueillera-t-elle? quelles paroles pourra-t-elle vous adresser, après que vous aurez ainsi flétri l'honneur de son sexe, et que vous serez devenu l'esclave d'une courtisane, en subissant la chaîne du regard? Si vous gémissez en m'écoutant, je vous félicite, je vous rends grâces. « Quel est celui qui me réjouit, si ce n'est celui que mes paroles attristent? » II *Cor.*, II, 2. Ne cessez donc de gémir sur de tels désordres et d'en éprouver les morsures secrètes; car votre douleur sera le principe de votre conversion. C'est pour cela que moi-même je vous ai parlé d'une manière si véhémente; j'ai voulu porter le fer jusqu'au fond de la plaie pour vous délivrer de cette fatale pourriture et rendre à votre âme une complète santé. Puissions-nous tous en jouir en toute chose, et gagner dans l'exercice de la vertu les palmes qui nous sont promises, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VII.

« Réunissant donc les princes des prêtres et les scribes du peuple, il voulut savoir où le Christ devait naître. Ils lui répondirent : A Bethléem de Juda. »

1. Avez-vous vu comme toutes ces choses sont arrivées pour confondre les Juifs? Avant qu'ils eussent le Christ sous les yeux, tant qu'ils n'étaient pas aveuglés par l'envie, ils déposaient en faveur de la vérité; mais, dès qu'ils furent témoins de la gloire qu'il acquérait par ses miracles, entraînés par la jalousie, ils abandonnèrent le parti de la vérité. Elle n'en brillait pas toutefois d'une moins vive lumière, et ses ennemis eux-mêmes la proclamaient de plus en plus. Remarquez dans cette circonstance l'admirable, la merveilleuse disposition des événements : les barbares et les Juifs font échange de salutaires leçons, ils s'instruisent réciproquement. Les Juifs apprennent des mages qu'une étoile a prêché le Messie dans la région des Perses; et les mages apprennent des Juifs que le personnage mystérieux prêché par l'étoile est aussi l'objet de prophéties émises bien des siècles auparavant. Les questions et les réponses échangées furent pour les uns et les autres le moyen d'acquérir des notions plus claires et plus fermes. Voilà les ennemis de la vérité qui sont dans l'obligation de lire les témoignages rendus à la vérité. Ils rapportent la prophétie : mais ils ne la rapportent pas tout entière. En effet, après avoir dit que Bethléem était le lieu de la naissance de celui qui devait gouverner Israël, ils se gardent bien, pour faire la cour au roi, d'ajouter ce qui vient à la suite. Quoi donc? « Et sa naissance est dès le commencement, dès les jours du siècle. » *Mich.*, V, 2.

Pourquoi Notre-Seigneur né à Bethléem habita ensuite Nazareth.

Et pour quel motif, me demanderez-vous, s'il devait naître à Bethléem, a-t-il ensuite habité Nazareth, jetant de la sorte un nuage sur la prophétie? — Il l'a rendue plus claire au lieu de l'obscurcir. Que sa mère, en effet, quoique habitant dans un endroit, soit allée lui donner le jour dans un autre, c'est une chose qui manifeste l'économie du plan divin. Aussi ne quitta-t-il pas immédiatement après le lieu de sa naissance; il y resta pendant quarante jours, donnant bien le temps de tout examiner aux esprits inquiets et soupçonneux. Bien des circonstances pouvaient exciter une telle recherche, à vouloir y faire attention. A l'arrivée des mages toute la ville est agitée, et avec la ville le roi lui-même; on dresse un tribunal d'une solennité extraordinaire, et le témoignage du prophète est invoqué; d'autres faits ont lieu, tous racontés avec soin par saint Luc : ce qui regarde Anne, Siméon, Zacharie, les anges, les bergers, tout cela devait donner l'éveil sur ce qui s'était accompli, pourvu qu'on ne voulût pas en détour-

ner sa pensée. Des hommes venus du fond de la Perse découvrent bien le lieu ; à plus forte raison pouvaient le découvrir les habitants eux-mêmes. Dès le commencement donc le Christ s'est manifesté par beaucoup de prodiges ; et, comme les Juifs refusent néanmoins de le voir, il se cache et leur retire sa lumière pour quelque temps ; mais plus tard il se montrera d'une manière tout autrement éclatante. Il ne sera plus alors annoncé par des mages ou par une étoile, c'est le Père qui le proclamera du haut du ciel sur les rives du Jourdain, l'Esprit saint surviendra et reposera sur sa tête avec cette voix céleste au moment où le Christ sera baptisé, Jean remplira de cette doctrine avec une complète assurance toute la Judée, les cités et les solitudes ; à ces témoignages se joindra celui des miracles : la terre, la mer, toute créature élèvera la voix pour proclamer cette même vérité. Au moment même de la naissance du Christ assez de prodiges éclatèrent pour signaler son avénement. Pour qu'il ne fut pas possible aux Juifs de dire : Nous ne savons pas en quel lieu, en quelle région même il est né, tout ce qui regarde les mages et le reste que nous avons signalé ne laïsse aucun prétexte à ce langage, aucune excuse à ceux qui ne s'informèrent même pas de ce qui s'était passé.

2. Voyez combien sont précis les termes du prophète. Il ne dit pas que le Messie habitera Bethléem, mais bien qu'*il en sortira*. Quelques-uns d'entre eux ont poussé l'impudence jusqu'à prétendre que cette prophétie regardait Zorobabel. Cette hypothèse a-t-elle même l'apparence de la raison ? Est-ce de ce chef qu'on peut dire : « Sa naissance est dès le commencement, dès les jours du siècle ? » Les premiers mots déjà : « De toi sortira, » peuvent-ils lui convenir ? Ce n'est pas dans la Judée, c'est à Babylone qu'il est né ; et le nom même de Zorobabel énonce clairement cette origine. Quiconque sait la langue des Syriens n'ignore pas ce que nous disons. Indépendamment de ce qui précède, ce qui se rapporte aux temps suivants témoigne en faveur de la même vérité. Que dit le prophète ? « Tu n'es pas la moindre des principautés de Juda ; » et c'est pour expliquer cette célébrité qu'il ajoute : « Car de toi sortira..... » Nul autre, en effet, n'a rendu ce lieu célèbre et glorieux, si ce n'est le Christ. Depuis sa naissance, des extrémités de l'univers on ne cesse d'aller visiter l'endroit où furent la crèche et l'étable ; et cela se trouve renfermé dans cette expression : « Tu n'es pas la moindre des principautés de Juda, » *Mich.*, v, 2, de cette tribu qui tient le premier rang parmi les autres. Jérusalem n'en est pas elle-même exclue. Rien ne put néanmoins appeler leur attention, quoique les avantages promis dussent surtout leur en revenir. Les prophètes ne font jamais ressortir la dignité du Messie à son origine, comme lorsqu'ils parlent des bienfaits qu'il répandit sur les Juifs.

A l'approche de l'enfantement de la Vierge, l'ange dit : « Tu l'appelleras Jésus ; car c'est lui qui sauvera son peuple du péché. » Les mages ne s'exprimèrent pas ainsi : Où est le Fils de Dieu ? Ils dirent : « Le roi des Juifs qui vient de naître. » Le prophète n'avait pas dit non plus : De toi sortira le Fils de Dieu ; mais bien : « Le chef qui doit guider Israël mon peuple. » Il fallait que les débuts fussent simples et modestes, de peur qu'ils ne fussent un sujet de scandale pour les Juifs : il fallait ne parler d'abord que de leur salut, afin de mieux les attirer. Aussi, dans tout ce qui se rapporte à sa naissance, dans les premiers témoignages qui lui sont rendus, rien de magnifique, rien d'élevé, rien qui rappelle les prodiges et les miracles ; et ce doit être ici l'éclatante manifestation de sa dignité. Ecoutez comment le prophète annonce les hymnes que les enfants chanteront en son honneur après bien des miracles opérés : « Vous avez complété la louange par la bouche des enfants, de ceux qui sont encore à la mamelle ; » *Psalm.* VIII, 3 ; puis il ajoute : « Car je verrai vos cieux, l'œuvre de vos mains. » *Ibid.*, 4. C'est reconnaître en lui le Créateur de l'univers. Dans ce témoignage, qui se réalise après l'ascension du Sauveur, le même prophète le déclare égal au Père : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite. » *Psalm.* CIX, 1. Isaïe dit de son côté : « C'est lui qui se lève pour commander aux nations ; les nations espèreront en lui. » *Isa.*, XI, 10. Mais encore, pourquoi

est-il dit que Bethléem n'est pas la moindre des principautés de Juda? Ce n'est pas seulement dans la Palestine, c'est dans le monde entier que cette bourgade est devenue célèbre. Le discours s'adresse maintenant aux Juifs ; et de là ce qui suit : « Qui doit guider Israël mon peuple. » Il doit bien aussi diriger le monde. Je l'ai dit, il ne veut pas choquer le peuple juif, et c'est pour ce motif qu'il ne parle pas des autres peuples.

Et comment, me direz-vous, se fait-il que les Juifs n'aient pas été soumis à son empire? — Cet empire, les Juifs l'ont reconnu ; car, en parlant d'Israël, le prophète désigne les Juifs qui croiront en lui. C'est ainsi que l'entend Paul quand il dit : « Tous ceux qui viennent d'Israël ne sont pas des Israélites; ceux-là le sont uniquement qui sont régénérés par la foi et la promesse. » *Rom.*, IX, 6. S'il ne les guide pas tous, c'est leur faute, c'est leur crime. Ils auraient dû venir adorer à la suite des mages et rendre gloire à Dieu, puisque le temps était venu où leurs péchés devaient tous être remis; et dans le fait, il n'avait pas été question de tribunal, de justice sévère, on ne leur avait parlé que d'un pasteur plein de mansuétude et de bonté. Et voilà qu'ils éprouvent et répandent le trouble, qu'ils ne cessent désormais de dresser des embûches. « Alors Hérode ayant appelé les mages en secret s'informa auprès d'eux du temps précis où l'étoile avait paru ; » et cela, dans le but de tuer l'enfant, ce qui n'était pas seulement de la folie, mais encore de la rage. Tout ce qui s'était dit, tout ce qui s'était fait devait le détourner d'un tel dessein ; car il y avait là quelque chose de supérieur à la nature humaine. Qu'une étoile eût appelé les mages d'en haut, que des étrangers eussent entrepris un si long voyage pour aller adorer un enfant ayant une crèche pour berceau, que les prophètes eussent annoncé tout cela longtemps d'avance, et tant d'autres choses que nous n'énumérons pas; c'était trop pour un homme; mais rien ne put arrêter le tyran.

3. Voilà ce que c'est que la perversité : elle échoue contre elle-même, elle entreprend toujours ce qu'elle ne saurait accomplir. Examinez encore cette démence : S'il croyait à la prophétie, s'il la regardait comme inébranlable, il était bien évident qu'il entreprenait l'impossible; et, s'il n'y croyait pas, s'il ne pensait pas qu'elle dût se réaliser, c'était une absurdité de craindre, de se troubler, de tendre des piéges pour un semblable motif. Des deux côtés donc ces artifices étaient inutiles : une autre folie non moins grande, c'est d'avoir pu penser que les mages le préféreraient à ce petit enfant pour lequel ils étaient venus d'une contrée si lointaine; car enfin, s'ils avaient un tel amour pour cet enfant avant même de l'avoir vu, comment Hérode pouvait-il croire qu'il leur persuaderait de le lui livrer quand ils l'auraient vu de leurs propres yeux, après qu'ils avaient entendu le témoignage du prophète? Et cependant, malgré tant de motifs qui devaient le détourner de son dessein, il y persiste, il appelle en secret les mages pour les questionner à ce sujet. Il pensait que les Juifs seraient pleins de sollicitude pour l'enfant; il ne croyait pas qu'ils en fussent arrivés à ce degré de démence de vouloir trahir leur protecteur et leur Sauveur, celui qui était venu pour briser les chaînes de la nation. C'est pour cela qu'il prend les mages en particulier, et qu'il s'informe de l'époque, non de la naissance de l'enfant, mais de l'apparition de l'étoile.

A mon avis, l'étoile avait dû paraître longtemps avant l'enfant; car, comme les mages avaient à parcourir de si longues distances, l'avertissement céleste devait être de beaucoup antérieur, pour qu'ils fussent là lorsque l'enfant viendrait de naître, et qu'en l'adorant dans son berceau, ils donnassent au monde un plus magnifique exemple, un enseignement plus merveilleux. Si l'étoile leur était apparue dans l'Orient au même instant où l'enfant naissait dans la Palestine, le temps qu'ils auraient employé dans le voyage ne leur aurait pas permis d'arriver pour le voir au berceau. Que le tyran après cela ait fait mourir tous les enfants de deux ans et au-dessous, n'en soyons pas étonnés : le soupçon et la frayeur cherchent la sécurité dans le grand nombre des victimes : cette extension ne permettra pas que la sienne lui soit dérobée. Il appelle donc les mages, et leur

dit : « Allez, informez-vous avec soin de l'enfant, et quand vous l'aurez trouvé venez me le dire, afin que j'aille l'adorer à mon tour. » Insensé ! si c'est la vérité qui t'inspire ce langage, pourquoi ce secret et ces détours? Si tu dresses des embûches, comment ne te vient-il pas à l'esprit que les mages verront ta ruse dans le secret même dont tu veux envelopper tes questions.

Mais, je l'ai dit, quand une âme s'est rendue l'esclave de la perversité, elle perd toute intelligence. Remarquez une expression d'Hérode : « Informez-vous de l'enfant ; » il se garderait bien d'ajouter *royal;* il aurait peur de cette parole. Les mages, à qui leur profonde piété ne laisse pas même soupçonner de telles choses, qui n'eussent jamais pu supposer que ce monarque en était venu au point d'entrer en lutte avec l'économie du plan divin, prirent congé d'Hérode, jugeant par leurs propres sentiments les sentiments des autres. « Et voilà que l'étoile qu'ils avaient aperçue dans l'Orient les précédait encore. » Elle leur avait dérobé sa clarté afin que, n'ayant plus de guide, ils fussent dans la nécessité d'interroger les Juifs, et que la chose devînt par là manifeste. Puis, les questions étant faites, la doctrine des Juifs leur ayant été révélée, l'étoile brille de nouveau. Observez la suite admirable des faits : après l'étoile vient le peuple juif avec son roi, qui servent eux-mêmes d'introducteurs au prophète dont la parole avait annoncé ce qui s'accomplit ; au prophète succédera l'ange, qui les instruira de tout. Ils sont donc conduits de Jérusalem à Béthléem par l'étoile, qui les guide ainsi de nouveau. Cela vous montre, comme nous l'avons déjà dit, que ce n'était pas là une étoile ordinaire, puisqu'un tel mouvement est contraire à la nature des astres. Non-seulement elle marchait devant eux, mais encore elle les menait en quelque sorte par la main et brillait même en plein jour.

Pourquoi l'étoile guide encore les mages après avoir appris où l'enfant avait dû naître.

4. Et quel besoin avaient-ils de cette étoile, me demanderez-vous, quand ils venaient d'apprendre quel était le lieu qu'ils cherchaient? — Elle devait leur manifester l'enfant lui-même. Rien autre, en effet, ne pouvait le signaler à leurs yeux, ni la splendeur de la maison, ni le riche appareil de la mère ; il fallait donc que l'étoile les menât jusqu'au terme de leur voyage. Aussi leur apparaît-elle aussitôt qu'ils sont sortis de Jérusalem, et ne s'arrête-t-elle qu'au lieu de la crèche. Voilà donc deux merveilles à la fois ; car il est également merveilleux de voir les mages adorer un enfant, et de voir une étoile les conduire auprès de lui : « Deux choses capables d'émouvoir et d'entraîner des cœurs même de pierre. » Si les mages avaient dit qu'ils obéissaient à la voix de quelque prophète, ou bien à celle d'un ange venu pour les instruire en particulier, on n'aurait pas ajouté foi à leur parole ; mais une étoile qui brille au-dessus de leur tête devait nécessairement fermer la bouche aux hommes les plus impudents. Et quand cette étoile est en quelque sorte suspendue sur l'enfant, elle s'arrête ; ce qui détruit d'un coup les lois qui président aux astres; car il n'est pas dans leur nature de paraître et de se cacher ainsi tour à tour, puis encore de s'arrêter en donnant toujours leur lumière. De là pour ces étrangers un surcroît de foi, de bonheur et de reconnaissance : ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient, ils sont les messagers de la vérité, leur voyage n'a pas été vainement accompli, leur amour pour le Christ s'enflamme d'une ardeur nouvelle. L'étoile approche donc, s'arrête sur la tête même de l'enfant, montrant par là sa céleste origine ; en s'arrêtant, elle pousse à l'adorer, non des barbares quelconques, mais les plus sages et les plus éclairés d'entre les barbares. C'est à juste titre, vous le voyez, que l'étoile leur apparaît. Après la réponse du prophète, interprétée par le sacerdoce et la science, c'est encore à l'étoile que les mages obéissent.

Marcion n'a plus qu'à se cacher, Paul de Samosate à rougir, eux qui n'ont pas voulu voir ce qu'ont vu les mages, ces premiers Pères de l'Eglise ; car je ne crains pas de les appeler ainsi. Que Marcion soit couvert de honte, à la vue d'un Dieu adoré dans la chair. Que Paul soit couvert de honte, en face de ces hommages qui placent l'homme au-dessus de l'humanité. En effet, que l'être adoré le soit dans une chair mortelle, les langes et la crèche le disent assez haut ; qu'il ne le soit pas comme un simple

mortel n'ayant rien de plus que l'homme, les présents qui lui sont offerts dans son berceau le proclament encore, puisque de tels présents ne conviennent qu'à Dieu. Que les Juifs soient confondus avec ces hérétiques, eux qui, se voyant prévenus par des barbares et des mages, refusent de marcher au moins à leur suite. Ce qui se passait alors était l'image de l'avenir; car dès l'origine il était annoncé que les nations précéderaient ce peuple. — Et pourquoi, m'objecterez-vous, n'est-ce pas au commencement mais bien dans la suite que le Seigneur a dit : « Allez, instruisez toutes les nations? » *Matth.*, XXVIII, 19. C'est que ce qui se passait alors, je viens de le dire, était une figure de l'avenir, une prophétie véritable.

Il était naturel que les Juifs eussent précédé les autres peuples; mais, comme ils ont volontairement repoussé le bien qu'ils avaient chez eux, c'est tout le contraire qui est arrivé. Il ne fallait pas ici, pour la même raison, que les mages vinssent avant les Juifs, que des hommes vivant dans des régions si lointaines, qui n'avaient pas encore entendu les divins enseignements, prissent les devants sur ceux qui habitaient la ville même et qu'avaient formés tant de leçons prophétiques; et toutefois, ces derniers ayant méconnu avec tant d'ingratitude les bienfaits qui leur étaient d'abord destinés, les habitants de la Perse sont passés avant ceux de Jérusalem. C'est là ce que Paul disait à ses frères : « Nous devions commencer par vous annoncer le royaume de Dieu; mais, puisque vous-mêmes vous en êtes jugés indignes, voilà que nous nous tournons vers les Gentils. » *Act.*, XIII, 46. Incrédules jusqu'à ce moment, du moins auraient-ils dû accourir en entendant la parole des mages. Non, ils n'ont pas voulu; aussi, pendant qu'ils se livraient au sommeil, les autres se hâtaient d'arriver.

5. Pour nous, suivons les mages, éloignons-nous des mœurs qui règnent dans ce monde barbare, allons bien loin, afin qu'il nous soit donné de voir le Christ; car ils ne le contemplèrent qu'après avoir quitté leur patrie et quand ils en furent séparés par de grandes distances. Dégageons-nous des intérêts temporels. Tant que les mages étaient dans la Perse, c'est une étoile qui brillait à leurs yeux; mais, quand ils se furent éloignés de cette contrée, le soleil de justice les inonda de ses rayons. Je dis plus : la clarté de l'étoile ne leur eût pas même été longtemps accordée s'ils n'avaient généreusement entrepris leur voyage. Levons-nous donc, à leur exemple; laissons tout le monde se troubler; mais nous, courons à la demeure de l'enfant. Que les rois ou les peuples, que de cruels tyrans s'efforcent de nous barrer le chemin, peu importe, ne ralentissons pas notre ardeur. C'est le moyen de repousser tous les maux qui nous menacent. S'ils n'avaient pas vu l'enfant, les mages ne se seraient pas dérobés au danger qu'ils couraient de la part du roi juif. Avant d'avoir eu le bonheur de le contempler, ils étaient assiégés par la crainte, entourés de périls, plongés dans le trouble : après qu'ils l'ont adoré, le calme et la sécurité rentrent dans leur âme, ce n'est plus une étoile, c'est un ange qui vient à eux; car l'adoration et les offrandes qu'ils ont faites, leur ont en quelque sorte communiqué la dignité sacerdotale.

Laissez donc là, vous aussi, le peuple juif, une ville en désordre, un despote altéré de sang, toute la pompe du siècle, et venez à Bethléem, la maison du pain spirituel. Etes-vous berger, venez seulement, et vous verrez l'enfant dans l'étable. Etes-vous roi, si vous ne venez point, votre pourpre ne vous servira de rien. Etes-vous mage, ce n'est pas un empêchement, pourvu que vous veniez offrir de respectueux hommages, et non fouler aux pieds le Fils de Dieu; pourvu que vous approchiez avec frayeur et joie, deux choses qui ne sont pas incompatibles. Mais gardez-vous de marcher sur les traces d'Hérode, et ne dites pas : « Afin que je vienne à mon tour l'adorer, » avec l'intention secrète de lui donner la mort. Ainsi font ceux qui participent indignement aux saints mystères. Le profanateur « est coupable, comme parle l'Apôtre, du corps et du sang du Seigneur. » I *Cor.*, XI, 27. Ceux qui sont dans de telles dispositions ont en eux-mêmes un tyran jaloux de la royauté du Christ, la convoitise, plus essentiellement inique que ne l'était Hérode. Ce tyran intérieur,

Celui qui participe indignement aux saints mystères est coupable du crime d'Hérode.

dans sa soif de puissance, envoie ses esclaves adorer en apparence le Christ, mais avec injonction de l'étouffer en l'adorant. Craignons donc d'avoir simplement les dehors de la prière et de l'adoration, tandis que nous agirons d'une manière tout opposée.

En nous prosternant, laissons tout échapper de nos mains. Si nous avons de l'or, donnons-le sans réserve, et ne l'enfouissons pas. Voilà des barbares qui firent hommage à l'enfant de leurs trésors : que sera celui qui ne donne pas au pauvre? Ils entreprirent un si long voyage pour contempler cet enfant nouveau-né : quel moyen avez-vous d'excuser votre conduite, vous qui refusez de faire quelques pas pour visiter l'infirme ou le prisonnier? Nous avons pitié des malades, des captifs, de nos ennemis mêmes : et ce sentiment, vous ne l'avez pas pour votre bienfaiteur et votre maître! Ils offrirent de l'or : ce n'est pas sans peine que vous donnez du pain! Ils aperçurent l'étoile, et leur cœur fut rempli de joie : vous voyez le Christ sur une terre étrangère, sans vètement, et vous n'êtes pas ému! Quel est celui d'entre vous qui, même après avoir reçu les faveurs les plus grandes, a pour le Christ fait des courses aussi lointaines que celle accomplie par ces barbares, je me trompe, par ces hommes plus sages que les philosophes? Et pourquoi parler de courses lointaines? Il est parmi nous beaucoup de femmes tellement plongées dans la mollesse qu'elles ne voudraient pas parcourir l'étendue d'une simple bourgade, à moins qu'elles ne soient traînées par des mules, pour aller adorer le Sauveur dans sa crèche spirituelle. Et les hommes qui ont conservé la faculté de marcher préfèrent à nos pieuses assemblées le tourbillon des affaires du siècle ou le tumulte des théâtres. Ajoutez que ces barbares ont accompli ce long voyage avant d'avoir vu l'enfant : et vous ne les imitez pas après l'avoir vu. Au contraire, vous le laissez là pour courir voir un histrion ; — je ne puis m'empêcher de revenir sur ce que je disais naguère; — après avoir contemplé le Christ dans la crèche, vous le quittez, attirés par la vue des femmes qui jouent sur la scène. Quels châtiments ne mérite pas une telle conduite?

Tumulte et obscénité des théâtres.

6. Dites-moi, si quelqu'un vous promettait de vous introduire dans le palais et de vous montrer l'empereur assis sur son trône, préféreriez-vous le théâtre? Et cependant vous n'en retireriez aucun gain. Ici, de cette table sainte, jaillit une source de feu spirituel; et vous quittez cette table pour aller au théâtre voir des femmes s'exposant aux regards du public et déshonorant leur sexe, tandis que le Christ est assis à cette source inutile pour vous! Oui, le Sauveur est encore assis auprès du puits, adressant la parole, non plus à la Samaritaine, mais à toute la cité. Que dis-je cependant? Peut-être ne parle-t-il encore qu'à la Samaritaine seule. Personne qui reste maintenant auprès de lui; quelques-uns y sont de corps, et beaucoup pas même de cette manière. Mais lui ne s'éloigne pas, il reste, nous demandant d'étancher sa soif, tant est vif le désir qu'il a que nous soyons saints; car c'est aux saints qu'il donne les choses saintes. De cette source, il ne nous donne pas de l'eau, il nous donne du sang, symbole de mort, principe de vie. Et vous laissez, je le répète, cette source de sang, ce redoutable calice, pour aller aux sources de Satan voir nager une courtisane et votre âme sombrer. En effet, c'est là un océan de libertinage, où les corps ne se baignent pas, mais où les âmes périssent. La courtisane nage sans vêtement, et c'est vous qui, la voyant, faites naufrage dans l'abîme de la volupté. Ce sont là les filets du diable; il y prend non-seulement ceux qui descendent dans l'eau, mais encore et surtout ceux qui demeurent assis au bord; il les entraîne au fond et les fait périr avec plus de violence que ne fut submergé Pharaon avec ses chevaux et ses chars. S'il nous était possible de voir les âmes, je vous en montrerais beaucoup ballottées par les ondes comme l'étaient alors les corps des Egyptiens. Ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'on appelle plaisir, amusement, cette ruine totale; plage enchantée, cet abîme de la perdition. Assurément il est plus facile de traverser sans accident la mer Egée ou la mer Tyrrhénienne, que de tels spectacles sans y périr. Toute la nuit qui précède, le diable préoccupe votre esprit par l'attente de ces funestes plaisirs; et puis, par la vue réelle, il s'empare

de vous et vous fait ses esclaves. De ce que vous n'avez pas eu de rapports avec la femme perdue, ne vous croyez pas exempts de péché ; vous vous êtes pleinement rendus coupables dans votre cœur. Si vous sentez les feux de la concupiscence, vous en avez surexcité la flamme ; si de telles choses ne vous impressionnent pas, vous n'en êtes que plus blâmables, puisque vous scandalisez le prochain pour vous donner une vaine satisfaction, et vous allez souiller vos yeux avec votre âme.

Ne nous contentons pas de montrer le mal et de le flétrir ; allons plus loin et cherchons le moyen de le corriger. Ce moyen, quel est-il ? Je laisse à vos femmes le soin et le droit de vous faire la leçon. C'était à vous à les instruire selon la loi que Paul a tracée ; mais, puisque le péché a renversé l'ordre et mis la tête sous la dépendance du corps, suivons au moins cette voie qui nous est offerte. Si vous rougissez de recevoir la leçon de votre femme, fuyez le péché, et vous ne tarderez pas à remonter sur le trône que Dieu vous avait donné. Tant que vous vivrez dans la corruption, ce n'est pas à la femme seulement, c'est au plus petit des animaux que l'Ecriture vous renverra ; elle ne craint pas de donner un être raisonnable pour disciple à la fourmi. Et ce n'est pas à l'Ecriture qu'il faut s'en prendre, mais bien à ceux qui méconnaissent ainsi leur propre dignité. Nous ne saurions mieux faire que l'Esprit saint : pour le moment, nous vous renvoyons simplement à la femme ; mais, si vous ne teniez pas compte de ses leçons, nous vous enverrions à l'école des brutes, et nous trouverions parmi les oiseaux, les poissons, les quadrupèdes et les reptiles, des modèles de sagesse et d'honneur dont vous êtes très-loin. Si cette comparaison vous humilie, revenez à votre première noblesse, et, rappelant à votre pensée l'océan de la géhenne, le fleuve du feu, fuyez ces fatales eaux du théâtre ; car c'est à ces eaux que s'alimentent les feux de l'enfer, et c'est là le chemin qui vous y conduit.

7. Le Seigneur a pu dire : « Celui qui regarde une femme avec un œil de concupiscence, a déjà commis l'adultère dans son cœur. » *Matth.*, v, 28. Mais alors, quand on a la témérité de regarder une femme nue, comment ne serait-on pas mille fois pris dans ce piége ? Non, le déluge ne perdit pas le genre humain au temps de Noé, d'une manière aussi terrible que ces femmes, par leurs exercices honteux, perdent tous ceux qui les regardent. Le grand cataclysme, tout en exterminant les corps, concourait à purifier les âmes : ici les corps sont épargnés, au contraire, et les âmes sont frappées de mort. Lorsqu'il s'agit de préséance, vous voulez passer avant le monde entier, par la raison que votre ville est la première où les chrétiens furent ainsi nommés ; et, quand il est question de la pudeur, vous supportez sans honte que les villes les plus humbles passent avant vous. — Assurément, me dira-t-on ; et que voulez-vous que nous fassions ? Faudra-t-il que nous nous retirions sur les montagnes et que nous embrassions la vie monastique ? — Voilà précisément le sujet de ma douleur, cette persuasion où vous êtes qu'aux moines seuls il appartient de pratiquer la modestie et la chasteté ; tandis que le Christ en a fait une loi pour tous les hommes. Quand il a dit, en effet : « Si quelqu'un regarde une femme avec des yeux de concupiscence, » *Matth.*, v, 28, ce n'est pas au moine seulement, c'est à l'homme marié qu'il s'adressait ; car la montagne sur laquelle il parlait était couverte de cette dernière classe d'hommes.

Antioche fut la première ville où les chrétiens furent ainsi nommés.

Songez à ce théâtre divin, vous aurez en aversion le théâtre diabolique, et vous ne repousserez pas ma parole en l'accusant d'exagération. Je ne prohibe pas le mariage, je n'en interdis pas le bonheur ; mais je veux qu'on y conserve la chasteté et qu'on n'y vive pas dans la honte, le désordre et mille abominations. Je ne vous fais pas un devoir de vous retirer dans les solitudes et sur les montagnes ; je vous demande seulement de pratiquer la modération et la sagesse en demeurant au milieu de nos cités. Nous sommes gouvernés par les mêmes lois que les moines, tout nous est commun avec eux, à part le mariage ; et encore ne doit-on pas trop différer sous ce rapport, selon l'Apôtre : « Car la figure de ce monde passe, et dès lors ceux qui ont une femme doivent être comme ceux qui n'en ont

Conclusion morale.

pas. » I *Cor.*, VII, 29. Je ne vous ordonne donc pas, nous dit-il, de gagner le sommet des montagnes, bien que j'en eusse le désir, puisque les villes tendent à rivaliser avec Sodome ; et cependant non, je ne l'exige pas. Demeurez dans votre maison avec votre femme, et vos enfants ; mais n'outragez pas votre femme, ne démoralisez pas vos enfants, n'introduisez pas dans votre maison les ignominies du théâtre. N'entendez-vous pas Paul vous dire : « L'homme n'est pas maître de son corps, c'est la femme, » et réciproquement? *Ibid.*, 4. Quoi! lorsque votre femme fréquente l'église, vous devenez pour elle un implacable accusateur ; et, si vous passez les jours entiers au théâtre, vous penserez n'avoir pas de reproche à vous faire? Dans vos jalouses appréhensions touchant la vertu de votre femme, vous poussez les précautions jusqu'à l'excès, jusqu'à la tyrannie, en ne lui permettant même pas les courses nécessaires ; mais pour vous, rien ne vous est défendu. Voilà cependant une conduite que Paul n'autorise pas, puisqu'il donne à la femme le même pouvoir qu'à vous, quand il dit : « Que l'homme accorde à la femme la bienveillance qui lui est due. » *Ibid.*, 3. Quel est donc ce respect que vous avez pour elle, lorsque vous livrez à l'étrangère un corps qui lui appartient, votre corps ; lorsque vous introduisez dans votre maison le trouble et la guerre ; lorsque vous agissez sur la place publique d'une façon telle que vous ne sauriez en parler chez vous sans forcer votre femme à rougir, sans couvrir de honte votre fille et vous-même à leurs yeux ? Car enfin, si vous ne voulez pas être déshonoré, il ne vous reste qu'à garder le silence sur des choses qui mériteraient des verges à vos serviteurs. Quelle excuse pourriez-vous faire valoir, je vous le demande, pour expliquer votre présence et votre empressement à des spectacles qu'on n'oserait pas même raconter? Quoi! ce qu'on ne peut pas dire, vous le préférez à tout!

Mais je dois arrêter ici mon discours, de peur de fatiguer votre attention. Si vous persistez néanmoins dans les mêmes désordres, je trancherai beaucoup plus dans le vif, et ma parole sera plus acérée que le fer ; je n'aurai de cesse qu'après avoir renversé le théâtre de satan et purifié nos assemblées chrétiennes. C'est ainsi que nous échapperons à nos ignominies présentes et que nous aurons droit à la vie future, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VIII.

« Etant entrés dans la maison, ils virent l'enfant avec Marie sa mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent ; puis, ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent des présents, l'or, l'encens et la myrrhe. »

1. Comment donc Luc nous dit-il que l'enfant reposait dans la crèche? C'est qu'aussitôt après l'avoir enfanté, sa mère l'y avait placé. Comme les Juifs accouraient en foule à cause du recensement ordonné, on ne pouvait plus trouver de maison. L'Evangéliste nous le fait clairement entendre en disant : « N'ayant pas d'autre place, elle l'y coucha. » *Luc.*, II, 7. Elle le reprit ensuite et le mit sur ses genoux. Ce fut immédiatement après son arrivée à Bethléem qu'elle mit au monde son enfant ; et cela vous montre toute l'économie du plan divin : rien n'a lieu par hasard et sans but, tout est dirigé par la Providence, tout s'accomplit selon l'ordre annoncé par les prophètes. Mais qu'est-ce qui détermina les mages à se prosterner devant l'enfant? Ni la Vierge, ni la maison n'offraient un appareil quelconque ; pas un objet qui fût capable de les frapper ou de les attirer. Et cependant ils ne s'en tiennent pas à une simple adoration, ils ouvrent de plus leurs trésors, ils offrent des présents, et des présents qu'on n'offre pas à l'homme, mais seulement à Dieu. L'encens et la myrrhe, en effet, conviennent à la divinité. Quel fut donc leur mobile? Le même qui les avait arrachés à leur patrie et lancés dans un si long voyage ; c'est-à-dire l'étoile avec cette illumination intérieure qui leur venait de Dieu et qui les conduisait par degrés à la pleine connaissance. N'eût été cela, comme tout ce qui frappait leurs yeux était humble et pauvre, jamais ils n'eussent rendu de tels hommages. C'est même pour cette raison qu'on ne voyait alors aucune grandeur matérielle, mais bien une

crèche, une étable, une mère dénuée de tout : de cette façon vous pouvez mieux comprendre la pure philosophie des mages, cette sublime foi qui leur montre dans cet enfant, non-seulement un homme, mais encore un Dieu, le bienfaiteur par excellence. Voilà pourquoi, ne s'arrêtant nullement aux choses extérieures, ils offrent leurs hommages et leurs présents, qui diffèrent beaucoup des formes religieuses en rapport avec la grossièreté des Juifs. Ils n'immolent pas des brebis et des taureaux ; ils se rapprochent de la philosophie qui distingue l'Eglise, puisqu'ils offrent la science, l'obéissance et l'amour. « Avertis pendant leur sommeil de ne pas revenir vers Hérode, ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin. » Remarquez ici leur foi : ils ne se laissent pas ébranler, ils obéissent avec une pleine confiance, avec un calme parfait ; ils ne se disent pas l'un à l'autre : Si cet enfant était quelque chose de grand, s'il avait quelque puissance, pourquoi cette fuite et ce départ clandestin ? Pourquoi l'ange nous renvoie-t-il comme des fugitifs et des vagabonds, nous qui nous étions présentés sans crainte, avec tant de fermeté, devant un si grand peuple, bravant la fureur de son roi ? — Ils ne dirent rien, ils ne pensèrent rien de semblable. Le signe le plus caractéristique de la foi, c'est d'accomplir le précepte sans en demander la raison.

« Quand ils furent partis, voilà que l'ange du Seigneur apparut à Joseph durant le sommeil, et lui dit : Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et fuis en Egypte. » Ici se présente une question touchant les mages et touchant l'enfant. Ils n'ont pas éprouvé de trouble, ils se sont résignés à tout avec une foi parfaite ; mais nous avons nous, le droit de nous demander pourquoi les mages et l'enfant ne sont pas sauvés ensemble ; pourquoi ceux-là prennent la route de la Perse, tandis que celui-ci se retire en Egypte avec sa mère. Mais quoi ? fallait-il qu'il tombât entre les mains d'Hérode et qu'il fût épargné quoique captif? On n'aurait pas alors pensé qu'il eût pris une chair réelle, et ce grand mystère de l'incarnation aurait été méconnu. En effet, si quelques-uns ont osé dire, à l'encontre des faits et malgré tant d'actions conformes à la nature humaine, que l'incarnation du Sauveur n'est qu'une vaine apparence, où se serait arrêtée l'impiété dans le cas où tout se serait accompli d'une manière divine et dans l'éclat de la puissance infinie ? Dieu renvoie donc promptement les mages, d'abord pour qu'ils aillent porter dans leur patrie les enseignements de la vérité, pour prévenir ensuite la fureur du tyran, lui montrer qu'il entreprenait des choses au-dessus de son pouvoir, donner à sa colère le temps de s'apaiser, et le détourner enfin de sa folle tentative. Il appartient au Seigneur, non-seulement d'abattre ses ennemis par la force, mais encore et avec non moins de facilité de déjouer leurs desseins. C'est ainsi qu'il trompa les habitants de l'Egypte en faveur des Juifs : il eût pu transférer ouvertement leurs richesses à ces derniers ; mais il voulut que la chose eût lieu par une voie détournée ; et cela ne le rendait pas moins formidable aux ennemis que les autres miracles de sa puissance.

2. Les Ascalonites et tous les autres qui s'étaient emparés de l'arche, ayant éprouvé le courroux du ciel, exhortaient leurs concitoyens à ne plus combattre, à ne plus résister ; et, pour appuyer leur sentiment, ils mettaient ce même trait au nombre des miracles. « Pourquoi, disaient-ils, appesantissez-vous vos cœurs, à l'exemple de l'Egypte et de Pharaon ? Est-ce que, après avoir été le jouet de ce peuple, ils ne lui permirent pas de se retirer ? » I *Reg.*, VI, 6. En parlant de la sorte, ils déclaraient que ce dernier signe manifestait la puissance et la grandeur de Dieu d'une manière non moins certaine que les autres, dont l'éclat frappait tous les yeux. La même chose arriva dans cette circonstance, et pouvait certes effrayer le tyran. Remarquez, en effet, ce que dut souffrir Hérode, quelle douleur profonde il dut ressentir, en se voyant ainsi trompé et joué par les mages. Mais à quoi bon, s'il n'en devint pas meilleur ? Ce n'est pas la faute des dispositions prises dans ce but ; il faut s'en prendre uniquement à celui qui ne céda pas à cette salutaire impulsion, dont la frénésie repoussa le secours qui pouvait dissiper sa souffrance et le retirer de l'abîme de sa perversité, qui même se précipita dans la

route du mal et ne fit ainsi qu'aggraver son supplice.

Pourquoi le divin enfant fut envoyé en Egypte.

Et pourquoi, me demanderez-vous, est-ce en Egypte que l'enfant est envoyé ? L'Evangéliste nous en indique dès l'abord le motif : « Pour que cette parole fût accomplie : J'ai appelé mon fils de l'Egypte. » *Ose.*, XI, 1. C'était là de plus une annonce de bonheur pour tout l'univers. Comme Babylone et l'Egypte étaient plus enfoncées dans la fournaise de l'impiété que le reste du monde, le Seigneur fait voir dès le commencement qu'il ramènera ces deux contrées dans le droit chemin, à la pratique de la vertu ; il indique en même temps aux autres peuples qu'ils seront eux-mêmes sauvés : c'est pour cela qu'il envoie d'un côté les mages et qu'il va lui-même de l'autre avec sa mère. De là résulte encore pour nous un autre enseignement, capable de nous élever à une haute philosophie. Quel est cet enseignement ? Qu'il faut dès le principe s'attendre à des tentations et à des embûches. Vous voyez bien qu'elles ne furent pas épargnées au Christ dès le berceau. A sa naissance, un tyran devient furieux ; nécessité de prendre la fuite et le chemin de l'exil. Sa mère elle-même est obligée de se transporter au milieu des barbares. Lorsque cette leçon vous est retracée, s'il arrive qu'étant chargé d'un ministère spirituel, vous avez à souffrir de cruelles oppositions, à courir mille dangers, vous devez ne pas tomber dans le trouble, et ne pas tenir ce langage : Qu'est ceci ? J'aurais dû recevoir des louanges et des couronnes, des applaudissements et des honneurs, puisque j'accomplis une œuvre divine.

Soutenus par un tel exemple, supportez tout avec générosité, n'ignorant pas désormais que le sort des hommes dévoués au bien est avant tout d'être assaillis par des épreuves incessantes. Et ce n'est pas seulement à la mère de l'enfant, remarquez-le bien, que cela arrive ; c'est encore à ces étrangers, à ces barbares. Ils disparaissent en secret et s'en vont comme des fugitifs ; tandis que cette mère, qui n'était jamais sortie de sa maison, est obligée d'entreprendre un long et pénible voyage, pour avoir mis au monde cet enfant merveilleux. Encore une chose étonnante à considérer : c'est la Palestine qui lui dresse des embûches, et c'est l'Egypte qui l'accueille et le met à l'abri du danger. Les enfants du patriarche ne sont pas les seuls en qui peuvent s'observer les figures et les symboles ; on les retrouve aussi dans le Seigneur. Ce qui s'est passé par rapport à lui nous représente bien des choses qui devaient avoir lieu plus tard ; l'ânesse et l'ânon pourraient être cités comme exemple. Ainsi donc, l'ange ne s'adresse pas à Marie, mais bien à Joseph ; et que dit-il ? « Lève-toi, prends l'enfant et sa mère. » Il n'ajoute pas ici ; « Ton épouse ; » il a dit : « Sa mère. » *Matth.*, I, 20. L'enfantement ayant eu lieu, plus de soupçon possible, l'époux est corroboré dans sa foi ; l'ange parle ouvertement : ni l'enfant ni la mère ne sont plus rien pour Joseph. « Prends l'enfant et sa mère, et fuis en Egypte. » Il énonce la raison pour laquelle il faut fuir : « Car il arrivera que Hérode voudra faire mourir l'enfant. »

3. Joseph ne se scandalise pas de ces paroles, il ne dit pas : Mais ceci est une énigme ; tout à l'heure tu me disais : « Il sauvera son peuple ; » *Matth.*, I, 21 ; et maintenant voilà qu'il ne peut pas se sauver lui-même et que nous sommes dans la nécessité de nous mettre en route, de nous transporter dans un pays lointain. Tout cela est bien contraire à ta promesse. — Il fut loin de parler ainsi ; la foi de cet homme était inébranlable. Il ne demanda pas non plus l'époque du retour, bien que l'ange se fût exprimé d'une manière très-vague, puisqu'il avait dit : « Reste là jusqu'à ce que je t'avertisse. » Ce n'est pas une raison pour Joseph d'obéir avec lenteur et négligence ; il obéit aussitôt, il se soumet avec bonheur à toutes les épreuves. Dieu dans sa bonté prit soin de mêler à ces rudes labeurs de douces consolations. C'est ainsi qu'il agit envers tous les saints : il ne veut pas qu'ils soient toujours dans le péril ou toujours dans le repos, il sème alternativement de peines et de joies la vie des justes. C'est ce qu'il importe de remarquer dans Joseph. Il voit d'abord la grossesse de son épouse, et de là pour lui le trouble et l'anxiété, à cause des soupçons qui l'assiégent ; puis vient le céleste messager qui dissipe ses soupçons et ses craintes. A la nais-

sance de l'enfant, Joseph éprouve une grande allégresse ; mais bientôt l'allégresse est remplacée par la frayeur, quand la ville est agitée, quand un roi plein de rage cherche à faire mourir l'enfant. A cette perturbation succède encore la joie, provoquée par l'apparition de l'étoile et l'adoration des mages ; puis de nouveau la crainte et le péril. Hérode, selon l'expression de l'ange, en veut à la vie de l'enfant. Et l'ange prescrit à Joseph de prendre la fuite, de s'exiler, comme si Dieu n'était pas là, vu qu'il ne devait pas encore opérer des miracles. S'il en avait opéré dès ses premières années, on n'aurait pas cru qu'il était homme.

Le temple ne s'élève donc pas tout à coup : la grossesse devient apparente, elle dure neuf mois ; puis viennent la naissance, l'allaitement, l'inaction forcée du premier âge ; la virilité n'arrive qu'avec le nombre des années : tout concourt à rendre inattaquable le mystère de l'Incarnation. — Mais alors, me direz-vous, pourquoi les miracles qui furent opérés au commencement ? — en faveur de la mère, de Joseph, de Siméon prêt à quitter la terre, des bergers, des mages et des Juifs. Si ces derniers avaient voulu porter une sérieuse attention sur les choses qui s'accomplissaient, ils en auraient tiré de précieux avantages pour l'avenir. Il ne faut pas vous étonner que les prophètes n'aient rien dit des mages ; ils n'ont pas tout annoncé, de même qu'ils n'ont pas tout laissé dans le silence. D'un côté, si rien n'avait été prédit, la vue soudaine des événements aurait jeté les hommes dans la stupeur et le trouble ; d'un autre côté, s'ils avaient tout su d'avance, ils seraient restés plongés dans un léthargique sommeil, et puis la mission des evangélistes se fût trouvée par là-même supprimée.

Que les Juifs incidentent sur cette prophétie : « J'ai appelé mon fils de l'Egypte, » prétendant qu'elle les regarde eux-mêmes ; nous leur dirons que c'est assez l'usage des prophètes, qu'il rentre même dans l'essence de la prophétie, d'annoncer touchant les uns des choses qui s'accomplissent chez les autres. Telle est cette parole prononcée sur Siméon et Lévi : « Je les diviserai en Jacob, je les disperserai en Israël ; » *Genes.*, XLIX, 7 ; car c'est dans leurs descendants, et non en eux-mêmes, qu'elle s'est réalisée. C'est encore ainsi que la prédiction de Noé concernant Chanaan s'est accomplie dans les Gabaonites, race de ce dernier. Jacob lui-même nous en est un exemple, puisque ces bénédictions : « Sois le maître de ton frère, et que les enfants de ton père se prosternent devant toi, » *Genes.*, XXVII, 29, n'eurent leur effet que dans sa postérité ; et comment auraient-elles pu le regarder personnellement, lui qui tremblait et qui se prosterna si souvent devant son frère ? Voilà ce qu'on peut dire de la prophétie qui nous occupe. Et quel est celui qui mérite le mieux d'être appelé le fils de Dieu, ou bien celui qui adora le veau d'or, se fit initier à Béelphégor et sacrifia ses propres enfants aux démons, ou bien celui qui est vrai Fils par nature et n'a cessé de rendre gloire à son Père ? Si celui-ci n'était pas venu, la prophétie serait demeurée sans objet et devenue inexplicable.

4. Mais l'Evangéliste lui-même exprime cette pensée, remarquez-le bien, quand il dit : « Afin que cette parole fût accomplie. » Elle n'aurait donc pas eu d'accomplissement sans la venue du Christ. Cette circonstance fait encore le plus grand honneur à la Vierge. Ce qu'un peuple entier prenait pour une haute distinction, elle pouvait le réclamer pour elle-même. Les Juifs rappelaient avec fierté qu'ils étaient sortis de l'Egypte, c'était là pour eux un glorieux souvenir ; ce à quoi fait allusion le prophète en s'écriant : « Ai-je donc amené les étrangers de la Cappadoce, ai-je retiré les Assyriens du fond de l'abîme ? » *Amos*, IX, 7. Cette distinction, c'est la Vierge surtout qui la possédait. Bien plus, le peuple et le patriarche, dans leur émigration et leur retour, sont la figure de son double voyage. Eux se rendirent en Egypte pour échapper à la famine dont ils allaient devenir la proie : le Christ s'y rend pour éviter les embûches qui le menacent également de la mort. En arrivant dans cette contrée, ceux-là furent délivrés de la famine ; celui-ci sanctifia par sa puissance la contrée elle-même. Voyez comme la divinité se trahit sous les humbles dehors de l'humanité. Lorsque l'ange disait : « Fuis en Egypte, » il ne

s'engageait pas à les accompagner, ni quand ils s'y rendraient, ni quand ils en reviendraient, voulant ainsi leur faire entendre que leur meilleur compagnon de voyage serait ce même enfant qui venait de naître ; car, dès son apparition, il changea tout dans le monde, il fit même de ses ennemis les auxiliaires et les instruments de ses desseins. Des mages, des barbares, renonçant à leurs vieilles superstitions, viennent l'adorer ; César Auguste concourt à ce que l'enfantement prédit s'accomplisse à Bethléem, en ordonnant le recensement de son empire ; l'Egypte, en accueillant le fugitif, le sauve des embûches qui lui sont tendues, et contracte par là même avec lui une intime alliance, de telle sorte que, lorsqu'elle l'entendra plus tard prêcher par les apôtres, elle pourra se glorifier de l'avoir reçu la première. C'était là cependant une prérogative qui ne devait appartenir qu'à la Palestine ; mais l'Egypte la devança par sa ferveur.

C'est en Egypte que se sont retirés des milliers de vierges, de moines et de saints.

Si vous le suivez maintenant à travers le désert ce désert vous paraîtra plus beau qu'un jardin quelconque : vous y verrez des myriades d'anges sous une forme humaine, des légions de martyrs, des chœurs innombrables de vierges, la tyrannie du démon complétement renversée, le Christ régnant dans toute sa gloire. Cette mère des poètes, des philosophes et des magiciens, celle qui avait inventé et transmis aux autres nations tous les genres de prestiges, vous la verrez mettre sa gloire dans de pauvres pêcheurs, fouler aux pieds toutes ses anciennes traditions, proclamer partout un publicain, un faiseur de tentes, se parer hautement de la croix; et cela, non-seulement dans les villes, mais encore et surtout dans les déserts. Oui, dans toute cette région se déroule à nos yeux l'armée du Christ, la bergerie royale ; partout la vie des puissances célestes, que les hommes ne pratiquent pas seuls et qui triomphe dans la faiblesse même de la femme. En effet, les femmes ne montrent pas moins de philosophie que les hommes ; elles ne saisissent pas le bouclier et ne montent pas à cheval, comme le veulent ces fameux législateurs de la Grèce, ces philosophes si renommés; elles abordent un genre de combat tout autrement terrible. N'ont-elles pas à soutenir la même guerre que les hommes contre le démon et les puissances des ténèbres? Et dans cette guerre la faiblesse de leur sexe n'est pas un empêchement, puisqu'il s'agit de lutter ici par les nobles résolutions de l'âme, et non par les forces du corps. Aussi, les femmes ont-elles été vues souvent combattant mieux que les hommes, érigeant de plus magnifiques trophées. Le ciel avec ces chœurs variés d'étoiles n'a pas la splendeur des solitudes de l'Egypte, où se dressent partout à nos yeux les pavillons des moines.

5. Celui qui connaît l'ancienne Egypte, cette folle ennemie de Dieu, cette adoratrice des chats, qui ressentait devant les oignons une frayeur religieuse, celui-là comprendra bien la puissance du Christ. Il n'est pas même nécessaire d'être versé dans l'histoire de l'antiquité ; il reste encore aujourd'hui des monuments qui perpétuent le souvenir des extravagances de ce peuple. Et voilà que des hommes, qui tous avaient atteint les dernières limites de la folie, raisonnent admirablement sur le ciel et les choses célestes, se rient des usages de leurs aïeux, plaignent le sort des générations antérieures et tiennent pour néant toute la science de leurs philosophes. Les faits mêmes leur ont appris que les anciennes croyances n'étaient que les visions insensées produites par les vapeurs de l'ivresse, et que la sagesse vraie, la seule digne des cieux, était celle que des pêcheurs leur avaient annoncée. De cette parfaite connaissance de la véritable doctrine provient l'admirable perfection de leur vie. Dépouillés de toutes les choses présentes, entièrement crucifiés au monde, ils vont plus loin et se soumettent à de rudes travaux corporels pour venir au secours des pauvres. Parce qu'ils jeûnent et veillent, ils ne se dispensent pas de travailler, ils consacrent les nuits à chanter les divines louanges et les jours à la prière en même temps qu'au travail des mains, imitant le zèle de l'Apôtre. Si cet homme, disent-ils, sur qui reposait le soin du monde entier, ne dédaigna pas d'exercer un art et de mettre la main à l'œuvre pour soulager les indigents, passait même les nuits sans sommeil; à plus forte raison nous qui vivons dans la solitude, qui n'avons rien de

commun avec le tumulte des cités, devons-nous utiliser nos loisirs pour nous dévouer à des œuvres spirituelles.

Rougissons donc tous, riches et pauvres, à la vue de ces solitaires qui ne possèdent rien en ce monde, si ce n'est leur corps, et qui de ce corps font un instrument pour créer des ressources à leur charité; tandis que nous avons dans nos maisons une foule de choses qui nous sont inutiles et que nous refusons aux malheureux. Quelle excuse mettrons-nous en avant? je vous le demande; quel espoir de pardon pourrons-nous avoir? Songez de plus combien ces mêmes hommes avaient jadis été plongés dans l'avarice, dans la gourmandise, sans compter les autres passions. Là se trouvaient ces chaudières remplies de viandes dont l'image poursuivait les Juifs; là régnait la tyrannie des appétits sensuels. Mais, dès qu'ils le voulurent, le changement fut accompli : pleins de ce feu que le Christ est venu porter sur la terre, ils s'envolèrent aussitôt au ciel; et ceux qui s'étaient montrés plus ardents que tous les autres dans le mal, ceux que dominaient la colère et la volupté, rivalisent maintenant avec les puissances incorporelles par la modération et l'impassibilité de la philosophie. Quiconque a voyagé dans cette contrée sait ce que je dis. Quant à celui qui n'a jamais abordé ces pieuses demeures, il n'a qu'à se souvenir de ce saint personnage dont le monde entier parle encore, de ce grand, de ce glorieux Antoine que l'Egypte a produit après avoir été visitée par les apôtres; et dites-vous à vous-même qu'un tel homme a vécu dans le même pays que Pharaon. Cela n'a pas certes amoindri sa vertu; il a mérité les révélations divines, et sa vie fut celle qui nous est tracée par les lois du Christ. On s'en convaincra davantage en lisant avec soin le livre où se trouve consignée l'histoire de cette vie. On y verra même des prophéties nombreuses. Le célèbre ermite avait annoncé la peste arienne et les malheurs qu'elle devait amener; Dieu lui manifestait les choses futures et les faisait en quelque sorte passer sous ses yeux. Or, c'est là une preuve éclatante parmi tant d'autres de cette vérité, que jamais une hérésie n'a produit un tel homme.

Pour que nous n'ayons pas à nous étendre sur ce sujet, lisez le livre dont je vous parlais, et vous y puiserez une abondante et sublime philosophie. Je vous adresse cette exhortation, non pour obtenir seulement que nous lisions ce livre, mais pour que nous imitions les exemples qu'il nous retrace, sans prétexter les différences de pays ou d'éducation, ni les mœurs perverses de nos aïeux. Si nous voulons nous appliquer aux leçons qu'il nous donne, rien de tout cela ne saurait nous être un empêchement. Abraham avait un père idolâtre; mais il ne s'arrêta pas à cette difficulté : Ezéchias était fils d'Achaz, et cela ne l'empêcha pas de devenir l'ami de Dieu; Joseph vivait au milieu de l'Egypte, et c'est là qu'il ceignit la couronne de la chasteté; les trois jeunes Hébreux pratiquèrent la plus haute philosophie dans la ville de Babylone, dans le palais même du roi, en face d'une table somptueuse; Moïse en Egypte et Paul dans le monde entier renversèrent tous les obstacles pour courir dans la route du bien. Méditant de tels souvenirs, foulons aux pieds toutes les excuses et tous les prétextes, ne reculons pas devant les fatigues et les sueurs de la vertu. En agissant ainsi, nous acquerrons plus de droits à la bienveillance divine, nous mériterons d'avoir Dieu lui-même pour auxiliaire dans nos combats, nous conquerrons enfin les couronnes éternelles. Puissions-nous tous y parvenir par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IX.

« Hérode voyant alors qu'il avait été joué par les mages, entra dans une grande fureur et il envoya tuer tous les enfants qui étaient dans Bethléem et dans toutes les contrées voisines, à partir de l'âge de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était informé auprès des mages. »

1. Ce n'était pas le cas pour lui de s'abandonner à la colère ; il devait plutôt éprouver un sentiment de frayeur, se modérer et comprendre qu'il entreprenait une chose dont il ne viendrait

pas à bout. Mais il ne sut pas imposer un frein à sa passion. Quand une âme a dépassé certaines limites dans le mal, elle devient incurable, et c'est en vain que les remèdes lui sont offerts par Dieu même. Voyez donc ce roi s'obstiner dans ses premières pensées, ajouter le meurtre au meurtre, se jeter tête baissée dans tous les abîmes. Poussé comme par le démon de la colère et de l'envie, il n'écoute plus la raison, il s'élève contre la nature elle-même, et cette fureur dont il se sent enflammé contre les mages, parce qu'ils l'ont trompé, il la fait retomber sur les enfants, malgré leur innocence, renouvelant ainsi dans la Palestine ce dont l'Egypte avait jadis été le théâtre. « Il envoya tuer, est-il dit, tous les enfants qui étaient dans Bethléem et dans toutes les contrées voisines à partir de l'âge de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était informé auprès des mages. Je vous demande ici l'attention la plus soutenue. Plusieurs, à l'occasion de ce trait et pour en faire ressortir l'injustice, perdent le temps en discours superflus; d'autres plus modérés ne craignent pas d'élever là-dessus quelque doute; d'autres encore tombent dans des accès d'indignation et d'audace. Pour que nous puissions donc délivrer les uns de leur folie et les autres de leur doute, écoutez avec bienveillance ce que nous avons à dire sur ce sujet. Ceux qui récriminent contre la Providence de ce qu'elle a permis le meurtre de ces enfants, doivent récriminer aussi de ce que les soldats qui gardaient Pierre furent mis à mort. De même, en effet, qu'un enfant ayant pris la fuite, d'autres sont massacrés à sa place; de même, lorsque Pierre est tiré de sa prison et délivré de ses fers par un ange, un autre tyran, tout à fait semblable au premier de nom et de caractère, n'ayant plus retrouvé le prisonnier, fit mettre à mort à sa place les soldats qui le gardaient. — Et quelle réponse? me direz-vous; ce n'est pas là résoudre la difficulté, c'est la compliquer. — Je le sais bien; mais c'est pour cela que je présente en même temps les deux objections, voulant y faire une seule et même réponse.

Quelle est cette réponse, au moins plausible, que nous pouvons donner? C'est que le Christ ne fut pas la cause de la mort des enfants, ni Pierre de la mort des soldats; c'est la rage insensée du premier et du second Hérode qu'il faut seulement en accuser. Dans ce dernier cas, si le tyran avait vu le mur ouvert ou les portes enlevées, il eût pu s'en prendre avec raison à la négligence des gardiens de l'Apôtre; mais tout était en état: les portes demeuraient fermées, les chaînes tenaient encore aux mains des gardiens; car ils étaient attachés avec le prisonnier. Il pouvait donc, d'après cela, s'il avait sainement jugé les choses, comprendre qu'il n'y avait là rien d'humain, aucune connivence, que tout provenait d'un pouvoir supérieur et divin; et dès lors il eût dû se prosterner devant l'auteur de ces merveilles, au lieu d'exercer sa fureur contre des innocents. Le Seigneur avait agi de la sorte, non-seulement pour sauvegarder la vie des soldats, mais encore pour amener le roi par leur présence même à la connaissance de la vérité. Maintenant, si cet homme ferma les yeux avec obstination, ce n'était pas la faute du sage Médecin des âmes, qui n'avait négligé aucun moyen pour procurer la guérison à ce malade. Nous devons dire la même chose pour le cas présent. — Pourquoi te livrer à la colère, ô Hérode, en prétendant que les mages t'ont joué? Ne savais-tu pas que c'était là un enfantement divin? N'avais-tu pas convoqué toi-même les princes des prêtres et les scribes de la loi? N'ont-ils pas fait parler devant ton tribunal le prophète qui jadis avait annoncé les événements actuels? N'as-tu pas vu le passé concorder avec le présent, l'étoile confirmer la prophétie? N'as-tu pas respecté le zèle des barbares, admiré leur confiance et leur fermeté? N'as-tu pas frémi en voyant se vérifier la parole du prophète? N'as-tu pas renoué la chaîne des temps? Comment donc n'as-tu pas conclu de toutes ces choses qu'il ne fallait pas attribuer de tels faits à la ruse des mages, et que tu devais y voir l'action toute-puissante de la Divinité? Et, quand bien même les mages t'auraient trompé, était-ce une raison pour massacrer des enfants qui ne t'avaient fait aucun mal?

2. C'est juste, me direz-vous, et vous avez clairement démontré à quel point la conduite



d'Hérode fut inexcusable et sanguinaire ; mais vous n'avez pas encore résolu l'objection touchant l'iniquité du fait. Si cet homme se montra tellement injuste, pourquoi Dieu le permit-il ? — Que répondrai-je ? Ce que je ne cesse d'y répondre hors de l'église comme dans l'église même, partout, ce que je voudrais vous voir observer avec soin ; car c'est un principe général de solution pour toute question de ce genre. Quel est ce principe et quelle est cette solution ? C'est qu'il y en a beaucoup qui font le mal, et pas un qui le souffre. Pour que cette énigme ne trouble pas votre esprit, je me hâte de vous en donner l'explication. Toutes les injustices que nous subissons de la part d'un homme quelconque, Dieu nous en tient compte, soit pour l'expiation de nos péchés, soit pour l'augmentation de notre récompense. Je vais éclaircir cette proposition en prenant un exemple. Supposons un serviteur qui doive beaucoup d'argent à son maître, et que ce serviteur, assailli par des hommes pervers, soit dépouillé d'une partie de ses biens. Si le maître, qui pouvait empêcher l'injustice et la rapacité, n'abandonne pas ces biens, les regarde même comme lui appartenant, commet-il lui-même une injustice envers son serviteur ? Nullement. Que sera-ce donc si le maître donne au serviteur plus que celui-ci n'a perdu ? Il est évident qu'en souffrant l'injustice le serviteur a fait un gain. Soyons persuadés qu'il en est de même de nous dans les mauvais traitements que nous subissons. Que les tribulations servent, ou bien à l'expiation de nos péchés, ou bien à rehausser l'éclat de notre couronne si nous sommes exempts de péché, c'est Paul qui nous l'enseigne en parlant du fornicateur : « Livrez cet homme à Satan pour que la chair soit mortifiée et pour que l'esprit soit sauvé. » I *Cor.*, v, 5.

Mais que fait ici ce texte ? Il est question des injures que nous recevons de nos frères, et non des corrections qui nous sont administrées par nos supérieurs. Assurément il n'existe aucun rapport entre ces deux choses ; et la question était de savoir si celui qui souffre le mal éprouve réellement un dommage. — Eh bien, je serrerai la question de plus près : souvenez-vous de David qui, voyant Séméi le poursuivre, insulter à son malheur, l'accabler d'outrages, réprima l'indignation des chefs de son armée prêts à le venger. « Laissez-le me maudire, leur dit-il, afin que le Seigneur soit témoin de mon abaissement et me rende le bien pour les malédictions que je subis en ce jour. » II *Reg.*, XVI, 11-12. Il disait encore dans l'un de ses pieux cantiques : « Jetez un regard sur mes ennemis, et voyez combien ils se sont multipliés, de quelle haine inique ils sont armés contre moi, et pardonnez-moi tous mes péchés. » *Psalm.* XXIV, 18-19. Lazare, à son tour, jouit de l'éternel repos, parce qu'il a souffert des maux innombrables dans cette vie. Ils ne sont donc pas lésés ceux qui paraissent l'être, quand ils supportent tout avec générosité ; ils y trouvent même de précieux avantages, que les coups viennent directement de Dieu, ou que le diable en soit le ministre. — Mais quel péché les enfants avaient-ils à expier ? me dira-t-on. Que cette réponse s'applique à ceux qui sont en âge d'avoir commis beaucoup de péchés, cela se comprend ; mais quant à ceux qui sont frappés dans un âge aussi tendre, quelles fautes expient-ils par de tels maux ? — Ne m'avez-vous pas entendu dire que la récompense s'accroît pour ceux qui les subissent, lorsqu'ils sont exempts de péché ?

Ceux qui souffrent les maux avec courage n'en éprouvent aucun préjudice quand bien même ils paraissent en être les victimes.

Quel dommage éprouvèrent donc les enfants ainsi massacrés, et qui soudain entrèrent dans le port où l'on ne connaît plus d'orages. — Ils eussent pu recueillir, me direz-vous encore, une abondante moisson de mérites, en vivant plus longtemps. — Mais ce n'est pas une légère récompense que celle à laquelle leur donne droit une mort soufferte pour une telle cause. Ajoutez à cela que Dieu n'aurait pas permis qu'ils fussent prématurément enlevés s'ils avaient dû faire quelque chose de grand sur la terre. Il supporte avec tant de patience ceux dont la vie s'écoule dans l'iniquité ; à plus forte raison n'aurait-il pas voulu que des enfants destinés à de grandes choses succombassent ainsi avant le temps.

3. Voilà nos raisons à nous ; mais elles ne sont pas les seules, il en est d'autres plus mystérieuses et plus élevées, connues de Celui qui dispose de la sorte les événements. Sans empié-

ter sur ce terrain de l'intelligence divine, attachons-nous à ce que nous allons exposer, et, par les malheurs des autres, apprenons à tout supporter avec magnanimité. Si votre âme est trop faible et ne peut atteindre à cette haute philosophie, considérez du moins la fin de l'auteur de ces attentats, et donnez cet allégement à votre conscience. La vengeance du ciel fondit rapidement sur Hérode, il subit avant peu la peine de ses crimes, en mourant d'une mort lamentable, accompagnée de mille maux, tout autrement cruelle que celle qu'il avait infligée. C'est ce que vous pouvez voir dans Josèphe, si vous parcourez son histoire; je ne la citerai pas ici, de peur de prolonger ce discours ou d'en interrompre la marche.

L'historien Josèphe a écrit dans ses livres la vie de cet Hérode.

« Alors fut accomplie cette parole du prophète Jérémie : Une voix a été entendue dans Rama, des pleurs, des gémissements et des cris plaintifs; c'est Rachel qui pleure ses enfants, et qui ne veut pas être consolée parce qu'ils ne sont plus. » *Jerem.*, XXXI, 15. Comme l'Evangéliste avait glacé son auditeur d'effroi en lui retraçant cette horrible scène, cette abominable boucherie, il le console en lui montrant que, si de telles choses sont arrivées, ce n'est pas contrairement à la puissance ou même à la prévoyance divine, que le Seigneur savait qu'elles devaient avoir lieu et les avait annoncées par son prophète. Ne vous laissez pas troubler, ne vous laissez donc pas abattre; portez plutôt les yeux sur son ineffable providence, qui se manifeste également et dans ce qu'il opère et dans ce qu'il permet. Il nous le signifie lui-même ailleurs en s'entretenant avec ses disciples. Comme il venait de leur prédire qu'ils seraient traduits devant les tribunaux, menés à la mort, en butte à la haine du monde, voulant ranimer leur cœur et les consoler d'avance, il leur dit : « N'est-ce pas que deux passereaux se vendent pour un as? Et l'un d'eux cependant ne tombera pas à terre sans la permission de votre Père, qui est dans les cieux. » *Matth.*, X, 29. Il leur enseignait par là que rien ne se fait sans qu'il le sache; qu'il sait tout, bien que tout ne soit pas fait d'après sa volonté. Celui qui connaît toutes vos épreuves et qui pourrait les empêcher, ne les permet évidemment que par une tendre et prévoyante sollicitude. C'est ce que nous devons penser aussi dans nos tentations, et ce sera là pour nous une consolation bien efficace.

Et qu'y a-t-il de commun, me direz-vous encore, entre Rachel et Bethléem? Pourquoi cette parole : « Rachel pleurant ses enfants? » Quoi de commun entre Rachel et Rama? — Rachel était la mère de Benjamin, et son corps fut enseveli dans l'hippodrome près de ce lieu. Comme son tombeau était donc dans le voisinage, et comme ce lieu rentrait dans la part de Benjamin son fils, Rama se trouvant dans la tribu de Benjamin, l'Evangéliste est en droit d'appeler enfants de Rachel ceux qui furent massacrés : le nom du chef de la tribu et la sépulture de sa mère autorisent assez ce langage. Il montre ensuite à quel point cette cruelle blessure repoussait toute guérison, quand il ajoute : « Elle n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont plus. » Ceci nous apprend de nouveau ce que je disais tout à l'heure, que nous ne devons pas nous troubler lorsqu'il arrive des choses qui semblent contraires à la volonté de Dieu. Voyez quels furent les commencements de Celui qui venait sauver son peuple, mieux que cela, le monde entier : sa mère prend la fuite, sa patrie est plongée dans un abîme de maux, le plus horrible de tous les massacres est osé, partout des gémissements et des larmes, partout des cris de désespoir. Ne vous laissez pas aller au trouble, encore une fois; Dieu se plaît à réaliser ses desseins par les choses les plus contraires; il n'en fait que mieux éclater sa puissance. C'est par de telles leçons qu'il forme ses disciples et qu'il leur enseigne à pratiquer le bien; c'est par une telle contrariété que le miracle devient plus incontestable. Ils seront flagellés, eux aussi, ils seront proscrits, ils subiront d'innombrables angoisses; et voilà comment ils triompheront de leurs persécuteurs et de leurs bourreaux.

4. « Hérode étant mort, l'ange du Seigneur apparut à Joseph durant le sommeil en lui disant : Lève-toi, prends l'enfant et sa mère et va dans la terre d'Israël. » Il ne dit plus : « Fuis, » mais bien : « Va. » Voyez-vous encore ici le



calme succédant à l'épreuve, et puis le péril au repos? Après l'exil, le Sauveur a la faculté de revenir dans sa patrie; il y revient et trouve que le meurtrier des enfants était mort; mais, bientôt après ce retour, les anciens dangers reparaissent : le fils du tyran vit et règne. — Et comment Archélaüs régnait-il dans la Judée alors que Ponce-Pilate en était le gouverneur? — La mort d'Hérode était toute récente, et le royaume n'avait pas encore été divisé en plusieurs parties; le fils d'Hérode régnait donc tout d'abord, à la place de celui-ci, selon l'expression formelle de l'Evangile. Or, Archélaüs avait un frère qui portait aussi le nom d'Hérode et qui régnait dans la Galilée. S'il avait dès lors à craindre de rester dans la Judée à cause d'Archélaüs, le danger n'était pas moins grand dans la Galilée à cause d'Hérode. Pour se cacher, il n'avait qu'à changer de demeure; car tout l'effort de la tyrannie s'était porté sur Bethléem et les lieux environnants. Le massacre ayant eu lieu, le fils du meurtrier s'imaginait que tout était fini, que l'objet de la haine de son père se trouvait parmi ce grand nombre de victimes. Ayant vu d'ailleurs quel genre de mort Hérode avait subi, il montra plus de modération et se garda bien d'imiter sa cruauté.

Joseph se rendit donc à Nazareth, soit pour échapper à la persécution, soit pour avoir le bonheur d'habiter sa patrie. Pour l'affermir dans ce dessein, un ange était encore venu l'instruire à ce sujet. Luc ne dit pas cependant qu'il y soit allé par suite d'une révélation divine; il se contente de dire qu'ils revinrent à Nazareth après avoir accompli les cérémonies de la purification. Comment expliquer ce passage? On peut croire que cet Evangéliste parle du temps qui précéda la descente en Egypte. Il ne les amena pas à Nazareth avant la purification, pour que rien ne se fît contre la loi; ce n'est donc qu'après avoir rempli ce précepte, qu'ils se rendirent à Nazareth, pour descendre ensuite en Egypte. Puis l'ange leur ordonne de quitter ce pays et de revenir à Nazareth. La première fois aucun avertissement divin ne leur avait été donné; c'est de leur propre mouvement qu'ils étaient rentrés dans leur chère patrie. Comme ils n'étaient venus à Bethléem que pour se faire inscrire, comme d'ailleurs ils n'avaient pas là de demeure, à peine ont-ils accompli ce qui leur était imposé, qu'ils reprennent le chemin de Nazareth. L'ange les ramène donc dans leur maison, et maintenant afin qu'ils y restent; ce qui n'a pas lieu sans but, d'après cette remarque de l'historien sacré : « Ainsi devait se réaliser ce que les prophètes avaient dit, qu'il serait appelé Nazaréen. » — Et quel est le prophète qui parle de la sorte? — Pas de vaines questions, pas d'inutiles recherches. Beaucoup de livres prophétiques ont péri, comme on peut le voir dans celui des Paralipomènes. Les Juifs étaient habituellement si négligents et tombaient si souvent dans l'impiété, qu'ils ont perdu quelques-uns de ces livres et qu'ils en ont eux-mêmes brûlé ou déchiré d'autres. Jérémie nous rapporte l'une de ces choses, et l'autre nous est racontée par l'auteur du quatrième livre des Rois, quand il nous dit que le Deutéronome avait été perdu et ne fut retrouvé qu'avec beaucoup de peine et longtemps après. S'ils abandonnaient ainsi leurs livres quand aucun ennemi ne les pressait, que devaient-ils faire lors de l'invasion des barbares?

Pourquoi le Christ est-il appelé Nazaréen?

Du reste, c'est parce qu'une telle prophétie avait eu lieu que les apôtres donnent fréquemment à leur Maître le nom de Nazaréen.— Voilà donc le motif, remarquez-vous, qui jette un nuage sur la prophétie concernant Bethléem? — En aucune façon; cette obscurité avait surtout pour objet d'éveiller l'attention des hommes et de les exciter à s'instruire de tout ce qui avait été dit du Messie. Nathaniel vint poussé par ce désir d'instruction en disant : « Est-ce que de Nazareth il peut sortir quelque chose de bon? » *Joan.*, I, 46. En effet, ce n'était là qu'une bourgade méprisée, et la Galilée tout entière était elle-même un objet de mépris. De là cette parole des Pharisiens : « Interroge, et tu verras qu'un prophète n'est jamais sorti de la Galilée. » *Joan.*, VII, 52. En voici pourtant un qui ne craint pas d'avouer une telle patrie, montrant par là qu'il n'a besoin d'aucun secours humain; il prend même ses disciples dans la Galilée, afin d'enlever toute excuse aux hommes portés à l'indolence, et de nous faire voir en

même temps que les choses extérieures ne nous sont point nécessaires, pourvu que nous pratiquions la vertu. C'est pour cela qu'il n'avait pas même une maison à lui; car il a pu dire : « Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » *Luc.*, IX, 58. C'est encore pour cette raison qu'il fuit devant les embûches d'Hérode, qu'à sa naissance il eut une crèche pour berceau, une étable pour demeure; de là vient aussi qu'il eut une mère pauvre : il nous apprend à ne rien mépriser de semblable, à n'avoir d'estime que pour la vertu, puisque lui-même dès le commencement foule aux pieds tout le faste des hommes.

5. Pourquoi t'enorgueillir de ta patrie, semble-t-il nous dire, lorsque je t'ordonne d'être un étranger par toute la terre, lorsqu'il t'appartient de te montrer tel que le monde entier ne soit pas digne de toi? Les choses de la terre sont tellement méprisables, que les philosophes de la Grèce eux-mêmes n'en faisaient aucun cas; ils les regardaient comme étrangères à l'homme et les rejetaient au dernier rang des biens qu'ils possédaient. — Paul ne les rejette pas cependant, puisqu'il dit : « Selon l'élection, ils me sont chers à cause de leurs pères. » *Rom.*, XI, 28. — Mais examinez en quelle circonstance, à l'occasion de qui l'Apôtre parle de la sorte, et de plus à qui s'adresse cette parole. Il s'entretient avec les Gentils qui s'étaient convertis et qui, s'enorgueillissant de leur foi nouvelle, méprisaient les Juifs et les tenaient à distance; il veut réprimer la fierté des uns et gagner le cœur des autres, en leur inspirant les mêmes sentiments. Lorsqu'il parle des grands et généreux personnages de l'Ancien Testament, voyez comment il s'exprime : « Ceux qui tiennent ce langage montrent par là qu'ils recherchent la patrie. S'ils avaient gardé la mémoire de celle dont ils étaient sortis, ils auraient eu le moyen d'y revenir; mais ils en cherchent maintenant une autre bien meilleure. » *Hebr.*, XI, 14-16. Il venait de dire : « Tous ceux-là sont morts selon la foi, sans avoir obtenu l'effet des promesses, mais les apercevant et les saluant de loin. » *Ibid.*, 13. Jean disait à ceux qui venaient vers lui : « Ne répétez pas sans cesse : Nous avons pour père Abraham. » *Luc.*, III, 8. Paul disait encore dans le même sens : « Tous ceux qui sortent d'Israël, ne sont pas des Israélites; ni les enfants de la chair ne sont les enfants de Dieu. » *Rom.*, IX, 6.

Quel avantage les fils de Samuel tirèrent-ils de la noblesse de leur père, je vous le demande, alors qu'ils n'héritaient pas de sa vertu? Et les fils de Moïse, devaient-ils bien se féliciter de ce titre, n'imitant pas son amour pour Dieu? Ils ne furent pas investis de sa puissance après lui, et, tandis qu'ils s'intitulaient ses enfants, un autre, son vrai fils par la vertu, prenait le commandement du peuple. En quoi Timothée eut-il à souffrir d'être né d'un père idolâtre? Que gagna le fils de Noé à la vertu de son père, lui qui de libre devint esclave? Vous le voyez donc bien, la noblesse du père n'est pas un patronage réel pour les enfants. La perversité du cœur triompha des lois de la nature; ce fils dénaturé perdit, avec le reflet de la gloire paternelle, sa propre liberté. Esaü n'était-il pas aussi le fils d'Isaac, et même l'objet de sa prédilection? Son père, en effet, n'avait pas d'autre désir ni d'autre soin que de lui faire obtenir la meilleure part de la bénédiction; et c'est pour cela qu'il faisait lui-même tout ce qui était ordonné. Sa perversité néanmoins ne lui permit pas d'en retirer le bénéfice : bien qu'il fût l'aîné et que son père le favorisât en toute chose, comme il n'avait pas Dieu pour auxiliaire, tout lui fit défaut. Et pourquoi parler des hommes? Les Juifs étaient les enfants de Dieu, et cette noblesse ne leur fut d'aucune utilité. Si quelqu'un donc est élevé jusqu'à la filiation divine, il n'en sera que plus sévèrement puni, à moins que sa vertu ne soit en rapport avec son élévation : pourquoi me présentez-vous alors la grandeur de votre origine et la gloire de vos aïeux?

Cette leçon se trouve, non-seulement dans l'Ancien, mais encore dans le Nouveau Testament; car voici ce que nous y lisons : « Tous ceux qui l'ont accueilli, il leur a donné le pouvoir de devenir les enfants de Dieu. » *Joan.*, I, 12. Et cependant Paul nous affirme qu'une telle filiation ne sert de rien à beaucoup de ces enfants : « Si vous ne pratiquez la circoncision, dit-il, le Christ ne vous servira de rien. » *Galat.*, V, 2.

Or, si le Christ ne sert de rien à ceux qui ne veillent pas sur eux-mêmes, comment l'homme pourrait-il les protéger ? En conséquence, ne nous enorgueillissons ni de notre origine, ni de nos biens. Apitoyons-nous plutôt sur ceux qui sont possédés par de telles illusions; ne nous laissons pas abattre par la pauvreté; ne cherchons d'autres richesses que celles de la vertu ; ne fuyons pas d'autre indigence que celle qui nous plonge dans l'iniquité : c'était l'indigence de ce riche qui ne put pas même obtenir une goutte d'eau, malgré ses prières et ses instances. Et quel est celui d'entre nous qui est pauvre au point de n'avoir pas même de l'eau? Assurément personne. C'est une chose qui ne manque pas à ceux-là mêmes qui meurent de faim ; il est encore d'autres consolations dont ils ne sont pas privés. Il n'en était pas ainsi de ce riche ; il était réduit à cet état d'indigence et de douleur qui ne permet plus une consolation quelconque. Pourquoi soupirons-nous donc après les richesses, qui ne peuvent nullement nous introduire au ciel? Dites-moi : si l'un de ceux qui règnent sur la terre déclarait qu'un riche ne pourra jamais briller à sa cour, jouir de quelque distinction, ne vous empresseriez-vous pas tous de repousser avec dédain les richesses? Donc, elles seront méprisées parce qu'elles nous fermeraient l'accès des honneurs et des palais de la terre; mais voilà que le Roi des cieux nous répète et nous crie chaque jour qu'il est extrêmement difficile d'entrer dans les portiques de ce palais divin avec le fardeau des richesses; et nous ne rejetterions pas tout, et nous n'écarterions pas cet obstacle, pour aborder avec confiance à la céleste cour?

6. Ne sommes-nous pas inexcusables en poursuivant avec tant d'ardeur les choses qui nous ferment cet accès, en les serrant non-seulement dans nos coffres, mais encore dans le sein de la terre, alors que nous pourrions les mettre en sûreté dans les cieux? Votre conduite actuelle est celle que tiendrait un agriculteur en prenant le blé destiné à être semé dans un champ fertile, pour aller le semer dans un lac, au lieu de le confier à ce champ, de telle sorte que, non content de s'en priver lui-même, il le fît absolument périr. Quelle raison nous donnent ceux à qui nous faisons de semblables reproches? — Ce n'est pas une médiocre consolation, disent-ils, de savoir chez soi de telles ressources enfouies. — C'est bien l'ignorance à cet égard qui serait plutôt une consolation. Si ce trésor vous met à l'abri de la faim, il vous expose à plusieurs autres fléaux, à des menaces incessantes de guerre et de mort. Que la disette survienne, et le peuple, poussé par la nécessité, envahira votre maison les armes à la main. Bien plus, en agissant ainsi, vous-même vous appelez la disette dans les villes, et sur votre propre maison un malheur encore plus grand que la famine.

Je ne connais personne que ce dernier fléau ait rapidement et fatalement enlevé; on peut imaginer des moyens pour en atténuer les coups, pour en arrêter les ravages : je pourrais, au contraire, en nommer beaucoup que leur argent, leurs biens d'une nature quelconque, ont fait violemment périr, d'une manière publique ou cachée. Les routes, les tribunaux, les places de nos cités regorgent de pareils exemples. Et que dis-je, les routes, les tribunaux et les places? la mer elle-même est inondée de sang. En effet, cette rage ne s'est pas uniquement emparée de la terre, elle s'est encore déchaînée sur l'océan. L'un navigue pour avoir de l'or, l'autre est égorgé parce qu'il en a : la même passion jette celui-là dans le négoce et celui-ci dans l'homicide. Quoi de plus traître que l'argent, qui fait ainsi que tant d'hommes voyagent, s'exposent, périssent? Mais l'Ecriture dit : « Qui prendra pitié du charmeur qu'un serpent a mordu? » *Eccli.*, XII, 13. Puisque vous connaissiez cette cruelle tyrannie, il fallait fuir la servitude et réprimer cette funeste cupidité. — Et comment y parvenir? me demanderez-vous. — En introduisant dans votre âme un autre amour, celui des cieux. Quand on aspire à la royauté, on se rit de l'avarice; celui qui s'est fait le serviteur du Christ n'est pas l'esclave de l'argent, il en est le maître; car l'argent s'attache à qui le méprise et se dérobe à qui le cherche; c'est par les mépris, et non par les obséquiosités qu'on captive la fortune : elle se moque surtout de ceux qui la désirent, et, non-seulement elle s'en

moque, mais encore elle les charge de fers.

Rompons enfin, quoique bien tard peut-être, ces funestes liens. Pourquoi faites-vous de votre âme, douée d'intelligence et de raison, l'esclave d'une matière insensible, source de tant de maux? Chose digne de pitié! nous l'attaquons avec des paroles, elle nous répond par des faits : elle va nous traînant partout à sa suite comme un vil troupeau qu'elle aurait acheté. Quoi de plus triste, quoi de plus honteux? Si nous ne venons pas à bout de la matière elle-même, comment remporterons-nous la victoire sur les principautés et les puissances immatérielles? Si nous ne savons pas nous élever au-dessus d'un grossier métal et de pierres méprisables, comment surmonterons-nous les principautés et les dominations? Comment nous élèverons-nous à la pratique de la continence? Si l'argent nous fascine de son éclat, comment passerons-nous indifférents à côté d'un beau visage? Il en est qui subissent à tel point cette fascination, que la vue seule de l'or les impressionne, et qu'ils disent en se jouant : L'éclat d'une pièce d'or supplée à la faiblesse des yeux. — O homme, ne plaisantez pas de la sorte. Rien ne blesse les yeux, soit du corps, soit de l'âme, comme la convoitise excitée par de tels objets. Telle est la cause qui fit s'éteindre les lampes des vierges folles, et leur ferma la chambre de l'Epoux. Cette vue qui, d'après vous, repose et fortifie les yeux, ne permit pas au malheureux Judas d'entendre la voix de son Maître, le fit tomber dans le filet, déchira ses entrailles, et de plus le précipita dans la géhenne. Que pouvons-nous donc concevoir de plus contraire à la conscience, de plus fatal à l'honneur? Je ne parle pas de l'essence même des biens matériels, je parle de l'étrange et frénétique amour qu'ils excitent. Cet amour suinte le sang humain, respire le meurtre, est le plus féroce des animaux, déchire tout ce qu'il rencontre, et, ce qu'il y a de plus affreux, ne laisse pas même le sentiment des blessures qu'il fait. Alors que les infortunés atteints de ce mal devraient tendre les mains vers les passants et les appeler à leur aide, on les voit se réjouir de leurs plaies. Quoi de plus lamentable?

Instruits de ces vérités, fuyons une maladie si fatale, guérissons les atteintes que nous en avons déjà reçues, tenons-nous éloignés de la contagion, afin de passer sur la terre une vie exempte de tout danger et de parvenir à la possession des célestes trésors. Puissent-ils être notre apanage à tous, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE X.

« En ces jours-là Jean-Baptiste vint prêchant dans le désert de la Judée, et disant : Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche. »

1. Quels sont ces jours? Ce n'est pas certes quand Jésus était enfant et se rendit à Nazareth, c'est trente ans après que Jean parut, ainsi que Luc l'atteste. Pourquoi donc est-il dit : « En ces jours-là? » C'est l'usage constant de l'Ecriture d'employer cette expression, non-seulement quand elle raconte des faits qui suivent d'une manière immédiate, mais encore quand elle passe à des événements qui ne se produisent qu'après plusieurs années. Nous voyons cette expression reparaître dans la circonstance où, le Sauveur étant assis sur la montagne des Oliviers, ses disciples l'abordèrent et l'interrogèrent sur son second avénement et sur la destruction de Jérusalem ; or, vous savez combien ces deux faits sont distants l'un de l'autre ; et cependant, après qu'il a parlé du renversement de la métropole et quand il n'a plus rien à en dire, il passe à la consommation des siècles, en commençant par ce mot : « Alors » viendront ces choses. Alors n'exprime pas ici l'identité des époques ; il désigne seulement celle des événements que le Seigneur va prédire. Voilà comment s'expliquent aussi les mots de notre Evangile : « En ces jours-là. » Ils ne signifient pas que les jours dont il est question viennent immédiatement à la suite ; c'est une manière de désigner l'époque où se sont accomplies les choses dont on va parler. — Et pourquoi, me

demanderez-vous, Jésus reçoit-il le baptême après sa trentième année? — C'est qu'il voulait abroger la loi après qu'il aurait été baptisé; aussi, jusqu'à cet âge où tous les péchés peuvent être commis, il observe la loi tout entière, afin qu'on ne puisse pas dire qu'il s'est élevé contre la loi parce qu'il n'était pas en état de l'accomplir.

Toutes les passions dépravées ne tombent pas à la fois sur nous: dans le premier âge, c'est l'imprudence et la faiblesse; dans l'âge suivant, l'amour effréné des plaisirs; et puis, c'est la soif des richesses. Après avoir parcouru tous ces âges et toujours accompli la loi, il en vient au baptême: c'est un dernier devoir qu'il ajoute à tant d'autres. Que ce soit là, en effet, la dernière des œuvres légales dont il veut s'acquitter, lui-même le déclare: « Il convient que nous remplissions ainsi toute justice. » *Matth.*, III, 15. C'est comme s'il disait: Nous avons observé toutes les prescriptions de la loi, nous n'en avons transgressé aucun précepte. Il n'en reste plus qu'un à remplir; il faut l'ajouter aux autres, et par là toute justice sera satisfaite. — Par justice, il entend l'accomplissement de tous les préceptes. Nous voyons donc clairement le motif pour lequel le Christ voulut être baptisé. Mais pourquoi les circonstances de ce baptême? Ce n'est pas de son propre mouvement, c'est par une impulsion divine que le fils de Zacharie s'y trouva; Luc nous l'apprend en ces termes: « La parole du Seigneur se fit entendre à Jean. » *Luc.*, III, 2. La parole ici signifie l'ordre. Jean lui-même s'exprime ainsi: « Celui qui m'a donné mission de baptiser dans l'eau m'a dit cette parole: Celui sur lequel tu verras l'Esprit descendre et se reposer sous la forme d'une colombe, c'est celui-là qui baptise dans l'Esprit saint. » *Joan.*, I, 33. Pourquoi donc a-t-il mission de baptiser? Jean répond encore à cette question: « Je ne le connaissais pas; et c'est pour qu'il fût manifesté dans Israël, que je suis venu baptiser dans l'eau. » *Ibid.*, 31.

Mais, si tel était l'unique but de sa mission, comment Luc dit-il: « Il vint dans la contrée du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés? » *Luc.*, III, 3. Et cependant il n'avait pas le pouvoir de les remettre; c'est le privilége du baptême qui devait être donné plus tard: dans celui-ci seulement nous sommes ensevelis avec le Sauveur, le vieil homme qui vivait en nous est crucifié avec lui; nulle part on n'aperçoit de rémission avant la croix, partout elle nous apparaît comme le fruit de son sang. Voici comment Paul s'exprime: « Mais vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et dans l'Esprit saint. » I *Cor.*, VI, 11. Il ne dit pas: Dans le baptême de Jean. Ailleurs il dit: « Quant à Jean, il a prêché le baptême de la pénitence, afin d'amener les hommes à croire en Celui qui venait après lui. » *Act.*, XIX, 4. Il n'est pas non plus parlé de rémission dans ce texte. Alors que le sacrifice n'était pas pas encore offert, le péché expié, l'inimitié détruite, la malédiction effacée, comment la rémission aurait-elle eu lieu?

Que signifie cette parole: « pour la rémission des péchés? »

2. Que signifie donc cette parole: « Pour la rémission des péchés? » *Marc.*, I, 4. L'intelligence des Juifs était entièrement pervertie, il n'avaient pas même le sentiment de leurs péchés; parvenus au dernier degré du mal, ils ne cessaient de se proclamer justes. C'est là principalement ce qui les perdit et les éloigna de la foi. Telle est l'accusation que Paul dirige contre eux quand il dit: « Ignorant la justice de Dieu et voulant établir leur propre justice, ils ne sont pas rentrés dans la première. » *Rom.*, X, 3. Et plus haut: « Que dirons-nous donc? Que les nations, qui ne suivaient pas les voies de la justice, ont embrassé la justice; et que les Israélites en suivant la loi de justice ne sont pas parvenus à la loi de la justice elle-même. Pourquoi? Parce qu'ils ne l'ont pas cherchée par la foi, mais bien par les œuvres. » *Rom.*, IX, 30-32. Or, comme telle était la cause de leurs maux, Jean est venu ne se proposant pas autre chose que de les amener à la connaissance de leurs péchés. Cette mission était empreinte dans toute sa personne; car elle ne respirait que pénitence et confession. Tel était le but de sa prédication tout entière; il allait redisant toujours: « Faites de dignes fruits de pénitence. » *Luc.*, III, 8. C'est parce qu'ils ne condamnaient pas leurs

péchés, comme Paul le déclare, qu'ils se sont éloignés du Christ. Les avoir présents à la mémoire, c'est une heureuse disposition pour trouver le rédempteur et obtenir le pardon. Jean venait donc disposer ainsi leurs cœurs en les exhortant à la pénitence : il voulait par là les soustraire au châtiment et les conduire par la voie de l'humilité à se condamner eux-mêmes, afin de mériter d'être absous. Voyez avec quelle précision l'Evangéliste établit cette vérité. Après avoir dit, en effet : « Il vint prêchant le baptême de la pénitence dans le désert de la Judée, » il ajoute : « Pour la rémission des péchés. » *Marc.*, I, 4. C'est comme si le Précurseur tenait ce langage : En les exhortant, en les engageant à se reconnaître et à se repentir, je me suis proposé de leur rendre l'absolution plus facile, et non de préparer leur punition. S'ils ne s'étaient pas condamnés eux-mêmes, ils n'auraient pas demandé grâce, et, ne demandant pas grâce, ils n'auraient pas obtenu l'absolution.

Ce baptême est donc l'acheminement vers l'autre ; et c'est pour cela qu'il est dit : « Afin qu'ils crussent en celui qui vint après lui. » *Act.*, XIX, 4. C'est une seconde cause de ce baptême, après celle que nous avons déjà signalée. Ce n'eût pas été la même chose, s'il eût parcouru les maisons en y conduisant le Christ par la main, en prononçant même cette parole : Croyez-en celui-ci. Non, ce n'eût pas été la même chose que de parler comme il le fit devant tous les hommes rassemblés, de leur adresser cette grande leçon, et dans de telles circonstances. Voilà pourquoi le Christ vint se faire baptiser. La réputation de celui qui allait lui donner le baptême et la nature même de cette cérémonie attiraient la cité tout entière, l'appelaient au bord du Jourdain : c'était un vaste théâtre. Jean saisit cette occasion pour réprimander ceux qui étaient accourus, détruire en eux les pensées avantageuses qu'ils avaient d'eux-mêmes, leur montrer qu'ils sont exposés aux derniers malheurs, s'ils ne font pas pénitence, s'ils ne laissent pas là leurs aïeux et toutes les vaines prétentions qu'ils nourrissent à cet égard, pour accueillir celui qui vient au milieu d'eux. La destinée du Christ était alors comme enveloppée d'un nuage, pour plusieurs même elle était finie depuis le massacre de Bethléem. Il s'était produit un instant dans sa douzième année, mais pour rentrer aussitôt dans son obscurité première ; il lui fallait donc un nouveau commencement plein de grandeur et d'éclat. C'est pour cela que les Juifs entendent alors annoncer des choses inouïes pour eux, que leurs prophètes ne leur avaient jamais enseignées, ni un docteur quelconque : une doctrine qui parle sans cesse du ciel, du royaume des cieux, et ne s'occupe plus de la terre. Par royaume il faut comprendre ici l'avénement du Christ, soit le premier, soit le second. — Mais à quoi bon ces paroles pour les Juifs, me direz-vous peut-être, s'ils ne comprennent rien à cet enseignement ? — Je parle de la sorte, répond le Précurseur lui-même, pour que, stimulés par l'obscurité des paroles, ils aillent à celui qui est l'objet de ma prédication. — Voilà pourquoi les publicains et les soldats l'interrogent, lui demandent ce qu'ils doivent faire, quelle direction il faut donner à la vie ; ce qui montrait déjà qu'ils s'élevaient au-dessus des choses temporelles, qu'ils se dirigeaient vers de plus hautes pensées, entrevoyant les biens de l'avenir comme dans un rêve. Tout concourait à soutenir ce généreux élan, l'exemple aussi bien que la parole.

3. Songez donc ce que c'était de voir un homme ayant dépassé sa trentième année et venant du désert, le fils du prince des prêtres ; supérieur à toutes les exigences du corps, digne d'un respect sans limites, accompagné d'Isaïe. En effet, il apparaissait annonçant le Sauveur au monde, et disant : Voilà celui dont je vous prophétisais la venue lorsque j'élevais dans le désert une voix éclatante. — Le zèle des prophètes touchant le mystère de la rédemption était si grand qu'ils avaient prédit longtemps d'avance, non-seulement la venue du Seigneur, mais encore celle de son précurseur lui-même ; et, non contents de le désigner, ils étaient allés jusqu'à déterminer le lieu dans lequel il devait habiter, le mode de sa prédication, l'objet de son enseignement, le bien même qui devait en résulter. Voyez comme l'un et l'autre, le prophète et le précurseur, enseignent au fond les mêmes choses, bien qu'ils n'emploient pas les

mêmes expressions. Le prophète dit, laissant voir que le Messie va paraître : « Préparez la voie du Seigneur, aplanissez ses sentiers. » *Isa.*, XL, 3. Et, le Messie étant déjà sur la terre, le précurseur dit à son tour : « Faites de dignes fruits de pénitence ; » *Matth.*, III, 8 ; ce qui revient certainement à dire : « Préparez la voie du Seigneur. » Ainsi donc, l'un dans sa prophétie, et l'autre dans sa prédication expriment la même chose, à savoir que ce dernier est venu pour marcher devant le Christ et lui préparer les voies : ce n'est pas à lui d'accorder le don de la rémission, il doit simplement disposer les âmes à recevoir le Dieu de l'univers. Luc va plus loin ; il ne se contente pas des premières paroles de la prophétie, il la cite tout entière : « Toute vallée sera comblée, dit-il, toute montagne et toute colline seront abaissées ; les chemins tortueux seront redressés, et les sentiers raboteux aplanis ; et toute chair verra le salut du Seigneur. » *Luc.*, III, 5-6 ; *Isa.*, XL, 4-5.

Vous le voyez, le prophète a tout annoncé depuis plusieurs siècles, et le concours du peuple, et l'heureux changement qui se produira parmi les hommes, et la facilité de la prédication, et le principe des événements futurs, bien qu'il s'exprime dans un langage métaphorique ; ce qui ne doit pas nous étonner, puisqu'il s'agit d'une prophétie. Quand il dit, par exemple : « Toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline seront abaissées, et les sentiers raboteux seront aplanis, » il annonce l'exaltation des humbles et l'abaissement des superbes, les aspérités de la loi faisant place aux merveilleuses facilités de la foi. — Plus de sueurs ni de travaux pénibles, semble-t-il dire, mais la grâce et le pardon des péchés, qui nous rendront le salut si facile. La cause, il la signale dans ces mots : « Et toute chair verra le salut du Seigneur. » Ce ne seront pas seulement les Juifs et les prosélytes, ce seront les terres et les mers, toute la nature humaine sans exception. Les sentiers tortueux et raboteux représentent ici toute existence dépravée, les publicains et les fornicateurs, les larrons et les mages ; car, après avoir marché dans les chemins de l'iniquité, ils entreront dans la voie droite. Le Christ lui-même atteste le fait : « Les publicains et les pécheurs vous précéderont dans le royaume de Dieu ; » *Matth.*, XXI, 31 ; et cela, parce qu'ils ont cru. Le prophète avait dit la même chose en ces termes : « Alors les loups et les agneaux paîtront ensemble. » *Isa.*, LXV, 25. De même que plus haut par montagnes et vallées, il désignait les excentricités et les anomalies morales qui devaient être ramenées au niveau de la philosophie ; de même en ce passage par la nature diverse des animaux, il désigne les caractères opposés des hommes, pour annoncer encore qu'ils vivront dans la concorde et l'harmonie de la piété. Il en avait dit également la cause : « Il se lèvera celui qui doit commander aux nations, et les nations espéreront en lui. » *Ibid.*, XI, 10. Cette parole est la même que celle-ci : « Toute chair verra le salut de Dieu. » C'est toujours une prophétie qui nous montre au loin la connaissance et la vertu de l'Evangile se répandant jusqu'aux extrémités du monde, et dépouillant les hommes de leur férocité, de leurs mœurs grossières, pour les transformer et leur inspirer une inaltérable douceur. « Or Jean portait un vêtement fait de poils de chameau, et une ceinture de cuir autour des reins. » Nous l'avons déjà remarqué, les prophètes ont annoncé certaines choses ; mais ils en ont laissé d'autres aux Evangélistes. C'est ainsi que Matthieu rapporte d'abord les prophéties et puis ajoute ses propres observations ; il n'a pas regardé comme hors de propos de parler des vêtements du juste.

Genre de vie de saint Jean-Baptiste.

4. C'était vraiment une chose étonnante et merveilleuse de voir un corps humain résister à tant de privations ; et voilà ce qui gagnait surtout les cœurs des Juifs ; ils voyaient en lui le grand Elie, tout ce qu'ils avaient sous les yeux leur rappelant la mémoire de cet homme extraordinaire. Que dis-je ? ils étaient encore plus frappés d'admiration ; car, après tout, Elie vivait dans les villes et les maisons, tandis que celui-ci n'avait cessé d'habiter le désert depuis sa première enfance. Il fallait bien que le précurseur de celui qui venait mettre fin aux choses anciennes, aux labeurs, à la malédiction, aux angoisses, aux sueurs, portât en lui quelques signes de ce don et se montrât supérieur à la

condamnation primitive. Aussi ne travaillait-il pas la terre et n'y traçait-il pas de pénibles sillons ; il ne mangeait pas son pain à la sueur de son front, sa nourriture n'offrait pas tant de difficultés, son vêtement encore moins que sa nourriture, et son habitation était plus simple même que son vêtement. Il n'avait besoin ni de toit, ni de lit, ni de table ; il menait en quelque sorte la vie d'un ange dans un corps mortel. C'est pour cela qu'il avait un manteau de poils : son vêtement même apprenait aux hommes à s'élever au-dessus des choses de la terre, à s'en détacher de plus en plus, pour remonter à cette dignité première que possédait Adam avant qu'il se fût aperçu de sa nudité. Un tel manteau était un symbole de rénovation et de royauté.

N'allez pas me dire : D'où venait à cet habitant du désert son manteau de poils et sa ceinture de cuir ? Si vous faites une semblable question, il en est beaucoup d'autres que vous pourrez faire : Comment pouvait-il habiter la solitude, soit pendant l'hiver, soit pendant l'été, alors surtout qu'il était encore dans un âge tendre ? comment le corps si délicat d'un enfant avait-il pu supporter les diverses intempéries des saisons, avec une pareille nourriture et toutes les autres incommodités du désert ? — Qu'ils viennent maintenant ces philosophes de la Grèce, ces ardents sectateurs de la philosophie cynique ? A quoi bon se renfermer dans un tonneau pour s'abandonner ensuite à la luxure, ou bien s'entourer de parfums et de serviteurs, de parures et de femmes, pour retomber dans les mêmes excès ? Quel exemple contraire ! Jean avait fait du désert un séjour céleste, tant il y pratiquait avec zèle la divine philosophie ; il sortait de là comme un ange descend des cieux, pour visiter et corriger les hommes, cet athlète de la piété, ce vainqueur du monde, ce philosophe d'une philosophie digne du ciel. Or, cet exemple était donné quand les liens du péché n'avaient pas encore été rompus, ni la loi détruite, ni la mort enchaînée, ni les portes d'airain mises en pièces, sous l'empire des anciennes mœurs. Voilà ce qu'il en est d'une âme généreuse et vigilante ; elle bondit et s'élance par-delà toutes les limites connues, comme Paul le fit plus tard sous le règne de la loi nouvelle.

Vous me demanderez peut-être pour quelle raison le Précurseur avait ajouté la ceinture au vêtement. C'était l'usage des anciens ; ils ne connaissaient pas ces robes efféminées et traînantes qui se sont introduites depuis. C'est ainsi que Pierre et Paul nous apparaissent le corps serré par une ceinture ; et de là cette parole : « L'homme auquel cette ceinture appartient. » *Act.*, XXI, 11. Il en était de même d'Elie et des autres saints, pour montrer qu'ils étaient occupés à des travaux incessants, ou bien qu'ils voyageaient sans cesse, ou bien encore qu'ils accomplissaient toujours avec effort une œuvre importante. Ce motif n'est pas le seul : ils prouvaient aussi par là qu'ils foulaient aux pieds toute vaine parure et qu'ils avaient fait choix d'un genre de vie tout à fait austère ; ce que le Christ déclare une marque éclatante de vertu, quand il dit : « Qu'êtes-vous allés voir ? Un homme mollement vêtu ? Mais ceux qui portent de tels vêtements se trouvent dans les maisons des rois. » *Luc.*, VII, 25.

5. Si Jean menait une vie tellement sévère, méprisait à ce point la mollesse et la volupté, lui plus brillant que le ciel, le plus grand des prophètes, un homme qu'aucun autre n'a surpassé, le confident et l'ami de son Maître ; quel moyen de justification aurons-nous, après tant de bienfaits reçus et lorsque nous ployons sous le poids de nos péchés, nous qui bien loin d'imiter en rien sa pénitence, cherchons avec tant d'ardeur le plaisir du boire et du manger, et nous entourons d'essences, rivalisant avec les femmes perdues qui figurent dans les théâtres, entièrement plongés dans la mollesse, devenant si facilement la proie du démon ? « Alors sortaient pour aller vers lui la Judée tout entière, la ville de Jérusalem, tout le pays des environs du Jourdain ; et ils étaient baptisés par lui dans le Jourdain, en confessant leurs péchés. » Voyez quel était le pouvoir de la présence du prophète, quel mouvement elle excita dans tout le peuple, comme elle rappelait à tous le souvenir de leurs péchés. Assurément, c'était une chose digne d'admiration de voir cet homme opérer

de tels prodiges tout en restant lui-même dans les bornes de l'humilité, de l'entendre parler avec tant de courage, les réprimandant tous comme s'il n'avait eu devant lui que des enfants, la figure illuminée des rayons de la grâce. Ce qui devait encore ajouter à l'étonnement, c'est que le prophète apparaissait après un silence de plusieurs siècles; car le don de prophétie, disparu depuis si longtemps, venait maintenant de reparaître. Le mode même de sa prédication avait quelque chose d'étrange et de particulier. Ce n'était plus ce que les Juifs avaient coutume d'entendre, des guerres et des combats, des victoires terrestres, la famine et la contagion, les Babyloniens et les Perses, la ruine de la cité, et les autres événements du même genre; mais bien le royaume des cieux et le supplice de la géhenne. Aussi, quoique les rebelles qui s'étaient retirés dans le désert avec Juda et Theuda eussent été massacrés peu de temps auparavant, ils ne s'y portaient pas avec moins d'empressement et de zèle. Il est vrai que Jean ne les convoquait pas dans le même but, pour s'emparer du pouvoir, les soustraire à l'obéissance, innover dans l'Etat; il voulait seulement les conduire au royaume céleste. Il ne les retenait donc pas avec lui dans le désert, il ne les traînait pas à sa suite; mais il les renvoyait après les avoir baptisés et leur avoir donné les plus sages leçons, leur ayant appris à dédaigner toutes les choses de la terre, à tendre sans cesse vers les biens à venir, à renouveler chaque jour ces aspirations célestes.

Prenons pour modèle ce grand saint, méprisons les plaisirs du luxe et de la table, pour embrasser cette austérité de vie. Voici le moment de la confession, et pour les catéchumènes et pour les baptisés : pour les premiers, afin qu'ils arrivent par la pénitence aux divins mystères; pour les seconds, afin qu'ils se purifient des souillures contractées après le baptême et qu'ils puissent avec une conscience pure s'asseoir au banquet sacré. Fuyons donc cette vie molle et dissolue du siècle. Non, la confusion et la volupté ne sauraient habiter ensemble, cela ne se peut pas; Jean vous l'enseigne par son vêtement, sa nourriture et sa demeure. — Eh! quoi, me dira-t-on, voulez-vous nous imposer de semblables rigueurs? — Je ne vous les impose pas, je vous les conseille, je vous exhorte à les imiter. Si cela vous est impossible, pratiquez du moins la pénitence sans vous éloigner de la cité; car le jugement est à vos portes, et, serait-il encore éloigné, vous ne devriez pas pour cela vous tenir tranquilles. Qu'il soit réellement à vos portes, Paul vous le dit, écoutez : « La nuit est passée, le jour est proche; » *Rom.*, XIII, 12; et ailleurs : « Celui qui doit venir viendra bientôt, il ne tardera pas. » *Hebr.*, X, 37. Les signes qui semblent appeler ce jour ont déjà paru. Le Seigneur a dit : « Cet Evangile du royaume sera prêché dans le monde entier, de telle sorte qu'il soit rendu témoignage à toutes les nations; et alors la consommation viendra. » *Matth.*, XXIV, 14.

6. Faites bien attention à ces paroles. Il ne dit pas : Quand tous les hommes auront cru; mais bien : Quand tous l'auront entendu prêcher. C'est pour cela qu'il ajoute : « Pour qu'il soit rendu témoignage, » nous faisant comprendre par là qu'il n'attendra pas pour venir que tous aient embrassé son Evangile. En effet, c'est comme s'il disait : Pour l'accusation, la conviction et la condamnation de ceux qui n'auront pas cru. Et nous qui entendons et qui voyons ces choses, nous sommes plongés dans le sommeil, bercés par de vains songes et comme accablés par l'ivresse dans une profonde nuit. Les objets de la terre ne ressemblent que trop à des rêves, qu'ils soient heureux ou malheureux. Je vous en conjure donc, éveillez-vous enfin, et levez les yeux vers le soleil de justice. Celui qui dort ne voit pas la beauté du soleil, ne s'abreuve pas de ses purs rayons, et, s'il aperçoit quelque chose, ce n'est jamais qu'en rêvant. Voilà pourquoi nous avons besoin de recourir sans cesse à la confession, de verser des larmes abondantes, soit parce que nous continuons à pécher dans une molle apathie, soit parce que les fautes commises sont bien grandes et ne méritent aucun pardon. Beaucoup de ceux qui m'écoutent pourraient attester que je ne mens pas. Tout impardonnables que soient nos prévarications, repentons-nous cependant et nous

Les objets de la terre ne ressemblent qu'à des rêves.

obtiendrons des couronnes. Or, j'appelle se repentir, non se détourner simplement des péchés de la vie passée, mais de plus accomplir de bonnes œuvres; et c'est là le plus essentiel, selon cette parole : « Faites de dignes fruits de pénitence. » Comment? En prenant une voie contraire à celle que vous avez suivie.

Avez-vous volé le bien d'autrui, par exemple? Donnez maintenant du vôtre. Avez-vous longtemps vécu dans la fornication? Abstenez-vous à certains jours d'un commerce permis, pratiquez la continence. Avez-vous outragé ou blessé le prochain ? Répondez aux insultes par des bénédictions, faites du bien à ceux qui vous font du mal. Pour guérir, en effet, ce n'est pas assez d'arracher le trait, il faut encore appliquer des remèdes à la blessure. Vous êtes-vous adonné jusqu'ici à l'amour des mets délicats et des boissons enivrantes? Jeûnez et buvez de l'eau. Ne négligez rien pour détruire le mal causé par la mauvaise habitude. Avez-vous regardé d'un œil impur la beauté étrangère? Ne fixez plus désormais une femme quelconque, si vous voulez avoir une pleine sécurité. « Eloignez-vous du mal, dit le Psalmiste, et faites le bien; » *Psalm.* XXXVI, 27; et encore : « Interdisez le mal à votre langue, à vos lèvres toute parole de fourberie. » *Psalm.* XXXIII, 14. — Mais faites-moi connaître ce que c'est que le bien. — « Aimez la paix et ne vous lassez pas de la chercher, » *Ibid.*, 15, la paix avec les hommes, la paix avec Dieu. C'est ici une belle expression. « Cherchez, poursuivez la paix; » elle a été proscrite, elle a été bannie, de la terre elle s'est enfuie dans les cieux. Nous pouvons cependant la ramener, si nous le voulons, si nous supprimons l'arrogance et l'orgueil, si nous écartons les obstacles, si nous vivons désormais dans la modération et la pureté. Rien de plus funeste que la colère et la fierté : c'est ce qui fait les hommes superbes et rampants, ce qui les rend odieux et ridicules, ce qui réunit ces deux extrêmes, l'indépendance et l'obséquiosité. Si nous mettons un frein à nos passions, au contraire, nous aurons une humilité sans bassesse, une élévation sans enflure, et par là même sans danger. Dans notre corps, de la plénitude provient l'abondance des mauvaises humeurs; dans le monde, quand les divers éléments sortent de leurs bornes réciproques, ils enfantent mille sortes de maladies et de morts cruelles : c'est là ce que nous pouvons observer dans notre âme.

7. Retranchons donc ce qui dépasse la mesure, prenons le salutaire remède de la modération, renfermons-nous dans les limites voulues, appliquons-nous avec ardeur à la prière. Si nous ne recevons pas d'abord ce que nous demandons, insistons, pour mériter de le recevoir; si nous le recevons, n'abandonnons pas pour cela la prière. Ce que Dieu se propose en différant, ce n'est pas ce délai même, mais par ce délai notre zèle et notre persévérance dans le bien. Il diffère ses dons, souvent même il permet que nous soyons tentés, pour nous exciter à recourir sans cesse à lui, et pour que nous acquérions ainsi la stabilité. Ainsi font les pères et les mères pleins de tendresse pour leurs enfants : quand ils les voient s'éloigner d'eux pour aller jouer avec des enfants du même âge, ils cherchent avec le concours de leurs serviteurs à les effrayer pour que la peur les oblige à revenir se jeter dans le sein maternel. Ainsi Dieu nous fait souvent entendre ses menaces, non pour les accomplir, mais pour nous attirer à lui. Quand une fois nous nous sommes réfugiés dans son sein, il dissipe aussitôt nos craintes. Si nous étions dans la tentation ce que nous sommes dans le calme, nous n'aurions pas besoin d'être tentés. Et pourquoi parler de nous? Les saints eux-mêmes y trouvaient une source abondante de vertu. Le prophète royal disait : « Il m'est bon que vous m'ayez humilié. » *Psalm.* CXVIII, 71. Et le Sauveur lui-même disait aux apôtres : « Vous aurez des tribulations dans le monde. » *Joan.*, XVI, 33. Paul exprime la même pensée en ces termes : « L'aiguillon de la chair m'a été donné, l'ange de Satan a été chargé de me souffleter. » II *Cor.*, XII, 7. Il demanda d'être délivré de la tentation, mais sans l'obtenir, parce que la tentation lui procurait de précieux avantages. Si nous étudions l'histoire de David, nous verrons qu'il acquérait un nouveau lustre dans les dangers, et non-seulement David, mais encore

tous ceux qui lui ressemblent. C'est ainsi que Job brilla d'un plus vif éclat; il en est de même de Joseph, de même encore de Jacob, du père de ce patriarche, de son aïeul, de tous ceux qui jamais ont brillé sur la terre : c'est dans les tribulations et les tentations qu'ils ont ceint les plus belles couronnes et revêtu la gloire la plus éclatante.

Instruits de ces vérités, conformons-nous à cette parole du Sage : « Ne nous précipitons pas au jour de l'invasion; » *Eccli.*, II, 2; n'ayons qu'une chose devant les yeux, de tout supporter avec courage, et ne cherchons pas avec curiosité la cause de ce qui nous arrive. Quand finiront les angoisses que nous supportons, il n'appartient qu'à Dieu de le savoir, puisqu'il les a permises; les accepter avec une pleine reconnaissance, c'est notre affaire à nous, c'est l'œuvre de notre sagesse. Agissons ainsi, et tout bien en sera la conséquence. Pour que ce bien soit réalisé, pour que nous obtenions ici-bas une vertu plus solide, là haut une plus grande gloire, résignons-nous à tout ce qui nous est imposé, rendons grâces de tout à celui qui sait mieux que nous-mêmes en quoi consiste notre bonheur, et dont l'amour pour nous l'emporte sur celui de nos pères. Dans tous les maux de la vie, ne cessons de nous redire à nous-mêmes cette double pensée, refoulons la tristesse et rendons gloire à Dieu, qui fait et dispense toute chose pour notre bien. C'est ainsi que nous écarterons aisément les embûches et que nous acquerrons les incorruptibles couronnes. Puissions-nous tous les avoir en partage, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XI.

« Or, voyant beaucoup de Sadducéens et de Pharisiens venir à son baptême, il leur dit : Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère future ? »

1. Pourquoi donc le Christ affirme-t-il qu'il ne crurent pas à Jean? Parce que ce n'était pas croire à sa parole que de ne pas recevoir celui qu'il annonçait. Ils paraissaient bien écouter les prophètes et le législateur; le Christ cependant déclare qu'ils ne les écoutaient pas, par la raison qu'ils n'avaient pas reçu celui en qui devaient s'accomplir les prophéties et la loi : « Si vous croyiez à Moïse, vous croiriez également en moi. » *Joan.*, v, 46. Puis, comme le Christ leur avait posé cette question : « D'où vient le baptême de Jean ? » ils raisonnaient de la sorte : « Si nous disons qu'il vient de la terre, nous avons à redouter la colère du peuple; si nous disons qu'il vient du ciel, il nous répondra : Pourquoi donc n'y avez-vous pas cru ? » *Matth.*, XXI, 25-26. Il est évident ainsi qu'ils vinrent et furent baptisés sans croire d'une manière ferme à la prédication. Jean mit au jour leur perversité, lorsqu'ils envoyèrent au précurseur des hommes chargés de lui dire : « Etes-vous Elie? êtes-vous le Christ? » *Joan.*, I, 21; car il ajoute : « Or les envoyés étaient des Pharisiens. » *Ibid.*, 24. Quoi donc? la foule n'était-elle pas dans la même pensée? Sans nul doute; mais le peuple agissait avec simplicité, tandis que les Pharisiens voulaient le prendre dans ses paroles. En effet, comme il était manifeste que le Christ devait naître de la famille de David et que Jean appartenait à la tribu lévitique, leur question était un piége qu'ils lui tendaient, afin de l'accabler aussitôt, s'il laissait échapper une parole équivoque. La suite montre bien que tel était leur but; car, bien qu'il eût répondu contrairement à leur attente, ils s'efforçaient encore de le prendre d'un autre côté : « Pourquoi baptisez-vous donc, si vous n'êtes pas le Christ? » *Ibid.*, 25.

L'Evangéliste nous apprend lui-même que les Pharisiens étaient venus dans un tout autre sentiment que le peuple; écoutez : parlant du peuple, il dit qu'il venait se faire baptiser en confessant ses péchés; il ne dit plus la même chose en parlant des Pharisiens, et voici comment il s'exprime : « Voyant venir à lui beaucoup de Sadducéens et de Pharisiens, Jean s'écria : Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère future? » Quelle grandeur d'âme? Comme il parle à ces hommes toujours avides

du sang des prophètes, et qui ne le cédaient en rien aux serpents! Avec quelle fermeté de langage il leur représente leurs iniquités et celles de leurs pères! — C'est vrai, me direz-vous, grande est cette hardiesse; resterait à se demander jusqu'à quel point elle est raisonnable. Il n'avait pas sous les yeux des pécheurs, en effet, mais bien des pénitents : il aurait donc fallu leur adresser des éloges et des encouragements, au lieu de reproches, puisque, laissant les cités et les maisons, ils étaient accourus au désert entendre la parole sainte. — Que répondrons-nous? C'est que le prophète portait moins son attention sur ce qui se passait actuellement en sa présence, que sur le secret des cœurs, dont Dieu lui avait donné la connaissance. Voyant donc que les Juifs s'enorgueillissaient de leurs aïeux, que c'était là pour eux une cause de ruine, un sujet de fausse confiance et d'apathie, il coupe le mal à sa racine. Isaïe les appelait pour le même motif princes de Sodome, peuple de Gomorrhe. Un autre prophète leur disait : « N'êtes-vous pas comme les fils des Ethiopiens? » *Amos*, IX, 7. Tous s'efforcent de détruire en eux de telles prétentions, de rabaisser cet orgueil qui leur avait été la source de maux sans nombre.

Pourquoi saint Jean-Baptiste adresse-t-il des reproches aux Pharisiens?

Mais les prophètes avaient raison d'agir ainsi, me direz-vous peut-être; car ils étaient témoins de leurs péchés : quant à celui-ci qui voit leur obéissance, comment se fait-il qu'il leur adresse le même langage? — C'est pour les rendre plus modestes. D'ailleurs, si l'on examine de près ses paroles, on verra qu'il tempère les accusations par des éloges. Il leur témoigne en quelque sorte son admiration de ce qu'ils ont fait, quoique bien tard, ce qu'ils semblaient ne devoir jamais faire. Ses reproches sont donc ceux d'un homme qui veut les attirer et les amener à résipiscence. En les réprimandant, il leur montre, avec la grandeur de leurs iniquités passées, ce qu'il y a d'étrange et de merveilleux dans leur changement. Comment est-il arrivé, semble-t-il dire, qu'ayant eu de tels pères, ayant reçu une semblable éducation, ils fassent pénitence? D'où vient une pareille transformation? Qui donc a pu de la sorte adoucir la férocité de leur esprit et guérir des blessures mortelles? — Et voyez de quelle façon il les frappe dès le commencement, en leur parlant avant tout de la géhenne. Il ne leur dit pas ce qu'on avait jusque là continué de leur dire : Qui vous a appris à vous délivrer des guerres, des incursions ennemies, des captivités, des famines et des pestes? Il met sous leurs yeux un châtiment qu'on ne leur avait jamais présenté d'une manière manifeste : « Qui vous a appris à fuir la colère future? »

2. C'est à bon droit qu'il les appelle race de vipères. Les serpents de cette espèce, en effet, donnent la mort à qui leur donne la vie, ils ne viennent au jour, dit-on, qu'en rongeant les entrailles de leur mère : c'était la conduite des Juifs, qui tuaient eux aussi leurs véritables parents, en tuant de leurs propres mains ceux qui les avaient instruits. Jean ne s'arrête pas au reproche, il ajoute le conseil : « Faites de dignes fruits de pénitence. » Ce n'est pas assez de fuir le mal, il faut de plus pratiquer infatigablement la vertu. Ne m'objectez pas les habitudes contraires, pour vous autoriser à retomber dans vos désordres, après en avoir un instant suspendu le cours. — Ma mission n'est pas celle des anciens prophètes; si le Juge lui-même, le Maître du royaume est venu, c'est pour vous élever à d'autres pensées, pour vous inspirer une philosophie plus sublime, pour vous appeler au ciel, aux demeures éternelles. C'est pour cela que j'ai commencé par vous parler de la géhenne; car ni le bien ni le mal n'auront de fin. Ne demeurez donc pas dans les mêmes iniquités, ne vous couvrez pas toujours des mêmes prétextes, de la noblesse de vos aïeux, Abraham, Isaac et Jacob. — En tenant ce langage, il ne voulait pas certes les empêcher de se dire enfants des saints; il voulait seulement qu'ils ne missent pas en cela leur confiance, de manière à négliger de s'exercer eux-mêmes dans la vertu.

Pendant qu'il les instruisait ainsi, il mettait à nu les secrets de leur âme et prophétisait l'avenir; car, peu de temps après, nous les voyons lever le front en disant : « Nous avons Abraham pour père, et nous n'avons jamais été les esclaves

de qui que ce soit. » *Joan.*, VIII, 33. Puisque c'était là principalement le sujet de leur orgueil et la cause de leur perte, c'est là-dessus qu'il les reprend avant tout. Voyez avec quelle attention il sauvegarde l'honneur dû au Patriarche, mais sans atténuer la force de la correction. Après ces mots : « Ne dites pas : Nous avons Abraham pour père, » il se garde bien d'ajouter : Car le Patriarche ne vous sera d'aucun secours. Il l'insinue d'une manière plus douce et moins choquante en disant : « Car Dieu peut susciter de ces pierres des enfants d'Abraham. » Plusieurs pensent qu'il s'agit là des Gentils, que le Seigneur appelle métaphoriquement des pierres; mais telle n'est pas mon opinion et j'attache à cette parole un autre sens. Quel est-il? — Ne pensez pas, veut-il leur dire, que le Patriarche reste sans enfants, si vous venez à périr. Cela ne sera pas, cela ne saurait être; car Dieu peut de ces pierres lui susciter des enfants, élever d'autres hommes à la dignité de cette filiation; et cela fut fait dès le commencement. Tirer l'homme de la pierre, c'est quelque chose comme rendre fécond un sein stérile. Voilà quelle est la pensée que le prophète laisse percer dans ce texte : « Tournez les yeux vers cette dure pierre dont vous avez été détachés, vers cette profonde caverne d'où vous êtes sortis : souvenez-vous d'Abraham, votre père, et de Sara, qui vous a donné le jour. » *Isa.*, LI, 1-2. C'est la prophétie qu'il leur rappelle, en leur montrant par là qu'il peut renouveler aujourd'hui ce qu'il opéra dans les anciens temps, alors qu'il donnait au vieillard une paternité miraculeuse, son peuple étant ainsi comme extrait de la pierre.

Remarquez encore une fois comment il leur inspire la crainte en les corrigeant. Il ne dit pas que la chose soit déjà faite, de peur qu'ils ne tombent dans l'abattement; il se borne à dire qu'elle est en son pouvoir. Il ne dit pas non plus simplement que des pierres il peut tirer des hommes; il déclare, ce qui est bien plus merveilleux, qu'il peut en tirer des enfants d'Abraham. C'est ainsi, vous le voyez, qu'il les dégage de cette grossière imagination et les dépouille de cet abri rêvé dans le mérite des aïeux, pour les obliger à mettre l'espoir de leur salut dans leur propre pénitence et leur propre sagesse. C'est ainsi qu'il substitue à la parenté charnelle, celle de la foi.

3. Examinez de quelle façon il s'efforce d'augmenter par ce qui suit et leur crainte et leur sollicitude. Après avoir dit : « Dieu peut de ces pierres susciter des enfants d'Abraham, » il ajoute : « La cognée est déjà placée à la racine de l'arbre. » Menace effrayante sous tous les rapports. D'une part, son genre de vie donnait au prédicateur le droit de tout dire; de l'autre, le long endurcissement des auditeurs rendait nécessaire une inflexible réprimande. — Est-ce assez de vous dire que vous perdrez cette dignité d'enfants du Patriarche, et que vous verrez surgir du sein de la pierre ceux qui seront investis de cet honneur? Là ne s'arrêtera pas votre punition, la vengeance ira plus loin. « Déjà la cognée est placée à la racine de l'arbre. » — Rien de plus terrible que cette expression figurée. Ce n'est plus une faux volante, une haie arrachée, une vigne foulée aux pieds; c'est une cognée parfaitement aiguisée, et, chose plus alarmante encore, prête à frapper le dernier coup. Toujours incrédules à la parole des prophètes, ils disaient : « Où donc est le jour du Seigneur? Qu'il éclate le décret du Saint d'Israël, et nous verrons. » *Isa.*, v, 19. De plus, les choses prédites n'arrivaient souvent qu'après un grand nombre d'années. C'est pour leur ôter cette consolation qu'il leur présente un malheur imminent. Ce malheur apparaît tel dès le premier mot « déjà; » on voit la cognée qui touche à la racine. Rien qui puisse en arrêter le coup, rien qui l'en sépare. Elle ne menace pas les rameaux ni les fruits; non, c'est la racine. Il veut donc bien leur montrer que, s'ils demeurent dans leur indolence, ils souffriront des maux qui n'admettront plus de remède et ne laisseront plus d'espoir.

Celui qui vient n'est plus un serviteur comme ses devanciers; c'est le souverain Maître du monde; le châtiment sera dès lors aussi grand qu'irrésistible. Après les avoir cependant frappés de terreur, il ne veut pas qu'ils tombent dans le désespoir; et, comme tout à l'heure il disait :

« Dieu peut susciter des enfants d'Abraham, » au lieu de dire qu'il les suscitera, mêlant ainsi la consolation et la crainte; de même il dit maintenant : « La cognée est placée à la racine, » au lieu de dire qu'elle a touché la racine. Du reste, elle est là, il n'y a guère de retard possible; mais, toute rapprochée qu'elle est, il dépend encore de vous qu'elle frappe ou ne frappe pas. Si vous changez de vie, si vous revenez à de meilleurs sentiments, elle se retirera sans avoir rien fait : si vous persévérez dans les mêmes habitudes, elle frappera sans pitié, elle coupera l'arbre à sa racine. Voilà pourquoi la cognée ne s'éloigne ni ne frappe : il faut prévenir le découragement et vous apprendre que vous pouvez obtenir promptement le salut par un généreux retour au bien. C'est pour arriver à ce but, pour les exciter à la pénitence, qu'il augmente la crainte par tous les moyens.

La crainte conduit au repentir.

En effet, déchoir du rang de ses pères, voir d'autres hommes substitués à sa place, sentir le plus grand des malheurs prêt à fondre sur soi, toutes choses représentées par la racine et la cognée, rien n'est plus capable assurément de réveiller le zèle dans les cœurs les plus endormis; c'était la pensée de Paul quand il disait : « Dieu fera dans l'univers une parole abrégée. » *Rom.*, IX, 28. Ne craignez pas néanmoins; ou plutôt craignez, mais ne désespérez pas. La possibilité d'un changement vous reste encore; car la parole n'est pas en voie de s'accomplir, la cognée n'a pas commencé son œuvre. Et qui l'empêche de frapper quand elle est si près de la racine? C'est qu'elle devait vous rendre meilleur par la crainte et vous disposer à porter des fruits. Aussi le prophète ajoute : « Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » Aucune exception, vous l'entendez, aucun privilége de race. Seriez-vous le petit-fils d'Abraham, compteriez-vous parmi vos aïeux beaucoup de patriarches, vous serez doublement châtié, si vous ne portez pas de fruit. Par de telles paroles il effraya les publicains, il ébranla le cœur des soldats, en les arrachant à leur indolence, sans les pousser au désespoir. En leur inspirant la crainte, ce langage avait aussi pour effet de les encourager. « Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits, » a-t-il dit; ce qui prouve qu'il n'y a rien à craindre pour celui qui porte des fruits.

4. Et comment pourrons-nous en porter, me dira-t-on, sous le coup d'une telle menace, dans un temps aussi court, quand le terme est si rapproché? — Vous le pouvez, nous répond Jean; le fruit dont je vous parle n'exige pas un long espace de temps, comme celui des arbres, il n'est pas soumis à la succession des saisons, à la nécessité d'un multiple travail; il suffit d'un acte de la volonté, et l'arbre fleurit aussitôt. Ce n'est pas la vertu de la racine seule, c'est encore l'art du cultivateur qui prépare avec rapidité les fruits dont il est ici question. — Pour qu'il ne leur fût donc pas possible de dire : Vous nous troublez, vous nous donnez la dernière presse, avec l'image de cette cognée prête à frapper, en exigeant que nous donnions des fruits au moment même du supplice, il leur montre que la chose est aisée, en ajoutant : « Je vous baptise dans l'eau; mais celui qui vient après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure. Il vous baptisera dans l'Esprit saint et le feu. » Il déclare par là que Dieu réclame la volonté seule avec la foi, et non les fatigues et les sueurs. Or la conversion, le changement de vie, n'offre pas plus de difficulté que la réception du baptême.

Ainsi donc, après avoir ébranlé leur esprit par la crainte du jugement et la perspective du supplice, par ce mot même de cognée; après leur avoir dit qu'ils peuvent perdre ce titre d'enfants, pour en voir d'autres prendre leur place, et fait voir devant leurs yeux un double châtiment, le glaive et l'incendie; après avoir ensuite adouci par tous les moyens la sévérité de ses paroles et leur avoir inspiré le désir d'être délivrés de tels maux, c'est alors seulement qu'il leur parle du Christ. Il ne se borne pas à l'annoncer, il relève son excellence; puis il met à découvert l'intervalle qui les sépare l'un de l'autre, et, pour qu'on ne pense pas qu'il s'exprime ainsi par un pur sentiment de déférence, il démontre la vérité par la différence

des dons. Ce n'est pas tout d'abord qu'il dit : « Je ne suis pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure; » il commence par exposer la faiblesse relative de son baptême, qui n'a d'autre effet que de les disposer à la pénitence; et de là le nom qu'il lui donne, au lieu de l'appeler baptême de la rémission. Cela fait, il présente les richesses ineffables renfermées dans le baptême du Christ. — De ce que vous m'entendez vous dire qu'il vient après moi, n'allez pas le mépriser comme s'il n'occupait que le second rang; apprenez plutôt la grandeur de ses dons, et vous saurez à n'en pas douter que je n'ai rien dit d'extraordinaire, rien qui soit indigne de lui, en ajoutant : « Je ne suis pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure. « Si j'ai dit encore qu'il est plus puissant que moi, ne pensez pas que j'aie voulu faire entre nous une comparaison quelconque; car je ne mérite même pas d'être compté parmi ses serviteurs, sans en excepter les plus humbles, d'accomplir envers lui le dernier de tous les ministères. Aussi ne s'est-il pas contenté de parler de la chaussure; il va jusqu'à désigner les cordons, ce qui semble le plus vil de tous les objets.

Après cela, de peur que vous n'estimiez ce langage un pur acte d'humilité, c'est par les faits qu'il le confirme, en disant : « Celui-là vous baptisera dans l'Esprit saint et le feu. » Voyez quelle est la sagesse de Jean. Quand il prêche par lui-même, il dit tout ce qui doit inspirer la frayeur et l'angoisse; mais, quand il envoie les hommes au Christ, il ne dit que des choses heureuses et rassurantes. Il n'est plus question alors de cognée, d'arbre abattu, puis devenant la proie des flammes, ni de colère à venir; il s'agit de la rémission des péchés, aussi bien que des peines, de la justification, de la sanctification, de la rédemption, de la dignité filiale et fraternelle, de l'héritage à recevoir, d'une abondante effusion des grâces du Saint-Esprit. Tout est renfermé dans cette parole : « Il vous baptisera dans l'Esprit saint; » la métaphore est assez expressive. En effet, il ne dit pas : Il vous donnera l'Esprit saint; mais bien : « Il vous baptisera dans l'Esprit saint. » Le feu dont il parle ensuite signifie la puissance et l'efficacité de la grâce.

5. Comprenez quels devaient être les sentiments des auditeurs, en songeant qu'ils allaient devenir semblables aux prophètes et à tous ces grands personnages dont ils vénéraient la mémoire. C'est même pour en réveiller le souvenir qu'il emploie l'image du feu; car la plupart avaient eu dans cet élément leurs magnifiques visions : c'est dans un buisson ardent que Dieu parle à Moïse, et à tout le peuple du sommet enflammé du Sinaï; c'est encore ainsi qu'il parle à Ezéchiel au milieu des chérubins. Remarquez de plus comment il stimule l'attention de ceux qui l'écoutent, en leur présentant d'abord ce qui ne doit arriver qu'en dernier lieu. Il fallait que l'Agneau fût immolé, le péché effacé, l'inimitié détruite; puis devaient survenir la sépulture et la résurrection, puis enfin la descente du Saint-Esprit. Il passe néanmoins sur les premières choses, il va droit à la dernière, le but et la raison d'être de toutes les autres, celle qui fait le mieux ressortir la dignité du Messie. C'est pour que l'auditeur, en apprenant qu'il doit recevoir ce divin Esprit, se demande en lui-même comment cela pourra se faire, le péché régnant ainsi partout. Après avoir de la sorte disposé les esprits à l'écouter avec une plus vive sollicitude, le prédicateur pouvait parler de la passion, sans crainte de scandaliser personne par le retard d'une semblable faveur. C'est pour cela qu'il disait encore : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. » *Joan.*, I, 29. Il ne dit pas : Qui remet. L'expression montre mieux la force de son amour : « Qui ôte. » Ce n'est pas là simplement remettre, sauf à voir la dette se renouveler. Ceci pouvait avoir lieu sans danger, tandis que cela demandait la mort.

Saint Jean-Baptiste fait entendre que le Christ est le Fils de Dieu.

Il leur fait encore entendre que le Christ est le fils de Dieu; mais il ne le dit pas clairement par la raison qu'ils n'étaient pas en état de comprendre cette filiation divine dans son véritable sens. Le don de l'Esprit saint impliquait toutefois cette vérité. Voilà pourquoi le Père, en donnant sa mission à Jean, attache à ce même signe la dignité de Celui qui doit venir; car il



dit : « Celui sur lequel tu verras l'esprit descendre et s'arrêter, c'est celui-là qui baptise dans l'Esprit saint. » *Ibid.*, 33. Aussi Jean dit-il lui-même : « Je l'ai vu et j'atteste qu'il est le Fils de Dieu. » *Ibid.*, 34. L'une de ces choses est la conséquence évidente de l'autre. Il a donc fait entendre de consolantes paroles, il a dilaté les cœurs; il leur fait de nouveau sentir l'aiguillon pour qu'ils ne tombent pas dans l'indolence. Il en était ainsi des Juifs : la prospérité ne tardait pas à les amollir et à les corrompre. Ne soyons pas étonnés de voir reparaître de terribles images : « Il tient son van à la main. » Il venait de nous le représenter comme victime, il nous le montre maintenant comme juge, et l'éternel supplice n'est pas loin; il ajoute : « Il consumera la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais. » Vous le voyez, le Seigneur est l'agriculteur universel, bien qu'il donne ailleurs ce titre à son Père : « Mon Père est l'agriculteur. » *Joan.*, XV, 1. Comme vous avez vu briller la cognée, vous pourriez croire que le discernement est chose laborieuse et difficile; il emploie donc une autre image qui vous en fait voir la facilité, et qui prouve de plus que le monde tout entier lui appartient; car il ne voudrait pas exercer sa justice sur des étrangers.

A l'heure présente, tout est confondu. Bien qu'on voie reluire le froment, il est encore mêlé avec la paille; il est dans l'aire et non dans le grenier. Alors tout sera séparé. Où sont désormais ceux qui ne croient pas à la géhenne? Ils attribuent cependant au Christ deux choses bien distinctes : c'est qu'il baptisera dans l'Esprit saint, et qu'il condamnera les incrédules au feu. Si vous acceptez cette vérité, pourquoi repousseriez-vous l'autre? Il a prédit les deux choses à la fois, pour que l'accomplissement de la première nous obligeât de croire à la seconde. C'est une conduite que lé Christ a souvent tenue, par rapport à des objets semblables quelquefois, et quelquefois par rapport à des objets contraires, joignant de la sorte deux prophéties, l'une réalisée sur l'heure, l'autre ne devant l'être que plus tard, afin que les plus opiniâtres mêmes, à la vue du fait accompli déjà, ne puissent pas douter de celui qui n'a pas encore eu lieu. A ceux qui se dépouilleront de tout à cause de lui, il a promis le centuple en ce monde et l'éternelle vie plus tard; si bien que le présent répond de l'avenir. C'est ce qu'a fait son précurseur, en disant dans la même circonstance, et que le Christ baptiserait dans l'Esprit saint, et qu'il condamnerait au feu qui ne s'éteindra jamais.

6. S'il n'avait donc pas baptisé dans l'Esprit les apôtres et quiconque se présentait chaque jour au baptême, vous auriez un motif de révoquer le reste en doute; mais, si la chose la plus grande et la plus difficile évidemment, celle qui dépasse toute expression, a été déjà faite et se fait encore sans interruption, pourquoi n'admettez-vous pas comme vrai ce qui présente moins de difficulté et ne s'élève pas au-dessus de la raison? Comme Jean avait dit : « Il baptisera dans l'Esprit saint, » et par là même avait promis de grands biens, craignant que cela ne vous fît oublier ses premières paroles et tomber dans l'apathie, il met sous vos yeux l'image du van, avec celle du choix et de la séparation dont c'est là l'instrument. — Ne croyez pas que le baptême suffise, dit-il, si vous vous égarez après l'avoir reçu; il vous faut de plus une vertu solide, une grande philosophie. — Voilà comment, pour entraîner les cœurs, il parle d'un bain salutaire après avoir parlé de la cognée, et fait encore succéder à cette douce pensée la terreur que doivent produire le van et les flammes éternelles. Nulle distinction entre ceux qui ne sont pas baptisés; il dit d'une manière générale : « Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé; » tous les infidèles sont compris dans cette parole. Il admet une certaine distinction parmi ceux qui sont baptisés, par la raison que beaucoup de ceux qui avaient cru ne mèneraient pas une vie digne de leur foi. Que personne donc ne devienne comme la paille, ne se laisse aller au gré des flots, ne soit le jouet des mauvaises passions de telle sorte qu'il soit incapable de résister à leur souffle. Si vous demeurez un pur froment, la tentation aura beau vous assaillir, vous n'en souffrirez aucun mal. Car sur l'aire les roues n'écrasent pas le froment, bien qu'elles tracent un sillon. Si vous contractez la fragilité de la

paille, vous subirez mille atteintes ici-bas, vous serez broyé par tout le monde, et dans l'avenir un supplice éternel sera votre partage. Avant même de tomber dans les feux de l'enfer, les hommes de ce caractère sont la pâture des appétits sensuels, comme la paille est celle des brutes; ce qui ne les empêche pas d'être après cela la proie des flammes.

Si Jean avait dit dès l'abord : Il sera le juge de tous vos actes, sa parole n'aurait pas été aussi bien accueillie; mais, en y mêlant la parabole, en exposant tout sous cette forme de langage, il réussit mieux à persuader son auditeur, il l'attire en l'encourageant. Voilà pourquoi le Sauveur lui-même emploie si souvent, dans les instructions qu'il adresse au peuple, des images empruntées aux objets les plus familiers, aux usages ordinaires de la vie : c'est l'aire, la moisson, la vigne, le pressoir, le champ, le filet, la pêche. Le précurseur fait ici la même chose, et, pour dernière preuve de la vérité de ce qu'il dit, il présente le don de l'Esprit saint. Il semble dire : Celui qui est assez puissant pour remettre les péchés et donner l'Esprit saint, accomplira tout cela sans peine. — Voyez-vous comment il laisse entrevoir déjà les mystères de la résurrection et du jugement? — Et pourquoi, me demanderez-vous peut-être, n'a-t-il pas plutôt annoncé les signes et les miracles que le Christ allait accomplir? — Parce que la venue de l'Esprit saint comprenait tout le reste, était le but de tout. En disant donc le principal, il n'omettait rien d'une manière essentielle, ni la défaite de la mort, ni la destruction du péché, ni l'effacement de la malédiction, ni la fin des anciennes guerres, ni l'entrée dans le paradis, ni l'ascension au ciel, ni la vie commune avec les anges, ni la possession des biens éternels ; car c'en est là le gage. Promettre ce bienfait, c'était donc promettre la résurrection des corps, tous les prodiges qui doivent l'accompagner, la participation au céleste royaume, et ces biens « que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, et qui ne sont pas entrés dans le cœur de l'homme. » I *Cor.*, II, 9. Oui, toutes ces choses nous étaient données dans ce seul don. Il était inutile, par conséquent, de mentionner les signes qui devaient bientôt se produire et qu'on pourrait juger par la vue; mais il importait d'affirmer ceux dont on doutait : que le Christ était le Fils de Dieu, que Jean le précédait sans qu'on pût établir entre eux une comparaison quelconque, que le Christ ôterait les péchés du monde, qu'il nous jugerait plus tard, que notre destinée n'est pas renfermée dans les choses présentes, que chaque coupable subirait après la mort la peine de ses fautes. Voilà ce qu'on ne pouvait pas mettre sous les yeux des auditeurs.

7. Formés par de telles leçons, déployons, tandis que nous le pouvons et que nous sommes encore dans l'aire, car il est possible ici-bas que la paille se change en froment, tout comme le froment est souvent devenu de la paille. Ne nous laissons donc pas décourager, ne nous laissons pas emporter à tout vent, ne nous séparons pas de nos frères, quelque petits et méprisables qu'ils paraissent. A considérer la grandeur, le froment est bien inférieur à la paille; mais il l'emporte de beaucoup quant à la valeur réelle. Ne regardez pas aux pompes du dehors, qui sont destinées au feu; ne cherchez que l'humilité véritable, ce solide diamant, qui ne saurait être divisé par le fer ni dévoré par la flamme. Voilà pourquoi Dieu tolère ceux qui ne sont qu'une paille légère ; il veut que les justes deviennent meilleurs à leur contact, il retarde son jugement, afin que nous soyons tous couronnés ensemble, et qu'un plus grand nombre passent du vice à la vertu. Tremblons donc devant de telles images.

C'est en faveur des justes que Dieu tolère les méchants sur la terre.

Inextinguible est ce feu. — Et comment est-il inextinguible? me direz-vous. — Ne voyez-vous pas ce soleil, toujours brûlant, jamais éteint? N'avez-vous pas entendu parler du buisson ardent qui ne se consumait pas? Voulez-vous échapper aux flammes, dépouillez-vous d'abord de votre insensibilité, et vous n'éprouverez jamais les atteintes de la géhenne. Si vous croyez maintenant ce qui vous est dit, vous ne verrez pas cette fournaise, à votre départ de la vie; si vous ne croyez pas, au contraire, l'expérience ne vous instruira que trop alors, sans qu'il vous soit possible de vous y soustraire. Le châtiment est inévitable, en effet, pour ceux qui n'auront

pas suivi la bonne voie. Il ne suffit pas de croire : les démons croient et frémissent devant Dieu ; mais leur torture n'en est pas moins éternelle. Appliquons-nous donc avec tout le soin dont nous sommes capables à bien diriger notre vie.

Voilà dans quel but nous vous réunissons fréquemment ici ; ce n'est pas simplement pour obtenir votre présence, c'est pour que vous en retiriez d'heureux fruits. Si vous venez toujours et vous retirez ensuite sans rien emporter à votre retour, de quoi vous sert cette double course ? Quand nous envoyons des enfants suivre l'école d'un maître, si nous reconnaissons qu'ils n'y font aucun progrès, notre indignation éclate d'abord contre le maître, et puis nous envoyons les enfants ailleurs : quelle excuse aurons-nous nous-mêmes, dans le cas où nous ne montrerons pas pour la vertu le zèle que nous avons pour les choses terrestres, revenant ainsi dans nos maisons avec nos tablettes vides ? Et cependant nous avons ici des maîtres bien plus nombreux et plus sages. Les prophètes et les apôtres, les patriarches et tous les saints viennent nous instruire à chacune de nos réunions. Mais aucun progrès ne se manifeste, nous n'en retirons aucun profit ; à peine avez-vous mêlé votre voix au chant de deux ou trois psaumes et récité sans attention les prières accoutumées, que vous sortez aussitôt de l'église, pensant avoir assez fait pour votre salut. Vous n'avez donc pas entendu le prophète, ou plutôt Dieu parlant par sa bouche : « Ce peuple m'honore du bout des lèvres ; mais son cœur est loin de moi. » *Isa.*, XXIX, 13. De peur que cette parole ne vous soit applicable, hâtez-vous d'effacer les funestes leçons imprimées par le diable dans votre âme ; apportez-moi, je vous en conjure, un cœur exempt des préoccupations du siècle, afin que je puisse y graver en toute liberté mes enseignements. Pour le moment on n'y peut rien reconnaître, si ce n'est les caractères du démon, la rapine, la cupidité, la haine, la jalousie. Aussi, quand je revois vos tablettes, je ne puis plus les lire ; car je n'y retrouve pas l'écriture que nous-mêmes avions tracée le dimanche précédent : elle est remplacée par des lettres difformes et repoussantes. Quand, après cela, nous avons effacé de telles lettres, pour y substituer celles qui nous viennent de l'Esprit saint voilà qu'en vous retirant vous livrez encore au diable l'accès de votre cœur, pour qu'il puisse encore y laisser son empreinte. Quelle sera la fin de ces alternatives, la conscience de chacun le comprend, alors même que je ne le dirais pas. Pour ce qui me regarde, je ne cesserai de remplir mon devoir et de tracer de purs caractères. Si vous perdez le fruit de nos efforts, vous ne compromettrez pas pour cela notre récompense ; seulement, vous attirerez un grave danger sur votre tête.

8. Assez de sévères représentations ; j'aime mieux vous demander et vous supplier d'imiter au moins l'ardeur que les petits enfants témoignent. Ils apprennent d'abord la forme des lettres, puis à distinguer celles qui sont mal formées ; et c'est alors qu'ils arrivent à lire. Suivons la même voie ; divisons en quelque sorte la vertu : et d'abord, apprenons à ne prononcer ni jurements, ni parjures, ni malédictions ; passant ensuite à une autre leçon, débarrassons-nous de l'envie, des affections sensuelles, des excès dans le boire et le manger, de la colère et de l'indolence ; puis élevons-nous aux exercices spirituels, et cultivons la tempérance, la mortification, la chasteté, la modestie, l'humilité, le mépris de la vaine gloire, la componction ; joignons ces vertus les unes aux autres, et gravons-les dans notre âme comme dans un tableau. Exerçons-les toutes dans l'intérieur de nos familles, envers les amis, la femme et les enfants. Commençons par les premières et les plus faciles, comme par l'abstention des jurements, et ne cessons de méditer chez nous cette leçon élémentaire. Beaucoup d'obstacles entraveront cette méditation : un serviteur, votre femme elle-même par sa fâcheuse humeur, votre enfant par son insubordination et ses désordres, vous exposent à la colère et parfois aux jurements. Si vous savez résister parmi tant d'occasions qui vous sont offertes dans votre maison, vous pourrez sans trop d'efforts demeurer invincible dans vos rapports avec vos concitoyens ; vous en viendrez à ne jamais adresser

une dure parole à personne, même dans votre intérieur, sans en excepter un membre quelconque de la famille. Souvent c'est en louant quelqu'un, en se disant malheureuse, que votre femme vous exciterait à lui parler avec emportement. Ne vous laissez pas entraîner à rabaisser celui qu'on loue, supportez tout avec patience; serait-ce même vos serviteurs qui vantent devant vous d'autres maîtres, ne vous troublez pas, soyez généreux. Que votre maison vous soit une palestre, une préparation aux combats de la vertu, de telle sorte qu'après vous être consciencieusement exercé, vous puissiez figurer avec honneur dans les luttes publiques de l'agora.

Faites de même à l'égard de la vaine gloire. Si vous l'excluez de votre vie privée, vis-à-vis de votre femme, de vos enfants et de vos serviteurs, vous serez à l'abri de cette passion dans vos rapports avec les autres hommes. C'est une maladie dangereuse et tyrannique qui vous accompagne partout mais qui vous domine spécialement en présence de la femme. Si vous en triomphez alors, ce ne sera plus une peine pour vous d'en triompher ailleurs. Tenons la même conduite à l'égard de toutes les autres passions, exerçons-nous contre elles dans l'intérieur de nos maisons, ne passons pas un jour sans nous appliquer à de tels exercices. Pour mieux nous y ployer, déterminons une peine que nous nous infligerons si nous manquons à la résolution prise. Ce châtiment ne constituera pas pour nous un préjudice, il sera plutôt un gain, un avantage inappréciable : ainsi, par exemple, si nous nous condamnons à des jeûnes sévères, à coucher sur la dure, à d'autres mortifications du même genre. En prenant de tels moyens, nous obtiendrons des résultats aussi précieux que multiples, nous parcourrons avec bonheur le chemin de la vertu, nous obtiendrons les biens à venir et nous serons à jamais les amis de Dieu.

Mais, de peur que les mêmes inconvénients ne se renouvellent, et qu'après avoir admiré ce que vous avez entendu, vous n'alliez en sortant d'ici retomber dans la même négligence, vous livrer aux chances du hasard, abandonner au démon les tablettes de votre âme pour qu'il en efface de nouveau nos enseignements, appelez votre femme aussitôt que vous serez rentré dans votre maison, communiquez-lui ce que nous vous avons dit, prenez-la réellement pour aide; à partir de ce jour, que chacun descende dans cette glorieuse palestre, oint de l'huile de l'Esprit saint. Tomberiez-vous une ou deux fois, ou même plus souvent encore, ne vous découragez pas, ne renoncez pas à ce noble exercice, relevez-vous et combattez; ne quittez pas la partie jusqu'à ce que vous ayez remporté sur le démon une victoire éclatante, et que vous ayez mis en lieu sûr le trésor de la vertu. Quand vous aurez décidément embrassé cette belle philosophie, vous ne pourrez plus transgresser par négligence les préceptes du Seigneur; l'habitude imitera la fixité de la nature. Autant il nous est aisé de dormir, de manger, de boire, de respirer, autant il nous le sera de pratiquer la vertu; nous en goûterons les pures délices, et, parvenus au port qui ne connaît point d'orages, jouissant d'une perpétuelle sérénité, arrivés à la cité céleste avec un navire portant une riche cargaison, nous recevrons des couronnes immortelles. Puissent-elles nous être données à tous, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XII.

« Jésus vint alors de la Galilée au Jourdain vers Jean, pour se faire baptiser. »

Abaissement du Sauveur en recevant le baptême de saint Jean.

1. Le Maître vient se faire baptiser avec les serviteurs, le juge avec ceux qu'il doit juger. Que cela cependant ne vous cause aucun trouble car c'est dans de tels abaissements surtout que sa grandeur éclate. Celui qui resta neuf mois dans un sein virginal, qui sortit de là revêtu de notre nature, qui voulut plus tard être souffleté, crucifié, soumis à tant d'autres souffrances, vous étonnerez-vous qu'il ait daigné recevoir le baptême, et qu'il se soit rendu pour cela,

confondu dans la foule, auprès de son serviteur? Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'étant Dieu il ait consenti à devenir homme ; tout le reste n'est que la conséquence légitime de ce premier fait. Aussi Jean déclare-t-il dès l'abord qu'il n'est pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure ; de là toutes les autres paroles qu'il prononce, en le proclamant juge de tous les hommes, celui qui doit rendre à chacun selon ses œuvres, et donner à tous l'Esprit saint avec abondance : en le voyant donc s'avancer pour être baptisé, vous ne pourrez pas lui jeter un regard de mépris. C'est encore pour cette raison qu'il repousse au moment même, en lui disant : « C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi ? » Comme c'était là le baptême de la pénitence, disposant les hommes à reconnaître leurs péchés, Jean prévient à son sujet une semblable interprétation, et, pour qu'on ne puisse pas même penser que tel est le dessein qui l'amène au Jourdain, il l'appelle l'Agneau de Dieu, le Rédempteur de tous les péchés du monde. Celui qui peut ôter les péchés de tout le genre humain, doit éminemment être lui-même sans péché. Aussi le Précurseur ne dit-il pas : Voilà l'impeccable ; il dit beaucoup plus : « Voilà celui qui ôte les péchés du monde. » *Joan.*, I, 29. L'une de ces choses est renfermée dans l'autre, vous n'en pouvez douter ; et vous voyez aussi dès lors que le Christ se rend au baptême dans un tout autre but. C'est pour cela que Jean lui dit : « C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi ? » Il n'ose pas même dire : Et vous êtes baptisé par moi ; il atténue l'expression : « Et vous venez à moi ? »

Que répond le Christ? il fait dans cette circonstance ce qu'il fera plus tard à l'égard de Pierre. L'Apôtre le repoussait aussi et ne voulait pas qu'il lui lavât les pieds ; mais après avoir entendu : « Tu ne comprends pas ce que je fais, tu le sauras néanmoins dans la suite ; » *Joan.*, XIII, 7 ; et puis : « Tu n'auras pas de part avec moi ; » *Ibid.*, 8 ; il cessa de résister et changea de conduite. Pareillement, dès que Jean a entendu : « Obéis pour l'heure ; c'est ainsi que nous devons remplir toute justice, » il se rend aussitôt. Remarquez de quelle manière il lui fait adopter une pensée devant laquelle Jean reculait. Il ne lui dit pas d'abord que c'est une action juste, il lui dit qu'elle est convenable et belle. Aux yeux du précurseur, c'était une chose indigne que le serviteur baptisât le maître. C'est l'idée que celui-ci détruit, comme s'il lui tenait ce langage : Tu vois en cela une chose inconvenante, et c'est pour ce motif que tu la repousses. Et moi, je te dis qu'elle est absolument convenable et belle ; obéis donc. — Cette obéissance, il la demande pour le moment, vous l'avez entendu. — Il n'en sera pas toujours ainsi, semble-t-il dire ; tu me verras dans l'état que tu désires pour moi ; maintenant il faut savoir attendre. — Il lui montre ensuite la raison pour laquelle cela convient. D'où vient donc cette convenance ? C'est que nous accomplirons ainsi toute la loi : « toute justice, » dit-il, exprimant la même pensée par un autre terme. Et dans le fait, la justice est l'observation de tous les préceptes. — Comme nous les avons tous observés, semble-t-il dire encore, il ne reste plus que celui-ci : nous devons donc l'ajouter aux autres. Je suis venu détruire la malédiction que les hommes ont encourue en transgressant la loi. C'est après avoir accompli la loi tout entière, après vous avoir délivrés de la damnation, que je l'abrogerai. Il convient, par conséquent, que j'accomplisse toute la loi ; car il convient que j'efface la malédiction lancée contre vous par la loi même. Je me suis donc revêtu de la chair, et je suis venu. « Alors Jean céda. Jésus étant baptisé sortit aussitôt de l'eau ; et voilà que les cieux lui furent ouverts, et il vit l'Esprit de Dieu descendant sous la forme d'une colombe et venant sur lui. »

2. Le peuple regardait Jean comme de beaucoup supérieur à Jésus, par la raison que le premier avait passé toute sa vie dans le désert, était le fils d'un grand prêtre, portait le vêtement que nous savons, les appelait tous au baptême, était né d'une femme stérile ; tandis que le second avait pour mère une jeune femme du commun, tous ignorant encore qu'il était né d'une vierge ; de plus, il avait passé sa jeunesse dans sa maison, menant un genre de vie qui ne

le distinguait pas du reste des hommes, ce qui s'appliquait également à son vêtement : on tenait donc Jésus pour inférieur à Jean, vu que rien n'avait transpiré du divin mystère. Et maintenant il était baptisé par Jean ; ce qui certes eût suffi pour établir cette opinion, alors même qu'on n'aurait pas eu les signes qui précèdent. Aux yeux de tous donc, c'était un homme du peuple ; viendrait-il se faire baptiser avec tout le monde, s'il en était autrement ? Jean était bien plus grand et plus admirable dans leur pensée. Pour que cette pensée ne prévalût pas d'une manière générale et définitive, Jésus venait à peine d'être baptisé, que les cieux s'ouvrirent, l'Esprit saint descendit, et avec lui une voix qui proclamait la grandeur de ce Fils unique. De peur encore que cette voix, qui disait : « C'est ici mon Fils bien-aimé, » ne parût désigner Jean, dans l'estime de la multitude, qui n'aurait pas manqué d'en faire l'application à celui qui donnait plutôt qu'à celui qui recevait le baptême, soit à cause de cette même dignité, soit pour toutes les autres choses déjà dites ; l'Esprit vint sous la forme d'une colombe, donnant à la voix céleste une direction assurée, et manifestant à tous les regards qu'elle s'adressait à Jésus et non à Jean, bien que le premier fût baptisé par le second.

Et pourquoi, me direz-vous peut-être, les Juifs ne crurent-ils pas devant de tels faits ? — Les prodiges n'avaient pas manqué du temps de Moïse, quoiqu'on ne puisse pas les comparer à ceux-ci ; et cependant, après ces prodiges, les voix entendues, le son des trompettes et du tonnerre, ils forgèrent le veau d'or, ils se firent initier à Béelphégor. Ceux qui vivaient à l'heure présente et qui peut-être étaient là, virent bien aussi la résurrection de Lazare, et, loin de croire à l'auteur d'un pareil miracle, ils formèrent souvent le projet de le mettre à mort. S'ils demeuraient incrédules en voyant de leurs propres yeux un mort sortir de sa tombe, si telle était leur perversité, vous étonnerez-vous qu'ils n'aient pas alors accueilli la voix céleste ? Quand une âme est profondément corrompue, quand elle a ressenti surtout les atteintes de l'envie, elle ne cède plus aux prodiges : quand, au contraire, son intelligence n'est pas altérée, elle incline à croire, elle accepte les témoignages du ciel, ou plutôt elle n'en a guère besoin. N'allez donc pas demander pourquoi les Juifs ne crurent pas ; demandez plutôt si tout ce qui devait les induire à croire n'est pas arrivé. En parlant par la bouche de son prophète de tout ce qu'il devait accomplir, Dieu semble s'être préparé d'avance un moyen de justification. Il arrivera que ce peuple périra, sera puni du dernier supplice ; pour qu'on ne pût donc pas incriminer sa providence au sujet d'un malheur causé par la perversité seule des hommes, il avait dit : « Que devais-je faire pour cette vigne, que je n'aie point fait ? » *Isa.*, v, 4. Voyez de même ici s'il y avait quelque chose à faire qui n'ait pas été fait. Et, si parfois on attaque devant vous la divine Providence, ayez recours à ce même moyen de justification contre ceux qui la mettent en cause à la vue des iniquités déchaînées sur la terre.

Examinez donc les merveilles qui s'accomplissent et qui sont le gage de l'avenir : ce n'est pas le paradis, c'est le ciel même qui s'ouvre. Mais réservons pour un autre temps les accusations que nous avons à diriger contre les Juifs ; pour le moment, avec le secours de la grâce divine, revenons à notre sujet. « Jésus étant donc baptisé, sortit aussitôt de l'eau, et voilà que les cieux lui furent ouverts. » Pourquoi les cieux s'ouvrent-ils ? Pour vous apprendre qu'à votre baptême la même chose a lieu, que Dieu nous appelle alors à la patrie céleste, et vous exhorte à n'avoir plus rien de commun avec la terre. Bien que vous ne le voyez pas, ne refusez pas d'y croire. Au commencement, en effet, les choses merveilleuses et spirituelles apparaissent d'une manière sensible, de pareils signes sont accomplis pour frapper les esprits grossiers et qui ne sauraient se passer de ce qui tombe sous les sens, qui ne peuvent pas s'élever à la pensée des choses incorporelles et ne savent admirer que les objets visibles ; mais, de telles merveilles étant une fois arrivées, il n'est pas nécessaire qu'elles se renouvellent, celles qui brillèrent à l'origine suffisent pour nous amener à la foi. Si le bruit d'un vent impétueux se fit

Pourquoi les cieux s'ouvrent au baptême de Notre-Seigneur.

entendre quand l'Esprit saint descendit sur les apôtres, si des langues de feu parurent à leurs yeux, ce n'était pas pour les apôtres eux-mêmes, c'était pour les Juifs alors présents. Aujourd'hui, sans que de tels signes se produisent, nous admettons ce qu'ils ont jadis démontré. Dans la circonstance qui nous occupe, la colombe qui parut était comme un doigt dirigé vers le Christ et qui montrait à la multitude aussi bien qu'à Jean le Fils de Dieu. C'était encore une figure destinée à vous apprendre que l'Esprit descend aussi sur vous quand vous recevez le baptême.

La foi nous tient lieu de tout.

3. Désormais, nous n'avons pas besoin de cet appareil extérieur, la foi nous tient lieu de tout; car les signes sont pour ceux qui ne croient pas, et non pour ceux qui croient. Mais pourquoi la forme d'une colombe? C'est à cause de sa douceur et de sa pureté. L'Esprit saint paraît sous cette forme parce qu'il est le principe de ces deux vertus. On peut dire encore que cela nous rappelle les anciens temps. Lorsque le monde avait sombré dans un commun naufrage, et que le genre humain menaçait de périr tout entier, c'est cet oiseau qui vint annoncer la fin de la tempête, en portant au bec un rameau d'olivier; la paix allait être rendue à la terre. Toutes ces choses étaient une figure de l'avenir. A cette époque reculée, l'état du genre humain était pire que de nos jours, il fallait un plus grand châtiment aux hommes. C'est pour que vous ne désespériez pas qu'on vous rappelle cette histoire. Alors que tout était perdu, on vit néanmoins une heureuse solution, un rétablissement, mais par le supplice, tandis que maintenant c'est par la miséricorde et la grâce. Voilà pourquoi la colombe paraît, non avec un rameau d'olivier, mais en ranimant nos espérances, en nous montrant celui qui nous délivre de tous les maux. Elle ne vient pas tirer un homme seul de l'arche; elle vient cette fois élever vers le ciel le genre humain tout entier : c'est la filiation divine, au lieu d'un rameau d'olivier, qu'elle apporte à tous les hommes répandus dans l'univers.

Songez à la grandeur de ce don, et vous ne penserez pas que l'Esprit est inférieur au Christ parce qu'il a revêtu cette forme. J'entends, en effet, des gens qui prétendent qu'autant il y a de différence entre l'homme et la colombe, autant le Christ diffère de l'Esprit, et cela, par la raison que l'un nous est apparu dans notre nature, et l'autre sous l'aspect d'une colombe. Que répondre à cette difficulté? C'est que le fils de Dieu a réellement pris la nature de l'homme, tandis que l'Esprit n'a pas pris celle de la colombe. Aussi l'Evangéliste ne parle-t-il pas de nature en cet endroit, mais seulement de forme ou de figure, figure d'ailleurs que l'Esprit n'a revêtu dans aucune autre circonstance. Si c'est donc là pour vous un signe d'infériorité, vous devrez, en poussant ce raisonnement jusqu'au bout, reconnaître que les Chérubins eux-mêmes lui sont supérieurs, tout comme l'aigle est supérieur à la colombe, les chérubins s'étant montrés sous la forme de l'aigle; que les anges aussi lui sont supérieurs, puisqu'ils ont souvent revêtu la forme humaine. Cela n'est pas cependant, cela ne saurait être. Autre chose est la réalité de l'incarnation, autre chose une apparition accidentelle et passagère. Ne soyez donc pas ingrat envers votre bienfaiteur, ne payez pas par la révolte celui qui vous a donné la source de la béatitude. Où se trouve l'adoption filiale, là doivent être aussi la réunion de tous les biens et l'exclusion de tous les maux.

De là vient que le baptême des Juifs a fait place à notre baptême : une transformation semblable à celle de la Pâque s'est opérée dans ce sacrement. Après avoir célébré l'une et l'autre Pâque, le Christ a supprimé la première et donné naissance à la seconde : de même ici, c'est après avoir accompli la cérémonie du baptême légal qu'il ouvre les portes au baptême de l'Eglise. Un seul et même fleuve, comme une seule et même table, rapproche ainsi l'ombre et la vérité. Notre baptême seul renferme la grâce de l'Esprit; elle n'existait pas dans le baptême de Jean. Aussi, quand les autres étaient baptisés, rien de semblable n'avait lieu; la merveille n'éclate que sur l'auteur de ce changement. C'est pour vous apprendre, outre ce que nous avons dit déjà, qu'une telle grâce dépend, non de celui qui donne, mais bien de celui qui reçoit le baptême. Alors seulement les cieux s'ouvrent et

l'Esprit survient. Dès ce moment il nous fait passer de l'ancien genre de vie à la vie nouvelle, en ouvrant devant nous le céleste séjour ; il en fait descendre l'Esprit, qui vient nous appeler à cette patrie bienheureuse, et qui, non content de nous appeler, nous communique une incomparable dignité. Il ne fait pas de nous des anges ou des archanges, en effet; nous devenons les enfants et les bien-aimés de Dieu ; c'est ainsi qu'il nous investit de ce glorieux héritage.

4. Avec de telles pensées dans l'esprit, vous devez mener une vie digne de l'amour de celui qui vous appelle, de la patrie à laquelle vous aspirez et de l'honneur qui vous est déjà fait : crucifié pour le monde, crucifiant le monde en vous, soyez plein d'ardeur pour cette vie céleste ; et, bien que votre corps ne soit pas encore transporté dans le ciel, ne croyez pas avoir rien de commun avec la terre. Votre tête, du reste, est dans le ciel. Après être d'abord descendu ici-bas, emmenant avec lui ses anges, le Christ est retourné là-haut, vous emportant avec lui, afin de vous apprendre qu'avant d'aller habiter le céleste séjour, vous pouvez vivre sur la terre de la vie même du ciel. Gardons intacte cette noble destinée que nous avons reçue dès l'origine, soupirons chaque jour après cette sublime royauté, ne voyons dans tout ce qui nous entoure qu'ombre et rêve. Si quelqu'un des rois de ce monde vous adoptait tout-à-coup pour son fils, vous pauvre et mendiant, vous n'auriez plus un regard pour votre humble chaumière, quoique la différence ne soit pas grande entre toutes ces conditions. Mais chassez donc de votre pensée toutes les choses terrestres ; ce n'est rien en comparaison de ce qui vous attend. Celui qui vous appelle étant le souverain Seigneur des anges, les biens promis dépassent tout raisonnement et toute intelligence. Ce n'est pas de la terre à la terre qu'il vous fait passer, comme le ferait ce roi mortel ; il vous transporte de la terre au ciel, d'une nature périssable à une gloire immortelle, qu'on ne saurait retracer et que nous pourrons seulement comprendre quand nous la posséderons. Appelé que vous êtes à de tels biens, vous me parlez encore de possessions terrestres, vous tenez aux pompes d'ici-bas, vous ne regardez pas comme plus vils que les haillons du mendiant tous les objets visibles ! Ne vous montrez-vous pas indigne d'un tel honneur ? Qu'avez-vous à dire pour votre justification ? Quel châtiment ne mériterez-vous pas plutôt, en revenant de la sorte à votre premier vomissement après un pareil don ? Désormais ce n'est pas simplement comme homme, c'est comme enfant de Dieu que vous serez puni de vos désordres, et la grandeur de votre élévation sera la mesure de votre supplice.

Nous ne punissons pas nous-mêmes avec la même sévérité les fautes des serviteurs et celles des enfants ; nous proportionnons la peine aux bienfaits que nous avons accordés. Si celui qui avait reçu le paradis en partage fut affligé de tant de maux pour un seul acte de désobéissance, après avoir été comblé de tant de biens ; nous à qui le ciel est promis et qui avons été fait cohéritiers du Fils unique, comment pourrons-nous être pardonnés, si, laissant la colombe, nous allons au serpent ? Nous n'entendrons plus : « Tu es terre, et tu retourneras dans la terre, » ou bien : « Tu travailleras la terre, » *Genes.*, III, 19 ; IV, 12, rien de ce qui fut dit jadis ; nous entendrons des choses bien plus terribles, les ténèbres extérieures, les chaînes indissolubles, le ver empoisonné, le grincement des dents. C'est justice ; car celui qu'un si grand bienfait n'a pas rendu meilleur, mérite assurément le dernier des supplices. Elie dans les temps anciens ouvrit et ferma le ciel, mais seulement de manière à ce que la pluie tombât ou ne tombât pas : pour vous, le ciel est ouvert de telle sorte que vous en ayez l'accès, et que vous puissiez même y introduire les autres, si vous le voulez, tant le Seigneur vous donne de droits et de puissance sur tout ce qui lui appartient. Puisque c'est donc là notre maison, transportons-y tous nos biens ; ne laissons rien ici-bas, de peur de le perdre. Vous avez beau consolider les portes, multiplier les serrures et les verrous, les entourer de serviteurs sans nombre, vous prémunir contre toutes les embûches, échapper aux regards de l'envie, éluder l'action de la rouille et les ravages du temps, si

c'était possible ; à coup sûr vous n'échapperez pas à la mort, et dans un clin d'œil tout vous sera ravi. Ce n'est pas assez dire, tout tombera souvent aux mains de vos ennemis. Transmettez ces mêmes biens dans la maison céleste, et vous êtes à l'abri de ces divers dangers. Là nul besoin de portes, de serrures et de verrous ; inexpugnables sont les remparts de la cité, inaccessible est son enceinte à toute corruption comme à toute violence.

Folie de tout accumuler où tout se dégrade et périt.

5. N'est-ce pas une extrême folie de tout accumuler où tout se dégrade et périt, tandis qu'on ne dépose rien dans une demeure où les richesses se conservent et s'accroissent, et qui de plus doit être à jamais la nôtre ? Voilà ce qui fait que les Gentils ne croient pas à nos enseignements ; ils attendent de nous une démonstration par nos actes, et non par nos discours. Quand ils voient que nous construisons de splendides édifices, des jardins et des bains somptueux, que nous achetons des terres, ils refusent de croire que nous nous disposons à partir pour une autre cité. — S'il en était ainsi, disent-ils, ils réaliseraient toutes leurs possessions, pour en envoyer le prix dans cette patrie future, — raisonnant ainsi d'après ce qui se passe parmi les hommes. Nous voyons, en effet, les plus opulents se préparer des maisons, des champs et tout le reste dans la contrée qu'ils doivent habiter : mais nous faisons le contraire, et cette terre que nous devons quitter avant peu, nous la possédons avec un attachement extrême ; pour en avoir quelques arpents, pour acquérir quelques maisons, ce n'est pas seulement notre argent que nous donnons, c'est notre sang ; tandis que pour gagner le ciel nous ne consentons pas même à donner le superflu de nos biens, quoiqu'on l'achète pour une légère somme et qu'on le possède ensuite à jamais. Encore une fois, c'est là ce qui nous fera condamner au dernier supplice, quand nous partirons d'ici pauvres et dénués de tout ; mais ce supplice ne sera pas uniquement motivé par notre propre indigence, il le sera de plus par celle où nous aurons entraîné les autres. En voyant que des hommes initiés à de si grands mystères ont une telle ardeur pour les objets matériels, ils se croient bien plus autorisés à les embrasser sans réserve, accumulant ainsi sur notre tête d'intolérables feux. Nous étions dans l'obligation de leur enseigner le mépris des choses visibles ; et nous sommes les premiers à surexciter en eux cette cupidité : comment pourrions-nous donc obtenir le salut, alors que nous nous rendons responsables de la perte des autres ? N'entendez-vous pas le Christ nous dire qu'il nous a laissés en ce monde pour que nous en soyons le sel et la lumière, en guérissant ceux que le plaisir corrompt, en éclairant ceux que l'amour de l'argent aveugle ? Si nous plongeons ces derniers dans un plus profond aveuglement et les premiers dans un plus grand malheur, quel espoir de salut pouvons-nous avoir ? Aucun certes ; nous serons jetés pieds et poings liés, avec des cris de rage et des grincements de dents, dans les feux de la géhenne, après avoir été manifestement torturés par les sollicitudes des richesses.

Réfléchissant à ces vérités, brisons tous les liens d'une telle séduction, afin d'éviter ce qui nous livrerait à ces feux inextinguibles. L'esclave de l'argent porte des chaînes ici-bas et portera plus tard des chaînes éternelles : celui qui s'est affranchi de cette cupidité sera doublement libre. Conquérons cette liberté, secouons le joug accablant de l'avarice et volons vers le ciel, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIII.

« Alors Jésus fut conduit au désert par l'Esprit, pour être tenté par le diable. »

1. Alors. Quand donc ? Après la descente de l'Esprit saint, après cette voix venant du ciel et prononçant cette parole : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances. » *Matth.*, III, 17. Et, ce qu'il y a d'admirable, c'est l'Esprit qui le pousse et le conduit en ce lieu, comme le dit expressément l'Evangile. Le Christ ayant voulu tout faire et tout souffrir

pour notre instruction, il voulut être mené là pour y lutter avec le diable, afin d'apprendre à quiconque est baptisé qu'il ne doit pas tomber dans le trouble quand il éprouve de plus fortes tentations après le baptême, comme si c'était une chose contraire à la raison ; qu'il doit plutôt tout supporter avec générosité, ne voyant en cela qu'une chose bien naturelle. C'est dans ce but qu'on vous a donné des armes : non pour rester dans le repos, mais pour combattre. Dieu n'empêche donc pas les tentations qui viennent vous assaillir : d'abord, pour vous apprendre que vous êtes devenu plus fort ; puis, pour vous imposer la mesure et la modestie dans la grandeur des dons que vous avez reçus. Les tentations elles-mêmes réprimeront l'orgueil. C'est encore pour que le génie du mal, doutant peut-être si vous l'avez réellement abandonné, sache par expérience que vous n'avez plus rien de commun avec lui. Une telle lutte a de plus pour effet de développer vos forces, de vous rendre plus solide que le fer le mieux trempé. Enfin, vous obtenez de la sorte la complète certitude que vous êtes en possession des trésors qui vous ont été confiés. Le diable n'aurait pas dirigé contre vous ses attaques, s'il ne vous avait pas vu dans un plus haut degré d'élévation. C'est ainsi qu'à l'origine il assaillit Adam, parce qu'il le vit entouré d'honneurs ; et que plus tard il se déchaîna contre Job qu'il voyait également couronné et proclamé par le souverain Seigneur de tous les êtres. Il sera dit dans la suite : « Priez pour que vous n'entriez pas dans la tentation. » *Matth.*, XXVI, 41. Aussi Jésus ne nous est-il pas représenté comme s'y jetant de lui-même et sans but ; il y vient pour réaliser la pensée qui préside au mystère de son incarnation. Cela nous enseigne qu'il ne faut pas nous exposer volontairement au combat, mais que nous devons nous y conduire avec courage quand nous y sommes amenés.

Remarquez en outre où l'esprit l'a conduit ; ce n'est pas dans une ville ni sur l'agora, c'est dans le désert. Comme son dessein était d'attirer le diable à cette rencontre, il lui présente l'occasion du lieu, en même temps que celle de la faim. Le diable s'attaque surtout à ceux qu'il trouve seuls et à l'écart. Dans le paradis terrestre, il aborda la femme isolément, en l'absence de l'homme. A la vue d'une réunion, il a moins d'audace. Raison de plus pour nous de nous réunir constamment, si nous voulons être moins exposés à devenir sa proie. Voilà donc que le diable rencontre Jésus dans le désert, et dans un désert impraticable. Qu'il en fut réellement ainsi, Marc nous le montre clairement par ce trait : « Il était avec les animaux sauvages. » *Marc.*, I, 13. Examinez la fourberie et la méchanceté du tentateur, voyez comme il saisit la circonstance : il n'aborde pas précisément un homme qui jeûne, il aborde un homme qui a faim ; et cela vous apprend quel bien c'est que le jeûne, quelle arme contre l'ennemi de notre salut, et que dès lors il faut s'attacher à le pratiquer après le baptême, bien loin de s'adonner aux délices, à la mollesse, au plaisir du boire et du manger. C'est pour cela que le Christ a jeûné ; ce n'est pas qu'il eût lui-même besoin du jeûne, il faisait ainsi notre éducation. Les péchés commis avant le baptême sont excusés par les appétits désordonnés et tyranniques des sens ; or, tel qu'un médecin qui vient de guérir un malade lui défend les choses qui furent la cause du mal, le Christ introduisit le jeûne à la suite du baptême. La gourmandise chassa nos premiers parents du paradis, déchaîna le déluge sur le monde au temps de Noé, fit tomber les feux du ciel sur les habitants de Sodome. L'impudicité sans doute était en cause dans les deux derniers cas ; mais le point de départ était dans le premier vice. Ezéchiel le dit en ces termes : « Et cependant voici quelle était l'iniquité des habitants de Sodome, ils se laissaient aller à la mollesse, dans l'exaltation de leur orgueil, dans la satiété, dans l'abondance des pains. » *Ezech.*, XVI, 49. Voilà comment les Juifs commirent les plus grands maux, entraînés par l'ivresse et par les délices.

La débauche est la cause de tous les vices.

2. Le Christ jeûna donc pendant quarante jours, nous montrant ainsi les remèdes du salut ; mais il n'alla pas plus loin de peur que le miracle, en dépassant certaines limites, ne fît révoquer en doute la vérité de l'incarnation. Tel qu'il est, son jeûne n'offre pas ce danger, puis-

que Moïse et plus tard Elie avaient pu le prolonger aussi longtemps, soutenus par la puissance divine. S'il eût franchi ce terme, beaucoup auraient refusé de croire à l'humanité du Christ. « Quand il eut donc jeûné quarante jours et quarante nuits, il éprouva la faim. » C'était donner au diable l'occasion de s'approcher, et nous montrer ensuite à nous-mêmes dans le combat de quelle manière il faut vaincre et triompher. Ainsi font les athlètes : pour enseigner à leurs disciples comment on remporte la victoire, volontiers ils descendent dans l'arène et leur donnent une leçon par les faits, aux prises avec un antagoniste. Voilà le spectacle qui nous est donné. Comme Jésus voulait attirer le diable au combat, il lui laisse voir d'abord qu'il a faim, puis il entre en lice avec lui, et dès qu'il a pu le saisir, il le terrasse deux ou trois fois sans effort et sans peine. Mais ne passons pas à côté de ces victoires, ce qui serait nous priver d'un grand bien ; examinons-les au contraire avec soin, en commençant par la première.

Il avait donc faim ; « et le tentateur s'approchant lui dit : Si tu es le Fils de Dieu, dis à ces pierres de se changer en pains. » Il avait entendu ce que disait la voix venue du ciel : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé ; » *Matth.*, III, 17 ; il avait également entendu le glorieux témoignage de Jean concernant le Christ ; et cependant il voit ce dernier tourmenté par la faim : il est donc dans l'incertitude, ne pouvant se persuader que celui dont on a dit de si grandes choses ne soit qu'un homme, ni reconnaître qu'il soit le Fils de Dieu, celui qui ressent les défaillances de la nature humaine. Cette incertitude de sa pensée se manifeste dans celle de ses paroles. Quand il se présenta devant Adam à l'origine du monde, il feignit ce qui n'était pas pour apprendre ce qui était. Il suit ici la même marche : le mystère de l'Incarnation étant pour lui couvert de ténèbres, aussi bien que le personnage qu'il a devant lui, il invente une trame, il tend des filets dans lesquels il pense prendre ce qui lui demeure obscur et caché. Que dit-il ? « Si tu es le Fils de Dieu, commande à ces pierres de se changer en pains. » Il ne lui dit pas : Puisque tu as faim ; mais bien : « Si tu es le Fils de Dieu. » Il espère le séduire par cet éloge. Il ne lui parle pas de la faim, pour ne pas le blesser en lui présentant cette défaillance. Comme il n'était pas dans les admirables secrets du plan divin, il s'imaginait que ce serait là pour le Christ une injure ; aussi procède-t-il à la manière des flatteurs et ne lui parle-t-il que de sa dignité. Que fait le Christ? Repoussant du premier mot cette tentative, et montrant que la chose tûe par le tentateur n'avait rien de honteux, rien de contraire à la sagesse, il commence par en rappeler l'idée sans aucun déguisement, puisqu'il dit : « L'homme ne vit pas seulement de pain. » Il avoue donc tout d'abord la défaillance qu'il éprouve.

Remarquez la manœuvre de l'esprit malin, la manière dont il engage la lutte, l'emploi qu'il fait de ses artifices habituels. Il prend pour point de départ ce qui lui avait si bien réussi contre le premier homme, cet appétit grossier par lequel il l'avait plongé dans un abîme de maux. On entend encore aujourd'hui beaucoup d'insensés faire remonter au besoin de manger la cause de tous les désordres. Eh bien, le Christ nous apprend que l'homme vertueux ne saurait être poussé par ce besoin, quelque impérieux qu'il puisse être, à faire une chose indigne de lui ; et c'est pour cela qu'il nous donne l'exemple de la résistance sous l'impression de la faim, nous enseignant par là qu'il ne faut jamais céder aux suggestions du démon. Le premier homme ayant offensé Dieu et transgressé la loi par une telle faiblesse, le Christ a voulu vous prémunir contre ce même malheur, en vous persuadant de ne pas céder alors même que la suggestion n'irait pas à la désobéissance formelle. Et que dis-je, la désobéissance? Les démons nous donneraient-ils un utile conseil, semble-t-il nous dire, qu'il faudrait encore les repousser. Il leur défendit bien lui-même d'élever la voix alors cependant qu'ils le proclamaient Fils de Dieu. Paul à son tour leur imposa silence, quand ils rendaient hommage à la même vérité, malgré l'utilité que pouvait avoir ce témoignage ; en les humiliant ainsi de plus en plus, en leur fermant la bouche, en les empêchant de seconder la doctrine du salut,

il arrêta les embûches qu'ils peuvent nous dresser. Voilà pourquoi le Christ n'accède pas à la parole qu'il vient d'entendre. Que dit-il donc? « L'homme ne vit pas seulement de pain. » Ce qui signifie que Dieu peut nourrir l'affamé par sa parole; il s'appuie sur le témoignage de l'Ancien Testament, et il nous enseigne que ni la faim ni les autres maux ne doivent nous éloigner de Dieu.

3. Si quelqu'un me dit que le Christ aurait dû relever le défi par un miracle, je lui demanderai pourquoi, dans quel but. Le tentateur ne lui parlait pas ainsi pour venir à croire, mais bien dans l'espoir de le convaincre lui-même d'incrédulité. Par ce moyen il avait trompé nos premiers parents, il avait démontré que leur foi n'était pas solide; car, en leur promettant l'opposé de ce que Dieu leur avait dit, en les berçant de vaines espérances, en les jetant dans une certaine incrédulité, il les dépouilla des biens qu'ils possédaient. Mais le Christ se dévoile en refusant les miracles demandés, soit alors par le diable, soit plus tard par les Juifs s'inspirant de la même pensée; partout il nous enseigne à ne pas accomplir au hasard et sans cause ce qui serait en notre pouvoir, et même à ne pas obéir au diable jusque dans le cas où le bien semblerait devoir en résulter. Que fait cet esprit pervers après cette défaite? N'ayant pas obtenu ce qu'il demandait, quoiqu'il eût la faim pour auxiliaire, il essaie d'un autre moyen, en disant : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas; car il est écrit : Il t'a confié au soin des anges, afin qu'ils te portent dans leurs mains. » *Psalm.* xc, 11. Pourquoi chaque tentation est-elle suivie de cette parole : « Si tu es le Fils de Dieu? » Ce qu'il avait fait au commencement, il le fait encore. Il attaquait Dieu lorsqu'il tenait ce langage. « Le jour où vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront ouverts; » *Genes.*, III, 5; car il leur faisait entendre qu'ils étaient trompés, qu'on les tenait dans l'erreur, qu'ils n'avaient aucun bienfait à reconnaître. C'est la même pensée qu'il insinue en ce moment : Ce nom de Fils est illusoire, c'est un don trompeur, et, si c'est moi qui me trompe, tu n'as qu'à montrer que ta puissance est en rapport avec ce nom. — Puis, comme il lui avait été répondu par un texte de l'Ecriture, il produit lui aussi le témoignage d'un prophète.

Comment donc le Christ n'est-il pas indigné, ne laisse-t-il pas éclater sa colère, et lui répond-il avec tant de douceur, en citant encore l'Ecriture : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu? » *Deut.*, VI, 16. C'est pour nous apprendre qu'il faut triompher du démon, non par les signes, mais par la patience et la magnanimité; que rien ne doit être fait par ostentation et par vaine gloire. Voyez comme la déraison du tentateur se montre par le témoignage même qu'il invoque. Ceux que le Seigneur a cités sont l'un et l'autre parfaitement appropriés à la circonstance; tandis qu'il produit les siens sans discernement, sans qu'il soit possible de les appliquer à son objet. Cette parole, en effet : « Il est écrit qu'il t'a confié au soin de ses anges, » n'indique nullement qu'on doive se précipiter et s'exposer à la mort; et d'ailleurs ce n'est pas du Seigneur qu'elle est dite. Celui-ci ne le réfute pas néanmoins là-dessus, bien qu'une pareille citation soit injurieuse et dépourvue de sens. Nul ne demande de telles choses au Fils de Dieu; le diable seul et ses anges peuvent se proposer de précipiter quelqu'un; Dieu relève ceux qui sont déjà tombés. S'il eût dû montrer alors sa puissance, ce n'est pas en se précipitant, en s'exposant lui-même à la mort, c'est en sauvant les autres, qu'il l'eût montrée. Se jeter dans un précipice, affronter l'abîme, c'est se ranger dans les phalanges du démon. Ainsi se manifeste partout l'action du séducteur. Après de telles propositions, le Christ ne laisse pas encore voir ce qu'il est; il répond comme s'il n'était qu'un homme. Ces mots : « L'homme ne vit pas seulement de pain, » et ces autres : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu, » ne dévoilent pas sa substance, et signifient plutôt qu'on doit le confondre avec le reste des hommes.

Le démon en tentant le Seigneur se replie plusieurs fois sur lui-même.

Ne soyez pas étonné si, parlant avec le Christ, le tentateur se replie plusieurs fois sur lui-même. Il est comme un lutteur atteint d'un coup mortel, dont le sang coule à flots, et qui tourne en tout sens, ayant un nuage devant les yeux; frappé d'aveuglement par une première et par une seconde blessure, il dit sans réflexion ce

qui lui vient à la pensée, et le voilà qui recommence pour la troisième fois la lutte. « Et l'ayant transporté sur une haute montagne, il lui montra tous les royaumes du monde, et lui dit : Je te donnerai toutes ces choses, si, te prosternant devant moi, tu m'adores. Alors Jésus lui répondit : Retire-toi, Satan; car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu n'adoreras que lui. » *Deut.*, VI, 13. Cette fois, son Père était directement outragé, le diable s'arrogeait la domination universelle et la nature même de Dieu, sans en excepter la puissance créatrice; c'est alors que Jésus le confond, et sans trop de rigueur encore, en lui disant simplement : « Retire-toi, Satan. » C'était là plutôt un ordre qu'une objurgation. Or, avec ce mot seul, il le met en fuite, et le tentateur ne revint pas à la charge.

4. Comment se fait-il que Luc dise cependant qu'il consomma toute tentation? A mon avis, il dit toutes pour désigner seulement les principales, toutes étant réellement comprises dans celles-ci. Etre esclave de son ventre, en effet, le jouet de la vaine gloire, l'adorateur de l'argent, c'est demeurer sujet à tous les autres vices. L'esprit du mal le savait bien assez; aussi réserva-t-il pour la fin la plus forte de ces passions, la soif insatiable des richesses. Cette arme, il l'avait déjà maniée dès le commencement; mais il y revient encore comme à son dernier moyen. Comment devons-nous en triompher? Comme le Christ nous l'enseigne, en recourant à Dieu, de telle sorte que nous ne nous laissions pas abattre par la faim, dans la persuasion qu'il peut subvenir à notre vie par la parole; — nous ne devons pas non plus tenter notre bienfaiteur dans les biens que nous en avons reçus; — en méprisant la gloire humaine, contents de celle d'en haut, en dédaignant tout ce qui ne nous est pas nécessaire. Rien ne place un homme sous le joug du démon comme le désir d'acquérir sans cesse, de toujours accumuler. Ce qui se passe aujourd'hui nous en est une preuve évidente. Et nous aussi, nous l'entendons, cette parole : Je te donnerai tout cela, si tu m'adores, si tu te prosternes. Ce sont des hommes qui parlent ainsi; mais ils ont comme perdu leur nature pour devenir les instruments du démon. Même alors, il n'attaqua pas le Christ avec ses seules ressources, il employa d'autres moyens; c'est ce que Luc nous fait entendre en disant : « Il s'éloigna de lui pour un temps; » *Luc.*, IV, 13; évidemment cela signifie qu'il revint ensuite muni d'instruments qui lui sont familiers.

« Et voilà que les anges s'approchèrent de Jésus et se mirent à le servir. » Il ne leur avait pas permis de se montrer durant la lutte, de peur que son ennemi n'en prît l'alarme; mais, après qu'il l'a confondu sur tous les points et réduit à prendre la fuite, les anges viennent à lui. C'est pour vous apprendre que vous aussi, quand vous aurez remporté la victoire, vous serez accueilli par les applaudissements des anges, qui vous accompagneront partout comme une garde d'honneur. Voilà comment ils vinrent prendre Lazare aussitôt qu'il eut quitté cette ardente fournaise de la pauvreté, de la faim et de l'angoisse. Je l'ai dit, la vie du Christ est pleine de signes qui doivent se réaliser en notre faveur. Puis donc que tout cela s'est fait pour nous, tâchons d'imiter cette victoire. Si quelqu'un des ministres du démon, animé de la même pensée, poussé par la même malice, vous aborde et vous dit : Vous êtes digne d'admiration, vous êtes grand; déplacez donc cette montagne; — ne vous troublez pas, gardez votre calme, répondez avec beaucoup de douceur et servez-vous des expressions mêmes que vous avez recueillies de la bouche de votre divin Maître : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. » S'il vient vous offrir la gloire, la puissance, d'immenses trésors, en vous demandant de vous prosterner, soyez inébranlable, restez debout. Non, ce n'est pas seulement contre notre commun Maître à tous que le diable a dirigé ses attaques; chaque jour il fait mouvoir contre chacun de ses serviteurs les mêmes machines. Il ne les déploie pas seulement sur les montagnes ou dans les déserts, il les dresse aussi dans les villes, sur les places publiques, dans les tribunaux, et, non content d'agir par lui-même, il agit par les hommes qui nous tiennent de plus près.

Que faut-il donc faire? Refuser de croire à la

flatterie, se boucher les oreilles, détester l'adulateur, et l'éloigner d'autant plus qu'il vous fait de plus belles promesses. C'est en exaltant la première femme par de magnifiques espérances, qu'il la fit déchoir et l'accabla de mille maux. Sa haine est implacable, et la guerre qu'il nous fait ne connaît pas de trève. Nous n'avons pas pour notre salut le zèle qu'il déploie pour notre perte. Nous n'avons donc pas à le repousser par la parole seulement, il faut aussi le repousser par les actes; l'aversion doit descendre de la pensée dans la vie, si bien que nous ne fassions rien pour lui plaire : c'est ainsi que nous ferons tout pour plaire à Dieu. Le tentateur promet beaucoup, mais pour prendre et non pour donner : il promet le fruit de la rapine, afin de ravir la justice et la royauté; il étale des trésors sur la terre, comme on tend des piéges et des filets, pour nous dépouiller de ces mêmes trésors en même temps que des trésors célestes; ou bien, s'il veut nous enrichir ici-bas, c'est pour nous appauvrir dans la vie future. Quand il ne peut pas nous enlever les biens à venir par l'attrait des richesses, il s'avance par un autre chemin, celui de l'indigence : ainsi fit-il envers Job.

Voyant, en effet, que l'opulence n'avait causé aucun préjudice à cet homme, il essaya de le prendre dans les lacets de la pauvreté, pensant remporter ainsi la victoire. Quoi de plus insensé? Car enfin celui qui a pu supporter la richesse avec modération, supportera beaucoup mieux l'indigence avec générosité; celui qui n'a pas attaché son cœur aux biens qu'il possédait, n'ira pas poursuivre ceux qu'il n'a pas. Voilà quelle fut la conduite de ce juste : la pauvreté ne fit que donner un nouveau lustre à sa vertu. Cet esprit pervers put bien lui ravir ses possessions, mais non son amour envers Dieu; loin même d'y porter atteinte, il concourut à rendre cet amour plus fervent : en dépouillant cet homme de tout, il multiplia ses biens avec une merveilleuse abondance. Le tentateur était donc à bout d'expédients. Plus il frappait de coups, plus il voyait augmenter la force de l'athlète. Après avoir essayé de tous les moyens et tenté tous les efforts possibles, il en appelle à son vieil arsenal, la femme; il revêt les dehors de la sollicitude et de la pitié, il déplore à grand renfort de soupirs les malheurs du juste, et puis il glisse son funeste conseil, en le lui présentant encore comme une issue pour échapper à tous les maux. Il ne prévalut pas même de la sorte; car cet homme admirable eut bientôt éventé le piége et coupa court avec une rare prudence aux discours insensés de sa femme, dont la langue était mue par le tentateur.

Imitons la conduite de Job.

5. A nous d'imiter la conduite de Job : si le démon, revêtant en quelque sorte les traits d'un frère, d'un ami, d'une femme même, ou de quiconque nous est le plus cher au monde, vient nous adresser de dangereuses paroles, il faut bien se garder d'accepter le conseil par égard pour la personne, il faut plutôt repousser cette personne à raison de ce qu'il y a de pernicieux dans le conseil. Il emploie toujours les mêmes manœuvres, il se couvre encore du masque de la pitié, et, sous ces dehors flatteurs, il nous adresse des paroles plus délétères que les poisons les plus subtils. Flatter pour perdre, c'est le propre du démon; corriger pour sauver n'appartient qu'à Dieu. Ne nous y trompons donc pas et ne cherchons pas dans la vie les chemins les plus commodes. Il est écrit, en effet : « Celui qu'il aime, Dieu le châtie. » *Prov.*, III, 12. Lorsque vivant dans le désordre nous sommes dans la prospérité, c'est alors surtout que nous devons craindre : les pécheurs ne doivent jamais être sans frayeur; mais ils doivent surtout éprouver ce sentiment quand rien de malheureux ne leur arrive. Si Dieu nous punit en détail, c'est qu'il veut alléger sa vengeance ultérieure; s'il supporte patiemment chacun de nos crimes, et si nous abusons de cette patience pour y persévérer, c'est qu'il nous réserve un plus terrible châtiment. La tribulation est nécessaire aux justes, à plus forte raison l'est-elle aux pécheurs. Voyez quelle longanimité Dieu montra pour Pharaon; mais à la fin, le persécuteur expia toutes ses résistances. Nabuchodonosor, longtemps coupable, finit aussi par être puni de toutes ses iniquités. C'est pour avoir été sur la terre à l'abri de toute douleur, que le mauvais riche fut plongé dans un abîme de

souffrances; les délices dans lesquelles il avait vécu le conduisirent à des tourments qui n'admettent plus de consolation.

Il y a cependant des hommes tellement dénués de sentiment et d'intelligence, qu'ils ne tiennent compte que du présent et vont redisant ces frivoles discours : Je veux en attendant jouir des biens de la vie présente; plus tard je m'occuperai de ce qui m'est caché. Je satisferai mes appétits, le plaisir me servira de mobile, j'userai et j'abuserai du temps. Donnez-moi le jour actuel, et gardez pour vous celui de demain. — O démence hyperbolique! En quoi diffèrent-ils des boucs et des pourceaux, ceux qui tiennent ce langage? Si le prophète ne permet pas qu'on tienne pour des hommes ceux qui hennissent après la femme du prochain, qui nous reprochera de regarder comme des boucs et des pourceaux, comme plus stupides que des ânes, ceux qui révoquent en doute des choses plus évidentes que ne le sont les objets visibles eux-mêmes? Si vous n'acceptez aucun autre témoignage, rangez-vous du moins à celui des esprits qui subissent leur châtiment, et qui ne reculent devant aucune parole ni devant aucun acte pour nous amener à le partager. Vous ne nierez pas peut-être qu'ils ne négligent rien pour nous plonger de plus en plus dans l'indolence, détruire en nous la crainte de l'enfer et nous empêcher de croire au jugement divin. Tel est le désir qui les anime; et plus d'une fois cependant ils ont attesté par leurs cris et leurs hurlements les supplices de la vie future. D'où vient cette contradiction, et pourquoi leur parole est-elle en opposition avec leur désir? Pas d'autre motif, si ce n'est qu'ils subissent une nécessité plus forte que leur volonté. Jamais de leur propre mouvement ils ne voudraient reconnaître qu'ils sont tourmentés par des hommes morts, jamais ils n'avoueraient une souffrance quelconque.

Mais dans quel but vous ai-je ainsi parlé? C'est pour vous montrer que les démons proclament l'existence de la géhenne, malgré leur volonté d'en détruire en nous la foi; tandis que vous, investi de tant d'honneur, devenu participant des mystères ineffables, vous ne savez pas même les imiter et devenez pire par votre ingratitude. — Quelqu'un est-il revenu de l'enfer, me direz-vous, pour nous apprendre de telles choses? — Il y a mieux; quelqu'un est venu du ciel pour vous dire qu'il existe un Dieu créateur de tous les êtres. — Comment savons-nous de plus que nous avons une âme? — Mais, si vous ne devez croire qu'à ce qui frappe vos sens, si vous doutez de l'existence de Dieu, des anges, de votre entendement et de votre âme, vous verrez crouler en vous tout l'édifice de la vérité. Et c'est précisément parce que vous ne voulez croire qu'à ce qui tombe sous les sens, que vous devez croire aux choses invisibles plus encore qu'aux choses visibles. Cette proposition peut vous paraître étrange et paradoxale; mais elle est vraie, et tout homme intelligent l'admet sans hésiter. Les yeux se trompent souvent, je ne dis pas dans les choses invisibles, qui ne sont pas évidemment de leur domaine; je dis dans les objets mêmes qu'ils croient apercevoir; c'est la distance, l'état de l'air, celui de l'âme, l'inattention ou la distraction, la colère et le souci, mille obstacles divers, qui faussent leur action; tandis que la vue de l'âme, l'action de l'entendement, quand elle reçoit la lumière des divines Ecritures, saisit son objet avec autant de sûreté que de précision. Ne tombons pas gratuitement dans une erreur déplorable; car, outre qu'elle produit cette torpeur qui paralyse la vie, elle entasse sur notre tête des feux vengeurs. Si le jugement ne devait pas être, il est certain que nous n'aurions pas à rendre compte de nos actions, et que nous ne recevrions pas non plus la récompense de nos travaux. Considérez, je vous prie, jusqu'où vont vos blasphèmes, lorsque vous prétendez qu'un Dieu juste et bon dédaignera tant de peines et de sueurs. Comment faire accorder ce langage avec la raison?

6. Si vous ne pouvez pas autrement examiner ces choses, examinez-les du moins d'après ce qui se passe dans votre maison, et vous ne manquerez pas d'en voir l'absurdité. Seriez-vous sans entrailles, dépourvu de tout sentiment humain, plus cruel que les bêtes sauvages, vous ne voudriez pas mourir sans récom-



penser un esclave qui vous a témoigné du dévouement ; non content de lui donner la liberté, vous lui laisseriez encore des ressources pour vivre, et comme au moment de votre mort vous ne pouvez rien faire par vous-même, vous laisseriez ce soin à vos héritiers, en les priant, en les conjurant par tous les moyens possibles de ne pas oublier les services de cet homme. Or, si vous montrez tant de sollicitude et de bonté pour votre serviteur, vous si méchant d'ordinaire, l'immense bonté de Dieu, cette tendresse ineffable, cette mansuétude infinie, laisserait-elle sans couronne de fidèles serviteurs tels que Pierre, Paul, Jacques et Jean, après qu'ils ont subi pour leur divin Maître la faim, les chaînes, les verges, les submersions, la rage des bêtes, la mort accompagnée de toutes les tortures? Quoi! l'agonothète proclame et couronne le vainqueur aux jeux olympiques, le maître récompense son serviteur, le monarque honore le vaillant soldat, chacun, en un mot, fait tout le bien qu'il peut à qui l'a bien servi; et Dieu seul n'accorderait rien, absolument rien, à tant de sueurs et de fatigues? Quoi! ces hommes justes et pieux qui n'ont reculé devant aucun genre de vertu, ne seront pas de meilleure condition que les impudiques, les parricides, les meurtriers et les effracteurs! — N'est-ce pas là l'opposé de la raison? Si rien ne nous attend au sortir de cette vie, si notre destinée tout entière est renfermée dans les limites du temps, les premiers ne sont pas plus heureux que les derniers : je me trompe, ils le sont moins. En supposant, comme vous le faites, qu'ils soient dans le même état après la mort, il reste que les uns ont passé leur vie dans les délices et les autres dans les privations et les tourments. Quel est le tyran assez barbare, l'homme assez inhumain pour traiter ainsi des serviteurs fidèles et dévoués? L'absurdité de cette hypothèse n'est-elle pas assez évidente, et ne voyez-vous pas où conduit votre raisonnement?

N'auriez-vous pas d'autre preuve, que celle-là vous suffise pour vous éloigner de cette funeste erreur : fuyez le vice, embrassez les labeurs de la vertu; et vous comprendrez alors que notre vie n'est pas circonscrite dans les bornes du temps présent. Si quelqu'un vous demande ensuite : Qui donc est venu nous apprendre ce qui se passe dans l'autre vie? répondez-lui : Aucun homme sans doute, et du reste un homme n'aurait pas été cru, il eût été soupçonné d'exagération ou de mensonge, c'est le Seigneur même des anges qui nous a tout enseigné. Qu'avons-nous besoin du témoignage d'un homme, lorsque Celui qui doit nous juger élève chaque jour la voix pour nous affirmer qu'il a préparé la géhenne et le royaume, en nous donnant de son affirmation des preuves éclatantes? S'il n'avait pas dû nous juger, il ne nous eût pas infligé des peines même ici-bas. Comment expliquer, en effet, que parmi les hommes pervers, les uns soient punis tandis que les autres échappent au supplice? Dieu ne faisant acception de personne, ce dont on ne saurait douter, d'où vient l'inégalité de cette conduite? Là se trouve une difficulté plus grave encore que la précédente. Mais si vous m'écoutez avec une bienveillante attention, j'espère également la résoudre. Quelle en est la solution? Il ne punit pas tous les coupables en ce monde, pour que vous ne révoquiez pas en doute la résurrection et le jugement à venir, par la raison que tous auraient déjà subi leur peine : il ne veut pas non plus que tous soient épargnés, pour ne pas vous laisser croire que le monde est livré au hasard. Sa conduite est donc un mélange de miséricorde et de justice. En punissant, il nous montre qu'il demandera compte plus tard de leurs actes à ceux-là mêmes qui auront subi ce premier châtiment. En ne punissant pas, il nous dispose à croire qu'au sortir de la vie nous comparaîtrons devant un redoutable tribunal. S'il n'accordait aucune attention à notre vie terrestre, il ne punirait ni ne récompenserait personne ici-bas; mais vous le voyez maintenant, c'est pour vous qu'il a déroulé les cieux, allumé le soleil, consolidé la terre, répandu la mer, créé l'air que vous respirez, déterminé le cours de la lune et celui des saisons, imposé des lois immuables à toutes les parties de l'univers, si bien que toutes obéissent à sa volonté suprême. Non-seulement notre nature à nous, mais encore celle

Pourquoi Dieu ne punit point toujours les coupables en ce monde.



des animaux privés d'intelligence, de ceux qui rampent comme de ceux qui marchent, des oiseaux et des poissons ; de tout ce qui peuple les étangs, les sources, les fleuves, les montagnes, les bois, les maisons, les airs et les champs; tout ce qui germe et s'épanouit sur la terre, les arbres sauvages et ceux qui sont cultivés, ceux qui donnent des fruits et ceux qui n'en donnent pas; toutes ces choses, en un mot, sous l'action de cette main infatigable, concourent au développement de notre vie, le Créateur ne se bornant pas au nécessaire, et lui fournissant tout ce qui peut en faire l'ornement et l'utilité.

Lorsque vous voyez cet ordre admirable, bien que nous ne vous en ayons montré qu'une légère partie, comment osez-vous dire que l'Auteur de tant de merveilles et de bienfaits ne s'occupera plus de vous au moment suprême, et qu'à la fin il vous abandonnera parmi les animaux immondes? Après vous avoir honoré des titres glorieux que la religion vous donne et vous avoir fait l'égal des anges, il dédaignerait donc ainsi vos longs travaux et vos fatigues incessantes? La raison n'est-elle pas révoltée d'une telle supposition? Si nous gardions là-dessus le silence, les pierres elles-mêmes élèveraient la voix; car la vérité brille ici d'une lumière plus pure et plus éclatante que les rayons du soleil. Pensant donc à ces vérités et les gravant dans nos âmes, sachant à n'en pas douter qu'au sortir de la vie nous avons à comparaître devant le redoutable tribunal, pour y rendre compte de toutes nos actions, en recevoir le juste châtiment si nous avons persévéré dans le désordre, la récompense et le prix avec des couronnes immortelles si nous avons fait quelques efforts sur nous-mêmes, repoussons avec fermeté tout ce que nous pourrions entendre dans un sens opposé, et marchons dans la voie que la vérité nous trace, afin de nous présenter ensuite avec confiance à ce même tribunal, et entrer en possession des biens promis, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIV.

« Lorsque Jésus eut appris que Jean avait été livré, il se retira dans la Galilée, » et la suite.

1. Pourquoi se retire-t-il de nouveau? Pour nous apprendre à ne pas nous jeter de nous-mêmes dans les tentations, à les décliner plutôt par une fuite prudente. Ce n'est pas un crime, en effet, de ne pas affronter le péril; le crime, c'est de ne pas se comporter avec courage quand on s'y trouve engagé. Tout en nous donnant cette leçon, il cède un instant à la haine des Juifs; de plus, il réalise la prophétie par cette retraite à Capharnaüm; enfin, il va y pêcher ceux dont il veut faire les instituteurs du monde, puisque c'est dans cette contrée qu'ils exercent cet art de la pêche. Remarquez, je vous prie, comment en toute circonstance ce sont les Juifs qui lui fournissent l'occasion de se tourner vers les Gentils. En dressant des embûches à son précurseur, en le jetant en prison, ils poussent le Sauveur vers la Galilée des Gentils. Le prophète ne désigne pas la nation juive, mais encore toutes les tribus; voyez plutôt la précision de son langage : « La terre de Zabulon et la terre de Nephthali, la voie de la mer au delà du Jourdain, la Galilée des nations, un peuple assis dans les ténèbres, a vu se lever une grande clarté. » *Isa,* IX., 1-2. Il n'est pas évidemment question dans ce texte des ténèbres qui frappent les sens, mais bien de l'erreur et de l'impiété. Aussi le prophète ajoute : « Aux habitants de cette région et des ombres de la mort, a brillé la lumière. » Pour qu'il ne vous fût pas possible de penser qu'il s'agit ici de lumière et de ténèbres sensibles, il ne dit pas simplement la lumière, c'est une grande lumière, qu'il appelle ailleurs la lumière vraie; il ne se borne pas non plus à parler des ténèbres, il parle aussi des ombres de la mort. Pour vous apprendre encore que ces hommes ne doivent pas leur bonheur à leurs propres recherches, et que Dieu leur est apparu d'en haut, il emploie cette expression : « Pour eux a brillé la lumière; » la lumière a

rayonné sur leur tête, ils n'ont pas les premiers couru vers la lumière.

A l'époque de l'avénement du Christ, le genre humain était au fond de l'abîme. Il ne marchait pas dans les ténèbres, il y était assis, il y était plongé; ce qui prouve qu'il avait perdu l'espoir d'en sortir : tel qu'un homme qui ne sait de quel côté diriger sa marche, il était assis, surpris par les ténèbres, n'ayant plus même la force de se tenir debout. « Jésus commença dès lors à prêcher et à dire : Faites pénitence; car le royaume des cieux est proche. » « Dès lors. » Quand donc? Du moment où Jean eut été mis en prison. Pourquoi ne prêchait-il pas dès le principe, et quel besoin avait-il de Jean, lorsque ses propres œuvres lui rendaient un éclatant témoignage? C'est pour que vous connaissiez ainsi sa dignité, en voyant qu'il a ses prophètes comme le Père. Zacharie l'avait bien dit : « Et toi, mon enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut. » *Luc.*, I, 76. Il voulait aussi par là ne laisser aucune excuse à l'impudence des Juifs; ce que lui-même déclarait plus tard : « Jean est venu ne mangeant ni ne buvant, et ils disaient : Il est possédé du démon. Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant, et ils disent : Voilà un homme qui recherche les mets et le vin, ami des publicains et des pécheurs. Et de la sorte la sagesse a été justifiée par ses fils. » *Matth.*, XI, 18-19. Il fallait d'ailleurs qu'un autre que lui fût le premier à la faire connaître. Après tant de témoignages et de preuves sans réplique, on lui disait : « C'est toi qui rends témoignage de toi-même; ton témoignage n'est donc pas vrai; » *Joan.*, VIII, 13; que n'aurait-on pas dit si Jean n'avait pas d'abord parlé, si le Christ avait paru devant le peuple sans se faire annoncer, pour déclarer lui-même qui il était? Voilà pourquoi il ne prêcha pas avant son précurseur et ne fit pas de miracles jusqu'au jour où celui-ci fut jeté dans les fers; la multitude ne devait pas ainsi se diviser. C'est encore pour cela que Jean n'opéra pas de prodiges, laissant à Jésus ce moyen d'agir sur le peuple et de l'attirer vers lui. La dispensation admirable de toute chose, soit avant, soit après l'incarcération de Jean, n'empêcha pas les disciples de ce dernier de manifester envers Jésus une certaine jalousie; beaucoup même pensaient encore que Jean était le Messie : que ne serait-il pas arrivé, si rien de tout cela ne s'était fait? Telle est donc la raison pour laquelle Matthieu nous apprend que Jésus commença à prêcher dans cette circonstance, et que sa première prédication fut la même que celle de Jean : on dirait qu'il ne veut pas encore parler de lui-même, et qu'il se borne à répéter ce que le précurseur avait dit. L'important était que cela fût d'abord admis, puisque le peuple n'avait pas encore de lui l'opinion qu'il devait en avoir.

2. C'est pour cette même raison qu'il s'abstient au début des sévères leçons que Jean ne leur avait pas épargnées; on ne voit là ni la hache, ni l'arbre coupé, ni le van, ni l'aire, ni les feux éternels : ce qu'il présente avant tout, c'est la douce image des biens à venir, et ce royaume qui nous est préparé dans les cieux. « En marchant le long de la mer de Galilée, il aperçut deux frères, Simon, surnommé Pierre, et André, qui jetaient leurs filets à la mer; car ils étaient pêcheurs. Et il leur dit : Venez, suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. Eux alors, laissant leurs filets, le suivirent. » Or Jean rapporte qu'ils furent appelés d'une autre façon; ce qui prouve seulement que c'est ici une seconde vocation, comme cela se rencontre souvent dans les Evangiles. Celle dont parle Jean avait eu lieu avant que le précurseur eût été mis en prison; tandis que celle-ci n'a lieu qu'après cet événement : dans l'une, Pierre est appelé par André; dans l'autre, les deux frères sont appelés à la fois. Voici comment s'exprime le premier Evangéliste : « Jésus voyant venir Simon, lui dit : Tu es Simon, fils de Jonas; tu t'appelleras désormais Céphas, ce qui signifie Pierre. » *Joan.*, I, 42. Le second confirme ce récit, puisqu'il dit : « Voyant Simon, surnommé Pierre. » Le lieu dans lequel ils sont appelés confirme aussi notre interprétation; et de tels exemples sont encore assez nombreux. On comprend enfin par là comment ils obéissent avec tant de promptitude, en renonçant à tout; c'est qu'ils ont déjà reçu des instructions qui les ont formés à cette obéissance. Là André s'offre

à nous entrant dans une maison et longuement instruit; ici les deux frères n'entendent qu'une parole et suivent aussitôt. Il est probable qu'après avoir suivi Jésus dès le principe ils s'étaient ensuite retirés, et qu'ils avaient repris leur état en voyant qu'on avait emprisonné Jean. C'est ainsi que le Sauveur les trouve occupés à la pêche. Quand ils avaient voulu d'abord s'éloigner, il ne les en avait pas empêchés; mais il ne les avait pas abandonnés pour toujours à cause de cet éloignement : il va les chercher une seconde fois, après qu'ils ont échappé de ses mains. L'art de la pêche ne saurait être plus admirablement pratiqué.

Remarquez aussi leur foi et leur obéissance : au milieu même de leur travail, et vous savez combien la pêche intéresse et captive, ils se rendent à son appel; ils ne diffèrent pas, ils ne se laissent pas aller à l'hésitation, ils ne répondent pas qu'ils vont rentrer chez eux pour parler à leurs proches; non, ils quittent tout et le suivent. C'est ainsi qu'Elisée s'était conduit envers Elie. Voilà l'obéissance que le Christ réclame de nous; il n'admet pas un instant de retard, en dépit des plus grands obstacles et des plus pressantes nécessités. Quelqu'un venant à lui, mais lui demandant le temps d'ensevelir son père, il n'y consentit pas, afin de mieux nous apprendre que le devoir de le suivre est le premier de tous. Si vous me dites qu'il leur était fait une bien grande promesse, je vous répondrai que c'est à cause de cela surtout que je les admire. Oui, je les admire d'ajouter foi à une pareille promesse, sans avoir encore vu de miracle s'accomplir, de renoncer à tout pour s'attacher au Christ. Ils croient donc que ces mêmes paroles par lesquelles ils sont pris, leur serviront à prendre les autres. Jésus le leur avait promis; tandis qu'il ne promit rien de semblable à Jacques et à Jean. C'est que l'obéissance des uns avait préparé la voie aux autres; et de plus ces derniers avaient beaucoup entendu parler de lui.

Obéissons sans retard à Notre-Seigneur.

Maintenant voyez quel soin l'historien met à nous faire connaître leur pauvreté. Il les trouva, comme il le remarque, réparant leurs filets. Leur indigence était donc telle qu'il leur fallait réparer leurs vieux instruments de pêche et qu'ils ne pouvaient pas en acheter de nouveaux. Déjà, ce n'est pas une légère preuve de vertu de supporter aussi facilement la pauvreté, de ne demander qu'au travail sa subsistance, de donner l'exemple d'une mutuelle affection, d'avoir avec soi son père et de le servir. Après qu'il les eut pris dans son divin filet, il opéra devant eux des miracles confirmant ainsi ce que Jean avait dit de lui. Il se rendait incessamment dans les synagogues, enseignant aux Juifs qu'il n'était pas un ennemi de Dieu, un séducteur, et qu'il était venu du consentement de son Père. Il ne se contentait pas de prêcher dans les lieux qu'il parcourait; il faisait encore des miracles pour appuyer son enseignement.

3. Partout où se produit une chose insolite et inattendue, quand il s'agit d'introduire un nouveau genre de vie, Dieu fait éclater des prodiges, et donne sa puissance pour garant des lois qu'il impose. Avant de former l'homme, il avait créé l'univers, et c'est alors qu'il lui donna sa loi dans le paradis. Sur le point d'imposer encore ses préceptes à Noé, il accomplit les plus grandes merveilles, dont le but était la restauration de son œuvre, il déchaîna cet épouvantable cataclysme qui ne devait pas durer moins d'un an, et par sa puissance il sauva le juste de la fureur des éléments. Il se manifesta plus tard de la même manière en faveur d'Abraham, par la victoire qu'il lui fit remporter, par la plaie dont il frappa Pharaon, par sa constante protection dans les dangers. Plus tard encore, au moment de donner ses lois aux Juifs, il opéra les merveilles et les étonnants prodiges que nous connaissons : tel fut le prodrome de sa législation. De même, à l'heure présente, quand il va traçant aux hommes un plan de vie sublime, et leur enseignant une doctrine qu'ils n'ont jamais entendue, il donne à sa parole le ferme appui du miracle. Comme le royaume qu'il vient annoncer ne tombe pas sous les sens, il rend visible par des signes extérieurs ce qui de sa nature est invisible. Remarquez avec quel soin l'Evangéliste évite les paroles superflues : au lieu d'énumérer en détail toutes les guérisons accomplies, il embrasse une foule

de signes dans quelques mots rapides et courts. Voyez comme il s'exprime: « On lui présenta tous ceux qui étaient atteints de diverses maladies, tous ceux qui souffraient, les possédés du démon, les épileptiques, les paralytiques, et il les guérit. »

On demande ici pourquoi Jésus n'exige d'aucun d'eux un acte de foi. Il ne tient pas, en effet, le langage qu'il tiendra dans la suite : Croyez-vous que je puisse vous accorder ce bienfait? Mais cela se comprend, il n'a pas encore donné des preuves de sa puissance. En venant à lui, d'ailleurs, ou bien en lui présentant les malades, on faisait un acte de foi non équivoque. Parfois on venait même de loin pour demander la guérison ; ce qui n'aurait pas eu lieu sans une conviction préalable de la grandeur de son pouvoir. Et nous aussi, marchons à sa suite ; car notre âme est sujette à bien des maladies, et ce sont celles-là qu'il veut surtout guérir. Il ne guérit même les maux du corps que pour arriver à détruire ceux de l'âme. Allons donc à lui ; mais ne demandons rien de terrestre, demandons seulement la rémission de nos péchés ; il l'accorde maintenant comme autrefois, si nous sommes animés d'un désir sincère. Sa réputation s'étendit alors dans la Syrie ; elle remplit aujourd'hui le monde. Les hommes accouraient, en apprenant qu'il délivrait les démoniaques : et vous, à qui son pouvoir s'est révélé par des effets bien supérieurs, par une tout autre expérience, vous ne vous levez pas, vous n'accourez pas! Eux quittèrent leur patrie, leurs amis et leurs proches : et vous n'avez pas même le courage de sortir de votre maison, pour venir le trouver et recevoir des biens beaucoup plus précieux? Mais nous ne le demandons pas même de vous ; quittez seulement vos mauvaises habitudes, et vous pourrez facilement vous sauver tout en demeurant chez vous, au milieu des vôtres. Quand nous avons une maladie corporelle, il n'est rien que nous ne fassions, aucun moyen que nous ne mettions en œuvre pour nous en délivrer : notre âme est malade, et nous restons dans l'inaction, nous nous tenons à l'écart. Aussi ne sommes-nous pas même délivrés des maux corporels ; et cela, parce que nous faisons peu de cas des choses nécessaires, regardant comme nécessaire ce qui n'a pas d'importance pour nous : nous oublions la source empoisonnée de nos maux, pour chercher à purifier les ruisseaux. Or, que la corruption de l'âme soit la cause des maladies du corps, cet homme paralytique depuis trente-huit ans, cet autre qu'on fit descendre par un toit, et l'exemple aussi de Caïn vous le démontrent ; il est aisé du reste de trouver ailleurs des preuves de cette vérité. Otons la source, et les ruisseaux seront bientôt à sec. Ce n'est pas la paralysie seule qui est un mal, c'est encore le péché ; et ce dernier mal est d'autant plus grand, que l'âme l'emporte sur le corps.

Je le répète donc, allons maintenant encore à Jésus, et prions-le de raffermir notre âme, qui tombe en dissolution ; laissant de côté tous les intérêts matériels, n'ayons en vue que les choses spirituelles. Vous pourrez vous occuper de ceux-là, quand vous serez en possession de celles-ci. Si vous ne sentez aucune peine pendant que vous vivez dans le péché, ne vous en félicitez pas ; gémissez plutôt de ce que le péché vous laisse insensible ; car cette insensibilité provient de la longue habitude que votre âme a contractée, et non de ce que le mal n'aurait plus rien d'amer et de corrosif. Songez à ceux qui ont conservé cette heureuse sensibilité de l'âme à l'endroit de leurs péchés : ils poussent de plus profonds soupirs que les malades dont on traite les plaies par le fer et le feu ; il n'est rien qu'ils ne fassent ou n'endurent, ils pleurent et gémissent incessamment, pour être délivrés du tourment d'une mauvaise conscience ; démonstrations auxquelles ils ne se livreraient pas, si leur cœur n'était profondément affecté.

4. Mieux vaudrait sans doute ne jamais pécher ; mais le mieux après, c'est de sentir ses péchés et de s'en corriger. Si ce sentiment nous manque, comment pouvons-nous prier Dieu et lui demander la rémission des péchés dont nous ne tenons aucun compte? Quoi! vous-mêmes qui vous êtes rendu coupable, vous ne voulez pas savoir quel est votre état, vous fermez obstinément les yeux sur les péchés commis ; comment pourrez-vous demander à Dieu qu'il

vous les pardonne et comprendre la grandeur de ce bienfait? Avouez donc vos péchés en détail, afin de savoir quelles sont les offenses dont vous recevez le pardon, et de témoigner ainsi votre reconnaissance à votre bienfaiteur. Quand il vous est arrivé d'offenser un homme, vous priez les amis et les voisins d'intervenir en votre faveur, vous tâchez même d'intéresser le gardien de sa porte, vous n'épargnez ni le temps ni l'argent pour rentrer dans ses bonnes grâces, ses répulsions ne vous découragent pas; quelque multipliées qu'elles puissent être, elles ne font que redoubler vos sollicitations, accroître l'ardeur de vos prières; et, lorsque nous avons offensé le Dieu de l'univers, nous restons dans l'inaction et la négligence, nous ne retranchons rien de nos plaisirs, rien n'est changé dans nos habitudes! Quand est-ce donc que nous pourrons l'apaiser? Ne travaillons-nous pas plutôt à l'irriter toujours davantage? Notre insensibilité dans le péché est plus faite pour exciter son courroux que le péché lui-même. Nous devrions nous cacher dans le sein de la terre, ne plus regarder la face du soleil, ni même respirer en quelque sorte, lorsque, ayant un Maître si miséricordieux, non-seulement nous l'offensons, mais ne savons pas encore nous repentir de nos offenses; et nous n'ignorons pas cependant que, même dans sa colère, il n'a pour nous ni colère ni aversion, et que sa colère elle-même n'a d'autre but que de nous ramener à lui. S'il ne faisait pas attention à vos outrages et continuait à vous accorder son amour, vous le mépriseriez bien plus encore. De peur qu'il n'en soit ainsi, il détourne pour un temps sa face, ne négligeant aucun moyen de s'emparer de votre cœur.

Notre insensibilité dans le péché est plus propre à exciter le courroux de Dieu que le péché lui-même.

Ayons donc confiance en sa bonté, donnons-lui les preuves d'un repentir sincère, avant que vienne le jour où notre repentir serait complétement stérile. Tout dépend maintenant de nous; mais alors ce sera le Juge seul qui disposera de notre éternelle destinée. « Prévenons-le, avouons nos péchés en sa présence, » *Psalm.* XCIV, 2, pleurons et gémissons. Si nous pouvons apaiser le Juge avant ce grand jour, si nous obtenons qu'il nous pardonne nos iniquités, nous n'aurons plus rien à craindre; mais si nous persistons dans le mal, nous serons traduits devant le tribunal suprême, sous les yeux du monde entier, et nul espoir de pardon ne nous restera plus alors. Non, aucun de ceux qui seront là présents et qui n'auront pas expié leurs péchés, ne pourra se dérober au supplice: comme on voit ici-bas des prisonniers chargés de chaînes passer de la prison au tribunal, ainsi toutes les âmes qui auront quitté la terre chargées des lourdes chaînes de leurs iniquités, seront conduites à la barre du souverain Juge. En effet, la vie présente ne diffère en rien d'une prison: la prison nous apparaît peuplée d'hommes qui succombent sous le poids de leurs fers; et de même si nous pénétrons dans l'intérieur de la vie, en rejetant loin de nous le vain appareil des choses terrestres, nous y verrons des âmes portant des fers encore plus cruels. C'est ce qui vous frappera surtout si vous pénétrez dans l'âme des riches; car plus ils ont de possessions, plus ils ont de liens. L'aspect d'un prisonnier vous touche d'autant plus qu'il est plus entouré de chaînes aux mains, aux pieds, autour du corps: lorsque vous apercevez également un riche entouré de mille sollicitudes, regardez-le comme un homme malheureux, et non comme un riche; car non-seulement il traîne des fers, mais encore il porte en lui un impitoyable geôlier, son amour désordonné des richesses, qui ne lui permet pas de sortir de son cachot, et ne cesse de multiplier autour de lui les entraves et les gardes, les portes et les verrous, l'enfonçant toujours plus avant dans cette sombre demeure, et lui persuadant encore que son bonheur est dans une telle captivité, de telle sorte qu'il ne puisse plus avoir la pensée d'échapper un jour à tant de maux réunis. Si vous allez plus loin, s'il vous est donné de voir à nu cette âme, elle vous apparaîtra chargée, non de fers seulement, mais encore de haillons, de pourriture et de vermine. Tels sont, en effet, les plaisirs des sens; ils sont même plus hideux, ils ruinent les corps en même temps que l'âme, ils accablent l'un et l'autre d'innombrables plaies.

Pour toutes ces raisons, conjurons le Rédempteur de nos âmes de briser nos liens, de repousser loin de nous l'impitoyable geôlier, de



nous dégager du poids de nos chaînes, de donner à notre âme un puissant essor vers le ciel. Mais, pendant que nous le prierons, faisons ce qui dépendra de nous, montrons du zèle, de l'ardeur et de l'énergie. Par là nous échapperons en peu de temps aux maux qui nous assiégent, nous verrons en quel état nous étions, et nous aurons reconquis notre liberté. Puissions-nous tous la recevoir en partage, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XV.

« Jésus voyant la foule accourir gravit la montagne. Quand il se fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui. Ouvrant alors la bouche, il les instruisait, en disant : Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux leur appartient. »

1. Voyez quelle absence de faste et d'éclat. Il ne se fait pas accompagner par un nombreux cortége ; lorsqu'il s'agit de guérir des maladies, c'est lui-même qui va partout, qui parcourt les villes et les bourgades : lorsque la foule vient le trouver, il s'asseoit à l'écart, non dans une ville ou sur l'agora, mais dans la solitude, sur la montagne, nous apprenant ainsi que rien ne doit être fait pour l'ostentation, qu'il faut s'éloigner du tumulte et du bruit, surtout pour entendre les enseignements de la sagesse, pour méditer sur les choses nécessaires. Ses disciples approchent donc, après qu'il s'est élevé sur la montagne et qu'il s'est assis. Observez leurs progrès dans la vertu, l'heureux changement qui s'est tout-à-coup produit en eux. Beaucoup n'aspiraient qu'à voir des miracles; pour eux ils désiraient recueillir une grande et sublime doctrine : c'est même là ce qui détermina le Christ à les instruire, à commencer ce magnifique discours. Non content de guérir les corps, il redressait les âmes, donnant tour à tour ses soins aux deux parties constitutives de l'être humain, multipliant et variant ses bienfaits, unissant l'enseignement des œuvres à celui de la parole : il réprimait ainsi l'impudence des hérétiques à venir, en accordant son attention à la matière comme à l'esprit, en montrant qu'il était le créateur de toutes les existences. Voilà pourquoi sa providence s'étend à toutes sans exception, allant sans cesse des âmes aux corps. Telle était donc alors sa conduite. « Ouvrant la bouche, est-il dit, il les instruisait. » Et pourquoi cette expression : « Ouvrant la bouche ? » Pour vous apprendre qu'il enseignait en se taisant aussi bien qu'en parlant, que ses œuvres élevaient la voix, alors qu'il n'ouvrait pas la bouche. Quand vous entendez qu'il les instruisait, ne vous imaginez pas qu'il s'adressât uniquement à ses disciples ; par eux il s'adressait à tous. Comme devant lui se trouvait la multitude, en grande partie composée de personnes de la plus basse condition, il plaçait au premier rang le chœur de ses disciples ; et c'est à ces derniers principalement qu'il adressait la parole, de telle sorte néanmoins qu'elle pût parvenir à tous les autres, pour les arracher à leur ignorance et les familiariser avec les leçons de sa sublime philosophie. Ce même trait se lit dans saint Luc, ou du moins s'y trouve indiqué. Voilà ce que Matthieu nous fait entendre en disant : « Ses disciples s'approchèrent, et il les instruisait. » Les autres devaient écouter avec d'autant plus d'attention que la parole ne semblait pas s'adresser à tous.

Par où commence-t-il ? quels fondements donne-t-il à sa législation nouvelle ? Ecoutons bien ce qu'il va dire ; car, si la parole était pour les contemporains, l'écriture est pour toutes les générations suivantes. S'il paraît faire l'éducation spéciale de ses disciples, il ne circonscrit pas son enseignement dans un cercle aussi restreint ; c'est à tous indistinctement qu'il adresse ses béatitudes. Il ne dit pas, en effet : Vous serez bienheureux, vous, si vous êtes pauvres. Non, il dit : « Bienheureux les pauvres. » Assurément, bien que son instruction eût une direction spéciale, elle était de nature à devenir un bien commun. Lorsqu'il disait encore : « Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, » *Matth.*, XXVIII, 20, ce n'est pas seulement aux disciples alors présents qu'il parlait, il voit en eux le monde entier. De

même, lorsqu'il les proclame heureux parce qu'ils auront à souffrir la persécution, l'exil et toute sorte de traitements intolérables, ce n'est pas pour eux seuls, c'est aussi pour tous ceux qui subiront avec courage les mêmes maux qu'il tresse des couronnes. Du reste, pour vous mieux assurer de cette vérité, pour que vous sachiez bien que les choses dites vous regardent, regardent le genre humain tout entier, pourvu qu'on veuille y prêter une oreille attentive, voyez sous quelle forme se produit cet admirable discours : « Heureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient. » Qui sont les pauvres d'esprit? Les humbles, ceux dont le cœur est contrit. L'esprit désigne ici l'âme, l'intention, la volonté. Il y a des pauvres qui le sont involontairement et par nécessité ; ce n'est pas de ceux-là qu'il parle, vu qu'ils ne méritent aucun éloge : sa première béatitude est pour ceux qui s'humilient et s'abaissent de leur propre mouvement et par un libre choix. Pourquoi le Seigneur met-il la pauvreté à la place de l'humilité? C'est parce que l'une de ces vertus est renfermée dans l'autre. Il désigne par là les hommes qui craignent et respectent les préceptes du Seigneur; les mêmes que Dieu déclare par la bouche du prophète Isaïe mériter tout son amour: « Sur qui porterai-je un regard favorable, si ce n'est sur l'homme doux et paisible, qui reçoit mes paroles avec un religieux tremblement? » *Isa.*, LXVI, 2.

Différentes formes de l'humilité.

2. L'humilité se présente sous différentes formes : il y a des hommes qui sont modérément humbles, et d'autres qui le sont au suprême degré. C'est à ces derniers que s'appliquent les louanges du bienheureux prophète, et non à ceux dont l'âme est simplement humiliée, mais n'est pas entièrement contrite, quand il dit : « Un sacrifice agréable à Dieu, c'est une âme brisée; vous ne dédaignerez pas, Seigneur, un cœur contrit et humilié.» *Psalm.* L, 19. Telle est la vertu que les trois enfants offraient à Dieu comme un grand sacrifice, en priant en ces termes : « Que nous soyons reçus avec une âme contrite et un esprit humilié. » *Dan.*, III, 39. Voilà celle que le Christ proclame bienheureuse. Les plus grands maux qui ravagent le monde entier proviennent de l'orgueil, puisque le diable lui-même, qui ne méritait pas auparavant ce nom, est par là devenu diable; ce que Paul nous fait entendre en disant : « De peur qu'en s'enorgueillissant il ne subisse la condamnation du diable. » I *Tim.*, III, 6. Le premier homme également, poussé par la même ambition que le diable, tomba de sa hauteur et devint sujet à la mort : espérant devenir dieu, il fut dépouillé de sa grandeur réelle. Dieu lui reproche ce fol espoir et met à nu sa démence, quand il parle ainsi : « Voilà qu'Adam est devenu semblable à nous. » *Genes.*, III, 22. Tous ceux qui vinrent après lui tombèrent dans l'impiété pour la même raison, en prétendant à la nature divine. Puisque c'était là le centre et le foyer de tous les maux, la source et le principe de toutes les iniquités, le Christ nous donne un remède en rapport avec la maladie, lorsqu'il nous impose l'humilité comme le fondement inébranlable de toutes les vertus.

Celle-là posée, l'architecte peut en toute sécurité construire son édifice : si vous l'ôtez, au contraire, on aurait beau s'élever jusqu'au ciel par la sublimité de sa conduite, tout croule et doit avoir une malheureuse fin. Auriez-vous accumulé tous les biens possibles, le jeûne, l'oraison, l'aumône, la charité même et les autres, sans l'humilité, tous ces biens s'en iront en fumée. C'est ce qu'éprouva le Pharisien : après avoir atteint le faîte, il roula jusqu'au fond de l'abîme, ne possédant plus rien, parce que la mère des vertus n'était pas avec lui. De même donc que l'orgueil est la source de tous les vices, l'humilité est la base de toute philosophie. Vous comprenez maintenant pourquoi le Christ commence par là son œuvre : il arrache du cœur de ses auditeurs la mauvaise racine de la superbe. — Comment pouvait-il être ainsi utile à ses disciples, me direz-vous, eux qui étaient de la plus humble condition? Quelle occasion de vaine gloire pouvaient avoir de pauvres pécheurs, plongés dans les ténèbres de l'obscurité? Quand bien même cette leçon n'aurait pas regardé les disciples, elle pouvait s'appliquer à beaucoup de ceux qui étaient là présents, elle devait encore servir à quiconque la recevrait plus tard,

en les mettant à couvert du mépris. Mais elle s'adressait même aux disciples. S'ils n'en avaient pas besoin alors, ils devaient certes en avoir besoin dans la suite, quand ils opéreraient des signes et des miracles, quand ils posséderaient un tel honneur dans le monde, un tel crédit auprès de Dieu. Ni la richesse, ni la puissance, ni la royauté même ne peuvent enfler le cœur comme les priviléges accordés aux apôtres. Il est possible qu'ils fussent exposés à cette tentation avant même de faire des miracles, en voyant cette foule immense de spectateurs qui formaient à leur Maître un splendide théâtre; il est aisé de comprendre que là pouvait se glisser un sentiment humain. Il réprime donc dès l'abord toute pensée d'orgueil. Il ne prend pas le ton de l'exhortation ou du précepte; pour mieux faire accepter son discours, pour ouvrir à tous la carrière de sa doctrine, c'est une suite de béatitudes qu'il vient leur proposer. Il ne dit pas que tel ou tel autre sera heureux; mais il proclame heureux quiconque fait telle ou telle chose.

Que vous soyez esclave, mendiant, réduit à la dernière indigence, étranger, sans considération aucune, rien ne vous empêchera d'être heureux, pourvu que vous embrassiez cette vertu. Après avoir commencé par ce qui devait nécessairement passer avant tout, il pose un autre principe, qui contredit aussi toutes les idées reçues dans le monde. Tous les hommes, en effet, regardent comme heureux ceux qui sont dans la joie, et comme malheureux ceux dont la vie s'écoule dans la tristesse, la misère et le deuil; et ce sont ces derniers qu'il proclame heureux en ces termes : « Heureux ceux qui pleurent. » *Matth.*, v, 5. Mais tous les déclarent malheureux; aussi a-t-il accompli des prodiges pour accréditer de semblables lois. Il ne faut pas non plus croire ici qu'il béatifie simplement les larmes; il parle des larmes versées sur le péché; car il est un deuil défendu, celui qui porte simplement sur les choses temporelles. C'est ce que Paul nous enseigne dans ce passage : « La tristesse selon le siècle opère la mort; la tristesse selon Dieu produit la pénitence et conduit sûrement au salut. » II *Cor.*, VII, 10.

3. Le Sauveur proclame donc heureux ceux qui pleurent sous l'impression de cette dernière tristesse, mais qui pleurent abondamment, et non d'une manière quelconque. C'est pour cela qu'il emploie cette expression : « Qui pleurent, » au lieu de celle-ci : Qui sont tristes. Ce précepte enseigne éminemment toute philosophie. Ceux qui pleurent des enfants, une femme, ou quelque autre de leurs proches, sont insensibles dans un pareil moment aux attraits de la richesse ou de la beauté, à l'amour de la gloire, au sentiment même des injures, aux atteintes de l'envie, aux assauts d'une passion quelconque; ils sont tout entiers à leur deuil : à plus forte raison ceux qui pleurent leurs péchés comme les péchés doivent être pleurés, montreront-ils une philosophie supérieure. Après cela quelle sera leur récompense? « Parce qu'ils seront consolés? » ajoute le divin Maître. — Mais où seront-ils consolés, je vous le demande? — Dans cette vie et dans l'autre. Comme c'était là un précepte difficile et ardu, il a promis ce qui pouvait le mieux en adoucir les aspérités. Voulez-vous donc recevoir la consolation? pleurez. Et ne regardez pas cette parole comme une énigme. Dès que c'est Dieu qui vous consolera, seriez-vous assailli de mille peines, vous les foulerez toutes aux pieds. Les récompenses que Dieu donne l'emportent toujours sur les travaux : vous le voyez dans cette circonstance, puisqu'il béatifie les larmes non d'après le mérite de celui qui les répand, mais selon sa propre munificence; non d'après la grandeur de l'action, mais dans la mesure de son amour pour les hommes. Ceux qui pleurent, en effet, pleurent leurs péchés; et dès lors il suffit pour leur récompense qu'ils en obtiennent le pardon et l'oubli; c'est la bonté divine qui ne s'en contente pas : elle ne s'en tient donc pas à remettre le supplice, à pardonner les péchés, elle rend l'homme heureux et lui prodigue ses consolations. A bien saisir la portée du précepte, il ne suffit pas de pleurer ses propres péchés, il faut encore pleurer ceux des autres. Ainsi sont disposées les âmes des saints, d'un Moïse, d'un Paul, d'un David : que de fois ces hommes ont pleuré les péchés de leurs frères!

Le Sauveur proclame heureux ceux qui sont tristes selon Dieu.

« Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils



posséderont la terre. » Quelle terre? dites-moi. Quelques-uns disent une terre purement intellectuelle. Mais il n'en est pas ainsi; nulle part dans l'Ecriture il n'est question d'une semblable terre. Que signifie donc ce mot? Une récompense qui tombe sous les sens, comme celle dont parle l'Apôtre, lorsqu'il dit : « Honore ton père et ta mère, » et qu'il ajoute : « Ainsi tu vivras longtemps sur la terre. » *Ephes.*, VI, 2-3. Le Seigneur lui-même disait dans le même sens au larron : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » *Luc.*, XXIII, 43. Il place en perspective non-seulement les biens à venir, mais encore ceux de la vie présente, à cause de ces esprits terrestres qui cherchent ces derniers plutôt que ces biens futurs. Aussi dira-t-il dans la suite de son discours : « Sois d'accord avec ton adversaire. » Il montre immédiatement comment cette prudence sera récompensée : « De peur que ton adversaire ne te livre au juge et le juge au bourreau. » *Matth.*, V, 25. Voyez-vous quelle crainte il suscite? La crainte d'un malheur corporel, comme il n'en arrive que trop souvent. Il avait déjà dit : « Quiconque dira à son frère, Raca, sera passible du conseil. » *Ibid.*, 22. Paul de même propose fréquemment des récompenses sensibles, appuie ses exhortations sur l'espoir des biens présents, comme, par exemple, quand il parle de la virginité : il n'est pas là question des cieux, mais bien des choses présentes; écoutez plûtôt : « A cause de la nécessité qui vous presse... ; mais je veux vous ménager... ; j'exige que vous soyez sans sollicitude. » I *Cor.*, VII, 26, 28, 32.

Le Christ mêle donc les objets sensibles aux objets spirituels. L'homme doux pourrait penser qu'il s'expose à tout perdre; c'est l'opposé qu'il lui promet : l'homme sans audace et sans jactance est celui-là même qui possède le plus sûrement ce qui lui appartient; tandis que ces deux vices nous font souvent perdre les biens paternels, et de plus notre âme elle-même. Ajoutez que le prophète ayant dit dans l'Ancien Testament : « Les doux auront la terre en héritage, » *Psalm.* XXXVI, 11, le Christ s'empare d'une expression connue, afin de rendre son discours plus accessible à ses auditeurs, et de ne pas les étonner à chaque parole. Par là néanmoins il n'entend pas circonscrire la récompense dans le temps présent; il ajoute seulement le visible à l'invisible. En effet, s'il appelle notre attention sur les biens spirituels, il ne nous enlève pas pour cela les biens sensibles; et, d'un autre côté, s'il nous fait des promesses pour cette vie, son intention n'est pas de nous interdire d'autres espérances. Entendez ce qu'il dit : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données par surcroît; » *Matth.*, VI, 33; puis encore : « Quiconque aura quitté pour moi maison, frères, père, mère, femme, enfants et champs, recevra le centuple en ce monde, et possédera la vie éternelle dans l'autre. » *Matth.*, XIX, 29; *Marc.*, X, 29-30.

4. « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice. » *Matth.*, V, 6. Que faut-il entendre ici par justice? Ou bien l'essence même de la vertu prise dans son ensemble, ou bien cette vertu spéciale qui est l'opposé de l'avarice et de la rapacité. Comme le Seigneur allait donner un précepte touchant l'aumône, il nous apprend de quelle manière il faut l'exercer; et c'est ainsi qu'en béatifiant la justice il condamme la convoitise dans son but et ses moyens. Remarquez avec quelle force le Sauveur exprime sa pensée. Il ne se borne pas à dire : Heureux ceux qui pratiquent la justice, mais il dit : « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice. » C'est nous signifier qu'il faut l'embrasser avec toute l'ardeur dont une âme est capable, et non par manière d'acquit. Comme c'est là surtout le propre de l'avarice, de vouloir acquérir et posséder plus encore que nous ne désirons manger et boire, il a voulu nous inspirer ce même désir pour le désintéressement. Une récompense sensible nous est également promise ici, puisqu'il ajoute : « Car ils seront rassasiés. » On croit généralement que l'avarice enrichit; il nous affirme le contraire : c'est la justice qui produit cet effet. Lors donc que vous marchez dans les voies de la justice, ne craignez pas la pauvreté, vous n'aurez pas à souffrir la faim. C'est aux hommes rapaces à redouter d'être dépouillés de tout; les justes posséderont tout avec sécurité.

Si les hommes qui ne désirent pas le bien d'autrui ont tant de richesses en partage, à plus forte raison ceux qui distribuent leur bien.

« Heureux les miséricordieux. » Ce n'est pas seulement ceux qui font l'aumône de leur argent que cette parole désigne; à mon avis, c'est encore ceux qui la font par leurs œuvres. La miséricorde revêt diverses formes, et ce précepte s'étend bien loin. Quelle en sera la récompense? « Car eux-mêmes obtiendront miséricorde. » Dans les termes ce n'est que l'équivalent; mais en réalité, la récompense l'emporte de beaucoup sur la bonne œuvre. Eux exercent la miséricorde comme il est possible à des hommes de l'exercer, tandis qu'ils la reçoivent du Dieu de l'univers. Or, il n'existe aucune comparaison entre la divine miséricorde et la miséricorde humaine; elles diffèrent autant que la bonté diffère de la malice.

« Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » Voici maintenant une récompense spirituelle. Les hommes au cœur pur, dans la pensée du divin Maître, sont ou bien ceux qui pratiquent toutes les vertus et dont la conscience est sans reproche, ou bien ceux qui vivent dans la chasteté; car il n'est pas de vertu qui nous conduise comme celle-ci à la vision divine. Voilà pourquoi Paul disait : « Vivez en paix avec tous et dans la continence, sans laquelle nul ne verra le Seigneur. » *Hebr.*, XII, 14. Mais la vision dont il s'agit est évidemment celle dont l'homme est capable. Comme il y en a beaucoup qui font l'aumône, qui ne sont ni rapaces ni cupides, et qui néanmoins commettent la fornication, s'adonnent à l'impureté, le Christ, en parlant de la sorte, a voulu nous montrer que ces premières vertus ne suffisent pas. Paul l'atteste aussi dans l'Epître aux Corinthiens; il dit des Macédoniens qu'ils étaient riches non-seulement par l'exercice de l'aumône, mais encore par les autres vertus. Après avoir parlé de la largesse de leurs dons, il dit qu'ils se sont dévoués au Seigneur, « et à nous. » II *Cor.*, VIII, 5.

« Heureux les pacifiques. » Il ne se contente pas là de proscrire les dissensions et les inimitiés, il exige quelque chose de plus : que nous tâchions de rétablir la concorde entre les ennemis; puis il promet encore une récompense spirituelle. Quelle est cette récompense? « Car ils seront appelés les enfants de Dieu. » C'est l'œuvre par excellence du Fils unique, d'unir ce qui était disjoint, de substituer la paix à la guerre. De peur toutefois que vous ne regardiez la paix comme étant toujours un bien, il poursuit : « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice; » c'est-à-dire pour la cause de la vertu, pour la défense du prochain, pour la religion. Il appelle constamment vertu la complète philosophie de l'âme.

La vertu est la sagesse de l'âme.

« Heureux serez-vous lorsque les hommes vous outrageront, vous persécuteront, diront contre vous à cause de moi toute sorte de mauvaises paroles, pourvu qu'elles soient fausses. Réjouissez-vous et tressaillez. » C'est comme s'il disait : Quand on vous traitera de séducteurs, d'artisans de prestiges et de maléfices, ou qu'on vous donnera tout autre nom semblable, c'est alors que vous serez heureux. — Quoi de plus insolite que de pareils préceptes, qui proposent à nos désirs ce qu'on envisagea toujours avec crainte : mendier, pleurer, subir la persécution et l'insulte. Il l'a dit néanmoins, il l'a persuadé, non à deux, à dix, à vingt, à cent, à mille personnes, mais au monde entier. Et les foules restaient muettes d'étonnement en écoutant des choses si terribles, si contraires aux usages reçus; tant était grande la puissance de celui qui leur parlait.

5. Il ne faudrait pas croire que ce bonheur consiste à recevoir simplement des injures; il faut à cela deux conditions que le Christ a posées : que ces injures soient souffertes par rapport à lui et qu'elles soient mensongères. Hors de là, non-seulement on n'est pas heureux, mais encore on est à plaindre quand on les subit. Voici maintenant encore quel est ce bonheur : « Car votre récompense est grande dans les cieux. » Si vous n'entendez pas que le royaume soit promis à chaque béatitude, n'en soyez pas alarmé; bien que les récompenses portent différents noms, elles ont toutes pour effet de conduire au royaume. Lorsqu'il promet la consolation à ceux qui pleurent, la miséricorde aux

miséricordieux, la vision divine à ceux dont le cœur est pur, aux pacifiques le titre d'enfants de Dieu, il n'indique pas autre chose par là que le royaume céleste; car les premiers biens sont le gage assuré de ce dernier. Ne pensez donc pas qu'il doive seulement être le partage des pauvres en esprit, il appartient aussi à ceux qui sont affamés de justice, aux hommes doux, à tous les autres sans exception. Chacun a droit à la béatitude, vous l'avez entendu, ce qui ne saurait s'appliquer à des objets sensibles; car on n'est pas heureux par la possession de ce qui s'évanouit avec la vie présente et passe avec plus de rapidité que l'ombre. A cette promesse pour l'avenir : « Votre récompense est grande, » le Sauveur ajoute encore une précieuse consolation : « C'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes qui vécurent avant vous. » Comme le royaume ne devait leur être accordé que plus tard et n'existait pour eux qu'en espérance, il les console en leur disant que leur sort est le même que celui des justes persécutés avant eux. — N'allez pas croire, leur dit-il, que vous éprouverez ces mauvais traitements parce que vous enseignerez aux hommes une doctrine nouvelle et de nouvelles lois; qu'ils vous banniront comme leur ayant enseigné des choses iniques. Non, les embûches et les périls ne proviendront pas de la nature de vos paroles, mais bien de la perversité de vos auditeurs. Aussi les malédictions ne seront pas pour les victimes, elles seront pour les auteurs de vos maux. Contre eux s'élèveront en témoignage tous les siècles écoulés. Leurs devanciers n'accusaient pas les prophètes de transgresser la loi ou d'attaquer Dieu, lorsqu'ils lapidaient les uns, chassaient les autres, les accablaient tous de mille outrages. Que cela ne vous trouble donc pas; car leur conduite est aujourd'hui la même et s'inspire de la même pensée.

Voyez-vous comme il relève le courage de ses disciples en les plaçant à côté de Moïse et d'Elie? C'est dans le même sens que Paul écrivait aux Thessaloniciens: « Vous êtes devenus les imitateurs des Eglises de Dieu qui sont dans la Judée ; car vous avez souffert de la part de vos concitoyens les mêmes traitements que les fidèles ont soufferts de la part des Juifs, qui ont mis à mort le Seigneur Jésus et leurs propres prophètes, qui de plus nous ont persécutés, toujours en opposition avec Dieu, en lutte avec tous les hommes. » I *Thessal.*, II, 14-15. Voilà ce que fait ici le Christ. Ajoutez que dans les autres béatitudes il parle d'une manière indéterminée : « Heureux les pauvres, heureux les miséricordieux ; » tandis que dans cette dernière il parle directement à ses disciples : « Heureux serez-vous lorsque les hommes vous outrageront, vous persécuteront, diront de vous toute sorte de mauvaises paroles. » Il ne veut pas leur laisser ignorer que cela doit surtout se réaliser en eux, et regarde les docteurs beaucoup plus que les simples fidèles. De plus, il manifeste sa grandeur et son égalité avec le Père. Ce que les prophètes ont souffert pour le Père, leur dit-il, vous le souffrirez pour moi. — En disant : « Les prophètes qui vécurent avant vous, » il déclare qu'eux-mêmes ont été déjà faits prophètes. Pour leur bien faire ensuite comprendre que les persécutions seront pour eux une source de bonheur et de gloire, il ne leur dit pas : On se déchaînera contre vous par les paroles et par les actes ; mais je l'empêcherai. Non, il ne l'empêchera pas; car ce n'est pas dans l'exemption des épreuves qu'ils doivent trouver leur sécurité, c'est dans leur courage au milieu des épreuves, et dans une généreuse conduite qui soit la leçon des tyrans : ce courage l'emporte de beaucoup sur cette exemption des épreuves, tout comme recevoir des coups et n'en être pas ébranlé est une chose plus glorieuse que de n'avoir jamais reçu de coups.

En cet endroit, il dit : « Votre récompense est grande dans les cieux ; » dans saint Luc, il s'exprime avec plus de force, les consolations qu'il donne sont plus abondantes. Il ne se contente pas, en effet, de proclamer heureux ceux qui pour Dieu sont accablés d'injures ; il déclare malheureux ceux que tout le monde comble de louanges : « Malheur à vous lorsque tous les hommes vous loueront. » *Luc.*, VI, 26. Les hommes cependant louaient les apôtres ; mais tous ne les louaient pas. Aussi le Maître a-t-il dit : « Tous les hommes, » et non : Les hommes, simplement. Il n'est pas possible, en effet, que

les amis sincères de la vertu reçoivent des louanges universelles. Il dit de plus : « Quand ils rejetteront votre nom comme indigne, réjouissez-vous et tressaillez. » *Ibid.*, 22-23. La grande récompense qu'il leur a promise s'attache non-seulement aux périls, mais encore aux outrages qu'ils auront encourus. De là vient qu'au lieu de leur dire : Quand vous aurez subi l'exil de la mort, il leur dit : « Quand les hommes vous outrageront et diront de vous toute sorte de mauvaises paroles. » Les paroles outrageuses blessent plus cruellement que les actions mêmes. Dans les périls, bien des circonstances allégent notre peine : ainsi, les encouragements qu'on nous donne de tous les côtés, les applaudissements, les couronnes qu'on nous décerne. Dans les outrages, cette consolation nous est refusée ; car on ne regarde pas comme une grande vertu de les subir avec patience, bien que l'athlète y soit plus éprouvé que dans les périls. Beaucoup en sont venus à se donner la mort, ne pouvant supporter leur mauvaise réputation. Pourquoi vous étonner de tels exemples ? Voyez ce traître impudent et abominable, qui ne rougissait de rien, et qui se pendit néanmoins de honte de cela. Et Job, cette âme de diamant, ce cœur plus ferme qu'un rocher, quand il perdait toutes ses richesses et se trouvait accablé de malheurs, quand il était privé tout-à-coup de ses enfants, quand il voyait son corps fourmiller de vermine, quand sa femme elle-même aggravait le poids de ses maux, il supportait tout avec un courage admirable ; mais, lorsque ses amis vinrent lui faire des reproches, l'insulter, lui manifester leurs odieux soupçons, lui déclarer qu'il souffrait tout par suite de ses péchés, qu'il expiait ses iniquités, il tomba dans le trouble, cet homme si généreux et si grand.

6. Oubliant toutes les autres choses qu'il avait souffertes, David ne demandait à Dieu que la récompense des malédictions lancées contre lui. « Laisse-le maudire David, parce que le Seigneur le veut ainsi ; et le Seigneur verra mon humiliation, il me rendra le bien pour les malédictions que je subis en ce jour. » II *Reg.*, XVI, 11-12. Paul ne se borne pas non plus à louer ceux qui courent des dangers ou qui sont dépouillés de leur fortune, il loue ceux dont nous parlons ici. « Souvenez-vous des premiers jours, dit-il, alors que récemment illuminés, vous avez supporté de si grands combats de la part des passions : d'un côté, vous avez été donnés en spectacle par les opprobres et les tribulations ; de l'autre, vous êtes entrés en participation des épreuves de vos frères persécutés. » *Hebr.*, X, 32-33. Voilà comment s'explique la grandeur de la récompense promise par le Christ. Et, pour qu'on ne puisse pas dire : Vous n'exercez donc pas là votre vengeance, vous ne fermez pas la bouche aux calomniateurs, et vous ne faites que récompenser les victimes ; il invoque le souvenir des anciens prophètes, en montrant également que Dieu n'avait pas voulu les venger. Or, s'il les encourageait par l'espérance des rémunérations futures, dans un temps où le bien était immédiatement rémunéré, ne le peut-il pas encore mieux maintenant que cette espérance brille d'un plus vif éclat, et que règne une plus belle philosophie ? Remarquez après quels préceptes il pose une telle sanction. Ce n'est pas sans dessein et sans but ; il veut nous apprendre qu'on ne saurait aborder les combats de la vertu sans s'être disposé d'avance à toutes ces tribulations. Il y prépare notre esprit en le conduisant d'un précepte à l'autre, si bien qu'ils forment une chaîne d'or. Quand on est humble, on sait aussi pleurer ses péchés ; quand on pleure on est doux, modeste, compatissant ; quand on est miséricordieux, on est juste, contrit, pur de cœur ; et l'homme au cœur pur ne saurait manquer d'être pacifique. Enfin, toutes ces vertus acquises, on sera prêt à braver tous les dangers, on ne se laissera pas troubler par les injures, on ne reculera pas devant des maux sans nombre.

Après leur avoir adressé de semblables exhortations, il les fortifie de nouveau par ses louanges. Comme il leur imposait des préceptes ardus, sublimes, et bien supérieurs à ceux de l'ancienne loi, il prévient chez eux la surprise et le découragement ; il ne veut pas qu'ils puissent dire : Comment pourrons-nous les accomplir ? Ecoutez donc comment il leur parle : « Vous êtes le sel de la terre. » C'est leur montrer qu'il doit

nécessairement leur imposer de tels préceptes. — Ma parole vous est confiée non pour votre vie seule, mais dans l'intérêt du monde entier. Je ne vous envoie pas à deux villes, à dix ou même à vingt, votre mission n'est pas limitée comme celle des anciens prophètes ; elle embrasse la terre, la mer, tous les peuples de l'univers sans exception, en dépit de l'opposition que vous y rencontrerez. — En leur disant, en effet : « Vous êtes le sel de la terre, » il leur déclare que la nature humaine est entièrement affadie, qu'elle est corrompue par le péché. Aussi leur demande-t-il surtout les vertus que suppose la sollicitude pour le salut du prochain. Celui qui pratique la douceur, la modestie, la miséricorde et la justice, ne renferme pas en lui-même les bonnes œuvres qu'il accomplit ; il a soin que ces sources pures coulent aussi pour l'avantage et le bien des autres. Quiconque également a le cœur pur, est pacifique et souffre persécution pour la vérité, dirige sa vie d'une manière utile à tous. — Ne pensez pas, semble-t-il leur dire, que je vous appelle à des combats sans importance, que je vous charge de médiocres intérêts : « Vous êtes le sel de la terre. » Quoi donc ? rétablirent-ils les chairs gangrenées? Non certes; car le sel ne fait plus rien à ce qui déjà tombe en pourriture. Leur puissance n'allait pas jusque-là ; mais ce que le Seigneur avait renouvelé, délivré de la corruption, et puis remis à leur dévouement, ils y répandaient le sel, afin de tout conserver dans cet état de rénovation, œuvre directe de la puissance divine. Affranchir les hommes de la puanteur du péché, ce fut le prodige opéré par le Christ ; les empêcher de la contracter de nouveau, c'était le devoir que les disciples avaient à remplir par leur zèle et leurs fatigues.

Le Sauveur confie le monde entier à ses disciples.

Voyez comme il leur découvre par degrés qu'ils ont une mission supérieure à celle des prophètes. Il ne les établit pas les docteurs de la Palestine, il leur confie toutes les contrées de l'univers ; et cette doctrine, ils doivent l'enseigner en inspirant une crainte salutaire. Chose admirable, ce n'est pas en flattant, ce n'est pas en ménageant qu'ils gagnent l'affection des hommes, c'est en agissant d'une manière vive et forte comme le sel. — Ne soyez donc pas étonnés, semble-t-il dire encore, que je m'adresse à vous de préférence aux autres, lorsqu'il s'agit d'aborder de si grands dangers. Songez à combien de cités et de peuples, à quelles nations diverses je vais vous envoyer et vous préposer. Aussi ne faut-il pas que vous soyez seuls sages, je veux que vous rendiez les autres tels. Ils doivent avoir une grande prudence, ceux qui reçoivent une pareille mission, puisque le salut des autres périclite en eux, et de plus ils possèdent une vertu surabondante, qui peut déborder sur le prochain. Si vous n'étiez pas ainsi disposés, vous ne vous suffiriez pas à vous-mêmes.

7. Ne vous attristez pas comme si je vous disais des choses trop pénibles. En voici la raison : Quand les autres sont tombés dans l'affadissement, vous pouvez les relever par votre ministère ; mais vous, si la même chose vous arrive, vous exposez les autres à périr avec vous. Par conséquent, plus ont d'importance les intérêts qui vous sont confiés, plus vous devez déployer de zèle. — C'est pour cela que le Christ ajoute : « Si le sel vient à perdre sa saveur, avec quoi salera-t-on ? Il ne vaut plus rien, si ce n'est pour être jeté dehors et foulé aux pieds. » Les autres, tomberaient-ils mille fois, peuvent aisément obtenir pardon ; mais celui dont le devoir est d'enseigner n'a pas d'excuse dans ses chutes et subira le dernier châtiment. De peur qu'en entendant ces paroles : « Quand les hommes vous outrageront, vous persécuteront, diront de vous toute espèce de mal, » ils n'osent pas aborder leur ministère, le Sauveur leur dit : Si vous n'êtes pas prêts à supporter tous ces mauvais traitements, votre élection est inutile. Vous n'avez pas à craindre les malédictions, c'est l'apparence de l'hypocrisie que vous avez à craindre : car la dissimulation vous affadit et vous jette sous les pieds des hommes. Si vous persistez à remplir envers eux votre devoir dans toute sa rigueur, et s'ils vous récompensent par des injures, c'est alors que vous devez vous réjouir ; il est dans la nature du sel de stimuler la mollesse et de la mordre au cœur. Il ne faut donc pas s'étonner si vous soulevez des malédictions ; mais elles ne sauraient vous nuire,

elles attestent même votre fermeté. Si la crainte d'en être assaillis vous enlève l'énergie de votre ministère, vous tombez dans un bien plus grand mal, vous encourez le blâme et le mépris de tous les hommes. C'est ce que l'Evangile appelle être foulé aux pieds.

Il prend ensuite un terme de comparaison plus élevé : « Vous êtes la lumière du monde. » Du monde, encore ici, du monde entier, et non d'une nation seule ou de vingt cités; il s'agit d'une lumière intellectuelle, dont les rayons du soleil sont loin d'égaler la beauté, tout comme il s'agissait d'un sel spirituel. D'abord donc le sel, puis la lumière, pour que vous compreniez quel bien résulte d'une parole vive et sévère, l'utilité d'un grave enseignement. En l'entendant, les âmes se raffermissent, résistent à la tentation, et, s'acheminant vers la vertu sous la conduite d'un tel guide, contractent la force de voir. « La cité ne peut pas rester cachée quand elle est placée sur une montagne : on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau. » Il ne pouvait pas mieux les exciter à mener une conduite irréprochable, à veiller constamment sur eux, qu'en leur représentant ainsi qu'ils sont placés sous les yeux de tous les hommes, qu'ils combattent dans une lice aperçue de tout l'univers. — Ne vous bercez pas de cette idée que vous pouvez désormais vous asseoir immobiles, que vous êtes cachés dans un petit recoin du monde ; non, vous paraîtrez à tous les yeux, comme paraît une ville placée sur le sommet d'une montagne, comme brille dans la maison une lumière qu'on a mise sur le chandelier. — Où sont maintenant ceux qui ne croient pas à la puissance du Christ? Qu'ils entendent ces vérités, et, frappés à la vue de la prophétie réalisée, qu'ils se prosternent devant cette puissance. Comprenez bien la grandeur de la promesse qu'il fait à des hommes connus seulement dans leur pays : on parlera d'eux et sur terre et sur mer, leur renommée s'étendra jusque dans les contrées les plus lointaines, et non-seulement leur renommée, mais encore leur action bienfaisante ; c'est même plutôt par leurs œuvres que par le bruit dont ils étaient précédés, qu'ils ont acquis cette gloire universelle. Portés sur des ailes embrasées, ils ont parcouru le monde avec plus de rapidité que les rayons du soleil, répandant partout la lumière de la vraie religion.

Dans les paroles qui nous occupent, il me paraît surtout vouloir leur inspirer une noble confiance. En disant, en effet : « Elle ne peut pas se dérober au regard, la ville placée sur une montagne, » c'est sa puissance qu'il entend leur manifester; la prédication de sa doctrine ne pourra pas plus être tenue dans le silence que cette ville ne saurait demeurer cachée. Comme il leur avait d'abord parlé de persécutions, d'injures, de piéges et de guerres, ne voulant pas qu'ils aient la pensée que ces tribulations leur fermeront la bouche, il leur annonce, afin de relever leur courage, non-seulement que la prédication ne sera pas étouffée, mais encore qu'elle illuminera l'univers entier. Et de là viendront leur éclat et leur gloire. Il leur montre donc ainsi sa puissance; et par ce qui suit il leur fait un devoir d'agir avec confiance et fermeté : « On n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau; on la place sur un chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Que votre lumière brille ainsi devant tous les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » Pour moi, dit-il, je vous ai porté la lumière; il appartient maintenant à votre zèle de la conserver dans tout son éclat, non-seulement pour vous-mêmes, mais encore pour le bien de ceux qui l'apercevront et seront ainsi conduits à la vérité. Les injures ne porteront aucune atteinte à votre honneur, si vous exercez sur vous une infatigable vigilance, si vous vivez comme étant appelés à convertir l'univers. Que votre vie soit donc à la hauteur d'une telle grâce, afin qu'elle concoure à son action, quand cette grâce est partout annoncée. Le salut du genre humain n'est pas le seul avantage qu'il leur propose; il en est un autre bien capable de stimuler et d'enflammer leur ardeur : — En donnant à votre vie cette sage direction, non-seulement vous ramènerez au bien le monde, mais encore vous ferez que Dieu soit glorifié; par une conduite opposée,

vous perdrez les hommes et vous ferez blasphémer Dieu.

8. Et comment, m'objecterez-vous, procurerons-nous la gloire du Christ, si nous devons être injuriés par les hommes? — Tous ne vous traiteront pas ainsi, et ceux-là mêmes dont telle sera la conduite, y seront poussés par l'envie; mais ces envieux eux-mêmes seront forcés de vous estimer dans leur conscience et de vous admirer, tout comme les adulateurs des méchants les méprisent en leur âme. — Que nous ordonnez-vous donc? que nous vivions pour capter l'approbation des hommes et leurs applaudissements? — Gardez-vous bien de le croire; je ne vous le dis pas. Je ne vous ai pas tenu ce langage: Faites en sorte d'étaler vos bonnes œuvres à tous les yeux; faites-en parade. Je vous ai dit: « Que votre lumière brille; » pratiquez de grandes vertus, qu'il s'en dégage une chaleur abondante, une vive et merveilleuse clarté. Quand la vertu dépasse certaines limites, il n'est pas possible qu'elle reste cachée, celui dont elle est le partage voudrait-il la couvrir des voiles les plus épais. Menez devant eux une conduite irréprochable, ne leur laissez aucun motif sérieux de vous accuser, et les accusateurs seraient-ils sans nombre qu'ils ne réussiraient pas à vous tenir dans l'obscurité. — Ce mot de lumière est admirable ici. Rien, en effet, ne met un homme en lumière, malgré tous les efforts de son humilité, comme la splendeur de la vertu. Il brillerait moins s'il était revêtu des rayons mêmes du soleil; car ses rayons à lui ne se projettent pas seulement sur la terre, ils s'élancent par-dessus les cieux. Pouvait-il mieux les consoler? — Si les injures vous affligent, beaucoup vous admireront par amour pour Dieu. Vous aurez une double récompense, et parce que Dieu sera glorifié par rapport à vous, et parce que vous serez outragés par rapport à Dieu.

Une grande vertu ne peut rester cachée

De peur néanmoins qu'on ne recherchât les injures, en voyant qu'elles peuvent être l'occasion d'une récompense, le Christ ne le dit pas d'une manière absolue, il y met deux conditions: que les mauvais discours dirigés contre nous soient sans fondement, et que nous les souffrions pour la gloire de Dieu. Il ne s'en tient pas là; mais il déclare que les louanges aussi nous méritent une grande rémunération, pourvu que la gloire en revienne à Dieu. Il les soutient donc par les meilleures espérances. — Non, les invectives des méchants n'auront jamais la force d'aveugler les autres au point qu'ils ne voient plus votre lumière. Affadis, c'est alors seulement que vous serez foulés aux pieds, et non quand on vous accusera tandis que vous ferez le bien. Au contraire, vous serez dans ce cas un objet d'admiration pour beaucoup, et non-seulement vous-mêmes, mais encore votre Père à cause de vous. — Remarquez ce nom de père, mis à la place de celui de Dieu: c'est le premier germe de cette noblesse qu'il doit leur communiquer. Voyez encore l'égalité qu'il établit entre le Père et lui. Il avait dit plus haut: Ne vous attristez pas lorsque vous recevrez des injures; il suffit que vous les receviez à cause de moi. — C'est à cause du Père maintenant. Partout donc l'égalité se montre. Sachant désormais quel bien résulte de notre zèle, et quels dangers entraîne l'apathie, celui de notre perte d'abord, puis celui tout autrement grave de l'offense de Dieu, évitons de donner le scandale aux Juifs, aux Gentils, à l'Eglise elle-même, menons une vie plus pure et plus éclatante que la lumière du jour, et ne nous affligeons pas du mal qu'on pourra dire de nous, si ce n'est que nous l'ayons mérité.

Vivons-nous dans la corruption, nous sommes les plus misérables des hommes, alors même que personne ne dirait de nous aucun mal: marchons-nous dans les voies de la vertu, notre sort est le plus digne d'envie, quand même l'univers conspirerait à nous maudire, et nous attirons à nous quiconque a le désir de se sauver; car celui-là ne s'arrêtera pas aux accusations des méchants et ne considérera que les vertus dont nous donnons l'exemple. Les bonnes œuvres retentissent plus haut que la voix de la tempête; une vie pure, je l'ai dit, a plus d'éclat que la lumière même du jour, quelque nombreux que puissent être ceux qui s'efforcent de la ternir. Si nous possédons les vertus énumérées tout à l'heure, si nous sommes doux, humbles, miséricordieux, purs et pacifiques; si de plus,

bien loin de repousser l'injure par l'injure, nous nous en réjouissons, nous exercerons sur ceux qui nous regardent un attrait aussi puissant que nous l'exercerions par les miracles : tous viendront à nous avec bonheur, celui-là même qui serait une bête féroce, un démon, tout ce qu'il nous plaira d'imaginer. Qu'on vous calomnie, ne vous en inquiétez pas, seriez-vous même insulté publiquement en face, fouillez dans la conscience des insulteurs, et vous les verrez vous applaudir en secret, vous admirer, vous combler de louanges. Souvenez-vous de celles que Nabuchodonosor décernait aux enfants dans la fournaise, bien qu'il se fût déclaré leur adversaire et leur ennemi ; il vit leur courage inébranlable, et dès lors il les loua, il les couronna, pour cette raison seule qu'ils avaient méconnu sa volonté pour obéir à la loi de Dieu. Le diable, voyant qu'il ne gagne rien, finit par s'éloigner, dans la crainte de nous fournir l'occasion de mériter un plus grand nombre de couronnes. Or, quand il s'est retiré, le nuage se dissipe, et l'homme le plus vil et le plus dégradé reconnaît la vertu. Et, lors même que tous les hommes tomberaient dans l'injustice et la déraison, vous n'en obtiendriez que mieux l'approbation et la louange divine.

8. Pas de tristesse donc, pas d'abattement: les apôtres eux-mêmes, s'ils étaient une odeur de vie pour les uns, étaient une odeur de mort pour les autres. Pourvu que vous ne donniez aucune prise à la calomnie, vous êtes à l'abri de tout reproche; bien plus, la calomnie concourt à votre bonheur. Veillez à la pureté de votre vie, et ne songez même pas aux paroles injurieuses. Il ne se peut pas, il est absolument impossible que le fervent ami de la vertu n'ait pas beaucoup d'ennemis. Mais toutes ces hostilités, je le répète, bien loin de l'amoindrir, rendent sa gloire plus éclatante. Avec de telles pensées dans l'esprit, ne nous proposons qu'une chose, de veiller avec soin à la bonne direction de notre vie; car de la sorte nous conduirons à la vie céleste ceux qui sont assis dans les ténèbres de la mort. La force de cette lumière est si grande qu'elle ne brille pas seulement sur un point, et qu'elle entraîne à sa suite ceux qui ne l'aperçoivent que de loin. Quand on vous verra mépriser les choses présentes et rechercher uniquement les biens à venir, on se laissera persuader par les actes beaucoup plus que par toutes les paroles. Quel est l'homme assez dénué de sens pour voir quelqu'un qui hier encore était plongé dans l'opulence et les délices, puis tout-à-coup se dépouille de tout, prend des ailes pour voler à la faim, à la pauvreté, aux mortifications de tout genre, aux périls, aux occasions de donner son sang, à la mort, à tout ce qu'il y a de plus repoussant et de plus terrible; et ne verrait pas en cela un argument frappant de la future béatitude? Si l'on nous voit, au contraire, embarrassés et comme enveloppés dans les objets de la vie présente, comment pourra-t-on penser que nous marchons vers une autre patrie?

Quelques philosophes ont méprisé la mort et les richesses.

Et quelle sera notre excuse, si la crainte de Dieu n'a pas sur nous le pouvoir que la gloire humaine avait sur les philosophes de la Grèce? Quelques-uns d'entre eux se dépouillèrent de leurs possessions et bravèrent la mort, pour paraître grands aux yeux des hommes. Vaine espérance que celle-là. Nous restera-t-il donc une parole à dire, alors que nous n'avons pas su même les imiter, nous à qui sont réservées de si belles récompenses, à qui la sagesse a prodigué ses plus hautes leçons? Loin de marcher sur leurs traces, nous nous perdons en perdant les autres. Le Gentil qui fait le mal ne donne pas un aussi funeste exemple que le chrétien perverti. On le comprend sans peine: leurs opinions sont corrompues, tandis que notre foi, grâce à la bonté divine, obtient le respect et l'admiration des impies eux-mêmes. Aussi, quand ils veulent achever de nous flétrir, mettre le comble à leurs accusations, ils ajoutent ce mot : Chrétien ! Ce qu'ils ne diraient pas certes, s'ils n'avaient de nos enseignements une grande pensée. N'avez-vous pas entendu quels sublimes préceptes le Christ nous a donnés? Comment pouvez-vous en accomplir un seul, lorsque vous laissez de côté toute sa doctrine pour vous en aller spolier le prochain, exercer l'usure, manipuler l'argent, acheter des troupeaux d'esclaves, des vases précieux, des champs et des maisons, mille objets aussi dispendieux qu'i-

Quand les païens veulent nous flétrir ils nous donnent le nom de chrétiens.



nutiles. Et plût à Dieu que ce fût là tout! Mais, lorsque vous ajoutez l'injustice à ces occupations absorbantes, étendant vos terres au détriment des voisins, ruinant les familles, écrasant les malheureux, vous faisant le complice de la famine, comment osez-vous franchir ce seuil sacré? Parfois cependant vous avez pitié des pauvres. — Je ne l'ignore pas; mais c'est une nouvelle plaie qui vient aggraver les autres: ou bien vous agissez avec un superbe dédain, ou bien vous cherchez la vaine gloire, et dès lors vos bonnes œuvres elles-mêmes sont frappées de stérilité. Que peut-on concevoir de plus déplorable? N'est-ce pas faire naufrage en arrivant au port?

Voulez-vous qu'il n'en soit pas ainsi, ne mendiez pas mon approbation, lorsqu'il vous arrive de faire un bien, et vous aurez Dieu pour débiteur, puisqu'il a dit: « Prêtez à ceux de qui vous n'espérez rien recevoir. » *Luc.*, VI, 35. Ayant un tel garant, vous l'abandonneriez pour venir réclamer la garantie d'un homme indigent et misérable! Est-ce qu'il s'irrite, lui, quand on va lui réclamer une dette? Ne peut-il pas ou ne veut-il pas payer? Ne savez-vous pas qu'il a des trésors inépuisables et que sa générosité ne l'est pas moins? Allez à lui, demandez, exigez. De telles prières lui sont agréables. S'il voit qu'on réclame auprès d'un autre ce que lui-même doit, il le prend pour un outrage, et loin de vous rien donner, il vous traduit devant sa justice. — M'as-tu donc surpris, vous dira-t-il, manquant de reconnaissance? M'as-tu jugé tellement pauvre qu'il te fallût recourir à d'autres qu'à moi? C'est à celui-ci que tu prêtes, et tu demandes le paiement à celui-là? — Vous avez donné sans doute à l'homme, mais c'est sur l'ordre de Dieu; le Seigneur est donc votre premier débiteur et votre caution, il vous fournit mille occasions de réclamer ce qui vous est dû. Ne laissez donc pas de côté cette richesse et cette munificence pour vous adresser à moi qui n'ai rien. Pourquoi voulez-vous attirer mes regards quand vous donnez au pauvre? Est-ce moi qui vous ai dit: Donne? M'avez-vous entendu dire cette parole pour que vous puissiez y fonder un droit? C'est lui qui a dit: « Quand on a pitié du pauvre, on prête avec usure à Dieu. » *Prov.*, XIX, 17. C'est à Dieu que vous avez prêté, demandez à Dieu. — Mais il ne rend pas tout en ce monde? — Sans doute, et c'est pour votre bien. Il n'est pas comme ces créanciers qui se hâtent de rendre; il veut mettre en sûreté ce que vous avez remis en ses mains. Il vous rend donc actuellement ce qui vous est dû sur la terre; mais il réserve ce qui ne vous sera payé qu'au ciel.

9. Formés par de telles leçons, exerçons largement la miséricorde, montrons sans relâche notre amour pour le prochain, et par nos largesses et par nos œuvres. Voyons-nous quelqu'un injustement rançonné et maltraité sur la place publique, si nous pouvons donner l'argent, donnons-le; et, si nous pouvons arrêter l'affaire par nos raisonnements, n'hésitons pas à prendre cette peine. La parole sera récompensée; bien plus, les gémissements eux-mêmes, comme le disait le bienheureux Job: « Je gémissais sur tout homme faible, et quiconque était dans la nécessité m'arrachait des soupirs. » *Job.*, XXX, 25. Si les larmes et la compassion ne demeurent pas sans récompense, pensez comment seront rémunérées la sollicitude et les paroles, toutes les autres marques de charité qu'on peut donner. Nous étions nous aussi les ennemis de Dieu; et son Fils unique est intervenu pour amener la réconciliation, en recevant les coups, en souffrant même la mort à notre place. Efforçons-nous, à son exemple, de délivrer de leurs maux ceux qui s'en trouvent accablés, au lieu de les y plonger davantage comme nous le faisons maintenant: quand nous voyons deux hommes se précipiter l'un sur l'autre avec fureur, nous restons immobiles, nous réjouissant de leur déshonneur, repaissant nos yeux de ce spectacle diabolique. Que peut-on concevoir de plus inhumain? vous les voyez se couvrir d'injures, se déchirer mutuellement, mettre leurs habits en pièces, s'ensanglanter le visage; et vous restez-là les bras croisés? Ceux qui combattent sont-ils donc des ours, des bêtes féroces, des serpents? Ce sont des hommes, ayant la même nature que vous, vos frères, les membres d'un même corps. Ne regardez pas, arrêtez la lutte, ramenez-les au devoir, bien loin d'en faire votre

jouet; ne les poussez pas à se déshonorer de la sorte, séparez-les plutôt et faites-les rougir de leur conduite.

Trouver sa joie dans de telles ignominies, ce n'est pas seulement de l'impudence, c'est de la déraison : ce n'est pas le fait d'un oisif, c'est un crime. Quoi ! vous voyez un homme se déshonorer, et vous ne sentez pas que vous êtes déshonoré vous-même? Vous ne vous jetez pas au milieu pour mettre un terme à ce combat excité par le démon, pour protéger la nature humaine? — Vous voulez donc, me direz-vous peut-être, que je m'expose à recevoir moi-même des blessures? Non; vous n'en recevrez pas; et, si vous êtes frappé, cela vous tiendra lieu de martyre, puisque vous aurez souffert pour Dieu. Hésitez-vous à braver ce danger? songez que pour vous le Seigneur a supporté le supplice de la croix. Ces hommes-là sont dans l'ivresse de la rage et comme frappés d'aveuglement, ils n'obéissent plus qu'aux transports de leur passion; ils ont besoin qu'un homme dont la tête est saine vienne à leur secours, autant le vainqueur que la victime : celui-là, pour qu'il n'ajoute pas au mal dont il est déjà coupable; celle-ci, pour être délivrée de ses coups. Approchez donc, et vous qui n'êtes pas ivre, tendez la main à celui qui l'est. Il y a une ivresse de colère comme il y a une ivresse de vin, et celle-là est plus terrible encore. Voyez les hommes de mer : quand ils sont témoins d'un naufrage, ils déploient aussitôt la voile et se portent avec ardeur au secours de leurs compagnons pour les arracher à la fureur des flots. Or, si les hommes se prêtent une telle assistance par cela seul qu'ils exercent le même état, que ne doivent pas faire pour s'entr'aider ceux qui participent à la même nature? Le naufrage est ici plus désastreux que sur la mer. Ou bien l'opprimé s'est emporté jusqu'au blasphème, et dès lors il a tout perdu; ou bien il a prononcé des malédictions dans son aveugle emportement, et par là-même encore il a mérité la géhenne; ou bien il fait des blessures et donne la mort, ce qui revient toujours à subir le naufrage.

Allez, je vous en conjure de nouveau, porter remède au mal, secours aux naufragés, affronter les horreurs de cette tempête; dissipez ce théâtre de Satan, prenez à part chacun des adversaires, éteignez la flamme, calmez les flots. Si l'incendie est trop fort et la fournaise trop ardente, ne vous déconcertez pas pour cela : beaucoup vous viendront en aide, vous prêteront la main, pourvu seulement que vous commenciez, mais avant tous les autres le Dieu de la paix. Oui, si vous êtes le premier à éteindre le feu, beaucoup vous suivront, et vous aurez une part à la récompense qu'ils auront méritée. Ecoutez l'exhortation que le Christ adressait aux Juifs, à ces hommes qui rampaient sur la terre : « Si vous voyez la bête de somme de votre ennemi gisant sur le sol, ne passez pas outre, mais relevez-la. » *Exod.*, XXIII, 5. Or, il est bien plus facile de séparer deux hommes qui se frappent que de relever une bête de somme; et, si c'est un devoir de relever l'âne d'un ennemi, à plus forte raison c'en est un de redresser l'âme d'un ami. Les deux malheurs ne sauraient être comparés : ce n'est pas dans la boue, c'est dans les feux de la géhenne que ces hommes sont entraînés par le poids de leur propre colère. Et vous, voyant votre frère étendu sous ce fardeau, tandis que le diable excite la flamme avec un fatal empressement, vous êtes assez barbare, assez inhumain pour le laisser là ! conduite qui ne serait pas impunie à l'égard même des animaux privés de raison.

10. Le Samaritain apercevant sur sa route un homme blessé, qu'il ne connaissait pas, qui ne le touchait en rien, s'arrêta néanmoins, le plaça sur sa monture, le porta à l'hôtellerie, appela un médecin dont il paya les soins, déposa de l'argent, et promit d'en verser encore s'il le fallait. Vous apercevez, vous, un homme tombé, non dans les mains des voleurs, mais dans celles des démons, subjugué par sa propre rage; et cela, au milieu de l'agora, loin de le rencontrer dans un lieu solitaire; vous n'avez rien à dépenser, aucun chemin à parcourir, aucune bête de somme à louer; vous n'avez qu'à prononcer quelques paroles, et vous hésitez, et vous vous retirez en arrière, vous passez sans pitié ! Comment pouvez-vous espérer que Dieu jamais ait pitié de vous?

Charité du Samaritain.

Maintenant je m'adresse à vous-même qui

vous déshonorez sur la place publique, à vous qui frappez avec tant de violence et d'injustice. Vous usez donc de vos mains, de vos pieds, de vos dents, pour meurtrir et déchirer un homme? Etes-vous un sanglier ou bien un onagre? Et vous ne rougissez pas, et vous n'êtes pas confus de vous mettre ainsi hors de vous-même, d'abdiquer votre dignité? Si vous êtes pauvre, vous avez du moins la liberté; vous exercez un travail manuel peut-être, mais vous êtes chrétien. C'est précisément parce que vous êtes pauvre que vous devez vous modérer. Il n'appartient qu'aux riches de se disputer; ils ont tant de sujets de querelles que les pauvres n'ont pas. Vous n'avez pas le plaisir des richesses, et vous en cherchez les soucis, en vous attirant les inimitiés, les contentions et les luttes; vous tâchez d'étouffer votre frère, vous le terrassez en public et sous les yeux de tout le monde; vous ne songez donc pas au déshonneur dont vous vous couvrez en imitant la férocité des bêtes, en devenant même pire qu'elles. Elles ont tout en commun, elles ont le même séjour, elles vont ensemble : entre nous rien n'est commun, et nous vivons dans un complet désordre, dans les rixes et les combats, dans les haines et les outrages. Nous ne respectons pas le ciel, auquel nous sommes tous appelés sans distinction, ni la terre, notre commune patrie, ni la nature elle-même; les emportements de la colère et l'amour de l'argent ont tout bouleversé.

Parabole du serviteur aux dix mille talents.

Souvenez-vous de ce serviteur qui devait dix mille talents, et qui, après que sa dette lui fut remise, suffoquait un autre serviteur du même maître, parce qu'il ne pouvait pas en obtenir cent deniers : ne savez-vous pas quel fut son malheureux sort et comment il fut livré à d'éternels supplices? Cet exemple ne vous effraie pas? vous ne craignez pas de subir la même peine? Et nous aussi, nous avons envers le Seigneur de grandes et nombreuses dettes; il nous attend cependant, il ne nous presse pas comme nous pressons nos frères, il n'appesantit pas sa main sur nous; et certes, s'il avait voulu réclamer la plus légère partie de ce que nous lui devons, il y a longtemps que nous aurions péri. Devant de telles réflexions, mes bien-aimés, humilions-nous, traitons nos débiteurs avec patience, ayons même de la reconnaissance pour eux; car, si nous raisonnons bien, ils sont pour nous l'occasion d'une grande indulgence, nous recevons beaucoup après avoir peu donné. Pourquoi donc réclamez-vous si violemment ce dont votre frère vous est redevable, quand vous devriez plutôt le lui abandonner, s'il voulait vous satisfaire, pour que Dieu vous abandonnât tout à son tour? Au lieu de tenir cette conduite, vous avez recours à tous les moyens, sans en excepter la contrainte et les voies de fait, afin de ne rien perdre de ce qui vous appartient. Vous croyez agir contre votre prochain; c'est contre vous-même que vous tournez le glaive, et vous aggravez le supplice qui vous attend dans l'enfer. Avec un peu de sagesse et de réflexion, vous allégeriez au contraire le compte que vous aurez à rendre un jour. Dieu veut que nous prenions l'initiative d'une semblable générosité, pour avoir un motif de nous accorder une plus grande récompense. Quiconque donc s'est constitué votre débiteur, soit par ses emprunts, soit par ses offenses, déliez-le de son obligation, renvoyez-le libre, et puis allez sans crainte recevoir de Dieu le prix de cette magnanimité.

Tant que vous tiendrez les hommes pour débiteurs, vous n'aurez pas Dieu pour caution; il le devient, et vous pourrez lui réclamer votre dette entière, si vous la remettez aux premiers. Un homme en passant vous voit retenir un débiteur, il vous prie de le laisser aller en vous déclarant qu'il prend sur lui la dette; pourrait-il ensuite ne pas vous en savoir gré, par la raison qu'il a tout pris à sa charge? Comment Dieu ne nous récompenserait-il pas de la manière la plus généreuse, lorsque nous avons, sur son ordre, renvoyé libres nos débiteurs, ne leur réclamant pas même la plus légère partie de leur dette? Ne faisons pas attention à ce plaisir passager que nous éprouvons en reprenant notre bien; songeons à cette ruine irréparable qui nous attend dans l'avenir, quand nous portons atteinte à nos intérêts éternels. Nous mettant donc au-dessus de tout, remettons les dettes et

pardonnons les offenses, afin d'alléger d'autant le compte que nous aurons à rendre. Gagnant ainsi par l'oubli des injures ce que nous n'avons pas mérité par les autres vertus, puissions-nous acquérir les biens de l'éternité par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVI.

« Ne pensez pas que je sois venu détruire la loi, ou les prophètes. »

1. Qui donc l'en avait soupçonné? qui l'en avait accusé, pour qu'il crût devoir répondre à cette objection ? Un tel soupçon ne pouvait certes pas trouver un fondement dans ses paroles; car, en leur recommandant la douceur, la modestie, la miséricorde, la pureté du cœur, un invincible amour pour la justice, il n'agissait nullement dans ce sens ; c'était bien tout le contraire. Pourquoi dès lors parle-t-il ainsi? Ce n'est pas sans intention et sans but, c'est parce qu'il allait donner des préceptes supérieurs à ceux de l'ancienne loi, en tenant ce langage : « Vous avez ouï qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez pas : et moi je vous dis : Ne vous mettez pas en colère. » *Matth.*, v, 21-22. Au moment de leur ouvrir une voie céleste et divine, il a recours à cette précaution, pour que la nouveauté de sa doctrine ne jetât pas la perturbation et le doute dans l'âme de ses auditeurs. Bien qu'ils n'accomplissent pas la loi, ils l'aimaient d'un amour sincère ; ils avaient beau la violer chaque jour, ils voulaient du moins que la lettre en demeurât inaltérable et que rien n'y fût ajouté. Ils restaient mêmes attachés aux additions faites par leurs chefs, et qui la corrompaient cependant, au lieu de la perfectionner. Le respect pour les parents, par exemple, avait singulièrement souffert de ces nouveaux préceptes, ainsi que beaucoup d'autres devoirs consacrés dans la législation primitive. Ainsi donc, comme le Christ n'appartenait pas à la tribu sacerdotale, et comme les préceptes qu'il allait ajouter auraient pour conséquence, non d'amoindrir la vertu, mais d'en agrandir le domaine, il prévenait les difficultés qui pouvaient s'élever dans les esprits et les troubler, avant que ses admirables lois fussent écrites. Or, quelles étaient ces difficultés? En écoutant sa doctrine, les Juifs pensaient qu'il se proposait d'abroger les vieilles prescriptions légales. Il dissipe donc cette erreur.

Le Christ n'est point venu détruire la loi.

Et ce n'est pas ici seulement qu'il l'attaque, il y revient en d'autres circonstances. On l'accusait d'être l'ennemi de Dieu, sous prétexte qu'il n'observait pas le sabbat ; pour les guérir d'un tel soupçon, il consent à présenter sa défense, mais une défense digne de lui, quand il parle de la sorte : « Mon Père fait son œuvre, et je la fais aussi. » *Joan.*, v, 17. Il se défend encore, mais avec plus de condescendance, lorsqu'il cite l'exemple d'une brebis perdue le jour du sabbat, en leur montrant que la loi du repos est suspendue pour que la brebis soit retrouvée ; il leur cite de plus la circoncision comme pouvant suspendre cette même loi. Il consent à leur adresser un langage aussi modeste, il y revient souvent, pour chasser de leur esprit la pensée qu'il était l'ennemi de Dieu. C'est pour cela que lui qui ressuscitait tant de morts avec une seule parole, faisait une prière en rappelant Lazare du tombeau. De peur cependant qu'il ne se montrât de la sorte inférieur à son Père, et pour aller au-devant de cet autre soupçon, il ajoutait : « J'ai dit cela à cause de la foule qui m'entoure, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé. » *Joan.*, xi, 42. Il n'agit pas en tout comme de son autorité propre, voulant ainsi condescendre à leur faiblesse ; il n'agit pas toujours non plus après avoir prié, de peur que dans la suite ce ne fût là le prétexte d'une funeste opinion, celle de son impuissance et de son infériorité : il agit tantôt d'une façon et tantôt d'une autre, pour répondre d'avance à ces tendances opposées. Il fait même briller en cela une prudence qui le manifeste ; car il accomplit les grandes choses comme en ayant le pouvoir, et pour celles qui sont bien moindres il lève les yeux au ciel. En effet, lorsqu'il remet les péchés, dévoile les pensées secrètes, ouvre le paradis, chasse les démons, purifie les lépreux, met un frein à la

Pourquoi le Christ n'agit-il point toujours au nom de sa propre autorité.



mort, lui arrache ses victimes, il commande en souverain : est-il question d'une chose bien moins grande, de multiplier les pains, il fait une prière, il lève les yeux au ciel, nous montrant ainsi que rien dans ses actes n'accuse un défaut de pouvoir. Comment? il était assez puissant pour les grandes choses, et pour les petites il aurait eu besoin de prier? S'il agit de la sorte, nous l'avons dit, c'est pour réprimer l'impudence de ces hommes. Appliquez cette même observation aux paroles dans lesquelles il s'humilie. De telles paroles et de tels actes sont motivés par plusieurs raisons : il veut qu'on ne puisse pas le regarder comme un ennemi de Dieu, il se propose encore de les instruire et de les guérir, il leur enseigne ainsi l'humilité, il leur montre qu'il s'est revêtu d'une chair véritable ; de plus, les Juifs ne sont pas capables de tout apprendre à la fois ; enfin, le divin Maître nous éloigne par là de toute pensée superbe. Laissant donc aux autres le soin de dire ce qu'il y a de grand, il ne parle souvent de lui-même que pour se rabaisser.

2. En s'adressant aux Juifs, il avait dit cette simple parole : « Avant qu'Abraham fût, je suis ; » *Joan.*, VIII, 58. Mais le disciple va plus loin et parle d'une manière plus explicite : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu. » *Joan.*, I, 1. Qu'il ait en outre créé le ciel, la terre, la mer, toutes les choses invisibles aussi bien que les choses visibles, lui ne l'a pas formellement dit; tandis que le disciple, parlant avec une entière liberté et ne supprimant rien, l'affirme à plusieurs reprises : « Tout a été fait par lui, et sans lui rien n'a été fait... Il était dans le monde, et c'est par lui que le monde à été créé. » *Ibid.*, 3-10. Et ne soyez pas étonnés que les autres disent de lui des choses plus grandes qu'il n'en a dit lui-même; car ses œuvres parlaient souvent plus haut que ses paroles. Il a clairement montré par la manière dont il guérit l'aveugle qu'il a façonné le corps de l'homme; et puis, lorsqu'il rappelle cette formation, il ne dira pas : C'est moi qui ai fait l'homme; mais il dit : « Celui qui l'a fait, les créa des deux sexes. » *Matth.*, XIX, 4; *Genes.*, I, 27. Qu'il soit le Créateur du monde et de tout ce que le monde renferme, il l'a certainement prouvé par la pêche miraculeuse, le changement de l'eau en vin, la multiplication des pains, le calme subit rendu à la mer, la lumière dont il rayonna lui-même sur le Thabor, et tant d'autres merveilles; mais il ne l'a jamais formellement dit. Ce sont ses disciples, Jean, Paul, Pierre, qui le proclament fréquemment. Si des hommes qui l'entendaient la nuit et le jour, qui le voyaient opérer ses miracles, auxquels il révélait à part ses mystères et avait donné de si grands pouvoirs, sans en excepter celui de ressusciter les morts; si ces hommes, dis-je, qu'il avait conduits à un tel degré de perfection qu'ils étaient prêts à tout quitter pour lui, ne furent pas cependant jugés capables, malgré cette instruction et cette vertu, de tout porter avant d'avoir reçu l'Esprit saint; comment le peuple juif, si dépourvu d'intelligence, tellement éloigné d'une semblable vertu, et qui du reste n'entendait ses paroles et ne voyait ses actes que de temps en temps et comme par hasard, ne l'aurait-il pas regardé comme l'ennemi du Dieu de tous les êtres, en supposant qu'il n'eût pas montré constamment une pareille modestie?

Aussi, lorsqu'il touchait à la loi du sabbat, il n'avait pas encore introduit en son nom une loi de même nature; mais il s'était préparé des moyens multiples et divers de défense. Or, s'il use de telles précautions sur le point de rompre un seul précepte, pour ne pas trop ébranler ses auditeurs; à bien plus forte raison, quand il dut remplacer l'ancienne loi tout entière par une nouvelle loi, eut-il besoin de ménagements et d'attentions, pour éviter de tout bouleverser. C'est pour cela qu'il reste parfois un voile sur sa parole quand il est question de sa divinité. Ici donc, au moment de reculer les bornes de la loi, il prend les plus sages précautions. Il ne se contente pas d'affirmer une fois qu'il n'est pas venu la détruire, il renouvelle cette affirmation, et d'une manière plus forte et plus explicite. Après avoir dit : « Ne pensez pas que je sois venu détruire la loi, » il ajoute : « Je suis venu non la détruire, mais l'accomplir. » Or cette parole ne réprime pas seulement l'impudence des Juifs, elle confond encore les hérétiques, dont

l'opinion est que l'ancienne loi avait le diable pour auteur. Car enfin, le Christ étant venu renverser la tyrannie du diable, comment se ferait-il qu'il n'eût pas détruit la loi, et que même il l'eût accomplie? Il ne s'est pas contenté de dire, vous l'avez entendu : Je ne la détruis pas; — ce qui certes aurait suffi; — mais il a dit : Je l'accomplis. Il se pose donc en défenseur de la loi, au lieu de s'en déclarer l'adversaire.

Et de quelle manière, me demanderez-vous, a-t-il accompli, bien loin de les détruire, soit la loi, soit les prophètes? Quant aux prophètes, d'abord, c'est en confirmant par ses œuvres tous les oracles qu'ils avaient prononcés. De là cette expression qui revient à chaque pas sous la plume de l'Evangéliste : « Afin que la parole du prophète fût accomplie; » ce que nous voyons après la naissance du Sauveur, puis quand les enfants eurent si merveilleusement publié sa gloire, puis encore lorsqu'il monta sur une ânesse, et dans plusieurs autres occasions : toutes choses qui n'auraient pas été réalisées sans son avénement. Pour la loi, ce n'est pas d'une seule manière, c'est de deux et même de trois manières qu'il l'accomplit. Premièrement, en n'omettant aucune des prescriptions légales; écoutez en quels termes il déclare à Jean qu'il a observé toute la loi : « C'est ainsi qu'il convient que nous remplissions toute justice. » *Matth.*, III, 15. Aux Juifs il disait : « Quel est celui d'entre vous qui m'accusera de péché? » *Joan.*, VIII, 46. Aux disciples, enfin : « Le prince de ce monde est venu, et il n'a rien trouvé en moi. » *Joan.*, XIV, 30. Le prophète avait déjà dit qu'il n'y aurait pas en lui de péché. Voilà donc une première manière dont il accomplit la loi. Il l'accomplit, en second lieu, parce qu'il a voulu s'y soumettre pour nous. En s'y soumettant lui-même, chose digne d'admiration, il nous a communiqué la grâce de l'accomplir à notre tour. Paul nous l'enseigne en ces termes : « La fin de la loi, c'est le Christ, pour la justice de quiconque croit. » *Rom.*, X, 4. Il dit aussi que le Sauveur a condamné le péché dans la chair : « Pour que la justification de la loi se réalisât en nous, qui ne marchons pas selon la chair. » *Ibid.*, VIII, 4. Il avait dit plus haut : « Est-ce donc que nous détruisons la loi par la foi? A Dieu ne plaise! Nous confirmons plutôt la loi. » *Ibid.*, III, 31. En effet, la loi tendait à rendre l'homme juste; mais elle renfermait encore de faibles éléments; le Christ vient alors, et, nous donnant par la foi la véritable forme de la justice, il remplit les intentions de la loi; ce qu'elle ne pouvait réaliser par la lettre, il le réalise par l'esprit. Il avait donc le droit de tenir ce langage : « Je ne suis pas venu détruire la loi. »

Les préceptes du Christ sont le complément de l'ancienne loi.

3. En y regardant de plus près, on aperçoit un troisième mode d'accomplissement. Quel est ce mode? Il consiste dans les préceptes que le Christ devait donner; car ils ne sont pas l'abrogation des anciens préceptes, ils en sont l'extension et le complément. L'ordre de ne pas tuer n'est certes pas abrogé par celui de ne pas se mettre en colère; c'en est ici la confirmation et la garantie. On peut le dire également de tous les autres. Après avoir donc établi les principes de sa défense sans éveiller les soupçons, il put repousser les accusations dont il fut ensuite l'objet, comme étant l'ennemi de la loi, vu la différence entre les anciens et les nouveaux préceptes. Déjà ces principes étaient enveloppés dans les paroles précédentes. Dire, en effet : « Heureux les pauvres en esprit, » c'est dire au fond : Ne vous mettez pas en colère; et ceci : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, » implique la défense de regarder une femme avec un mauvais désir; proclamer heureux les miséricordieux, c'est bien nous recommander de ne pas thésauriser sur la terre; pleurer, souffrir les persécutions et les opprobres, c'est encore s'efforcer d'entrer par la porte étroite; avoir faim et soif de la justice, revient parfaitement à ce que le Christ dit ensuite : « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux. » *Matth.*, VII, 12. En proclamant heureux, enfin, l'homme pacifique, il exprime à peu près la même pensée qu'en nous ordonnant de laisser le don au pied de l'autel, pour aller nous réconcilier avec notre frère, et d'être bienveillants envers nos contradicteurs.

Dans un endroit, il établit la récompense promise à la vertu; et, dans l'autre, les supplices réservés à l'iniquité; là il affirme que les

hommes doux posséderont la terre; ici, qu'une insulte faite au prochain méritera les feux de la géhenne; là, que les hommes au cœur pur verront Dieu; ici, qu'un regard impudique constituera l'adultère; là, que les pacifiques seront appelés fils de Dieu; ici, c'est la frayeur qu'il inspire : « De peur que votre ennemi ne vous livre au juge. » Après avoir de même déclaré plus haut qu'on est heureux dans les larmes et la persécution, revenant ensuite sur la même pensée, il menace de leur perte ceux qui marchent par un autre chemin; car ceux qui suivent la voie large y périront. A mon avis, cette sentence : « Vous ne pouvez pas servir Dieu et l'argent, » *Matth.*, VI, 24, ressemble beaucoup à celles-ci : « Heureux les miséricordieux, heureux ceux qui ont faim et soif de la justice. » Mais, comme il devait le dire d'une manière plus claire, ainsi que je l'ai déjà remarqué, et non-seulement d'une manière plus claire, mais encore avec plus de force et d'étendue, puisqu'il vous demandera de vous dépouiller de votre tunique, non content que vous soyez miséricordieux, et de porter la douceur jusqu'à présenter la seconde joue quand on vous aura frappé sur la première, il fait disparaître dès l'abord toute idée d'opposition. C'est pour cela, je le répète, qu'il produit deux fois la même affirmation. Après avoir dit : « Ne pensez pas que je sois venu détruire la loi, » il ajoute : « Je ne suis pas venu la détruire, mais bien l'accomplir. » Puis encore il s'exprime ainsi : « En vérité, je vous le dis, avant que le ciel et la terre passent, ni un iota, ni une virgule ne passera de la loi, que toutes les choses ne soient accomplies. » Voici le sens de ces paroles : Impossible que la loi reste sans accomplissement; il faut même qu'elle soit réalisée dans la plus légère circonstance. — En observant tout avec le plus grand soin, il confirma sa doctrine par l'exemple.

Il nous laisse de plus entrevoir dans ce passage qu'un jour la figure du monde doit entièrement changer. Et ce n'est pas sans raison qu'il l'insinue; il veut de la sorte stimuler ses auditeurs et montrer qu'il inaugure à bon droit un nouveau genre de vie : si tout dans le monde doit changer, si la race humaine est appelée vers une autre patrie, il faut aussi lui tracer une route plus sublime. « Quiconque donc effacera l'un de ces plus petits préceptes et enseignera ainsi les hommes, sera compté le dernier dans le royaume des cieux. » Quand une fois il a détourné de lui tout mauvais soupçon, et fermé la bouche à ceux qui voudraient le contredire, il a recours à la terreur, il fait entendre les plus graves menaces pour sauvegarder la loi qu'il va promulguer. Que cela regarde, en effet, la loi nouvelle, et non l'ancienne loi, ce qui suit le démontre : « Je vous le dis, si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Il ne se serait pas exprimé de la sorte s'il avait parlé de l'ancienne loi, car, en pratiquant les mêmes choses que ces hommes pratiquaient, comment pouvait-on avoir une justice plus abondante? En quoi consistait cette surabondance? A s'interdire tout emportement et tout regard de concupiscence.

4. Comment appelle-t-il donc petites de telles lois, alors qu'elles sont si grandes et si sublimes? Parce que lui-même allait les établir. Comme il aspire à s'humilier sans cesse et ne parle de lui qu'en termes pleins de modestie, il agit de même envers sa loi, pour nous enseigner par une telle conduite à pratiquer en tout l'humilité. De plus, comme on le soupçonnait déjà de vouloir innover, il emploie par prudence des expressions très-modérées. En disant d'un homme qu'il sera le plus petit dans le royaume des cieux, il entend qu'il subira la géhenne et le supplice. Par ce mot de royaume, en effet, il ne désigne pas seulement la céleste béatitude, il désigne encore le temps de la résurrection et son terrible avénement. Serait-il juste que, pour avoir traité son frère d'insensé et violé un seul commandement, on fût condamné à la géhenne, tandis qu'on trouverait place dans le royaume des cieux après avoir méconnu tous les préceptes et poussé le prochain dans la même voie? Aussi n'est-ce pas là ce qu'il veut dire; le plus petit au jour de la justice, c'est celui qui sera rejeté, mis à la dernière place; et le dernier tombera dans l'enfer. Dieu savait que beaucoup se laisseraient aller à l'indolence, que plusieurs

ne verraient dans ses menaces qu'une exagération, en viendraient à discuter ses lois et tiendraient ce langage : Ainsi donc pour avoir appelé son frère insensé, on sera condammé au supplice? pour avoir simplement jeté les yeux sur une femme, on sera coupable d'adultère? — Voulant prévenir cette funeste léthargie, il fait retentir ses plus graves menaces aux oreilles des uns et des autres, des prévaricateurs et de ceux qui font prévariquer le prochain. Que de telles menaces nous fassent respecter la loi pour notre propre compte, et respecter la conscience de ceux qui désirent l'observer. « Celui qui pratiquera le bien et l'enseignera, dit-il encore, sera appelé grand. » Ce n'est pas à nous-mêmes seulement, c'est aux autres aussi que nous devons être utiles. Celui qui fait le bien ne sera pas récompensé comme celui qui de plus excite les autres à le faire. Quand on enseigne sans pratiquer, on se condamne soi-même, puisqu'il est dit : « Vous instruisez les autres et vous ne vous instruisez pas vous-même? » *Rom.*, II, 21; pareillement, pratiquer sans enseigner, c'est perdre une part de la récompense.

Il faut donc tendre à la perfection, sous ce double rapport, déployer une grande sollicitude pour les autres, après vous être vous-même appliqué à la vertu. Voilà pourquoi le Christ fait passer les œuvres avant l'enseignement, nous montrant par là que c'est l'unique moyen d'exercer le ministère de la parole. Sans cela, on vous dirait : « Médecin, guéris-toi toi-même. » *Luc.*, IV, 23. Celui qui n'a pas su se faire à lui-même la leçon, et qui s'occupe de corriger ses frères, sera pour tous un objet de risée; celui-là ne peut pas absolument enseigner, contredit qu'il est par sa propre conduite. On appellera grand dans le royaume des cieux, l'homme qui des deux côtés est irréprochable. « Je vous le dis, si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Il appelle ici justice l'ensemble de toutes les vertus. Dans le même sens il est dit de Job : « C'était un homme irrépréhensible, juste. » *Job*, I, 1. Celui qui possède une telle justice, Paul l'appelle juste par excellence et déclare que la loi n'est pas faite pour lui : « Ce n'est pas pour le juste que la loi est établie. » I *Tim.*, I, 9. En beaucoup d'autres passages, ce mot est employé pour exprimer également toute vertu.

Examinez maintenant, je vous prie, l'accroissement de la grâce : le Sauveur exige que ses disciples, quoique peu formés encore, l'emportent sur les docteurs de l'ancienne loi. Il parle ici des scribes et des pharisiens fidèles à leurs devoirs, et non de ceux qui se jouaient de la loi; car autrement il n'aurait pas pu parler de leur justice, faire une comparaison avec une justice qui n'existait pas. Remarquez l'appui qu'il donne à l'ancienne loi, par là même qu'il la compare à la nouvelle; c'est reconnaître assurément qu'elles ont la même nature et la même origine, vu que le plus et le moins ne diffère pas de genre. Il ne fait donc pas le procès à la première, il veut au contraire la perfectionner; or, s'il était vrai qu'elle a l'esprit du mal pour auteur, le Christ n'en demanderait pas davantage, il ne chercherait pas à la redresser, il la rejetterait absolument. — Mais pourquoi n'introduit-elle pas dans le royaume, me direz-vous, dès qu'elle est bonne? — Elle ne saurait y conduire évidemment ceux qui vivent depuis l'avénement du Christ, par la raison que, possédant une plus grande grâce, ils doivent aborder de plus grands combats; mais, quant à ses propres nourrissons, elle les a y conduits. « Beaucoup, dit le divin Maître, viendront de l'orient et de l'occident, et reposeront dans le sein d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » *Matth.*, VIII, 11. Lazare nous apparaît certes reposant aussi dans le sein d'Abraham et possédant les plus magnifiques récompenses. Tous ceux qui brillèrent d'un si vif éclat à cette époque, ne brillèrent que par la loi. Et le Christ lui-même, à supposer qu'elle fût mauvaise et qu'elle provînt de son ennemi, ne l'aurait pas accomplie tout entière; car, s'il ne l'avait fait que pour attirer les Juifs, s'il n'avait pas eu l'intention de montrer l'affinité des deux lois, pourquoi n'aurait-il pas aussi suivi les lois et les mœurs des Gentils, pour les gagner de la même manière.

5. Il est donc bien évident que, si le Christ la modifie, ce n'est pas qu'elle soit mauvaise, c'est

que le temps est venu d'en établir une meilleure. De ce qu'elle est moins parfaite que la nouvelle, il ne faut pas conclure qu'elle soit un mal ; le même raisonnement s'appliquerait à la nouvelle, puisque la science qu'elle nous communique, comparée à celle de la vie future, est incomplète, encore éloignée de la perfection, et qu'elle disparaîtra quand aura paru cette pleine lumière. « Quand sera venu ce qui est parfait, dit l'Apôtre, s'évanouira ce qui n'est que partiel. » I *Cor.*, XIII, 10. Ainsi le Nouveau Testament a fait disparaître l'Ancien. Nous ne dédaignons pas cependant cette loi nouvelle, bien qu'elle doive cesser lorsque nous entrerons en possession du royaume ; car alors « s'évanouira ce qui n'était que partiel, » tout grand que nous devons le proclamer. De plus nobles palmes nous étant donc proposées et la vertu de l'Esprit se répandant avec plus d'abondance, il est naturel que nous soyons appelés à de plus rudes combats. Ce n'est plus une terre où coulent le lait et le miel, une longue et verte vieillesse, un grand nombre d'enfants, le blé et le vin, des troupeaux de brebis et de bœufs, qui nous sont maintenant promis ; c'est le ciel et les biens célestes, le titre d'enfants de Dieu partagé avec le Fils unique, l'héritage éternel, une place dans la gloire et sur le trône, tout ce que réunit la suprême félicité. Or, qu'un plus puissant secours nous soit réellement donné, Paul l'affirme ; écoutez plutôt : « Il n'y a plus trace de damnation en ceux qui vivent dans le Christ Jésus, qui ne marchent pas selon la chair, mais bien selon l'esprit ; car la loi de l'esprit de vie m'a délivré de la loi du péché et de la mort. » *Rom.*, VIII, 1-2.

Après avoir donc fait entendre ses menaces aux prévaricateurs et promis de grandes récompenses aux justes, comme il nous a par là même montré que nous étions dans l'obligation de dépasser l'ancienne mesure, il commence à poser ses lois, non d'une manière absolue, mais par comparaison avec les lois antérieures. Pour mettre cette vérité dans tout son jour, écoutons les expressions mêmes du législateur. Comment s'exprime-t-il ? « Vous avez ouï qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez pas. » *Exod.*, XX, 15. Lui-même a parlé dans les deux circonstances ; il emploie cependant un mode impersonnel. S'il avait tenu ce langage : Vous avez ouï que j'ai dit aux anciens..., nul ne l'aurait compris, tous l'auraient repoussé ; ou bien cet autre : Vous avez ouï que mon Père a dit aux anciens..., en ajoutant aussitôt : Et moi je vous dis..., on l'eût accusé d'une plus grande arrogance. Il parle donc plus simplement, ne se proposant qu'une chose, de leur montrer qu'il venait en temps opportun leur adresser de telles paroles. Cette expression, en effet : « Il a été dit aux anciens, » fait entendre que de longs siècles se sont écoulés depuis qu'ils reçurent ce précepte. Il veut ainsi faire rougir ses auditeurs de ce qu'ils hésitent devant une loi plus parfaite. Voilà comment un maître interpelle un enfant paresseux : Ne sais-tu pas depuis combien de temps tu traînes sur les syllabes ? En évoquant le souvenir des anciens, il stimule les hommes présents et leur ouvre la voie vers de plus hautes leçons ; c'est comme s'il leur disait : Assez avoir étudié ces rudiments, il faut s'élever enfin à des choses plus sublimes. C'est à bon droit qu'il distingue ainsi l'ordre des préceptes, en rappelant d'abord les premiers fondements posés par la loi ; cela même manifeste l'accord des deux législations.

« Et moi je vous dis que celui qui se met en colère (sans raison) contre son frère, sera passible du jugement. » Quelle plénitude de puissance ! Comme on entend la parole du législateur ! Quel est celui des prophètes, des justes, des patriarches, qui parla jamais ainsi ? Aucun, certes. Voici leur langage : « Le Seigneur a dit. » Tel n'est pas celui du Fils. Ils rapportent les paroles du Maître, et lui celles de son Père, c'est-à-dire en réalité ses propres paroles. « Ce qui est à moi vous appartient, dit-il lui-même, et ce qui est à vous m'appartient. » *Joan.*, XVII, 10. Ils parlaient aux serviteurs d'un commun Maître, lui parle à ses serviteurs. Interrogeons maintenant ceux qui repoussent l'ancienne loi. Ne point se mettre en colère et ne pas tuer, sont-ce des choses contraires, ou plutôt l'une n'est-elle pas le complément et le perfectionnement de l'autre ? Le progrès est évident, et dès lors aussi la supériorité de la loi



nouvelle. Celui qui sait ne pas s'emporter, à plus forte raison s'abstiendra du meurtre; quand on maîtrise son cœur, on maîtrise bien mieux sa main : c'est la colère qui conduit au meurtre. Donc, en détruisant la racine, on détruit éminemment les rameaux, on les empêche même de naître.

6. Il suit donc que le Christ imposait de tels préceptes, non pour abroger la loi, mais pour en rendre l'observation plus sûre et plus facile. Que se proposait la loi dans la dernière disposition citée? N'est-ce pas d'empêcher tout meurtre? A vouloir donc la renverser, il fallait prescrire le meurtre; car enfin le contraire de ne pas tuer, c'est tuer. S'il ne permet pas même de se mettre en colère, il poursuit dès lors le même but que la loi, et mieux encore. Celui qui se propose uniquement de ne pas tuer, ne s'abstiendra pas du meurtre aussi bien que celui qui commence par réprimer sa colère; ce dernier se trouve beaucoup plus éloigné d'un tel crime. Mais, pour réfuter nos adversaires par un autre raisonnement, ne craignons pas de reproduire toutes leurs affirmations. Que disent-ils donc? Ils osent dire que le Dieu qui a fait le monde, qui fait lever le soleil sur les méchants comme sur les bons, et tomber la pluie sur les champs des justes et des injustes, est le principe du mal. Les plus modérés d'entre eux ne vont pas tout à fait jusque-là; ils lui concèdent la justice, mais non la bonté. Puis ils admettent un autre Dieu, qui dans la réalité n'est rien et n'a rien créé, et c'est celui-là qu'ils donnent pour Père au Christ. Quant au Dieu qui n'est pas bon, ils le relèguent dans son propre domaine, qu'il doit uniquement conserver; tandis que le Dieu bon envahit le domaine d'autrui, transporté par le désir soudain de sauver ce qu'il n'a pas créé. — Reconnaissez-vous là les fils du diable? Ne voyez-vous pas comme ils obéissent à ses inspirations en refusant à Dieu la création du monde, alors cependant que Jean s'écrie : « Il est venu dans son propre domaine, et le monde a été fait par lui? » *Joan.*, I, 11. Considérant ensuite l'ancienne loi, dans laquelle il est ordonné de rendre œil pour œil, dent pour dent, les voilà qui s'élancent en disant : Et comment pourrait-il être bon, celui qui tient un pareil langage? — Que répondrons-nous à cette difficulté? Que c'est là précisément l'éclatante manifestation de son amour pour les hommes. En effet, cette loi ne doit pas être entendue dans un sens littéral et matériel; par la crainte de la peine du talion, il voulait nous éloigner de traiter ainsi nos semblables. De même qu'il menaça les Ninivites de les exterminer, non pour en venir à l'exécution de sa menace, puisque dans ce cas il eût dû se taire, mais pour les ramener au bien par la crainte et désarmer ainsi son courroux; de même il menace d'un tel supplice ceux qui s'emportent jusqu'à vouloir arracher les yeux à leurs frères, afin que la crainte les arrête dans leur emportement, si la conscience n'a pas assez d'empire sur eux.

Verrait-on une cruauté dans cette loi, il faudrait également accuser de cruauté celle qui regarde l'homicide ou l'adultère. Des insensés, des fous furieux pourraient seuls le dire. Pour moi, bien loin d'y voir une cruauté, j'affirme que le contraire serait une injustice, au point de vue même du raisonnement humain. Vous accusez donc le législateur de cruauté, parce qu'il a prescrit de donner œil pour œil; et moi je vous dis qu'il mériterait cette accusation, dans l'opinion générale, s'il ne l'avait pas ordonné. Supposons un instant que toute loi vienne à disparaître, que personne ne craigne plus les châtiments qu'elle inflige, qu'il soit loisible aux hommes pervers, aux impudiques, aux voleurs, aux parjures, aux meurtriers, aux parricides, de se livrer en toute sécurité à leurs mauvais instincts; est-ce que tout ne sera pas bouleversé dans le monde, est-ce que les villes, les places publiques et les maisons, la terre et la mer, l'univers tout entier, ne seront pas remplis de turpitudes et de violences sans nombre? Nul n'ignore cette vérité. Malgré les lois établies, malgré la terreur et les menaces, les volontés dépravées ne sont pas toujours enchaînées. Otez donc cette barrière, plus rien n'empêchera la perversité de dominer ici-bas; à quels fléaux ne sera pas en proie la race humaine? Et ce qu'il y aurait en cela de cruel, ce n'est pas seulement que les méchants fussent

C'est justement que la loi punit les crimes.

libres de faire tout ce qu'ils veulent, c'est encore, et ceci ne serait pas moins désastreux, que les victimes innocentes de leur méchanceté fussent abandonnées dans le dédain et l'oubli. Dites-moi si quelqu'un s'en allait ramasser de tout côté les malfaiteurs de la plus vile espèce, leur mettait le fer à la main et puis les lançait dans la ville entière, avec ordre de massacrer tous ceux qu'ils rencontreraient, serait-il possible d'imaginer quelque chose de plus barbare? Supposez maintenant quelqu'un qui mettrait vigoureusement la main sur ces dangereux sicaires et les jetterait dans les fers, sauvant ainsi tous les malheureux qui seraient sur le point de tomber sous leurs coups; pourrait-il exister de philanthropie plus réelle? Eh bien, faites à la loi l'application de ces exemples : celui qui veut qu'il soit donné œil pour œil, s'efforce d'enchaîner par la terreur les pensées criminelles, réprime en quelque sorte et désarme les scélérats; celui donc qui voudrait faire disparaître le supplice, rendrait toute leur force aux coupables instincts, leur fournirait aussi des armes et leur livrerait toute la cité.

7. Vous le voyez, loin de respirer la cruauté, ces dispositions accusent une grande sollicitude pour l'homme. Si cela vous suffit, du reste, pour déclarer le législateur dur et cruel, je demanderai quelle est la défense la plus exigeante et la plus onéreuse, celle de tuer, ou celle de se mettre en colère? De celui qui punit l'homicide ou de celui qui punit l'emportement, quel est le plus sévère? de celui qui punit l'adultère commis ou de celui qui frappe même la pensée du mal, et la frappe de peines éternelles? Comme le raisonnement de nos adversaires s'est tourné contre eux! Le Dieu de l'ancienne alliance, qu'ils disent être cruel, se trouve plein de douceur et de mansuétude; et celui de la nouvelle loi, qu'ils avouent être bon, est précisément impitoyable d'après leurs folles idées. Pour nous, nous ne reconnaissons qu'un seul et même législateur dans les deux Testaments, disposant toute chose suivant un ordre parfait, et mettant chaque législation en harmonie avec les caractères différents des deux époques. Ainsi donc, aucune cruauté dans les premiers préceptes, rien d'accablant et d'onéreux dans les seconds; tous procèdent de la même sagesse et de la même bonté. Que notre Dieu soit l'auteur de l'ancienne loi, le prophète l'affirme, disons mieux, lui-même l'affirme par la bouche de son prophète : « Je disposerai pour vous un Testament qui différera de celui que j'ai disposé pour vos pères. » *Jerem.*, XXXI, 31-32. Si ce témoignage n'est pas accepté par ceux qui sont atteints de manichéisme, qu'ils écoutent Paul renouvelant cette même affirmation : « Abraham eut deux fils, l'un de son esclave, l'autre de la femme libre. Or, ce sont là les deux Testaments. » *Galat.*, IV, 22-24. De même qu'il y a là deux femmes de diverses conditions, mais un homme seul; de même nous voyons ici deux testaments, mais un seul législateur. Apprenez que des deux côtés existe la même mansuétude. Il est dit là : « Œil pour œil; » il est dit ici : « Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui l'autre. » Partout le législateur réprime l'injustice par la crainte du châtiment. — Comment, me demandera-t-on, quand il ordonne de présenter l'autre joue? — Et quoi? Il ne détruit pas la crainte, en donnant un tel précepte, en laissant à l'agresseur le moyen de se satisfaire; il ne dit pas que la conduite de ce dernier doive rester impunie, il vous recommande seulement de ne pas vous charger de la punition : il y a même là quelque chose de plus terrible pour lui, et d'extrêmement consolant pour la victime.

Mais qu'il nous suffise de cette explication, telle qu'on pourrait la donner en parcourant rapidement chaque précepte. Il est temps que nous revenions à notre sujet et que nous en reprenions la suite. « Celui qui se met en colère (sans raison) contre son frère, sera passible du jugement. » Il ne condamne pas absolument la chose : d'abord, parce que l'homme ne saurait jamais être à l'abri de toute passion, et que tout ce qu'il peut faire, c'est d'en modérer les mouvements, la passion se confondant avec sa nature; puis, parce que ce mouvement de l'âme peut servir au bien, si nous savons en user avec discernement et prudence. Songez à tout ce que produisit d'heureux la colère de Paul contre les Corinthiens : elle les délivra d'un grand

fléau. C'est encore par là qu'il ressaisit la nation des Galates, qui s'était égarée, et beaucoup d'autres. Quand est-ce donc que la colère arrive à propos? Quand elle sert, non à notre propre vengeance, mais à réprimer les rebelles, à stimuler les indolents. Quand est-ce qu'elle est inopportune? Quand elle n'est qu'un ressentiment personnel. C'est le travers que Paul condamnait en ces termes : « Ne vous faites pas justice à vous-mêmes, mes bien-aimés; mais laissez passer la colère. » *Rom.*, XII, 19. Elle ne doit pas intervenir non plus dans les questions d'intérêt; ce qu'il condamne également par les paroles suivantes : « Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt l'injustice? Pourquoi ne vous résignez-vous pas plutôt au tort qu'on vous fait. » I *Cor.*, VI, 7.

Il y a donc une colère dangereuse, il y a une colère qui devient un instrument de bien. Mais la plupart font tout l'opposé de ce que nous avons dit : ils sont furieux quand une injure leur est faite; ils sont d'un flegme étonnant quand ils voient outrager le prochain. C'est juste le contre-pied des lois évangéliques. La colère n'est donc pas un mal; elle le devient par l'absence de raison et de mesure. Voilà pourquoi le prophète disait : « Mettez-vous en colère, mais ne péchez pas. » *Psalm.* IV, 5. « Celui qui aura dit à son frère, raca, sera condamné par le conseil. » Il appelle ici conseil le tribunal des Hébreux; ce qu'il dit du reste pour ne point paraître viser toujours à la nouveauté. Le mot raca ne constitue pas précisément une très-grave injure, c'est une expression d'arrogance et de mépris. De même que, en parlant à nos domestiques ou bien aux gens de la plus basse condition, il nous arrivera de dire : Va, toi; dis-lui, toi; de même ceux qui parlent le syrien disent communément raca : ce mot tient dans leur langue la place de ce toi dédaigneux de la nôtre. Dieu dans sa bonté réprime les plus légers désordres, nous faisant un devoir de nous traiter réciproquement avec les égards et le respect convenables, afin de mieux détruire les grands abus : « Celui qui aura dit à son frère, insensé, sera digne des feux de la géhenne. » Beaucoup regardent ce précepte comme bien rigoureux et bien dur : on s'étonne que pour une simple parole on ait à subir un si terrible châtiment. Plusieurs pensent même qu'il faut voir là une expression hyperbolique. Mais je crains que nous ne nous fassions illusion par des paroles complaisantes, et qu'en réalité le dernier supplice ne nous soit réservé.

8. Pourquoi ce précepte vous paraît-il donc si rigoureux? Ne savez-vous pas que la plupart des supplices et des péchés prennent leur source dans les paroles? Par les paroles, les blasphèmes et les reniements; par les paroles, les insultes et les outrages; par les paroles, enfin, les parjures et les faux témoignages, les meurtres eux-mêmes. Ne regardez donc pas s'il n'y a là qu'une parole prononcée; examinez plutôt la grandeur du danger auquel elle vous expose. Ignorez-vous que sous l'empire de la haine, quand l'âme est aigrie et la colère enflammée, la moindre chose paraît grande, la moindre injure un intolérable tourment? Souvent ces petites choses ont occasionné des homicides, des cités entières en ont été bouleversées. Entre amis, des manquements quelquefois assez graves ne sont rien; l'inimitié rend insupportables les plus insignifiants : des paroles dites sans intention sont regardées comme inspirées par un mauvais sentiment. Il en est de cela comme du feu : une légère étincelle n'enflammera pas aisément le bois, alors même qu'il y en aurait là des masses; mais, si la flamme a déjà gagné, ce n'est pas le bois seul, c'est une matière quelconque qui lui sert d'aliment, les pierres elles-mêmes sont calcinées; ce qu'on emploie pour l'éteindre concourt à l'exciter. On prétend, en effet, que l'eau donne plus de force au feu, en tombant sur des matières inflammables. Oui, la même chose a lieu dans la colère : tout ce que vous pourrez dire augmentera soudain ce terrible incendie. C'est pour prévenir tous ces maux que le Christ condamne au jugement toute colère déraisonnable, en disant : « Celui qui se met en colère sera passible du jugement; » et soumet au conseil celui qui dit à son frère raca. Mais ce n'est pas là ce qu'il y a de plus grave, puisque la punition est ici-bas. Celui qui traite son frère d'insensé, le Seigneur le dévoue au feu

Quelle est la colère que nous devons réprimer.



de la géhenne; et c'est pour la première fois qu'il prononce le mot de géhenne. Antérieurement il avait beaucoup parlé du royaume, et voilà qu'il évoque maintenant une image tout opposée; la première pensée naît de son amour et de sa volonté, la seconde vient de notre indolence.

Et voyez avec quelle lenteur il arrive à parler des supplices, comme s'il voulait se justifier à nos yeux et nous bien faire voir que son intention ne serait pas de nous adresser de telles menaces, que nous-mêmes le contraignons à tenir ce langage. Ecoutez plutôt : — Je vous avais dit de ne pas vous mettre en colère, en vous faisant craindre le jugement; mais vous n'avez pas tenu compte de cette défense. Aussi voyez où la colère vous a poussé : vous en êtes immédiatement venu à l'insulte, en appelant votre frère raca. Alors j'ai fulminé contre vous une autre peine, celle du conseil. Si, passant là dessus, vous vous portez à des choses plus graves, je ne vous punirai plus d'un châtiment aussi modéré; je vous infligerai le supplice éternel de la géhenne, de peur que vous n'en veniez même à donner la mort. Il n'est rien, non rien qui soit plus difficile à supporter que l'insulte, qui fasse une plus cruelle morsure au cœur humain. Si la parole insultante dépasse certaines bornes, c'est un double incendie. Ne regardez donc pas comme une faute légère de traiter quelqu'un d'insensé. Lorsque vous dépouillez votre frère de ce qui nous distingue essentiellement des brutes, de ce qui constitue l'humanité, c'est-à-dire de l'intelligence et de la raison, c'est de toute noblesse que vous le dépouillez. Ne nous attachons donc pas seulement aux paroles, venons-en au fond des choses et des sentiments, songeons à la blessure que peut faire un seul mot, à la grandeur du mal qu'il peut produire.

Rien de plus difficile à supporter que l'insulte.

C'est dans cette pensée que Paul exclut du royaume, non-seulement les adultères et les voluptueux, mais encore ceux qui disent des paroles injurieuses; et certes à bon droit. Ces derniers, en effet, ruinent le bien de la charité, enveloppent leur prochain dans un réseau de peines, entretiennent de continuelles inimitiés, déchirent les membres du Christ, détruisent chaque jour cette paix qui est si agréable à Dieu, ouvrent un large accès au diable et le rendent incessamment plus fort par les injures mêmes qu'ils prononcent. C'est pour attaquer ce pouvoir dans son essence même que le Christ a porté cette loi. De quel prix la charité n'est-elle pas à ses yeux? Elle est la mère de tous les biens, le signe distinctif des disciples; elle réunit tout ce que nous pouvons posséder, elle est elle-même notre plus riche possession. C'est donc à bon droit que le Christ retranche avec tant de force les racines de toute inimitié, qu'il la chasse des âmes. Ne regardez pas dès lors comme hyperboliques les expressions qu'il emploie; mais, reconnaissant plutôt le bien qui doit en résulter, admirez la douceur dont ces lois sont empreintes. Dieu n'a rien tant à cœur comme de nous unir les uns aux autres par les liens les plus étroits. Il y revient sans cesse, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, par lui-même et par ses disciples, il ne tarit pas sur ce sujet, il menace de sa justice et de sa colère ceux qui lutteront en cela contre sa volonté. Rien ne déchaîne le mal dans le monde et ne l'y maintient comme la perte de la charité. Voilà pourquoi le Sauveur disait : « Quand abondera l'iniquité, la charité de plusieurs se refroidira. » *Matth.*, XXIV, 12. Ainsi Caïn devint fratricide, ainsi firent Esaü et les frères de Joseph, ainsi tant de maux ont pris naissance, quand a disparu la charité. Tels sont les motifs pour lesquels le Sauveur écarte avec tant de soin tout ce qui peut nuire à cette vertu.

9. Il ne s'en tient pas même à ce qu'il a dit jusque-là, il y joint d'autres considérations qui manifestent de plus en plus sa haute estime pour la charité. Après avoir effrayé ceux qui la blessent en leur présentant l'image du conseil, du jugement, de la géhenne même, il poursuit dans le même sens : « Si vous êtes près de l'autel sur le point de faire votre offrande, et si vous vous souvenez alors que votre frère a quelque chose contre vous, laissez votre offrande devant l'autel, pour aller vous réconcilier avec votre frère, et puis revenez offrir à Dieu votre présent. » O bonté, ô amour, qui triomphe de toute expression! L'honneur qui lui est dû, il le fait

passer après la charité qu'on doit au prochain, nous montrant par là que ses menaces antérieures étaient inspirées, non par un sentiment de haine ou par le désir d'infliger le châtiment, mais par l'affection la plus vive et la plus tendre. Que pourrait-on concevoir de plus doux et de plus affectueux que de telles paroles? — Que mon culte soit interrompu pour que votre charité subsiste. — C'est un sacrifice en réalité que la réconciliation avec un frère. Aussi ne dit-il pas : Quand vous aurez fait votre offrande ; ou bien : Avant d'aller la faire. Non, c'est quand vous la présentez déjà, au moment où le sacrifice commence, qu'il vous envoie vous réconcilier avec votre frère, sans retirer l'offrande, sans la présenter, en la laissant à la même place, pour courir à l'accomplissement d'un autre devoir.

Pour quelle raison donne-t-il un tel ordre, et quel en est le but? Il nous montre tout cela, ce me semble, par la mesure même qu'il nous prescrit : il veut nous prouver d'abord, comme nous l'avons remarqué, combien la charité nous est précieuse, qu'il la tient pour le plus grand des sacrifices, qu'il n'admet pas un sacrifice sans cette vertu ; puis, il pose ainsi l'inéluctable nécessité de la réconciliation. Celui à qui il est ordonné de se réconcilier avant d'offrir son sacrifice, s'il n'est pas mû par la charité fraternelle, le sera par la crainte de laisser ce sacrifice incomplet ; il ira donc trouver son frère pour mettre fin à toute inimitié. Et remarquez la force du langage employé par le Sauveur, comme il inspire la crainte et stimule le courage. Après avoir dit : « Laissez là votre offrande, » il ne s'en tient pas à cette parole, il ajoute : « Devant l'autel; » puis, quand il a fait trembler l'homme par la pensée du lieu, il lui dit : « Allez. » Ce n'est pas assez explicite : « Allez d'abord, et vous viendrez alors présenter votre offrande ; » il ne pouvait mieux nous déclarer que cette table n'admet pas les personnes qui entretiennent des inimitiés entre elles. Que les initiés dont le cœur est agité par la haine l'entendent; qu'ils l'entendent aussi ceux qui ne sont pas encore initiés. Cette parole les regarde également d'une certaine façon; car il est une offrande qu'ils font, il est un sacrifice auquel ils participent; je veux parler de la prière et de l'aumône.

Que ces choses constituent un sacrifice, écoutez le prophète, il vous le dira : « Le sacrifice de la louange sera offert en mon honneur ; » *Psalm.* XLIX, 23 ; et plus haut : « Immole à Dieu un sacrifice de louanges ; » *Ibid.*, XIV ; et ailleurs : « L'élévation de mes mains sera comme le sacrifice du soir. » *Ibid.*, CXL, 2. Si vous abordez donc la prière ayant au cœur un sentiment haineux, mieux vaut que vous laissiez là votre prière pour courir à votre frère et vous réconcilier avec lui ; vous reviendrez ensuite faire votre prière. Toutes les choses ont été faites en vue de cette union ; c'est pour cela que Dieu s'est fait homme, c'est le but de toutes ses œuvres. Ici c'est l'auteur de l'offense qui est envoyé vers l'offensé ; le contraire a lieu dans la prière, pour arriver au même résultat : une condition de la prière, c'est de pardonner à nos débiteurs ; en cet endroit, il nous est ordonné d'aller vers celui qui a quelque chose contre nous. Et cependant l'offensé lui-même est encore envoyé; aussi n'est-il pas dit : Réconciliez-vous avec votre frère; mais bien : « Soyez réconcilié. » Cela semblerait bien s'appliquer à l'auteur de l'offense ; mais c'est toujours de l'offensé qu'il est question. — Si vous amenez la réconciliation par la charité que vous témoignez à votre frère, dit le Seigneur, moi-même alors je vous serai propice, et vous pourrez offrir le sacrifice avec une entière confiance. S'il vous reste de la haine au cœur, considérez que je veux bien être oublié pour que vous deveniez amis. Que cela vous soit un moyen d'apaiser votre colère. — Dans sa pensée, il n'est pas besoin que l'offense soit grave ; il suffit que votre frère ait quelque chose contre vous, alors même que ce serait peu de chose. Il n'examine pas non plus si c'est avec raison ou si le sentiment est injuste ; c'est assez qu'il existe. Il ne faut pas que les inimitiés se prolongent, quelque motivées qu'elles soient. Le Christ avait certes raison d'être irrité contre nous ; il s'est livré néanmoins à la mort pour nous, sans tenir compte de nos torts envers lui.

10. Voilà pourquoi Paul, voulant aussi nous pousser à la réconciliation, mais en l'envi-

sageant sous un autre aspect, s'exprimait ainsi : « Que le soleil ne se couche pas sur votre colère. » *Ephes.*, IV, 26. Le Christ nous avait présenté l'idée du sacrifice, Paul nous présente celle du jour, le but est le même. L'Apôtre craint la nuit, il a peur que dans notre isolement elle n'aigrisse nos blessures. Pendant le jour, beaucoup de personnes sont là qui peuvent nous distraire de nos pénibles impressions; mais la nuit, quand vous êtes seul à les repasser dans votre âme, la mer grossit et la tempête est plus violente. Le craignant et voulant le prévenir, Paul demande qu'on n'aborde la nuit qu'après avoir déposé toute haine; le démon ne pourra pas ainsi profiter de ce temps du repos pour souffler le feu de la fournaise et l'exciter de plus en plus. Si le Christ ne permet pas qu'on diffère d'un instant, qu'on achève même le sacrifice, c'est de peur que ce retard n'en entraîne ensuite un autre et qu'on ne diffère de jour en jour. Il savait que cette maladie de l'âme exige une grande célérité dans l'application du remède; il agissait donc comme un sage médecin, qui ne se borne pas à prévenir les maladies, mais qui s'applique encore à les guérir. Quand il vous défend d'appeler quelqu'un insensé, c'est un remède préventif contre la haine; et, quand il nous prescrit la réconciliation, il coupe court aux maladies dont la haine est la source. Et remarquez l'énergie qu'il déploie dans les deux cas : d'une part, il menace de la géhenne ; de l'autre, il n'accepte pas l'offrande avant la réconciliation, nous montrant par là ce qu'il y a de grave dans la haine; dans les deux cas, il enlève le mal jusqu'à la racine. Il dit d'abord : Ne vous mettez pas en colère ; et puis : N'injuriez pas. Ces deux choses, en effet, s'aggravent l'une par l'autre ; de l'inimitié vient l'injure, et de l'injure l'inimitié. Il applique donc le remède tantôt à la cause et tantôt à l'effet; il s'efforce de prévenir le mal; et, si le mal vient à naître malgré cela, s'il produit ses funestes résultats, il y porte aussitôt le fer et le feu.

C'est pour cela qu'après avoir parlé du jugement, du conseil et de la géhenne, après ce qui concerne le sacrifice qu'on doit lui offrir, il donne d'autres instructions en ces termes : « Soyez d'accord avec votre adversaire, tant que vous êtes en chemin avec lui. » Vous eussiez pu dire : Et si l'on me fait injure ? et si l'on me dépouille de mes biens? et si je suis traîné devant les tribunaux ? Il vous ôte ce prétexte et cette excuse, en vous défendant même alors de vous engager dans l'inimitié. Mais, comme c'est là un grand et difficile précepte, il appuie son conseil sur un fait présent ; car les choses de cette nature ont beaucoup plus d'empire sur les esprits grossiers que celles de l'avenir. Pourquoi prétextez-vous, semble-t-il nous dire, que votre ennemi vous accable et vous nuit? — Il vous nuira bien davantage, si vous ne l'apaisez pas ; il ira jusqu'à vous jeter en prison. En cédant de vos intérêts, vous garderez votre liberté personnelle; tandis que, si vous tombez sous la sentence du juge, vous serez chargé de fers et subirez toute la rigueur de la peine. Eviter toute contestation, c'est avoir un double bénéfice: vous n'aurez rien de pénible à souffrir, et de plus vous ne devrez qu'à vous-même, et nullement à la violence d'autrui, le mérite de votre bonne œuvre. Refusez-vous d'accomplir ce qui vous est enjoint, le dommage en retombera sur vous beaucoup plus que sur votre adversaire.

Lui-même, du reste, trouve ici sa leçon ; voyez: après avoir dit: « Soyez d'accord avec votre adversaire, » le Seigneur ajoute : « Au même instant; » et, comme si ce n'était pas assez, il vous presse encore plus par ces paroles: « Pendant que vous êtes en chemin avec lui. » Mais, en parlant ainsi, c'est à votre adversaire lui-même qu'il donne la dernière place. Rien ne bouleverse notre vie comme nos hésitations et nos retards dans l'accomplissement du bien. Cela seul a suffi souvent pour nous faire tout perdre. Paul disait : Avant que le soleil se couche, renoncez à votre ressentiment; et le Christ avait dit: Opérez la réconciliation avant de faire votre offrande. C'est ainsi qu'il dit maintenant : « Sur l'heure même, pendant que vous êtes en chemin avec lui, » avant de comparaître à la barre, d'être traduit devant le tribunal, et de dépendre désormais de la vo-

lonté du juge. Jusque-là tout dépend de vous; mais, dès que vous aurez franchi le seuil, vous aurez beau faire, votre sort ne sera plus en vos mains, vous serez sous la puissance d'un autre. Que faut-il entendre par être d'accord? Ou bien cela signifie qu'il vaut mieux souffrir une perte; ou bien qu'il faut savoir porter un jugement équitable, en se mettant à la place de notre compétiteur, pour ne pas nous exposer à violer la justice par un sentiment d'égoïsme. Nous devons examiner l'affaire d'autrui comme si c'était la nôtre même, et ne prononcer qu'après cet examen impartial. Si c'est là une grande chose, qu'elle ne vous étonne pas. C'est pour vous conduire à ce but qu'il a proclamé les béatitudes ; il voulait ainsi faire disparaître les obstacles et disposer l'âme des auditeurs à recevoir d'une manière plus efficace toute cette belle législation.

11. Quelques-uns pensent que l'adversaire dont il est ici question n'est autre que le diable, et que le Christ nous ordonne de n'avoir rien de lui; que tel est l'accord qui nous est recommandé, vu que nous ne pourrions plus nous affranchir de sa puissance au sortir de cette vie, quand nous serions tombés dans l'éternel supplice. Pour moi, j'ai la pensée qu'il s'agit des juges de ce monde, et que le chemin est celui qui conduit soit au tribunal, soit à la prison. Après avoir commencé par des considérations élevées et puisées dans l'avenir, le Seigneur nous inspire aussi la crainte par l'impression des choses présentes. Paul suit la même voie, il emploie tour à tour le présent et l'avenir pour émouvoir son auditeur. Veut-il, par exemple, le détourner du mal, il lui met sous les yeux l'image du prince revêtu de ses armes : « Si vous faites le mal, craignez, car ce n'est pas sans raison qu'il porte le glaive; il est le ministre de Dieu. » *Rom.*, XIII, 4. Veut-il nous inspirer la soumission envers Dieu, non-seulement il nous donne des motifs de crainte, mais encore il nous parle de sa providence en même temps que de ses menaces : « Il est nécessaire d'être soumis, non-seulement à raison de la colère, mais encore par conscience. » *Ibid.*, 5. Les esprits grossiers, je le répète, ne se laissent guère corriger que par les choses sensibles et immédiates. Aussi le Christ ne se borne pas à rappeler la géhenne, il nous présente l'aspect du tribunal, du coupable conduit en prison ou même à la mort, de toutes les conséquences désastreuses du mal, afin d'en extirper la racine. Celui qu'on n'insulte pas, qu'on ne traduit pas devant la justice, et qui dès lors n'a pas d'inimitié, comment en viendrait-il au meurtre?

Il suit évidemment de là que notre bien propre se trouve dans celui du prochain. En se mettant d'accord avec son adversaire, c'est donc à soi-même surtout qu'on fait le plus grand bien; on échappe de la sorte aux tribunaux, aux prisons, à toutes les tribulations de ce genre. Montrons-nous dociles à de telles leçons, fuyons les querelles et les rixes, en considérant les avantages et le bonheur que cette docilité nous procure, indépendamment des récompenses à venir. Si ces prétextes vous paraissent onéreux et pénibles, songez que vous les accomplissez pour l'amour du Christ, et la peine se changera en douceur. Avec une telle pensée toujours présente à l'esprit, aucun labeur ne nous semblera rude, nous éprouverons en toute chose une profonde joie. Que dis-je? le labeur ne sera plus un labeur pour nous; plus même il sera grand, plus il sera doux et suave. Quand la mauvaise habitude sera sur le point de vous séduire, quand vous serez tenté par la cupidité, opposez à ces tentations ce simple raisonnement : Ayant en perspective une éternelle récompense, je dois mépriser un plaisir passager; dites à votre âme : Tu t'affliges beaucoup de la privation que je t'impose; réjouis-toi plutôt de ce que je te fais gagner le ciel. Ce n'est pas pour l'homme que tu travailles, c'est pour Dieu. Attends un peu, et tu verras quel immense gain tu auras fait. Persévère pendant la vie présente, et la fin en sera remplie d'une ineffable confiance. — Si nous lui parlons ainsi, si nous considérons la couronne promise à la vertu, au lieu de n'en voir que les ennuis et les charges, nous aurons bientôt éloigné notre âme de toute iniquité. Quoi! le diable, en faisant briller à nos yeux un plaisir éphémère, tout en nous exposant à d'éternelles douleurs, prévaut

La pensée de la récompense éloigne notre âme de l'iniquité.



et triomphe; si nous prenons ces choses en sens inverse, un travail de quelques instants, un bonheur et des biens immortels, comment serions-nous excusables, en n'embrassant pas la vertu qu'entourent de si magnifiques espérances?

Le but que nous devons nous proposer dans nos labeurs, la conviction inébranlable que nous les subissons tous pour Dieu suffit du reste et nous tient lieu de tout. Un homme qui peut compter sur la garantie de l'empereur, se regarde comme étant en parfaite sécurité pour toute sa vie : jugez alors quelle est la position de celui qui par ses bonnes œuvres, les plus petites comme les plus grandes, a fait de Dieu même son débiteur, de ce Dieu plein de miséricorde et qui vit à jamais. Ne m'objectez donc plus les fatigues et les sueurs, car ce n'est pas seulement par l'espoir de la future béatitude, c'est par d'autres moyens encore, en nous accordant incessamment son secours et sa protection, que Dieu nous a rendu la vertu facile. Après cela, si vous consentez à déployer le moindre zèle, tout le reste viendra. Il a voulu vous imposer un léger travail, pour que l'honneur de la victoire vous appartienne. Tel un roi veut que son fils figure dans la bataille, manie la lance, se fasse remarquer, afin de pouvoir lui décerner le triomphe, bien que lui-même porte tout le poids du combat : tel Dieu nous met en avant dans la guerre contre le diable. Il n'exige rien de vous, si ce n'est que vous déclariez à ce dernier une véritable hostilité; accordez-lui seulement ce qu'il demande, et lui-même alors mène à bonne fin la guerre entière. Vous aurez beau sentir en vous les impulsions de la colère, le feu de la cupidité, la tyrannie d'une autre passion quelconque ; pourvu qu'il vous voie toujours prêt à combattre contre le démon, aussitôt il vous aplanira toutes les difficultés, il vous rendra supérieur à la flamme, comme les trois enfants dans la fournaise de Babylone ; car eux aussi ne contribuèrent à la victoire que par leur bonne volonté.

Il nous faut pour arriver au ciel le secours de Dieu et notre coopération.

Pour obtenir, en fuyant ici-bas les flammes impures de la volupté, de nous dérober ailleurs au feu de la géhenne, voilà ce que nous devons chaque jour nous proposer, ce qui doit être l'objet constant de notre sollicitude et de nos efforts ; par cette droiture d'intention et par de fréquentes prières nous attirerons sur nous la bienveillance du Seigneur. C'est ainsi que les choses qui nous paraissent maintenant intolérables, nous deviendront aisées, légères, désirables même. Tant que nous sommes les esclaves des passions, nous jugeons la vertu âpre et rude, le vice nous paraît plein d'attrait et de douceur ; mais, pour peu que nous rompions avec la mauvaise habitude, c'est le vice que nous jugeons abominable et hideux ; la vertu, loin de nous éloigner, nous attire et nous charme. Il ne nous est pas difficile de le savoir par les hommes vertueux. Ecoutez Paul nous dire que les passions sont un sujet de honte après même qu'on s'en est éloigné : « Quel avantage trouviez-vous alors dans les choses dont vous rougissez aujourd'hui ? » *Rom.*, VI, 21. Il déclare qu'après quelques efforts la vertu n'est plus un fardeau, qu'il n'y a là qu'une tribulation momentanée, un travail sans fatigue ; il se réjouit dans les infirmités, il triomphe dans les souffrances, il est fier d'avoir reçu les stigmates du Christ. Aspirons-nous à vivre dans le même état, réglons chaque jour notre conduite sur ce que nous avons entendu, oublions ce que nous laissons en arrière, étendons-nous sans relâche vers ce qui est devant nous, afin de saisir la palme qui nous est promise là-haut. Puissions-nous tous l'avoir en partage, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVII.

« Vous avez ouï qu'il a été dit aux anciens : Vous ne commettrez pas l'adultère ; et moi je vous dis que quiconque aura jeté sur une femme un regard de concupiscence, a déjà commis l'adultère dans son cœur. »

1. Après avoir expliqué le premier commandement et l'avoir conduit jusqu'à la philosophie la plus sublime, le Sauveur poursuit et passe au second, toujours fidèle à sa marche, respectant toujours la loi. Mais ce commandement n'est pas le second, me direz-vous, il est le troisième;

car le premier n'est pas : « Vous ne commettrez pas de meurtre ; » c'est celui-ci : « Le Seigneur votre Dieu est le seul Seigneur. » *Deut.*, VI, 4. — Nous avons donc à rechercher pour quel motif il n'a pas commencé par ce commandement. Ce motif, quel est-il ? C'est que, s'il eût commencé par ce précepte, il aurait dû l'agrandir et se mettre lui-même en cause. Or, le moment n'était pas venu pour lui de toucher à cet enseignement sur son propre compte. Sa doctrine n'avait encore pour objet que la morale ; c'est par là d'abord, en même temps que par ses miracles, qu'il voulait persuader à ses auditeurs qu'il était le Fils de Dieu. Supposez qu'avant toute autre instruction, avant d'avoir rien accompli, il eût parlé de la sorte : Vous avez ouï qu'il a été dit aux anciens : « Je suis le Seigneur votre Dieu, et il n'en est pas d'autre que moi ; » et moi je vous ordonne de m'adorer comme vous l'adorez lui-même ; tous l'auraient accusé de démence. S'ils l'appelaient possédé du démon quand il avait accompli déjà tant de prodiges et déroulé de si magnifiques enseignements, sans qu'il eût encore abordé clairement un tel sujet, que n'auraient-ils pas dit, que n'auraient-ils pas pensé dans le cas où cette parole fût d'abord sortie de sa bouche ? En réservant cet enseignement pour un temps plus opportun, il disposait les âmes à l'accepter avec foi. Il passe donc là-dessus pour l'heure ; et plus tard, quand il aura préparé les voies par des miracles éclatants et par une admirable doctrine, il formulera cette dernière vérité. Il la révèle même insensiblement et par degrés dans ces miracles et cette doctrine. Etablir ou réformer de pareilles lois avec plein pouvoir, pour quiconque sait réfléchir et comprendre, c'est un trait dans lequel brille par anticipation cette vérité. Ils étaient frappés d'étonnement, dit l'Evangile, de ce qu'il enseignait d'une tout autre façon que leurs scribes.

Il commence donc par les passions les plus générales, la colère et la concupiscence ; ce sont bien celles, en effet, qui nous tyrannisent le plus et nous sont les plus naturelles. Il les réprime avec toute l'autorité d'un législateur, il les soumet à l'ordre avec une admirable précision, il ne se contente pas de dire que l'adultère sera châtié ; mais il renouvelle ici ce qu'il avait déjà décrété touchant l'homicide, en déclarant qu'un regard impudique serait encore puni ; et de la sorte il nous apprend ce qu'il ajoute aux lois écrites. C'est pour cela qu'il dit : « Celui qui regarde une femme d'un œil de concupiscence a déjà commis l'adultère dans son cœur ; » celui qui se plaît à considérer des formes séduisantes, qui s'en va cherchant à voir de beaux visages, qui ne craint pas d'en repaître ses yeux et son cœur. Ce n'est pas le corps seulement, c'est encore et surtout l'âme que le Christ est venu délivrer des actions mauvaises ; avant tout il purifie le cœur, puisque c'est dans le cœur que nous recevons la grâce de l'Esprit. Et comment est-il possible, me demanderez-vous, que nous soyons délivrés de la concupiscence ? Si nous le voulons, il est parfaitement possible de la mortifier et de la comprimer. Le Sauveur ne se contente pas de retrancher la concupiscence dans les actes ; il la poursuit jusque dans les regards. Rien de plus sage ; car cet empressement à contempler les formes extérieures de la beauté est ce qui contribue le plus à nourrir le feu de la passion, ce qui subjugue l'âme ; c'est ainsi qu'on est promptement conduit aux actes criminels. Aussi le Christ ne dit pas précisément : Celui qui convoite ; mais bien : « Celui qui regarde pour convoiter. » En parlant de la colère, il pose une distinction, il ne condamne que la colère qui n'a ni mesure ni raison. Ici, rien de pareil ; il retranche la concupiscence du premier coup et d'une manière absolue. Remarquons toutefois que ces deux choses, la colère et la concupiscence, sont naturelles à l'homme et peuvent servir au bien : la première, pour châtier les méchants et corriger les dissolus ; la seconde, pour faire accepter à l'homme les charges de la famille, et pourvoir par ce moyen à la propagation de l'espèce.

2. Pourquoi donc ne distingue-t-il pas dans le dernier cas ? — Il distingue, il fait même une distinction bien tranchée, si vous y faites attention. En effet, il ne dit pas simplement : Celui qui éprouve la concupiscence. Tout homme, alors même qu'il a fixé son séjour sur les montagnes, peut l'éprouver. Il dit : « Celui qui

regarde une femme d'un œil de concupiscence,» qui de lui-même excite la passion, qui lâche cette bête féroce sans aucune nécessité, dans une âme jusque-là paisible; car ce n'est plus ici le fait de la nature, c'est le résultat de l'incurie. Cette imprudence était déjà condamnée par l'ancienne loi, qui s'exprime ainsi : « N'examinez pas une beauté qui vous est étrangère. » *Eccli.*, IX, 8. Et, de peur que quelqu'un ne dise : Je puis l'examiner, moi, sans m'y laisser prendre, — il défend même le regard, pour que cette téméraire confiance ne vous entraîne pas au péché. — Mais, si je regarde, si la concupiscence même se réveille en moi, qu'importe, pourvu que je ne fasse rien de mal? — Cela n'empêche pas que vous ne soyez rangé parmi les adultères. Le législateur a prononcé, votre curiosité ne doit pas aller plus loin. Vous aurez peut-être regardé une, deux ou trois fois, en conservant l'empire sur vous-même; si vous contractez l'habitude de pareils regards, vous allumerez la fournaise, et vous y tomberez inévitablement; car vous n'êtes pas en dehors de la nature humaine. Quand nous voyons un enfant jouer avec un glaive, il a beau ne s'être pas encore blessé, nous le corrigeons cependant et nous l'empêchons d'y porter de nouveau la main : c'est ainsi que Dieu n'attend pas l'action pour défendre le regard impudique, et par là même il la prévient. La flamme une fois excitée, l'esprit se nourrit souvent d'images honteuses, en l'absence même de l'objet qui l'a frappé, souvent aussi de telles images conduisent à l'action. Voilà pourquoi le Christ, voulant en retrancher la cause, la poursuit jusque dans la pensée.

Dommages que la concupiscence excite dans notre âme.

Que pourront dire alors ceux qui gardent des vierges chez eux? D'après cette loi ils sont coupables d'impuretés sans nombre, restant toujours exposés à des regards impurs. Nous comprenons maintenant pourquoi le bienheureux Job avait fait un pacte avec ses yeux dès l'origine, en s'interdisant à lui-même tout regard de ce genre. Le combat devient plus rude après qu'on s'est délecté par la vue, il en coûte bien davantage de s'abstenir du mal; le plaisir qu'on a goûté par les yeux est loin d'égaler le dommage que cause l'accroissement de la passion: nous avons rendu notre ennemi plus fort, ouvert un plus large accès au diable; de telle sorte que nous ne pouvons plus le repousser quand nous l'avons introduit au cœur de la place, quand nous l'avons laissé s'établir dans notre cœur. C'est pour cela qu'il nous est dit: Ne commettez pas l'adultère par les yeux, et vous ne le commettrez pas par la pensée. Il est une autre manière de regarder, la manière dont regardent les personnes chastes. Aussi n'est-ce pas simplement le regard qui nous est défendu, c'est le regard animé par la concupiscence. S'il en était autrement, le Seigneur aurait défendu de regarder une femme sans rien ajouter; mais non, il défend de la regarder d'un œil de concupiscence, de chercher un plaisir dans cette vue. Dieu ne vous a pas donné les yeux pour que vous les fassiez servir à la fornication, mais plutôt pour qu'en contemplant les créatures vous admiriez le Créateur. De même donc qu'on peut mal user de la colère, on peut aussi mal user de la vue, et c'est quand la passion s'y mêle. Si vous avez tant de goût pour un tel plaisir, ne voyez que votre femme, aimez-la toujours, aucune loi ne vous l'interdit. En portant les yeux sur la beauté d'une autre, vous outragez votre femme légitime par un semblable détournement; vous faites insulte à celle même que vous regardez, vous portez atteinte à son honneur. Vous la touchez des yeux, si vous ne la touchez pas de la main; et c'est pour cette raison que vous êtes tenu pour adultère. Aussi le supplice qui vous attend n'est pas le seul, vous en subirez un autre bien grave: tout votre intérieur sera dans le trouble et le désordre, la tempête est déchaînée, c'est une source intarissable de souffrances, et l'homme qui s'est jeté dans cette voie n'est pas de meilleure condition que les prisonniers chargés de fers. Celle qui a lancé le trait vous échappe le plus souvent; mais la blessure reste. Disons mieux, le trait ne vient pas d'elle, c'est vous-même qui vous êtes blessé mortellement par un regard impudique. J'entends par là mettre la femme vertueuse à l'abri de toute accusation. Quant à celle qui se pare de manière à captiver

tous les regards, n'aurait-elle blessé personne, elle subira le dernier châtiment. Elle avait préparé son poison, elle était prête à distiller le venin, bien qu'elle n'ait pas tendu la coupe. Je me trompe cependant, elle l'a tendue ; seulement personne ne s'est trouvé là pour boire. Eh quoi, la parole du Christ ne s'adressait-elle pas également aux femmes ? Il établit partout des lois communes aux deux sexes, bien qu'il semble ne parler qu'aux hommes ; par la tête, la leçon embrasse tout le corps : c'est un être moral qu'il a sous les yeux, il ne le scinde pas dans les lois qu'il lui donne.

3. Voulez-vous entendre des reproches qui s'adressent spécialement aux femmes, écoutez Isaïe se déchaînant avec raison contre leurs travers, tournant en dérision leurs parures, leur pose et leur démarche, leurs robes traînantes et leurs pas cadencés, les molles attitudes de leur tête. Ecoutez encore le bienheureux Paul leur imposant les lois les plus détaillées et leur faisant les représentations les plus sévères sur leurs vêtements et leurs bijoux, sur les artifices de leurs cheveux, sur toutes les recherches du luxe et de la mollesse. Le Christ donne le même enseignement dans la suite du texte, sous une forme énigmatique ; car, lorsqu'il dit : Arrachez, coupez ce qui vous scandalise, il laisse éclater le courroux que les femmes ont provoqué. Voilà le sens de cette parole : « Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous. » C'est pour que vous ne puissiez pas dire : Que me veut-on ? elle est ma parente, son concours est nécessaire au bien, — qu'il formule ainsi ce précepte. Loin de nous la pensée de le prendre à la lettre ; nulle part le Sauveur n'a dit que la chair fût l'auteur du mal, partout il en accuse la volonté perverse. En réalité ce n'est pas votre œil qui voit, c'est votre âme ou votre intelligence. Il arrive souvent que, notre esprit étant ailleurs, notre œil ne voit pas les personnes présentes ; ce n'est donc pas à l'œil seul qu'il faut attribuer l'acte de la vision. Du reste, s'il parlait véritablement des membres, il ne parlerait pas d'un œil, ni de l'œil droit précisément, il parlerait de l'un comme de l'autre ; apparemment, quand on est scandalisé par l'œil droit, on l'est aussi par l'œil gauche. Pourquoi donc l'œil droit et la main droite ? C'est pour vous bien montrer qu'il s'agit, non de ces membres, mais des personnes qui nous sont étroitement unies. Si vous aimez une personne, nous dit-il, au point d'y tenir comme à votre œil droit ; si vous la regardez comme ne vous étant pas moins utile que votre main, nuît-elle à votre âme, retranchez-la.

Pesez la force de cette parole ; il ne dit pas : Eloignez-vous. Il marque une séparation beaucoup plus profonde : « Arrachez, dit-il, et jetez loin de vous. » Puis, tempérant la sévérité de cet ordre, il indique le bien qui doit en résulter, par le fait même du mal ; et cela, en développant la même métaphore : « Car il vous est avantageux, poursuit-il, qu'un de vos membres périsse, afin que votre corps tout entier ne soit pas précipité dans la géhenne. » Comme ce membre ne se conserve pas lui-même et vous perdrait avec lui, serait-ce aimer la nature humaine de les perdre tous deux, quand il est possible d'en conserver un en les séparant ? Pourquoi Paul désirait-il être frappé d'anathème ? Ce n'est pas certes pour ne rien gagner, c'est pour procurer le salut des autres. Ici se trouverait la perte des deux ; c'est pour cela que le Christ ne se borne pas à dire : « Arrachez ; » et qu'il ajoute : « Jetez loin de vous, » de manière à ne jamais reprendre ce membre s'il ne change pas. En agissant de la sorte vous le mettez à l'abri d'un plus grand mal, et vous échappez vous-même à votre perte. Pour vous faire encore mieux saisir l'utilité de cette loi, prenons un exemple, si vous le voulez, dans le corps humain. Supposez que vous êtes dans l'alternative d'être jeté dans une fosse et d'y périr, ou de vous laisser arracher un œil pour sauver le reste du corps ; est-ce que vous ne préféreriez pas cette dernière souffrance ? Personne qui pût balancer ; car ce ne serait pas là témoigner de l'aversion pour son œil, mais faire preuve d'un véritable amour pour son corps. Faites l'application de ce raisonnement soit aux hommes, soit aux femmes. Si celui qui vous nuit en vous aimant est dans un état incurable, vous vous sauvez en le retranchant, et vous le mettez

lui-même à l'abri d'une plus grave condamnation, puisqu'il n'ajoutera pas ainsi la responsabilité de votre perte à celle de ses autres péchés.

Maux qu'entraine après elle la fréquentation des théâtres.

Quelle douceur et quelle sage prévoyance dans cette loi ! On l'accuse d'être trop rigoureuse ; mais quelle bonté pour l'homme ne respire-t-elle pas ? Qu'ils écoutent ces choses ceux qui courent aux théâtres et commettent chaque jour de nouveaux adultères. S'il nous est ordonné de retrancher les membres mêmes de notre famille à cause du mal qu'ils nous font, quelle sera l'excuse de ceux qui vont se lier dans ces réunions quotidiennes à des êtres inconnus pour eux, et se créer là mille occasions de ruine ? Le Christ ne se borne pas à nous interdire tout regard impur ; après nous en avoir montré les funestes conséquences, il va plus loin dans sa loi, il nous prescrit de retrancher, de couper sans pitié, de jeter loin de nous le membre nuisible ; et Celui qui nous impose cette loi est le même qui nous recommande sans cesse la charité; de telle sorte que des deux côtés il fait briller sa providence et le soin qu'il a de procurer notre bien. « Il a été dit : Quiconque renverra sa femme lui donnera l'acte de répudiation. Et moi je vous dis : Quiconque renverra sa femme, excepté dans le cas de fornication, lui fait commettre l'adultère ; et celui qui prend la femme renvoyée commet l'adultère. » *Deut.*, XXIV, 1.

4. Il ne passe pas à d'autres questions sans avoir parfaitement éclairci celle-là. Voilà donc qu'il nous présente un autre genre d'adultère. Quel est-il ? Il était une loi dans les anciens temps qui permettait de renvoyer sa femme pour un motif quelconque d'aversion, et qui ne défendait pas d'en épouser une autre. Mais la loi ne l'autorisait pas sans condition, il fallait auparavant donner l'acte de répudiation à la femme, pour qu'elle ne pût pas rentrer dans le domicile conjugal : là se trouvait encore une trace du mariage. Sans cette précaution, en effet, s'il avait été permis à l'homme de répudier sa femme et d'en épouser une autre, avec le droit de revenir plus tard à la première, il en fût résulté la plus grande confusion, il y eût eu comme un échange perpétuel, et l'adultère eût alors existé d'une manière évidente. Aussi n'était-ce pas un léger adoucissement que cet acte de répudiation. Cette loi avait de plus pour but de prévenir une iniquité beaucoup plus grande encore. S'il eût été prescrit à l'homme de garder la femme haïe, le meurtre serait résulté de cette prescription ; car tel était le caractère des Juifs. Ceux qui n'épargnaient pas leurs propres enfants, qui tuaient les prophètes, qui versaient le sang comme l'eau, n'auraient certes pas épargné leurs femmes. Dieu permettait donc un moindre mal pour en empêcher un plus grand. La valeur secondaire de cette loi nous est attestée par le Christ lui-même, quand il dit : « Moïse a écrit ces choses à raison de la dureté de votre cœur, » *Matth.*, XIX, 8, pour vous éviter le meurtre en vous permettant l'expulsion. Pour lui, quand il retranchait toute colère et condamnait le mouvement intérieur en même temps que l'action extérieure, il a pu modifier ainsi la loi. C'est pour cela qu'il rappelle sans cesse les termes de la première, voulant bien établir qu'il est en parfait accord et non en opposition avec ce texte ; qu'il développe la loi, loin de la renverser ; qu'il la perfectionne, au lieu de la détruire.

Remarquez maintenant qu'il s'adresse toujours à l'homme : « Celui qui renvoie sa femme lui fait commettre l'adultère ; et celui qui prend la femme renvoyée commet l'adultère. » Celui-là, quand même il n'en prendrait pas une autre, encourt la responsabilité du crime, tombe réellement sous cette accusation ; et celui-ci commet le crime même en prenant la femme d'un autre. Et ne m'objectez pas qu'il l'a rejetée ; elle demeure sa femme tout comme auparavant. De peur toutefois qu'en reportant tout sur l'homme il n'inspirât de l'arrogance à la femme, il défend de la recevoir après, car : « Celui qui prend la femme renvoyée commet l'adultère. » Il oblige ainsi cette femme à vivre dans la continence, en lui refusant la possibilité d'être épousée par un autre homme, et de devenir par là une cause d'inimitié. Dès qu'elle sait qu'il faut de toute nécessité, ou qu'elle garde le mari qui lui est d'abord échu, ou qu'elle soit sans asile une fois qu'il l'aura renvoyée, elle est dans la rigoureuse obligation d'être bonne et douce envers son

mari. Si la loi n'en dit rien, ne vous en étonnez pas; c'est par égard pour la faiblesse de la femme. Le Seigneur la corrige et la prémunit par les menaces mêmes qu'il adresse aux hommes. Tel un père dont le fils mène une conduite désordonnée, va droit à ceux qui l'ont poussé dans cette voie funeste, et leur interdit d'avoir désormais aucun rapport avec son enfant. Si cette loi vous paraît encore onéreuse, rappelez-vous ce que le Christ disait plus haut, repassez les béatitudes; et vous verrez que l'accomplissement en est possible, facile même. En effet, l'homme doux, pacifique, pauvre en esprit, miséricordieux, comment répudierait-il sa femme? Celui qui réconcilie les étrangers pourrait-il avoir des querelles domestiques?

Le Seigneur n'a pas que ce moyen pour alléger la loi, il l'allége encore d'une autre manière: c'est en laissant subsister une cause de rupture, le cas de fornication; et c'est toujours par respect pour la dignité du mariage. S'il n'eût pas été permis de renvoyer la femme coupable qui méconnaît l'unité du lien conjugal, l'adultère revenait d'un autre côté. Voyez quel accord avec ce qui précède: Celui qui ne jette pas un regard de concupiscence sur la femme d'autrui ne tombera pas dans le crime; s'il ne tombe pas dans le crime, il ne donnera pas au mari l'occasion de répudier sa femme. Voilà comment le divin législateur inspire une crainte salutaire et resserre les liens qu'il a formés, en faisant peser sur la tête de l'homme un grand danger, s'il renvoie sa femme en lui laissant la responsabilité du mal qu'elle pourra faire. Lors donc que vous entendez: Arrachez votre œil, ne pensez pas que cela soit dit aussi de la femme, puisque un seul cas est déterminé, mais un seul, dans lequel la séparation soit permise. « Vous avez encore ouï qu'il a été dit aux anciens: Vous ne vous parjurerez pas, vous acquitterez vos serments envers le Seigneur. Et moi je vous dis: Ne jurez en aucune façon. » Pourquoi n'en vient-il pas immédiatement au vol et passe-t-il sans transition au faux témoignage? Parce que celui qui vole ne s'abstient pas du jurement; tandis que celui qui ne prononce ni jurement ni mensonge, ne vole pas. En détruisant l'un de ces péchés, il détruit l'autre; le mensonge provient ordinairement du vol. Que signifie cette parole: « Acquittez vos serments envers le Seigneur? » Cela veut dire: Ne jurez que pour la vérité. « Et moi je vous dis: Ne jurez en aucune façon. »

5. Après ces préceptes, pour les détourner de plus en plus de jurer par le nom de Dieu, il ajoute: « Ni par le ciel, parce qu'il est le trône de Dieu; ni par la terre, parce qu'elle est l'escabeau de ses pieds; ni par Jérusalem, parce que c'est la cité du grand Roi. » Il emploie là des expressions tirées des prophètes, montrant encore une fois qu'il n'est pas en opposition avec l'antiquité; les jurements dont il parle étaient fort en usage dans sa nation, ce qu'on voit clairement à la fin du même évangile. Remarquez ici de quelle manière il rehausse les éléments. Ce n'est pas à cause de leur nature, mais bien à cause des rapports qu'ils ont avec Dieu, rapports exprimés comme il nous était possible de les comprendre. L'idolâtrie exerçait alors un tel empire sur les esprits, qu'il donne cette raison du respect qu'on doit aux créatures, éloignant ainsi la pensée qu'elles doivent être honorées pour elles-mêmes. Le voilà donc qui fait tout remonter à la gloire de Dieu; car il ne fait pas valoir la grandeur et la beauté du ciel ni l'admirable utilité de la terre; il nous dit que l'un est le trône de Dieu et l'autre son escabeau, se servant ainsi de tout pour ramener les âmes au Seigneur. « Ni par votre tête, parce que vous ne pouvez rendre un seul de vos cheveux blanc ou noir. » Ce n'est donc pas précisément par un sentiment d'admiration pour l'homme qu'il défend de jurer par sa tête; l'homme pouvait aussi devenir un objet d'idolâtrie. Non, il fait intervenir la gloire de Dieu, il vous rappelle que vous ne dépendez pas de vous-même, et qu'il ne vous appartient pas dès lors de jurer par votre tête. S'il n'est personne qui cède son enfant, moins encore Dieu vous cèdera-t-il son œuvre. Votre tête même ne vous appartient pas, elle est la possession d'un autre; vous êtes si loin d'en être le maître que vous ne pouvez pas lui faire subir le plus léger changement. Il vous refuse la possibilité, non-seulement de faire croître un cheveu, mais encore d'en modifier la couleur.

Que ferai-je, me demanderez-vous, si quelqu'un exige un serment et m'en impose la nécessité? — Il faut que cette nécessité le cède à la crainte de Dieu. Si vous mettiez en avant de tels préceptes, vous n'observeriez pas un seul commandement. Vous diriez aussi touchant votre femme : Mais quoi, elle se plaît dans les querelles et les dépenses; — de votre œil droit : Et si je dois encore brûler après que je l'aurai arraché? — du regard impur : Puis-je donc ne pas voir? — de la colère à l'égard du prochain : Que faire, si je suis d'un caractère impétueux, si je n'ai pas la force de retenir ma langue? — Ainsi, vous foulerez aux pieds tous les préceptes donnés plus haut. Vous n'oseriez pas opposer de pareilles raisons aux lois humaines, ni vous retrancher derrière ces prétendues impossibilités. Non; bon gré malgré, vous les acceptez telles qu'elles sont écrites. Du reste, vous n'aurez jamais à subir ni nécessité, ni contrainte. Celui qui prête une oreille attentive aux béatitudes énoncées, et qui conforme sa conduite à la volonté du Christ, ne sera jamais violenté par personne, il excitera plutôt le respect et l'admiration de tous. « Que votre discours soit : Oui, oui; ou bien : Non, non; ce que vous direz de plus, provient du mal. » Qu'est-ce donc qui s'ajouterait à ce oui ou à ce non? Ce n'est pas le parjure, c'est le serment. Personne n'ignore que le parjure provient du mal; que c'est un contraire et non une superfétation : la superfétation consiste à dire plus qu'il ne faut, à surcharger sa parole, et tel est le serment. Que signifie là provenir du mal? et, si le serment provient du mal, pourquoi la loi l'ordonnait-elle? Vous pourriez faire la même question au sujet de la femme : Pourquoi ce qui jadis était permis est-il maintenant un adultère? — Que répondrons-nous à cette difficulté?

L'ancienne loi portait ces dispositions à cause de la faiblesse de ceux qui devaient l'observer. Il était absolument indigne de Dieu d'être honoré par la fumée des victimes, comme il est indigne d'un philosophe de balbutier. La répudiation est un adultère, le serment est un mal aujourd'hui que nous sommes appelés à de plus hautes vertus. Si c'eût été là dès le principe une chose inspirée par le diable, il n'en serait pas résulté tant de bien; c'est parce que de telles lois ont précédé que les hommes ont accepté les nouvelles. Ne recherchez donc pas quelle était la vertu des premières, quand elles sont désormais abrogées. Le temps les voulait telles; je vous dirai même qu'elles ont encore leur utilité. Leur vertu se manifeste, en effet, par la violence même des accusations dont elles sont l'objet; leur plus bel éloge, c'est d'être ainsi blâmées. Supposez qu'elles ne nous eussent pas rendus aptes à recevoir des institutions plus élevées, elles ne nous paraîtraient pas si blâmables. Quand la mamelle a pleinement rempli son office, quand l'enfant a pu s'asseoir à une table supérieure, on la juge désormais inutile; les parents eux-mêmes qui la regardaient d'abord si nécessaire à l'enfant, l'en détournent ensuite en le faisant rougir de la demander; et, si les paroles ne suffisent pas, le sein maternel est enduit de substances amères, afin que cette leçon en acte réprime un désir que l'autre n'avait pas étouffé.

6. En faisant dériver du mal les choses qu'il condamne, le Christ n'entend donc pas dire que le diable soit l'auteur de l'ancienne loi; il veut seulement faire un effort pour arracher ses auditeurs à leur bassesse antérieure. C'est aux disciples d'ailleurs qu'il tient ce langage; à l'égard des Juifs insensibles et grossiers, obstinément attachés aux mêmes usages, il emploie, comme une substance amère, pour les détourner de leur genre de vie, la crainte de la captivité. Comme cela même ne pouvait les retenir, comme ils y revenaient sans cesse, tels que des enfants reviennent à la mamelle, il leur cache leur patrie, mais en la renversant, en permettant que la plupart d'entre eux soient emmenés dans des régions lointaines. C'est ainsi qu'on sépare les petits veaux de leurs mères et qu'on les tient renfermés pendant un certain temps, pour leur faire perdre l'habitude du lait. Si l'ancienne loi fût provenue du diable, elle n'aurait certes pas éloigné les hommes de l'idolâtrie; c'est tout le contraire qu'elle aurait fait, puisque le diable ne peut que désirer le triomphe des idoles. Or, nous voyons quelle a été la lutte de l'ancienne loi contre l'idolâtrie. Si même elle tolérait le

serment, c'était pour empêcher les Juifs de jurer par les idoles. « Jurez par le vrai Dieu, leur est-il dit. » *Jerem.*, IV, 2. La loi n'a donc pas rendu de légers services, elle en a rendu de très-grands. Conduire les hommes à une nourriture substantielle, ce devait être l'œuvre du Sauveur. — Mais quoi, le jurement ne provient-il donc pas du mal? — Il en provient assurément, aujourd'hui sans doute, quand nous avons reçu de si sublimes leçons, mais non dans ces anciens temps. — Et comment la même chose peut-elle devenir, m'objecterez-vous encore, tantôt un bien, tantôt un mal? — Et moi je dis comment une chose ne serait-elle pas aujourd'hui bonne et demain mauvaise, quand tout proclame qu'il en est ainsi, dans les œuvres de l'art comme dans celles de la nature, partout en un mot?

Voyez-en la preuve d'abord dans l'homme : La gestation est un bien pour lui dans les premiers mois de son existence ; elle lui deviendrait funeste en se prolongeant : vivre de la nourriture d'un autre est alors un bien; ce serait repoussant ensuite; vivre du lait maternel, sucer la mamelle, rien de plus salutaire au commencement; ce serait plus tard une cause d'affaiblissement et de mort. Voyez-vous comme les mêmes choses changent avec le temps, et de bonnes deviennent mauvaises? La robe de l'enfant est très-belle à cet âge ; elle serait pour l'homme un vêtement honteux. Voulez-vous que je vous montre cette vérité en sens inverse? Ce qui convient à l'homme ne convient nullement à l'enfant : Donnez à l'enfant les vêtements de l'homme, quelle risée, quelle difficulté pour marcher, quels efforts inutiles? Imposez encore à l'enfant le soin des affaires publiques, du négoce, de la culture des champs, combien ne sera-ce pas encore ridicule? Mais pourquoi m'y arrêter? Le meurtre lui-même, où tout le monde reconnaît une invention du diable, s'il a lieu dans certaines conditions, rendra Phinées digne du sacerdoce. Or, que le meurtre soit réellement l'œuvre de l'esprit pervers, écoutez le Christ nous le dire lui-même : « Vous voulez accomplir les œuvres de votre père ; il était homicide dès le commencement. » *Joan.*, VIII, 41-44. Phinées aussi fut homicide; « et cela fut imputé à justice, » est-il écrit. *Psalm.* CV, 31. Abraham ne commettait pas un meurtre ordinaire, il était le meurtrier de son propre fils; et c'est ainsi qu'il plut davantage à Dieu. Pierre donna deux fois la mort ; et ce fut là une œuvre de l'ordre spirituel. N'examinons pas les choses d'une manière absolue, tenons compte du temps, de la cause, de l'intention, des personnes, de tout ce qui concourt à les caractériser ; la vérité nous reste autrement inaccessible.

Voulons-nous arriver au royaume qui nous est promis, tâchons d'aller au delà des anciens préceptes ; il n'est pas d'autre moyen de conquérir les biens célestes. Nous demeurerons en dehors du seuil, si nous atteignons seulement la mesure des anciens. « Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » *Matth.*, V, 20. Et cependant, après de telles menaces, il en est qui non-seulement n'atteignent pas à cette mesure, mais qui restent bien au-dessous : loin d'éviter les jurements, ils tombent dans le parjure; loin de s'interdire le regard impur, ils commettent des actions abominables; ils transgressent audacieusement toutes les lois, ne connaissant pas de barrière, jusqu'au jour où leurs méfaits seront punis du dernier supplice, inévitable résultat où vont aboutir ceux qui terminent leur vie dans l'iniquité. En effet, on ne peut qu'en désespérer, ils ne peuvent rien attendre que les châtiments éternels. Tant qu'on est encore sur la terre, on peut aisément lutter, vaincre, remporter la couronne.

La loi nouvelle est plus exigeante que la loi ancienne.

7. Ne vous laissez donc pas aller à l'abattement, ô homme, ne perdez pas cette noble ardeur. Ce qui vous est ordonné n'est pas si pénible. Quelle peine y a-t-il, je vous le demande, à fuir les jurements? Avez-vous quelque dépense à faire, des sueurs à répandre, des chagrins à subir ? Il suffit de vouloir, il n'en faut pas davantage. M'objecterez-vous l'habitude ? mais c'est là précisément ce qui vous rendra l'amendement plus aisé. Contractez une autre habitude, et tout est gagné. Souvenez-vous de ces Grecs devenus si célèbres qui corrigèrent à force de travail le bégaiement dont ils étaient affectés. D'autres qui remuaient incessamment les épaules ont eu re-



cours à la pointe d'un glaive pour arrêter ce mouvement désordonné, et ils y sont parvenus. Comme vous n'obéissez pas à la parole des Ecritures, j'en suis réduit à vous présenter l'exemple des étrangers. C'est ce que Dieu faisait lui-même à l'égard des Juifs, quand il leur tenait ce langage : « Allez dans les îles de Cétim, envoyez à Cédar, et voyez si les nations ont changé leurs dieux, des dieux cependant qui n'en sont pas. » *Jerem.*, II, 10-11. Souvent même il les envoie aux êtres privés de raison ; ainsi quand il dit : « Va vers la fourmi, paresseux, et tâche de marcher dans ses voies ; va vers l'abeille. » *Prov.*, VI, 6. C'est ainsi que je vous dis maintenant : Considérez les philosophes de la Grèce, et vous saurez alors de quels supplices sont dignes ceux qui transgressent les lois de Dieu ; car pour une misérable gloire humaine ils ont supporté mille travaux, et vous refusez d'imiter ce zèle quand il s'agit des biens du ciel.

Il faut se corriger des mauvaises habitudes.

Si vous me dites après cela que l'habitude peut surprendre les hommes même les plus vigilants, j'en conviens sans peine ; j'ajoute seulement que, s'il vous est facile de vous laisser surprendre, il ne vous l'est pas moins de vous corriger. Entourez-vous de moniteurs dans votre maison, faites appel à votre serviteur, à votre femme, à votre ami, et stimulé, poursuivi par tout ce monde, vous renoncerez à l'habitude contractée. Persévérez pendant dix jours dans l'application de ce remède ; il ne vous faudra pas un temps plus long, le succès ne sera pas douteux, la bonne habitude aura jeté de fortes racines. Quand vous aurez ainsi commencé, pécheriez-vous une ou deux fois encore, trois ou même vingt, ne perdez pas courage, relevez-vous, remettez-vous à l'œuvre, et vous remporterez un triomphe complet. Ce n'est pas un léger mal que le parjure. Si déjà le jurement provient d'une mauvaise source, quel châtiment le parjure ne mérite-t-il pas ? Ces choses, vous les entendez avec transport ; mais ce qu'il me faut, ce n'est pas votre admiration, ni vos applaudissements, ni ce tumulte. Ce que je demande uniquement, c'est que vous mettiez en pratique ce que vous aurez écouté dans le silence du recueillement et de l'attention. Voilà mes applaudissements et mes éloges. Si, vous bornant à l'audition, vous ne faites pas ce que vous louez, votre responsabilité s'aggrave ainsi que votre supplice, et nous n'avons en partage, nous, que la honte et la dérision. Ceci n'est peut-être pas un théâtre, vous n'assistez pas à une représentation, pour qu'il vous suffise d'applaudir. C'est ici une école spirituelle. Aussi votre unique objet doit être de réaliser ce qui vous est dit, de prouver votre obéissance par vos actes. Alors j'aurai tout obtenu ; pour le moment, je désespère. Je n'ai cessé de donner ces avertissements soit en particulier, soit en public ; et je ne vois pas qu'on ait fait le moindre progrès, vous en êtes toujours aux premiers rudiments de la doctrine. Quoi de plus rebutant pour un instituteur ? Paul aussi supportait avec peine de voir ses auditeurs perdre un temps considérable dans les premières leçons. « Quand vous devriez par le temps être en état d'instruire les autres, leur dit-il, vous avez encore besoin qu'on vous instruise, qu'on vous rappelle les plus simples éléments de la parole de Dieu. » *Hebr.*, V, 12.

L'orateur repousse les applaudissements de ses auditeurs.

Tel est, à notre tour, le sujet de nos gémissements et de nos larmes. Si vous ne changez pas de vie, je serai forcé de vous interdire l'entrée de ce temple saint, la participation aux divins mystères, de vous traiter comme les fornicateurs, les adultères et les meurtriers dénoncés. Mieux vaut offrir à Dieu les prières accoutumées, avec deux ou trois personnes gardant fidèlement sa loi, que réunir des prévaricateurs en grand nombre, qui ne savent guère que propager la corruption. Que le riche, que le puissant ne s'enfle pas, ne lève pas orgueilleusement la tête : tout cela n'est pour moi que mythe, ombre et rêve. Aucun de ceux qui sont aujourd'hui dans l'opulence ne viendra me défendre alors, quand je serai mis en accusation pour n'avoir pas soutenu comme je le devais les lois de Dieu. Voilà ce qui perdit Héli, ce vieillard admirable dont la vie s'était écoulée à l'abri de tout reproche ; mais, parce qu'il était resté dans l'inaction tandis qu'on foulait aux pieds les lois divines, il fut enveloppé dans le châtiment et la perte de ses enfants. Or, s'il éprouve ce sort terrible à cause de

sa faiblesse paternelle et sans égard pour cet empire que la nature exerçait sur son cœur, quelle sera notre excuse, à nous qui ne subissons pas ce joug, et qui cependant corrompons tout par nos lâches complaisances? Je vous en conjure donc, ne nous perdez pas en vous perdant vous-mêmes; écoutez nos conseils, entourez-vous de surveillants et de moniteurs, pour vous affranchir de la funeste habitude du jurement; et, partant de là, vous irez sans effort à la pratique de toutes les autres vertus, à la conquête des biens célestes. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVIII.

« Vous avez entendu qu'il a été dit : Œil pour œil, et dent pour dent. Et moi je vous dis de ne point résister au pervers; mais, si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui l'autre. Et à celui qui veut disputer en jugement avec vous et vous enlever votre tunique, abandonnez encore votre manteau. »

1. Ce n'est donc pas de l'œil qu'il parlait auparavant, vous le voyez, quand il nous ordonnait d'arracher l'œil qui nous scandalise; il parlait de la personne qui nous nuit par son amitié même, et qui nous entraîne dans l'abîme de la perdition. Celui qui nous défend avec tant d'énergie d'arracher l'œil d'un autre en compensation de l'œil qu'on nous aurait arraché, nous aurait-il jamais ordonné dans sa loi de nous en priver nous-mêmes? Quand on s'élève contre l'ancienne loi parce qu'elle permet une telle réparation, on montre, à mon avis, une complète ignorance de la sagesse qui convient au législateur, de la différence des temps, du bien même que produit la condescendance. Si vous faites attention, en effet, au caractère des hommes pour qui cette législation était faite, à leurs dispositions, à l'époque elle-même, vous rendrez hommage à la sagesse du législateur, vous reconnaîtrez que l'auteur de l'ancienne loi est aussi l'auteur de la loi nouvelle, qu'il a parfaitement atteint son but dans les deux cas, le bien des hommes, et qu'il a tenu compte de la différence des temps. S'il eût donné dès le principe les institutions ardues et sublimes que nous avons aujourd'hui, ni les unes ni les autres n'auraient existé; au lieu qu'en les établissant successivement et selon les circonstances, il les a fait servir à l'éducation progressive du genre humain. Du reste, la prescription dont il s'agit a pour but, non d'infliger le supplice matériel, mais d'empêcher toute violence; la menace de cette peine du talion était une barrière opposée aux emportements de la colère. Il y a là le germe d'une grande philosophie; car il se contente d'édicter la même peine, alors que le coupable en méritait une plus grande, selon les exigences de la pure équité, pour avoir le premier fait un pareil mal. Mais, comme il voulait introduire la bonté dans le règne même de la justice, il a décerné contre le coupable un châtiment moindre que la faute, enseignant par là quelle modération il faut garder dans les injures qu'on reçoit.

Pourquoi les préceptes de l'ancienne loi n'étaient point aussi sublimes que ceux de la loi nouvelle.

Après avoir donc rappelé l'ancienne loi par le texte même, il nous fait voir que notre frère n'est pas précisément celui de qui vient une semblable iniquité, et qu'elle vient de l'esprit malin. C'est pour cela qu'il ajoute : « Et moi je vous dis de ne pas résister au pervers. » Il ne désigne pas un frère, il entend par là le démon, afin de nous bien persuader que de telles choses ne se font qu'à son instigation; et de la sorte il calme et dissipe en grande partie la colère à l'égard de l'instrument en la reportant sur la cause. — Eh quoi, me dira-t-on, ne devons-nous pas résister à l'esprit du mal? — Nous le devons, certes, mais non comme vous l'entendez; il faut résister comme le divin Maître le commande, en se tenant toujours prêt à supporter les injures; et voilà comment vous en triompherez. Ce n'est pas avec le feu qu'on éteint le feu, c'est avec de l'eau. Mais dans l'ancienne loi même celui qui supportait le mal remportait la victoire et la couronne, il était bien au-dessous de celui qui se vengeait; c'est ce que vous verrez en examinant les choses avec attention. En effet, le premier qui seul s'est livré à la vio-

lence, se trouve avoir arraché deux yeux, celui de son frère et le sien. Aussi est-il pour tous l'objet d'une légitime aversion et d'incriminations sans nombre ; tandis que la victime n'ayant fait à l'autre aucun mal, malgré la peine du talion, tout le monde la plaint et la loue : elle reste pure, quoique la loi l'ait vengée. Si des deux côtés le malheur est le même, la gloire ne l'est pas, ni devant Dieu, ni devant les hommes ; ce qui fait que le malheur ne l'est pas non plus dans la suite. Ainsi donc le Christ avait dit en commençant : « Celui qui se met sans raison en colère contre son frère, ou qui l'appelle insensé sera passible de la géhenne. » Voilà qu'il exige maintenant une plus haute philosophie, puisqu'il nous ordonne, non-seulement de souffrir avec patience ces mauvais traitements, mais encore d'y répondre par les meilleurs procédés, de présenter l'autre joue. Or, une telle prescription n'est pas restreinte à cet unique genre d'outrage ; elle s'étend à tout, c'est une leçon universelle de patience.

2. De même qu'en disant : « Celui qui traite son frère d'insensé sera passible des feux de la géhenne, » il parle d'une injure quelconque, et non de celle-là en particulier ; de même il nous prescrit ici de supporter avec générosité, sans trouble, tous les mauvais traitements que nous pouvons recevoir, et non pas uniquement un soufflet. S'il le prend pour exemple, c'est qu'un soufflet est le dernier de tous les outrages, celui qu'on regarde comme le plus humiliant et le plus honteux. Il a donné cet ordre dans l'intérêt de celui qui frappe et de celui qui est frappé : ce dernier, formé qu'il est à cette belle philosophie, ne croira pas avoir souffert une grave injure, il n'en aura pas même le sentiment, il sera là comme un athlète et non comme un homme insulté ; le premier rougira de sa violence et ne frappera pas une seconde fois, serait-il plus féroce qu'une bête sauvage, il éprouvera même un amer repentir de ce qu'il a déjà fait. Rien n'arrête ceux qui commettent l'injustice comme la patience et la résignation de ceux qui la souffrent ; non-seulement cela dissipe la colère et l'empêche d'aller plus loin, mais encore inspire l'admiration, en même temps que le repentir, de telle sorte que nos ennemis et nos adversaires deviennent nos amis, ou même nos familiers et nos serviteurs. La vengeance produit des effets tout opposés : elle déshonore l'un et l'autre, les rend pires tous deux, fournit un nouvel aliment à la flamme de la colère, et fait qu'elle va souvent jusqu'au meurtre. Voilà pourquoi, non content de vous défendre le ressentiment, le Christ vous ordonne de laisser en quelque sorte votre ennemi se satisfaire en montrant ainsi que vous acceptez volontiers la première injure. Par là, du reste, vous portez à l'impudent un coup bien plus sensible que vous ne le feriez en le frappant à votre tour, et vous le ramenez à la modération, serait-il au paroxysme de la rage.

« A celui qui voudra disputer en jugement avec vous et vous enlever votre tunique, abandonnez encore votre manteau. » La patience qu'il vous impose dans les coups, il l'exige aussi dans la perte de vos biens. Et c'est pour cela qu'il emploie encore de nouveau la même hyperbole. Comme dans le premier cas, vous devez ici triompher du mal par votre générosité en abandonnant au ravisseur plus qu'il ne demandait. Il y a là cependant une condition qui doit être remarquée ; car il ne dit pas simplement : Donnez votre vêtement à qui le demande ; mais bien : « A qui voudra disputer en jugement avec vous, » c'est-à-dire vous traîner devant les juges, vous susciter un procès. De même que, après nous avoir défendu d'appeler notre frère insensé, de nous mettre en colère sans raison, il exige davantage, il nous ordonne de présenter l'autre joue ; de même, après nous avoir dit ici d'être d'accord avec notre adversaire, il pousse ce précepte plus loin, il veut que notre générosité dépasse les prétentions mêmes du ravisseur. — Quoi donc, me dira-t-on, faudra-t-il que je me retire dépouillé ? — Nous ne serions jamais dépouillés, si nous accomplissions fidèlement ces préceptes ; nous posséderions les plus riches vêtements : d'abord, personne ne viendra nous attaquer avec de telles dispositions ; puis, en supposant qu'il se rencontre quelqu'un assez cruel, assez inhumain pour commettre ce crime, il ne manquerait pas d'hommes qui, pleins d'ad-

miration pour la philosophie dont vous auriez fait preuve, vous couvriraient non-seulement dans leurs vêtements, mais encore de leur propre chair, si cela était possible.

3. Cette philosophie vous réduirait-elle d'ailleurs à l'état de nudité, vous n'auriez pas à regarder cet état comme une honte. Adam était nu dans le paradis, et il n'en rougissait pas; Isaïe n'avait ni tunique ni chaussure, et il était le plus illustre des Juifs; Joseph ne brilla jamais d'une plus grande gloire que lorsqu'il eut perdu son manteau. Le mal n'est pas d'être ainsi dépouillé, c'est plutôt d'être vêtu, comme nous le sommes, d'habits éclatants et précieux. Voilà qui est humiliant et ridicule. Aussi Dieu loue-t-il les premiers, tandis qu'il ne cesse de flétrir le luxe par ses prophètes et ses apôtres. Ne tenons donc pas pour impossibles les préceptes qui nous sont donnés; ils nous seront aussi faciles qu'avantageux, si nous déployons quelque zèle: l'utilité n'en sera pas uniquement pour nous, ceux-là mêmes qui nous maltraitent en retireront le plus grand bien. Chose digne d'admiration, en nous enseignant à souffrir le mal avec patience, ils donnent à ceux qui le font une sublime leçon de philosophie. Cet homme qui veut vous spolier sent déjà ce qu'il y a de grave dans son action; et vous lui montrez qu'il vous est facile de donner ce qu'il ne demande même pas, à son indigence vous opposez un généreux empressement, votre philosophie fait contraste avec sa rapacité: songez dès lors quelles leçons vous lui donnez, avec quelle force vous l'instruisez à fuir le vice, à prendre le parti de la vertu, et cela, non par vos paroles, mais par vos actions. Notre unique but ici-bas ne doit pas être, dans les desseins de Dieu, de procurer notre bien à nous; nous devons aussi procurer celui de tous nos frères. Si vous donnez pour éviter un procès, c'est à vous seul que vous êtes utile; mais, si vous donnez gratuitement autre chose, c'est de plus votre adversaire que vous avez rendu meilleur.

Telle est la nature du sel, et le Seigneur veut que nous soyons le sel de la terre: en se conservant lui-même, il conserve les aliments auxquels il est mêlé. On peut dire de même de l'œil: il luit pour lui-même et pour le reste du corps. Puisque Dieu vous a donné cette mission, éclairez celui qui est assis dans les ténèbres, et persuadez-lui qu'il ne vous dépouille pas violemment, qu'il ne vous fait même aucune injure. Vous obtenez de nouveaux droits à l'estime et au respect, en laissant croire que vous accordez de plein gré, au lieu d'être dépouillé par l'injustice. Faites donc par votre douceur que son péché devienne votre gloire. Si vous regardez ce précepte comme une tâche trop ardue, attendez, et vous verrez clairement que vous n'avez pas encore atteint la perfection. Là ne s'arrête pas, en effet, celui qui nous impose les lois de la patience; il dépasse cette limite en disant: « Si quelqu'un vous engage pour faire avec lui mille pas, faites-en deux mille. » Comprenez-vous la sublimité de cette philosophie? Après que vous avez cédé votre tunique et votre manteau, si votre adversaire veut encore vous imposer un travail, une tâche pénible, dans cet état de nudité, vous ne devez pas même le contrarier sur ce point. La volonté du Seigneur est que tout soit commun entre nous, nos forces personnelles comme nos possessions; il faut tout mettre au service de ceux qui sont dans le besoin et de ceux qui nous insultent: c'est là le propre de la bonté, c'est ici le propre du courage. En vous disant donc: « Si quelqu'un vous engage à faire mille pas avec lui, faites-en deux mille, » il vous suggère de sublimes aspirations, il vous ordonne de vous montrer également généreux. Si les choses qu'il vous prescrivait au commencement, bien inférieures à celles-ci, étaient néanmoins récompensées par de si remarquables béatitudes, quelle sera la glorieuse destinée conquise par l'accomplissement de ces dernières prescriptions, et, même avant la récompense, quelle n'est pas la grandeur d'un homme qui, dans un corps passible et mortel, manifeste une si complète impassibilité? Que devient cette âme que ni les outrages, ni les coups, ni la perte des biens ne peuvent émouvoir, que nulle autre épreuve de ce genre ne saurait ébranler, qui se fortifie même et s'épure dans les tribulations? C'est pour cela qu'il donne cette extension à ce qui regardait d'abord la

Les hommes parfaits ne se laissent point ébranler par les tribulations.

spoliation et les mauvais traitements. — Pourquoi parler des injures et des pertes? nous dit-il. Si votre adversaire veut de plus soumettre votre corps à d'injustes labeurs, remportez encore ici la victoire, que votre générosité surpasse sa cupidité. — Engager, dans le sens du texte, c'est entraîner à sa suite d'une manière inique et violente, sans aucune apparence de raison. Et vous devez encore y être prêt, et souffrir plus qu'il n'exige.

« Donnez à qui vous demandera, ne vous détournez pas de celui qui veut vous emprunter. » Voilà des préceptes inférieurs à ceux qui précèdent; mais ne vous en étonnez pas, c'est ainsi que fait toujours le divin Maître, il mêle les petites choses aux grandes. Eh bien, qu'ils les écoutent, ces petites choses, ceux qui volent le bien d'autrui et qui jettent le leur aux courtisanes, allumant contre eux-mêmes un double incendie, et par leurs injustes acquisitions et par leurs dépenses iniques. Par emprunt il ne faut pas entendre ici un trafic usuraire, mais bien un service demandé. Cette pensée se détermine par un autre passage, où le Sauveur dit qu'il faut donner à ceux de qui nous n'espérons rien recevoir.

« Vous avez ouï qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain, et vous pouvez haïr votre ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, priez pour ceux qui vous calomnient et vous persécutent, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous veulent du mal, afin que vous soyez semblables à votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes. » Voilà donc qu'il met le couronnement à l'édifice du bien. C'est dans ce but qu'il vous enseignait non-seulement à supporter un soufflet avec patience, mais encore à présenter l'autre joue, non-seulement à joindre le manteau à la tunique, mais encore à faire deux mille pas lorsqu'on ne vous en demande que mille; il vous mettait ainsi dans la disposition d'accepter aisément une doctrine bien supérieure. — Qu'est-ce qui est supérieur? me demandera-t-on. — C'est d'en venir à n'avoir point d'ennemi. Quelque chose de plus même; car il n'a pas dit : Vous ne haïrez pas, vous ne ferez pas de mal; il a dit : « Aimez, faites du bien. »

4. En examinant même les choses de plus près, on y trouve un trait qui l'emporte de beaucoup sur ces derniers. Il ne se borne pas à nous ordonner d'aimer, il nous ordonne encore de prier. Voyez quels degrés il a franchis, et comme il nous a conduits au faîte même de la vertu. Reprenez ces degrés par ordre : Le premier consiste à ne pas faire injure au prochain; le deuxième, à ne pas se venger des injures reçues; le troisième, à ne pas exiger que l'injuste agresseur soit puni de la même peine; le quatrième, à se porter de soi-même au-devant de la tribulation; le cinquième, à céder plus que n'exige le ravisseur; le sixième, à ne pas le haïr; le septième, à l'aimer; le huitième, à lui faire du bien; le neuvième, à prier Dieu pour lui. Voilà le comble de la philosophie, voilà ce qui donne la plus belle des palmes. Comme ce dernier précepte est le plus ardu, comme il faut pour l'accomplir une âme généreuse et le zèle le plus ardent, la récompense qu'il nous procure l'emporte sur toutes les autres. Il ne s'agit plus ici de la terre, que le Sauveur promettait aux hommes doux; ni de la consolation et de la miséricorde, qu'il promettait à ceux qui pleurent et à ceux qui sont miséricordieux; il ne s'agit même pas du royaume céleste. Un bien tout autrement merveilleux nous est promis, c'est que nous deviendrons semblables à Dieu, autant du moins que des hommes peuvent lui devenir semblables : « Afin que vous ressembliez à votre Père qui est dans les cieux. » Remarquez, je vous prie, qu'il n'appelle Dieu son père ni maintenant ni plus haut : plus haut, quand il est question des jugements, Dieu est le grand Roi; maintenant, c'est leur Père; et chaque fois il proportionne sa parole à la nature même du sujet; il la confirme enfin par cet exemple : « Qui fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes. » Loin de vouloir leur malheur, Dieu fait du bien à ceux qui l'outragent.

En se donnant toutefois pour exemple, il ne

saurait établir une comparaison ; la grandeur du bienfait et celle de la dignité la repoussent. Pour vous, c'est par le serviteur d'un même Maître que vous êtes insulté ; Dieu l'est par son propre serviteur, qu'il a comblé de mille biens ; vous ne donnez après tout que des paroles, quand vous priez pour votre ennemi ; Dieu donne de magnifiques et merveilleuses réalités, ce soleil qu'il allume, ces pluies qu'il répand chaque année. J'accorde néanmoins que vous lui soyez égal, autant qu'un homme peut l'être. Ne haïssez pas dès lors celui qui vous a fait du mal, quand il vous est l'occasion des plus grands biens et d'une gloire incomparable ; ne maudissez pas celui qui vous a spolié, car autrement vous aurez la peine sans en avoir le fruit, vous supporterez le dommage, et la récompense vous sera refusée. Or, c'est de la dernière démence d'avoir enduré un grave mal pour reculer ensuite devant une légère épreuve. — Mais comment pousser la vertu jusque là ? me demanderez-vous peut-être. — Quoi ! vous avez vu un Dieu se faire homme, s'abaisser à ce point, subir pour vous tant de souffrances, et vous ne savez pas encore comment il est possible de pardonner leurs torts aux serviteurs de notre commun Maître ? Ne l'avez-vous pas entendu dire sur la croix : « Pardonnez-leur ; car ils ne savent pas ce qu'ils font ? » *Luc.*, XXIII, 34. N'entendez-vous pas cette parole de Paul : « Celui qui est monté au ciel et qui est assis à la droite du Père, intercède pour nous ? » *Rom.*, VIII, 34. Ne voyez-vous pas de quelle manière, après la croix et l'ascension, Jésus envoie aux Juifs, qui l'avaient mis à mort, ses apôtres chargés de leur apporter des biens sans nombre, et que leur ingratitude accablera de mille maux ?

Mais que n'avez-vous pas souffert ? — En quoi donc vos souffrances ressemblent-elles à celles de votre divin Maître, garrotté, souffleté, flagellé, conspué par des esclaves, subissant la mort la plus ignominieuse de toutes les morts, et cela, de la part d'hommes comblés de ses bienfaits ? Plus vous avez été lésé, plus vous devez faire de bien, si vous voulez ceindre vous-même une splendide couronne et délivrer votre frère d'une terrible maladie. Quand le malade accueille son médecin avec des injures et des coups, dans des accès de rage, celui-ci s'apitoie davantage et fait de plus grands efforts pour guérir la maladie, qu'il sait bien être la cause d'une telle fureur. Agissez de même, ayez les mêmes sentiments envers ceux qui vous veulent ou vous font du mal ; ils sont vraiment malades, eux aussi, ils sont dans un état extrêmement violent. Arrachez votre frère à ce danger, menagez-lui le moyen de dissiper sa colère, sauvez-le d'un cruel démon, de cette colère elle-même. Lorsque nous voyons quelque démoniaque, nous pleurons, et nous n'avons garde de vouloir être comme lui. Que telle soit notre conduite envers un homme furieux ; c'est une espèce de démoniaque, il est même plus à plaindre puisqu'il est fou avec toute sa raison, et qu'il est d'autant plus inexcusable.

5. Ne l'assaillez donc pas quand il gît à terre, ayez-en plutôt pitié. Si nous voyons un homme tourmenté par la bile, pris de vertige et s'efforçant de rejeter l'humeur qui fait son supplice, nous avançons la main pour le soutenir, et nous ne l'abandonnons pas dans la crainte que notre manteau ne soit souillé ; nous n'avons en vue qu'une chose : aider notre frère à sortir de ce cruel état. C'est encore ainsi que nous devons faire envers ceux dont nous parlons ; sachons supporter leurs agitations et leurs vomissements, ne les quittons pas qu'ils ne soient débarrassés de toute cette amertume. Ils vous rendront grâces alors, dès qu'ils auront retrouvé le calme ; votre ennemi reconnaîtra parfaitement le service dont il vous est redevable. Et pourquoi parler de sa reconnaissance ? Dieu lui-même vous couronne aussitôt et rémunère avec magnificence le bien que vous avez fait à votre frère en le délivrant d'une aussi grave maladie ; ce qui n'empêchera pas ce dernier de vous honorer comme un maître et d'admirer toujours votre modération. Les femmes, dans le travail de l'enfantement, déchirent et mordent celles qui leur portent secours ; mais ces dernières ne le sentent pas, ou mieux, elles le supportent avec courage, tant elles éprouvent de pitié pour la douleur des autres. Imitez donc cette générosité, ne soyez pas plus faible qu'une

femme. Lorsque la femme que vous avez devant vous sera délivrée, — car en vérité de tels hommes ne sont pas plus maîtres d'eux que des femmes, — elle reconnaîtra votre mâle énergie. Si ces préceptes vous paraissent rudes, encore une fois, songez que le Christ est venu pour les implanter dans nos âmes, pour nous rendre utiles à nos ennemis comme à nos amis. C'est pour cela qu'il vous ordonne d'étendre votre sollicitude sur les uns et les autres : sur vos frères d'abord, en disant : « Quand vous êtes sur le point de faire votre offrande... ; » puis sur vos ennemis, quand il vous fait un devoir de les aimer et de prier pour eux.

Il ne se contente pas de vous stimuler par l'exemple de Dieu même, il vous présente l'image d'une conduite opposée : « Si vous aimez seulement ceux qui vous aiment, quel mérite aurez-vous? Est-ce que les publicains n'en font pas de même ? » C'est aussi la pensée de Paul : « Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang en luttant contre le péché. » *Hebr.*, XII, 4. Si vous obéissez donc à ces préceptes, vous êtes avec Dieu ; si vous les abandonnez, vous êtes avec les publicains. Vous le voyez, la grandeur des obligations est loin d'égaler la différence des personnes. Ne songeons pas tant à la difficulté, songeons encore et surtout à la récompense, et de plus à qui nous ressemblons, soit en obéissant, soit en prévariquant. S'agit-il d'un frère, le Seigneur nous commande la réconciliation, il ne veut pas que nous abandonnions la partie avant d'avoir dissipé toute haine; est-il question des hommes en général, il ne nous impose plus la même nécessité, il nous demande simplement de faire ce qui nous concerne, nous facilitant ainsi l'accomplissement de la loi. Comme il venait de dire : « Ils ont persécuté les prophètes qui vécurent avant vous, » pour ne pas laisser un ressentiment au cœur de ses disciples, il leur ordonne de tolérer, d'aimer même les auteurs de ces maux. C'est ainsi qu'il déracine la colère et la concupiscence, quels qu'en soient les objets, la volupté, l'argent, la vaine gloire, une chose quelconque appartenant à la terre. Il allait à ce but en commençant, et maintenant il y va d'une manière plus directe. Celui qui est pauvre, doux, dans les gémissements, est étranger à la colère; l'homme juste et miséricordieux l'est à la cupidité; celui dont le cœur est pur l'est à la concupiscence; celui qui souffre la persécution, les injures, les mauvais traitements, méprise désormais les choses de la vie présente et est exempt de faste et d'ambition.

Après avoir débarrassé son auditeur de telles entraves et l'avoir oint pour le combat, il revient aux mêmes vices par un autre chemin, et les déracine avec encore plus de soin. Il a commencé par la colère, coupant les nerfs à cette passion; il a soumis au châtiment celui qui se met en colère contre son frère, qui l'appelle insensé ou même lui dit raca; il a défendu d'approcher de la table sainte, quand on va faire son offrande, avant d'avoir mis fin à toute inimitié; il veut qu'on se fasse un ami d'un adversaire, sans voir l'aspect du tribunal. Il passe alors à la concupiscence. Et que dit-il? Que l'homme coupable d'un regard impur sera puni comme adultère; qu'il faut absolument éloigner de soi la femme ou l'homme qui nous sont un objet de scandale, toute personne sans exception, quelque unie qu'elle nous soit; qu'on ne doit jamais répudier sa femme légitime ni porter les yeux sur une autre. C'est ainsi qu'il enlève les racines de la concupiscence dépravée. Il réprime ensuite l'amour des biens matériels, en défendant de jurer, de mentir, de refuser à qui la demande la tunique dont on est revêtu, en commandant de donner en outre son manteau et même de se mettre au service du prochain : rien n'est oublié dans ces prescriptions pour réprimer l'appétit des choses terrestres.

6. Ce n'est pas encore assez; il y met de plus un couronnement quand il ajoute : « Priez pour ceux qui vous calomnient. » Par de semblables paroles il nous élève au plus haut sommet de la philosophie. De même qu'il est plus beau de supporter un soufflet avec patience que d'être simplement doux, d'abandonner sa tunique et son manteau que d'être miséricordieux, de souffrir l'injustice que d'être juste; d'endurer les mauvais traitements et d'accompagner son ennemi que d'être pacifique; de même il est plus beau de bénir son

persécuteur que d'être persécuté. Voyez comme il nous fait monter par degrés jusqu'à l'abside même des cieux. De quel supplice ne sommes-nous pas dignes, nous à qui Dieu même s'est donné pour modèle, et qui ne savons pas imiter peut-être la vertu des publicains? Les publicains, les idolâtres et les pécheurs aiment du moins leurs amis; et nous ne les aimons pas toujours, puisque nous portons envie à ceux de nos frères qui jouissent de quelque renom. Nous devions surpasser les scribes, et nous tombons au-dessous des idolâtres : quel ne sera donc pas notre châtiment? Pouvons-nous espérer, je vous le demande, contempler le céleste royaume? Comment pénétrerions-nous dans ces sacrés parvis, n'ayant pas plus de vertu que des publicains? C'est ce que le Christ nous fait entendre en disant : « Est-ce que les publicains ne font pas de même? »

Une chose qui frappe surtout dans son enseignement, c'est qu'il étale partout les récompenses promises à nos combats, la vision divine, la possession du royaume des cieux, le titre d'enfants de Dieu, la ressemblance avec lui, le pardon de nos fautes, les consolations de la vertu, les inépuisables trésors de la patrie céleste; tandis qu'il est si sobre de menaces : le mot de géhenne ne paraît qu'une fois dans tout ce long discours; le reste est beaucoup moins sévère, c'est une exhortation plutôt qu'une commination; écoutez plutôt : « Est-ce que les publicains ne font pas de même?... Si le sel est affadi... Il sera nommé le dernier dans le royaume des cieux. » Cette même bonté se manifeste quand le Sauveur parle des péchés au lieu de la peine, faisant seulement entrevoir à son auditeur le rude fardeau dont il se charge; ainsi, quand il dit : « Il a commis l'adultère dans son cœur... Celui qui la renvoie, lui fait commettre l'adultère... Ce qu'on dit de plus provient de l'esprit mauvais. » Quand on a de l'intelligence et du sentiment, la grandeur du péché suffit pour ramener au bien, sans qu'il soit fait mention du supplice. Dans le même but, il cite l'exemple des idolâtres et des publicains, voulant ainsi corriger son disciple par une comparaison qui l'humilie. Paul suivait aussi cette marche : « Ne vous abandonnez pas au chagrin comme font les autres hommes, qui n'ont pas d'espoir... comme les nations qui ne connaissent pas Dieu. » I *Thessal.*, IV, 12-5. Le Christ semble encore vouloir dire qu'il n'exige rien de bien merveilleux, mais à peine quelque chose qui dépasse l'ordinaire, lorsqu'il parle ainsi : « Est-ce que les idolâtres ne font pas de même? » Il ne s'arrête pas là cependant, il termine son exhortation par la perspective du bonheur et le sentiment de l'espérance. « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Le mot de ciel reparaît à chaque instant, c'est un moyen sensible pour donner aux âmes un vigoureux élan; car elles étaient restées jusque-là attachées à la terre, sans aucune énergie.

Repassons toutes ces choses dans notre esprit, et puisons dans cette méditation la force d'aimer nos ennemis; affranchissons-nous de ce ridicule usage introduit et maintenu par tant d'insensés, qui consiste à ne pas faire le premier pas : passons là-dessus si nous voulons arriver à la béatitude; conformons-nous à cette loi si nous voulons être dignes de pitié. Pourquoi n'allez-vous pas au-devant de votre ennemi? — Parce qu'il n'attend que cela, me direz-vous. — Raison de plus pour vous hâter et ne pas vous laisser ravir la couronne. — Non, me direz-vous encore; car c'est là où il voulait en venir. — Quelle déplorable folie! — Ainsi donc, parce que tel était son but, parce qu'il me fournissait l'occasion d'acquérir une récompense, je refuse de saisir cette occasion. — Tel est au fond votre langage. Mais, s'il vient à vous le premier, vous n'avez aucun mérite en répondant à ses avances; si c'est vous au contraire qui le prévenez, son arrogance vous devient une source de mérite, et le mal d'autrui vous procure le plus grand bien. Etrange déraison, encore une fois. Quand nous pourrions avec une parole faire un gain si précieux, nous abandonnons ce gain et nous restons coupables des mêmes travers que nous blâmons chez les autres. Car enfin, si vous blâmez votre ennemi par la raison qu'il attend que vous fassiez la première démarche, pourquoi faire vous-même ce qui vous paraît si mauvais? Pourquoi, ce que vous jugez un mal, l'imitez-vous comme si c'était un

bien? Vous le voyez donc, rien n'est plus insensé que l'homme vivant dans le vice. Fuyons cette habitude aussi ridicule que dépravée, je vous en conjure. De là l'extinction de mille amitiés et l'explosion de tant d'inimitiés. Ayons à cœur de prévenir les autres. Il nous est fait un devoir de nous laisser souffleter, de marcher à la suite d'un ennemi, de lui abandonner notre vêtement; sommes-nous dès lors excusables d'élever de pareilles contentions à propos d'un mot à dire? — Nous sommes méprisés et conspués, m'objectera-t-on, du moment où nous faisons cette concession. — Et, pour éviter les mépris d'un homme, vous consentez à l'offense de Dieu; vous méprisez vous-même le Seigneur, parce que l'un de ceux qui doivent le servir avec vous est dans un accès de démence! Si vous n'avez pas le droit de mépriser un de vos égaux, encore moins l'avez-vous de mépriser un Dieu qui vous a comblé de tant de bienfaits, qui vous a même donné l'existence.

Ne perdez pas de vue qu'en vous prodiguant ses dédains, l'homme agrandit votre récompense; car c'est pour Dieu que vous les supportez, c'est parce que vous obéissez à ses préceptes. De quels honneurs n'est-on pas digne alors, de quels diadèmes? Oh! puissé-je être accablé d'injures et de mépris à cause de Dieu, plutôt que d'être honoré par tous les rois de la terre! Rien, absolument rien n'égale une pareille gloire. C'est la seule que nous devons ambitionner, comme le Seigneur nous l'ordonne. Tenons pour néant toutes les distinctions humaines, et que la vraie philosophie, ne nous abandonnant jamais, dirige le cours de notre vie entière. Dès ici-bas nous aurons l'avant-goût des récompenses célestes, nous serons comme des anges conversant avec les hommes, comme des esprits immatériels qui voyagent sur la terre, nous resterons à l'abri de toute perturbation, étant exempts de toute cupidité, et de plus nous obtiendrons les biens ineffables. Puissions-nous tous les avoir en partage, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, adoration, en même temps qu'au Père, qui ne connaît pas de principe, et à l'Esprit, source de tout bien et de toute sainteté, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIX.

« Prenez garde de faire votre aumône devant les hommes afin d'en être vus. »

1. Voilà qu'il déracine maintenant la plus tyrannique des passions, cette rage, cette folie de la vaine gloire, qui s'attaque même aux hommes vertueux. Il n'en avait rien dit dès le principe; avant d'avoir appris aux hommes la nécessité du bien, il était inutile de leur apprendre avec quels sentiments et dans quelles conditions il faut l'accomplir. C'est donc après leur avoir persuadé d'embrasser la philosophie qu'il s'efforce d'enlever le mal dont elle pourrait être atteinte. Tel que nous l'entendons, ce mal n'arrive pas au hasard; nous y sommes exposés quand nous avons déjà noblement abordé la carrière des divins préceptes. Il fallait, par conséquent, implanter d'abord la vertu, pour détruire ainsi le ver rongeur qui en fait périr les fruits. Remarquez ce qui donne naissance à ce perfide ennemi: il provient du jeûne, de la prière et de l'aumône; c'est dans les bonnes œuvres surtout qu'il se complaît. De là ce langage orgueilleux du pharisien: « Je jeûne deux fois la semaine, je paie la dîme de tous mes biens. » *Luc.*, XVIII, 12. Son amour-propre se satisfaisait jusque dans la prière, cet homme priait par ostentation. Comme le publicain était seul là dans ce moment, il parlait de lui quand il disait: « Je ne suis pas comme le reste des hommes, ni comme ce publicain, » *Ibid.*, 11. Remarquez encore comment le Sauveur entre en matière: on dirait qu'il s'agit d'une bête cruelle et rusée, qui ne peut pas manquer de surprendre celui dont la vigilance serait un instant en défaut: « Prenez garde... » De même Paul disait aux Philippiens: « Prenez garde aux chiens. » *Philipp.*, III, 2. La bête se glisse en secret, gâte tout sans bruit et prive de son bien un homme qui ne s'en aperçoit pas.

Il avait déjà beaucoup parlé de l'aumône, en appuyant ce devoir sur l'exemple même de Dieu,

« qui fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons ; » il avait employé tous les moyens et toutes les exhortations pour engager ses disciples à donner avec générosité ; il enlève maintenant tous les obstacles qui pourraient étouffer la germination de ce magnifique olivier. C'est pour cela qu'il dit : « Prenez garde de faire votre aumône devant les hommes. » Il venait de parler de l'aumône que Dieu nous fait. A ces mots il ajoute : « Afin d'en être vus. » Il semble au premier abord exprimer la même pensée ; mais, avec un peu plus d'attention, on saisit une différence, on voit que l'une de ces deux choses n'est pas l'autre : tout cela porte l'empreinte d'une sagesse, d'une prévoyance et d'une bonté au-dessus de toute expression. Il peut très-bien arriver qu'en agissant devant les hommes on ne se propose pas d'attirer leurs regards, et qu'on veuille les attirer, au contraire, en agissant en secret. Aussi n'est-ce pas le fait même, mais bien la volonté qu'il punit ou couronne. Sans une telle précaution, sa parole eût empêché beaucoup d'aumônes, par la raison qu'il n'est pas toujours possible de donner en secret. Il nous affranchit donc de cette gêne en décernant la peine ou la récompense à l'intention plutôt qu'à l'action. Il ne veut pas que vous disiez : Quel mal résultera-t-il pour moi de ce qu'un autre m'aura vu ? — Ce n'est pas ce que je demande, nous dit-il, je m'attaque uniquement à vos dispositions d'esprit, à la manière dont vous accomplissez l'œuvre. — C'est l'âme qu'il veut former, en la délivrant de toute maladie.

Après nous avoir donc défendu d'agir par ostentation, et nous avoir montré le dommage qui résulterait de notre inconsidération à cet égard, il donne de nouveau l'essor à nos âmes, en nous rappelant à l'idée du Père et du Fils, afin qu'un tel souvenir se joigne à la pensée du dommage, pour nous faire marcher dans la bonne voie : « Vous n'auriez pas de récompense auprès de votre Père qui est dans les cieux. » Il ne s'arrête pas là, il va plus loin, il emploie d'autres moyens pour nous détourner de la vaine gloire. Plus haut il évoquait l'image des publicains et des idolâtres, dans le but de faire rougir par une telle comparaison ceux qui les imitent ; il nous présente ici celle des hypocrites : « Quand vous faites l'aumône, ne sonnez pas de la trompette devant vous comme font les hypocrites. » Il ne veut pas dire par là que ces derniers eussent réellement des trompettes ; son intention est de mettre à nu leur insigne folie, de les couvrir de ridicule, de les rendre odieux. Et c'est avec raison qu'il les appelle hypocrites ; car ils n'avaient que le masque de l'aumône, leur âme au fond était pleine de froideur et de cruauté. Ce n'est pas un sentiment de pitié pour le prochain, c'est le désir de briller eux-mêmes qui les animait. Or, n'est-ce pas le comble de l'inhumanité de courir après la renommée au lieu de porter secours à l'infortune, quand un homme meurt de faim ? Faire l'aumône, ce n'est pas simplement donner, c'est donner avec les dispositions requises et pour réaliser un bien.

En quoi consiste la véritable aumône

2. Après les avoir suffisamment flétris et stigmatisés, il en revient, pour couvrir son auditeur de honte, à traiter la déplorable maladie dont il est atteint : il a dit comment il ne faut pas faire l'aumône, il dira maintenant comment il faut la faire : et comment ? « Que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite. » Ceci ne doit pas non plus être entendu dans le sens littéral, c'est encore une expression hyperbolique. Si vous pouviez ignorer vous-même la bonne action, nous dit-il, vous devriez y viser, en la cachant, si c'était également possible, aux mains qui vous servent d'instrument pour l'accomplir. — Cela ne signifie pas, comme quelques-uns le prétendent, que nous devons la dérober aux regards des méchants ; c'est à tous les hommes qu'il nous est ordonné de la cacher. Songez ensuite quelle sera la récompense. Il vient de fulminer le châtiment, il montre maintenant la gloire, agissant ainsi sur les cœurs par un double aiguillon et les élevant à la sublimité de sa doctrine. Il leur enseigne, en effet, que Dieu est présent partout, que notre destinée n'est pas renfermée dans les bornes de la vie présente, que le redoutable tribunal nous attend à la fin, que nous aurons à rendre compte de toutes nos actions, qu'après cela viendront les honneurs et les supplices, que l'acte le plus léger sera révélé

comme le plus grand, bien que nous ayons cru le cacher aux hommes. Tout est compris dans cette parole : « Votre Père, qui voit dans le secret, vous le rendra au grand jour. » Il aura dressé pour cet homme un vaste et glorieux théâtre, où lui sera surabondamment donné ce qu'il désirait.

Que voulais-tu? lui dit-il; n'était-ce pas d'avoir quelques spectateurs de tes œuvres? Eh bien, tu auras en ce jour, non-seulement les anges et les archanges, mais encore le Dieu de l'univers. Si tu désires que les hommes eux-mêmes ne soient pas privés de ce spectacle, ton désir ne sera pas trompé dans le temps voulu, il sera comblé par delà tes espérances. En te mettant en évidence ici-bas, tu peux te montrer à dix, vingt ou cent hommes seulement; tandis qu'en cherchant l'ombre et le silence, tu seras proclamé par Dieu même à la face du monde entier. Si tu as tellement à cœur que les hommes voient tes bonnes œuvres, tiens-les cachées dans le temps présent, et plus tard elles seront vues de tous dans une lumière plus éclatante, alors que Dieu les exaltera et s'en fera lui-même le héraut et l'apologiste. Ici-bas ceux qui te verront condamneront ta vanité; mais là-haut, quand on t'aura décerné la couronne, loin de te condamner, tous t'admireront. Puisque tu peux en patientant quelques jours obtenir l'admiration avec la récompense, quelle ne serait pas ta folie de perdre l'un et l'autre en demandant la récompense à Dieu et l'admiration aux hommes, quand Dieu cependant à les yeux fixés sur toi?

Malheurs que la vaine gloire engendre.

Si nous ne savons pas nous tenir dans l'ombre, montrons-nous de préférence à notre Père céleste; car après tout c'est lui qui demeure le maître de nous récompenser ou de nous punir. Devrions-nous en éprouver un dommage, il ne faudrait pas, précisément parce que nous désirons la gloire, renoncer à ce théâtre divin, pour nous porter sur celui des hommes. Quel est le misérable qui, lorsqu'un roi vient contempler ses belles actions, laisserait un tel spectateur pour aller mendier les regards d'une vile populace? Voilà pourquoi le Christ ne se borne pas à nous défendre l'ostentation, et nous ordonne de chercher l'obscurité. Ce sont là deux choses qu'on ne saurait confondre, deux degrés bien différents. « Quand vous priez, ne faites pas comme les hypocrites, qui se plaisent à prier debout dans les synagogues ou bien aux angles des places publiques, afin que les hommes les voient. En vérité je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Mais vous, quand vous voulez prier, entrez dans votre chambre, et, après en avoir fermé la porte, priez votre Père, qui voit dans le secret. » Voilà donc qu'il appelle une seconde fois hypocrites les hommes dont il parle, et certes à bon droit; car, lorsqu'ils font semblant de prier, ils regardent si les hommes ont les yeux sur eux; ce n'est plus l'apparence même de la prière, c'en est la ridicule parodie. Quand on se dispose réellement à la prière, on oublie le monde entier, pour avoir uniquement en vue Celui qui seul peut nous exaucer. Si c'est lui précisément que vous oubliez, vous en allant partout mendier d'autres regards, vous vous retirerez les mains vides; et vous l'aurez ainsi voulu. C'est pour cela qu'il dit de ces hommes, non qu'ils seront privés de la récompense, mais qu'ils l'ont déjà reçue; ils la reçoivent, en effet, de ceux dont ils l'attendent. Là n'est pas ce que Dieu voulait; c'est lui qui voulait nous donner la récompense. Or ils la demandent aux hommes; ils ne méritent donc pas qu'elle leur soit donnée par Celui qui n'était nullement le but de leur action. Je vous prie de considérer l'amour que Dieu nous témoigne, quand il promet de récompenser la demande même que nous lui faisons de ses biens. Aussi, tout en blâmant ceux qui ne s'acquittent pas de ce devoir avec les conditions requises, soit par rapport au lieu, soit du côté des sentiments, en montrant combien ils sont dignes de risée, il indique la meilleure manière de prier, il promet de nouveau la récompense quand il dit : « Entrez dans votre chambre. »

3. Quoi donc, ne faut-il pas prier dans l'église? me demandera-t-on. — Sans nul doute, mais toujours avec les mêmes intentions. Où que ce soit que nous parlions à Dieu, il considère avant tout le but que nous nous proposons. Si, lorsque vous entrez dans votre chambre et que vous en fermez les portes, vous agissez encore en cela

par ostentation, à quoi vous servent ces portes fermées? Voyez aussi comme il s'explique avec précision : « Afin d'être vus par les hommes. » Vous auriez donc beau fermer les portes; ce qu'il vous demande avant, c'est que vous ayez une intention droite et que vous fermiez les portes de votre cœur. Partout il convient de donner l'exclusion à la vaine gloire, mais cela convient surtout dans la prière. Cette précaution n'empêche pas notre esprit d'errer sur toute sorte d'objets; dès lors, si nous y portons une telle passion, entendrons-nous bien ce que nous disons nous-mêmes? et, si nous n'écoutons pas nos propres supplications, pouvons-nous demander à Dieu de les écouter? Il en est cependant qui, malgré de si beaux préceptes, oublient à tel point le respect qu'on doit à la prière, qu'en se dérobant à la vue, ils font en sorte de se manifester par la voix, poussant des cris et des gémissements aussi déplacés que ridicules. Ne savez-vous donc pas que, même sur la place publique, si quelqu'un implorait une faveur en poussant de tels cris, il éloignerait celui qu'il sollicite; tandis qu'en se présentant dans une attitude calme et décente, il obtiendrait plutôt d'être exaucé?

Ce n'est donc pas à la posture de notre corps ni à l'élévation de notre voix, c'est aux dispositions de notre âme que nous devons veiller dans la prière; pas d'agitation et de bruit, aucun appareil; n'obligeons pas nos proches à se retirer; prions avec une modestie parfaite, une vive contrition du cœur et des larmes intérieures. — Mais vous avez le cœur gros de soupirs, et vous ne pouvez pas ne pas crier? — Le meilleur moyen de donner cours à une douleur sincère, c'est de prier comme je l'ai dit. Moïse était aussi dans la tristesse, et il priait ainsi, et il était entendu; d'où vient que Dieu lui disait : « Pourquoi cries-tu vers moi? » *Exod.*, XIV, 15. Anne, à son tour, bien qu'elle ne fît pas entendre sa voix, obtint tout ce qu'elle demandait; son cœur criait, au lieu de sa bouche. Abel avait prié, non-seulement par son silence, mais encore par sa mort; et la voix de son sang avait retenti plus haut que celle de la trompette. Gémissez à la manière de ce saint, je ne vous en empêche pas. Déchirez votre cœur, selon l'expression du prophète, et non vos vêtements. Dans votre abaissement, invoquez Dieu, d'après le langage d'un autre : « Du fond de l'abîme j'ai crié vers vous, Seigneur. » *Psalm.* CXXIX, 1. Que votre voix sorte du plus intime de votre cœur, entourez votre prière des voiles du mystère. Voyez-vous comme tout tumulte est exclu du palais des souverains, et quel silence y règne? Vous entrez, vous aussi, dans un palais, mais dans un palais beaucoup plus redoutable que ceux de la terre, celui des cieux : que tout en vous respire donc la modestie la plus profonde. Vous vous mêlez aux chœurs des anges, vous prenez place parmi les archanges, vous chantez avec les séraphins; et toutes ces troupes célestes montrent un ordre parfait, chantent avec un religieux tremblement leurs ineffables mélodies et leurs hymnes sacrées en l'honneur du Dieu de l'univers. Puisque vous allez prier avec ces esprits purs, retracez en vous quelque chose de leur beauté mystique. Ce n'est pas à l'homme que s'adressent vos supplications, c'est à Dieu, à Dieu présent partout, qui vous entend avant même que vous ayez parlé, qui sait tous les secrets de votre âme.

Si vous priez avec de telles dispositions, vous serez magnifiquement récompensé. « Votre Père, qui voit dans le secret, vous le rendra au grand jour. » Il dit rendre, et non donner : Dieu s'est constitué votre débiteur, et vous fait encore en cela un honneur incomparable. Comme il est lui-même invisible, il a voulu que telle fût votre prière. Il en vient ensuite aux paroles mêmes que vous devez employer : « En priant ne parlez pas beaucoup, comme font les idolâtres. » Lorsqu'il était question de l'aumône, il avait seulement écarté le fléau de la vaine gloire; il n'avait rien ajouté de plus, rien dit, par exemple, sur l'origine du bien qu'on distribue : qu'il doive provenir d'un travail légitime, et n'être pas le fruit de la rapine ou de l'avarice, il n'avait pas besoin de l'expliquer, puisque c'est une chose sur laquelle tout le monde est parfaitement d'accord. Ce point du reste était éclairci déjà, quand avaient été proclamés bienheureux ceux qui ont faim et soif

de la justice. Maintenant qu'il s'agit de la prière, le Sauveur ajoute quelque chose de plus, à savoir qu'il ne faut pas s'y répandre en de longs discours : après avoir flétri les hypocrites, il fait ressortir la puérilité des idolâtres; et toujours, par l'odieux des personnes, il fait rougir son auditeur. Généralement, ce qui fait la plus pénible et la plus forte impression, c'est d'être comparé aux hommes de la plus vile espèce ; et voilà comment il ramène la prière à son but, en appelant divagation toute demande qui n'a pas pour objet un bien réel, comme lorsque nous prions Dieu de nous accorder la puissance, les distinctions, la victoire sur nos ennemis, l'accroissement de nos richesses, en un mot, toutes les choses inutiles ; « car Dieu n'ignore pas ce dont nous avons besoin. »

4. Indépendamment de cet ordre, je suis persuadé qu'il nous interdit encore les trop longues prières, trop longues, non par le temps, mais par la multitude et la surabondance des paroles.

La persévérance est nécessaire dans la prière

L'essentiel est de demander la même chose avec persévérance : « Insistez dans la prière, » nous est-il dit. *Rom.*, XII, 12. Et le Christ lui-même, en nous citant l'exemple de cette veuve qui fléchit par ses instances un juge impitoyable et cruel, ou bien celui de cet ami qui vient à l'heure la plus incommode de la nuit frapper à la porte de son ami, et le force à s'arracher au sommeil, beaucoup plus par sa persistance qu'au nom de l'amitié, nous apprend uniquement que nous devons tous le prier avec cette même constance, en exposant simplement l'objet de nos désirs, et non en nous perdant dans d'interminables formules. Il nous l'enseigne de plus en plus en ajoutant : « Ils s'imaginent qu'ils seront exaucés parce qu'ils disent beaucoup de paroles. Ne leur ressemblez pas. Votre Père sait ce dont vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez. » — Mais, s'il connaît nos besoins, m'objectera-t-on, pourquoi faut-il prier? — Ce n'est pas assurément pour l'instruire, c'est pour le fléchir, pour rendre votre union avec lui plus intime par la fréquence de vos entretiens, pour vous humilier en sa présence, pour vous rappeler vos péchés.

« Priez donc de cette sorte : Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié.» Voyez comme dès l'abord il élève l'âme de son auditeur, comme il éveille dans ce préambule le souvenir de tous les bienfaits divins ; en donnant à Dieu le nom de Père, on confesse d'un seul mot la rémission des péchés, l'abrogation du supplice, la justification, la sanctification, la rédemption, l'adoption filiale, le droit à l'héritage éternel, le Fils unique devenu notre frère, l'Esprit nous communiquant tous ses dons. C'est une double impulsion donnée à nos sentiments, et par la grandeur de Celui que nous invoquons, et par l'étendue des bienfaits que nous en avons reçus. S'il nous enseigne à dire : « Qui êtes dans les cieux, » ce n'est pas qu'il entende renfermer Dieu dans cette demeure ; non, il veut détacher de la terre celui qui prie, et l'attacher aux sublimes régions de la patrie céleste. Il nous apprend de plus à prier en commun pour nos frères. Nous ne devons pas dire, en effet : Mon Père, qui êtes dans les cieux, mais bien : « Notre Père, » priant alors pour tout le corps dont nous faisons partie, ayant toujours en vue l'intérêt du prochain, jamais notre intérêt propre. Avec ce mot seul il supprime les inimitiés, il réprime l'arrogance, il exclut la jalousie, il fait régner la charité, mère de tous les biens, il détruit l'inégalité des choses humaines, mettant au même niveau d'honneur le mendiant et le roi ; car, dans les choses les plus grandes et les seules nécessaires, nous sommes tous sur le même pied. Quel préjudice peut nous causer une naissance obscure devant les hommes, lorsque nous sommes tous de même condition devant Dieu, et que de ce côté l'un ne l'emporte nullement sur l'autre, ni le riche sur l'indigent, ni le maître sur le serviteur, ni le prince sur le sujet, ni le roi sur le dernier de ses gardes, ni le philosophe sur le barbare, ni le sage sur l'ignorant ? Il a fait à tous la même noblesse, ayant voulu que tous lui donnassent le nom de Père.

Après nous avoir ainsi rappelé la noblesse de notre origine, la nature du don divin, l'égalité d'honneur et la charité qui doit unir des frères ; après nous avoir donc enlevés à la terre pour nous élever au ciel, il nous dicte la prière elle-

même. Voyons ce qu'il nous dit ; car il y a là surtout une admirable doctrine, un complet enseignement de vertu. D'abord celui qui vient d'appeler Dieu son Père, en se confondant dans la grande famille, doit nécessairement mener une vie conforme à cette naissance, déployer un zèle au niveau de ce don. Ce n'était pas assez ; et voici ce qu'il ajoute : « Que votre nom soit sanctifié. » Prière admirablement placée sur les lèvres d'un enfant de Dieu : il ne doit rien demander avant la gloire de son Père, il doit tout faire passer au second rang. Le mot, « soit sanctifié, » signifie soit glorifié. Dieu sans doute a sa gloire propre, essentielle, immuable ; mais il veut que nous lui demandions de le glorifier par notre vie. Il avait dit plus haut : « Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, v, 16. Les séraphins, rendant gloire à Dieu, s'écriaient : « Saint, saint, saint. » *Isa.*, VI, 3. Sanctifier, c'est donc bien glorifier. — Accordez-nous de vivre avec une telle pureté, disons-nous dans cette demande, que tous vous glorifient en voyant notre conduite. — Et c'est là le comble de la philosophie, de mener à la face de tous une vie tellement irréprochable, que chacun soit obligé de rendre gloire au Seigneur.

5. « Que votre règne arrive. » C'est encore ici le langage d'un fils reconnaissant et pieux, qui ne s'arrête pas aux choses de la vie présente, qui les estime peu, qui tend constamment vers son père et soupire après les biens futurs ; ce qui ne peut évidemment provenir que d'une conscience droite et d'une grande abnégation. Paul formait ce vœu chaque jour de sa vie ; et c'est pour cela qu'il disait : « Et nous-mêmes, ayant les prémices de l'esprit, nous gémissons, parce que nous attendons l'adoption filiale, la rédemption de notre corps. » *Rom.*, VIII, 23. L'homme qu'un tel amour inspire ne s'enfle pas des prospérités de la terre et n'est pas abattu par les adversités ; il est comme s'il vivait déjà dans les cieux, supérieur à cette double atteinte.

« Que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel. » Voyez comme tout se suit avec un ordre parfait. Il nous fait d'abord un devoir d'aspirer aux choses futures et de marcher résolûment vers ce but ; mais, en attendant que cette aspiration se réalise, nous devons faire en sorte de retracer ici-bas la vie des habitants des cieux. — Oui, sans doute, nous devons désirer le ciel et les biens célestes ; avant d'aborder toutefois à cet heureux séjour, nous sommes dans l'obligation de transporter le ciel sur la terre, de vivre ici-bas, d'agir et de parler en toute chose, comme si nous étions là-haut, et d'adresser au Seigneur nos prières pour qu'il en soit ainsi. Rien n'empêche que nous n'imitions, tandis que nous habitons encore ce monde, le zèle des Vertus qui peuplent le monde supérieur, de rivaliser avec elles dans toutes nos actions, malgré les obstacles qui nous entourent. — Ce qui est dit revient donc à ceci : De même que tout s'accomplit là-haut avec exactitude, et que les anges, bien loin de faire un choix dans les ordres qui leur sont donnés, les exécutent tous avec une complète obéissance, esprits « puissants par leurs vertus, réalisant la parole divine ; » *Psalm.* CII, 20 ; accordez-nous de même, à nous faibles mortels, d'accomplir votre volonté, non d'une manière partielle, mais dans toute l'étendue de cette volonté même. Comprenez-vous à quel point il nous enseigne la modestie, en nous montrant que la vertu ne dépend pas seulement de vos efforts, mais émane aussi de la divine grâce ? Il nous enseigne encore à porter dans nos prières un sentiment de zèle et de sollicitude pour le genre humain tout entier ; car il ne nous prescrit pas de dire : Que votre volonté se fasse en moi, ou même en nous ; non, sur la terre, partout, afin que l'erreur disparaisse pour faire place à la vérité, que toute perversité s'évanouisse et que la vertu rentre dans son royaume, si bien que la terre ne diffère plus du ciel. En effet, si la vertu ressaisit son empire, ce monde inférieur sera semblable au monde supérieur, malgré la diversité de leur nature ; car alors la terre nous apparaîtra peuplée par d'autres anges.

La vertu ne dépend pas seulement de notre volonté, mais encore de la grâce de Dieu

« Donnez-nous notre pain quotidien, » le pain dont nous avons besoin chaque jour, ou bien encore, suivant une autre signification du texte, le pain supra-substantiel. Il venait de dire : « Que

votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel; » et cependant il s'adressait à des hommes, à des êtres revêtus d'un corps, soumis aux nécessités de la nature, et qui sont loin d'avoir l'impassibilité des anges; après nous avoir imposé les mêmes devoirs qu'il impose à ces esprits purs, il se hâte de prendre en considération notre faiblesse native. — Il est vrai, semble-t-il dire, que j'exige une égale obéissance, un même genre de vie, mais non une même impassibilité; c'est ce que ne permet pas la tyrannie de la nature, à laquelle est nécessaire un aliment quotidien. — Remarquez à cette occasion, je vous en prie, combien il y a de spiritualité jusque dans les choses corporelles. Ce n'est pas pour les richesses, les délices, le luxe des vêtements, ni pour rien de semblable, c'est pour le pain seulement qu'il nous ordonne de prier, et pour le pain de chaque jour, afin de détruire en nous la sollicitude pour le lendemain. Aussi ajoute-il l'expression de pain quotidien. Il insiste même sur ce point, en nous apprenant à dire : « Donnez-nous aujourd'hui; » de telle sorte que le souci du lendemain puisse ne s'emparer jamais de notre âme. Vous ne savez pas si vous verrez ce lendemain ; pourquoi donc vous en inquiéter ? Du reste, il revient encore plus loin sur cette grande leçon : « Ne soyez pas inquiets pour le lendemain. » *Matth.*, VI, 34. Ce qu'il veut, c'est que nous soyons toujours dégagés, toujours prêts à déployer nos ailes, n'accordant à la nature que le strict nécessaire.

Puis, comme il arrive que nous péchons après même que nous avons été régénérés dans le bain sacré, il nous donne une nouvelle preuve de son amour pour l'homme, en nous prescrivant de recourir à la divine miséricorde pour obtenir la rémission de nos péchés, et d'ajouter cette prière : « Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs. » N'est-ce pas là le suprême effort de l'amour ? Quand il nous a délivrés de tant de maux et comblés de biens ineffables, voilà qu'il offre encore le pardon aux pécheurs. Et que cette prière convienne aux fidèles, les lois de l'Eglise ne nous permettent pas d'en douter, pas plus que le préambule même ; car celui qui n'est pas initié ne saurait appeler Dieu son père. Or, si cette prière convient aux fidèles, s'ils implorent ainsi le pardon de leurs péchés, il est évident qu'après la régénération il nous reste le bienfait de la pénitence ; le Sauveur donc ne nous aurait pas imposé cette forme de prière s'il n'avait pas voulu nous donner cet enseignement. En nous remettant sous les yeux nos péchés, en nous prescrivant d'en implorer le pardon, en nous traçant le chemin qui doit nous conduire aisément à ce but, il montre évidemment que la rémission des péchés, même après le baptême, est un dogme dont il nous impose la foi ; il n'aurait pas établi sans cela une semblable prière. Par le souvenir des péchés, il nous persuade la modestie ; par l'engagement qu'il nous fait contracter de pardonner aux autres, il forme notre cœur à l'oubli des injures ; et, quand après tout cela il nous promet de nous pardonner lui-même, il donne l'espérance pour fondement à notre vie, il nous éclaire profondément touchant l'ineffable amour de Dieu pour les hommes.

6. Chose qui mérite de fixer particulièrement notre attention : dans chacune des demandes précédentes il embrasse toute vertu, et dès lors aussi l'oubli des injures ; le nom de Dieu ne saurait être sanctifié par nous que si nous tendons de toutes nos forces à la perfection, sa volonté ne peut se faire non plus qu'à cette condition, il faut encore une conduite irréprochable pour avoir le droit d'appeler Dieu son père. Il ressort donc de chaque point que l'oubli des injures est une obligation pour nous. Le Christ ne s'en tient pas au précepte cependant ; mais, voulant nous prouver de plus en plus sa sollicitude à cet égard, il spécialise cette obligation, et, même après la prière, il ne rappelle pas d'autre précepte que celui-là : « Si vous pardonnez aux hommes leurs péchés, votre Père céleste vous pardonnera les vôtres. » *Matth.*, VI, 14. Tout part de nous, par conséquent, et nous avons dans nos mains le jugement que nous aurons à subir. Il n'est pas d'homme, quelque insensé qu'il soit, qui puisse élever une plainte, ni petite ni grande, quand il sera jugé, puisque le Seigneur a mis la sentence en votre pouvoir : « Comme vous vous jugerez vous-même, nous dit-il, je vous jugerai. » Si vous

pardonnez à votre frère, vous obtiendrez de moi la même faveur, bien que les positions respectives soient si différentes. Vous pardonnez, ayant vous-même besoin de pardon ; Dieu pardonne quand il n'a besoin de rien : vous pardonnez à celui qui sert avec vous un commun Maître ; Dieu pardonne à son serviteur : vous avez à répondre de péchés sans nombre ; Dieu est impeccable.

Encore en cela il fait éclater son amour pour les hommes. En effet, il eût pu vous pardonner sans y mettre cette condition ; mais il veut que cette condition même vous soit une source de bienfaits : il vous fournit ainsi mille occasions de pratiquer la mansuétude et l'humanité, il réprime en vous ce qui tient de la bête, il dissipe vos emportements, il vous unit de plus en plus aux membres d'un même corps. Que pouvez-vous donc objecter ? Que votre prochain vous a traité d'une manière injuste ? Mais c'est en cela que consiste le péché ; il n'y aurait plus de péché si c'était d'une manière juste. Vous-même d'ailleurs venez implorer le pardon de semblables péchés, et de péchés beaucoup plus graves. Avant d'obtenir ce pardon, vous obtenez une grâce bien précieuse, puisque vous avez appris à devenir compatissant, à donner l'exemple de la douceur et de l'indulgence. Puis vous aurez là le gage d'une récompense inappréciable, vu que vous n'aurez plus à rendre compte de vos prévarications. De quel supplice ne serons-nous pas dignes si, possédant un tel pouvoir, nous compromettons notre salut ? Comment pouvons-nous espérer d'être exaucés en quelque autre chose, lorsque nous sommes sans pitié pour nous-mêmes dans les choses dont nous disposons ?

« Et ne nous induisez pas dans la tentation, mais délivrez-nous du mal. (A vous appartient l'empire, la puissance, la gloire dans tous les siècles.) Ainsi soit-il. » Là le Sauveur nous enseigne clairement notre faiblesse en réprimant l'orgueil ; car, s'il ne veut pas que nous fuyions dans le combat, il ne veut pas non plus que nous nous y jetions. Notre victoire devient ainsi plus éclatante, et la défaite du démon plus digne de risée. Quand nous sommes obligés de combattre, combattons avec générosité ; restons dans le calme quand on ne nous appelle pas ; sachons attendre l'heure, et nous combattrons alors sans orgueil et sans faiblesse. Le mal dont il parle à la fin, c'est le diable lui-même. D'une part, il nous oblige à lui faire une guerre sans merci ; de l'autre, il nous apprend que le diable n'est pas tel par nature. Le mal, en effet, ou la perversité, provient, non de la nature, mais de la volonté. Notre ennemi mérite par excellence de porter ce nom, à cause de la grandeur même de sa perversité, et par la raison qu'il nous attaque avec une implacable fureur, quoiqu'il n'ait à nous reprocher aucun tort à son égard. Notre divin Maître ne nous enseigne donc pas à dire : Délivrez-nous des maux ; mais bien : « Du mal, » afin que nous ne gardions pas d'amertume contre notre prochain, quand même nous serions lésés par lui, et que nous reportions toute notre haine sur le démon comme étant le mobile de tous les maux. Par le souvenir de notre ennemi, il nous dispose à la lutte, il dissipe en nous toute indolence ; puis il nous inspire de nouveau la confiance et la sécurité, en nous rappelant le Roi sous lequel nous devons combattre et dont la puissance est au-dessus de tout. « A vous appartient l'empire, la puissance, la gloire. » Si l'empire lui appartient, nous n'avons plus à craindre personne, puisque personne ne saurait lui résister et régner à son encontre. En disant : « A vous appartient l'empire, » il nous montre que notre ennemi lui-même est son sujet, quoiqu'il paraisse son antagoniste, Dieu permettant que cette guerre nous soit faite pour un temps déterminé. Oui, le diable même est au nombre des serviteurs, mais des serviteurs flétris et réprouvés, et jamais il n'oserait attaquer un autre serviteur du même Maître, sans en avoir préalablement reçu le pouvoir. Et que dis-je ? il n'a pas même osé s'emparer des pourceaux, sans en avoir obtenu la permission. Ainsi donc, seriez-vous mille fois plus faible encore, vous devriez agir avec une entière confiance, ayant un tel Roi, qui peut aisément accomplir par vous un bien quelconque. « Et la gloire dans tous les siècles. Ainsi soit-il. »

7. Il ne vous délivre pas seulement des maux présents ; mais il peut encore vous combler d'honneur et de gloire. Sa puissance est

infinie, sa gloire est ineffable; l'une et l'autre durent à jamais, n'auront jamais un terme. Voyez-vous avec quel soin il oint son athlète et le remplit d'un noble courage? Après cela, pour bien nous prouver, ainsi que je l'ai déjà dit, qu'il a surtout en aversion le ressentiment des injures, et qu'il met au premier rang des vertus celle qui est opposée à ce vice, il y revient à la suite même de la prière, s'efforçant d'amener l'auditeur, par la double perspective du châtiment et de la récompense, à la mettre en pratique. « Si vous remettez leurs dettes aux hommes, dit-il, votre Père céleste vous remettra les vôtres; si vous ne les remettez pas, il ne vous les remettra pas non plus. » Le voilà qui rappelle de nouveau les cieux et le Père, pour faire rougir celui qui serait impitoyable, quand il peut se glorifier d'une telle filiation, et dont le cœur ramperait toujours sur la terre, alors qu'il a le droit d'aspirer au ciel. Rien ne rend semblable à Dieu comme l'indulgence à l'égard des méchants et des injustes agresseurs; ainsi qu'il nous l'enseigne lui-même quand il dit qu'il fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons. C'est encore pour cela qu'il nous prescrit dans chaque demande une formule qui s'étend à tous : « Notre Père... Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel... Donnez-nous notre pain... Remettez-nous nos dettes... Ne nous induisez pas en tentation... Délivrez-nous. » C'est toujours au pluriel que nous devons parler, afin qu'il ne reste dans notre cœur aucun vestige de haine contre le prochain.

Nous devons être enfants de Dieu, non-seulement par la grâce, mais encore par nos œuvres.

Quel supplice ne méritent donc pas ceux qui, malgré tout cela, non-seulement conservent des sentiments de vengeance, mais encore demandent à Dieu de pouvoir se venger de leurs ennemis, transgressant ainsi cette loi de la manière la plus directe, alors qu'il a mis en œuvre tous les moyens pour empêcher toute division entre nous? C'est parce que la charité est la source de tous les biens, qu'il s'efforce de détruire ce qui pourrait l'altérer, et de nous unir par toute sorte de liens. Il n'est personne, non, personne, ni père ni mère, ni ami quel qu'il soit, qui nous porte une aussi vive affection que l'Auteur même de notre être; et cela ressort admirablement des préceptes qu'il nous impose non moins que des bienfaits qu'il nous accorde chaque jour. Si vous m'objectez les chagrins, les peines et les autres maux de la vie, songez, vous dirai-je, aux offenses que vous ne cessez de commettre envers lui, et vous ne vous étonnerez plus de vos nombreuses souffrances; vous vous étonnerez plutôt et vous serez dans l'admiration d'avoir encore en partage quelque bien. Mais nous considérons uniquement les calamités qui nous accablent, nous ne songeons pas aux offenses que nous commettons chaque jour; et de là nos plaintes. Si nous faisions l'exacte récapitulation des fautes d'un seul jour, nous verrions clairement alors de quels maux nous sommes responsables.

Dieu nous aime plus que notre père et notre mère.

Que j'essaie de récapituler les seuls péchés commis aujourd'hui, à l'exclusion de tous les autres; quoique j'ignore le détail de vos prévarications, la multitude en est si grande qu'on n'a pas besoin de les connaître toutes pour en signaler beaucoup. Quel est celui d'entre nous qui n'a pas langui dans la prière, qui ne s'est pas rendu coupable d'orgueil ou de vaine gloire, qui n'a pas dit du mal de son prochain, qui n'a pas été entraîné par la concupiscence, qui ne s'est permis aucun dangereux regard, qui ne s'est pas souvenu d'un ennemi avec une secrète amertume, qui ne s'est pas exalté dans son cœur? Or, si nous sommes sujets à de telles misères jusque dans l'église et malgré le peu de temps que nous y passons, que devenons-nous après en être sortis? Si le port est battu par tant de flots, quel moyen que nous puissions nous reconnaître, quand nous sommes lancés dans ce détroit fécond en orages, la place publique et les affaires de la cité, la famille et les soucis qu'elle entraîne? Et cependant Dieu nous ouvre pour la rémission de ces péchés si nombreux et si grands une voie courte et facile, exempte de tout pénible labeur. Quel labeur est-ce donc de pardonner une injure? Le labeur est à ne pas la pardonner, à soutenir le poids de la haine; tandis qu'en déposant ce fardeau, nous avons une vie calme et paisible, qui n'exige qu'un acte de bonne volonté.

8. Il n'est pas nécessaire, en effet, de traverser les mers, d'entreprendre de longs voyages, de franchir la croupe des montagnes, de dépenser son bien, de macérer son corps; il suffit de vouloir, et tous les péchés sont effacés. Si vous refusez, au contraire, de pardonner, si vous allez même jusqu'à prier Dieu d'épouser votre querelle, quel espoir de salut pourrez-vous désormais avoir? Vous avez irrité votre juge alors qu'il fallait l'apaiser; sous les dehors d'un suppliant, vous avez poussé des cris de bête féroce; et les traits de l'esprit malin, vous les avez dirigés contre vous-mêmes. Voilà pourquoi Paul, parlant de la prière, n'exige rien tant que l'observation de cette loi : « Elevez des mains pures, avec un cœur exempt de colère et d'antipathie. » I. *Tim.*, II, 8. Si, lorsque vous avez besoin de miséricorde, vous ne renoncez pas à vos ressentiments, si vous les gardez au fond de votre âme, n'ignorant pas cependant que c'est là tourner contre vous une arme meurtrière, quand pourrez-vous être miséricordieux et rejeter de votre sein le mortel poison? Ne sentez-vous pas encore l'excès d'une telle démence, représentez-vous que cela se passe entre les hommes, et vous verrez quel outrage sanglant elle renferme. Je suppose qu'un homme vienne à vous pour implorer votre pitié, et que, pendant qu'il est à terre, il aperçoive tout-à-coup son ennemi; s'il interrompt sa prière pour aller le frapper, n'éprouverez-vous pas une plus vive indignation contre lui? Songez que c'est précisément votre conduite envers Dieu : Et vous aussi, pendant que vous le suppliez, vous laissez là ce pieux exercice, pour vous déchaîner contre votre ennemi, pour outrager les lois divines, oubliant que vous invoquez Celui qui nous a prescrit de n'avoir aucune haine contre ceux qui nous ont le plus offensés, et lui demandant même d'agir contre ses propres commandements.

Ne vous suffit-il donc pas de transgresser l'ordre de Dieu pour satisfaire votre vengeance? Voulez-vous qu'il y contrevienne lui-même? Pourrait-il oublier les lois qu'il a posées? Est-ce donc un homme qui nous a parlé de la sorte? Non, c'est Dieu, à qui rien n'est caché, et qui veut que ses ordres soient rigoureusement accomplis; au lieu de faire ce que vous lui demandez, il se détourne de vous, par cela seul que vous osez lui tenir ce langage, vous excitez son courroux, vous tomberez alors sous les coups de sa justice. Comment osez-vous lui demander ce que lui-même défend d'une manière si rigoureuse? Il en est qui poussent la fureur jusqu'à charger d'imprécations les enfants mêmes de leurs ennemis, non contents de prier contre ces derniers, et qui voudraient dévorer leurs chairs si cela était possible; on peut même dire qu'ils les dévorent. Ne me répondez pas que vous n'avez jamais enfoncé vos dents dans le corps de votre ennemi; car, autant que cela dépendait de vous, vous agissiez envers lui d'une manière beaucoup plus féroce, puisque vous appeliez sur sa tête la colère du ciel, un éternel supplice, et sur sa famille une complète destruction. Peut-on concevoir des morsures plus cruelles, des traits plus empoisonnés? Ce ne sont pas là les leçons que vous avez reçues du Christ; ce n'est pas lui qui vous a commandé d'ensanglanter ainsi votre bouche. De telles langues, en effet, ne sont pas moins terribles que des bouches pleines de sang humain. Comment pouvez-vous embrasser votre frère, toucher à l'auguste sacrifice, boire le sang du Seigneur, tout en conservant dans votre âme ce mortel venin? Quand vous dites : Mettez cet homme en pièces, renversez sa maison, détruisez tout; quand vous lui souhaitez de la sorte mille morts, vous ne différez en rien de l'homicide; bien plus, vous ressemblez à la bête qui se nourrit de chair humaine.

Exhortation morale.

9. Débarrassons-nous donc de cette infirmité, déposons toute haine; témoignons à ceux qui nous ont lésés cette bienveillance dont il nous est fait un devoir, et nous serons semblables à notre Père céleste. Or, nous en viendrons à bout, si nous avons soin de nous rappeler nos propres péchés, si nous passons en revue toutes les fautes que nous avons commises, au dedans comme au dehors, sur la place publique et dans l'église. N'aurions-nous pas d'autre cause de condamnation, notre négligence ici nous mériterait encore le dernier supplice. Pendant que les prophètes et les apôtres forment des



chœurs sacrés et que Dieu lui-même nous parle, notre esprit erre au loin et se plonge dans le tumulte des affaires temporelles; nous ne gardons pas, pour entendre les lois de Dieu, le calme et le silence que les spectateurs gardent au théâtre, lorsqu'on lit un rescrit impérial. Là les consuls et les préfets, les sénateurs et le peuple se tiennent debout, écoutant avec respect cette lecture; et, si quelqu'un interrompait par un cri soudain ce profond silence, il serait traité avec la plus extrême rigueur comme ayant insulté la majesté impériale : ici, pendant qu'on fait la lecture de ces livres venus du ciel, règne de toute part un grand tumulte; et néanmoins quelle différence entre l'empereur et Celui qui nous fait parvenir de tels édits, combien ce second théâtre n'est-il pas supérieur au premier? Les anges s'y trouvent avec les hommes, et les palmes qui sont promises aux vainqueurs ont un éclat tout autrement éblouissant que celles de la terre. Aussi n'est-ce pas aux hommes seuls, c'est aux anges, aux archanges, à tous les habitants du ciel, à tous ceux de ce monde visible, qu'il est ordonné de louer Dieu : « Bénissez le Seigneur, vous toutes ses œuvres. » *Psalm.* CII, 22. Et ce qu'il a fait également admirable et grand, dépasse toute expression ainsi que toute intelligence humaine.

C'est ce que les prophètes proclament à chaque instant, célébrant tous dans des rhythmes divers l'éclat des mêmes triomphes. L'un s'écrie : « En remontant aux cieux, vous emmenez la captivité captive, vous emportez des dons qui retomberont sur les hommes..... Le Seigneur est fort dans le combat. » *Psalm.* LXVII, 19; XXIII, 8. Un autre ajoute : « Il partagera les dépouilles des forts. » *Isa.* LIII, 12. N'est-il pas venu pour annoncer aux captifs leur délivrance, pour rendre aux aveugles la lumière du jour? Après avoir terrassé la mort, il disait d'une voix triomphante : « Où donc est ta victoire, ô mort? Enfer, qu'as-tu fait de ton aiguillon? » I *Cor.*, XV, 55. Le même prophète annonce ainsi la paix qui doit régner dans le monde : « Il transformera les glaives en coutres de charrue et les lances en faulx. » *Isa.*, II, 4. Un autre encore s'adresse à Jérusalem en ces termes : « Réjouis-toi, fille de Sion, tressaille d'allégresse; car voici ton roi qui vient à toi plein de douceur, assis sur une bête de somme et sur son jeune poulain. » *Zach.*, IX, 9. Ecoutez comment un prophète annonce la venue de ce roi : « Il viendra le Seigneur que vous cherchez, et qui pourra subsister au jour de son arrivée? Bondissez comme de jeunes taureaux débarrassés de leurs liens. » *Malach.*, III, 1-2; IV, 2. Frappé d'étonnement à cette vue, un autre disait : « Celui-là est notre Dieu; il n'en est pas qu'on puisse mettre à son côté. » *Baruch*, III, 36.

Et, malgré ces choses et beaucoup d'autres encore, quand nous devrions être saisis d'une sainte frayeur ne plus nous croire sur la terre, nous nous agitons comme au milieu de l'agora, nous passons tout le temps de nos collectes dans le trouble des pensées et dans les entretiens les plus inutiles. Puis donc que nous sommes à ce point plongés dans l'indolence par rapport aux petites comme aux grandes choses, qu'il soit question d'écouter ou d'agir, au dehors comme dans l'enceinte de l'église, et que de plus nous prions contre nos ennemis, ajoutant à nos autres péchés, si nombreux et si graves, un péché qui les égale tous, cette inique prière, quel espoir de salut pouvons-nous avoir? Faut-il nous étonner après cela s'il nous survient à l'improviste quelque grand malheur, et n'est-ce pas le contraire qui devrait nous étonner? L'un est dans la logique des choses, l'autre est le renversement inattendu de l'ordre naturel. Il n'est pas dans l'ordre, en effet, qu'ils jouissent du soleil et de la pluie, ceux qui se sont faits les ennemis de Dieu, qui ne cessent d'exciter sa colère, ces hommes qui l'emportent en cruauté sur les bêtes féroces, toujours en opposition avec le prochain, dont la langue dégoutte d'un sang fraternel, et cela après qu'ils ont pris place à cette table spirituelle, après tant de bienfaits et de préceptes.

Avec de telles pensées dans l'esprit, rejetons le venin, renonçons à nos haines, prions comme il nous convient de prier, et, dépouillant la cruauté des démons, revêtons-nous de la douceur des anges; quels que soient les torts qu'on nous aura faits, regardons les intérêts du pro-

chain comme étant les nôtres, songeons à la récompense que la soumission à la loi divine nous méritera, dissipons la colère, apaisons les flots irrités, afin que nous accomplissions paisiblement la traversée de la vie présente, et que le Seigneur nous traite à notre arrivée là-haut de la même manière que nous aurons traité nos frères. Si c'est là pour nous un pesant et rude fardeau, nous pouvons le rendre doux et léger en ouvrant largement notre cœur à la confiance envers Dieu. Ce que nous n'aurons pas obtenu par la fuite du péché, obtenons-le par notre mansuétude à l'égard de ceux que nous aurons offensés. Voilà qui n'est ni lourd ni pénible. En faisant du bien à nos ennemis, nous attirerons sur nous avec abondance la divine miséricorde. Dès le temps présent, nous serons aimés de tous, Dieu lui-même nous donnera son amour en nous décernant la couronne; et nous entrerons en possession des biens à venir. Puissions-nous les avoir tous en partage, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XX.

« Lorsque vous jeûnez, ne soyez pas tristes comme sont les hypocrites; car ils montrent un visage exténué, afin que leurs jeûnes paraissent devant les hommes. »

1. Nous devrions commencer aujourd'hui par des gémissements et des cris de douleur, en songeant que non-seulement nous imitons les hypocrites, mais que nous les surpassons même. J'en connais, oui, j'en connais beaucoup qui font parade de leurs jeûnes, et j'en connais aussi qui n'ont du jeûne que l'apparence et le dehors, et qui prétendent justifier leur conduite par une raison pire que leur péché. — Ce que j'en fais, disent-ils, c'est pour ne pas scandaliser mes frères. — Que dites-vous? C'est la loi divine qui commande, et vous parlez de scandale? L'observer serait donc, à votre avis, un mal dangereux; tandis que le contraire serait un bien? Quelle plus déplorable excuse pourrait-on concevoir? N'êtes-vous pas fatigué d'être au-dessous des hypocrites, de vous rendre coupable d'une double hypocrisie, de descendre à de telles profondeurs dans le mal? Pouvez-vous sans rougir entendre la force de cette parole? Le Sauveur ne reproche pas simplement aux Juifs de simuler le jeûne, il leur adresse un langage bien plus fort, quand il nous les représente comme se donnant « un visage exténué, » altéré, décomposé. Or, si c'est décomposer son visage et le changer que de se montrer pâle par ostentation, qu'aurions-nous à dire des femmes qui corrompent leur figure en la couvrant de fausses couleurs, pour la perte des jeunes impudiques? Les hypocrites se dégradent uniquement eux-mêmes et ces femmes en se perdant perdent aussi les autres. Il importe donc de se dérober entièrement à l'un comme à l'autre de ces deux fléaux. Le Christ ne se borne pas à nous interdire l'ostentation, il nous ordonne encore de chercher l'obscurité, comme il nous en avait auparavant donné l'exemple. Il n'avait pas ainsi parlé d'une manière absolue par rapport à l'aumône; mais, après avoir dit : « Prenez garde de faire l'aumône devant les hommes, » il avait ajouté : « afin d'en être vus. » Il ne précise pas de la même façon en parlant du jeûne et de la prière.

Pourquoi? Parce que l'aumône n'est pas susceptible d'être entièrement cachée, tandis qu'on peut cacher la prière et le jeûne. Lorsqu'il disait : « Que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite, » c'est le silence et le secret qu'il nous recommandait par ce langage métaphorique. C'est encore la même recommandation qu'il nous fait quand il nous ordonne de nous renfermer dans notre chambre pour prier, et ce n'est pas une condition matérielle qu'il nous impose. De même ici, quand il nous prescrit de parfumer notre tête, il ne veut certes pas qu'on observe littéralement cette prescription; car alors tout le monde la transgresserait, et notamment ceux qui pratiquent le jeûne avec le plus de zèle, ces troupes de moines qui font leur séjour sur les montagnes. Ce n'est donc pas là ce qu'il exige de nous; mais, comme c'était la coutume de se

De quelle manière doivent s'entendre ces mots : *parfume ta tête.*

parfumer la tête dans les jours d'allégresse et de bonheur, ainsi que nous l'apprenons de David et de Daniel, c'est une image qu'il emploie et qu'il fait entendre dans un sens spirituel : cela veut dire que nous devons jeûner d'un cœur libre et joyeux. Pour vous montrer qu'il en est bien ainsi, il a lui-même mis en pratique ce qu'il nous enseigne par la parole : durant le jeûne de quarante jours auquel il se soumit, il resta dans la solitude, n'usant alors d'aucun parfum ni d'aucune ablution ; et d'ailleurs, n'aurait-il pas agi de la sorte qu'il aurait tout accompli sans éprouver la plus légère tentation de vaine gloire. Tel est le but de cette loi, et la conduite des hypocrites qu'il place sous nos yeux a pour objet de nous détourner de cette passion en nous ramenant deux fois sur le même précepte. Le mot même d'hypocrites renferme une véritable leçon : pour nous corriger, le Sauveur ne se borne pas à nous montrer le ridicule de la chose, ni le mal extrême qu'elle nous fait ; il nous enseigne de plus que cette tromperie n'a qu'un temps, et que le masque doit tomber. Celui qui porte le masque brille tant que le théâtre est rempli, et même alors il ne brille pas pour tous ; car il en est beaucoup parmi les spectateurs qui savent quel est l'homme par qui telle scène est représentée. En fin de compte, tous le voient à découvert quand le spectacle est terminé. C'est le sort inévitable des partisans de la gloire humaine. Pour eux aussi, la plupart savent qu'ils ne sont pas ce qu'ils paraissent être, que ce n'est là qu'une fantasmagorie. Et combien plus ne voit-on pas la triste réalité quand les voiles se déchirent et disparaissent?

Du reste, le Sauveur nous sépare de nouveau des hypocrites, en montrant que son précepte n'a rien d'onéreux. Il ne rend le jeûne ni plus rigoureux ni plus long ; il insiste seulement pour que nous ne perdions pas la couronne à laquelle le jeûne nous donne droit. Par ce qu'il y a d'onéreux, nous sommes donc au même niveau que les hypocrites, puisqu'ils jeûnent, eux aussi ; mais ce qu'il y a de léger nous est propre, l'assurance que nos labeurs seront couronnés ; et c'est là ce que la loi se propose. Elle n'ajoute pas à nos labeurs, elle entoure seulement la récompense de toutes les garanties que nous pouvons désirer : notre Maître ne veut pas que ses athlètes se retirent sans couronne, à l'exemple de ces hommes dont nous avons parlé. Ceux-là n'aspirent pas à marcher sur les traces des lutteurs qui figurent aux jeux olympiques, et qui, dans cette foule immense assise sur les gradins et parmi tant de puissants personnages, ne désirent que l'approbation d'un seul, celui qui peut donner la couronne, serait-il d'un rang bien inférieur : et vous, lorsque vous avez un double motif de vaincre sous les yeux seuls de votre Maître, et parce qu'il donne les prix, et parce qu'il est incomparablement supérieur à tous les autres spectateurs occupant le théâtre, vous appelez néanmoins les regards des autres, qui non-seulement ne peuvent vous faire aucun bien, mais encore vous causent un grand mal.

2. Et, si vous désirez tant briller aux yeux des hommes, nous dit-il, je n'y fais pas obstacle; attendez, et moi-même je remplirai surabondamment ce vœu, dans les conditions les plus avantageuses. En effet, cela vous détourne maintenant de la gloire que je donne, et le contraire vous unit à moi ; plus tard vous aurez tout avec une sécurité parfaite ; et déjà vous n'aurez pas été médiocrement récompensés sur la terre, en mettant à vos pieds la gloire humaine, en vous affranchissant de la cruelle tyrannie des hommes, en accomplissant les œuvres pures et vraies de la vertu. Si vous désirez les applaudissements du monde, vous auriez beau vivre dans le désert, n'avoir autour de vous personne qui vous regarde, vous êtes dénué de toute vertu. C'est un grand outrage pour la vertu, qu'on ne l'embrasse pas pour elle-même, et qu'on se propose en cela l'approbation des artisans, des tisserands et des forgerons, de tout ce peuple qui fourmille sur la place publique. Quoi! vous mendiez les regards des méchants, de tous ceux qui l'ignorent, la négligent ou la détestent? Est-ce ainsi que vous formez votre spectacle? C'est comme si quelqu'un voulait pratiquer la pureté, non pour le bien même, mais pour plaire aux impudiques. Vous n'eussiez donc pas pris le parti de la vertu, si ce n'était à cause de ses ennemis, alors

cependant qu'elle mériterait d'être admirée parce qu'elle a ses ennemis pour apologistes? Admirons-la comme il convient de l'admirer, non pour les autres, mais pour elle-même. Et nous aussi, quand on nous aime pour les autres et non pour nous, nous le regardons comme un outrage. Ayez la même pensée touchant la vertu : ne vous rangez pas à sa suite par égard pour quelqu'un, n'obéissez pas à Dieu par rapport aux hommes, obéissez aux hommes par rapport à Dieu. Si vous faites le contraire, vous excitez son courroux, bien que vous paraissiez vous attacher à la vertu, tout comme celui qui la repousse. Celui-ci désobéit en ne faisant rien, vous désobéissez en agissant mal.

« N'amassez pas des trésors sur la terre. » Après avoir porté remède à cette maladie de la vaine gloire, il en vient naturellement à parler du mépris des richesses. Rien n'excite la cupidité comme l'orgueil. Si les hommes, en effet, veulent traîner après eux des troupeaux d'esclaves et des essaims d'eunuques, avoir des chevaux harnachés d'or et des tables incrustées d'argent; s'ils ont imaginé des choses encore plus ridicules, ce n'est pas pour satisfaire une nécessité, ni même pour goûter un plaisir; c'est pour parader aux yeux de la multitude. Plus haut le Sauveur nous avait simplement recommandé la pratique de la miséricorde; il nous indique ici jusqu'où cette vertu doit aller, en nous disant : « Ne thésaurisez pas. » Il n'était pas si facile au début, à cause de la violence même du mal, d'enseigner aux hommes le mépris des richesses; mais, après les en avoir affranchis petit à petit, il jette cette leçon dans l'âme des auditeurs, pensant qu'alors elle sera mieux acceptée. C'est pour cela qu'il a d'abord dit : « Heureux les miséricordieux; » ensuite : « Soyez d'accord avec votre adversaire; » puis encore : « Si quelqu'un veut contester avec vous en jugement et vous prendre votre tunique, donnez-lui de plus votre manteau. » *Matth.*, v; 7; xxv, 40. Et maintenant il nous donne une leçon bien supérieure; car il semblait nous dire : Consentez, si vous voyez qu'on vous menace d'un procès, parce qu'il vaut mieux en être délivré que de conserver votre bien au prix d'une telle lutte. Ici, plus de contradicteurs, plus de procès en perspective, rien de pareil ne nous est présenté; c'est d'une manière directe que le mépris des richesses nous est enseigné : le divin Maître nous fait voir qu'il se propose moins le bien de celui qui reçoit que le bien de celui qui donne.

Alors même donc que nous n'aurions à craindre aucun mauvais traitement, aucun procès, nous devons mépriser les richesses que nous possédons et les distribuer aux pauvres. Encore n'en vient-il pas là tout d'un coup, il n'y vient que par degrés. Il est vrai qu'il avait soutenu dans le désert de violentes luttes au sujet de ces mêmes possessions; il n'établit pas néanmoins une loi formelle et décisive, vu que le temps n'était pas venu de faire une semblable révélation; il développe seulement sa pensée, il conseille plutôt qu'il ne commande. A peine a-t-il dit, en effet : « N'amassez pas de trésors sur la terre, » qu'il ajoute : « Où la rouille et les vers rongent, où les voleurs font effraction et pillent. » C'est là nous dévoiler ce qu'il y a de nuisible dans les trésors d'ici-bas, et d'avantageux dans ceux de là-haut, soit du côté du lieu même, soit par la nature des biens entassés. Il va plus loin, il passe à d'autres considérations : et d'abord, il exhorte ses auditeurs et les stimule en éveillant en eux les craintes dont ils sont le plus obsédés. Que craignez-vous? Que vos biens ne soient perdus si vous faites l'aumône? Faites-la donc, si vous voulez les conserver. Non-seulement ils ne périront pas alors, mais encore ils se multiplieront au delà de toute mesure; car vous y joindrez les biens du ciel. — Pour le moment il ne le dit pas; il pose pour plus tard une pierre d'attente.

3. Il se borne à mettre sous leurs yeux ce qui doit les toucher à cette heure, à savoir que le trésor demeure intact; et c'est ainsi qu'il les excite par la crainte et par l'espérance. Il ne dit pas seulement : Vous conserverez ce que vous avez donné; mais il dit aussi : Vous perdez, si vous ne donnez pas. — Et voyez son ineffable sagesse : au lieu de nous rappeler que nous laisserons nos biens aux autres, ce qui peut quelquefois être une consolation, il éveille nos

Il est difficile de conserver la richesse.

terreurs par la pensée de l'instabilité de ces biens, car, alors même qu'ils seraient hors de l'atteinte des hommes, ils ne sont pas pour cela hors de toute atteinte, ils sont dévorés par la rouille et les vers. Il semble qu'on pourrait détruire aisément ce fléau ; mais il déjoue tous les efforts et toutes les barrières ; quoi que vous imaginiez, vous n'en viendrez pas à bout. — Eh quoi, me dira-t-on, l'or est-il donc attaqué par les vers ? — Il l'est bien assez par les voleurs. — Tous les hommes sont-ils donc spoliés ? Beaucoup le sont, si tous ne le sont pas. Voilà pour quel motif le Sauveur entre, comme je l'ai déjà dit, dans un autre ordre d'idées : « Où est le trésor de l'homme, là est aussi son cœur. » Seriez-vous à l'abri de ces dangers, vous ne serez pas moins malheureux en vous attachant aux choses de la terre, en devenant esclave de libre que vous étiez, en tombant des régions célestes, incapable désormais d'avoir des pensées élevées, l'esprit toujours fixé sur l'argent, l'usure, le gain sordide, le vil intérêt. Que peut-on concevoir de plus misérable ? Celui dont telle est la vie subit un plus dur esclavage que le dernier des esclaves ; il a trahi, chose effrayante pardessus toutes les autres, sa noblesse d'homme et sa liberté. Quoi qu'on vous dise, si votre âme est collée à la matière, vous ne pourrez pas écouter ce qui ferait votre bonheur ; tel qu'un chien enchaîné dans une fosse, vous êtes le gardien enchaîné de l'argent, mais enchaîné de la plus lourde de toutes les chaînes, et vous aboyez contre quiconque ose s'avancer ; de telle sorte que votre unique occupation dans ce monde est de conserver les biens de vos héritiers. Est-il, encore une fois, un être plus misérable ?

Comme une semblable doctrine était bien au-dessus de l'intelligence des auditeurs, comme ils ne pouvaient comprendre ni le mal ni le bien qui leur étaient signalés, leur âme n'ayant pas encore été formée par les leçons de la divine philosophie, le Christ ajoute cette parole aux principes évidents qu'il vient de poser : « Où est le trésor de l'homme, là est aussi son cœur. » Il explique cette sentence, en passant des choses intellectuelles à celles qui tombent sous les sens : « Le flambeau de votre corps, c'est votre œil. » Voici ce qu'il veut dire : N'enfouissez pas votre or dans la terre, ni rien de pareil ; car c'est pour la rouille, les vers et les voleurs que vous travaillez. Echapperiez-vous même à de tels dangers, vous n'échapperez pas à celui de rendre votre cœur esclave et de le plonger dans les objets matériels : « Où sera votre trésor, là sera aussi votre cœur. » Si vous placez donc votre trésor au ciel, vous ne gagnez pas seulement de vous assurer la récompense promise, mais ici-bas déjà vous recevez une récompense, parce que vous vous transportez là-haut et que vous goûtez d'avance les biens supérieurs, objet de votre sollicitude ; évidemment votre pensée suit votre trésor. Le contraire aura lieu si vous laissez votre trésor sur la terre.

Ce langage vous paraîtrait-il obscur, écoutez les paroles qui suivent : « Le flambeau de votre corps, c'est votre œil. Si votre œil est simple et pur, tout votre corps sera illuminé ; si votre œil est vicié, tout votre corps sera dans les ténèbres. Or, si la lumière qui est en vous n'est que ténèbres, que seront alors les ténèbres elles-mêmes ? » Les images deviennent de plus en plus sensibles. Ce qu'il avait dit de l'esprit, en le représentant comme réduit en servitude et chargé de liens, ne pouvait pas aisément être compris de la multitude ; il prend donc des termes de comparaison dans les réalités matérielles pour éclairer sa doctrine, pour en mettre le sens spirituel à la portée de tous les esprits. — Si vous ne savez pas ce que c'est que la perte de l'intelligence, je vous l'apprendrai par une comparaison : ce que l'œil est à votre corps, l'intelligence l'est à votre âme. Vous n'iriez certes pas vous prendre à désirer d'être vêtu d'or et de soie, tandis que vous perdriez la vue ; vous la préféreriez avec raison à cet appareil extérieur, puisque la vie tout entière est brisée quand on est privé de l'usage des yeux. Les autres membres, en effet, lorsque ceux-là ne remplissent plus leur office, ne sauraient déployer la même énergie, nous rendre les mêmes services, plongés qu'ils sont dans l'obscurité. Ainsi la vie de l'homme est accablée de mille maux, si l'intelligence vient à s'éteindre. Le soin que nous

mettons à conserver l'œil corporel, nous devons donc le mettre à conserver la pureté de notre intelligence. Si nous éteignons la lumière dans son foyer, comment pourrons-nous voir désormais? Otez la source et vous laissez le fleuve à sec : corrompez l'intelligence et tout se confond dans la vie. — C'est pour cela que le Sauveur dit : « Si la lumière qui est en vous se change en ténèbres, que seront les ténèbres elles-mêmes? » Quand le pilote disparaît dans les flots, le flambeau dans l'obscurité, le général dans la bataille, quel espoir peut rester?

4. Laissant donc maintenant de côté les embûches, les querelles et les procès qui nous sont suscités par les richesses, ce dont il a parlé plus haut en disant par exemple : « Votre adversaire vous livrera au juge, et le juge au bourreau, » *Matth.*, v, 25; il emploie des moyens bien plus sévères pour nous détourner des funestes entraînements de la cupidité. Il est moins terrible d'être jeté dans cette prison que d'avoir l'âme infectée de cette maladie, soumise à ce joug honteux. Ajoutez que l'une de ces choses est temporaire, et que l'autre est inséparable de l'amour des biens matériels. Il y a donc là une gradation, et le divin Maître va du moins grave au plus grave. — Dieu nous a donné l'intelligence, afin que nous eussions un guide dans la vie, une vraie connaissance des choses, un jugement droit, une arme sûre dans tous les dangers, une lumière indéfectible, une profonde sécurité. Et nous sacrifions ce don pour des choses sans consistance et sans valeur. A quoi bon des soldats chargés d'or, quand le général est dans les chaînes? à quoi sert la beauté du navire, quand le pilote est enseveli dans les flots? Quel avantage d'avoir un corps parfaitement constitué, si les yeux sont éteints? Il faut qu'un médecin jouisse d'une bonne santé pour qu'il puisse guérir les autres : si donc on le rend malade, l'étendrait-on sur un lit d'argent ou d'or, il ne pourra plus exercer utilement son art. Il en est de même de votre intelligence : comme c'est par elle que doivent être guéries les maladies de l'âme, si vous l'accroupissez sur un trésor, non-seulement vous ne lui faites aucun bien, mais encore vous causez le plus grand mal à l'âme tout entière.

Vanité des richesses.

Vous le voyez, les objets mêmes qui entraînent partout les hommes dans le vice, deviennent pour le Sauveur autant de moyens de les en détourner et de les amener à la vertu. — Pourquoi désirez-vous les richesses? N'est-ce pas pour vivre dans le luxe et le plaisir? Eh bien, le plaisir ne vous viendra pas de là, ce sera tout le contraire. De même que, lorsque nous avons perdu les yeux, ce malheur nous rend insensibles aux joies les plus douces; de même et plus encore serons-nous malheureux quand nous aurons perdu la vue de l'intelligence. Pour quelle raison enfouissez-vous un trésor dans la terre? Pour le garder avec plus de sûreté, n'est-ce pas? Encore ici vous allez à l'inverse de vos intentions. — C'est en les prenant par leurs propres désirs, qu'il dégoûte de la vaine gloire ceux qui jeûnent, font l'aumône ou prient pour ce motif. Car enfin, leur dit-il, pourquoi priez-vous ou donnez-vous l'aumône? C'est bien parce que vous désirez briller aux yeux des hommes. Ne priez donc pas ainsi, et vous obtiendrez cette gloire dans le siècle à venir. — L'homme cupide, il le prend de la même façon, par l'objet de ses désirs. — Que voulez-vous? lui dit-il. Conserver vos possessions? Vivre dans l'abondance, les honneurs et les délices? Je vous donnerai tout cela, si vous donnez à votre or la destination que j'aurai fixée. — Il fera voir plus clairement dans la suite le préjudice que nous cause la cupidité, quand il comparera les richesses aux épines; mais il le montre déjà d'une manière assez évidente, en nous enseignant que l'homme jouet d'une telle passion est frappé de cécité. Comme ceux qui sont dans les ténèbres ne voient rien distinctement, prennent une corde pour un serpent, et meurent de frayeur à l'approche des montagnes ou des collines; ainsi tremblent les avares devant des objets qui n'ont rien de redoutable pour quiconque jouit d'une bonne vue : ils frémissent à la pensée de la pauvreté, à la pensée même de la perte la plus légère. Ont-ils, en effet, perdu quoi que ce soit, une chose insignifiante, ils éprouvent plus de chagrin et de

Manière de faire produire aux richesses des fruits salutaires.

douleur que ceux à qui manque le nécessaire. Beaucoup de ces riches intéressés, ne pouvant supporter une pareille infortune, se sont pendus de désespoir ; beaucoup ont quitté la vie, parce que les affronts et les épreuves leur paraissaient un mal intolérable. La fortune rend les faibles caractères capables de tout, excepté de la bien employer. Quand une fois elle les a mis sous le joug, ils affrontent la mort, les blessures, les outrages, toutes les ignominies. Or, c'est bien le dernier degré de la misère d'être complétement dépourvu d'énergie quand il faudrait déployer celle de la sagesse, et d'être plein d'impudence et d'entêtement quand il faudrait être doux et modeste. Il arrive à ces hommes la même chose qu'à celui qui souffrirait la faim après avoir mal dépensé son argent ; car ce dernier, quand la nécessité le presse, n'ayant plus rien à dépenser, ayant tout consumé dans le désordre, est en face du malheur le plus affreux.

5. Les hommes dont nous parlons ressemblent encore aux histrions, qui déploient sur la scène une étonnante habileté, des ressources incroyables, subissent même les fatigues et les dangers, tout cela dans un but détestable, et qui dans les choses sérieuses et nécessaires sont d'une pitoyable ineptie. En effet, ces mêmes hommes qui marchent sur une corde tendue et qui montrent là une si forte tête, s'ils se trouvent ensuite dans des circonstances qui réclament de la fermeté, un certain courage, les voilà même hors d'état de penser. Les riches, à leur exemple, sont prêts à tout oser pour l'amour de l'argent, et ne savent rien supporter, absolument rien pour l'amour de la sagesse. De même que ceux-là pratiquent un art inutile et dangereux, de même ils se jettent dans les périls et les précipices sans qu'il en résulte pour eux aucun bien : ils se plongent, au contraire, dans des ténèbres doublement épaisses, puisque le renversement de leur esprit les jette dans l'aveuglement, et que le poids des soucis terrestres achève de les y enfoncer. Aussi n'est-ce pas sans peine qu'ils peuvent retrouver la faculté de voir. Quand on est simplement dans les ténèbres, on en sort dès que le soleil paraît; mais, pour celui dont l'œil est éteint, le soleil ne saurait l'éclairer. Voilà bien leur état : le Soleil de justice a beau les inonder de ses rayons, les richesses leur ont fermé les yeux. C'est encore une double cécité, l'une provenant d'eux-mêmes, et l'autre de ce qu'ils ne donnent plus leur attention au divin Maître.

Les acrobates eux-mêmes au milieu des adversités manquent de courage.

Pour nous, prêtons-lui toute l'attention dont nous sommes capables, afin qu'il nous soit donné de recouvrer un jour la vue. — Et comment pourrons-nous la recouvrer ? — En apprenant comment vous l'avez perdue. Quelle a donc été la cause de votre aveuglement? Evidemment la mauvaise concupiscence. Comme une humeur viciée, en envahissant la prunelle de l'œil, le trouble et l'obscurcit, ainsi l'amour des richesses répand un sombre nuage sur votre entendement. Mais il est facile de rompre et de dissiper ce nuage, en recevant en soi le rayon de la doctrine du Christ, si nous écoutons le conseil qu'il nous donne : « N'amassez pas des trésors sur la terre. » — A quoi me servira néanmoins d'entendre sa doctrine, si je suis saisi par la cupidité ? — C'est précisément l'audition fréquente de cette doctrine qui peut dissoudre votre cupidité. Si vous y persistez encore, ce n'est plus cupidité qu'il faudra dire. Peut-on désirer d'être soumis au plus dur esclavage, de porter un joug accablant et des chaînes qui ne vous laissent plus un mouvement libre, d'être plongé dans la nuit et dans le tumulte, d'accomplir un stérile labeur, de garder son argent pour les autres et souvent pour des ennemis? Ces choses sont-elles bien dignes d'être ambitionnées? Ne devons-nous pas plutôt les fuir avec tout l'empressement possible? Si vous aimez tant les possessions, transportez-les donc dans un lieu qui les mette à l'abri de toute atteinte. Votre conduite actuelle n'est pas celle d'un homme possédé de l'amour des richesses; c'est aimer la captivité, les pertes incessantes, des chagrins qui ne vous laissent pas de trêve.

Supposez qu'un homme vous montre sur la terre un lieu qui ne sera jamais violé, où votre argent ne pourra plus vous être ravi; faudrait-il aller dans un désert, vous ne reculeriez pas, vous n'hésiteriez pas et vous déposeriez là votre argent avec confiance : et, quand c'est Dieu,

non un homme, qui vous promet une telle sécurité, qui vous propose de transporter au ciel vos richesses, vous prenez un chemin tout opposé. Jamais cependant vous ne pouvez être exempt de sollicitude, quelle que soit la sûreté qui vous est offerte ici-bas. Ne perdriez-vous rien en réalité, votre sollicitude n'en serait pas moindre. Cette crainte n'existe plus, si c'est là-haut que votre trésor repose; il y a mieux, vous ne l'enfouissez pas alors, vous le semez. Non, le trésor ne diffère pas de la semence; je dis même qu'il l'emporte sous un double rapport : la semence ne subsiste pas toujours, tandis que le trésor est éternel; celui de la terre ne saurait germer et celui du ciel vous produit des fruits qui subsistent à jamais. Si vous m'objectez le délai qu'il faut subir avant d'en percevoir les revenus, il m'est facile de vous démontrer que c'est là pour vous une nouvelle source de bénéfices. Mais néanmoins, je vais tâcher de répondre à votre objection par des considérations empruntées aux choses mêmes de la vie présente.

6. Vous disposez, en effet, dans la vie présente, de beaucoup de choses dont vous ne recueillerez pas les fruits; et, si quelqu'un appelle là-dessus votre attention, vous mettez en avant vos enfants et vos neveux, et dans cette pensée vous trouvez une compensation à des fatigues inutiles pour vous. Lorsque dans une extrême vieillesse vous bâtissez de splendides maisons, vous mourez avant qu'elles soient finies; vous plantez des arbres dont on ne recueillera les fruits que longtemps après votre mort; vous couvrez vos domaines de riches plantations que vous ne verrez pas épanouir; vous achetez des terres, vous agrandissez votre héritage, vous avez des possessions qui vous survivront; il est tant d'autres choses dont vous vous occupez sans que vous puissiez espérer d'en jouir : est-ce pour vous-même ou pour vos héritiers que vous travaillez? Ne suis-je donc pas en droit de regarder comme une complète démence que vous acceptiez ici tous les délais, bien qu'ils aient pour effet de vous priver du résultat de vos labeurs, et que là le retard vous abatte, bien qu'il vous soit extrêmement avantageux, le bénéfice attendu devant toujours être votre partage, au lieu de passer en d'autres mains? J'ajoute que ce retard ne saurait être long. Les événements semblent frapper à nos portes, et nous ne savons pas si notre génération ne verra pas finir les destinées du monde, se lever le grand jour et se dresser le redoutable tribunal où l'on ne fera plus acception de personnes. La plupart des signes avant-coureurs ont déjà paru, l'Evangile a été prêché dans tout l'univers; ce qui concerne les guerres, les tremblements de terre et les famines s'est accompli; il ne peut pas rester un long intervalle. — Ces signes, vous ne les voyez pas? — Mais c'est là précisément l'un des plus grands signes. Ceux qui vivaient du temps de Noé ne virent pas non plus les préparatifs de la catastrophe universelle; toujours mêmes amusements, mêmes repas, mêmes mariages, mêmes coutumes de vie, quand ils furent surpris par l'épouvantable vengeance. Les habitants de Sodome, à leur tour, étaient plongés dans leurs délices et ne soupçonnaient rien de ce qui allait éclater, quand ils furent enveloppés des feux célestes.

L'orateur croyait que la fin du monde approchait de son temps

Réfléchissant à ces vérités, tournons habituellement nos pensées à préparer notre départ de ce monde. Alors même que le jour de la consommation totale n'approcherait pas, la fin de chacun de nous est imminente, que nous soyons jeunes ou vieux; et ce ne sera plus le moment alors d'aller acheter de l'huile ou d'implorer le pardon, que nous n'obtiendrions pas quand même Abraham, Noé, Job ou Daniel prieraient pour nous. Donc, tant que nous le pouvons encore, travaillons à consolider les fondements de nos espérances, que notre lampe soit bien remplie, transportons tous nos biens au ciel, afin que nous en jouissions dans le temps voulu, lorsqu'ils nous seront le plus nécessaires, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXI.

« Personne ne peut servir deux maîtres; car il haïra l'un pour aimer l'autre; il supportera celui-ci, et méprisera celui-là. »

1. Voyez-vous comme il nous détourne peu à peu des réalités présentes, comme son discours nous inspire de plus en plus le mépris des richesses et jette à bas l'empire de la cupidité? Il a dit plus haut bien des choses admirables sur ce sujet; mais il compte n'en avoir pas assez dit, et la suite nous ouvre un champ plus vaste et plus beau, tout autrement capable de nous plonger dans la stupeur. Quoi de plus terrible que la pensée maintenant émise, à savoir que les richesses nous font perdre le titre de serviteurs du Christ? Quoi de plus attrayant que cette perspective, de lui témoigner notre dévouement et notre charité en foulant aux pieds ces mêmes richesses? Je n'ai cessé de vous tenir ce langage, j'y reviens encore aujourd'hui : il nous excite ainsi par un double moyen à l'écouter avec un cœur docile, il fait passer tour à tour sous nos yeux les avantages et les désavantages. Voilà comment agit un habile médecin, quand il nous montre la maladie dans la résistance à ses conseils, et la santé dans l'obéissance. Remarquez donc quel bien précieux il nous propose de nouveau, quel bonheur il nous prépare en nous éloignant de ce qui nous perdrait. — Le malheur que vous causent les richesses n'est pas seulement d'armer les voleurs contre vous, ni d'envelopper votre entendement de profondes ténèbres; c'est encore de vous arracher au service de Dieu et de vous rendre les esclaves d'une matière inanimée; de telle sorte que vous êtes doublement malheureux, et parce que vous subissez la loi des choses auxquelles vous deviez commander, et parce que vous secouez l'autorité du seul Maître qu'il vous importait de reconnaître et d'écouter.

Le Seigneur en nous enlevant ce qui peut nuire à notre salut nous témoigne sa bonté.

Il leur avait déjà présenté deux genres de préjudice que la cupidité leur causait, en leur suggérant de laisser leurs trésors exposés à la rouille et de ne pas les déposer en un lieu sûr : c'est de la même manière qu'il la leur représente ici les séparant de Dieu et les soumettant à l'iniquité. Mais il n'en vient pas là tout de suite, il pose d'abord un principe général : « Personne ne peut servir deux maîtres, » deux maîtres évidemment qui donnent des ordres opposés; car autrement ils ne seraient pas deux. Voyez plutôt : « La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et une âme. » *Act.*, IV, 32. Les corps étaient distincts et nombreux; mais ils n'en formaient plus qu'un par l'harmonie des sentiments. Il renchérit sur cette pensée, puisque ne pas servir un maître devient, dans son expression, de l'aversion et de la haine : « Il haïra l'un pour aimer l'autre. Il supportera celui-ci, et méprisera celui-là. » Il semble exprimer deux fois la même chose; mais ce n'est pas sans intention qu'il parle ainsi, il veut nous persuader qu'il est facile de changer dans le sens du bien. Pour qu'il ne vous fût pas possible de dire : C'en est fait, me voilà captif, je subis le joug des richesses; — il vous fait voir qu'on peut toujours briser sa chaîne et passer du mal au bien, comme aussi du bien au mal. Après qu'il a formulé sa doctrine d'une manière indéterminée, pour mieux la persuader à son auditeur, en la soumettant de la sorte à son jugement, en l'obligeant à se prononcer d'après la nature même des choses, il se révèle lui-même aux yeux d'une âme maintenant sympathique; il ajoute donc : « Vous ne pouvez pas servir Dieu et l'argent. » Frémissons en pensant à ce que le Christ est obligé de nous dire. C'est nous qui le forçons à mettre en parallèle Dieu et l'argent. Or, si la parole fait trembler, combien plus la réalité même, la préférence donnée à la tyrannie de l'or sur la puissance de Dieu!

Quoi donc? ce double service n'était-il pas possible chez les anciens? — Nullement. — Mais alors comment Abraham, comment Job ont-ils brillé d'un si pur éclat? — Ne me parlez pas de riches, parlez-moi d'esclaves des richesses. Job était riche assurément; mais il ne courbait pas la tête devant la fortune : il avait de grandes possessions; mais il en était le maî-

tre, et non le très-humble serviteur. En effet, il se regardait comme le dispensateur et l'économe du bien d'autrui, tant il était dégagé des biens qu'il possédait; non content de ne pas spolier les autres, il donnait le sien aux indigents. Chose encore plus remarquable, il ne se complaisait pas dans ses biens, comme il le déclare lui-même : « Me suis-je réjoui parce que je possédais de grandes richesses ? » *Job*, XXXI, 25. Aussi ne s'affligea-t-il pas de les avoir perdues. Tels ne sont pas les riches de notre époque; ils sont tombés par le sentiment au-dessous des derniers esclaves, ils paient tribut à l'argent, ils le servent comme on sert un maître impitoyable. La cupidité s'est emparée de la citadelle, du trône même de leur âme, et de là elle leur signifie chaque jour les ordres les plus iniques; personne cependant qui sache lui résister. Ne raisonnez donc pas en pure perte. Dieu lui-même a prononcé, il a déclaré qu'il était impossible de concilier ces deux services. Ne dites donc pas qu'ils peuvent coexister. L'un autorise le vol, et l'autre oblige à donner du sien; celui-ci réclame la chasteté, celui-là permet la fornication; l'un s'accommode de l'ivresse et des délices, l'autre nous apprend à dominer nos appétits; celui-ci nous fait mépriser les biens présents, celui-là nous les fait aimer; celui-là encore nous jette dans l'admiration devant les marbres, les belles constructions et les riches lambris; celui-ci nous inspire le mépris de toutes ces choses et réserve nos hommages pour la philosophie : comment pourraient-ils donc s'accorder?

2. Le Sauveur appelle l'argent un maître, non qu'il le soit de sa nature, mais parce que les hommes lui décernent cet empire pour leur malheur. C'est de la même manière qu'il appelle le ventre un Dieu, désignant ainsi la bassesse des adorateurs, et non la dignité de l'objet de leurs adorations; car cette bassesse est le pire des supplices, et sert à punir le captif avant qu'il subisse le dernier châtiment. Quels sont les condamnés dont le sort soit aussi déplorable que celui des infortunés qui, ayant Dieu pour maître, se dérobent à cette douce royauté pour se soumettre à la tyrannie la plus cruelle, alors qu'il en résulte pour eux des maux si graves dès le temps même de cette vie? En effet, de là les plus grandes pertes, les procès, les tribulations, les querelles, les plus rudes labeurs, l'aveuglement de l'âme, et, ce qui est le comble de tous les malheurs, la privation des biens célestes, que nous ravit l'empire de l'argent. Lors donc qu'il nous a fait voir par toutes ces considérations combien le mépris des richesses nous est avantageux, et pour la conservation des richesses elles-mêmes, et pour le bien-être moral, et pour l'acquisition de la philosophie, et pour la consolidation de la piété, il nous dispose à regarder ce précepte comme n'étant pas au-dessus de nos forces. C'est ainsi qu'il faut procéder dans l'établissement d'une loi; elle doit être jugée praticable en même temps qu'utile.

Il poursuit donc en ces termes : « Ne soyez pas en sollicitude pour votre vie, sur ce que vous aurez à manger. » Les auditeurs auraient pu lui dire : Mais quoi? si nous donnons tout, comment pourrons-nous vivre? Il prévient admirablement cette objection. Si dès le commencement il s'était exprimé de la sorte : « Ne soyez pas en sollicitude..., » ce langage eût paru révoltant; mais, après qu'il a montré les funestes effets de l'amour des richesses, la leçon n'est plus difficile à saisir. Il ne commence pas même par formuler le précepte, il en donne auparavant la raison. C'est quand il a dit : « Vous ne pouvez pas servir à la fois Dieu et l'argent, » qu'il ajoute : « A cause de cela je vous le dis, ne soyez pas en sollicitude. » A cause de quoi? A cause du mal incalculable que vous en éprouveriez. Ce n'est pas seulement dans vos biens, c'est dans les choses capitales qu'il se ferait sentir, il irait même jusqu'à ruiner votre salut; car il vous isole de la puissance, de la sagesse et de l'amour de votre Dieu. « A cause de cela je vous le dis, ne soyez pas en sollicitude. » Ce qu'il a dit touchant ce mal lui permet de donner plus d'extension à sa loi. Non-seulement il nous ordonne de nous dépouiller de notre bien, mais il nous défend même d'être inquiets au sujet du nécessaire : « Ne soyez pas en sollicitude pour votre vie, sur ce que vous aurez à manger. »

Pour votre âme, dit le texte; l'âme n'a pas besoin de manger, puisqu'elle est immatérielle; c'est là une expression reçue. Du reste, bien que l'âme n'ait pas besoin d'aliments, elle ne saurait rester dans le corps, si celui-ci manque de nourriture. A la suite de cet enseignement, il a recours encore à des raisonnements pour disposer les âmes à l'obéissance; il prend les uns en nous, il emprunte les autres à des exemples étrangers. Pour ce qui nous regarde, il s'exprime ainsi : « Est-ce que l'âme n'est pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? » Or, s'il nous a donné ce qui est plus, comment ne nous donnerait-il pas ce qui est moins? S'il a formé la chair qui doit être nourrie, lui refuserait-il ensuite la nourriture? Non content donc de dire : « Ne soyez pas en sollicitude sur ce que vous mangerez et comment vous vous vêtirez, » il parle expressément du corps et de l'âme, parce qu'il devait y puiser des termes de comparaison. L'âme est une œuvre instantanée, elle reste telle que Dieu l'a faite; tandis que le corps nous est en quelque sorte donné chaque jour. Quand il a posé cette distinction, l'immortalité de l'une de ces substances et la caducité de l'autre, il poursuit en ces mots : « Qui de vous peut ajouter une coudée à sa taille? » Il ne s'agit pas là de l'âme, qui n'est pas susceptible d'accroissement; il n'est question que du corps, et le Sauveur nous fait comprendre que le corps se développe par l'action de la divine Providence plutôt que par l'effet des aliments. C'est la pensée que Paul exprime, en l'appliquant à d'autres objets : « Ainsi donc, ni celui qui plante, ni celui qui arrose ne sont rien; c'est Dieu qui donne l'accroissement. » I *Cor.*, III, 7.

Après nous avoir exhortés par des exemples pris en nous-mêmes, le Christ nous exhorte par des exemples étrangers : « Voyez les oiseaux qui volent sous le ciel... » Pour que personne ne pût dire qu'il est bon de s'inquiéter du lendemain, il nous détourne d'un tel sentiment par des considérations qui portent sur de grands et de petits objets : les grands sont l'âme et le corps; les petits sont les volatiles. — Si Dieu prend soin de ces êtres inférieurs, comment n'aurait-il pas la même attention pour vous? — Tel était son langage, parce qu'il parlait à des hommes, à cette grande multitude dont il était entouré; il ne parle plus ainsi quand il s'adresse au diable. De quelle manière donc? « L'homme ne vivra pas seulement de pain, il vivra de toute parole qui provient de la bouche de Dieu. » *Matth.*, IV, 4. Il nous met sous les yeux l'exemple des oiseaux; pas d'image mieux appropriée, ni qui pût donner plus de force à son exhortation. Quelques impies cependant en sont venus à ce degré de folie qu'ils ont blâmé cet exemple. — Il ne fallait pas, disent-ils, qu'il se servît d'exemples empruntés à la nature, aux instincts nécessaires des animaux, pour exciter des volontés libres.

3. Que répondrons-nous? — Que la volonté peut opérer en nous ce que la nature opère en eux. Le Maître ne dit pas : Voyez les oiseaux, comme ils volent...; car l'homme ne peut pas voler. Il nous montre dans ces êtres l'absence de toute sollicitude; ce que nous pouvons imiter, si nous le voulons, comme l'ont bien prouvé ceux qui se sont mis à l'œuvre. Aussi devons-nous admirer la sagesse du Législateur, qui, pouvant nous présenter l'exemple des hommes, d'Elie, de Moïse, de Jean, et de tant d'autres saints, dont l'âme était exempte de toute sollicitude, met en avant l'exemple des animaux privés de raison, pour mieux frapper ses auditeurs. S'il avait rappelé le souvenir de ces justes, on aurait pu lui dire : Nous ne sommes pas à la hauteur de leur vertu. En les passant sous silence, pour en appeler aux oiseaux du ciel, il coupe court à tout prétexte. En cela, du reste, il marche sur les traces de l'ancienne loi, qui renvoie l'homme à l'abeille, à la fourmi, à la tourterelle, à l'hirondelle. Et ce n'est pas un petit honneur qu'il nous fait en nous enseignant que nous pouvons acquérir par un effort de la volonté ce que les animaux ont par nature.

Si Dieu prend un tel soin des êtres qu'il a créés pour nous, que ne fera-t-il pas pour nous-mêmes? s'il traite ainsi les serviteurs, comment traitera-t-il les maîtres? C'est pour cela qu'il disait : « Regardez les oiseaux du ciel... »

Il n'ajoute pas : Qui ne font aucun trafic usuraire ; — car c'est là une chose mauvaise de soi. Il ajoute donc : « Qui n'ensemencent ni ne moissonnent. » — Eh quoi, me direz-vous, ne faudra-t-il pas ensemencer la terre ? — Il ne le dit pas, il dit seulement qu'il faut être sans sollicitude; il ne condamne pas le travail, il blâme la faiblesse et les soucis qui nous consument ; il ne nous défend pas l'usage des aliments, mais il veut que nous en usions sans préoccupation. Cette doctrine, David l'avait enseignée déjà quand il s'écriait dans un langage énigmatique : « Vous ouvrez votre main, et vous répandez l'abondance sur tout ce qui respire ; » puis encore : « C'est lui qui donne leur nourriture aux animaux qui nous servent, aussi bien qu'aux petits des corbeaux qui l'invoquent par leurs cris. » *Psalm.* CXLIV, 16 ; CXLVI, 9. — Et quels sont ceux, me demanderez-vous, qui furent sans sollicitude ? — N'avez-vous pas entendu combien je vous en ai nommés ? Outre ceux-là, n'avez-vous pas vu Jacob s'éloignant dépourvu de tout de la maison paternelle, et ne savez-vous pas quelle était sa prière : « Que Dieu me donne du pain à manger et un vêtement pour me couvrir ? » *Genes.*, XXVIII, 20. Ce n'est pas la sollicitude, c'est une pleine confiance en Dieu qui parle de la sorte. Les apôtres montrèrent la même fermeté, en abandonnant tout sans se préoccuper de rien. Ainsi firent également les cinq mille d'abord, et puis les trois mille. Toutes ces leçons ne peuvent-elles vous résoudre à briser vos chaînes, renoncez du moins à vos soucis, en songeant combien ils sont inutiles : « Quel est celui d'entre vous qui pourrait, à force de s'en préoccuper, ajouter à sa taille une seule coudée ? » Par des choses manifestes, il rend évidentes celles qui nous sont cachées. De même qu'il vous est impossible d'ajouter le moins du monde à votre taille, malgré tous vos efforts ; de même vous ne sauriez vous créer des aliments, bien que vous pensiez le contraire. Cela nous apprend aussi que tout s'accomplit, non par nos soins, mais par l'action de la divine Providence, en ce qui même nous paraît dépendre de nous ; de telle sorte que, si Dieu nous abandonnait, ni soins, si sollicitudes, ni labeurs, ni rien autre ne nous réussirait, et tout serait perdu.

Les préceptes du Seigneur ne sont pas impraticables.

4. Ne pensons pas que de tels préceptes nous soient impraticables ; car il en est beaucoup qui les suivent encore aujourd'hui. Si vous l'ignorez, ce n'est pas étonnant, puisque le prophète Elie lui-même se croyait seul, quand il entendit cette parole : « Je me suis réservé sept mille hommes. » III *Reg.*, XIX, 18. Il est évident qu'il existe encore aujourd'hui un grand nombre d'hommes qui mènent une vie apostolique, comme la menaient alors les trois mille et les cinq mille dont nous avons déjà parlé. Si nous ne le croyons pas, ce n'est pas qu'il manque de telles vertus sur la terre, c'est que nous en sommes nous-mêmes très-éloignés. Celui qui s'adonne à l'ivresse ne croira pas facilement qu'il est des hommes sachant se limiter dans l'usage même de l'eau, bien que beaucoup de moines aient de nos jours pratiqué cette mortification. L'impudique qui ne compte plus ses chutes ne croira pas non plus qu'il soit aisé de pratiquer la virginité ; ni le voleur de profession, qu'il y ait des hommes donnant volontiers leur bien : ainsi ceux qui chaque jour se livrent à de dévorantes préoccupations, n'embrasseront pas facilement cette doctrine. Qu'un grand nombre soient parvenus à la réaliser dans leur vie, nous pourrions le démontrer sans peine par les exemples qui nous en sont donnés jusque dans la génération présente ; mais pour le moment qu'il me suffise de vous apprendre à secouer le joug de l'avarice, à voir dans l'aumône un grand bien et de plus un rigoureux devoir. Si vous l'accomplissez, mon bien-aimé, vous y parviendrez bientôt. Commençons par rejeter toutes les superfluités du luxe, par vivre heureux dans la simplicité, par ne demander le nécessaire qu'à de légitimes travaux. Le bienheureux Jean, parlant aux hommes du fisc aussi bien qu'aux soldats, leur ordonnait de se contenter de leur salaire. Il eût voulu sans doute les élever à une plus haute philosophie ; mais, ces hommes n'étant pas encore capables de la comprendre, il se borna à leur transmettre un plus humble enseignement, de peur qu'ils n'eussent pas écouté des leçons plus sublimes

et qu'ils n'eussent même perdu les autres.

C'est le motif qui nous oblige nous-même à vous exercer dans ces premiers degrés. Nous savons que pour le moment il serait au-dessus de vos forces de renoncer à vos biens, et que vous êtes aussi loin de cette philosophie que la terre est loin du ciel. Gardons du moins les premiers préceptes ; et ce ne sera pas encore pour nous une médiocre consolation, bien que plusieurs d'entre les Grecs se soient dépouillés de tout, sans avoir, il est vrai, les dispositions intérieures que réclame un tel dépouillement. Ce sera beaucoup si nous obtenons que vous donniez largement l'aumône ; plus tard nous obtiendrons davantage, si vous continuez à progresser. Dans le cas contraire, quel espoir de pardon aurions-nous, demeurant inférieurs aux philosophes de la Grèce, alors qu'il nous était ordonné de surpasser les saints de l'ancienne loi ? Enlever, convoiter même le bien d'autrui, ce n'est pas d'un homme, qui naturellement est doux, c'est d'une bête féroce. Ils sont même pires, ceux qui spolient le prochain ; car les bêtes agissent ainsi par instinct, tandis que nous, méconnaissant le privilége de la raison, nous sortons de notre nature pour tomber dans l'ignominie. Encore une fois, méritons-nous quelque indulgence ? Considérant donc les limites que la divine philosophie nous a posées, tâchons du moins d'atteindre une vertu moyenne, afin d'échapper aux supplices à venir, et de nous élever ensuite par degrés au faite même de la béatitude. Puissions-nous tous y parvenir par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXII.

« Considérez les lis des champs, et voyez comment ils croissent ; ils ne travaillent ni ne filent, et je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux. »

1. Après avoir parlé de la nourriture qui nous est nécessaire, et montré que nous devons être exempts de toute sollicitude à cet égard, le Christ passe à des choses moins importantes ; car le vêtement importe moins que la nourriture. Pourquoi ne cite-t-il pas encore ici l'exemple de volatiles, comme les paons et les cygnes, ou même celui des brebis ? Il y eût trouvé bien des termes de comparaison. C'est qu'il veut faire ressortir la grandeur de son objet, et par la bassesse de ce qui brille d'un si vif éclat, et par la beauté même dont les lis sont ornés. Voilà pourquoi, lorsqu'il a fait cette description, il ne les appelle plus des lis, mais bien « l'herbe des champs. » Il ne se borne pas à cette dénomination pour exprimer combien c'est là peu de chose ; il dit : « Qui est aujourd'hui... » Il n'ajoute même pas : Et qui demain n'est plus ; sa pensée se complète par une expression bien plus dédaigneuse : « Et qui demain sera jetée dans la fournaise. » En disant encore : « S'il revêt ainsi..., » il donne plus de force au mot revêtir. Voyez quelle impulsion vers de nouveaux et de plus magnifiques progrès. C'est pour mieux frapper ses auditeurs qu'il parle de la sorte ; aussi les interpelle-t-il directement : « Que ne fera-t-il pas pour vous ? » Quelle force dans ce langage ! « Vous, » c'est le genre humain tout entier qu'il entoure de soins et d'honneurs ; voici le sens de cette parole : Vous à qui le Créateur a donné une âme, dont il a formé le corps, pour qui toutes les choses visibles ont été faites, vous l'objet de la mission des prophètes et de l'établissement de la loi, vous comblés de biens sans nombre, pour qui le Fils unique a été livré, et qui par son entremise avez reçu des grâces qu'on ne saurait énumérer. — Et puis, quand il a clairement ainsi tout indiqué, voici le reproche qu'il leur adresse : « Hommes de peu de foi. » Tel est notre conseiller : il ne s'en tient pas à l'exhortation, il en vient à la réprimande, afin d'obtenir plus sûrement l'obéissance à ses ordres.

En cela, non-seulement il nous apprend à vivre sans inquiétude, mais encore il nous apprend à ne pas nous extasier devant la richesse des habits ; car ce n'est là que la décoration des fleurs, la simple beauté de l'herbe, et même l'herbe est-elle plus admirable que de tels vêtements. Pourquoi donc vous enorgueillissez-vous

d'une chose où l'herbe l'emporte de beaucoup sur vous? Et voyez comment dès le début le Sauveur montre que son précepte est léger, puisqu'il éloigne encore ici ce que les hommes craignent et repoussent le plus. A ces paroles : « Considérez les lis des champs, » il ajoute : « Ils ne travaillent pas. » C'est donc pour nous soustraire aux labeurs qu'il nous impose de tels préceptes. Le labeur ne consiste donc pas à se tenir à l'abri de la sollicitude ; il consiste plutôt à s'y livrer. De même que, en disant des oiseaux qu'ils ne sèment pas, il a voulu défendre non d'ensemencer la terre, mais de s'en préoccuper ; de même, en disant ici : « Ils ne travaillent ni ne filent, » ce n'est pas le travail, c'est la sollicitude qu'il condamne. Salomon lui-même le cède à la beauté des fleurs, non une ou deux fois seulement, mais durant tout le cours de son règne. Nul ne pourrait dire, en effet, quel vêtement il portait à telle ou telle époque ; ce qu'on peut dire, c'est qu'il ne brilla pas un seul jour d'un éclat comparable à l'éclat dont brillent les fleurs ; ainsi faut-il entendre ce mot : « Dans toute sa gloire. » Et ce n'est pas une fleur seule qui l'emportait sur lui, tandis qu'il aurait pu rivaliser avec une autre ; non, pas une qui ne lui fût supérieure, puisqu'il est dit : « Comme l'un d'eux. » Autant la vérité l'emporte sur le mensonge, autant la beauté des fleurs l'emporte sur celle d'un manteau royal. Or, s'il avoue sa défaite, ce roi le plus magnifique qui ait jamais été, pouvez-vous espérer la victoire, ou même approcher un peu d'une semblable beauté?

Voilà donc une leçon qui nous apprend à limiter sur ce point nos désirs. Ecoutez néanmoins la suite, voyez la fin de ce vainqueur : il est jeté dans la fournaise. Ainsi donc, Dieu manifestant une telle prévoyance pour des choses infimes, de si peu de valeur, presque sans usage, comment pourrait-il vous négliger, vous l'être le plus nécessaire à son plan? Pourquoi dès lors a-t-il fait ces choses si belles? Pour faire éclater la grandeur de sa sagesse et de sa puissance, pour que sa gloire nous soit enseignée de toute part. Ce n'est pas seulement « les cieux qui racontent la gloire de Dieu, » *Psalm.* XVIII, 2, c'est encore la terre; et David le prouve bien quand il s'écrie : « Louez le Seigneur, arbres qui portez des fruits et vous cèdres. » *Psalm.* CXLVIII, 9. Il est des choses qui louent le Créateur par leur utilité, d'autres par leur grandeur, d'autres encore par leur beauté. N'est-ce pas un signe bien évident de la sagesse et de la puissance divines que cette grâce répandue sur d'aussi minimes objets? Et que peut-on mettre au-dessous de ce qui est aujourd'hui et ne sera plus demain? Si Dieu donne à la plante ce qui n'a pour elle aucune utilité, — car que fait la grâce à ce qui doit être l'aliment du feu? — vous refusera-t-il ce qui vous est nécessaire? S'il a prodigué tant d'ornements à la chose la plus vile, et sans autre but que de la relever et de l'embellir, à combien plus forte raison ne vous prodiguera-t-il pas ce qui fait en même temps votre bonheur et votre gloire?

2. Comme il vient de retracer le soin que Dieu prend de ses créatures, il veut frapper et réprimander ses auditeurs; mais il use encore de condescendance, en leur attribuant simplement un manque de foi, et non l'incrédulité même : « Si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, que ne fera-t-il pas pour vous, hommes de peu de foi? » C'est lui qui accomplit toutes ces choses; car « tout a été fait par lui, et sans lui rien n'a été fait. » *Joan.*, I, 3. Là cependant il ne parle jamais de lui-même. Pour manifester son autorité, il lui suffisait alors de dire à chaque précepte : « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens... ; et moi je vous dis. » *Matth.*, V, 21-22. Ne soyez donc pas étonné s'il se cache ensuite ou s'il s'exprime même de manière à se rabaisser. Pour le moment, il ne se propose qu'une chose, de faire accepter son enseignement, et de montrer par tous les moyens qu'il n'est pas l'ennemi de Dieu, qu'il est dans un parfait accord avec son Père. Voilà donc ce qu'il fait ici. Après tout ce qu'il vient de dire, il le fait intervenir à chaque instant, admirant sa sagesse, signalant sa providence, partout et toujours, dans les petites comme dans les grandes choses. Parle-t-il de Jérusalem, il l'appelle la cité du grand Roi; est-il question du ciel, le ciel est le trône de Dieu; s'agit-il du gouverne-

ment du monde, c'est encore à Dieu qu'il rapporte tout : « Il fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes. » *Ibid.*, 45. Dans la prière il nous apprend à parler ainsi : « A lui sont l'empire, la puissance et la gloire. » Il parle aussi de sa providence pour nous faire comprendre le secret de son art jusque dans les plus petites choses, puisqu'elle « revêt l'herbe des champs. » Il appelle Dieu leur Père, et jamais le sien, afin de les toucher par un tel honneur, et de leur ôter le droit de s'indigner quand plus tard il l'appellera son Père. S'il nous est défendu d'être en sollicitude pour les simples objets de première nécessité, sont-ils bien excusables ceux qui s'inquiètent tant des objets même de luxe? Sont-ils excusables surtout ceux qui se privent de sommeil pour ravir le bien des autres?

« Ne soyez pas en sollicitude et ne dites pas : Qu'aurons-nous à manger, à boire, pour nous couvrir? Tout cela, les nations du monde se le demandent. » Voyez comme il presse de plus en plus ses auditeurs, et comme il leur déclare qu'il n'a rien prescrit d'onéreux et de pénible. Plus haut il avait dit : « Si vous aimez ceux qui vous aiment, vous ne faites rien de grand ; car les idolâtres eux-mêmes en font autant ; » *Matth.*, v, 46-47 ; et par cette comparaison, il tâchait de les exciter au bien. C'est de la même manière qu'il cite encore l'exemple des Gentils, nous montrant par là qu'il exige simplement de nous une dette indispensable, et nous excitant à la payer. Si nous devons donner plus que les Scribes et les Pharisiens, de quel châtiment ne serons-nous pas dignes quand, bien loin de les surpasser, nous descendons au niveau des idolâtres et rivalisons avec leur bassesse d'âme? Ce n'est pas assez cependant pour lui de les réprimander et de les stimuler ; après les avoir fortement secoués par le sentiment de la honte, il en revient à les consoler par cette parole : « Votre Père céleste n'ignore pas que vous avez besoin de toutes ces choses. » Au lieu de prononcer ici le nom de Dieu, c'est celui de Père qu'il emploie, afin de mieux les remplir d'espérance. En effet, s'il est père, et le père que nous savons, il ne pourra pas oublier ses enfants en butte aux derniers malheurs ; cela n'a pas même lieu chez les hommes. Il fait encore un autre raisonnement. Lequel? Il est impliqué dans ces mots : « Vous avez besoin de toutes ces choses. » C'est comme s'il disait : « Est-ce que vous demandez le superflu, pour qu'il refuse de vous écouter? Mais le superflu, il le donne à l'herbe ; et c'est du nécessaire qu'il s'agit en ce moment. Ce que vous regardez comme un motif de sollicitude est précisément ce qui doit vous rendre exempt de toute sollicitude. Si vous me dites donc : Cela m'est nécessaire, faut-il bien que j'en sois préoccupé? — c'est précisément parce cela vous est nécessaire, vous répondrai-je, que vous ne devez pas vous en inquiéter. Vous ne devriez même pas éprouver ce sentiment au sujet du superflu, qui peut vous être donné par surcroît ; mais, quant au nécessaire, le doute n'est pas permis. Quel est le père qui négligerait de donner le nécessaire à ses enfants? Vous ne pouvez donc pas absolument douter que Dieu ne vous le donne ; il est l'auteur de la nature, il ne saurait ignorer ce dont elle a besoin. Ainsi vous ne pouvez même pas dire que, s'il est père, si c'est le nécessaire que nous demandons, il ignore du moins que nous sommes dans une telle nécessité. Il est manifeste qu'ayant fait l'homme ce qu'il est, il connaît vos besoins mieux encore que vous qui les éprouvez ; et c'est pour cela même qu'il a cru pouvoir vous y soumettre. Il ne saurait tomber en contradiction, et vous priver des choses qu'il vous a rendues nécessaires.

3. Tenons-nous donc à l'abri de toute sollicitude ; nous n'en obtiendrions pas d'autre résultat que celui de nous tourmenter nous-mêmes. Puisque Dieu vient à notre secours, que nous soyons en sollicitude ou que nous n'y soyons pas, que faites-vous en vous créant des soucis, si ce n'est vous tourmenter en vain? Quand on va s'asseoir à une table bien servie, on ne se préoccupe pas évidemment de la nourriture ; quand on approche d'une source abondante, on ne se préoccupe pas davantage de la boisson. Nous donc, qui trouvons dans la divine providence des biens plus abondants que ne peuvent

en offrir tous les banquets et toutes les sources du monde, nous devons à plus forte raison éloigner de nous toute sollicitude et toute pusillanimité. Indépendamment de ce qu'il a dit, il nous fournit un autre motif de confiance, quand il ajoute : « Cherchez le royaume des cieux et toutes ces choses vous seront données par surcroît. Après avoir débarrassé l'âme de ses préoccupations, il lui montre le ciel ; car il est venu pour briser les anciennes entraves et nous ouvrir une meilleure patrie. Aussi ne néglige-t-il aucun moyen pour nous arracher à l'affection des choses vaines et terrestres. C'est encore pour cela qu'il a parlé des Gentils et de leur attachement à ces mêmes choses. En effet, toute leur activité se concentre sur la vie présente ; ils n'ont aucun souci des choses futures, aucune pensée du ciel ; tandis que nos aspirations doivent tendre toutes vers ce but. Nous ne sommes pas au monde pour manger, boire et nous vêtir, mais bien pour plaire à Dieu, pour acquérir les biens de la vie future. Or, ce qu'on ne désire que d'une manière secondaire, il ne faut non plus le demander qu'en passant. De là cette recommandation : « Cherchez le royaume des cieux et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » Cette dernière expression nous enseigne que, parmi les choses qui nous sont données, celles du présent doivent être regardées comme néant en comparaison de celles de l'avenir. Aussi imprime-t-il une autre direction à nos prières, en se réservant le soin de les compléter.

Cherchez donc les biens à venir, et vous recevrez les biens présents ; ne vous proposez pas les choses visibles, et, bien certainement, elles ne vous manqueront pas. Il est indigne de vous de parler au Seigneur pour de telles choses ; obligé que vous êtes de donner toute votre attention et tous vos soins à vos intérêts éternels, vous vous déshonorez vous-même en vous laissant absorber et consumer par des intérêts fragiles et périssables. — Pourquoi m'ordonne-t-il donc, m'objecterez-vous, de demander le pain ? — Songez qu'il vous faut ajouter : « Quotidien, » et de plus : « Aujourd'hui ; » *Luc.*, XI, 3 ; ce qui se renouvelle encore ici. Le Sauveur ne dit pas seulement : « Ne soyez pas en sollicitude ; » mais il dit : « Ne soyez pas en sollicitude pour le lendemain. » Par ce langage il consacre notre liberté, tout en appliquant notre âme à ce qu'il y a de plus nécessaire. S'il exige d'ailleurs une semblable prière, ce n'est pas que le Seigneur ait besoin que nous l'avertissions, c'est pour que nous soyons de plus en plus persuadés du besoin où nous sommes nous-mêmes qu'il nous secoure, et que l'assiduité de la prière nous rende plus facile l'accès de son amour. Observez encore combien ainsi nous est inculquée cette pensée, que nous recevons aussi les choses de la vie présente ; car celui qui donne le plus, pourrait-il nous refuser le moins ? — Je ne vous ai pas interdit la sollicitude et la prière touchant les objets matériels, semble-t-il nous dire, pour vous laisser dans un état de misère et de nudité ; c'est plutôt pour vous montrer que je veux y pourvoir avec abondance.

Nous faisons tout par le secours de Dieu

Rien ne pouvait mieux attirer à lui ses premiers auditeurs. De même que, lorsqu'il s'agissait de l'aumône et lorsqu'il défendait de la faire avec ostentation, il tâchait de leur inspirer cette modestie par la promesse surtout que cette gloire dont ils feraient l'abandon leur serait magnifiquement rendue, puisqu'il leur disait : « Et votre Père, qui voit dans le secret, vous le rendra au grand jour ; » de même en cet endroit, voulant les détourner de la recherche des choses visibles, il leur persuade surtout qu'elles seront plus abondamment données à celui qui ne s'en préoccupe pas. — Si je vous ordonne donc de ne pas les rechercher, semble-t-il nous dire, ce n'est pas pour que vous en soyez privé, c'est plutôt pour que vous les receviez, mais d'une manière qui vous soit avantageuse, avec plus d'abondance et d'utilité ; c'est pour que le souci dont elles seraient l'objet, ne vous rende pas indigne, tout en vous torturant, des bienfaits temporels et des grâces spirituelles ; c'est pour vous épargner une peine superflue, et pour que vos espérances ne soient pas trompées. « Ne soyez donc pas en sollicitude pour le lendemain ; car à chaque jour suffit son mal, » *Genes.*, III, 19 ; c'est-à-dire son chagrin, son épreuve. N'est-ce pas assez pour vous de manger votre pain à la sueur de votre front ? Pourquoi joindre à ce labeur la

tribulation de la sollicitude, quand vous pouviez espérer d'être même délivré de la première peine ?

On entend quelquefois par mal les misères de la vie présente.

4. Le mal dont il parle en cet endroit n'est pas le mal moral ; il entend par là les misères de la vie présente. C'est ainsi qu'il est dit ailleurs : « Est-il un mal dans la cité que le Seigneur n'ait pas fait ? » *Amos*, III, 6. Il n'est question là ni des rapines, ni de la cupidité, ni d'aucune autre perversité de ce genre ; ce texte exprime les fléaux que le ciel nous envoie. C'est dans le même sens qu'il est dit encore : « C'est moi qui donne la paix et qui crée le mal. » *Isa.*, XLV, 7. Il n'est pas non plus question du mal moral dans ce passage, mais seulement des famines et des pestes, que le vulgaire regarde comme un mal. Tel est le langage reçu. C'est ainsi que les prêtres et les devins des cinq satrapies, qui firent traîner l'Arche par des vaches séparées de leurs veaux en les laissant se guider elles-mêmes, avaient désigné sous le nom de malice les plaies et la désolation qui s'étaient déchaînées sur ces peuples. Voilà donc ce que signifie cette parole : « A chaque jour suffit sa malice. » Et dans le fait, rien ne tourmente l'âme comme les sollicitudes et les soucis. Paul, dans son exhortation à la virginité, donne ce même conseil : « Je veux que vous soyez sans sollicitude. » I *Cor.*, VII, 32. Lorsque le Sauveur dit que le jour suivant sera bien assez en sollicitude pour lui-même, évidemment ce n'est pas à la lettre qu'on doit l'entendre ; il parle à une multitude sans instruction, qu'il veut frapper par la vivacité des images ; il personnifie donc le temps, en adoptant un langage généralement accepté. Il se borne maintenant à donner un conseil ; allant bientôt plus loin, il fera de ce conseil un ordre : « Ne possédez ni or, ni argent, et n'emportez pas de bourse dans votre chemin. » *Matth.*, X, 9-10. C'est après avoir lui-même donné l'exemple, qu'il établit formellement la loi ; et c'est pour cela que sa parole est favorablement accueillie, appuyée qu'elle est par les œuvres.

Où sont ces œuvres propres à persuader ? Ecoutez le Christ lui-même : « Le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » *Ibid.*, VIII, 20. Non content de ce dénûment, il renouvelle cet exemple dans ses disciples, en les soumettant à ce genre de vie, sans les livrer toutefois au besoin. Remarquez sa bonté prévoyante, et comme elle l'emporte sur l'amour du père le plus tendre. — Si je vous donne cet ordre, nous dit-il, ce n'est pas dans une autre vue que de vous affranchir de toute vaine sollicitude. Si aujourd'hui vous vous préoccupez de demain, demain vous vous préoccuperez du jour suivant. N'est-ce pas là une peine inutile ? Pourquoi faites-vous des efforts pour accumuler sur un jour une plus grande part de misère qu'il ne lui en est échu ? En ajoutant à sa charge celle du jour suivant, vous n'allégez nullement ce dernier, vous n'avez fait qu'entasser des labeurs superflus. — Pour mieux frapper les esprits, il leur montre le temps comme un être vivant et lésé par eux, réclamant à haute voix contre les stériles soucis dont ils l'accablent. — Vous recevez un jour pour vous occuper de ce jour même. Pourquoi donc y joignez-vous d'avance les soins du lendemain ? N'est-ce pas assez pour lui de sa propre sollicitude ? De quel droit augmentez-vous son fardeau ? — Comme c'est le Législateur qui parle de la sorte, comme lui-même doit nous juger, comprenez quelles magnifiques espérances il nous donne en nous attestant que la vie présente renferme assez d'ennuis et de douleurs pour que la sollicitude d'un jour suffise à nous briser.

En dépit néanmoins de ces grandes et salutaires leçons, la terre est toujours l'objet de notre sollicitude, nous ne songeons pas aux biens du ciel, nous intervertissons l'ordre, et des deux côtés nous sommes en contradiction avec les divins enseignements. Voyez plutôt : Le Seigneur nous défend absolument la recherche des choses présentes ; et nous ne cessons de les rechercher. — Aspirez aux biens célestes, nous dit-il ; et nous n'y consacrons même pas le court espace d'une heure. Autant nous montrons de sollicitude pour les intérêts temporels, autant et plus encore nous montrons de négligence pour les intérêts spirituels. Mais cela ne nous réussira pas toujours, et nos vœux ne peuvent manquer d'être déçus. Voilà dix jours, vingt, cent même que nous témoignons le même

mépris. Faudra-t-il absolument que la mort nous frappe et nous jette entre les mains du Juge suprême? Peut-être le retard vous est-il une consolation. Et quelle consolation est donc possible quand chaque jour on attend le châtiment et la vengeance? Si vous voulez que ce retard vous apporte quelque consolation, embrassez la pénitence, et l'amendement qui doit en être le fruit. Si vous regardez comme une consolation le délai de la vengeance, vous devez certes regarder comme un plus grand bien de l'éviter entièrement. Mettons donc à profit ce délai pour nous dérober aux supplices qui nous menacent. De tout ce qui nous est ordonné, rien n'est onéreux, rien n'est pénible; ces préceptes sont tellement faciles et doux, qu'il suffit d'une volonté sincère pour les accomplir tous, serait-on d'ailleurs responsable d'innombrables péchés. Manassès avait commis des crimes horribles, il avait porté les mains sur les vases sacrés, souillé le temple d'abominations, rempli la ville de meurtres, fait tant d'autres choses indignes de pardon; et cependant il se purifia de tous les excès dont il s'était rendu coupable. Comment, par quel moyen? Par la pénitence et le bon propos.

5. Il n'est pas de péché, non il n'en est pas qui ne cède à la force de la pénitence ou plutôt à la grâce du Christ. A peine nous tournons-nous vers lui que nous l'avons pour auxiliaire. Voulez-vous embrasser le bien, il n'est personne qui vous en empêche. Je me trompe néanmoins, le diable s'efforce de vous en empêcher; mais il ne saurait y parvenir, quand vous attirez sur vous la protection de Dieu par la direction même de votre volonté. Si vous ne voulez pas, si vous allez en arrière, comment viendra-t-il à votre secours? Il veut que vous acquériez le salut de votre plein gré, non par contrainte et par violence. Si vous aviez un serviteur qui n'aurait pour vous que de l'aversion et de la haine, qui refuserait de vous obéir et prendrait constamment la fuite, vous ne consentiriez certes pas à le garder, quelque besoin que vous eussiez de son ministère; à bien plus forte raison Dieu ne voudrait-il pas vous retenir malgré vous, n'ayant aucun besoin de vos services et ne se proposant que votre salut. Mais, si vous faites acte de bonne volonté, il ne cessera pas de vous venir en aide, quelques efforts que le démon fasse en sens opposé. Nous seuls sommes donc la cause de notre perte. Nous n'allons pas à Dieu, nous ne le prions pas comme nous le devrions; alors même que nous nous présentons à lui, nous agissons comme ne devant rien obtenir, sans y porter la foi convenable, sans insister dans nos prières; nous sommes toujours plongés dans l'indifférence et la torpeur. Or, Dieu veut que nos prières lui soient adressées avec une sorte d'importunité; c'est alors surtout que nous avons droit à sa bienveillance. C'est le seul débiteur qui nous sache gré de nos exigences et qui nous rende ce qu'il n'a pas reçu de nous. Oui, dès qu'il voit que nous insistons avec force, il paie ce qu'il ne doit pas; notre négligence lui ferme la main, non qu'il ne veuille pas donner, mais parce que nous n'insistons pas comme il le désire. C'est pour cela qu'il vous met sous les yeux l'exemple de cet ami qui vient pendant la nuit demander du pain, et celui de ce juge qui ne craignait ni Dieu ni les hommes.

Il ne s'en tient pas à de tels exemples, il nous donne cet enseignement par ses propres actes, en renvoyant la Chananéenne comblée de ses dons. Là il nous apprend encore que nos vives instances peuvent lui arracher des bienfaits qu'il semblait ne devoir pas accorder: « Il n'est pas bon, avait-il dit, de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. » *Matth.*, XV, 26. Il y consent toutefois par égard pour les ardentes supplications de cette femme. Sa conduite envers les Juifs nous fait voir, au contraire, qu'il refuse aux indolents ce qui semblait même leur appartenir. Ceux-là ne reçurent rien, et perdirent même ce qu'ils avaient déjà. Ils furent ainsi dépouillés parce qu'ils n'eurent pas recours à la prière; et celle-là s'enrichit de leurs dépouilles à cause de la véhémence de ses supplications : le chien reçut le pain des enfants. Voilà quel bien c'est que la persévérance. Oui, seriez-vous un chien, votre assiduité vous fera préférer au fils indolent; car cette constance peut suppléer à l'amitié. Ne tenez donc pas ce langage : Dieu est mon ennemi, il ne saurait

La persévérance est un grand bien.

m'exaucer. — Il vous exaucera bientôt si vous continuez à l'invoquer, et, supposez que ce ne fût pas par affection, ce sera par égard pour votre constance; ni l'inimitié, ni l'importunité, ni rien autre ne vous fera obstacle. Ne dites pas non plus : Si je ne prie pas, c'est que je n'en suis pas digne. — La Syrophénicienne n'en était pas plus digne que vous. — J'ai beaucoup péché, je ne puis pas m'adresser à l'objet même de mes offenses. — Dieu ne regarde pas au mérite, il voit le fond du cœur. Si la pauvre veuve parvint à toucher le juge qui ne craignait ni Dieu ni les hommes, une prière assidue réussira bien mieux auprès de Dieu. N'eussiez-vous donc aucun droit à son amitié, demanderiez-vous ce qui ne vous est pas dû, auriez-vous dévoré et dissipé l'héritage paternel, en demeurant longtemps sur une terre étrangère, seriez-vous tombé dans le dernier état de dégradation, devriez-vous affronter la colère et la vengeance, prenez seulement la résolution de prier, de revenir à Dieu; et tout vous sera donné, vous apaiserez la colère et vous échapperez à la damnation. — Mais je prie, me direz-vous, et je n'avance à rien. — Vous ne priez pas comme ceux dont je vous ai cité l'exemple, comme la Syrophénicienne, comme l'ami qui vient au milieu de la nuit, comme la veuve qui ne cesse d'obséder le juge, comme le fils qui a consumé les biens paternels. Si telle était votre prière, vous en auriez bientôt obtenu l'effet. Bien que nous l'ayions offensé, Dieu cependant est père; quelque irrité qu'il soit, il aime ses enfants; il ne veut qu'une chose, et ce n'est pas de vous châtier de vos offenses, c'est de vous voir vous convertir et l'implorer.

6. Que ne nous est-il donné d'éprouver les sentiments dont ses entrailles paternelles sont enflammées pour nous? Ce feu ne demande qu'une occasion pour se répandre : qu'une légère étincelle vienne à s'allumer dans votre cœur et vous serez bientôt plongé dans un vaste incendie d'amour. Dieu n'est pas précisément indigné d'être en butte à vos outrages : il l'est de ce que vous vivez dans de telles dispositions et comme dans l'ivresse de la fureur. Si nous-mêmes, tout pervers que nous sommes, gémissons surtout du sort de nos enfants, quand ils nous outragent, combien plus le Seigneur, qui ne saurait être atteint par aucune injure, n'aura-t-il pas pitié de vous dans de semblables circonstances? Nous aimons par nature; il aime par delà toutes les limites de la nature. Voici ce qu'il dit, en effet : « Alors même qu'une mère oublierait son enfant, le fruit de ses entrailles, moi, je ne vous oublierai pas. » *Isa.*, XLIX, 15. Approchons-nous donc à notre tour et disons-lui : « Sans doute, Seigneur; mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » *Matth.*, XV, 27. Approchons-nous à temps et à contre-temps; soyons importuns, si toutefois il est possible ici de l'être; car nous ne saurions le devenir qu'en cessant de l'implorer. Il est toujours opportun de demander sans cesse à qui ne désire que donner. De même qu'il n'est jamais inopportun de respirer, il ne l'est jamais non plus de prier; ce qui est inopportun c'est d'abandonner la prière. La respiration n'est pas plus nécessaire à notre vie que le secours divin, et nous pouvons aisément l'obtenir, pourvu que nous le voulions. Le prophète s'inspirait de cette pensée, nous montrait Dieu toujours prêt à nous combler de ses dons, quand il disait : « Nous le trouverons disposé comme l'aurore d'un beau jour. » *Ose.*, VI, 3. Toutes les fois que nous irons à lui, nous le verrons attendant notre requête. Si nous ne puisons rien à la source intarissable de sa puissance, ce sera complétement notre faute à nous.

Voilà ce dont il accusait les Juifs en ces termes : « Ma miséricorde est comme une nuée qui se déroule le matin, et comme la rosée qui passe avec les premiers instants du jour. » *Ibid.*, 4. Telle est la signification de ce langage : J'ai tout fait de mon côté; mais vous par vos iniquités sans nombre, avez refoulé mon ineffable libéralité, comme on voit un brûlant soleil dissoudre et faire évaporer le nuage et la rosée. — Et c'est encore là une preuve de bonté prévoyante; car s'il retient ses bienfaits lorsque nous en sommes indignes, c'est pour ne pas nous enfoncer de plus en plus dans l'apathie. Faisons-nous au contraire un léger mouvement

de conversion, ce qu'il en faut à peine pour reconnaître que nous avons péché, il ouvre les cataractes de sa miséricorde, il se répand sur nous comme un océan d'amour; plus vous recevez de grâces, plus il s'en réjouit; il se dispose alors à vous en prodiguer de plus abondantes encore. Ses richesses, c'est notre salut, c'est sa munificence envers ceux qui le prient. Paul exprime ainsi cette même pensée : « Il est riche envers tous ceux qui l'invoquent. » *Rom.*, x, 12. C'est quand nous ne demandons pas que son courroux s'allume; il se détourne de nous parce que nous négligeons de l'implorer. Il s'est fait pauvre afin de nous enrichir; il s'est soumis à tant de souffrances pour nous encourager à le prier. Ne nous laissons donc pas abattre; mais ayant de tels motifs d'espérance, pécherions-nous chaque jour, présentons-nous à lui, prions-le, conjurons-le de nous accorder le pardon de nos péchés. Nous en éloignerons ainsi les occasions, nous repousserons le diable, nous attirerons sur nous la divine miséricorde, nous acquerrons enfin les biens à venir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIII.

« Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas jugés. »

1. Quoi donc? ne faut-il pas accuser les prévaricateurs? Paul a dit aussi la même chose, ou plutôt le Christ par la bouche de Paul : « Mais vous, pourquoi jugez-vous votre frère? mais vous, pourquoi méprisez-vous votre frère ? » *Rom.*, XIV, 10; et plus haut: « Qui êtes-vous pour juger le serviteur d'un autre? » *Ibid.*, 4; et ailleurs : « Ne jugez pas avant le temps, attendez que le Seigneur vienne. » I *Cor.*, IV, 5. Pourquoi dit-il alors dans un autre endroit : « Reprenez, suppliez, menacez ? » II *Tim.*, IV, 2; et dans un autre encore : « Reprenez les pécheurs devant tout le monde. » I *Tim.*, v, 20. Pourquoi le Christ dit-il à Pierre : « Allez, corrigez-le entre vous et lui seul; s'il ne vous écoute pas, adjoignez-vous une autre personne; s'il ne cède pas encore, dites-le à l'Eglise? » *Matth.*, XVIII, 15-17. Pourquoi généralise-t-il ainsi le droit de réprimander, celui même de punir? il veut qu'on traite comme un païen et un publicain celui qu'aucun de ces moyens n'aura corrigé. Pourquoi donc a-t-il donné le pouvoir des clés? Si les apôtres ne doivent pas juger, ils n'ont aucune juridiction, et c'est en vain qu'ils ont reçu le pouvoir de lier et de délier. Si cette doctrine prévalait, tout serait bouleversé, dans les églises, dans les cités et les maisons. Si le maître ne juge pas son serviteur, la maîtresse sa servante, le père son fils, l'ami même son ami, l'iniquité débordera. L'ami son ami, ai-je dit; mais, si nous ne jugeons pas nos ennemis eux-mêmes, jamais nous ne pourrons mettre un terme aux inimitiés, et le désordre régnera pleinement sur la terre. Sachons donc comprendre le sens de la parole citée, de peur que quelqu'un ne s'imagine voir dans un principe de salut, dans une loi de paix, une cause de subversion, une loi de désordre.

Il explique mieux dans la suite de son discours, pour quiconque est doué d'un esprit droit, la vertu de ce précepte : « Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, tandis que vous n'apercevez pas la poutre qui est dans le vôtre? » *Matth.*, VII, 3. Si cela paraît obscur pour certaines intelligences moins développées, je vais essayer de l'éclaircir en remontant à la source. Le Sauveur n'entend pas, à ce que je pense, nous défendre de porter un jugement sur tous les péchés quels qu'ils soient, ce n'est pas une défense absolue qu'il nous fait : il veut uniquement frapper ceux qui, chargés de vices sans nombre, se déchaînent contre les autres à l'occasion des plus légers défauts. Il me semble s'adresser surtout aux Juifs, qui se montraient impitoyables à l'égard du prochain sur des choses minimes et de nulle importance, alors qu'ils commettaient eux-mêmes, sans s'en apercevoir, les plus graves prévarications. Du reste, il en venait à le leur dire d'une manière formelle : « Vous attachez de lourds et intolérables fardeaux; et vous-mêmes ne voudriez pas y

Manière de comprendre ces mots du Seigneur, *ne jugez point.*



toucher du bout des doigts. Vous payez la dîme de la menthe et de l'anis; et vous fermez les yeux sur les plus importantes prescriptions de la loi, sur le jugement, la miséricorde et la foi.» *Matth.*, XXIII, 4-23. On peut encore penser qu'il avait en vue la conduite injuste que les Juifs devaient tenir plus tard contre ses disciples. Bien que ces derniers n'eussent rien commis de pareil, les Juifs leur faisaient un crime de ne pas observer le sabbat, par exemple de manger sans s'être lavé les mains, de se mettre à table avec des publicains. Il leur dit encore : « Vous retirez le moucheron, et vous avalez le chameau. » *Ibid.*, 24. De tout cela il fait une loi générale.

Saint Paul ne nous défend point de redresser les pécheurs.

Paul écrivant aux Corinthiens ne pose pas une défense absolue, il défend seulement de juger ceux qui gouvernent, et dans leurs actes publics, et dans leur conduite privée; il n'interdit pas sans distinction de redresser les pécheurs. Encore ne s'adressait-il pas à tout le monde, il réprimandait les disciples qui se permettent de juger leurs maîtres; sa parole tombait également sur ceux qui ne craignent pas de noircir l'innocence, étant eux-mêmes coupables de mille maux. Le Christ laisse percer ici la même pensée; bien plus, il inspire une grande frayeur, il montre le supplice auquel on s'expose: « La manière dont vous jugerez les autres, sera celle dont on vous jugera. » Ce n'est pas votre prochain, c'est vous-même, nous dit-il, que vous condamnez, vous dressez contre vous un tribunal véritable, vous aggravez le compte que vous aurez à rendre. De même que, dans la rémission des péchés, c'est nous qui posons le principe, de même ici c'est sur nous que sera prise la mesure de notre condamnation. Il ne faut pas outrager ni récriminer, il faut instruire; il s'agit, non de lancer des anathèmes, mais de donner des conseils; non d'accuser avec arrogance, mais de corriger avec amour. Ce n'est pas votre frère, encore une fois, que vous livrerez au dernier supplice, c'est vous, quand vous êtes pour lui sans pitié dans la sentence que vous avez à porter sur ses prévarications.

2. Voyez-vous comme ces deux préceptes sont faciles et légers, quels biens cependant ils procurent à ceux qui les observent, et quels maux ils font retomber sur ceux qui ne les observent pas? Celui qui pardonne à son prochain allége sans effort sa responsabilité propre beaucoup plus que celle du coupable; quand on examine les péchés des autres avec indulgence et bonté, on recueille soi-même l'indulgence avec usure en récompense d'un tel jugement. — Et quoi, me direz-vous, s'il a commis la fornication, faudra-t-il dire que la fornication n'est pas un mal? Ne faudra-t-il pas corriger l'impudique? — Corrigez-le, je le veux bien, mais comme un médecin qui traite son malade, et non comme un ennemi qui se venge de son ennemi. Le Sauveur ne défend pas d'arrêter le pécheur; il ne veut pas que nous le jugions, c'est-à-dire, que nous portions sur son compte un jugement impitoyable. Il nous est encore permis d'ajouter que cette défense s'entend des choses qui ne méritent pas un blâme sévère, comme nous l'avons déjà remarqué, et non de celles qui sont graves et répréhensibles. C'est pour cela qu'il disait: « Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère? » C'est ce que beaucoup font aujourd'hui : s'ils aperçoivent un moine dont l'habit accuse quelque superfluité, ils lui jettent à la face la loi du Seigneur, sans faire attention qu'ils accumulent chaque jour des richesses iniques et criantes. S'ils le voient moins réservé dans sa nourriture, ils deviennent d'implacables accusateurs, bien qu'ils passent leur vie dans les délices de l'ivresse, comme s'ils ignoraient qu'ils aggravent de la sorte le poids de leurs péchés, qu'ils accumulent contre eux le feu vengeur et qu'ils se rendent indignes de toute excuse. Votre conduite devant être examinée avec soin, vous-même vous aurez posé cette rigueur en principe par la manière dont vous aurez jugé votre prochain. Vous n'aurez donc pas le droit de vous plaindre, si vous éprouvez un semblable traitement.

« Hypocrite, ôtez d'abord la poutre qui est sur votre œil. » Le Seigneur laisse éclater la colère dont il est animé contre ceux qui se conduisent de la sorte. Toutes les fois qu'il veut faire ressortir la gravité d'un péché et la grandeur de la peine,



il commence par un reproche vif et direct. Comme il dira plus tard à l'occasion du serviteur qui exigeait les cent deniers : « Mauvais serviteur, je t'avais remis toute ta dette ; » *Matth.*, XVIII, 32 ; de même il dit ici : « Hypocrite. » Le jugement qui excite son indignation, bien loin d'être l'expression de l'équité, est empreint de barbarie ; l'homme qui le porte a le masque de l'humanité, mais en fait il est d'une perversité profonde, puisqu'il lance contre son prochain des injures gratuites et des accusations sans fondement, qu'il usurpe le rôle de maître, n'étant pas même digne de porter le nom de disciple ; voilà pourquoi il l'appelle hypocrite.— Comment vous, tellement âpre à l'égard des autres que vous aperceviez leurs moindres défauts, êtes-vous si négligent pour vous-même que vous commettiez les plus grandes prévarications ? « Commencez par ôter la poutre qui est dans votre œil. » — Vous le voyez, il ne défend pas précisément de juger ; il vous ordonne de vous dépouiller avant tout de vos vices, pour entreprendre de détruire ensuite ceux d'autrui. Chacun doit se connaître, en effet, mieux qu'il ne connaît les autres, voir les choses importantes avant celles qui le sont moins, s'aimer lui-même plus que son prochain. Si le zèle vous pousse, appliquez ce zèle à votre conduite d'abord ; vous trouverez là les péchés les plus évidents et les plus graves. Si vous ne vous occupez pas de vous, il est manifeste que vous ne jugez pas votre frère par amour pour lui, que vous êtes plutôt inspiré par la haine, que vous voulez le diffamer. S'il est nécessaire de le juger, ce n'est pas à vous, c'est à celui qui n'a rien de semblable à se reprocher, qu'il appartient de porter ce jugement.

Comme il a ici posé les principes d'une haute et sublime philosophie, ne voulant pas qu'on pût dire qu'il est facile de prononcer de semblables discours, il montre avec une entière confiance qu'on ne saurait les retourner contre lui, et qu'il a parfaitement accompli ses propres préceptes. C'est pour cela qu'il emploie ce langage parabolique ; car lui-même devait juger plus tard. « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites. » *Matth.*, XXIII, 14. Pour lui, rien de pareil ne pouvait lui être reproché ; il n'ôtait pas la paille de l'œil des autres, il n'avait pas une poutre dans le sien : exempt de toute souillure, il corrigeait les péchés de tous. Non, celui-là ne doit pas juger les autres, qui se sent coupable des mêmes délits. Vous étonneriez-vous que le Christ ait porté cette loi, quand le larron sur la croix la proclame en disant à l'autre larron : « Tu ne crains pas Dieu, toi non plus, alors que nous partageons avec lui le même supplice ? » *Luc.*, XXIII, 40. Il exprime bien la même pensée que le Christ. — Mais vous, non-seulement vous ne rejetez pas la poutre dont il est parlé, vous ne la voyez pas même ; non-seulement vous apercevez la paille dans l'œil de votre frère, vous essayez même de l'enlever, tout en le jugeant. Ne dirait-on pas un homme atteint d'hydropisie ou d'une autre maladie incurable, et qui négligeant son mal, accuserait de négligence celui qui n'aurait qu'une légère tumeur ? — Si c'est un mal de ne pas voir ses propres péchés, c'est un mal double ou même triple de porter son jugement sur les autres, quand on est soi-même et sans s'en apercevoir comme écrasé par une poutre ; car il n'est pas de poutres aussi lourdes que le péché.

Le Sauveur ne nous interdit pas d'accuser les pécheurs pour les ramener au bien.

3. Ainsi donc, ce que le Sauveur nous défend dans le texte cité, c'est de n'être pas pour les autres un juge plein de rigueur, quand on est infecté de mille vices, et quand surtout il s'agit de fautes sans gravité ; il n'interdit pas d'accuser les pécheurs pour les ramener au bien ; ce qu'il interdit, c'est de fermer les yeux sur ses propres infirmités et d'insulter aux misères des autres. Ce travers accuse une grande perversité, entraîne une double injustice. En effet, celui qui ne se préoccupe pas de ce qu'il y a de grave en lui, et qui reprend chez les autres les moindres défauts avec une rigueur extrême, est doublement malheureux, et parce qu'il oublie ce qui le regarde, et parce qu'il devient pour tous un objet de haine et de répulsion, en se rendant chaque jour plus acerbe et moins humain. Après avoir porté remède à tous ces maux par une loi si magnifique, il ajoute cet autre précepte : « Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, et ne



jetez pas vos perles devant les pourceaux. » Et dans la suite cependant, me direz-vous, il s'exprime ainsi : « Ce qui vous est dit à l'oreille, prêchez-le sur les toits. » *Matth.*, x, 27. Or cette dernière parole n'est pas en contradiction avec la première. Il n'ordonne pas non plus à tous de prêcher; il veut seulement que lorsqu'on a cette mission, on la remplisse avec une noble confiance. Il appelle chiens dans le passage précédent ceux qui mènent une vie profondément impie et qui n'offrent plus aucun espoir de changement; il appelle pourceaux ceux qui vivent entièrement adonnés à la mollesse : il les déclare tous indignes d'entendre ses divins enseignements. Paul le dit également en ces termes : « L'homme des sens ne perçoit pas les choses de l'esprit; pour lui ce n'est là que folie. » I *Cor.*, II, 14. L'Apôtre affirme souvent en d'autres endroits que la corruption de la vie ne permet pas d'accepter les dogmes élevés. Aussi défend-il d'ouvrir les portes aux hommes corrompus; car, lorsqu'ils sont instruits, ils n'en deviennent que plus emportés. De tels dogmes sont plus vénérés par les âmes droites et généreuses, à mesure qu'elles les connaissent mieux; quant aux âmes dénuées de sentiment, elles ne respectent guère que ce qu'elles ignorent.

Qu'ils se cachent donc, ceux qui sont incapables d'apprendre quelque chose de cette nature, pour que leur ignorance même leur inspire le respect. Le pourceau ne sait pas ce que c'est qu'une perle; et, puisqu'il ne le sait pas, qu'il ne la voie pas non plus, de peur qu'il ne foule aux pieds ce qu'il ignore. Ceux à qui s'applique une telle comparaison ne gagnent rien à nous entendre, si ce n'est un plus grand mal; ils profanent les choses saintes parce qu'ils les méconnaissent, et puis il s'arment contre nous avec plus de fureur. Voilà ce que signifie cette parole : « De peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et que se tournant contre vous ils ne vous déchirent. » Mais cet enseignement devrait jeter de si solides fondements dans les âmes qu'une fois reçu il ne fût plus ébranlé et ne donnât jamais prise sur nous. Du reste, ce n'est pas la faute de l'enseignement même, cela tient à ce que l'homme devient un animal immonde. Une perle qu'on foule aux pieds n'est pas ainsi traitée parce qu'elle est méprisable en elle-même, mais bien parce qu'elle tombe devant des pourceaux. Remarquez la beauté de cette expression : « De peur que se tournant contre vous ils ne vous déchirent. » Ils simulent d'abord la modestie pour recevoir nos leçons; puis, quand ils ont acquis l'instruction voulue, les voilà qui changent, nous attaquant par le sarcasme et la dérision, nous traitant d'esprits égarés. De là ce que Paul disait à Timothée : « Evitez cet homme vous aussi; car il a fait une grande opposition à nos paroles. » II *Tim.*, IV, 15. Il avait déjà dit : « Evitez-les. » *Ibid.*, III, 5. Il ajoute ailleurs : « Quant à l'homme hérétique, après un ou deux avertissements, fuyez-le. » *Tit.*, III, 10. La doctrine ne leur est donc pas une arme, ils en abusent pour s'enfoncer de plus en plus dans l'orgueil et la folie. Par conséquent, ce ne serait pas un mince avantage pour eux de rester dans leur ignorance; ils ne se rendraient pas alors coupables d'un tel mépris. L'instruction produit en eux un double mal : loin d'en retirer un bien, ils s'y blessent plus profondément, et de plus ils vous suscitent mille obstacles. Qu'ils écoutent ces paroles les imprudents qui se jettent dans une société quelconque, et qui font ainsi mépriser les choses les plus vénérables. Voilà pourquoi nous célébrons les mystères à huis clos, après avoir renvoyé ceux qui ne sont pas initiés; ce n'est pas que nous ayons découvert un côté faible dans nos mystères sacrés, c'est que beaucoup sont eux-mêmes trop imparfaits pour pouvoir y assister. De là vient encore que le Sauveur parlait souvent aux Juifs en paraboles; car ils voyaient sans voir. Paul voulait de même qu'on sût de quelle façon il faut répondre à chacun.

« Demandez, et il vous sera donné; cherchez, et vous trouverez; frappez et l'on vous ouvrira. » Comme il a posé de grands et sublimes préceptes, il nous ordonne de nous élever au-dessus de toute passion, il nous fait monter jusqu'au ciel, il nous oblige à tâcher de nous rendre semblables, non aux anges ou aux archanges, mais au Seigneur lui-même, autant du moins que cela dépend de nous. Ce n'est pas là seulement



ce qu'il exige de ses disciples, il leur ordonne de s'employer à corriger les autres, à juger entre les méchants et ceux qui ne le sont pas, entre les chiens et ceux qui ne méritent pas ce nom. Il y a tant de choses cachées dans l'homme! Le Sauveur ne leur laissait pas ainsi la possibilité de dire que ses préceptes sont trop durs et trop pénibles. Plus tard nous voyons Pierre exprimer de telles pensées : « Qui donc pourra se sauver? » *Matth.*, XIX, 25; et encore : « Si telle est la condition de l'homme, il n'est pas bon de se marier. » *Ibid.*, 10.

4. Afin qu'on ne redise plus de semblables paroles, il a déjà clairement montré par de nombreux et solides raisonnements, de la manière la plus persuasive, combien il est facile d'accomplir sa loi; et maintenant il met cette facilité complétement en lumière, puisqu'il offre à ses disciples une grande compensation à leurs travaux, le puissant secours d'une prière assidue. Il ne suffit pas de nos efforts et de notre zèle, nous déclare-t-il, il faut de plus invoquer la protection céleste; elle nous sera certainement donnée, elle nous soutiendra dans toutes nos luttes, elle nous rendra tout facile. Voilà pourquoi il nous fait un devoir de demander et promet d'exaucer nos demandes; mais ce n'est pas en courant que la prière doit être faite, c'est avec beaucoup d'instance et d'attention. Telle est la signification du mot « cherchez. » Celui qui cherche n'a pas autre chose dans l'esprit que l'objet même qu'il cherche, il ne tient aucun compte de ce qu'il a même sous les yeux. Ils le savent certes ceux qui, ayant perdu de l'or ou des esclaves, se sont mis à les chercher. Voilà donc la signification de ce mot; et celui-ci, « frappez, » veut dire qu'il faut aller à Dieu avec une grande ardeur, avec une âme brûlante. Ne vous découragez pas, ô homme, et ne montrez pas moins de sollicitude pour la vertu que pour les possessions terrestres. Souvent vous avez cherché ces dernières en vain, et, quoique vous sachiez bien qu'elles peuvent vous échapper encore, vous ne vous lassez pas de les chercher; tandis qu'ayant ici la promesse et la garantie d'obtenir ce que vous demandez, vous ne montrez pas la plus minime partie de ce zèle. Si vous n'obtenez pas sur l'heure, ne perdez pas espoir pour cela. Il a dit : « Frappez, » pour vous apprendre précisément à persévérer, quand il n'ouvre pas au moment même. Douteriez-vous de la promesse, croyez du moins à cet exemple : « Quel est le père parmi vous à qui son fils demanderait du pain, et qui lui donnerait une pierre? »

Si vous insistiez auprès des hommes, vous passeriez pour un être ennuyeux et fatigant : à l'égard de Dieu, si vous n'insistez pas, vous provoquez de plus en plus sa colère. En continuant à le prier, vous pourrez sans doute éprouver un retard, mais vous finirez par être exaucé. Il vous ferme la porte pour vous exciter à frapper. S'il ne vous exauce pas de suite, c'est pour exciter votre ferveur. Persévérez donc dans la prière, et bien certainement vos vœux seront remplis. Il ne veut pas que vous puissiez dire : Et si je demande sans obtenir? C'est pour cela qu'il vous fortifie par la parabole, qu'il emploie de nouveau le raisonnement, qu'il vous inspire la confiance par des exemples empruntés aux choses humaines. Ces exemples n'établissent pas seulement la nécessité de la prière, ils vous indiquent encore quel doit en être l'objet. « Quel est le père parmi vous à qui son fils demanderait du pain, et qui lui donnerait une pierre? » Si vous ne recevez pas, c'est que vous-même demandez la pierre au lieu de pain. Ce titre de fils ne suffit pas pour que vous receviez; c'est une raison au contraire pour que vous ne receviez pas, si malgré cette qualité, vous demandez une chose qui vous serait inutile. Ne demandez donc rien de temporel, n'implorez que des grâces spirituelles; c'est le moyen de rendre votre prière efficace. Salomon demanda ce qu'il devait demander; voyez aussi comme il fut promptement exaucé. Je conclus de là que deux choses importent avant tout dans la prière : qu'elle soit faite avec ferveur et que l'objet en soit légitime. — Bien que vous soyez pères, nous dit le Seigneur, vous attendez que vos enfants vous demandent; s'ils vous demandent une chose qui leur sera nuisible, vous la refusez; s'ils vous demandent une chose utile, vous vous hâtez de l'accorder.

Persévérons dans la prière

Réfléchissez-y, et ne vous lassez pas que vous n'ayez obtenu, ne vous retirez pas avant d'avoir trouvé, ne laissez pas refroidir votre zèle tant qu'on ne vous aura pas ouvert la porte. Si vous approchez avec de telles dispositions, si vous dites : Je ne m'en vais pas qu'il ne soit fait droit à ma demande, vous obtiendrez, soyez-en sûr, à la condition toutefois que vous demandiez des choses convenables pour Celui qui doit vous les accorder et pour vous-même qui devez les obtenir. Quelles sont ces choses? Ne demandez que des biens spirituels, n'implorez le pardon de vos fautes qu'après avoir vous-même pardonné, élevez des mains pures, sans colère et sans amertume au cœur. Si nous prions de la sorte, nous obtiendrons toujours. Mais, telle qu'elle est, notre prière est une dérision, elle paraît plutôt le résultat de l'ivresse que celui d'un esprit sain. — Et si je demande les biens spirituels, me direz-vous encore, sans les obtenir? — C'est que vous ne les avez pas demandés sans doute avec assez d'ardeur, ou bien que vous ne vous en étiez pas rendu digne, ou que vous avez trop tôt cessé de prier. — Pourquoi n'a-t-il pas fixé l'objet qu'on doit se proposer dans la prière? — Il l'a fixé dans les paroles mêmes qui précèdent, il nous a suffisamment fait connaître tout ce que nous devons demander. Ne dites donc plus : Je me suis présenté et je n'ai rien reçu. L'inefficacité de votre prière n'a nullement dépendu de Dieu; car son amour l'emporte sur celui des pères ordinaires autant que la bonté substantielle l'emporte sur la perversité. « Si vous-mêmes, tout pervers que vous êtes, savez donner à vos enfants les biens que vous avez reçus, combien plus votre Père céleste? » En le disant, il n'entend pas flétrir notre nature, la déclarer mauvaise, assurément non ; c'est l'amour paternel lui-même qu'il appelle une perversité, comparé à la bonté de Dieu, tant celle-ci dépasse notre intelligence.

5. Avez-vous remarqué cet irrésistible argument, qui serait capable de ranimer une légitime espérance dans le cœur même le plus désespéré? Pour nous donner une idée de la bonté divine, il se sert donc ici de l'exemple des pères; plus haut il en avait donné pour preuve ses dons les plus grands, l'âme et le corps; nulle part il ne produit en témoignage sa venue dans ce monde, la source cependant de tous les biens. Celui qui pour nous a livré son Fils à la mort, comment pourrait-il nous refuser quelque chose? Mais les faits n'étaient pas encore accomplis; c'est Paul qui les rappelle en ces termes : « Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, ne nous donnera-t-il pas tout en lui? » *Rom.*, VIII, 32. Pour le Christ, c'est par des comparaisons tirées des choses humaines qu'il parle encore à ses auditeurs. Voulant ensuite leur montrer qu'on ne doit pas se fier à la prière quand on néglige d'y concourir, et qu'il ne faut pas non plus s'en reposer sur ses propres efforts et son zèle, indépendamment du céleste secours, il leur recommande sans cesse l'un et l'autre moyen. Après de nombreuses instructions sur la manière de prier, il en vient à l'action, à la nécessité des œuvres. Puis il remonte encore à la prière, en insistant sur ce point : « Demandez, cherchez, frappez. » Et de nouveau il les exhorte à la pratique de la vertu : « Tout ce que vous voulez donc que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux. » Dans un petit espace il récapitule tout, il leur présente la vertu sous un jour facile, complet, lumineux. Il ne dit pas simplement : Tout ce que vous voulez; il ajoute le mot donc, et ce n'est pas sans intention. Voici le sens de sa parole : Si vous voulez être exaucés, accomplissez ce que je dis maintenant sans oublier ce que je viens de dire. Quoi donc? « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous. » Voyez-vous comment il nous montre que nous devons unir à la prière une conduite irréprochable? Il ne dit pas non plus : Tout ce que vous voulez que Dieu fasse pour vous, faites-le pour votre prochain. — Vous eussiez dit peut-être : Et comment cela serait-il possible? il est Dieu, je suis homme. Aussi vous prescrit-il d'agir envers votre frère comme vous voulez que votre frère agisse envers vous. Quoi de moins onéreux? quoi de plus juste?

Avant la récompense vient un magnifique éloge : « C'est la loi et les prophètes. » Il en résulte clairement que la vertu nous est naturelle,

que nous savons tous par nous-mêmes ce qui est bien, que nul à cet égard ne peut prétexter l'ignorance. « Entrez par la porte étroite; car elle est large la porte, et spacieuse la voie qui mène à la perdition, et nombreux sont ceux qui y passent. Elle est étroite la porte, et resserrée la voie qui mène à la vie, et il en est peu qui la trouvent. » Plus tard il dira : « Mon joug est doux et mon fardeau léger. » *Matth.*, XI, 30. Il avait insinué la même pensée dans ce qu'il venait de dire. Comment parle-t-il donc ici de porte étroite et de voie resserrée? Si vous y faites bien attention, il déclare encore que sa loi est facile et légère. — Mais comment, m'objecterez-vous, serait-elle à la fois facile et resserrée? — Parce que d'un côté comme de l'autre, c'est une voie et une porte, qu'elle soit étroite ou spacieuse. Or, là rien ne reste, tout ce qui s'y engage doit passer, infortune ou bonheur. Aussi la vertu n'est-elle pas seulement facile en elle-même, elle l'est beaucoup plus envisagée dans sa fin : d'abord, parce que les fatigues et les sueurs sont transitoires; puis, parce qu'elles aboutissent à une heureuse fin, c'est-à-dire à la vie; et rien n'est plus propre à ranimer ceux qui luttent. Ainsi donc, la brièveté des labeurs et l'éternité des couronnes concourent également à nous consoler dans nos peines.

Voilà pourquoi Paul appelle la tribulation légère, en considérant, non la nature des épreuves que nous subissons, mais la généreuse volonté des athlètes et la perspective des biens à venir : « Une légère tribulation, dit-il, accumule sur nous au-dessus de toute expression un poids éternel de gloire, alors que nous avons les yeux fixés, non sur les choses visibles, mais sur celles qui ne se voient pas. » II *Cor.*, IV, 17-18. Si les vents et les flots paraissent aux nautonniers choses tolérables et légères, le carnage et les blessures aux soldats, les intempéries des saisons aux laboureurs, les plaies souvent renouvelées aux athlètes, et cela, dans l'espoir d'une récompense futile et passagère; à plus forte raison devons-nous être insensibles aux maux de la vie présente, quand nous avons devant les yeux les biens ineffables du ciel, les palmes immortelles.

6. Si, même avec ces avantages, quelques-uns pensent que la voie est bien pénible, ce sentiment ne vient que de leur apathie. Remarquez avec quel soin le Sauveur la débarrasse d'un autre côté, en nous défendant de nous mêler aux chiens, en nous ordonnant de nous éloigner des pourceaux, de nous tenir en garde contre les faux prophètes, d'être toujours vigilants et courageux. Mais c'est même en l'appelant étroite qu'il contribue surtout à rendre cette voie facile, puisqu'il stimule par là toute notre énergie. Lorsque Paul parle en ces termes : « La lutte que nous avons à soutenir n'est pas contre la chair et le sang, » *Ephes.*, VI, 12, il ne veut pas assurément abattre, il veut plutôt relever le courage des soldats. C'est également pour arracher les voyageurs à leur somnolence que le divin Maître leur annonce une rude voie. Ce n'est pas le seul moyen qu'il met en œuvre pour les tenir en éveil; il ajoute que beaucoup d'ennemis tâcheront de les faire tomber en chemin, et, chose encore plus grave, qu'ils ne les attaqueront pas à découvert et leur tendront des piéges cachés; car telle est la race des faux prophètes. — N'importe, nous dit-il, ne considérez pas les aspérités et les difficultés de la route, voyez où elle aboutit; voyez aussi où vous conduirait la route opposée, bien que large et unie. — Tout cela n'a qu'un but, d'exciter notre ardeur et notre confiance; c'est ainsi qu'il dit ailleurs : « Les violents emportent seuls ce royaume. » *Matth.*, XI, 12. Celui qui descend dans l'arène montre un courage plus grand quand il voit l'agonothète suivre avec la plus vive attention les laborieuses péripéties de la lutte.

Ne nous rebutons donc pas devant les peines multipliées qui nous attendent. Si la voie est étroite, et la porte aussi, la cité ne l'est pas. Il est vrai que nous n'avons pas de repos à espérer ici-bas; mais nous n'avons pas non plus de pénible agitation à craindre là-haut. En nous déclarant qu'il en est peu qui trouvent cette voie, il condamne de nouveau l'apathie du grand nombre, il enseigne à ses auditeurs à détourner leurs yeux des prospérités de la foule, pour les porter sur les fatigues du petit nombre. — La

foule, leur dit-il, non-seulement ne marche pas par ce chemin, mais encore le réprouve; ce qui est de la dernière folie. Il ne faut donc pas s'attacher à la foule, ni s'en laisser impressionner. Il faut imiter le petit nombre et recueillir toute son énergie pour le suivre. — Outre que cette voie est étroite, beaucoup s'efforcent de vous y jeter des entraves. Aussi le Christ ajoute-t-il: « Prenez garde aux faux prophètes. Ils viendront à vous couverts d'une peau de brebis, tandis qu'ils sont au fond des loups ravisseurs. » C'est un nouveau danger qui se joint à celui dont les chiens et les pourceaux sont la cause, et ce danger est encore bien plus grand. Les premiers ennemis se montrent à découvert et nous attaquent de front; les derniers se cachent et se déguisent. C'est pour cela qu'il nous ordonne de nous éloigner des uns, et de prendre extrêmement garde aux autres, parce qu'il n'est pas facile de distinguer ces derniers dès leur première attaque. « Prenez garde, » nous dit-il, afin d'éveiller toute notre attention sur de tels ennemis. Après cela, de peur qu'en entendant qu'il faut s'engager dans une voie étroite et contraire à celle de la multitude, se garantir des pourceaux et des chiens, se tenir en garde contre une race plus dangereuse encore, celle des loups, ses auditeurs ne fussent déconcertés par la vue de tant d'obstacles, par le nombre même des exemples opposés, et de plus par l'inquiétude où toutes ces prophéties devaient les jeter, le Seigneur leur rappelle des faits accomplis du temps de leurs pères, il leur parle des faux prophètes; car c'est bien alors qu'ils avaient paru. « Ne vous effrayez pas, » *Luc.*, XXI, 9, leur dit-il; il ne vous arrivera rien de nouveau, rien d'étrange : le diable s'efforce toujours de substituer le mensonge à la vérité.

Le démon s'efforce toujours de substituer les mensonges à la vérité.

Je ne crois pas qu'en cet endroit il désigne les hérétiques sous le nom de faux prophètes; il désigne plutôt les hommes aux mœurs corrompues qui se couvrent du masque de la vertu, et qu'on a coutume d'appeler des séducteurs. Aussi poursuit-il en ces termes: « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. » Chez les hérétiques on trouve souvent de la moralité, jamais chez les hommes dont je parle. — Et qu'importe, m'objecterez-vous, s'ils feignent des mœurs honnêtes? — Ils seront aisément découverts. C'est dans la nature même de cette voie pénible et ardue qu'il faut les suivre. L'hypocrite ne veut pas supporter réellement le labeur, il se borne à le feindre; ce qui fait qu'il se trahit bientôt. Par ces mots : « Il en est peu qui la trouvent, » il en distingue les hommes qui feignent de l'avoir trouvée, alors qu'ils en sont loin; et il nous ordonne non-seulement de mépriser ces masques, mais encore d'imiter les vrais sectateurs de la vertu. — Pour quelle raison, me demanderez-vous, n'a-t-il pas lui-même démasqué les hypocrites, et nous a-t-il laissé le soin de les découvrir? — Afin de nous obliger à veiller, à nous tenir toujours sur nos gardes, ayant à nous garantir et des ennemis qui marchent le front levé, et de ceux qui se cachent dans l'ombre. Ces derniers, Paul les désignait ainsi : « Et par de douces paroles ils séduisent les cœurs purs. » *Rom.*, XVI, 18. Ne nous troublons donc pas quand nous voyons encore aujourd'hui beaucoup d'hommes de ce caractère; le Sauveur l'avait antérieurement prédit.

7. Remarquez aussi sa mansuétude. Il ne dit pas : Châtiez-les; mais bien : Prenez garde qu'ils ne vous nuisent, n'allez pas imprudemment vous jeter sur eux. Pour que vous ne puissiez pas prétexter qu'il est impossible de les reconnaître, il a de nouveau recours à des raisonnements humains : « Cueille-t-on des grappes sur les épines, ou des figues sur les buissons? Ainsi tout arbre bon produit de bons fruits, un arbre mauvais produit de mauvais fruits. Il ne se peut qu'un arbre bon donne des fruits mauvais, ni qu'un mauvais arbre donne de bons fruits. » Voici le sens de ce langage : Ils n'ont en eux rien de suave, rien de doux, ils n'ont de la brebis que la peau; c'est pour cela qu'il n'est pas difficile de les reconnaître. — Et pour qu'il ne vous reste pas à cet égard le moindre doute, le Seigneur prend une comparaison dans les lois de la nature, que rien ne saurait changer. Paul disait également : « La sagesse de la chair, c'est la mort; car elle n'est pas soumise à la loi de Dieu, et ne peut pas même l'être. » *Rom.*, VIII, 6-7. Si le Christ revient deux fois sur la même image,

ce n'est pas une vaine répétition de mots. Quelqu'un aurait pu dire : Un arbre mauvais porte sans doute de mauvais fruits, mais il en porte aussi de bons; et dès lors il est difficile de le distinguer. Non, il n'en est pas ainsi; il n'en porte que de mauvais, jamais de bons; et réciproquement. — Quoi donc? un homme bon ne saurait-il devenir mauvais? Ne peut-on pas aussi renverser la proposition? La vie humaine est pleine de pareils exemples. — Mais le Christ ne dit pas certes que le pécheur ne puisse pas se convertir ni le juste déchoir; il dit seulement que le premier, tant qu'il persiste dans le mal, ne produira pas de bons fruits. — Comment alors David, cet homme bon, donna-t-il un fruit mauvais? — Ce n'est pas en restant bon, c'est en devenant mauvais lui-même; s'il fût resté ce qu'il était, jamais il n'eût produit un tel fruit : en se tenant dans les limites de la vertu, il ne pouvait pas se rendre coupable d'un tel crime.

Le Christ parlait ainsi pour fermer la bouche aux accusateurs imprudents et mettre un frein à leurs calomnies. Comme le monde juge les bons d'après certains faits répréhensibles, il ôte toute excuse à ce jugement. Il ne veut pas non plus que vous puissiez dire : J'ai été séduit, je me suis trompé; car il peut vous répondre : Je vous ai livré le vrai moyen de connaître les hommes par leurs œuvres, et d'éviter ainsi de tout confondre, en vous en tenant aux principes posés. Puis, comme il n'a pas ordonné qu'on se vengeât des ennemis du bien, se bornant à nous mettre en garde contre eux, pour consoler ceux qui en seraient molestés, et les corriger eux-mêmes par la crainte, il confirme le châtiment qui doit leur être infligé : « Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu. » Il tempère ensuite son langage en ajoutant : « Vous les reconnaîtrez donc à leurs fruits. » Ne voulant pas qu'on puisse lui reprocher d'agir surtout par la menace, il procède par voie de conseil et d'exhortation. Dans ce passage, il me paraît désigner les Juifs, qui réellement produisaient de tels fruits. En effet, il rappelle les paroles de Jean, et c'est par les mêmes expressions qu'il leur présente le supplice dont ils sont menacés. Jean aussi leur avait mis sous les yeux la hache prête à frapper l'arbre et le feu qui ne s'éteint jamais. Il semble qu'il n'y ait là qu'un genre de supplice, celui du feu; on en découvre deux néanmoins, quand on y regarde avec attention. Dès qu'on est condamné au feu, on perd évidemment le royaume; et c'est ici le malheur le plus grand. Je le sais, beaucoup tremblent au seul nom de la géhenne; mais pour moi la perte de cette gloire supérieure, je la déclare plus terrible que tous les tourments de la géhenne. S'il m'est impossible de vous le démontrer, ne vous en étonnez pas; car nous ne connaissons pas assez la grandeur de ces biens pour en apprécier la perte. Paul la connaissait, et savait par là même qu'il n'y a rien d'affreux comme d'être exclu de la gloire du Christ. Nous ne le saurons que trop lorsque nous en aurons fait l'expérience.

8. Faites qu'elle ne nous soit jamais infligée, ô Fils unique de Dieu, préservez-nous de ces intolérables supplices. Encore qu'on ne puisse pas clairement comprendre ce que c'est que la perte de ces biens, je veux essayer, dans la mesure de mes forces, de vous le faire un peu sentir par un exemple. Supposons un admirable enfant qui par sa vertu s'élève sur le trône de l'univers, et par ses merveilleuses qualités s'attire de la part de tous les hommes une tendresse en quelque sorte paternelle. Que ne souffrirait pas volontiers le père lui-même pour ne pas être privé de vivre avec un tel fils? A quelles épreuves ne se résignerait-il pas pour aller à lui, pour jouir de sa présence? Faisons-en l'application à la gloire céleste; et cependant le fils le plus vertueux, quelques qualités qu'on lui suppose, ne peut jamais être aimé par un père comme doit l'être par nous l'héritage des biens éternels, cet affranchissement suprême, le bonheur d'être avec le Christ. C'est une chose intolérable que la géhenne, c'est un redoutable châtiment; mais, nous menacerait-on de mille géhennes, ce n'est rien en comparaison de la perte de cette gloire qui devait nous rendre éternellement heureux, d'être un objet d'aversion pour le Christ, d'entendre de sa bouche : « Je ne vous

connais pas, » *Matth.*, XXV, 12, d'être accusé par lui de n'avoir pas voulu lui donner à manger quand il était dans le besoin. Mieux vaudrait tomber sous le coup de mille foudres que de voir ce visage si doux se détourner de notre face, et cet œil si serein nous regarder avec indignation. Si, lorsque j'étais son ennemi, lorsque je lui faisais la guerre, il m'a aimé au point de ne pas s'épargner lui-même et de se dévouer à la mort; comment pourrai-je soutenir sa vue après que j'aurai reconnu cet amour immense par le refus d'un morceau de pain ?

Bonté du Sauveur; il est tout pour nous.

Remarquez encore ici sa mansuétude : il ne rappelle pas ses bienfaits, ni les mépris dont vous l'avez payé; il ne vous dit pas : Tu me méprises, moi qui t'ai tiré du néant, qui t'ai donné une âme par mon souffle, qui t'ai constitué le roi de toute la terre, qui pour toi ai créé cette même terre, le ciel, la mer, l'air, toutes les choses visibles ! Tu m'as outragé, tu m'as préféré le diable; et je ne me suis pas cependant désisté ; ma bonté revêtant mille formes nouvelles, j'ai voulu devenir esclave, être souffleté, conspué, souffrir la mort, et la mort la plus honteuse; au ciel même je m'occupe de toi, je t'ai envoyé mon Esprit, je te prépare un royaume, je t'ai engagé ma parole, je suis ton chef, pour toi je suis encore un époux, un vêtement, une maison, une racine, un aliment, un breuvage, un pasteur, un roi, un frère ; je t'ai choisi pour héritier et pour cohéritier, je t'ai fait passer des ténèbres aux splendeurs de la lumière ! — Il pouvait nous le dire et beaucoup plus encore, mais il n'a rien dit de pareil. Quoi donc ? Il ne vous oppose qu'un péché ; il vous montre même alors l'amour et la tendresse qu'il avait pour vous. Au lieu de dire, en effet : Allez au feu préparé pour vous ; il dit, « préparé pour le diable. » *Matth.*, XXV, 41. D'abord il accuse bien les pécheurs, mais de quelques fautes seulement, comme s'il n'avait pas la force de les énumérer toutes. Avant même de les condamner, il appelle les justes, afin de mieux prouver combien son accusation est légitime. Quel est le supplice qu'on ne préférerait à de si terribles paroles ?

Qu'un homme vous ait fait du bien, si vous le voyez ensuite dans l'indigence, vous ne passerez pas à côté de lui sans le secourir, et, si vous vous rendiez coupable d'une telle ingratitude, vous aimeriez mieux vous enfoncer dans la terre que vous l'entendre reprocher par deux ou trois amis ; qu'éprouverons-nous donc lorsque cette accusation sera faite en présence de tout l'univers ? Et le juge ne nous la ferait pas s'il n'avait à cœur de défendre sa cause. Que ce ne soit pas là de sa part une récrimination, mais plutôt une justification, une preuve qu'il a tout droit de tenir ce langage : « Retirez-vous de moi, » c'est que cela résulte clairement de ses ineffables bienfaits. S'il avait voulu faire des reproches, il n'aurait eu qu'à les énumérer; non, il se contente de dire ce qu'il a souffert.

9. Craignons donc, mes bien-aimés, d'entendre un jour ce langage. La vie n'est pas un jeu. Je me trompe, c'est un jeu que la vie présente ; mais la vie future n'est pas un jeu. On pourrait même dire que la vie présente est non-seulement un jeu, mais quelque chose de pire ; ce n'est pas au rire qu'elle aboutit, elle entraîne une lamentable ruine pour ceux qui ne veulent pas en diriger prudemment le cours. En quoi, je vous le demande, différons-nous des enfants qui jouent et qui bâtissent de fragiles maisons, quand nous élevons de splendides édifices? Quelle différence voyez-vous entre leurs petits repas et nos festins somptueux ? Aucune, si ce n'est que nous travaillons, nous, à notre éternel supplice. Peut-être n'apercevons-nous pas encore la bassesse des choses d'ici-bas ; ce n'est pas étonnant, vu que nous ne sommes pas arrivés à la maturité de l'homme. Quand nous y serons arrivés, nous comprendrons que tout cela n'est qu'un puéril amusement. Hommes, nous rions de ce qui nous paraissait d'une grande importance quand nous étions enfants. Or, en entassant des coquilles et de la boue, nous n'étions pas moins sages qu'on ne l'est en se livrant à de vastes constructions. Ces faibles essais croulent et périssent; subsisteraient-ils, du reste, ils ne seraient d'aucune utilité, pas plus que nos riches demeures. En effet, un citoyen du ciel ne saurait s'y renfermer, il ne veut pas y faire son séjour, ayant sa patrie là-haut ; comme nous détruisons du pied

les travaux de l'enfance, il détruit les nôtres de la pensée. De même aussi que nous rions tandis que les enfants pleurent sur ces ruines; de même il rit des larmes que nous arrachent nos revers; disons mieux, il en pleure, parce qu'il a des entrailles de miséricorde et que de tels chagrins sont funestes à notre âme.

Remontons à notre véritable dignité. Jusques à quand ramperons-nous sur la terre, mettant notre grandeur dans la pierre et le bois? Jusques à quand ferons-nous un jeu de la vie? Et plût à Dieu que ce ne fût là qu'un jeu! c'est notre salut que nous jouons. Tels des enfants qui négligent leurs études pour se livrer aux amusements, subissent les châtiments les plus sévères: tels nous donnons toutes nos pensées à des choses frivoles, et plus tard, quand on nous demandera le résultat pratique des enseignements spirituels qui nous furent transmis, n'ayant rien à présenter, nous subirons le dernier supplice. Et personne qui vienne nous y dérober, ni père, ni frère, personne en un mot. Tous les objets de notre affection se seront éloignés de nous; seule la peine dont ils sont la cause nous demeure à jamais. Quelque chose de semblable arrive aux enfants, quand leur père pour punir leur négligence leur enlève leurs jouets et les condamne à d'interminables pleurs. Voulez-vous vous convaincre de cette doctrine, laissez-moi vous donner pour exemple ce qui parait captiver par-dessus tout les sentiments des hommes, la richesse; puis mettons en présence telle vertu de l'âme que vous voudrez, et le contraste vous montrera tout ce que la fortune a de vil.

Oui, supposons deux hommes, dont l'un réunit de grandes richesses, je ne dis pas ici par d'iniques moyens, mais par des moyens avouables, en sillonnant les mers, en cultivant la terre, en recourant à tant d'autres ressources de l'industrie; et je ne sais pas si des gains ainsi réalisés peuvent toujours être légitimes, je le suppose cependant: qu'il achète donc des champs et des esclaves, qu'il multiplie ses possessions sans jamais blesser la justice; tandis que l'autre, également riche, vendra des terres et des maisons, des vases d'or et d'argent, sera généreux envers les pauvres, soulagera le malheur, visitera les malades, brisera le joug des nécessiteux et les chaînes des prisonniers, arrachera les uns à la vindicte publique et les autres à la pensée de la mort. Quel est celui des deux que vous aimeriez mieux être? Et nous ne parlons pas encore du sort qui les attend dans l'avenir, nous ne parlons que de leur destinée présente. Je vous le demande de nouveau, qui voudriez-vous être? Celui qui ramasse de l'or, ou celui qui soulage l'infortune? Celui qui achète des champs, ou celui qui s'est fait le port de toutes les souffrances humaines? Celui qui s'entoure de splendeurs ou celui qui mérite tous les éloges? Ce dernier n'est-il pas un ange descendu du ciel pour ramener à la vertu le reste des hommes, et le premier n'est-il pas un enfant sans raison qui ne cesse de tout accumuler en pure perte? Or, si ramasser des richesses sans blesser même l'équité est chose aussi puérile, aussi insensée, n'est-on pas le dernier des misérables quand pour y parvenir on se rend coupable d'injustice? Ajoutez à ce trait de ridicule folie les supplices de la géhenne et la perte du royaume éternel; pourrez-vous alors assez déplorer le sort d'un tel homme, et dans sa vie et dans sa mort?

10. Voulez-vous que j'explore la vertu sous un autre aspect? Supposez encore un homme investi du pouvoir, commandant à tous, déployant le plus magnifique appareil, précédé d'un héraut aux habits splendides, ceint du baudrier, entouré de gardes, traînant à sa suite un grand nombre de serviteurs. N'est-ce pas là ce qu'on appelle de la grandeur et de la félicité? Opposons-lui maintenant un autre homme plein de patience et de douceur, de modestie et de magnanimité, mais assailli d'injures et de mauvais traitements, qu'il souffre sans murmure et dont il bénit les auteurs. Quel est celui que vous jugez digne d'admiration, dites-moi, l'orgueilleux ou le persécuté? Est-ce que celui-ci ne ressemble pas encore, sous ce rapport, aux Vertus célestes, que les maux d'ici-bas ne sauraient atteindre, et celui-là n'est-il pas comme un ballon gonflé, comme un hydropique, mais un hydropique à la dernière période de cette maladie? L'un est un médecin spirituel, l'autre est un enfant présomptueux et ridicule. D'où

L'homme humble l'emporte de beaucoup sur l'homme orgueilleux et puissant.



vous viennent ces superbes pensées, ô homme? Serait-ce de vous voir assis sur un char élevé, d'être traîné par une paire de mules? Mais vous avez cela de commun avec le bois et la pierre. Serait-ce d'être enveloppé d'un riche manteau? Tournez vos regards vers celui qui n'a de riche vêtement que la vertu, et vous vous considérerez vous-même comme une herbe pourrie, tandis qu'il vous apparaîtra tel qu'un arbre dont les fruits sont admirables et dont la vue seule réjouit les yeux. Vous allez portant de tout côté la pâture des vers et des mites, qui, s'ils viennent à vous attaquer, vous auront bientôt dépouillé de tous vos ornements. Votre habit même a été filé par les vers; l'or et l'argent ne sont pas autre chose que terre et poussière, terre, entendez-vous, et rien de plus. L'homme vertueux porte un vêtement que ne peuvent entamer ni les insectes, ni la mort elle-même. Il le faut bien; car la vertu ne tire pas son origine de la terre, elle est un fruit de l'Esprit. Elle n'est pas accessible aux morsures des vers : de tels vêtements sont tissés dans la patrie céleste, où ne pénètrent ni les vers, ni la rouille, ni rien de pareil.

Qu'est-ce qui vaut mieux, je vous le demande encore, être riche ou pauvre, dans les honneurs ou dans l'obscurité, avoir une table somptueuse ou souffrir la faim? Evidemment mieux valent les honneurs, les délices et les richesses. Mais, si vous voulez la réalité, au lieu d'un vain nom, laissez la terre et les choses de la terre, pour vous transporter au ciel; le présent n'est qu'une ombre, là-haut sont les choses immuables, permanentes, éternelles. Concentrons là toutes nos affections, afin d'échapper au tumulte des affaires présentes et d'aborder au port bienheureux avec une riche cargaison, avec les ineffables trésors de l'aumône. Puissions-nous tous les apporter au redoutable tribunal, et de la sorte obtenir le royaume des cieux, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIV.

« Ce n'est pas quiconque me dit : Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des cieux, mais bien celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux. »

1. Pourquoi ne dit-il pas : Mais bien celui qui fait ma volonté? Parce que ses auditeurs devaient accueillir favorablement la première formule, et que la seconde les eût effrayés par sa grandeur, tant ils étaient encore faibles. Du reste, l'une implique l'autre, et l'on peut ajouter que la volonté du Fils ne diffère en rien de celle du Père. Dans ce texte, le Sauveur me paraît adresser un reproche aux Juifs, qui faisaient tout consister dans la doctrine et n'attachaient aucune importance à la conduite de la vie. Paul leur reprochait la même chose, quand il disait : « Tu t'enorgueillis de ce nom de Juif, tu te reposes dans la loi, tu te glorifies de ton Dieu, tu connais sa volonté. » *Rom.*, II, 17-18. Mais cette connaissance ne te sert de rien, quand elle n'est pas accompagnée des œuvres et de la vertu. Le Maître ne se borne pas à cette parole, il va bien plus loin : « Beaucoup en ce jour me diront : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? » Ce n'est pas seulement celui qui a la foi, s'il n'en pratique pas les œuvres, qui sera rejeté loin du séjour céleste; c'est encore celui qui joindra les miracles à la foi, mais sans accomplir lui-même le bien, devant qui les portes de ce séjour resteront impitoyablement fermées. « Beaucoup en ce jour me diront : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? » Voyez-vous comment il se produit désormais lui-même sans éclat! C'est à la fin de son discours qu'il dévoile son titre de juge. Que la justice doive un jour frapper les pécheurs, il l'avait déjà déclaré; maintenant il déclare par qui la justice doit être exercée. Il ne dit pas même d'une manière directe : C'est par moi; mais bien : « Beaucoup me diront, » ce qui revient au même. S'il n'était pas juge, en effet, aurait-il ajouté : « Et alors je leur dirai sans détour : Retirez-vous de moi, je ne vous connais en aucune façon, » ni dans

ce jour où vous allez être jugé, ni quand vous opériez des miracles. De là vient qu'il disait à ses disciples : « Ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous obéissent, réjouissez-vous de ce que vos noms sont inscrits dans les cieux. » *Luc.*, x, 20. Et partout il prescrit un zèle infatigable pour la bonne direction de la vie.

Il ne se peut pas qu'un homme vivant avec cette droiture et se tenant en garde contre toutes les passions, soit jamais rejeté ; s'il vient par hasard à perdre sa route, Dieu se hâte de le ramener à la vérité. Plusieurs prétendent que ce langage est un mensonge, et qu'il n'est pas étonnant par suite que ceux qui le tiennent ne soient pas sauvés. Mais alors le Christ aurait établi le contraire de ce qu'il voulait ; car il voulait établir ici que la foi ne suffit pas sans les œuvres. Puis, il étend ce principe, en l'appliquant au pouvoir même de faire des miracles : il enseigne clairement que ce pouvoir, tout comme la foi, ne sert de rien à celui qui le possède, s'il ne possède aussi la vertu. Or, vous renversez toutes ces vérités du moment où vous supposez que ces hommes n'avaient pas fait de miracles. Ajoutez qu'ils n'oseraient pas tenir un pareil langage à la face du juge ; si bien que la réponse elle-même, faite dans de telles circonstances, est une preuve qu'ils disent vrai. Comme ils se voient déçus dans leur attente, sur le point de subir un supplice éternel, après avoir dans le temps brillé aux yeux de tous comme des thaumaturges, étonnés et confondus ils s'écrient : « Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? » Comment détournez-vous maintenant votre face ? Que signifie cet étrange denoûment ? — Ils s'étonnent d'être condamnés après avoir fait tant de miracles ; mais vous ne vous en étonnez pas.

Toute grâce, en effet, agit en vertu de celui qui la donne ; eux n'avaient rien apporté de leur côté ; c'est à bon droit qu'ils sont livrés au supplice, puisqu'ils ont payé d'ingratitude et d'insensibilité celui qui les avait d'autant plus honorés qu'ils en étaient moins dignes. — Comment se fait-il alors, me demanderez-vous, qu'ils aient opéré de tels prodiges, tout en commettant l'iniquité ? — Plusieurs répondent qu'ils ne commettaient pas l'iniquité quand ils opéraient des prodiges, mais qu'ils ont changé plus tard et sont tombés dans le vice. — Avec une pareille explication, on fait disparaître la pensée même du texte. Ce que le Christ voulait démontrer, je le répète, c'est que ni la foi ni les miracles ne peuvent nous sauver sans la vertu. Paul le disait également : « Aurais-je une foi telle que je transporterais les montagnes, que je connaîtrais tous les mystères et tous les secrets de la doctrine, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. » I *Cor.*, xiii, 2. — Quels sont donc ceux dont il est ici question ? me demanderez-vous encore. — Un grand nombre de croyants avaient reçu des dons spirituels, celui, par exemple, qui chassait les démons, sans marcher à sa suite. Tel était aussi Judas ; car, tout pervers qu'il était, il avait les mêmes dons. Ce phénomène se rencontre dans l'Ancien Testament, la grâce opérant souvent dans des sujets indignes, pour le bien des autres. Comme tous n'étaient pas aptes à tout, comme les uns brillaient par la pureté de leur vie et les autres par l'éclat de leur foi, Dieu se servait des derniers pour exciter une foi plus vive dans les premiers, et de l'exemple de ceux-ci pour rendre ceux-là meilleurs. C'est ainsi qu'il multipliait les dons de sa grâce.

2. « Nous avons opéré beaucoup de prodiges, diront-ils ; mais alors je leur dirai hautement : Je ne vous connais pas. » A l'heure présente, ils s'imaginent être mes amis ; plus tard ils comprendront que mes bienfaits ne leur étaient pas accordés à ce titre. — Vous étonneriez-vous qu'il ait ainsi traité des hommes qui n'avaient aucun de ces deux avantages ? Balaam n'avait ni foi ni vertu ; il devint cependant l'instrument de la grâce pour le bien des autres. Pharaon ne les possédait pas mieux ; et cela n'empêcha pas que l'avenir lui fût révélé. Nabuchodonosor, malgré ses désordres, apprit de lui ce qui ne devait arriver qu'après plusieurs générations. Son fils, qui poussa même l'iniquité plus loin, fut instruit des choses futures, la Providence disposant ainsi les événements les plus importants et les plus merveilleux. Au début de la prédication évangélique, il importait d'en établir la puis-

sance par des signes nombreux ; et de là les dons confiés à des indignes. Ces dons toutefois n'étaient d'aucune utilité pour eux, et ne faisaient qu'aggraver leur supplice. Voilà pourquoi cette terrible parole : « Je ne vous connais pas. » Il en est beaucoup que le Seigneur prend en aversion déjà dès ce monde, dont il se détourne avant le jugement. Soyons donc saisis de crainte, mes bien-aimés, et donnons tous nos soins à la direction de notre vie : ne pensons pas que nous soyons aujourd'hui dans un état inférieur parce que nous ne faisons plus de miracles. Les miracles n'ont jamais été d'aucune utilité pour qui les accomplissait ; et celui qui n'a pas ce pouvoir n'y perd rien, pourvu qu'il ait le zèle de la vertu. Nous ne sommes pas tenus à faire des miracles ; mais par les mœurs et les bonnes œuvres nous faisons de Dieu notre débiteur.

Après que le divin Maître a donné tout cet enseignement, bien établi les caractères de la vertu, distingué de ceux qui la pratiquent réellement ceux qui n'en ont que le masque, qui jeûnent ou prient par ostentation, qui se couvrent d'une peau de brebis pour causer de plus grands ravages, ceux qu'il a désignés sous le nom de pourceaux ou de chiens, il fait ressortir les avantages de la vertu et le mal que le vice nous fait même dans la vie présente ; il poursuit : « Quiconque écoute mes paroles, les paroles que je vous adresse, et les accomplit, sera comparé à l'homme sage. » Pour ceux qui ne les observent pas, feraient-ils des miracles, vous savez quel sera leur sort. Il nous reste donc à savoir de quels biens jouiront ceux qui les observent avec une complète exactitude, à quel point ils sont heureux, non-seulement dans la vie future, mais encore ici-bas. « Quiconque écoute mes paroles et les accomplit, sera comparé à l'homme sage. » Voyez quelle diversité dans son discours ; tantôt il s'exprime ainsi : « Quiconque dit : Seigneur, Seigneur ; » se mettant lui-même en évidence ; et tantôt : « Celui qui fait la volonté de mon Père. » Puis encore il se présente comme Juge : « Beaucoup en ce jour me diront : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? Et je leur répondrai : Je ne vous connais pas. » Il se présente aussi comme ayant tout pouvoir, quand il ajoute : « Celui qui écoute mes paroles, les paroles que je vous adresse. » Il leur a suffisamment dévoilé l'avenir, le céleste royaume, le récompense infinie, tout ce qui pouvait les fortifier ; il veut alors que de leur côté ils donnent des fruits, et qu'ils montrent quelle est, même dès la vie présente, la puissance de la vertu.

En quoi consiste cette puissance ? A vivre avec sécurité, à ne jamais fléchir sous les coups de l'infortune, à se montrer supérieur à toutes les persécutions. Qu'y a-t-il de comparable ? C'est un avantage que le diadème ne saurait donner ; seule la vertu le donne. Oui, seule, elle procure à celui dont elle remplit le cœur une tranquillité profonde, une parfaite sérénité parmi les flots agités de ce monde. Chose qui frappe d'admiration, quand le calme n'est nulle part, quand la tempête se déchaîne répandant partout le trouble et les angoisses, l'homme vertueux n'éprouve pas le plus léger ébranlement. « La pluie est tombée, les fleuves ont débordé, les vents ont soufflé avec violence, se précipitant sur cette maison, et elle n'est pas tombée ; car elle était fondée sur la pierre. » La pluie, les fleuves, les vents, autant d'images qui peignent les calamités et les tribulations humaines, les calomnies, les embûches, la perte des parents et des amis, les malheurs domestiques, les chagrins qui nous viennent du dehors, tous les maux, enfin, qui s'attachent à notre existence. — Eh bien, l'âme dont je parle, dit le Sauveur, se montre supérieure à tout ; et la raison, c'est qu'elle est fondée sur la pierre. — La pierre représente ici l'inébranlable fermeté de sa doctrine. Et dans le fait, ses préceptes sont plus solides que le roc, et mettent l'homme au-dessus de tous les orages de la vie. Celui qui les observe avec constance est au-dessus non-seulement des attaques des hommes, mais encore de celles des démons.

3. Qu'il n'y ait pas là d'exagération, Job nous en est témoin, lui qui fut en butte à tous les assauts du diable, et que rien ne put ébranler ; j'en atteste aussi l'exemple des apôtres, qui, lorsque le monde roulait sur eux ses ondes mutinées, les peuples et les tyrans, les pro-

ches et les étrangers, les démons avec leur chef, lorsque toutes les machinations étaient mises en œuvre, triomphèrent de tout, plus fermes que des rochers. Que peut-on concevoir de plus heureux qu'une telle vie ? Ni la richesse, ni la force, ni la gloire, ni le pouvoir, ni rien de semblable ne peut lui donner ce bonheur, rien si ce n'est la possession de la vertu. Non, il n'est pas possible de trouver d'autre vie que la vie vertueuse qui soit de la sorte affranchie de tous les maux. Mais vous-mêmes qui voyez tant d'embûches dressées dans les palais des rois, tant de perturbations et de désordres dans les maisons des riches, vous rendrez témoignage de cette vérité. — Mais les apôtres n'avaient à souffrir rien de pareil. — Quoi donc? n'étaient-ils pas sujets à de semblables adversités, n'avaient-ils pas des ennemis acharnés à leur perte ? Et voilà précisément ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'étant entourés de piéges, assaillis par mille tempêtes, leur âme n'ait pas succombé, n'ait pas même éprouvé de découragement. Bien plus, luttant dans un dénûment complet, ils ont remporté la victoire. Et vous aussi, pourvu que vous preniez les mêmes précautions, vous vous rirez de tout; faites-vous une arme des sublimes leçons que vous recevez, et rien ne sera capable de vous jeter dans la tristesse.

En quoi pourrait vous nuire votre ennemi? Serait-ce en vous enlevant vos richesses? Mais, avant même qu'il vous eût menacé, il vous était ordonné de les mépriser et d'en détacher tellement votre âme, que vous n'eussiez plus à les demander au Seigneur. Vous jetterait-il en prison? Mais la prison est inutile quand on est déjà dans l'obligation de vivre comme étant entièrement crucifié au monde. Parlerait-il mal de vous? Le Christ vous a délivré de cette pénible impression, quand il vous a promis de récompenser magnifiquement la patience, indépendamment de tout labeur; il a voulu éloigner de vous la passion et la peine à tel point que vous fussiez en état de prier pour vos ennemis. Vous persécuterait-il, vous accablerait-il de mille maux? Il ne fait qu'embellir votre couronne. Vous donnerait-il la mort, une mort sanglante? C'est le plus grand bien qu'il puisse vous faire, il vous procure la palme des martyrs, il vous fait entrer avant le temps dans un port à l'abri des orages, il vous fournit l'occasion d'obtenir une plus haute récompense, il abrége le compte que vous avez à rendre. C'est là surtout ce qui ne doit cesser de nous émerveiller, que les jaloux, loin de nous nuire, contribuent à notre gloire et à notre bonheur. Que peut-on comparer au choix qu'on fait d'une vie qui se distingue ainsi de toute autre ? Comme il avait parlé d'une voie étroite et ardue, il se hâte d'apporter un adoucissement à la peine, en nous montrant que là se trouve une grande sécurité, une joie véritable, tout comme dans la voie opposée se rencontrent la perversion et la ruine. S'il nous présente d'un côté les rémunérations de la vertu, il nous présente de l'autre le châtiment du vice. Je l'ai dit bien souvent, je ne cesserai de le dire, il procure le salut de ses auditeurs par tous les moyens possibles, et par l'attrait de la vertu, et par la peinture repoussante de l'iniquité.

Il devait exister des hommes qui ne refuseraient pas leur admiration à ces discours, mais sans la témoigner par leurs œuvres; il les confond d'avance, il leur inspire une salutaire frayeur; c'est comme s'il leur tenait ce langage : Quelque belles que soient les choses que vous entendez, il ne suffit pas de les entendre pour que vous soyez rassurés; il faut les réduire en pratique, c'est le point capital où tout doit aboutir. — Là se termine son discours; il les laisse sous l'impression de la crainte. De même que, lorsqu'il était question de la vertu, il les exhortait à l'embrasser, non-seulement par la pensée des choses futures, en les entretenant du royaume, de la céleste patrie, de l'ineffable récompense, des consolations promises, des biens éternels, mais encore par la vue des réalités présentes, par cette inébranlable solidité de la pierre qu'il mettait sous leurs yeux ; de même, quand il s'agit de l'iniquité, il les en détourne, non-seulement par les terreurs de l'avenir, l'arbre coupé, les feux inextinguibles, les portes du royaume fermées, et cette parole : « Je ne vous connais pas, » mais encore par la vue des cala-

mités actuelles, par le renversement de la maison. De là vient la solennité de son discours, et la force des images qu'il emploie. Il ne lui suffisait pas d'avoir dit que l'homme vertueux bravait tous les assauts et que le méchant était une proie facile; il a recours à ces métaphores de la pierre, de la maison, des fleuves, des pluies et des vents, et à d'autres figures semblables. « Quiconque écoute mes discours que vous venez d'entendre, et n'y conforme pas sa vie, sera comparé à l'homme dénué de raison qui bâtit sa maison sur le sable. » C'est à bon droit qu'il déclare cet homme insensé. A qui peut-on mieux donner ce titre qu'à celui qui bâtit sur le sable, se chargeant ainsi du poids d'un travail, sans pouvoir en attendre un résultat utile, sans espoir de repos, avec la perspective même du châtiment?

L'homme pervers éprouve souvent un pénible labeur.

Le pénible labeur de l'homme pervers, nul ne l'ignore: le voleur, l'adultère, le calomniateur ont un rude travail et des peines incessantes pour mener à bout leurs mauvaises intentions; et puis, non-seulement ils n'en retirent aucun fruit, mais ils y trouvent encore une bien grave perte. C'est la pensée renfermée dans ces paroles de Paul: « Celui qui sème dans la chair, n'en recueillera que la corruption. » *Galat.*, VI, 8. A celui-là ressemblent ceux qui bâtissent sur le sable, qui se livrent à la fornication, à la mollesse, à l'ivrognerie, à la colère, à telle autre passion que ce soit.

4. Tel était Achab; mais tel n'était pas Elie. Si nous mettons en parallèle la vertu et la perversité, nous verrons mieux la différence entre ces deux hommes. L'un avait bâti sur le sable, et l'autre sur la pierre; aussi le monarque tremblait-il devant le prophète, quoique ce dernier n'eût que son manteau. Tels étaient les Juifs, mais tels n'étaient pas les apôtres: de là vient que ces derniers, quoique peu nombreux et chargés de liens, montraient la solidité de la pierre; tandis que les premiers, si nombreux et pourvus d'armes, retraçaient la mobilité du sable; ils se disaient: « Que ferons-nous de ces hommes? » *Act.*, IV, 16. Les voyez-vous dans l'anxiété, non les captifs, les enchaînés, mais les geôliers et les maîtres? Quelle étrange chose! Vous les avez en votre pouvoir et vous ne savez que faire! Au fond cela se comprend: comme ils avaient tout fondé sur le sable, ils étaient dans un état de faiblesse extrême; aussi disaient-ils de nouveau: « Que faites-vous en essayant de rejeter sur nous le sang de cet homme? » *Ibid.*, V, 28. — Que disent-ils? Quoi, c'est vous qui frappez, et vous êtes dans la crainte? c'est vous qui faites le mal, et vous redoutez la victime? c'est vous qui jugez, et l'accusé vous glace de frayeur? Voilà de quelle faiblesse est atteinte l'iniquité. Les apôtres ne parlent pas de la sorte; voici comment ils parlent: « Nous ne pouvons pas ne pas proclamer ce que nous avons vu et entendu. » *Ibid.*, IV, 20. Quelle grandeur d'âme! comme le rocher se rit des efforts de l'onde! comme la maison est inébranlable sur ses fondements! Ce qui doit nous étonner encore davantage, c'est que les embûches dont ils étaient entourés, loin de les rendre timides, leur inspiraient une plus grande fermeté, tout en plongeant les autres dans de plus vives angoisses. Quand on frappe le diamant, c'est soi-même qu'on frappe; celui qui regimbe contre l'aiguillon, se pique lui-même et se fait de dangereuses blessures; celui qui dresse des embûches à la vertu, court lui-même le plus grand danger.

En effet, la perversité devient d'autant plus faible qu'elle lutte avec plus d'acharnement contre le bien. De même que vouloir lier du feu dans ses vêtements, ce n'est pas éteindre la flamme, c'est lui donner un nouvel aliment; de même persécuter les hommes vertueux, les réduire en esclavage, les charger de fers, c'est se perdre soi-même, en ajoutant à leur éclat. A mesure que vos épreuves augmentent dans la pratique de la vertu, grandit aussi votre force. Plus nous cultivons la philosophie, moins nous avons besoin des autres, et nous sommes d'autant plus forts, d'autant plus supérieurs aux hommes, que nous avons moins besoin d'eux. Voilà ce qu'était Jean. Aussi nul ne pouvait lui susciter des peines, tandis qu'il en suscitait lui-même à Hérode; celui qui ne possédait rien osa tenir tête à celui qui était maître de tout; avec son diadème et sa pourpre, avec tout l'appareil dont il était entouré, le monarque tremblait devant le plus indigent des hommes, il ne

pouvait pas sans frayeur regarder son captif décapité. Qu'il l'ait craint même après l'avoir fait mourir, il le déclare lui-même : « Celui-là est Jean, que j'ai tué. » *Luc.*, IX, 9. Cette parole, « que j'ai tué, » est loin d'être une expression de triomphe, c'est le langage d'un homme qui cherche à calmer sa frayeur, qui veut rassurer son âme troublée, en se rappelant qu'il s'est débarrassé de son ennemi par la mort. Telle est la puissance de la vertu que du fond même de la tombe elle domine les vivants. Des hommes abondamment pourvus de richesses venaient trouver Jean durant sa vie, subjugués par cette même puissance, et lui disaient : « Que ferons-nous ? » *Luc.*, III, 10. — Quoi, vous possédez tant de biens, et vous venez demander le chemin du bonheur à celui qui n'a rien ? riches, vous venez au pauvre ? soldats, à celui qui ne possède pas même un abri ? — Voilà ce qu'était encore Elie. Aussi parlait-il au peuple avec la même fermeté. Jean disait : « Race de vipères ; » *Matth.*, III, 7 ; et le prophète : « Jusques à quand boiterez-vous des deux côtés ? » III *Reg.*, XVIII, 21. Celui-ci disait encore : « Vous l'avez tué et vous avez pris son héritage ; » III *Reg.*, XXI, 19 ; et celui-là : « Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de Philippe ton frère. » *Matth.*, XIV, 4.

Avez-vous vu la solidité de la pierre et la mobilité du sable ? Quelle fragilité, quelle faiblesse en face du mal, quel bouleversement rapide dans les splendeurs de la royauté, comme dans les rangs du peuple, chez les grands et les puissants ! La pierre seule rend inébranlables ceux qui viennent y chercher un appui. En dehors, ce n'est pas seulement la chute, c'est encore une longue suite de calamités. Remarquez cette expression : « Elle est tombée et il s'est fait une grande ruine. » Ce n'est pas une chose de peu de valeur qui périclite ; il s'agit ici du sort de l'âme, de la perte des cieux et des biens éternels. Avant même que ces malheurs arrivent, l'esclave de l'iniquité traînera sur la terre la vie la plus misérable, toujours dans la tristesse et la terreur, dans les soucis et les angoisses. Un sage le peignait avec ce mot : « L'impie fuit, n'étant poursuivi par personne. » *Prov.*, XXVIII, 1. Ces hommes-là ont peur même de l'ombre, ils soupçonnent leurs amis comme leurs ennemis, et jusqu'aux membres de leur famille, leurs proches aussi bien que les inconnus ; ils subissent un terrible châtiment dès cette vie, avant les supplices de la vie future. C'est ce que le Christ nous fait entendre par cette grande ruine dont il a parlé. Il conclut ainsi d'une manière admirable ses admirables leçons, enseignant de la sorte aux plus incrédules que leurs intérêts présents leur font un devoir de s'éloigner du vice. Il est vrai que la pensée de l'avenir est tout autrement puissante ; mais ceci est plus apte à détourner des voies de l'iniquité les âmes grossières et terrestres. Le discours finit donc par cette démonstration des avantages que procure la vertu.

Nous qui sommes instruits de toutes ces choses, de celles du présent et de celles de l'avenir, fuyons le vice, appliquons-nous à la vertu, pour que les peines de la vie ne nous soient pas inutiles, pour que nous ayons ici-bas la sécurité et là-haut la gloire. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXV.

« Et il arriva, lorsque Jésus eut terminé ces discours, que la foule était dans l'admiration sur sa doctrine. »

1. Il semblerait naturel qu'une parole sévère laissât les auditeurs dans un état de malaise, et que la sublimité des préceptes les jetât dans l'hésitation et la torpeur ; mais telle était ici la puissance du Maître qu'il s'emparait de la plupart des esprits, les ravissait et les enchaînait par le charme de ses instructions, au point qu'ils ne consentaient pas à s'éloigner, alors même qu'il avait cessé de parler. Quand il descendit de la montagne, en effet, ses auditeurs ne le quittèrent pas ; il entraînait après lui tout ce vaste théâtre, tant il leur avait inspiré l'amour de sa doctrine. Ce qu'ils admiraient le plus, c'était son autorité ; car il n'en appelait pas à celle d'un autre, se bornant à redire une

parole dictée, comme le faisait Moïse; il agissait et s'exprimait partout comme possédant la suprême puissance. A propos des lois, il revient plusieurs fois sur cette formule : « Et moi je vous dis. » Rappelle-t-il le jour de la vengeance, il ne cache pas qu'il sera lui-même le juge, qu'il décernera les châtiments et les récompenses. Cela même devait troubler les esprits. Les scribes, après avoir vu cette puissance éclater dans les œuvres, voulurent cependant le lapider et le chassèrent; comment n'aurait-elle pas révolté les esprits quand elle ne se manifestait qu'en paroles, quand surtout le Christ était au début de sa mission et ne l'avait pas encore établie par des faits? Mais alors ses auditeurs n'éprouvèrent rien de semblable; lorsqu'une âme est droite et sincère, elle se rend aisément aux discours de la vérité. Voilà pourquoi les uns se révoltaient en dépit des prodiges qui proclamaient sa puissance; tandis que les autres l'écoutaient et le suivaient sans autre mobile que sa parole.

C'est ce que l'Evangéliste nous fait entendre en disant : « Et de grandes foules le suivirent; » non pas quelques-uns des scribes et des principaux de la nation, mais tous ceux qui s'étaient éloignés de l'iniquité, dont les intentions étaient pures. L'Evangile nous montre partout que tels sont les sectateurs de Jésus. Pendant qu'il parlait, ils l'écoutaient en silence, se gardant bien de l'interpeller, d'interrompre la suite de son discours, de chercher à le surprendre, comme faisaient les Pharisiens; et puis, le discours terminé, transportés d'admiration, ils marchaient à sa suite. Considérez, je vous prie, la prudence avec laquelle il agit, comme il s'accommode à l'utilité de ceux qui l'écoutent, allant alternativement des miracles aux instructions et des instructions aux miracles. Avant de gravir la montagne, en effet, il avait guéri beaucoup de malades, pour préparer les voies à son enseignement; il accomplit ensuite de nouveaux prodiges, aussitôt qu'il a mis fin à cette longue dissertation, pour confirmer la parole par les faits. Il enseignait, est-il dit, « comme ayant pouvoir d'enseigner. » Afin donc que ce langage ne pût pas être accusé d'orgueil ou d'ostentation, il agit de même qu'il a parlé; il guérit les malades par sa propre puissance; et de la sorte on ne devait plus s'étonner de le voir enseigner ainsi, quand il opérait ainsi des miracles. « Après qu'il fut descendu de la montagne, de grandes foules le suivirent. Alors un lépreux s'approcha en lui disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me purifier. »

Le Sauveur fuyait la vaine gloire.

Grande était la réserve, et grande aussi la foi de celui qui se présentait. Il ne troubla pas la parole du Maître, il n'essaya pas de traverser l'immense auditoire; il attendit le moment opportun et s'approcha du Christ lorsqu'il venait de descendre de la montagne. Ce n'est pas à la légère, mais bien avec une grande ferveur, en tombant à ses genoux, comme l'observe un autre Evangéliste, avec un profond sentiment de foi, en laissant percer les idées les plus élevées sur le Christ lui-même, qu'il s'adresse à lui. Il ne dit pas : Si vous priez Dieu, ni simplement : Si vous priez; il dit : « Si vous voulez, vous pouvez me purifier. » Il ne dit pas non plus : Seigneur, purifiez-moi; non, il s'en remet entièrement à lui, il reconnaît que lui seul dispose de la guérison, il rend hommage à sa toute-puissance. — A quoi bon, me direz-vous, si l'opinion du lépreux était fausse? — Dans ce cas, il fallait la détruire, il fallait le réprimander lui-même et l'éclairer. Jésus le fit-il? En aucune façon; bien plus, il confirme et consacre cette parole; car il ne se contente pas de répondre : Sois purifié; il répond : « Je le veux, sois purifié. » Et dès lors ce n'est pas l'opinion de cet homme, c'est la décision du Christ qui sert de base au dogme. Les apôtres ne parlaient pas ainsi. Comment donc? Comme tout le peuple était frappé d'étonnement, ils s'écriaient : « Pourquoi nous regardez-vous comme si c'était par notre puissance et notre autorité propre que nous ayons fait marcher cet homme? » *Act.*, III, 12. Quant au Seigneur, quoiqu'il eût souvent parlé de lui-même avec une extrême modestie, en termes qui semblaient inférieurs à sa dignité, toujours pour mieux établir sa doctrine, remarquez ce qu'il dit ici de ceux qui s'étonnaient de son ton d'autorité : « Je le veux, sois purifié. » Après avoir même opéré les plus grands mi-

racles, il ne nous apparaît nulle part prononçant une semblable parole.

2. En cette occasion, il voulait autoriser l'idée que tout le peuple et le lépreux en particulier avaient conçue de sa grandeur; de là cette formule : « Je le veux. » Et ce n'était pas une vaine expression; elle fut aussitôt suivie de l'acte. Or, s'il avait mal parlé, si ce mot avait été blasphématoire, l'œuvre n'aurait pas dû s'accomplir. Voilà cependant que la nature, en recevant cet ordre, obéit avec une admirable célérité, avec plus de célérité même que l'Evangéliste ne peut l'exprimer; car le mot soudain est trop lent pour rendre la promptitude de l'œuvre. Le Sauveur ne s'en tient pas à dire : « Je le veux, sois purifié; » il fait plus, « il étend la main et prend celle du lépreux. » Ceci mérite de fixer notre attention. Pourquoi, lorsqu'il le guérissait par un acte de sa volonté, par la vertu de sa parole, veut-il aussi le toucher avec la main? Pas pour d'autre motif, je pense, que pour montrer qu'il était supérieur à la loi, qu'il pouvait la modifier à son gré, et que désormais rien n'est impur pour une âme pure. Elisée était soumis à la loi; aussi ne regarda-t-il pas même Naaman. En apprenant que celui-ci se montrait blessé de ce que le prophète n'était pas venu à lui et ne l'avait pas touché, continuant à rester dans sa maison pour ne porter aucune atteinte à la loi, il envoya l'étranger se laver dans le Jourdain. Mais le Seigneur guérit en Maître, et non en simple ministre; il touche le lépreux. Loin que cette main pure soit souillée par la lèpre, le corps du lépreux est purifié par la sainteté de la main. Le Christ était venu non-seulement pour guérir les corps, mais encore et surtout pour élever les âmes à la philosophie. Comme il déclare ailleurs, en posant une loi si parfaite touchant la nature des aliments, qu'il n'est plus prohibé de manger sans s'être lavé les mains; de même, il nous enseigne ici qu'il faut avant tout avoir soin de l'âme et la purifier, laissant de côté les ablutions extérieures; que la lèpre spirituelle, c'est-à-dire le péché, est la seule à craindre; que la lèpre corporelle n'est pas un obstacle pour la vertu; le premier donc il touche un lépreux, et nul ne récrimine. C'est que le tribunal n'était pas corrompu, c'est que les spectateurs n'avaient pas reçu la morsure de l'envie. Non-seulement ils ne l'accusèrent pas, mais encore ils admirèrent le prodige, et, convaincus par les paroles comme par les actions, ils se prosternèrent devant l'invincible puissance qui se manifestait ainsi.

Après qu'il eut guéri le corps, il donna l'ordre à cet homme de ne rien dire à personne, d'aller se montrer au prêtre et de faire l'offrande, « que Moïse a prescrite pour leur servir de témoignage. » Quelques-uns ont dit qu'il défendit d'en parler à personne, pour qu'on ne vînt pas examiner la guérison avec des intentions perfides. Rien de plus absurde qu'une telle pensée. En effet, il n'avait pas guéri le lépreux de manière à laisser le moindre doute sur la réalité du prodige; s'il défend d'en parler, c'est pour donner une leçon de réserve et de modestie. Le Christ savait bien que cet homme ne garderait pas le silence, qu'il proclamerait le nom de son bienfaiteur; mais, en ce qui le regardait, la leçon était donnée. — Pourquoi donc, m'objecterez-vous, a-t-il ordonné de parler dans d'autres circonstances? — Il n'est nullement en contradiction avec lui-même; c'est une autre leçon qu'il donnait; il imposait le devoir de la reconnaissance. Il demandait qu'on rendît gloire à Dieu, et non qu'on publiât sa propre gloire. Dans la guérison du lépreux, il nous apprend à fuir l'ostentation; ailleurs, il nous apprend à reconnaître les bienfaits que nous avons reçus : c'est toujours à louer le Seigneur qu'il forme les hommes. Comme la plupart se souviennent de Dieu quand ils sont malades et retombent dans leur négligence quand le mal a disparu, il prescrit aux malades ainsi qu'aux bien portants de diriger sans cesse leurs pensées vers le Seigneur; et de là cette parole : « Rends gloire à Dieu. » *Joan.*, IX, 24. Pourquoi de plus cet ordre d'aller se présenter au prêtre et de faire une offrande? C'était encore pour accomplir la loi. Il n'abrogeait pas la loi dans toutes ses dispositions, il ne l'observait pas non plus dans toute son étendue : parfois il n'en tenait pas compte, afin de préparer les voies à la nouvelle philosophie; parfois il la respectait, pour réprimer en

Le Sauveur tantôt observait la loi et tantôt la violait pour montrer sa puissance.

attendant la langue impudente des Juifs, et condescendre à leur faiblesse.

Vous étonneriez-vous qu'il agisse ainsi dans le principe, lorsque plus tard les apôtres, après avoir reçu l'ordre de se transporter au milieu des nations, de répandre largement la doctrine dans tout l'univers, de fermer les portes de l'ancienne loi, d'y substituer de nouveaux préceptes, se trouvent néanmoins tantôt observer et tantôt abandonner les prescriptions légales? — Et que fait à la loi, me demandera-t-on, cette parole du Christ : « Va te présenter au prêtre? » *Lev.*, XIV. — Beaucoup certes. Il était prescrit dans la loi qu'un lépreux guéri ne prît pas sur lui-même de légitimer sa guérison ; il devait aller se montrer au prêtre et placer sous ses yeux les preuves de ce fait ; c'est le prêtre qui jugeait si cet homme avait le droit de rentrer parmi ceux qu'on regardait comme purs. Si le prêtre ne déclarait pas que le lépreux était réellement purifié, celui-ci restait avec les impurs hors de l'enceinte du camp. Voilà pourquoi cette parole : « Va te montrer au prêtre et fais l'offrande que Moïse à déterminée. » Il ne dit pas : Que j'ai déterminée moi-même. Il le renvoie donc pour le moment à la loi, fermant toujours la bouche à ses ennemis. Pour qu'ils n'eussent pas à l'accuser de ravir l'honneur des prêtres, il accomplit l'œuvre, mais en les appelant à la constater et les établissant ainsi juges de ses miracles. — Je suis tellement éloigné, semble-t-il dire, d'être en opposition avec Moïse et les prêtres, que je soumets à leur pouvoir ceux à qui j'ai fait du bien.

3. Que signifient ces mots : « Pour leur servir de témoignage? » — Pour les accuser, les faire rougir et les confondre, s'ils méconnaissent leurs devoirs. Ils tenaient ce langage : Nous le poursuivons, parce que nous voyons en lui un séducteur, un homme de mensonge, un ennemi de Dieu, un contempteur de la loi. — Eh bien, tu me serviras de témoin en cette circonstance, tu pourras dire si je transgresse la loi ; car, après t'avoir guéri, je t'oblige à respecter cette loi en te soumettant au jugement des prêtres : ce qui ne peut venir que d'un sentiment de vénération pour la législation de Moïse et d'admiration pour Moïse lui-même, d'un homme qui ne s'élève nullement contre les anciens dogmes. — Bien que cela dût être inutile pour les Juifs, vous y voyez à quel point il respectait les constitutions de son peuple, comme il faisait tout de son côté pour les sauvegarder, quoiqu'il n'ignorât pas que la leçon serait perdue pour ses ennemis. Non-seulement il le savait, mais encore il l'annonçait ; et cette expression : « Pour que cela leur serve de témoignage, » implique cette prévision. Ce n'est pas pour leur amendement, pour leur instruction, qu'on ne saurait espérer, c'est pour les accuser de leurs torts, pour qu'ils ne puissent pas nier que je n'aie fait à ton égard tout ce qui dépendait de moi. Alors même que je prévoyais leur obstination dans le mal, je n'ai pas laissé de faire ce que je devais ; leur perversité les a retenus dans l'abîme. — La même expression reparaît ailleurs : « Cet Evangile sera prêché dans tout l'univers, pour qu'il serve de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin ; » *Matth.*, XXIV, 14 ; la fin pour les nations qui seront restées sourdes à ces divins enseignements. Il ne faut pas que personne puisse dire : Pourquoi prêcher à tous, puisque tous ne doivent pas croire? — C'est pour ne rien omettre de ce qui est en mon pouvoir, répond le Sauveur, et que nul n'ait le droit de se plaindre de n'avoir pas entendu la vérité. La prédication elle-même rendra témoignage contre eux ; il ne leur sera pas possible de dire : Nous n'avons pas entendu ; car la parole sainte s'est avancée jusqu'aux derniers confins de l'univers.

A la vue d'un tel exemple, faisons envers le prochain tout ce qui dépend de nous, et rendons de tout gloire à Dieu. Ce serait bien déraisonnable que, jouissant chaque jour de ses bienfaits d'une manière palpable et réelle, nous ne voulussions pas lui témoigner notre reconnaissance par une simple parole, si nous songeons principalement que cet hommage de reconnaissance est pour nous la source d'un grand bien. Dieu n'a pas besoin des choses qui nous appartiennent, c'est nous qui sommes dans l'absolu besoin de son secours. Nos actions de grâces n'ajoutent rien à son bonheur ; mais elles nous

unissent plus étroitement à lui. Quand nous nous souvenons du bien que les hommes nous ont fait, nous ressentons pour eux un plus ardent amour; à plus forte raison, si nous repassons fréquemment dans notre mémoire les bienfaits que le Seigneur a répandus sur nous, nous stimulerons notre zèle pour l'accomplissement de sa loi. De là ce mot de Paul : « Soyez pleins de reconnaissance. » *Coloss.*, III, 15. La meilleure sauvegarde d'un bienfait, c'est le souvenir fidèle de ce même bienfait, une infatigable reconnaissance. Voilà pourquoi ces mystères si redoutables et si salutaires à la fois que nous célébrons dans chacune de nos collectes, s'appellent Eucharistie, action de grâces; c'est la commémoration de tous les bienfaits divins, la manifestation capitale de la divine bonté, la suprême impulsion de la reconnaissance. Si c'est un prodige étonnant de naître d'une vierge, si l'Evangéliste s'écrie dans une sorte de stupeur : « Et tout cela s'est fait; » *Matth.*, I, 22; que sera-ce de s'immoler pour nous? je vous le demande. Naître, c'est donc tout, selon l'expression du texte sacré; mais alors comment appellerons-nous mourir sur une croix, verser son sang pour les hommes, se donner soi-même en nourriture, devenir un mets spirituel?

Rendons, par conséquent, de continuelles actions de grâces; que ce soit là le principe de toutes nos œuvres et de toutes nos paroles. Bénissons Dieu non-seulement des biens qu'il nous a donnés, mais encore de ceux qu'il a donnés aux autres; c'est le moyen de détruire l'envie, d'entretenir la charité, de la rendre plus vive et plus sincère. Pourriez-vous désormais envier ce dont vous avez rendu grâces au Seigneur? C'est ainsi que le prêtre, dans la préparation de l'auguste sacrifice, nous invite à bénir Dieu pour le monde entier, pour ceux qui nous ont précédés dans la vie et pour ceux qui vivent encore, pour les générations passées et pour les générations futures. Ce sublime élan nous enlève à la terre, nous transporte dans le ciel, et d'hommes nous fait anges; car les anges forment des chœurs et ne cessent de glorifier Dieu pour les biens dont il nous a gratifiés, ils chantent : « Gloire à Dieu dans les hauteurs célestes, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté. » *Luc.*, II, 14. — Mais que nous importe du moment où nous n'habitons plus la terre, où nous ne sommes plus des hommes? — Beaucoup, n'en doutez pas, c'est un grand bien pour nous, puisque nous sommes ainsi formés à l'amour de nos semblables, à regarder leurs intérêts comme nos propres intérêts.

4. C'est pour cela que Paul, partout dans ses Epîtres, rend grâces à Dieu pour toutes les bonnes œuvres qui s'accomplissent dans l'univers. Faisons de même, ne cessons de bénir Dieu pour les autres comme pour nous, pour les petites comme pour les grandes choses. Quelque petit que soit le don, il est grand parce qu'il vient de Dieu; disons mieux, tout ce que Dieu donne est grand, non-seulement à cause de cette origine, mais encore d'une manière absolue. Je laisse néanmoins de côté tous les autres bienfaits, dont le nombre dépasse celui des grains de sable; quoi de comparable au bienfait de l'incarnation? Ce que le Seigneur avait de plus cher, son Fils unique, il l'a donné pour nous, alors cependant que nous étions ses ennemis. Il ne s'est pas même contenté de nous le donner, il nous le sert en nourriture : il n'est rien qu'il ne fasse pour nous, en nous faisant le don, il nous en inspire la reconnaissance. L'homme en général est ingrat; aussi Dieu nous rappelle-t-il sans cesse notre devoir en disposant tout pour notre bien. Ce qu'il faisait envers les Juifs en consacrant le souvenir de ses bienfaits par les lieux, les temps et les solennités, il le fait envers nous, mais par un seul sacrifice, qui résume tous les bienfaits divins et nous en impose l'éternelle mémoire. Personne évidemment ne désire nous rendre justes, grands, reconnaissants en toute chose, comme Celui-là même qui nous a faits. Parfois il nous comble de ses biens malgré nous et souvent à notre insu. Si cela vous paraît étonnant, je puis vous le prouver par l'exemple non d'un homme ordinaire, mais du bienheureux Paul. Entouré de périls et d'angoisses, ce bienheureux demanda souvent au Seigneur d'être délivré de ses tentations; mais Dieu eut moins égard à sa demande qu'à son avantage réel; c'est ainsi qu'il faut en-

tendre cette parole : « Ma grâce te suffit ; car ma force éclate dans la faiblesse. » II *Cor.*, XII, 9. Il lui fait donc du bien malgré lui, sans que Paul le sache, avant de lui donner la raison de cette conduite.

Exhortation morale.

Soyons dociles à de telles leçons, qu'elles nous accompagnent partout. Rien n'a perdu les Juifs comme leur ingratitude ; c'est la cause unique de leurs fréquents revers ; elle avait déjà fait à leurs âmes de mortelles blessures. « L'espoir de l'ingrat est comme une gelée d'hiver. » *Sap.*, XVI, 29. Elle réduit l'âme à un état d'insensibilité et de mort, imitant ainsi l'effet que la gelée produit sur les corps. Or, l'ingratitude provient de l'orgueil, qui fait qu'on se croit digne de quelque chose. Un cœur contrit rend grâces à Dieu, non-seulement pour les faveurs, mais encore pour ce qu'on regarde comme des peines ; quels que soient les maux dont il est atteint, il ne se persuadera jamais ne les avoir pas mérités. Appliquons-nous donc à nous abaisser, et d'autant plus que nous aurons fait plus de progrès dans la vertu ; c'est en cela surtout que la vertu consiste. De même que, plus notre œil est pénétrant, mieux nous apprécions la distance qui nous sépare du ciel ; de même, plus nous sommes vertueux, mieux nous comprenons combien nous sommes éloignés de Dieu. On se connaît parfaitement soi-même quand on estime qu'on n'est rien. C'est lorsqu'ils furent parvenus au sommet de la perfection que David et Abraham pratiquèrent surtout cette vertu d'humilité : l'un s'appliquait les noms de poussière et de cendre, l'autre celui de ver. Tous les saints pareillement se proclament des misérables. L'homme emporté par l'orgueil est celui de tous qui s'ignore le plus lui-même. Aussi disons-nous communément de l'orgueilleux : Il ne se connaît pas, il s'ignore. Or, celui qui s'ignore, qui connaît-il ? On sait tout quand on se connaît soi-même ; on ne sait rien quand on ne se connaît pas. Tel était celui qui tenait ce langage : « Je placerai mon trône au-dessus des cieux. » *Isa.*, XIV, 13. Aveugle sur son propre compte, il ignorait tout le reste. Bien différent était Paul, lui qui s'appelait un avorton, le dernier des saints, et qui ne pensait pas, même après tant d'actions glorieuses, qu'il fût digne du nom d'apôtre.

C'est lui que nous devons imiter ; marchons sur ses traces. Nous l'imiterons en effet, si nous méprisons la terre et toutes les choses de la terre. Rien ne produit l'ignorance de soi comme l'attachement à la vie présente ; et rien ne produit cet attachement comme l'ignorance de soi : l'un ne va pas sans l'autre. Celui qui se laisse éblouir par l'éclat extérieur et qui juge grandes les choses du siècle, ferait-il mille efforts pour se connaître lui-même qu'il n'y parviendra jamais ; mais celui qui se méprise se connaît aisément ; et, dès qu'il a cette première instruction, il acquiert toutes les autres qualités qui font l'homme vertueux. Afin de posséder une aussi belle science, dégageons-nous de toutes les vanités, de tout ce qui excite en nous une flamme impure ; instruits et persuadés de notre bassesse, donnons l'exemple d'une profonde modestie, d'une complète sagesse, et nous obtiendrons les biens présents et les biens futurs, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient gloire, empire, honneur, en même temps qu'au Père et à l'Esprit saint, source de vie et de bonté, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVI.

« Lorsqu'il fut entré dans Capernaum un centurion vint à lui, le priant et lui disant : Seigneur, j'ai un serviteur paralytique qui est couché dans la maison et qui souffre beaucoup. »

1. Le lépreux s'était présenté comme le Sauveur venait de descendre de la montagne : c'est quand il vient d'entrer dans Capernaum que le centurion se présente. Pourquoi ni l'un ni l'autre ne se sont-ils pas présentés sur la montagne ? Ce n'est pas certes par apathie, puisqu'ils sont animés d'une foi brûlante ; c'est pour ne pas interrompre l'enseignement. Voilà donc le centurion qui s'approche en disant : « J'ai un serviteur paralytique qui est couché dans ma maison et qui souffre beaucoup. » Quelques-uns prétendent qu'il parle ainsi pour s'excuser de n'avoir

pas amené le serviteur malade. Il n'était pas même possible de le transporter, disent-ils, vu qu'il était si tourmenté, qu'il semblait même prêt à rendre le dernier souffle, selon ce que raconte Luc : « Et il était sur le point de mourir. » *Luc.*, VII, 2. Pour moi, je vois là le signe d'une grande foi, d'une foi qui l'emporte de beaucoup sur celle des hommes qui descendirent le malade à travers le toit. Comme le centurion savait bien que son serviteur pourrait se lever de sa couche sur une seule parole du Christ, il jugeait inutile de l'amener dans sa maison. Que fit alors Jésus? Ce qu'il n'avait jamais fait jusque-là. Il s'était toujours contenté d'accorder ce qu'on lui demandait ; il va plus loin dans cette circonstance, il promet non-seulement d'opérer la guérison, mais encore de se rendre auprès du malade. Et, s'il agit ainsi, c'est pour nous faire connaître la vertu du centurion. Supposez qu'il n'eût pas fait cette promesse et qu'il eût simplement dit : Allez, que votre serviteur soit guéri, nous n'aurions pas eu cette connaissance. Il avait le même but dans sa conduite envers la Chananéenne, bien qu'en prenant un chemin opposé. Ici, quoiqu'il ne soit pas appelé dans la maison, il promet spontanément d'y venir, faisant ressortir par là même la foi vive et la profonde humilité du centurion : il repousse la prière de la Chananéenne et fait éclater ainsi sa persévérance. Tel qu'un médecin plein de sagesse et d'habileté, il produit le contraire par le contraire. D'un côté, par sa visite spontanée, de l'autre, par ses refus prolongés, il met à nu la foi qui l'implore. Ainsi fit-il envers Abraham, en prononçant cette parole : « Je ne le cacherai pas à mon serviteur Abraham ; » *Genes.*, XVIII, 17 ; ce qui vous montre son amour pour le patriarche et le soin qu'il prend des habitants de Sodome. Les anges envoyés vers Lot ne veulent pas d'abord entrer dans sa maison, afin de vous apprendre avec quel zèle le juste pratiquait l'hospitalité.

Que répondit le centurion ? « Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez sous mon toit. » Ecoutons, nous tous qui devons recevoir le Christ, comme nous le pouvons encore ; écoutons et imitons, recevons-le avec les mêmes sentiments. Quand vous recevez un pauvre affamé et nu, c'est le Christ lui-même que vous abritez et nourrissez. « Mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. » Vous le voyez, le centurion comme le lépreux avait une idée vraie du Christ. Et lui non plus n'a pas dit : Priez, demandez à Dieu, suppliez-le. Non, il a dit : Commandez. Puis, de peur que Jésus ne refuse par modestie, il ajoute : « Car moi aussi je suis un homme soumis à une autorité, ayant sous moi des soldats ; et je dis à l'un : Va, et il va ; et à cet autre : Viens, et il vient ; et à mon serviteur : Fais cela, et il le fait. » — Et qu'importe, remarquerez-vous, que telle soit la pensée du centurion ? — L'important, c'est de savoir si le Christ l'exprime ou la confirme. — Vous parlez admirablement, rien de plus juste. Voyons donc s'il en est ainsi. Eh bien, ce qui s'était passé par rapport au lépreux se renouvelle en cette occasion. Le lépreux avait dit : « Si vous voulez... » Or, ce n'est pas le lépreux seul qui proclame la puissance du Christ, c'est le Christ lui-même ; car non-seulement il ne repousse pas l'opinion exprimée par cet homme, mais il la corrobore de son autorité par la répétition du mot qui l'exprime le mieux : « Je le veux, sois purifié. »

Examinons avec attention ce nouveau trait évangélique, et nous y trouverons quelque chose de pareil. En effet, quand le centurion eut tenu ce langage et rendu ce témoignage éclatant à la puissance du Christ, celui-ci ne lui fit aucun reproche ; bien plus, il lui donna son approbation, et son action alla même au delà. L'Evangéliste ne se borne pas à dire qu'il loua l'expression d'un tel sentiment ; il déclare qu'il poussa l'éloge au plus haut point, jusqu'à l'admiration, qu'il ne s'arrêta même pas là, et qu'en présence de tout le peuple, il proposa le centurion comme un modèle que tous devaient imiter. Voyez quel hommage rendirent à la puissance du Christ tous ceux qui en furent les témoins. Et la foule était ravie de sa doctrine ; car il enseignait avec un plein pouvoir. Il ne leur fait cependant aucun reproche, encore une fois ; il confirme même leur opinion en guérissant les lépreux,

après être descendu de la montagne avec elle. A cette affirmation du lépreux : « Si vous voulez, vous pouvez me purifier, » il avait répondu par une guérison miraculeuse, bien loin d'élever une réclamation. Le centurion avait dit : « Prononcez seulement une parole, et mon serviteur sera guéri ; » et Jésus exprimait ainsi son admiration : « Je n'ai pas trouvé une aussi grande foi dans Israël. »

Différence entre la foi de Marthe et celle du centurion.

2. Je puis vous montrer la même vérité par un exemple contraire. Marthe n'avait pas tenu ce langage, de bien s'en faut; elle avait dit : « Tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. » *Joan.*, XI, 22. Aussi n'est-elle pas louée par le Christ, quoiqu'elle fût au nombre de ses connaissances et de ses amis, et qu'elle-même eût pour lui le plus grand zèle ; au lieu de la louer, il la reprend en lui faisant sentir qu'elle a mal parlé : « Ne vous avais-je pas dit : Si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu ? » *Ibid.*, 40. Il lui reproche ainsi de n'avoir pas cru jusque-là. L'opinion qu'elle exprimait en ces termes : « Tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera, » Jésus la relève de même, et, montrant qu'il n'est pas dans la nécessité de recevoir d'un autre, qu'il est lui-même la source de tous les biens, il dit : « Je suis la résurrection et la vie. » *Ibid.*, 25. Cela veut dire qu'il ne puise pas ailleurs sa puissance, qu'il agit en tout par sa propre vertu. Voilà donc pourquoi il admire le centurion, le met au-dessus de tout son peuple, lui promet la gloire du royaume et provoque tous les autres à l'imiter. Qu'il parle de la sorte pour exciter les autres à pratiquer la même foi, vous n'en sauriez douter si vous remarquez avec quel soin l'Evangéliste fait ressortir cette intention : « Jésus s'étant retourné dit à ceux qui le suivaient : Je n'ai pas trouvé une aussi grande foi dans Israël. » Par conséquent, avoir de lui une grande opinion, c'est un gage éminent de foi, un droit au royaume, le principe de tous les biens.

Il ne se borne pas à louer le centurion en paroles; pour le récompenser de sa foi, il rend à la santé son serviteur malade, il lui tresse une brillante couronne, il lui donne les plus magnifiques espérance, en ajoutant : « Beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et reposeront avec Abraham, Isaac et Jacob; tandis que les fils du royaume seront jetés dehors. » Comme il avait accompli déjà beaucoup de miracles, il parle désormais avec plus de fermeté. Après, de peur qu'on ne pensât qu'il avait ainsi parlé par adulation, pour que tout le monde vît bien quels étaient les vrais sentiments du centurion, il lui dit : « Allez, et comme vous avez cru, qu'il vous soit fait. » Et l'œuvre suit immédiatement, témoignant en quelque sorte de cette bonne volonté. « Et le serviteur fut guéri dès cette heure même. » La même chose eut lieu par rapport à la Syrophénicienne, puisque Jésus lui dit : « O femme, grande est votre foi; qu'il vous soit fait comme vous le désirez. Et sa fille fut guérie. » *Matth.*, XV, 28. En narrant le même miracle, Luc y mêle plusieurs autres faits qui semblent y jeter quelque différence ; nous devons les discuter et les expliquer. Que dit cet Evangéliste? Que le centurion envoya vers Jésus quelques-uns des anciens du peuple juif pour le prier de venir dans sa maison; tandis que Matthieu rapporte qu'il s'approcha lui-même en disant : « Je ne suis pas digne. » Il en est qui prétendent qu'il ne s'agit pas là du même personnage, bien qu'il y ait entre les deux récits d'assez nombreuses ressemblances. Il est dit du premier : « Il nous a bâti une synagogue, il aime notre nation ; » *Luc.*, VII, 5; et du dernier Jésus dit : « Je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël. » Comme il n'a pas dit à l'occasion de ce premier : « Beaucoup viendront de l'Orient..., » il est à croire qu'il était Juif.

Que répondrons-nous ? Que cette explication est sans doute facile, mais qu'il reste à savoir si elle est vraie. Pour moi, je suis persuadé que dans les deux cas il est question du même personnage. — Comment se fait-il alors, me demandera-t-on, que Matthieu lui prête ce langage : « Je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit ; » tandis que Luc déclare qu'il fit prier Jésus de venir ? — Ce dernier me paraît nous donner un trait de l'adulation des Juifs, de leur versatilité dans l'infortune, de la faiblesse de leur caractère. On peut penser que, le

centurion se disposant à se rendre auprès de Jésus, les Juifs pour le flatter l'auront retenu en lui disant : Nous-mêmes nous irons le trouver et vous l'amènerons. Voyez du reste l'adulation percer dans leur message : «Il aime notre nation, il nous a construit une synagogue. » Ils ne savent pas quel serait le véritable éloge de cet homme. Ils auraient dû s'exprimer ainsi : Il voulait venir vous adresser sa prière, et nous l'en avons empêché, par égard pour son malheur, à la vue de ce malade couché dans sa maison. — C'était le moyen de mettre en évidence la grandeur de sa foi. Mais ils se gardent bien de lui rendre ce témoignage, l'envie les fait se taire sur ce point ; ils aiment mieux jeter un voile sur la vertu de celui pour lequel ils viennent supplier Jésus, de peur qu'il ne paraisse trop grand par l'éclat de sa foi, et qu'eux-mêmes ne réussissent trop bien dans la mission dont ils se sont chargés. L'envie a pour effet de frapper l'âme d'aveuglement. En dépit de ce silence, Celui pour qui rien n'est secret relève le mérite de cet homme. Que notre interprétation soit la vraie, c'est dans Luc lui-même que nous en trouvons la preuve, puisqu'il rapporte que, Jésus n'étant pas loin, le centurion envoya lui dire : « Seigneur, ne prenez pas cette peine ; car je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit. » *Ibid.*, 6. Quand il fut débarrassé des fatigantes obséquiosités des Juifs, il put exprimer sa pensée véritable : Si je ne suis pas venu, ne l'attribuez pas à la négligence ; c'est que je ne me suis pas estimé digne de vous recevoir dans ma maison.

3. Maintenant, que Matthieu mette ce langage dans la bouche du centurion même, au lieu de faire parler des messagers, c'est sans importance ; on veut savoir si l'un et l'autre Evangélistes attestent la bonne volonté de cet homme et la rectitude de son jugement sur le Christ. Rien n'empêche, après cela, qu'il ne soit venu lui-même tenir le langage qu'il avait tenu par ses amis. Si Luc n'a pas dit l'une de ces choses, et Matthieu l'autre, ce n'est pas qu'il y ait désaccord dans leurs narrations, c'est au contraire qu'ils se complètent mutuellement. Voyez comment le premier nous fait connaître par un autre signe la foi du centurion : « L'enfant se mourait, » dit-il ; et son maître cependant ne désespérait pas, il avait la confiance qu'il ne lui serait pas ravi. De plus, si le Christ, selon le premier, a déclaré qu'il n'avait pas rencontré dans Israël une aussi grande foi, ce qui montre que le centurion n'était pas Israélite ; et si les Juifs, d'après le second, proclament qu'il a bâti une synagogue, il n'y a pas là de contradiction ; car il pouvait bien, quoique n'étant pas Juif, bâtir une synagogue et aimer cette nation.

Ne vous contentez pas d'examiner rapidement ses paroles, songez encore au pouvoir qu'il exerçait, et vous verrez alors quelle était la vertu de cet homme. Généralement ceux qui sont dans un rang élevé ont une fierté que n'abattent pas les accidents qui les frappent. Celui dont Jean a consigné le souvenir attire Jésus dans sa maison, et lui dit : « Descendez, avant que mon fils ne meure. » *Joan.*, IV, 49. Ce n'est plus ce que nous voyons ici ; le centurion l'emporte sur celui-là non moins que sur ceux dont il nous est rapporté qu'ils firent descendre le lit du malade à travers le toit : il ne réclame pas la présence réelle du médecin, il ne lui présente pas non plus le malade, ce qui ne serait pas néanmoins une légère preuve de confiance ; sa pensée s'élève jusqu'à la divinité, puisqu'il dit : « Prononcez seulement une parole. » Il ne commence pas même par là, il annonce seulement la maladie de son serviteur ; car sa profonde humilité ne lui permet pas de croire que le Christ se rendra immédiatement à sa demande et viendra dans sa maison. Ce n'est qu'après l'avoir entendu s'exprimer ainsi : « J'irai moi-même, et je le guérirai, » qu'il ajoute : « Dites seulement une parole. » Le chagrin ne le trouble pas au point de lui faire perdre sa philosophie ; il pense plus à ne pas dépasser les bornes qui lui conviennent qu'il ne songe à la maladie de son serviteur. Et cependant ce n'est pas lui qui sollicite, c'est le Christ qui s'offre spontanément ; mais, dans ce cas même, il craint d'aller au delà de ce qui lui paraît dû, d'encourir un blâme mérité. Voyez-vous sa prudence? Opposez ici le langage insensé des Juifs : « Il est digne que vous lui fassiez cette grâce. » *Luc.*, VII, 4. Alors qu'il fallait implorer la bonté de

Jésus pour les hommes, ils mettent en avant la dignité du centurion, et ne savent pas même de quelle façon ils auraient dû la faire valoir. Telle n'était pas la conduite de celui pour lequel ils parlaient; celui-ci se déclarait entièrement indigne, non-seulement du bienfait, mais encore de la visite du Seigneur. Il se borne donc à dire d'abord : « Mon serviteur est malade ; » il n'ajoute rien, ne se croyant pas digne de la faveur qu'il voudrait implorer, il énonce simplement le sujet de sa peine. Voyant le Christ dans d'aussi bienveillantes dispositions, il ne se laisse pas emporter pour cela, il se tient toujours dans une sage réserve.

Honneurs que notre Sauveur rend au centurion.

Si quelqu'un me demande pourquoi le Christ ne lui fait pas plus d'honneur, je réponds qu'il l'a singulièrement honoré : d'abord, en lui donnant une preuve de sa bienveillance, en agissant de manière à n'être pas obligé de venir chez lui ; puis, en l'introduisant dans le royaume, en le mettant au-dessus de toute la nation des Juifs. Cet homme ne s'étant pas jugé digne de recevoir le Christ dans sa maison, se rendit ainsi digne d'être admis dans le royaume céleste, et d'acquérir les mêmes biens dont jouit Abraham. Vous me demanderez encore pourquoi le lépreux, qui témoigna cependant de plus beaux sentiments, ne reçut pas les mêmes éloges. Il ne dit pas, en effet : « Prononcez une parole ; » il demande simplement un acte de volonté, inspiration bien plus sublime; c'est celle du prophète quand il disait du Père : « Il a fait tout ce qu'il a voulu. » *Psalm.* CXIII, 3. — Mais lui-même a reçu des éloges. Quand Jésus lui disait: « Va présenter l'offrande que Moïse a déterminée, pour qu'elle leur serve de témoignage, » il ne lui disait pas autre chose que ces mots : Tu seras leur accusateur, parce que tu as cru. —

Foi extraordinaire du centurion

Ajoutez qu'un acte de foi de la part d'un Juif n'équivaut pas à ce même acte produit par un Gentil. Or, que le centurion ne fût pas Juif, cela ressort de la fonction même qu'il exerce, et de cette parole déjà citée : « Je n'ai pas trouvé une aussi grande foi dans Israël. »

4. En réalité, c'était une grande chose qu'un homme n'appartenant pas au peuple choisi eût des pensées aussi hautes. Cet homme me paraît s'être représenté les armées célestes, avoir vu les maladies, la mort, et toutes les autres puissances obéir au Christ comme les soldats obéissaient à lui-même. De là ce qu'il dit : « Je suis un homme soumis à l'autorité; » ce qui revient à dire : Vous êtes Dieu, je suis homme ; je suis soumis à l'autorité, vous êtes au-dessus de tout pouvoir. Or, si je donne des ordres qu'on ne saurait méconnaître, moi homme et sujet ; à plus forte raison celui qui est Dieu et supérieur à tout. — Par une telle expression il veut lui montrer qu'il n'entend pas établir une comparaison, mais plutôt une incomparable supériorité. — Si moi, que rien ne distingue des autres sujets, qui vis dans un état de dépendance, peux néanmoins en vertu de cette faible autorité que je possède, imposer ma volonté d'une manière irrésistible, de telle sorte que tous mes ordres soient exécutés, quelque différents qu'ils puissent être ; « je dis à l'un : Va, et il va ; et à l'autre : Viens, et il vient ; » quelle ne doit pas être votre puissance ? — Quelques-uns lisent ce texte d'une autre façon : « Si n'étant qu'un homme, » et là ils mettent un point d'arrêt, après quoi ils ajoutent « ayant sous mon pouvoir des soldats. » Remarquez, je vous prie, comment, dans la pensée du centurion, le Christ commande à la mort en maître absolu, la traite en esclave. Par ces locutions : « Viens, et il vient; va, et il va, » il veut dire : Si vous ordonnez à la mort de ne pas venir vers mon serviteur, elle ne viendra pas. — Quel progrès il a déjà fait dans la foi! Ce qui plus tard devait être évident pour tous, lui le manifeste dès ce moment, à savoir que le Christ a l'empire de la mort et de la vie, qu'il peut conduire l'homme aux portes de l'enfer et l'en retirer. La parole du centurion ne représente pas seulement l'obéissance du soldat, elle représente même celle de l'esclave, plus passive encore. Et, quoiqu'il ait une telle foi, il se regarde comme indigne ; mais le Christ voulant bien montrer qu'il est digne de sa visite, lui accorde une faveur plus signalée, fait plus qu'il ne demande, et lui décerne en outre les plus grands éloges. Ce chef était venu chercher la santé de son serviteur, et il s'en revient emportant une couronne. Ainsi

s'accomplissait déjà cette parole du Sauveur : « Cherchez d'abord le royaume des cieux, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » *Matth.*, VI, 33. En récompense de cette foi si grande et de cette humilité si profonde, le ciel lui fut donné, et de plus la santé de son serviteur.

Ce n'est pas la seule distinction qui nous frappe ; il faut voir encore à l'exclusion de qui cet étranger est admis dans le royaume. Le Sauveur manifeste à tous les yeux dans cette même circonstance que le salut vient de la foi, et non des observances légales. Il restera donc évident que les Gentils pourront y prétendre aussi bien que les Juifs, ou même mieux. Ne pensez pas que ceci soit exclusif, la même chose aura lieu pour tous les hommes. Ainsi parle le divin Maître, dévoilant l'avenir des nations, et leur inspirant dès lors les plus magnifiques espérances. Du reste, ceux qui le suivaient appartenaient à la Galilée des nations. En relevant par là le courage des peuples étrangers, il rabaissait l'orgueil de son peuple. Pour ne pas choquer cependant ses auditeurs et n'offrir à leur mauvais vouloir aucun prétexte, il ne parle pas d'abord des Gentils, et même, en y faisant allusion dans ce qu'il dit du centurion, il ne les nomme pas d'une manière formelle. Au lieu de dire : Beaucoup de Gentils, il s'exprime de la sorte : « Beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident. » Cela désigne les Gentils sans doute, mais n'offense pas les auditeurs, parce qu'il n'est parlé des premiers qu'à mots couverts.

Il ne se contente pas de ce ménagement pour introduire une doctrine aussi nouvelle ; il parle encore ici du sein d'Abraham pour signifier le royaume céleste. Cette dernière expression leur était moins connue, et le nom d'Abraham était mieux fait pour le stimuler. C'est ainsi que Jean se tait d'abord sur la géhenne, et leur adresse un langage qui les frappera beaucoup plus : « Ne dites pas : Nous avons Abraham pour père. » *Matth.*, III, 9. Il y a là une autre précaution pour ne pas paraître attaquer l'ancien genre de vie. En admirant les patriarches, en désignant par leur sein le sort des bienheureux, on détruit radicalement un pareil soupçon. Il ne faudrait pas croire que la parole prophétique ne porte que d'un côté ; elle est à double entente, elle annonce le châtiment aux uns et le bonheur aux autres : à ceux-là, non-seulement parce qu'ils sont déchus, mais encore parce qu'ils sont déchus d'un bien qui leur était propre ; à ceux-ci, non-seulement parce qu'ils acquièrent ce même bien, mais encore parce qu'ils l'acquièrent sans l'avoir espéré. Ajoutez cette troisième considération, que les uns sont substitués aux autres. Le Christ appelle fils du royaume ceux pour qui le royaume était préparé ; et c'est là surtout ce qui les blessait au cœur. Après les avoir présentés comme étant dans le sein d'Abraham en vertu de la promesse et de leur antique possession, il les en exclut. Et puis, comme sa parole est une prédiction, il la confirme par un signe, tout comme il confirme les signes eux-mêmes en prédisant les événements futurs.

5. Celui donc qui ne croirait pas au récit de cette guérison miraculeuse, devrait encore être ramené à cette croyance par la prophétie maintenant accomplie. La prophétie fut alors connue de tous à cause du miracle même qui la suivit ; il est donc évident qu'elle a précédé les événements. C'est après l'avoir faite que Jésus guérit le malade, afin que le présent servît de base à l'avenir, une chose plus étonnante à celle qui l'était moins. Que les bons soient dans la joie et les méchants dans la peine, c'est tout naturel, la raison et la loi le veulent ainsi : mais raffermir un paralytique, ressusciter un mort, c'est dépasser toutes les forces de la nature. Le centurion ne contribua pas peu cependant à ce grand et merveilleux résultat ; ce que le Christ déclare en lui disant : « Allez, et qu'il vous soit fait comme vous avez cru. » Voyez-vous comment la guérison du serviteur proclame la puissance du Christ, manifeste la foi du centurion, garantit l'avenir ? Ou plutôt, tout concourt à proclamer la puissance du Christ, qui ne se borne pas à la guérison corporelle du serviteur, et qui de plus attire à la foi par des miracles l'âme du centurion. N'admirez pas seulement la guérison de l'un et la foi de l'autre, admirez aussi la rapidité du prodige, qui vous apparaît dans l'expression

de l'historien sacré : « Et le serviteur fut guéri à cette même heure. » C'est ce qu'il avait également dit du lépreux : « Et soudain il fut purifié. » Ce n'est pas dans la guérison seule, en effet, c'est dans le mode et l'instantanéité de la guérison, que cette puissance éclatait.

Ce n'est pas même là le seul avantage; à la faveur des miracles qu'il accomplit, Jésus parle sans cesse du royaume, l'ouvre à tous les regards, y convoque tous les hommes. Lorsqu'il menace d'en exclure les Juifs, il ne se propose pas de les exclure en réalité; il veut au contraire les y entraîner par ses exhortations, en éveillant en eux le sentiment de la crainte. Si tout cela fut sans fruit, c'est entièrement leur faute, comme c'est la faute de tous ceux qui leur ressemblent. Les Juifs ne furent pas seuls à tomber dans ce malheur; plusieurs de ceux qui avaient embrassé la foi l'éprouvèrent aussi. Judas était un fils du royaume, avec les autres disciples il avait entendu cette parole du Christ : « Vous serez assis sur douze trônes; » *Matth.*, XIX, 28; mais il devint un fils de la géhenne. L'Ethiopien, un étranger, un barbare, un de ceux qui viennent de l'Orient et de l'Occident, recevra la couronne avec Abraham, Isaac et Jacob. C'est ce qui se passe encore de nos jours. « Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers. » *Ibid.*, 30. Le Sauveur tenait ce langage, afin que les uns ne se perdent pas par trop de confiance, vu qu'ils sont debout; afin que les autres ne désespèrent pas d'eux-mêmes, comme s'ils étaient incapables de revenir. Jean exprimait cette même pensée dès le commencement : « Dieu peut de ces pierres susciter des enfants d'Abraham. » *Ibid.*, III, 9. Comme la prophétie devait se réaliser, elle est annoncée longtemps d'avance, pour que personne ne fût troublé par l'étrangeté du fait. Mais Jean n'étant qu'un homme n'avait pu parler que selon la portée d'une intelligence créée; tandis que le Christ confirme la réalité future, et par l'exemple et par l'action.

Si nous sommes debout, ne soyons pas trop confiants.

Ne soyons donc pas trop confiants si nous sommes debout; disons-nous plutôt à nous-mêmes : « Que celui qui croit être debout, voie de ne pas tomber. » I *Cor.*, X, 12. Ne perdons pas l'espérance si nous avons succombé, et disons-nous alors à nous-mêmes : « Est-ce que celui qui tombe ne se relèvera pas? » *Jerem.*, VIII, 4. Beaucoup qui s'étaient élancés jusqu'au faîte des cieux, avaient fait preuve d'une inaltérable énergie, s'étaient enfuis au désert, n'avaient jamais vu de femme même en songe, ont failli pour s'être un instant négligés et sont descendus jusqu'au fond de l'abîme : beaucoup d'autres en sont sortis pour monter jusqu'au ciel, sont passés de la scène et des coulisses à la vie même des anges, ont acquis un tel degré de vertu qu'ils avaient le pouvoir de chasser les démons et d'opérer mille autre prodiges du même genre. L'Ecriture est pleine de pareils exemples, ainsi que l'histoire de l'humanité. Les fornicateurs, les impudiques ferment la bouche aux Manichéens, qui prétendent qu'on ne saurait rompre les liens de l'iniquité, faisant ainsi l'œuvre du diable, décourageant ceux qui voudraient mettre la main à l'œuvre, bouleversant tout dans la vie. En effet, ce n'est pas l'avenir seulement que ruinent les partisans de semblables doctrines, ils renversent le présent de fond en comble, autant du moins que cela dépend d'eux. Comment un homme vivant dans le péché s'appliquera-t-il jamais à la vertu s'il pense ne pouvoir plus y revenir, n'être plus en état de s'améliorer? Si, dans l'état actuel des choses, sous l'empire des lois, quand les hommes sont excités par la double perspective du châtiment et de la gloire, quand nous avons devant nous la géhenne et le royaume, quand les méchants sont flétris et les bons comblés d'éloges, à peine quelques-uns veulent affronter les sueurs de la vertu; ôtez tout cela, quel obstacle arrêtera désormais la marche de la corruption et de la mort?

6. Voyant donc cette perversité diabolique, l'opposition des hommes que j'ai nommés et de ceux qui s'efforcent d'introduire le dogme du destin, avec tous les législateurs de la terre, avec les divins enseignements, avec les instincts mêmes de notre nature, avec les opinions reçues chez toutes les nations, sans en excepter les plus barbares, les Scythes et les Thraces, veillons, mes bien-aimés, et, disant adieu à tous ces rêves insensés, marchons dans la voie étroite

avec crainte et confiance : avec crainte, à cause des précipices qui la bordent des deux côtés; avec confiance, à cause du guide qui nous y conduit, c'est-à-dire de Jésus. Soyons sobres et vigilants dans le voyage. Ne s'endormirait-on qu'un instant, cela suffit pour rouler dans l'abîme. Nous ne sommes pas plus parfaits que David, qui tomba dans le gouffre du péché pour un bien rapide moment d'oubli, mais qui ne tarda pas à se relever. Ne regardez pas uniquement à sa faute, regardez encore à son expiation. Ce trait nous est conservé dans l'Ecriture pour nous donner le spectacle de la résurrection en même temps que celui de la chute, comme une leçon de courage et de prudence. De même que les médecins consignent dans des livres la description des maladies les plus graves, et de la sorte transmettent aux autres l'art de les guérir, afin qu'étant en mesure de combattre les grandes maladies, ils viennent plus facilement à bout des maladies légères : de même Dieu nous retrace les souvenirs des plus graves péchés, afin que de tels exemples facilitent le retour au bien à ceux qui sont tombés dans de moindres désordres.

Témoins de la guérison des premiers, nous ne pouvons pas douter de celle des seconds. Examinons donc pourquoi cet homme si grand fut malade, et pourquoi il fut si promptement guéri. Quelle était la nature de sa maladie? Il commit l'adultère et le meurtre ; car je ne crains pas de le dire hautement. Si l'Esprit saint n'a pas regardé comme honteux de retracer toute cette histoire, à plus forte raison ne devons-nous pas la laisser dans l'ombre. Aussi ne me contenterai-je pas de le publier, j'ajouterai même autre chose. Ceux qui le taisent obscurcissent étrangement sa vertu : en passant un pareil trait sous silence, on ravirait une magnifique couronne au vainqueur, tout comme si l'on ne parlait pas de sa victoire sur Goliath. Ce que je dis vous semble-t-il si paradoxal? Attendez un peu, et vous verrez combien ce langage est juste ; si je vous montre le péché dans toute son étendue, en l'exagérant même par l'expression, c'est pour préparer de plus abondants remèdes. Qu'ai-je mis en avant? La vertu de cet homme, ce qui rend son péché plus grave. Le jugement qu'on porte en cette matière n'est pas le même en tout et pour tous : « Les puissants, est-il écrit, seront puissamment tourmentés ; » *Sap.*, VI, 7; et encore : « Celui qui connaît la volonté de son maître et ne l'accomplit pas, sera plus sévèrement repris. » *Luc.*, XII, 47. Plus la connaissance est grande, par conséquent, plus doit l'être le supplice. Un prêtre qui commettra les mêmes péchés que ceux dont il est le guide, sera puni, non d'une manière égale, mais d'une manière beaucoup plus terrible.

Peut-être qu'en me voyant aggraver l'accusation, vous éprouvez un sentiment de terreur, vous tremblez comme si je marchais sur le bord des précipices. Pour moi, j'ai tant de confiance dans la vertu du juste, que je m'aventurerai plus loin ; je pourrai d'autant mieux célébrer la gloire de David, que j'aurai fait mieux ressortir son crime. — Et que vous serait-il possible d'ajouter à ce que vous avez dit? me demanderez-vous. — Beaucoup certes. De même que le crime de Caïn n'était pas un meurtre seul, mais quelque chose de pire que plusieurs meurtres réunis, puisque c'était un frère, et non un étranger, un frère innocent et persécuté qu'il mit à mort, puisqu'il donna le premier l'exemple d'un pareil forfait, au lieu d'y être conduit par d'autres exemples ; de même ici le crime n'était pas seulement un meurtre, vu que ce n'était pas un homme du commun, mais un prophète qui le commettait, et qui le commettait envers quelqu'un dont il n'avait reçu aucun outrage, mais que lui-même avait outragé; il l'avait outragé dans ce que l'homme a de plus cher, dans la personne de sa femme, et puis il ajouta l'homicide à l'adultère. Vous l'entendez, je n'épargne pas le juste, j'énumère sans ménagement tous les maux dont il s'est rendu coupable. Et cependant, je suis tellement sûr de le relever ainsi, que je voudrais, après avoir dressé ce terrible acte d'accusation, voir devant moi les Manichéens, si disposés à peser là-dessus, ainsi que les malheureux Marcionites, pour les réduire tous plus solennellement au silence. Ils s'en vont redisant que le prophète a commis le meurtre et l'adultère ; je vais plus loin qu'eux,

Réfutation des Manichéens et des sectateurs de Marcion.

et je dis qu'il a commis un double meurtre, à raison de l'insulte déjà faite à la victime et de l'éminente dignité du meurtrier.

7. Qu'un homme, en effet, favorisé des dons de l'Esprit saint, comblé de bienfaits, investi d'une si haute puissance, commette de pareils attentats, ce n'est pas évidemment la même chose que s'il les commettait en dehors de tous ces avantages. Eh bien, cet homme généreux sortit de là plus admirable qu'auparavant : quoique se trouvant au fond de l'abîme, il ne se laissa pas aller au désespoir, il ne s'abandonna pas lui-même; frappé par le diable d'un coup mortel, il ne tarda pas à frapper lui-même, ou mieux il frappa soudain son ennemi, en lui portant une blessure plus terrible encore. C'est comme si dans une bataille la main d'un barbare enfonçait une lance dans la poitrine d'un vaillant guerrier ou lui décochait un trait mortel, et lui faisait une seconde blessure plus fatale encore que la première, et que ce guerrier, après être tombé sur la terre baigné dans son sang, se relevât tout-à-coup, et, brandissant sa lance, transperçât son ennemi, le laissant mort à la même place. Il en est de même de David : plus vous me montrez la profondeur de sa blessure, plus vous me faites admirer sa magnanimité, puisqu'il a pu, quand il était blessé de la sorte, se relever, se porter à la tête du camp et terrasser l'ennemi qui l'avait frappé. Ce qu'il y a là de grand, ceux-là le savent surtout qui sont tombés dans de graves péchés. Continuer à s'avancer dans la voie droite quand on ne s'en est jamais écarté, quand on a l'espérance pour compagne et pour soutien, pour inspiratrice et pour mobile, n'accuse pas autant de courage et de générosité que l'élan d'une âme qui reprend sa course après avoir lourdement succombé, alors qu'auparavant elle avait remporté mille victoires, érigé mille trophées, ceint mille couronnes.

Admirable vertu de David après ses crimes.

Pour mettre cette vérité dans un jour plus éclatant, laissez-moi dérouler devant vous une autre comparaison qui n'est pas moins frappante. Représentez-vous un pilote dont le navire a sillonné toutes les mers, et qui, après avoir triomphé des tempêtes, des écueils et des ondes, revenant avec une splendide cargaison, fait naufrage à l'entrée même du port; ce n'est qu'à grand'peine qu'il échappe à ce désastre, où toute sa fortune a péri. Comment envisagera-t-il désormais la mer, la navigation et les redoutables labeurs qu'on y trouve? A moins qu'il n'ait une âme exceptionnellement trempée, consentira-t-il même à jeter un regard sur le rivage, supportera-t-il la vue d'un navire ou d'un port? Je ne saurais le croire; il restera caché, le jour ne sera plus pour lui qu'une nuit sombre, il n'aura plus aucun espoir, il aimera mieux mendier son pain que renouveler ses anciennes fatigues. Ainsi ne fit pas ce bienheureux; mais, après un aussi désastreux naufrage, après tant de peines et de sueurs, au lieu de s'enfoncer dans les ténèbres, il relança son vaisseau, déploya les voiles, saisit de nouveau le gouvernail, affronta les mêmes labeurs, et devint plus riche qu'il ne l'avait jamais été. S'il est beau déjà de se relever après la chute, de ne pas rester gisant sous le coup, de quelles couronnes n'est-on pas digne quand on reprend son élan, quand on poursuit avec une ardeur nouvelle le but qu'on s'était proposé?

Beaucoup de choses cependant concouraient à le jeter dans le désespoir : et d'abord, la grandeur de son crime; puis, son âge avancé, qui ne comportait plus les généreuses espérances de la jeunesse. Le navigateur, en effet, qui fait naufrage lorsqu'il vient à peine de quitter le port, n'éprouve pas le même chagrin que celui dont le navire va se briser sur un écueil quand il revient chargé de nombreuses marchandises. En troisième lieu donc, les richesses qu'il avait amassées avant le désastre, les trésors précieux acquis pendant les premières années de sa vie, alors qu'il n'était qu'un simple berger; sa lutte contre Goliath, et sa magnifique victoire; la philosophie dont il avait fait preuve à l'égard de Saül. C'est une magnanimité vraiment évangélique : que de fois il eut entre les mains le sort de son ennemi, et que de fois il l'épargna, aimant mieux être dépouillé de sa patrie, de sa liberté, de la vie même, que de mettre à mort son injuste agresseur. Après être monté sur le trône, il avait encore accompli de grandes

œuvres de vertu. Ajoutez à ce que nous venons de dire l'opinion générale à son égard ; tenir une aussi belle renommée ne pouvait que le jeter dans le trouble ; car l'éclat de la pourpre était effacé par la honte de son péché.

8. Or vous savez combien il nous est pénible de voir divulguer nos faiblesses, quelle grandeur d'âme il faut pour ne pas rester abattu quand on est accusé par tout le monde, quand on a tant de témoins de sa perversité. Malgré tout, cet homme courageux arracha de son âme chacun des traits qu'elle avait reçus, il effaça tellement ses souillures, devint si pur, brilla d'un si vif éclat, qu'il couvrit encore après sa mort les prévarications de ses descendants. Ce que le Seigneur avait dit d'Abraham, il le dit aussi de David, et beaucoup plus encore. Du patriarche il avait dit : « Je me suis souvenu du testament que j'ai fait en faveur d'Abraham.» *Exod.*, II, 24. A propos du Roi-prophète, il ne parle pas de testament. Quel est donc ce langage? « A cause de David mon enfant, je protégerai cette ville. » *Isa.*, XXXVII, 35. Si Dieu ne laissa pas tomber du trône Salomon après qu'il se fut rendu si coupable, c'est uniquement par amour pour David. L'opinion qu'on avait de cet homme était telle que Pierre, après tant de siècles écoulés, parlait de la sorte aux Juifs : « Qu'il me soit permis de vous parler hardiment au sujet du patriarche David, qui lui-même mourut et fut enseveli. » *Act.*, II, 29. Le Christ, parlant encore aux Juifs, déclare que David, même après sa chute, fut tellement favorisé des dons de l'Esprit saint, qu'il prophétisa de nouveau touchant sa divinité ; il les confondait en leur tenant ce langage : « Comment donc David lui donne-t-il dans son inspiration le nom de Seigneur, en disant : Le Seigneur à dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite? » *Matth.*, XXII, 43. Ce qui s'était fait à l'égard de Moïse se renouvela par rapport à David. De même, en effet, que Dieu châtia Marie, malgré Moïse même, parce qu'elle avait outragé ce frère que le Seigneur aimait tant à raison de sa sainteté ; de même, malgré David, il châtia son fils rebelle. Cela, de concert avec tout le reste, et plus que tout le reste, fait admirablement ressortir la vertu de cet homme. Lorsque Dieu prononce un jugement, il ne faut pas en demander davantage. Voulez-vous néanmoins connaître plus en détail sa philosophie, vous le pouvez en parcourant l'histoire des événements qui suivirent son péché ; car vous verrez quel crédit il avait encore auprès de Dieu, à quel point il possédait sa bienveillance, ses progrès dans la vertu, le zèle dont il fut animé jusqu'à son dernier soupir.

Formés par de tels exemples, soyons vigilants, prenons garde de tomber, et, s'il nous arrive de faire une chute, hâtons-nous de nous relever. Ce n'est pas certes pour vous jeter dans l'indolence que je vous ai parlé des péchés de David ; c'est plutôt pour vous inspirer une crainte salutaire. Si ce juste, pour s'être un instant négligé, reçut tant de blessures, fut accablé de tant de maux, à quoi ne devons-nous pas nous attendre, nous que chaque jour retrouve dans une telle pusillanimité? Ne vous souvenez donc pas de sa chute pour y puiser un motif de vous négliger ; songez de préférence aux grandes choses qu'il accomplit dans la suite, à ses profonds gémissements, au repentir qui remplissait son cœur le jour et la nuit, aux larmes abondantes dont il arrosait sa couche, au cilice dont il était revêtu. S'il eut besoin d'une conversion aussi parfaite, comment pourrons-nous jamais arriver au salut, nous qui restons sans douleur après tant de péchés commis? Quand on est pourvu d'un grand nombre de bonnes œuvres, on peut en couvrir ses péchés ; mais, quand on est nu, chaque trait qui vous est lancé vous fait une cruelle blessure. Pour qu'il n'en soit pas ainsi de nous, prenons l'armure de la vertu ; s'il nous arrive de commettre quelque faute, purifions-nous aussitôt : et, consacrant ainsi la vie présente à la gloire de Dieu, nous parviendrons à la possession de la vie future. Puissions-nous tous l'obtenir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVII.

« Jésus étant venu dans la maison de Pierre, vit sa belle-mère couchée sur son lit par la fièvre, et il toucha sa main, et la fièvre la quitta, et elle se leva et se mit à le servir. »

1. Marc, pour indiquer le temps, dit : « Aussitôt. » Matthieu fait seulement mention du signe, sans aucune allusion au temps. Les autres disent que la malade conjura le Seigneur de la guérir, lui ne parle pas de cette circonstance. Toutefois ces différences ne sont pas essentielles ; elles abrégent ou allongent le récit, elles n'altèrent pas le fait. Mais que va faire le Seigneur dans la maison de Pierre ? A mon avis, y prendre de la nourriture, ainsi qu'il résulte de ces paroles : « La malade se leva et le servit. » Souvent, en effet, comme chez Matthieu lors de sa vocation, le Christ se reposait chez ses disciples, afin d'exciter leur zèle en les honorant. Remarquez, je vous prie, le respect de Pierre envers le Maître. Quoique sa belle-mère soit étendue dans son lit par la fièvre, il ne le presse pas de venir chez lui ; il attend qu'il ait terminé d'exposer sa doctrine, il le laisse guérir les autres, et ce n'est que lorsqu'il est entré dans sa maison qu'il se hasarde à l'implorer. Déjà il apprend à s'occuper des autres avant de songer à soi. De plus Pierre n'appelle pas le Seigneur, c'est le Seigneur qui vient spontanément chez lui, après que le centurion s'est écrié : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, » *Matth.*, VIII, 8, montrant ainsi quelle grande faveur il faisait à son disciple. Or que devaient être les demeures de ces pauvres pêcheurs ? Comme je me les représente humbles et petites ! Cependant le Maître ne rougit pas d'y entrer pour nous enseigner à fouler en toute circonstance le respect humain à nos pieds. Tantôt il opère des guérisons par ses seules paroles, tantôt par son seul attouchement, tantôt il a recours à la fois à ces deux moyens, rendant la guérison manifeste et sensible.

Il n'entrait pas dans ses desseins d'opérer sans cesse des miracles surprenants ; il lui fallait, au contraire, dissimuler quelquefois ses œuvres, surtout en présence de ses disciples, qui n'auraient pas manqué dans leur allégresse de les publier partout. On le voit bien par ce qu'il fit sur la montagne, où il défendit aux disciples de dire à qui que ce soit ce qu'ils avaient vu. Le Sauveur touche donc le corps, et non-seulement la fièvre quitte la malade, mais encore la santé revient ; comme il s'agit d'une maladie peu sérieuse, il rend son intervention manifeste par le moyen qu'il emploie pour la faire disparaître, moyen entièrement étranger à la médecine. Vous savez combien est longue la convalescence, même quand la fièvre a disparu ! Ici, et convalescence et maladie disparaissent à la fois. Et non-seulement la puissance du Christ éclate en cette circonstance, elle brille magnifiquement sur la mer. Quand les vents déchaînés mugissent, en un instant elle calme la tempête et comprime la fureur des flots, chose très-extraordinaire ; car, même après la tempête, les vagues sont longtemps à s'apaiser. A la parole du Christ, tout s'opère en un instant, et nous en avons un bel exemple dans cette femme. Ecoutons, en effet, l'Evangéliste : « Elle se leva, dit-il, et elle le servit, » indiquant en deux mots la vertu et l'efficacité du commandement du Christ, et la reconnaissance de la femme guérie. Autre observation importante : le Christ se laisse toucher par la prière qu'on lui fait et guérit la malade en faveur de la foi des autres, comme nous le voyons dans cet exemple et dans celui du serviteur du centenier. Que demandait-il dans celui qu'il voulait guérir ? La foi : et quand il la rencontrait, il se rendait facilement à des sollicitations étrangères, soit que le malade ne pût aller à lui, soit que son ignorance ne lui permît pas d'avoir une haute idée du Christ, soit enfin que son jeune âge lui servît d'excuse.

« Or, le soir étant venu, ils lui présentèrent plusieurs possédés, et il chassa les esprits mauvais par sa parole, et il guérit tous les malades, afin que s'accomplît la parole du prophète Isaïe : Il a pris sur lui nos infirmités et il a porté nos langueurs. » *Matth.*, VIII, 16; *Isa.*, LIII, 4. Voyez-vous comme la foi de la multitude grandit peu à

peu? Malgré l'heure avancée, ils ne veulent pas quitter le Sauveur, et même sur le soir ils lui amènent des malades. Songez maintenant à tous les miracles dont les Evangélistes ne font pas mention, dans l'impossibilité où ils se trouvent de les rapporter tous en détail, et voyez quel océan infini de prodiges ils laissent apercevoir en un mot. Et pour que la sublimité du prodige ne donnât pas naissance à l'incrédulité, pour qu'on ne se sentît pas troublé à la pensée de tout ce peuple, frappé de maux si divers et guéri en un moment, l'Evangéliste a soin de s'appuyer sur le témoignage du prophète, aussi extraordinaire et aussi surprenant que le fait lui-même : « Selon les paroles du prophète Isaïe, dit-il : Il a pris sur lui toutes nos infirmités et il a porté nos langueurs. » Il ne dit pas : « Il a détruit, » mais seulement « il a pris et il a porté, » pour marquer, comme il me semble, que le prophète parle ici plutôt du péché que des maux du corps, et sa parole est en pleine conformité avec celle de Jean : « Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui efface les péchés du monde. » *Joan.*, I, 29.

2. Pourquoi donc l'Evangéliste applique-t-il aux maladies ce passage du prophète ? Peut-être cite-t-il ce témoignage historiquement en le prenant à la lettre ; peut-être veut-il montrer que la plupart des maladies ont leur principe dans le péché. Car si la mort, qui est le plus grand de tous les maux naturels, est une conséquence du péché originel, combien plus les maladies, puisque c'est le péché qui a engendré la souffrance ! « Jésus voyant une grande multitude autour de lui, ordonna de passer le lac. » Quelle humilité de la part du Sauveur ! Les autres disent qu'il empêchait les démons de dévoiler qui il était, Matthieu nous apprend qu'il écartait la foule. Pourquoi donc agissait-il ainsi ? Voulait-il nous enseigner l'humilité ? Voulait-il apaiser la jalousie des Juifs ? Voulait-il nous montrer qu'il ne fallait jamais rien faire par ostentation ? Sans doute qu'il avait toutes ces choses en vue ; car il ne se contentait pas de guérir les corps, il voulait perfectionner l'âme et lui apprendre la sagesse, se révélant à la fois et par sa puissance et par son humilité. Qu'ils étaient nombreux ceux qui le suivaient par admiration et par amour ! Quelle avidité ils avaient de le voir ! Et qui donc aurait pu se retirer en le voyant opérer de telles merveilles ? Qui n'aurait pas désiré de le voir et de l'entendre? Ce n'était pas seulement par ses prodiges qu'il était admirable, tout en lui était plein d'une grâce infinie, et le prophète avait bien dit : « Il surpasse en beauté les enfants des hommes. » *Psalm.* XLIV, 3. Il est vrai qu'Isaïe le voyait « sans éclat et sans beauté ; » *Isa.*, LIII, 2 ; mais, quand il parlait ainsi, c'était une allusion à la gloire ineffable de sa divinité ; il l'apercevait dans les abaissements de la passion et les mépris de la croix, ou même seulement dans l'obscurité et l'humiliation continuelles de sa vie. Cependant le Christ n'ordonne de passer le lac qu'après avoir guéri les malades, sans quoi jamais la multitude ne se serait résignée. De même que ces hommes marchaient à la suite du Sauveur quand ils l'avaient entendu, ne se laissant pas décourager par le silence qui suivait ses discours ; de même, attirés par ses miracles, ils ne le quittaient pas quand il les avait opérés, et goûtaient je ne sais quel plaisir à le voir et à contempler ses traits. Si la face de Moïse était resplendissante, si Etienne prit un moment l'aspect d'un ange, comme leur commun Maître devait être beau dans cette circonstance ! Oh ! que je comprends le désir que beaucoup éprouvent de voir cette divine image !

Tout en Jésus-Christ était plein d'une grâce infinie.

Eh bien, si nous le voulons, elle prendra devant nos yeux un éclat nouveau et une plus grande gloire. Vivons ici-bas vertueusement, faisons le bien, et nous verrons le Christ au ciel, nous irons au devant de lui dans un corps incorruptible et immortel. Et remarquez avec quelle douceur le Christ éloigne la foule sans l'intimider. Il ne dit pas : Allez-vous-en ; il ordonne simplement d'aller au delà du lac, laissant concevoir l'espoir qu'il le traversera. Telle était donc l'affection de la foule pour le Sauveur ; elle marchait après lui poussée par la reconnaissance et l'amour ; mais voilà qu'un scribe s'approche de lui avec audace et lui dit : « Maître, je vous suivrai partout où vous irez. » Peut-on être plus arrogant? Pour lui c'est trop peu d'être mêlé au peuple ; qu'a-t-il à

Douceur du Sauveur.



faire au sein de la multitude? Il s'en écarte donc et s'approche de Jésus. Tels étaient les Juifs suffisants et présomptueux. Tel cet autre qui, se levant un jour au milieu du silence général, demande : « Quel est le premier des commandements? » *Matth.*, XXII, 36. Cependant, pour nous apprendre à supporter ces importunités, le Seigneur ne lui reproche pas son audace. C'est encore ainsi qu'il ne sait pas avoir de paroles dures pour les méchants; il se contente de répondre à leurs pensées dépravées de telle façon que seuls ils puissent comprendre la réfutation qu'il en fait, leur faisant voir par là qu'il connait le secret de leurs cœurs, et leur laissant toutefois par le voile qui couvre ses paroles, la facilité de se corriger. N'est-ce pas ce qu'il fait dans cette occasion? Etonné des prodiges dont il a été témoin et de la foule qui entoure le Maître, voilà un homme qui espère tirer profit de tant de miracles et qui se déclare prêt à marcher après celui qui les opère. Comment douter que ce soient là les sentiments de ce scribe? Est-ce que le Sauveur ne nous les découvre pas en répondant plutôt à ses pensées qu'à ses paroles? Eh quoi! dit-il, tu espères en me suivant acquérir de la fortune? Mais ne vois-tu pas que je n'ai pas même un abri pour me reposer? « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des nids; le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Certes le Seigneur ne repoussait pas cet homme; il réprimandait son mauvais esprit et lui laissait la faculté de le suivre, s'il consentait à partager sa misère. Mais cet homme n'était pas bon, et la preuve en est dans sa conduite. Confondu par les paroles qu'il vient d'entendre, il se tait et ne dit pas : Je suis prêt à vous suivre.

3. Le Christ agissait de la sorte en maintes circonstances; au lieu de réprimander ouvertement les esprits mal intentionnés qui l'interrogeaient, il se contentait d'éclairer leur intelligence et de répondre à leurs pensées. « Maître bon, » *Luc.*, XVIII, 18, lui dit un jour un homme, espérant le rallier à son avis par cette flatterie : « Pourquoi m'appelez-vous bon? répond-il; nul n'est bon que Dieu seul. » *Ibid.*, 19. Un autre jour que, sous l'impression d'un sentiment de jalousie et de vanité, pour ne pas entendre les utiles conseils de celui qu'ils déclarent avoir la même origine qu'eux, les Juifs lui disent : « Voilà votre mère et vos frères qui vous cherchent; » il répond : « Qui est ma mère et qui sont mes frères? » *Matth.*, XII, 47-48. Enfin, une autre fois que ses frères, dans un mouvement de vaine gloire, lui disent : « Montrez-vous au monde; » il dit : « Mon temps n'est pas encore venu, mais le vôtre est toujours prêt. » *Joan.*, VII, 4-6. Il agit de même, quoique dans un autre sens, quand il dit de Nathanaël : « Voici vraiment un Israélite en qui il n'y a point de déguisement; » *Joan.*, I, 47; et aussi lorsqu'il s'écrie dans une autre circonstance : « Allez dire à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu. » *Luc.*, VII, 22. C'est toujours à la pensée plutôt qu'aux paroles de ceux qui l'interrogent qu'il répond. Interprétant une autre fois les sentiments du peuple : « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? » s'écrie-t-il. *Luc.*, VII, 24. Jean passait dans leur esprit pour un homme sans consistance et sans valeur, le Christ le comprend et le voit, et voulant réformer leur jugement il dit : « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Un roseau agité par le vent, un homme mollement vêtu? » *Luc.*, V, 24, indiquant ainsi et la fermeté et la vertu du divin précurseur. Encore ici s'adresse-t-il plutôt à la pensée qu'aux paroles de ceux auxquels il répond?

Mais remarquez avec quelle modération le Christ s'exprime. Il ne dit pas : J'ai et je méprise, il dit simplement et en toute vérité : Je n'ai pas. Quelle réserve et quelle bonté! Ainsi se montre-t-il encore quand il boit et qu'il mange, condamnant au moins en apparence la vie de Jean. Ce qu'il se propose, c'est de sauver les Juifs et même l'univers tout entier, fermant la bouche des hérétiques et désirant attirer à lui ceux qui l'entourent. « Un autre de ses disciples, poursuit l'Evangéliste, lui dit : Seigneur, permettez que j'aille premièrement ensevelir mon père. » Remarquez la différence : « Seigneur, avait dit le premier avec une audacieuse confiance, je vous suivrai partout où vous irez. » Mais celui-ci, quoique sollicitant une chose juste et sainte, parle bien autrement. « Permettez, »

dit-il. Et voilà cependant que le Seigneur n'accède pas à ses vœux. Que dit-il donc? « Laissez les morts ensevelir les morts; mais vous, suivez-moi. » Toujours il regardait la volonté. — Et pourquoi, direz-vous, refusa-t-il au disciple ce qu'il demandait? — Parce que d'autres hommes étant chargés d'ensevelir le défunt, son cadavre ne demeurerait pas sans sépulture, et que dès lors il n'y avait pas de raison d'arracher cet homme à des soins plus importants. Observez qu'il dit « leurs morts » pour montrer que le défunt ne lui appartenait pas, sans doute parce qu'il était du nombre des infidèles. Si vous admirez la conduite de ce jeune homme qui demande à Jésus une chose si nécessaire et qui ne prend pas sur lui de partir sans sa permission, combien plus vous devez l'admirer d'avoir obéi à sa défense ! — Eh quoi, n'est-ce pas pour un fils une ingratitude sans égale de ne pas assister aux funérailles de son père? — Oui sans doute; négligent, il eût été coupable; mais la plus grande faute n'eût-elle point été de sacrifier un devoir plus important à une obligation moins nécessaire ?

En effet, si Jésus fait cette défense, ce n'est pas qu'il nous ordonne de mépriser les auteurs de nos jours; ce qu'il se propose, c'est de nous montrer que rien ne nous est plus indispensable que les choses célestes et que nous devons nous y appliquer énergiquement et sans retard comme sans hésitation, quelque pressantes d'ailleurs que paraissent les sollicitudes qui tendent à nous en éloigner. Quoi de plus nécessaire, en effet, que d'ensevelir son père? Quoi de plus facile ? Qu'il fallait peu de temps pour remplir cette filiale mission ! Et cependant, même pour un devoir si sacré, Jésus refuse de laisser aller son disciple. Oh ! si c'est s'exposer que de ravir quelques moments aux soins spirituels dans une telle circonstance, que méritons-nous, nous qui ne pensons presque jamais aux choses saintes, qui préférons sans cesse aux soucis les plus importants les plus viles préoccupations; qui ne pouvons jamais sous aucun prétexte secouer notre indifférence et notre torpeur? O doctrine admirable ! O philosophie sublime ! En même temps que le Christ attache étroitement ce jeune homme à la parole de Dieu, il l'arrache à une foule de maux, aux larmes, au deuil, à tout le reste. Après la sépulture, en effet, il aurait voulu dépouiller le testament, partager l'héritage, se livrer à tous les soucis qu'engendrent les préoccupations; et comment dans cette tourmente ne pas s'éloigner du port? Voilà pourquoi le Christ attire son disciple et se l'attache. Si vous vous plaignez encore, si vous murmurez de ce qu'un enfant a été empêché d'assister aux funérailles de son père, permettez-moi de vous présenter une observation. Est-ce qu'il n'arrive pas souvent qu'on épargne à de grandes douleurs de pareilles émotions ? Est-ce qu'on ne tient pas secrète pour certaines âmes la mort de ceux qu'elles ont aimés, de leur père, de leur mère, de leurs fils? Est-ce qu'on ne les empêche pas d'assister à leurs funérailles? Et qui donc songe à traiter d'inhumains ceux qui usent de pareilles précautions? On leur pardonne et on fait bien. Agir autrement, ne pas épargner aux pauvres affligés les tristesses du deuil, voilà ce qui serait barbare.

4. Il ne faut donc pas pleurer outre mesure ceux que nous aimons, ni nous laisser dominer par la douleur. Mais combien plus faut-il éviter d'abandonner les soins spirituels de nos âmes! Voilà pourquoi le Christ dit en un autre endroit : « Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière, n'est point digne du royaume du ciel. » *Luc.*, IX, 62. Il vaut mieux, en effet, prêcher le royaume du ciel, et retirer les autres de la mort, qu'ensevelir un mort dont on ne peut plus rien attendre, alors surtout que d'autres peuvent remplir ce dernier office. De tout ceci il résulte qu'il faut employer scrupuleusement son temps; que les affaires spirituelles doivent toujours passer avant les préoccupations matérielles, si nombreuses, si importantes d'ailleurs que puissent être ces dernières; qu'il nous faut apprendre ce qu'est la vie, ce qu'est la mort. Combien semblent pleins de vie, qui ne diffèrent en rien des morts? N'est-ce pas la plus triste de toutes les morts que de vivre dans l'iniquité? « Au moins celui qui est mort est délivré du péché, » *Rom.*, VI, 7, tandis que le méchant en est esclave. Ne me dites donc pas : Mais où

Les affaires du salut doivent toujours passer avant les affaires de la terre.

sont les vers qui le dévorent, où est son cercueil? Ses yeux sont encore ouverts, et les liens de la mort n'ont pas encore réduit son corps à l'impuissance. — Ah? son état est pire que celui d'un cadavre; c'est vrai, son état est pire que la proie des vers, les passions mille fois plus cruelles le dévorent. C'est vrai, ses yeux ne sont pas éteints; mais plût au ciel qu'il en fût ainsi! Les yeux des morts ne voient rien de mauvais; mais ceux du méchant sont pour lui la source de maux innombrables. Celui qui gît dans un sépulcre est réduit à la plus complète immobilité; le méchant, dans celui que son iniquité lui a fait, est écrasé sous le poids de maux sans nombre. Au fond de son tombeau le cadavre tombe en dissolution, mais quoi? Le méchant porte dans un corps encore vigoureux, une âme rompue, ruinée, tombant déjà en putréfaction. Un mort sent mauvais pendant dix jours; mais le pécheur exhale toute sa vie une odeur infecte, et sa bouche est un cloaque immonde. En un mot, le premier est sujet à cette corruption qui est une infirmité de notre nature, tandis que le second ajoute à cette première putréfaction celle qui est le résultat de la vie perdue, imaginant tous les jours mille manières nouvelles de se corrompre. L'un est porté sur un cheval, l'autre est couché dans son lit; et, tandis qu'un voile cache aux yeux de tous les dépouilles du cadavre qui se dissout, le pécheur promène partout sa vie empoisonnée et garde dans un corps vivant comme dans un sépulcre son âme frappée de mort. Oh! que ne vous est-il donné d'apercevoir l'âme d'un homme qui est dans les délices de l'iniquité! vous verriez alors qu'il vaut mieux les liens du tombeau que ceux du péché, et que la pierre sépulcrale est préférable à ce poids infini d'insensibilité qui accable le méchant.

L'état de l'homme impie est pire que celui d'un cadavre.

Conclusion morale.

Vous donc qui êtes les proches de ces pauvres morts spirituels, venez pour eux, puisqu'ils sont sans mouvement, venez près de Jésus, comme autrefois Marie vint près de Lazare! Quand même celui que vous pleurez sentirait mauvais, quand même il serait mort depuis quatre jours, ne désespérez pas; approchez, mais auparavant écartez la pierre, et vous le verrez gisant comme dans un sépulcre, et lié de bandelettes. Prenons pour exemple, si vous le voulez bien, un des hommes illustres. Ne craignez rien, je ne citerai pas de nom propre, et quand même je le ferais, vous n'auriez pas sujet d'être effrayés. Est-ce que jamais personne a redouté un mort? quoi qu'il puisse faire, il demeure toujours mort, et un mort ne peut jamais faire tort à un vivant. Voyons donc sa tête chargée de liens. Car, de même que les dépouilles des morts sont enveloppées de bandelettes, tous ses sens souvent enivrés sont engourdis et paralysés. Voyez ensuite ses mains : il les porte serrées sur sa poitrine, comme les cadavres, et enchaînées, non plus par des ligatures matérielles, mais, ce qui est pire, par les liens de l'avarice : il n'essaie pas de donner l'aumône, il ne cherche point à réaliser de bonnes œuvres; ses mains réduites à l'impuissance sont plus froides que les mains d'un mort. Ses pieds portent également des chaînes : retenus par des soucis de toute sorte, ils ne peuvent arriver jusqu'à l'église. Vous venez de voir le mort; jetez maintenant vos regards sur le fossoyeur? Quel est donc le fossoyeur de ces misérables? Quel est-il? Mais c'est le démon, qui les enchaîne avec précaution, et qui ne veut pas qu'ils se montrent hommes, mais seulement aussi arides qu'un bois desséché. Quand il n'y a plus dans une créature ni mains, ni pieds, ni regard, ni sens, où donc serait l'homme? Une âme étroitement liée dans des liens aussi forts, est plutôt une ombre d'âme qu'une âme véritable. Puis donc que ces malheureux sont impuissants par eux-mêmes, allons pour eux vers Jésus, supplions-le de les ressusciter, écartons la pierre sépulcrale, déchirons leurs bandelettes. Si vous écartez la pierre, c'est-à-dire cet engourdissement fatal des sens dans le péché, vous les arracherez aussitôt du sépulcre, et alors facilement vous briserez leurs chaînes. Après quoi le Christ vous reconnaîtra, vous ressuscité, et vous appellera à son festin. Vous tous amis et disciples du Christ, vous qui aimez le mort, venez à Jésus, priez-le et suppliez-le. Quelque dépravé et quelque corrompu qu'il soit, ne vous découragez pas; mettez d'autant plus d'empressement à confesser le Christ,



que la décomposition est plus avancée; imitez les sœurs de Lazare; ne vous retirez pas avant d'avoir revu vivant celui qui était mort; intercédez, priez, censurez. Ne nous oubliant pas nous-mêmes, n'oublions pas non plus le prochain, et nous obtiendrons cette vie éternelle, que je me désire et que je vous souhaite, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVIII.

« Et, comme il était monté sur une barque, ses disciples le suivirent. Et voilà qu'une grande tempête s'éleva sur la mer, de sorte que la barque était couverte par les flots; et il dormait. »

1. Luc ne voulant pas préciser l'époque où le fait eut lieu, s'exprime d'une manière générale et dit : « Il arriva qu'un jour Jésus monta sur une barque, et ses disciples le suivirent; » *Luc.*, VIII, 22; Marc ne fait pas autrement; mais Matthieu suit dans son récit la marche des temps. Tous les Evangélistes ne décrivent pas, en effet, toutes les choses de la même façon, et j'ai déjà fait cette observation, pour qu'on ne conclût pas de certaines omissions à une divergence essentielle entre leurs récits. Ayant donc congédié la multitude, il prit avec lui ses disciples; tous les Evangélistes sont d'accord sur cette circonstance. Mais il ne les prit pas sans raison, sans un dessein arrêté; il voulait les rendre témoins du grand miracle qui allait être accompli. Comme un maître habile, il voulait leur apprendre à la fois, le courage dans l'adversité, et l'humilité dans les honneurs. Afin qu'ils ne conçussent aucun orgueil d'avoir été préférés à tous ceux qui venaient d'être renvoyés, et aussi afin de leur enseigner à souffrir courageusement tous les maux, il permit une forte tempête. Déjà de grandes merveilles avaient été opérées; celle-ci n'allait pas se passer sans amener de grandes épreuves, et d'ailleurs elle ressemblait à une autre plus ancienne et dont on avait été déjà témoin. Voilà pourquoi le Christ ne prend avec lui que ses disciples. Car, remarquons-le bien, les miracles, il les fait devant tout le peuple; mais quand il y a des périls et des craintes, les préférés sont ses disciples, ces athlètes de l'univers qu'il veut éprouver et instruire. Matthieu se contente de dire que le Christ dormait; Luc nous le représente sur un oreiller, pour nous montrer sa simplicité, et faire ressortir le bel exemple qui est la conséquence de ce fait. Cependant la tempête éclate, la mer est en furie, ses disciples le réveillent et s'écrient : « Maître, sauvez-nous, nous périssons. » Et Jésus de leur reprocher leur crainte, avant de calmer les flots. Car, ainsi que je l'ai dit, il voulait éprouver ses disciples, et ce qui leur arrivait était la figure des tentations auxquelles ils seraient soumis. Plus tard, en effet, il leur fallait vivre au milieu de dures et fréquentes tempêtes, et toujours ils y furent soutenus par le Maître. C'est pourquoi Paul disait : « Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, que j'ai été éprouvé au-dessus de mes forces, au point de ressentir le dégoût de la vie; » mais il ajoutait aussitôt : « Dieu nous a délivrés de tous ces grands périls. » II *Cor.*, I, 8-10. En s'adressant donc tout d'abord à ses disciples le Christ veut faire voir qu'il nous faut, quelque grande que soit la tempête, nous animer à la confiance, et qu'il dispense toute chose pour notre plus grand bien. N'est-il pas vrai que le miracle parut plus grand aux apôtres à cause même du trouble survenu dans leur âme, et qu'ils en conservèrent longtemps la mémoire? Les grands événements se sont préparés et se produisent ordinairement au milieu de circonstances qui en perpétuent le souvenir et les gardent de l'oubli. Moïse eut d'abord une grande crainte, je ne dis pas assez, une terreur profonde, du serpent; il ne vit que plus tard cet étonnant prodige. Ainsi en est-il des disciples : voyez comme ils ont peur, comme ils craignent pour la vie; mais c'est alors qu'ils sont sauvés : le péril même qu'ils ont couru leur apprend la grandeur du miracle.

Voilà pourquoi le Christ dort; s'il eût été éveillé, ou les disciples n'auraient pas eu peur, ou ils ne l'eussent pas imploré, ou il n'eussent pas pensé qu'il pouvait opérer un tel miracle, tandis que son sommeil éveille leur terreur et

leur donne un sentiment plus vif des circonstances présentes. Nul ne sait ce qui se passe chez les autres, comme ce qu'il éprouve dans son propre corps. Or les disciples avaient vu leur Maître semer autour d'eux des bienfaits; mais ils demeuraient indifférents, parce qu'ils n'avaient pas éprouvé sur eux-mêmes sa puissance, n'étant ni boîteux, ni infirmes; et c'est pour exciter en eux la reconnaissance que le Christ laisse éclater la tempête, et l'apaise ensuite quand il lui plaît, rendant ainsi manifeste l'étendue du bienfait. Il opère ce prodige loin de la foule, pour leur épargner le reproche d'être de peu de foi; il reprend ses disciples à l'écart, et calme la tempête de leur esprit avant celle des flots, en disant : « Pourquoi avez-vous peur, hommes de peu de foi? » et par là il nous apprend que la crainte a son principe non pas dans les tentations, mais dans la faiblesse de l'âme. Si vous prétendez que les disciples furent poussés à réveiller le Sauveur par d'autres motifs que par la crainte ou le défaut de foi, je vous dirai que c'est une preuve qu'ils le connaissaient peu. Ils savaient qu'en l'éveillant, ils s'exposaient à ses reproches. Peut-être ne le croyaient-ils pas endormi. Mais quoi! vous vous étonneriez de la frayeur de ces hommes qui avaient vu sans profit tant de miracles? Est-ce que le Christ ne le leur reprochait pas souvent? « Et vous aussi, leur dit-il, vous êtes encore sans intelligence? » *Matth.*, XV, 16. Et ne vous étonnez pas de la faiblesse des disciples, lorsque le peuple se montre aussi peu reconnaissant. Comment se traduit l'admiration de la foule? « Quel est cet homme, s'écrie-t-elle, à qui les vents et la mer obéissent? » Le Christ veut bien se laisser appeler homme; mais peu à peu, par les miracles qu'il opère, il rend éclatante la fausseté de cette opinion. A le voir, à l'entendre, à le contempler endormi sur la barque qui le porte, on l'eût pris facilement pour un homme. Et voilà pourquoi le peuple saisi d'étonnement se demande : « Quel est cet homme? » Les apparences indiquaient un homme; les flots apaisés trahissaient et révélaient un Dieu.

2. Moïse avait autrefois opéré des prodiges semblables; mais le Christ le domine de beaucoup : celui-ci agit en maître, celui-là en serviteur. Le Christ n'eut pas besoin d'étendre la verge, ni de lever la main vers le ciel, ni de se recueillir dans la prière; comme un maître commande à sa servante, le créateur à sa créature, il ordonne, et la tempête obéissante se soumet à sa voix, et les flots sont entièrement apaisés. « Et il se fit, dit l'Evangéliste, un calme profond. » Ce qui est dit du Père comme une grande merveille, le Christ l'accomplit dans ses œuvres. Qu'est-il donc dit du Père? « Il dit, et l'esprit des tempêtes a paru. » *Psalm.* CVI, 25. Le Christ dit aussi : « Et il se fit un grand calme. » Devant un tel prodige, l'admiration de la foule ne connut pas de bornes, ce qui ne serait pas arrivé si Jésus eût agi comme Moïse.

Cependant le Christ arrive de l'autre côté du lac, et là un prodige plus extraordinaire va se passer. Des démoniaques furieux apercevant le Seigneur se mettent à crier : « Qu'y a-t-il entre toi et nous, Jésus, fils de Dieu? Tu es venu nous tourmenter avant le temps. » La multitude n'avait su voir en lui qu'un homme, et voici que les démons viennent publier sa divinité; devant ces flots tour à tour soulevés et calmes, le peuple n'avait pas compris le prodige, et les démons proclament hautement tout ce qu'il renferme. Et, afin qu'on ne crût pas à quelque flatterie exagérée, les démoniaques tourmentés ajoutent : « Tu es venu nous tourmenter avant le temps. » Ils vont prier Jésus; mais pour écarter tout soupçon, ils avouent d'abord leur inimitié. Ils sont en butte à des coups invisibles, aiguillonnés, dévorés, tourmentés par la présence du Maître; le désordre de la mer n'est rien auprès de la tempête secrète de leur âme. Nul n'osant les approcher, le Christ les aborde. Matthieu nous apprend qu'ils lui dirent : « Vous êtes venu nous tourmenter avant le temps. » Les autres Evangélistes ajoutent qu'ils le conjurèrent de ne pas les précipiter dans l'abîme, persuadés qu'ils étaient de l'imminence de leur supplice, et pleins de crainte comme s'ils eussent déjà été précipités dans les tourments. Il est vrai que Luc ne fait mention que d'un seul démoniaque, tandis que Matthieu en nomme deux. Il n'y a pas là néanmoins de contradiction. La contra-

diction eût existé si Luc avait parlé d'un seul possédé, en excluant formellement l'autre; tels qu'ils sont, les récits des Evangélistes sont différents, mais rien de plus. Luc me semble avoir voulu raconter plus en détail le fait; aussi rapporte-t-il une circonstance tragique et nous montre-t-il le possédé brisant ses liens et ses chaînes, et parcourant le désert; Marc nous le représente se frappant lui-même à coups de pierres. Cependant l'audace et la férocité de ces hommes se révèlent par leurs paroles. « Vous êtes venu avant le temps nous tourmenter, » disent-ils au Christ. Ne pouvant pas dire qu'ils n'ont pas péché, ils demandent au moins de n'être pas punis avant le temps, surpris qu'ils sont en flagrant délit, tandis qu'ils se livrent envers les créatures de Dieu à toute sorte d'attaques criminelles.

C'est avec raison qu'ils craignent d'être livrés prématurément au châtiment de leur conduite; ils prient donc et ils supplient; on ne pouvait naguère les contenir avec des chaînes de fer, et les voilà humblement contenus; ils parcouraient les montagnes, et ils descendent dans la plaine; ils empêchaient les autres de passer, et ils s'arrêtent devant celui qui leur ferme le chemin. — Mais pourquoi descendent-ils de préférence dans les tombeaux? — Ah! c'est qu'ils veulent propager l'opinion pernicieuse que les âmes des morts deviennent des démons, ce qu'il faut se garder de croire. — Et que direz-vous, allègue-t-on, de ces magiciens qui immolent des enfants pour s'approprier leurs âmes? — Je demanderai quelle preuve on donne de ce fait? Qu'il y ait des enfants égorgés, c'est ce que beaucoup prétendent; mais comment sait-on, je vous prie, que leurs âmes passent dans celles de leurs bourreaux? Je sais bien qu'on s'appuie sur cette parole du démoniaque : Je suis l'âme de cet homme. Mais qui ne voit là un artifice et une ruse du démon? Ce n'est pas l'âme d'un mort qui crie, c'est le démon qui a recours à ce moyen pour tromper ses auditeurs. Si l'âme, en effet, pouvait entrer dans un démon, elle entrerait bien plus facilement dans son corps. Et d'ailleurs y a-t-il un homme raisonnable qui puisse croire au passage d'une âme dans celui qui lui fait du mal? Y en a-t-il un qui admette le changement d'une force incorporelle en une autre substance? Si ces choses ne peuvent se produire dans les corps et s'il n'est pas possible de faire du corps d'un homme un corps d'âne, bien moins est-il possible d'opérer ce changement sur une âme invisible et de faire d'elle un démon.

3. Tout cela donc, propos de vieille femme, épouvantails d'enfant. Non, l'âme une fois séparée du corps ne demeure pas sur la terre. « Les âmes des justes, est-il écrit, sont entre les mains de Dieu. » *Sap.*, III, 1. Si les âmes des justes, pourquoi pas celles des enfants, qui ne sont pas non plus mauvaises? Les âmes des pécheurs elles-mêmes passent dans un autre monde. La preuve, vous la trouverez dans la parabole de Lazare et du mauvais riche et dans ces paroles du Christ: « Aujourd'hui on te demandera ton âme. » *Luc.*, XII, 20. Car il n'est pas possible qu'une âme séparée de son corps soit condamnée à errer çà et là; tout semble le démontrer. Quoi? pendant notre vie, si nous quittons une contrée qui nous est familière pour une autre que nous ne connaissons pas, nous ne savons pas où il faut marcher à moins qu'on ne nous guide, et, après notre mort, notre âme saurait se guider elle-même sans rien savoir, sans rien connaître des voies qu'elle doit suivre? Mais écoutez d'autres preuves que l'âme ne demeure pas sur la terre après avoir quitté le corps : « Seigneur, recevez mon esprit, » *Act.*, VII, 58, s'écrie le martyr Etienne; Paul ajoute : « Je désire mourir et être avec le Christ, ce qui est sans comparaison préférable; » *Philipp.*, I, 23; et l'Ecriture dit du patriarche : « Il mourut dans une vieillesse avancée, et fut réuni à ses pères. » *Genes.*, XXV, 8. Pour savoir que les âmes des pécheurs ne demeurent pas sur la terre, l'exemple du mauvais riche suffit; du fond de l'abîme il demande du secours sans pouvoir l'obtenir; croyez-vous qu'il ne fût pas venu lui-même s'il l'eût pu, et qu'il ne nous eût pas révélé ce qui se passait où il se trouvait? Donc après la mort du corps, les âmes sont transportées dans un monde inconnu, pour y attendre le jour terrible, sans pouvoir retourner en ce monde.

Après la mort les âmes sont transportées dans un monde inconnu.



Mais pourquoi, direz-vous, le Christ accéda-t-il aux vœux des démons, en leur permettant d'entrer dans un troupeau de porcs? Pourquoi? Ah! ce n'était pas pour les démons qu'il agissait ainsi, c'était pour nous. Il voulait faire voir à ceux qui avaient été délivrés de ces esprits mauvais, combien on était malheureux de devenir leur proie; il voulait nous enseigner à tous que les démons, sans sa permission, ne peuvent pas même entrer dans de vils animaux; enfin il voulait apprendre aux hommes que si, par une dispensation admirable de la sagesse de Dieu, ces esprits mauvais n'étaient pas enchaînés dans les souffrances, leur action sur eux serait plus funeste que celle qu'ils avaient exercée sous leurs yeux sur cet immonde troupeau. Les démons, en effet, détestent plus les hommes que les animaux. Si donc ils n'épargnèrent pas ces derniers et les précipitèrent dans la mer, que n'auraient-ils pas fait à ces hommes qu'ils agitaient dans le désert comme ils voulaient, si Dieu n'avait comprimé leur malice et arrêté leur mauvaise volonté? Dieu veille donc ici-bas sur tous les hommes; sans doute sa providence ne s'exerce pas envers tous en même temps et de la même manière, mais c'est justement par là qu'elle éclate plus vivement, en s'accommodant aux besoins particuliers de chacun. Non-seulement Dieu a souci de nous tous en général, il prend garde à chacun d'entre nous, selon cette parole que le Christ adressait aux disciples : « Tous les cheveux de votre tête sont comptés. » *Matth.*, x, 30. Et on le voit bien par l'exemple des démoniaques, qui, sans une attention spéciale de Dieu, eussent été depuis longtemps suffoqués. Maintenant le Christ permet aux démons d'entrer dans un troupeau de porcs, afin de manifester sa puissance aux habitants de la contrée. Il n'aimait pas, en effet, à faire des actions d'éclat quand il était connu; mais, quand on ne le connaissait pas, quand il avait affaire à un peuple grossier, il opérait des miracles pour rendre manifeste sa divinité. Or, rien ne prouve mieux la grossièreté de ceux qui habitaient cette cité que leur singulière conduite. Un homme comme le Christ, qu'il fallait adorer, et dont la puissance incomparable devait susciter l'admiration, ils le repoussent et le conjurent de quitter leur pays.

Chacun de nous jouit de la providence de Dieu.

Pourquoi les démons font-ils périr les porcs? Les démons aiment à contrister les hommes, et mettent leur bonheur à les rendre malheureux. Souvenez-vous de Job : Dieu permet au démon de l'éprouver; mais ce n'est pas pour le bon plaisir du démon; ce qu'il se propose, c'est de rendre plus éclatante la vertu de son serviteur, d'enlever au démon tout prétexte d'orgueil, de trouver enfin sa propre gloire dans l'obéissance du patriarche. Dans le cas présent aussi c'est tout le contraire de ce que se proposait le démon qui arrive. La puissance du Christ brille davantage que la malice des démons, à laquelle sont arrachés tous ceux qu'elle retenait, et il devient manifeste que les démons ne peuvent rien même contre de vils animaux, si Dieu ne le veut pas.

4. Voulez-vous donner à ce fait un sens spirituel? Vous le pouvez, et le voici : Sachez donc que les hommes qui vivent comme des bêtes deviennent facilement la proie des démons. Infortunées victimes qui peuvent, en demeurant hommes, triompher de leurs ennemis, et qui finissent par tomber sous leurs coups, si elles deviennent entièrement semblables aux bêtes, non-seulement le démon les agite, mais encore il les perd. De plus, la mort des porcs dans lesquels les démons étaient entrés met le miracle à l'abri de tout doute, et rend certaine la guérison des possédés. Admirez maintenant la miséricorde du Christ inséparable de sa puissance. Quand les Géraséniens, qu'il avait comblés de bienfaits, le priaient de s'éloigner de leur terre, il ne résista pas, il s'en alla, abandonnant ces malheureux qui se déclaraient indignes de recevoir sa doctrine, et leur laissant comme docteurs les démoniaques guéris, et quelques porchers pour les instruire de ce qui avait eu lieu. Son départ les plongea donc dans une grande crainte. Le prodige était d'autant plus connu que le dommage qu'il avait provoqué était plus grand, et les esprits étaient épouvantés. De tout côté des bruits se répandaient; on se disait ce qui venait d'arriver, et les démons chassés et les troupeaux perdus; les propriétaires des animaux et leurs

gardiens publiaient la nouvelle. Combien de démoniaques ne voyons-nous pas de nos jours sortant des sépulcres, et dont rien ne peut comprimer la folie, ni le feu, ni les chaînes, ni les hommes, ni les avertissements, ni la terreur, ni les menaces, ni rien de semblable? Un libertin qui se laisse séduire par la beauté du corps en quoi diffère-t-il des démoniaques? Sans doute le démoniaque marche nu, et celui-ci est couvert d'habits; mais n'est-il pas dépouillé de son plus beau vêtement et de la gloire qui lui est due? Il ne se frappe pas à coups de pierres; mais les meurtrissures que le péché lui fait ne sont-elles pas plus terribles? Et qui donc pourra lier et contenir cet insensé, si obscène, si furieux, qui ne se possède jamais, qui fréquente toujours les tombeaux, c'est-à-dire les demeures infectes et pourries des courtisanes?

Que dirons-nous de l'avare? Ne ressemble-t-il pas au précédent? Qu'est-ce donc qui pourrait le contenir? Terreurs, menaces, avis, conseils, il brave tout, et, si quelqu'un s'approche pour briser ses liens, il demande en grâce qu'on n'y touche pas, s'estimant malheureux d'obtenir sa liberté. En vérité, imaginez-vous rien de plus triste? Sans doute le démon de l'Evangile bravait les hommes; mais il obéit au Christ, et sur son ordre, il abandonna le possédé; le démon de l'avarice ne veut rien entendre. Tous les jours le Christ lui répète : « Vous ne pouvez à la fois servir Dieu et Mammon; » *Matth.*, VI, 24; et, malgré l'enfer, malgré tous les supplices, il résiste obstinément, non pas qu'il soit plus fort que le Christ, mais parce que le Christ ne nous convertit pas malgré nous. Aussi, quoique les avares soient dans de grandes villes, ils habitent toujours des déserts. Quel homme de sens, en effet, pourrait vivre avec eux? Pour moi, j'aimerais mieux habiter avec mille démoniaques qu'avec un homme livré à cette passion. Savez-vous pourquoi? Ecoutez : L'avare n'a que des ennemis; de tout homme libre il veut faire un esclave pour lui faire du mal; le démoniaque ne fait du mal qu'à lui-même. Celui-là porte le désordre dans les maisons pour y faire blasphémer le nom de Dieu, et devient ainsi la ruine de la ville et de l'univers; celui-ci est digne de larmes et de compassion. Le démoniaque agit sans savoir ce qu'il fait; l'avare extravague malgré sa raison au sein des villes; il est le jouet d'une nouvelle folie. Qu'est-ce que tout ce que se permettent les démoniaques auprès de ce qu'osa Judas, poussant l'iniquité à son comble? Ceux qui l'imitent, je les compare volontiers à des bêtes féroces échappées de leurs prisons, et portant, sans rencontrer d'obstacles, la désolation dans les cités. On a mille moyens d'arrêter le démoniaque : la crainte des juges, les menaces des lois, les malédictions du peuple; l'avare méprise et renverse tout. Si l'on parvenait à briser ses liens, on verrait facilement que le démon de l'avarice est plus cruel et plus féroce que celui dont il est question dans ce passage de l'Evangile.

5. Quoique cela ne soit pas possible, supposons qu'il en soit ainsi; brisons toutes les chaînes de l'avare et nous apprendrons à connaître sa fureur. N'ayez pas peur de la bête ainsi dépouillée; tout se passe en paroles, et la réalité fait place à la fiction. Supposez donc un homme lançant du feu par les yeux, à l'aspect sombre, ayant au lieu de bras deux dragons; dans sa bouche les dents sont remplacées par des glaives acérés, et une source empoisonnée tient la place de sa langue; son ventre plus ardent qu'une fournaise engloutit tout ce qu'on lui donne; ses pieds ont des ailes plus rapides que la flamme; son visage tient du chien et du loup; il ne parle pas, je ne sais quel son rude, aigre, terrible, remplace la parole; ses mains lancent des flammes. Vous avez horreur de ce monstre; et cependant, pour le décrire tel qu'il est, il faudrait encore ajouter bien des choses. Il étrangle et dévore tous ceux qu'il rencontre, il déchire leurs chairs. Eh bien, l'avare est pire que ce monstre; il va comme un enfer envahissant toutes les âmes, dévorant toute chose, faisant la guerre à tout le genre humain. Il veut, afin de tout posséder, qu'il ne reste plus d'hommes sur la terre. Que dis-je? ce n'est pas assez : après avoir perdu les hommes par sa cupidité, il désire encore détruire la substance même de la terre et la changer en or, et non-seulement la terre, mais les montagnes, les forêts, les fontaines et en géné-

ral toute chose. Il y a plus; faites disparaître toute crainte et toute terreur, brisez le frein salutaire des lois, et vous le verrez, le glaive à la main, portant la mort partout, n'épargnant ni ses amis, ni sa famille, ni son frère, ni son père. Et pourquoi poser une telle hypothèse? Interrogeons-le lui-même; demandons-lui s'il ne nourrit pas de tels projets dans sa pensée, si par le désir il n'attaque pas tous les hommes, s'il ne tue pas amis et parents, et même les auteurs de ses jours.

Mais encore pourquoi pareille interrogation? Est-ce que tout le monde ne sait pas que les esclaves de ce vice supportent avec peine la vieillesse de leurs pères, et que la pensée d'avoir un fils, si douce et si suave au cœur de tous, leur est un lourd fardeau? Combien qui pour semblable motif se sont voués à une solitude désolée, criminels jusqu'à tuer leurs enfants, et même jusqu'à les empêcher de naître! Ne vous étonnez donc pas de cette peinture que nous venons de faire de l'avare; il est pire que nous ne l'avons dit. Comment alors pourra-t-il être délivré du démon qui le tourmente? Comment obtiendra-t-il sa liberté? Comment? En apprenant que l'avarice est l'ennemie même de la richesse: en voulant trop gagner, on perd souvent beaucoup de ce qu'on a; et cette vérité est passée en proverbe. Souvent l'avare qui prête à gros intérêts prête mal, il perd souvent avec les intérêts le capital même. On a vu des avares se perdre avec leurs richesses, pour n'avoir pas voulu sacrifier dans le péril un peu de ce qu'ils possédaient. Il y en a d'autres qui, pouvant obtenir des dignités lucratives ou d'autres honneurs semblables, ont tout perdu par esprit de parcimonie. Parce qu'ils ne savent pas semer et que leur unique souci est de récolter, souvent ils ne font pas la moisson. Il est également impossible et de toujours moissonner, et de toujours gagner. L'avare ne veut rien dépenser, il ne saurait rien gagner; veut-il se choisir une épouse, il se trompe souvent, il prend pour riche une femme pauvre, et, si elle a les biens de la fortune, elle est souvent remplie de vices, ce qui n'est pas un moindre mal. Ce n'est pas l'opulence, en effet, mais la vertu qui engendre les richesses. Et quel profit, je vous le demande, dans les richesses d'une femme prodigue et amie du luxe, qui dissipe comme un vent furieux tout ce qu'elle a? Quel avantage dans une femme débauchée, traînant après elle des centaines de courtisans, et adonnée aux déréglements de l'ivrognerie? Est-ce qu'une pareille épouse n'est pas faite pour ruiner son époux? Mais l'avare est encore trompé dans ce qu'il achète, en s'attachant toujours des serviteurs mercenaires qui se livrent à vil prix, au lieu de choisir de bons et dévoués serviteurs.

Souvenez-vous de ces choses, car encore nous n'avons pu parler ni de l'enfer ni du ciel, souvenez-vous, dis-je, de ces choses; et, en songeant aux dommages que l'avarice vous a causés, dans les prêts, dans les achats, dans le choix des épouses, dans les fonctions de votre état, et dans mille autres circonstances, n'aimez donc plus les richesses. Vous pourrez ainsi avoir la paix du cœur sur cette terre, entendre peu à peu la véritable sagesse, contempler avec des yeux perçants le vrai soleil de justice, et obtenir la réalisation des promesses qui vous ont été faites. Puissions-nous tous obtenir ces biens par la grâce et la miséricorde de Notre Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIX.

« Jésus montant dans une barque passa de l'autre côté et vint dans sa ville. Et voilà que des hommes lui présentèrent un paralytique couché sur un lit; et Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. »

1. Le Sauveur appelle Capernaüm sa ville. Bethléem l'avait vu naître, Nazareth l'avait vu grandir; mais il habita Capernaüm. Le paralytique dont il est ici question n'est pas le même que celui dont parle Jean. L'un était couché près de la piscine, l'autre à Capernaüm. Le paralytique de Jean était malade depuis trente-huit ans; rien de pareil n'est dit au sujet de celui de Matthieu. Celui-là n'avait personne qui s'occupât de lui; des hommes charitables pré-

sentent celui-ci au Sauveur. A l'un Jésus dit : « Mon fils, vos péchés vous sont remis; » à l'autre : « Voulez-vous être guéri? » *Joan.*, v, 6. Il guérit celui-ci un jour de sabbat, ce qui n'arriva pas pour l'autre, sans quoi les Juifs qui ne manquèrent pas de le lui reprocher et de le poursuivre dans le premier cas, l'auraient certainement accusé, ce qu'ils ne font pas. J'insiste à dessein sur ces différences pour que vous n'alliez pas croire que, puisqu'il s'agissait du même miracle, il y a entre les Evangélistes une contradiction manifeste. Mais admirez, je vous prie, l'humilité et la mansuétude du Sauveur. Naguère il avait écarté la foule; obéissant aux ordres des Géraséniens, il s'était retiré, mais sans aller trop loin. Il passe le lac sur une barque, lui qui pouvait marcher sur les eaux; car il n'entrait pas dans ses desseins de faire sans cesse des miracles, et il ne voulait pas porter atteinte à sa glorieuse mission. Matthieu dit que « des hommes présentèrent le paralytique, » tandis que d'autres rapportent qu'on découvrit le toit de la maison pour le faire passer et le poser devant le Christ, ceux qui lui avaient rendu ce service gardant ce silence, et laissant au Christ la liberté d'agir. Au commencement le Sauveur n'exigeait pas la foi de ceux qui l'approchaient; mais ici il la demande et l'exige : « Jésus voyant leur foi, » est-il écrit, c'est-à-dire la foi de ceux qui portaient le paralytique; il ne pouvait toujours la demander aux malades; et comment l'aurait-il exigée des insensés ou de ceux dont l'intelligence était atteinte? Le malade avait ici une foi très-ardente; sans cela, il n'aurait pas permis qu'on l'enlevât de sa maison. En présence d'une foi si vive, le Christ fait éclater sa puissance, et pardonne hautement les péchés, démontrant ainsi son égalité avec le Père. Mais, remarquez-le, il en avait déjà donné d'autres preuves; et que faisait-il quand il enseignait comme ayant la puissance, quand il disait au lépreux : « Je le veux, soyez guéri; » *Matth.*, VIII, 3; quand, à ces paroles du centurion : « Dites, Seigneur, une seule parole, et mon enfant sera guéri; » *Ibid.*, 8; il applaudissait de toute son âme, et glorifiait au-dessus de tous les hommes celui qui les avait prononcées; quand il domptait d'un seul mot la mer en courroux; quand il chassait les démons et leur arrachait un hommage à sa grandeur et à son autorité? Voici que maintenant il force d'une façon plus éclatante ses ennemis à confesser sa divinité, et tire sa gloire de leurs propres paroles.

La foule qui se pressait sur ses pas était si grande qu'il avait fallu descendre le paralytique par le haut de la maison; or, pour faire voir qu'il n'était nullement poussé par l'ambition, savez-vous ce qu'il fait? Il néglige d'abord de guérir le corps du malade, et, profitant du concours qui l'entoure, il porte ses soins sur ce qui ne se voit pas, c'est-à-dire sur l'âme, et lui remet ses péchés : c'était le salut du paralytique, et pour le Christ une bien mince gloire à leurs yeux. Aussi les méchants, qui ne cherchaient qu'une occasion de nuire au Sauveur, se laissèrent emporter par leur malice, et, sans le vouloir, contribuèrent à rendre le prodige plus évident. Sagesse admirable du Sauveur, qui faisait tourner la jalousie même de ses ennemis à sa gloire? Tout troublés de ce qu'ils viennent de voir, ils s'écrient donc : « Cet homme blasphème; qui peut remettre les péchés si ce n'est Dieu? » *Marc*, II, 7. Que va faire le Christ? Va-t-il condamner leurs paroles? S'il n'était pas en réalité égal à Dieu, il aurait dû dire : Pourquoi m'attribuez-vous ce qui ne m'appartient pas? Je suis loin d'être puissant comme vous dites. Mais non, il ne dit rien; que dis-je? il confirme l'opinion énoncée, par ses paroles et par ses œuvres. Comprenant que ceux qui l'accompagnaient l'entendraient difficilement se louer lui-même, il se sert des autres pour confirmer ce qui le regarde, et, chose étonnante qui est le comble de sa sagesse, ce ne sont pas seulement ses amis, mais encore ses ennemis qui prouvent sa divinité. Il démontre sa puissance par ses amis quand il dit : « Je le veux, soyez guéri, » ou encore : « Je n'ai jamais trouvé tant de foi en Israël. » *Matth.*, VIII, 10. Il se sert aussi de ses ennemis : « Qui peut remettre les péchés si ce n'est Dieu? » disent ces derniers, et il répond : « Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés sur la terre.

Levez-vous, dit-il au paralytique, prenez votre lit et allez dans votre maison. » Et, dans une autre circonstance, lorsque les Juifs lui disaient : « Nous ne te lapidons pas pour une bonne œuvre, mais pour tes blasphèmes, parce qu'étant homme tu te fais Dieu, » loin de les reprendre, il abonde dans leur sens, et répond : « Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez point; mais, si je les fais, quand vous ne voudriez pas croire en moi, croyez aux œuvres. » *Joan.*, x, 33, 37, 38.

A Dieu seul appartient de révéler les secrets des cœurs.

2. Donc, en cette occasion, le Christ manifeste avec éclat sa divinité et son égalité avec le Père. Les Juifs alléguaient que Dieu seul pouvait remettre les péchés, et voilà que non-seulement il remet les péchés, mais qu'il fait encore, en révélant le secret des cœurs, une chose qui n'appartient qu'à Dieu. En effet, les scribes se gardèrent bien d'exprimer leurs pensées. « Quelques-uns d'entre eux, lisons-nous dans l'Evangile, dirent en eux-mêmes : Celui-ci blasphème. Et Jésus, ayant vu leur pensée, dit : Pourquoi pensez-vous le mal dans vos cœurs? » Cependant Dieu seul pénètre le secret des cœurs, selon ces paroles du prophète : « Vous seul connaissez les cœurs; » II *Paral.*, vi, 30; « Vous sondez les reins et les cœurs; » *Psalm.* vii, 10. « Le cœur de l'homme est trompeur et impénétrable, qui le connaîtra? » *Jerem.*, xvii, 9; « L'homme ne voit que la surface, Dieu voit le fond des âmes. » I *Reg.*, xvi, 7. Bien d'autres passages établissent encore que le secret des cœurs est réservé à Dieu. Donc pour montrer aux Juifs sa divinité et son égalité avec le Père, le Christ rend manifestes ces pensées qu'ils n'osaient pas avouer par crainte de la multitude, et il donnait ainsi une grande preuve de bonté. « Pourquoi, dit-il, pensez-vous le mal dans vos cœurs? » Ah! si quelqu'un était autorisé à se plaindre, c'était le malade; trompé dans son attente, il pouvait dire : Vous êtes donc venu guérir autre chose que mon mal, vous portez ailleurs vos soins? — Mais quelle preuve aurai-je que mes péchés me sont remis?

Cependant il ne dit rien, il s'abandonne complétement aux mains du Christ, tandis que les scribes jaloux travaillent contre le bien des autres et s'attirent de la bouche du Sauveur des reproches pleins de douceur. Si vous ne voulez pas croire à mes paroles et si vous les taxez d'orgueil, voici que je les confirme en vous dévoilant vos secrets, et, si ce n'est pas assez, j'ajouterai une confirmation plus éclatante; car je vais rendre au corps de ce paralytique sa souplesse et sa santé. D'abord il n'avait pas affirmé directement sa puissance, il n'avait pas dit au paralytique : Je vous remets vos péchés, mais : « Vos péchés vous sont remis. » Puisqu'ils l'y forcent maintenant, il faudra bien qu'il parle en son nom, et il dit : « Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés. » Il ne s'agit plus de cacher qu'il est égal au Père. Il ne dit pas : Le fils de l'homme a reçu d'un autre mission; ni : La puissance lui a été donnée; mais simplement : « Le fils de l'homme a le pouvoir. » Et, s'il parle ainsi, ce n'est pas l'orgueil qui le pousse; il veut persuader à ceux qui l'entendent qu'il ne blasphème pas en se donnant comme égal au Père. Ses démonstrations, il les veut claires et certaines. « Va, dit-il, et montre-toi au prêtre; » *Matth.*, viii, 4; puis il rend à Pierre sa belle-mère après l'avoir guérie; puis enfin il ordonne que des porcs soient précipités dans la mer. Maintenant encore la guérison du corps va devenir le signe du pardon des péchés, mais une guérison manifeste, attestée par le malade, qui emportera lui-même son grabat. Avant d'agir il interroge les Juifs : « Qu'est-ce qui est le plus facile de dire : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez? » Comme s'il voulait dire : Qu'est-ce qui vous semble plus facile de guérir un corps ou de pardonner à une âme ses fautes? Certainement c'est la guérison du corps; car autant l'âme est au-dessus du corps, autant il est plus difficile de lui remettre ses fautes; mais le second miracle est invisible, tandis que le premier tombe sous les sens. Je vais donc par ce qui est moindre, mais manifeste, démontrer ce qui est plus grand quoique caché. — Il révèle ainsi dans ses œuvres ce que Jean avait dit de lui : « Voici celui qui efface les péchés du monde. » *Joan.*, i, 29.

3. Le paralytique se lève et le Christ le renvoie

chez lui, montrant de nouveau et sa simplicité et la vérité du prodige, devant tout ce peuple témoin de la maladie et de la guérison de celui qu'il renvoyait. — Ah! semble-t-il dire, j'aurais voulu par votre exemple guérir ces malheureux, qui, sous une santé florissante, cachent le mal profond de leur âme; mais, puisqu'ils ne le veulent pas : « Allez dans votre maison, » et faites du bien à ceux qui y habitent. Il est donc le créateur des corps et des âmes, puisqu'il guérit les uns et les autres, et manifeste par des prodiges sensibles ce qu'il opère invisiblement dans les cœurs. Cependant les pensées de la multitude n'étaient pas encore assez élevées, « elle glorifiait Dieu qui avait donné une telle puissance aux hommes; » encore tous ces hommes étaient sous le joug de la chair. Le Christ ne les reprend pas; il cherche à leur être utile, et par ses prodiges il élève leur esprit. Toutefois un grand pas était fait, et c'était beaucoup pour lui de passer pour le plus grand des hommes, et comme un envoyé de Dieu. Mais les Juifs ne demeurèrent pas stables dans ces convictions et ne purent dès lors faire des progrès. « Non, disaient-ils, cet homme n'est pas de Dieu; comment est-il de Dieu? » *Joan.*, IX, 16. Ils répétaient souvent ces choses, derrière lesquelles ils abritaient leurs vices, semblables à ces hommes qui tout en paraissant prendre en main la cause de Dieu, défendent leurs propres passions, quand il faudrait toujours agir avec douceur. Est-ce que le Dieu de l'univers ne pourrait pas lancer ses foudres contre ceux qui blasphèment son nom? Le fait-il cependant? Voyez; il fait tous les jours lever son soleil, il dispense des pluies salutaires, il ne regrette aucun de ses dons. Pourquoi ne pas l'imiter? Au lieu donc de vous irriter, de reprendre avec colère, avertissons, supplions avec aménité. La grandeur de Dieu n'a rien à redouter du blasphème, et vous n'avez pas besoin de vous irriter pour le venger; le blasphème ne blesse que celui qui le prononce. Pleurez donc ce vice, et prenez-en compassion, il est bien digne de vos larmes, mais contre un tel mal il n'est pas de meilleur remède que la douceur. Mieux vaut la douceur que toute espèce de violence. Dieu vous donne l'exemple, et il faut voir comment il parle, lui directement atteint, il faut voir comme il parle et dans l'ancienne et dans la nouvelle loi : « O mon peuple, que t'ai-je fait? » *Mich.*, VI, 3. « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » *Act.*, IX, 4. Ainsi parle le Seigneur. Paul nous ordonne de corriger avec douceur nos ennemis. Et le Christ enfin ne dit-il pas à ses disciples, qui lui demandaient de faire pleuvoir le feu du ciel : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes? » *Luc.*, IX, 54. Remarquez-le, il ne leur parle pas pour cela avec dureté; il ne dit pas : O méchants et scélérats! O cœurs jaloux et ennemis du salut de vos frères! Non. « Pourquoi pensez-vous le mal en vous-mêmes? » *Matth.*, XIII, 30.

La crainte peut nous rendre meilleurs; mais elle ne préserve pas pour toujours.

Beaucoup de douceur donc en luttant contre le mal. La crainte peut rendre meilleur un instant, mais elle ne préserve pas pour toujours. Aussi le Christ ordonne-t-il d'épargner l'ivraie, laissant le temps de la pénitence. Combien qui se sont convertis après des chutes profondes! Paul, le publicain, le bon larron, et tant d'autres étaient d'abord de l'ivraie, et ils sont devenus un pur froment. Cette transformation qu'on ne peut opérer sur les semences naturelles, devient facile dans l'esprit et la volonté, que n'enchaînent pas les lois aveugles de la nature, mais qui les domptent par la liberté. Si donc vous avez affaire à un ennemi de la vérité, soyez bon avec lui, entourez-le de toute sorte de soins, ramenez-le à la vertu par vos exemples d'abord, et ensuite par des paroles exemptes d'amertume, veillez sur lui et protégez-le, employez tous les moyens de le redresser, comme font les meilleurs médecins, qui ne s'arrêtent pas au premier remède, mais en emploient un second, puis un troisième, et ainsi de suite tant que le mal résiste, coupant et liant selon qu'il est nécessaire. Ne faites pas autrement avec les âmes, puisque vous êtes leur médecin, traitez-les d'après les lois du Christ, faites tout pour la gloire de Dieu, et vous serez glorifié, soit à cause de vos œuvres, soit à cause du salut de vos frères, auquel vous aurez contribué. « Je glorifierai ceux qui me glorifient, dit le Seigneur, et ceux qui me méprisent, je les mépriserai. » I *Reg.*, II,

30. Faisons donc tout pour la plus grande gloire de Dieu, et nous arriverons à l'éternité bienheureuse. Puisse-t-il en être ainsi pour nous tous, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXX.

« Et comme Jésus en sortait, il vit un homme nommé Matthieu assis dans la maison de l'impôt, et il lui dit : Suivez-moi. Et Matthieu se levant le suivit. »

1. Le miracle accompli, et pour ne pas irriter la jalousie des Juifs, le Christ ne demeure pas en cette ville. Il se retire, toujours par égard pour eux, afin de calmer leur passion. Imitons son exemple ; ne bravons pas nos ennemis, soyons pleins de compassion pour leur misère, cédons et ne résistons pas. Mais pourquoi le Christ n'appela-t-il pas Matthieu en même temps que Pierre, Jean et les autres? De même qu'il ne vint en ce lieu que lorsqu'il fut certain d'y rencontrer des hommes soumis, de même il appela Matthieu quand il le sut disposé à le suivre. C'est ainsi qu'il ne s'attacha Paul qu'après la résurrection. Il sonde les cœurs, il pénètre la plus intime des âmes, et il sait bien à quel moment chacun est disposé à marcher après lui. Matthieu était trop terrestre au commencement pour qu'il pût l'appeler; il n'en est plus ainsi maintenant que les miracles du Christ et la renommée de ses bienfaits ont subjugué ce cœur. Admirez la sagesse de l'Apôtre qui ne fait pas mystère de sa vie passée, et tandis que les autres changent de nom, avoue franchement le sien. Mais pourquoi Matthieu dit-il de lui-même qu'il était assis dans la maison de l'impôt? Il veut montrer par là la puissance de celui qui l'appelle et qui sait bien vaincre ses résistances, l'arracher du milieu des méchants et se l'attacher. Est-ce qu'il ne convertit pas Paul au moment de sa fureur et de sa plus grande rage? Entendons-le raconter lui-même aux Galates la vertu de celui qui l'a appelé : « Vous avez appris, leur dit-il, de quelle manière j'ai vécu autrefois dans le judaïsme, persécutant à outrance l'Eglise de Dieu? » *Galat.*, I, 13. Est-ce qu'il ne choisit pas de pauvres pêcheurs au milieu de leurs travaux? Ah! sans doute, leur métier n'était pas honteux, quoique grossier, bas et simple comme leur personne; tandis qu'ici il se trouve en présence de mœurs douteuses, d'un commerce sans conscience, d'un profit sans mesure? Il ne s'arrête pas à ces choses, il l'appelle de ce nom.

Sagesse de l'Apôtre saint Matthieu.

Et ne vous en étonnez pas; lui qui ne rougit pas un jour non-seulement de s'attacher une courtisane, mais même de lui permettre de baiser ses pieds et de les arroser de larmes, comment aurait-il eu honte d'un publicain? Il n'était pas venu seulement pour les corps, il voulait avant tout guérir les âmes; témoin le paralytique. Il fait voir d'abord clairement qu'il a la puissance de remettre les péchés, puis il vient vers Matthieu, afin de préparer le peuple à le voir admettre un publicain parmi ses disciples. Est-ce que celui qui peut pardonner tous les péchés ne pourra pas faire d'un publicain un apôtre? A côté de la puissance du Maître, voyez l'obéissance du disciple. Il obéit sans résistance, il ne doute pas, il ne dit pas : Quoi donc? est-ce par hasard pour me tromper qu'un tel homme m'appelle? — Humilité intempestive qui n'avait rien à faire ici! Il se soumet à l'instant, il ne demande même pas, comme les pêcheurs l'avaient fait, d'aller chez lui parler de l'événement avec les siens. Comme les pêcheurs avaient abandonné leurs filets, leurs barques et leur famille, il abandonne lui aussi son trafic et son gain, et se montre, pour suivre le Sauveur, disposé à tout faire; il dit adieu à tous les soucis temporels, et son obéissance parfaite témoigne de l'opportunité de l'appel du Seigneur.

Vous demanderez peut-être pourquoi il n'est pas dit des autres apôtres comment ils furent appelés, à l'exception de Pierre, de Jacques, de Jean et de Philippe? Le voici : c'est que les métiers de ces derniers étaient réputés très-humbles. Quoi de plus méprisé qu'un pêcheur et de plus vil qu'un publicain? Philippe comptait parmi eux à cause de sa patrie. En racontant les choses les plus humbles qui les concernaient, les Evan-

gélistes nous forcent à les croire dans les grands faits dont ils font mention. Puisqu'ils n'omettent rien de ce qui peut les humilier et les abaisser, mais qu'ils semblent au contraire s'attacher de préférence à raconter les infirmités du maître et des disciples, pourquoi nous seraient-ils suspects quant ils parlent de choses éclatantes et magnifiques, alors surtout qu'ils passent sous silence des miracles nombreux, et ne montrent de zèle que pour parler de la croix, des humiliations et des opprobres, des professions viles et basses des disciples, des parents du maître déjà connus de tous pour leurs péchés, de l'humilité de leur condition? Il y a là une preuve manifeste de la sincérité de ces hommes, de leur désintéressement et de leur bonne foi.

2. Ayant donc appelé Matthieu, le Sauveur lui fit l'honneur de s'asseoir à sa table, pour lui donner du courage et accroître sa confiance. Effacer ses fautes fut l'affaire d'un instant; puis il s'assit avec lui et avec beaucoup d'autres publicains, encore qu'on dût lui faire un crime de ne pas rejeter les pécheurs, comme on peut le voir dans les Evangélistes. Pour les Juifs, ils cherchaient une occasion de l'accuser, et surveillaient toutes ses démarches. Les publicains se réunissent donc autour de Matthieu comme autour d'un des leurs; car, tout heureux de recevoir le Christ, Matthieu avait convoqué ses amis. Le Christ ne cessait pas de travailler; il guérissait les âmes malades non-seulement dans ses discours, par ses soins ou en reprenant ses ennemis, mais même pendant les repas, nous enseignant ainsi à mettre à profit tous nos moments et toutes nos œuvres. Ce qu'on servait à cette table était le fruit de l'iniquité et de l'avarice, et malgré cela, le Christ, à cause des grands avantages qu'il attendait de sa présence, ne refuse pas de s'y asseoir et de devenir ainsi le compagnon et le commensal des méchants. Un médecin de ce genre ne guérit les maladies qu'en supportant la corruption des malades : il brave donc le danger que peut courir sa réputation de ce qu'il mange avec Matthieu, dans la maison de ce dernier, avec un grand nombre de publicains. Ecoutez comme on le lui reproche : « C'est un homme insatiable, adonné au vin, ami des publicains et des pécheurs. » *Matth.*, XI, 19. Vous donc qui cherchez à vous faire un mérite de vos jeûnes, souvenez-vous que Notre-Seigneur a été appelé un homme vorace et adonné au vin, et qu'il n'en a pas rougi; il a tout foulé aux pieds pour remplir sa mission, et il a réussi. Voilà un publicain qui se convertit et qui devient meilleur. Voilà même que ceux qui étaient à table avec lui sentent les heureux effets de sa présence.

Contre les fidèles qui cherchaient à se faire un mérite de leurs jeûnes.

En doutez-vous? Entendez comment Zachée, un autre publicain, s'exprime : « Zachée, lui avait dit le Sauveur, il faut que je m'arrête aujourd'hui dans votre maison; » et, tout inondé de joie, il répond : « Je donne la moitié de mon bien aux pauvres, et, si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui rendrai quatre fois autant. » Alors le Seigneur ajoute : « Cette maison a reçu aujourd'hui le salut. » *Luc.*, XIX, 5, 8, 9. Ainsi en est-il de toutes les œuvres du Sauveur. Mais alors, direz-vous, pourquoi ce précepte de Paul : « Si un de vos frères est impudique ou avare, ne mangez pas même avec lui? » I *Cor.*, V, 11. Cette loi est autant pour les maîtres que pour les frères. Or les publicains n'étaient pas encore parfaits et ne comptaient pas au nombre des frères. Ce que Paul prescrit c'est de répudier les frères qui persévèrent dans leurs mauvais desseins; mais qui ne voit que ceux dont il s'agit ici avaient cessé de faire le mal? Rien n'arrête les pharisiens; ils s'adressent aux disciples et leur disent : « Pourquoi votre maître mange-t-il avec les publicains et les pécheurs? » Et une autre fois qu'ils croient prendre les disciples en flagrant délit de péché, ils disent au Christ : « Voilà que vos disciples font ce qu'il n'est pas permis de faire le jour du sabbat. » *Matth.*, XII, 2. Ils accusent le maître auprès de ses disciples. Hommes pervers et pleins de malice, ils voulaient séparer les disciples du maître. Que va répondre alors cette sagesse infinie? « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades. »

Voilà comme le Christ réfute leurs paroles. Vous me faites un crime, semble-t-il dire, de converser avec les hommes; mais, au contraire,

ne serait-il pas indigne de ma miséricorde de les abandonner? Loin donc que je pèche en agissant ainsi, je fais une chose indispensable, nécessaire et digne de mille louanges. Cependant il a dit : « Les malades, » et cette expression aurait pu blesser ceux qu'il appelle ; il corrige aussitôt ce qu'elle peut avoir d'amer, et il ajoute : « Allez donc et apprenez ce que veut dire cette parole : Je veux la miséricorde et non le sacrifice. » *Ose.*, VI, 6. Par là il les reprend de ne pas savoir l'Ecriture ; sa parole, quoique vive, est exempte de colère : il se propose uniquement de ne pas les laisser dans le doute. Il aurait pu dire : Est-ce que vous avez oublié comment j'ai pardonné au paralytique ses péchés, comment j'ai guéri son corps? Mais non, d'abord il emploie la voie du bon sens, ensuite celle de l'Ecriture. Après avoir dit : « Ceux qui se portent bien n'ont pas besoin de médecin, mais les malades, » se donnant ainsi, quoique d'une façon voilée, pour un médecin, il ajoute : « Allez donc et apprenez le sens de cette parole : Je veux la miséricorde et non le sacrifice. » Paul, dans la suite, ne fit pas autrement. « Qui est-ce qui fait paître un troupeau et ne mange pas de son lait? » dit-il d'abord débutant par des exemples ordinaires. Ensuite il cite l'Ecriture : « Car il est écrit dans la loi de Moïse : Vous ne tiendrez point la bouche liée au bœuf qui foule le grain. Ainsi, ajoute-t-il plus loin, le Seigneur ordonne que ceux qui annoncent l'Evangile vivent de l'Evangile. » I *Cor.*, IX, 7; *Deut.*, XXV, 4; I *Cor.*, IX, 9-14. Le Sauveur n'agit pas de même à l'égard de ses disciples ; voici comment il leur rappelle ses miracles : « Ne vous souvient-il pas des cinq pains distribués à cinq mille hommes, et combien de corbeilles vous avez emportées? » *Matth.*, XVI, 9.

Le Christ tient une autre conduite avec les publicains qu'il appelle.

3. Avec les publicains qu'il appelle, le Christ tient une autre conduite : il leur représente leur infirmité, il leur fait voir qu'ils comptent au nombre des malades, puisqu'ils ne savent pas l'Ecriture, et, au mépris de toute vertu, font consister toute la loi dans les sacrifices. A l'appui de sa parole, il résume en peu de mots les enseignements de tous les prophètes : « Sachez bien ce que veut dire cette parole : Je veux la miséricorde et non le sacrifice. » Il se justifie et les accuse, comme s'il disait : Pourquoi m'accusez-vous? parce que je corrige les pécheurs? Mais vous accuserez alors mon Père également. C'est dans le même sens qu'il disait ailleurs : « Mon Père agit toujours et moi aussi, » *Joan.*, V, 17, comme il dit maintenant : « Allez et sachez le sens de cette parole : Je veux la miséricorde et non le sacrifice. » Ce que veut mon Père, je le veux moi-même. Voyez-vous comme une chose est nécessaire et l'autre superflue? Il ne dit pas : Je veux la miséricorde et le sacrifice, mais bien « la miséricorde, et non le sacrifice. » Il approuve la miséricorde, il réprouve le sacrifice, démontrant ainsi que ce dont ils lui font un crime, non-seulement n'est pas défendu par la loi, mais encore est plus ordonné que les sacrifices ; et il cite à l'appui les préceptes mêmes de la loi ancienne. Lors donc qu'il a confondu les pharisiens, et par des exemples ordinaires, et par l'Ecriture, il ajoute : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence. » Parole pleine d'ironie, qui rappelle celle-ci de la Genèse : « Voici qu'Adam est devenu comme l'un d'entre nous? » *Genes.*, III, 22 ; et cette autre : « Si j'avais faim, est-ce à toi que je le dirais? » *Psalm.* XLIX, 12. Car il n'y a pas de juste sur la terre, selon cette parole de Paul : « Tous ont péché et ont besoin de la grâce de Dieu. » *Rom.*, III, 23.

Quelle consolation pour ceux qui sont appelés ! Non, je ne déteste pas les pécheurs, dit le Christ, car c'est pour eux que je suis venu. Puis, afin de les rendre vigilants et actifs, il ajoute : « Je suis venu les appeler à la pénitence. » Il ne faut pas que les pécheurs demeurent dans leur triste état, mais qu'ils se convertissent et deviennent meilleurs. Confondus par les passages de l'Ecriture et par la suite même des choses, les pharisiens, déclarés coupables des mêmes crimes qu'ils lui avaient reprochés, et convaincus d'avoir enfreint la loi, n'ont plus rien à dire contre le Christ ; alors ils attaquent ses disciples. Luc attribue aux pharisiens ces paroles, Matthieu les prête aux disciples de Jean ; il est probable qu'elles furent à la fois sur les lèvres et dans le cœur des uns et

des autres. Les pharisiens découragés s'unissaient avec les disciples de Jean, comme ils firent plus tard avec les Hérodiens. Les disciples de Jean portaient envie au Christ et disputaient contre lui ; ils se soumirent lorsque Jean fut en prison, et vinrent annoncer au Christ sa captivité ; mais ce fut pour revenir bientôt après à leurs premiers sentiments. Que disent-ils donc ? « Pourquoi les pharisiens et nous jeûnons-nous souvent, et vos disciples ne jeûnent-ils pas ? » Ils tombent dans ce vice flétri un jour par le Christ en ces termes : « Lorsque vous jeûnez, oignez votre tête et lavez votre visage ; » *Matth.*, VI, 17 ; vanité coupable dont le Sauveur prévoyait toutes les mauvaises conséquences ! Cependant il n'a pour eux aucune parole sévère ; il pouvait leur dire : O cœurs enflés d'orgueil et passionnés pour la vaine gloire ! Non ; il leur parle avec mansuétude : « Les enfants de l'époux, dit-il, ne peuvent gémir pendant que l'époux est avec eux. » Quand il avait parlé pour les autres, et qu'il s'était agi par exemple de venir au secours des publicains et de guérir les blessures de leurs âmes, il avait mis une certaine ardeur dans ses reproches ; maintenant qu'il s'agit uniquement de ses disciples et de lui, il s'exprime avec toute la bonté possible. Que vous, semble-t-on lui dire, vous agissiez ainsi comme médecin, soit ; mais vos disciples, pourquoi ne jeûnent-ils pas ? pourquoi viennent-ils s'asseoir à une telle table ? — Et ceux qui parlent ainsi se donnent d'abord pour exemple et citent ensuite les pharisiens, afin que cette comparaison fasse paraître l'accusation mieux fondée et le crime plus grand : « Nous et les pharisiens nous jeûnons souvent. » Ils jeûnaient en effet, les uns par ordre de Jean, les autres pour obéir à la loi. « Je jeûne deux fois la semaine, » *Luc.*, XVIII, 12, disait un jour un autre pharisien. « Est-ce que les enfants de l'époux peuvent jeûner tant que l'époux est parmi eux ? » dit Jésus.

Voilà donc qu'après s'être appelé médecin il se donne maintenant comme époux, et nous révèle de profonds mystères. Il aurait pu dire à ces méchants : Vous n'avez pas le droit de faire de telles lois ; à quoi peut servir le jeûne, si votre âme est remplie de malice, si vous accusez, si vous condamnez les autres, si vous avez une poutre dans votre œil, si vous faites tout par un motif de vaine gloire? Avant de jeûner, il fallait rompre avec l'orgueil et pratiquer la vertu, la charité, la douceur, l'amour du prochain. — Mais non, il ne dit rien, c'est avec la plus grande douceur qu'il s'exprime : « Les fils de l'époux ne peuvent pas jeûner quand l'époux est parmi eux ; » rappelant ces paroles de Jean : « L'époux est celui à qui est l'épouse ; mais l'ami de l'époux, qui est debout et l'écoute, est plein de joie à cause de la voix de l'époux. » *Joan.*, III, 29. C'est maintenant, semble-t-il dire, le temps de la joie et de l'allégresse. Arrière donc les choses tristes. Le jeûne n'est pas triste de sa nature; il l'est pour les âmes faibles; pour ceux qui sont sages, au contraire, il est suave et plein de douceur; quand le corps se porte bien, on éprouve une grande joie; mais le plaisir est plus grand quand l'âme est saine et pure. Ainsi le Christ répond à la pensée des pharisiens. C'est encore ainsi qu'Isaïe parlant du jeûne l'appelle l'humilité de l'âme, et Moïse de même.

4. Puis le Seigneur en les confondant continue : « Des jours viendront où l'époux leur sera ôté, et alors ils jeûneront. » Si donc ses disciples ne jeûnent pas, ce n'est pas par un vil motif de gourmandise, c'est par une dispensation admirable de Dieu. Mais voilà qu'il fait pressentir déjà quelque chose de sa passion, et qu'en répondant aux disciples de Jean, il donne une leçon aux siens et les exerce à la méditation des choses qui semblent en elles-mêmes bien sombres et bien pénibles. Les leur dire directement et déjà, c'eût été trop les contrister, puisque dans la suite ils ne purent pas les entendre sans s'émouvoir et se troubler; ils les acceptent avec moins de peine, quand elles sont annoncées à d'autres. Comme ils avaient sans doute une haute idée de la passion de Jean, il apaisa leur colère, sans toutefois les entretenir encore de la résurrection; le temps n'était pas arrivé. Rien de plus naturel, en effet, que la douleur conduisant l'homme à la mort; mais briser les liens de la mort était au-dessus de la nature. Ce qu'il avait fait naguère, il le fait encore ici. Quand on avait voulu lui faire un crime de manger avec

Le Christ fait pressentir sa passion



les pécheurs, il prouva qu'au lieu d'être un crime, cela était une bonne action : maintenant on s'efforce de lui prouver qu'il ne doit pas avoir de disciples, et il montre à ceux qui l'accusent qu'ils ne savent pas comment il faut avoir des disciples, et qu'ils parlent à l'aventure : « Personne, dit-il, ne joint un morceau de drap neuf à un vieux vêtement. » Il confirme par des exemples tirés d'objets familiers ce qu'il avance. Voici le sens de ses paroles : Mes disciples ne sont pas encore forts, ils ont besoin d'indulgence, car l'Esprit ne les a pas renouvelés. Tels qu'ils sont, il ne faut pas leur imposer des préceptes au-dessus de leurs forces.

En imposant à ses disciples ses règles et ses lois, il voulait leur apprendre avec quelle douceur ils devraient traiter plus tard leurs propres disciples sur toute la terre. « On ne met pas, continue-t-il, du vin nouveau dans de vieux vases. » Ces comparaisons sont toutes prises de l'ancienne loi. Jérémie compare le peuple à une ceinture et fait mention de vases et de vin. Il était question de table et de mets, le Christ pouvait-il prendre de meilleurs exemples? Luc ajoute que ce qui est neuf déchire ce qui est vieux, si on les unit ensemble. Ainsi, vous le voyez, au lieu d'avancer, on arrive, en agissant ainsi, à un plus pitoyable résultat. Le Christ décrit les choses présentes, mais il prédit les choses à venir; il annonce la rénovation de ses disciples, et leur promet que jusqu'à ce jour rien de pénible et de dur ne leur sera demandé. Vouloir fonder des dogmes sublimes avant le temps, c'est s'exposer à ne rien faire, en abusant trop tôt des forces qu'il faudrait ménager. La faute n'en est pas au vin ni aux vases, mais à la précipitation de ceux qui versent le vin. De là on peut juger pourquoi le Christ parlait presque toujours fort simplement à ses disciples; en présence de leur infirmité, il oubliait sa propre grandeur, et Jean le dit expressément quand il rapporte ces paroles de Jésus : « J'ai encore beaucoup de choses à dire; mais vous ne pouvez les porter à présent. » *Joan.*, XVI, 12. Or, pour laisser comprendre à ses disciples qu'en dehors des choses qu'il leur avait dites, il leur restait de plus grands mystères à connaître, il ne cache pas leur incapacité, et il promet de leur révéler ce qu'ils ne savent pas, quand ils seront à même d'en supporter le poids : « Viendront des jours où l'époux leur sera ôté, et alors ils jeûneront. » N'exigeons donc pas toute chose de tous, contentons-nous de ce qui pour le moment est possible; peu à peu nous irons au delà. Pour aller loin, ne vous pressez pas, et vous avancerez plus sûrement. Si ce que je dis vous semble une énigme, consultez l'expérience, et vous comprendrez combien j'ai raison. Méprisez les accusateurs importuns; les pharisiens étaient bien des accusateurs et condamnaient la conduite des disciples.

Les dogmes sublimes ne devaient pas être exposés avant le temps.

5. Cependant rien ne peut ébranler le Christ; il ne dit pas : Non, il n'est pas bon que les uns jeûnent et que les autres ne jeûnent pas. Mais, comme un pilote habile ne se laisse pas intimider par la fureur des flots, et s'applique tout entier à son art, ainsi fait le Christ. Ce qui était triste, en effet, ce n'était pas la violation du jeûne, mais les blessures mortelles, les déchirements, les tortures que le jeûne engendrait. Souvenons-nous de ces choses, et faisons-en l'application à ceux qui nous touchent de près. Supposez une femme amie du luxe, des parfums et du fard, ne rêvant que les hochets, vivant toujours au sein des délices, bavarde et dès lors inutile; qu'importe que tous ces défauts ne se rencontrent pas ordinairement chez une femme? nous pouvons faire l'hypothèse. Pourquoi, direz-vous, prendre une femme pour terme de comparaison, non pas un homme? Je sais bien que ces défauts sont pires chez les hommes que chez les femmes; mais, parce que l'homme a reçu la mission de gouverner, j'ai préféré mettre en scène la femme. La femme n'est pas plus mauvaise que l'homme, et l'on voit souvent l'homme tomber dans des crimes que la femme commet rarement, comme l'homicide, le pillage des tombeaux, et d'autres de ce genre. Si je parle ainsi, ce n'est donc pas par mépris pour les femmes : loin de moi cette pensée; mais le portrait ainsi décrit va mieux à mon sujet. Supposez donc une femme telle que je l'ai peinte, et à côté d'elle son mari cherchant à la corriger. Comment la changera-t-il? Peu à peu, en

commençant par les plus petites choses, afin de ne pas trop décourager sa faiblesse. Si vous entrepreniez de tout corriger à la fois, vous risqueriez de tout perdre. Ne lui retirez pas d'abord ses bijoux, laissez-la pour quelque temps les garder et les porter; car on peut y voir un moindre mal que dans l'usage du fard et des fausses couleurs.

Commencez par ce dernier travers, attaquez-le, non par la menace et la peur, mais par la persuasion; avec calme, par des traits lancés à propos contre les autres femmes, en faisant connaître votre opinion et votre goût à cet égard. Ne vous lassez pas de lui dire que vous n'aimez pas un visage ainsi décoré, que même vous le détestez; persuadez-lui bien que vous en êtes vraiment attristé. A votre sentiment, ajoutez celui des autres, dites que ces choses altèrent la vraie beauté; ce sera peut-être le moyen de déraciner cette passion. Ne parlez pas encore de l'enfer ou du ciel, ce serait inutile. Bornez-vous à lui persuader, encore une fois, qu'elle ne saurait vous être plus agréable qu'en laissant telle qu'elle est l'œuvre de Dieu, que beaucoup comme vous ne trouvent nullement belle la femme qui se peint les sourcils et les lèvres, qui donne à son teint un éclat exagéré. Tâchez donc, en premier lieu, de guérir la maladie par des raisonnements naturels et par l'opinion commune; et puis, lorsque vous l'aurez au moins ébranlée par là, ayez recours à des considérations d'un autre ordre. Si vous échouez une première fois, revenez à la charge, revenez-y sans compter, ne vous lassez pas de tenir ce langage, non avec une pénible austérité, mais avec une aménité constante; parfois détournez-vous, et faites des avances. Voyez-vous comme les peintres procèdent pour faire un beau tableau, tantôt ils effacent et tantôt ils ajoutent. Ne soyez pas moins attentifs qu'eux. S'ils mettent tant de soin à retracer l'image du corps, nous devons, à plus forte raison, mettre en jeu toutes nos ressources pour rétablir la beauté de l'âme. Quand vous aurez complétement formé cette beauté, vous ne verrez plus celle du corps honteusement travestie, ni cette bouche qui rappelle à force de vermillon la gueule ensanglantée d'une ourse, ni ces sourcils noirs qu'on dirait teints avec la suie de la poêle, ni ces joues badigeonnées comme les murs d'un sépulcre. Tout cela n'est que fumée, poussière et cendre, tout cela sent la décomposition.

6. Mais je ne sais comment je me suis laissé entraîner à de telles paroles, et, tandis que j'exhorte les autres à reprendre avec douceur, moi-même je cède à l'indignation. Revenons donc à de plus douces exhortations, et sachons supporter les travers des femmes, si nous voulons parvenir à les corriger. Voyez de quelle façon on se conduit à l'égard des enfants qu'on veut écarter de la mamelle, avec quelle patience on endure leurs cris et leurs emportements, dans le but d'obtenir qu'ils renoncent à leur première nourriture. Agissons de même en ceci : pour réformer un abus, sachons tolérer tous les autres. Lorsque vous aurez eu raison de celui-là, le reste viendra de soi-même, vous attaquerez alors les bijoux, en procédant de la même manière : formant ainsi trait par trait la beauté morale de votre femme, vous acquerrez la gloire d'un peintre excellent, d'un fidèle serviteur, d'un agriculteur habile. Vous lui rappellerez alors ces femmes illustres des anciens temps, une Sara, une Rébecca, si belles et si différentes des femmes de nos jours; faites-les apparaître comme les modèles de la réserve et de la modestie. Lia, la femme du patriarche, n'avait pas les avantages de la beauté, et cependant elle n'eut jamais recours à de tels moyens; n'ayant rien pour plaire, peu aimée de son mari, elle n'alla pas déformer son visage, elle restait ce qu'elle était, respectant l'œuvre de la nature, et cela, quoique son éducation se fût faite parmi les Gentils. Et vous qui possédez la foi, vous dont le Christ est la tête, quelle sorte de machine satanique venez-vous nous présenter? Avez-vous donc oublié cette eau qui coula sur votre front, l'auguste victime déposée sur vos lèvres, le sang divin qui rougit votre langue.

Si vous songiez à tout cela, votre amour de la parure serait-il encore mille fois plus impérieux, vous n'oseriez pas vous souiller de cette poussière et de cette cendre. Souvenez-vous donc que vous êtes l'épouse du Christ, et re-

poussez de telles ignominies. Il ne veut pas de ces couleurs empruntées; c'est une autre beauté qu'il demande, qu'il aime d'un ardent amour, la beauté de l'âme. Le prophète vous ordonne aussi de la rechercher quand il dit : « Et le roi sera désireux de votre beauté. » *Psalm.* XLIV, 12. Ne nous abaissons donc pas à chercher le superflu; aucune œuvre de Dieu n'est imparfaite et n'a dès lors besoin que vous la redressiez. Si quelqu'un s'avisait de corriger à sa façon une statue qu'on viendrait d'ériger à l'empereur, la tentative ne serait pas sans danger, ce serait encourir les derniers risques. L'œuvre est de l'homme néanmoins, et vous vous gardez bien d'y toucher : il s'agit ici de l'œuvre de Dieu, et vous essayez de la perfectionner? Vous ne pensez pas au feu de la géhenne? Vous n'avez aucun souci d'une âme abandonnée? Elle est abandonnée, parce que tous vos soins se concentrent sur la chair. Et pourquoi parlé-je de l'âme? Tous vos efforts tournent au préjudice de la chair elle-même. Ecoutez plutôt : Vous voulez paraître belle, n'est-ce pas? vous ne faites que mettre à découvert votre laideur. Vous vous proposez de plaire à votre mari? vous l'affligez, et ce n'est pas à lui seul que vous causez de la peine, vous faites que les étrangers eux-mêmes deviennent vos accusateurs. Vous voulez paraître jeune? mais vos artifices vous poussent plus rapidement à la vieillesse. Vous voulez briller? vous ne réussissez qu'à vous flétrir; car une femme livrée à de telles pratiques couvre de honte les personnes de son rang, et jusqu'aux servantes qui la voient agir, mais beaucoup plus encore elle-même.

Que dis-je cependant? Je laisse de côté ce qu'il y a d'incomparablement plus grave : l'offense que vous faites à Dieu, l'atteinte que vous portez à la chasteté, l'aliment que vous fournissez aux flammes de la jalousie, les traits de ressemblance que vous avez avec les femmes perdues. Songez-y, et fuyez cette pompe et cet art diaboliques, rejetez des ornements qui sont un déshonneur, appliquez-vous uniquement à cette beauté de l'âme qui ravit les anges, dans laquelle Dieu se complaît, et qui fait le bonheur de l'homme : vous obtiendrez ainsi la gloire présente et celle de l'avenir. Puissiez-vous toutes l'avoir en partage par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Conclusion morale.

HOMÉLIE XXXI.

« Comme il disait ces choses, voilà qu'un prince de la synagogue entra et l'adora, disant : Ma fille vient de mourir; mais venez, mettez votre main sur elle, et elle vivra. Et Jésus se levant, le suivit avec ses disciples. »

1. L'œuvre suivit les paroles, pour confondre les pharisiens encore davantage. En effet, celui qui se présentait était le chef de la synagogue; et grande était sa douleur. Il s'agissait ensuite d'une fille unique parvenue à sa douzième année, c'est-à-dire, dans la fleur de son âge; et voilà pourquoi le Sauveur s'empressa de la rendre à la vie. Si, d'après l'Evangile de Luc, des gens viennent qui disent au père : « N'importunez pas le Maître, car l'enfant est morte; » *Luc.*, VIII, 49; nous répondrons que ces mots : « Elle vient de mourir, » sont d'un homme qui juge d'après le temps employé dans le chemin, ou d'un père qui exagère son malheur. Du reste, il est assez ordinaire aux malheureux de faire en paroles leurs maux plus graves qu'ils ne sont et d'ajouter à la réalité, pour toucher plus vivement les personnes auxquelles ils ont recours. Mais remarquez l'ignorance de notre suppliant : il demande au Christ deux choses, qu'il vienne d'abord, et puis qu'il étende ses mains sur l'enfant, preuve que le père l'aurait laissée respirant encore. C'est une chose semblable que le syrien Néhéman demandait au prophète : « Il viendra et il m'imposera les mains. » IV *Reg.*, V, 11. Il faut aux intelligences alourdies des choses qui se voient et qui tombent en général sous les sens. Marc raconte que le Sauveur prit avec lui trois de ses disciples; Luc en dit autant; notre Evangéliste se borne à parler des disciples, sans en désigner le nombre. Mais pourquoi le Sauveur ne prit-il pas avec lui Matthieu, qui naguère s'était mis à sa suite? Pour lui en inspirer un plus ardent désir, et

parce qu'il était encore trop imparfait. S'il honore les uns, c'est afin qu'ils soient imités des autres. C'était assez pour Matthieu d'assister à la guérison de la femme affligée d'une perte de sang, d'avoir été admis à la table du Maître, et d'avoir partagé le sel avec lui. Quand le Sauveur se leva, un grand nombre de personnes le suivirent, les unes attirées par la perspective d'un grand miracle, les autres à cause de la haute position du suppliant, la plupart charnelles encore, pour assister plutôt à la guérison du corps qu'à la guérison de l'âme. Et l'on accourait de divers côtés, ceux-ci pour implorer la guérison de leurs propres maladies, ceux-là pour assister à la guérison du prochain, un plus petit nombre pour entendre la parole du Maître et goûter ses enseignements. Mais Jésus ne permit pas à la foule de pénétrer dans la maison; il ne prit avec lui que ses disciples et encore ne les prit-il pas tous, nous enseignant ainsi de toutes les façons à fuir les vains applaudissements du vulgaire.

« Et voilà qu'une femme affligée d'une perte de sang depuis douze années, vint derrière lui, et toucha la frange de son vêtement; car elle disait en elle-même : Si je touche seulement son vêtement, je serai guérie. » Pourquoi ne l'aborda-t-elle pas en face ? Parce qu'elle rougissait de son mal et s'estimait impure. Si toute femme, au moment de ses règles, était jugée telle, à plus forte raison celle-ci se croyait-elle obligée, par l'infirmité dont elle était atteinte, de se juger de la même manière; d'autant plus que, d'après la loi, les maladies de ce genre étaient réputées gravement impures. C'est pour cela que la femme se tient cachée et à l'écart. Toutefois, elle n'avait pas encore du Sauveur une opinion exacte et parfaite; autrement, elle n'eût point cru pouvoir se cacher à ses yeux. C'est la première fois qu'une femme vient trouver Jésus en public : elle avait appris qu'il ne se refusait pas à guérir des femmes, et qu'il se rendait auprès d'une jeune fille décédée. D'autre part, quoique riche, elle n'osait pas l'appeler dans sa maison. Elle ne voulait pas non plus l'aborder en face; en conséquence, elle se contenta de toucher avec une foi vive ses vêtements. Chez elle, point d'hésitation : elle ne dit point en elle-même : Serai-je, ou non, guérie de mon mal? Sûre au contraire de la santé qui va lui être rendue, elle s'approche. « Car elle disait en elle-même : Si je touche seulement ses vêtements, je serai guérie. » Sachant de quelle maison il sortait, d'une maison de publicains, de quelles gens il était suivi, de publicains et de pécheurs, elle ressentait une confiance sans bornes. Et que fait le Sauveur ? Il ne permet point qu'elle reste dans l'obscurité; il la produit en public, et, pour bien des motifs, divulgue ses intentions. Il est vrai, quelques insensés prétendent que Jésus aurait agi de la sorte par amour de sa propre gloire. Pourquoi, vous disent-ils, ne laissait-il pas cette femme dans son obscurité ? — Que dites-vous là, malheureux? Quoi, Celui qui ordonne de garder le silence, qui ne parle jamais de ses innombrables prodiges, Celui-là serait avide de gloire! — Alors, pour quelle raison fait-il connaître cette femme ? — En premier lieu, il dissipe ses craintes, il calme les scrupules dans lesquels aurait pu la jeter sa conscience aiguillonnée par cette pensée, qu'elle aurait dérobé véritablement sa guérison. En second lieu, il redresse l'opinion qu'elle entretenait de lui être entièrement inconnue. En troisième lieu, il donne à tous sa foi en exemple, afin que tous marchent sur les traces de cette femme admirable : et certainement, la guérison de la perte de sang n'est pas un miracle plus étonnant que cette preuve manifeste de la toute science du Sauveur. Enfin, il éclaire par ce moyen le chef de la synagogue au moment de perdre la foi, et par cela même tout espoir de salut : car on était venu lui dire : « impo rtunez pas davantage le Maître; l'enfant est morte. » *Luc.*, VIII, 49. Les gens de la maison se riaient du Sauveur disant que la jeune fille dormait; et il n'est pas invraisemblable que tels aient à peu près été les sentiments du père lui-même.

Le Christ ne recherchait point la gloire.

2. Aussi le Sauveur, après avoir délivré la femme de son mal, l'interpelle-t-il ouvertement. Et la preuve des dispositions peu favorables dont le chef de la synagogue était animé se trouve dans ces paroles que Jésus lui adresse :

« Ne craignez rien, croyez seulement, et elle sera sauvée. » *Ibid.*, 50. Du reste, c'est à dessein qu'il attendait que la mort survînt, afin de se présenter alors et de rendre tout-à-fait évident le miracle de la résurrection. Voilà pourquoi il ne s'avance qu'avec lenteur, et s'entretient assez longtemps avec la femme, afin que, l'enfant ayant expiré, les messagers se présentassent pour dire au père : « N'importunez pas davantage le Maître. » L'Evangile le donne à comprendre dans la manière dont il expose les faits : « Comme il parlait encore, des gens vinrent de la maison qui dirent : Votre fille est morte ; n'importunez pas davantage le Maître.» Le Sauveur voulait donc que la mort fût déclarée et connue du public, pour que la résurrection devînt indubitable. Cette précaution, il ne manque jamais de la prendre. Ainsi, lorsque Lazare mourut, Jésus ne se présenta qu'après trois jours écoulés.—Il interpelle donc la femme et lui dit : « Ma fille, ayez confiance ; » comme il avait dit au paralytique : « Ayez confiance, mon fils. » Parce que cette femme était intimidée, il lui dit d'avoir confiance, et il l'appelle « ma fille. » C'est par la foi qu'elle était devenue sa fille, et c'est pour cela qu'il lui décerne cet éloge : « Votre foi vous a sauvée. » Luc nous donne bien d'autres détails sur cette femme. Quand elle se fut approchée du divin Maître et qu'elle eut été guérie, Jésus ne l'appela pas sur-le-champ ; mais il dit auparavant : « Qui donc m'a touché ? » *Luc.*, VIII, 45. Pierre et les autres disciples répondant : « Maître, la foule vous environne et vous presse, et vous demandez : Qui m'a touché ? » *Ibid.*, 46, preuve irrécusable de la matérialité de sa chair, et du mépris qu'il avait pour toute distinction fastueuse, puisque la foule, loin de le suivre à distance, le pressait de tout côté. Jésus insista et dit de nouveau : « Quelqu'un m'a touché, car j'ai senti qu'une vertu sortait de moi ; » réponse adaptée à l'intelligence et aux idées grossières de ses auditeurs. En parlant de la sorte, il se proposait d'encourager la femme à tout avouer. S'il ne la désigne pas immédiatement, c'est pour lui persuader, en montrant lui-même que rien n'échappait à sa science, de raconter tout de son propre mouvement et de publier le prodige accompli, de crainte que son témoignage à lui ne fût révoqué en doute. Voyez-vous la supériorité de la femme sur le chef de la synagogue ? Elle ne saisit pas le vêtement du Sauveur ; elle ne le retint pas ; il lui suffit de le toucher du bout des doigts, et, quoique venue la dernière, elle se retira la première guérie. L'un appelle dans sa maison le divin Maître ; il suffit à l'autre d'un simple contact ; car, bien qu'enchaînée par la maladie, elle s'enlevait sur les ailes de la foi.

Considérez encore la consolation que Jésus lui donne en ces termes : « Votre foi vous a sauvée. » Or, s'il l'eût interpellée uniquement par ostentation, il ne lui eût point parlé de la sorte ; en lui parlant de la sorte, il voulait exciter le chef de la synagogue à croire, glorifier la femme, et en même temps lui procurer de grands avantages et une satisfaction non moins précieuse que la santé. Qu'il se soit proposé la gloire de cette femme et le bien du prochain, et non un vain étalage d'orgueil, cela résulte de ce que l'ignorance de ce miracle n'eût rien ôté à l'admiration dont il était digne, attendu que ses miracles surpassaient en nombre les flocons de la neige, et il en avait opéré, de même qu'il devait en opérer, de beaucoup plus remarquables. Quant à la femme, si le Sauveur n'eût agi de cette manière, elle aurait dû se retirer inconnue et frustrée de ce magnifique éloge. Elle s'était approchée tremblante, et Jésus avait ranimé sa confiance ; à la santé corporelle il avait joint d'autres grâces par ces paroles : « Allez en paix.» *Ibid.*, 47-48.

« Or, Jésus étant arrivé dans la maison du prince, et ayant vu les joueurs de flûte et une foule tumultueuse, dit : Retirez-vous, car la jeune fille n'est pas morte, elle dort. Et ils se riaient de lui. » Luxe bien digne des chefs de la synagogue que ces flûtes et ces cymbales pour exciter les gémissements. Or, que fait le Christ ? Il chasse cette foule, et introduit les parents ; de la sorte, on ne pourra point attribuer à un autre qu'à lui le miracle qui va s'accomplir. Avant que la jeune fille se lève, il la ranime par sa parole : « La jeune fille n'est pas morte, elle dort. » En plusieurs autres circons-

tances il fait de même. Sur la mer, il avait d'abord gourmandé ses disciples ; de même il commence ici par chasser le trouble de l'esprit des assistants, tout en montrant qu'il lui est facile de rappeler les morts à la vie ; ce qu'il fit également à propos de Lazare par ces paroles : « Lazare notre ami dort. » *Joan.*, XI, 11. Il leur apprend à ne point redouter la mort, vu que la mort n'était plus la mort, mais un sommeil. Comme il devait mourir lui aussi, il prépare ses disciples, en ressuscitant des corps privés de la vie, à compter sur sa parole et à ne pas s'alarmer de son trépas. En effet, depuis son avénement, je le répète, la mort n'était plus qu'un sommeil. Cependant on se riait de lui ; mais il ne s'indigna pas de ce refus de confiance au prodige qu'il allait opérer, et il se garda bien de condamner ces sourires, afin que ces sourires eux-mêmes, ainsi que les flûtes, les cymbales et tout l'appareil funéraire, rendissent indubitable la mort de la jeune fille.

3. Bien souvent les hommes refusent de croire aux miracles lorsqu'ils sont accomplis. C'est pourquoi le Sauveur prévient ouvertement les spectateurs. Moïse et Lazare nous en fournissent la preuve. Dieu dit à Moïse : « Qu'y a-t-il dans ta main ? » *Exod.*, IV, 2 ; et cela, pour que sa verge, une fois changée en serpent, il n'oubliât pas ce qu'elle avait été d'abord, et que le souvenir de sa propre réponse lui fit comprendre la grandeur du prodige. De même, à propos de Lazare, le Sauveur demande : « Où l'avez-vous mis ? » afin que, après lui avoir répondu : « Venez et voyez. — Il sent déjà mauvais ; car il est mort depuis quatre jours ; » on ne pût plus douter de la réalité de cette résurrection. *Joan.*, XI, 34-39. Lors donc que Jésus eut aperçu les musiciens et la foule, il les fit tous sortir, et c'est en présence des parents qu'il accomplit son miracle : il ne donna point au corps une âme différente ; il se contenta d'y ramener celle qui en était séparée, et de la réveiller en quelque manière de son sommeil. Il prend d'abord la main de l'enfant : c'est une précaution de nature à faciliter par la voie des sens aux spectateurs la foi en la résurrection. Tandis que le père lui demande seulement d'imposer ses mains sur sa fille, Jésus fait davantage ; au lieu d'imposer ses mains sur l'enfant, il prend la sienne, rend la vie au cadavre et prouve ainsi que rien ne lui coûte. Il ne se contente pas de ressusciter la morte ; il commande qu'on lui donne à manger, de crainte qu'on ne vît en elle qu'un fantôme. Il ne lui en donne pas lui-même ; c'est aux parents qu'il commande de lui en donner. De même avait-il dit au sujet de Lazare : « Déliez-le et laissez-le aller ; » *Joan.*, XI, 44 ; plus tard seulement il l'admit à sa table. Toujours, en effet, le divin Maître s'attache à établir avec certitude ces deux choses, la mort et la résurrection.

Evitons le faste et la vaine gloire.

Pour vous, ne vous bornez pas à considérer cette résurrection ; notez en outre la recommandation faite de n'en parler à personne, et apprenez ainsi de toute façon à fuir l'orgueil et la vaine gloire. Apprenez en même temps que le Sauveur fit sortir de la maison les personnes qui pleuraient, les jugeant indignes par là d'assister à la scène qui allait suivre. Gardez-vous bien de sortir avec les joueurs de flûte ; demeurez avec Pierre, Jacques et Jean. S'il fit sortir alors des gens de cette sorte, à plus forte raison le ferait-il aujourd'hui. Alors ce n'était point une vérité acquise que la mort n'est plus qu'un sommeil ; aujourd'hui c'est une vérité plus éclatante que le soleil. — Maintenant, direz-vous, il n'a point rendu ma fille à la vie. — Soit ? mais il la ressuscitera beaucoup plus glorieuse. L'enfant qu'il a ressuscitée a dû mourir une seconde fois ; mais votre fille, une fois rappelée à la vie, ne connaîtra plus la mort. Conséquemment, plus de larmes, plus de gémissements, plus de murmures improbateurs contre l'œuvre du Christ. Le Christ a vaincu la mort : pourquoi donc ces pleurs sans objet ? La mort est devenue un sommeil ; pourquoi ces larmes et ces gémissements ? Les Gentils nous donneraient-ils ce spectacle, il nous faudrait en rire ; mais, si un fidèle s'abaisse jusque-là, quelle excuse alléguera-t-il ? Comment justifier ceux qui s'oublieront jusqu'à ce point de folie ; et cela, au siècle où nous sommes, quand nous avons des preuves si manifestes de la résurrection ! Et vous, comme si vous aviez à cœur d'ag-

Funérailles des païens.

graver votre faute, vous allez nous amener des païennes pour pleureuses, excitant de la sorte à la douleur et fournissant à la flamme un nouvel aliment; et vous n'entendez pas Paul s'écrier : « Quelle société y a-t-il entre le Christ et Bélial ? Quels rapports entre le fidèle et l'infidèle ? » II *Cor.*, VI, 15.

Les Gentils eux-mêmes, quoique dans une complète ignorance de la résurrection, trouvent des raisons pour se consoler les uns les autres. Endurez avec courage ce malheur, disent-ils, vous ne changerez rien aux coups du destin, et vos pleurs ne ramèneront pas les choses à l'état où elles étaient précédemment. — Et vous, aux oreilles duquel retentissent les maximes d'une bien plus noble philosophie, vous n'auriez point honte d'être encore plus pusillanime ! Sans doute nous ne vous dirons pas : Endurez ce malheur avec courage; nous ne pouvons rien changer aux coups du destin ; mais nous vous dirons : Soyez ferme en face de cette perte ; car il est certain que votre enfant sera rendue à la vie : elle n'est point morte, elle dort ; elle n'est point perdue, elle se repose. Ce qui l'attend, c'est la résurrection, une vie éternelle, l'immortalité, la condition des anges. N'avez-vous pas ouï ces accents du Roi-prophète : « Mon âme, retourne dans ton repos ; car ton Dieu t'a comblée de bienfaits ? » *Psalm.* CXIV, 7. Eh quoi ! Dieu qualifie la mort de bienfait, et vous pleureriez ! Et que feriez-vous de plus si vous étiez l'ennemi et l'adversaire du trépassé ? Le diable doit pleurer, si quelqu'un doit pleurer. Qu'il gémisse, qu'il se lamente, puisque nous allons à une vie meilleure. Ces gémissements sont dignes de sa perversité ; mais ils sont indignes de vous qu'attendent les couronnes et le repos. C'est un port à l'abri des orages que la mort. Songez d'ailleurs aux maux si nombreux dont la vie est semée ; songez combien de fois vous avez maudit l'existence présente. Toujours les choses empirent, et dès l'origine une terrible sentence nous a frappés. « Tu enfanteras tes fils dans la douleur, a-t-il été dit. — Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. — Vous aurez dans le monde bien des tribulations. » *Genes.*, III, 16-17 ; *Joan.*, XVI, 33. Mais pour les choses de

Maux nombreux dont la vie est semée

la vie à venir, rien de pareil ; au contraire, là « plus de douleur, plus de gémissements, plus d'affliction. — Ils viendront de l'Orient et de l'Occident, et ils se reposeront dans le sein d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » *Isa.*, XXXV, 10 ; *Matth.*, VIII, 11. Là nous attend l'époux spirituel, là ces lampes inextinguibles, et le ciel pour séjour.

4. Pourquoi donc dénaturer la condition véritable du trépassé ? Pourquoi inspirer à d'autres l'effroi et la crainte de la mort ? Pourquoi fournir à plusieurs le sujet d'accuser le Seigneur, comme l'auteur des maux les plus graves ? Ou plutôt, pourquoi vous mettez-vous ensuite à convier les pauvres et à demander aux prêtres leurs prières ? — Pour que le défunt obtienne le repos, dites-vous ; pour que son juge lui soit propice. — Et telle est la raison de vos gémissements et de vos pleurs ! Vous êtes donc en contradiction ouverte avec vous-même, puisque vous vous tourmentez à propos de ceux qui, d'après vous, sont rentrés au port ? — Que faire ? me répondrez-vous. Telle est la nature. — Non, ce n'est la faute ni de la nature, ni de la marche des choses ; nous sommes trop amollis, nous qui agissons si peu raisonnablement ; nous trahissons les devoirs que notre dignité nous impose, et nous autorisons les infidèles à persister dans leur incrédulité. Car enfin, comment soutiendrons-nous, dans une discussion, la cause de l'immortalité ? Comment convaincre un gentil, si la mort nous inspire plus d'horreur et d'effroi qu'à lui-même ? On a vu des païens qui se trouvaient dans une ignorance complète sur l'immortalité de l'âme, couronner leur tête après la mort de leurs enfants, et se revêtir d'une robe blanche pour recueillir la gloire de ce siècle ; et la gloire du siècle à venir ne pourrait vous déterminer à mettre un terme à ces signes d'une douleur efféminée ! — Mais vous n'avez point de successeur et d'héritier. — Alors, que préférez-vous : que votre enfant hérite de vos biens, ou des biens du ciel ? Aimez-vous mieux qu'il jouisse de vos biens, sauf à les laisser peu après, ou qu'il jouisse des biens permanents et éternels ? Votre enfant, il est vrai, ne sera pas votre héritier ; mais il est celui de

Dieu ; il ne sera pas le cohéritier de ses frères, mais il sera celui du Christ.

Et à qui laisser, répliquerez-vous, nos moissons, nos esclaves, nos champs ? — A votre enfant lui-même, et vous aurez plus de sécurité que s'il vivait : rien ne s'y oppose. Ne voyons-nous pas les barbares brûler avec le corps des choses qui ont appartenu au trépassé ? Combien plus devez-vous envoyer à votre cher défunt les biens qui lui revenaient, non point afin qu'ils soient réduits en cendres, comme chez les barbares, mais afin qu'ils lui préparent une gloire plus éclatante : s'il est mort encore pécheur, afin que ses péchés soient effacés ; s'il est mort dans la justice, afin que sa récompense devienne plus glorieuse. Désirez-vous ardemment le revoir ? Traversez la vie comme il l'a traversé lui-même, et vous ne tarderez pas à contempler ses traits chéris. Songez en outre que, si vous ne vous en rapportez pas à nos paroles, un jour viendra où vous expérimenterez vous-même ce que nous vous annonçons. Seulement vous n'aurez plus de mérite ; car la multiplicité des jours vous aura seule consolé. Or, en vous rangeant maintenant du côté de notre philosophie, vous en retirerez deux très-grands avantages : vous vous affranchirez des douleurs qui vous environnent, et vous recevrez de Dieu une plus riche couronne : car l'aumône, et une foule d'autres vertus, le cèdent en mérite à la patience dans l'adversité. Considérez encore que le Fils de Dieu est mort lui aussi ; il est mort pour vous, tandis que vous mourez pour vous-même. Sans doute il a dit : « Si c'est possible, que ce calice passe loin de moi. » *Matth.*, XXVI, 39. Cependant, malgré sa tristesse, malgré ses angoisses, il n'a point fui la mort, et il l'a soufferte accompagnée des plus horribles tourments. Ce n'est point une mort ordinaire qu'il a subie, c'est la mort la plus ignominieuse. La mort avait été précédée par les fouets ; les fouets eux-mêmes l'avaient été par des injures, des moqueries, des outrages ; autant de leçons qui vous enseignaient la patience dans l'affliction. Mais, après être mort, après que son corps eut été déposé dans le sépulcre, le Sauveur le reprit environné d'une gloire nouvelle : et de là les magnifiques espérances qui sont votre soutien. Si vous voyez là autre chose que des fables, plus de gémissements ; si vous estimez ces choses dignes de foi, plus de larmes ; car en continuant à pleurer, comment persuaderez-vous les Gentils de la sincérité de votre foi ?

Il ne faut point pleurer immodérément les morts.

5. Le coup dont vous avez été frappé vous paraît-il encore insupportable? Raison de plus pour ne point pleurer celui que vous avez perdu; le voilà désormais à l'abri de tous les maux d'ici-bas. Toutefois ne lui portez point envie. Vous désirez la mort pour vous-même, à cause de ce trépas prématuré. Verser des larmes parce que la vie ne lui a pas été laissée pour faire l'expérience des misères présentes, ce sont assurément des actes dont l'envie est le principe. Ne pensez pas qu'il ne reviendra plus près de vous, pensez plutôt que vous irez avant peu le rejoindre. Ne considérez point ceci, qu'il ne retournera plus sur la terre; considérez que ce monde visible ne restera pas dans l'état où il est, et qu'une transformation en changera la face. Oui, le ciel, la terre, la mer, toutes les créatures seront transformées, et alors votre enfant en prendra possession d'une façon plus glorieuse. Est-il mort pécheur? c'est un terme mis au cours de sa perversité; certainement, si Dieu eût prévu qu'il dût un jour changer, il ne l'eût point enlevé de ce monde avant sa pénitence. Est-il mort dans la justice? il est en possession assurée du bonheur. Donc vos larmes sont inspirées, non par l'amour, mais par un sentiment déraisonnable. Si vous aimiez le trépassé, il vous faudrait vous réjouir et vous féliciter de le voir délivré des orages de la vie. Qu'aurait-il donc de plus? je vous le demande. Qu'y a-t-il sur la terre de curieux et de nouveau? Ne voyons-nous pas tous les jours tourner devant nous le même cercle? Le jour, puis la nuit; la nuit, puis le jour : l'hiver, puis l'été; l'été, puis l'hiver; pas autre chose. Voilà ce qui persiste toujours; il n'y a que les maux qui changent et se renouvellent. Et telle est la tâche que vous vouliez lui imposer chaque jour, et vous vouliez qu'il restât ici-bas dans la maladie, les larmes, la crainte, l'effroi, souffrant ceci, redoutant cela! Car impossible à vous de pré-

tendre qu'il eût été, durant la traversée de ce vaste océan, à l'abri de tout chagrin et de toute sollicitude.

Ajoutez à ces réflexions que vous n'aviez pas mis au monde un être immortel : s'il n'eût point déjà subi la mort, il n'aurait point tardé à la subir. — Vous ne pouviez, me direz-vous, vous rassasier de l'entendre et de le voir. — Soit; mais là, vous le verrez et l'entendrez à jamais. — Vous voudriez le voir encore dès ici-bas. — Et qui vous en empêche? Vivez avec vigilance, et il vous sera permis de le voir; car l'espérance des biens futurs est plus perçante que le regard lui-même. Si votre enfant habitait un palais, il vous suffirait de savoir qu'il y est heureux, et vous ne demanderiez pas à le voir; et maintenant qu'il est en possession d'une félicité bien supérieure, vous perdez courage pour quelques jours de séparation, alors qu'il vous reste encore un compagnon d'existence! Votre mari lui-même vous a-t-il été ravi? Il vous reste un consolateur, le Père des orphelins, le Juge des veuves. Ecoutez Paul glorifiant cette viduité bienheureuse : « La femme, qui est vraiment veuve et délaissée espère dans le Seigneur. » I *Tim.*, v, 5. Celle-là sera plus agréable au Seigneur, qui aura pratiqué la patience la plus parfaite. Ne pleurez donc pas pour un événement qui vous méritera votre couronne, qui vous vaudra votre récompense. Vous avez rempli votre devoir si, en rendant le dépôt confié, vous l'avez rendu tel qu'il vous avait été remis. N'ayez donc point de souci, puisque le trésor auquel vous l'avez rendu est inviolable. Oh! si vous saviez ce qu'est la vie présente, ce qu'est la vie à venir; si vous saviez que l'une est une toile d'araignée et une ombre vaine, tandis que les biens de l'autre sont tous immuables et éternels, tout autre discours deviendrait inutile. Maintenant voilà votre enfant à l'abri de toute vicissitude : s'il fût demeuré sur la terre, peut-être eût-il été bon, peut-être eût-il été mauvais. Ne voyez-vous pas combien de parents renient leurs enfants; combien d'autres enfants pires encore sont retenus de force dans la maison paternelle?

Que toutes ces considérations nous ramènent à la saine philosophie : alors nous serons agréables à ceux que nous avons perdus, nous recueillerons bien des louanges de la bouche des hommes, nous recevrons de Dieu les belles récompenses réservées à la patience, et nous entrerons en possession des biens éternels. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXII.

« Et, comme Jésus en sortait, deux aveugles le suivirent, criant et disant : Ayez pitié de nous, fils de David. Et, lorsqu'il fut venu dans la maison, les deux aveugles s'approchèrent; et Jésus leur dit : Croyez-vous que je puisse vous guérir? Ils lui dirent : Oui, Seigneur. Alors il toucha leurs yeux en disant : Qu'il vous soit fait selon votre foi. Et leurs yeux furent ouverts. »

1. Pourquoi le Sauveur entraîne-t-il après lui ces aveugles qui crient? Pour nous apprendre une fois de plus à fuir la gloire que donne la multitude. La maison où il allait étant proche, il y conduit les aveugles pour les y guérir en particulier : cela résulte de la recommandation qu'il leur fait de n'en rien dire à personne. Et ce n'est point pour les Juifs une charge peu considérable que l'exemple de ces infortunés privés de la vue auxquels il suffit de l'ouïe pour embrasser la foi; tandis que les Juifs, spectateurs des miracles de Jésus, malgré le témoignage que rendaient leurs propres yeux, faisaient tout le contraire. Remarquez l'ardeur de ces aveugles; vous en jugerez par leurs cris et par leur prière elle-même. Ils ne s'approchent point avec indifférence, ils poussent de grands cris, sans dire toutefois autre chose que ce seul mot : « Ayez pitié de nous. » Ils appellent le Sauveur fils de David, parce que c'est là une désignation honorifique. Souvent, en effet, les prophètes ont ainsi désigné les rois dont ils voulaient honorer les mérites et signaler la grandeur. — Quand ils furent arrivés à la maison, Jésus les interrogea. D'ordinaire, il tenait à ce qu'on l'implorât avant que de rendre lui-même la

santé, afin qu'on n'attribuât point ses miracles à l'amour de la vaine gloire, et de plus, afin de montrer que les malheureux ainsi favorisés en étaient vraiment dignes, de telle sorte qu'on ne dit pas : S'il ne les guérit que par compassion, il aurait dû guérir tous les malades; car sa miséricorde trouvait jusqu'à un certain point sa raison d'être dans la foi de ceux qui l'imploraient. Le Sauveur ne se borne pas à leur demander la foi : comme ils l'avaient appelé fils de David, pour les élever plus haut encore et leur apprendre l'idée qu'ils devaient avoir de lui, il leur dit ces paroles : « Croyez-vous que je puisse vous guérir? » Il ne leur dit pas : Croyez-vous que je puisse le demander à mon Père? croyez-vous que je puisse prier? mais simplement : « ... que je puisse vous guérir? » Et que répondent les aveugles? « Oui, Seigneur. » Ils ne l'appellent plus fils de David; les voilà qui prennent leur essor vers une région plus élevée, et qui confessent sa souveraineté. Alors il leur imposa les mains en disant : « Qu'il vous soit fait selon votre foi. » En s'exprimant de cette manière, il les confirme dans la foi, il indique la part qu'ils ont eue au miracle, et il prouve que leur réponse n'était point dictée par la flatterie. Il ne leur dit pas : Que vos yeux soient ouverts; mais : « Qu'il vous soit fait selon votre foi. »

Ce langage, le Fils de Dieu le tient à plusieurs des malheureux qui recourent à lui, soit qu'il ait à cœur d'établir la foi dans les âmes avant que de guérir les corps, soit qu'il se propose d'augmenter la perfection des uns et le zèle des autres. Ainsi en agit-il avec le paralytique : avant de rendre le mouvement à son corps, il relève son âme du sol où elle gît, par ces paroles : « Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. » Il prit par la main la jeune fille qu'il avait rendue à la vie, et par la nourriture qu'il lui fit donner, il lui montra quel était son bienfaiteur véritable. De même, à propos du centurion, il rapporta tout à sa foi. Quand il apaisa sur mer la tempête, il avait commencé par délivrer ses disciples de la faiblesse de leur foi. Ainsi fait-il dans le cas présent : avant même que les aveugles ouvrissent la bouche, le Sauveur connaissait parfaitement les secrets de leur âme; c'est pour inspirer aux autres un zèle semblable, qu'il leur offre ces infortunés comme modèles et qu'il révèle par leur guérison complète la foi dont ils étaient en secret animés. Après les avoir guéris, il leur ordonne de n'en rien dire à personne; et ce ne fut pas un ordre sans portée, mais un ordre conçu dans les termes les plus formels. : « Et Jésus leur dit avec une sorte de menace : Prenez garde que personne ne le sache. Mais eux, en se retirant, le publièrent dans tout le pays. » Ils ne purent se contenir et ne pas devenir apôtres et évangélistes; quoique ayant reçu l'ordre de ne rien dire de ce qui avait eu lieu, il ne fut pas en leur pouvoir d'obéir. Ailleurs, il est vrai, le Sauveur disait : « Allez, et publiez la gloire de Dieu. » Il n'y a point entre cette parole et l'ordre donné aux aveugles de contradiction; il y a là plutôt une concordance parfaite. Nous apprenons par ces deux circonstances à ne pas nous faire valoir nous-mêmes, et à retenir ceux qui voudraient répandre nos louanges; mais, s'il s'agit de la gloire de Dieu, loin de nous y opposer, nous devons faire aux autres une obligation de la procurer.

« Lorsqu'ils furent sortis, on lui présenta un homme muet, possédé du démon. » Son infirmité n'était point l'effet de la nature, mais des artifices du diable : voilà pourquoi il avait eu besoin de gens pour le conduire. Impossible à lui de prier par lui-même, puisqu'il était muet, ni de recourir au prochain, puisque le démon avait enchaîné sa langue, et avec sa langue son intelligence. Aussi le Sauveur n'exige-t-il pas de lui la foi, et le délivre-t-il incontinent de son infirmité. « Quand le démon eût été chassé, le muet parla. Or la foule était dans l'admiration et disait : On n'a jamais vu rien de pareil en Israël. » Ce dont les pharisiens étaient cruellement vexés; car on mettait Jésus au-dessus de tous, non-seulement des vivants, mais encore de ceux-là mêmes qui l'avaient précédé; et on l'exaltait de la sorte, non point à cause des guérisons opérées par sa parole, mais parce qu'il guérissait sans peine, en un instant, des maux sans nombre et incurables. Ainsi jugeait le peuple.

Les pharisiens n'avaient point honte de se contredire eux-mêmes.

2. Pour les pharisiens, c'était tout le contraire; non-seulement ils dénaturaient les faits, mais ils n'avaient point honte de se contredire eux-mêmes : telle est la perversité. Que disent-ils donc? « C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons. Quelle folie! comme le leur fait observer le Sauveur, le démon ne saurait chasser le démon: car il s'efforce de consolider son empire et de le maintenir, au lieu de le détruire. Or, Jésus ne se bornait pas à chasser les démons, il guérissait les lépreux, ressuscitait les morts, domptait la mer, effaçait les péchés, prêchait le royaume des cieux, conduisait les hommes au Père; ce que le démon ne voudra et ne pourra jamais faire. Ce que fera le démon, ce sera de conduire aux pieds des idoles, de détourner de Dieu, de dissuader de croire en la vie future. Le démon ne répondra pas aux injures par des bienfaits; et même, quand il sera outragé, il se gardera bien de faire aucun mal à ceux qui l'honorent et le servent. Le Fils de Dieu, au contraire, malgré les outrages et les injures dont on l'abreuvait, « parcourait toutes les villes et les bourgades, enseignant dans les synagogues, prêchant l'Evangile du royaume, et guérissant toute maladie et toute infirmité. »

Loin de châtier ces ingrats, il ne les gourmandait même pas; témoignant par là sa mansuétude, et en même temps confondant les calomniateurs. Il se proposait du reste de donner à ces preuves, par les miracles suivants, un plus vif éclat, avant d'adresser aux contradicteurs ses reproches. Il parcourait donc les villes, les bourgades, les synagogues, et nous enseignait de la sorte à ne pas rendre le mal pour le mal, et à répondre aux calomnies par de plus nombreux bienfaits. Si, en faisant du bien à vos semblables, vous avez en vue le bon plaisir de Dieu, et non celui des hommes, ne mettez point, quoique fassent les hommes, de relâche à vos bonnes actions; votre récompense n'en sera que plus belle : si, au contraire, vous suspendez vos bienfaits parce qu'on aura dit du mal de vous, ce sera la preuve que vous vous proposiez en pratiquant la vertu, de plaire non à Dieu, mais aux hommes. Voilà pourquoi le Christ, qui n'agissait jamais qu'en vue du bien, et qui voulait nous en convaincre profondément, n'attendait pas que les malades vinssent à lui; il allait à eux, leur portant à la fois deux trésors précieux : l'Evangile du royaume de Dieu et la guérison de leurs maux. Ne dédaignant aucune ville, ne laissant de côté aucune bourgade, il visitait tous les endroits.

On doit répondre aux calomnies par de nombreux bienfaits.

Encore ne s'arrête-t-il pas là, et manifeste-t-il d'une autre manière sa sollicitude. « Voyant la foule, il eut pitié d'elle; car ils étaient tous accablés et gisants comme des brebis sans pasteur. Il dit alors à ses disciples : Grande est la moisson, mais peu nombreux sont les ouvriers. Priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans ses champs. » Remarquez encore une nouvelle preuve de son éloignement pour la vaine gloire. Ne voulant pas entraîner tout le monde à sa suite, il envoie ses disciples. De plus, il leur donne ainsi dans la Palestine comme un gymnase, où ils se formeront aux combats qu'ils devront plus tard livrer sur la face de la terre entière. De là, ces occasions de sérieusement s'exercer qu'il leur fournit, afin qu'après s'être appliqués à ces luttes proportionnées à leurs forces, ils abordent hardiment celles qui leur sont réservées : ainsi, la mère exerce ses petits oiseaux à voler. En même temps, Jésus confère à ses disciples le pouvoir de guérir les corps, en attendant qu'il leur confère le pouvoir autrement important de guérir les âmes. Notez de quelle façon il établit à la fois la facilité et la nécessité de cette œuvre. En effet, que dit-il? « Grande est la moisson, mais peu nombreux sont les ouvriers. » Je ne vous envoie pas semer; je vous envoie moissonner. Il dit aussi dans l'Evangile de Jean : « D'autres ont travaillé, et vous êtes entrés au milieu de leurs travaux. » *Joan.*, IV, 38. En parlant de cette façon, le Sauveur avait pour but de réprimer la vanité de ses disciples, de leur inspirer de la confiance, et de leur apprendre que de plus rudes travaux avaient été accomplis.

C'est la pitié qu'il manifeste d'abord, et non l'espoir de la récompense qu'il met en avant. « Il eut pitié d'eux; car ils étaient tous accablés et gisants comme des brebis sans pasteur. » Les princes des Juifs sont ici mis en cause, parce

que, au lieu d'agir en pasteurs, comme ils auraient dû le faire, ils agissaient en loups. Non-seulement ils ne reprenaient point le peuple de ses désordres, mais ils l'empêchaient de faire le bien. Ainsi, tandis que le peuple s'écriait : « Jamais on n'a vu rien de pareil en Israël, » les grands disaient : « C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons. » Mais de quels ouvriers parle ici le Sauveur ? Des douze apôtres. S'il parle du petit nombre des ouvriers, veut-il dire qu'il va leur en adjoindre d'autres ? Non assurément; car il va n'envoyer que les apôtres. Alors pourquoi s'exprime-t-il en ces termes : « Priez le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans ses champs, » s'il ne leur adjoint personne? Parce qu'il les multiplia plus tard, quoiqu'ils ne furent que douze et qu'il n'augmenta pas leur nombre, en leur communiquant une plus grande puissance.

3. Pour leur montrer ensuite l'importance de cette grâce, il dit : « Priez le Maître de la moisson. » C'est une insinuation propre à leur rappeler qu'à lui appartient l'autorité. En effet, par ces mots : « Priez le Maître de la moisson, il détermine le rang des disciples qui n'ont rien sollicité ni demandé, et il leur remet en mémoire les expressions de Jean parlant d'aire, de van, de paille et de froment. D'où il résulte qu'il est, lui, le Maître du champ, le Seigneur de la moisson, le Souverain des prophètes. S'il envoie moissonner, évidemment il n'envoie pas dans la moisson d'autrui, mais dans les champs où les prophètes ont semé. Le Sauveur ne se contente pas d'encourager ses disciples en qualifiant de moisson leur ministère; il le fait encore en les rendant capables de l'accomplir. « Et ses douze disciples ayant été convoqués, il leur donna puissance sur les esprits impurs, afin de les chasser et de guérir toute langueur et toute infirmité. » Cependant l'Esprit n'avait pas été encore donné. « L'Esprit, est-il écrit, n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. » *Joan.*, VII, 39. Alors, comment chassaient-ils les démons? Par l'ordre et par la puissance du Sauveur. Remarquez, s'il vous plaît, comme le moment de cette mission est bien choisi. Jésus n'envoie pas ses apôtres dès le principe; c'est lorsqu'ils ont joui suffisamment de son commerce, lorsqu'ils ont vu un mort ressuscité, la mer gourmandée, les démons chassés, le paralytique guéri, les péchés remis, le lépreux purifié; lorsqu'ils ont vu les actes et les paroles manifester abondamment sa puissance; alors il les envoie, mais non au milieu des dangers; la Palestine était encore un théâtre sans péril, et il ne fallait alors combattre que des propos calomnieux. Toutefois il leur annonce des dangers à venir, il les prémunit avant le temps, et, en revenant fréquemment sur ce sujet, il les prépare à bien soutenir l'épreuve. Comme il avait été déjà question des deux apôtres Pierre et Jean, ainsi que de la vocation de Matthieu, tandis qu'il n'a rien été dit du nom et de la vocation des autres apôtres, c'est à bon droit qu'on nous donne maintenant leur nombre et leurs noms.

Noms des douze apôtres.

« Or, dit l'écrivain sacré, les noms des douze apôtres sont ceux-ci : le premier est Simon, surnommé Pierre. » Il y avait un autre Simon, dit le Chananéen; il y avait un Judas Iscariote et un Judas fils de Jacques; il y avait un Jacques fils d'Alphée, et un Jacques fils de Zébédée. Marc observe, en les énumérant, l'ordre de la dignité : après les deux coryphées, il désigne André. Matthieu n'agit pas de la sorte, mais tout différemment; il met Thomas avant lui, quoique ce dernier lui fût de beaucoup inférieur. Cependant reprenons dès le commencement cette énumération.

« Le premier est Simon, surnommé Pierre, et André son frère. » Ce n'est pas là un mince éloge : la vertu de l'un, la noblesse des mœurs de l'autre en sont le fondement. « Puis Jacques, fils de Zébédée, et Jean son frère. » Evidemment l'Evangéliste n'a point égard à leur dignité respective. A mon sens, en effet, Jean était de beaucoup au-dessus, non-seulement des autres apôtres, mais encore de son frère lui-même. Après avoir nommé « Philippe et Barthélemy, » l'Evangéliste ajoute : « Thomas et Matthieu le publicain. » Luc renverse cet ordre, et nomme Matthieu avant Thomas. Puis vient Jacques fils d'Alphée ; parce qu'il y avait, nous l'avons déjà dit, un autre Jacques, fils de Zébédée. Quand il a eu nommé Lebbée ou Thaddée,

et Simon surnommé le Chananéen, il arrive au traître ; mais il ne le qualifie ni de misérable, ni d'ennemi : il ne parle de lui qu'en simple historien. Il ne dit pas : Judas le scélérat, l'exécrable ; il le désigne par la ville d'où il était sorti : « Judas l'Iscariote. » Il y avait un autre Judas surnommé Thaddée, que Luc déclare être le fils de Jacques, en ces termes : « Judas fils de Jacques. » *Luc.*, VI, 16. C'est donc pour le distinguer de ce dernier que Matthieu dit : « Judas Iscariote, qui le trahit. » Et il n'a point honte de dire « qui le trahit ; » car jamais les apôtres n'ont cherché à cacher ce qu'il pouvait y avoir de blâmable dans leur conduite. Le premier de tous, le coryphée des chœurs apostoliques, est donc un homme obscur et sans lettres.

Mais voyons où Jésus les envoie et à qui il les envoie. « Jésus envoya ses douze, » dit l'Evangéliste. Et que sont-ils ? Ce sont des pécheurs, des publicains : il y avait quatre pécheurs, deux publicains, Matthieu et Jacques, et un traître. Et que leur dit-il ? Voici les ordres qu'il leur donne : « N'allez point vers les nations, et n'entrez point dans les villes des Samaritains ; allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël. Parce que les Juifs m'injurient et me traitent de démoniaque, ne croyez pas que je leur réponde par la haine et l'aversion. Ils sont les premiers que je tiens à guérir, et c'est pour vous envoyer vers eux en qualité de docteurs et de médecins que je vous ai séparés de tous les autres. Non-seulement je vous défends de prêcher à d'autres avant que de prêcher à vos concitoyens ; mais je ne vous autorise même pas à fouler un chemin qui conduirait ailleurs, ni à mettre le pied dans une ville qui ne leur appartiendrait pas.

Les Samaritains étaient mieux disposés pour embrasser la foi.

4. Les Samaritains étaient, à la vérité, les adversaires déclarés des Juifs ; pourtant l'Evangile eût été plus favorablement écouté chez eux : ils étaient beaucoup mieux disposés pour embrasser la foi. La même entreprise présentait auprès des Juifs de plus graves difficultés. Et cependant Jésus envoie ses Apôtres sur le terrain le plus ingrat, témoignant ainsi sa sollicitude aux Juifs, leur fermant la bouche, et, tout en frayant la voie à la prédication des Apôtres, ôtant à ces derniers sujet de leur reprocher de s'être adressé d'abord à des Assyriens incirconcis, et leur retirant jusqu'à l'apparence d'une bonne raison pour justifier leur résistance. Il les désigne sous le nom de brebis perdues, et non de brebis qui se sont enfuies, pour leur ouvrir de toute manière les portes du pardon et gagner leurs cœurs. « Allez, dit-il, annoncer que le royaume des cieux est proche. » Voyez-vous la grandeur de ce ministère ? Voyez-vous la dignité des apôtres ? Il ne leur est point ordonné de parler aux sens, comme le faisaient Moïse et les prophètes ; ils doivent annoncer des vérités nouvelles et surprenantes. Telle n'était pas la prédication des hommes de l'ancienne loi ; ils parlaient de la terre et des biens terrestres : les apôtres au contraire parlent du royaume des cieux et de tout ce qu'il renferme. Ce n'est pas là seulement ce qui les grandit ; c'est encore l'obéissance. Ils ne se refusent point à la tâche, ils n'hésitent pas, comme le faisaient les prophètes d'autrefois : bien qu'on leur parle de périls, de guerres, de maux intolérables à affronter, ils acceptent avec une parfaite soumission les ordres qui leur sont donnés, et ils consentent à devenir les hérauts du céleste royaume. — Qu'y a-t-il d'étonnant, observerez-vous, dans leur prompte obéissance, puisqu'ils n'ont rien de délicat et de pénible à faire entendre ? — Que dites-vous là ? Quoi ! il ne s'agirait pas d'ordres d'exécution difficile ? Vous n'entendez donc pas ce que le Sauveur leur dit de la captivité, des supplices, des guerres intestines, des haines universelles qu'ils devaient avoir à subir avant longtemps ? Sans doute il les envoie pour annoncer et procurer aux autres des biens infinis ; mais pour eux, il leur annonce qu'ils auront à braver les épreuves les plus rudes.

Après cela, pour leur donner des titres à la confiance du prochain, il leur dit : « Guérissez les malades, purifiez les lépreux, chassez les démons ; vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. » Vous remarquerez qu'il s'occupe des mœurs avec non moins de sollicitude que des miracles ; et il montre ainsi que les miracles sans les mœurs n'ont aucune valeur. Il les met en garde contre l'orgueil par ces paroles : « Vous

avez reçu gratuitement, donnez gratuitement ;» et il les prémunit en même temps contre l'amour du luxe. Ils ne devaient point se regarder comme le principe de leurs prodiges, ni en être enflés ; de là ces mots : « Vous avez reçu gratuitement. » Ne donnez rien à ceux qui vous accueillent : ces pouvoirs, vous ne les devez point à votre travail, ni à un mérite quelconque ; ils sont une pure grâce de ma part. Eh bien ! donnez-en de même le fruit à vos frères ; d'autant plus qu'on ne pourrait jamais les payer convenablement. Attaquant ensuite le mal dans sa racine, il ajoute : « Ne possédez ni or, ni argent, ni monnaie dans vos ceintures ; n'ayez point de sac dans la route, ni deux habits, ni souliers, ni bâton. » Il ne leur dit pas : Ne prenez pas avec vous ; vous fût-il facile d'avoir ces choses-là d'ailleurs, fuyez ce mal dangereux. Bien des avantages résultent de ce précepte : en premier lieu, les disciples du Sauveur sont mis au-dessus de tout soupçon ; en second lieu, ils sont affranchis de toute sollicitude, et peuvent donner tout leur temps à la prédication ; en troisième lieu, ils apprennent à connaître la puissance de leur Maître. Aussi leur dit-il plus tard : Avez-vous manqué de quelque chose, lorsque je vous ai envoyés sans chaussures et dans un complet dénûment? Ce n'est point tout d'abord qu'il leur dit : « Ne possédez rien ; » il commence par ceci : « Guérissez les lépreux, chassez les démons ; » après seulement il ajoute : « Ne possédez rien ; » après seulement il leur dit : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement ; » et il leur donne par là ce qui leur est utile, convenable, et ce qu'ils peuvent recevoir.

L'on observera peut-être en ce moment qu'il y a là sans doute bien des choses raisonnables ; mais leur défendre de n'avoir ni sac, ni deux habits, ni bâton, ni chaussure, pourquoi le faire? Pour les former à une vie parfaite. Ne leur avait-il pas enjoint précédemment de n'être même pas en peine du lendemain ? Il allait les envoyer au monde comme docteurs : en conséquence, d'hommes il les transforme en anges, pour ainsi parler, et il les affranchit de toute sollicitude temporelle, afin qu'ils n'eussent qu'une seule préoccupation, celle d'enseigner. Que dis-je ? il les délivre même de celle-là, puisqu'il leur dit : « Ne vous mettéz point en peine de ce que vous direz et de la manière dont vous le direz. » En sorte qu'une chose en apparence pénible et malaisée, il la leur rend commode et facile. Rien, en effet, ne donne à l'âme plus de liberté que l'absence de toute sollicitude ; ce qui, pour les apôtres, s'appliquait d'autant mieux qu'ils étaient assurés en outre de n'avoir besoin de rien, ayant Dieu pour les assister et pour parer à toutes leurs nécessités. Ensuite, à ce qu'ils auraient pu demander : Et maintenant où prendre la nourriture dont nous aurons besoin ? il ne répond pas : Ne vous ai-je pas dit précédemment : « Considérez les oiseaux du ciel ; » *Matth.*, VI, 26 ; ils n'étaient pas encore capables de réduire ce précepte en pratique. Mais il leur dit ceci qu'ils saisiront plus aisément : « L'ouvrier mérite la nourriture dont il a besoin ; » et de cette manière il leur apprend qu'ils doivent être nourris par leurs disciples, afin de n'avoir pas eux-mêmes des sentiments d'orgueil vis-à-vis de ces derniers, comme leur donnant tout et n'en recevant rien, et afin que ce dédain n'éloignât pas d'eux ces mêmes disciples.

Le Seigneur annonce aux apôtres qu'un salaire leur est véritablement dû.

5. A cette objection : Donc vous nous enjoignez de mendier notre nourriture? ce dont ils auraient rougi ; il répond en montrant que cela leur est vraiment dû ; et pour cela il les qualifie d'ouvriers, et il qualifie de salaire ce qui leur est donné. Parce que votre tâche consiste en paroles, ne pensez pas, leur dit-il, que vous fassiez un bien ordinaire ; c'est une œuvre dont l'accomplissement coûte beaucoup de fatigues. Et puis, ce que vous donnent les personnes que vous instruisez, elles ne vous le donnent pas gratuitement, elles vous le donnent en retour de ce qu'elles ont reçu ; « car l'ouvrier est digne de son salaire. » S'il parle en ces termes, ce n'est pas pour déterminer le juste salaire de l'apostolat ; loin de là, c'est pour enseigner à ses disciples à ne pas désirer davantage, et à ceux qui pourvoient à leurs besoins que, en agissant de cette façon, ils ne font pas un acte de générosité, mais un acte de justice. « En quelque ville,

en quelque bourg que vous entriez, demandez qui est digne de vous recevoir, et demeurez chez lui jusqu'à ce que vous partiez. » En vous disant : « L'ouvrier est digne de son salaire, » je n'ai pas prétendu vous ouvrir toutes les portes ; je demande également ici de sérieuses précautions. Vous en retirerez vous-même de précieux avantages, même pour votre nourriture. Certainement, si vous rencontrez une personne digne de vous recevoir, elle fournira à vos besoins, surtout si vous demandez simplement le nécessaire. Non-seulement le Sauveur leur enjoint de s'informer des personnes dignes de les recevoir ; mais de plus, il leur interdit d'aller de maison en maison, pour ne pas blesser leur hôte, et pour ne pas être qualifiés de gens peu sérieux et adonnés aux plaisirs de la table. C'est là ce qu'il détermine en disant : « Demeurez chez lui jusqu'à ce que vous partiez ; » et nous lisons la même recommandation chez les autres Evangélistes.

Voyez-vous comment le Sauveur rehausse la dignité de ses apôtres, en même temps qu'il inspire aux autres un vif désir de leur donner l'hospitalité, par cette raison qu'ils en retireront les plus grands avantages, et au point de vue de l'honneur, et au point de vue de l'utilité? Poursuivant sur ce même sujet, il ajoute : « Quand vous entrerez dans la maison, saluez-la. Et, si la maison en est digne, que votre paix descende sur elle ; si elle n'en est pas digne, que votre paix retourne vers vous. » Remarquez ces détails auxquels il descend, et avec raison ; car il s'agit de former les athlètes de la piété, les hérauts de la terre entière, et de leur inspirer des manières pleines de mesure et propres à gagner les cœurs. « Si quelqu'un, continue-t-il, ne vous reçoit pas et n'écoute pas vos paroles, sortez de cette maison ou de cette ville, et secouez la poussière de vos pieds. En vérité, je vous le dis, Sodome et Gomorrhe, au jour du jugement, seront traitées avec moins de rigueur que cette cité. » Ne vous prévalez pas de votre mission doctrinale pour compter sur le salut des autres ; soyez plutôt les premiers à les saluer. Mais il ne s'agit pas d'une salutation ordinaire, il s'agit plutôt d'une bénédiction ; aussi dit-il : Si la maison en est digne, la paix viendra sur elle ; si elle en est indigne, elle en sera punie d'abord par la privation de la paix, ensuite par des supplices pareils à ceux des Sodomites. — Et que nous font à nous leurs supplices? répondront les apôtres. — Vous aurez du moins des maisons habitées par des personnes dignes de vous.

Mais que signifient ces mots : « Secouez la poussière de vos pieds? » Ils signifient soit que les apôtres n'auront rien reçu de ces gens-là, soit qu'ils ont entrepris en leur considération un long voyage. Observez, je vous prie, que le Sauveur met une limite à ses dons : il ne gratifie pas ses disciples d'une science qui leur permette de discerner les personnes dignes et les personnes indignes ; il veut qu'ils la recherchent eux-mêmes et qu'ils en fassent l'expérience. Pourquoi lui-même demeurait-il chez un publicain? Parce que ce publicain, en se convertissant, était devenu digne de lui. Chose admirable, après les avoir dépouillés de tout, il leur donne tout ; il leur enjoint de demeurer dans la maison de ceux qu'ils iront enseigner, et d'y entrer sans rien avoir. De la sorte, ils étaient débarrassés de toute sollicitude, et ils prouvaient au monde que le salut de leurs semblables était leur unique ambition, puisqu'ils n'apportaient rien avec eux, qu'ils se bornaient à demander le strict nécessaire, et qu'ils ne se présentaient pas indistinctement chez toute espèce de gens. Ce n'était pas seulement par leurs miracles que, d'après le désir du Sauveur, ils devaient briller ; ils devaient briller par la vertu encore plus que par les miracles. Or, rien ne caractérise mieux la sagesse que de ne posséder rien de superflu et de n'avoir d'autre besoin que celui du nécessaire. Cette vérité, les faux apôtres ne l'ignoraient pas ; ce qui faisait dire à Paul : « Ils s'efforcent d'être semblables à nous, pour s'en faire un motif de gloire. » II *Cor.*, XI, 12. Si nous devons ne réclamer, sur une terre étrangère et chez un peuple inconnu, que le pain de chaque jour, à plus forte raison devons-nous le faire quand nous sommes chez nous.

6. Ces préceptes, ne nous contentons pas de les écouter ; mettons-les surtout en pratique. Ils

ne s'adressent pas aux seuls apôtres; ils concernent les saints de tous les siècles à venir. Soyons dignes de cette succession. Il dépend des sentiments de ceux qui reçoivent d'attirer sur eux la paix ou de la renvoyer; car une heureuse issue en cette matière est autant attachée au mérite des uns qu'à l'autorité et à la parole des autres. N'estimons pas non plus un dommage sans conséquence d'être privés d'une telle paix. C'est elle que le prophète annonçait autrefois en ces termes : « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui apportent la paix; » *Nahum*, I, 15; *Rom.*, X, 15; et pour en expliquer le prix il ajoute : « ... de ceux qui apportent le bonheur. » Le Christ en déclarait également la valeur par ces paroles : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. » *Joan.*, XIV, 27. Aussi, ne devons-nous rien négliger pour en jouir, soit dans nos maisons, soit à l'église. Celui qui préside à l'église donne la paix; et son action doit vous rappeler celle du Christ, et vous devez l'accueillir avec l'ardeur la plus vive, et le recevoir de cœur avant de vous asseoir à la table sacrée. S'il est déjà grave de ne point participer à cette table, il sera bien plus grave de repousser les paroles qui nous sont adressées. C'est pour vous que le prêtre se tient assis; pour vous que le diacre reste debout, non sans fatigue et sans lassitude. Quelle sera donc votre excuse à vous qui ne daignez même pas lui prêter l'oreille? L'église est notre maison à tous; nous n'y entrons, nous, que lorsque vous y êtes entrés, à l'exemple des apôtres. De même, dès que nous y avons pénétré, nous vous donnons à tous aussitôt la paix, conformément à cette loi du Sauveur. Point d'indifférence, point de légèreté donc parmi vous, au moment où les prêtres se présentent et vous tiennent ce langage; car vous vous exposeriez à un châtiment redoutable.

Pour moi, j'aimerais mieux mille fois être accueilli avec mépris dans la maison de l'un d'entre vous, que de parler en votre présence ici et de n'être pas écouté. J'en éprouverais d'autant plus de peine que la maison où nous sommes est plus respectable. Ici, en effet, sont déposés nos trésors les plus précieux; ici nous avons toutes nos espérances. Qu'y a-t-il ici qui ne commande l'étonnement, qui n'inspire la frayeur? Certes, la table sacrée mérite plus de respect que la vôtre et donne plus de délices; cette lampe l'emporte de beaucoup sur celle de votre demeure. Ils le savent les malades qui après avoir reçu avez foi et au temps voulu l'onction sainte, ont été délivrés de leurs maux. Ce coffre n'est pas moins précieux ni moins indispensable que votre coffre à vous; et, s'il ne contient pas des vêtements, il contient des aumônes, encore qu'ils soient en petit nombre ceux qui déposent là leur trésor. Ce lit est bien plus recommandable que le vôtre; car il n'est point de couche dont les douceurs soient comparables à celles des divines Ecritures. Si une parfaite harmonie dirigeait tous nos actes, nous n'aurions d'autres maisons que celle-ci. Que je ne dise en ceci rien d'exagéré, les trois mille et les cinq mille fidèles qui avaient une seule et même maison, une seule et même table, un seul et même cœur, l'attestent; car il est écrit : « La multitude des croyants n'avait qu'un seul cœur et une seule âme. » *Act.*, IV, 32. Si nous sommes bien éloignés d'une telle vertu, si nous sommes répartis entre des demeures diverses, du moins quand nous nous réunissons en ce lieu, venons-y avec l'ardeur la plus grande. Au milieu du reste des hommes nous ne sommes que des pauvres et des mendiants, ici nous sommes tous riches.

Manière de souhaiter la paix.

Par conséquent, accueillez-nous avec charité lorsque nous venons à vous. Si je vous dis : La paix soit avec vous, répondez : Et avec votre esprit : dites-le non-seulement de bouche, mais surtout de cœur. Mais si, après m'avoir ainsi répondu : La paix soit avec votre esprit, vous me persécutez hors de l'église, vous me décriez, me calomniez, et m'accablez en secret de toute sorte d'outrages, que devrai-je penser de cette paix? De mon côté, quelque malédictions que vous appeliez sur moi, c'est de bon cœur, en toute sécurité, que je vous donne la paix, et je me sens incapable, portant des entrailles paternelles, de dire du mal de vous. Si je vous reprends quelquefois, je le fais par sollicitude. Mais vous qui me déchirez tout bas, qui me refusez un bon accueil dans la maison du Seigneur, vous pourriez bien



me causer encore plus de chagrin ; non pas à cause des injures que vous m'avez faites, non pas encore parce que vous m'avez repoussé, mais parce que vous n'avez pas voulu de la paix ; voilà comment vous vous êtes exposé à une peine terrible. Quand même je ne secouerais point la poussière de mes pieds, quand même je ne me détournerais pas de vous, la sentence divine n'en demeure pas moins. La paix, je vous la donne bien des fois, et je ne cesserai pas de vous la donner : vous aurez beau m'accueillir l'outrage à la bouche, je ne secouerai pas mes pieds pour cela ; non certes que je méprise le précepte du Maître, mais parce que je vous aime trop vivement. Peut-être serait-ce parce que je n'ai rien fait pour vous, parce que je n'ai point entrepris de longs voyages, que je ne suis point venu à vous avec l'extérieur et le dénûment apostolique, sans chaussures et sans un double vêtement, — et nous sommes les premiers à nous le reprocher ; — peut-être est-ce pour ce motif que vous négligez les affaires de votre salut. Mais ce motif ne sera pas suffisant pour vous disculper, et, quelque grande que soit notre responsabilité, vous n'en obtiendrez pas pour cela plus facilement votre pardon.

Autrefois les maisons étaient des églises.

7. Autrefois les maisons étaient des églises ; aujourd'hui l'église est devenue une simple maison. Autrefois on ne s'occupait point dans les maisons des choses du monde ; aujourd'hui, on ne s'occupe plus dans les églises des choses du ciel, et vous y introduisez les préoccupations de la place publique. Quand Dieu vous parle, au lieu de l'écouter en silence, vous vous entretenez au contraire de choses profanes : encore si c'était de vos propres affaires ! mais vous dites et vous écoutez des choses qui ne vous regardent en aucune manière. Voilà ce qui m'arrache des larmes, et qui m'en arrachera toujours. Il n'est pas en mon pouvoir de quitter cette maison pour une autre ; j'y dois nécessairement demeurer jusqu'à ce que je sorte de la vie présente. Accueillez-nous donc comme Paul vous ordonne de le faire. Il ne parlait pas alors de la table sainte ; il parlait des sentiments et des dispositions dont il fallait être animé. C'est aussi là ce que nous vous demandons, la charité, une ardente et sincère affection. Si vous ne voulez même pas nous l'accorder, du moins aimez-vous vous-mêmes, et affranchissez-vous de la torpeur qui vous glace. Ce serait assez pour notre consolation de vous voir travailler à votre amendement et devenir meilleurs. J'aurais pour vous alors un amour encore plus grand, dussiez-vous m'aimer d'autant moins que je vous aimerais davantage. Une foule de liens nous unissent les uns aux autres : une seule et même table nous est offerte à tous, un même père nous a donné la vie, les mêmes entrailles nous ont portés, le même breuvage nous a été offert ; non-seulement le même breuvage nous a été offert, mais nous avons dû le boire dans le même calice. C'est pour nous amener à nous aimer les uns les autres que notre Père a mis en œuvre ce moyen, de nous faire boire tous au même calice en signe d'une parfaite charité. — Mais nous ne sommes pas dignes des apôtres. — J'en conviens aussi bien que vous, et je n'avancerai jamais le contraire. Non-seulement nous sommes indignes d'être comparés aux apôtres, mais à l'ombre même des apôtres. N'importe, faites de votre côté ce que vous devez. Ne craignez pas d'avoir à en rougir ; vous en retirerez plutôt une très-grande utilité. Cet acte de soumission et de charité vis-à-vis de personnes qui ne le méritent pas vous vaudra une plus belle récompense. D'ailleurs, ce langage n'est point de nous : sur la terre nous ne reconnaissons aucun maître ; ce que nous avons reçu, nous vous le donnons, et nous ne vous demandons pour ce don qu'une grâce, que notre affection soit payée de retour. Si nous ne le méritons pas encore, nous espérons en devenir bientôt dignes à force de vous aimer.

Il nous a été effectivement ordonné d'aimer, outre ceux qui nous aiment, nos propres ennemis. Or, qui serait assez cruel, assez barbare, pour ne considérer que dans un esprit d'aversion et de haine les personnes dont il est lui-même aimé, ces personnes fussent-elles couvertes de vices, après avoir reçu un précepte semblable ? Nous nous sommes assis à la même table spirituelle ; participant également à la même charité spirituelle. Si des brigands oublient leur

férocité vis-à-vis de ceux dont ils ont partagé la table, quelle sera notre excuse, à nous qui avons reçu le corps même du Seigneur, de ne pas imiter cet exemple de bienveillance réciproque? A plusieurs autres il a suffi, non plus d'avoir mangé à la même table, mais d'être nés dans la même ville pour concevoir des sentiments de mutuelle amitié : nous avons nous aussi la même patrie, la même maison, la même porte, la même racine, la même vie, le même chef, le même pasteur, le même roi, le même docteur, le même juge, le même créateur, le même père ; tout nous est commun ; et nous prétendrions justifier des divisions intestines ! Demandons-nous les miracles que les apôtres opéraient dans les maisons où ils entraient, guérissant les lépreux, chassant les démons, ressuscitant les morts ? Mais n'est-ce pas une admirable preuve de votre noblesse d'âme et de votre charité, que votre foi en Dieu, en l'absence de motifs de cette nature? Voilà pourquoi Dieu a cessé de produire des miracles.

Il l'a fait encore pour une raison que voici. Lorsque le temps des miracles fut passé, on a vu les fidèles gratifiés d'autres faveurs, par exemple, de la sagesse, de la parole, d'un remarquable esprit de piété, s'enorgueillir, se laisser emporter par la vaine gloire, et en fin de compte se diviser entre eux ; mais supposez que le don des miracles subsiste encore, où s'arrêteraient les divisions? Que je ne dise point ceci sans fondement, les Corinthiens en fournissent la preuve, eux qui se divisèrent en une foule de partis. Ne cherchez donc pas des miracles, mais la santé de votre âme. Ne demandez pas à voir la résurrection d'un mort, vous qui savez que l'univers entier a été rappelé à la vie. Ne demandez pas à voir un aveugle qui ait recouvré la lumière ; considérez plutôt les hommes jouissant tous aujourd'hui d'une vue des choses plus claire et plus utile : apprenez à regarder avec discrétion, et mettez un frein à vos regards. Ah ! si nous menions tous la vie qui nous est marquée, si notre vie était ce qu'elle doit être, elle inspirerait aux Gentils plus d'étonnement que ne leur en inspireraient nos miracles. Bien des fois, en effet, on ne verra dans les miracles qu'une affaire d'imagination, ou quelque chose de pire, quoiqu'il n'en soit pas ainsi de nos miracles à nous ; une vie pure est, au contraire, supérieure à tout soupçon de ce genre ; et toutes les bouches doivent se taire devant la réalité de la vertu.

Supériorité de la vertu.

8. Que la vertu devienne donc l'objet de nos efforts : grands sont les trésors qu'elle procure, grande l'admiration qu'elle excite. C'est la vertu qui donne la vraie liberté, et qui nous la montre en spectacle jusque dans la servitude elle-même : elle ne brise pas sans doute les fers de l'esclavage ; mais elle confère aux esclaves une supériorité incontestable sur leurs maîtres, ce qui vaut mieux que de les rendre entièrement libres. La vertu ne rendra pas riche non plus celui qui est pauvre ; mais, tout en demeurant pauvre, ce dernier vivra dans une plus grande abondance que le riche. Si vous voulez tant opérer des prodiges, affranchissez-vous des péchés, et vous aurez accompli un prodige véritable. C'est un démon redoutable que le péché, mon bien-aimé : si vous parvenez à le chasser, vous ferez plus que si vous mettiez une légion de démons en fuite. Ecoutez ce que disait Paul et comment il mettait la vertu bien au-dessus des miracles : « Désirez les grâces spirituelles ; voici d'ailleurs que je vais vous montrer une voie plus parfaite. » I *Cor.*, XII, 31. Indiquant ensuite quelle est cette voie, il ne parle ni de morts ressuscités, ni de lépreux guéris, ni d'autre prodige semblable ; il parle simplement de la charité. Entendez encore le Christ nous dire : « Ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous sont soumis ; réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans les cieux. » *Luc.*, X, 20. Il avait dit dans une autre circonstance : « Plusieurs me diront en ce jour : N'avons-nous pas prophétisé en votre nom? n'avons-nous pas chassé les démons et opéré de nombreux miracles? Et je leur répondrai : Je ne vous connais pas. » *Matth.*, VII, 22-23. Au moment de marcher à la croix, il appelle ses disciples et leur dit : « A cela les hommes reconnaîtront que vous êtes mes disciples, » non pas si vous chassez les démons, mais « si vous vous aimez les uns les autres. » *Joan.*, XIII, 35. « A

cela tous connaîtront que vous m'avez envoyé,» disait-il encore, non pas si mes disciples ressuscitent les morts, mais « s'ils ne font qu'un. » *Joan.*, XVII, 23. Les miracles sont utiles souvent au prochain ; mais en revanche, ils nuisent souvent à leur auteur, qu'ils précipitent dans l'orgueil, la vaine gloire ou tout autre péché. Rien de pareil à craindre des œuvres de la vertu ; elles servent également et à ceux qui les pratiquent et à une foule d'autres personnes.

Appliquons-nous donc à ces œuvres avec toute l'ardeur imaginable. Si vous passez de l'inhumanité à la pratique de l'aumône, vous aurez rendu le mouvement à votre main auparavant desséchée. Si vous renoncez au théâtre pour venir à l'église, vous aurez guéri votre pied boiteux. Si vous détournez vos yeux de la courtisane et de toute beauté étrangère, vous aurez rendu à la lumière ces yeux aveugles naguère. Si, au lieu de chants sataniques, vous apprenez des cantiques spirituels, vous aurez rendu la parole à votre langue muette. Voilà les miracles les plus grands ; voilà les signes vraiment prodigieux. Persévérons dans l'accomplissement de ces signes, et nous grandirons nous-mêmes en gloire et en mérite, nous attirerons les méchants à la vertu, et nous posséderons la vie à venir. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; à lui gloire et puissance à l'infini, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIII.

« Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes. »

1. Le Sauveur vient d'inspirer aux apôtres la confiance qu'ils ne manqueront jamais du nécessaire ; il leur a ouvert la porte de toutes les demeures, il leur a donné le droit de s'y présenter de la manière la plus honorable, non point comme des vagabonds et des mendiants, mais comme des personnages supérieurs en dignité de beaucoup à ceux qui les reçoivent ; car telle était sa pensée quand il disait : « L'ouvrier est digne de son salaire ; » et quand il leur ordonnait de rechercher les plus dignes de chaque endroit, de demeurer chez eux, de les saluer lorsqu'ils en étaient reçus, tandis que les maux les plus graves devaient menacer ceux qui ne les recevraient pas : après avoir de la sorte affranchi ses disciples de tout souci, leur avoir donné comme arme le pouvoir des miracles, les avoir faits en quelque manière de fer et de diamant, les avoir élevés au-dessus de toutes les choses de ce monde, et délivrés de toute sollicitude temporelle, alors seulement il leur annonce les maux auxquels ils allaient être exposés, soit les maux qui devaient avant peu fondre sur eux, soit les maux qui devaient survenir dans un temps plus éloigné, les préparant ainsi d'avance et dès longtemps à la guerre contre le démon. Bien des avantages résultaient de cette prédiction : premièrement, les apôtres apprenaient à connaître ainsi la prescience extraordinaire de leur Maître ; en second lieu, nul d'entre eux ne pouvait plus attribuer ces maux à la faiblesse de Jésus ; en troisième lieu, ceux que ces maux devaient atteindre n'en devaient pas être surpris comme s'ils ne s'y fussent pas attendus, et s'ils n'en eussent pas été prévenus ; enfin, ils étaient prémunis par là contre le trouble qu'ils auraient pu ressentir lorsqu'ils en ouïrent parler au temps de la croix ; car ils furent alors profondément émus, comme le leur reprocha le Sauveur en ces termes : « Parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur, et nul d'entre vous ne me demande : Où allez-vous ? » *Joan.*, XVI, 5-6.

Cependant il ne dit rien encore de lui-même ; il ne dit point, par exemple, qu'il sera chargé de liens, battu de verges, mis à mort, pour ne pas jeter le trouble dans leurs âmes ; il se contente de leur faire connaître ce qui leur arrivera à eux-mêmes. Pour leur apprendre ensuite qu'il s'agit vraiment d'une guerre d'un genre nouveau, d'une bataille bien différente des batailles ordinaires, puisqu'il les envoie sans armes avec un seul vêtement, sans chaussure, sans bâton, sans ceinture ni besace, et qu'il leur ordonne d'attendre leur nourriture des personnes qui les accueilleront, il ne se borne pas à ce

qu'il vient de dire, il affirme une fois encore sa puissance ineffable par ces paroles : Dans cette entreprise, montrez la douceur des brebis, quoique vous ayez des loups à affronter ; vous ne marchez pas seulement contre des loups, mais vous allez même au milieu des loups. Outre la douceur des brebis, il veut qu'ils aient aussi la simplicité des colombes. — C'est là surtout où ma force éclatera, lorsque les loups seront vaincus par les brebis, lorsque celles-ci, aventurées au milieu de ces bêtes cruelles, déchirées par elles à belles dents, loin d'être détruites, convertiront même leurs ennemis. Et certes, changer les sentiments de ses ennemis, transfigurer leurs âmes, est un prodige beaucoup plus grand, beaucoup plus admirable que de les exterminer ; principalement, lorsque douze hommes suffisent à cette tâche, et que la terre entière est infestée de loups. — A nous donc de rougir, qui faisons le contraire et qui, avec la rage des loups, attaquons nos ennemis. Sans doute, tant que nous agirons en brebis, nous vaincrons ; quelque nombreux que soient les loups dont nous serons environnés, nous en viendrons à bout et nous en triompherons ; mais, si nous devenons nous-mêmes des loups, nous serons vaincus, parce que nous ne pourrons plus compter sur l'assistance du berger. Comme il fait paître non les loups, mais les brebis, il vous abandonne alors et se retire, vu que nous ne lui permettons plus de manifester sa puissance. Si vous répondez à la persécution par la mansuétude, à lui revient toute la gloire du triomphe ; si, au contraire, vous y répondez par une résistance ouverte et par la lutte, vous obscurcissez sa victoire.

Mais considérez, je vous prie, quels sont les hommes à qui des préceptes si laborieux et si malaisés sont adressés ; ce sont des hommes lâches et de condition vile, des hommes sans lettres et sans science, des hommes parfaitement obscurs, des hommes qui sont dans une ignorance complète des lois du monde, des hommes qui n'ont jamais affronté l'agora, des pêcheurs, des publicains, des hommes qui sont, sous tous les rapports, dans les conditions les moins favorables. Un pareil langage eût été de nature à jeter le trouble en des âmes nobles et élevées ; comment n'aurait-il pas bouleversé et confondu ces hommes dont l'inexpérience était si grande, et qui n'avaient jamais conçu l'idée d'une haute entreprise ? Et pourtant il n'en fut pas ainsi. C'était d'ailleurs justice. Le Sauveur, observera-t-on, ne leur avait-il pas donné le pouvoir de guérir les lépreux et de chasser les démons ? Pour moi, je répondrai que la chose la plus capable de les jeter hors d'eux-mêmes était précisément celle-ci, à savoir, qu'avec le pouvoir de rappeler des morts à la vie, ils dussent être en butte eux-mêmes aux plus difficiles épreuves, et que des jugements, des échafauds, des persécutions de tous les côtés, la haine du monde entier dussent être leur partage, à eux qui cependant opéraient des miracles. Au milieu de tous ces maux, quel devait être leur soutien ? La puissance de celui qui les envoyait. Voilà pourquoi, avant toute chose, il leur dit : « Voici que je vous envoie. » Il ne vous faut pas d'autre consolation ; c'en est assez pour soutenir votre confiance et vous faire braver tous vos adversaires.

2. Voyez-vous cette autorité, voyez-vous cette puissance, voyez-vous cette force supérieure à tous les obstacles ? Comme s'il leur disait : Ne soyez pas troublés si, en vous envoyant au milieu des loups, je vous ordonne d'imiter la brebis et la colombe. Il me serait facile de faire tout le contraire, de vous préserver de toute épreuve, et, au lieu de vous mettre comme des brebis en présence de loups, de vous rendre plus redoutables que les lions : mais il importe que les choses soient ainsi : vous n'en aurez que plus de gloire, et ma puissance n'en sera que plus éclatante. C'est le langage tenu à Paul : « Ma grâce te suffit ; car ma vertu se parfait dans l'infirmité. » II *Cor.*, XII, 9. Voilà ce que j'ai cru devoir faire de vous. En leur disant : « Je vous envoie comme des brebis, » il leur donne ceci à entendre : Ne perdez pas courage ; car je sais de science certaine que vous serez invincibles. Puis, afin qu'ils fissent quelque chose d'eux-mêmes et que la grâce ne parût pas avoir tout fait, de telle sorte qu'ils s'imaginassent devoir été couronnés sans mérite de leur côté, le divin Maître ajouta : « Soyez donc prudents comme

des serpents, et simples comme des colombes. » — Et de quoi nous servira notre prudence parmi tant de périls ? répondent-ils. Comment pourrons-nous agir avec prudence, ballottés par tant de flots ? Quelle que soit la prudence de la brebis, lorsqu'elle se verra parmi les loups, et parmi des loups en si grand nombre, que lui sera-t-il possible de faire ? Quelle que soit la simplicité de la colombe, de quoi lui servira-t-elle, en présence de tant d'oiseaux de proie ? — De rien assurément à ces êtres privés de raison ; mais à vous elle sera éminemment utile. — Examinons toutefois quelle prudence le Sauveur réclame. Celle du serpent, dit-il. De même que le serpent expose tout, et consent même à ce que son corps soit rompu, à la condition qu'il conserve intacte sa tête ; de même, livrez tout vous aussi, corps, argent, vie même, pour sauver votre foi. La foi est pour vous une tête, une racine ; la foi sauvée, perdissiez-vous tout le reste, vous recouvreriez un jour avec usure tout ce que vous auriez perdu. Le Sauveur ne nous recommande donc pas simplement la prudence ou la simplicité ; il nous les recommande toutes deux en même temps, et il veut qu'elles concourent à former notre vertu : la prudence du serpent, afin que vous évitiez les blessures mortelles ; la simplicité de la colombe, afin que vous ne tiriez pas vengeance de ceux qui vous auront outragés, et que vous ne cherchiez pas le mal de ceux qui vous auront tendu des embûches ; sans cette condition, la prudence ne vous serait d'aucun avantage. — Mais ces préceptes ne sont-ils pas de la difficulté la plus haute ? N'était-ce donc pas assez que d'avoir mille épreuves à braver ? — Non certes, répond le Sauveur ; je vous défends en outre tout sentiment d'indignation ; car tel est le propre de la colombe. Comme si, en jetant un roseau dans le feu, on lui commandait de ne point brûler, mais d'éteindre lui-même les flammes.

En quoi consiste la prudence du serpent.

N'importe, ne laissons pas le trouble pénétrer dans nos âmes. Toutes ces choses ont été accomplies et menées à bonne fin ; les œuvres ont suivi le précepte ; les apôtres ont eu vraiment la prudence du serpent et la simplicité de la colombe, quoiqu'ils possédassent la même nature que nous possédons, et non une nature différente. Loin de nous donc la pensée que l'accomplissement de ces préceptes soit chose impossible. Mieux que personne le divin Maître connaît la nature des choses ; il sait que la mansuétude et non la fureur apaise la fureur. Voulez-vous contempler l'accomplissement de ces préceptes, lisez le livre des Actes des apôtres : toutes les fois que les Juifs s'élèvent contre les disciples du Seigneur, et qu'ils aiguisent leurs dents, les disciples, imitant la colombe, leur répondent avec la modération convenable et réussissent à calmer leur courroux, à dissiper leur fureur et leur haine. On leur dit : « Ne vous avons-nous pas absolument défendu de prêcher au nom de ce Jésus ? » *Act.*, v, 28. Et eux, qui pourraient répondre par des prodiges sans nombre, bien loin d'employer un langage plein d'aigreur, disent sur le ton de la mansuétude la plus parfaite : « Est-il juste de vous écouter de préférence à Dieu ? Jugez-en vous-mêmes. » *Act.*, IV, 19. Voyez-vous la simplicité de la colombe ? Considérez maintenant la prudence du serpent ? « Nous ne pouvons pas, poursuivent-ils, ne pas publier ce que nous avons vu et entendu. » *Ibid.*, 20. Il convient donc que nous ne négligions aucune précaution afin de n'être ni abattus par le péril, ni emportés par la colère. Aussi le Sauveur disait-il : « Tenez-vous en garde contre les hommes ; ils vous feront comparaître dans leurs assemblées, et ils vous battront de verges dans leurs synagogues ; vous serez conduits devant les magistrats et devant les rois pour me rendre témoignage devant eux et devant les nations. » C'est une nouvelle exhortation à la vigilance, au support des épreuves, de quelque côté qu'elles viennent, tout en laissant les méchants multiplier leurs persécutions : preuve que la victoire est donnée par les souffrances, et que les brillants trophées n'ont pas d'autre origine. Il ne leur dit pas, en effet : Combattez, vous aussi, résistez à ceux qui prétendent vous persécuter ; il leur dit seulement : Les épreuves les plus dures seront votre partage.

3. Quelle puissance en celui qui parle de la sorte, quelle philosophie en ceux qui l'écoutent !



Vraiment, on se demande comment les apôtres, en entendant ce langage, ne se sont pas retirés sur-le-champ, eux si pusillanimes, eux qui n'avaient jamais dépassé le lac où ils avaient accoutumé de pêcher. Et ils ne sont pas rentrés en eux-mêmes, et ils ne se sont pas dit : Où donc aller désormais? Nous avons contre nous les tribunaux, les rois, les gouverneurs, les synagogues des Juifs, les peuples païens, les princes et les sujets. — Car le Sauveur ne s'était point borné à leur parler des maux qui les attendaient en Palestine; il leur avait prédit les persécutions auxquelles ils devraient être en butte dans le monde entier. « Vous serez conduits, leur avait-il dit, devant les rois et les magistrats, » leur déclarant ainsi qu'il devait les envoyer également un jour vers les nations. — Vous avez soulevé la terre entière contre nous, vous en avez armé tous les habitants, tous les peuples, les tyrans et les rois. Ce qui vient après est encore plus effrayant, puisque les hommes vont devenir à notre sujet parricides et meurtriers de leurs frères et de leurs enfants. En effet, « le frère livrera son frère à la mort, le père son fils, les fils s'élèveront contre leurs parents et les mettront à mort. » Comment le reste des hommes embrassera-t-il la foi, en voyant les fils égorgés à cause de nous par leurs pères, les frères par leurs frères, et les crimes les plus affreux être commis? Ne serons-nous pas de toute part repoussés comme d'effroyables démons, comme des scélérats, comme la peste de l'univers, lorsqu'on verra la terre baignée de sang, à la suite de ces parricides et de ces meurtres épouvantables? Certainement, il en sera ainsi; car nous ne pourrions rendre la paix aux familles, après les avoir à ce point ensanglantées. Encore, si nous étions en plus grand nombre, et non pas douze seulement; si nous étions non pas des hommes ignorants et sans lettres, mais des philosophes et des orateurs; ou plutôt si nous étions des rois ayant à nos ordres des armées nombreuses et de riches trésors!... Mais comment opérer la moindre conversion, si nous n'allons qu'allumer des guerres intestines et soulever des luttes plus détestables encore! Bien que nous fassions bon marché de notre vie, quel étranger voudra faire attention à nous? — Telles ne furent ni leurs paroles, ni leurs pensées : loin de demander la raison de ces commandements, ils inclinèrent la tête et obéirent; ce que leur inspirait, non-seulement leur propre vertu, mais aussi la sagesse de leur Maître.

Voyez en effet comment, à côté de chaque genre d'épreuves, il met la consolation : contre ceux qui refuseraient de les accueillir, il avait dit : « Sodome et Gomorrhe seront mieux traitées au jour du jugement que cette cité. » De même ici, après ces mots : « Vous serez conduits devant les rois et les magistrats, » il ajoute : « Et vous me rendrez témoignage devant eux et devant les nations. » Or, ce n'était pas une consolation sans valeur que de souffrir ces choses pour le Christ, et pour confondre ses ennemis. Encore que personne ne le remarque, Dieu exécute partout son œuvre. Si le divin Maître console ses apôtres de la sorte, ce n'est pas qu'ils prennent souci d'être vengés de leurs persécuteurs; il voulait ainsi les confirmer dans la pensée qu'ils seraient en toute occasion assistés de celui qui avait tout prévu et annoncé, et qu'ils ne souffriraient pas en qualité de méchants et de criminels. A ces pensées consolantes, il en joint une autre qui ne l'est pas moins, en leur disant : « Lorsque l'on vous fera comparaître, ne vous inquiétez ni de ce qu'il faudra dire, ni de la manière dont vous parlerez : on vous suggérera à l'heure même ce que vous devrez dire; car ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit de votre Père qui parle en vous, » prévenant l'objection qu'ils auraient pu faire. Comment persuader nos ennemis en de semblables conjonctures? il leur ordonne de n'être en aucune façon inquiets de leur apologie. Il disait également ailleurs : « Je vous donnerai parole et sagesse. » *Luc.*, XXI, 15. Mais ici, par ces mots : « C'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous, » il élève les apôtres à la dignité des prophètes. Après les avoir édifiés sur la puissance qui leur est accordée, il les entretient des maux qui les attendent, des homicides et des meurtres qui seront commis à leur occasion. « Le frère, poursuit-il, livrera son frère à la mort, le père son

fils; les enfants s'élèveront contre les parents et les feront mourir. » Il ne s'arrête pas là, il énonce des choses encore plus effroyables et de nature à ébranler les rochers eux-mêmes. « Et vous serez pour tous un objet de haine. » Ici pareillement la consolation ne se fait pas attendre. « ... à cause de mon nom, » vous souffrirez tout cela; « mais celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. » C'était assurément une considération capable de ranimer leur courage que le tableau d'une puissance de prédication assez grande pour étouffer la voix de la nature, vaincre la force de la parenté, faire préférer à tout cette divine parole à laquelle rien ne devait résister. — Si la nature elle-même ne peut opposer d'obstacle à votre prédication, si elle reste sans force et s'incline devant vous, quelle autre puissance viendra vous barrer le passage? Ne croyez pas cependant parce que les choses seront ainsi que votre vie doive s'écouler dans le calme; vous aurez, au contraire, autant d'adversaires et d'ennemis qu'il y a sur la terre d'habitants.

Que furent les anciens philosophes?

4. Et maintenant vienne Platon, vienne Pythagore, vienne l'essaim des stoïciens? Malgré la glorieuse renommée dont il jouit, Platon en fut réduit à être vendu, et il ne put mettre à exécution un seul de ses rêves, même avec la faveur d'un tyran : il dut quitter ses disciples, et il finit misérablement ses jours. L'école cynique, avec ses débordements, passa comme un songe et comme une ombre. Pourtant, aucune épreuve semblable à celles dont nous parlions tout à l'heure n'affligea ces philosophes; leur doctrine les environnait même d'un brillant éclat : les Athéniens exposèrent publiquement les lettres de Platon que Dion leur avait envoyées. En somme, les philosophes de l'antiquité n'en vécurent pas moins d'une vie tranquille et au sein d'abondantes richesses. Ainsi, Aristippe se procura les courtisanes dont le prix était le plus élevé; tel autre distribua par testament ses biens qui étaient fort considérables; un autre marcha sur ses disciples courbés devant lui; on dit même que le philosophe de Sinope n'a pas craint de rendre un jour publics ses débordements. Telles sont les grandes actions de ces philosophes. Ne cherchez rien chez les apôtres de pareil : vous n'y trouverez qu'une réserve parfaite, une délicatesse admirable, la guerre contre l'univers pour la cause de la vérité et la piété, puis la mort portée chaque jour dans leurs rangs, et enfin de magnifiques trophées. — Mais, réplique-t-on, ne voyons-nous pas chez les anciens des généraux illustres, un Thémistocle, un Périclès? — Et que sont leurs exploits comparés aux exploits de nos pêcheurs? Des jeux d'enfants, et pas autre chose. Que raconterez-vous de Thémistocle? qu'il a donné le conseil aux Athéniens de se réfugier sur leurs vaisseaux, lorsque Xerxès vint porter la guerre dans la Grèce? Ici, vous ne voyez point un Xerxès conduire la guerre, mais le démon, et les légions infernales à ses ordres, et le monde entier se précipiter sur nos douze héros, et cependant en être vaincus et repoussés, non pas une seule fois, mais toujours; et, chose étonnante, cette victoire achetée, non par le sang répandu, mais par des changements de mœurs et des conversions.

C'est une observation qu'il ne faut pas manquer de faire en toute occasion : les apôtres du Christ n'ont jamais mis à mort ni exterminé leurs ennemis. Ils les trouvaient pires que des démons, ils les rendaient comparables aux anges; et, affranchissant la nature humaine de la funeste tyrannie qu'elle subissait, ils ont chassé de la place publique, des maisons, du désert même, les démons pervers qui y semaient le désordre. Nous en avons pour témoins ces chœurs de moines qui ont en tout lieu étendu leurs racines, qui ont purifié et les contrées habitées, et celles qui ne l'étaient pas. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ce résultat n'a pas été obtenu en combattant à armes égales, mais au prix de toute sorte de maux. En effet, ces douze hommes de basse extraction, le monde qui les avait au milieu de lui les chargeait de liens, les traînait de captivité en captivité, sans parvenir à leur fermer la bouche; et l'on ne pouvait pas plus emprisonner leur langue que l'on ne peut emprisonner un rayon de soleil. C'est qu'ils ne parlaient pas d'eux-mêmes et qu'ils étaient les instruments du Saint-Esprit.

Ainsi Paul vainquit Agrippa; ainsi vainquit-il Néron, le plus scélérat de tous les hommes. « Le Seigneur, disait-il, m'est venu en aide, et il m'a fortifié, et il m'a retiré de la gueule du lion. » II *Tim.*, IV, 17.

Pour vous, ce qu'il vous faut admirer, c'est de voir les disciples croire au Sauveur, quand il leur dit : « N'ayez point de sollicitude ; » et se soumettre, et n'être effrayés d'aucune de ces effrayantes perspectives. Si vous répondez que le Christ les encourageait suffisamment par ces paroles : « L'Esprit de votre Père parlera en vous, » je me demande avec encore plus de stupeur comment ils n'ont pas hésité, comment ils ne l'ont pas supplié de leur épargner ces épreuves ; d'autant plus qu'ils devaient les braver, non point une, deux ou trois années, mais la vie entière ; car les mots suivants : « Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé, » l'indiquent assez clairement. Le divin Maître ne veut pas que le mérite de leurs actes vienne seulement de son côté, il veut que du leur ils y contribuent efficacement. Remarquez, au reste, dans ce qui précède, la part qui est propre au Sauveur, et celle qui est propre aux disciples. Opérer des miracles est la part du Sauveur ; ne rien posséder est celle des disciples. De même, ouvrir les maisons aux apôtres voyageurs est l'œuvre de la grâce d'en haut ; ne demander que le strict nécessaire, est le propre de la philosophie des disciples : « L'ouvrier est digne de recevoir sa récompense. » Donner la paix, est une chose qui regarde Dieu ; chercher des personnes qui en soient dignes, et ne pas entrer indistinctement n'importe où, regarde le discernement des disciples. Tirer vengeance de ceux qui refuseront de les recevoir, c'est le Seigneur qui doit le faire ; se retirer avec calme, sans proférer aucune parole injurieuse et outrageante, c'est la mansuétude des apôtres qui le leur inspirera. Donner l'Esprit divin, les affranchir de toute sollicitude, c'était le propre de celui qui les envoyait ; devenir semblables aux brebis et aux colombes, supporter toutes les épreuves avec courage, c'était le propre de la sagesse des disciples et de leur fermeté. A eux d'être en butte à la haine, sans en être abattus, à eux d'y résister ; au Sauveur de donner le salut à ceux qui auront persévéré : « Or, celui qui aura persévéré sera sauvé. »

Au commencement l'on est toujours fervent.

5. Bien des personnes pleines de ferveur dès les commencements, ne tardent pas à s'attiédir ; et c'est pour cela que le Fils de Dieu nous dit : Je réclame une bonne fin. Que me font des plantes qui, fleurissant tout d'abord, se flétrissent un instant après ? Voilà pourquoi il exige des apôtres une patience qui ne se démente pas. Comme on aurait pu jeter sur lui tout le mérite de leur vertu, et ne la trouver en aucune façon étonnante, dès qu'ils n'auraient eu rien de sérieux à souffrir, il leur dit : Sachez-le bien, la patience vous est absolument nécessaire. Quoique je vous délivre des premiers périls, je vous garde pour des périls plus graves, lesquels seront suivis à leur tour de périls non moins redoutables ; car vous ne cesserez d'être en butte à la persécution jusqu'à votre dernier soupir. C'est le langage qu'il leur fait entendre par ces paroles : « Or, celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé. » Aussi, lui qui leur a dit : « Ne soyez pas en peine de ce que vous direz, » ajoute ailleurs : « Soyez prêts à répondre à quiconque vous demanderait la raison de vos espérances. » I *Petr.*, III, 15. S'agit-il de division entre amis, il nous enjoint d'être en sollicitude ; s'agit-il, au contraire, de braver les tribunaux, la fureur de la populace, tout ce qu'il y a de plus effrayant, il nous donne son appui pour que nous ayons confiance, que nous parlions hardiment, que nous ne nous laissions pas intimider et que nous ne trahissions pas la justice. Et vraiment, c'était une chose prodigieuse qu'un homme dont la vie s'était passée sur les bords d'un étang, au milieu des peaux ou dans un bureau de recette publique, introduit seul, chargé de chaînes, la tête baissée, en présence de tyrans assis, de magistrats assemblés, au milieu des gardes au glaive nu, et d'une assistance nombreuse, ait pu seulement ouvrir la bouche.

Il ne leur était même pas permis de prendre la parole et de plaider en faveur de leur doctrine ; on les vouait aux tourments comme les ennemis les plus pernicieux de l'humanité. « Voilà, disait-on, les hommes qui sèment le

trouble dans l'univers entier. — Ils s'élèvent contre les édits de César, et prétendent que leur Christ Jésus est roi. » *Act.*, XVII, 6-7. C'est par de semblables préventions qu'ils étaient en tout lieu reçus devant les tribunaux ; et certes ils avaient grand besoin du secours d'en haut pour établir ces deux points : et que la doctrine dont ils étaient les apôtres était véritable et n'allait point contre les lois établies, et qu'en la prêchant avec zèle ils ne méritaient pas d'être pris pour des perturbateurs de l'ordre légal. De plus, tout en s'efforçant de prouver qu'ils ne travaillaient point au renversement de l'Etat et de la société, ils devaient prendre garde de ne pas altérer la pureté des dogmes divers : toutes ces choses vous les verrez admirablement accomplies et observées par Pierre, Paul et tous les autres apôtres. Partout effectivement on les traitait de factieux et de novateurs ; accusation qu'ils ont repoussée, sauf ensuite à s'attirer une réputation tout opposée et à passer aux yeux de tous pour les sauveurs et les plus grands bienfaiteurs de l'humanité. Or ces prodiges, c'est à force de patience qu'ils les ont opérés. Aussi Paul s'écriait-il : « Je meurs chaque jour ; » I *Cor.*, XV, 31 ; et a-t-il toujours vécu environné de dangers.

Et maintenant en quoi serons-nous excusables, nous qui avec tant d'exemples sous les yeux vivons dans la mollesse et la lâcheté ? Personne ne nous fait la guerre, et nous succombons ; personne ne nous persécute, et nous sommes abattus : le devoir de faire notre salut au milieu de la paix nous est imposé, et nous ne pouvons l'accomplir. Les apôtres, quand l'univers était en feu, quand la terre entière formait un vaste bûcher, se précipitaient au milieu des flammes pour en arracher ceux qu'elles dévoraient ; et vous ne pouvez vous sauver vous-même ! Et quelle confiance sera la nôtre, quelle sera notre excuse ? Nous n'avons à craindre ni les fouets, ni les cachots, ni les grands de la terre, ni les synagogues, ni aucun autre persécuteur ; au contraire, c'est nous qui sommes les maîtres et qui commandons ; nos empereurs professent la foi chrétienne, une foule de fidèles sont dans les honneurs ; nous avons des charges, de la gloire, du repos, et avec cela nous sommes vaincus ! Mais quand nos devanciers marchaient tant maîtres que disciples au supplice, couverts de meurtrissures et de plaies, ils goûtaient une joie comparable à celle du paradis ; et nous qui n'avons même pas souffert en songe de pareils traitements, nous resterions plus mous que la cire ! — Ceux-là, direz-vous, opéraient des miracles. — En étaient-ils moins frappés de verges, moins persécutés ? Il y a même cette particularité surprenante que bien des fois ces traitements leur étaient infligés par des hommes dont ils étaient les bienfaiteurs ; et pourtant, ils ne se laissaient point abattre en voyant ainsi le mal leur être rendu pour le bien : vous, au contraire, venez-vous à subir quelque désagrément de la part d'une personne à laquelle vous aurez fait un peu de bien, vous voilà troublé, hors de vous-même, vous reprochant le bien que vous lui avez fait.

6. Si l'Eglise était de nouveau combattue et persécutée, — Dieu veuille qu'il n'en soit rien ni de nos jours, ni jamais ! — je vous demande à quel ridicule, à quelle honte vous seriez exposé. Du reste, ce serait justice : si vous ne vous exercez point dans la palestre, quelle gloire pouvez-vous attendre au jour du combat ? Quel est l'athlète qui, sans avoir été formé par aucun maître, serait capable de remporter sur son adversaire aux jeux olympiques une illustre et éclatante victoire ? Ne devrions-nous pas nous exercer chaque jour à la lutte, au pugilat, à la course ? N'avez-vous pas remarqué, dans le combat du pentathle, qu'en l'absence d'adversaire, on exerce sa force sur un sac rempli de sable et suspendu au-dessus du sol ? N'avez-vous pas vu les jeunes gens combattre contre eux, et préluder de la sorte aux combats contre les ennemis ? Imitez leur exemple, et appliquez-vous aux combats de la philosophie. Bien des occasions nous portent à la colère, nous excitent à la concupiscence et allument en nous des feux redoutables. Résistez à ces passions, supportez avec générosité les angoisses de l'âme, afin de vous préparer à supporter de même les douleurs du corps. Assurément, si le bienheureux Job ne s'était point exercé avant les épreu-

ves, il n'aurait pas, le temps des épreuves venu, brillé d'un si vif éclat : s'il ne s'était point appliqué à rester supérieur à toute douleur, il eût proféré quelque parole amère lorsqu'il apprit la mort de ses enfants. Mais aucune de ces secousses ne parvint à l'abattre, ni la perte de ses biens et de son opulence, ni la mort de ses enfants, ni les sarcasmes de sa femme, ni les douleurs de son corps, ni les reproches de ses amis, ni les insultes de ses serviteurs.

Au surplus, si vous voulez contempler de près ses épreuves, écoutez-le lui-même exprimer son mépris pour les richesses : « Je ne me suis point réjoui, dit-il, quand les richesses affluaient en abondance autour de moi ; je n'ai vu dans l'or que de la poussière, et je n'ai pas mis ma confiance dans les pierres précieuses. » *Job*, XXXI, 24-25. Comment aurait-il été troublé par la perte de ces trésors, lui qui n'en faisait aucun cas lorsqu'il les possédait. Examinez également de quelle manière il se conduisait à l'égard de ses enfants : il n'était point avec eux faible, comme nous le sommes, et il exigeait de leur part une conduite irréprochable. Lui qui offrait des sacrifices pour leurs fautes cachées, devait certainement se prononcer selon une exacte justice sur leurs fautes publiques. Désirez-vous connaître ses combats en faveur de la chasteté, prêtez l'oreille à ses paroles : « J'ai fait avec mes yeux un pacte pour ne penser même pas à la jeune fille. » *Job*, XXXI, 1. Aussi ne céda-t-il pas aux conseils de sa femme ; sans doute il l'aimait auparavant, mais non au delà de toute mesure, mais comme il convient d'aimer son épouse. C'est pourquoi la chose qui m'étonne le plus, c'est l'origine de ce dessein du diable qui, n'ignorant aucun des sentiments éprouvés de ce saint homme, lui déclare néanmoins la guerre. D'où lui est venue cette pensée ? à la vérité c'est un monstre pervers qui ne désespère jamais de rien : sujet bien propre que cette opiniâtreté du démon à compter sur notre perte, bien propre, dis-je, à nous condamner, nous qui désespérons si facilement de nous sauver. Mais notez de quelle manière Job s'était préparé dès longtemps aux maux affreux qui le frappèrent en son corps. N'ayant jamais rien souffert auparavant de pareil, ayant passé sa vie dans l'abondance, les plaisirs et l'opulence, il méditait toutefois chaque jour sur les malheurs des autres hommes ; ce qu'il avouait en ces termes : « Le malheur que je redoutais m'est arrivé ; ce que je craignais est venu sur moi. — J'ai versé des larmes sur tout homme que je voyais victime de sa faiblesse ; je gémissais sur tous ceux que je voyais dans la nécessité. » *Job*, III, 25 ; XXX, 25. Aussi, de tous ces maux inattendus, quoique accablants et intolérables, aucun ne le troubla.

Ne vous arrêtez pas encore à la perte de ses biens, à la mort de ses enfants, à son affreuse plaie, aux piéges que lui tendit sa femme ; considérez des maux beaucoup plus graves que ceux-ci. — Qu'a donc pu souffrir Job de plus grave ? demanderez-vous. L'histoire ne nous apprend du moins rien autre chose. — Parce que nous dormons, elle ne nous apprend rien autre chose ; mais avec quelques efforts, en cherchant avec diligence la pierre précieuse, on apprendra bien d'autres détails. Les choses les plus graves, celles qui étaient de nature à l'émouvoir beaucoup plus profondément, étaient tout autres que celles dont nous venons de parler. La première était son ignorance au sujet du royaume des cieux et de la résurrection ; il la déplorait par ces paroles : « Je ne vivrai pas dans l'éternité, je ne vivrai pas longtemps. » *Job*, VII, 16. La seconde était la conscience qu'il avait d'un grand nombre de bonnes actions. La troisième était la conscience de n'avoir jamais fait aucun mal. La quatrième était la pensée que Dieu lui envoyait ces épreuves ; et eût-il cru qu'elles venaient du démon, il n'en eût pas moins été troublé. La cinquième étaient les reproches que ses amis lui adressaient au sujet de ses prétendus crimes : « Les plaies que tu reçois, lui disaient-ils, ne sont pas encore assez graves en comparaison de celles que tu mérites. » *Job*, XI, 6. La sixième était de voir les méchants prospérer et se rire de lui. La septième était de ne connaître personne qui eût avant lui subi les malheurs qu'il subissait.

Force d'âme du saint homme Job.

7. Si vous voulez vous rendre compte de la gravité de ces tortures, considérez ce qui se passe en ce moment. Aujourd'hui nous atten-

dons le royaume des cieux, nous espérons en la résurrection et en une infinité de biens inexprimables. Or, quoique la conscience nous reproche une infinité de fautes, quoique une foule d'exemples nous soient proposés, quoique nous soyons initiés à la plus haute philosophie, s'il arrive à l'un de nous de perdre un peu d'or, quelquefois injustement acquis, nous regardons désormais la vie comme insupportable; et cependant nous n'aurons pas à subir les tracasseries d'une épouse, la mort de nos enfants, les accusations de nos amis, les injures de nos domestiques; plusieurs d'entre eux au contraire s'efforceront de nous consoler, soit par des paroles, soit par des actes. Jugez d'après cela du mérite de cet homme de Dieu, qui, voyant anéanti en un moment le fruit de ses travaux, et se trouvant battu par tant d'orages de toute nature, ne fut jamais ébranlé néanmoins, et ne cessa d'offrir en retour de ces épreuves ses actions de grâces au Seigneur. Alors même que personne ne l'eût tenté, c'était assez du langage de sa femme pour ébranler un rocher même. Remarquez, en effet, l'astuce diabolique de cette femme : elle ne lui parle ni de ses biens, ni de ses chameaux, ni de ses troupeaux de brebis ou de bœufs; mais, connaissant à merveille la philosophie de Job à l'endroit de toutes ces choses, elle aborde immédiatement le sujet le plus douloureux, celui de ses enfants, et elle lui représente avec force réflexions de son invention cette tragique aventure. Or, souvent des hommes en pleine prospérité, loin de tout désagrément, se laissent persuader par leurs femmes; quelle ne dut pas être la fermeté d'âme de Job pour résister à sa femme, qui l'attaquait avec des armes si puissantes, et pour triompher de deux sentiments aussi impérieux que la cupidité et la pitié! On a vu des personnes qui avaient triomphé de la première être vaincues par la seconde.

Exemple de Joseph.

Joseph, ce sublime jeune homme, vint à bout de la plus terrible tyrannie, celle de la volupté; il déjoua tous les artifices mis en œuvre par l'Egyptienne, et pourtant il ne put contenir ses pleurs. Quand il vit ses frères, si coupables à son égard, il fut remué jusqu'au plus profond des entrailles, et des torrents de larmes couvrant aussitôt son visage vinrent tout expliquer. Mais il s'agit d'un langage propre à émouvoir que tiendra une épouse, secondée admirablement en cela par les circonstances, par les douleurs, les blessures et les malheurs de toute sorte; ne faudra-t-il pas qu'elle soit plus ferme que le diamant, l'âme qui résistera et tiendra bon devant une pareille tempête? Permettez-moi de vous le dire en toute franchise : si Job n'est point au-dessus des apôtres, il n'est pas certainement au-dessous. Du moins, c'était une consolation pour les apôtres que de souffrir pour le Christ; c'était là le remède qui les ranimait tous les jours; et voilà pourquoi le Sauveur le leur offrait en toute occasion : « à cause de moi, » leur disait-il; et, « ils m'ont appelé Béelzébub, moi, le père de famille. » Job n'avait pas cette consolation, pas plus que celle dont les miracles et la grâce étaient la source; il n'avait pas l'Esprit saint en lui-même avec la même plénitude. Chose encore plus remarquable, il avait été élevé dans l'abondance; et, sans avoir jamais exercé la profession, soit de pêcheur, soit de publicain, soit toute autre profession obscure, il tomba du faîte des honneurs au sein de l'infortune. Les épreuves les plus douloureuses que paraissent avoir endurées les apôtres, il les a également endurées, puisqu'il a été pris en aversion par ses amis, ses serviteurs, ses ennemis, et ceux-là même auxquels il avait fait du bien; sans toutefois entrevoir jamais cette ancre sacrée, ce port calme signalé aux apôtres par cette parole : « A cause de moi. »

Ceux que j'admire encore, ce sont les trois enfants qui bravèrent les flammes de la fournaise, qui résistèrent en face au tyran. Ecoutez-les lui répondre : « Nous ne respectons pas vos dieux, et votre statue que vous avez dressée, nous ne l'adorerons pas. » *Dan.*, III, 18. Leur grande consolation à eux était cependant de savoir que toutes ces choses, ils les souffraient pour Dieu. Mais Job ignorait que ces épreuves fussent un combat et une lutte; car, s'il ne l'eût point ignoré, il n'aurait pas tant souffert. « Crois-tu donc que je te réponde par une autre raison que pour faire éclater ta justice? » *Job*, XL, 3, lui dit le Seigneur; et, quand le juste entendit

cette voix, comme il respira, comme il s'humilia! Il n'estima plus avoir souffert ce qu'il venait de souffrir et s'écria : « Pourquoi serais-je jugé après avoir été repris et instruit par le Sauveur, après avoir entendu sa parole, moi qui ne suis rien? — J'avais bien, poursuit-il, de mes oreilles ouï parler de vous; maintenant mon œil vous a vu. C'est pourquoi je me suis anéanti, j'ai disparu à mes propres regards, et je n'ai vu en moi que cendre et que poudre. » *Job*, XLII, 5-6. A nous qui vivons après la loi, sous la grâce, d'imiter l'énergie, la mansuétude de ce juste qui vivait avant la grâce et la loi, afin d'habiter avec lui les tabernacles éternels. Puissions-nous mériter cette faveur par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIV.

« Lorsqu'on vous chassera d'une ville, fuyez dans une autre. En vérité, je vous le dis, vous n'aurez pas parcouru les villes d'Israël, que le Fils de l'homme sera venu. »

1. Quand le Sauveur eut entretenu ses disciples de ces maux effrayants, épouvantables, propres à briser une âme de diamant, des maux, dis-je, qui devaient les atteindre après sa croix, sa résurrection et son ascension, il les ramena vers un sujet plus rassurant : il permit à ses athlètes de respirer, il rétablit dans leur âme le sentiment de la sécurité. Il ne leur ordonne pas d'aller spontanément se livrer à leurs persécuteurs; il leur ordonne au contraire de prendre la fuite. Comme les apôtres ne sont qu'au début et au commencement de leur œuvre, le divin Maître proportionne son langage à leurs dispositions. En effet, il ne leur parle plus des maux qui fondront plus tard sur eux, mais de ceux-là seulement qu'ils subiront avant la passion et la croix; c'est ce que déclarent ces paroles : « Vous n'aurez pas parcouru les villes d'Israël, que le Fils de l'homme sera venu. » Allant au-devant de cette objection : Si, tout en fuyant nos persécuteurs, nous sommes chassés encore du lieu où nous aurons cherché asile?... le Sauveur dissipe ces craintes et leur dit : Vous ne parcourrez pas la Palestine entière, car je viendrai sans retard à votre aide. — Remarquez-le bien, il ne dissipera point les épreuves, mais il donnera son assistance au milieu des dangers. Il ne leur dit pas : Je vous délivrerai de ces persécutions, je vous en affranchirai, — mais seulement : « Vous n'aurez pas parcouru les villes d'Israël, que le Fils de l'homme sera venu. » C'était assez pour les soutenir que la vue de leur Maître. Chose encore à noter, c'est qu'il ne laisse point toute la tâche à la grâce, et qu'il impose à ses disciples d'y contribuer pour une part de leur côté. Si vous craignez, leur dit-il, fuyez et ne craignez plus. Il ne leur ordonne pas de prendre eux-mêmes tout d'abord la fuite, mais de se retirer, si on les chasse : il ne leur désigne pas non plus un grand espace à parcourir, il leur permet seulement de parcourir les villes d'Israël.

Cela fait, il leur signale une autre philosophie à pratiquer. En premier lieu, il les affranchit de toute sollicitude à l'endroit du nécessaire ; en second lieu, de la crainte des dangers; en troisième lieu, de la crainte des calomnies. Il les affranchit de la sollicitude à l'endroit du nécessaire, par ces paroles : « L'ouvrier est digne de son salaire; » *Luc.*, X, 7; donnant à entendre par là qu'il ne manquerait pas de gens disposés à les accueillir. Il les affranchit de la crainte des dangers, en disant : « N'ayez nul souci de ce que vous direz, ni de la manière dont vous parlerez; — celui qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. » *Matth.*, XIV, 13. Comme ils devaient s'attendre à voir leur renommée flétrie, chose d'ordinaire si pénible, il les console, observez-le bien, en leur rappelant tout ce qu'on avait dit sur lui et à son sujet; consolation au-dessus de toute consolation imaginable. De même qu'à ces mots : « Vous serez haïs de tous, » il avait ajouté : « à cause de mon nom; » il les console en ce moment-ci de la même manière. Qu'ajoute-t-il donc? « Le disciple n'est point au-dessus de son maître, ni l'esclave au-dessus de son seigneur. C'est assez pour le disciple d'être comme son maître, et pour l'esclave d'être comme son seigneur. Si l'on a qualifié de

Béelzébub le père de famille, à plus forte raison qualifiera-t-on de la sorte les gens de sa maison. Ne les redoutez donc pas. » Voyez comme il se découvre à nous en qualité de Seigneur, de Dieu et de Créateur. Que veulent dire ces paroles? « Le disciple n'est point au-dessus du maître, ni l'esclave au-dessus de son seigneur? » Tant que l'on restera disciple ou serviteur, on restera dans un rang inférieur au point de vue de la dignité. Peu importe les quelques exemples que l'on alléguerait à l'appui du contraire; c'est le plus grand nombre des cas qui doit former la règle. Le Sauveur ne conclut pas en disant : A plus forte saison ses esclaves, mais « les gens de sa maison; » les traitant ainsi avec la plus affectueuse condescendance. Il leur disait également une autre fois : « Je ne vous appellerai plus des serviteurs; vous êtes mes amis. » *Joan.*, XV, 15. Il ne dit pas non plus : Si l'on a calomnié et outragé le père de famille; il précise le genre d'outrage auquel il a été en butte, ayant été appelé Béelzébub.

Le Sauveur à son exemple engage ses apôtres à supporter les outrages.

Ensuite une nouvelle consolation, non moins précieuse que la précédente, est donnée aux disciples : quoique cette dernière fût de plus haut prix, les disciples, qui n'étaient point encore exercés à la philosophie de leur Maître, avaient besoin d'une consolation qu'ils sentissent facilement; et voilàpourquoi Jésus leur offrit celle-ci. En apparence, la proposition énoncée est générale; cependant il l'applique, non à toute espèce de sujets, mais à celui dont il s'agit seulement. « Ne les redoutez pas, leur dit-il, car il n'y a rien de caché qui ne doive être révélé, rien de secret qui ne doive être connu. » Il doit vous suffire pour vous consoler, que moi votre Seigneur et votre Maître aie subi les mêmes injures. S'il vous en coûte de les entendre, songez d'autre part que vous ne tarderez pas à être vengés de ces soupçons calomnieux. Pourquoi êtes-vous affligés? Parce qu'on vous traite de séducteurs et d'imposteurs? Attendez quelque temps, et toutes les bouches vous proclameront les sauveurs et les bienfaiteurs de l'univers. Le temps se charge de faire la lumière sur tous ces points obscurs, de confondre les calomnies, et de montrer votre vertu dans tout son éclat. Or, quand l'expérience elle-même aura prouvé que vous êtes les flambeaux, les bienfaiteurs véritables de l'humanité, que vous avez mis en pratique toutes les vertus, alors ces hommes, oubliant les propos de vos ennemis, n'auront égard qu'à la vérité des choses elles-mêmes; et, tandis que ces derniers apparaîtront comme des menteurs, des calomniateurs, des sycophantes, vous resplendirez plus vivement que le soleil, et le temps ainsi vous fera connaître, proclamera vos mérites et, d'une voix plus éclatante que celle de la trompette, appellera tous les hommes à rendre témoignage de votre vertu. Ne vous laissez donc pas abattre par ce que vous entendez en ce moment; que l'espérance des biens qui vous sont réservés ranime votre âme; car impossible de tenir caché ce qui vous concerne.

2. Ses disciples étant délivrés de toute anxiété, de toute crainte, de toute sollicitude, et rendus même supérieurs à tous les outrages, le Sauveur saisit cette occasion pour les entretenir de la liberté dont ils doivent user dans leurs prédications. « Ce que je vous dis dans les ténèbres, publiez-le à la lumière, leur dit-il; ce que je vous dis à l'oreille, annoncez-le sur les toits. » Certainement il n'y avait point de ténèbres quand il leur parlait, et il ne leur disait rien à l'oreille; il parle ici d'une façon hyperbolique. Parce qu'il parlait à eux seuls et dans un petit coin de la Palestine, il emploie cette figure, « ce que je vous dis dans les ténèbres, à l'oreille, » et il compare cette façon de les instruire à la hardiesse de langage dont ils devront user plus tard. Ne prêchez pas seulement à une, deux ou trois cités, leur dit-il; prêchez dans tout l'univers, parcourez les mers et la terre, les contrées habitées et celles qui ne le sont pas; dites toutes ces choses aux tyrans et aux multitudes, aux philosophes et aux orateurs, la tête haute et en toute confiance. Telle est la signification de ces mots : « Prêchez sur les toits, — dites-le à la lumière, » sans recourir à aucun subterfuge, avec la plus complète liberté.

Pourquoi cependant ne se borne-t-il pas à dire : « Prêchez sur les toits, dites-le à la lumière, » et dit-il auparavant : « Ce que je vous dis dans les ténèbres, ce que je vous dis à l'o-

reille ? » — Pour élever leurs âmes. De même qu'il leur disait plus tard : « Celui qui croit en moi fera lui-même les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes ; » *Joan.*, XIV, 12; ainsi maintenant il leur donne à entendre qu'il fera tout désormais par leur entremise, et qu'il en fera plus que précédemment. Je n'ai fait que le commencement et le préambule, leur dit-il ; la principale partie je la réserve à votre ministère. Ce langage n'est pas seulement celui d'un maître qui commande, c'est plutôt celui d'un prophète qui annonce l'avenir, qui compte sur sa parole, qui est persuadé que les apôtres viendront à bout de tous les obstacles, et qui adoucit insensiblement la peine que leur avait causée la perspective des calomnies à venir. Il devait en être de ces calomnies des Juifs comme de la prédication de l'Evangile; celle-ci nullement remarquée d'abord, était destinée à retentir dans tout l'univers; celles-là au contraire devaient s'évanouir promptement.

Après avoir élevé de la sorte leurs sentiments, le Sauveur revient de nouveau sur les épreuves qui les attendent, et les confirme dans la confiance absolue qu'il leur avait inspirée. « Ne craignez pas, leur dit-il, ceux qui donnent la mort au corps et qui ne peuvent la donner à l'âme. » Voyez-vous comment il les rend supérieurs à tous les maux, aux sollicitudes, aux calomnies, aux dangers, aux piéges, enfin à la plus terrible des choses, à la mort même ? et non-seulement il leur inspire le mépris d'une mort ordinaire, mais encore d'une mort violente. Il ne leur dit pas : Vous serez mis à mort; s'exprimant avec la dignité qui lui convenait : « Ne craignez pas, leur dit-il, ceux qui donnent la mort au corps et qui ne peuvent la donner à l'âme ; craignez plutôt celui qui peut à la fois précipiter l'âme et le corps dans l'enfer. » Comme il le fait toujours, il dirige son discours vers un but tout opposé. Craignez-vous la mort, veut-il leur dire, est-ce bien cette raison qui vous fait hésiter devant le ministère de la prédication ? Voilà pourquoi précisément vous devez l'embrasser; parce que la mort vous épouvante. C'est ainsi que vous serez préservés de la mort véritable. Les hommes, dussent-ils vous tuer, quels que soient leurs efforts, ils ne tueront pas la meilleure partie de vous-mêmes. — Aussi le Sauveur ne s'exprime-t-il pas de cette manière : Ils ne tueront pas l'âme; mais de celle-ci : « ... qui ne peuvent donner la mort à l'âme. » Quand même ils le voudraient, ils n'y réussiront pas. Si donc les supplices vous effraient, craignez ce supplice beaucoup plus épouvantable. Vous le voyez, au lieu de leur promettre de les délivrer de la mort, il permet qu'ils la subissent, sauf à les combler de biens plus considérables que s'il les en eût délivrés. Certes, il est plus beau d'inspirer le mépris de la mort que de délivrer de la mort. Sans les jeter au milieu des périls, le divin Maître met ses disciples au-dessus des périls : il lui suffit de quelques paroles pour enraciner dans leur âme la foi en l'immortalité, et cette foi salutaire consolidée en eux par deux ou trois mots, il passe à d'autres considérations non moins consolantes.

Si nous le voulons nous ne serons jamais vaincus

Pour éloigner de leur esprit la pensée d'attribuer cette mort violente à l'indifférence de Dieu à leur égard, Jésus les entretient de nouveau de la Providence : « Deux passereaux, poursuit-il, ne se vendent-ils pas une obole ? Eh bien, aucun d'eux ne tombera dans les filets sans la volonté de votre Père qui est au ciel. Tous les cheveux de votre tête sont comptés. » Quoi de plus petit que ces oiseaux ? et pourtant ils ne seront jamais pris sans que Dieu le connaisse. Il ne dit pas que leur prise sera l'œuvre de Dieu, ce qui serait indigne du Créateur ; mais que rien de ce qui a lieu n'échappe à son regard. — Or, s'il n'ignore aucune des choses qui arrivent, comme il vous aime plus tendrement qu'un père, qu'il vous aime jusqu'à compter tous les cheveux de votre tête, vous ne devez éprouver aucune crainte. — Ce qui signifie, non pas que Dieu ait compté réellement leurs cheveux, mais qu'il n'ignorera rien de ce qui les concerne, et qu'il les environnera de sa providence. Dès lors qu'il connaît tout ce qui se fait, qu'il veut et qu'il peut vous sauver, ne croyez pas qu'il vous abandonne parce que vous aurez quelque chose à souffrir. Il ne vous arrachera pas à ces maux ; il vous inspirera pour le mal un mépris profond ; ce qui constitue le véritable affranchisse-

ment : « Ne craignez donc pas ; vous valez plus que beaucoup de passereaux. » Déjà la crainte les avait saisis ; mais Jésus, qui lisait dans leur cœur, ajoute aussitôt : « Ne les craignez donc pas. » Encore qu'ils l'emportent sur vous, ils ne triompheront que de la moins noble partie de vous-mêmes, du corps, veux-je dire ; de ce corps destiné à tomber sous les coups de la nature, s'il ne tombe pas sous les coups de vos ennemis.

Nos ennemis ne tiennent leur pouvoir que de la nature.

3. Encore vos ennemis n'ont-ils pas ce pouvoir par eux-mêmes, ils le tiennent de la nature. Si vous redoutez une chose pareille, vous devrez redouter bien davantage une chose beaucoup plus terrible, et craindre celui qui a le pouvoir de précipiter le corps et l'âme dans l'enfer. Le Sauveur ne dit pas ouvertement qu'il est lui-même Celui à qui ce pouvoir appartient ; mais ce qu'il avait dit ailleurs établissait suffisamment sa qualité de juge suprême. Pour nous, c'est tout le contraire de ce que disait le divin Maître que nous faisons ; celui qui peut donner la mort à notre âme, je veux dire, la châtier, nous ne le craignons pas, tandis que nous avons une crainte extrême des hommes, qui peuvent ravir la vie à notre corps. Toutefois, Dieu châtie le corps aussi bien que l'âme : pour les hommes, loin de pouvoir punir l'âme, ils ne peuvent même punir le corps ; puisque les tourments auxquels ils le soumettront, quelque nombreux qu'ils soient, ne le rendront que plus glorieux. Voyez-vous comment le Sauveur rend à ses apôtres les épreuves faciles ? Il est vrai que la pensée de la mort était pour leur âme une sollicitude terrible ; car elle n'inspirait encore que de l'effroi, soit parce qu'elle n'avait pas rencontré d'adversaire capable de la terrasser, soit parce que les apôtres n'avaient pas reçu la grâce spirituelle qui devait les remplir de mépris pour la mort. Quand le Sauveur eut éloigné la crainte et l'effroi qui tourmentait l'âme de ses disciples, il s'efforça de leur inspirer une nouvelle confiance, de repousser la crainte par la crainte, et surtout par l'espérance de récompenses magnifiques. En même temps il fait entendre des menaces qui manifestent sa puissance, et de la sorte il les confirme de toute manière dans le ferme dessein de souffrir pour la vérité : « Quiconque, grâce à moi, me rendra témoignage devant les hommes, poursuit-il, je lui rendrai moi-même témoignage devant mon Père qui est dans les cieux : et quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père qui est dans les cieux. » Non-seulement la considération des biens promis, mais aussi la considération des châtiments à venir lui sert pour encourager ses disciples et leur faire braver toute sorte d'épreuves. Notez, s'il vous plait, la précision de son langage. Il a dit : « Quiconque, grâce à moi... ; » montrant par là que, en confessant Jésus-Christ, on le fait, non par sa propre vertu, mais soutenu par la grâce du Sauveur. Pour celui qui le renie, il se contente de dire : « Quiconque me reniera... ; » parce que, en agissant ainsi, on prouve bien qu'on n'a pas la grâce en soi.

Alors pourquoi faire un crime à celui qui renie, s'il est ainsi délaissé ? demanderez-vous. — C'est qu'il doit s'en prendre à lui-même de ce délaissement. — Pourquoi, d'un autre côté, la foi du cœur ne suffit-elle pas, et faut-il de plus la confession de bouche ? — Pour augmenter en nous la hardiesse de la parole, la charité, le dévouement, et nous faire monter encore plus haut. Conséquemment, il ne s'adresse plus seulement à ses apôtres, mais à tous les fidèles ; car il voulait former à la générosité les disciples de ses apôtres aussi bien que les apôtres eux-mêmes. Quiconque sera pénétré de cette leçon, outre qu'il parlera sans crainte, souffrira tous les maux volontiers et avec empressement. Certainement, la foi en cette parole a valu bien des disciples aux apôtres. Si les châtiments doivent être considérables, la récompense suivra la même proportion. Le temps accroît les richesses de celui qui fait le bien : celui qui fait le mal s'imagine gagner en voyant son supplice différé ; mais, au contraire, il ne fait qu'ajouter à la punition qui lui est réservée. Avez-vous cet avantage de me confesser le premier sur la terre, dit le Sauveur ? J'aurai, moi, celui de vous en récompenser par des biens supérieurs à votre mérite, et infiniment supérieurs ; car moi-même je vous confesserai aussi. — Voyez-vous la récompense et les châtiments distribués alors

également ? Pourquoi donc cet empressement et cette hâte ? pourquoi chercher ici-bas une récompense, puisque vous voilà par l'espérance en possession du salut ? Ne soyez pas troublé de ne pas être récompensé en ce monde du bien que vous aurez fait ; vous le serez avec usure dans la vie future. Ne vous autorisez pas non plus de votre impunité pour persévérer dans la négligence, si vous êtes pécheur ; car à coup sûr vous serez alors puni, à moins que vous ne changiez et que vous ne reveniez à de meilleurs sentiments. Refusez-vous de le croire, jugez de l'avenir par le présent. Si les fidèles qui confessent leur Maître sont glorifiés à ce point au temps des épreuves, songez à ce qui sera leur partage au temps des couronnes. Si vos ennemis eux-mêmes vous applaudissent sur la terre, quelle admiration et quelles félicitations le plus tendre des pères ne vous prodiguera-t-il pas ? Alors il y aura des récompenses pour les bons et des châtiments pour les méchants.

Du reste, ceux qui auront renié le Sauveur seront punis non-seulement dans l'autre vie, mais dès la vie présente : sur la terre ils auront à vivre avec une conscience criminelle ; quelques soins qu'ils mettent à fuir la mort, il faudra bien mourir un jour, sans compter les peines effroyables qui les attendent après le trépas. Les bons aussi seront récompensés dans le présent et dans l'avenir ; la mort deviendra pour eux un sujet de gloire qui les fera briller d'un plus vif éclat que les survivants, et les mettra en possession des biens ineffables de la vie future. Dieu est prêt à récompenser comme il est prêt à punir ; il lui est même plus doux de faire l'une de ces choses que l'autre. Mais pourquoi parle-t-il deux fois des châtiments et une seule fois de la récompense ? Parce qu'il connaît l'efficacité de la crainte pour ramener les hommes à résipiscence. C'est pourquoi non content de dire : « Craignez celui qui peut précipiter le corps et l'âme dans l'enfer, » il ajoute : « Je le renierai, moi aussi. » Telle était la façon d'agir de Paul ; à tout propos il rappelait le souvenir de la géhenne.

4. Après avoir excité de toutes les manières l'ardeur de ceux qui l'écoutaient ; après leur avoir montré les cieux ouverts, le terrible tribunal dressé, les anges l'entourant, les couronnes distribuées, toutes considérations propres à faciliter la voie de la piété ; dans la crainte que l'effroi dont ils étaient saisis ne fût un obstacle à la prédication évangélique, le divin Maître leur fait envisager de nouveau la mort violente en face, pour leur apprendre que ce crime serait infailliblement puni, en ceux-là mêmes qui persisteraient dans l'incrédulité. Méprisons donc la mort, encore que le temps où nous sommes n'exige pas de nous cette disposition. — Mais, objecterez-vous, est-ce que notre corps n'est pas livré à la corruption ? — Et voilà pourquoi nous devons nous réjouir en voyant la mort dévorée par la corruption, la mortalité périr au lieu de la substance même du corps. Si l'on coulait sous vos yeux une statue, le traiteriez-vous de perte ou de meilleur emploi donné à la matière mise en fusion ? Raisonnez de même à propos du corps, et ne versez plus de larmes. Certainement les larmes seraient justifiées si le corps subissait un châtiment. — Pourquoi, insisterez-vous, cela n'a-t-il point lieu sans que les corps soient livrés à la corruption ? pourquoi ne demeurent-ils pas sains et entiers ? — Et quel avantage en résulterait-il pour les morts et pour les vivants ? — Où donc s'arrêtera votre amour du corps ? Jusques à quand resterez-vous attachés à la terre et courrez-vous après de vaines ombres ? Quel avantage en résulterait-il, je le répète ? Quels maux n'en seraient pas au contraire la conséquence ?

Malheurs qui résulteraient si le corps ne se corrompait point.

Supposez le corps humain à l'abri de la corruption, et le mal le plus grave de tous, l'orgueil, infecterait l'âme de la plupart des hommes. Si, maintenant que le corps est destiné à se corrompre et à fourmiller de vers, on voit des hommes s'appliquer à passer pour des divinités, que serait-il advenu dans le cas où la condition du corps eût été différente ? De plus, on n'eût point cru que le corps a tiré son origine de la terre : sa destinée déclarant suffisamment son origine, on trouve des gens qui en doutent encore ; quelles eussent été leurs opinions s'ils n'avaient pas ce spectacle sous les yeux ? Troisième conséquence funeste, le corps serait l'ob-



jet d'une plus vive prédilection, et la plupart des hommes n'en eussent été que plus charnels et plus grossiers : vous les voyez aujourd'hui embrasser étroitement des urnes et des tombeaux, quoique un peu de cendre y soit à peine renfermé ; que n'eussent-ils pas fait, s'ils eussent pu conserver sans cesse l'objet de leur affection ? En quatrième lieu, les esprits qui prétendent que le monde est éternel, trouveraient là une confirmation de leur sentiment et en concluеraient ouvertement que Dieu ne l'a point créé. En cinquième lieu, les hommes n'eussent désiré en aucune manière les biens à venir. En sixième lieu, on n'eût point connu la vertu de l'âme, ni les avantages que le corps retire de sa présence. En septième lieu, plusieurs personnes eussent déserté les villes, et, par amour envers leurs chers défunts, se fussent établies dans des sépulcres pour s'y entretenir comme des insensées avec ceux qu'elles auraient perdus : ne font-elles pas reproduire leurs images, maintenant qu'elles sont dans l'impuissance de conserver leurs corps et que ceux-ci leur échappent et périssent malgré tous leurs efforts ; ne les voit-on pas s'attacher étroitement à ces portraits ? Jugez par là des extrémités auxquelles on se serait livré. A mon avis, bien des hommes eussent bâti des temples en l'honneur de ces corps, et les habiles en charlatanisme eussent certainement persuadé à leurs semblables que ces corps servaient d'organe aux démons, puisque les audacieux adeptes de la nécromancie entreprennent des choses plus absurdes, sans autre auxiliaire qu'un peu de poudre et de cendre. Que d'idolâtries diverses en eussent été la suite !

Aussi Dieu, pour prévenir ces monstrueux résultats et nous instruire à nous détacher de toutes les choses de la terre, détruit-il notre corps sous nos yeux. De la sorte, l'homme épris de la matière, brûlant d'amour pour une belle jeune fille, sera convaincu par ses propres yeux de la fragilité de la chair, s'il refuse d'écouter sur ce point la voix de la raison. En effet, bien des jeunes filles, aussi jeunes, plus belles même quelquefois que celle-ci, n'ont laissé un jour ou deux après leur mort que corruption, pourriture, infection et vermine. Voilà cette beauté après laquelle vous soupirez, ces traits dont vous faites une idole. Mais, si nos corps n'étaient pas voués à la corruption, nous ne posséderions pas ces enseignements salutaires ; et, pareilles à ces démons errant autour des tombeaux, on verrait la plupart des personnes consumées des feux de la passion ne pas se détacher des sépulcres, et possédées bientôt des démons, mourir victimes de cette déplorable folie. Actuellement à d'autres consolations se joint celle-ci que, l'image de la personne aimée n'apparaissant plus, l'oubli ne tarde pas à guérir la blessure.

5. S'il n'en était point ainsi, vous ne verriez pas des monuments funèbres ; les cités auraient pour statues des cadavres ; chacun voudrait contempler sans cesse les traits de ses morts chéris. De là naîtrait la plus profonde confusion ; personne ne songerait à son âme et ne prêterait l'oreille à ce qui lui rappellerait l'immortalité. Une foule d'autres conséquences funestes se présenteraient, sur lesquelles il vaut mieux garder le silence. Savez-vous pourquoi le corps se dissout sans retard ? C'est pour que la beauté de l'âme apparaisse sans voiles. Si l'âme confère au corps la beauté et la vie, quelle ne sera pas à elle-même sa beauté ? Si elle transfigure un être si repoussant et si misérable, à plus forte raison se transfigurera-t-elle elle-même ? Ce n'est pas le corps qui possède par lui-même la beauté ; elle résulte de cette disposition et de cet éclat dont l'âme le revêt tout entier. Aimez donc cette âme qui communique au corps une beauté si frappante. Et que parlé-je de la mort ? Même dès cette vie, je vous prouverai que l'âme est la source de toute beauté. L'âme est-elle dans la joie, elle répand sur les joues le coloris de la rose; est-elle dans la tristesse, à cet éclat on voit succéder un air morne et sombre; jouit-elle d'un contentement soutenu, le corps vit exempt de toute infirmité ; souffre-t-elle au contraire, le corps perd ses forces et paraît tout exténué ; se livre-t-elle à la colère, elle imprime au visage un aspect affreux et repoussant ; est-elle sereine, elle lui donne un air également serein et radieux ; est-elle possédée par l'envie, une pâleur terne le trahit ; est-ce l'affection qui l'anime, le corps entier rayonne de beauté. C'est ainsi que

bien des personnes dont l'extérieur est loin d'être remarquable, reçoivent de l'âme une grâce qui saisit; tandis que d'autres admirablement douées quant au corps, voient les dispositions fâcheuses de leur âme obscurcir leur éclat. Un visage pâle d'ordinaire empruntera une grâce touchante à la rougeur dont la pudeur le colorera : est-ce l'impudence au contraire qui se manifeste, il prendra un aspect hideux et rebutant. Rien de suave, rien de gracieux comme une belle âme. En ce qui regarde le corps, l'amour n'est point exempt de souffrances ; mais pour l'âme, la volupté qu'elle goûte est pure et sans mélange.

Pourquoi donc, négligeant la reine, consacrez-vous à son héraut votre admiration ? pourquoi, laissant de côté le maître, prêtez-vous une oreille avide à son interprète ? Un œil vous frappe par sa beauté, contemplez l'œil intérieur, et, s'il n'est point beau, méprisez également l'autre. Certainement, si une femme sans beauté se présentait à vous sous un masque séduisant, vous n'éprouveriez aucun sentiment favorable à son égard ; si, au contraire, ses traits étaient remarquables par leur beauté, vous ne lui permettriez pas de les recouvrir d'un masque, et vous vous empresseriez de le lui ôter pour contempler son visage à découvert. Agissez de même à l'égard de l'âme : elle se dissimule sous le corps comme sous un masque ; celui-ci demeure toujours tel qu'il est, tandis que l'âme, fût-elle difforme, peut remplacer sa difformité par la beauté. Son œil serait-il affreux, louche, repoussant, elle peut le rendre brillant, doux, calme, expressif, serein. Telle est la beauté, tels sont les traits séduisants qu'il nous faut rechercher, afin que Dieu lui-même, épris de notre beauté, nous mette en possession des biens éternels, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXV.

« Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu y apporter la paix, mais le glaive. Je suis en effet venu séparer le fils de son père, la fille de sa mère, la belle-mère de sa bru : et les ennemis de l'homme seront ses propres serviteurs. »

1\. Le Sauveur revient encore sur de pénibles sujets : avec une autorité toujours admirable, il va au-devant des observations qu'on aurait pu lui faire. Eh quoi ! eussent pu lui représenter ses disciples en entendant son langage, c'est pour notre ruine à nous et à ceux qui nous écouteront docilement que vous êtes venu ; c'est pour semer la division sur la terre ! Et le Sauveur de leur dire le premier : « Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre. » Alors pourquoi leur enjoint-il de donner la paix dès qu'ils auront franchi le seuil des maisons ? pourquoi ce chant des anges : « Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, paix sur la terre? » *Luc.*, II, 14. Pourquoi la paix a-t-elle été prédite par tous les prophètes ? C'est que la paix consiste principalement à couper le membre qui est malade, à séparer les éléments qui ne peuvent vivre ensemble. A ce prix, on établira l'union entre la terre et le ciel. Le médecin sauve le corps entier, lorsqu'il en retranche la partie grangrenée ; le chef d'Etat sauve la république lorsqu'il sème la division entre les citoyens dont la concorde en causait la ruine. C'est ce qui arriva pour la tour de Babel ; une heureuse discorde, mettant fin à une concorde funeste, ramena la véritable paix. Paul aussi jeta la division entre ceux qui s'étaient réunis pour sa perte. L'accord qui se produisit au sujet de Naboth fut plus pernicieux que la guerre la plus funeste. Ce n'est pas toujours chose louable que la concorde ; car les brigands s'entendent eux aussi entre eux. La guerre dont parle le Christ ne provenait donc pas de sa volonté formelle, mais de la volonté de ceux entre lesquels elle devait se déclarer.

Le Sauveur désirait vivement voir l'union régner entre tous les hommes sous la bannière de la religion ; mais telle n'étant pas leur volonté à eux, de là naturellement la guerre. Ce- Guerre que le Seigneur est venu apporter sur la terre.



pendant le Sauveur ne parle pas de cette manière. Que leur dit-il donc? «Je ne suis pas venu apporter la paix. » C'est toujours pour les encourager. — Ne vous regardez pas, leur dit-il, comme la cause de ces divisions; si je les permets, c'est parce que les positions où sont les hommes les y conduisent. Ne soyez donc pas émus, comme s'il s'agissait d'une chose survenant contre toute attente. Je suis venu sur la terre pour y allumer la guerre; ma volonté est formelle sur ce point. Ne vous troublez pas lorsque la terre sera en proie à la guerre et aux dissensions. Les pires éléments, une fois séparés des bons, le ciel leur sera donné. — En s'exprimant de la sorte, il les prémunit contre l'opinion du vulgaire. Toutefois il ne parle pas de guerre, mais « de glaive; » terme plus énergique. Ne soyez pas étonné que le Sauveur ait dit à ses disciples sans ménagement ces choses si pénibles; c'est qu'il voulait les éprouver par ces tableaux peu rassurants, afin qu'ils ne tournassent pas le dos une fois engagés sur le terrain abrupt de la réalité : il voulait qu'on ne pût pas l'accuser de les avoir gagnés par supercherie, et en laissant couverte d'un voile épais la partie rebutante de leur mission. Voilà pourquoi il leur expose dans les termes les plus rudes et les plus effrayants cet avenir qu'il eût semblé devoir exposer dans des termes différents : il vaut toujours mieux que l'on trouve de l'adoucissement à la réalité même qu'aux paroles employées pour l'annoncer.

Cette guerre que le Sauveur apporte est plus terrible que la guerre civile.

C'est encore pour cela que le divin Maître, trouvant ce seul mot insuffisant, déclare quelle sera cette guerre, et la proclame plus terrible que les guerres civiles. « Je suis venu séparer le fils de son père, poursuit-il, la fille de sa mère, la belle-mère de sa bru. » Non-seulement les amis et les citoyens, mais les parents se déclareront les uns contre les autres, et la nature sera atteinte elle-même par la division. « Car je suis venu séparer le fils de son père, la fille de sa mère, la belle-mère de sa bru. » Cette guerre ne se bornera pas aux gens d'une même maison; elle embrassera des personnes unies par les liens de l'amitié et de la familiarité la plus étroite. Ce qui montre la puissance du Sauveur, c'est que les disciples à qui s'adressaient ces paroles les écoutaient avec soumission et les faisaient accepter ensuite à d'autres. Bien que la malice des hommes, et non le Fils de Dieu, dût être le principe de ces maux, Jésus s'en déclare lui-même l'auteur. C'est une forme de langage usitée par l'Ecriture. De même qu'il est écrit ailleurs que Dieu a donné des yeux pour que l'on ne voie pas, de même le Sauveur emploie la tournure précédente pour que ses disciples soient amenés par la méditation de ces paroles à ne pas s'effrayer des injures et des outrages auxquels ils pourront être en butte. Si quelques personnes estiment ces malheurs excessifs, qu'elles se remettent en mémoire l'histoire des temps antiques. En ces temps reculés, ces mêmes malheurs se produisirent, preuve évidente des rapports étroits de l'Ancien et du Nouveau Testament, et de l'identité de l'auteur de l'un et de l'auteur de l'autre. La colère de Dieu, à une certaine époque de l'histoire des Hébreux, ne fut apaisée que lorsque les Hébreux eurent chacun mis mort un de leurs proches : qu'on se rappelle le veau d'or et l'initiation aux mystères de Béelphégor.

Où sont maintenant ceux qui soutiennent que le Dieu de l'un de ces Testaments est bon et l'autre mauvais? Voilà pourtant l'univers ruisselant du sang versé par les parents entre eux. Mais, à notre avis, c'est là un acte de véritable charité. Aussi, pour établir clairement ces choses, il est loin de les avoir désapprouvées, il fait allusion à une prophétie qui, si elle n'exprime pas ouvertement ces faits, les indique néanmoins d'une manière suffisante. Quel est donc ce passage? « Les ennemis de l'homme seront ses propres serviteurs. » En effet, quelque chose de pareil se produisit chez les Juifs. Il y avait des vrais prophètes, et il y avait des faux prophètes, la division s'introduisait dans le peuple et la discorde dans les familles; les uns croyaient en ceux-ci, les autres croyaient en ceux-là. C'est pourquoi le prophète leur donnait l'avis suivant: « Ne croyez pas à vos amis et n'espérez pas en vos guides; tenez-vous en garde contre votre femme, et n'adhérez pas à son sentiment; car les ennemis de l'homme seront ceux-là mêmes

qui habitent dans sa maison. » *Mich.*, VII, 5-6. En parlant de la sorte, le Sauveur avait le dessein d'élever au-dessus de toute crainte ceux qui s'en rapporteraient à sa parole. Mourir n'est point, en effet, un malheur ; ce qui en est un, c'est une mort honteuse. D'où cette autre parole du Sauveur : « Je suis venu apporter le feu sur la terre ; » pour donner une idée de l'ardente et vive charité qu'il demandait. Nous ayant aimés avec ardeur, il veut être de même aimé de nous. Or, tous ces avertissements fortifiaient les apôtres, élevaient leur âme. Si l'on doit plus tard renoncer à ses parents, à ses enfants, à ses proches, se disaient-ils alors, que ne devons-nous pas faire, nous, chargés d'éclairer le monde ?

Du reste, ces épreuves ne seront pas votre partage exclusif, ajoute le divin Maître ; elles seront également imposées à vos successeurs. Si je réclame une obéissance et un zèle sans bornes, c'est parce que les biens que je suis venu vous apporter sont considérables. « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi ; celui qui aime son fils et sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi. » Voyez-vous l'autorité du Maître ? le voyez-vous s'affirmer comme le Fils véritable du Père, et commander de renoncer à tout pour embrasser son amour ? Et que parlé-je, reprend-il, de parents et d'amis ? Si vous préférez à ma charité votre âme, vous ne méritez pas de compter parmi mes disciples. — Mais ces recommandations ne sont-elles pas opposées à l'Ancien Testament ? — Au contraire, elles y sont conformes de tout point. Si, d'une part, les idolâtres sont flétris, et même condamnés à être lapidés, de l'autre, voici en quels termes le Deutéronome exprime son admiration pour les serviteurs dévoués de la vérité : « Celui qui a dit à son père ou à sa mère : Je ne vous ai point vus ; celui qui ne connaît point ses frères, qui oublie ses enfants, celui-là est fidèle observateur de votre parole. » *Deuter.*, XXXIII, 9. Il est vrai que Paul donne bien des prescriptions à propos des parents, qu'il ordonne de leur obéir en toute chose ; mais n'en soyez pas étonné, les choses pour lesquelles il ordonne d'obéir de la sorte sont celles qui ne nuisent en aucune manière à la piété. C'est assurément une sainte façon d'agir que de les honorer sans restriction en cela ; quand ils exigent au-delà de ces limites, alors il ne faut plus leur obéir. Luc fait parler le Sauveur comme il suit : « Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, son épouse, son fils, ses frères, et même son âme, il ne peut être mon disciple. » *Luc.*, XIV, 26. Ce n'est point de les haïr purement et simplement qu'il nous commande. — Seulement, si les parents prétendent être aimés plus que moi, laissez-les alors en ce point : la conduite contraire causerait et la perte de celui que vous aimeriez et la vôtre.

2. C'était un langage destiné à rendre les enfants plus fermes, et les parents moins disposés à mettre obstacle à leurs désirs. Comment la pensée de cette puissance assez irrésistible pour éloigner d'eux leurs enfants ne les détournerait-elle pas de se heurter contre l'impossible ? C'est pourquoi le Sauveur, les laissant de côté après leur avoir fait entendre qu'ils perdraient leurs efforts à vouloir s'opposer à ses desseins, s'adresse seulement aux enfants. Puis, pour prévenir l'indignation et le ressentiment des premiers à ces paroles : « Celui qui ne hait pas son père et sa mère, » il ajoute celles-ci : « Et même son âme. » Que me parlez-vous de parents, de frères, de sœurs, d'épouse ? Rien ne saurait être plus intime à l'homme que son âme : eh bien ! si vous ne haïssez pas votre âme elle-même, vous aurez un sort opposé à vos désirs. Ce n'est pas non plus une haine quelconque qu'il nous enjoint ; il faut que notre âme soit prête à braver la guerre, les combats, les meurtres, les massacres. « Car celui qui refuse de porter sa croix et de marcher après moi, ne peut pas être mon disciple. » Ce n'est pas seulement à la mort qu'il s'agit d'être prêt, il faut affronter même la mort violente, et non-seulement la mort violente, mais encore la mort ignominieuse. Jusqu'à ce moment le divin Maître ne leur dit rien de sa propre passion ; il attend qu'ils soient bien pénétrés de ses enseignements actuels, afin qu'ils accueillent mieux ses communications futures. Une chose bien capable de nous étonner, c'est que l'âme des

apôtres ne se soit pas envolée de leurs corps, à ce tableau qui leur montrait partout des épreuves imminentes, tandis que les biens promis n'apparaissaient qu'en espérance et dans l'avenir. Comment donc ont-ils supporté ce langage? C'est que grande était la puissance de celui qui le tenait, grand l'amour de ceux qui l'écoutaient. Quoiqu'ils ouïssent parler de maux plus terribles et plus effrayants que Moïse et Jérémie, ces hommes illustres, ils demeuraient soumis et n'opposaient aucune observation.

Récompense de ceux qui perdent la vie pour le Sauveur.

« Celui qui trouve son âme, la perdra; celui qui aura perdu son âme à cause de moi, la trouvera. » Voyez-vous quelle est la perte de ceux qui aiment démesurément leur âme, et le gain de ceux qui la haïssent? Comme les préceptes énoncés étaient extrêmement graves, puisqu'il s'agissait d'être prêt à lutter contre les parents, les enfants, la nature, les proches, l'univers entier, contre son âme même; le Sauveur leur en explique l'utilité, qui certes était aussi fort grande. Non-seulement, leur dit-il, ces préceptes ne vous causeront aucun préjudice, ils vous causeront plutôt les plus sérieux avantages; c'est de faire le contraire que vous auriez à souffrir. Telle est d'ordinaire la conduite du Maître; il se sert de ce que les disciples peuvent désirer pour enflammer leur courage. Pourquoi refuseriez-vous de dédaigner votre âme? à cause de l'affection que vous avez pour elle? Raison de plus pour la dédaigner; car alors vous travaillerez à sa félicité, et vous prouverez pour elle une affection véritable. Remarquez, je vous prie, son ineffable sagesse. Il ne les entretient pas uniquement des parents ou des enfants, il les entretient aussi de ce qu'ils ont de plus cher au monde, de leur âme, établissant de cette manière la certitude inflexible de sa doctrine, et en même temps leur apprenant qu'ils retireront de leur obéissance l'utilité la plus précieuse, les plus sérieux avantages, puisqu'il s'agit de ce qui l'emporte en valeur sur tous les biens de la terre, de l'âme elle-même. C'était bien assez pour persuader aux hommes d'accueillir les apôtres, qui venaient à eux pour travailler à leur bonheur. Et vraiment, ces vaillants et généreux serviteurs du Christ, qui parcouraient la terre semblables à des lions, et s'oubliaient complétement eux-mêmes pour sauver leurs frères, qui donc se fût refusé à les accueillir?

Toutefois, le Sauveur met en avant une autre récompense, et déclare qu'il s'intéressera plus vivement encore sur ce point à ceux qui donneront l'hospitalité qu'à ceux qui la recevront. Voici la récompense qu'il promet tout d'abord : « Celui qui vous reçoit me reçoit, et celui qui me reçoit reçoit celui qui m'a envoyé. » Quel honneur comparer à celui de recevoir le Père et le Fils? La seconde récompense promise par le Sauveur, l'est en ces termes : « Celui qui reçoit un prophète comme prophète, recevra la récompense du prophète; celui qui reçoit un juste comme juste, recevra la récompense du juste. » Plus haut, il avait menacé de châtiment ceux qui ne le recevraient pas; maintenant il détermine la récompense de ceux qui le recevront. Ce qui prouve la sollicitude dont il environne ses disciples, c'est qu'il ne se borne pas à dire : « Celui qui reçoit un prophète, celui qui reçoit un juste; » et qu'il ajoute : « Au nom de ce prophète, au nom de ce juste. » C'est à savoir, en dehors de toute vue de protection temporelle ou d'avantage matériel, parce qu'il est prophète, parce qu'il est juste; celui-là recevra la récompense du juste et du prophète, la récompense qui convient à un homme qui a donné l'hospitalité à ce juste ou à ce prophète, ou bien celle que le prophète ou le juste recevront eux-mêmes. Paul disait aussi : « Votre abondance sera profitable à leur disette, et leur abondance profitera de la même manière à votre indigence. » II *Cor.*, VIII, 14. Afin que personne ne s'excuse sur sa pauvreté, le Sauveur ajoute : « Quiconque donnera un verre d'eau froide à l'un de ces petits, comme à l'un de mes disciples, je vous le dis en vérité, il ne perdra pas sa récompense. » Oui, ne donneriez-vous qu'un verre d'eau froide, ce qui ne vous coûtera rien, une récompense vous est assurée. Pour vous qui recevez mes apôtres, il n'est rien que je ne fasse.

3. Voyez-vous quels moyens de persuasion il met en œuvre, et comment il leur ouvre la porte de toutes les demeures? De toutes les manières, il leur démontre qu'ils ont des débiteurs : pre-

mièrement en leur disant : « L'ouvrier est digne de son salaire ; » secondement, en les envoyant dénués et dépourvus de tout ; troisièmement, en les envoyant braver les persécutions et la guerre pour ceux-là mêmes qui les recevront ; quatrièmement, en leur conférant le don des miracles ; cinquièmement, en faisant descendre par leur ministère la paix, source de tous les biens, sur les demeures où ils seront accueillis ; sixièmement, en menaçant ceux qui les repousseraient de châtiments plus graves que les châtiments réservés aux Sodomites ; septièmement, en déclarant que les recevoir c'est recevoir lui et son Père ; huitièmement, en promettant à ceux qui les recevront la récompense du juste et du prophète ; neuvièmement, en assurant une rétribution précieuse à celui qui aurait offert un simple verre d'eau froide. Chacun de ces motifs était suffisant pour les attirer à sa suite. Qui donc, à la vue d'un général couvert de sang et de blessures, et revenant du combat après avoir érigé de nombreux trophées, ne s'empresserait pas, je vous le demande, d'ouvrir ses portes à deux battants pour lui donner l'hospitalité ? — Et quel est celui dont il s'agit maintenant ? demandera-t-on. — Le Sauveur l'indique par ces mots : « Au nom du prophète, au nom du juste, au nom du disciple ; » preuve que les dispositions de l'hôte, et non la dignité de celui qui est reçu, déterminent la valeur de la récompense.

Il s'agit ici de justes, de disciples, de prophètes ; mais ailleurs il est également ordonné, sous peine de châtiment, de faire bon accueil au dernier des hommes. « Ce que vous avez refusé de faire envers l'un de ces petits, vous avez refusé de le faire envers moi. » *Matth.*, XXV, 45. Alors même qu'il n'aurait aucun mérite à revendiquer, il n'en est pas moins un homme, il est éclairé par le même soleil, il habite le même monde, il a le même Seigneur, il participe aux mêmes mystères, il est appelé au même ciel, il possède un titre excellent, la pauvreté et le besoin de la nourriture nécessaire. Or, les gens qui viennent vous réveiller pendant l'hiver au son des flûtes et des instruments de musique, vous les renvoyez, malgré l'ennui qu'ils vous causent, comblés de présents : ceux qui vont aussi de tous les côtés, portant des hirondelles en leurs mains, qui se couvrent le visage de noir de fumée et qui insultent tout le monde, reçoivent le prix de cette licence monstrueuse. Mais qu'un indigent se présente réclamant un peu de pain, vous le chargez d'injures et d'opprobres, vous l'accusez de paresse et d'une infinité d'autres reproches, vous l'accablez de sarcasmes et d'outrages : et vous ne songez pas que vous-même vous n'êtes pas moins coupable de paresse, et que Dieu toutefois ne vous refuse pas ses bienfaits. Ne me répondez pas que vous faites quelque chose ; montrez-moi que vous travaillez et que vous vous occupez aux œuvres vraiment nécessaires. Si vous me dites que vous vous occupez de gagner de l'argent, que vous tenez quelque hôtellerie, que vous travaillez à conserver et à augmenter votre patrimoine, je vous objecterai à mon tour que ce ne sont pas là de véritables œuvres, que les œuvres véritables sont l'aumône, la prière, la défense des opprimés, et autres occupations pareilles, dans l'oubli desquelles nous passons toute notre vie.

Cependant jamais Dieu ne nous a dit : Parce que vous vivez dans l'oisiveté, je ne vous donnerai point la lumière du soleil ; parce que vous négligez les œuvres les plus nécessaires, je ravirai à la lune son éclat, je rendrai stérile le sein de la terre, je dessécherai les étangs, les sources, les fleuves, je ferai disparaître l'air, je vous refuserai les pluies de chaque année. Loin de là ; toutes ces choses, il nous les fournit avec abondance. Il ne les refuse même pas aux hommes qui, non contents de vivre dans l'oisiveté, vivent dans la pratique du mal. Lors donc que, en apercevant un pauvre, vous vous écriez : En vérité, je ne puis me contenir, en voyant cet homme jeune encore, bien portant, sans infirmité, vouloir être nourri sans rien faire, lui qui peut-être a brisé frauduleusement les liens du servage et abandonné son maître ! repassez en votre esprit les considérations que je viens de vous soumettre, ou plutôt permettez-lui de venir à son tour en toute liberté et avec plus de justice. Vraiment, je ne puis me contenir en vous voyant vous, plein de santé, mener une vie oisive, n'accomplir aucun des préceptes que Dieu

vous a imposés, éviter ces préceptes pour vivre au sein de l'iniquité comme sur une terre étrangère, et vous livrer à l'intempérance, à la débauche, au vol, aux rapines, et à la ruine du prochain. Vous me reprochez mon oisiveté, et je vous reprocherai, moi, vos actions mauvaises, vos manéges perfides, vos jurements, vos mensonges, vos injustices, et une infinité d'actions du même genre.

4. Je ne prétends pas, en tenant ce langage, légitimer l'oisiveté : loin de là, je désire vivement que le travail remplisse à tous votre vie, l'oisiveté étant la source de tous les vices; mais ce que je vous demande, c'est de vous défendre contre la dureté et l'inhumanité. Paul qui, après diverses plaintes, avait dit : « Celui qui refuse de travailler, qu'il ne mange pas; » II *Thessal.*, III, 10; ne s'en était pas tenu là; il ajoutait : « Quant à vous, ne cessez pas de faire le bien. » *Ibid.*, 13. — Mais ces deux préceptes ne sont-ils pas opposés l'un à l'autre? Si vous condamnez à ne pas manger ceux qui vivent dans l'oisiveté, pourquoi nous pressez-vous de faire l'aumône? — Oui, reprend-il, je vous ordonne de vous détourner d'eux et de ne pas entrer en relations avec eux; j'ai ajouté d'autre part : « Ne les regardez point comme des ennemis, assistez-les plutôt. » *Ibid.*, 15. Eh bien! en cela vous ne devez pas voir deux préceptes opposés l'un à l'autre, mais deux préceptes l'un avec l'autre en parfaite harmonie. En effet, soyez prêt à venir en aide à ce pauvre, et, tandis que vous vous éloignerez vous de la dureté, il s'éloignera lui de l'oisiveté. — Mais il trompe et n'allègue que des faits imaginaires. — Il n'en est que plus digne de pitié, en étant réduit à un tel degré d'indigence qu'il lui faille mettre en avant d'aussi impudents mensonges. Et nous, loin d'être touchés de compassion, nous ne craignons pas de lui tenir ce dur langage : N'avez-vous pas déjà reçu une et deux fois? — Qu'est-ce à dire? N'aura-t-il donc plus besoin d'aliments parce qu'on lui en aura une fois donné? Pourquoi n'imposez-vous pas cette même règle à votre estomac, et ne lui dites-vous pas : On t'a donné satisfaction hier et avant-hier; n'en demande donc pas davantage? Mais non, vous le gorgez outre mesure; sauf à refuser au pauvre l'obole légère qu'il vous demande, alors qu'il devrait pour vous toucher suffire de la nécessité où il est réduit de vous implorer chaque jour.

L'on doit faire l'aumône.

Oui, n'y eût-il aucune autre raison, celle-là devrait seule vous émouvoir; car il faut bien les exigences de la pauvreté pour lui arracher ce sacrifice. Vous ne le prenez point en pitié parce qu'il n'a point honte des reproches qu'on lui adresse, la nécessité le mettant au-dessus de ces reproches. Non-seulement vous ne le prenez point en pitié, mais vous faites de l'éclat; quand Dieu vous commande de faire l'aumône en secret, vous abordez publiquement l'indigent et vous l'interpellez; au lieu d'avoir compassion de lui, vous le chargez d'outrages. Mais, si vous voulez ne lui rien donner, au moins n'ajoutez pas à son malheur et à ses chagrins. Il vient à vous comme vers un port : au moins n'agitez point les flots, et ne soulevez pas de plus graves tempêtes. Pourquoi condamnez-vous sa grossièreté? S'il se présente à vous avec la connaissance parfaite de l'étrangeté de ses procédés, il n'est pas moins convenable d'avoir pitié de lui, et d'avoir en horreur votre insensibilité, puisque ce n'est point assez du spectacle de la plus profonde indigence pour vous rendre plus humain. Vous n'estimez pas une cause suffisante de son impudence l'horreur de la faim, et vous stigmatisez son effronterie, vous dont l'effronterie a souvent été plus grande et en des sujets beaucoup plus sérieux. Certainement son effronterie à lui n'est point sans excuse : nous, au contraire, nous nous oublions au point de faire des actes dignes de châtiment; puis, au lieu de concevoir les sentiments d'humilité qui devraient naître de la considération d'actes pareils, nous nous emportons contre ces malheureux, et nous répondons par des mauvais traitements à ceux qui nous demandent des remèdes. Si vous ne voulez rien lui donner, pourquoi le frapper? Si vous ne voulez rien lui accorder, pourquoi l'injurier? — Mais je ne puis m'en débarrasser d'une autre manière. — Suivez alors le conseil du Sage : « Répondez-lui avec douceur et avec calme. » *Eccli.*, IV, 8. Ce n'est pas volontiers, croyez-le

bien, qu'il agit ainsi. Il n'est personne, non personne, qui consente sans motif à se conduire de la sorte. Quelque nombreux que soient mes contradicteurs sur ce point, on ne ne me persuadera jamais qu'un homme vivant dans l'abondance consente à demander l'aumône.

Que l'on ne cherche donc pas à nous tromper par ces fausses raisons. Que Paul dise : « Celui qui ne travaille pas, qu'il ne mange pas ; » ces paroles regardent sans doute le mendiant; mais il nous dit à nous aussi : « Ne cessez pas de faire le bien. » II *Thessal.*, III, 10-13. Ainsi faisons-nous dans la vie privée. Apercevons-nous deux personnes en dispute l'une avec l'autre, nous les prenons chacune en particulier, et nous donnons à chacune un conseil opposé. Cela, Dieu aussi l'a fait, Moïse aussi ; car il disait au Seigneur : « Si vous voulez leur remettre leurs péchés, remettez-les leur; sinon mettez-moi moi-même à mort. » *Exod.*, XXXII, 31-32. Mais aux Hébreux il ordonna de se tuer les uns les autres, sans même excepter leurs parents. Pourtant ces deux choses étaient opposées entre elles; mais elles tendaient au même but. Dieu aussi disait à Moïse, aux oreilles des Juifs : « Laisse-moi, que je brise ce peuple. » Quoique les Juifs ne fussent point présents lorsque Dieu parlait de la sorte, ils devaient toutefois en être plus tard informés. Or, en particulier, Dieu tient un langage tout opposé. C'est pourquoi Moïse un jour en fut réduit à dire au Seigneur : « Est-ce que je les ai portés dans mon sein, puisque vous me dites : Porte-les comme une nourrice porte sur son sein l'enfant qu'elle allaite? » *Num.*, XI, 12. Pareilles choses ont également lieu dans les familles. Souvent, en effet, le père gourmandera le gouverneur à part, lorsque ce dernier aura repris son fils. Ne soyez pas trop sévère ni trop dur, lui dira-t-il; tandis qu'il dira au contraire à l'enfant : Alors même qu'on te reprend à tort, supporte-le; visant par ces deux moyens opposés à un seul et même bien. C'était pour les exhorter à travailler que Paul signifiait aux mendiants vigoureux qu'ils ne devraient pas manger, s'ils refusaient de travailler; mais c'était aussi pour engager ceux qui en avaient la faculté à faire l'aumône, qu'il ajoutait : « De votre côté, ne cessez pas de faire le bien. » De même, exhortant dans l'Epître aux Romains les Gentils convertis à la foi à ne pas considérer les Juifs avec hauteur, l'Apôtre se sert de la comparaison de l'ouvrier, et semble dire une chose aux uns, une autre aux autres. Prenons garde, en conséquence, de tomber dans l'insensibilité; prêtons l'oreille à ces paroles de Paul : « Ne cessez pas de faire le bien. » Ecoutons le Sauveur disant : « Donnez à quiconque vous demande. — Soyez miséricordieux comme votre Père céleste. » *Matth.*, V, 42; *Luc.*, VI, 36. Le divin Maître a dit bien des choses; jamais cependant il n'a parlé de la sorte, sinon à propos de la charité, car rien ne nous rapproche autant de Dieu que de faire du bien au prochain.

5. Vous ne connaissez donc pas jusqu'où ces pauvres poussent leur impudence? observerez-vous. — Pourquoi parlez-vous ainsi? je vous le demande. Parce qu'ils courent après nous en criant. Eh bien! je vais vous montrer que leur impudence est encore inférieure à la nôtre. Souvenez-vous, s'il vous plaît, combien de fois, au temps du jeûne, la table étant dressée sur le soir, parce que le serviteur appelé vous faisait attendre, combien de fois, dis-je, vous avez tout renversé, frappant du pied, lançant injure sur injure; et cela, parce que vous n'avez pas pu manger sur-le-champ, parce que votre repas a subi une ombre de retard. Vous ne vous qualifiez pas néanmoins d'impudent vous qui, sans motif aucun, allez jusqu'à la fureur ; et le pauvre dont la crainte et l'effroi sont motivés par de bien plus sérieuses raisons, vous le traitez d'impudent et d'arrogant, et vous l'accablez des qualifications les plus outrageantes! N'est-ce pas là précisément le comble de l'impudence? Mais nous ne faisons pas ces réflexions; voilà pourquoi nous estimons les pauvres gens insupportables : si nous examinions nos propres actes et si nous les comparions aux leurs, nous ne les jugerions pas ainsi. Loin de vous donc cette rigueur; n'eussiez-vous aucun péché à vous reprocher, la loi de Dieu ne vous autorise pas à porter une investigation aussi rigide sur la conduite des autres. Si le Pharisien a été condamné, quelle excuse mettrons-nous en avant? Dieu dé-

Rien ne nous rapproche autant de Dieu que de faire du bien à son prochain.

fend aux hommes de bien de juger défavorablement les actes de leurs frères ; à plus forte raison le défend-il aux pécheurs. Ne soyons pas insensibles, sans entrailles, sans pitié, et ne devenons pas pires que les bêtes farouches.

Je connais des personnes qui poussent la barbarie jusqu'à refuser par nonchalance tout secours à des personnes mourant de faim. — Mais je n'ai point de serviteur, disent-elles ; nous sommes loin de toute maison ; je ne connais ici aucun changeur. — Quelle cruauté ! Vous faites ce qu'il y a de plus difficile, et vous reculez devant la tâche la plus facile ! Parce qu'il vous en coûte de faire quelques pas de plus, il faudra que ce malheureux meure de faim ? Quel mépris et quel orgueil ! Fût-il nécessaire de marcher l'espace de dix stades, devriez-vous donc hésiter ? Vous ne pensez donc pas que votre récompense en sera d'autant plus considérable ? En donnant à ce pauvre, vous ne serez récompensé que de cette aumône. Si vous faites de plus une course, une nouvelle récompense sera jointe à la première. Nous admirons le Patriarche d'avoir couru lui-même après un troupeau et d'avoir saisi un veau, lui qui comptait cependant trois cent dix-huit serviteurs nés dans sa maison. Mais aujourd'hui tel est l'orgueil de certaines gens, qu'ils ne rougissent pas de se décharger de tout soin pareil sur leurs serviteurs. — Voulez-vous donc que je fasse moi-même ces choses, vous disent-ils, et n'aurai-je pas l'air de courir après une vaine gloire ? — Et, ce que vous faites en ce moment, ne le faites-vous pas pour ce même motif de vaine gloire, et ne vous en coûte-t-il vraiment pas d'être vu parlant avec un pauvre ?

Soyez affables envers les pauvres et servez-les vous-même.

Je ne veux pas cependant vous inquiéter davantage sur ce point ; quoiqu'il en soit, donnez, ou par vous-même, ou par un autre ; abstenez-vous de tout reproche, de tout mauvais traitement, de toute injure. Celui qui vous aborde vous demande des remèdes et non des coups, de la pitié et non de la violence. Si un homme qui viendrait d'être accablé de pierres et blessé à la tête, laissant tout le monde, accourait à vos genoux inondé de sang, prendriez-vous une pierre, je vous le demande, pour ajouter à ses blessures une blessure nouvelle ? Je ne puis le penser : vous lui viendriez plutôt en aide. Pourquoi donc envers les pauvres faites-vous tout le contraire ? Ignorez-vous le bien et le mal que peut faire la parole ? « La parole, est-il écrit, vaut mieux que tout présent. » *Eccli.*, XVIII, 16. Ne comprenez-vous pas que vous retournez le glaive contre vous-même, que vous vous blessez vous-même plus cruellement lorsque vous obligez un malheureux à se retirer devant les outrages dont vous le chargez, et à pleurer abondamment dans les gémissements et dans le silence ? Puisque c'est Dieu qui l'envoie vers vous, songez, quand vous l'injuriez, jusqu'où remonte cette injure ; surtout lorsque, au lieu de lui donner comme Dieu encore vous le commande, vous l'accueillez par de mauvais traitements. Si vous ne saisissez pas l'énormité de cette folie, considérez-la dans l'ordre humain, et vous embrasserez votre faute dans toute sa gravité. Si un de vos serviteurs envoyé par vous à un autre de vos serviteurs pour recouvrer une certaine somme, en revenait les mains vides et de plus chargé d'insultes, que ne feriez-vous pas envers l'insulteur ? Appliquez à Dieu ce raisonnement ; car c'est lui qui nous envoie les pauvres, et, en donnant aux pauvres, nous donnons ce que Dieu nous a déjà donné. Si au refus de donner nous joignons des insultes, quelles vengeances terribles n'attirerons-nous pas sur nos têtes ?

Pénétrés de ces vérités, mettons un frein à notre langue, dépouillons tout sentiment d'inhumanité, mettons la main à l'aumône, soulageons les malheureux par nos paroles en même temps que de notre argent ; de cette manière, nous éviterons les châtiments réservés aux injures, et nous devrons à l'aumône et à ces bonnes paroles l'héritage du royaume des cieux. Puissions-nous l'obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.



HOMÉLIE XXXVI.

« Et il arriva, lorsque Jésus eut mis fin aux préceptes qu'il donnait à ses douze disciples, qu'il s'en alla pour enseigner et prêcher dans leurs villes. »

1. Après avoir fixé aux apôtres leur mission, le Sauveur se déroba tout-à-coup, leur fournissant de la sorte l'occasion d'exécuter les ordres qu'ils en avaient reçus; car, lui présent et guérissant les malades, personne n'eût voulu s'adresser à eux. « Et lorsque Jean eut entendu parler dans sa prison des œuvres du Christ, il envoya deux de ses disciples qui l'interrogèrent, disant : Etes-vous celui qui doit venir, ou en attendrons-nous un autre? » Luc raconte que les disciples firent d'abord part à Jean des miracles de Jésus, et qu'alors seulement Jean les envoya vers lui. Cette circonstance ne soulèverait pas la plus petite difficulté; seulement elle indiquerait l'envie dont les disciples de Jean auraient été animés à l'égard du Sauveur. Ce qui suit mérite les plus sérieuses réflexions. De quoi donc s'agit-il? De cette parole : « Etes-vous celui qui doit venir, ou en attendrons-nous un autre?» Comment celui qui avait discerné le Fils de Dieu avant tout miracle, qui avait appris du Saint-Esprit à le connaître, qui avait entendu le Père lui rendre témoignage, qui l'avait annoncé publiquement, envoie-t-il maintenant vers lui pour savoir s'il est, ou non, le Sauveur véritable?

Mais, si vous n'avez pas compris qu'il le fût en vérité, comment vous estimez-vous digne de foi, vous qui tranchez les questions que vous ignorez complétement? Avant de témoigner en faveur d'autrui, il faut d'abord être soi-même digne de foi. Ne disiez-vous pas naguère : « Je ne suis pas digne de délier les cordons de sa chaussure? » *Luc.*, III, 16. N'est-ce pas vous encore qui disiez : « Je ne le connaissais pas; mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, celui-là m'a dit : Celui sur lequel tu verras l'Esprit descendre et demeurer, celui-là baptise dans le Saint-Esprit? » *Joan.*, I, 33. N'avez-vous pas vu cet Esprit sous la forme d'une colombe? N'avez-vous pas ouï la voix qui le suivit? Ne vous opposiez-vous pas à la volonté du Sauveur en lui disant : « C'est moi qui devrais recevoir de vous le baptême, et vous venez à moi? » *Matth.*, III, 14. Ne disiez-vous pas à vos disciples : « C'est à lui de grandir, et à moi de diminuer? » *Joan.*, III, 30. N'enseigniez-vous pas à tout le peuple qu'il devait les baptiser en l'Esprit saint et par le feu, qu'il était l'Agneau de Dieu, Celui qui efface les péchés du monde? Avant ces signes et ces prodiges, n'avez-vous pas tout prédit? Comment donc, maintenant qu'il est connu de tous, que sa renommée s'est répandue en tout lieu, que les morts ont été ressuscités, que les démons ont été mis en fuite, qu'une foule de miracles ont été accomplis, envoyez-vous vers lui pour lui demander son propre sentiment? Qu'est-il donc survenu? Est-ce que toutes ces affirmations n'étaient que fable et que mensonge? — Et quel esprit sensé oserait le soutenir? Je ne parle point de Jean qui fit tressaillir le sein de sa mère, qui prêcha le Sauveur avant même de paraître lui-même à la lumière; de Jean, cet habitant du désert qui mena sur la terre une vie angélique; mais, s'agit-il du dernier des hommes, après tant de témoignages soit personnels, soit étrangers, on ne pourrait le moins du monde hésiter.

D'où il s'ensuit évidemment que Jean ne doutait en aucune manière, lorsqu'il envoya vers Jésus, et que ses questions n'étaient point dictées par l'ignorance. On ne saurait prétendre d'un autre côté que, parfaitement éclairé sur ce sujet, la captivité l'avait rendu plus timide; car il ne comptait assurément pas être tiré de sa prison, et, y eût-il compté, il n'aurait point trahi la vérité, lui qui était prêt à subir mille morts pour la défendre. Si telles n'eussent point été ses dispositions, il n'eût point déployé une semblable fermeté d'âme devant le peuple juif, toujours prêt à répandre le sang des prophètes; il n'eût point parlé, au milieu de sa capitale et publiquement, au tyran, avec une telle liberté qu'il le reprenait hautement en présence de ses sujets comme il eût repris un petit enfant. Supposé qu'il fût devenu plus timide, comment n'aurait-il point rougi d'envoyer à Jésus ses disciples pour des choses

sur lesquelles il leur avait à plusieurs reprises parlé de la façon la plus formelle, et d'interroger le Sauveur par leur entremise, au lieu de recourir à l'entremise d'autrui ? Il n'ignorait pas cependant que, jaloux du Christ, ils seraient bien aises de le trouver en défaut. Et puis, comment n'aurait-il point redouté ce peuple juif auquel il avait annoncé tant de choses? Du reste, que pouvait-il espérer de cette démarche, eu égard à sa délivrance ? Ce n'était point à cause du Christ qu'il avait été chargé de fers, ni pour avoir prêché sa puissance, mais parce qu'il avait reproché au roi son mariage adultère. Ne s'attirait-il pas de cette manière la réputation d'un insensé, d'un esprit en démence ? Que signifie donc cette démarche ?

Que Jean n'ait conçu aucun doute sur ce point, qu'il en eût été de même de tout autre personnage, même le plus simple et le moins intelligent, c'est une vérité, ce me semble, de toute évidence. Reste maintenant à résoudre la question. Pourquoi donc Jean envoya-t-il interroger le Sauveur ? Les disciples de Jean n'étaient rien moins que les amis de Jésus : il n'y a pas là-dessus le plus léger doute ; le langage qu'ils tenaient à leur maître dissipe toute difficulté. Ils parlaient de Jésus en ces termes : «.... Celui qui était avec vous au-delà du Jourdain, celui à qui vous avez rendu témoignage, voilà qu'il baptise, et tous viennent à lui. » *Joan.*, III, 26. Une question ayant été soulevée entre les Juifs et les disciples de Jean touchant la purification, ces derniers s'approchent du Sauveur et lui disent : « Pourquoi donc les Pharisiens et nous jeûnons-nous fréquemment, et vos disciples ne jeûnent-ils pas ? » *Matth.*, IX, 14.

Pourquoi Jean envoie interroger le Sauveur.

2. C'est qu'ils ignoraient encore ce qu'était le Christ, qu'ils voyaient en Jésus un homme ordinaire, et, comme Jean était à leurs yeux plus qu'un simple mortel, il leur en coûtait de voir la célébrité du Sauveur grandir et celle de Jean diminuer conformément à ce qu'il avait lui-même annoncé. C'était là ce qui les empêchait d'aller à Jésus, et leur envie les en détournait irrésistiblement. Tant que Jean demeura au milieu d'eux, il ne cessa de les y exhorter et de les instruire à cet égard ; mais il ne put rien obtenir : le moment de sa mort approchant, il déploya sur ce sujet un plus grand zèle encore, dans la crainte de laisser un ferment de doctrine funeste et de division irrévocable entre le Christ et ses disciples. C'était là une chose qu'il avait à cœur, et voilà pourquoi, dès le principe, il lui menait tous les siens. N'étant plus écouté par eux, il crut devoir user, au moment de leur être ravi, d'une plus grande sollicitude. S'il se fût contenté de leur dire : Allez le trouver, il est meilleur que moi, ils ne lui eussent pas obéi, tant ils lui étaient attachés ; attribuant ce langage à sa modestie, ils se fussent séparés de lui plus difficilement encore : s'il eût gardé le silence, les choses fussent demeurées dans le même état. Que fait donc le Précurseur ? Il attend qu'ils soient les premiers à l'entretenir des miracles de Jésus ; il ne va pas même alors jusqu'à s'ouvrir à eux ; il ne les envoie pas tous non plus, mais les deux seulement qu'il jugeait les mieux disposés à croire, afin que leurs interrogations fussent à l'abri de tout soupçon, et qu'ils apprissent par les faits eux-mêmes la différence qui existait entre Jésus et lui. Allez, leur dit-il, et demandez-lui : « Etes-vous celui qui doit venir, ou en attendrons-nous un autre? » Le Christ, saisissant les pensées de Jean, ne leur dit pas : C'est moi ; car les auditeurs en eussent été blessés, malgré la vérité d'une pareille réponse ; il laisse à la réalité le soin de les en convaincre.

Les disciples de Jean ignoraient alors que le Christ fût le Sauveur.

En effet, l'Evangile rapporte que, sous leurs yeux, il guérit une multitude de malades. Or, on ne comprendrait pas pourquoi le divin Maître, à cette question : « Qui êtes-vous ? » n'aurait rien répondu, et se serait borné à rendre la santé à quelques malades, s'il ne se fût proposé le dessein indiqué tout à l'heure. Le témoignage que rendent les faits a toujours plus d'autorité que celui des paroles, il est beaucoup moins contestable. Jésus qui, en sa qualité de Dieu, connaissait l'intention avec laquelle Jean lui avait envoyé ces deux disciples, guérit sur-le-champ des aveugles, des boiteux, et plusieurs autres infirmes ; non certes pour éclairer Jean, — comment eût-il éclairé le précurseur dont la foi et la soumission étaient parfaites ? — mais

pour éclairer ses disciples hésitants : en conséquence, il leur dit aussitôt après : « Allez et annoncez à Jean ce que vous avez vu et entendu. Les aveugles voient, les boîteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés ; » et il ajoute : « Bienheureux celui pour lequel je n'aurai pas été un sujet de scandale, » montrant par là qu'il lisait au plus profond de leur cœur. S'il leur eût répondu : C'est moi, il les eût blessés, et ils se seraient dit en eux-mêmes ce que les Juifs disaient au Sauveur : « C'est vous-même qui vous rendez témoignage. » *Joan.*, VIII, 13. Voilà pour quelle raison il ne le dit pas, laissant à ses prodiges la mission de les éclairer complétement, et de leur faire entendre une voix au-dessus de toute obscurité et de tout soupçon. C'est encore pour cela qu'il y joignit à mots couverts la leçon dont nous parlions tout à l'heure. Comme il était pour eux un sujet de scandale, il mit à nu la plaie de leur âme, et laissant à leur conscience le soin de la guérir, il ne la découvrit à nul autre témoin : aussi, parce qu'ils furent les seuls à le comprendre, ils n'en furent que plus vivement attirés à lui, quand il leur dit : « Bienheureux celui pour lequel je n'aurai pas été un sujet de scandale ; » car c'était eux qu'il avait en vue dans ces paroles. Mais nous ne devons pas nous borner à vous exposer notre sentiment ; il nous faut vous proposer le sentiment des autres, afin que la vérité jaillisse plus éclatante du choc de ces opinions.

Que prétendent donc certains esprits? Que nous n'avons pas rapporté le motif véritable de la conduite de Jean : selon eux, Jean ignorait quelque chose, bien qu'il n'ignorât pas tout ; par exemple, il savait bien les droits de Jésus au titre de Christ, mais il ne savait pas qu'il dût mourir pour les hommes : de là cette question : « Etes-vous celui qui doit venir ? » à savoir, celui qui doit descendre dans l'enfer? Mais ce sentiment ne saurait se soutenir ; et Jean n'ignorait pas davantage cette particularité. Il l'annonçait de préférence à tout le reste quand il s'écriait : « Voici l'Agneau de Dieu, celui qu efface les péchés du monde. » *Joan.*, I, 29. Or, en l'appelant agneau, il faisait allusion à la croix ; de même, en disant : « Celui qui efface les péchés du monde, » il indiquait la même vérité. En effet, c'est par la croix seulement qu'il les a effacés, comme l'affirme Paul en ces termes : « Il a détruit la cédule de la sentence portée contre nous, en la clouant à la croix. » *Coloss.*, II, 14. Quant à ces paroles : « Il vous baptisera dans le Saint-Esprit, » *Luc.*, III, 16, elles annoncent ce qui devait suivre la résurrection. — Il savait bien, réplique-t-on, que Jésus devait ressusciter et donner le Saint-Esprit ; mais il ignorait qu'il dût être cloué à la croix. — Et comment le Sauveur pouvait-il ressusciter avant d'avoir souffert et d'avoir été crucifié ? comment pouvait-il être supérieur aux prophètes, ce précurseur qui ne connaissait pas les prédictions des prophètes ?

Les prophètes ont connu la passion du Sauveur.

3. Qu'il fût au-dessus des prophètes, le Christ lui-même l'a certifié ; que les prophètes aient connu la passion du Sauveur, il n'est personne qui ne le sache. Isaïe disait : « Il a été mené à la boucherie comme une brebis, et, pareil à l'agneau devant celui qui le tond, il est demeuré sans voix. » *Isa.*, LIII, 7. Il avait dit précédemment : « Il s'élèvera une tige de la racine de Jessé, et celui qui en sortira pour dominer sur les nations, en celui-là les nations mettront leur espérance. » *Ibid.*, XI, 10. Après avoir raconté ses souffrances et la gloire qui en devait résulter, le même prophète ajoute : « Et son repos sera sa gloire. » Il n'annonce pas seulement que le Christ doit être cloué à la croix, il désigne ceux-là mêmes avec lesquels il devait souffrir : « Et il a été assimilé aux scélérats. » *Isa.*, LIII, 12. En outre, il déclare qu'il n'opposera aucune résistance : « Et il n'ouvrira pas la bouche. » *Ibid.*, 7. Qu'il sera injustement condamné : « Pour son humiliation, sa sentence a été portée. » *Ibid.*, 8. David, au reste, l'avait prédit avant Isaïe, il avait décrit son jugement : « Pourquoi les nations ont-elles frémi ? pourquoi les peuples ont-ils formé de vains complots ? Les rois de la terre se sont réunis, et les princes se sont concertés ensemble contre le Seigneur et contre son Christ. » *Psalm.* II, 1-2. Ailleurs, il désigne clairement le supplice de la croix par

ces paroles : « Ils ont percé mes mains et mes pieds. » *Psalm.* XXI, 17. Il décrit avec la plus grande exactitude la conduite des soldats : « Ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont jeté le sort sur ma tunique. » *Ibid.*, 19. Dans un autre endroit, il rappelle de la sorte le breuvage de fiel offert au Sauveur : « Ils m'ont donné du fiel pour nourriture, et dans ma soif ils m'ont désaltéré avec du vinaigre. » *Psalm.* LXVIII, 22.

Voilà donc des prophètes qui, bien des années auparavant, mentionnent le jugement du Sauveur, sa condamnation, les compagnons de sa croix, le partage de ses vêtements, sa tunique tirée au sort, et plusieurs autres circonstances ; car il serait trop long de les énumérer toutes. Et Jean qui était au-dessus des prophètes, aurait ignoré toutes ces choses ! Mais c'est insoutenable ! Alors pourquoi n'a-t-il pas dit clairement : Est-ce vous qui devez descendre dans l'enfer ? au lieu de se borner à dire : « Est-ce vous qui devez venir ? » Mais ce qui est encore plus ridicule, le voici : d'après ces mêmes esprits, Jean se serait exprimé de cette manière, afin d'aller dans les enfers prêcher aux trépassés. C'est bien à de pareilles gens que nous aurions lieu d'adresser ces paroles : « Mes frères, ne devenez pas enfants par l'intelligence : soyez enfants quant à la malice. » I *Cor.*, XIV, 20. La vie présente est le seul temps où l'on puisse mériter ; après la mort, il n'y a plus que le jugement et le supplice. « Qui, dans l'enfer, chantera vos louanges ? » demandait le Psalmiste. *Psalm.* VI, 6. Comment donc les portes d'airain ont-elles été brisées ? comment ces verrous de fer ont-ils été rompus ? Par le corps du Sauveur. Alors se montra pour la première fois un corps immortel et vainqueur de la tyrannie de la mort. Tout en établissant la destruction de l'empire de la mort, cela ne prouve pas que les péchés des hommes morts avant l'avénement du Christ aient été effacés. S'il n'en est pas de la sorte, si tous les morts ont été alors mis en liberté, comment entendre ces paroles du Fils de Dieu : « Les habitants de Sodome et de Gomorrhe seront traités plus favorablement ? » *Luc.*, X, 12. Evidemment ces paroles signifient que les Sodomites seront châtiés, avec indulgence sans doute, mais qu'ils seront vraiment châtiés. Encore que leur châtiment sur la terre ait été effrayant, ils ne sont pas affranchis pour cela des châtiments de l'autre vie. Mais, si le Sauveur ne délivre pas les Sodomites, à plus forte raison ne délivrera-t-il pas ceux qui n'ont pas été châtiés dès la vie présente.

On objecte que dans ce cas les hommes qui ont vécu avant le Christ seront traités injustement. Cela n'est pas ; car ils pouvaient, sans confesser le Christ, arriver au salut. On n'exigeait point d'eux cette condition ; on leur demandait de ne point adorer des idoles, et de connaître le vrai Dieu. « Le Seigneur votre Dieu, est-il écrit, le Seigneur est unique. » *Deuter.*, VI, 4. Aussi les Machabées sont-ils l'objet d'une admiration légitime, parce qu'ils ont souffert pour l'observation de la loi, de même que les trois enfants et une foule d'autres Juifs qui, ayant mené une vie irréprochable, et ne s'étant jamais écartés des devoirs résultant de la connaissance du vrai Dieu, n'ont eu rien autre chose à mettre en pratique. C'était alors assez pour être sauvé, je le répète, de la connaissance de Dieu : aujourd'hui il faut de plus la connaissance du Christ ; ce qui inspirait au Sauveur ces paroles : « Si je ne fusse point venu et que je ne leur eusse point parlé, ils n'auraient point péché ; mais ils n'ont point maintenant d'excuse à leur péché. » *Joan.*, XV, 22. Ainsi en est-il sous le rapport de la morale. Autrefois le meurtre était une cause de perdition : aujourd'hui il est même défendu de se mettre en colère. Autrefois l'adultère était puni grièvement : aujourd'hui, pour l'être, il suffit d'un regard impudique. Comme pour l'intelligence, il est aujourd'hui pour la volonté exigé davantage. Il n'y avait donc pas lieu d'éprouver les hommes au delà de la tombe. Au surplus, si les infidèles pouvaient, après leur mort, croire et être sauvés, personne jamais ne périrait : tous feraient pénitence et adoreraient le Christ. La preuve nous en est fournie par ces paroles de l'Apôtre : « Toute langue confessera le Sauveur, et tout genou fléchira devant lui, au ciel, sur la terre et dans les enfers. » *Philipp.*, II, 11. « Le dernier ennemi qui sera détruit, dit-il encore, sera la mort. » I *Cor.*,

xv, 26. — Mais ils ne retireront de cette soumission aucun avantage; car elle n'est point l'effet d'une libre et bonne volonté, mais de la force même des choses.

4. Ne répandons pas, je vous en conjure, ces opinions ridicules et ces fables judaïques. Ecoutez plutôt ce que disait Paul sur ce sujet : « Tous ceux qui ont péché sans la loi périront sans la loi; » il s'agit des hommes qui vivaient avant la loi. « Et tous ceux qui ont péché sous la loi, seront jugés par la loi; » *Rom.*, II, 12; il s'agit des Hébreux qui ont vécu postérieurement à Moïse. « Car la colère de Dieu éclatera du haut du ciel sur toutes les impiétés et les injustices des hommes. — Indignation, fureur, tribulation et angoisse pour l'âme de tout homme qui fait le mal, du Juif premièrement, puis du Gentil. » *Rom.*, II, 8-9; *Ibid.*, I, 18. Il est certain que des fléaux sans nombre ont accablé les Gentils, et nous l'apprenons par les histoires profanes aussi bien que par nos Ecritures. Qui pourrait, en effet, raconter toutes les catastrophes arrivées chez les Babyloniens et les Egyptiens? Maintenant que les hommes antérieurs à l'avénement du Christ, quoiqu'ils ne l'aient pas connu, s'ils ont quitté l'idolâtrie pour adorer le Dieu unique, et s'ils ont vécu en faisant le bien, doivent être récompensés, l'Apôtre nous l'affirme en disant : « Gloire, paix, honneur pour tout homme qui a fait le bien, pour le Juif premièrement, puis pour le Gentil. » *Rom.*, II, 10. Voyez-vous les biens considérables réservés à ces derniers, les châtiments et les supplices réservés aux premiers?

Où sont en ce moment les hommes qui ne croient pas à l'enfer? Si les hommes antérieurs à l'incarnation, quoiqu'ils n'aient jamais ouï parler d'enfer et de résurrection, doivent être punis dans l'autre vie après l'avoir été dans la vie présente, combien plus ne serons-nous pas traités de la même manière, nous qui sommes nourris d'une doctrine admirable de sagesse? — Et pourquoi, demanderez-vous, des hommes qui n'ont jamais entendu parler de l'enfer, y seront-ils précipités? N'auront-ils pas le droit de dire : Si vous m'aviez menacé de l'enfer, la crainte de ce châtiment m'eût déterminé à vivre dans la tempérance? — Je le crois volontiers; ils n'eussent point mené la vie que nous menons, nous qui entendons parler tous les jours de l'enfer, et qui n'y prêtons jamais une oreille attentive. Quoi qu'il en soit, nous devons observer en outre que l'homme, sur qui les peines présentes ne font aucune impression salutaire, restera insensible à la pensée des peines à venir. Les peines présentes ou près d'éclater, ramèneront beaucoup plus efficacement à une meilleure vie les hommes à l'esprit étroit et grossier, que les peines entrevues seulement dans un avenir éloigné.

Les châtiments infligés aux hommes par Dieu sont-ils injustes?

Mais, si nous sommes menacés, nous, de châtiments plus effroyables, cela ne prouve-t-il pas l'injustice des châtiments infligés aux hommes dont on parlait tout à l'heure? — Assurément non. En premier lieu, ils n'avaient pas les mêmes épreuves que nous à subir, notre part étant beaucoup plus considérable. Or, ceux à qui de plus rudes épreuves sont imposées, ont besoin d'une plus grande assistance; mais ce n'est pas une assistance peu sérieuse qu'un accroissement de crainte. C'est pourquoi, si nous avons sur les hommes d'autrefois l'avantage d'être mieux instruits qu'eux de l'avenir, ils avaient sur nous l'avantage d'être immédiatement punis de leurs désordres par d'effroyables châtiments. Bien des personnes vont encore plus loin : Que devient, disent-elles, la justice divine, si, pour une faute commise sur la terre, l'on doit être puni en cette vie et en l'autre?

Me permettrez-vous de vous remettre en mémoire le langage que souvent vous tenez, pour couper court aux difficultés que vous soulevez, et de vous emprunter la solution de l'objection à vous-mêmes? J'ai entendu bien des fois un grand nombre de nos concitoyens, à propos de quelque meurtrier condamné à la peine capitale, s'écrier avec indignation : Eh quoi! ce misérable qui a commis trente meurtres et plus, ne souffrira qu'une fois la mort? Et où est donc la justice? Ainsi, vous avouez vous-même qu'une mort n'est pas toujours suffisante pour une juste punition des criminels : alors pourquoi prétendez-vous maintenant le contraire? Parce qu'il s'agit, non des autres, mais de vous-même;

et voilà comment l'amour-propre nous empêche de discerner la justice véritable. Avons-nous à juger le prochain, nous le faisons en toute rigueur; s'agit-il de notre jugement à nous-même, l'obscurité se fait aussitôt autour de nous : il nous faudrait examiner notre cause avec la même sévérité que nous mettons à examiner celle d'autrui, pour porter une sentence équitable. Ce n'est point une mort ou deux, mais mille morts que méritent nos péchés. Pour ne point parler des autres, songeons seulement aux cas si nombreux où nous participons aux divins mystères sans en être dignes. Or, quiconque y participe de cette manière devient coupable du corps et du sang du Christ. Par conséquent, lorsque vous parlerez d'un meurtrier, songez que ce titre vous convient tout aussi bien. Si le meurtrier frappe de mort un de ses semblables, vous êtes, vous, responsable de l'immolation du Seigneur : puis le meurtrier ne prend point part aux mystères, tandis que nous allons nous asseoir à la table sacrée.

Que dire des fidèles qui déchirent, dévorent leurs frères, et qui dardent sur eux leur venin? Que dire de celui qui ravit le pain des pauvres? S'il suffit de ne point faire l'aumône pour être coupable de ce crime, à plus forte raison en sera-t-il coupable celui qui dépouille le pauvre de ce qui lui appartient. De combien les voleurs sont encore préférables aux avares! De combien les hommes à rapines sont au-dessous des homicides et des violateurs de tombeaux! Combien ne trouve-t-on pas de misérables qui, après avoir spolié le prochain, sont encore altérés de son sang? — Ne nous en parlez point : loin de nous de pareils desseins, s'écriera-t-on. — Oui, vous le dites en ce moment : eh bien! dites-le de même quand vous aurez un ennemi; souvenez-vous alors du langage que vous tenez, et mettez votre conduite à l'abri sur ce point de tout reproche, afin que le châtiment de Sodome ne soit pas le nôtre, que le sort de Gomorrhe ne soit pas le nôtre, que nous ne partagions pas le supplice de Tyr et les malheurs de Sidon; sur toute chose, afin que nous n'offensions pas le Christ, ce qui serait de tous les malheurs le plus funeste et le plus redoutable. Si la pensée de l'enfer pénètre un grand nombre d'entre vous d'effroi, de mon côté je ne cesserai de vous répéter à haute voix que l'offense du Sauveur est un mal encore plus redoutable et plus funeste. Soyez animés de ces sentiments, je vous en conjure; de la sorte, nous serons délivrés des souffrances de l'enfer, et la gloire du Christ deviendra notre partage. Puissions-nous tous la mériter par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXVII.

« Ceux-ci se retirant, Jésus se mit à dire à la multitude au sujet de Jean : Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? un roseau agité par le vent? Qu'êtes-vous donc allés voir? un homme vêtu d'habits précieux? mais ceux qui se revêtent d habits précieux demeurent dans les palais des rois. Qu'êtes-vous allés voir enfin? un prophète? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète. »

1. La mission des disciples de Jean avait réussi au gré du précurseur; et ils se retiraient, éclairés par les prodiges accomplis sous leurs yeux : il restait après cela pour le Sauveur à rectifier les opinions du peuple sur ce sujet. Les disciples de Jean n'avaient plus touchant leur maître de sentiments contraires à la vérité; mais la multitude avait pris occasion de leur mission auprès de Jésus pour concevoir les idées les plus absurdes, ne comprenant pas l'intention dans laquelle Jean les avait envoyés. Selon toute apparence, voici le raisonnement qu'elle devait tenir : Eh quoi! celui dont le témoignage était naguère si formel est donc maintenant dans le doute, il demande avec hésitation si celui-ci est bien Celui qui doit venir, ou s'il en faut attendre un autre? Est-ce que, en parlant de cette manière, il prétend se retourner contre Jésus? La captivité l'aurait-elle intimidé? Aurait-il donc au hasard tenu son langage d'autrefois? — Comme telles étaient vraisemblablement les pensées d'un grand nombre de personnes, admirez de quelle façon le Sauveur remédie à leur faiblesse, et détruit leurs soupçons.

« Les disciples se retirant, Jésus se mit à dire

à la multitude. » Pourquoi choisir le moment où les disciples de Jean se retiraient? Pour ne paraître pas flatter le précurseur. Tout en ayant le dessein d'éclairer le peuple, il ne dévoile pas publiquement ses pensées; il se contente de résoudre les difficultés dont le peuple se préoccupait, et de prouver ainsi que les cœurs n'avaient pas à ses yeux de secret. Il ne s'exprime pas ici comme il le faisait en une autre circonstance : « Pourquoi pensez-vous le mal? » demandait-il aux Juifs. *Matth.*, IX, 4. Encore qu'ils l'eussent actuellement pensé, ils ne le pensaient pas méchamment; mais ils ignoraient le sens de ce qui avait été dit. Voilà pourquoi le divin Maître ne les interpelle pas sévèrement, et, ramenant leur esprit à la vérité, fait l'apologie de Jean et démontre que le précurseur n'avait ni changé de sentiment, ni abandonné un instant ses idées d'autrefois. Ce n'est point un homme versatile et léger, dit le Sauveur; c'est un homme sérieux, ferme et incapable de trahir le dépôt qui lui a été confié. Or, Jésus procède de la sorte pour tirer la conclusion du témoignage même de la foule, et non de son sentiment personnel; dans ce but, il s'appuie donc à la fois et sur les paroles et sur les actes du peuple, comme sur autant de témoignages favorables à l'invariabilité du prophète. De là cette question : « Qu'êtes-vous allés voir au désert? » Pourquoi, désertant les villes et vos maisons, vous êtes-vous rassemblés dans la solitude? Est-ce pour aller y voir un homme faible et misérable? Mais on ne saurait le prétendre. Ce n'est pas là ce que prouve cet empressement général à courir tous au désert : jamais une foule aussi considérable, jamais les nombreux habitants de plusieurs villes ne se fussent répandus dans le désert, et le long du Jourdain, s'ils ne se fussent attendus à voir un homme extraordinaire, un homme admirable et plus ferme que les rochers.

Non, vous n'êtes point allés voir un roseau balancé par le vent; car ces hommes légers que le moindre souffle agite, qui disent tantôt une chose, tantôt une autre, sans jamais prendre racine, sont bien de véritables roseaux. Remarquez de quelle manière le Sauveur, passant sous silence la malignité des Juifs, ne parle que de la légèreté qui les possédait alors, et s'efforce de les en guérir. « Qu'êtes-vous donc allés voir? un homme vêtu d'habits précieux? Mais ceux qui se revêtent d'habits précieux demeurent dans les palais des rois. » Voici la pensée du divin Maître : Non, Jean n'est point un homme d'un caractère versatile, et votre empressement à courir vers lui le déclare suffisamment. On ne saurait non plus soutenir que sa fermeté d'autrefois a fait place à la faiblesse depuis qu'il aurait vécu dans les plaisirs. Sans doute parmi les hommes il y en a qui naissent avec tel caractère et d'autres qui l'acquièrent plus tard : celui-ci par exemple naîtra prompt à la colère; celui-là le deviendra à la suite d'une longue maladie. De même les uns seront naturellement inconstants et légers; les autres le deviendront parce qu'ils auront vécu dans les plaisirs et dans la mollesse. Mais il n'en est pas ainsi de Jean : s'il n'est point un roseau celui que vous êtes allés voir, il n'a pas non plus perdu dans les voluptés les qualités dont la nature l'avait doué. Comment songer qu'il soit l'esclave de la volupté, en considérant ses vêtements, le désert et la prison qui lui servent de demeure? S'il eût voulu se vêtir d'habits précieux, il n'aurait point vécu au désert; il eût habité, non la prison, mais un palais : il lui était facile, en gardant le silence, d'être comblé d'honneurs. Hérode le respectait, quoique Jean flétrît sa conduite et fût chargé de chaînes : à plus forte raison se fût-il interdit de porter sur lui les mains, si le précurseur eût gardé le silence? Comment, après tant de preuves de son énergie et de sa fermeté, concevoir à son égard de semblables soupçons?

2. Le séjour du précurseur, ses vêtements, le concours dont il est l'objet suffisent donc au divin Maître pour le caractériser. Il invoque ensuite le témoignage d'un prophète. En effet, après ces paroles : « Qu'êtes-vous allés voir, un prophète? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète; » il ajoute : « Car c'est de lui qu'il a été écrit : Voilà que j'envoie mon ange devant votre face, lequel préparera votre voie devant vous. » *Malach.*, III, 1. Après avoir invoqué le témoignage des Juifs, le Sauveur invoque celui du prophète. C'est donc le sentiment des Juifs qui est

en premier lieu invoqué, et la valeur en est considérable, puisqu'il s'agit du témoignage des ennemis eux-mêmes ; c'est en second lieu la vie de Jean, en troisième lieu le jugement de Jésus, et en quatrième lieu la parole du prophète qui ferme la bouche à tous les adversaires. Enfin, pour détruire cette objection : Mais ne peut-il pas depuis avoir changé de sentiments? — le divin Maître mentionne la nature des vêtements du précurseur, sa captivité, puis une prophétie. Après avoir déclaré qu'il était au-dessus des prophètes, il détermine en quoi consiste cette supériorité. En quoi donc Jean est-il plus grand? En ce qu'il précède Celui qui doit venir. « J'enverrai mon ange devant votre face, » disait le prophète ; à savoir, près de vous. De même que les personnages les plus rapprochés du char royal occupent les plus hautes dignités; de même Jean, marchant à côté du Christ qui vient, nous apparaît revêtu d'une dignité exceptionnelle. C'est ainsi que Jésus explique sa grandeur; mais il ne s'arrête pas là, il découvre son propre sentiment en ces termes : « En vérité je vous le dis, parmi les enfants nés de la femme, il n'en a point paru de plus grand que Jean-Baptiste. » Jamais femme n'a mis au monde d'enfants au-dessus de lui.

En quoi saint Jean-Baptiste est le plus grand des prophètes.

C'est assez, je n'en doute pas, d'une semblable affirmation : mais, si vous voulez vous rendre compte des choses, considérez la nourriture, l'entretien, la sublimité des sentiments du précurseur. Vivant sur la terre, comme s'il eût été dans les cieux, et s'élevant au-dessus des nécessités de la nature, il suivait une voie singulière, passant son temps dans les hymnes et dans les prières, et loin de tout homme conversait uniquement et continuellement avec Dieu. Il ne connaissait aucun de ses semblables, il ne se montrait à nul d'entre eux, il n'usait ni de lait, ni de maison, ni de lit, ni de l'agora, ni des autres choses humaines. A la douceur il unissait une énergie à toute épreuve; et vous savez avec quelle bienveillance il parlait à ses disciples, avec quelle fermeté il parlait au peuple des Juifs, avec quel courage au roi lui-même. C'est pour cela que le Christ disait : « Parmi les enfants nés de la femme, il n'en a point paru de plus grand que Jean-Baptiste. » Mais un éloge aussi extraordinaire aurait pu donner naissance à quelque grave erreur; les Juifs auraient pu mettre le précurseur au-dessus du Christ, et le Sauveur est loin de ne vouloir pas prévenir ces conséquences. De même que la mission à la suite de laquelle la foi des disciples de Jean avait été raffermie, avait suggéré à la foule la pensée d'accuser à tort Jean de versatilité; de même, ce qui devait être utile à la foule pouvait finir par lui nuire considérablement, en lui donnant lieu de conclure de ce qui avait été dit, la supériorité du précurseur sur le Christ lui-même. C'est pour écarter toute conséquence de cette nature que Jésus ajoute ce correctif : « Celui qui est plus petit dans le royaume des cieux est néanmoins plus grand que lui. » Plus petit, ou bien selon la croyance de la multitude, ou bien par l'âge. On traitait, en effet, le divin Maître de glouton et de buveur de vin ; on se demandait : « N'est-ce pas là le fils du charpentier? » *Matth.*, XIII, 55. On affectait à son égard toute sorte de mépris.

Qu'est-ce à dire? observera-t-on, le Sauveur se compare-t-il donc à Jean pour en inférer qu'il est au-dessus de lui? Gardez-vous bien de le croire. Ni Jean ne s'autorise d'une comparaison véritable quand il déclare Jésus « plus puissant que lui ; » *Matth.*, III, 11 ; ni Paul, quand à propos de Moïse, il observe que « le Sauveur a été gratifié d'une gloire plus éclatante que celle du législateur des Hébreux ; » *Hebr.*, III, 3; ni le divin Maître lui-même quand il disait : « En vérité, celui-ci est beaucoup plus que Salomon. » *Matth.*, XII, 24. Alors même que nous admettrions une comparaison préalable de la part du Sauveur, il ne l'aurait faite que par condescendance pour la faiblesse de ses auditeurs. Du reste, l'attention publique était fixée sur Jean-Baptiste ; sa captivité avait rehaussé l'éclat de sa réputation, ainsi que la hardiesse de sa représentation au roi ; et tous ces titres l'avaient rendu cher à la multitude. Puis, il est dans les usages de l'Ecriture de ramener les âmes de leurs erreurs en rapprochant par une comparaison des choses qui sont au-dessus de toute comparaison ; par exemple, quand elle



dit : « Il n'est parmi les faux dieux aucun d'eux qui soit semblable à vous, Seigneur. — Il n'est point de dieu comme notre Dieu. » *Psalm.* LXXXV, 8; LXXVI, 14. Certains interprètes prétendent que le Christ parlait ainsi à propos des apôtres, ou à propos des anges; mais ils se trompent. Une fois qu'on s'est écarté de la vérité, on devient d'ordinaire la victime de nombreuses et plus graves erreurs. A quel sujet le Sauveur aurait-il pu s'occuper ici des anges ou des apôtres? Et d'ailleurs, à vouloir parler des apôtres, qu'est-ce qui l'empêchait de les nommer catégoriquement? On comprend que, parlant de lui-même, il parle à mots couverts, à cause des opinions dominantes, et pour ne pas avoir l'air de se louer démesurément lui-même; et vous le verrez agir de même en une foule d'autres circonstances. Que signifient les mots : « Dans le royaume des cieux? » dans les choses spirituelles, ou toutes celles qui se rapportent au ciel. — En disant : « Parmi les enfants nés de la femme, il n'en a point paru de plus grand que Jean-Baptiste, » Jésus se distinguait nettement de son précurseur, et répudiait conséquemment avec lui toute comparaison.

3. Encore qu'il fût l'un des enfants nés de la femme, le Sauveur ne l'était pas de la même manière que Jean; car il n'était pas qu'un homme, et, au lieu de venir au monde comme le reste des hommes, il était né d'une façon merveilleuse et tout extraordinaire. « Depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à présent, poursuit-il, le royaume des cieux souffre violence, et les violents seuls le ravissent. » Et quel rapport y a-t-il entre ce passage et les passages précédents? Un rapport très-naturel et très- étroit : le Sauveur presse ses auditeurs de la façon la plus vive d'avoir foi en lui; et, en même temps, il confirme le langage que Jean avait tenu sur son compte. Si jusqu'à Jean toutes les choses ont été accomplies, c'est moi qui viens actuellement. « Tous les prophètes et la loi ont prophétisé jusqu'à Jean; » et certes, les prophéties n'eussent pas pris fin, si je ne fusse venu. Que je sois Celui qui doit venir, je le prouve par le silence des prophéties et par le nombre de ceux qui, chaque jour, croient en moi; cela leur paraît si clair et si évident qu'ils embrassent en grand nombre la foi. Et qui donc l'a embrassée? Tous ceux qui se sont approchés sincèrement de moi. Une autre preuve est indiquée ensuite par le Sauveur en ces termes : « Si vous voulez le recevoir, il est lui-même Elie qui doit venir. — Car il est écrit : Je vous enverrai Elie le Thesbite qui tournera les cœurs des pères vers les enfants. » *Malach.*, IV, 5. Faites-y bien attention; c'est lui qui est Elie. N'est-il pas écrit : « J'enverrai mon ange devant votre face? » *Ibid.*, III, 1. C'est avec beaucoup de justesse qu'il a dit encore : « Si vous voulez le recevoir, » pour montrer qu'il ne sera fait violence à personne. Je n'exerce pas de contrainte, remarque le divin Maître; preuve qu'il lui faut la bonne volonté; preuve aussi de l'identité qui existait en quelque façon entre Elie et Jean.

Elie et Jean remplirent également le rôle de précurseurs.

En effet, tous deux eurent à remplir un seul et même ministère, tous deux remplirent également le rôle de précurseurs. Aussi le divin Maître ne se borne-t-il pas à dire : « Celui-là est Elie; » mais ajoute-t-il : « Si vous voulez le recevoir, il est lui-même Elie; » à savoir, si vous examinez les faits avec droiture. Il ne s'arrête même pas là; comme l'intelligence est indispensable, il fait suivre cette phrase : « Il est lui-même Elie, celui qui doit venir, » de celle-ci : « Que celui-ci qui a des oreilles pour entendre, entende. » Le but de toutes ces paroles mystérieuses était de provoquer des questions; et les Juifs eussent dormi d'un sommeil encore plus profond, s'il leur eût parlé de la façon la plus claire et la plus précise. On n'objectera pas qu'on n'a point osé l'interroger, ni que son abord fût difficile. Ne l'interrogeait-t-on pas, ne l'éprouvait-on pas à chaque instant à propos de choses insignifiantes; et, quoiqu'il ne cessât de fermer la bouche à ses adversaires, ne revenaient-ils pas constamment à la charge? Comment alors ne l'auraient-ils pas interpellé sur des questions d'un ordre infiniment plus important, s'ils eussent désiré s'éclairer tant soit peu? Ils lui demandaient bien, sans que rien les y obligeât, quel était le premier des commandements de la loi, et mille choses pareilles; comment n'eussent-ils pas sollicité quelque éclair-



cissement à propos de ce qu'il venait lui-même d'avancer, et qu'il devait nécessairement justifier par de plus amples explications? Au surplus, lui-même paraissait solliciter et vouloir provoquer des questions de cette nature. En disant: « Les violents seuls le ravissent, » il se proposait de piquer leur curiosité, de même qu'en ajoutant: « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. »

« A qui comparer cette génération? poursuit le divin Maître. Elle est semblable à des enfants assis au milieu de la place publique et criant: Nous avons chanté pour vous au son de la flûte, et vous n'avez point dansé; nous avons pleuré, et vous n'avez point gémi. » Tout d'abord ce passage semble ne point se rattacher à ce qui précède, et pourtant il exprime un ordre d'idées de même nature, et tend au même but, qui est de montrer Jean toujours d'accord avec lui-même, encore qu'il ne le parût pas toujours; il avait eu ce même dessein en interpellant la multitude: en même temps, le Sauveur établit qu'aucun des moyens propres à procurer le salut des Juifs n'a été négligé. De même que le prophète se demandait à cause de la vigne: « Que ferai-je à cette vigne que je n'aie point encore fait? » *Isa.*, v, 4. Jésus se demande: « A qui comparer cette génération? Elle est semblable à des enfants assis sur la place publique et criant: Nous avons chanté pour vous au son de la flûte, et vous n'avez pas dansé; nous avons pleuré, et vous n'avez pas gémi. Jean est venu, ne mangeant ni ne buvant, et l'on dit: Il est possédé du démon. Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant, et l'on dit: Voilà un homme glouton et buveur de vin, ami des pécheurs et des publicains. » Tout en suivant des voies opposées, Jean et moi avons poursuivi le même but: ainsi, des chasseurs, poursuivant une bête de prise difficile, que deux chemins peuvent conduire au piége qui lui est tendu, commanderaient ces deux chemins, afin que traquée des deux côtés, leur proie ne pût absolument leur échapper.

Considérez avec quelle admiration l'humanité a toujours envisagé une vie de jeûne, d'austérités et de sagesse. C'est pour cela que telle fut dès le principe la vie de Jean, pour que ses paroles parussent dès lors dignes de confiance. Pour quelle raison alors, demanderez-vous, le Christ n'est-il pas entré dans la même voie? Il y est certainement entré lui aussi, puisqu'il jeûna quarante jours, et qu'il disait dans ses courses apostoliques qu'il n'avait pas où reposer sa tête: d'ailleurs, même en agissant d'une façon différente de Jean, il avait en vue de sérieux avantages. Sans doute, par cela même qu'il suivait la même voie, il ne se distinguait de lui en aucune façon; mais c'était une supériorité incontestable pour lui que d'être annoncé par le précurseur. De plus Jean ne fit autre chose que de mener une vie admirable de vertu: aucun miracle ne fut opéré par sa puissance. Jésus au contraire avait en sa faveur l'autorité des signes et l'autorité des miracles. Voilà pourquoi il laissa Jean briller de l'éclat que sa mortification lui procurait, pour suivre un chemin différent, s'asseyant à la table des publicains, mangeant et buvant avec eux.

4. Adressons aux Juifs cette question: Est-ce une chose excellente et digne d'admiration que le jeûne? Assurément, n'est-ce pas? Donc vous deviez croire à la parole de Jean, l'écouter, et mettre ses conseils en pratique. De la sorte, sa prédication vous eût conduits au Sauveur. Trouvez-vous le jeûne chose odieuse et rebutante? Donc il vous fallait écouter le Christ Jésus, et croire en lui puisqu'il marchait dans un chemin opposé. Ces deux routes étaient destinées à vous introduire également dans le céleste royaume. Mais, dans leur férocité monstrueuse, les Juifs maltraitèrent également Jésus et son précurseur. La responsabilité incombe donc tout entière à ceux qui refusèrent de croire et non à ceux en qui l'on ne voulut pas croire; car on ne saurait blâmer ou louer en même temps deux procédés ouvertement contraires. Quiconque approuvera la douceur et la bonté dans un homme, n'approuvera pas en même temps la dureté et la barbarie: d'autre part, celui qui louerait la sévérité, ne louerait pas de même la bonté. On ne peut donc approuver simultanément l'un et l'autre de ces sentiments. De là ces paroles de Jésus: « Nous avons chanté



pour vous au son de la flûte, et vous n'avez point dansé; » ce qui signifiait : J'ai mené sous vos yeux une vie sans austérités, et vous ne m'avez point écouté. « Nous avons pleuré, et vous n'avez point gémi. » Jean au contraire a vécu d'une vie austère et mortifiée, et vous n'en avez tenu aucun compte. Il ne dit pas cependant: J'ai mené, moi, tel genre de vie, et lui tel autre; comme leurs pensées étaient les mêmes, encore que les moyens employés par eux fussent différents, il parle de ce qui s'était passé comme de choses communes à l'un et à l'autre. En effet, bien qu'il cheminât dans une voie différente, il agissait sous l'inspiration d'une harmonie supérieure et en vue d'une même fin. Quelle excuse pourriez-vous donc alléguer désormais? Aussi le Sauveur ajoute-t-il : « Et la sagesse a été justifiée par ses enfants. » Vous pouvez bien ne pas vous ranger à mes avis; mais vous n'aurez du moins aucun reproche à me faire. C'est ce que le prophète disait de Dieu le Père : « Vous êtes justifié dans vos paroles. » *Psalm.* L, 6. Que la sollicitude du Seigneur envers vous soit ou non couronnée de succès, Dieu n'a rien du moins à se reprocher, et pas même l'ombre d'une excuse n'est laissée à ses méchantes et ingrates créatures. Ne soyez pas étonné du peu de noblesse des comparaisons employées par le divin Maître; il se mettait de la sorte à la portée de ses auditeurs. — Ezéchiel aussi recourt à des comparaisons pleines d'à-propos, et néanmoins peu dignes de la majesté divine. Mais cette conduite n'en est que plus digne de la sollicitude du Seigneur.

Aussi bien, remarquez les sentiments opposés entre lesquels flottent ces malheureux. Après avoir dit que Jean était possédé du démon, ils ne s'en tinrent pas là, et ils affirmèrent la même chose de Jésus, dont la vie avait été pourtant différente; allant ainsi d'une opinion à une autre qui contredisait la première formellement. Luc indique un chef d'accusation plus grave encore contre les Juifs. « Les publicains, dit-il, ont glorifié Dieu, en recevant le baptême de Jean. » *Luc.*, VII, 29. Le Sauveur ayant montré la sagesse justifiée, et toutes les conditions de sa mission divine remplies, prend les cités à partie et les déclare malheureuses de n'avoir pas ajouté foi à sa parole; chose plus redoutable pour elles que si elles eussent été saisies d'effroi. Il avait mis en œuvre la doctrine et les miracles : les Juifs ayant persévéré dans l'incrédulité, il flétrit alors leur conduite. « Alors Jésus se mit à faire des reproches aux villes dans lesquelles plusieurs prodiges avaient été opérés sans qu'elles fissent pénitence. Malheur à toi, Chorazin; malheur à toi, Bethsaïde. » Pour faire voir que la nature n'était point la cause de leurs mauvaises dispositions, il nomme une ville dans laquelle cinq apôtres étaient sortis; car elle avait donné naissance à Philippe, à Pierre, à André, à Jacques et à Jean. « Si les prodiges accomplis au milieu de vous l'avaient été dans Tyr et dans Sidon, elles auraient fait pénitence depuis longtemps sous le sac et sous la cendre. Mais, je vous le déclare, Tyr et Sidon seront au jour du jugement plus favorablement traités que vous. Et toi Capernaüm, qui, après avoir été élevée jusqu'au ciel, seras abaissée jusqu'aux enfers, sache que, si les prodiges opérés au milieu de toi l'eussent été dans Sodome, elle subsisterait peut-être encore. C'est pourquoi je vous le dis, au jour du jugement, la terre de Sodome sera traitée plus favorablement que vous. » Ce n'est pas sans motif qu'il désigne Sodome; il veut faire par là ressortir la culpabilité des Juifs; car c'est un signe bien grand de perversité que de surpasser non-seulement les scélérats contemporains, mais encore ceux qui ont autrefois existé. Ailleurs aussi Jésus les compare aux Ninivites et à la reine du midi; il est vrai que ces derniers avaient fait le bien. Dans le cas présent, il les compare à des villes coupables, ce qui donne à sa parole une gravité bien plus considérable. Cette condamnation d'un genre nouveau n'était pas inconnue d'Ezéchiel, qui disait à Jérusalem : « Par tes prévarications, tu as justifié tes sœurs. » *Ezech.*, XVI, 51. Ainsi en est-il d'ordinaire dans tout l'Ancien Testament. Le divin Maître ne termine pas là son discours; il accroît encore la terreur de ceux qui l'écoutent en déclarant qu'ils subiront des châtiments plus redoutables que ceux des Sodomites et des Tyriens; les

Cinq apôtres étaient nés dans une même ville.

excitant ainsi de toute façon à la pénitence, et par la malédiction qu'il lance contre eux, et par la frayeur dont il les pénètre.

5. Prêtons, nous aussi, l'oreille à ces menaces. Plus encore que les incrédules, nous serons punis de supplices supérieurs en gravité aux supplices des Sodomites et des Tyriens, si nous refusons d'accueillir hospitalièrement les étrangers qui viennent à nous; puisqu'il leur ordonne, et avec raison, de secouer la poussière de leurs pieds. Du moins les Sodomites, quoiqu'ils aient péché grièvement, ont péché avant la loi et avant la grâce; mais nous à qui tant de sollicitude a été témoignée, quelle indulgence mériterons-nous si nous péchons, si nous avons horreur des étrangers, si nous fermons notre porte aux indigents et si, avant de leur fermer la porte, nous leur fermons nos oreilles? surtout, si nous agissons de cette manière, non-seulement envers les pauvres, mais encore envers les apôtres? Il est vrai que nous le faisons envers les premiers, parce que nous le faisons envers ces derniers. Ainsi, fait-on lecture des écrits de Paul, vous n'y prêtez aucune attention; Jean prêche-t-il, vous ne l'écoutez même pas: comment recevriez-vous les pauvres, vous qui ne recevez pas les apôtres? Que nos maisons soient donc continuellement ouvertes à ceux-là, et nos oreilles à ceux-ci. En conséquence, purifions de toute souillure les oreilles de notre âme. De même que la fange et l'ordure souillent les oreilles du corps, de même les chants de débauche, les entretiens incessants sur les créances, les emprunts et l'usure, assourdissent l'âme plus que n'importe quelle souillure; et, tout en l'assourdissant, elles rendent ses oreilles impures. Les personnes qui vous tiennent de ces conversations ne font autre chose que souiller vos oreilles. « Un barbare menaçait les Juifs de leur faire manger leurs propres excréments.» *Isa.*, XXXVI, 12. C'est à quelque chose de pareil, et même à quelque chose de plus funeste que l'on vous conduira par ces propos, et vous ne vous bornerez pas à des paroles, vous irez jusqu'aux actions. Certainement ces chants sont repoussants au suprême degré; ce qu'il y a cependant de plus triste, c'est que non-seulement vous les tolérez, mais que vous en riez, quand il vous faudrait les bannir et prendre la fuite. S'ils ne méritent pas vos abominations, descendez au lieu de la danse, et mettez en acte ce que vous approuvez; aller trouver celui qui amène le sourire sur vos lèvres. Jamais vous n'oserez aller jusque-là : pourquoi lui faites-vous alors l'honneur de l'approuver?

Accueillons avec hospitalité les étrangers.

Les chants de débauche souillent les oreilles.

Les lois écrites des Grecs qualifiaient d'infâmes les personnes qui débitaient de pareilles horreurs : et vous les recevez avec la ville entière comme des ambassadeurs et des généraux, et vous invitez tous vos concitoyens à venir se souiller à leurs chants! Mais un esclave qui viendrait à prononcer à vos oreilles quelque honteux propos en serait puni par mille coups de fouet; que votre fils, votre femme, ou tout autre individu fasse de même, vous qualifiez cette conduite d'indignité: au contraire, que des hommes méprisés et sans honneur vous convient à venir écouter des propos obscènes, loin de vous en indigner, vous vous en réjouissez, vous les en remerciez. N'est-ce pas de la dernière démence? Vous ne dites vous-même rien de pareil, répondrez-vous. Et qu'en conclurez-vous de favorable à votre cause? Mais d'ailleurs, qu'est-ce qui prouve la vérité de ce que vous avancez? Si vous ne parliez jamais de la sorte, vous n'accueilleriez pas ces propos par des sourires, et vous ne mettriez pas tant d'empressement à venir entendre une voix qui vous déshonore. Etes-vous heureux, je vous le demande, d'ouïr des blasphèmes? N'êtes-vous pas plutôt saisi d'horreur, et ne vous bouchez-vous pas les oreilles? Du moins je suppose qu'il en est ainsi. Pourquoi? parce que vous ne blasphémez jamais. Or, faites de même en ce qui regarde ces propos honteux. Voulez-vous nous prouver jusqu'à l'évidence que vous ne prenez aucun plaisir à les entendre, ne consentez jamais à les écouter. Comment serez-vous homme de bien si vous vivez au milieu d'un pareil langage? Comment pourrez-vous supporter les épreuves de la chasteté, si vous vous prêtez de cette manière aux rires, aux chants et aux paroles obscènes? Si l'âme qui se tient éloignée de ces occasions ne parvient qu'à grand'peine à se conserver chaste et pure,

que de difficultés n'éprouvera pas celle qui en est constamment entourée? Avez-vous donc oublié la pente qui nous incline au mal? Mais, si nous transformons ces choses en œuvre et en art, comment éviter l'enfer? N'avez-vous pas entendu ce que dit Paul : « Réjouissez-vous dans le Seigneur? » Il ne dit pas : Réjouissez-vous dans le diable. *Philip.*, IV, 4.

6. Quand donc consentirez-vous à écouter la voix de l'Apôtre? Quand donc comprendrez-vous les prévarications dont vous vous rendez coupable? car l'habitude de ces spectacles vous entretient dans une ivresse véritable. Que vous veniez à l'église, je ne l'admire ni ne m'en étonne : ou plutôt, j'en suis étonné. Ici vous venez à regret et avec indifférence ; mais là, vous y courez avec ardeur et empressement. Ce qui le prouve, ce sont les choses dont à votre retour vous remplissez la maison. La fange dont les paroles, les chants, les rires vous ont couvert, vous la rapportez chez vous ; vous la rapportez non-seulement chez vous, mais dans votre propre cœur ; et vous ne vous détournez pas de ce qui devrait vous paraître abominable, et ces abominations vous ne les haïssez pas, au contraire vous les chérissez ! Il est des personnes qui se purifient en revenant de visiter des tombeaux ; mais on se garde bien, au retour du théâtre, de gémir, de verser des torrents de larmes : pourtant un cadavre n'a rien d'impur ; tandis que le péché imprime à l'âme une souillure que nulle fontaine ne saurait laver, et qu'effaceront seuls les pleurs et les aveux. Cette souillure, personne malheureusement n'en a conscience. Ne craignant plus ce que nous devrions craindre, nous craignons ce qui n'est nullement à craindre. Que signifie ce bruit? Qu'est-ce que ce tumulte, et ces clameurs sataniques, et ces attitudes dignes du démon? Voici un jeune homme qui rejette sa chevelure en arrière et qui, dénaturant son sexe par le regard, le maintien, les vêtements, s'applique par tous les moyens, en un mot, à représenter une tendre jeune fille. Voici au contraire un vieillard, les cheveux rasés, les reins entourés d'une ceinture, tout prêt à recevoir les coups qu'on voudra ; car il s'est débarrassé de toute honte avant de se débarrasser de ses cheveux, et disposé à tout dire et à tout faire. On y voit des femmes, la tête nue, toute pudeur mise de côté, interpeller debout la foule, en affectant l'impudence la plus éhontée, et versant dans l'âme des spectateurs le venin de leur luxure et de leurs débordements. Leur unique but est de déraciner tout sentiment de retenue, de déshonorer leur sexe, et d'allumer les flammes des désirs effrénés. Leurs paroles infâmes, leurs attitudes provoquantes, leur chevelure étudiée, leur démarche, leurs vêtements, leur voix, les mouvements des membres, l'affectation des regards, les flûtes, les instruments de musique, le jeu des acteurs, le sujet des pièces, tout respire la débauche la plus effrayante.

Quand donc, je vous le demande encore, rentrerez-vous en vous-mêmes, vous à qui le démon offre ce breuvage de fornication sans mélange ; vous à qui il présente tant de calices remplis du vice de la luxure? Là tout n'est que fornication, adultère, prostitution, crimes contre nature ; là vous verrez des jeunes gens efféminés, les iniquités les plus monstrueuses et les plus capables de faire rougir. Ah ! ce ne sont pas des rires qui devraient éclater dans l'assistance, mais des pleurs et des gémissements. — Alors il nous faudra, répliquerez-vous, fermer l'orchestre, et sur votre volonté tout bouleverser. — Est-ce que le bouleversement n'est pas maintenant général? D'où viennent les gens qui tendent des piéges pour la ruine du mariage? N'est-ce pas de la scène? D'où ceux qui violent le lit conjugal? N'est-ce pas de cet orchestre? D'où les époux à charge à leurs épouses? D'où ceux qui méprisent leurs femmes? D'où la plupart des maris adultères? Ne sortent-ils pas de ces lieux? L'auteur du bouleversement véritable est donc celui qui fréquente le théâtre et qui en favorise la domination tyrannique. — Vous vous trompez, répondrez-vous ; c'est par la loi qu'a été établi cet ordre de choses. — Enlever les femmes, déshonorer les adolescents, ruiner les familles, cela n'est digne que des tyrans retranchés dans des citadelles. — Qui donc a été conduit par ces spectacles à l'adultère? — Et qui donc n'y a pas été conduit? S'il était per-

mis de citer des noms, je pourrais montrer une foule d'hommes séparés de leurs femmes parce qu'ils sont tombés dans les liens de ces courtisanes, les uns abandonnant le lit conjugal, les autres se séparant avant même d'avoir consommé le mariage. — Que faire alors? faudra-t-il détruire les lois qui existent? — Renversez les théâtres, et vous mettrez un terme à la violation des lois. C'est des théâtres que sortent les citoyens qui sont le fléau des villes ; de là viennent les rixes et les divisions. Comme les gens du théâtre vivent du prix de leur voix et sont accoutumés à faire et à crier quoi que ce soit, ils sont choisis de préférence pour ameuter les foules et produire le tumulte dans les villes. Or, une jeunesse oisive, élevée à cette école de perdition, devient plus redoutable qu'une bête farouche.

7. D'où viennent, dites-moi, les charlatans à sortiléges? Leur but n'est-il pas d'exciter le peuple plongé dans une honteuse oisiveté, afin que les gens de théâtre retirent le bénéfice de ces troubles, et que les prostituées obligent les honnêtes femmes à demeurer chez elles ? On en est venu à ce point de superstition qu'on ne craint pas de se servir des ossements des morts. Or, la cause de tout cela ne se trouve-t-elle pas dans les dépenses que l'on est contraint de faire pour l'entretien de ce chœur diabolique? Et l'impudicité d'où vient-elle, ainsi qu'une infinité d'autres maux? Vous le voyez bien, en favorisant le théâtre vous semez partout le bouleversement. Pour moi, je serais d'avis de mettre un terme à ces excès. — Supprimons donc le théâtre, répond-on. — Plût à Dieu qu'il fût possible de le supprimer ! ou plutôt, si vous le voulez bien, pour ce qui nous regarde, qu'il soit détruit et supprimé ! Toutefois je ne l'exigerai pas ; il me suffira que vous vous gardiez de le fréquenter, encore qu'il subsiste ; cela sera plus méritoire que de le détruire de fond en comble. A défaut d'autres exemples, imitez du moins ceux des barbares, chez lesquels vous chercheriez vainement l'ombre de cette institution impure. Après tout, quelle raison pourrions-nous alléguer, nous les citoyens du ciel, nous à qui les chérubins ouvrent leurs rangs, et qui sommes élevés à la dignité des anges, si nous restions en ce point au-dessous des barbares? N'avons-nous pas d'ailleurs à notre disposition une infinité de délassements sans comparaison plus aimables? Voulez-vous reposer votre esprit, allez dans les jardins, le long du fleuve, au bord des lacs ; contemplez les vergers, prêtez l'oreille au chant des cigales, visitez les monuments des martyrs, où vous trouverez avec la santé du corps le bien de l'âme sans souillure aucune, sans le regret qui suit les plaisirs profanes. Vous avez votre femme, vous avez des enfants ; quel plaisir plus doux que celui-là ? Vous avez une famille, vous avez des amis ; voilà une source de charmes qui, en sauvegardant votre chasteté, vous procureront les plus précieux avantages. Quel bonheur comparable à celui que donnent les enfants ? je vous le demande. Quel bonheur comparable à celui que donne une épouse, lorsqu'on se respecte soi-même ?

A propos de ces théâtres d'iniquités, on rapporte un mot qui respire une profonde sagesse; ce sont les barbares qui disaient de ces délassements funestes : Vraiment on croirait que les Romains ne les ont inventés que parce qu'ils n'avaient ni épouses ni enfants ; — mot bien propre à faire apprécier le bonheur que donne la famille à celui qui veut mener une vie pleine d'honnêteté. — Et si je vous prouve, répliquerez-vous, qu'il y a des hommes qui n'ont retiré de la fréquentation des théâtres aucun dommage? — Mais n'est-ce pas un dommage déjà que d'employer son temps d'une manière vaine et inutile, et d'être pour le prochain un sujet de scandale? Alors même que vous n'en souffrez en aucune manière, vous inspirez toujours aux autres le goût de ces spectacles dangereux. Mais comment n'en souffririez-vous pas, dès lors que vous fournissez à autrui cette occasion? Les charlatans à sortiléges, les jeunes gens et les femmes perdues, et les membres de tous ces chœurs diaboliques font bien retomber sur votre tête la responsabilité de ces horreurs ; car, de même que, faute de spectateurs, il n'y aurait pas de théâtre, de même, c'est parce qu'il y a des spectateurs que les histrions répandent cette flamme qui fait tant de ravages. Par consé-

quent, encore que votre chasteté n'eût rien à perdre au théâtre, chose d'ailleurs impossible, il est incontestable que vous seriez grièvement puni pour avoir occasionné la perte du prochain, soit des habitués de ces lieux, soit des acteurs eux-mêmes. Quant à votre chasteté, elle s'en fût bien mieux trouvée, si vous n'y eussiez jamais mis les pieds. Etes-vous chaste encore, vous le seriez bien davantage si de pareils spectacles n'eussent jamais frappé vos yeux; ne prolongez donc pas une discussion inutile, et n'imaginez pas d'excuses sans valeur. Une seule chose nous excusera, c'est à savoir, de fuir cette fournaise babylonienne, de nous tenir bien loin de l'impure Egyptienne, dussions-nous laisser entre ses mains notre vêtement. C'est ainsi que nous goûterons ce charme que procure le calme de la conscience et que, après une vie chastement écoulée, nous arriverons à la jouissance des biens à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXVIII.

« En ce temps-là, Jésus répondant s'écria : Je vous rends grâces, Père, seigneur du ciel et de la terre, qui avez caché ces choses aux sages et aux prudents et qui les avez révélées aux petits : oui, mon Père, parce qu'il vous a plu ainsi. »

1. Admirez par combien de voies le Sauveur conduit les Juifs à la foi : en premier lieu, il se sert de l'éloge de Jean. En montrant qu'il était vraiment grand et digne d'admiration, il établissait la confiance que méritaient toutes les paroles et les actions par lesquelles le précurseur les entraînait vers la connaissance de son maître. En second lieu, il leur déclare que « le royaume des cieux souffre violence, et que les violents seuls le ravissent; » *Matth.*, XI, 12; langage bien propre à les stimuler et à les attirer à lui. En troisième lieu, il leur fait voir que toutes les prophéties ont été accomplies, et il prouve ainsi qu'il est celui que les prophètes ont annoncé. En quatrième lieu, il établit qu'il n'a rien négligé de ce qu'il devait faire; c'est l'objet de la parabole des enfants. En cinquième lieu, il leur reproche leur incrédulité, sans oublier les menaces et les châtiments auxquels par là ils s'exposent. En sixième lieu, il rend grâces pour la foi des fidèles; car il s'écrie : « Je vous rends grâces parce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents. » S'ensuit-il donc qu'il se réjouit de la perte des uns et de la lumière accordés aux autres? Assurément non; mais c'est une voie de salut pour les âmes qui s'y refusent et qui repoussent la vérité que de ne pas leur faire violence, afin que, se voyant rejetées pour n'avoir pas répondu à l'appel qui leur était adressé, et pour avoir dédaigné de devenir meilleures, elles soient ainsi amenées à le désirer. Ce même langage était également de nature à raviver le zèle des croyants. A la vérité, si la manifestation dont les uns ont été favorisés excite à juste titre la joie, l'obscurité dans laquelle sont laissés les autres est un juste sujet, non de joie, mais de larmes. Aussi le Sauveur le montre-t-il en pleurant sur la ville : actuellement, tel n'est pas le motif de sa joie; il se réjouit, non de ce que les sages sont restés dans l'ignorance, mais de ce que les simples ont été éclairés.

Ainsi faisait Paul : « Je rends grâces à Dieu, s'écriait-il, de ce que, ayant été les esclaves du péché, vous avez ensuite obéi de tout cœur, conformément aux enseignements qui vous ont été donnés. » *Rom.*, VI, 17. Evidemment, ce n'est pas de ce qu'ils ont subi l'esclavage du péché que Paul se réjouit, mais de ce que, après l'avoir subi, ils ont été comblés de ces grâces précieuses. Les sages dont parle ici le divin Maître sont les scribes et les pharisiens. En parlant de la sorte, il se propose d'accroître l'ardeur des apôtres et de leur faire apprécier les bienfaits dont ils avaient été favorisés, eux simples pêcheurs, et dont ces sages avaient été jugés indignes. Quoiqu'il les qualifie de sages, il ne s'agit pas de la sagesse véritable et tout aimable, mais de celle que faisait supposer la pédanterie de leur langage. C'est pour cela que Jésus ne dit point : Vous les avez révélées à des insensés; mais : « à des petits, » aux âmes simples et droites. En même temps il nous enseigne que

non-seulement ces sages n'étaient point dignes d'un pareil bienfait, mais qu'ils en étaient indignes de tout point; et de toute façon il nous instruit à fuir l'orgueil et à rechercher la simplicité. Cet enseignement, Paul nous le répète en termes encore plus pressants, lorsqu'il écrit : « Si quelqu'un d'entre vous paraît être sage selon le siècle, qu'il devienne insensé pour arriver à la vraie sagesse ; » I *Cor.*, III, 18 ; car alors se montre la grâce divine.

Fuyons l'orgueil, recherchons la simplicité.

Mais pourquoi le Sauveur rend-il grâces à son Père d'une chose dont il est lui-même l'auteur? Il fait en ce moment comme en cette circonstance où il s'adresse à Dieu pour nous découvrir la grandeur de son amour pour nous. En effet, c'est bien ici la preuve d'un grand amour; il donne à entendre que le Père, aussi bien que lui-même, a repoussé les sages du monde. Ce qu'il recommandait à ses disciples en ces termes : « Ne donnez point aux chiens les choses saintes; » *Matth.*, VII, 6; il le met le premier en acte. Puis il montre en cela et sa volonté et celle de son Père : sa volonté, en ce qu'il rend grâces et se réjouit de cette dispensation; la volonté de son Père, en indiquant la spontanéité avec laquelle Dieu le Père avait agi, sans être aucunement sollicité, comme le déclarent ces paroles : « Il a paru bon ainsi devant vous; » c'est-à-dire : Il vous a plu d'en agir ainsi. Quant aux raisons pour lesquelles ces choses ont été cachées, l'Apôtre les énonce dans ce passage : « Comme ils cherchaient à établir leur propre justice, ils ne se sont pas soumis à la justice de Dieu. » *Rom.*, X, 3. Jugez maintenant des sentiments dont les disciples devaient être animés en entendant ce langage; ce que les sages ne connaissaient pas, ils en avaient eux la connaissance, ils le connaissaient en demeurant petits; ils le connaissaient par une révélation divine. Luc raconte que les soixante-dix venaient de communiquer à Jésus ce qui leur était arrivé au sujet des démons, lorsque, transporté d'allégresse, il prononça ces paroles, à l'effet de les rendre plus zélés et plus modérés en même temps. Vraisemblablement, leur victoire sur les démons les avait quelque peu enorgueillis; et cet orgueil le Sauveur le réprime; car ce qui s'était passé était le fruit de la manifestation de sa puissance et non celui de leur zèle.

2. C'est à cause de leur orgueil que les scribes et les pharisiens ont été réprouvés; car ils s'estimaient sages assurément. Si la vérité leur a été cachée, soyez vous aussi dans la crainte, et restez toujours petits : c'est là ce qui vous a valu ce bienfait de la révélation; de même que l'orgueil a valu aux sages du siècle d'en être privés. En disant : « Vous les avez révélées, » le Sauveur ne prétend pas attribuer tout à Dieu; de même que Paul par ces paroles : « Il les a livrés à leur sens réprouvé, et il a aveuglé leur intelligence, » *Rom.*, I, 28, ne fait pas de Dieu l'auteur exclusif de cet aveuglement, mais plutôt ceux qui en ont posé l'occasion. Donc, parce que Jésus s'écrie : « Je vous rends grâces de ce que vous leur avez caché ces choses, et de ce que vous les avez révélées aux petits, » n'en concluez pas qu'il ne puisse pas en faire lui-même autant, et que telle est précisément la raison pour laquelle il rend grâces au Père en ces termes : « Toutes les choses m'ont été données par mon père. » Les disciples se réjouissaient de commander aux démons. Pourquoi vous étonner que les démons vous obéissent, leur dit le Sauveur? tout est à moi : toutes les choses m'ont été données. » Et sous ces expressions, « m'ont été données, » gardez-vous bien d'apercevoir quelque chose d'humain; le Sauveur en fait usage pour que vous ne croyiez pas à l'existence de deux dieux non engendrés. Bien des fois, en effet, et en bien des endroits, il établit formellement qu'il a été engendré et qu'il est néanmoins le Seigneur de toute chose. Aussitôt après il emploie un langage plus élevé encore, et il ouvre votre intelligence : « Nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils; nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père. » Les esprits ignorants ne verront aucun lien entre ce langage et ce qui précède; et pourtant la suite des idées est admirablement observée. Le Sauveur venait de dire : « Toutes les choses m'ont été données par mon Père; » et il ajoute : Et qu'y a-t-il d'étonnant? En ma qualité de souverain de toute chose, je possède un privilége encore plus haut, celui de connaître le Père, et d'a-

voir avec lui une seule et même substance ?

Ce dernier point, il l'indique assez obscurément en assurant que lui seul connaît le Père ; car telle est la conséquence immédiate de ces paroles : « Personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils. » Remarquez dans quelle circonstance le Sauveur s'exprime de la sorte. C'est lorsque ses œuvres ont fait connaître à ses disciples sa puissance, lorsqu'ils l'ont vu non-seulement opérer des miracles, mais les opérer en son propre nom. Après avoir prononcé ces mots : « Vous les avez révélées aux petits, » il montre qu'il est lui aussi l'auteur de cette révélation. « Nul ne connaît le Père, ajoute-t-il, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils a voulu le révéler ; » et non à qui le Fils l'aura commandé ou ordonné. Mais, s'il révèle le Père, il se révèle aussi lui-même. Cependant il n'insiste pas sur le premier point comme étant incontesté; il insiste seulement sur le dernier, et il y revient en toute occasion, par exemple, quand il s'écrie : « Nul ne peut venir à mon Père si ce n'est par moi. » En même temps il établit la parfaite unité de vue et de volonté qui règne entre son Père et lui. Il existe si peu de division et de lutte entre nous, qu'il n'est pas possible d'aller à mon Père autrement que par mon entremise. Comme ce qui scandalisait surtout les Juifs était l'opposition apparente qu'ils dénotaient entre Dieu et lui, il s'applique de toutes les manières à leur ôter cette opinion, et il s'en préoccupe encore plus que d'opérer des miracles. Par ces paroles : « Nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, » il ne prétend pas affirmer que nul ne le connaît, mais que nul n'a du Père la connaissance qu'il en a lui-même. Il faut en dire autant à propos du Fils : le Sauveur, en effet, ne parle pas d'un Dieu inconnu totalement, comme le prétend Marcion ; mais il parle d'une connaissance parfaite. Or, nous n'avons pas, même du Fils, une connaissance de ce genre; et Paul l'affirmait quand il disait : « Nous ne connaissons qu'imparfaitement, et nous ne prophétisons qu'imparfaitement. » I *Cor.*, XIII, 12.

Ce langage du divin Maître ayant ravivé l'amour des disciples et les ayant convaincus de son ineffable puissance, il les appelle à lui dans les termes suivants : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et dans l'accablement, et je vous soulagerai. » Non pas seulement tel ou tel, mais vous tous que la sollicitude, que le chagrin, que le péché tourmente. Venez, non pour être punis, mais pour être délivrés de vos péchés ; venez, car si je n'ai pas besoin de la gloire que vous pourriez me procurer, j'ai soif de votre salut. « Je vous soulagerai. » Il ne dit pas : Je vous sauverai ; mais, ce qui est préférable : Je vous mettrai en possession d'un complet repos. « Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes ; car mon joug est suave et mon fardeau léger. » Ne craignez rien, quoiqu'on vous parle de joug, car il est doux ; bannissez tout effroi, quoique je parle de fardeau, car il est léger. Il avait dit précédemment : « Etroite est la porte, resserrée est la voie, » *Matth.*, VII, 14, si vous vivez dans la négligence, si vous vivez dans le relâchement; de même il dit en ce moment : Si vous mettez en pratique les conseils que je vous ai donnés, votre fardeau sera léger. Et de quelle manière cela s'obtient-t-il ? par la pratique de l'humilité, de la douceur, de la modestie : telle est cette vertu, elle est la mère de toute philosophie. Aussi le Sauveur commence-t-il par là en promulguant les lois divines. Il en fait autant actuellement, et il nous offre en retour la plus précieuse récompense. Non-seulement en la pratiquant vous ferez du bien aux autres, nous dit-il, mais vous vous procurerez surtout le repos à vous-mêmes; car, « vous trouverez le repos de vos âmes. » Avant la vie à venir, une récompense vous est donnée dès ici-bas, une rémunération vous est offerte; et, comme il se donne lui-même en exemple, il communique à sa parole une plus grande autorité.

L'humilité est la mère de toute philosophie.

3. Que craignez-vous donc? nous dit-il. D'être amoindri par l'humilité ? Jetez sur moi vos regards, pénétrez-vous des exemples que je vous donne, et vous comprendrez la grandeur de ce trésor. Voyez-vous comment il inculque de toute façon à ses disciples l'amour de l'humilité? D'abord, par ses exemples : « Apprenez de moi que je suis doux ; » puis, par les avan-

tages qu'ils en devront retirer : « Vous trouverez le repos de vos âmes; » par les grâces qu'il leur communiquera : « Je vous soulagerai; » par son empressement à faciliter leur tâche : « Mon joug est doux et mon fardeau léger. » Paul aussi recourait à ces mêmes motifs de persuasion, quand il disait : « Les tribulations légères et temporelles de cette vie amènent pour nous le poids d'une immense et éternelle gloire. » II *Cor.*, IV, 17. Mais, demanderez-vous, comment le fardeau est-il léger, puisque le Sauveur nous parle de cette manière : « Celui qui ne hait pas son père et sa mère; celui qui ne prend pas sa croix pour me suivre, n'est pas digne de moi; celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple; » *Luc.*, XIV, 26, 27, 33; puisqu'il ordonne de haïr jusqu'à son âme? Ecoutez donc les leçons de l'Apôtre : « Qui nous séparera de l'amour du Christ? Sera-ce la tribulation? sera-ce l'angoisse, la persécution, la faim, le dénûment, les périls, le glaive? — Non, les souffrances du temps présent ne sont rien en comparaison de la gloire à venir qui sera révélée en nous. » *Rom.*, VIII, 35; *Ibid.*, 18. Ecoutez la leçon que vous donnaient les apôtres revenant de l'assemblée des Juifs, meurtris de coups et « heureux d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom du Christ. » *Act.*, V, 41. Si ces termes de joug et de fardeau vous pénètrent encore de frayeur, cette frayeur n'est plus causée par la nature même des choses, mais par votre lâcheté; avec de l'ardeur et du zèle, tout vous deviendra facile et léger.

Le Christ voulait nous apprendre que nous ne pouvons pas échapper à la peine, quand, au lieu de nous parler uniquement soit de choses pénibles, soit de choses agréables, il nous parle des unes et des autres. Il nous parle de joug, seulement il le qualifie de suave : il nous parle de fardeau, seulement il le qualifie de léger, soit afin que vous ne reculiez pas devant une chose que vous jugeriez accablante, soit afin que vous n'en dédaigniez pas une autre comme trop aisée. La vertu vous semble-t-elle peu facile, même après tous ces adoucissements, songez que l'iniquité offre encore plus de difficultés; aussi le Sauveur l'indique-t-il, et, avant de nous engager à prendre son joug, il s'écrie : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et dans l'accablement, » déclarant par là que l'iniquité n'est pas exempte de labeurs, et que le fardeau en est lourd et insupportable : c'est pour cela qu'il parle non-seulement de ceux qui sont dans la peine, mais encore de ceux qui sont dans l'accablement. Le prophète caractérisait admirablement l'iniquité quand il disait : « Telles qu'un accablant fardeau, mes iniquités se sont appesanties sur moi. » *Psalm.* XXXVII, 5. Zacharie, la décrivant à son tour, l'appelait un talent de plomb. Du reste, l'expérience le démontre jusqu'à l'évidence : il n'est rien qui accable l'âme, qui obscurcisse et charge l'intelligence comme le sentiment du péché; rien au contraire ne lui communique un essor prompt et rapide comme la possession de la justice et de la vertu. Regardez, en effet, quoi de plus triste que de ne rien posséder, que de présenter l'autre joue à celui qui nous frappe et de le supporter sans mot dire, que de mourir de mort violente? Pourtant, si la philosophie règne dans nos cœurs, toutes ces choses deviennent faciles et légères, toutes sont une source de bonheur.

Mais, pour que vous les saisissiez bien, examinons de près et sérieusement chacune de ces choses, et tout d'abord celle qui inspire au vulgaire le plus d'effroi? Laquelle de ces deux choses vous paraît, s'il vous plaît, la plus pénible et la moins supportable, de n'avoir à se préoccuper que de son estomac ou d'être en proie à mille sollicitudes? de se contenter d'un seul vêtement, sans désirer davantage, ou d'en posséder dans sa maison un nombre considérable, sauf à être tourmenté le jour et la nuit, à trembler et à craindre qu'on ne les enlève, à redouter avec angoisse qu'ils ne se détériorent, que les vers ne les dévorent, qu'un esclave ne les dérobe et ne s'enfuie? Mais, quoi que je dise, jamais ma parole ne sera aussi concluante que l'expérience. Je voudrais qu'il apparût devant vous un de ces hommes qui se sont élevés au faîte de la philosophie; alors vous verriez le charme d'une vie semblable. Vous auriez beau présenter des trésors sans nombre à ces amis de la pauvreté, ils vous les refuseraient sans hési-

ter. Vous répliquerez que les riches ne consentiront pas davantage à devenir pauvres et à renoncer aux soucis qui les obsèdent. Et qu'en conclurez-vous ? C'est une preuve de la démence et du mal redoutable auxquels ils sont en proie, et non de l'union de la richesse et du bonheur.

4. Nous avons pour nous le témoignage de ces hommes qui gémissent chaque jour sur les soucis dont ils sont obsédés, et qui n'estiment pas la vie présente une vie véritable. Tels ne sont pas les disciples du Christ : toujours souriants, toujours heureux, ils sont plus fiers de leur pauvreté que les princes de leur diadème. Regardez-y bien, et vous verrez qu'il est moins pénible de tendre la joue que de frapper; frapper c'est commencer la guerre, tendre la joue c'est y mettre fin; frapper c'est allumer la fureur du prochain, tendre la joue c'est éteindre sa propre fureur. Or, qu'il vaille mieux n'être pas la proie des flammes que d'en être dévoré, tout le monde en conviendra sans difficulté. Mais, s'il en est ainsi dans l'ordre matériel, à plus forte raison en sera-t-il de même pour les choses de l'âme. Qu'est-il plus doux, de combattre ou d'être couronné, de disputer le prix du pugilat ou de le recevoir, de lutter contre les flots ou d'arriver au port ? Certainement la mort est préférable à la vie : la mort nous arrache aux flots et aux dangers, la vie nous y expose et nous assujettit à une infinité de piéges et d'embûches qui la rendent insupportable. Mes paroles vous inspirent-elles de la défiance, écoutez du moins ceux qui, au temps de la persécution, ont contemplé le visage des martyrs ; ils vous diront que, tandis qu'on les déchirait à coups de verges et qu'on les torturait, la joie et le bonheur resplendissaient sur leur face, qu'ils goûtaient plus de délices sur le gril où ils étaient étendus que les voluptueux couchés sur un lit de roses. Aussi Paul s'écriait-il, au moment de quitter la vie et de mourir de mort violente : « Je me félicite et je vous félicite tous; vous, de votre côté, réjouissez-vous et félicitez-moi. » *Philipp.*, II, 17-18. Voyez-vous avec quel enthousiasme il convie l'univers à partager sa joie ! C'est qu'il estimait le trépas un bien précieux; c'est que la mort que l'on redoute tant était à ses yeux pleine de charmes et désirable. Bien d'autres considérations encore feraient ressortir ce qu'il y a de douceur et de facilité dans la vertu; mais, si vous le trouvez bon, examinons le fardeau qu'impose le péché.

Prenons en exemple les mauvais riches, ces misérables qui s'occupent exclusivement de trafics usuraires. Quoi de plus pénible qu'une vie consacrée au trafic? Que de chagrins, que de soucis, que d'écueils, que de dangers, que de luttes à supporter chaque jour à l'occasion de bénéfices de cette nature ! Que de troubles et de tumultes ? Vous ne verrez jamais les flots de la mer parfaitement calmes, jamais non plus vous ne verrez l'âme de l'usurier exempte de sollicitude, de tristesse, de trouble, de frayeur : une peine succède à l'autre sans relâche aucune, et plus d'une fois le tourment qui commence n'attend pas que le précédent ait fini. Voulez-vous jeter un regard sur l'âme vindicative et colère? Quel supplice comparer au supplice d'une telle âme? quelles blessures à celles qui la tourmentent, quelle fournaise à cette fournaise constamment ardente, quelle flamme à ces flammes qui ne s'apaisent jamais? Portez-vous votre attention sur les hommes épris de la beauté des corps et uniquement attachés aux plaisirs de la vie présente? Quel esclavage trouver plus onéreux que leur esclavage? Leur vie est celle de Caïn, elle se passe dans la frayeur et le tremblement; et, si quelqu'une des personnes qu'ils chérissent vient à mourir, ce trépas les afflige plus cruellement que celui de leurs parents eux-mêmes. Et les orgueilleux, que dire de leurs prétentions hautaines et de leur folie?

Supplice de l'homme adonné à la colère.

« Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. » Voilà quel est le langage du Sauveur. La patience dans les injures est la source de tous les biens; ne redoutez donc pas et ne fuyez pas ce joug qui vous allégera tous les autres fardeaux; acceptez-le plutôt avec empressement, et vous ne tarderez pas à goûter la suavité qui en est inséparable. Il ne meurtrira pas vos épaules; s'il vous est imposé, c'est uniquement pour maintenir l'ordre convenable, pour diriger vos pas, vous conduire dans la voie royale, vous délivrer des précipices ouverts à votre droite et à votre

La patience est la source de tous les biens.

gauche, et vous permettre ainsi d'avancer sans encombre dans ce chemin étroit. Puisque nous lui sommes redevables de biens si précieux, d'une sécurité si grande, d'une joie si pure, portons-le avec empressement : de cette manière, nous trouverons sur la terre le repos de nos âmes, et nous arriverons à la possession des biens à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIX.

« En ce temps-là Jésus cheminait le long des blés, le jour du sabbat; ses disciples ayant faim se mirent à arracher quelques épis et à manger. A cette vue les Pharisiens lui dirent : Voilà vos disciples qui font ce qu'il n'est point permis de faire le jour du sabbat. Et Jésus leur dit : N'avez-vous point lu ce que fit David lorsqu'il eut faim, de même que ceux qui étaient avec lui; comment il entra dans la maison de Dieu et mangea les pains de proposition, dont il n'était permis de manger ni à lui, ni à ceux qui l'accompagnaient, mais aux prêtres seuls? »

1. Luc parle du « sabbat second premier. » *Luc.*, VI, 1. Que faut-il entendre par ces mots second premier? On employait cette expression lorsque deux fêtes se succédaient immédiatement, par exemple, quand le jour du sabbat était suivi du jour d'une autre solennité. On donnait, en effet, le nom de sabbat à tout jour chômé. — Pourquoi le Sauveur, qui prévoyait toute chose, mène-t-il ses disciples le long des blés? Il voulait donc que le sabbat fût violé? Il le voulait, mais non sans motif; car jamais il ne le viola lui-même sans motif aucun; toujours il eut des raisons excellentes de le faire, préparant ainsi l'abrogation de la loi, et se gardant bien de scandaliser les spectateurs. A la vérité, une occasion se présenta où il viole la loi sans y être amené par les circonstances : c'est lorsqu'il mit un peu de poussière détrempée sur les yeux de l'aveugle-né en ajoutant : « Mon père travaille sans cesse, et je travaille de même; » *Joan.*, V, 7; mais il le fit alors, soit pour glorifier son Père, soit pour condescendre à la faiblesse des Juifs. Tel est encore son but actuellement, quand il allègue comme excuse la nécessité. Toutefois, les péchés reconnus généralement comme tels, ne sauraient s'excuser en aucune manière : ainsi la colère n'excusera pas le crime de l'homicide, ni la passion celui de l'adultère. Ici, au contraire, la faim sur laquelle insiste le Sauveur excuse complétement les disciples. Admirez, je vous prie, ces disciples de Jésus n'ayant au fort du besoin aucune sollicitude à l'endroit des choses matérielles, et traitant avec une telle indifférence les réclamations de la chair, que, malgré les tourments incessants de la faim, ils ne s'éloignaient pas de leur Maître. Assurément, il fallait qu'ils fussent bien pressés par le besoin pour agir comme ils le firent. Et les Pharisiens, qu'en pensent-ils? « A cette vue, les Pharisiens dirent à Jésus : Voilà vos disciples qui font ce qu'il n'est point permis de faire le jour du sabbat. » Dans cette occasion, leur violence est moindre qu'on n'eût pu l'espérer; ils ne s'emportent pas, ils exposent simplement leurs griefs. — Lorsque Jésus rendit le mouvement et la santé à la main desséchée d'un infirme, les Pharisiens furent saisis d'une fureur telle qu'ils complotèrent la mort du Sauveur. Ils sont plus calmes, lorsque rien de grand et de merveilleux n'est accompli; mais ils ne se possèdent plus dès qu'ils voient des malades guéris : ils sont alors furieux, hors d'eux-mêmes et vraiment insupportables; tant ils sont jaloux des hommes et de leur salut.

Et comment Jésus défend-il ses disciples? « N'avez-vous point lu, leur répond-il, ce que fit David dans le temple quand il eut faim, lui et ceux qui étaient avec lui? comment il entra dans la maison de Dieu et mangea les pains de proposition, dont il était défendu de manger à lui et à ceux qui l'accompagnaient, à l'exception des prêtres seuls? » I *Reg.*, XXI. En plaidant la cause de ses apôtres, il invoque l'exemple de David; en plaidant sa propre cause, il invoque l'exemple de son Père. Et remarquez la force de sa réponse : « N'avez-vous pas lu ce que fit David? » Grand était le renom de ce prophète; si bien que Pierre, se défendant contre les Juifs, s'écriait : « Je puis en toute liberté vous citer le patriarche David, car il est mort et il a été enseveli. » *Act.*, II, 29. Pourquoi le Sauveur

ne mentionne-t-il ni maintenant, ni plus tard, les titres du Roi-prophète ? Sans doute, parce qu'il en descendait. — Il eût également exposé la raison prise de la faim de ses disciples, s'il eût eu affaire à des hommes indulgents et équitables ; mais, n'ayant devant lui que des hommes durs et sans entrailles, il leur cite l'histoire. Marc raconte que ce fait se produisit sous le prêtre Abiathar ; d'où suit, non pas que Marc s'écarte de la vérité historique, mais que le prêtre avait deux noms. L'Evangéliste ajoute que le prêtre leur donna lui-même les pains, circonstance extrêmement favorable à la cause défendue, puisque Abiathar n'aurait pas seulement permis d'en user, et qu'il les leur aurait offerts lui-même. Ne me dites pas que David était un prophète ; car ce titre de prophète ne lui conférait aucunement le droit de manger les pains de proposition ; c'était le privilége exclusif des prêtres, comme l'indiquent ces paroles : « ..... mais aux prêtres seuls. » Fût-il dix mille fois prophète, il n'était point prêtre. De plus, s'il était prophète, il n'en était pas de même de ceux qui l'accompagnaient ; et pourtant eux aussi reçurent des pains sacrés. Etaient-ils donc les égaux de David ? répliquerez-vous. Pourquoi me parler de dignité, quand il s'agit de violer la loi et de satisfaire aux pressantes réclamations de la nature ? C'est là même une raison qui justifie complétement ces derniers, puisqu'ils ont suivi l'exemple de celui qui était au-dessus d'eux.

2. Que fait donc cela, direz-vous, au sujet qui nous occupe ? David n'a pas violé le sabbat. — Votre réponse est singulièrement favorable à ma cause, et elle fait ressortir admirablement la sagesse du Sauveur, qui, sans parler du sabbat, invoque la transgression d'une loi plus respectable encore que celle du sabbat. Autre chose était effectivement de violer le sabbat, autre chose de toucher à cette table sainte dont l'accès était interdit aux profanes. Bien des fois le sabbat a été violé ; il l'est même en toute circonstance par la circoncision, par une foule d'autres œuvres ; il le fut à Jéricho, comme il est facile de le constater. Or, maintenant il n'est question que de cette simple violation ; et c'est pourquoi l'exemple invoqué rend la justification plus éclatante. En effet, personne n'ose en faire un crime à David, pas plus que d'une autre chose beaucoup plus sérieuse, du massacre des prêtres dont cette circonstance fut l'occasion. Le Sauveur n'en dit rien ; il se borne à ce qui regarde son sujet. A cette justification il en joint néanmoins une autre. Après avoir invoqué l'exemple de David, et confondu l'arrogance des Pharisiens par l'histoire de ce grand homme, une fois qu'il leur a fermé la bouche et qu'il a réprimé leur superbe, il donne une solution plus complète. « Ignorez-vous donc, poursuit-il, que les prêtres violent le sabbat dans le temple, sans commettre toutefois aucun péché ? » Tout à l'heure la circonstance a légitimé le fait ; voici une violation de la loi indépendante de toute circonstance. Mais il ne résout pas sur-le-champ la question de la sorte ; il commence par présenter la chose comme excusable, puis comme parfaitement légitime ; car il fallait réserver pour dernier argument le plus fort de tous, encore que le premier eût une portée incontestable. Ne m'objectez pas que ce n'est point se justifier que d'invoquer l'exemple d'une violation pareille à celle que l'on a soi-même à se reprocher. C'est là vraiment se justifier, quand l'auteur de la violation indiquée n'est incriminé en aucune manière.

Mais le divin Maître ne s'en tient pas là ; allant droit au nœud de la difficulté, il déclare que les disciples n'ont commis aucun péché. Certes, il y avait là une justification éclatante, puisqu'il allègue l'exemple d'une violation légitime de la loi, que dis-je ? d'une double violation, et quant au lieu, et quant au temps ; que dis-je encore ? d'une triple violation ; car il faut y ajouter la circonstance des personnes ; puisqu'il déclare enfin, ce qui est plus concluant, que le fait incriminé n'est blâmable à aucun titre. « Ils ne commettent toutefois aucun péché, » dit-il en terminant. Voyez-vous combien de circonstances sont réunies ? Celle du lieu, il s'agit de ce qui se passe dans le temple ; celle de la personne, il s'agit des prêtres ; celle du temps, il s'agit du sabbat : celle du fait même, il s'agit d'une violation, ce qui est particu-

lièrement grave, et non d'un manque de respect; enfin, non-seulement cette conduite ne sera pas châtiée, mais elle est complétement à l'abri de tout reproche : « Ils ne commettent en cela aucun péché. » Ne croyez pas qu'il y ait entre ces deux cas parité complète : le premier ne s'est présenté qu'une fois, il n'y était pas question de prêtres, et de plus il y avait nécessité; les auteurs de cette transgression étaient donc excusables. Pour le second cas, il se reproduit tous les sabbats, par des prêtres, dans le temple et conformément à la loi : aussi n'est-il pas besoin pour ces prêtres d'excuse, et sont-ils pleinement justifiés par cette loi. Je n'ai donc pas prétendu leur en faire un crime, dit le Sauveur, ni invoquer en leur faveur quelque circonstance atténuante, mais les déclarer irréprochables en toute justice.

Tout en paraissant justifier les uns, il excuse entièrement les autres. Par cela qu'il a dit : « Ils ne commettent toutefois aucun péché, » à plus forte raison l'affirme-t-il de ses disciples. — Ils n'étaient point prêtres, — soit; mais ils étaient au-dessus des prêtres, puisqu'ils avaient au milieu d'eux le Seigneur adoré dans le temple; ils avaient non la figure, mais la réalité; d'où ces paroles : « Je vous le dis en vérité, celui-ci est plus grand que le temple. » Malgré la réponse du Sauveur, les pharisiens ne répliquèrent pas, vu qu'il ne s'agissait pas de la guérison d'un malade. Comprenant la peine que ce langage semblait leur faire, Jésus s'empressa de l'atténuer, en plaidant la cause des disciples, mais non sans énergie. « Si vous étiez pénétrés de cette sentence : Je veux la miséricorde et non le sacrifice, vous n'auriez pas condamné des innocents. » *Ose.*, VI, 6. Voyez-vous comment il fait appel à l'indulgence, tout en montrant qu'ils sont au-dessus de toute indulgence : « Vous n'auriez pas condamné des innocents. » Il avait commencé par déclarer à propos des prêtres : « Ils sont innocents. » Maintenant il l'affirme de son autorité propre, ou plutôt de l'autorité même de la loi; car il s'appuie sur la parole d'un prophète.

3. Le Sauveur donne ensuite une autre raison en ces termes : « Le Fils de l'homme est maître du sabbat lui-même. » C'est de lui qu'il parle. Marc, au contraire, rapporte son langage à la nature humaine en général : « Le sabbat, dit-il, a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat. » *Marc.*, II, 27. Pourquoi donc celui qui ramassait du bois fut-il puni du dernier supplice? Parce que, si les lois eussent été méprisées dès le principe, elles n'auraient eu dans la suite aucune vigueur. Au commencement, le sabbat offrait de nombreux et de grands avantages : il inspirait aux Juifs de la douceur et de l'humanité envers leurs proches; il leur rappelait la création et la Providence divine : « Il les a instruits peu à peu, dit Ezéchiel, à s'éloigner de l'iniquité et à cultiver les choses spirituelles. » Si le Seigneur, en promulguant la loi du sabbat, eût tenu ce langage : Vous pouvez faire le bien le jour du sabbat; mais ce qui est mal, ne le faites pas, on ne l'aurait point écouté. Aussi défend-il toute espèce de labeurs : « Vous ne ferez rien, » leur dit-il absolument. Encore cela ne suffit-il pas à les retenir. Quand il donna la loi du sabbat, il leur fit comprendre que sa volonté formelle était seulement qu'ils s'abstinssent de tout mal. « Vous ne ferez rien, leur dit-il, à l'exception des choses qui se rapportent à l'âme. » *Exod.*, XII, 16. Mais dans le temple, les travaux n'étaient point suspendus, et ils s'accomplissaient avec plus d'ardeur et comme avec un double labeur. Ainsi l'ombre les préparait à la réalité. — Et le Christ les a frustrés de ce précieux avantage. — Certainement non; au contraire, il l'a particulièrement rehaussé. Le temps était venu de donner aux hommes des enseignements plus élevés; il ne convenait pas de lier les mains à celui qui avait renoncé à l'iniquité pour voler à l'accomplissement de toute sorte de biens; il n'était pas nécessaire de leur apprendre ainsi que Dieu était le créateur de tout ce qui existe; ni de les former à la douceur, eux qui étaient invités à reproduire la charité de Dieu lui-même, selon cette parole : « Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux; « il n'était pas nécessaire de fixer un jour de fête à ceux qui étaient invités à faire de la vie entière une longue fête : « Mettons-nous en fête, écrivait l'Apôtre, non avec

l'ancien levain, ce levain de malice et d'iniquité, mais avec les azymes de la sincérité et de la vérité. » I *Cor.*, v, 8; *Luc.*, vi, 36.

Ils n'ont pas besoin, en effet, de se présenter devant l'arche ni devant l'autel d'or ceux en qui demeure le Seigneur de toute chose, et qui s'entretiennent avec lui de toute façon, par la prière, par l'oblation, par l'Ecriture, par l'aumône, et en le possédant au dedans d'eux-mêmes. Quel besoin a du sabbat celui qui vit dans une fête continuelle et qui habite dans les cieux! Livrons-nous donc à cette fête sans relâche, et abstenons-nous de tout mal, car telle est la fête véritable; aspirons aux choses spirituelles; loin de nous celles de la terre; vivons dans une oisiveté spirituelle, éloignant nos mains de l'injustice, affranchissant nos corps des fatigues inutiles et superflues, de ces labeurs qui pesèrent autrefois sur les Hébreux en Egypte. Et vraiment, lorsque nous amassons de l'or, nous ne différons en aucune sorte de ces enfants d'Israël condamnés aux travaux de la terre, et qui, en faisant des briques et en ramassant de la paille, étaient accablés de mauvais traitements. Aujourd'hui, comme autrefois Pharaon, le diable nous commande à sa manière de faire des briques. L'or, qu'est-il donc autre chose que de la terre? l'argent, qu'est-il autre chose que de la paille? Semblable à la paille, l'argent enflamme la cupidité, et l'or souille comme de la fange celui qui le possède. Aussi le Seigneur nous a-t-il envoyé, non plus Moïse du désert de l'Egypte, mais son Fils du haut du ciel. Si après son avénement vous demeurez en Egypte, vous partagerez le sort des Egyptiens; si, laissant l'Egypte, vous suivez l'Israël spirituel, vous serez témoin de tous les prodiges opérés en sa faveur.

4. Toutefois, ce n'est pas assez pour le salut: il ne suffit pas de sortir de l'Egypte, il faut de plus entrer dans la terre promise. Les Hébreux qui traversèrent la mer Rouge, qui mangèrent la manne et burent le breuvage prophétique, n'en périrent pas moins tous, comme le remarque l'Apôtre. Si nous voulons ne pas subir ce même sort, évitons la négligence et tenons-nous toujours prêts; et, lorsque les méchants et les espions d'aujourd'hui viendront nous alarmer calomnieusement au sujet de la voie étroite et resserrée, et répéter les propos que tenaient les espions au désert, laissons de côté la foule pour nous ranger près de Jésus et de Caleb, fils de Jéphoné, et marchons toujours jusqu'à ce que nous recueillions le fruit de la promesse et que nous entrions dans le ciel. Gardez-vous bien d'estimer ce chemin inabordable. Si, quand nous étions les ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui, certainement il nous sera plus aisé, maintenant que nous sommes réconciliés, d'arriver au salut. — Combien, direz-vous, la voie est étroite et escarpée! — Mais la première dans laquelle vous avez marché n'était pas seulement étroite et escarpée; elle était impraticable et infestée de bêtes féroces. Or, de même que les Hébreux n'eussent pu sans miracle traverser la mer Rouge, de même il nous eût été impossible d'arriver au ciel en persévérant dans ce premier genre de vie, et le baptême nous était indispensable. Si, de la sorte, l'impossible est devenu possible, à plus forte raison le difficile deviendra facile maintenant. Vous observerez que ce prodige est l'œuvre de la grâce. Voilà pourquoi vous devez être animé de la plus grande confiance. Si la grâce a suffi, là où elle s'est présentée seule, comment ne vous assurerait-elle pas le succès, lorsque vous y joindrez vos efforts? Si elle vous a sauvé, quoique vous ne fissiez rien de votre côté, comment, si vous la secondez, ne vous viendrait-elle pas en aide?

A la grâce nous devons joindre nos efforts.

Je disais tout à l'heure que l'impossible vous donnait le droit de n'être pas effrayé du difficile; j'ajoute que la vigilance fera disparaître toute difficulté. Regardez, en effet, la mort a été foulée aux pieds, le démon a été terrassé, la loi du péché a été abolie, la grâce de l'Esprit a été donnée, l'épreuve de la vie abrégée, tout fardeau retranché. Pour vous en convaincre par les œuvres elles-mêmes, considérez le grand nombre de fidèles qui ont fait plus que le Christ n'a commandé; et vous redouteriez ses préceptes si modérés! Et quelle sera votre excuse si vous reculez dans la carrière, alors que tant d'autres s'élancent au delà du but? Nous vous exhortons

à faire de vos biens quelques aumônes; un autre s'est pour cela dépouillé de toute sa fortune. Nous vous pressons de vivre chastement avec votre épouse; un autre a renoncé même au mariage : nous vous engageons à fuir l'envie; et nous pourrions vous citer tel fidèle qui donne sa vie pour la charité : nous vous supplions d'être indulgent et non rigoureux envers les pécheurs; un autre, frappé sur une joue, a présenté l'autre aussitôt. Que répondre alors? je vous le demande, quelle défense opposer, si nous ne faisons même pas ces choses, quand une foule de chrétiens vont infiniment au delà? Or, ils n'iraient point au delà si la tâche ne leur était extrêmement facile. Lequel verrez-vous se dessécher, celui qui envie le bonheur du prochain, ou celui qui s'en applaudit et s'en réjouit? Lequel vivra dans une frayeur et des soupçons continuels, l'homme chaste ou l'adultère? Lequel entretient de consolantes espérances, le ravisseur du bien d'autrui ou celui qui fait part à l'indigent de ce qu'il possède? Que ces considérations raniment notre amour pour la vertu! allons avec ardeur au-devant des combats qu'elle nous offre; et, après quelques fatigues passagères, nous emporterons des couronnes éternelles, qui ne se flétriront jamais. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la charité de Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Facilité des préceptes divins.

HOMÉLIE XL.

« Et en s'en allant, il vint dans leur synagogue. Or, il y avait là un homme dont la main était desséchée. »

1. Voici une nouvelle guérison accomplie le jour du sabbat, justification nouvelle aussi de la conduite des disciples. Les autres Évangélistes rapportent que Jésus faisant comparaître cet infirme en sa présence, demanda s'il était permis de faire du bien le jour du sabbat. Considérez la tendresse du Seigneur : il met ce malheureux au milieu des assistants, afin qu'à sa vue ils soient touchés de compassion, que ce spectacle émouvant leur fasse déposer leur malice et que, par respect pour cet infortuné, ils mettent une borne à leur inhumanité. Mais ces hommes inflexibles et sans cœur aiment mieux obscurcir la gloire du Sauveur que de voir le malade guéri, témoignant ainsi de deux façons la perversité de leur âme, et par la guerre acharnée qu'ils font au Christ, et par cet aveuglement haineux qui les rend ennemis du bien même du prochain. Tandis que les autres Évangélistes donnent la parole à Jésus, Matthieu prétend au contraire qu'il fut interrogé par ses ennemis : « Et ils l'interrogèrent, disant : Est-il permis de guérir le jour du sabbat? » afin de l'accuser. Ils savaient bien, les scélérats, que le Sauveur en viendrait à la guérison, et voilà pourquoi ils s'empressent de le prévenir en l'interrogeant, dans l'espoir de lui susciter quelque obstacle. « Est-il permis de guérir le jour du sabbat? » lui demandent-ils, non certes pour être éclairés, mais pour avoir sujet de récriminer. Quoiqu'il eût suffi de la guérison pour leur fournir matière à accusation, ils veulent de plus l'embarrasser par leurs paroles, et augmenter de la sorte le nombre de leurs griefs contre lui. Ce bon Maître fait ces deux choses, il guérit le malade et leur répond, nous enseignant par cet exemple la douceur et la mansuétude, et retournant le tout contre eux pour faire ressortir leur inhumanité. Il plaça donc l'infirme au milieu d'eux, non pas qu'il les redoutât, il avait plutôt en vue leur bien et l'adoucissement de leur cœur. Ses efforts étant demeurés sans résultat, il est alors en même temps attristé et courroucé par tant d'insensibilité. « Lequel d'entre vous, leur dit-il, ayant une brebis, si elle tombe dans une fosse le jour du sabbat, ne cherchera pas à la saisir et à l'en retirer? Combien l'homme cependant ne vaut-il pas mieux qu'une brebis? Il est donc permis de faire du bien le jour du sabbat. » *Marc.*, III, 5. Il se sert de cette comparaison et de ce raisonnement pour les empêcher de pousser trop loin l'impudence, et de l'accuser lui-même.

Je voudrais maintenant vous faire remarquer la variété et l'à-propos des raisons par lesquelles il justifie les diverses violations du jour du sabbat. Lorsqu'il guérit l'aveugle avec un peu de poussière détrempée, il ne se défendit pas, quoi-

qu'on ne manquât pas de l'accuser : la manière dont il avait opéré cette guérison dénotait en lui le Seigneur, l'auteur de la loi. Quand on lui reprocha la guérison du paralytique, à l'occasion du lit qu'il emporta, il se défendit et comme Dieu et comme homme; comme homme, en disant : « Si un homme peut être circoncis le jour du sabbat sans que la loi soit violée;... » il ne parla pas, remarquez-le, du cas où il s'agirait de faire du bien à un de ses semblables. « Comment, poursuivit-il, me reprocheriez-vous d'avoir guéri complétement un homme le jour du sabbat? » *Joan.*, VII, 23. Comme Dieu, il se défendit par ces paroles : « Mon Père travaille sans cesse, et je travaille de même. » *Joan.*, V, 17. Accusé touchant ses disciples, il répond : « N'avez-vous pas lu ce que fit David lorsqu'il eut faim, lui et ceux qui étaient avec lui, comment il entra dans la maison de Dieu et mangea des pains de proposition ? » *Matth.*, XII, 3-4. Il cite encore l'exemple des prêtres. De même maintenant : « Est-il permis de faire du bien le jour du sabbat ou de faire le mal? Lequel de vous ayant une brebis...? » *Marc.*, III, 4. Il emploie cette comparaison, parce qu'il savait qu'ils étaient plus soucieux de l'argent que de l'humanité. Un autre Evangéliste ajoute qu'il promena autour de lui ses regards en posant cette question, afin d'émouvoir ses auditeurs de cette manière; mais ils n'en devinrent pas pour cela meilleurs. Il se contente ici de parler; ailleurs il étend ses mains au moment d'opérer la guérison. Aucune considération ne triompha de la dureté des Juifs : tandis que l'infirme recouvrait la santé, sa guérison ne servait qu'à rendre les autres pires. Or, c'était ces derniers que le Sauveur eût désiré guérir de préférence au malade; et voilà pourquoi il mettait en œuvre mille moyens de guérison. Ni ses actes, ni ses discours précédents n'ayant rien obtenu, tant leur mal était grave, il en vient au miracle. En conséquence, il dit à l'homme : « Etendez votre main, et il l'étendit, et elle devint saine comme l'autre. » Et que font les assistants? Ils sortent, dit l'Evangéliste, pour conjurer sa mort. « Les Pharisiens, dit-il, sortant, prirent la résolution de le faire mourir. » Ils n'en avaient reçu aucun mal, et ils se proposaient de lui ravir la vie.

L'envie est un grand mal

2. Voilà quel mal est l'envie : elle ne se borne pas à nous exciter contre les étrangers, elle nous excite contre nos proches eux-mêmes. Selon Marc, les Pharisiens auraient tenu un complot avec les partisans d'Hérode. Et que fait notre doux et miséricordieux Seigneur? Quand il le vit, il se retira. « Jésus, qui connaissait leurs pensées, s'éloigna. » Où sont les personnes qui réclament absolument des miracles? Le divin Maître leur fait voir clairement que les âmes perverses n'obéissent pas à la voix des miracles, et il montre en même temps que l'on accusait à tort ses disciples. Une chose doit pourtant être remarquée; c'est que les ennemis du Sauveur sont d'autant plus irrités qu'il s'agit de bienfaits accordés aux malheureux. Jésus délivre-t-il quelqu'un de ces derniers d'une maladie ou du péché, c'est alors que ceux-là s'emportent et l'accusent. Au moment où il sauvait la pécheresse, les Pharisiens le calomniaient; ils le calomniaient encore lorsqu'il mangeait avec les publicains; ils le calomnient maintenant qu'il vient de raviver la main desséchée. Observez, je vous en prie, que cela ne diminue aucunement la sollicitude de ce bon maître pour les malades, et qu'il tempère les dispositions jalouses de ses ennemis. « Et une multitude de personnes le suivirent, et il les guérit toutes; et il commanda que nulle de celles qu'il avait guéries ne vînt à le découvrir. » Ainsi les foules l'admirent et le suivent en tout lieu; mais les Pharisiens ne s'écartent en rien de leur méchanceté. Pour que ces faits ne vous causent point de trouble, aussi bien que la fureur inexplicable des Juifs, l'Evangéliste rappelle une prophétie concernant ce sujet. Telles étaient les lumières des prophètes que ce détail ne leur avait point échappé : les allées et les venues du Christ, les sentiments qui le dirigeaient, ils ont tout prédit : preuve qu'ils parlaient sous l'inspiration de l'Esprit divin. S'il leur est impossible de connaître les pensées secrètes d'un homme, à plus forte raison n'auraient-ils pas connu les desseins du Sauveur, à moins d'une révélation divine. Or, voici la prophétie annoncée : « Ainsi fut accomplie cette parole du prophète Isaïe :

Voici mon enfant que j'ai choisi, mon bien-aimé en qui mon âme a mis ses complaisances. Je ferai descendre sur lui mon esprit, et il annoncera la justice aux nations. Il ne disputera point, il ne criera point, personne n'entendra sa voix sur les places publiques; il ne rompra point le roseau brisé, et il n'éteindra pas la mèche qui fume encore, jusqu'à ce qu'il ait fait triompher la justice, et dans son nom les nations mettront leur espérance. » *Isa.*, XLII, 1-3.

C'est en ces termes que le prophète chante la douceur du Christ, sa puissance incompréhensible, qu'il ouvre aux Gentils toute grande la porte du salut, et qu'il prédit les maux prêts à fondre sur les Juifs. En même temps, il affirme le parfait accord du Christ avec son Père : « Voici mon enfant que j'ai choisi, mon bien-aimé en qui mon âme a mis ses complaisances. » Or, s'il l'a choisi, ce dernier ne viole pas la loi pour aller contre la volonté de son Père; il ne saurait être l'ennemi de l'auteur de la loi, et, quoiqu'il fasse, il est toujours du même sentiment et il accomplit avec lui les mêmes œuvres. Le prophète exalte ensuite la mansuétude du Messie en ces termes : « Il ne disputera pas, il ne criera pas. » Il voulait sauver ses ennemis : ceux-ci le repoussant, il ne voulut pas leur faire violence. Pour faire ressortir la puissance de l'un et la faiblesse des autres, le prophète ajoute : « Il ne rompra pas le roseau brisé. » Il lui eût été facile de les briser comme un roseau; que dis-je, comme un roseau? comme un roseau déjà brisé; « ... et il n'éteindra pas la mèche qui fume encore. » C'est une allusion à la fureur ardente des ennemis du Sauveur et à la puissance de Jésus, qui lui permettrait de mettre un terme à cette fureur avec la plus grande facilité, et de l'éteindre sans retour. C'est une preuve irrécusable de son inépuisable mansuétude. Quoi donc? en sera-t-il toujours ainsi? ne cessera-t-il jamais de supporter leurs piéges et leur haine? Ne le croyez pas : quand il aura consommé son œuvre, il se vengera de ses ennemis; telle est la signification de ces paroles : « Jusqu'à ce qu'il ait fait triompher la justice; et dans son nom les nations mettront leur espérance. » Paul disait aussi : « Nous sommes prêts à châtier toute désobéissance, lorsque vous aurez accompli ce que l'obéissance demande de vous. » I *Cor.*, X, 6. Mais que signifient ces paroles : « Lorsqu'il aura fait triompher la justice? » Lorsque son œuvre sera accomplie, alors éclatera sa vengeance, et une vengeance parfaite. Alors ses ennemis seront terriblement punis, quand il aura dressé son magnifique trophée, et qu'il leur aura ôté tout prétexte de soutenir leur opposition impudente, et que ses jugements auront triomphé; car le mot jugement a le sens de justice. Mais son œuvre ne consistera pas seulement dans le châtiment des incrédules; il attirera de plus à lui l'univers entier. Aussi ajoute-t-on : « Et les nations mettront en son nom leur espérance. » Et pour que vous n'ignoriez pas l'unité des sentiments du Père et du Fils sur ce point, le prophète a eu le soin de vous le déclarer dès le principe en même temps que le reste : « ... Mon bien-aimé, c'est en lui que mon âme a mis ses complaisances. » Or, évidemment, un fils bien-aimé fait tout conformément à la volonté de celui qui le chérit. « Alors on lui présenta un possédé qui était aveugle et muet, et il le guérit de telle façon que la vue et l'ouïe lui furent rendues. »

3. Quelle méchanceté de la part du démon! Les deux voies propres à conduire ce malheureux à la foi, l'ouïe et la vue, il les lui avait fermées; mais le Christ les lui rouvrit. « Et la foule était dans la stupeur, disant : N'est-ce pas là le fils de David? Et les Pharisiens ajoutèrent : Celui-ci ne chasse les démons que par Béelzébub, prince des démons. » Ainsi le témoignage que la foule rend au Sauveur, les Pharisiens ne peuvent le supporter : comme je l'ai déjà observé, toujours les bienfaits accordés au prochain les exaspèrent, et rien ne déchire plus leur cœur que le salut de leurs semblables. Cependant Jésus s'était éloigné pour leur donner lieu d'apaiser leur ressentiment; mais un nouveau bienfait ayant été opéré, leurs mauvaises dispositions furent allumées de nouveau, et ils manifestèrent plus d'indignation que le démon lui-même : du moins ce dernier, en quittant le corps du possédé, s'était enfui sans mot dire; les Pharisiens, au contraire, tantôt cherchent à

mettre le Sauveur à mort, tantôt ils le calomnient. Ne pouvant exécuter ce premier dessein, ils s'appliquaient à obscurcir sa gloire. Voilà ce qu'est la jalousie, la plus détestable des passions. Le débauché se sent attiré par le plaisir, et son péché est en un instant accompli; mais l'envieux se tourmente plus cruellement lui-même que celui auquel il porte envie, et son péché ne prend jamais de fin, et son âme en est continuellement obsédée. Pareil à l'animal immonde qui se vautre dans la fange, pareil aux démons qui se réjouissent de notre malheur, l'envieux est heureux du mal qui arrive à ses frères. Survient-il pour eux quelque événement fâcheux et pénible, c'est alors que l'envieux respire et jouit à son aise; car il met sa joie dans les peines d'autrui, comme sa peine dans leur félicité, considérant, non ce qu'il peut y avoir pour soi d'agréable, mais ce qu'il y a pour le prochain d'affligeant. Est-ce que des hommes semblables ne mériteraient pas d'être lapidés et de subir mille tortures? Ne sont-ils pas comparables à des chiens possédés de la rage, aux démons les plus funestes, aux furies elles-mêmes? Tels que les insectes qui cherchent leur nourriture dans l'ordure, ils se nourrissent des désastres d'autrui. Ne doit-on pas les considérer comme les ennemis déclarés de la nature humaine? Le commun des hommes ne saurait voir sans pitié les animaux que l'on égorge; et vous, en présence du bien qui survient à l'un de vos semblables, vous êtes furieux, vous tremblez, vous pâlissez de colère? Mais c'est affreux! Voilà sans doute pourquoi les publicains et les impudiques ont pu être admis dans les cieux, tandis que les envieux en ont été chassés après y avoir été introduits; n'est-il pas écrit, en effet: « Les fils du royaume seront chassés dehors? » *Matth.*, VIII, 12. Les premiers, affranchis du vice, ont reçu des biens auxquels ils n'aspiraient pas; ces derniers ont perdu les biens mêmes qu'ils possédaient; et certes, avec justice.

Vraiment l'envie transforme l'homme en un démon plein de férocité. C'est l'envie qui a causé le premier homicide; c'est l'envie qui a fait méconnaître les sentiments de la nature; c'est l'envie qui ensanglanta la terre; c'est encore à cause de l'envie que la terre, entr'ouvrant son sein, engloutit vivants Dathan, Coré, Abiron et la foule qui les entourait. — Mais, observera-t-on, il est facile de faire le procès à ce vice; il serait plus important d'indiquer le moyen de s'en affranchir. Comment donc nous en délivrerons-nous? — En considérant que l'envieux, pas plus que l'impudique, n'entrera dans le royaume des cieux; la porte en sera même plutôt fermée à celui-là qu'à celui-ci. Maintenant, on regarde cette passion avec indifférence, et l'on n'y fait aucune attention. Mais, une fois que nous en aurons compris la malice, hâtons-nous de la repousser. Oui, pleurez, gémissez; pleurez et priez le Seigneur. Comprenez la gravité du mal auquel vous êtes en proie, et rentrez en vous-même. Avec de pareilles dispositions, vous ne tarderez pas à vous débarrasser de ce vice funeste. — Et qui donc ignore la malice de l'envie? — Personne ne l'ignore assurément; cependant on ne pense pas d'ordinaire qu'elle soit aussi grave que l'adultère et l'impureté. Qui donc s'accuse de s'être livré avec amertume à l'envie? Qui donc supplie le Seigneur de lui être propice touchant ce péché? Jamais personne: que l'on jeûne ou que l'on fasse une légère aumône, de quelque envie que l'on soit possédé, l'on ne s'estimera coupable d'aucun péché grave, encore que ce vice soit de tous l'un des plus détestables. Comment donc Caïn a-t-il été conduit au point de perversité où il est arrivé? N'en fut-il pas de même d'Esaü, des enfants de Laban, de ceux de Jacob, de Coré, Dathan et Abiron, de Marie et d'Aaron, du diable lui-même?

Remède contre l'envie.

4. Songez en outre que par l'envie vous ne nuirez en aucune façon à celui qui en est l'objet; au contraire, c'est contre vous que vous retournez le glaive. En quoi, je vous le demande, Caïn nuisit-il à Abel? Il le mit plutôt qu'il ne l'eût voulu en possession du royaume céleste, tout en attirant sur sa propre tête des maux affreux. En quoi Jacob eut-il à souffrir d'Esaü? Ne fut-il pas riche et comblé de biens, tandis que son frère dut s'éloigner de la maison paternelle, et, après avoir tendu un piége à Jacob, errer sur une terre étrangère? Et les fils de

Jacob, ont-ils fait le malheur de Joseph, quoiqu'ils n'aient pas reculé devant l'effusion de son sang? N'eurent-ils pas à souffrir les horreurs de la famine, ne furent-ils pas exposés aux derniers périls, au lieu que Joseph commandait en maître dans toute la terre d'Egypte? Plus vous vous abandonnerez à l'envie, plus vous attirerez de biens sur la personne que vous jalouserez. La providence divine l'ordonne ainsi : quand elle voit l'innocent opprimé, c'est elle-même qui le soutient, qui rend par là son nom plus illustre, sauf à châtier l'auteur de l'injustice. Elle ne laisse pas sans punition les hommes qui se réjouissent des malheurs de leurs ennemis : « Ne vous réjouissez pas, est-il écrit, du malheur de vos ennemis ; car Dieu le verrait, et il en serait affligé ; » *Prov.*, XXIV, 17-18 ; à plus forte raison sa vengeance éclatera-t-elle sur les hommes qui portent envie à ceux desquels ils n'ont reçu aucun mal. Exterminons le monstre à plusieurs têtes ; car l'envie se présente sous plusieurs faces. Celui qui se contente d'aimer une personne dont il est aimé ne devra pas être mieux traité que le publicain ; celui qui poursuit de sa haine une personne qui ne l'a nullement offensé, quelle condition obtiendra-t-il? Comment échappera-t-il à l'enfer, lui qui se montre ainsi pire que les païens mêmes? C'est pourquoi je suis navré de douleur en voyant que nous marchons sur les traces du diable, nous à qui les anges, à qui le Seigneur des anges ont été proposés en exemple. Oui, l'envie est profondément enracinée chez les enfants de l'Eglise, et plus profondément chez nous que chez nos inférieurs. Aussi est-ce de nous qu'il faut nous occuper.

Dangers que courent au sein des honneurs les personnes qui ne veillent pas sur elles.

Dites-moi donc pourquoi portez-vous envie à votre prochain? Parce que vous le voyez entouré d'honneurs et de considération? Vous ne songez donc pas aux dangers que courent au sein des honneurs les personnes qui ne se tiennent pas sur leurs gardes? La vaine gloire, l'orgueil, le dédain, la négligence, voilà ce qui les menace ; en outre, ces honneurs ne tardent pas à se flétrir. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que les maux qui en découlent demeurent, tandis que le plaisir s'évanouit dès qu'il est apparu. Et ce sont-là, je vous le demande, les motifs qui vous portent à l'envie! — Mais on jouit, dans les honneurs, d'une puissance considérable, on bouleverse tout à son gré, on punit ses adversaires, on récompense ses flatteurs, on est en possession d'une grande autorité. — Ainsi parlent les hommes du monde et ceux qui sont attachés à la terre. Quant à l'homme spirituel, il est au-dessus de ces causes d'affliction. Et, en vérité, quel mal cela lui fait-il? Sera-t-il dépouillé de sa dignité? Que lui importe? S'il en est justement dépouillé, ce sera pour son bien ; car c'est un objet d'horreur aux yeux de Dieu que le prêtre indigne du sacerdoce. S'il en est injustement dépouillé, la responsabilité retombera sur l'auteur de l'injustice et non sur la victime : une injustice endurée avec courage nous acquiert auprès de Dieu plus de mérites. Que notre ambition ne soit donc pas d'arriver à la puissance, aux honneurs, à l'autorité, mais de vivre dans la philosophie et dans la vertu. Bien souvent les hommes nous entraînent à des actes qui déplaisent à Dieu ; et il faut une âme bien énergique pour user convenablement du pouvoir. Celui, au contraire, qui en est privé, se trouve amené volontairement ou non, à pratiquer les préceptes d'une philosophie chrétienne.

A mes yeux les personnages élevés en dignité ressemblent à un homme qui, demeurant avec une belle jeune fille, ne pourrait sans violer une loi formelle porter sur elle des regards de convoitise. Voilà ce que sont les honneurs. Que d'hommes ont été poussés par la puissance à blesser involontairement le prochain, à céder à la colère, à briser le frein qui retenait leur langue, à ouvrir la porte de leur bouche ; car leur âme était pareille à l'esquif que le vent agite jusqu'au moment où les flots s'entr'ouvrent pour l'engloutir. Que pouvez-vous admirer et envier, en présence de si sérieux périls? Mais ce serait de la dernière folie! Indépendamment de ce que vous venez d'entendre, songez aux ennemis, aux délateurs, aux flatteurs dont vous seriez obsédé. Or, est-ce bien là, je vous le demande, une situation vraiment heureuse? Et qui oserait le prétendre? — Mais le peuple l'exalte à l'envi. Que faut-il en conclure? Ce n'est point au

peuple, c'est à Dieu qu'il faudra rendre compte un jour. Du reste, en parlant du peuple, vous rappelez simplement les obstacles, les écueils, les rochers et récifs cachés sous les flots. Plus est brillant l'éclat dont la popularité nous environne, plus les dangers, les soucis, les déboires auxquels elle nous expose sont considérables. Impossible à l'homme populaire de jouir d'un instant de repos, asservi qu'il est à un maître si difficile. Et que parlé-je de respirer ou de se reposer un instant? Quelques mérites qu'il puisse revendiquer, il lui sera bien malaisé d'entrer en possession de sa charge. C'est une source de terribles mécomptes que la faveur populaire; car elle fait les lâches, les timides, les flatteurs, les hypocrites. Pourquoi donc les Pharisiens qualifiaient-ils le Sauveur de possédé? N'est-ce pas au fond pour attirer sur eux la faveur du peuple? Pourquoi le vulgaire portait-il sur Jésus un jugement conforme à la vérité? N'est-ce pas aussi parce qu'il était étranger à une passion de ce genre? En effet, jamais les hommes ne glissent plus aisément sur la pente de la prévarication et de la démence, que lorsqu'ils aspirent à la popularité; jamais ils ne sont plus fermes et plus éprouvés que lorsqu'ils la dédaignent. Au demeurant, une âme énergique peut seule résister à l'impétuosité et à la violence de ce souffle. Jouit-on de la prospérité, on se préfère à tous les autres; est-on dans l'adversité, on voudrait s'anéantir; en sorte que se livrer à cette passion, c'est accepter à la fois une tyrannie et un enfer.

5. Sont-ce bien là, je vous prie, des choses dignes d'envie? Ne seraient-elles pas dignes à meilleur titre de pleurs et de larmes? Mais il n'est personne qui n'en convienne. Pour vous, quand vous portez envie à quiconque jouit des honneurs de ce monde, vous êtes à mes yeux un homme qui, en présence d'un de ses semblables chargé de chaînes, battu de verges, entraîné par des bêtes sauvages, porterait envie aux blessures et à la flagellation de cet homme. Autant il y a de personnes dans le peuple, autant on compte de liens, autant on compte de maîtres: ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que chacune a son opinion particulière, que toutes ensemble ratifient l'opinion qui se présente, sans rien examiner à fond, en acceptant aveuglément ce que l'un ou l'autre en aura décidé. Or, quelles tempêtes, quels flots comparer à une situation pareille? On passe en un moment d'un vif sentiment de plaisir à un noir chagrin; toujours dans l'inquiétude, jamais dans le repos. Faut-il prendre part aux luttes de la parole, avant même de paraître devant l'assemblée, on est saisi de frayeur et de tremblement; l'assemblée congédiée, si l'on n'est pas dans la tristesse, on est dans le délire de la joie, excès non moins funeste que l'autre. Oui, le plaisir n'est pas moins funeste que la peine, et ce qui le prouve ce sont les dispositions dans lesquelles il laisse l'âme; sous cette influence l'âme devient légère, versatile, ailée. Les hommes de l'antiquité nous en fournissent eux-mêmes l'exemple. Quand donc le roi David était-il fidèle au bien? Quand il était dans la joie, ou quand il était dans l'affliction? Quand en était-il ainsi du peuple juif? Quand il invoquait en gémissant le Seigneur, ou quand, transporté de joie au désert, il adorait le veau d'or? Et Salomon, qui mieux que personne connaissait la volupté, n'a-t-il pas dit: « Il vaut mieux aller dans la maison où l'on pleure que dans celle où l'on rit? » *Eccli.*, VII, 3. De son côté, le Christ également déclare: « Bienheureux ceux qui pleurent; » et malheureux ceux qui rient. « Malheur à vous qui riez, ajoute-t-il, car vous pleurerez. » *Matth.*, V, 5; *Luc.*, VI, 25. Et c'est vrai: dans la volupté l'âme se ramollit et perd toute consistance; dans la peine au contraire, elle rentre en elle-même, se corrige, s'affranchit de l'essaim des passions, et acquiert plus d'élévation et de force.

Instruits de ces vérités, fuyons la popularité, fuyons les plaisirs qu'elle donne, afin de parvenir à la gloire qui est véritable et qui demeure. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.



HOMÉLIE XLI.

« Jésus connaissant leurs pensées leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit ; toute maison et toute cité divisée contre elle-même ne subsistera pas. Si Satan chasse Satan, il est divisé contre lui-même. Comment donc son royaume se maintiendrait-il ? »

Le Sauveur fait connaître sa puissance par ses nombreux miracles.

1. Les Pharisiens avaient accusé déjà le Sauveur de chasser les démons au nom de Béelzébub. Il ne les en blâma pas sur-le-champ ; il laissa le soin à ses nombreux miracles de leur faire connaître sa puissance, et à sa doctrine celui de leur révéler sa grandeur. Les Pharisiens persévéraient dans leur langage injurieux, il les en reprit enfin : premièrement, en mettant à découvert leurs secrets desseins, il leur démontre de nouveau sa dignité ; secondement, il la leur démontre aussi par la facilité avec laquelle il chasse les démons. Toutefois cette accusation dépassait un peu trop les limites de l'impudence. Il est vrai, je l'ai déjà remarqué, l'envie ne calcule guère ce qu'elle va dire ; il lui faut avant tout parler. Néanmoins le Christ ne leur répondit pas avec le mépris qu'ils avaient mérité ; il se défendit avec la modération la plus grande : exemple bien propre à nous enseigner la douceur envers nos ennemis, encore qu'ils nous reprochent des crimes absurdes et dont nous sommes innocents, de telle sorte que, au lieu de nous abandonner à l'émotion et au trouble, nous leur exposions nos raisons sans ombre d'amertume. Ainsi faisait le divin Maître ; et la preuve qu'il leur donnait de la fausseté de leurs allégations était toute convaincante. Jamais un possédé n'eût déployé une semblable douceur ; jamais un possédé n'eût lu au fond de l'âme ; car les Pharisiens, comprenant ce qu'il y avait de choquant dans une opinion de cette nature, et redoutant la foule, n'osaient rendre publiques leurs accusations, et les formulaient simplement en eux-mêmes. Tout en leur montrant qu'il connaissait leurs pensées, le Sauveur ne les accuse pas ouvertement et ne met point à nu leur scélératesse ; il se contente de réduire en poudre leurs griefs, et de remettre à leur conscience le soin de faire bonne justice de leur langage. La seule chose qu'il eût à cœur était, non de divulguer les péchés des hommes, mais d'y apporter remède. Aussi bien, s'il eût voulu les prendre longuement à partie, les couvrir de ridicule, et les punir en outre sévèrement de leur conduite, aucun obstacle ne l'en empêchait ; toutefois il y renonce, il s'efforce uniquement de substituer à l'esprit d'aigreur celui de mansuétude, et de les mettre de cette manière sur la voie d'un sérieux amendement. Comment donc se justifie-t-il ? Il ne cite aucun passage de l'Ecriture ; car ils ne l'eussent point écouté ; dans tous les cas ils en eussent altéré le sens ; il emprunte à l'ordre accoutumé des choses une comparaison.

« Tout royaume divisé contre lui-même, dit-il, sera détruit ; et toute ville et toute maison divisée contre elle-même ne subsistera pas. » En effet, les guerres contre l'étranger sont moins funestes que les guerres civiles ; et cette vérité s'applique aux corps et à toute chose. En ce moment Jésus prend ses exemples dans les notions les plus vulgaires. Qu'y a-t-il sur la terre de plus puissant qu'un empire ? Rien assurément ; et pourtant il succombe sous la division. Si l'on explique sa ruine par le poids accablant que les divisions intestines font retomber sur lui-même, que dire alors d'une ville, que dire d'une maison ? Qu'il s'agisse d'une petite, qu'il s'agisse d'une grande société, dès qu'elle sera divisée en elle-même, elle sera condamnée à périr. Si donc je chasse les démons au nom du démon dont je suis possédé moi-même, il s'ensuit que les démons sont divisés entre eux, et qu'ils sont rangés en factions opposées l'une à l'autre ; mais, si la division règne parmi eux, c'en est fait de leur puissance ; elle est anéantie. « Si Satan chasse Satan ; » il ne dit pas : Si Satan chasse les démons, pour faire ressortir la concorde qui les unit tous ; « Si Satan chasse Satan, il est donc divisé contre lui-même, » poursuit le Sauveur : s'il est divisé, il est par cela même affaibli et perdu : et, s'il en est ainsi, comment pourra-t-il chasser un autre démon ? Comprenez-vous l'absurdité, la sottise de l'accusation des Pharisiens ? Evidemment on ne saurait prétendre sans contradiction, d'un côté, que Satan règne et chasse les démons ; de l'autre, qu'il

règne précisément par la raison qui devrait le dépouiller de tout pouvoir. Telle est la première réponse du Sauveur ; la seconde concerne les disciples ; car il ne se borne pas à résoudre d'une seule façon les difficultés de ses ennemis ; il y répond de deux et trois à la fois, pour leur fermer la bouche et confondre sans retour leur impudence. Il l'a déjà fait au sujet du sabbat, en invoquant successivement l'exemple de David, celui des prêtres, le témoignage suivant du prophète : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice, » *Ose.*, VI, 6 ; enfin, le motif de l'institution du sabbat : « C'est pour l'homme que le sabbat a été institué. » *Marc.*, II, 27. Ainsi fait-il maintenant : à la première réponse, il en ajoute une seconde plus claire encore : « Si je chasse les démons au nom de Béelzébub, leur dit-il, vos enfants au nom de qui les chassent-ils ? »

2. Admirez ici de nouveau sa bonté. Il ne dit pas : Mes disciples, ni mes apôtres, mais : « Vos enfants ; » leur offrant l'occasion par là de s'élever, s'ils le désirent, au même honneur ; et leur ôtant, s'ils préfèrent persévérer dans leur ingratitude, toute ombre de prétexte. Voici donc sa pensée : Au nom de qui les apôtres chassent-ils les démons ? Car ils les avaient déjà chassés maintes fois, depuis que leur Maître leur en avait donné le pouvoir ; et cependant les Pharisiens n'avaient trouvé rien à y redire, parce qu'ils en voulaient avant tout à la personne du Sauveur. C'est pour faire ressortir l'envie haineuse dont ses ennemis étaient principalement animés, que Jésus parle de ses apôtres. Si je chasse les démons comme vous le prétendez, à plus forte raison, les apôtres les chassent-ils de même, eux à qui j'en ai communiqué le pouvoir. Vous n'avez jamais cru pourtant devoir leur faire le même reproche. Pourquoi donc me mettre en cause, moi leur maître, tandis que vous les estimez au-dessus de toute accusation ? Ne croyez pas vous soustraire pour ce motif au châtiment ; au contraire, votre sentence n'en sera que plus rigoureuse ; « et ils seront eux-mêmes vos juges. » Puisque, sortis du milieu de vous, ils exercent ce pouvoir, et qu'ils se soumettent et obéissent à ma voix, il s'ensuit clairement qu'ils condamneront les personnes qui tiennent une conduite et un langage contraires. « Mais, si je chasse les démons par l'Esprit de Dieu, le royaume de Dieu est certainement arrivé jusqu'à vous. » Qu'est-ce à dire, le royaume de Dieu ? Mon avénement.

Sollicitude du Sauveur pour le salut de ses ennemis.

Voyez-vous encore avec quelle sollicitude il s'occupe de leur salut ; il les attire à lui, s'applique à se découvrir à eux, et leur fait voir qu'ils combattent leur félicité propre, et qu'ils regimbent contre leur propre salut ? — Vous devriez, leur dit-il, être transportés de joie et d'allégresse à l'aspect des biens ineffables et précieux que je vous apporte par ma présence, de ces biens préconisés autrefois par les prophètes et dont vous allez être favorisés ; mais, loin de les recevoir, vous les dépréciez, et vous imaginez les raisons les plus fausses. — Au lieu de lui faire dire comme Matthieu : « Si je chasse les démons par l'Esprit de Dieu ; » Luc le fait ainsi parler : « Si je chasse les démons par le doigt de Dieu. » *Luc.*, XI, 20 ; preuve qu'il ne suffit pas pour les chasser d'une grâce ordinaire, et que cette œuvre suppose une grande puissance. La conclusion que le Sauveur prétend tirer de ces prémices est celle-ci : Donc le Fils de Dieu est venu sur la terre. Sans doute il ne le dit pas dans les termes les plus formels ; il laisse subsister un peu d'obscurité pour ménager ses adversaires ; mais il l'indique dans ces paroles : « Donc le royaume de Dieu est arrivé jusqu'à vous. » Quelle sagesse incompréhensible ! Il se sert des objections qu'on soulève contre lui pour démontrer l'éclatante réalité de son avénement. Du reste, il ne se contente pas de dire : « Le royaume de Dieu est arrivé ; » pour les mieux attirer, il ajoute : « jusqu'à vous ; » comme s'il leur disait : C'est pour vous que ces biens sont donnés ; comment seriez-vous insensibles à votre propre bien ? Comment allez-vous contre votre salut lui-même ? Voici le temps prédit autrefois par les prophètes ; voici le signe de l'avénement par eux annoncé, les miracles qu'opère la divine puissance. Que des miracles soient opérés, vous le savez en toute certitude ; que ces miracles soient l'œuvre de la puissance divine, l'évidence le crie. Il n'est pas possible, en effet, que Satan

soit maintenant le plus fort; il doit de toute nécessité être faible; or un démon sans force ne chassera jamais un démon plein de force. — En s'exprimant ainsi, le Sauveur découvrait à la fois et la puissance de la charité, et la faiblesse que produit l'esprit de dispute et de division. Aussi engage-t-il fréquemment ses disciples à pratiquer la charité, et leur rappelle-t-il que le démon met tout en œuvre pour la ravir à nos cœurs.

Après cette seconde réponse, le divin Maître en donne une troisième : « Comment quelqu'un peut-t-il entrer, dit-il, dans la maison du fort, et enlever tout ce qui lui appartient, s'il n'a lié le fort auparavant? Alors seulement il emportera ce qui lui appartient. » Que Satan ne puisse chasser Satan, c'est un point tout à l'heure solidement établi; que nul ne soit capable de le chasser avant de l'avoir préalablement vaincu, c'est encore un point de toute évidence. Que résulte-t-il de ces raisons diverses? La conclusion précédemment indiquée, mais plus solidement encore établie. — Il est si peu vrai, nous dit le Sauveur, que le diable me vienne en aide, que le diable est au contraire vaincu par moi et chargé de chaînes. La preuve en est que je lui enlève ce qu'il possédait. — Remarquez, s'il vous plaît, comment il aboutit à la conclusion opposée à celle des Pharisiens. Ce que les Pharisiens cherchaient à démontrer, c'était que Jésus ne chassait pas les démons par sa propre puissance; ce que Jésus démontre au contraire, c'est que non-seulement les démons, mais leur propre chef a été chargé par lui de liens après avoir été vaincu par la propre puissance du Sauveur : et ceci, les faits eux-mêmes le prouvent. Si Satan est le chef, et les démons les sujets, comment les démons deviendraient-ils le jouet de l'ennemi, tant que leur chef n'aurait pas été vaincu et humilié? Je serais porté à voir ici quelque chose de prophétique. Les démons ne sont pas seuls les instruments du diable; les hommes le sont également lorsqu'ils font ses œuvres diaboliques. Il s'ensuivrait donc que le Sauveur, en parlant de la sorte, aurait eu en vue, non-seulement l'expulsion des démons, mais de plus l'expulsion de l'erreur reine de l'univers, la fin des artifices du diable et de toutes les machinations par lui mises en œuvre. C'est pour cela qu'il ne dit pas : Il prendra; mais : « Il emportera; » faisant ainsi ressortir le caractère de puissance avec lequel il agit.

3. Si le Sauveur désigne le démon sous le nom de fort, ce n'est pas qu'il soit tel par nature, c'est par allusion à la domination tyrannique que notre négligence lui a permis d'usurper. « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi; celui qui ne ramasse pas avec moi disperse.» C'est une quatrième réponse. Que désiré-je? demande le divin Maître. Conduire les hommes à Dieu, faire connaître la vertu, prêcher le royaume des cieux. Que veulent de leur côté le diable et les démons? Tout le contraire. Comment alors, si l'on ne ramasse pas avec moi, si l'on n'est pas avec moi, agirait-on de concert avec moi? Evidemment ce sera tout l'opposé; car on s'efforcera de dissiper mes œuvres. Mais celui qui n'agit pas de concert avec moi, celui qui de plus disperse mon œuvre, comment pourrait-il être uni à moi d'une union assez étroite pour chasser avec moi les démons? Il est à croire qu'il parlait de lui-même aussi bien que du démon, car il était l'ennemi du démon, et il dispersait pareillement ses œuvres. Et de quelle manière, demanderez-vous, celui qui n'est pas avec moi est-il contre moi? Il est contre moi, dès lors qu'il n'amasse pas avec moi. Dans ce cas, celui qui se déclare ouvertement contre lui, demeure à plus forte raison étranger à ses œuvres. Si, pour être l'ennemi du Sauveur, il suffit de ne pas travailler avec lui, à coup sûr on sera plus encore son ennemi, si on lui fait la guerre. Le but de ces paroles est de faire comprendre l'inimitié profonde qui règne entre le diable et le divin Maître. Mais vous, dites-moi, je vous prie, si au moment du combat un ami refuse de vous venir en aide, n'est-il pas vrai qu'il se trouve par cela même contre vous? Ne croyez pas que, en disant ailleurs : « Celui qui n'est pas contre vous est pour vous, » *Luc.*, IX, 50, le Sauveur dise le contraire. Il s'agit, en effet, dans le cas présent, de l'ennemi même du genre humain, tandis qu'il ne leur parlait alors que d'un adversaire en partie favorable; car les

disciples disaient : « Les voilà qui chassent en votre nom les démons. » *Matth.*, VII, 22.

A mon avis, le Sauveur aurait ici les Juifs en vue, et les rangerait du côté du démon; eux aussi lui étaient opposés, et dispersaient ce qu'il avait rassemblé. Que telle fût son intention, il l'indique en ajoutant : « C'est pourquoi je vous le dis : Tout péché, tout blasphème, quels qu'ils soient, seront remis aux hommes. » Justifié sur ce point, les difficultés soulevées par les Pharisiens réduites en poudre, leur effronterie présentée dans sa hideuse nudité, le divin Maître leur fait entendre de menaçantes paroles. Il est vrai que les menaces, non moins que les raisons propres à détruire les objections et à démontrer la vérité, jouent un rôle important quand il s'agit de conduire au bien et de détourner du mal; aussi le Sauveur mêle-t-il les menaces à ses préceptes et à ses conseils, en maintes circonstances. Ses paroles semblent tout d'abord obscures; mais, avec un peu d'attention, il est aisé d'en saisir la portée. Commençons par les écouter d'une oreille attentive : « Tout péché, tout blasphème seront remis aux hommes; quant au blasphème contre le Saint-Esprit, il ne leur sera pas remis. Quiconque prononcera une parole contre le Fils de l'homme, elle lui sera pardonnée : quiconque parlera contre le Saint-Esprit, on ne lui pardonnera ni dans le siècle présent, ni dans le siècle à venir. » Quelle est ici la pensée du Sauveur? Vous m'avez injurié de bien des manières, vous m'avez traité d'imposteur et d'ennemi de Dieu; ces péchés, je vous les pardonne, et je ne vous en demanderai pas compte, pourvu que vous fassiez pénitence : quant au blasphème contre le Saint-Esprit, il ne sera même pas remis à ceux qui se repentiront.

Mais est-ce bien possible? Il est vrai pourtant que ce péché a été pardonné à ceux qui en ont fait pénitence. Bien des hommes ayant embrassé la foi, après s'être rendus coupables de cette faute, tous leurs péchés leur ont été pardonnés. Que prétend donc ici le divin Maître, en disant que seul entre tous ce péché est irrémissible? Pourquoi le serait-il? — Parce que les Juifs ne connaissaient pas encore le Christ, tandis qu'ils avaient du Saint-Esprit une ample connaissance : c'est lui qui inspirait aux prophètes leurs oracles; et tous les Juifs versés dans l'Ancien Testament étaient largement éclairés sur ce sujet. D'où la pensée de Jésus peut ainsi se traduire : Que vous trouviez dans la chair dont je suis environné une occasion de scandale, je le comprends; mais vous sera-t-il loisible de prétendre, pour le Saint-Esprit, que vous ne le connaissez pas? Voilà pour quelle raison le blasphème contre lui ne vous sera pas pardonné, sera par vous expié dans ce monde et dans l'autre. Bien des pécheurs n'ont été punis que sur la terre, par exemple l'impudique dont parle l'Apôtre, et les fidèles qui à Corinthe avaient indignement participé aux divins mystères; mais vous, il vous faudra souffrir en cette vie et après la mort. En conséquence, tous les blasphèmes que vous avez vomis contre moi avant la croix, je vous les pardonne; je vous pardonne même l'attentat horrible de la croix; votre incrédulité elle-même ne sera pas un motif suffisant de condamnation : car ceux qui ont cru avant la croix n'ont pas cru d'une foi parfaite. — Souvent, en effet, antérieurement à la passion, le Sauveur défendait qu'on le fît connaître à personne. Même sur la croix, il déclarait que ce crime leur serait pardonné. — Quant à ce que vous avez dit touchant le Saint-Esprit de blasphématoire, ne comptez pas qu'on vous le pardonne.

Que ce langage s'applique, dans sa pensée, aux propos tenus contre lui avant la croix, ce qu'il ajoute le prouve : « Quiconque prononcera une parole contre le Fils de l'homme, elle lui sera pardonnée; mais pour celui qui parlera contre le Saint-Esprit, il n'en sera pas ainsi. » Pourquoi? Parce que le Saint-Esprit vous est connu, parce que c'est contre une vérité manifeste que s'exerce votre impudence. Que vous ne me connaissiez pas, je l'accepte; mais vous n'ignorez pas assurément que chasser les démons, guérir les malades, c'est l'œuvre du Saint-Esprit : vous ne m'outragez donc pas moi seul; vous outragez encore l'Esprit saint; et voilà pourquoi vous serez impitoyablement châtiés dès cette vie et dans l'autre. — Il y a des hommes que le châtiment atteint ici-bas et après la mort; d'autres ne seront punis que sur la terre;

d'autres ne le seront qu'après cette vie; d'autres ne le seront ni en cette vie ni en l'autre; d'autres enfin dans le temps présent et dans les temps à venir, comme les Juifs dont nous parlons. En effet, ils ont été punis une première fois lors de la ruine de Jérusalem et des maux horribles qu'ils eurent à souffrir; nonobstant, ils auront trouvé au delà de la tombe le châtiment que subissent les Sodomites et d'autres criminels. Il y a des hommes, disons-nous, qui n'ont été punis que dans la vie à venir, par exemple ce riche qui, du sein des flammes, demandait une goutte d'eau sans pouvoir l'obtenir. D'autres l'ont été dès ici-bas, tel que le Corinthien impudique. Enfin, d'autres ne l'ont été ni en cette vie ni en l'autre, par exemple les apôtres, les prophètes, le bienheureux Job; car les souffrances qu'ils ont endurées sur la terre étaient, non un châtiment, mais des épreuves et des luttes.

Soyons nous-même notre juge.

4. Appliquons-nous donc à mériter leur sort: du moins rangeons-nous du côté de ceux qui ont effacé leurs péchés dès cette vie. Il est terrible le jugement qui nous attend; inévitables sont les supplices, insupportables les tourments qui suivent la mort. Si vous désirez vous y soustraire, soyez vous-mêmes votre juge, et rendez-vous à vous-mêmes un compte rigoureux. Ecoutez ce que vous dit Paul : « Si nous nous jugions nous-mêmes, nous n'aurions pas de jugement à redouter. » I *Cor.*, XI, 31. Faites ainsi, et vous finirez par arriver à la couronne. — Comment nous juger nous-mêmes? demanderez-vous; comment nous imposer à nous-mêmes un compte rigoureux? — Pleurez, gémissez avec amertume, humiliez-vous, mortifiez-vous, repassez en particulier le souvenir de vos fautes : cette douleur de l'âme n'est pas des plus légères, et celui qui aura senti la componction en son âme rendra témoignage des déchirements extrêmes que l'âme éprouve; celui qui s'est entretenu de la mémoire de ses péchés connaît la peine dont on est alors pénétré. C'est pour cela que le Seigneur a donné à ce genre de pénitence la justice comme récompense. « Dites le premier vos péchés, est-il écrit, et vous serez justifié. » *Isa.*, XLIII, 26. Et puis, c'est une chose infiniment utile à notre amendement que de repasser, après les avoir toutes recherchées, nos prévarications, suivant leurs différentes espèces, dans notre pensée, et de nous en rendre compte. A coup sûr nous serons pénétrés d'une componction telle que nous nous jugerons indignes de vivre : or, quand on est animé de ces dispositions, on devient plus maniable que la cire la plus tendre. Ne vous occupez pas seulement des fornications, des adultères, de tous ces péchés dont la gravité est généralement manifeste et reconnue; allez jusqu'aux perfidies secrètes, jusqu'aux calomnies, jusqu'aux médisances, jusqu'aux sentiments de vaine gloire, jusqu'à la jalousie et à tous les sentiments de semblable nature. Ces fautes, ce n'est pas un châtiment sans gravité qui leur est réservé : l'injurieux sera précipité dans l'enfer, l'intempérant n'aura rien à attendre du royaume de Dieu, celui qui défend d'aimer le prochain offense Dieu d'une façon si grave que le martyre ne lui servirait de rien; celui qui néglige les siens a renié la foi; celui qui dédaigne les pauvres sera jeté dans les flammes vengeresses.

Donc n'estimez pas ces fautes peu importantes, rassemblez-les toutes par la pensée et transcrivez-les, pour ainsi parler, sur un livre. Si vous les écrivez, Dieu les effacera; si vous ne les écrivez pas, Dieu les écrira de son côté, et vous punira grièvement. Par conséquent, il vaut beaucoup mieux écrire nous-mêmes nos péchés pour qu'ils soient effacés là-haut, que de les tenir cachés en attendant que Dieu, au jour du jugement, les représente à nos propres yeux. Recherchons-les soigneusement pour éviter ce malheur : vraisemblablement nous trouverons que nous avons à nous en reprocher un grand nombre. Qui donc serait pur de toute cupidité? Ne m'alléguez pas les limites étroites imposées à votre avarice; car, même dans ce cas, nous serons punis. Songez-y bien et rentrez en vous-mêmes. Qui n'a point à se reprocher quelque procédé injurieux? Eh bien, il n'en faut pas davantage pour nous précipiter dans la géhenne. Qui de nous n'aurait jamais médit du prochain en secret? Cette faute aussi nous exclut du royaume du ciel. Qui ne s'est jamais livré au souffle de l'orgueil? Or, c'est le péché le plus déplorable de

tous. Qui n'a jamais regardé d'un œil de convoitise? Mais alors on s'est rendu coupable d'un véritable adultère. Qui ne s'est point emporté sans motif contre son frère? Or, c'est se rendre digne d'être jugé par le conseil. Qui donc n'a jamais juré? Mais le jurement a pour père le démon. Qui n'a jamais violé son serment? Mais ce serait plus que diabolique. Et néanmoins, qui n'a pas été l'esclave du parjure? Or, cela nous rend indignes de servir fidèlement le Christ.

Il me serait facile de citer des cas encore plus graves; mais c'est assez de ceux-ci, que je crois capables de pénétrer de componction le cœur le plus dur et le plus insensible. Si chacun de ces péchés suffit pour que nous tombions dans l'enfer, que feront tous ces péchés réunis? — Mais alors comment arriver au salut? me direz-vous. — En employant les remèdes opposés à ces maux, l'aumône, la prière, la componction, la pénitence, l'humilité, la contrition du cœur, le mépris des choses présentes. Elles sont en nombre infini les voies de salut que Dieu nous a préparées; seulement il faut de notre part la bonne volonté. Ayons-la donc, et travaillons à guérir toutes nos blessures, soit par des aumônes, soit en pardonnant à ceux qui nous ont maltraités, soit en remerciant le Seigneur en toute conjoncture, en jeûnant selon nos forces, en priant avec un cœur sincère, en nous faisant des amis avec les fruits de l'iniquité. Nous pourrons alors compter et sur le pardon de nos fautes et sur la possession des biens promis. Daigne Notre-Seigneur Jésus-Christ nous en rendre dignes par sa grâce et sa charité; gloire et puissance soient à lui dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLII.

« Donnez-moi un arbre bon, son fruit sera bon; donnez-moi un arbre mauvais, son fruit sera mauvais; car on reconnaît l'arbre à ses fruits. »

1. Le divin Maître ne se borne pas aux raisons par lesquelles il vient de réfuter ses ennemis; il les couvre une fois encore de confusion, moins pour se justifier lui-même, car il l'avait fait déjà plus que suffisamment, que pour les ramener à des sentiments meilleurs. Voici quelle est sa pensée : Nul d'entre vous n'a pris à partie les malades que j'ai guéris, comme s'ils ne l'avaient pas été; nul d'entre vous n'a prétendu que ce fût chose mauvaise d'être délivré du démon. Quelle que fût son effronterie, nul ne pouvait tenir ce langage. — Puis donc que, au lieu de dénaturer ses miracles, ce qu'ils ne pouvaient faire, ils s'étudiaient à calomnier l'auteur, le divin Sauveur démontre que leurs calomnies n'étaient pas moins en opposition avec l'ordre naturel des choses qu'avec le sens commun : or, c'était de l'impudence la plus insigne que d'ajouter à leur conduite perverse des allégations en opposition ouverte avec le simple bon sens. Notez, je vous prie, combien le langage de Jésus est éloigné de tout esprit de dispute. Il ne dit pas : Donnez-moi un bon arbre, car le fruit en est bon; il leur fait voir avec l'évidence la plus claire la fausseté de leurs prétentions, et, tout en établissant leur incroyable effronterie, il leur dit avec sa douceur accoutumée : Si vous trouvez à redire à mes œuvres, je ne vous le défends pas; mais ne dressez pas, je vous en prie, contre moi, des accusations absurdes et contradictoires. — Il eût, en effet, été extrêmement facile de les confondre sur une matière aussi manifeste. — Ainsi votre malice ne vous sert de rien, et vous avancez des propositions qui se détruisent les unes les autres. Tandis qu'on juge de l'arbre par le fruit, et non du fruit par l'arbre, vous faites, vous autres, tout le contraire. Sans doute l'arbre est le principe du fruit : pourtant c'est le fruit qui dénote la qualité de l'arbre. Vous auriez dû conséquemment, pour être d'accord avec vous-mêmes, blâmer nos œuvres en même temps que vous nous blâmiez, ou du moins, si vous les estimiez dignes d'éloges, vous auriez dû nous justifier, nous qui en étions les auteurs, de toutes les accusations de ce genre. Or, vous faites précisément le contraire : dans l'impuissance de déprécier nos œuvres, c'est-à-dire les fruits, vous portez sur l'arbre même un jugement opposé, et vous me traitez de possédé, langage de la dernière démence. Ce qu'il avait plus haut déclaré, le Sauveur le rappelle en ce

moment, à savoir que : « Nul arbre bon ne peut produire des fruits mauvais, et que nul arbre mauvais ne peut produire de bons fruits. » D'où il résulte que les accusations des Pharisiens étaient en contradiction ouverte avec les lois de la raison et de la nature.

Après cela, comme il défend non sa propre cause, mais celle du divin Esprit, il flétrit les Juifs en termes énergiques. « Race de vipères, leur dit-il, comment pouvez-vous dire de bonnes paroles, méchants comme vous êtes? » Ce langage est à la fois celui d'un accusateur et d'un homme qui apporte incontinent la preuve de ce qu'il avance. Vous qui êtes des arbres mauvais, leur dit-il, vous ne sauriez produire des fruits bons. Je ne suis donc pas surpris que vous parliez de la sorte; car vous avez été nourris dans le mal, étant nés de parents mauvais, et ayant reçu des sentiments mauvais aussi. Notez, s'il vous plaît, avec quelle sûreté de parole il s'exprime, ne laissant aucune prise à leur perversité. Loin de leur dire : Comment pourriez-vous proférer de bonnes paroles, vous qui n'êtes qu'une race de vipères? ce qui ne servait aucunement ses intentions; il leur dit : « Comment pouvez-vous dire de bonnes paroles, méchants tels que vous êtes? » S'il les appelle race de vipères, c'est parce qu'ils tiraient vanité de leurs ancêtres : aussi, pour leur montrer qu'ils n'en retireront aucun avantage il les exclut de la famille d'Abraham, et il donne à ces hommes déchus de leur antique noblesse des ancêtres par leurs sentiments dignes d'eux; « car la bouche parle toujours de l'abondance du cœur. » Ici, le Sauveur manifeste également sa divinité, à laquelle rien ne saurait se dérober : il nous rappelle qu'il faudra lui rendre compte non-seulement de nos paroles, mais encore de nos pensées mauvaises; car elles sont parfaitement connues de Dieu. Il ajoute que les hommes peuvent en avoir dans une certaine mesure la connaissance; parce qu'il est dans l'ordre de la nature que la perversité, lorsqu'elle surabonde au dedans, se répande au dehors au moyen des paroles.

La gloire de leurs ancêtres ne peut procurer aux impies aucun avantage.

En conséquence, s'il vous arrive d'ouïr un homme faire du mal le sujet de ses discours, ne supposez pas seulement en son cœur une perversité simplement en rapport avec celle que ses paroles expriment; vous pourrez lui supposer une perversité beaucoup plus considérable, parce que le trop plein seul s'écoule au dehors. Voyez-vous combien profondément il les flétrit? Si leurs paroles dénotent une telle méchanceté qu'elles expriment les sentiments du diable lui-même, jugez de ce que doit être la racine et la source d'où elles découlent. Du reste, cela est fondé : La langue a, pour ainsi parler, sa pudeur; elle ne se résout pas facilement à déverser à la fois toute la méchanceté intérieure; mais le cœur ne met aucune limite à l'enfantement de ses desseins mauvais, parce que, d'une part, il ne redoute l'œil d'aucun homme, et que, de l'autre, il fait un cas assez médiocre de celui de Dieu. De plus, nos paroles tombent sous le coup de l'examen et dans le domaine du public, tandis que le cœur reste caché dans l'ombre; et voilà pourquoi la langue exprime le moins et le cœur renferme le plus. Que le cœur soit démesurément plein, alors tout ce qu'il dérobait aux regards en découle impétueusement et paraît à la lumière. De même que sous l'action d'un vomitif on semble d'abord vouloir retenir à l'intérieur les humeurs mauvaises, tandis que, cette résistance une fois vaincue, ces humeurs se précipitent au dehors avec force et abondance; ainsi les hommes dont le cœur regorge de mauvais desseins déversent abondamment l'injure sur le prochain. « L'homme de bien tire du trésor de son cœur des choses bonnes; l'homme mauvais tire du trésor mauvais de son cœur des choses mauvaises. »

2. Ne pensez pas, ajoute le divin Maître, que cette loi concerne exclusivement l'iniquité; elle s'applique de même à la vertu : la vertu aussi est beaucoup plus grande à l'intérieur que les paroles ne permettent de le voir. Par où il établit qu'il fallait juger les Pharisiens plus défavorablement encore que leur langage ne l'eût indiqué, et qu'il fallait le juger lui-même encore meilleur que ses paroles ne le montraient. Le mot trésor est ici employé pour exprimer une abondance considérable. C'est la crainte que Jésus s'applique ensuite à développer. Ne supposez pas, leur dit-il, qu'il ne doive y avoir autre chose

que cette condamnation universelle : un châtiment terrible attend les auteurs de semblables desseins. Cependant il ne dit pas : Vous; sans doute pour instruire tous les hommes, et pour adoucir la forme de ces paroles : « Je vous le dis en vérité, toute parole oiseuse que les hommes auront prononcée, ils en rendront compte au jour du jugement. » Toute parole oiseuse, à savoir, inconvenante, mensongère, imprégnée de calomnie; même, selon quelques-uns, toute parole vaine, propre à exciter le rire, ou bien honteuse, effrontée, indécente à quelque degré. « Car vous serez justifiés par vos paroles, et vous serez condamnés par vos paroles. » Il ne s'agit donc pas d'un jugement sans rigueur, ni d'un compte facile. Ce n'est pas sur ce qu'un autre aura dit de vous que votre juge prononcera, mais sur ce que vous aurez dit vous-même; et c'est de la plus stricte justice, car vous êtes maître de parler ou de garder le silence.

Aux calomniateurs et non à leurs victimes d'être dans l'angoisse et l'effroi : celles-ci n'auront pas à se justifier d'avoir été en butte à la calomnie; mais ceux-là devront légitimer leurs propos, et sur leur tête sera suspendu tout le danger. Par suite, les personnes que persécutent les mauvais propos peuvent vivre sans inquiétude; elles n'auront pas à expier les médisances que d'autres auront tenues : à ces derniers de trembler et de craindre, parce qu'ils auront à répondre sur ce chef d'accusation devant le souverain tribunal. Il faut bien que le démon lui-même ait dressé ce filet, puisqu'il s'agit d'un péché qui ne procure aucun plaisir et expose aux maux les plus graves. Vraiment le médisant dépose en son âme un véritable trésor d'iniquité; mais, si la maladie attend inévitablement celui qui est rempli d'humeurs malignes, à plus forte raison, l'homme qui amassera ce trésor pervers beaucoup plus âcre que la bile la plus mauvaise, s'exposera-t-il à un mal terrible et attirera-t-il sur lui les peines les plus redoutables. Ce qui le prouve, c'est la nature des choses qui sortent de son cœur : ces choses affligent extrêmement le prochain; combien plus l'âme qui en est la source! La première victime de notre perfidie, c'est nous-mêmes, nous sommes dévorés par l'incendie que nous avons allumé; nous nous heurtons contre le diamant, et nous en sommes blessés; nous regimbons contre l'aiguillon, et nous nous couvrons de sang. Toutes ces qualifications, l'homme qui supporte courageusement les outrages dont on l'abreuve les mérite, on peut l'assimiler au feu, à l'aiguillon, au diamant; celui, au contraire, qui médite l'outrage envers autrui, a moins de consistance que la fange la plus molle.

L'on doit supporter l'injustice avec courage

Le mal ne consiste donc pas à être atteint par l'injustice, mais à la commettre soi-même, à ne pas savoir l'endurer. Combien David n'a-t-il pas été persécuté? combien Saül ne lui a-t-il pas fait de mal? Lequel des deux a été cependant le plus fort et le plus heureux? lequel a été le plus digne de compassion et le plus misérable? n'est-ce pas le persécuteur? Regardez, en effet : Saül avait promis, si David triomphait de l'étranger, de le prendre pour gendre et de lui donner la main de sa fille avec empressement. David tue l'étranger; Saül viole sa promesse; et non-seulement il lui refuse sa fille, mais de plus il entreprend de le mettre à mort. Lequel des deux fut donc le plus glorieux? Est-ce que Saül n'était pas consumé par un noir chagrin et par l'esprit du mal, tandis que David était couvert par la bienveillance divine et par ses trophées d'un éclat plus brillant que celui du soleil? Quand le chœur des femmes se porta au-devant du fils d'Isaïe, Saül était dévoré par la jalousie; David, au contraire, gardant en toute chose le silence, gagnait tous les cœurs et les attachait à sa cause. Saül tombe un jour entre les mains de David, qui ne lui fait aucun mal. De nouveau, lequel des deux était heureux, lequel malheureux? lequel était le plus faible, lequel le plus puissant? N'était-ce pas David, qui ne se vengeait même pas, quand il en avait le droit, de son ennemi? D'ailleurs, il agissait sagement : si Saül avait pour lui des soldats en armes, David avait pour alliée et pour soutien la justice, qui est plus forte que d'innombrables armées : c'est pour cela que, malgré les embûches qui lui avaient été tendues injustement, il ne voulut pas user de son droit et mettre son persécuteur à mort; car il avait ap-

pris par le passé que le triomphe était assuré non à celui qui faisait le mal, mais à celui qui le souffrait. Ainsi en est-il des corps, ainsi en est-il même des arbres. Et Jacob, n'avait-il pas été injustement traité par Laban? Celui-ci n'avait-il pas abusé de sa bonté? Pourtant qui fut le plus fort? Laban qui, prenant Jacob, n'osait pas le toucher, et se sentait saisi de frayeur et de tremblement; ou Jacob qui sans soldats et sans armes lui inspira plus de terreur que mille rois ne lui en eussent causé?

3. Pour répandre sur ce sujet plus de lumière encore, examinons maintenant ce que David éprouva quand il suivit une voie opposée. Lui qui avait été le plus fort quand on le persécutait, devint le plus faible à son tour lorsqu'il agit contre la justice. Ainsi quand il se défit d'Urie, l'ordre fut renversé; c'est lui qui devint le plus faible, c'est la victime qui devint la plus forte; et, quoique mort, Urie porta la ruine dans la maison de David. Quoique roi, quoique plein de vie, David fut impuissant. Urie, quoique soldat, quoique égorgé, détruisit la prospérité du monarque. Voulez-vous que je fasse ressortir plus clairement ce point d'une autre manière? Considérons ceux qui ont exercé une juste vengeance. Quant aux hommes qui oppriment injustement leurs frères, ils travaillent à la ruine de leur âme, et ils sont dignes de toute sorte de mépris : il n'est personne qui n'en convienne. — Mais, demanderez-vous, qui donc a satisfait sa juste vengeance et, tout en causant une infinité de maux, s'est environné lui-même de douleurs et de calamités? — Le général de David lui-même. Il alluma une guerre terrible, et il fut exposé à une infinité de maux dont il eût été exempt s'il eût su pratiquer les leçons de la sagesse. Fuyons donc ce péché, gardons-nous bien de causer le moindre dommage au prochain, soit par nos paroles, soit par nos actes.

La médisance est digne de châtiment.

Le Sauveur ne nous menace pas de châtiments sévères dans le cas seulement où nous accuserions nos frères et où nous les traduirions devant les tribunaux, mais dans celui même où nous parlerions mal de l'un d'eux en particulier. Alors même que ce que vous diriez fût la vérité, en fussiez-vous profondément convaincu, vous n'en serez pas moins puni. Dieu vous condamnera d'après ce que vous aurez dit, et non d'après ce que votre prochain aura fait : « Vous serez condamné par vos paroles, » vous disait-il tout à l'heure. Est-ce que le Pharisien ne disait pas la vérité, des vérités connues de tout le monde? Est-ce qu'il révéla quelque chose de secret? N'importe, il fut rigoureusement condamné.

S'il est interdit de se servir contre le prochain de ses fautes publiques, à plus forte raison l'est-il de se servir de ses fautes douteuses. Il y a un juge pour le pécheur : n'enlevez pas au Fils unique son privilége; à lui seul est réservé le jugement. Voulez-vous cependant juger de votre côté? Il est une espèce de jugement infiniment utile et nullement compromettant. Dressez dans votre conscience un tribunal; faites-y asseoir la raison, et amenez devant elle toutes vos prévarications. Recherchez les péchés de votre âme, demandez-lui un compte rigoureux, et dites-lui : Pourquoi ce forfait, pourquoi ce crime? Si, pour se dérober à ces questions, elle s'efforce de s'occuper des autres, répondez-lui : Je ne t'interroge pas sur ce sujet; ce n'est pas de cela que tu as à te justifier. Que t'importe qu'un tel soit méchant? mais toi, pourquoi prévariquais-tu de telle ou telle manière? Défends-toi, n'accuse pas; songe à ta cause et non à celle des autres. Réduisez-la souvent à cette extrémité; puis, si elle n'a rien à vous répondre, si elle a recours à des subterfuges, frappez-la de verges comme une esclave impudique et rebelle; dressez chaque jour ce tribunal, représentez-vous le fleuve de feu, le ver rongeur et tous les autres supplices; ne permettez pas à votre âme d'entretenir de nouveaux rapports avec le démon, et ne supportez pas qu'elle vous tienne ce langage effronté : Celui-là est venu à moi, celui-ci me tend des piéges, tel autre m'induit à mal. Dites-lui de votre côté : Si tu le veux, tous ces efforts seront inutiles. Si elle réplique : Je suis attachée au corps, je suis revêtue de chair, j'habite dans le monde, je vis sur la terre. — Ce ne sont là, dites-lui, que des subterfuges et des prétextes. Un tel aussi était revêtu de chair, et quoique dans le monde et sur la terre, il n'en a

pas moins vécu d'une vie irréprochable : et toi pareillement, quand tu fais le bien, tu es revêtue de chair. Si un pareil langage la pénètre de douleur, ne retirez pas pour cela votre main : vous aurez beau la frapper, vous ne lui donnerez point la mort; au contraire vous parviendrez à l'en délivrer. Insiste-t-elle encore : Cette personne m'a indignée? dites-lui : Mais ne t'est-il pas facile de ne pas t'emporter? combien de fois n'as-tu pas comprimé ta colère? — La beauté de cette femme, poursuivra-t-elle, m'a embrasée; répondez-lui : Tu pouvais en venir à bout également; et citez-lui alors l'exemple de ceux qui en ont triomphé; citez-lui l'exemple de la première femme qui disait : « Le serpent m'a trompée, » *Genes.*, III, 13, et qui nonobstant ne fut pas pour cela justifiée.

4. Lorsque vous instruirez ce procès, que personne n'intervienne, que personne n'aille vous troubler : les juges se tiennent derrière un rideau lorsqu'ils exercent leur fonction : pour vous, qu'un temps et qu'un lieu propices vous servent de rideau. Lorsque vous vous levez de table pour aller vous reposer, voilà le temps favorable, voilà le moment d'entamer ce jugement : votre lit, votre petite chambre en seront le théâtre. C'est la recommandation que le prophète nous faisait quand il disait : « Ce dont vous vous entretenez dans vos cœurs, déplorez-le sur votre couche. » *Psalm.*, IV, 5. Punissez-vous sévèrement des petites choses pour n'approcher jamais des grandes. Faites de même chaque jour et vous comparaîtrez avec confiance devant le tribunal suprême. C'est ainsi que Paul est purifié; de là ces paroles : « Si nous étions les premiers à nous juger, nous n'aurions pas de jugement à craindre. » I *Cor.*, XI, 31. C'est ainsi que Job purifiait ses enfants; car, certainement, lui qui offrait des victimes pour leurs fautes ignorées en offrait bien davantage pour leurs fautes ouvertes. Telle n'est pas notre façon d'agir, elle est plutôt entièrement opposée. A peine sommes-nous sur notre couche que des pensées mondaines s'emparent de notre esprit : les uns s'entretiennent de mauvaises pensées, les autres de contrats, d'affaires d'intérêt et de soucis superflus. Avons-nous une fille encore vierge, nous veillons sur elle avec le plus grand soin; mais notre âme, qui nous devrait être plus chère qu'une fille, nous la livrons à toute sorte d'abominations et d'impuretés, en la livrant à mille pensées honteuses : que l'amour de l'argent, ou celui des plaisirs, ou celui de la chair, ou celui de la vengeance se présentent devant elle, nous l'invitons à entrer, nous l'accueillons les portes ouvertes, et nous le laissons abuser de notre âme en toute liberté. N'est-ce pas de la dernière barbarie que de ne prendre aucun souci de cette âme, de nos trésors les plus précieux, quand elle est outragée par tant de rapprochements adultères, et de la laisser entre les mains de ses ennemis, jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur passion, chose qui n'arrivera du reste jamais? Lorsque le sommeil survient, alors seulement ils se retirent; ou plutôt ils ne se retirent même pas alors, parce que les songes nous conservent leurs images. Aussi, le jour venu, l'âme plus d'une fois est tombée assez bas pour réaliser les rêves dont pendant le sommeil elle avait été bercée. De sorte que vous ne souffrez pas qu'un grain de poussière s'introduise dans votre œil, tandis que vous laissez votre âme traîner après elle un tel fardeau?

Quand donc nous sera-t-il loisible de nous débarrasser sans retour de ces souillures que nous amassons tous les jours? Quand retrancherons-nous ces épines; quand jetterons-nous la bonne semence? Ne savez-vous pas que le temps de la moisson est proche? Et voilà que nous n'avons pas encore préparé la terre. Si le maître du champ survenant nous accuse, que dire, que répondre? Que personne ne nous a jamais donné de semence? Mais on la jette chaque jour. Que personne n'a coupé ces épines? Mais chaque jour nous préparons la serpe. Que nous sommes absorbés par les préoccupations de la terre? Pourquoi ne vous êtes-vous pas crucifié au monde? Il suffit au serviteur de l'Evangile, pour être condamné, de rendre la somme qui lui avait été confiée sans en avoir doublé la valeur; quel sera le sort de celui qui a même entamé le principal? Si le serviteur fut précipité chargé de liens là où il y aura des grincements de dents, à quoi faudra-t-il nous attendre nous qui, mal-

gré les motifs sans nombre qui nous poussent à la vertu, ne sortons jamais de l'hésitation et de la torpeur? Qu'est-ce qui sera donc capable de vous déterminer? Ne voyez-vous pas ce qu'il y a de fragilité, d'incertitude dans la vie, de fatigue dans le présent et de sueurs? Car on ne saurait dire que, si la vertu n'est pas exempte de peine, le vice au contraire ne présente que facilité. Mais, si le vice présente autant d'aspérités que la vertu, pourquoi ne donnez-vous pas la préférence à la vertu, dont les avantages sont si remarquables? Que dis-je? Il est des vertus dont la pratique ne présente aucune difficulté. Quel sacrifice vous faut-il donc faire pour ne pas proférer d'injures, de mensonges, de jurements, pour ne pas vous venger du prochain? Le contraire n'exige-t-il pas plutôt des efforts et de vives sollicitudes? Quelle excuse, quelle défense aurons-nous si nous reculons même devant cette tâche? Nous montrerons ainsi que, en ne pratiquant pas les vertus moins faciles, nous le faisons par négligence et par lâcheté. Que toutes ces considérations nous déterminent à fuir le vice, à chérir la vertu, afin de mériter les biens présents et à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Il faut de grands efforts pour pratiquer la vertu ou le vice.

HOMÉLIE XLIII.

« Alors quelques-uns des Scribes et des Pharisiens lui répondirent, disant : Maître, nous voudrions voir un signe de vous. Et il leur répondit : Cette génération perverse et adultère demande un signe, et il ne lui sera donné d'autre signe que celui du prophète Jonas. »

1. Peut-on imaginer une impiété, une folie plus forte que celle des Scribes et des Pharisiens? Après un si grand nombre de miracles, ils disent, comme si Jésus n'en avait opéré aucun : « Nous voudrions voir un signe de vous. » Pourquoi parlaient-ils de la sorte? Pour le prendre en défaut. Comme leurs questions précédentes avaient fourni l'occasion au Sauveur de leur fermer la bouche une, deux et plusieurs fois, leur langue éhontée ainsi confondue, ils reviennent aux œuvres : ce que l'Evangéliste surpris raconte en ces termes : « Alors quelques-uns des Scribes lui répondirent en réclamant quelque signe. » Alors, à quel moment? Lorsqu'ils eussent dû s'incliner, être ravis d'étonnement et d'admiration, renoncer à ce rôle indigne, ils se gardent bien de s'écarter de leur voie perverse. Mais remarquez le ton perfide et adulateur de leur demande : ils espéraient en arriver plus aisément à le séduire. Les voilà donc qui tantôt l'injurient, tantôt le caressent, tantôt le traitent de possédé, tantôt l'appellent leur maître : expressions opposées les unes aux autres, mais inspirées toujours par la même méchanceté. Voilà pourquoi le Sauveur leur répond avec vivacité. Lorsqu'ils l'interrogeaient brusquement et l'outrageaient, il leur répondait avec mansuétude ; mais, lorsqu'ils employaient la flatterie, il les traitait rudement : preuve qu'il était également au-dessus de ces deux sentiments, et de la colère à laquelle on voulait dans un cas le pousser, et de la faiblesse à laquelle dans l'autre cas on voulait le réduire par la flatterie. Notez, je vous prie, que les expressions dont il use à leur égard ne flétrissent pas seulement leur conduite, mais qu'elles en démontrent de plus l'iniquité. Que leur dit-il, en effet? « Cette génération perverse et adultère demande un signe. » Est-il surprenant que vous agissiez de la sorte envers moi qui ne vous suis pas encore connu, puisque vous avez agi de même envers mon Père dont vous connaissez depuis longtemps les œuvres merveilleuses? Vous l'abandonniez pour courir après les démons, pour vous attacher à de honteux amants. C'est ce que le prophète Ezéchiel ne cessait effectivement de leur reprocher. En parlant de cette manière, le Sauveur se proposait de montrer l'harmonie parfaite qui régnait entre son Père et lui, de faire ressortir l'uniformité de la conduite de ses ennemis et de mettre à nu les sentiments de leur cœur, à savoir l'hypocrisie et l'hostilité qui leur dictaient ce langage. Il les traite de génération perverse, parce qu'ils répondaient toujours aux bienfaits par l'ingratitude, parce que plus on leur faisait de bien, plus ils devenaient méchants : ce qui dénote la perversité la plus pro-

fonde. Il les traite encore de génération adultère par allusion à leur incrédulité passée et à leur incrédulité actuelle : c'était une preuve nouvelle de son égalité avec son Père, puisque la génération des Juifs n'était adultère que parce qu'elle refusait de croire en lui.

Après ces paroles amères, qu'ajoute-t-il ? « Et il ne lui sera donné d'autre signe que celui du prophète Jonas. » Déjà il laisse entrevoir sa résurrection, et il apporte à l'appui une figure. Vous me demanderez si un signe n'a point été donné à cette génération : je répondrai qu'il ne lui a pas été donné sur sa demande. Si Jésus faisait des miracles, ce n'était point pour eux ; car il connaissait leur endurcissement ; il les faisait pour éclairer le reste du peuple. Ou cette réponse est la véritable, ou bien disons que les Pharisiens ne devaient pas vouloir d'un signe tel que celui-là ; car ce signe leur fut donné lorsqu'ils avaient expérimenté déjà par leur propre châtiment sa puissance. Ce sont donc des menaces qu'il leur fait entendre ici, comme s'il leur disait : Je vous ai comblés de bienfaits ; aucun n'a pu vous toucher et vous décider à vous incliner devant ma puissance. Des événements bien différents vous découvriront mon pouvoir : lorsque vous verrez la cité sainte détruite de fond en comble, ses murailles renversées, le temple transformé en un amas de ruines, vos droits et votre pouvoir anéantis, et que vous serez errants et fugitifs sur toute la terre. — Ces événements s'accomplirent en effet après la croix. — Voilà ce qui devra vous servir de signes éclatants. — Et certes il y a là un signe bien extraordinaire dans la persistance des maux qui pèsent sur eux, et dans l'inutilité des efforts sans nombre tentés pour porter remède aux désastres que la vengeance divine a fait fondre sur leur tête. Cependant le divin Maître n'énonce pas ces calamités ; il laisse à l'époque suivante la tâche de les révéler à leurs yeux. En attendant, il les entretient de sa résurrection que les maux à venir devaient encore mieux leur faire connaître. « De même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre d'un monstre marin, de même le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. » Il ne dit pas ouvertement qu'il ressusciterait, afin qu'on ne le tournât pas en ridicule ; il se contenta de l'indiquer en termes généraux, afin qu'ils ne doutassent pas de sa prescience sur ce point. Qu'ils l'aient compris, le langage qu'ils tiennent à Pilate le prouve : « Ce séducteur a dit pendant qu'il vivait : Je ressusciterai après trois jours. » *Matth.*, XXVII, 63. Il est vrai que les disciples l'ignoraient, parce qu'ils étaient encore trop grossiers. Quant aux Juifs, ils furent condamnés par leurs propres paroles.

Le Sauveur a souffert en réalité et non en apparence

2. Considérez avec quelle précision le Sauveur s'exprima : il ne dit pas : Dans la terre, mais : « Dans le sein de la terre, » pour désigner le sépulcre, et pour que personne ne soupçonnât là un jeu. Quant aux trois jours, il les admit afin que sa mort pût être sérieusement constatée. La croix et la publicité de la mort ne suffirent pas ; il fallut de plus un nombre de jours significatif. Pour rendre témoignage à la résurrection, on avait tous les temps qui devaient la suivre ; mais, si des signes nombreux n'eussent rendu témoignage à la croix en ce même temps elle n'eût rencontré qu'incrédulité : or, l'incrédulité envers la croix eût entraîné comme conséquence l'incrédulité envers la résurrection. C'est pour cela que le Sauveur l'appelle un signe. S'il n'eût point été crucifié, le signe n'eût point été donné. Telle est également la raison pour laquelle il cite la figure, comme témoignage en faveur de la réalité. Etait-ce donc un rêve que Jonas dans le ventre du poisson? je vous le demande. Evidemment, vous ne sauriez le prétendre. Donc le Christ dans le sein de la terre n'est pas davantage une fable ; car on ne prétendra pas que la figure ait été réellement accomplie, et que la vérité n'ait existé qu'imaginairement. C'est pour cela qu'en toute circonstance nous annonçons la mort du Rédempteur, dans les mystères, dans le baptême et dans toutes les occasions semblables. C'est encore pour cela que Paul s'écriait d'une voix éclatante : « Loin de moi la pensée de me glorifier, hormis en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » *Galat.*, VI, 14. D'où il suit qu'ils sont vraiment les fils du démon, ces disciples de Marcion qui ne veulent pas de ces choses que

Réfutation de Marcion.



le Christ a voulu nous conserver à tout prix, de ces choses que le diable a voulu détruire à tout prix, je veux parler de la croix et de la passion. C'est à ce même propos que le divin Maître disait ailleurs : « Détruisez ce temple, et dans trois jours je le relèverai : — Des jours viendront où l'époux leur sera ravi : — Il ne leur sera pas donné d'autre signe que celui du prophète Jonas. » *Joan.*, II, 19; *Matth.*, IX, 15. Par où il déclare qu'il souffrira pour eux, quoiqu'ils n'en doivent retirer aucun avantage ; il avait montré l'une de ces choses après l'autre ; et, malgré sa parfaite science, il n'en donne pas moins sa vie.

Voilà jusqu'où s'étendait sa tendresse miséricordieuse. Comme l'on eût pu croire que les Juifs allaient être menacés d'une ruine immédiate ainsi que les Ninivites, sauf à les imiter dans leur conversion, et que le Sauveur les tirerait de leur aveuglement après sa résurrection, de même qu'autrefois il raffermit Ninive chancelante et toucha le cœur des barbares, il prend le soin de nous déclarer tout le contraire. Qu'ils ne dussent retirer aucun fruit de ses bontés à leur égard, qu'ils dussent subir un terrible châtiment, il l'affirme par l'exemple pris du démon. En même temps il fait voir qu'il n'est en aucune façon responsable des châtiments qui fondront plus tard sur eux, et qu'ils en seront justement atteints. Ainsi faisaient-ils dans l'ancienne loi. Avant de détruire Sodome il se justifia devant Abraham et lui représenta le petit nombre de personnes qui s'y livraient à la pratique de la vertu : en effet, il ne se trouva même pas dans toutes ces villes dix personnes qui vécussent d'une façon irréprochable. De même, il mit sous les yeux de Lot la preuve de leurs sentiments inhospitaliers et de leurs passions infâmes, avant de les livrer au feu du ciel. De même encore, au temps du déluge, il se servit des œuvres des hommes pour plaider sa cause devant Noé. A Ezéchiel aussi, quand il était à Babylone, il découvrit le mal qui se faisait à Jérusalem. Après avoir dit à Jérémie : « Ne prie point pour eux, » pour se justifier il ajoutait : « Ne vois-tu pas ce qu'ils font ? » *Jerem.*, VII, 16-17. Telle est sa manière d'agir en toute conjoncture, par suite en celle-ci. Que dit-il, en effet ?

« Les hommes de Ninive s'élèveront contre la génération présente et la condamneront, parce qu'ils firent pénitence à la voix de Jonas : or, il y a plus que Jonas ici. » Jonas n'était que serviteur; moi, je suis maître : Jonas n'est sorti que du sein d'un monstre marin; moi, j'ai triomphé de la mort : Jonas prêchait la ruine de Ninive; moi je suis venu prêcher le royaume des cieux : les Ninivites crurent sans qu'aucun signe eût été opéré; moi, j'en ai opéré un grand nombre : les Ninivites n'entendirent que les menaces du prophète; moi, j'ai prêché la doctrine la plus philosophique et la plus complète : Jonas ne faisait que remplir une mission; je suis venu, moi le Seigneur et le maître de toute chose, apportant, non des menaces, non des châtiments, mais le pardon : les Ninivites n'étaient que des barbares; les Juifs ont constamment vécu parmi les prophètes : Jonas n'avait été annoncé par aucun prophète; tous ont parlé de moi, et les œuvres sont venues confirmer les paroles : Jonas s'enfuit avec le dessein de ne pas remplir sa mission de peur du ridicule; je savais, moi, que je serais bafoué, que je serais crucifié; néanmoins, je suis venu : Jonas n'eut pas à souffrir un seul outrage pour ceux qu'il allait sauver; moi, j'ai souffert la mort, et la mort la plus ignominieuse, et après cela j'envoie d'autres apôtres : Jonas était pour les Ninivites un étranger et un inconnu ; moi, je suis parent des Juifs selon la chair, je suis descendu des mêmes aïeux. Il serait facile sans beaucoup d'efforts de pousser plus loin encore ce parallèle.

3. Le Sauveur ne s'en tient pas là, et propose aux Juifs un autre exemple. « La reine du Midi s'élèvera au jour du jugement, poursuit-il, contre cette génération et la condamnera; car elle vint des extrémités de la terre pour écouter la sagesse de Salomon; et il y a ici plus que Salomon. » Cet exemple est plus frappant encore que le précédent : Jonas n'alla que vers les Ninivites, la reine du Midi n'attendit pas que Salomon vînt à elle; quoique femme, quoique barbare, elle alla vers lui, malgré l'intervalle

considérable qui l'en séparait, sans y être contrainte par des menaces, sans craindre la mort, pour le seul amour des paroles d'un sage. Mais « il y a ici plus que Salomon. » Là c'était une femme qui se présentait; ici, c'est moi-même qui suis venu : là, c'était une femme arrivant des extrémités de la terre; ici, je parcours moi-même les cités et les bourgades. Salomon entretenait la reine du Midi sur les arbres et les plantes, sujets peu susceptibles de lui être très-utiles; moi je parle sur les sujets les plus élevés, sur de redoutables mystères. — Après avoir lancé contre les Juifs incrédules cette condamnation, après leur avoir montré que leur crime était complétement inexcusable, que leur insoumission avait pour cause leur propre ingratitude et non l'insuffisance du maître; après avoir cité à l'appui, entre autres exemples, celui des Ninivites et de la reine du Midi, alors il leur dénonce le châtiment qui va les frapper; il le leur dénonce d'une façon énigmatique, mais formelle toutefois, et capable de les pénétrer de frayeur. « Lorsque l'esprit immonde sort d'un homme, dit-il, il erre en des lieux arides, cherchant le repos; ne le trouvant pas, il dit : Je reviendrai dans ma maison, d'où je suis sorti. Et revenant, il la trouve vide, nettoyée, ornée. Alors il va et prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui; et ils entrent dans la maison, et ils y habitent, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Ainsi en sera-t-il pour cette génération criminelle. » Il résulte de ce langage qu'ils devaient être punis non-seulement dans le siècle à venir, mais dans le siècle présent. « Les hommes de Ninive, venait-il de dire, se lèveront au jour du jugement, et condamneront cette génération; » pour que l'éloignement de ce moment ne les induisît pas à la négligence et au mépris, le Sauveur leur met devant les yeux les maux dont ils sont ici-bas menacés. Le prophète Osée les leur annonçait quand il disait : Ils seront « semblables aux prophètes sous le coup du ravissement, à l'homme saisi par l'esprit; » *Osee*, IX, 7; c'est-à-dire, ils seront semblables aux pseudo-prophètes quand ils se démènent et se débattent sous l'étreinte des esprits mauvais; car le mot prophète désigne ici le pseudo-prophète hors de lui, par suite tous les devins.

C'est ainsi que le Christ leur annonce les maux auxquels ils vont être en butte. Voyez-vous par combien de moyens il les presse de se soumettre à ses paroles? Tout lui sert pour cela, le présent et l'avenir, ceux qui ont fait le bien, tels que les Ninivites et la reine du Midi; ceux qui ont fait le mal, tels que les Tyriens et les Sodomites. Ainsi faisaient également les prophètes, quand ils parlaient des enfants de Réchab, de l'épouse qui n'oublie ni ses ornements ni sa ceinture, du bœuf qui n'ignore pas son maître, de l'âne qui reconnaît sa crèche. Voilà comment le Sauveur, après avoir fait ressortir par une comparaison leur ingratitude, leur signifie présentement leur châtiment. Quelle est donc sa pensée? De même que les possédés s'exposent à une possession plus fâcheuse encore si, une fois délivrés du démon, ils se conduisent avec trop de négligence; de même en sera-t-il de vous. Autrefois vous étiez au pouvoir du démon, quand vous adoriez les idoles et immoliez vos enfants aux esprits impurs : malgré cette inconcevable démence, je ne vous ai pas délaissés, j'ai envoyé mes prophètes pour chasser les démons; enfin, je suis moi-même venu pour vous guérir complétement. Mais, parce que vous refusez de m'écouter, que vous vous précipitez au contraire dans un plus profond abîme de perversité, — car il est beaucoup plus grave et beaucoup plus affreux de mettre à mort le Seigneur des prophètes que d'égorger les prophètes eux-mêmes, — vous passerez par des épreuves plus redoutables que vos épreuves d'autrefois, au temps de Babylone, de l'Egypte, et du premier Antiochus. En effet, les maux qui les accablèrent sous Vespasien et Titus furent beaucoup plus considérables; ce qui arrachait au Sauveur ces paroles : « Il y aura vers ce temps des tribulations telles qu'on n'en a jamais vu, et qu'il n'y en aura jamais de pareilles. » *Matth.*, XXIV, 21.

Punition des Juifs pour avoir crucifié le Sauveur.

Cette leçon n'était pas la seule qui découlât de la comparaison employée; elle signifiait encore qu'ils devaient être vides de toute vertu, et conséquemment pour les démons une proie plus

facile. Quoiqu'ils vécussent autrefois dans les prévarications, il y avait du moins parmi eux des justes, Dieu les assistait de sa providence, leur dispensait sa grâce qui les éclairait, les ramenait et les comblait de bienfaits : maintenant, dit le divin Maître, ils seront privés de cette assistance, la vertu sera plus rare, les calamités plus incessantes, la tyrannie du démon plus insupportable. — Vous vous souvenez de ce qui s'est passé de notre temps; vous vous souvenez du zèle des Juifs à se joindre aux païens, à marcher sur leurs traces, quand Julien se livrait à toutes les fureurs d'une impiété qui dépassait tout ce qu'on avait vu jusqu'à lui. Si maintenant ils paraissent un peu plus modérés, il faut attribuer leur calme à la crainte que leur inspire le pouvoir impérial; et certainement, n'eût été cet obstacle, ils eussent poussé encore plus loin leur audace. En tout ce qui est mal ils ont laissé bien loin derrière eux leurs ancêtres : pour les maléfices, la sorcellerie, la débauche, ils défient toute comparaison. Du reste, malgré le frein puissant qui les contient, ils ont attisé maintes séditions, ils se sont plus d'une fois soulevés contre les empereurs, et ont ainsi attiré sur eux les plus terribles répressions.

Sous l'empereur Julien les Juifs se joignirent aux païens pour persécuter les chrétiens.

4. Où sont-ils maintenant ceux qui demandaient des signes? Qu'ils le sachent bien, ce qu'il faut avant tout, c'est une âme droite; sans une âme droite les signes ne servent de rien. Les Ninivites crurent bien en l'absence de tout signe; mais les Juifs, après des signes sans nombre, en sont devenus plus méchants, et ils ont servi de démons à des légions de démons, et ils se sont exposés à d'épouvantables malheurs. Et certes, c'était justice; lorsque nous nous obstinons dans nos égarements après avoir obtenu indulgence une fois, nous méritons par cela même des châtiments beaucoup plus sévères que les premiers. Aussi le Sauveur dit-il que l'esprit mauvais « ne trouvera pas de repos; » donnant clairement à entendre par ces paroles que le démon doit venir à bout sans peine d'une âme ainsi disposée. Lorsque l'on a d'abord été frappé, puis délivré, ces deux choses devraient suffire pour ramener à de meilleurs sentiments. Il y avait même pour les Juifs une troisième circonstance, la menace de traitements plus graves à l'avenir; pourtant aucune de ces raisons ne put les rendre meilleurs. Ne croyons pas que ces paroles du divin Maître ne concernent que les Juifs; elles nous concernent également, lorsque, après avoir été illuminés et délivrés de nos maux passés, nous revenons à nos premières erreurs; indubitablement, nous serons plus grièvement punis des fautes que nous aurons ainsi commises. Voilà pourquoi le Christ disait au paralytique : « Vous voilà guéri; ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive pire encore. » *Joan.*, v, 14. Or, ces paroles ont été dites à un homme qui était demeuré trente-huit ans infirme. Est-ce qu'il aurait souffert plus qu'auparavant? demanderez-vous. Oui, ses souffrances eussent été beaucoup plus grandes et beaucoup plus cruelles. Dieu nous garde de souffrir autant que nous pourrions le faire; car les supplices ne manquent pas au Seigneur pour nous tourmenter. Si sa miséricorde est infinie, sa colère est effrayante. Voici le reproche qu'il adressait à Jérusalem par la bouche d'Ezéchiel : « Je t'ai vue souillée de sang; je t'ai lavée, et j'ai répandu sur toi l'huile des parfums. Tu t'es fait un nom par ta beauté, et tu as commis l'impureté avec tes voisins; » *Ezech.*, XVI, 6-26; c'est pourquoi une peine terrible t'est réservée. Cependant ne songez pas seulement au châtiment, songez encore à l'infinie longanimité de Dieu. Souvent nous retombons dans les mêmes fautes et il daigne nous supporter. D'un autre côté, n'ayons pas une confiance absolue; soyons plutôt dans la crainte. Si Pharaon fût rentré en lui-même après la première plaie, il n'aurait pas été frappé par les plaies subséquentes, et il n'aurait point été englouti avec toute son armée.

Je parle de la sorte, parce que je connais bien des gens qui disent encore aujourd'hui comme Pharaon : Je ne connais pas Dieu; et qui condamnent leurs inférieurs à faire des briques et à travailler dans la boue. Combien d'hommes auxquels Dieu commande de renoncer à leurs menaces, et qui refusent la moindre diminution de peine? Si nous n'avons plus à passer la mer Rouge, il y a toutefois l'océan de feu, un océan

bien différent de l'océan de la terre, un océan beaucoup plus grand, beaucoup plus épouvantable, dont les flots sont du feu, et un feu d'une nature particulière et effrayante. Abîme immense des plus ardentes flammes; on y voit le feu tournoyer, pareil à un monstre furieux. Si le feu matériel et sensible de la fournaise de Babylone, bondissant comme une bête féroce, dévora les gens qui environnaient la fournaise, tandis que les trois enfants s'y promenaient intérieurement, comment ce feu traitera-t-il ceux dont il fera sa proie? Ecoutez le prophète parlant du jour des vengeances : « Jour inexorable du Seigneur, jour plein de fureur et de colère.» *Isa.*, XIII, 9. Personne alors pour vous défendre, personne pour vous sauver : vous n'apercevrez plus le doux et serein visage du Sauveur. De même que, dans les mines, les malheureux condamnés ne voient plus d'amis, mais seulement les hommes barbares qui les commandent, de même en sera-t-il alors pour vous. Mais non, votre sort sera plus déplorable encore. Du moins, il nous est possible sur la terre de recourir à l'empereur, de le supplier et d'obtenir de cette manière la liberté de quelque condamné; mais, dans l'enfer, impossible : là, plus de pardon; il faudra toujours demeurer au milieu de tourments et de douleurs inexprimables. Aucun discours ne saurait exprimer les tortures affreuses des malheureux qui périssent sur la terre par les flammes; comment alors exprimer les tortures causées par les flammes d'outre-tombe? Ici, du moins, elles durent peu d'instants; là, celui que le feu dévore ne se consume pas.

Que ferons-nous donc en ce jour? Je me le demande à moi-même.—Alors, répliquerez-vous, je ne me préoccupe plus de ce qui me regarde; puisque vous, notre maître, vous vous tenez ce langage, pourquoi serais-je surpris de tomber dans ces tourments? — Mais non, je vous en conjure, que nul d'entre vous ne recherche de telles consolations; car de consolation, il n'en faut pas attendre. Est-ce que le diable n'était pas une puissance incorporelle? N'était-il pas d'une nature supérieure à celle de l'homme? Et cependant il est tombé. Croyez-vous donc que ce soit une consolation de partager son supplice? Assurément non. Et les Egyptiens, ne virent-ils pas leurs chefs frappés, et toutes les familles dans le deuil? Croyez-vous que cela ait été pour eux une consolation et un soulagement? Ne le croyez pas : ce qui le prouve, c'est qu'ils se levèrent tous aussitôt, comme fouettés par des verges de fer, et, allant trouver le roi, le contraignirent de laisser partir les Hébreux. C'est une façon de parler bien triste que de représenter comme consolation la part faite aux autres dans notre propre peine, et la possibilité de se dire : Je partage leur sort. A quoi bon parler de l'enfer? Voyez les malheureux que tourmente la goutte : quand ils en sont cruellement tourmentés, vous aurez beau leur montrer une foule de gens tourmentés de la même manière, ils ne vous prêteront aucune attention; car la violence du mal ne leur permet pas de penser aux autres et de trouver en cette pensée un soulagement. Gardons-nous d'entretenir de si froides espérances : je comprends à la rigueur que les maux de nos proches allégent les nôtres, quand ils ne sont pas très-graves; mais, quand les tortures sont insupportables, quand la tourmente règne au-dedans de nous, quand l'âme ne peut pas se reconnaître elle-même, quelle consolation pourrait-on recueillir?

C'est pour nous une vaine espérance que d'avoir des compagnons dans notre malheur.

5. Ces paroles ne sont donc que futilités, ce sont des propos dignes d'enfants sans expérience. Ce dont vous parlez arrive dans la tristesse, mais dans une tristesse modérée, par exemple, quand nous apprenons qu'un tel a été affligé de la même manière que nous : cependant il est des cas de tristesse où des nouvelles de ce genre ne produisent sur nous aucune impression; et, si elles ne nous impressionnent dès cette vie en aucune manière, à plus forte raison en sera-t-il ainsi dans cette douleur et dans ces tortures inexprimables qui se trahissent par des grincements de dents. Je sais bien que ce langage dans ma bouche vous attriste et vous afflige; que faire néanmoins? Je voudrais bien ne pas vous le faire entendre, et j'aimerais mieux que vous et moi fussions appliqués à la vertu; mais, puisque nous vivons pour la plupart dans le péché, qui me donnera le pouvoir de vous inspirer une

douleur véritable, et d'émouvoir l'âme de mes auditeurs? Alors, oui, je mettrais un terme à mes paroles. Maintenant je crains que plusieurs ne tiennent nul compte de ce qu'ils viennent d'entendre, et que ce mépris de la doctrine n'augmente la gravité de leur châtiment. Certainement, le serviteur qui ne répondrait aux menaces de son maître que par le dédain, ne resterait pas à l'abri de l'indignation de ce dernier, et il devrait s'attendre à une punition plus grave. Aussi, je vous en conjure, que ces considérations sur l'enfer réveillent en nous la componction. Rien de plus doux qu'un discours de ce genre, de même que rien de plus amer que la réalité. — Comment y aurait-il de la douceur à ouïr parler de la géhenne? demanderez-vous. — Parce qu'il est terrible d'y tomber : or, ce malheur, le discours que vous trouvez peu attrayant le prévient. Un autre avantage, du reste, en résulte; il émeut profondément nos âmes, il y ravive la piété, il élève nos pensées, donne à notre esprit des ailes, nous délivre des obsessions des convoitises mauvaises, et devient pour nous un remède souverain. Après vous avoir entretenus du supplice, permettez-moi de vous dire quelque chose de la confusion qui nous est réservée. De même que les Ninivites condamneront les Juifs au jour du jugement, de même nous serons condamnés par bien des hommes qui paraissent être maintenant au-dessous de nous. Songeons au ridicule dont nous serons couverts, à la sentence qui nous attend; réfléchissons-y, mettons la main à l'œuvre, et ouvrons la porte à la pénitence.

C'est à moi-même que je parle de la sorte; c'est moi-même que j'excite le premier; que personne ne m'accuse donc de le condamner. Entrons dans la voie étroite : jusques à quand les plaisirs, jusques à quand le relâchement? Ne sommes-nous pas rassasiés d'indifférence, de moqueries, d'hésitations? Seront-ce toujours les mêmes choses? Bonne chère, vanité, luxe, richesses, domaines, édifices, où aboutit tout cela? A la mort. Quelle en est la fin? De la cendre, de la poussière, des vers, un tombeau. Maintenant, à nous de montrer une vie nouvelle; à nous de faire de la terre un ciel, et de montrer aux Gentils par là de quels biens ils sont privés. Lorsqu'ils nous verront mener une conduite irréprochable, ils auront sous les yeux le spectacle du royaume des cieux; lorsqu'ils nous verront modérés, à l'abri du ressentiment, des convoitises mauvaises, de la jalousie, de l'injustice, ornés de toutes les vertus, ils diront alors : Si les chrétiens sont des anges sur la terre, que seront-ils donc après la mort? S'ils resplendissent d'un tel éclat dans la terre étrangère, de quel éclat brilleront-ils dans la patrie? — Ils seront amenés ainsi à devenir meilleurs, et la doctrine de la vérité se répandra comme au temps des apôtres. Les apôtres n'étaient que douze, et ils convertirent des villes et des contrées entières; si notre vie par sa pureté devenait une prédication éloquente, quels ne seraient pas les progrès de notre religion? Un gentil sera certainement attiré moins efficacement par le spectacle de la résurrection d'un mort que par celui d'un chrétien vraiment philosophe : le premier spectacle le plongera dans le ravissement, le second le rendra meilleur; le premier passe et il n'en reste plus rien, le second reste et ne cesse d'exercer sur l'âme son influence. Veillons donc sur nous-mêmes pour gagner les Gentils. Je ne vous demande rien de pénible; je ne vous dis pas : Renoncez au mariage. Je ne vous dis pas : Abandonnez les villes, éloignez-vous des affaires qui s'y agitent. Je vous dis au contraire : Vivez dans ce milieu, mais pratiquez-y la vertu. J'aimerais mieux pour moi voir les habitants des villes irréprochables dans leurs mœurs que les solitaires des montagnes : pourquoi? Parce qu'il en résulterait un bien plus considérable. « Personne, en effet, ayant allumé une lampe, ne la place sous le boisseau. » *Matth.*, v, 15. C'est pourquoi je voudrais que tous les flambeaux fussent placés sur des chandeliers, afin que la lumière se répandît au loin.

Allumons donc ce flambeau, efforçons-nous de délivrer de l'erreur ceux qui sont assis dans les ténèbres. Ne me dites pas : J'ai une femme, des enfants, une maison, je ne puis faire ce que vous me demandez. N'eussiez-vous aucune de ces charges, si vous viviez dans la torpeur, vous n'en feriez pas davantage : de même, avec de la



ferveur, toutes ces charges ne vous empêcheront pas de pratiquer la vertu. On ne vous demande qu'une seule chose, une âme pleine de générosité ; ni l'âge, ni la pauvreté, ni la richesse, ni l'embarras des affaires, ni aucun autre empêchement ne pourront alors vous arrêter. Toutes les prescriptions de la vertu, des vieillards, des jeunes gens, des hommes mariés et chargés d'enfants, des artisans, des soldats les ont accomplies. Daniel était jeune, Joseph esclave, Aquila artisan, un autre dirigeait une fabrique d'étoffes de pourpre, un autre était gardien d'une prison ; un autre, tel que Corneille, centurion ; un autre malade, Timothée ; un autre fugitif, Onésime ; et ces conditions diverses n'ont été pour aucun d'entre eux un obstacle, et tous ont mené une vie parfaite, les jeunes gens comme les vieillards, les esclaves comme les hommes libres, les soldats comme les simples particuliers. N'alléguons pas de vains prétextes ; excitons plutôt en nos cœurs de meilleurs sentiments. Quelle que soit notre position, embrassons franchement la vertu, et nous arriverons à la possession des biens à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, puissance, honneur, au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLIV.

« Comme il parlait encore à la multitude, sa mère et ses frères étaient dehors cherchant à lui parler. Et quelqu'un lui dit : Voilà votre mère et vos frères qui sont dehors, cherchant à vous parler. Et il répondit à celui qui le lui disait : Qui est ma mère, et qui sont mes frères ? Etendant la main vers ses disciples, il dit : Voilà ma mère et mes frères. »

1. Ce que je disais naguère, que sans la vertu tout est superflu, le voici maintenant surabondamment démontré. Je disais que l'âge, la nature, le désert comme séjour, et toute autre circonstance, ne servaient de rien si l'on n'y joignait de bons sentiments : aujourd'hui nous apprenons quelque chose de plus extraordinaire encore, à savoir que sans la vertu, il n'eût servi de rien à la mère du Christ de le porter dans ses entrailles, et de le mettre au monde de la manière merveilleuse que nous connaissons. De cette vérité voici la preuve la plus irrécusable : « Comme il parlait encore à la multitude, raconte l'Evangéliste, quelqu'un lui dit : Voilà votre mère et vos frères qui vous cherchent. Et il leur dit : Qui est ma mère, et qui sont mes frères ? » S'il parlait de la sorte, ce n'est pas qu'il eût honte de sa mère ou qu'il reniât celle qui l'avait enfanté : s'il eût dû en rougir, il n'eût point consenti à être porté dans son sein ; il voulait nous enseigner que ce titre de mère n'eût servi de rien à Marie, si elle n'eût parfaitement rempli tous ses devoirs. Ce qu'elle faisait en ce moment lui était inspiré par un amour-propre excessif ; elle voulait montrer au peuple l'autorité et l'influence qu'elle exerçait sur son enfant, duquel elle n'avait pas encore une très-haute idée : en conséquence elle se présente d'une façon importune. Remarquez en effet l'inconséquence de la mère et des frères de Jésus. Au lieu de se mêler à la foule pour écouter le divin Maître, ou du moins, au lieu d'attendre la fin de son discours pour se présenter, ils l'appellent du dehors, et ils le font sous les yeux du public, affichant ainsi une ambition déplacée, et l'influence qu'ils prétendaient exercer sur lui. L'Evangéliste le relève avec une intention de blâme ; et telle est la pensée qui lui fait dire : « Comme Jésus parlait encore à la multitude. » N'y avait-il donc pas un autre temps ? semble-t-il dire. Ne pouvaient-ils pas lui parler à l'écart ? Qu'avaient-ils donc à lui dire ? S'ils avaient à l'entretenir sur la vérité de sa doctrine, ils auraient dû l'interpeller publiquement, lui parler en présence de tout le monde, afin que tout le monde en profitât : s'ils avaient à lui parler sur un sujet qui les intéressât personnellement, il n'était pas convenable qu'ils insistassent de cette manière. Si le Sauveur ne permit même pas à un de ses nouveaux disciples d'aller ensevelir son père, pour qu'il ne mît à le suivre aucun retard, à plus forte raison eût-il refusé d'interrompre ses instructions pour des motifs de nulle valeur.

Il résulte donc de ces considérations qu'ils

agissaient par un motif de vaine gloire ; ce que Jean l'Evangéliste explique en disant : « Ses frères eux-mêmes ne croyaient pas en lui. » *Joan.*, VII, 5. Le même historien rapporte certains de leurs propos parfaitement dénués de sens. Un jour ils l'entraînèrent, raconte-t-il, à Jérusalem dans le but unique de se glorifier de ses miracles : « Si tu fais ces choses, lui disaient-ils, manifeste-toi donc au monde ; car personne n'agit ainsi en secret, et tous cherchent à se faire connaître ; » *Ibid.*, 4 ; langage qui leur valut un reproche par lequel le Sauveur flétrissait leurs idées charnelles. Il est vrai que les Juifs disaient de Jésus avec mépris : « N'est-ce pas là le fils du charpentier dont nous connaissons le père et la mère ? Est-ce que ses frères ne demeurent pas au milieu de nous ? » *Matth.*, XIII, 55-56 ; *Marc.*, VI, 3. Pour répondre à ces propos fondés sur la bassesse de son origine, les frères du Sauveur le pressaient de faire étalage de ses miracles ; mais il repoussa leurs conseils, afin de les guérir de leur aveuglement. Quant à sa mère, s'il eût voulu la renier, il l'eût fait sans doute lorsque les Juifs lui reprochaient sa naissance : or, il la traite avec tant de tendresse que, du haut de la croix, il la recommande aux soins de son disciple chéri, et lui témoigne la plus vive sollicitude. S'il ne fait pas de même en ce moment, c'est par intérêt pour ses frères et pour elle. Comme ils ne voyaient en lui qu'un homme, et qu'ils agissaient uniquement par vaine gloire, il s'applique à combattre ce mal et à les guérir, bien loin de vouloir les humilier.

Ne vous bornez pas, je vous prie, à considérer le blâme léger qu'exprime la réponse du divin Maître ; considérez de plus la témérité de ses frères, la qualité de celui qui les reprend, — car ce n'est pas un homme ordinaire, mais le Fils unique de Dieu, — et le but de sa réprimande : il ne se proposait pas de causer à sa mère la moindre peine, mais de la délivrer d'une tyrannie dangereuse, de l'amener insensiblement à concevoir de lui une idée exacte, et de lui persuader qu'il était, en même temps que son fils, son propre Seigneur ; alors vous trouverez cette observation parfaitement convenable en elle-même, très-utile à la mère de Jésus, et enfin remplie de mansuétude. Il ne dit pas effectivement : Allez, dites à cette femme qu'elle n'est pas ma mère ; il se contente de s'adresser à celui qui l'interroge et de lui dire : « Qui est ma mère ? » En cela, il joint aux enseignements précédents un enseignement nouveau. Et lequel ? Il instruit et les uns et les autres, les engage à ne pas négliger la vertu, à ne pas fonder sur les liens du sang une confiance excessive. Si, en dehors de la vertu, il ne devait servir de rien à la mère du Sauveur de lui avoir donné le jour, tout autre parent devait encore moins compter sur sa qualité de parent pour être sauvé. Il n'y a qu'une seule noblesse aux yeux de Dieu, celle qui consiste à faire sa volonté ; voilà le genre de noblesse qui l'emporte en excellence et en mérite sur tous les autres.

2. En conséquence, ne nous enorgueillissons pas de la gloire de nos enfants, si nous ne pratiquons pas les mêmes vertus ; ne soyons pas fiers de l'illustration de nos parents, si nous ne sommes pas fidèles à reproduire leurs mœurs. Il peut arriver que celui qui a mis au monde un enfant ne soit pas son père, et que celui qui ne l'a pas engendré le soit. Aussi, quand une femme s'écriait : « Bienheureux le sein qui vous a porté et les mamelles qui vous ont allaité ; » *Luc.*, XI, 27 ; le Sauveur, au lieu de dire : Mais nul sein ne m'a porté, nulles mamelles ne m'ont allaité, — se contenta de répondre : « Heureux plutôt ceux qui font la volonté de mon Père. » *Ibid.*, 28. Vous le voyez, jamais il ne nie les liens que la nature lui a imposés ; il mentionne de plus seulement les liens qu'établit la vertu. De même, quand le précurseur s'écriait : « Race de vipères, ne dites pas : Nous avons pour père Abraham, » *Matth.*, III, 7-9, il ne prétend pas qu'ils ne soient pas sortis d'Abraham selon la chair, mais il prétend qu'il ne leur servira de rien d'être nés d'Abraham à moins d'être ses descendants par les mœurs aussi bien que par la nature. — Le Christ exprimait la même vérité en ces termes : « Si vous étiez les fils d'Abraham vous feriez les œuvres d'Abraham ; » *Joan.*, VIII, 39 ; car il ne se proposait pas de leur inspirer pour ces liens de la nature du dédain ; il voulait qu'ils aspirassent à une parenté plus

haute et plus nécessaire. Il fait de même dans la circonstance actuelle ; seulement il use d'une modération et d'une douceur plus grandes, parce qu'il s'agissait de sa mère. En effet, il ne dit pas : Ce n'est point ma mère, ce ne sont point mes frères, puisqu'ils n'accomplissent pas ma volonté ; il ne prononce aucun jugement, aucune condamnation ; il les laisse maîtres de l'accomplir, en leur disant avec sa mansuétude accoutumée : « Celui qui fait la volonté de mon Père, celui-là est pour moi un frère, une sœur, une mère. » Par conséquent, s'ils veulent mériter ces titres, qu'ils entrent dans cette voie.

Lorsqu'une femme se met à dire : « Bienheureux le sein qui vous a porté, » il ne répond pas, je le répète : Non, elle n'est pas ma mère ; il se borne à dire : Si elle veut être vraiment heureuse, qu'elle accomplisse la volonté de mon Père ; celui qui l'accomplit est pour moi une mère, une sœur, un frère véritable. Ciel ! quel honneur ! à quelle hauteur la vertu transporte celui qui l'a mise en pratique ! Que de femmes ont déclaré bienheureuse cette Vierge sainte, heureuses ses entrailles, et pour devenir mères dans le même sens ont sacrifié tout le reste ! Au surplus, qu'est-ce qui pourrait nous en empêcher ? Ne nous ouvre-t-il pas sagement la voie, et n'est-il pas permis aux hommes comme aux femmes de prétendre à ce rang et même à un rang plus distingué ? car la maternité fondée sur la vertu est plus noble que la maternité fondée sur la nature : si c'est un bonheur que de posséder celle-ci, c'est un bonheur d'autant plus grand de posséder celle-là qu'elle est plus précieuse. Qu'il ne vous suffise donc pas de la désirer ; entrez d'un pas décidé dans la voie qui vous doit conduire à l'accomplissement de vos désirs. — Quand le divin Maître eut ainsi parlé, il sortit de la maison. De la sorte il reprit ses parents, et en même temps il fit ce qu'ils lui demandaient. De même, pour le festin des noces, il reprit sa mère qui lui adressait une demande intempestive, et nonobstant il ne lui refusa pas ce qu'elle sollicitait, soit pour venir en aide à ses hôtes, soit pour témoigner son amour envers Marie. Voilà comment, dans la conjoncture présente, il combattit le mal de la vaine gloire, tout en traitant sa mère avec le respect qui lui était dû, malgré l'inopportunité de sa démarche.

« En ce temps-là, poursuit l'historien sacré, Jésus sortit de la maison, et s'assit sur les bords de la mer. » — Si vous voulez me voir et m'entendre, voici que je sors et que je vais vous entretenir. — Après avoir opéré de nombreux miracles, il songe à leur dispenser de nouveau le bienfait de sa doctrine. Assis sur les bords de la mer, il prêchait les hommes terrestres. Ce ne fut pas sans motifs qu'il s'assit sur les bords de la mer; et l'Evangéliste permet de les deviner. Il voulait qu'une assemblée se formât devant lui ; en conséquence, il se place de manière à ce que personne ne soit derrière lui, et à ce qu'il les ait tous en face. « Et une foule nombreuse s'assembla autour de lui ; de telle sorte que, montant dans une barque, il s'assit, et toute la multitude resta debout sur le rivage. » Dans cette position, il se met à leur parler en paraboles. « Et il leur dit beaucoup de choses en paraboles. » Sur la montagne, il ne fit pas de même, et il ne parsema pas son discours d'autant de paraboles : il est vrai qu'il n'avait maintenant devant lui qu'une foule ignorante et grossière, tandis qu'il s'adressait alors aux scribes et aux pharisiens. Remarquez, je vous prie, la parabole qu'il expose en premier lieu, et dans quel ordre Matthieu les présente. Quelle est donc cette première parabole ? Celle qui devait éminemment occuper ce rang, et piquer l'attention des auditeurs. Parce que le Seigneur a le dessein de les entretenir d'une façon en quelque sorte énigmatique, il commence par une parabole propre à stimuler leur curiosité. D'après un autre Evangéliste, il leur aurait à cause de cela reproché de ne pas le comprendre, en disant : « Comment n'avez-vous pas saisi cette parabole ? » *Marc.*, IV, 13. Cette raison n'est pas la seule pour laquelle il parle en paraboles ; il le fait encore pour donner à son discours plus de solennité, pour le graver plus profondément dans la mémoire de ces pauvres gens, et leur mettre les choses sous les yeux, ainsi que le faisaient les prophètes.

3. Quelle est donc cette parabole ? « Un semeur

sortit pour aller semer son grain. » D'où est-il sorti celui qui est présent partout, qui remplit l'univers entier? Comment est-il sorti? Ce n'est point matériellement, c'est par une disposition de sa providence à notre égard, en se revêtant d'une chair qu'il s'est rapproché de nous. Parce que nous ne pouvions pas aller jusqu'à lui, nos péchés nous en interdisant l'accès, il est sorti jusqu'à nous. Et pourquoi est-il sorti? est-ce pour détruire une terre où les épines foisonnaient? est-ce pour en punir les cultivateurs? Ne le croyez pas : il vient pour cultiver cette terre, pour la féconder et y semer la doctrine de la piété. La semence dont il parle est, en effet, sa doctrine; le champ, l'âme de l'homme; le semeur, lui-même. Que devient cette semence? Il en périt trois parties, une seule partie est conservée. « Et, pendant qu'il semait, poursuit le Sauveur, une partie du grain tomba le long du chemin, et les oiseaux du ciel vinrent et le mangèrent. » Il ne dit pas qu'il ait jeté le grain sur le chemin, mais que le grain y tomba. « Une autre partie tomba sur le roc où il y avait peu de terre; et il leva aussitôt parce que la terre avait peu de profondeur. Mais, le soleil paraissant, la semence fut brûlée, et comme elle n'avait pas de racines, elle sécha. Une autre partie tomba dans les épines, et les épines s'élevèrent et l'étouffèrent. Une autre partie tomba dans une bonne terre, et les grains portèrent leur fruit, les uns cent, les autres soixante, les autres trente pour un. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende. » Ainsi la quatrième partie est sauvée; et encore ne porte-t-elle pas uniformément ses fruits, et y remarque-t-on une notable différence.

Comment le Christ est sorti pour semer.

Dans cette parabole, le divin Maître nous enseigne qu'il s'adresse à tous indistinctement : il n'établit aucune division entre le riche et le pauvre, entre le savant et l'ignorant, entre le négligent et le fervent, le courageux et le timide; sa parole concerne tout le monde, et il fait de son côté tout ce qu'il peut faire, quoiqu'il connaisse parfaitement l'avenir, de manière à dire avec droit : « Qu'ai-je dû faire, que je n'aie point fait? » *Isa.*, v, 4. Les prophètes comparaient eux aussi le peuple à une vigne : « Une vigne a été donnée à mon bien-aimé, » disait Isaïe. *Ibid.* — « Il a transplanté de l'Egypte sa vigne, » disait le Psalmiste. *Psalm.* LXXIX, 9. Le Sauveur emploie, lui, la comparaison de la semence. Quelle est donc en cela sa pensée? Que l'obéissance est maintenant plus facile, plus prompte et qu'elle produira ses fruits sur-le-champ. Ne voyez pas non plus dans cette phrase : « Le Seigneur sortit pour semer, » une répétition. Plus d'une fois le semeur sortira pour une chose différente, par exemple, pour préparer la terre, pour couper les mauvaises herbes, pour arracher les épines, pour toute autre occupation pareille; mais le semeur de l'Evangile sortit pour semer. Comment est-il arrivé que la partie principale de la semence ait péri? La faute n'en est pas à celui qui la répand, mais à celui qui la reçoit, je veux dire à l'âme qui n'écoute pas. Alors pourquoi ne dit-il pas : Une partie de la semence tomba sur le terrain des indifférents, et elle périt; un autre tomba sur le terrain des riches, et elle fut étouffée; une autre sur le terrain des voluptueux, et elle fut gaspillée? C'est qu'il ne veut pas leur parler trop ouvertement pour ne pas les pousser au désespoir; il laisse à la conscience de chacun le soin de faire cette application.

Aussi bien le Sauveur dit-il du filet ce qu'il dit maintenant de la semence, à savoir, qu'il rapporta bien des inutilités. Par la parabole présente il se propose d'exercer ses disciples et de leur enseigner à ne pas perdre courage, quand même le nombre des âmes fidèles à recevoir la semence serait inférieur à celui des âmes qui doivent en abuser. Le Seigneur était le premier à leur donner l'exemple; car, malgré sa connaissance parfaite de l'avenir, il ne laissa pas de répandre son grain. Mais est-il raisonnable, demandera-t-on, de le répandre sur la pierre, au milieu des épines, le long du chemin? S'il s'agissait d'une semence matérielle et de la terre, ce ne serait pas raisonnable; mais, quand il s'agit des âmes et de la doctrine, la chose est au plus haut degré digne d'éloges. On reprocherait justement à un cultivateur de le faire; la pierre ne saurait devenir de la terre, les épines ne peuvent pas ne pas être des épines, le chemin

ne peut pas ne pas être le chemin. Dans l'ordre des choses de l'âme il n'en est pas ainsi : la pierre peut y être transformée en une terre fertile, le chemin peut n'être plus foulé par les passants, et devenir un champ fécond; les épines peuvent être arrachées, et permettre au grain une fois débarrassé de fructifier. Si tout cela n'était pas possible, le semeur n'aurait point répandu son grain. Si cette transformation n'a point été toujours opérée, cela dépend, non du maître du champ, mais de ceux qui ont refusé de se soumettre. Le semeur a rempli toute sa tâche; si le grain donné par lui a été gaspillé, il n'en résulte aucune charge contre l'auteur d'un tel bienfait. Songez bien, s'il vous plaît, qu'il n'y a pas qu'une seule voie de perdition, qu'il y en a beaucoup, et qu'elles sont bien différentes les unes des autres.

Il y a des hommes qui ressemblent à un chemin, ce sont les hommes dédaigneux, mondains, négligents; il y en a d'autres qui ressemblent à la pierre, ce sont les pusillanimes. « Le grain qui a été semé parmi les pierres, dit le Sauveur, c'est celui qui entend la parole et la reçoit d'abord avec joie; mais elle n'a pas de racine en lui, et ne subsiste qu'un certain temps : la tribulation venant à cause de la parole ainsi que la persécution, il est aussitôt scandalisé. Lorsque quelqu'un écoute la parole du royaume sans la comprendre, le méchant vient et enlève ce qui avait été semé dans son cœur. Voilà ce qu'est la semence jetée le long du chemin. » Autre chose est de laisser la semence doctrinale se dessécher sans tribulation et sans tracasserie aucune, autre chose de la voir périr sous le choc des tentations : aussi les hommes qui sont figurés par les épines sont-ils bien moins excusables.

4. Pour qu'il ne nous arrive rien de tel, gravons profondément dans notre mémoire, et cachons avec un soin jaloux la divine parole. Le diable aura beau ravir autour de nous; il dépendra toujours de nous qu'il ne nous puisse rien ravir. Si la semence sèche, la cause n'en est pas dans l'excessive chaleur. Le divin Maître ne dit pas : Elle sécha à cause de la chaleur; — mais, « parce qu'elle n'avait pas de racines. » Si la parole est étouffée, cela dépend non des épines, mais de ceux qui ont laissé les épines croître en liberté. Vous n'avez qu'à vouloir pour les empêcher de croître, et pour faire des richesses un usage convenable. C'est pour cela que le Sauveur parle, non du siècle, mais « des sollicitudes du siècle; » non des richesses, mais « de l'illusion des richesses. » Ne nous en prenons donc pas aux choses elles-mêmes, mais à la corruption de la volonté. On peut être riche et ne pas se laisser séduire; on peut vivre dans le siècle, et n'être pas étouffé par les sollicitudes. Deux inconvénients opposés l'un à l'autre découlent des richesses : en premier lieu, elles sont pour l'homme une source de tourments et de ténèbres, c'est-à-dire de sollicitudes; en second lieu, elles l'amollissent par les plaisirs. Expression fort juste que celle-ci : « L'illusion des richesses; » car dans les richesses tout est illusion; elles ne sont que de vains mots sans réalité aucune. Le plaisir, la gloire, l'éclat, toutes ces choses ne sont que chimère, et non pas réalité.

Après avoir indiqué les divers moyens de perdition, le Sauveur passe à la bonne terre; il ne veut pas nous jeter dans le désespoir, il nous laisse une espérance de retour et il nous montre qu'il est possible de passer des états précédents à ce dernier et meilleur état. Mais, si la terre est bonne, si le cultivateur est le même, si la semence est la même, comment se fait-il que les grains aient tantôt donné soixante, tantôt trente, tantôt cent pour un? Ici encore la nature de la terre est le principe de cette différence. Ce n'est point le cultivateur, ce n'est pas la semence, c'est la terre où elle est reçue : par conséquent, c'est la volonté, non la nature, qui doit tout expliquer. Admirez ici l'immense charité de Dieu, qui, loin d'exiger une même mesure de vertu, accueille avec empressement les premiers, ne repousse pas les seconds et donne une place aux troisièmes. Cependant le divin Maître s'efforce par ce langage de prémunir ceux qui le suivaient contre la pensée qu'il suffirait pour le salut d'écouter ses paroles. Pourquoi ne parle-t-il pas des autres vices, de l'amour charnel, par exemple, et de l'orgueil? En mentionnant les sollicitudes du siècle présent et

Dieu n'exige point la même vertu dans tous les hommes.

l'illusion des richesses, il a tout indiqué. La vaine gloire, ainsi que tout ce qui s'y rapporte, se rattache au siècle présent et peut être ramenée à l'illusion des richesses, avec la volupté, la gourmandise, la jalousie, l'orgueil et autres vices du même genre. Le Sauveur parle en outre de la pierre et du chemin, pour nous enseigner qu'il ne devait pas nous suffire de nous affranchir de l'amour de l'argent, et qu'il fallait s'appliquer à la pratique de toutes les autres vertus. A quoi vous servirait-il de secouer le joug des richesses, si vous vivez dans la mollesse et le relâchement? A quoi vous servirait-il de n'être pas relâché, si vous écoutez la divine parole avec une dédaigneuse indifférence? Ce n'est pas assez pour le salut d'une seule de ces choses : vous avez besoin en outre de zèle pour la parole de Dieu, puis de vous en souvenir fidèlement, puis d'être plein de courage, puis de mépriser tous les biens de ce monde. Si le zèle pour la parole divine est mis au premier rang et avant toutes les autres conditions, c'est qu'il est la condition la plus nécessaire : « Comment croiront-ils, s'ils n'entendent pas? » *Rom.*, X, 14. Et nous aussi, nous ne connaîtrons pas les devoirs à remplir, si nous n'écoutons les enseignements qui nous sont adressés : après seulement viennent le courage et le mépris des biens présents.

A nous maintenant, pour mettre à profit ces leçons, de nous fortifier de toute façon : prêtons une oreille attentive à la parole de Dieu, poussons profondément nos racines, et débarrassons-nous de toutes les sollicitudes séculières. Si nous remplissons l'une de ces conditions et si nous négligeons les autres, nous n'en retirerons aucun bénéfice, et d'une manière ou d'une autre nous arriverons à une perte certaine. Que nous importe de trouver ou dans les richesses, ou dans la négligence, ou dans la pusillanimité, la cause de notre perte? Que sa moisson périsse d'une manière ou d'une autre, le cultivateur n'en éprouve pas moins de regrets. Ne cherchons pas une consolation dans la pensée que nous ne périrons pas pour toutes ces raisons; pleurons plutôt de nous exposer à périr de l'une de ces manières, quelle qu'elle puisse être, et livrons aux flammes les épines qui étouffent la semence de la parole. Elles l'étouffent surtout chez les riches qui, par suite, ne sont utiles ni pour la terre ni pour le ciel. Esclaves et captifs de la volupté, ils sont incapables de s'occuper d'affaires séculières; à plus forte raison sont-ils incapables de s'occuper utilement de celles du ciel. Comme ils sont envahis par deux ordres de sentiments également pernicieux, les sentiments qu'éveillent en eux les plaisirs et ceux qu'éveillent en eux les sollicitudes, le poids de l'une ou de l'autre de ces préoccupations étant capable à lui seul de submerger leur esquif, jugez du naufrage qui les attend lorsque toutes les deux pèseront sur eux en même temps.

5. Ne soyez pas non plus surpris si le divin Maître appelle des épines les plaisirs. Vous ne le comprenez pas, vous, parce que la passion vous enivre; mais ceux qui sont en bonne santé savent que les plaisirs déchirent plus cruellement que les épines, qu'ils rongent l'âme plus profondément que les sollicitudes, et qu'ils attirent sur le corps aussi bien que sur l'âme les plus cuisantes douleurs. Jamais les soucis ne pèsent aussi lourdement que la satiété. Représentez-vous un infortuné sans sommeil, les tempes et la tête en feu, les entrailles déchirées, et dites-moi si les épines causent de semblables tortures. Si les épines mettent les mains en sang de quelque façon qu'on les prenne, les plaisirs aussi déchirent les pieds, les mains, la tête, les yeux, tous les membres en un mot sans exception : comme les épines, ils sont arides et stériles; plus que les épines ils nous affligent; source de plus graves dommages, ils rendent la vieillesse prématurée, ils émoussent les sens, ils obscurcissent l'intelligence, enlèvent sa perspicacité à l'esprit qu'ils aveuglent, ils alourdissent le corps, le remplissent de matières et d'humeurs surabondantes, le disposent à une foule de maladies, et rendent sa masse et son poids excessifs; de là de nombreux et fréquents désastres, des naufrages continuels. Pourquoi, je vous le demande, engraisser ainsi votre corps? Est-ce que nous allons vous offrir en sacrifice? est-ce que vous devez paraître sur une table? Engraissez les oiseaux tant que vous voudrez, ou plutôt vous auriez tort de les engraisser; car, lorsqu'ils sont char-

gés de graisse, ils ne fournissent pas une nourriture saine. L'intempérance est un mal de telle nature qu'il est funeste aux bêtes elles-mêmes; quand elles sont nourries jusqu'à la satiété, elles en souffrent, et nous aussi. De cet embonpoint démesuré résultent des matières superflues et indigestes, et des humeurs qui se corrompent facilement. Les animaux au contraire que l'on se garde bien de nourrir de cette manière et que l'on entretient dans une sorte de jeûne, avec une nourriture mesurée d'avance, sans toutefois leur ménager la peine et le travail, sont infiniment plus sains, et nous sont à nous-mêmes infiniment plus utiles, soit pour la nourriture, soit pour tout le reste : les personnes qui se nourrissent de leur chair s'en portent mieux, mais celles qui se nourrissent de la chair des autres leur deviennent semblables, et on les voit bientôt s'alourdir, contracter des infirmités et subir une servitude intolérable.

Vraiment, rien ne cause plus de mal et de préjudice au corps que les plaisirs de la table; rien ne le charge et ne l'expose plus à l'appesantissement et à la ruine que la gloutonnerie. Une des choses les plus capables de nous jeter hors de nous-mêmes, c'est bien la folie de ces hommes qui ont pour leur estomac moins de ménagements que nous n'en avons d'ordinaire pour nos outres. Les marchands de vin se garderaient bien de remplir démesurément une outre de peur qu'elle ne se rompît; et il y a des hommes qui n'ont pas les mêmes égards pour leur ventre : après l'avoir rempli jusqu'à crever, ils se gorgent encore de vin jusqu'au nez, jusqu'aux oreilles, sans souci des difficultés qu'ils suscitent et à l'esprit, et au principe qui préside à toute l'économie animale. Dites-moi donc, est-ce pour que vous le remplissiez de vin jusqu'à la bouche, et de toute autre matière corruptrice que le gosier vous a été donné ? N'est-ce pas plutôt, ô homme, pour que vous chantiez les louanges de Dieu, pour que vous prononciez de saintes prières, que vous lisiez les lois divines, et que vous donniez à votre prochain de sages conseils ? Et voilà que, le consacrant exclusivement à cet emploi misérable, et passant votre vie entière dans cet esclavage honteux, vous ne permettez pas à cet organe de remplir un instant sa mission sacrée.

La conduite de ces malheureux me fait songer à celui qui, prenant une lyre dont les cordes d'or seraient harmonieusement accordées, au lieu d'en tirer de suaves mélodies, la souillerait de fange et d'ordures. Ce n'est pas que je qualifie ainsi la nourriture, je n'applique ce terme qu'à la recherche des plaisirs de la table et à l'intempérance. Quand les aliments ne nous sont pas nécessaires, ils ne sont pour nous que du poison. La fonction naturelle de l'estomac est de recevoir des aliments; mais la bouche, le gosier, la langue sont appelés à des fonctions beaucoup plus importantes. L'estomac lui-même n'est pas destiné à recevoir quelque quantité de nourriture que ce soit, mais une quantité mesurée; il le prouve invinciblement par les réclamations de toute nature qu'il fait entendre toutes les fois que nous le chargeons outre mesure; et, non content de réclamer il se venge de l'injure qui lui est faite, il nous impose de cruels châtiments. En premier lieu, il châtie les pieds qui nous transportent à ces festins funestes; puis, il charge de liens les mains qui nous ont présenté si souvent tant de mets. Chez plusieurs, la bouche, les yeux, la tête ont été atteints de contorsions terribles. Comme l'esclave qui, contraint de remplir une tâche au-dessus de ses forces, maudirait dans son ressentiment celui qui la lui impose, l'estomac surchargé se venge souvent sur le cerveau, de même que sur les autres organes, et détermine sa paralysie. Par une disposition admirable de sa providence, Dieu a permis que l'intempérance entraînât ces conséquences pernicieuses, afin que la crainte de semblables désastres vous obligeât malgré vous à garder la mesure que prescrit une philosophie dont vous ne voudriez pas autrement.

C'est pourquoi fuyons les plaisirs de la table, pratiquons la tempérance, afin de jouir d'une excellente santé corporelle, et, l'âme affranchie de toute infirmité, de mériter un jour les biens à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLV.

« Et les disciples s'approchant lui dirent : Pourquoi leur parlez-vous en paraboles ? Et il leur répondit, en disant : Il vous est donné à vous de connaître les mystères du royaume des cieux ; mais cela ne leur est pas donné. »

1. Il est juste d'admirer l'à-propos avec lequel les disciples, dans leur désir de s'instruire, savent choisir le moment pour interroger le divin Maître : ils ne l'interrogent pas en présence de la foule, et Matthieu nous l'apprend par ces paroles : « Et les disciples s'approchant lui dirent. » Ceci n'est pas une simple conjecture de ma part : Marc raconte formellement qu'ils vinrent le trouver en particulier. Ainsi auraient dû faire sa mère et ses frères, au lieu de l'appeler du dehors et de se donner en spectacle. Mais remarquez la charité des disciples et leur sollicitude envers le prochain : ils commencent par interroger le Sauveur sur ce qui regarde ce dernier; ensuite seulement ils l'interrogent sur ce qui les regarde eux-mêmes. « Pourquoi, lui disent-ils, leur parlez-vous en paraboles ? » Ils ne disent pas : Pourquoi nous parlez-vous en paraboles ? Ailleurs également ils ont maintes fois manifesté leurs bonnes dispositions envers la foule, par exemple, quand ils lui disaient : « Renvoyez cette multitude; savez-vous qu'ils sont scandalisés ? » *Luc.*, IX, 12; *Matth.*, XV, 12. Que leur répond le Christ? « Il vous a été donné à vous de connaître le mystère du royaume des cieux; mais cela ne leur a pas été donné. » En s'exprimant en ces termes, il ne prétend pas affirmer une chose nécessaire, ni une disposition établie sans but et comme au hasard; il veut montrer plutôt que les Juifs sont eux-mêmes la cause de tous leurs maux, et que cette connaissance est un présent, une grâce descendue d'en haut.

La grâce ne détruit pas le libre arbitre.

Cependant, parce qu'elle est une grâce, il ne faudrait pas croire que la volonté libre a été détruite; et c'est ce que la suite du récit va prouver. Voilà donc le Sauveur affirmant, pour que cette doctrine de la grâce ne pousse pas les uns au désespoir, les autres à l'indifférence, que le commencement est en notre pouvoir. « Car à celui qui possède on donnera, et il sera dans l'abondance; mais à celui qui ne possède pas, on ôtera même ce qu'il paraît avoir. » Langage assez obscur, et néanmoins propre à déclarer l'ineffable justice du Seigneur. Quant à la pensée du Sauveur, la voici : A celui qui est rempli d'ardeur et de zèle, Dieu donnera tout ce qui est en son pouvoir : à celui qui n'a ni zèle ni ardeur, et qui ne fait rien de son côté, Dieu refusera ce qui dépend de lui : « Ce qu'il paraîtra posséder lui sera même enlevé; » non pas que Dieu le lui enlève, mais il ne lui donnera rien. Telle est notre manière d'agir à nous-mêmes : si l'on ne nous prête qu'une oreille distraite, et si l'on ne fait aucun cas des conseils que nous offrons, nous nous renfermons dans le silence; à continuer, nous ne ferions qu'ajouter à cette indifférence. Si, au contraire, on manifeste un désir sérieux de s'éclairer, nous cédons à ce désir, et nous discourons longuement. Expression fort juste que celle-ci : « Ce qu'il paraît avoir; » car cela même, il ne le possède pas. Il s'explique ensuite plus clairement après ces mots : « Il sera donné à celui qui possède, » en ajoutant : « Pour celui qui ne possède pas, ce qu'il paraît avoir lui sera même enlevé. Si je leur parle en paraboles, poursuit-il, c'est parce que en voyant ils ne voient pas. »

Mais s'ils ne voient pas, répliquerez-vous, il faudrait alors leur ouvrir les yeux. — Oui, si cette cécité eût été une cécité naturelle, il eût fallu leur ouvrir les yeux; mais, comme elle était purement volontaire, au lieu de dire simplement, ils ne voient pas, il ajoute : « Parce que en voyant ils ne voient pas. » Leur perversité donc était le principe de leur aveuglement : ils avaient vu les démons chassés, et ils avaient dit : « C'est par Béelzébub, prince des démons, qu'il chasse les démons. » *Matth.*, IX, 34. Ils avaient entendu le Sauveur déclarer son dessein de les conduire à Dieu et le parfait accord qui régnait entre son Père et lui, et ils s'étaient écriés : « Celui-là n'est point de Dieu. » Puisqu'ils affirmaient toujours le contraire de ce qu'ils voyaient et entendaient, le Sauveur dit : Je les prive de l'ouïe et de la vue; de tout ce qui se passe devant eux ils ne retireront qu'une condamnation plus

redoutable. En effet, ils ne se contentaient pas de ne pas croire; ils le calomniaient, le blâmaient, lui tendaient des embûches. Cependant le divin Maître ne mentionne pas ces dernières circonstances, pour ne pas les éloigner par ce langage accusateur. Dès le principe, il s'exprimait avec eux de la façon la plus claire; cela n'ayant abouti qu'à les rendre plus pervers, il leur parle désormais en paraboles. Puis, afin que l'on ne vît pas dans ses paroles une accusation calomnieuse, et qu'on ne répliquât pas : Mais c'est notre ennemi, celui qui nous poursuit et nous accuse de la sorte, il invoque le témoignage du prophète. « Sur eux s'accomplit la prophétie d'Isaïe conçue en ces termes : Vous écouterez de vos oreilles et vous n'entendrez pas; vous regarderez de vos yeux et vous ne verrez pas. » *Isa.*, VI, 9. Voyez-vous avec quelle précision le prophète les incrimine? Il ne leur dit pas, en effet: Vous ne verrez pas; mais : « Vous regarderez et vous ne verrez pas. » Il ne dit pas : Vous n'entendrez pas; mais : « Vous écouterez, et vous ne comprendrez pas. » Ce sont eux-mêmes les premiers qui se sont condamnés, en fermant leurs yeux et leurs oreilles, et en endurcissant leur cœur. Non-seulement ils n'écoutaient pas, mais, quand ils écoutaient, ils le faisaient avec peine; et cela, continue le prophète, « de peur que, s'ils se convertissaient, je ne les guérisse; » affirmation irrécusable de leur extrême perversité et de leur éloignement réfléchi.

2. Le Sauveur leur parle de la sorte pour les attirer à lui, les gagner et leur faire voir qu'il les guérira dès qu'ils se convertiront. C'est ainsi qu'on dira quelquefois : Un tel n'a pas voulu me voir, et j'en suis bien aise; car, s'il m'eût imploré, je lui eusse fait grâce sur-le-champ. On montrerait de la sorte à quelles conditions on eût accepté une réconciliation. De même, en disant : « De peur que, s'ils se convertissaient, je ne les guérisse, » le divin Maître déclare qu'il dépend d'eux de se convertir, et par la pénitence d'arriver au salut; que toutes ses actions ont pour but leur salut à eux et non sa propre gloire. A ne pas vouloir être écouté d'eux et les sauver, il eût dû garder le silence, au lieu de leur parler en paraboles : s'il leur parle obscurément, c'est pour stimuler leur désir; car « Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. » *Ezech.*, XVIII, 23. Que le péché ne soit pas une chose naturelle, ou résultant d'une contrainte et d'une violence, les paroles suivantes du Sauveur aux apôtres le prouvent : « Bienheureux vos yeux, leur disait-il, parce qu'ils voient; bienheureuses vos oreilles, parce qu'elles entendent. » Il parle, non de la vue et de l'ouïe corporelles, mais de la vue et de l'ouïe de l'esprit. Cependant les apôtres étaient juifs eux aussi, ils avaient été élevés de la même manière; mais la prophétie d'Isaïe ne leur nuisit en aucune façon, parce que la racine du bien, je veux dire le sentiment et la volonté, était profondément enfoncée dans leur âme. Ainsi, ces mots : « Il vous a été donné, » ne présupposent aucune nécessité. Certainement, le divin Maître ne les eût pas déclarés bienheureux, s'ils en eussent eu tout le mérite. Ne dites pas qu'il s'était exprimé en termes obscurs; car les Juifs pouvaient aussi bien que les disciples s'approcher et le questionner; la négligence et l'indifférence seules firent qu'ils ne le voulurent pas. Que dis-je, ils ne le voulurent pas? Ils allaient même jusqu'à faire le contraire. Non-seulement ils ne croyaient pas, non-seulement ils n'écoutaient pas le Sauveur, mais encore ils le combattaient, ils accueillaient ses paroles avec amertume; ce que le prophète leur reprochait par ces mots : « Ils ont écouté avec peine. » Tels ne furent pas les apôtres; aussi sont-ils déclarés bienheureux.

Le péché n'est pas une chose naturelle et ne résulte point de la nécessité.

Le divin Maître les encourage d'une autre manière encore : « En vérité, je vous le dis, bien des prophètes et des justes ont voulu voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu; ils ont voulu entendre ce que vous entendez, et ils ne l'ont pas entendu; » c'est à savoir, ma voix, ma doctrine, mon avénement, mes miracles. Dans ce passage, il les met au-dessus, non-seulement des hommes perdus de mœurs, mais des justes de l'Ancien Testament, puisqu'il les déclare plus heureux que ceux-ci ne l'avaient été. Pourquoi? Parce que, non-seulement ils voyaient ce que les Juifs ne voyaient pas, mais parce qu'ils voyaient ce que les justes de l'antiquité avaient



désiré voir. Ceux-ci n'avaient vu ces merveilles que par la foi; les apôtres les voyaient de leurs propres yeux, et avec beaucoup plus de clarté. Voyez-vous une fois de plus les rapports étroits qu'il maintient entre l'Ancien et le Nouveau Testament? Le voyez-vous déclarant que ces patriarches, outre qu'ils avaient les yeux fixés sur l'avenir, soupiraient ardemment après ces merveilles? Or, ils n'eussent pas ainsi soupiré s'ils eussent honoré un Dieu étranger et opposé au divin Maître.

« Vous donc à qui cette faveur a été accordée, écoutez la parabole du semeur. » Aussitôt il leur expose ce que nous avons déjà dit, sur la négligence et l'empressement, la crainte et la force, les richesses et la pauvreté, ainsi que sur les avantages et les inconvénients qui résultent des unes et des autres. Ensuite il indique les divers degrés de la vertu. Dans son infinie miséricorde, il ne se borne pas à ouvrir un chemin, il ne dit pas : Si vous ne donnez cent pour un, vous aurez perdu le fruit de vos efforts. Quiconque rapportera soixante, trente même pour un, sera sauvé, dit-il, afin de rendre plus aisé le chemin du salut. Ne pouvez-vous pas vivre dans la virginité? contractez un chaste mariage. Ne pouvez-vous pas renoncer à vos biens? consacrez-en du moins une partie à des aumônes. Vous ne pouvez supporter ce fardeau? partagez avec le Christ ce que vous possédez. Vous ne voudriez pas tout lui donner? donnez-lui alors le tiers ou la moitié. Votre frère est-il votre cohéritier? faites du Sauveur aussi votre cohéritier en ce monde; tout ce que vous lui donnerez sera pour vous un gain véritable. N'avez-vous pas entendu le mot du prophète : « Ne dédaignez pas les membres de votre famille? » *Isa.*, LVIII, 7. Or, s'il ne faut pas dédaigner nos parents, à plus forte raison ne faut-il pas dédaigner le Seigneur, qui, à son droit de souveraineté, joint aussi celui de parenté et une infinité d'autres droits. Ne vous a-t-il pas fait part de ses biens, alors qu'il n'avait rien reçu de vous, et ne vous a-t-il pas prévenu par son infinie bonté? Or, ne serait-ce pas une suprême démence que de ne pas ouvrir, après de tels bienfaits, son propre cœur à la bienfaisance, et de ne rien donner en retour d'une pareille grâce, de ne pas donner peu en retour de beaucoup? Eh quoi! Dieu vous a donné l'héritage du ciel, et vous ne lui faites pas même part des biens de la terre.

Il s'est réconcilié avec vous quand vous ne lui aviez témoigné aucune amitié, quand vous étiez son ennemi; et vous ne faites rien pour ce bienfaiteur et cet ami, encore que vous dussiez en toute justice, indépendamment du royaume du ciel et de tous les autres biens, le remercier de vouloir bien vous permettre de lui offrir quelque chose? Les serviteurs qui invitent à leur table leur seigneur, estiment recevoir et non faire une grâce. Ici, ce n'est pas le serviteur qui invite le Maître, c'est le Maître qui a le premier invité son serviteur à sa table; et vous ne daignez pas lui rendre ensuite la pareille! Il vous a le premier introduit sous son toit, et vous ne voulez pas faire après lui la même chose! Il vous a vêtu quand vous étiez nu, et vous ne daignez pas lui offrir l'hospitalité! Le premier il vous a présenté son calice à boire, et vous ne lui offrez même pas un verre d'eau froide! Il vous a donné comme breuvage l'Esprit saint, et vous ne lui offrez même pas de quoi calmer sa soif corporelle! A vous qui méritiez mille tourments, il offre l'Esprit saint pour breuvage; et quand la soif le dévore, vous passez indifférents devant lui, quoique vous ne puissiez lui donner de ce que vous avez précédemment reçu de lui!

3. Ne vous estimez-vous donc pas infiniment honoré de tenir en vos mains ce calice auquel le Christ doit boire lui-même et qu'il doit approcher de sa bouche? Ne voyez-vous pas qu'au prêtre seul il est permis de présenter le calice du précieux sang? — Je n'examinerai pas les choses de près à ce sujet, vous dit-il; lors même que vous me le présenteriez vous-même, je l'accepterai : fussiez-vous laïque, je ne le refuserai pas; je ne le demanderai même pas tel que je vous l'ai donné. Je ne réclame pas du sang, mais un peu d'eau froide. — Songez donc quel est celui que vous allez désaltérer, et frémissez d'horreur. Songez donc que vous devenez prêtre du Christ, lorsque de votre propre main vous offrez, non de la chair, mais du pain; non du

sang, mais un verre d'eau froide. Le Christ vous a revêtu du vêtement du salut, et cela par lui-même; revêtez-le vous aussi, du moins par l'intermédiaire de ce serviteur. Il vous a couvert d'une gloire céleste; vous, du moins, arrachez-le au froid, à la nudité, et à l'ignominie. Il a fait de vous le concitoyen des anges; recevez-le du moins sous votre toit comme l'un de vos serviteurs, introduisez-le dans votre maison. — Je ne repousse pas cet asile, vous dit-il, bien que je vous aie ouvert le ciel tout entier. Je vous ai délivré de la plus affreuse captivité : je ne réclamerai pas de vous le même service, je ne vous dirai pas : Délivrez-moi; jetez un regard sur mes chaînes, vous dirai-je, et cette consolation me suffira. Je vous ai rappelé de la mort à la vie, je ne vous en demanderai pas autant; je me contenterai de vous dire : Daignez me visiter quand je serai malade. — Les dons que nous avons reçus du Seigneur étant si considérables, ceux qui nous sont demandés étant si peu de chose, quel supplice ne mériterons-nous pas si nous les refusons? Ne serons-nous pas justement précipités dans les flammes qui ont été préparées au diable et à ses anges, puisque nous montrons l'insensibilité des rochers? N'est-ce pas, en effet, je vous le demande, le comble de l'insensibilité que de nous constituer les esclaves de biens qu'il nous faudra, malgré nous, quitter avant longtemps : et cela, quand nous avons tant reçu, quand il nous a tant été donné? D'autres ont sacrifié leur vie et versé leur sang; et vous refusez de livrer votre superflu en échange du royaume des cieux, en échange des plus belles couronnes! Et quelle indulgence, quelle excuse aurez-vous le droit d'invoquer, vous qui, n'hésitant jamais à confier la semence à la terre, et cherchant de toutes les manières à faire valoir votre argent, ne déployez qu'inhumanité et qu'insensibilité dès qu'il s'agit de nourrir le Seigneur en la personne de ses pauvres?

Repassons en notre âme ces diverses considérations; pesons et ce que nous avons reçu, et ce que nous recevrons encore, et ce qui nous est demandé; ne consacrons pas toute notre ardeur aux choses de ce monde; soyons doux et compatissants, si nous ne voulons pas nous exposer à de cruels supplices. N'y a-t-il pas des motifs plus que suffisants pour nous condamner dans les biens si nombreux et si précieux dont nous avons été favorisés, dans la facilité de la tâche qui nous est imposée, dans la nature même des choses dont le sacrifice nous est demandé, puisque nous devrons forcément nous en séparer, et dans le zèle que nous déployons pour les affaires séculières? Chacune de ces raisons suffirait à notre condamnation; mais, si toutes concourent, quelle espérance de salut nous restera-t-il? Hâtons-nous donc, pour nous dérober à cette terrible sentence, de traiter les malheureux avec générosité : de la sorte nous arriverons à la possession des biens présents et futurs. Puissions-nous tous les mériter par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècle des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLVI.

« Il leur proposa une autre parabole, en disant : Le royaume des cieux est semblable à un homme qui a semé une bonne semence dans son champ. Pendant que ses serviteurs dormaient, son ennemi vint, sema l'ivraie au milieu du blé, et s'en alla. Quand l'herbe eut poussé et produit son fruit, l'ivraie parut. Et les serviteurs du père de famille s'approchant lui dirent : Seigneur, n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie? Et il leur répondit : L'homme ennemi a fait ce mal. Et ses serviteurs lui dirent : Voulez-vous que nous allions et que nous l'arrachions? Et il leur dit : Non, de peur qu'en arrachant l'ivraie vous ne déraciniez aussi le froment. Laissez l'un et l'autre croître jusqu'à la moisson, et alors je dirai aux moissonneurs : Commencez par arracher l'ivraie. »

1. Quelle différence y a-t-il entre la parabole actuelle et la précédente? Tout à l'heure le Sauveur parlait de ceux qui ne l'écoutaient pas et qui, s'éloignant de lui, rejetaient le bon grain; maintenant il parle des hérésies et de leurs succès. Il en prévient ses disciples pour qu'ils n'en soient pas troublés, après leur avoir expliqué toutefois pourquoi il leur parle en paraboles. Dans la première il déclarait qu'il n'avait pas été accueilli; dans celle-ci nous apprenons que les apôtres d'une doctrine corruptrice devaient être accueillis favorablement. Du reste,

c'est la marche du diable de mêler toujours à la vérité l'erreur revêtue des apparences et des couleurs de la vérité, de façon à pouvoir séduire aisément les simples d'esprit. Voilà pourquoi le divin Maître ne parle que de l'ivraie, parce que cette herbe ressemble au froment à s'y méprendre. Il indique ensuite le genre de piége mis en œuvre : « Tandis que les serviteurs dormaient. » Par où l'on jugera des graves dangers auxquels sont exposées les personnes constituées en dignité, et principalement celles auxquelles la garde du champ a été confiée; dangers qui ne concernent pas seulement ces dernières, mais encore leurs inférieurs. Nous apprenons en même temps que l'erreur est venue après la vérité; ce qu'atteste la suite des événements. Les prophètes furent suivis des faux prophètes; les apôtres des faux apôtres, le Christ sera suivi de l'Antechrist. Jamais le diable n'entreprend et ne peut rien, tant qu'il ne trouve pas quelque modèle à reproduire à sa façon, ni quelque ruse à employer. Ayant vu tout à l'heure qu'une partie de la semence avait rapporté cent pour un, une autre trente, une autre soixante, il se fraie une autre voie. Il n'a pu réussir à déraciner le grain qui avait germé, ni à l'étouffer, ni à le livrer aux flammes, alors il recourt à un nouveau moyen, il mêle au bon grain le mauvais.

Mais, demanderez-vous, en quoi ces gens qui dorment diffèrent-ils de ceux dont le chemin était l'image dans la parabole précédente? — Dans ce dernier cas la semence a été ravie sur-le-champ et n'a pu même pousser des racines : ici, au contraire, il a fallu recourir à un expédient plus compliqué. La leçon que le Christ veut nous donner en ceci, c'est une leçon de continuelle vigilance. Encore que vous échappiez à ce danger, nous dit-il, il s'en présentera d'autres. De même que le chemin, les pierres, les épines, ont été pour bien des âmes la cause de leur ruine, de même pour d'autres âmes la ruine est venue par le sommeil : d'où la nécessité d'une surveillance incessante. Aussi disait-il : « Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé. » *Matth.*, x, 22. Dès le principe, d'ailleurs, on a vu des faits de cette nature. Bien des prélats ayant introduit dans les églises des hommes pervers, hérésiarques cachés, ont facilité la diffusion du mal; car le diable n'a plus rien à faire, ces hommes une fois introduits parmi les fidèles. — Comment ne pas dormir? ajouterez-vous sans doute. — Il est impossible de se priver corporellement de sommeil; mais dormir quant à la volonté, ce n'est plus la même chose. De là cet avis de Paul : « Veillez, restez fermes dans la foi. » I *Cor.*, xvi, 13.

Nécessité de la vigilance.

Le Sauveur ne nous montre pas seulement ce que l'on peut faire de nuisible, mais encore ce que l'on peut faire d'inutile : c'est quand le champ est cultivé et qu'il ne reste plus rien à faire, que le démon vient y semer : ainsi font les hérétiques, dont le seul motif en jetant leur poison est la vaine gloire. Mais écoutons la description parfaite que les paroles suivantes jointes aux précédentes donnent de cette scène. « Lorsque l'herbe eut poussé et produit son fruit, alors l'ivraie apparut. » Ainsi en est-il de nos hérésiarques. Tout d'abord ils se cachent; quand ils ont acquis un certain crédit, une certaine renommée, alors ils injectent leur venin. Pourquoi ces serviteurs racontant au père de famille ce qui vient d'arriver? Pour avoir lieu de dire qu'il ne faut pas exterminer ces malheureux. S'il qualifie d'homme ennemi l'auteur de cette mauvaise action, c'est pour exprimer le mal qu'il fait aux hommes : ce mal, c'est nous qui le subissons; le principe de ce mal se trouve, non dans la haine du démon contre nous, mais dans sa haine contre Dieu : d'où il résulte manifestement que Dieu nous aime plus que nous ne nous aimons nous-mêmes. Toutefois notez une nouvelle preuve de la méchanceté du diable : il n'a point dès le commencement semé son grain, parce qu'il n'y avait encore rien à ruiner; il a attendu qu'il n'y ait plus rien à faire, pour détruire les espérances du cultivateur, obéissant ainsi aux dispositions hostiles dont il était animé envers lui. Considérez maintenant le zèle des serviteurs. Ils veulent arracher sur-le-champ l'ivraie, quoique leur zèle soit en cela inconsidéré : c'est une preuve de leur sollicitude à l'égard de la semence, et de la nature de leur préoccupation, qui était, non pas de tirer vengeance de l'homme ennemi, mais de sauver la moisson; voilà pour-

quoi ils songent à couper le mal dans la racine. Cependant ils ne mettent pas leur dessein aveuglément à exécution ; ils ne s'en reconnaissent pas le droit, ils attendent que le maître ait donné ses ordres : Le voulez-vous ? lui demandent-ils. Et le Maître s'y oppose en disant : « De peur que vous ne déraciniez en même temps le froment. » Il voulait prévenir, en parlant ainsi, toute rixe et tout carnage ; car il ne faut pas mettre à mort les hérétiques ; sans quoi on allumerait dans l'univers une guerre sans merci.

2. C'est par deux raisons qu'il s'efforce de contenir ses serviteurs : premièrement, par la crainte de nuire au bon grain ; en second lieu, par l'assurance qu'un châtiment inévitable atteindra les personnes infectées de ce venin mortel. Voulez-vous leur punition sans que la moisson en souffre, attendez le moment convenable. Quel est le sens de ces mots : « De peur que vous ne déraciniez en même temps le froment, » sinon celui-ci : Si vous faites courir une armée pour exterminer les hérétiques, vous causez par cela même la mort d'un grand nombre de saints ? Qui sait, d'ailleurs, si une certaine partie de cette ivraie ne se changerait pas en bon grain ? Si donc vous l'arrachiez présentement, vous nuiriez à la moisson prochaine, en arrachant ceux qui pourront changer et devenir meilleurs. Il ne défend pas assurément de réprimer les hérétiques, de leur fermer la bouche, de leur refuser la liberté de la parole, de dissiper leurs assemblées, de répudier leurs serments ; ce qu'il défend, c'est de répandre leur sang et de les mettre à mort. Admirez cependant la douceur avec laquelle il expose la raison de l'opinion qu'il vient d'émettre et de l'ordre qu'il vient de donner. Qu'arriverait-il donc si on laissait l'ivraie jusqu'à la moisson ? « Alors, poursuit-il, je dirai aux moissonneurs : Arrachez d'abord l'ivraie, et formez-en des gerbes pour les brûler. » Il rappelle à ses disciples les paroles par lesquelles Jean affirmait son pouvoir de juge, et il leur dit qu'il faut épargner l'ivraie tant qu'elle se trouve mêlée au froment ; car elle pourrait se changer en bon grain. Si ce changement favorable ne s'opère pas, alors il éclatera un châtiment inévitable. « Je dirai aux moissonneurs : Arrachez d'abord l'ivraie. » Pourquoi d'abord ? Pour ne pas jeter l'effroi dans les âmes, et donner à croire que l'on arrache en même temps le bon grain. « Et formez-en des gerbes pour les brûler : quant au froment, rassemblez-le dans mes greniers. »

Il leur propose une autre parabole, disant : « Le royaume des cieux est semblable à un grain de senevé. » Après qu'il a déclaré que trois parties de la semence avaient péri, qu'une seule était demeurée, et que cette partie sauvée n'avait pas été à l'abri de maints dommages, on aurait pu demander au Sauveur : Quels seront donc les fidèles, quel nombre atteindront-ils ? En conséquence, il leur enlève à ce sujet toute crainte, et par cette parabole du grain de senevé, il les excite à la foi, et leur apprend que la prédication évangélique s'étendra en tout lieu. Du reste, rien de mieux choisi que la graine dont il parle pour le but proposé. « C'est la plus petite de toutes les graines, dit-il ; mais, quand la plante s'est développée, elle est plus grande que toutes les autres, et elle devient comme un arbre dans les branches duquel les oiseaux du ciel viennent chercher un abri. » Il a voulu donner de la sorte une idée de la grandeur du royaume de Dieu ; ainsi en devait-il être de la prédication évangélique. A la vérité, les disciples étaient les plus faibles et les derniers des hommes ; mais la vertu dont ils étaient remplis était grande, et elle se répandit sur toute la terre.

Le divin Maître emprunte ensuite l'image du levain. « Le royaume des cieux, dit-il, est semblable au levain qu'une femme prend et cache dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que toute la masse ait fermenté. » De même que le levain communique sa vertu à la masse de la farine, de même vous transformerez vous aussi le monde entier. Et remarquez sa sagesse : il choisit des images naturelles, établissant par ce choix que l'une des choses dont il parle arrivera aussi infailliblement que l'autre. Ne m'objectez pas : Que pourrons-nous faire au milieu de la foule des hommes, nous qui ne serons que douze ? Cela précisément fera ressortir l'éclat de votre puissance, que vous affrontiez les multitudes

sans jamais reculer. C'est ainsi que le levain fait fermenter la masse, à savoir, quand on l'approche de la farine ; que dis-je, quand on l'approche? quand on l'y mêle complétement. — Aussi le Sauveur ne dit-il pas que la femme place, mais qu'elle cache dans la farine le levain. — De même vous aussi, c'est en vous mêlant, en vous unissant étroitement à vos persécuteurs que vous en viendrez à bout. Le levain, tout en disparaissant dans la masse, n'y perd pas sa vertu ; au contraire, il la communique petit à petit : ainsi en sera-t-il de la prédication évangélique. Par conséquent, ne soyez pas effrayés des nombreuses épreuves que je vous ai prédites. De cette manière éclatera votre puissance, et vous triompherez. Les trois mesures de farine désignent ici une quantité considérable, car le nombre trois est ordinairement la figure d'une multitude.

Un apôtre ne doit pas craindre les épreuves.

Ne soyez pas étonnés d'ailleurs si, à propos du royaume des cieux, le divin Maître parle de graine et de levain ; il s'adressait à des hommes ignorants et sans expérience, qu'il fallait ranimer par des comparaisons de cette nature, et dont la simplicité était telle que, même après toutes ces paraboles, ils avaient besoin des explications les plus détaillées. Où sont maintenant les Gentils? Qu'ils viennent apprendre de la réalité même la puissance du Christ, et qu'ils se prosternent devant lui : il a droit à leurs hommages, et pour avoir annoncé des événements aussi extraordinaires, et pour les avoir accomplis. Lui seul donne au levain sa vertu : s'il mêle à la multitude ceux qui ont foi en lui, c'est pour que nous nous communiquions les uns aux autres nos connaissances. Ne lui reprochez donc pas le petit nombre des disciples : grande est la vertu de la prédication ; et, dès que la masse a fermenté, elle ne tarde pas à devenir à son tour elle-même levain. Telle l'étincelle convertit en brasier le bois sur lequel elle tombe, et qui communiquera le feu à d'autres matériaux ensuite ; telle est la prédication évangélique. Cependant le Sauveur parle non de feu, mais de levain. Pourquoi? Parce que dans la comparaison de tout à l'heure, le feu ne fait pas tout, le bois fait également une partie de la tâche : ici le levain fait au contraire tout par lui-même. Mais, si douze hommes ont suffi pour mettre la terre entière en fermentation, quelle est donc notre malice à nous qui, malgré notre nombre considérable, ne parvenons pas à dessiller les yeux de ceux qui sont encore aveuglés, quand ce nombre devrait suffire à la conversion de mille mondes !

3. Mais, répliquerez-vous, ces douze étaient des apôtres. — Que voulez-vous dire? N'étaient-ils pas dans les mêmes conditions que nous? N'habitaient-ils pas des villes? Ne partageaient-ils pas notre sort à tous? N'exerçaient-ils pas des métiers? Etaient-ils donc des anges ; et le ciel était-il leur patrie? Sans doute ils ont fait des miracles ; mais ce ne sont pas les miracles qui ont fait leur gloire. Jusques à quand alléguerons-nous leurs miracles pour pallier notre lâcheté? Jetez un regard sur le chœur des saints ; il n'a pas, lui, l'éclat de ses prodiges. Bien des hommes qui avaient chassé les démons, parce qu'ils avaient pratiqué l'iniquité, au lieu de gloire n'ont recueilli que des supplices. — Alors, poursuivra-t-on, d'où vient la grandeur des apôtres? — Du mépris des richesses, de leur dédain pour la vaine gloire, de leur renoncement à tous les biens du siècle. Si, au lieu de pratiquer ces vertus, ils eussent été les esclaves des passions, ils auraient eu beau rappeler une infinité de morts à la vie, non-seulement cela ne leur eût servi de rien, mais ils eussent passé pour des séducteurs et des imposteurs. Ce sont les mœurs qui donnent l'éclat véritable et qui font descendre la grâce de l'Esprit. Quel miracle a donc fait Jean-Baptiste, lui qui fit entendre à tant de villes la vérité? Aucun, et l'Evangéliste le déclare formellement : « Jean, dit-il, n'a fait à la vérité aucun signe. » *Joan.*, x, 41.

Comment Elie a-t-il été si merveilleux? N'est-ce pas à cause de la liberté avec laquelle il fit entendre au monarque la voix de la vérité? n'est-ce pas à cause de son zèle pour la gloire de Dieu? n'est-ce pas à cause de sa pauvreté, de son habit de peau de brebis, de sa caverne, de sa montagne? C'est après cela qu'il accomplit tous ses miracles. Et pour Job, quel est donc le signe dont la vue a saisi le diable de frayeur?

Aucun certainement, mais la pureté de sa vie, mais une patience plus ferme que le diamant. Et David, quel prodige avait-il donc accompli dans sa jeunesse pour amener le Seigneur à dire : « J'ai trouvé en David, fils de Jessé, l'homme selon mon cœur? » *Act.*, XIII, 22. Quel mort Abraham, Isaac, Jacob, ont-ils ressuscité? Quel lépreux ont-ils purifié? Ne savez-vous donc pas que les miracles nous seraient extrêmement nuisibles, sans une grande vigilance de notre part? C'est pour cela que plusieurs Corinthiens se divisèrent entre eux, que bien des Romains tombèrent dans l'orgueil, que Simon fut rejeté. C'est pour cela que fut rejeté encore cet homme qui avait désiré marcher à la suite du Christ, quand il entendit ces paroles : « Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux du ciel leurs nids. » *Luc.*, IX, 58. Tous ceux-là, les uns parce qu'ils cherchaient dans les miracles la fortune, les autres parce qu'ils y cherchaient la réputation, déchurent et périrent. Ce n'est pas une vie irréprochable, ce n'est pas l'amour de la vertu qui entretiennent de pareils désirs; au contraire, ils les effacent quand ils existent. Le Christ lui-même, que disait-il quand il donnait des lois à ses disciples? Leur disait-il : Faites des miracles, afin que les hommes les voient? Certes non ; écoutez plutôt : « Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, V, 16. De même, il ne dit pas à Pierre : Si tu m'aimes, fais des miracles; mais : « Pais mes brebis. » *Joan.*, XXI, 15. D'où venait également la préférence qu'il manifeste pour Pierre en même temps que pour Jacques et Jean? Est-ce des miracles qu'ils opéraient? Tous les apôtres guérissaient les lépreux, rappelaient les morts à la vie, tous reçurent de lui la même puissance. D'où venait donc cette prédilection? De leur vertu ; car toujours la vertu et la perfection de la vie en sont les conditions indispensables. « C'est à leurs fruits, a-t-il été dit, que vous les reconnaîtrez. » *Matth.*, VII, 16.

4. Qu'est-ce qui constitue le mérite de la vie? Est-ce l'accomplissement de quelques prodiges, ou la régularité des mœurs? Evidemment c'est la seconde de ces choses; les prodiges ne vont pas au delà des circonstances qui en ont été l'occasion. Quand on a vécu d'une façon irréprochable, on peut attirer sur soi une telle faveur; quand on a reçu cette faveur, on l'a reçue pour ramener les autres à une vie meilleure. Si le Christ a fait des miracles, il les a faits pour gagner la confiance des hommes, les attirer ensuite à lui, et les amener à pratiquer la vertu. Aussi a-t-il porté sur ce dernier point la plus grande attention. Il ne se contente pas, en effet, d'opérer des prodiges, il nous menace de l'enfer, il nous promet le royaume du ciel; et voilà comment il promulgue ces lois extraordinaires qui doivent faire de nous les émules des anges. Mais à quoi bon dire que tel est le but constant du Christ? Dites-moi, si l'on vous laissait le choix, ou bien de ressusciter les morts en son nom, ou de mourir pour ce même nom, que choisiriez-vous? Hésiteriez-vous un seul instant à choisir le dernier parti? Or, c'est là un miracle, c'est là une œuvre éclatante. Si l'on vous proposait, ou bien de changer l'herbe en or, ou bien de fouler aux pieds toutes les richesses de la terre comme vous fouleriez l'herbe, ne préféreriez-vous pas ce dernier parti? Et vous auriez raison; car alors vous attireriez puissamment les hommes à vous. En voyant l'herbe changée en or, tous désireraient obtenir le même pouvoir, à l'exemple de Simon; ce qui ne ferait que développer la passion des richesses; au lieu que si tous voyaient l'or méprisé comme de l'herbe, ils seraient délivrés de cette convoitise.

En quoi consiste une vie chrétienne.

Vous le voyez, une vie vertueuse exercera l'influence la plus considérable : et par là j'entends, non les jeûnes fréquents, non l'usage du sac et de la cendre pour lit, mais un mépris sérieux des biens de la terre, l'amour du prochain qui nous porte à partager avec lui notre pain, l'apaisement de toute colère, l'éloignement de la vaine gloire, la destruction de la jalousie. Telles étaient les leçons que le Sauveur nous donnait quand il s'écriait : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » *Matth.*, XI, 29. Il ne dit pas : Apprenez de moi que j'ai jeûné, encore qu'il pût nous offrir en exemple ses quarante jours de jeûne. Il ne le dit pas,

mais bien : « Que je suis doux et humble de cœur. » De même, quand il envoya ses disciples, il ne leur dit pas : Jeûnez; mais bien : « Mangez ce qui vous sera présenté. » *Luc.*, x, 8. Quant à l'argent, il le leur interdit sévèrement : « Ne possédez, leur dit-il, ni or, ni argent, ni pièce de monnaie dans vos ceintures. » *Matth.*, x, 9. Si je parle de la sorte, ce n'est pas que je blâme la pratique du jeûne; loin de là, je l'approuve fort au contraire; mais ce qui me fait de la peine, c'est de voir que vous négligez tout le reste, et que vous estimez cette pratique suffisante au salut, tandis que dans le chœur des vertus la place qui lui est assignée est la dernière : les plus recommandables sont la charité, la bienveillance, l'aumône, qui surpasse même la virginité. Voulez-vous devenir l'égal des apôtres, rien ne vous en empêche : pratiquez seulement cette vertu, et vous n'aurez rien à leur envier.

Que personne donc ne s'autorise des miracles pour excuser son indifférence. Le démon gémit lorsqu'on le chasse du corps d'un possédé; à plus forte raison gémit-il lorsqu'une âme est affranchie du péché. C'est que le péché a été l'œuvre du démon la plus puissante : le Christ est mort pour effacer le péché, parce que le péché avait introduit la mort dans le monde, et y avait tout bouleversé. Otez le péché, vous briserez la puissance du démon, vous écraserez sa tête, vous le dépouillerez de toute sa force, vous mettrez son armée en déroute, vous opérerez le plus grand des prodiges. Cette doctrine n'est pas la mienne; c'est la doctrine du bienheureux Paul. Après avoir dit, en effet : « Aspirez à des dons meilleurs, car je vous ai montré en outre une voie bien plus excellente, » I *Cor.*, XII, 31, il désigne non le miracle, mais la charité, comme le principe de tous les biens. Pratiquons la charité, pratiquons toute la philosophie qui en découle, et les miracles nous deviendront inutiles; de même que, si nous ne la pratiquions pas, les miracles ne nous serviraient de rien. Que la considération de toutes ces choses qui ont fait la grandeur des apôtres, nous détermine à marcher sur leurs traces. Qu'est-ce donc qui a fait leur grandeur ? Ecoutez ce que Pierre disait : « Voilà que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi : quelle sera donc notre récompense ? » Maintenant, écoutez la réponse du Sauveur : « Vous serez assis sur douze trônes : — quiconque laissera sa maison, ou ses frères, ou son père, ou sa mère, recevra le centuple en ce monde, et sera mis en possession de la vie éternelle. » *Matth.*, XIX, 27; *ibid.*, 28-29. Détachons-nous donc de toutes les choses de la terre, et consacrons-nous au Christ, afin de devenir les égaux des apôtres, conformément à cette sentence, et de posséder l'éternelle vie. Puissions-nous la mériter par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLVII.

« Jésus disait toutes ces choses à la multitude en paraboles, et il ne leur parlait pas sans employer des paraboles, afin que fût accompli le mot du prophète : J'ouvrirai ma bouche pour parler en paraboles; je publierai les choses cachées depuis l'origine du monde. »

1. Marc dit au contraire qu'il leur parlait en paraboles « selon ce qu'ils pouvaient entendre. » *Marc.*, IV, 33. Pour montrer ensuite qu'il n'avance rien de nouveau, l'historien cite un texte prophétique où ce genre d'enseignement est annoncé. En même temps, pour nous apprendre que le Christ, en leur parlant de la sorte, ne se proposait aucunement de les entretenir dans l'ignorance, mais plutôt de les obliger à l'interroger, l'Evangéliste ajoute : « Et il ne leur parlait pas sans employer des paraboles, » *Ibid.*, 34, bien qu'il leur eût dit beaucoup de choses autrement; pour ce moment, il ne leur dit rien d'une autre manière. Et personne ne l'interroge; toutefois les Juifs ne ménageaient guère les questions aux prophètes, par exemple, à Ezéchiel et à plusieurs autres. Mais ils n'en firent aucune au Sauveur, encore que ses paroles fussent de nature à les jeter dans le doute et à leur suggérer la pensée de l'interroger : n'importe, ils eurent beau être menacés par cette parabole d'un grave châtiment, ils n'en furent pas plus émus pour cela; c'est pourquoi le Sauveur congédia la foule et se retira. « Alors Jésus ayant renvoyé la multitude, s'en alla dans

sa maison. » Aucun des scribes ne le suivit ; d'où il résulte que le dessein de lui tendre un piége les avait seul entraînés sur ses pas. Le divin Maître, voyant qu'ils ne comprenaient pas ses paroles, les laissa. « Et ses disciples s'approchant l'interrogèrent sur la parabole de l'ivraie. »

D'où vient cette hardiesse aux disciples, qui souvent, malgré leur désir d'être éclairés n'osent interroger leur Maître ? C'est qu'il leur avait dit : « A vous il est donné de connaître le mystère du royaume des cieux. » Et ils avaient repris dès ce moment courage. En conséquence, ils lui soumettent leurs questions, mais en particulier ; non certes par jalousie à l'égard de la foule, pour se conformer plutôt au décret du Seigneur qui avait dit : « A eux il n'a pas été donné de les connaître. » Pourquoi, laissant de côté la parabole du levain et du grain de senevé, les disciples de Jésus l'interrogent-ils sur cette dernière ? Ils laissent de côté les paraboles du levain et du grain de senevé, parce qu'elles ne leur offraient pas de difficulté : cette dernière ayant une portée plus grande que la parabole précédente à laquelle des rapports étroits l'unissaient, ils ressentaient le désir d'en connaître tout le sens. Ce n'est pas qu'ils se proposassent de savoir si le Sauveur avait répété de nouveau la même chose ; car ils voyaient que la dernière parabole contenait une terrible menace. Aussi le divin Maître, loin de leur adresser des reproches, leur explique le langage qu'il leur avait fait entendre. D'ailleurs, comme je l'ai toujours observé, les paraboles ne doivent jamais être prises au pied de la lettre, sans quoi l'on arriverait à des conséquences insoutenables ; et c'est pour nous en bien persuader que Jésus donne l'explication suivante. D'abord, il ne détermine pas quels étaient les serviteurs qui vinrent trouver le père de famille : pour montrer que l'unité de la parabole et l'ordre naturel des idées l'ont seuls amené à leur faire jouer un rôle dans son récit, il passe sous silence ce point ; abordant le plus important, le point essentiel et capital de la parabole, il l'explique complétement et se déclare souverain et arbitre de l'univers.

« Et leur répondant, il dit : Celui qui sème la bonne semence, c'est le Fils de l'homme ; le champ, c'est le monde ; la bonne semence, ce sont les enfants du royaume ; l'ivraie, ce sont les enfants de la malice ; l'ennemi qui l'a semée, c'est le diable ; la moisson, c'est la fin du monde, et les moissonneurs, ce sont les anges. Comme on arrache l'ivraie pour la jeter au feu, ainsi en sera-t-il à la fin des siècles. Le Fils de l'homme enverra ses anges, et ils arracheront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise de feu ; là il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père. » Puisque le Fils de l'homme est le semeur, qu'il sème son propre champ, qu'il recueille dans son royaume, il s'ensuit évidemment que le monde actuel est sous sa domination. Considérez son ineffable charité, son penchant à la bienfaisance, et son éloignement pour les châtiments. Faut-il semer, il le fait lui-même ; faut-il punir, il le fait par l'intermédiaire d'autrui, par celui des anges. « Alors les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père. » Ce n'est point que leur éclat ne doive pas dépasser celui de cet astre ; mais, comme le soleil est le plus brillant des astres offerts à notre vue, le divin Maître s'est servi d'une comparaison à notre portée. Ailleurs également, il déclare que le temps de la moisson arrive, par exemple, quand il dit au sujet des Samaritains : « Levez vos yeux et regardez la campagne qui blanchit déjà pour la moisson. — La moisson est abondante, disait-il encore, mais les ouvriers sont peu nombreux. » *Joan.*, IV, 35 ; *Luc.*, X, 2. Pourquoi parle-t-il de la moisson, là comme étant déjà venue, ici comme ne devant venir que plus tard ? Parce que les enseignements qu'il donne dans les deux cas sont différents. Pourquoi, de plus, après avoir dit autre part que le semeur n'est pas le même que celui qui moissonne, déclare-t-il être lui-même celui qui a répandu la semence ? Parce qu'il voulait comparer, dans le premier de ces cas, les apôtres, non à lui-même, mais aux prophètes, qu'il fût question des Juifs, ou qu'il fût question des Samaritains ; car il se servait aussi, pour

Ineffable charité du Sauveur.

répandre la semence, du ministère des prophètes. Ainsi, tantôt il se sert de la moisson, tantôt de la semence, pour désigner la même chose, selon le but différent qu'il se propose.

2. Fait-il allusion à la soumission et à la docilité de ceux qui l'écoutent, il parle alors de moisson, parce que son dessein est rempli : cherche-t-il au contraire le fruit de la doctrine qu'il prêche, il parle de semence, et il désigne sous le nom de moisson la consommation de son œuvre. Comment aussi, dit-il ailleurs, les justes seront-ils les premiers ravis? Ils seront ravis les premiers, à l'avénement du Christ; et, tandis que les méchants seront plongés dans les supplices, ils seront introduits dans le royaume des cieux. Ils doivent, en effet, habiter dans le ciel, de même que le Christ doit venir sur la terre juger tous les hommes, proclamer la sentence de ses serviteurs et, pareil à un roi qui se montrerait entouré de ses amis, les conduire à la possession de cette bienheureuse destinée. De la sorte, il y aura un double châtiment pour les impies : ils seront en premier lieu privés de la gloire des justes, et en second lieu livrés aux flammes. Mais pourquoi le divin Maître, quand la foule s'est retirée, parle-t-il encore à ses disciples en paraboles? C'est qu'ils étaient devenus, après ce qu'ils venaient d'ouïr, assez sages pour les comprendre. Aussi, quand le Sauveur leur demanda : « Avez-vous saisi toutes ces choses? ils lui répondirent : Oui, Seigneur. » Par conséquent, l'un des résultats heureux des paraboles fut d'accroître la clairvoyance des disciples.

Double châtiment pour les impies.

Que leur dit ensuite le divin Maître? « Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ : l'homme qui l'a trouvé le cache; et, dans sa joie, il vend tout ce qu'il possède et achète ce champ. Le royaume des cieux est encore semblable à un trafiquant qui cherche de belles perles : en ayant trouvé une, il s'en va, il vend tout ce qu'il possède et l'achète. » Les rapports de ressemblance qui frappent entre la parabole du grain de senevé et celle du levain, se présentent ici également entre celle du trésor et celle de la perle : toutes deux signifient qu'il faut préférer à toute chose l'Evangile. Les paraboles du levain et du grain de senevé se rapportent plus directement à la vertu de la prédication évangélique, elles annoncent la victoire qu'elle remportera sur la terre entière; la dignité, l'excellence de cette prédication sont plus particulièrement désignées par les deux dernières. En effet, l'Evangile se développe comme le grain de senevé, il impose sa vertu comme le levain; comme la perle, il est d'un prix élevé; enfin, comme un trésor, il procure les plus précieux avantages. A ce propos, nous ne dirons pas seulement qu'il faille se dépouiller de tout pour s'attacher à l'Evangile; nous ajouterons qu'il faut le faire avec joie. Qu'il le sache bien, celui qui renonce à tous les biens de la terre, c'est un gain qu'il s'assure, non une perte qu'il subit. Remarquez, je vous prie, combien la prédication évangélique passe inaperçue dans le monde, et les biens nombreux qui y sont attachés. Si vous ne vendez pas tout ce que vous possédez, vous ne les achèterez pas; si vous ne les cherchez pas avec sollicitude, vous ne les trouverez pas. Deux conditions sont donc nécessaires, le renoncement aux biens du siècle, et une vigilance infatigable. Il est question, ne l'oublions pas, « d'un homme qui cherchait de belles perles, et qui, en ayant trouvé une, vendit tout ce qu'il avait pour l'acheter. » La vérité est une, elle ne se divise pas en plusieurs parties. De même que le possesseur de la pierre précieuse connaît sa fortune, tandis que souvent, au moment où il la tient dans les mains, les assistants ne s'en doutent même pas, à cause du peu de volume de la perle; de même, ceux qui sont dépositaires de l'Evangile connaissent leur bonheur, tandis que les infidèles, ignorant ce trésor, n'ont aucune idée de notre richesse.

Pour que nous ne mettions pas exclusivement notre confiance dans la prédication évangélique, et que nous n'attendions pas le salut uniquement de la foi, le Sauveur nous expose une autre parabole saisissante. Quelle est cette parabole? Celle du filet. « Le royaume des cieux est semblable à un filet jeté dans la mer et qui renferme toute sorte de poissons; lorsqu'il est plein, on le retire sur le rivage de la mer, et

s'asseyant, on réunit les bons dans des vases, et l'on rejette les mauvais. » En quoi cette parabole diffère-t-elle de celle de l'ivraie? Là aussi les uns périssent, les autres sont sauvés; mais c'est à cause de leurs mauvaises doctrines : et, tandis que ceux-là doivent leur perte à leur refus de prêter l'oreille à la prédication, ceux-ci la doivent à leur vie criminelle ; malheureux entre tous, parce que, bien qu'arrivés à la connaissance de la vérité, et saisis par le divin filet, dans de telles conditions ils n'ont pu faire leur salut. Ailleurs, le Fils de Dieu dit que le berger lui-même fera la séparation des bons et des méchants; ici, comme dans la parabole de l'ivraie, il charge les anges de ce soin. Que penser de cette diversité? Que tantôt il leur parle familièrement, tantôt sur un ton plus élevé. Pour cette dernière parabole, il n'attend pas d'être interrogé, lui-même l'explique de son propre mouvement, mais seulement en partie et de manière à augmenter l'effroi. De peur que les paroles relatives aux méchants qui sont jetés dehors, ne vous portassent à estimer la perte du salut peu de chose, il détermine dans son explication la nature du supplice : « On les jettera, dit-il, dans la fournaise de feu, » et il mentionne les grincements de dents et les douleurs affreuses qui en sont inséparables. Que de voies conduisant à la perdition! la pierre, les épines, le chemin, l'ivraie, le filet, autant de figures de ces voies. C'est donc avec raison que le Sauveur s'écriait : « Large est la voie qui conduit à la perdition, et nombreux sont ceux qui la suivent. » *Matth.*, VII, 13. Après avoir ainsi parlé, après avoir fini par ces paroles terribles et ajouté plusieurs autres choses, car il insista longuement sur ce sujet, il leur demanda : « Avez-vous compris tout cela? Ils lui répondirent : Oui, Seigneur. » Et le divin Maître de les en féliciter en ces termes : « C'est pourquoi tout scribe qui a la science du royaume des cieux est semblable à un père de famille qui tire de son trésor des choses anciennes et nouvelles. » Il disait ailleurs aussi : « Je vous enverrai des scribes et des sages. » *Matth.*, XXIII, 34.

3. Le voyez-vous, bien loin de repousser l'Ancien Testament, en faire l'éloge le plus expressif et le qualifier de trésor? Par conséquent, tous ceux qui ne connaissent pas les divines Ecritures, ne sauraient être des pères de famille, n'ayant rien par eux-mêmes, ne recevant rien des autres, et se condamnant négligemment à mourir consumés par la faim. Au même titre qu'eux, les hérétiques sont privés de ce bonheur; car ils ne sauraient produire des choses anciennes et nouvelles. N'en ayant pas d'anciennes, ils ne peuvent en avoir de nouvelles; de même que lorsqu'on n'en a pas de nouvelles, on est pareillement privé des anciennes, et conséquemment des unes et des autres, qui sont étroitement unies entre elles. Apprenons par là, nous tous qui négligeons la lecture de l'Ecriture sainte, le dommage que nous encourons, les biens dont nous nous privons. Quand donc en viendrons-nous à la pratique des œuvres, nous qui ne connaissons même pas les lois destinées à régler nos mœurs? Mais les riches, ces hommes en proie à la folie des biens de la terre, ne cessent de secouer leurs vêtements, pour qu'ils ne soient pas rongés par les vers; et vous, quand l'oubli, plus funeste que la teigne, dévore votre âme, vous ne daignez pas lire nos saints livres, chasser cette peste, orner votre cœur, considérer sans relâche l'image de la vertu, en examiner la tête et les membres? car elle a une tête et des membres plus beaux que les membres du corps le plus beau.

L'humilité est la base de toutes les vertus.

Et quelle est la tête de la vertu? demanderez-vous. L'humilité; voilà pourquoi le Christ commence par ces mots : « Bienheureux les pauvres. » *Matth.*, V, 3. Cette tête, il est vrai, n'a ni tresses ni boucles de cheveux; mais telle en est la grâce que Dieu en est épris. « Sur qui donc abaisserai-je mes regards, disait-il, si ce n'est sur l'homme pénétré de douceur et d'humilité, sur l'homme qui tremble à ma voix? » *Isa.*, LXVI, 2. « Mes yeux, dit-il encore, se reposent sur les habitants de la terre au cœur doux. » *Psalm.* LXXV, 10; C, 6; XXXIII, 19. « Le Seigneur est près de ceux dont le cœur est contrit. » Au lieu de tresses et de chevelure, cette tête offre au Seigneur les plus agréables sacrifices : elle a un autel d'or, un autel spirituel; car « une âme dans l'affliction, tel est le sacrifice

agréable à Dieu. » *Psalm.* L, 19. La sagesse n'a pas d'autre mère : celui qui la possède possède tout avec elle. Voilà cette tête, vous n'en aviez jamais vu de pareille : regardez maintenant son visage, ou plutôt apprenez quel il est ; apprenez l'incarnat, la fraîcheur, la grâce dont il brille ; apprenez ce qui en fait la beauté. Et qu'est-ce qui en fait la beauté ? La modestie et la pudeur. De là ce mot d'un sage : « La grâce marchera devant la modestie. » *Eccli.*, XXXII, 9. Voilà ce qui fait encore la beauté des autres membres. Vous auriez beau mélanger n'importe quelles couleurs, vous n'arriveriez jamais à produire rien de plus beau. Si maintenant vous désirez contempler ses yeux, vous les verrez exprimer la réserve et la chasteté. Tel est leur éclat et leur puissance qu'ils voient le Seigneur lui-même : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, est-il écrit, car ils verront Dieu. » *Matth.*, V, 8. Sa bouche, c'est l'intelligence et la sagesse, c'est la science des hymnes spirituels. Son cœur, c'est la connaissance des Ecritures, la conservation des enseignements de la vérité, la bonté, la miséricorde. S'il nous est impossible, sans le cœur, de conserver la vie, il ne l'est pas moins d'arriver au salut sans la vertu. Elle a de plus ses pieds et ses mains, les bons exemples, une âme, qui est la piété, une poitrine d'or plus ferme que le diamant, à savoir la force ; vous viendrez à bout de toute autre résistance, mais cette poitrine, vous ne la briserez jamais. Enfin, l'esprit qui réside en son cœur et en son cerveau, c'est la charité.

4. Voulez-vous cette peinture reproduite par les œuvres ? Prenez l'Evangéliste : encore que nous n'ayons pas toute l'histoire de sa vie, les quelques détails qui nous en restent suffiront pour reconnaître les traits éblouissants de ce portrait. Humble et contrit, il se qualifie lui-même dans son Evangile de publicain ; charitable, il se dépouille de tout pour suivre Jésus ; ses enseignements nous font connaître sa religion ; son intelligence nous est révélée par l'Evangile qu'il a composé, et sa charité par le désir qui le guidait d'être utile à tout l'univers. Le trône sur lequel il doit un jour s'asseoir nous prouve ses bonnes œuvres ; son courage, nous le voyons éclater lorsqu'il revient joyeux de l'assemblée à la barre de laquelle il avait été mandé. Appliquons-nous donc à la vertu, pratiquons de préférence l'humilité et l'aumône, sans lesquelles nous ne pourrions nous sauver : nous en avons pour preuve l'histoire des cinq vierges et celle du Pharisien. La virginité n'est pas nécessaire pour contempler le royaume des cieux ; mais sans l'aumône, cela est impossible, et l'aumône est une des conditions à ce point de vue les plus sérieuses et les plus importantes. Aussi n'est-ce pas sans raison que nous l'appelions le cœur de la vertu. Il est vrai que le cœur même ne tarde pas à s'éteindre dès qu'il ne communique plus aux autres membres la vie. De même qu'une source se corrompt bientôt si des ruisseaux adjacents n'en renouvellent pas les eaux, ainsi en est-il des riches, lorsqu'ils gardent pour eux toutes leurs richesses. D'où cette manière de parler usitée dans l'ordinaire de la vie : Un tel garde chez lui un fameux amas de richesses ; car nous ne dirons jamais une grande quantité de nombreux trésors. Les vêtements que l'on ne porte pas tombent en lambeaux, l'or se corrode, le blé est mangé par les vers ; l'âme aussi de celui qui possède plus de richesses que tous ses semblables est dévorée et rongée par les soucis. Si vous considériez l'âme de l'avare telle qu'elle est, vous la verriez, semblable à un manteau dévoré par la vermine dans toutes ses parties, rongée dans tous les sens par les sollicitudes, infectée et corrodée par le péché.

Vertu de l'Evangéliste saint Matthieu.

Telle n'est pas l'âme du pauvre, du pauvre volontaire, veux-je dire : elle brille comme l'or, elle resplendit comme une perle, elle est fraîche comme une rose. Pour elle, point de vers, point de voleur, point de sollicitude mondaine ; sa vie sur la terre est celle d'un ange. Voulez-vous contempler la beauté d'une telle âme ? voulez-vous savoir quelle est l'opulence d'une telle pauvreté ? Le pauvre ne commande pas aux hommes, mais il commande aux démons ; il n'est pas admis en présence de l'empereur, mais il est admis devant Dieu ; il ne fait point partie d'une milice humaine, mais de la milice angélique ; il n'a pas un, deux, trois, vingt coffres à son service, mais une telle abondance de richesses que le

monde entier n'est rien à ses yeux. Il n'a point de trésors, mais il a le ciel. De serviteurs, il n'en a nul besoin, ou plutôt il a aussi ses esclaves, les passions de son âme; il a ses esclaves, les pensées qui asservissent les empereurs, ces pensées qu'un roi même redoute et n'ose regarder en face. Des royautés, de l'or, et autres choses pareilles, il en rit comme de bagatelles d'enfant, et il les méprise comme l'on méprise les cerceaux, les dés, les cailloux et autres amusements de même nature. Son éclat à lui est tel qu'il ne peut être contemplé par les hommes qui dépensent leur temps à ces jeux d'enfants. Quelle condition préférer à la condition de ce pauvre? Son parvis à lui c'est le ciel: or, si tel est le pavé de son palais, jugez de ce qu'en sera le toit. Il n'a ni char, ni chevaux; et quel besoin en a-t-il, lui qui doit être porté sur les nuées et vivre de la vie du Christ? Que ces réflexions nous décident tous, hommes et femmes, à chercher des richesses et des trésors qui ne périssent pas, afin de mériter un jour le royaume des cieux, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLVIII.

« Et il arriva, lorsque Jésus eut terminé ces paraboles, qu'il s'en alla. »

1. Pourquoi dire « ces paraboles? » Parce que le Sauveur devait en exposer d'autres. Pourquoi s'en alla-t-il? Pour répandre la divine parole en tout lieu. « Et, quand il fut venu dans sa patrie, il les instruisait dans leur synagogue. » Quelle ville est ici désignée sous ce nom de patrie? A mon sentiment, ce serait Nazareth; « car il ne fit pas là de nombreux prodiges, » raconte l'historien : dans Capernaüm, au contraire, il opéra une foule de miracles, ce qui lui arrachait ces paroles : « Et toi, Capernaüm, qui as été élevée jusqu'au ciel, tu descendras jusqu'aux enfers; car, si les prodiges dont tu as été témoin eussent été accomplis à Sodome, elle eût subsisté jusqu'au temps présent. » *Matth.*, XI, 23. Etant donc venu dans sa patrie, le divin Maître n'y accomplit pas beaucoup de miracles, soit pour ne pas attiser la jalousie de ses concitoyens, soit pour ne pas aggraver leur châtiment en aggravant leur incrédulité. Cependant il leur expose sa doctrine, non moins digne d'admiration que ses miracles. Mais ces insensés, au lieu d'admirer avec le saisissement convenable la vertu des paroles qui leur sont adressées, s'appliquent au contraire à le déprécier, à cause de celui qui paraissait être son père. Il ne manquait pas toutefois dans l'antiquité d'exemples de personnages illustres nés d'un sang obscur. David était le fils de Jessé, simple et obscur cultivateur; Amos était fils d'un chevrier et chevrier lui-même; le père du législateur Moïse était d'une condition bien inférieure à celle de son fils. Au lieu donc de considérer avec d'autant plus d'admiration et de saisissement le langage que Jésus leur tenait, que son origine semblait plus commune (preuve évidente que la grâce de Dieu, et non des ressources humaines, lui inspirait ces enseignements), ils en prennent sujet de l'accabler de leur mépris. Il fréquentait les synagogues pour leur ôter le droit de l'accuser, s'il n'eût pas quitté la solitude, de haïr la société. Dans leur étonnement et dans leur embarras, ils s'écriaient : « D'où peuvent lui venir cette sagesse et ces vertus? » Par ce mot vertu, ils désignaient ou ses miracles, ou son intelligence. « N'est-ce pas là le fils du charpentier? » — Le miracle n'en est que plus grand, et la chose n'en est que plus inexplicable. — « Sa mère n'a-t-elle pas nom Marie? ses frères ne s'appellent-ils pas Jacques et Joseph, Simon et Juda? Ses sœurs ne sont-elles pas toutes au milieu de nous? D'où lui viennent donc toutes ces choses? Et ils étaient scandalisés à cause de lui. »

Vous le voyez, c'est à Nazareth que Jésus se trouvait alors. — Est-ce que ses frères, disait-on, ne sont pas un tel et un tel? — Et que prétendez-vous en conclure? N'est-ce pas une raison de plus pour vous de croire en lui? — Terrible chose que l'envie; passion qui se contredit plus d'une fois elle-même : ainsi, les prodi-

ges les plus extraordinaires, les plus admirables, les plus capables de les gagner au Sauveur, étaient précisément pour eux un sujet de scandale. Que leur répond le Christ? « Un prophète n'est sans honneur que dans son pays et dans sa maison. Et il n'opéra pas beaucoup de miracles à cause de leur incrédulité. » Luc se borne à dire : « Et il n'opéra pas là beaucoup de prodiges. » Vous répliquerez qu'il en aurait dû faire. S'il était parvenu, chose incontestable d'ailleurs, à s'attirer ainsi leur admiration, pourquoi n'en opéra-t-il pas? — C'est qu'il avait en vue, non sa propre gloire, mais le bien du prochain. Ne pouvant être utile au prochain, il ne s'occupe plus de ses propres intérêts, pour ne pas aggraver le châtiment des incrédules. Notez, je vous prie, l'époque éloignée à laquelle il se présenta parmi eux, les nombreux prodiges qu'il avait déjà opérés : n'importe, ils le repoussèrent également et ne le considérèrent qu'avec une jalousie nouvelle.

Pourquoi, cependant, le Sauveur opéra-t-il quelques miracles? Pour leur ôter le sujet de dire : « Médecin, guéris-toi toi-même. » *Luc.*, IV, 23. Il est notre adversaire et notre ennemi, il dédaigne ses concitoyens; s'il eût fait parmi nous des miracles, nous aussi nous aurions cru. Voilà pourquoi le divin Maître fit quelques miracles, et pourquoi il n'en fit qu'un petit nombre; de la sorte, il faisait ce qu'il devait, et il ne rendait pas leur condamnation plus rigoureuse. Pesez la valeur des termes : malgré la haine dont ils étaient animés, ils ne pouvaient s'empêcher d'être saisis par l'admiration; mais, de même que, à propos de ses œuvres, ne pouvant les dénaturer, ils se rejetaient sur la cause et disaient : « C'est au nom de Béelzébud qu'il chasse les démons; » *Luc.*, XI, 14; de même présentement, ne pouvant accuser la doctrine, ils se rejettent sur l'obscurité de sa famille. Considérez d'autre part l'indulgence du Maître : loin de les reprendre avec vivacité, il leur dit sur le ton le plus doux : « Un prophète n'est sans honneur que dans son pays et dans sa maison, » ajoute-t-il; faisant allusion à ses frères, autant qu'il m'est permis d'en juger.

2. Dans l'Evangile de Luc, le Sauveur cite des exemples à ce propos : Elie ne vint pas chez les siens, dit-il, mais vers une veuve étrangère; Elisée ne guérit personne, hormis le Syrien Nééman : ainsi les Israélites, de même qu'ils n'avaient pas bien agi, ne reçurent aucune grâce; les étrangers seuls en furent favorisés. En parlant de la sorte, Jésus montre leur perversité invétérée, et combien leur conduite à son égard doit peu surprendre. « En ce temps-là, Hérode le tétrarque entendit parler de Jésus. » Hérode, père de ce dernier et l'auteur du massacre des enfants, était déjà mort. L'Evangéliste ne désigne pas le temps sans motif; il veut nous découvrir l'orgueil et le souverain mépris du tyran. Ce n'est pas dès le commencement qu'il est informé de ce qui concerne Jésus, mais seulement longtemps après. Ainsi en est-il des grands qui vivent au sein de la puissance et des honneurs : ils n'apprennent que tard les choses de ce genre, parce qu'ils en font peu de cas. Mais admirez la force de la vertu : voilà Hérode qui redoute Jean même après sa mort, et qui, dans son effroi, parle de résurrection : « Il dit à ses serviteurs : C'est là Jean que j'ai fait mourir; il est ressuscité d'entre les morts; c'est pourquoi il s'opère par lui des miracles. » Voyez-vous sa frayeur excessive? Aussi n'ose-t-il pas s'exprimer de la sorte en public, et ne s'adresse-t-il qu'à ses serviteurs. Son sentiment n'était pas moins profondément absurde et ridicule. On avait vu des morts ressusciter, mais on n'en avait vu aucun faire rien de pareil. En même temps ses paroles me semblent exprimer la crainte et la vanité; car c'est le propre des petits esprits d'être accessibles aux affections les plus opposées. D'après le récit de Luc, le peuple aurait dit : C'est Elie, c'est Jérémie, c'est l'un des prophètes de l'antiquité. Quant au tétrarque, il croyait sans doute parler encore plus sensément que tous les autres. Cependant il est vraisemblable que, tout d'abord, il s'éleva contre ceux qui prétendaient, et il y en avait beaucoup, que Jésus était Jean, et qu'il leur dit : Je l'ai puni par la mort de son orgueil et de son insolence; d'autant plus que Marc et Luc lui attribuent ces paroles : « J'ai fait trancher la tête à Jean. » Mais l'opinion l'emportant, il tint le

langage que tout le monde tenait. Après cela l'Evangéliste nous raconte cette histoire de la mort de Jean. Pourquoi ne l'a-t-il pas déjà racontée? Parce qu'il était exclusivement occupé de rapporter les actes du Christ, et parce que les Evangélistes ne racontent un trait qu'autant qu'il se rattache à leur dessein. Aussi n'eussent-ils pas raconté cette histoire si elle n'eût concerné le Christ d'une certaine façon, et si Hérode n'eût pas dit que Jean était ressuscité. Marc ajoute que Jean était fort estimé par Hérode, bien qu'il eût blâmé sa conduite. Voilà ce qu'est la vertu. L'historien sacré poursuit donc en ces termes :

« Hérode, ayant fait prendre Jean, le fit enchaîner et le mit en prison à cause d'Hérodiade, femme de son frère Philippe. Car Jean lui disait : Il ne vous est point permis de l'avoir. Et, voulant le faire mourir, il redouta la foule, parce qu'on le regardait comme un prophète. » Pourquoi Jean interpelle-t-il Hérode et non Hérodiade? Parce que tout dépendait du prince. Remarquez la modération du reproche : il ressemble plus à un récit qu'à une accusation. « Comme on célébrait le jour de la naissance d'Hérode, la fille d'Hérodiade dansa devant lui, au milieu de l'assemblée, et plut à Hérode. » O festin diabolique! O assemblée digne de Satan! O danse abominable, récompense plus abominable encore! Le plus impie des attentats fut consommé, l'on égorgea celui qui méritait des louanges et des couronnes : le trophée des démons fut dressé sur la table. Du reste, le genre de la victoire fut digne de tout ce qui avait précédé. « La fille d'Hérodiade dansa donc au milieu de l'assemblée et plut à Hérode. C'est pourquoi il lui promit avec serment de lui donner tout ce qu'elle lui demanderait. Or, celle-ci instruite par sa mère lui dit : Donnez-moi en ce moment, dans un bassin, la tête de Jean-Baptiste. » Double crime, et d'avoir dansé, et d'avoir plu au roi, et d'avoir plu de telle sorte que le meurtre devint sa récompense. Quelle cruauté, quelle démence, quelle insensibilité dans ce prince! Il se lie par un serment, et il permet qu'on lui demande tout ce que l'on voudra. Quand il vit les conséquences qui en résultaient, « il fut contristé, » observe l'Evangéliste; et pourtant c'est lui-même qui avait commencé par se lier. Pourquoi donc cette tristesse? Telle est la vertu; les méchants eux-mêmes l'approuvent et l'admirent. Mais dans la femme aussi, quelle folie! elle aurait dû se prosterner d'admiration devant le Précurseur, qui avait vengé l'outrage fait à son honneur; et c'est elle qui prépare cette tragédie, qui tend ce piége, qui demande cette faveur infernale : « Et il eut peur à cause de son serment et de ceux qui étaient à table avec lui. » Que ne craigniez-vous le mal le plus grave? Si vous redoutiez d'avoir à vous parjurer devant témoins, à plus forte raison deviez-vous redouter l'accomplissement d'un meurtre abominable, dont les témoins devaient être si nombreux?

3. Plusieurs d'entre vous ignorant, je pense, le sujet du prétendu crime qui provoqua le meurtre de Jean, il ne sera pas hors de propos de vous l'expliquer, pour vous faire comprendre la sagesse du législateur. Quelle était donc cette antique loi foulée aux pieds par Hérode, vengée par le Précurseur? Cette loi établissait que la femme d'un homme mort sans enfants devait être épousée par le frère de ce dernier. La mort étant un mal sans remède, et l'amour de la vie nous portant à tout faire pour la conserver, la loi voulait que le frère survivant épousât la femme de son frère, qu'il donnât le nom de celui-ci à l'enfant qui naîtrait de ce mariage, afin que sa maison ne tombât pas dans l'oubli. Si le mort n'avait pas laissé d'enfants, la douleur de la femme privée de cette consolation, la plus efficace de toutes, eût été sans mesure. Pour y remédier, le législateur établit cette loi en faveur de celles auxquelles la nature avait refusé des enfants, et il enjoignit que l'enfant survenant reçût le nom du défunt. Mais, quand le défunt laissait un enfant, ce mariage n'était plus autorisé. — Pour quelle raison? demanderez vous : s'il était permis à un autre homme d'épouser la veuve, à plus forte raison cela eût-il dû être permis à un frère. Il n'en est pourtant pas ainsi; car la loi voulait que l'affinité s'étendît autant que possible, et que les liens entre familles différentes se multipliassent. Pourquoi, un homme

étant mort sans enfants, un étranger n'épouse-t-il pas sa veuve? Parce que, alors, l'enfant survenant ne passerait plus pour l'enfant du trépassé : on le croira plus facilement si le frère de celui-ci est le nouvel époux. En outre, un étranger ne se fût en aucune façon occupé de fonder la famille du défunt; l'autre au contraire y était porté par la voix du sang. Hérode ayant épousé la femme de son frère qui avait un enfant, Jean lui reproche cette union ; et il la lui reproche à la fois avec modération et liberté.

Quelques-uns croyaient alors que Philippe frère d'Hérode était au nombre des vivants.

Mais veuillez examiner comment cette scène nous apparaît sous tous les rapports diabolique. En premier lieu, l'ivresse et la mollesse y présidaient; source de laquelle rien de bon ne pouvait provenir. En second lieu, on n'y voyait que des convives corrompus, et l'hôte lui-même les surpassait tous en ce point. En troisième lieu, on s'y livrait à des plaisirs de la dernière futilité. En quatrième lieu, la jeune fille qui faisait du mariage d'Hérode un mariage contre la loi, et qui aurait dû se tenir à l'écart, parce que sa présence était injurieuse à sa mère, se présente effrontément, et vierge, elle laisse derrière elle par son impudence les prostituées elles-mêmes. Le temps aussi n'est pas sans ajouter à la gravité de cette iniquité. C'est quand il eût fallu rendre grâces à Dieu d'avoir donné le jour à Hérode à pareil jour, que ce prince se rend coupable de ce forfait; c'est quand il eût dû briser les fers du captif qu'il fait tomber sa tête. Prêtez l'oreille, vierges et vous aussi femmes mariées qui avez coutume de souiller les noces de vos compagnes par de semblables légèretés, dansant, sautant et déshonorant votre sexe. Ecoutez également, ô hommes qui recherchez ces festins où règnent le luxe et l'ivresse : craignez que le diable ne vous précipite dans quelque abîme. Il s'empare si puissamment de l'esprit d'Hérode que ce malheureux roi promet avec serment de donner à la fille d'Hérodiade la moitié même de son royaume. C'est Marc qui l'affirme : « Et il le lui jura : Tout ce que tu me demanderas, je te le donnerai, s'agît-il même de la moitié de mon royaume. » *Marc.*, VI, 23. Tel est le cas qu'il faisait de son empire; il était si bien l'esclave des passions qu'il offrait ce prix en récompense à une danseuse.

Pourquoi nous étonner de choses pareilles, puisque, aujourd'hui même, en dépit de la philosophie si complète à laquelle nous avons été initiés, il suffit de danses exécutées par de jeunes enfants efféminées pour perdre une foule d'âmes, sans qu'intervienne la circonstance du serment? Captifs de la volupté, nous marchons aveuglément comme un vil bétail, là où le loup nous entraîne. Tel fut alors le sort de ce malheureux Hérode; il commit deux folies également déplorables, en se soumettant au caprice d'une femme aveuglée par la passion et par la fureur, et en se liant par la religion du serment. Sans doute l'iniquité du monarque était grande; mais la femme était encore plus coupable, elle l'était plus que sa fille et plus que son époux. C'était elle qui avait dressé tout ce plan d'iniquités et qui avait ourdi cette trame, elle qui n'aurait dû avoir pour le prophète que de la reconnaissance. Pour lui obéir, sa fille se déshonore, danse, demande la tête de Jean, et entraîne Hérode dans ses filets. Voyez-vous combien le Christ avait raison de dire : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi? » *Matth.*, X, 37. Si la fille d'Hérodiade eût obtempéré à ce commandement, elle n'eût pas violé tant de lois, elle n'eût pas souillé ses mains de ce sang. Quelle horreur ! quelle monstruosité ! Quoi ! c'est un assassinat qu'elle demande en guise de grâce, c'est le plus horrible des meurtres, et cela, durant un festin, et cela publiquement et sans rougir ! Car elle ne prit pas le prince à part; c'est en public, tout masque déposé, la tête nue, que forte de la protection du diable elle expose sa demande. C'est grâce au diable, en effet, qu'elle plut par sa danse et captiva les regards d'Hérode : où vous verrez des danses, là se trouve le diable. Si Dieu nous a donné des pieds, ce n'est pas pour nous en servir contre toute décence, mais pour marcher droit devant nous; ce n'est pas pour sauter à la façon des chameaux, — car les chameaux nous donnent ce spectacle peu agréable, et encore plus les femmes; — mais pour mener des chœurs avec les anges. Si, en agissant de la sorte nous déshonorons notre corps, à plus forte raison déshonorons-nous notre âme. Telles sont les danses

que conduisent les démons; telles sont les séductions mises en œuvre par leurs ministres.

4. Mais examinez les termes de sa demande : » Donnez-moi, dit-elle, ici, sur un plat, la tête de Jean-Baptiste. » Oh! l'effrontée! Oh! le vrai suppôt du diable! Elle rappelle la haute dignité de Jean, et cela ne la rappelle pas à elle-même, et, comme si elle parlait d'un mets quelconque, elle demande qu'on lui présente sur un plat ce chef auguste et sacré. De raison, elle n'en donne aucune; du reste, elle ne le pourrait pas : elle demande seulement comme sa récompense à elle le malheur d'autrui. Elle ne dit pas : Faites-le venir ici et qu'on le mette à mort; car elle n'aurait pu supporter la parole hardie du martyr : elle redoutait d'entendre sa terrible voix, même après son trépas. Or, au moment de perdre la vie, il n'eût certes pas gardé le silence. Voilà pourquoi elle dit : « Donnez-moi ici sur un plat...; » je veux voir sa langue glacée et muette. Il ne lui suffisait pas d'échapper à ses remontrances, il fallait qu'elle lui insultât après sa mort et qu'elle le bafouât. Et Dieu le permit, et il ne lança pas sa foudre du haut des cieux pour réduire en poudre cette face insolente; et il n'ordonna pas à la terre de s'entr'ouvrir pour engloutir tous les convives de ce hideux festin, faisant ressortir de la sorte l'éclat du juste et laissant aux justes de l'avenir une consolation précieuse dans de pareilles épreuves!

Prêtons en ce moment l'oreille, nous tous qui avons à souffrir de l'iniquité de nos semblables, et à souffrir beaucoup pour vouloir pratiquer la vertu. Dieu permit bien alors que Jean, après avoir vécu au désert, revêtu d'une ceinture de peau et d'un cilice, que Jean prophète et plus que les prophètes, que Jean le plus grand des enfants nés de la femme, fût mis à mort sur la parole d'une jeune fille impudique, d'une misérable courtisane; et cela, pour avoir défendu les divines lois. Que ces considérations nous fassent endurer courageusement nos propres souffrances. Alors cette femme criminelle et altérée de sang put assouvir le désir qu'elle avait eu de se venger de celui qui l'avait blessée, elle put satisfaire son ressentiment, et Dieu le permit. Pourtant, le Précurseur ne s'était jamais adressé à elle, il ne l'avait jamais prise à partie, il n'avait accusé que son époux ; mais sa conscience était le plus amer des accusateurs. Aussi se précipitait-elle en des crimes encore plus grands, sous l'action du remords qui la dévorait et la rongeait, déshonorait-elle avec elle-même, sa fille, son mari décédé, son mari incestueux, et cherchait-elle à surpasser encore ses crimes précédents. Vous êtes affligé de voir Hérode vivre concubinairement, disait-elle; eh bien! je ferai de lui le meurtrier de celui qui l'accuse.

Contre les serments.

Ecoutez ici, vous tous qui vous appliquez à plaire à vos épouses au delà des limites permises. Ecoutez, vous tous qui proférez des serments sur les sujets les plus incertains, et qui, en donnant à autrui la faculté de vous perdre, creusez un abîme sous vos propres pas. Ainsi en fut-il d'Hérode : il pensait sans doute que la jeune fille lui ferait une demande en rapport avec la circonstance du festin; que, au milieu de cette fête et de cette réunion, elle solliciterait de lui comme grâce quelque chose de délicat et de riant, et qu'elle ne réclamerait certainement pas la tête d'un prisonnier : il le pensait, et il fut trompé. Ne croyez pas néanmoins que ce soit pour lui une excuse. La fille d'Hérodiade eût-elle eu le cœur des gladiateurs qui combattent les bêtes féroces, Hérode n'aurait jamais dû se laisser induire en erreur, ni obtempérer à des exigences tyranniques. Après cela, qui n'eût été saisi d'horreur en voyant cette tête sacrée dégoûtante de sang posée sur la table du festin? Ce ne fut point cependant l'impie Hérode, ni sa femme plus misérable encore que lui. Ainsi en est-il des femmes perdues : elles surpassent qui que ce soit en barbarie et en cruauté. Le simple récit de ce crime nous fait frissonner : quels durent être les sentiments de ceux qui le virent de leurs propres yeux? Que se passa-t-il dans l'âme des convives, quand ils virent cette tête fraîchement coupée, et le sang jaillir au milieu du banquet? Mais ce spectacle n'émut en aucune manière cette femme altérée de sang et plus impitoyable que les furies; au contraire, elle était transportée de joie, tandis qu'il eût dû suffire, à défaut d'autre motif, du simple aspect de ces choses pour reculer d'horreur. Ne cherchez rien de pareil en

cette femme impure et tourmentée du désir de boire le sang du prophète. Voilà où conduit la luxure, non-seulement à la débauche, mais encore à l'homicide. Une femme qui rêve l'adultère n'éprouvera aucune peine à se défaire du mari qu'elle veut outrager; elle n'hésitera pas à tenter un, deux, plusieurs crimes de ce genre; et l'on a vu bien des fois de pareilles tragédies. Ainsi en agit la femme d'Hérode, dans la pensée que son crime ne tarderait pas à tomber dans un complet oubli. Elle se trompait; et depuis lors, la voix de Jean n'a cessé de le proclamer avec des accents plus éclatants encore.

La perversité ne voit rien au delà du présent.

5. Telle est la perversité, qu'elle ne voit rien au delà du présent. Ainsi les malades dévorés par la fièvre réclament de l'eau fraîche, quoiqu'elle doive leur être nuisible. Certainement, si Jean n'eût pas été mis à mort, l'inceste d'Hérode n'eût pas été aussi universellement connu. Lorsque leur maître fut jeté en prison, les disciples du Précurseur gardèrent le silence; mais, lorsqu'il eut été mis à mort, ils durent rendre publique la cause de cette mort. Ils voulaient d'abord couvrir du silence l'adultère royal et ne pas divulguer le malheur d'autrui; quand ils furent forcés de tout raconter, ils présentèrent ce forfait dans toute sa noirceur. Comme l'on aurait pu donner au meurtre de Jean une cause défavorable, ainsi qu'il arriva pour Theudas et Juda, ils sont obligés d'en rapporter la cause véritable. Par conséquent, plus vous vous efforcerez de cacher vos crimes de cette manière, plus vous les ferez connaître. Ce n'est pas en y joignant de nouveaux péchés que vous cachez un péché; c'est par le repentir et la confession. Mais remarquez le ton modéré du récit évangélique, et les efforts de l'historien pour pallier la noirceur, si affreuse pourtant, de ce forfait. Hérode, dit-il, le commit à cause de son serment et des convives, et il en fut contristé; la jeune fille elle-même avait été avertie par sa mère, et c'est à elle qu'elle offrit la tête de Jean, comme si elle lui eût dit: Voilà, j'ai exécuté vos ordres. C'est que tous les justes pleurent à la fois et sur les auteurs, et sur les victimes de l'iniquité, parce que les premiers surtout sont ceux qui en souffrent le plus. Ainsi, Jean ne fut pas en cette conjoncture celui à qui fut fait le plus grand mal; ce furent les auteurs mêmes de sa mort.

On ne cache pas un péché en en commettant un autre, mais en se repentant.

Agissons de même nous aussi; ne reprenons pas amèrement les fautes du prochain, couvrons-les autant que possible du voile du silence; pénétrons-nous des enseignements de la sagesse. Voyez avec quelle modération l'Evangéliste parle de cette femme sanguinaire et impudique. Il ne dit pas que sa fille ait été prévenue par une misérable altérée de sang, mais qu'elle l'avait été par sa mère; employant de la sorte les expressions les plus convenables. Vous, au contraire, vous n'hésitez pas à traiter outrageusement votre prochain : impossible à vous de parler de celui de vos frères qui vous a blessé en quelque manière, avec autant de modération que l'écrivain sacré en mettait à parler de la royale courtisane; vous vous emportez, vous redoublez les injures, vous le qualifiez de misérable, de pervers, de scélérat, d'insensé. Dans ces cas-*là*, nous ne sommes plus à nous; les outrages, les expressions injurieuses et blessantes sortent de notre bouche comme s'il était question d'un étranger. Il n'en est pas de même des saints : au lieu de maudire les pécheurs, ils pleurent sur leur aveuglement. Marchons à leur suite : pleurons Hérodiade et ceux qui l'imitent. Hélas! bien des festins de ce genre se célèbrent aujourd'hui : si l'on n'y met pas à mort le Précurseur, on y déchire les membres du Christ, et d'une façon encore plus déplorable. Ils ne demandent pas de tête sur un plat, ceux qui se livrent aujourd'hui aux désordres de la danse, mais les âmes de leurs convives. Lorsqu'ils les ont asservis, qu'ils les ont entraînés à d'indignes amours, et qu'ils les ont livrés aux mains des courtisanes, ce n'est point la tête qu'ils leur tranchent, c'est leur âme qu'ils égorgent, et c'est la flétrissure de l'adultère, de la mollesse et de la débauche qu'ils impriment sur leur front.

Ne me dites point que vous pouvez regarder, sans mouvement aucun de convoitise, lorsque vous êtes pris de vin et hors de vous, une femme qui danse et tient des propos obscènes, que la volupté ne saurait triompher de vous et vous porter à la luxure : certainement vous en viendrez à cette extrémité redoutable de faire des

membres du Christ les membres d'une prostituée. Encore que vous n'ayez pas sous les yeux la fille d'Hérodiade, le diable dont elle fut alors l'instrument se sert aussi des danseuses d'aujourd'hui pour emmener ensuite captives les âmes des assistants. Mais supposons que vous puissiez éviter l'ivresse : toujours est-il que vous vous rendrez complice du péché d'autrui, puisque de semblables festins ne se font qu'aux dépens de la justice foulée aux pieds. Ne considérez pas, je vous en prie, les viandes et les mets divers qui vous sont présentés; songez plutôt à l'avarice, à la violence, aux rapines qui en sont la source. — Il n'en est pas de même, répondrez-vous, de ceux auxquels vous assistez. Dieu m'en préserve! Jamais je n'y consentirais.— Eh bien! mettons que ces festins ne soient pas répréhensibles de ce côté; leur luxe les rendra-t-il pour cela parfaitement excusables? Ecoutez dans quels termes le prophète nous reproche une délicatesse pareille : « Malheur à vous qui buvez un vin précieux, s'écrie-t-il, et qui usez des parfums les plus recherchés! » *Amos*, VI, 6. Voyez-vous de quelle manière il flétrit la mollesse? car ce n'est pas ici l'avarice qu'il combat, mais seulement la recherche des plaisirs.

6. Vous voilà donc dépassant dans l'usage des aliments toute mesure, quand le Christ ne mangeait même pas ce qui lui était nécessaire : vous choisissez parmi les mets les plus variés, tandis que le Sauveur n'avait même pas de pain : il vous faut du vin de Thasos, et, quand il avait soif, vous ne lui avez pas même offert un verre d'eau froide : il vous faut une couche molle et somptueuse, tandis qu'il frissonne sous un ciel rigoureux. C'est pourquoi vos festins, pour n'être pas le fruit de la cupidité, n'en sont pas pour cela irrépréhensibles, parce que vous allez toujours pour ce qui vous concerne au delà du besoin, tandis que vous ne donnez même pas le nécessaire à celui par les bienfaits duquel vous vivez dans les délices. Supposez-vous tuteur d'un jeune enfant et administrateur de ses biens : n'est-il pas vrai que, si vous le laissiez dans une indigence extrême, des accusateurs s'élèveraient contre vous de toute part, et que les lois elles-mêmes tireraient vengeance de votre conduite? Maintenant que vous avez reçu les biens du Christ et que vous en faites un si vain usage, vous croiriez n'avoir pas à en rendre compte! Je ne m'occupe point en ce moment des malheureux qui admettent des courtisanes à leur table; ceux-là, je ne m'en préoccupe pas plus que je ne le ferais des plus vils animaux; je ne m'occupe pas non plus des parvenus qui se servent de leurs biens mal acquis pour donner des festins; — je n'ai pas plus de relations avec eux qu'avec les loups et les animaux immondes; — je m'adresse à ceux qui jouissent de leurs biens et qui n'en font point de part au prochain, à ceux qui dépensent vainement leur patrimoine : ceux-là aussi ne sont pas exempts de tout reproche. Comment, je vous le demande, vous déroberez-vous au blâme et au châtiment si, tout en subvenant aux besoins de votre parasite et du chien qui se tient près de vous, vous n'estimez pas le Christ digne des mêmes égards? Vous comblez d'attentions celui qui entretient votre gaieté; et vous dédaignez complétement celui qui vous offre en récompense le royaume des cieux. L'un, pour avoir proféré quelque facétie, se retire saturé; le Christ, qui nous enseigne des vérités sans la connaissance desquelles nous serions ravalés au-dessous des brutes, est jugé indigne d'un pareil traitement.

Chassons les parasites de notre table et faisons-y asseoir Notre-Seigneur.

Ce que je vous dis là vous fait horreur; ayez donc horreur de cette conduite. Chassez-moi ces parasites, et faites asseoir le Christ à votre table. S'il partage avec vous le pain et le sel, il sera pour vous un juge indulgent; car il ne méconnaît pas les liens que la table établit : les brigands eux-mêmes ne les méconnaissent pas; combien plus le Sauveur! N'a-t-il pas du haut de la table justifié la pécheresse et reproché à Simon de ne lui avoir pas donné de baiser? Et puis, il vous nourrit alors même que vous ne faites rien de pareil; comment, si vous agissiez différemment, ne vous récompenserait-il pas avec la plus grande largesse? Ne dédaignez pas l'indigent parce qu'il se présentera devant vous couvert de sordides haillons : c'est le Christ, pensez-y bien, qui vient sous cet extérieur frapper à votre porte. Ne l'accablez donc pas de ces propos hautains par lesquels vous accueillez ceux qui vous

sollicitent, les traitant d'importuns, d'oisifs, avec des expressions encore plus injurieuses. Demandez-vous, quand vous parlez de la sorte, ce que font les parasites, en quoi ils sont utiles à votre maison. Grâce à leur présence, répondrez-vous, le repas offre plus de charme. Comment offrirait-il plus de charme? Serait-ce à cause des soufflets qu'ils reçoivent ou des turpitudes qu'ils profèrent? Mais n'est-ce pas le plus pénible des spectacles que de voir frapper une créature faite à l'image de Dieu, de contempler cet outrage avec plaisir, de tranformer votre demeure en théâtre, d'entourer votre table de mimes, et de marcher, vous homme de condition libre et noble, sur les traces des gens de la scène; car chez eux aussi règnent les soufflets et les rires bruyants. Et vous appelez plaisir une chose qui mériterait vos pleurs, vos gémissements et vos larmes! Quand vous devriez exhorter vos convives à une vie vertueuse, à l'accomplissement de leurs devoirs, vous les excitez à proférer des parjures et des propos ignobles; et puis vous appelez cela du plaisir, et vous estimez un sujet de joie ce qui vous ouvre l'enfer! Quand ils ne trouvent rien de plaisant à dire, les parasites y suppléent par des jurements et des parjures. Or, cela mérite-t-il que l'on en rie? Ne faudrait-il pas plutôt en pleurer et en gémir? Quel homme sensé prétendrait le contraire?

7. Je ne prétends pas cependant vous détourner de pourvoir à leurs besoins; je ne voudrais pas seulement que ce fût pour ce motif. Nourrissez-les dans une vue d'humanité, non dans une vue de cruauté: mettez en œuvre la compassion, et non l'outrage. Nourrissez-les parce qu'ils sont pauvres, nourrissez-les parce que vous nourrissez le Christ lui-même, et non parce qu'ils profèrent des propos sataniques et déshonorent leur vie. Ne vous arrêtez pas à ce rire du visage; allez au fond de leur conscience, vous les verrez se maudissant mille fois dans les gémissements et la tristesse. S'ils cachent ces sentiments, c'est uniquement à cause de vous. Invitez à votre table, non les mimes et les parjures, mais des hommes pauvres et libres. Désirez-vous qu'ils vous rendent d'une certaine façon la pareille, recommandez-leur de ne supporter aucune action inconvenante, de ne pas négliger les observations, de veiller sur le bon ordre de la maison et sur la conduite des serviteurs. Avez-vous des enfants? Qu'ils les traitent en véritables pères, qu'ils partagent avec vous les soins de leur surveillance, et que les avantages dont ils vous feront part soient tels que Dieu les désire. Confiez-leur un négoce spirituel. Apercevez-vous un malheureux privé de tout protecteur, ordonnez-leur de le secourir, intimez-leur de lui venir en aide. Usez de leur entremise pour recueillir les étrangers, pour vêtir ceux qui sont nus; envoyez-les dans les prisons, et soulagez par eux les infortunes du prochain. Qu'ils vous témoignent de cette manière leur reconnaissance en retour des aliments que vous leur aurez donnés: vous en retirerez, les uns et les autres, de précieux avantages, et nul ne saurait blâmer une pareille façon d'agir. Alors vous serez unis par les liens d'une solide amitié. Maintenant, quand même ils seraient assurés de votre affection, ils rougissent néanmoins de vivre à vos dépens: si, au contraire, ils vous rendent de ces services, ils seront plus libres avec vous, et vous aussi vous leur ferez part plus volontiers de votre table, parce que vos frais ne seront plus sans résultat. De la sorte, outre qu'ils agiront à votre égard avec une aisance véritable et la liberté convenable, votre maison, de théâtre qu'elle était, deviendra une église, le diable en sera banni et le Christ y descendra suivi du chœur des anges. Là où est le Christ, là sont les anges; là où sont le Christ et les anges, là est le ciel, là une lumière plus éclatante que celle du soleil.

Voulez-vous encore recueillir par leur entremise un autre sujet de consolation? Lorsque vous aurez quelque loisir, demandez-leur de vous faire, dans les livres saints, quelque pieuse lecture: il leur sera plus doux de vous obéir en ce point qu'en tout ce que vous leur demandez actuellement. Cette lecture vous rendra meilleurs les uns et les autres, tandis que ce que vous leur demandez vous couvre d'ignominie; car, d'un côté, vous vous livrez au vice et à des injures, et de l'autre ils agissent comme des misérables et des gloutons. Les entretenir pour les outrager à votre aise, c'est un crime plus odieux que de



les faire mourir; mais les entretenir pour le bien et les avantages indiqués tout à l'heure, ce sera plus glorieux pour vous que de les délivrer au moment de subir le dernier supplice. Par votre conduite présente, vous les abaissez au-dessous des esclaves; et vraiment les esclaves jouissent devant vous d'une confiance et d'une liberté plus grandes; en suivant nos conseils vous les élèverez au niveau des anges. Recouvrez donc pour eux et pour vous la liberté, ne prononcez plus ce nom de parasite et ne leur donnez d'autre nom que celui de convives; de même, au lieu du nom de flatteurs, donnez-leur celui d'amis. En fondant l'amitié, Dieu a eu en vue le bien et l'utilité de gens qui s'aiment, et non leur perte. Les amitiés d'un genre différent sont plus funestes que la plus cruelle inimitié; car, si nous le voulons, nous pouvons retirer d'une inimitié quelque avantage, tandis que des amitiés de cette nature, nous n'en retirons que du mal. Ne gardez pas des amis qui vous conduisent à votre perte; ne gardez pas des amis qui tiennent plus à votre table qu'à votre amitié. Retirez-leur les plaisirs de la table, et tous feront fi de votre affection. Ceux au contraire que l'amour de la vertu rapproche de vous, sont invariablement vos amis, et résisteront à toutes les vicissitudes. Bien souvent les parasites se vengeront de vous, et répandront sur votre compte des bruits défavorables. J'ai connu maint honnête homme dont la réputation avait été ainsi flétrie, et qui avait été accusé par cette voie, soit de maléfice, soit d'adultère, soit de corrompre la jeunesse : n'ayant aucune charge à remplir, et vivant au jour le jour, le vulgaire croit volontiers qu'ils ne s'occupent guère que de choses semblables.

Mettons-nous donc à l'abri de toute mauvaise renommée, et avant tout à l'abri des châtiments à venir. Accomplissons en toute chose la volonté de Dieu, abolissons cette coutume diabolique; et de la sorte, que nous mangions ou que nous buvions, nous ferons tout pour la gloire de Dieu, et nous jouirons un jour de sa propre gloire. Puissions-nous la mériter tous par la grâce et la charité de Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

HOMÉLIE XLIX.

« Jésus, l'apprenant, partit dans une barque et se retira secrètement dans un lieu désert. Et le peuple, l'ayant vu, sortit des villes et le suivit à pied. »

1. Souvent, vous le voyez, le Sauveur se retire à l'écart, et lorsque Jean fut emprisonné, et lorsqu'il fut mis à mort, et lorsque les Juifs furent informés du grand nombre de disciples qu'il attirait après lui. Il tenait à donner encore, la plupart du temps, à sa conduite, une apparence humaine, parce que le temps n'était pas venu de dévoiler clairement sa divinité. C'est pourquoi il recommandait à ses disciples de ne dire à personne qu'il était le Christ : cette vérité, il ne voulait la répandre qu'après sa résurrection; de là son indulgence envers les Juifs, qui jusque-là ne croyaient pas, et sa condescendance à leur égard. En se retirant, il ne va pas dans une ville, mais dans un lieu désert; il s'y rend de plus sur une barque, afin que nul ne le suive. Mais remarquez, je vous prie, l'empressement des disciples de Jean à s'attacher désormais à Jésus. Eux-mêmes viennent lui annoncer le sort du Précurseur, et, quittant tout, ils viennent chercher près de lui un refuge. Aussi le Sauveur accomplit-il une œuvre peu ordinaire après cette catastrophe, encore que sa réponse précédente eût dissipé tout nuage. Pourquoi ne se retira-t-il pas avant que cette nouvelle lui fût annoncée, puisqu'il la connaissait déjà parfaitement? Pour montrer de toutes les façons la réalité de son incarnation. Il voulait non-seulement que la vue, mais que les œuvres en démontrassent la vérité; car il connaissait la perversité du démon et ses efforts multipliés pour en détruire la croyance. Jésus donc se retira dans un lieu désert. Toutefois la foule ne l'abandonne pas, elle s'attache à ses pas et le suit sans être intimidée par la mort de Jean. Ainsi en est-il de l'amour, et surtout de l'amour divin : aucun obstacle ne l'arrête, aucune considération ne le décourage. Du reste, il eut bientôt sa récompense.

« Lorsque Jésus fut descendu, poursuit l'historien, il vit une foule considérable, et il eut pitié d'eux, et il guérit leurs malades. » Sans doute, leur attachement était considérable; cependant les miracles opérés par le Sauveur surpassaient en valeur la récompense due même à un zèle plus considérable. Voilà pourquoi nous voyons indiqué le motif de ces guérisons, à savoir la pitié, et une intense pitié : tous les malades sont guéris. Ici le divin Maître n'exige pas la foi. Aussi bien leur présence, leur empressement à quitter les villes, à chercher avec soin le Sauveur, à rester avec lui malgré les tourments de la faim, étaient des preuves manifestes de la foi qui les animait. Il va donc pourvoir à leurs besoins, cependant il ne le fait pas spontanément : il attend qu'on l'implore, fidèle toujours en cela, je le répète, à sa règle de n'opérer de miracle qu'après avoir été d'abord supplié. Pourquoi ne se détache-t-il personne de la foule pour implorer le Christ en leur faveur? Ils étaient tous pénétrés pour lui du plus profond respect; heureux de l'entendre et de le suivre, ils étaient insensibles aux tourments de la faim. Les disciples non plus, encore trop imparfaits, ne songent pas à lui demander de subvenir aux besoins de la multitude. Qu'arrive-t-il donc? « Le soir arrivé, les disciples s'approchèrent disant : Le lieu est désert, et l'heure est avancée; renvoyez cette foule afin que l'on puisse aller acheter des vivres. » Si, le miracle opéré, ils oublièrent si vite ce qui venait de se passer, si, après avoir vu les corbeilles remplies de débris, ils croyaient encore que Jésus leur parlait de pain matériel quand il traitait de levain les enseignements des Pharisiens; à plus forte raison, n'ayant jamais vu un prodige aussi grand, ne s'attendaient-ils à rien de pareil? Quoique le divin Sauveur vînt de guérir plusieurs malades, ils ne comptaient pas davantage sur la multiplication des pains, tant ils étaient encore grossiers.

Mais admirez la sagesse du Maître, et de quelle manière il les attire vers la foi. Il ne leur dit pas tout à coup : Je les nourrirai; car ils ne l'auraient pas cru aisément. « Jésus leur dit. » Et que leur dit-il? « Il n'est pas nécessaire qu'ils y aillent : donnez-leur, vous, à manger. » Il ne leur dit pas : Je leur en donnerai; mais : Donnez-leur-en vous-mêmes, parce qu'ils ne voyaient encore en lui qu'un homme. Néanmoins, ils ne conçoivent pas de sentiments plus élevés, et ils lui répondent comme à un homme ordinaire : « Nous n'avons que cinq pains et deux poissons. » Aussi Marc dit-il qu'ils ne comprirent pas ce qu'ils entendaient, leur cœur étant encore aveuglé. Les voyant ramper de cette manière, le Sauveur intervient alors directement et dit : « Apportez-les ici. » L'endroit sans doute est désert; mais celui qui soutient l'univers est présent : l'heure est passée; mais celui pour lequel il n'y a point d'heures, est celui qui vous parle. D'après Jean, les pains dont usa le Sauveur étaient des pains d'orge, et il ne le dit pas sans motif; apparemment il veut nous enseigner à fouler aux pieds les mets délicats : telle était d'ailleurs la table des prophètes. « Lorsque Jésus eut pris les cinq pains et les deux poissons, il ordonna à la foule de s'asseoir sur l'herbe; puis, levant les yeux au ciel, il les bénit; et, les ayant rompus, il les donna à ses disciples qui les distribuèrent à la foule. Et tous mangèrent et furent rassasiés; et l'on remplit douze corbeilles des débris qui étaient restés. Et le nombre de ceux qui mangèrent fut environ de cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. »

2. Pourquoi éleva-t-il ses regards vers les cieux et bénit-il les pains? Pour que l'on crût, et qu'il était sorti du Père, et qu'il était égal à lui : vérités dont les preuves semblaient opposées l'une à l'autre. Son égalité avec son Père, il la montrait en faisant toute chose avec puissance : l'origine qu'il tirait de son Père, il ne pouvait la faire accepter qu'en rapportant au Père tous ses actes avec une humilité profonde, et en l'invoquant en tout ce qu'il faisait. En conséquence, il ne se borne pas à faire exclusivement l'une de ces choses : afin de démontrer ces deux vérités, tantôt il agit avec autorité, tantôt il n'accomplit ses prodiges qu'après une prière préalable. Ensuite, pour qu'on ne voie pas dans cette conduite une contradiction, il élèvera les yeux au ciel à propos de choses sans importance;

et, dans les choses d'une importance plus haute, il agira avec puissance, vous apprenant par là que son pouvoir à propos des choses les plus ordinaires n'a pas une origine différente, et qu'il veut en tous ses actes honorer son Père. Qu'il remette les péchés, qu'il ouvre le paradis pour y introduire le larron, qu'il abroge avec une irréfragable autorité l'ancienne loi, qu'il rende la vie à plusieurs trépassés, qu'il dompte la mer, qu'il pénètre les secrètes pensées des hommes, qu'il rende la lumière à un aveugle-né, choses que Dieu seul, à l'exclusion de tout autre, peut exécuter, jamais vous ne verrez le Sauveur recourir à la prière; mais pour la multiplication des pains, prodige de beaucoup inférieur à ces derniers, alors il lève les yeux au ciel, soit pour établir la vérité tout à l'heure indiquée, soit pour nous enseigner à ne toucher aux aliments préparés qu'après avoir rendu grâces à celui qui nous les donne.

Pourquoi n'a-t-il pas créé des pains? Pour fermer la bouche à Marcion et aux Manichéens, qui niaient qu'il fût l'auteur de tout ce qui existe, et pour leur apprendre par ses actes que tous les êtres visibles sont ses créatures et ses œuvres, et pour montrer qu'il est bien le créateur des fruits, celui qui dès le principe a dit : « Que la terre se couvre d'herbe; que les eaux produisent des reptiles vivants. » *Genes.*, I, 11-20. D'ailleurs, le miracle actuel n'est pas inférieur à la création primitive. Encore que ces animaux n'aient point été produits par d'autres animaux, l'eau du moins a servi à leur création : or, avec cinq pains en produire un nombre considérable, et en faire autant pour quelques poissons, c'est un acte non moins extraordinaire que de tirer des fruits de la terre et des eaux les reptiles vivants. C'était effectivement une preuve de l'empire qu'il exerçait sur la terre et sur la mer. Après avoir opéré une infinité de miracles sur des malades, il opère un miracle s'appliquant à tous ceux qui étaient présents; de telle sorte que, au lieu d'être simplement témoins du bien fait à d'autres, ils pouvaient tous jouir de ce bienfait. Ce qui arrachait aux Juifs dans le désert ce cri d'admiration : « Pourra-t-il donc nous donner du pain, et nous dresser une table au désert? » *Psalm.* LXXVII, 20, le Sauveur l'accomplit de nouveau. Voilà pourquoi il conduit la foule dans la solitude, afin que ce miracle pût défier l'esprit le plus soupçonneux, et que personne ne pût chercher l'explication de cette multiplication dans le voisinage de quelque bourgade : c'est encore pour cette raison que l'Evangéliste note l'heure en même temps que le lieu.

Une autre chose nous est également apprise, à savoir la philosophie des disciples à l'endroit des besoins de chaque jour, et leur mépris pour toute sorte de plaisirs. Ils étaient douze, et ils n'avaient pour eux que cinq pains et deux poissons; tel était leur dédain pour le soin du corps, celui de l'âme les absorbait tout entiers, encore ne gardèrent-ils pas pour eux ce peu de provisions, et les donnèrent-ils au Sauveur quand il les leur demanda. Nous aussi, apprenons par cet exemple à faire part de ce que nous aurons aux indigents, quelle que soit la modestie de notre position. Ils ne disent donc pas, au moment où Jésus leur demande ces cinq pains : Et que nous restera-t-il pour notre nourriture? De quelle manière apaiser ensuite notre faim? Ils s'exécutèrent sur-le-champ. Indépendamment des raisons exposées, le Sauveur se sert de ces pains, à mon avis du moins, pour fortifier leur foi; car elle était encore extrêmement faible. C'est aussi pour cela qu'il lève les yeux au ciel. Les disciples avaient déjà vu bien d'autres prodiges; mais comme celui-ci, ils n'en avaient pas encore vu. Prenant donc les pains, le divin Maître les rompt et confie aux disciples l'honneur de les distribuer : il ne veut pas seulement les honorer, il veut de plus qu'ils se convainquent bien de la réalité du miracle, et qu'ils ne l'oublient pas une fois passé, puisque leurs mains en auront été l'instrument. Pour la foule, Jésus l'avait laissée ressentir l'aiguillon de la faim; mais il avait attendu que les disciples le vinssent trouver et le questionnassent. C'est par leur entremise qu'il ordonne au peuple de s'asseoir, qu'il lui distribue le pain, afin que chacun rende par ses actes et sa parole témoignage à ce miracle. C'est d'eux qu'il reçoit les pains, multipliant ainsi les témoins de ce grand acte et

les circonstances destinées à le rappeler. Si malgré tant de précautions ils en vinrent à l'oublier, que serait-il arrivé si le Sauveur eût agi différemment? Il ordonne donc à ces pauvres gens de s'asseoir sur l'herbe, les formant de la sorte à la pratique de la philosophie; car il se proposait non-seulement de nourrir leurs corps, mais encore d'éclairer leurs âmes.

3. Le lieu où se trouve le Sauveur, ces pains et ces poissons qu'il multiplie à l'exclusion de tout autre aliment, cette distribution générale des mêmes choses à tous sans exception, de façon que les uns en aient autant que les autres, toutes ces circonstances leur enseignent l'humilité, la charité, la tempérance, l'affection égale qu'ils doivent avoir les uns pour les autres, et cette communauté de toute chose qui doit régner entre eux. Quand il a rompu les pains, il les donne aux disciples, et ceux-ci à la foule. Les cinq pains une fois rompus sont remis entre les mains des disciples, et dans leurs mains ils se multiplient de la manière la plus merveilleuse. A cela ne se borne pas le prodige, il y eût de plus surabondance; surabondance, non-seulement dans les pains, mais dans les débris, afin que la réalité des débris convainquît les absents eux-mêmes de l'accomplissement de ce miracle. Voilà aussi pourquoi il laissa ressentir à la foule le besoin de manger, pour que personne ne pût voir en cela une chose purement imaginaire. Il laissa donc remplir douze corbeilles de débris, et Judas put ainsi porter la sienne. S'il eût calmé la faim de la multitude, comme il lui eût été facile de le faire, les apôtres n'auraient point connu sa puissance, pareille chose ayant eu lieu sous Elie. Les Juifs furent tellement saisis par la vue de ce prodige, qu'ils voulaient proclamer roi le divin Maître, ce que jamais ils n'avaient essayé de faire à propos des autres miracles. Mais comment expliquer cette multiplication des pains, cette abondance de pains qui se fait dans la solitude et qui suffit à un si grand nombre d'hommes? car ils étaient cinq mille sans compter les femmes et les enfants, circonstance qui fait l'éloge de ce peuple, puisque les femmes et les hommes s'empressaient autour du Christ avec un zèle égal.

Et puis ces restes, comment les expliquer? prodige non moins étonnant que le précédent. Ces restes remplirent autant de corbeilles qu'il y avait d'apôtres, ni plus ni moins. Ces restes, le Sauveur les donna aux disciples et non à la foule, parce que la foule était encore plus grossière que les disciples. Après ce miracle, « il fit entrer aussitôt ses disciples dans la barque, et il leur dit de le précéder de l'autre côté du lac, pendant qu'il renverrait le peuple. » Si par sa présence il eût paru accomplir non un miracle réel, mais un miracle imaginaire, il n'en devait plus être de même une fois qu'il était éloigné de ses disciples. En conséquence, pour que l'on pût se rendre un compte exact de ce qui s'était passé, il fit éloigner ses disciples, qui avaient entre leurs mains les preuves palpables du prodige. Du reste, toutes les fois qu'il opère quelque grande chose, il s'éloigne de ses disciples et de la société, nous instruisant à ne pas rechercher la gloire que dispense la multitude, et à ne pas capter la faveur populaire. L'expression, « il fit entrer, » atteste combien il en coûtait aux disciples de se séparer de leur Maître. Il les renvoya donc, en apparence à cause de la foule, en réalité, parce qu'il se proposait de gravir la montagne: nouvelle leçon bien propre à nous rappeler qu'il ne faut ni demeurer constamment au milieu du peuple, ni le fuir constamment, qu'il faut faire ces deux choses en leur temps, et passer de l'une à l'autre suivant les circonstances.

Apprenons encore à nous attacher, nous aussi, à Jésus, mais non en vue d'en obtenir des biens temporels, autrement nous mériterions le reproche adressé aux Juifs : « Vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés, » *Joan.*, VI, 26. C'est pour apprendre aux Juifs à ne pas se faire les esclaves de leur corps et à s'appliquer sans cesse aux choses de l'esprit que le Sauveur n'opère ce miracle que deux fois. Appliquons-nous aux biens spirituels, de notre côté, cherchons le pain céleste, et, quand nous l'aurons trouvé, rejetons toute sollicitude temporelle. Les Juifs n'hésitent pas à tout quitter, villes, maisons, parents, à se

transporter dans la solitude, et à souffrir la faim sans songer à se retirer : combien plus devons-nous, en nous approchant d'une table pareille, déployer une philosophie parfaite, brûler d'amour pour les choses spirituelles, et ne rechercher les choses sensibles qu'en seconde ligne ? Ce qui était reproché aux Juifs, ce n'était pas de chercher le Sauveur à cause du pain, mais de le chercher uniquement et principalement pour ce motif. Lorsque l'on dédaigne des dons importants et que l'on s'attache à des bagatelles que l'auteur de ces bienfaits voudrait nous voir dédaigner, on perd les uns et les autres : au contraire, si l'on s'attache aux premiers, on obtient aussi les seconds. Ceux-ci, du reste, ne sont qu'accessoires, et, quelque précieux qu'ils paraissent, comparés à ceux-là, ils pâlissent complétement. Que ces biens ne soient donc pas l'objet de nos désirs ; que nous les possédions ou que nous en soyons privés, considérons tout avec indifférence : ainsi Job, détaché des biens qu'il possédait, ne regrettait aucunement ceux qu'il avait perdus. Le nom même donné aux biens de ce monde indique clairement que nous devons en faire un convenable usage, et non les enfouir. De même que chaque artisan possède la connaissance de son métier, ainsi le riche, s'il ne connaît ni l'art de façonner l'airain, ni celui de construire des vaisseaux ou de tisser des étoffes, ou de bâtir des maisons, doit du moins apprendre à faire un bon usage des richesses, à traiter charitablement les malheureux ; alors il possédera un art supérieur à tous les autres.

4. Oui, voilà de tous les arts le plus noble : c'est dans le ciel qu'il établit son atelier. Il ne lui faut pas des outils de fer ou d'airain, mais un bon cœur et une bonne volonté. Cet art, le Christ nous l'enseigne, ainsi que son Père : « Soyez miséricordieux, nous dit-il, comme votre Père céleste est miséricordieux. » *Luc.*, VI, 36. Ce qu'il y a de remarquable, et ce en quoi cet art l'emporte sur tous les autres, c'est qu'il n'est besoin pour l'exercer ni de temps ni de travail : il suffit de vouloir, il n'en faut pas davantage. Examinons maintenant quelle en est la fin : cette fin c'est le ciel et les biens du ciel, c'est une gloire ineffable, c'est la couche nuptiale spirituelle, ce sont les flambeaux resplendissants, le séjour avec l'époux, et une infinité d'autres biens que nulle pensée, nul discours ne sauraient exprimer. Nouvelle différence entre cet art divin et tous les autres : les autres ne nous sont utiles que dans le temps présent ; celui-ci nous sert encore pour la vie à venir. Mais, s'il diffère à ce point des arts les plus nécessaires à la vie actuelle, par exemple de la médecine, de l'art de bâtir et autres semblables, à plus forte raison différera-t-il des autres qui, bien examinés, ne méritent même pas ce nom. Pour moi, je me garderais bien de qualifier ainsi tout ce qui est de pur agrément. En quoi, s'il vous plaît, l'art culinaire et celui des assaisonnements nous sont-ils utiles ? En rien absolument : au contraire, ils nous sont extrêmement nuisibles et funestes en ce qu'ils amollissent le corps et l'âme, en ce qu'ils favorisent le règne de la volupté, source de toutes les maladies et de toutes les infirmités. La peinture et la tapisserie elles-mêmes ne me paraissent pas dignes de ce nom, parce qu'elles nous entraînent à des dépenses superflues. Il faut que les arts véritables nous fournissent et nous préparent les choses nécessaires à l'entretien et à la conservation de la vie.

L'orateur se déchaîne contre le luxe et la mollesse.

Aussi Dieu nous a-t-il donné la sagesse qui nous permet de trouver les moyens propres à sauvegarder notre existence. Or, quand vous représentez des animaux soit sur des murailles, soit sur des vêtements, quel avantage vous procurez-vous ? je vous le demande. Il y aurait encore beaucoup à retrancher de l'art de préparer les chaussures et de celui de tisser les étoffes ; car la plupart du temps ils n'aboutissent qu'au luxe, et compromettent ce en quoi ils sont nécessaires ; ils ont mêlé à l'art véritable un art de mauvais aloi. J'en dirai tout autant de l'art de bâtir : tant qu'il servira pour construire des maisons et non des théâtres, des bâtiments nécessaires et non des bâtiments inutiles, je lui maintiendrai ce nom ; tant que le tisseur ne s'occupera qu'à tisser des vêtements et des couvertures, tant qu'il se gardera d'imiter l'araignée, et de provoquer des rires et une mollesse sans mesure, je qualifierai d'art son industrie. Je ne refuserai pas non plus cette qualification à l'industrie du

cordonnier tant qu'il se bornera à faire des chaussures; mais quand il s'occupera de donner aux hommes l'allure des femmes, quand les chaussures par lui préparées seconderont une démarche invitant à la débauche et à la mollesse, nous rangerons cette industrie parmi les industries funestes et superflues, et nous refuserons de l'appeler un art. Mon insistance sur ces détails sera, je le sais, par un grand nombre taxée de futile; n'importe, je n'en insisterai pas moins. Le principe de tous les maux, c'est précisément l'opinion où nous sommes du peu d'importance de ces fautes, ensuite de ce que nous n'y faisons aucune attention. — Mais, répliquerez-vous, n'est-ce pas une faute insignifiante que de porter des chaussures élégantes, brillantes et parfaitement adaptées à son pied, si toutefois on peut appeler cela une faute? — Me permettrez-vous de prendre à partie celui qui tient un pareil langage, et de lui montrer la turpitude de cette manière d'agir? Ne vous blesserai-je pas au contraire? Mais dussé-je vous blesser, je ne m'en préoccuperai pas extrêmement; car sur vous retombe la responsabilité de cette folie, sur vous qui n'estimez même pas cette conduite coupable, et qui dès lors nous obligez à flétrir ce luxe insensé.

Il est ridicule d'attacher à nos chaussures des ornements de soie

5. Eh bien! approfondissons cette question, et voyons de quel mal il s'agit. Lorsque vous appliquez à vos chaussures ces ornements de soie, qu'il n'est même pas convenable d'appliquer à vos vêtements, n'est-ce pas un acte ridicule, une prétention insensée de votre part? Si vous ne faites aucun cas de mon sentiment, écoutez du moins les accents énergiques par lesquels Paul les interdit, et alors vous comprendrez le ridicule de la chose. Que dit donc l'Apôtre? « Laissez de côté les cheveux frisés, les ornements d'or, les perles et les habits somptueux. » I *Tim.*, II, 9. Ainsi Paul défend à votre femme les habits somptueux, et vous oseriez transporter cette recherche dans vos chaussures, et vous ingénier de toutes les façons à cette chose également dérisoire et indigne de vous! Mais vous êtes inexcusable. Croyez-vous donc que l'on construise un vaisseau, que l'on embauche des rameurs, que l'on charge deux matelots de veiller l'un à la proue, l'autre à la poupe, que l'on déploie les voiles, que l'on traverse les mers, que le trafiquant confie ses jours aux flots, qu'il aille en pays barbare, et qu'il s'y procure après mille dangers ces fils précieux, pour qu'ensuite vous les fassiez servir à orner et à façonner le cuir de vos chaussures! Ce serait le comble de la déraison! Telles n'étaient pas les chaussures dans l'antiquité; elles étaient comme il convenait qu'elles fussent pour des hommes. Aussi éprouvé-je la crainte de voir, avec le cours du temps, vos jeunes gens porter la chaussure des femmes, et cela sans en rougir. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que les parents ne sont pas indignés à ce spectacle, et qu'ils le considèrent avec indifférence. Voulez-vous encore que je cite une circonstance plus fâcheuse? C'est que l'on agit de la sorte quand la pauvreté fait une infinité de victimes. Vous présenterai-je sous les yeux le Christ affamé, nu, chargé de chaînes, dans une affreuse nécessité? Mais quelles foudres ne mériterez-vous pas, vous qui, laissant le Sauveur privé du nécessaire, vous appliquez avec tant de soin à faire orner quelques peaux? Quand il donna ses instructions à ses disciples, il ne leur permit même pas d'avoir de chaussures : pour nous, non-seulement nous ne pouvons nous passer de chaussures, il nous faut de plus des chaussures qui choquent les convenances. Mais n'est-ce pas le plus haut degré du ridicule et de l'absurde? Assurément un cœur efféminé, cruel, inhumain, vaniteux et frivole, peut seul inspirer une semblable manière d'agir.

Quand pourra-t-il s'occuper du nécessaire, celui qui consacre ainsi son temps au superflu? Quand donc un jeune homme pareil daignera-t-il s'occuper de son âme, et se souviendra-t-il même qu'il a une âme? A coup sûr il est extrêmement frivole celui qui admire de pareilles futilités; il est sans entrailles celui qui, pour cette raison, délaisse les pauvres; il est vide de toute vertu celui qui dépense à des bagatelles de ce genre tous ses instants. Celui qui s'extasie devant la beauté d'un cordon, l'éclat des couleurs, le lierre imité par le tissu, comment pourra-t-il lever ses regards vers le ciel? Quand donc en admirera-t-il la beauté, lui qui admire stupide-

ment la beauté d'un morceau de peau, en se courbant vers la terre? Dieu étend les cieux, il allume le soleil pour attirer vos regards vers ces hauteurs; et vous vous penchez, à l'instar des plus vils animaux, et vous considérez la terre, accomplissant en cela la volonté de l'esprit du mal! Car c'est le diable lui-même qui a introduit cette mode honteuse, pour vous détourner de cette beauté des cieux; voilà pourquoi il vous a conduit au point où vous en êtes; en sorte que Dieu qui vous montre le ciel, doit le céder au démon qui vous montre quelques peaux; ou plutôt, ce n'est point à contempler ces peaux qu'il vous entraîne, puisqu'elles sont elles aussi l'œuvre de Dieu, mais à contempler un art funeste, principe inévitable de corruption. Et puis voilà le jeune homme auquel il est ordonné de chercher la sagesse dans la contemplation des cieux, qui va de tout côté les regards fixés vers la terre, et qui plus fier de sa chaussure qu'il ne le serait des plus belles actions, parcourt d'un pas efféminé l'agora, dans la sollicitude et la peine la plus grande si, pendant l'hiver la boue, et pendant l'été la poussière, viennent à déparer son élégante chaussure. Qu'est-ce que cela, ô homme? Tu plonges par cette recherche ton âme tout entière dans la fange, tu t'inquiètes peu de la voir traînée dans la boue, et tu manifestes à l'endroit de ta chaussure une pareille anxiété? Sache donc quelle en est la destination et rougis de la priser si haut. C'est pour fouler la fange et la boue que la chaussure a été inventée, c'est pour être portée parmi toutes les souillures qui peuvent couvrir le pavé. Si vous ne pouvez vous résoudre à le faire, ôtez-la, suspendez-la à votre cou, et si vous l'aimez mieux, entourez-en votre tête.

6. Vous riez en entendant mes paroles; pour moi, je serais tenté de verser des larmes, en voyant la folie de ces malheureux et leur passion ridicule. Certainement, ils aimeraient mieux souiller leur corps de fange que d'en souiller leur chaussure. De là d'une part la frivolité; de l'autre l'amour de l'argent dont ils deviennent la proie. Quand ils sont possédés de cette passion insensée, des revenus et des dépenses considérables sont absorbés inévitablement par le vêtir et tout ce qui s'y rapporte. Appartient-on à un père glorieux, cette passion absurde se développe davantage, et l'on tombe dans une servitude plus étroite. A-t-on affaire au contraire à un père parcimonieux, on est forcé de recourir à des expédients ignobles, et de se procurer ailleurs l'or nécessaire à de pareilles dépenses. Aussi bien, des jeunes gens ont-ils été réduits pour cette raison à vendre la fleur de leur jeunesse, à devenir les parasites des puissants, à subir d'autres conditions déshonorantes, achetant à ce prix la satisfaction de leurs désirs. Que l'on soit encore entraîné à l'amour de l'argent, à la frivolité, à l'indifférence touchant les choses les plus nécessaires, à commettre une infinité de fautes, nous venons de le montrer : que l'on devienne en même temps cruel et superbe, il n'est personne non plus qui n'en convienne : cruel parce que, en présence du pauvre, aveuglé par l'amour de la parure, on ne daignera même pas le regarder et on le laissera mourir de faim tout en couvrant d'or sa chaussure propre; superbe, parce qu'on sera toujours occupé à rechercher pour les choses les plus futiles l'approbation des spectateurs. Pour moi, je ne crois pas qu'un général soit aussi fier de ses batailles et de ses trophées, qu'un jeune élégant le sera de sa belle chaussure, de ses vêtements traînants et de sa chevelure : et cependant toutes ces choses sont l'œuvre d'autrui. Mais celui qui ne cesse de tirer vanité de l'œuvre d'autrui, quand cessera-t-il de s'enorgueillir de son œuvre propre?

Je pourrais aller encore plus loin; ce qui précède sera-t-il suffisant? Je l'espère, et je mettrai fin ici à mon discours; d'autant plus que mon intention a été de répondre aux personnes qui prétendaient ne rien trouver de répréhensible à une semblable conduite. Bien des jeunes gens, je ne l'ignore pas, ne prêteront aucune attention à nos paroles, tant la passion les enivre : mais ce n'était pas une raison de garder le silence. Leurs parents, plus sensés et plus sains d'esprit, j'aime à le croire, pourront les ramener même contre leur gré à une conduite plus raisonnable. Ne dites pas : Cela n'est rien, il n'en résulte rien de fâcheux; car ce langage, voilà ce qui a

fait tout le mal. C'est sur ce point qu'il faudrait former la jeunesse, et l'habituer, au moyen de ces choses sans importance apparente, à l'honnêteté, à la magnanimité, et la rendre supérieure à toutes ces futilités; alors nous la trouverions irréprochable dans les choses les plus importantes. Quoi de plus simple que la connaissance des éléments? C'est là pourtant ce qui fait les rhéteurs, les sophistes, les philosophes : s'ils ignorent les éléments, ils ne sauront jamais les autres parties de la science.

Ce que nous disons en ce moment ne concerne pas exclusivement les jeunes gens ; nous l'adressons également aux femmes et aux jeunes filles : elles aussi tombent dans le même désordre, ce qui est d'autant plus grave que la modestie est plus nécessaire à leur sexe. Veuillez donc vous appliquer ce que nous avons dit aux jeunes gens, pour que nous ne répétions pas les mêmes considérations. Du reste, il est temps de mettre un terme à cet entretien. Priez donc en union avec nous afin que les jeunes gens, principalement ceux de l'Eglise, vivent avec modestie et parviennent un jour à une vieillesse honorable. Pour ceux qui ne vivent pas de la sorte, il n'est pas bon qu'ils arrivent à la vieillesse; mais pour ceux qui, dans leurs jeunes années, se montrent les émules des vieillards, je souhaite qu'ils arrivent à l'âge le plus avancé, qu'ils donnent le jour à des enfants vertueux qui soient la joie de leur père et surtout de Dieu leur créateur; je souhaite qu'ils soient exempts de toute maladie de l'âme, non-seulement eu égard à la chaussure, non-seulement eu égard aux vêtements, mais en tout le reste. Si on la néglige, la jeunesse ressemble à une terre inculte qui se couvre d'épines de tous les côtés. Faisons descendre le feu de l'Esprit afin qu'il consume ces convoitises mauvaises; défrichons ce sol, qu'il devienne propre à recevoir la semence; et rendons nos jeunes gens supérieurs aux vieillards d'ailleurs. Un spectacle vraiment digne d'admiration, c'est celui du jeune homme chaste malgré son âge; certainement la récompense de la chasteté du vieillard sera au-dessous de la sienne, parce que le vieillard a pour rempart sa vieillesse. Ce qui est merveilleux, c'est de jouir du calme au sein des flots, d'être dans une fournaise sans être consumé, d'être jeune sans se livrer à ses passions. Pénétrons-nous de ces considérations, et imitons ce bienheureux Joseph, admirable en toute sa conduite, afin de mériter les mêmes couronnes que lui. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la charité de Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec qui gloire au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE L.

« Le peuple s'étant retiré, Jésus monta sur une montagne seul pour prier; et, le soir venu, il se trouva seul en ce lieu. Cependant la barque était poussée çà et là par les flots au milieu de la mer, car le vent était contraire. »

1. Pourquoi le Sauveur gravit-il la montagne? Pour nous apprendre combien le désert et la solitude sont favorables à l'entretien avec Dieu. C'est pour cette raison qu'il va souvent en des lieux déserts, qu'il y passe bien des fois la nuit en prières, nous enseignant par cette conduite à chercher des circonstances de temps et de lieu qui assurent le calme de notre prière. La solitude est la mère du calme; elle est le port de la tranquillité, car elle nous affranchit de tout bruit. Tels sont les motifs pour lesquels Jésus se rend sur la montagne. Cependant les disciples sont de nouveau le jouet des flots, et une tempête pareille à la première se déchaîne contre leur esquif : seulement ils avaient alors Jésus avec eux; tandis que, actuellement, ils sont seuls et livrés à eux-mêmes. C'est par degrés et peu à peu que le divin Maître les conduit à des sentiments plus élevés, et qu'il les façonne à tout supporter courageusement. Lors du premier danger qu'ils coururent sur mer, il était avec eux à la vérité, mais il dormait dans la barque, prêt à calmer leurs appréhensions au moment voulu : maintenant, pour les former à un degré plus haut de courage, il n'agit plus de même, il s'éloigne; de telle sorte qu'ils n'aperçoivent d'aucun côté la moindre chance de

salut, et qu'ils sont toute la nuit ballottés par les flots. Sans doute, le Sauveur voulait ainsi ranimer leur cœur engourdi ; en effet, la crainte que produisait sur eux cette tempête nocturne devait l'en assurer. En les jetant dans l'anxiété, il leur inspirait un plus vif désir de sa présence, et il rendait son souvenir constamment présent à leur pensée. Il se garda donc bien de venir aussitôt à leur secours : « A la quatrième veille de la nuit, il vint à eux en marchant sur la mer. »

Il leur apprenait de cette manière à ne pas soupirer avec trop d'empressement après la fin de leurs maux, à faire devant le péril ferme contenance. Au moment où ils comptaient en être complétement délivrés, voilà que leur frayeur redouble. « Quand ses disciples, poursuit l'historien, virent Jésus marchant sur la mer, ils se troublèrent et dirent : C'est un fantôme ; et dans leur frayeur ils se mirent à crier. » Telle est en toute circonstance la conduite du divin Maître : lorsqu'il va mettre un terme à nos épreuves, c'est alors qu'il en envoie de plus redoutables et de plus terribles. Ainsi maintenant, quoique la tempête et son apparition aient plongé les disciples dans l'effroi, il ne dissipe pas les ténèbres, il ne se montre pas soudain ; il les forme, je le répète, par ces frayeurs redoublées, à la patience et à la fermeté. De même pour Job, c'est au moment où il allait le délivrer de ses peines qu'il le soumit à la plus cuisante des douleurs ; non point à celle que lui causa la mort de ses enfants et le langage de sa femme, mais à celle que lui causèrent les injures de ses serviteurs et de ses amis. Lorsque Jacob touchait à la fin de ses épreuves sur la terre étrangère, Dieu permit qu'il fût plus profondément et plus sérieusement alarmé : son beau-père l'atteignait et le menaçait de mort ; il tombait ensuite dans les mains de son frère, et il courait le plus grave des périls. Les justes ne pouvant être exposés à des épreuves de longue durée et trop violentes, le Seigneur, en vue de compléter leur couronne, réserve les épreuves les plus rudes pour la fin du combat. Abraham n'échappa pas à cette loi ; et la dernière épreuve pour lui fut le sacrifice de son enfant. Au surplus l'insupportable devient supportable lorsqu'on touche au terme et que l'on frappe à la porte de la délivrance. Voilà ce que fit également le Sauveur : il ne se découvrit à eux qu'après qu'ils eurent jeté un cri. D'ailleurs plus leur angoisse avait été grande, plus sa présence leur était agréable.

Quand ils eurent crié, « aussitôt Jésus leur parla, disant : Ayez confiance, c'est moi, ne craignez pas. » Par ces paroles il calma leur crainte et ranima leur confiance. Ils ne l'avaient pas reconnu à ses traits, soit à cause de cette marche miraculeuse sur les eaux, soit à cause de la nuit ; alors Jésus se fit reconnaître au moyen de sa voix. Et Pierre, toujours ardent, toujours devançant les autres disciples, lui dit : « Seigneur, si c'est vous, commandez-moi d'aller à vous sur les eaux. » Il ne lui dit pas : Priez-moi, engagez-moi ; mais bien : « Commandez-moi. » Quelle ardeur et quelle foi ! Du reste, c'était là précisément pour lui la source de beaucoup de dangers, parce qu'il dépassait la juste mesure. Ici, par exemple, ce qu'il demandait était une chose tout-à-fait extraordinaire, encore que ce fût par charité, non par ostentation. Il ne lui dit pas : Commandez-moi de marcher sur les eaux. « Commandez-moi, lui dit-il, d'aller à vous ; » car personne n'aimait Jésus autant que lui. Il en fit de même après la résurrection : ne pouvant supporter d'aller du même pas que les autres, il se mit à courir vers le sépulcre. En même temps qu'il manifeste son amour, il manifeste aussi la grandeur de sa foi. Non-seulement il croit que le Sauveur a le pouvoir de marcher sur les eaux, il croit de plus qu'il n'a qu'à vouloir pour donner aux autres le même pouvoir : en conséquence il exprime le désir d'aller le rejoindre sur-le champ. « Et Jésus dit : Venez ; et Pierre descendant de la barque se mit à marcher sur les eaux et vint vers Jésus. Or, voyant que le vent était fort, il eut peur ; et commençant à enfoncer, il cria disant : Seigneur, sauvez-moi. Jésus, étendant aussitôt la main, le prit et lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? » Ce fait est encore plus merveilleux que le premier miracle. Aussi n'arrive-t-il que postérieurement. Comme Jésus avait déjà donné la preuve de son pouvoir sur la mer, il accomplit

maintenant un prodige plus frappant. Alors il commanda seulement aux vents; maintenant il marche lui-même sur les eaux et il permet à un autre de faire de même: or, s'il l'eût permis tout d'abord, Pierre n'eût point obéi avec le même empressement, parce que sa foi était encore trop faible.

2. Et pourquoi le Christ le lui permet-il? S'il lui eût répondu : Vous ne le pouvez pas; bouillant comme il l'était, Pierre eût soutenu le contraire. Aussi le Sauveur lui apprend-il par sa propre expérience à se montrer une autre fois plus mesuré. Mais actuellement, Pierre ne peut y tenir. Il descend, les flots s'agitent autour de lui, il commence à craindre. L'agitation des flots, la tempête la causait; la crainte, le vent l'excite. Jean raconte que les disciples voulaient le prendre dans leur barque, et que la barque aborda sur-le-champ au rivage vers lequel ils se dirigeaient. Il montre au fond la même chose, qu'il était venu sur la barque au moment où ils s'efforçaient de gagner la terre. Lorsqu'ils furent descendus de la barque, Pierre alla vers Jésus, plus heureux d'aller vers son Maître qu'il ne l'était de marcher sur les eaux. Il était venu à bout du danger le plus grand, à savoir de celui de la mer, et il fut sur le point de succomber à un moindre danger, celui qui venait de la violence du vent. Telle est la nature humaine : souvent, après être venue à bout des obstacles les plus sérieux, elle est impuissante devant des obstacles sans importance.

Saint Pierre marche sur les flots.

C'est ce qui arriva à Elie devant Jézabel, à Moïse devant l'Egyptien, à David en face de Bersabée : ainsi en fut-il de Pierre; il n'était pas encore délivré de toute frayeur qu'il osa s'aventurer à marcher sur les eaux; mais il ne put rester insensible à la violence du vent, bien qu'il eût le Sauveur à ses côtés. C'est qu'il ne sert de rien d'être à côté du Christ, à moins qu'on n'en soit rapproché par la foi. Cette circonstance fit ressortir la différence qui existait entre le Maître et le disciple; de plus, ce fut une sorte de consolation pour les compagnons de Pierre. Si la conduite des deux frères excita leur courroux, à plus forte raison se seraient-ils indignés dans la conjoncture présente. Il est vrai qu'ils n'avaient pas encore reçu le Saint-Esprit; car plus tard ils ne manifestèrent plus de pareils sentiments : partout dans la suite ils cèdent à Pierre le rôle principal; c'est à lui qu'ils laissent dans les assemblées publiques le soin de porter la parole, quoiqu'il paraisse moins insinuant que les autres. Mais pourquoi le divin Maître ne commande-t-il pas aux vents de se calmer? pourquoi étend-il la main et saisit-il le bras de son disciple? Parce que la foi de Pierre était en défaut : quand nous ne faisons pas ce qui dépend de nous, l'action de Dieu s'arrête dans la même mesure. Aussi Jésus, pour montrer que la faiblesse de la foi du disciple, et non la violence du vent, était la cause de ce danger, lui dit-il : « Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? » Donc, si la foi de Pierre n'eût pas faibli, il eût résisté au vent avec la plus grande facilité; ce qui le prouve, c'est que le Sauveur se contenta de saisir Pierre, tout en laissant le vent souffler : la foi de l'apôtre raffermie, le vent n'avait plus sur lui aucune action. Telle la mère soutient de ses ailes le petit oiseau sorti du nid avant le temps, quand il va tomber par terre, et le met à l'abri du danger; tel fut le Christ à l'égard de son disciple.

« Et, lorsqu'il fut monté dans la barque, le vent se calma. » Naguère les disciples disaient : « Quel est donc cet homme auquel la mer et les vents obéissent? » *Matth.*, VIII, 27. Maintenant ils ne parlent plus de la sorte : « Ceux qui étaient dans la barque vinrent et l'adorèrent, disant : Vous êtes vraiment le Fils de Dieu. » Voyez-vous comment il les mène par degrés aux sentiments les plus élevés? En marchant sur les eaux, en ordonnant à un homme d'en faire autant, en le sauvant de la mort, il fortifia singulièrement leur foi. Naguère il avait gourmandé la mer; maintenant il ne la gourmande pas, et il manifeste sa puissance d'une manière nouvelle et plus extraordinaire encore. De là ce que lui disent ses disciples : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu. » Et que fit le Sauveur? Réprimanda-t-il ceux qui lui tenaient ce langage? Au contraire, il les confirma dans cette croyance en guérissant avec une puissance plus éclatante ceux qui vinrent à lui, au lieu de

le faire comme précédemment. « Ayant traversé ce lac, il vinrent dans la terre de Génésareth. Et les habitants de ce lieu l'ayant reconnu, envoyèrent dans tout le pays, et lui présentèrent tous les malades, et ils le prièrent de leur laisser toucher le bord de son vêtement; et tous ceux qui le touchèrent furent guèris. » Ils ne viennent plus, comme auparavant, le prier d'aller dans leurs maisons; ils ne lui demandent plus d'étendre sa main sur eux et de commander au mal; ils en agissent d'une façon plus élevée, plus conforme à la philosophie véritable, et leur guérison est le prix de la vivacité de leur foi. Cette philosophie, l'hémorrhoïsse la leur avait enseignée à tous. D'ailleurs, le divin Maître était déjà venu dans ces contrées, et l'Evangéliste le déclare par ces paroles : « Les habitants de ce lieu l'ayant reconnu, envoyèrent dans tout le pays, et lui présentèrent tous les malades. » D'où il suit que le temps n'avait pas affaibli leur foi, qu'il l'avait plutôt accrue et conservée pleine d'ardeur. Touchons, nous aussi, le bord de sa robe; mais ne l'avons-nous pas tout entier avec nous? Voilà son corps en ce moment offert à nos regards; non pas son vêtement, mais son corps; nous pouvons non-seulement le toucher, mais le prendre en nourriture et nous en rassasier. Approchons-nous donc pleins de foi, nous tous qui sommes malades. Si pour avoir simplement touché le bord de son vêtement les Juifs attirèrent sur eux une vertu toute-puissante, quelle vertu n'attireront pas ceux qui le reçoivent tout entier? Approcher avec foi, n'est pas seulement recevoir ce qui nous est offert; c'est en approcher avec un cœur pur, c'est être animé des sentiments que l'on éprouverait si l'on se présentait devant Jésus-Christ même. Qu'importe que vous n'entendiez pas sa voix? Ne le voyez-vous pas étendu devant vous? Que dis-je? Sa voix, vous l'entendez; car il parle par la bouche des Evangélistes.

3. Croyez fermement que sous vos yeux va s'accomplir cette même cène à laquelle il présidait. Entre l'une et l'autre aucune différence. Ce n'est point l'homme qui donne l'une, tandis que le Christ a donné l'autre : toutes les deux ont pour auteur le Christ. Lors donc que vous voyez le prêtre offrir le pain sacré, ne voyez pas en lui le prêtre; voyez en sa main la main du Sauveur lui-même. De même que, dans le baptême, ce n'est pas le prêtre qui baptise, mais Dieu qui, par son invisible puissance, soutient votre tête; de même que ni les anges, ni les archanges, ni aucun esprit céleste n'oseraient se présenter et porter sur vous la main; de même en est-il dans le cas présent. C'est Dieu seul qui nous régénère; c'est Dieu seul qui nous fait ce don. Lorsque nous adoptons un enfant, n'avez-vous pas remarqué que, au lieu de nous en décharger sur nos serviteurs, nous nous présentons nous-mêmes à la barre du tribunal? Dieu non plus n'a pas voulu se décharger sur ses anges de ce soin; lui-même vient et dit : « Ne donnez à personne sur la terre le nom de Père. » *Matth.*, XXIII, 9. Ce n'est pas que vous deviez mépriser vos parents; mais vous devez leur préférer votre Créateur, qui vous a mis au nombre de ses enfants. Or celui qui vous a donné ce qu'il y a de plus grand, à savoir lui-même, ne dédaignera pas de vous donner de plus son propre corps.

Prêtons ici l'oreille, prêtres et fidèles; apprenons la grandeur de la dignité dont nous avons été revêtus, et frissonnons d'horreur. Dieu nous donne en nourriture sa chair sacrée; il s'offre à nous à l'état de victime. Quelle excuse aurons-nous si, après avoir mangé d'une telle nourriture, nous continuons à prévariquer? si, après avoir mangé cet agneau, nous devenons autant de loups? si après avoir mangé cette divine brebis, nous devenons pareils à des lions ravisseurs? Ce mystère nous interdit, non-seulement toute rapine, mais la plus légère inimitié. Ce mystère est un mystère de paix, et il ne permet pas que nous préférions à la paix les biens de ce monde. Dieu pour nous ne s'épargne pas lui-même : quel supplice mériterons-nous si, pour ménager nos richesses, nous négligeons notre âme, en faveur de laquelle Dieu ne s'est pas, je le répète, lui-même ménagé? Chez les Juifs, chaque année un certain nombre de fêtes instituées par le Seigneur venaient leur rappeler les bienfaits dont ils avaient été comblés : pour

Malheur à ceux qui prévariquent après s'être nourris de la chair du Sauveur.

vous, c'est chaque jour que ces mystères sacrés vous les rappellent. Ne rougissez donc pas de la croix; c'est là notre honneur, ce sont là nos mystères, ce sont là les présents dont nous faisons notre ornement et notre gloire. J'aurais beau dire que le Seigneur a déployé le ciel et la terre, qu'il a rempli le sein des mers, qu'il a envoyé ses anges et ses prophètes, je ne dirais rien qui approche de ce bienfait. Le plus grand de tous, c'est qu'il n'ait pas épargné son propre Fils quand il a fallu sauver des serviteurs éloignés de lui.

Conséquemment, qu'aucun Judas, qu'aucun tentateur n'approche de cette table; l'amour de l'argent les a perdus tous deux. Eloignons-nous de cet abîme; n'estimons pas suffisant, pour l'accomplissement de notre salut, de présenter à la table sacrée un vase d'or enrichi de pierreries, après avoir dépouillé les veuves et les orphelins. Voulez-vous honorer ce sacrifice, offrez cette âme pour laquelle le Christ a été immolé; faites-la d'or, cette âme; lorsqu'elle est de plomb ou d'argile, qu'importe un calice d'or? N'ayons donc pas pour unique souci d'offrir des calices d'or, mais d'offrir des calices justement acquis. Ceux-là sont plus précieux que les calices d'or, qui ne sont pas le fruit de l'injustice. L'Eglise n'est pas un musée d'or et d'argent; c'est une assemblée angélique : c'est pourquoi il nous faut des âmes; Dieu n'admet des vases ici qu'en vue des âmes. Elle n'était point d'argent cette table, il n'était point d'or ce calice dans lequel le Christ offrit son sang à boire à ses disciples : et pourtant tout n'en était pas moins précieux, ni moins redoutable, parce que tout était plein du divin Esprit. Voulez-vous rendre honneur au corps du Sauveur? ne le dédaignez pas lorsque vous le voyez couvert de haillons : après l'avoir honoré dans l'église par des vêtements de soie, ne le laissez pas dehors souffrir du froid et dans le dénûment. Celui qui a dit : « Ceci est mon corps, » et qui nous a garanti par sa parole la vérité de la chose, celui-là même a dit également : « Vous m'avez vu ayant faim, et vous ne m'avez pas donné à manger. — Ce que vous avez refusé de faire à l'un de ces petits, vous me l'avez refusé à moi-même. » *Matth.*, XXVI, 26; XXV, 42-45. Pour la première de ces choses, peu importent les beaux habits; ce qu'il faut, c'est une âme pure : pour la seconde, il faut une grande application. Apprenons donc à vivre en sages et à honorer le Christ comme il le désire : l'honneur le plus agréable à celui que l'on veut honorer est l'honneur qu'il désire lui-même, et non celui que nous imaginons. Pierre croyait bien honorer son Maître en ne consentant pas à ce qu'il lui lavât les pieds; et pourtant, c'était tout le contraire. Rendez-lui donc l'honneur qu'il vous a indiqué par sa loi, et faites part aux pauvres de vos biens. Encore une fois, il faut à Dieu non des calices d'or, mais des âmes d'or.

4. En m'exprimant de la sorte, je n'ai pas l'intention de proscrire les présents de ce genre : ce que je demande c'est que, avec cela et avant cela, les pauvres ne soient pas négligés. Sans doute Dieu agrée ces présents; mais l'aumône lui est encore plus agréable. Les premiers ne sont utiles qu'à ceux qui les offrent, la seconde l'est de plus à celui qui reçoit. Dans le premier cas, on peut n'y voir qu'une affaire d'ostentation; dans l'autre la miséricorde et la charité se montrent exclusivement. Qu'importe que la table du Christ étincelle de calices d'or, si lui-même meurt de faim? Soulagez d'abord ses besoins; puis, avec ce qui vous restera, enrichissez à votre aise sa table. Eh quoi! vous lui offrez un calice d'or, et vous lui refusez un verre d'eau froide! Est-il bien nécessaire de couvrir la table sacrée d'étoffes tissées d'or, lorsqu'on refuse au Sauveur lui-même de quoi se couvrir? Quel avantage en peut-il résulter? Dites-moi donc : je suppose qu'un malheureux sans pain se présente; si, ne vous occupant en aucune façon de calmer sa faim, vous vous contentiez de lui dresser une table d'or, compteriez-vous sur sa reconnaissance, ou bien sur son indignation? Si, le voyant couvert de haillons et grelottant de froid, au lieu de lui donner des vêtements, vous lui dressiez des colonnes d'or, en lui disant bien que c'est en son honneur, ne vous accuserait-il pas de moquerie, et ne regarderait-il pas cet acte comme une suprême injure? Pensez de même du Christ, lorsque vous l'apercevez errant comme un étranger, et en peine d'un logis; vous aussi vous refusez

de lui donner l'hospitalité, sauf à orner le pavé, les murailles, le faîte des colonnes de ses temples, à suspendre ses lampes par des chaînes d'argent, quand vous ne daignez même pas jeter un regard sur lui dans la prison où il est enchaîné. Encore une fois, mon dessein en ceci n'est pas de vous interdire ces pieuses libéralités, mais de vous déterminer à faire le reste en même temps, ou plutôt à faire l'une de ces choses de préférence à l'autre. Jamais l'omission de ces libéralités n'a été un crime ; tandis qu'à ceux qui négligent l'aumône, c'est l'enfer qui est réservé, ce sont des flammes inextinguibles, ce sont les supplices mêmes des démons. En conséquence, tout en décorant la maison de Dieu, ne méprisez pas votre frère indigent. Aussi bien, ce temple de ce frère est-il plus précieux que celui de Dieu. Les trésors de l'église, les princes infidèles, les tyrans, les voleurs peuvent les ravir ; mais le bien que vous faites à votre frère affamé, voyageur, en haillons, le diable ne saurait vous l'enlever, il est conservé dans un lieu inviolable. Que disait le Sauveur ? « Vous aurez toujours des pauvres avec vous ; mais vous ne m'aurez pas toujours. » *Matth.*, XXVI, 11. Raison de plus pour ouvrir notre âme aux sentiments de miséricorde, puisque nous n'aurons pas toujours à soulager le Christ dans ses besoins ; c'est seulement en cette vie. Si vous désirez saisir tout le sens de cette parole, prêtez une oreille attentive.

Cette parole ne s'adressait pas aux disciples, bien qu'il le paraisse tout d'abord ; elle était motivée par la faiblesse de la femme. Comme elle était encore fort imparfaite et que les disciples la rudoyaient, le divin Maître pour la consoler lui tint ce langage ; c'est ce qui résulte de ces mots : « Pourquoi donc attrister cette femme ? » *Matth.*, XXVI, 10. Que nous ayons toujours le Sauveur avec nous, il nous l'a formellement déclaré quand il a dit : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » *Matth.*, XXVIII, 20. D'où il résulte que Jésus, en s'exprimant de la sorte, se proposait uniquement d'empêcher les disciples d'arrêter par leur blâme la foi naissante de cette femme.

Ne cherchons donc pas une excuse dans ces paroles dites seulement par condescendance, pénétrons-nous plutôt de l'esprit des préceptes que renferment sur ce sujet l'ancienne et la nouvelle loi, et appliquons-nous avec zèle à les mettre à exécution. L'aumône efface les péchés ; car il est dit : « Faites l'aumône, et tout sera pur pour vous. » *Luc.*, XI, 41. Elle est plus méritoire que le sacrifice : « Je veux la miséricorde, est-il écrit, et non le sacrifice. » *Ose.*, VI, 6. Elle nous ouvre les cieux : « Vos prières et vos aumônes sont montées devant Dieu, » lisons-nous encore. *Act.*, X, 4. Elle est plus nécessaire que la virginité ; car les vierges qui négligèrent l'aumône furent exclues de la chambre nuptiale, tandis que les autres y furent admises. En conséquence, semons l'aumône avec générosité, afin de moissonner dans l'abondance et d'obtenir les biens à venir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LI.

« Alors les Scribes et les Pharisiens venus de Jérusalem s'approchèrent de Jésus, en disant : »

1. « Alors... » en quel temps ? Après qu'il eut opéré une infinité de prodiges, après qu'il eut guéri par le contact de sa robe une foule de malades. Si l'Evangéliste précise le temps, c'est pour montrer que la méchanceté sans bornes des ennemis du Sauveur ne cédait devant aucune considération. Et ce passage : « Des Scribes et des Pharisiens venus de Jérusalem, » que signifie-t-il ? Les Scribes et les Pharisiens étaient répartis dans les douze tribus ; mais les plus pervers étaient ceux de la capitale, parce qu'ils jouissaient d'une plus haute considération, et affichaient plus d'arrogance et plus de morgue. Mais remarquez comment ils se prennent dans leur propre question. Ils ne lui disent pas : Pourquoi vos disciples transgressent-ils la loi de Moïse ? mais : « Pourquoi transgressent-ils la tradition des anciens ? » Par où l'on voit que les prêtres avaient introduit de nombreuses innovations, malgré les menaces prononcées par Moïse

contre ceux qui tenteraient d'ajouter ou d'ôter quelque chose à la loi. « Vous n'ajouterez rien, avait-il dit, aux préceptes que je vous donne aujourd'hui, et vous n'en ôterez rien. » *Deut.*, IV, 2. Malgré cette défense, ils ne craignaient pas d'innover : ainsi, par exemple, il fallait ne pas manger sans laver ses mains, il fallait purifier les coupes et les vases d'airain, il fallait user soi-même d'ablutions. C'est précisément dans le temps où ils auraient dû s'affranchir d'observances pareilles qu'ils se liaient plus étroitement; soit qu'ils craignissent qu'on ne leur ravît leur influence, soit qu'ils voulussent inspirer un plus grand effroi par ce titre de législateurs qu'ils s'arrogeaient.

On observait les prescriptions des Pharisiens et l'on violait les commandements du Seigneur.

Le désordre en vint à un tel point que les prescriptions des Pharisiens étaient observées, tandis que l'on violait celles du Seigneur : d'autre part, telle était leur influence, que ces prévarications à l'endroit de la loi divine passaient impunies ; en quoi ils étaient doublement coupables, et en ce qu'ils innovaient, et en ce qu'ils exigeaient l'observation de leurs préceptes sans tenir aucun compte des préceptes du Seigneur. Laissant donc de côté la question des setiers et des vases d'airain qui était trop ridicule, ils abordent celle qu'ils estimaient la plus sérieuse, afin de pousser Jésus à se mettre en colère ; du moins, je le crois ainsi. S'ils parlent des anciens, c'est pour qu'il manifeste quelque dédain à leur sujet et qu'il leur fournisse de la sorte quelque raison de l'accuser. Ils lui demandent donc en premier lieu pourquoi ses disciples mangeaient sans laver leurs mains. Ce n'est pas que les disciples le fissent à dessein ; mais ils négligeaient les observances inutiles pour mettre en pratique les observances indispensables : ils ne se faisaient une loi ni de se laver, ni de ne pas se laver ; ils agissaient en cela suivant les circonstances. Eux, qui ne se préoccupaient même pas de la nourriture nécessaire, comment se seraient-ils préoccupés de pareilles futilités? Souvent ils le faisaient comme machinalement et par hasard, ainsi quand ils mangèrent au désert, quand ils broyèrent les épis de blé.

Telle est donc l'accusation que les Pharisiens portent contre les disciples, eux qui, omettant l'indispensable, donnaient tous leurs soins à l'inutile. Et que fait le Christ? Il ne s'arrête pas à ce reproche, il ne le réfute pas; il les accuse sur-le-champ à son tour, confondant de cette manière leur effronterie, et leur montrant que l'on n'a pas le droit de reprocher à autrui des transgressions sans importance, lorsque l'on transgresse soi-même les préceptes les plus graves. C'est vous qui êtes coupables, et c'est vous qui accusez! Observez, je vous prie, que toutes les fois que le Sauveur se propose d'abroger quelque observance légale, il le fait par forme d'excuse. Ainsi fait-il en ce moment : il n'aborde pas incontinent la question des transgressions de ses disciples, et il ne dit pas : Cela n'est rien; il n'eût réussi qu'à redoubler la fureur de ses ennemis : il commence par confondre leur audace, en les accusant eux-mêmes de fautes beaucoup plus graves et en retournant leurs accusations contre leur propre tête. Il ne leur dit pas que ses disciples font bien de négliger ces pratiques minutieuses, ne voulant pas leur donner prise : il ne blâme pas non plus ceux-ci pour ne paraître pas légitimer ces prescriptions; il n'applique aux anciens aucune qualification injurieuse, il ne les traite ni d'impies, ni de prévaricateurs, pour n'être pas signalé par ses ennemis comme coupable d'injure et d'outrage. Laissant toutes ces voies, il en suit une différente : tout en paraissant blâmer ceux qui l'interrogent, il atteint les auteurs mêmes de ces prescriptions; et, sans jamais nommer les anciens, il ne les flétrit pas moins quand il reproche aux Scribes leurs désordres; il établit ce double péché, consistant l'un à ne pas obéir à Dieu, l'autre à n'agir qu'en vue des hommes. Ce qui fait votre perte à tous, semble-t-il leur dire, c'est qu'en toute chose vous ne songez qu'à faire la volonté des anciens. Il ne le dit pas à la vérité, mais il le donne à entendre dans la réponse qu'il leur adresse. « Pourquoi vous-mêmes transgressez-vous ainsi le commandement de Dieu à cause de votre tradition? Dieu dit : Honorez votre père et votre mère ; — celui qui maudira son père ou sa mère, qu'il meure de mort. Mais vous, au contraire, vous dites : Quiconque dira à son père ou à sa mère : Toute offrande que je présenterai



vous servira, celui-là n'honorera pas son père et sa mère; en sorte que vous avez rendu vain le commandement de Dieu, à cause de votre tradition. »

2. Le Sauveur ne dit pas, à cause de la tradition des anciens; mais « à cause de votre tradition; — vous dites, vous... » Il ne dit pas non plus, à cause des anciens, pour adoucir l'amertume de son langage. Les pharisiens voulant établir que les disciples violaient la loi, Jésus leur prouve que les disciples ne la violent pas, et qu'ils en sont eux, les Pharisiens, les véritables violateurs. Ce que les hommes imposent n'est point une loi; c'est pourquoi le Sauveur qualifie de tradition ce qu'avaient imposé les plus iniques des hommes. Cependant l'usage de laver ses mains n'étant pas contraire à la loi, c'est d'une innovation ouvertement contraire à la loi que le divin Maître se fait une arme. Il accuse donc, car telle est sa pensée, les pharisiens d'instruire les enfants à mépriser leurs parents sous une apparence de piété filiale. Comment, de quelle manière? Les parents disant à leur enfant : Donne-moi cette brebis, ce veau que tu possèdes, ou toute autre chose de ce genre, le fils répondait : Ce que vous me demandez, je l'ai promis à Dieu, je ne puis vous le donner; d'où résultait un double mal : premièrement, les enfants n'offraient rien au Seigneur; secondement, sous prétexte de lui faire une offrande, ils ne donnaient rien à leurs parents; en sorte que Dieu leur était un prétexte pour offenser leurs parents, et les parents leur en étaient un pour offenser le Seigneur. Mais le Sauveur ne dit pas cela sur-le-champ; il commence par citer la loi dans laquelle Dieu faisait un devoir rigoureux du respect envers les parents : « Honorez votre père et votre mère, afin de vivre de longs jours sur la terre.— Celui qui maudira son père ou sa mère, qu'il meure de mort. » *Exod.*, XX, 12; XXI, 17.

Sans parler de la récompense promise aux enfants qui honorent leurs parents, le divin Maître expose quelque chose de plus effrayant, à savoir, le châtiment réservé à ceux qui refusent de les honorer, soit qu'il veuille les épouvanter, soit qu'il veuille gagner les plus sensés d'entre eux. Ce qu'il leur démontre, c'est qu'ils sont dignes de mort. — Si tel est le supplice encouru par celui qui outrage en paroles les auteurs de ses jours, à plus forte raison le mériterez-vous, vous qui les outragez par des actes, et qui instruisez de plus les autres à faire de même. Comment donc alors, vous qui devriez être bannis du nombre des vivants, osez-vous accuser mes disciples? On ne doit plus s'étonner de la conduite indigne que vous avez tenue à mon égard, puisque vous agissez de même envers mon Père; du moins, je ne suis pas encore connu de vous. — En toute circonstance il affirme et il établit que tel a été le point de départ de leur démence. Il y a des interprètes qui entendent ainsi le passage en question : « Toute offrande que je présenterai vous servira; » je ne vous dois aucun honneur; si donc je vous honore, c'est de ma part pure générosité. Mais le Sauveur n'a pas mentionné un outrage de cette nature. Marc s'exprime avec plus de clarté, usant du mot *corban*, qui signifie une oblation proprement dite, et non plus un présent ou une offrande quelconque.

Après avoir prouvé aux pharisiens qu'ils n'avaient pas le droit de faire un crime à ses disciples de transgresser la tradition des anciens, eux qui foulaient aux pieds la loi même du Seigneur, Jésus établit la même vérité par l'autorité du prophète. Les ayant vivement menés, il s'appuie sur une preuve nouvelle, conformément à son habitude, et il cite l'Ecriture pour faire ressortir la parfaite harmonie qui règne entre Dieu et lui. Que dit donc le prophète? « Ce peuple m'honore des lèvres; mais son cœur est loin de moi. C'est en vain qu'ils m'honorent, enseignant les doctrines et les commandements des hommes. » *Isa.*, XXIX, 13. Voyez-vous la conformité des paroles du Sauveur avec cette prophétie qui, longtemps auparavant, annonçait la perversité de ces misérables? L'accusation que Jésus lance contre eux, Isaïe l'a formulée depuis longtemps : Ils méprisent les commandements de Dieu; « c'est en vain qu'ils m'honorent : » mais, en revanche, ils font un grand cas de leurs commandements propres : « ils enseignent les doctrines et les commandements des hommes; » et voilà pourquoi les disciples ont raison de ne s'y pas conformer. Quand il leur a porté ce coup décisif,

et justifié son accusation, tout en l'aggravant encore, par l'Ecriture, par leur propre témoignage et par celui du prophète, il cesse de leur parler, n'ayant aucun changement à espérer d'eux; et, s'adressant à la foule, afin de promulguer une doctrine noble, élevée et de la plus profonde sagesse, il saisit cette occasion pour ourdir une trame plus délicate et pour abolir les observances touchant la nourriture. Notez en quelle circonstance : après avoir guéri le lépreux, après avoir violé la loi du sabbat, après s'être déclaré le souverain de la terre et de la mer, après avoir publié des lois, effacé les péchés, ressuscité des morts, donné des preuves nombreuses de sa divinité, c'est alors qu'il aborde la question des aliments.

Abrogation de la circoncision.

3. Du reste, le judaïsme était là tout entier; de la solution de cette question dépendait son existence. En même temps le Sauveur laissait entrevoir l'abrogation de la circoncision. Toutefois il ne le dit pas formellement, parce que cette pratique l'emportait en antiquité, comme en considération, sur toutes les autres : il ne le fit que par l'entremise de ses disciples. Cette pratique était si respectée que les disciples, voulant après un si long règne l'abroger entièrement, commencèrent par la reconnaître, afin de l'abroger ensuite. Mais voyez comment le Sauveur introduit sa loi : « Ayant convoqué la multitude, il dit : Ecoutez et comprenez. » Il ne la leur expose pas de prime abord; il demande pour sa parole respect et attention ; car c'est au fond la pensée de l'Evangéliste disant que le Sauveur convoqua la foule. Il choisit admirablement pour cela le temps convenable : c'est après avoir confondu, battu ses ennemis, après les avoir accablés sous le texte du prophète, qu'il expose sa loi : en ce moment ils étaient mieux disposés à l'entendre; ainsi, non-seulement il les appelle autour de lui, mais il pique leur attention. « Comprenez, » leur dit-il : appliquez-vous, ranimez votre attention; car la loi dont je vais vous entretenir le mérite. Qu'ils aient violé la loi sans raison aucune, à cause de leur tradition particulière, vous venez de l'entendre; mais il est bien plus important que vous me prêtiez une oreille attentive, parce que le temps est venu où je dois vous initier à une plus haute philosophie. Il ne leur dit pas cependant : L'observance qui concerne les aliments n'a pas de valeur; Moïse s'est en cela trompé; de sa part cette prescription n'a été que pure condescendance. Prenant le ton de l'exhortation et du conseil, il s'autorise d'un exemple que lui fournit la nature pour s'expliquer en ces termes : « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme; c'est plutôt ce qui sort de la bouche. » C'est en se fondant sur la nature même qu'il expose et démontre sa loi.

Les Juifs qui entendirent ses paroles ne s'élevèrent pas contre le Sauveur, et ne s'écrièrent pas : Que dites-vous? Dieu nous a donné touchant les aliments une infinité de prescriptions, et vous nous apportez des prescriptions contraires! Comme il leur avait déjà fermé la bouche énergiquement, non-seulement en les réfutant, mais de plus en dévoilant leur astuce au grand jour, en mettant à découvert leurs secrets desseins et leurs plus intimes pensées, ils se retirèrent sans mot dire. Pour vous, notez bien la forme voilée du langage qu'emploie le Sauveur. Il ne dit pas : « Les aliments qui entrent dans la bouche...; » mais : « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme; » ce que l'on pouvait entendre des mains qui n'étaient pas lavées. En réalité il parlait des aliments; mais son langage pouvait être entendu de l'usage opposé à celui de laver ses mains. D'ailleurs les pratiques légales relatives aux aliments étaient si respectées que Pierre disait, même après la résurrection : « Non, Seigneur; car jamais je n'ai mangé quoi que ce soit d'impur ou de souillé. » *Act.*, x, 14. Bien que l'apôtre parlât de la sorte en vue des autres et pour avoir une défense sûre contre ceux qui viendraient à l'accuser, pour démontrer qu'il s'y était opposé sans avoir pu rien obtenir, il n'en prouve pas moins la haute idée qu'on se faisait de cette classe de prescriptions. Voilà pourquoi, dès le principe, le Christ ne parle pas ouvertement de la nourriture et dit d'une manière générale : « Ce n'est pas ce qui entre par la bouche. » Plus loin, quand il s'exprime avec plus de clarté, il ajoute : « Ce n'est pas de manger sans avoir les

mains lavées que l'homme est souillé ; » paraissant de la sorte être parti de ce point, et n'avoir parlé du reste qu'occasionnellement. Telle est la raison pour laquelle il ne dit pas : Les aliments ne souillent pas l'homme, et pour laquelle il semble s'occuper d'autre chose ; se dérobant ainsi à toute réclamation.

En entendant ce langage, les Pharisiens furent scandalisés, mais non le peuple. « Les disciples s'approchant lui dirent : Savez-vous que les Pharisiens, entendant cette parole, en ont été scandalisés ? » Pourtant il n'avait pas dit contre eux une seule parole. Que répond le Christ ? Loin d'ôter la matière de leur scandale, il les reprend en ces termes : « Toute plante que mon Père céleste n'aura pas plantée sera arrachée. » Il savait quand il fallait prendre souci des scandales, et quand il fallait passer outre. Tandis qu'il disait ailleurs : « Pour ne pas les scandaliser, jetez votre hameçon dans la mer, » *Matth.*, XVII, 26, il se contente de dire actuellement : « Laissez-les ; ils sont aveugles et conducteurs d'aveugles. Or, si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tomberont tous les deux dans la fosse. » En lui signalant cette circonstance, les disciples n'en étaient pas précisément touchés ; ils étaient seulement troublés, eux aussi, dans une légère mesure. Qu'il en soit ainsi, le langage de Pierre, toujours le premier à parler et le plus ardent, le prouve : « Expliquez-nous donc cette parabole. » Il découvre bien le trouble qui l'agite ; il n'ose pas déclarer qu'il est scandalisé de son côté, et il demande qu'une explication vienne mettre un terme à son émotion : de là le blâme qui lui est infligé. Que dit donc le Christ ? « Toute plante que mon Père céleste n'a pas plantée sera arrachée. » D'après les sectaires manichéens, ces paroles concerneraient la loi ; mais ce qui précède leur ferme la bouche. Si le Sauveur eût prétendu parler de la loi, comment donc l'eût-il défendue plus haut et l'eût-il vengée en ces termes : « Pourquoi transgressez-vous, vous-mêmes, à cause de la tradition, les commandements de Dieu ? » Comment eût-il invoqué le témoignage du prophète : « Ce peuple m'honore des lèvres ; mais son cœur est loin de moi ? » Il parle des Pharisiens et de leurs traditions. Dieu ayant dit : « Honorez votre père et votre mère, » évidemment cette parole de Dieu est une œuvre, une plante de Dieu.

4. Ce qui vient après est une preuve que le texte en question regarde les traditions des Pharisiens ; car le Sauveur ajoute : « Ils sont aveugles et conducteurs d'aveugles. » S'il eût parlé de la loi, il eût dit : « Elle est aveugle et conduit des aveugles. » Mais il ne le dit pas, et, employant le pluriel : « Ils sont aveugles et conducteurs d'aveugles, » il met la loi au-dessus de cette flétrissure, qu'il rejette tout entière sur ses ennemis. Pour éloigner d'eux ensuite le peuple qu'ils pourraient précipiter dans l'abîme de la perdition, il poursuit : « Si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tomberont tous deux dans la fosse. » Certes la cécité est un mal bien terrible ; mais être aveugle, n'avoir pas de guide, et se donner soi-même comme tel, c'est assumer une responsabilité deux et trois fois plus grande. S'il y a danger pour un aveugle à n'avoir pas de guide, il sera bien plus dangereux pour lui de se constituer le guide d'un de ses pareils. Et Pierre, que fait-il ? Au lieu de s'écrier : Que signifient ces paroles ? pourquoi tenez-vous ce langage ? il ne questionne le Sauveur que pour dissiper l'obscurité dans laquelle il se trouve. Il ne dit pas non plus : Pourquoi parlez-vous contrairement à la loi ? Car il craignait de passer pour avoir été scandalisé ; l'obscurité du langage du divin Maître semble seule le déterminer à parler. Qu'en réalité cependant il eût pris la parole, non à cause de cette obscurité, mais parce qu'il était scandalisé lui-même, on n'en saurait douter ; car le langage du Sauveur n'était obscur en aucune manière. C'est pourquoi le Christ leur adressait ce reproche : « Etes-vous donc encore, vous aussi, sans intelligence ? » Selon toute probabilité, le peuple n'avait pas saisi la pensée de Jésus ; quant aux disciples, ils en avaient été scandalisés. Tout d'abord, ils voulaient s'éclairer en le questionnant sur les Pharisiens ; mais, lorsqu'ils l'entendirent formuler les menaces les plus sérieuses et dire : « Toute plante que mon Père céleste n'aura pas plantée sera arrachée ; — ce sont des

aveugles, conducteurs d'aveugles, » ils n'allèrent pas plus loin. Celui d'entre eux que son ardeur emportait toujours ne put se résoudre à garder le silence : « Expliquez-nous donc cette parabole, » dit-il au Sauveur. Alors le Sauveur lui répondit sévèrement : « Etes-vous donc, vous aussi, sans intelligence? Vous ne comprenez donc pas encore? » Il voulait par ce reproche les débarrasser de leurs préjugés.

Toutefois, il ne s'en tient pas là : « Tout ce qui entre dans la bouche, poursuit-il, descend dans les entrailles, et tombe dans un lieu secret; mais ce qui sort de la bouche vient du cœur, et c'est là ce qui souille l'homme. Du cœur, en effet, viennent les mauvaises pensées, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les blasphèmes, les faux témoignages. Voilà ce qui souille l'homme; quant à manger sans avoir lavé ses mains, cela ne souille point l'homme. » Voyez-vous avec quelle énergie tout d'abord il les réprimande? Ensuite, pour les guérir complétement, il emprunte les exemples dont il se sert à l'ordre accoutumé de la nature. En disant : « Ce qui entre dans la bouche descend dans les entrailles,... » il s'exprime conformément aux idées grossières qu'avaient encore les Juifs; il dit que ces choses sortent du corps et n'y restent pas : alors même qu'elles y resteraient, elles ne seraient pas une cause réelle d'impureté. Mais ils ne pouvaient encore comprendre cette vérité. C'est pour cela que le législateur ne prescrit rien pendant le temps que les aliments restent dans le corps; lorsqu'ils en ont été rejetés, ce n'est plus la même chose : aussi, le soir ordonne-t-il de se laver et d'être pur, déterminant exactement le temps de la digestion et celui du rejet de la nourriture. Pour les choses qui viennent du cœur, elles restent au dedans de nous, et, soit qu'elles y restent, soit qu'elles en sortent, elles sont une cause de souillure. En premier lieu figurent les mauvaises pensées; ce qui convenait parfaitement aux Juifs. Du reste, le Sauveur ne se sert pas seulement de la nature de ces choses pour gourmander ses auditeurs; il le fait également à propos de ce que produit le cœur et de ce que produisent les entrailles; que parmi ces choses les unes demeurent, les autres ne demeurent pas, c'est encore une leçon. Ce qui vient du dehors s'en va de nouveau dehors : ce qui naît du dedans souille alors même qu'on le rejette, et surtout alors.

Il est vrai, je le répète, que les auditeurs de Jésus n'étaient pas encore capables de saisir la portée de ses enseignements. Marc raconte que le Sauveur, en parlant ainsi, voulait montrer que nul aliment n'est impur par lui-même; cependant il ne déclare pas que tels ou tels aliments ne souilleraient point l'homme, parce que les Juifs n'auraient point supporté une déclaration aussi manifeste. C'est pourquoi il ajoute : « Quant à manger sans avoir lavé ses mains, cela ne souille point l'homme. » Apprenons donc à connaître les choses qui souillent l'homme; et, quand nous les connaîtrons, appliquons-nous à les éviter. Bien des gens tiennent à cœur de n'entrer dans l'église qu'avec des vêtements convenables et les mains propres; mais d'y entrer avec une âme pure et de se présenter ainsi devant Dieu, ils ne s'en préoccupent aucunement. Je ne prétends pas en ceci vous défendre de laver vos mains ou votre visage; seulement, je voudrais que vous prissiez moins de soin de recourir à l'eau que de pratiquer la vertu. Ce sont pour la bouche autant de souillures que les médisances, les blasphèmes, les injures, les paroles inspirées par la colère, les propos légers, obscènes ou bouffons. Si votre conscience vous rend le témoignage qu'aucun propos de cette nature n'est sorti de votre bouche et ne lui a imprimé de souillure, venez avec confiance. Si, au contraire vous avez contracté une infinité de souillures pareilles, à quoi bon laver votre bouche, puisque vous ne rougissez pas de lui infliger ces souillures mortelles.

5. Dites-moi, si vos mains étaient couvertes de fange et d'ordure, oseriez-vous bien prier? Assurément non. Cependant, cela ne vous causerait aucun dommage. Quant aux souillures dont nous parlions tout à l'heure, elles vous donneraient la mort. Pourquoi ce respect scrupuleux dans les choses indifférentes, et cette négligence dans les choses prohibées? — Faudra-t-il donc, demanderez-vous, s'interdire la

prière ? — Assurément il faut prier, mais non avec la fange et les souillures dont vous êtes couvert. — Et s'il m'arrive de faire une chute ? — Purifiez votre conscience. — Comment, de quelle manière ? — Pleurez, gémissez, faites l'aumône, faites vos excuses à Celui que vous avez injurié, réconciliez-vous avec lui, lavez votre langue de toute tache pour ne pas irriter Dieu plus gravement. Si un suppliant venait embrasser vos genoux de ses mains souillées, non-seulement vous refuseriez de l'écouter, mais vous le repousseriez du pied. Comment osez-vous supplier le Seigneur de la même manière ? Quand nous prions, la langue nous sert de main, et c'est par elle que nous embrassons les genoux divins. Ne la souillez donc pas, de crainte que Dieu ne vous dise : « Vous avez beau multiplier vos prières, je ne vous exaucerai pas. » *Isa.*, I, 15. « Dans la main de la langue sont la vie et la mort. » *Prov.*, XVIII, 21. « C'est par vos discours que vous serez justifié, c'est par vos discours que vous serez condamné. » *Matth.*, XII, 37. Veillez sur votre langue avec plus de soin que sur la prunelle de votre œil. C'est un coursier royal que la langue : imposez-lui un frein, réglez son allure, et le roi le montera sans hésiter. Mais, si vous lui permettez de n'avoir pas de frein et de bondir en liberté, les démons seuls en feront usage. Lorsque vous avez eu avec votre femme les relations que le mariage autorise, vous n'irez pas vous mettre en prière, et, quand vous vous êtes rendu coupable d'injure et d'outrage, fautes dignes de l'enfer, avant de vous en être purifié, vous osez étendre vos mains ! Et vous n'êtes pas, je vous le demande, saisi d'horreur ! N'avez-vous pas ouï Paul s'écrier : « Le mariage n'a rien que d'honorable, et le lit nuptial est sans tache. » *Hebr.*, XIII, 4. Si vous n'osez, au sortir de la couche nuptiale, aborder la prière, comment, au sortir d'une couche diabolique, oseriez-vous invoquer ce nom mystérieux et terrible ? Car c'est se rouler sur la couche du diable que de se plonger dans les injures et les outrages.

Comme l'adultère, la colère nous fait sentir l'aiguillon de son amère volupté ; elle répand en nous les germes les plus pernicieux, et, donnant naissance à une haine satanique, elle détruit l'œuvre du mariage. En effet, le propre du mariage est de faire de deux êtres une seule et même chair ; la colère, tout au contraire, divise ceux qui étaient unis et déchire et lacère jusqu'à l'âme elle-même. Si donc vous voulez invoquer Dieu avec confiance, ne permettez pas à la colère de s'emparer de votre cœur, repoussez-la comme vous repousseriez un chien en proie à la rage. C'est Paul qui nous ordonne d'élever « des mains saintes, loin de tout sentiment de colère et d'aigreur. » I *Tim.*, II, 8. Ne déshonorez pas votre langue ; comment servirait-elle d'instrument à la prière, si vous perdez tout droit à la confiance ? Donnez-lui pour ornement la douceur et l'humilité ; rendez-la digne du Dieu qu'elle doit implorer ; qu'elle respire sans cesse les bénédictions et les aumônes. Oui, la langue même peut distribuer des aumônes : « La parole, est-il écrit, vaut mieux qu'un présent. — Parlez au pauvre avec paix et mansuétude. » *Eccli.*, XVIII, 16 ; IV, 8. Le temps que vous aurez ensuite à votre disposition, consacrez-le à vous occuper de la loi divine. « Que tous vos entretiens roulent sur la loi du Très-Haut. » *Eccli.*, IX, 23. C'est avec cette parure qu'il nous faut approcher du souverain Roi et nous prosterner à ses pieds, d'esprit aussi bien que de corps. Songeons à Celui devant lequel et à ceux pour qui nous allons nous présenter, comme aussi à ce que nous nous proposons d'obtenir. C'est devant Dieu que nous allons, devant Celui dont l'éclat éblouit les Séraphins et les force à détourner le visage. Nous allons devant Dieu dont l'aspect fait trembler la terre, et qui habite une lumière inaccessible. Nous allons à lui pour être préservés de l'enfer, pour obtenir le pardon de nos péchés, pour n'avoir pas à souffrir d'intolérables supplices, pour être mis en possession du ciel et des biens que le ciel renferme.

6. Prosternons-nous donc devant lui, d'âme aussi bien que de corps, je le répète, et lui-même nous relèvera : parlons-lui en toute modération et douceur. — Mais qui serait assez malheureux, assez insensé, demanderez-vous, pour n'être pas modéré dans sa prière ? — Celui qui prie en

maudissant, celui qui respire la fureur et qui déblatère contre ses ennemis. Voulez-vous à tout prix accuser, accusez-vous vous-même. Voulez-vous à tout prix exercer le tranchant de votre langue, exercez-le sur vos propres péchés. Dites, non ce qu'un autre vous aura fait de mal, mais ce que vous vous serez fait de mal à vous-même ; car voilà le mal véritable. Nul ne pourra vous blesser si vous-même ne vous blessez. C'est pourquoi, à vouloir attaquer ceux qui vous ont causé quelques préjudices, vous devriez commencer par vous en prendre à vous le premier : personne ne vous le défend ; mais, si vous vous en prenez à un autre, vous ne ferez qu'y perdre davantage. Quels sont donc en définitive vos griefs ? — Un tel, direz-vous, m'a outragé, il m'a spolié, il m'a fait courir de graves périls. — Mais ce ne sont pas là de véritables dommages. Mais, avec un peu de vigilance de notre part, nous pourrions en recueillir de sérieux avantages. Le véritable dommage est pour celui qui fait le mal et non pour celui qui le souffre. Il est vrai que la source de tous nos maux consiste en ce que nous ignorons où est l'auteur du mal et où en est la victime. Si nous le savions en toute certitude, jamais nous ne tirerions vengeance du prochain, jamais nous ne ferions contre lui d'imprécations, parce que nous serions sûrs que nul ne peut nous nuire, hormis nous-mêmes.

Le véritable dommage est pour celui qui fait le mal.

Ce qui est mal, ce n'est pas d'être spolié, c'est de spolier les autres. Avez-vous ravi le bien du prochain, reprochez-vous cet acte. Est-ce à vous-même que le bien a été ravi, priez pour le ravisseur, qui vous a procuré de grands avantages. Encore que telle ne soit pas son intention, sa conduite vous sera infiniment utile, à la condition, toutefois, que vous supporterez cette épreuve avec courage. Votre spoliateur, les lois divines et humaines le déclarent un misérable, tandis que vous, le spolié, elles vous glorifient et font votre éloge. Si un malade dévoré par la fièvre s'emparait d'un vase rempli d'eau pour boire jusqu'à satiété, nous plaindrions, non celui auquel le vase a été enlevé, mais le malade même, parce qu'il n'aurait abouti qu'à redoubler sa fièvre et à compromettre ses jours. Raisonnez de la même manière concernant l'homme atteint de la fièvre de l'argent : plus que le fiévreux dont nous venons de parler, il aboutit par ses rapines à redoubler les ardeurs de ses convoitises. Qu'un furieux enlève a autrui son glaive pour se percer lui-même, lequel des deux sera vraiment à plaindre, celui que l'on a dépouillé de son épée ou l'auteur de cet acte de violence? Evidemment, ce dernier. Appliquons ce même raisonnement au cas de la spoliation : ce que l'épée est pour ce furieux, les richesses le sont pour l'avare; elles lui sont même plus funestes. Quand ce furieux se sera percé de son épée, il sera délivré de sa fureur et il n'aura pas à recevoir une seconde blessure. Mais l'avare reçoit chaque jour de nombreuses et graves blessures sans guérir pour cela de sa folie, l'aggravant au contraire de jour en jour; car plus il reçoit de pareilles blessures, plus il prête le flanc à des coups encore plus dangereux.

Contre ceux qui ravissent le bien du prochain.

Fuyons donc ce glaive, fuyons cette folie, et, quoiqu'il soit tard, pratiquons enfin la vigilance. Nous devrions donner à la vertu dont nous parlons le nom de continence, aussi bien qu'à la vertu de pureté. Pour cette dernière, nous n'avons à combattre qu'une seule espèce de tyrannie, tandis que pour la première il faut venir à bout de convoitises nombreuses et diverses. Il n'est pas de plus grande folie que celle de l'esclave des richesses. Il paraît commander, et il obéit; il paraît être maître, et il est sous le joug; il se charge de chaînes, et il s'en réjouit; il excite la férocité du monstre, et il s'en félicite; il subit la captivité, et il en est transporté d'allégresse; il voit son âme assaillie par un chien possédé de la rage, et, au lieu de l'enchaîner et de le laisser en proie aux tortures de la faim, il lui présente une nourriture abondante, de façon à le rendre plus redoutable et plus furieux. Repassons dans notre esprit ces considérations, brisons nos fers, mettons à mort ce monstre, guérissons-nous de ce mal, débarrassons-nous de cette fureur, afin de jouir du calme et d'une excellente santé, afin d'arriver joyeux et contents au port qui ne craint pas les orages, et de posséder les biens éternels. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui



gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LII.

« Et Jésus s'éloignant se retira dans la terre de Tyr et de Sidon. Et voilà qu'une femme chananéenne sortie de ce pays cria vers lui en disant : Ayez pitié de moi, Seigneur fils de David; ma fille est cruellement tourmentée du démon. »

1. Marc raconte que le Sauveur étant entré dans une maison ne put pas y rester caché. Mais pourquoi se rendit-il en ce pays? Il venait de soustraire les Juifs au joug des observances relatives à la nourriture : suivant la même voie, il vient ouvrir la porte aux Gentils. C'est ainsi que Pierre, lorsqu'il reçoit l'ordre de ne plus se conformer à cette loi, est envoyé vers Corneille. Comment le Sauveur, qui avait dit à ses disciples de « ne pas aller chez les Gentils, » *Matth.*, x, 5, est-il le premier à faire le contraire de ce qu'il dit? A cela, nous répondrons qu'il n'est pas lié par les recommandations qu'il adresse à ses disciples; en second lieu, qu'il n'y alla pas pour y prêcher, ce que Marc donne à comprendre lorsqu'il dit que Jésus ne put réussir à rester caché comme il l'eût voulu. Or, s'il était naturel de ne pas venir tout d'abord vers ces gens, il n'était pas moins indigne de sa bonté de les repousser lorsqu'ils venaient à lui. S'il était convenable de les rechercher quand ils fuyaient, il lui convenait bien davantage de ne pas les fuir quand ils le recherchaient. Mais remarquez les titres de la Chananéenne à sa bienveillance. Elle n'ose pas venir à Jérusalem, retenue par la crainte et le sentiment de son indignité. Certainement, n'eût été cette crainte, elle y serait allée, s'il faut en juger par l'ardeur qu'elle montre et son empressement à sortir de son pays. On explique encore ce passage d'une façon allégorique : Quand le Sauveur, dit-on, quitta la Judée, l'Eglise, quittant son pays, ne craignit plus de s'approcher de lui; car il est écrit : « Oubliez votre peuple et la maison de votre père. » *Psalm.* XLIV, 11. Le Christ sortit de son pays, et la femme de même; par ce moyen ils purent s'entretenir ensemble. « Voilà qu'une femme chananéenne sortie de son pays... » L'Evangile indique la nationalité de cette femme pour faire ressortir le prodige qui va s'accomplir et le mérite de sa foi. Quand on vous parle d'une Chananéenne, songez à ces nations perverses qui avaient foulé aux pieds les lois mêmes de la nature, et jugez après cela quelle était la vertu de la présence du Sauveur. Ceux qui avaient été chassés pour ne pas corrompre les Juifs deviennent supérieurs en moralité aux Juifs, à ce point qu'ils sortent de leur pays pour aller trouver le Christ, tandis que les Juifs repoussent le Christ qui vient à eux.

En venant vers Jésus, la Chananéenne se contente de ces mots : « Ayez pitié de moi ; » et ses cris redoublés attirent un grand nombre de personnes. Spectacle touchant que celui d'une femme criant avec tant d'émotion, d'une mère implorant pour sa fille, pour une enfant tourmentée de la façon la plus cruelle. Elle n'ose pas la conduire en présence du divin Maître : la laissant dans sa maison, elle vient supplier elle-même et se borne à mentionner son mal sans rien ajouter ; elle n'invite pas Jésus à venir chez elle, comme cet officier qui lui disait : « Venez, imposez-lui les mains ; venez avant que mon fils soit mort. » *Joan.*, IV, 49. Elle expose son malheur, la gravité du mal, et sollicite par ses cris la pitié du Seigneur. Elle ne dit pas : Ayez pitié de ma fille, mais : « Ayez pitié de moi. » Ma fille ne comprend pas la grandeur de son mal ; pour moi, j'éprouve au contraire les tortures les plus affreuses, je souffre de la voir dans cet état, et ce spectacle déchirant me jette dans une sorte de folie. « Jésus ne lui répondit pas une seule parole. » Quelle étrange et singulière chose ! Il admet en sa présence les Juifs malgré leur endurcissement, il leur adresse des exhortations malgré leurs blasphèmes, il ne les repousse pas malgré les piéges qu'ils lui tendent ; et cette femme qui accourt vers lui, qui le supplie et l'implore, cette femme qui n'avait pas été élevée dans la connaissance de la loi et des prophètes, et qui témoignait une piété si profonde, il ne daigne même pas lui répondre !

Qui n'eût été scandalisé d'un acte aussi con-

traire à la réputation qu'on faisait au Sauveur ? On disait qu'il parcourait les bourgades pour en guérir les malades, et cette femme qui vient à lui est repoussée. Comment n'être pas touché de sa douleur et des supplications que lui inspire l'affreuse position de sa pauvre fille ? Car enfin, elle ne se présente pas comme ayant un droit formel à la grâce qu'elle sollicite : elle fait appel à la prière, elle se contente de raconter son malheur, et on ne lui répond même pas ! Vraisemblablement, plusieurs des spectateurs furent scandalisés, mais non la Chananéenne. Et que parlé-je des spectateurs ? Certainement les disciples furent émus de l'affliction de cette femme ; ils en furent troublés et affligés ; mais, quoique troublés, ils n'osèrent dire à Jésus : Accordez-lui cette grâce. « S'approchant de lui, ils le priaient, disant : Renvoyez-la, car elle crie après nous. » Souvent, nous aussi, quand nous voulons suggérer une résolution, nous commençons par dire le contraire. Jésus répondit : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis égarées de la maison d'Israël. »

2. Et la Chananéenne, que fit-elle ? Se résigna-t-elle au silence après avoir entendu ce langage ? S'en alla-t-elle ? Sentit-elle son ardeur s'évanouir ? Ne le pensez pas. Loin de là, elle insista davantage. Ce n'est pas du moins ce que nous faisons. Lorsque ce que nous demandons ne nous est pas accordé, au lieu d'insister avec plus d'ardeur, comme il faudrait le faire, nous nous retirons découragés. Il est vrai que bien des personnes eussent été refroidies par la réponse de Jésus : son silence eût suffi pour ôter tout espoir, à plus forte raison une réponse de cette nature. En voyant ses avocats rebutés comme elle, en entendant déclarer la chose impossible, il y avait bien là de quoi ravir toute espérance à la Chananéenne. Mais elle ne perdit pas pour cela courage ; dès qu'elle vit ses protecteurs réduits à l'impuissance, elle agit avec une hardiesse sublime. Tout à l'heure, elle n'osait pas se présenter aux yeux du divin Maître. « Elle crie après nous, » disaient les disciples. Loin de se retirer découragée comme on eût pu le penser, elle approcha de plus près, et, adorant Jésus, elle lui dit : « Seigneur, venez à mon aide. » Que faites-vous là, ô femme ? Avez-vous plus de confiance que les apôtres ? avez-vous plus de courage qu'eux ? Ni force, ni confiance, répond-elle, car je succombe sous la confusion ; j'use d'audace, en forme de supplication, et j'espère qu'il sera touché de la hardiesse de ma démarche. — Mais ne l'avez-vous pas entendu répondre : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël ? » — Je l'ai entendu, réplique-t-elle ; mais il est le Seigneur. — Aussi ne lui dit-elle pas : Priez pour moi, intercédez pour moi ; mais bien : « Venez à mon aide. » Et le Christ, quelle est sa conduite ? Cela ne le satisfait pas encore, il augmente les craintes de cette pauvre femme en lui disant : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens. » Cette nouvelle réponse était plus propre que le silence à redoubler le chagrin de la suppliante. Le Sauveur n'en fait plus peser sur autrui la responsabilité ; il ne dit plus : « Je n'ai pas été envoyé. » Plus la femme insiste dans sa prière, plus il s'applique à la rebuter. Il appelle les Juifs, non plus des brebis, mais des enfants, tandis qu'il l'assimile aux chiens. Mais ces paroles mêmes fournissent à cette mère une raison décisive : Si je mérite cette qualification, répond-elle, je ne suis plus dès lors une étrangère.

Foi et humilité de la Chananéenne.

C'est à juste titre que le Christ disait un jour : « Je suis venu pour juger. » *Joan.*, IX, 39. Voyez la philosophie admirable, la foi vive et la persévérance que déploie la Chananéenne, malgré la dureté avec laquelle on la traite. Voyez d'autre part les sentiments bien différents des Juifs, malgré les égards et les prévenances dont ils sont l'objet. — Je n'ignore pas, poursuit-elle, qu'il faut aux enfants leur nourriture ; mais dois-je être repoussée pour cela ? S'il est mal de recevoir quoi que ce soit, il faudra donc s'interdire les miettes ; si l'on peut au contraire recevoir quelque chose, on ne doit pas me le refuser, parce que je ne suis pas du nombre des enfants. Le titre qui m'est donné me donne plutôt le droit de n'être pas repoussée. — C'est parce qu'il prévoyait la réponse qu'elle devait faire que le Christ différait d'exaucer sa prière. C'est pour mettre au jour sa sagesse qu'il lui refusait

sa demande. S'il n'eût pas voulu l'exaucer, il ne l'eût pas fait davantage après cela, il ne lui eût pas répliqué une deuxième fois comme il le fit. Quand le Centurion vint le solliciter, il lui répondit : « J'irai et je le guérirai, » *Matth.*, VIII, 7, pour nous découvrir sa piété et nous faire connaître cette réponse : « Je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit. » Lorsque l'hémorrhoïsse s'approcha de lui, il s'écria : « Je sens qu'une vertu est sortie de moi, » *Luc.*, VIII, 46, pour faire connaître son admirable foi. Quant à la Samaritaine, il voulut nous montrer que les reproches ne la décidèrent pas à s'éloigner. Ainsi fait-il pour la Chananéenne : il ne voulait pas que sa grande vertu demeurât ignorée. Au fond, ses réponses n'étaient pas destinées à la confondre, mais plutôt à l'attirer et à révéler ce trésor caché.

Mais considérez, je vous prie, en même temps que sa foi, son humilité profonde. Jésus donne aux Juifs le nom d'enfants : la Chananéenne renchérit encore sur ce titre et les appelle des maîtres, tant elle était loin de souffrir de l'éloge d'autrui : « Les petits chiens, dit-elle, mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » Voyez-vous la sagesse de cette femme ? Elle n'a garde de contredire le Sauveur, de s'attrister de l'éloge du prochain, de s'indigner contre l'injure qui l'atteint elle-même. Voyez-vous sa persévérance ? Jésus lui dit : « Il n'est pas bon..., » elle répond : « C'est vrai, Seigneur. » Jésus appelle les Juifs des enfants ; elle les appelle des maîtres. Jésus lui donne la qualification de chien ; elle en accepte le titre et s'en autorise. Voyez-vous encore son humilité ? Mettez en regard la morgue des Juifs : « Nous sommes de la race d'Abraham, s'écrient-ils ; jamais nous n'avons subi de servitude ; nous sommes nés de Dieu. » *Joan.*, VIII, 33. Telle n'est pas la Chananéenne. Elle se traite de petit chien, elle les traite eux de maîtres, et c'est pour cela qu'elle fut admise au nombre des enfants. Et le Christ alors de lui dire : « O femme, votre foi est bien grande ! » Il lui tardait de prononcer cette parole et de récompenser cette mère désolée : « Qu'il vous soit fait comme vous voulez. » Votre foi suffirait à l'accomplissement de choses beaucoup plus difficiles : aussi, qu'il vous soit fait comme vous voulez. — Parole qui rappelle celle-ci : « Que le ciel soit, et le ciel fut. » — « Et sa fille fut guérie à l'heure même. » Il en résulte qu'à la Chananéenne revient une grande part dans la guérison de sa fille. En effet, le Christ ne dit pas : Que votre fille soit guérie, mais bien : « Votre foi est grande, qu'il vous soit fait comme vous voulez, » preuve qu'il n'y a dans ces paroles aucune flatterie, mais seulement un hommage rendu à la vivacité de la foi. Au surplus, le Sauveur laissa le soin aux événements de compléter et d'assurer la démonstration de cette vérité : « Sa fille, conclut l'Evangéliste, fut guérie à l'heure même. »

Puissance d'une prière persévérante

3. Or, à ce propos, notez une circonstance particulière : c'est que cette infidèle réussit là où les apôtres avaient échoué et n'avaient rien obtenu. Telle est la puissance d'une prière persévérante. Quand il s'agit de nos propres intérêts, Dieu aime mieux être imploré par nous que par des personnes étrangères. Sans doute les apôtres jouissaient d'un crédit plus considérable, mais la Chananéenne y mit plus de persévérance. L'issue de sa prière justifia le délai du Sauveur aux yeux des disciples et leur prouva qu'il avait eu raison de ne pas obtempérer à leur demande. « Et Jésus, s'en étant allé, vint le long de la mer de Galilée : et, montant sur une montagne, il s'assit. Et une grande multitude s'approcha de lui, ayant avec elle des aveugles, des boiteux, des infirmes et des muets ; et on les mit à ses pieds, et il les guérit. De sorte que la foule était dans l'admiration, voyant que les muets parlaient, que les infirmes étaient guéris, que les boiteux marchaient, que les lépreux étaient purifiés, et ils glorifièrent le Dieu d'Israël. » Tantôt Jésus parcourt la campagne, tantôt il s'assied, attendant les malades et attirant les boiteux sur la montagne. Maintenant ils n'ont pas à toucher ses vêtements. Appelés à des sentiments plus élevés, ils se prosternent à ses pieds et donnent de la sorte une double preuve de leur foi, et par cela qu'ils gravissent la montagne tout boiteux qu'ils sont, et par cela qu'il leur suffit pour être guéris de se jeter à ses pieds. Certes, c'était un beau spectacle que celui de ces

paralytiques naguère portés et maintenant marchant sans appui, que celui des aveugles voyant et n'ayant nul besoin de guide. Aussi, le grand nombre des malades qui avaient été guéris, et la facilité avec laquelle Jésus opéra ces guérisons, jeta tous les assistants dans la stupeur. Tandis que Jésus hésita longtemps avant de délivrer la fille de la Chananéenne, il guérit tous les malades sur-le-champ. Ce n'est pas que ceux-ci fussent meilleurs que celle-là ; tout au contraire, la foi de la Chananéenne l'emportait de beaucoup sur leur foi : partant, le divin Maître n'exauce celle-ci qu'à la longue, pour faire éclater sa persévérance : il guérit instantanément ceux-là, pour fermer la bouche des Juifs incrédules et leur enlever toute excuse.

Plus grands sont les bienfaits reçus, plus terribles sont les châtiments que nous méritons par notre ingratitude, lorsque l'honneur qui nous a été fait ne nous a pas rendus meilleurs. C'est pour cela que les riches seront punis plus sévèrement que les pauvres de leur malice, si l'abondance dans laquelle ils ont vécu ne leur a a pas inspiré l'humanité convenable. Ne me dites pas qu'ils ont fait des aumônes. S'ils n'en ont pas fait comme l'exigeait leur fortune, ils n'échapperont pas au châtiment. Du reste, ce n'est pas d'après la valeur matérielle du bienfait qu'il faut l'apprécier, mais d'après la générosité qui en a été le principe. S'il n'en faut pas davantage pour être puni, à plus forte raison le seront-ils ceux qui gardent leur superflu, qui font bâtir des maisons de trois et quatre étages, tout en dédaignant le pauvre tourmenté par la faim, qui n'obéissent qu'à l'amour de l'argent et négligent complétement la pratique de l'aumône. Mais, puisque l'ordre des idées ramène ce sujet, reprenons aujourd'hui cette question de la charité que nous avions abordée il y a trois jours, et que nous n'avons pu mener jusqu'au bout.

En quoi consiste véritablement l'aumône.

Nous vous avons alors entretenus, vous vous en souvenez, du luxe dans les chaussures, de l'habitude absurde qui en est résultée, de la futilité des jeunes gens ; et c'est la question de l'aumône qui nous avait conduit à vous tenir ce langage accusateur. Quelles idées avions-nous donc alors agitées ? Nous avons dit que la charité était un art dont l'atelier était au ciel, et qui avait pour maître, non un homme, mais Dieu. Nous nous sommes demandé ce qui méritait ce titre d'art et ce qui ne le méritait pas ; à propos de quoi nous avons parlé des arts inutiles et funestes en général, et en particulier de celui qui concerne la chaussure. Vous vous en souvenez, n'est-ce pas ? Et bien ! reprenons aujourd'hui ce que nous disions alors, et prouvons que l'aumône est un art, et des arts le meilleur. Si le caractère propre d'un art est d'être utile à l'humanité, comme il n'y a rien de plus utile que l'aumône, il s'ensuit qu'elle est un art, et de tous les arts le plus précieux. Si elle ne prépare pas notre chaussure, si elle ne tisse pas notre vêtement, si elle ne nous élève pas des maisons de boue, elle nous mérite la vie éternelle, elle nous arrache des mains de la mort, elle nous procure la gloire de la vie présente en même temps que celle de la vie à venir, enfin elle nous bâtit les célestes demeures et les tabernacles éternels. Elle ne permet pas non plus que nos lampes s'éteignent, ni que nous assistions au banquet nuptial vêtus d'une façon inconvenante. Elle nous purifie et nous rend plus blancs que la neige. « Vos péchés, fussent-ils comme l'écarlate, je vous rendrai blancs comme la neige. » *Isa.*, I, 18. Grâce à l'aumône, nous ne tomberons pas dans l'abîme où tomba le riche, et nous n'entendrons pas les sinistres paroles qui retentirent à ses oreilles ; nous irons sûrement dans le sein d'Abraham. Considérez les arts de la vie humaine, et vous trouverez que chacun obtient un résultat d'une certaine nature, à l'exclusion des autres : l'agriculture a pour objet de fournir à l'homme sa nourriture ; l'art de tisser les étoffes a pour objet de lui fournir ses vêtements ; encore ne peuvent-ils pas le faire par eux-mêmes et nous donner l'une et l'autre de ces choses.

4. Si vous le voulez, commençons par examiner l'agriculture. Otez à l'agriculteur le secours du forgeron qui lui fabrique les pioches, les charrues, les faux, les haches et une foule d'instruments ; le secours du charpentier qui lui façonne le corps de la charrue, le joug et le char qui permettront de broyer les épis ; le secours du corroyeur qui lui fournit les courroies néces-

saires; du maçon qui construira pour les bœufs une étable, pour les laboureurs une maison; du scieur qui lui coupera le bois indispensable; du boulanger qui façonne le pain; l'agriculteur sera dans une complète impuissance. De même l'art de tisser les étoffes emprunte, pour faire quelque chose, le secours d'une foule d'autres arts sans lesquels il reste également impuissant. En résumé, tous les arts sont nécessaires les uns aux autres. Pour pratiquer la charité, au contraire, il ne nous faut qu'une seule condition, la bonne volonté. Direz-vous qu'il faut de plus de l'argent, des maisons, des vêtements, de la chaussure, lisez ce que le Sauveur disait de la veuve, et bannissez toute sollicitude à cet égard. Fussiez-vous dans la dernière pauvreté, fussiez-vous d'une condition inférieure à celle des mendiants eux-mêmes, donnez deux oboles, et vous en aurez fait assez; donnez le seul morceau de pain que vous avez, et vous aurez mis en pratique cet art sublime dans toute son étendue. Cet art et cette science, appliquons-nous à les acquérir et à les mettre en pratique. Les posséder vaut mieux que d'occuper le trône et d'être ceint du diadème. Outre que cet art a le privilége de se suffire à lui-même, il a celui de mener à bonne fin une foule de choses extrêmement importantes et variées. Il bâtit dans les cieux des demeures qui dureront éternellement, il enseigne à ses adeptes le secret d'éviter l'éternelle mort, il les met en possession de trésors inépuisables et qui défient toute atteinte, les vers comme les voleurs, la rouille comme l'injure du temps. Si l'on s'offrait à vous apprendre un art pareil touchant le blé, que ne donneriez-vous pas pour arriver à conserver votre blé de longues années dans de bonnes conditions? Or, voilà un art qui vous apprend le moyen de conserver intact, non-seulement le froment, mais encore tous vos biens, votre corps aussi bien que votre âme. Mais pourquoi énumérer en détail les divers avantages qui en sont les conséquences? Il vous enseigne comment vous deviendrez semblable à Dieu, la source de tous les biens.

Voyez-vous les œuvres sans nombre qu'à lui seul il accomplit? Sans aucun secours étranger il nous élève des maisons, nous prépare des vêtements, nous met en possession de trésors impérissables, nous fait triompher de la mort et du diable, et nous rend semblables à Dieu même. Où trouver un art plus fécond que celui-là? Outre l'inconvénient indiqué tout à l'heure, les autres arts ne vont pas au delà de la vie présente; ceux qui les exercent sont-ils malades, ils cessent dans la même mesure; puis leurs œuvres ne peuvent durer; ils exigent des fatigues et des sueurs nombreuses et mille autres conditions pareilles. Celui dont nous parlons, au contraire, brillera de son plus vif éclat lorsque le monde aura disparu: c'est après notre mort surtout que ses œuvres se montreront plus radieuses; il ne lui faut ni temps, ni peine, ni autre condition de ce genre; que vous soyez malade ou accablé de vieillesse, il n'en est pas moins fécond; il vous accompagne à votre passage dans la vie à venir, jamais il ne vous abandonne. Grâce à lui, vous possédez un pouvoir supérieur à celui des sophistes et des rhéteurs: on ne saurait se distinguer dans ces deux carrières sans susciter beaucoup de jalousies; mais, pour ceux qui se distinguent dans la carrière de la charité, ils ont pour les soutenir les prières d'un grand nombre de leurs semblables. Ceux-là comparaissent devant le tribunal des hommes pour y défendre les opprimés, souvent les oppresseurs: ceux-ci ne comparaissent que devant le tribunal du Christ, non-seulement pour y plaider une cause, mais pour obtenir du Sauveur grâce et sentence favorable à celui dont le sort est en jeu; et, quels que soient ses péchés, il n'en est pas moins récompensé et glorifié. N'est-il pas écrit, en effet: « Faites l'aumône, et tout sera pur pour vous? » *Luc.*, XI, 41. Mais pourquoi parler de l'avenir? Si nous demandions à nos semblables dès cette vie, laquelle de ces deux choses ils préféreraient, ou qu'il y eût un grand nombre de sophistes et rhéteurs, ou bien un grand nombre de personnes charitables et miséricordieuses, vous les entendriez se prononcer pour ce dernier parti; et certes ils ne se tromperaient pas. Que l'art de parler vienne à disparaître, l'humanité n'y perdra pas grand' chose; car elle a subsisté longtemps auparavant;

mais, que la charité disparaisse, vous ne voyez plus que confusion et que ruine. De même que la navigation sur mer serait impossible si on enlevait les anses et les ports; de même, sans la charité, la miséricorde et l'humanité, la vie sur la terre serait également impossible.

5. Aussi Dieu n'a-t-il pas laissé le gouvernement de la vie humaine à la seule raison; il l'a soumis en grande partie à la direction de la nature. N'est-ce pas la sympathie qui anime les pères et les mères à l'égard de leurs enfants, les enfants à l'égard de leurs parents? Non-seulement les hommes, mais les animaux eux-mêmes éprouvent de pareils sentiments; il en est de même des frères à l'égard des frères, des proches, des alliés, des hommes les uns envers les autres. La nature elle-même nous incline à la sympathie: c'est pour cela que nous nous indignons à l'aspect d'une injustice, que nous pleurons ceux qui sont morts, que nous unissons nos larmes aux larmes d'autrui. — Dieu voulant qu'il en fût ainsi, la nature a reçu l'ordre d'accomplir la principale partie de cette tâche, preuve de l'importance qu'y attachait le Créateur. Ne l'oublions pas, et allons tous avec nos enfants et nos proches à l'école de la charité: que ce soit la première étude de l'homme, car voilà ce qui le fait homme. « C'est une grande chose que l'homme; c'est une chose bien précieuse qu'un homme charitable. » *Prov.*, xx, 6. Si nous n'en arrivons pas là, nous sommes déchus de la dignité humaine. C'est la charité encore qui fait les sages. Vous êtes étonnés d'apprendre que c'est elle qui fait l'homme: ne fait-elle pas Dieu même? N'est-il pas dit: « Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux? » *Luc.*, VI, 36. Apprenons donc à être miséricordieux: tout nous y invite, et particulièrement le besoin que nous avons nous-mêmes de la miséricorde. N'estimons pas vivre tant que nous ne pratiquons pas cette vertu. Remarquez-le bien, je parle d'une charité sans mélange de rapine et d'avarice. Si l'homme qui refuse de faire part aux autres de ses propres biens ne mérite pas le titre de charitable, celui qui ravit le bien d'autrui, quelques libéralités qu'il répande, comment le mériterait-il? L'un étant qualifié d'inhumain par cela qu'il jouit de ses biens à l'exclusion de ses frères; à plus forte raison devrons-nous qualifier de même celui qui dépouille le prochain de ce qui lui appartient. L'un devant être puni pour n'avoir rien donné, quoiqu'il n'ait causé nul préjudice; à plus forte raison celui qui s'empare de ce sur quoi il n'avait aucun droit. Ne me dites pas: Si un tel a été lésé, tel autre est assisté dans ses besoins; car voilà précisément le mal: il faudrait que celui-là profitât du secours accordé à celui-ci. Mais non, après avoir blessé les uns, vous allez panser les blessures de ceux à qui vous n'avez fait aucun mal, quand vous eussiez dû commencer par les blessures dont vous êtes vous-même l'auteur, ou plutôt par ne pas les infliger.

La charité véritable consiste, non à venir en aide aux maux que l'on a causés, mais à guérir les maux que d'autres ont faits. Guérissez vos propres maux avant de songer à ceux d'autrui; ne frappez personne, ne renversez personne; ce serait de votre part un jeu; — mais relevez ceux qui ont été jetés à terre. Quant à remédier au mal causé par l'injustice, vous ne sauriez le faire avec la même mesure de charité. Si vous avez fait tort d'une obole, ce ne sera pas une obole qui vous suffira pour réparer ce tort au moyen de la charité, c'est un talent. Un voleur convaincu de vol est condamné à rendre le quadruple de ce qu'il a volé. Or, un spoliateur est pire qu'un voleur: si l'un doit rendre quatre fois plus qu'il n'a pris, l'autre en devra rendre dix fois plus, et même davantage. Puisse-t-il par ce moyen apaiser la colère divine; car, même alors, il ne sera pas récompensé comme s'il avait fait une aumône. « Si j'ai fait du tort à quelqu'un, disait Zachée, je rends quatre fois plus; je donne aux pauvres la moitié de mes biens. » *Luc.*, XIX, 8. Si, sous la loi, il fallait rendre le quadruple du tort causé, combien plus le faudra-t-il sous la grâce! Si le voleur est obligé de restituer, combien plus le spoliateur! Ce dernier, indépendamment du tort causé, se rend coupable d'un outrage incontestable: c'est pourquoi, rendît-il le centuple, il n'aura pas réparé tout le mal accompli. Je ne me trompais donc pas en disant: Avez-vous pris une obole, ren-

dez un talent ; à peine guéririez-vous de cette manière le mal fait à vous-même. Si vous le guérissez à grand'peine de cette manière, comment, dans le cas contraire, je veux dire en donnant peu après vous être emparé de patrimoines entiers par violence, en le donnant à d'autres que ceux que vous avez dépouillés, vous mettrez-vous à l'abri de tout châtiment ? Quelle espérance de pardon et de salut vous restera-t-il ? Voulez-vous apprécier la grandeur du mal que vous faites en distribuant ainsi vos aumônes ? Ecoutez ce que dit l'Ecriture : « Celui qui offre un sacrifice avec l'argent pris au pauvre ressemble à l'homme qui tuerait le fils sous les yeux du père. » *Eccli.*, XXXIV, 24.

Gravons dans nos cœurs pour l'emporter avec nous ce texte menaçant ; écrivons-le sur les murailles, dans notre conscience, sur nos mains, en tout lieu ; et que la frayeur dont notre âme sera saisie empêche nos mains de se plonger chaque jour dans le sang ; car la spoliation est plus criminelle encore que l'homicide, dévorant le pauvre en quelque sorte à petit feu. Entretenons-nous donc de ces considérations soit en nous-mêmes, soit avec autrui, pour nous délivrer de ce mal : nous deviendrons ainsi plus enclins à la miséricorde, nous mériterons en retour une récompense sans mélange, et nous posséderons les biens éternels par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LIII.

« Jésus, ayant appelé ses disciples, leur dit : J'ai pitié de ce peuple, car il y a trois jours qu'ils sont avec nous et ils n'ont pas de quoi manger; et je ne veux pas les renvoyer à jeun, de peur qu'ils ne tombent en chemin de défaillance. »

1. Avant d'accomplir le miracle pareil à celui dont il s'agit ici, le Sauveur avait précédemment commencé par guérir les malades atteints d'infirmités corporelles : il fait de même actuellement ; il guérit les aveugles, les paralytiques, puis il songe à nourrir la multitude. Pourquoi les disciples lui disent-ils plus haut : « Renvoyez cette foule ; » *Matth.*, XIV, 15 ; et maintenant ne disent-ils rien de semblable, encore que trois jours se soient écoulés ? Parce que, ou bien ils étaient moins imparfaits qu'auparavant, ou bien ils voyaient le peuple souffrir moins de la faim, puisqu'il rendait gloire à Dieu des miracles qui venaient d'être accomplis. Notez que maintenant aussi, le divin Maître, au lieu d'aborder le prodige, consulte ses disciples sur ce qu'il doit faire. Le peuple qui était venu demander à Jésus la guérison de ses maux, n'osait lui demander du pain : c'est Jésus qui, dans sa prévoyance et sa charité, lui en donne sans qu'on le lui demande : « J'ai pitié de ce peuple, dit-il à ses disciples, et je ne veux pas le renvoyer à jeun. » Pour qu'on ne lui objecte pas qu'ils sont venus avec des provisions de bouche, il ajoute : « Voici trois jours qu'ils sont avec moi ; » eussent-ils eu des provisions de bouche, ils les auraient épuisées. C'est pour cette raison qu'il ne fit rien le premier et le second jour ; il attendit que tous les vivres eussent disparu, afin que la nécessité à laquelle ces pauvres gens se verraient réduits leur fît accepter ce bienfait avec une plus vive reconnaissance. Le Sauveur dit encore : « De peur qu'il ne tombent en chemin de défaillance ; » preuve qu'ils étaient loin de leur domicile, et qu'il ne leur restait plus rien. — Mais, si vous ne voulez pas les renvoyer à jeun, pourquoi n'opérez-vous pas de miracle ? — Pour piquer la curiosité des disciples par la question qu'il leur pose et par la réponse qui suit, pour leur donner occasion de manifester leur foi et de lui dire : Donnez-leur donc du pain. Mais ils ne comprirent pas la portée de cette question ; si bien qu'il leur dit ensuite, à ce que rapporte Marc : « Vos cœurs sont-ils donc encore obscurcis à ce point ? avez-vous des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne pas entendre ? » *Marc.*, VIII, 17-18. Si telle n'eût pas été sa pensée, pourquoi interroger les disciples, pourquoi montrer le droit de la multitude à un bienfait de sa part, pourquoi dire qu'il était ému de compassion ? Matthieu raconte qu'il les reprit ensuite en ces termes : « Hommes de peu de

foi, vous ne comprenez donc pas encore? Ne vous souvenez-vous plus des cinq pains avec lesquels cinq mille hommes furent nourris, et des corbeilles que vous dûtes emporter? ne vous souvenez-vous plus des sept pains qui nourrirent quatre mille hommes, et des paniers que vous remplîtes de débris? » *Matth.*, XVI, 8-9. Un parfait accord règne donc entre les Evangélistes.

Et les disciples, que font-ils? Ils rampent, quoique le Sauveur n'ait rien négligé pour qu'ils conservent le souvenir de ce miracle, soit par ses interrogations, soit par ses réponses, soit en usant de leur ministère, soit par les corbeilles de pain qui sont restées. Mais trop grossiers encore, ils lui disent : « Où trouver dans cette solitude assez de pains? » Maintenant, comme précédemment, ils parlent de la solitude; ils en parlent par faiblesse d'esprit; seulement, par cela même, ils mettent le miracle accompli par le Sauveur au-dessus de tout soupçon. Il ne fallait pas qu'on prétendît, je le répète, que Jésus fit venir ces pains d'une bourgade voisine; et voilà pourquoi tout doute sur la nature du lieu où l'on se trouve est dissipé, afin de démontrer la réalité du miracle; voilà pourquoi ce miracle, comme l'autre, est accompli dans la solitude, loin de tout endroit habité. Ces choses, les disciples ne les comprenaient pas; de là ce langage : « Où trouver dans cette solitude assez de pains? » Ils s'imaginaient que le Sauveur, en leur parlant ainsi qu'il l'avait fait, leur enjoignait d'une certaine manière de nourrir eux-mêmes cette foule. C'était de leur part une hypothèse insensée. S'il leur avait dit naguère : « Donnez-leur à manger, » *Matth.*, XIV, 16, il l'avait fait pour leur suggérer la pensée de l'en prier. Maintenant il ne leur dit plus : « Donnez-leur à manger. » Que dit-il donc? « J'ai pitié de ce peuple; je ne veux pas les renvoyer à jeun; » langage beaucoup plus clair, beaucoup plus pressant, beaucoup plus propre à leur faire voir la convenance d'une demande pareille.

Evidemment il résultait de ces paroles qu'il dépendait de lui de ne pas les renvoyer à jeun, et sa puissance en ce point était mise hors de doute; c'est la portée de cette expression : « Je ne veux pas. » Les disciples ayant clairement distingué le grand nombre des personnes en souffrance, le lieu désert où l'on se trouvait, puisqu'ils s'étaient écriés : « Où trouver dans cette solitude assez de pain pour rassasier une si grande multitude? » n'ayant pas en outre saisi la pensée du Christ, Jésus poursuit l'accomplissement de son œuvre et leur dit : « Combien de pains avez-vous? Ils lui répondent : Sept, et quelques petits poissons. » Cependant ils ne disent plus comme autrefois : « Qu'est-ce que cela pour tant de personnes! » *Joan.*, VI, 9. Quoiqu'ils ne comprissent pas tout encore, leurs sentiments s'épuraient peu-à-peu. Du reste, le Sauveur élevait leurs pensées par toutes ces circonstances. En les interrogeant comme par le passé, il leur remettait en mémoire les prodiges dont ils avaient été les témoins. Après avoir vu l'imperfection des disciples, admirez aussi leur philosophie, admirez leur amour pour la vérité; car ils ne cachent pas dans ce récit dont eux-mêmes sont les auteurs, leurs faiblesses qui certes n'étaient pas insignifiantes : il était peu louable pour eux, par exemple, d'oublier si promptement un miracle naguère opéré; de là les reproches qui leur sont adressés.

2. Considérez ensuite un autre aspect de leur philosophie; je veux parler de leur abnégation à l'endroit des besoins de la nature, du peu de cas qu'ils étaient habitués à faire des plaisirs de la table. Dans le désert, après y avoir passé trois jours, ils n'ont pour provisions que sept pains. Quant aux autres dispositions du Sauveur, elles ne diffèrent aucunement des précédentes; il ordonne à la foule de s'asseoir à terre, et il multiplie les pains entre les mains de ses disciples. « Il commanda au peuple de s'asseoir à terre, » raconte l'Evangéliste. « Et prenant les sept pains et les poissons, il rendit grâces, les rompit et les donna aux disciples, qui les donnèrent à la foule. » Mais la fin de ce miracle ne fut pas la même que la fin du premier. « Et ils mangèrent tous, et ils furent rassasiés, et des morceaux qui restèrent ils remplirent sept corbeilles. Or, ceux qui mangèrent furent au nombre de quatre mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. » Pourquoi dans le premier cas, où le nombre des

personnes rassasiées atteignit cinq mille, resta-t-il douze corbeilles, tandis qu'il ne reste maintenant que sept corbeilles, quoiqu'il ne soit question que de quatre mille personnes? Comment avec ce nombre moindre avons-nous des restes moins considérables? Peut-être ces corbeilles étaient-elles plus vastes que les autres; peut-être cette différence de nombre avait-elle pour but de préserver ces deux miracles de l'oubli, d'en faciliter la mémoire, de rappeler ainsi l'un en même temps que l'autre. Dans le premier cas le Sauveur aurait voulu qu'il y eût autant de corbeilles que d'apôtres, dans le second qu'il y eût autant de corbeilles que de pains, manifestant de ces deux façons sa puissance irrésistible, et la facilité avec laquelle il opérait des prodiges de l'une et de l'autre manière. Il ne fallait pas une puissance peu considérable pour s'en tenir à des nombres exacts dans les deux cas, lorsqu'il y avait ici cinq mille personnes à nourrir, là quatre mille, et pour laisser juste assez de débris pour remplir soit les douze, soit les sept corbeilles, malgré le nombre différent des convives. Ce qui suivit ce prodige rappelle ce qui suivit le premier. Dans les deux cas le Sauveur se retira sur une barque; c'est Jean qui nous l'apprend. Aucun miracle n'était plus propre que celui de la multiplication des pains à attirer le peuple sur ses pas; on voulait même, non-seulement le suivre, mais le proclamer roi : c'est pour éloigner la pensée qu'il voulût le moins du monde de la tyrannie, que Jésus se retire après ce miracle, non pas à pied, mais au moyen d'une barque. « Et renvoyant le peuple, il monta sur une barque, et il vint sur les confins de Magdala. »

« Et les Pharisiens et les Sadducéens, s'approchant, lui demandaient de leur faire voir un signe dans le ciel. Et il leur répondit : Le soir venu, vous dites: Il fera beau, car le ciel est rouge. Le matin, vous dites : Nous aurons de l'orage, car le ciel est sombre et couleur de feu. Vous savez juger l'aspect du ciel, et vous ne pouvez pas connaître les signes des temps? Cette génération perverse et adultère demande un signe; et il ne lui sera donné d'autre signe que le signe du prophète Jonas. Et les ayant quittés, il s'en alla. » Selon Marc, lorsque les Juifs s'approchèrent de lui et l'interrogèrent, il gémit en lui-même et s'écria : « Pourquoi cette génération demande-t-elle un signe? » *Marc.*, VIII, 12. Quoique cette demande dût exciter le courroux du divin Maître, il n'en fut rien, grâce à sa mansuétude et à sa charité; il eut, au contraire, pitié d'eux et du mal incurable qui les dévorait, puisque, après une manifestation si éclatante de sa puissance, ils venaient le tenter. Ce n'est pas pour embrasser la foi qu'ils venaient à lui, mais plutôt pour le prendre en défaut. S'ils eussent eu le dessein d'embrasser la foi, il leur eût accordé le signe qu'ils demandaient; lui qui, après avoir répondu à la Chananéenne : « Il n'est pas bon... » *Matth.*, XV, 26, et qui ensuite l'avait exaucée, eût certainement exaucé les Juifs plus promptement encore. Mais parce qu'ils le cherchaient pour un motif tout autre que la foi, il les traite ailleurs d'hypocrites; en effet, ils disaient une chose, et ils en pensaient une autre. Et puis, s'ils eussent cru, ils n'eussent rien demandé. Une autre preuve de leur incrédulité opiniâtre, la voici : quand ils eurent été réfutés et confondus, ils ne demeurèrent pas, ils ne dirent pas : Nous sommes dans l'ignorance et nous voulons nous éclairer. — Mais quel signe demandent-ils dans le ciel? Veulent-ils qu'il arrête le soleil, qu'il enchaîne la lune, qu'il lance la foudre, qu'il bouleverse l'atmosphère, ou toute autre chose pareille? Que leur répond le Sauveur: « Vous savez juger l'aspect du ciel, et vous ne pouvez pas connaître les signes des temps! »

Mansuétude et modération du Sauveur.

Voyez-vous sa mansuétude et sa modération? Il ne se borne pas à un refus formel, il ne dit pas : Ce signe ne leur sera pas donné; encore qu'ils ne l'interrogent pas pour s'éclairer, il leur indique le motif de son refus. Quel était donc ce motif? Dans le ciel, leur dit-il, vous découvrez des signes qui présagent la tempête, et des signes qui présagent le calme : quand vous avez vu les signes de la tempête, vous ne comptez pas sur le calme; vous ne craignez pas non plus la tempête quand c'est le calme qui vous est annoncé : ainsi devez-vous penser de moi. Autre est le temps de l'avénement présent, autre sera



le temps de l'avénement futur. Aujourd'hui les signes que j'accomplis sur la terre sont indispensables; quant aux signes qui s'accompliront dans le ciel, ils sont réservés pour l'avénement à venir. Maintenant, je suis venu comme médecin; alors je viendrai comme juge : maintenant je viens chercher ceux qui se sont égarés; alors je viendrai leur demander compte de leurs actes. Voilà pourquoi maintenant je suis venu sans éclat; mais alors je viendrai avec le plus frappant appareil, j'enlèverai le ciel, j'obscurcirai le soleil, et la lune ne donnera plus sa lumière. Alors les Vertus des cieux seront ébranlées : alors mon avénement sera instantané, semblable à l'éclair, ma présence frappera soudain tous les regards. Mais le temps de ces signes n'est pas encore arrivé. Je suis venu maintenant pour mourir et pour souffrir les plus honteux supplices. N'avez-vous pas entendu le prophète disant : « Il ne disputera pas, il ne criera pas, et l'on n'entendra pas au dehors sa voix? » *Isa.*, XLII, 2. Un autre ajoutait : « Il descendra pareil à la pluie sur l'herbe nouvellement coupée. » *Psalm.* LXXI, 6.

3. Inutile d'alléguer les signes accomplis contre Pharaon, il fallait alors s'affranchir d'un ennemi, et ces signes étaient nécessaires; mais celui qui vient à des amis n'a pas besoin de signes de ce genre. Pourquoi ferais-je des signes éclatants, puisque l'on ne croit pas aux signes moins extraordinaires que j'accomplis? Lorsque je dis moins extraordinaires, c'est quant à l'apparence, car ils dénotent au fond une puissance plus grande que les autres. Quel signe comparer à la rémission des péchés? Quoi de plus puissant que de rappeler les morts à la vie, de chasser les démons, de restaurer le corps humain et toute chose? Mais considérez leur aveuglement : Jésus venant de leur dire : « Il ne leur sera donné d'autre signe que le signe du prophète Jonas, » ils ne lui adressent aucune question. C'était le moment pour eux qui connaissaient ce prophète et toute son histoire, pour eux qui l'entendaient pour la seconde fois, de lui demander la raison de ce langage; mais, je le répète, ce n'était pas le désir de s'instruire qui inspirait leurs paroles. C'est pourquoi le Sauveur les quitte et se retire. « Et lorsque ses disciples furent venus de l'autre côté du lac, il se trouva qu'ils avaient oublié de prendre du pain. Et Jésus leur dit : Gardez-vous soigneusement du levain des Pharisiens et de celui des Sadducéens. » Pourquoi ne leur dit-il pas : Gardez-vous de leur doctrine? C'est qu'il veut leur rappeler les faits qui venaient d'être accomplis et qu'ils avaient déjà oubliés. Leur en faire brusquement un reproche ne paraissait pas raisonnable; saisir l'occasion qu'ils fournissaient pour les reprendre, c'était préparer à ce reproche un accueil favorable. Pourquoi ne les reprit-il pas quand ils lui disaient : « Où trouver dans la solitude assez de pains pour cette multitude ? » Parce qu'ils avaient en apparence le droit de s'exprimer de la sorte, parce qu'il ne voulait pas paraître rechercher avec empressement l'occasion de ce miracle; de plus, il ne voulait, ni leur adresser de reproche sous les yeux de la foule, ni se faire valoir en les humiliant. Maintenant ses observations auront une portée plus sûre, parce qu'elles se présentent après l'accomplissement d'un double miracle : c'est après avoir opéré le second que le divin Maître les reprend; c'est alors qu'il met à découvert leurs secrets raisonnements.

Quels étaient ces raisonnements? « Sans doute, pensaient-ils, c'est parce que nous n'avons pas pris de pains. » Ils étaient encore imbus des idées judaïques touchant les purifications et les observances légales relatives à la nourriture; c'est pourquoi Jésus les interpelle énergiquement : « Pourquoi, ô hommes de peu de foi, pensez-vous en vous-mêmes que vous n'avez pas pris de pains? Ne comprenez-vous pas encore et ne saisissez-vous pas? Vous avez des yeux et vous ne voyez donc pas; vous avez des oreilles et vous n'entendez pas ! Ne vous souvient-il plus des cinq pains distribués à cinq mille hommes et du nombre des corbeilles que vous avez remportées? Ne vous souvient-il plus des sept pains distribués à quatre mille hommes, et du nombre des corbeilles que vous avez remportées? » Remarquez le ton d'indignation sur lequel il s'exprime; jamais il ne les a si durement repris. Quel but se propose-t-il en le faisant ? De modifier leurs idées sur les observances légales. Na-

guère il se contentait de leur dire : « Vous n'avez donc pas d'intelligence? vous ne comprenez donc pas? » maintenant il ajoute avec véhémence : « Hommes de peu de foi ? » La douceur n'est pas bonne en toute circonstance : de même qu'il les avait encouragés tout à l'heure, il les reprend en ce moment, toujours dans l'intérêt de leur salut. Mais jusque dans cette réprimande énergique vous remarquerez la mansuétude accoutumée du Sauveur. Se justifiant en quelque manière des paroles sévères qu'il leur a fait entendre, il leur dit : « Ne vous souvient-il plus des cinq pains distribués à cinq mille hommes, et des corbeilles que vous avez remportées ? Ne vous souvient-il plus des sept pains distribués à quatre mille hommes et des corbeilles que vous avez remportées ? » Il indique à la fois le nombre des personnes rassasiées et des corbeilles remplies, pour leur remettre en mémoire le passé, et pour les rendre plus vigilants à l'avenir. Ce qui prouve l'efficacité de ses observations sur leur âme paresseuse, c'est la réflexion de l'Evangéliste. Jésus ayant conclu ses reproches par ces paroles : « Comment n'avez-vous pas compris que ce n'est pas des pains que je vous parlais, mais du levain des Pharisiens et de celui des Sadducéens ? » l'Evangéliste ajoute : « Alors ils comprirent qu'il ne leur avait pas dit de se garder du levain matériel, mais de la doctrine des Pharisiens et de celle des Sadducéens ; » cependant le Sauveur ne le leur avait pas expliqué.

Tels furent les excellents résultats des reproches de Jésus : ses disciples rompirent avec les idées judaïques sur les observances légales ; d'indifférents qu'ils étaient ils devinrent pleins de zèle pour s'instruire ; vains et faibles dans leur foi naguère, ils ne furent plus effrayés de n'avoir qu'un petit nombre de pains, ni en sollicitude au sujet de la faim ; toutes ces choses, désormais ils les méprisèrent. Gardons-nous donc bien nous aussi de ménager en toute conjoncture nos inférieurs, et ne souhaitons pas non plus que nos supérieurs nous ménagent sans cesse : ces deux remèdes sont également nécessaires au cœur humain. C'est la voie que le Seigneur observe dans le gouvernement de l'univers ; tantôt il ménage, tantôt il châtie ; mais jamais il ne laisse exclusivement régner les biens et les maux. A la nuit succède le jour, à l'été l'hiver, à la tristesse la joie, à la maladie la santé. Ne soyons pas étonnés si nous sommes malades ; c'est de nous bien porter qu'il nous faudrait plutôt être surpris. Ne soyons pas troublés quand arrive le chagrin ; car c'est quand vient la joie que nous devrions plutôt nous troubler. La nature et l'ordre des choses règlent la marche des événements.

4. Pourquoi vous étonneriez-vous d'être sujets à ces misères ? les saints n'y ont-ils pas été eux-mêmes sujets ? Afin de vous en convaincre, examinons de près la vie de celui que vous estimez avoir été exempt de peine et comblé de plaisir ; prenons, si vous le voulez, celle d'Abraham. Quelle parole retentit tout d'abord à son oreille : « Sors de la terre que tu habites et de ta famille. » *Genes.*, XII, 1. Ordre de nature à l'affliger assurément ; mais voici de quoi le rassurer et le réjouir : « Et viens dans la terre que je te montrerai, et je te ferai le chef d'un grand peuple. » Une fois venu dans ce pays, une fois dans ce port, fut-il pour cette raison à l'abri de l'affliction ? Ne le croyez pas ; des épreuves plus terribles que les précédentes furent son partage, la famine, l'exil, le rapt de son épouse ; à ces épreuves succédèrent d'autres sujets de joie, le châtiment de Pharaon, la liberté rendue à Sara, les honneurs et les présents dont ils furent comblés, enfin le retour dans ses foyers. Le reste de sa vie fut de même mêlé de biens et de maux. Ainsi en fut-il des apôtres ; ce qui faisait dire à Paul : « Dieu nous console en toutes nos tribulations, afin que nous puissions à notre tour consoler ceux qui sont affligés. » II *Cor.*, I, 4. — Que me font à moi ces considérations, répliquerez-vous, à moi que l'épreuve ne cesse de tourmenter ? — Ne soyez pas ingrat, n'oubliez pas les bienfaits dont vous avez été comblé. Non, il n'est pas possible que l'on soit constamment dans la peine ; la nature n'y tiendrait pas ; c'est parce que nous voudrions jouir d'un contentement sans nuage que nous croyons être constamment affligés. En outre, nous oublions en un instant ce qui nous arrive d'heureux et de prospère, tandis que nous pensons sans relâche

Notre vie est remplie de maux et de biens.

aux sujets d'affliction; voilà pourquoi encore nous prétendons vivre au sein d'une incessante douleur. Non, je le répète, il n'est pas possible que la douleur soit l'unique élément de la vie d'un homme. Mais considérons, si vous le voulez bien, et l'existence de l'homme qui vit dans les plaisirs, qui regorge de biens, et l'existence de l'homme qui vit accablé de peines, de soucis, de chagrins; nous vous ferons voir que l'un n'est point exempt de peines, et que l'autre a bien aussi ses consolations. Ne vous alarmez pas, je vous en prie.

Voici donc deux hommes : le premier est un esclave; le second est un prince, orphelin, jeune encore, et en possession d'un immense héritage: le premier passera toutes ses journées à travailler en mercenaire; le second les passera en de continuelles délices. Commencerons-nous par décrire les ennuis de cet homme si fortuné? Songez donc aux agitations intérieures qui le tourmentent inévitablement, lorsqu'il soupire après une gloire qu'il ne peut atteindre, lorsque ses serviteurs le méprisent, que ses inférieurs l'injurient; lorsqu'une infinité de voix accusatrices s'élèvent contre lui, et que l'on stigmatise ses dépenses somptueuses; enfin, lorsqu'il subit toutes ces misères inexprimables que l'on ne saurait éviter dans une grande fortune, les inimitiés, les offenses, les récriminations, les pertes, les embûches des envieux qui, ne pouvant s'emparer de ses trésors, s'acharnent après ce jeune homme et lui suscitent mille tourments. Vous montrerai-je maintenant les consolations du mercenaire? D'abord, il n'a rien à craindre des tortures que nous venons d'énumérer: quelqu'un l'outrageât-il, cela ne le blesse en aucune manière; il ne se croit supérieur à personne; les richesses ne sont pas pour lui un sujet de crainte, il mange avec contentement, il dort avec délices. Moins pures sont les délices de ceux qui boivent le vin de Pharos que ses délices à lui quand il va boire l'eau des fontaines et des ruisseaux. Il n'en est pas de même du prince dont nous parlions tout à l'heure.

Si vous n'avez pas assez de cette démonstration, pour rendre cette victoire plus complète, comparons ce prince et cet esclave l'un à l'autre : vous verrez l'un joyeux bondir et éclater de plaisir, l'autre au contraire sous le diadème et sous la pourpre, triste, dévoré par d'innombrables soucis, mourant pour ainsi parler de crainte. Je vous défie de trouver une vie où la douleur n'ait sa part, où la joie n'ait la sienne; la nature humaine, je le répète, ne pourrait y tenir. Si l'un a plus de peine, l'autre plus de joie, cela vient du caractère et non de la nature: celui qui souffre davantage doit s'en prendre à sa pusillanimité. Bien des occasions de se réjouir se présentent à quiconque veut en profiter. Embrassons la vertu; rien désormais ne pourra nous affliger. La vertu entretient l'espérance de ses fidèles serviteurs, elle les rend agréables à Dieu de même qu'aux hommes, elle nous pénètre d'une ineffable volupté. Sans doute la pratique en est laborieuse; mais en revanche elle inonde la conscience de joie, elle fait régner dans l'âme une félicité que les paroles ne sauraient exprimer. Qu'apercevez-vous donc de désirable parmi les choses de la vie? Une table somptueuse, une bonne santé, la gloire, les richesses? Eh bien! comparez ces prétendus biens à la vertu, vous les trouverez détestables. Nul charme n'égale celui que procurent une bonne conscience et de sublimes espérances.

5. Si vous désirez vous en convaincre, transportons-nous auprès d'un moribond ou d'un vieillard. Parlons-lui d'abord de la table délicate à laquelle il s'asseyait autrefois, de la gloire, des honneurs dont il a joui, puis des bonnes œuvres qu'il a faites; et demandons-lui lequel de ces souvenirs le rassure davantage : nous le verrons rougir et se couvrir la tête au souvenir des plaisirs passés, et transporté de joie à la pensée des bonnes œuvres dont il a été l'auteur. Lorsque Ezéchias se vit malade, il ne rappela ni sa gloire, ni son règne, ni sa table abondante d'autrefois, mais sa justice. « Souvenez-vous, Seigneur, s'écria-t-il, que j'ai marché en votre présence selon la voie droite. » *Isa.*, XXXVIII, 3; IV *Reg.*, XX, 3. Ecoutez encore Paul s'écrier avec transport : « J'ai combattu le bon combat, j'ai terminé ma course, j'ai gardé la foi. » II *Tim.*, IV, 7. Et que pouvait-il mentionner de plus? demanderez-vous. Bien des choses plus nom-

breuses encore, les honneurs qui lui avaient été départis, l'escorte d'honneur qui lui était donnée, les égards dont il était l'objet. « Vous m'avez accueilli, disait-il, comme l'ange du Seigneur, comme le Christ Jésus, si cela eût été possible, vous m'auriez donné vos propres yeux ; » *Galat.*, IV, 14-15 ; vraiment, ils auraient livré pour lui leur tête. Au lieu de faire allusion à ces titres, il ne parle que de ses labeurs, de ses périls, des couronnes ainsi méritées : et certes il avait raison ; car tout le reste il faut le laisser sur la terre ; nos mérites, au contraire, nous les emporterons avec nous. Tout le reste, nous aurons à en rendre compte ; nos mérites seuls compteront pour la récompense. Ne savez-vous donc pas combien le souvenir des péchés commis tourmente l'âme au dernier jour, combien il bouleverse le cœur ?

En ce même jour aussi, le souvenir de nos bonnes actions, pareil au calme qui suit la tempête, apaisera l'agitation de notre âme et y versera la consolation. Si nous vivions avec vigilance, cette crainte nous suivrait partout et toujours ; mais, comme nous sommes insensibles, elle nous assaillira infailliblement au sortir de cette vie. C'est principalement quand on le mène au tribunal que le prisonnier est dans l'angoisse ; c'est principalement quand il lui faut, à la barre de ses juges, rendre ses comptes, qu'il tremble de frayeur. Aussi, entendons-nous raconter les visions terribles qui se présentent en ce moment aux moribonds : impuissants à les supporter, ils agitent la couche sur laquelle ils sont étendus, ils fixent sur les assistants d'épouvantables regards, sous l'action de l'âme qui, toute bouleversée, ne voudrait pas quitter le corps auquel elle est unie, et ne peut supporter la vue des anges qui lui apparaissent. Nous sommes saisis de crainte lorsque nous apercevons des hommes à l'aspect terrible ; qu'éprouverons-nous donc lorsque nous apercevrons les anges menaçants, les Vertus sévères, en même temps que notre âme sera séparée violemment du corps et poussera de vains et stériles gémissements ? Le riche de l'Evangile versa bien des larmes après son trépas ; mais elles ne lui servirent de rien.

Gravons dans notre cœur toutes ces considérations, méditons-les afin que ce sort ne devienne pas le nôtre, que nous conservions la crainte inspirée par ce terrible sujet, que nous évitions les supplices de l'enfer et que nous possédions un jour les biens éternels, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire au Père, ainsi qu'à l'Esprit source de sainteté et de vie, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LIV.

« Jésus étant venu aux environs de Césarée de Philippe, interrogea ses disciples en disant : Que dit-on de moi, du Fils de l'homme ? »

1. Pourquoi désigne-t-il, en même temps que cette ville, son fondateur ? Parce qu'il y avait une autre Césarée, dite de Straton. Ce n'est pas dans celle-ci, mais dans celle-là qu'il interroge ses disciples ; c'est là qu'il les conduit, loin des Juifs, afin qu'affranchis de toute inquiétude ils lui exposent avec liberté toute leur pensée. Pourquoi commence-t-il par leur demander ce que les autres pensent de lui, au lieu de leur demander ce qu'ils en pensent eux-mêmes ? Afin que, le sentiment du vulgaire connu, lorsqu'il viendrait à leur dire : « Et vous, que dites-vous de moi ? » la forme même de la question les transportât dans un ordre de pensées plus élevé, et les préservât des idées grossières de la multitude. Telle est la raison pour laquelle il ne leur fait pas non plus cette question dès le principe de sa prédication, mais seulement lorsqu'il a opéré déjà de nombreux prodiges, lorsqu'il les a entretenus de plusieurs points élevés de sa doctrine, et qu'il leur a démontré de bien des manières sa divinité, ainsi que le parfait accord qui règne entre son Père et lui. Il ne leur demande pas, d'un autre côté : Que disent de moi les Scribes et les Pharisiens ? bien que ces derniers l'abordent fréquemment et s'entretiennent avec lui. « Que disent les hommes de moi ? » Telle est sa question ; il veut savoir quel est le jugement incorruptible du peuple sur son compte. Sans doute, ce jugement était encore

bien loin de la vérité; du moins il était sans mélange d'iniquité, tandis que la perversité la plus grande avait dicté aux Pharisiens leur jugement. Le but principal du Sauveur en cette conjoncture était de leur faire confesser son incarnation; de là cette expression de « Fils de l'homme, » par laquelle il désigne sa divinité : du reste, il le fait souvent ailleurs. « Personne n'est monté au ciel, dit-il, sinon le Fils de l'homme qui est dans le ciel. » *Joan.*, III, 13. « ... Vous verrez, dit-il encore, le Fils de l'homme monter là où il était auparavant. » *Joan.*, VI, 63. Les disciples lui répondirent : « Les uns disent Jean-Baptiste, les autres Elie, d'autres Jérémie, d'autres un des prophètes. »

Cette opinion fausse clairement exposée, Jésus poursuit : « Et vous que dites-vous de moi ? » les excitant par cette seconde question à concevoir de lui une plus haute opinion, et leur laissant entendre que l'opinion précédente était loin d'être en rapport avec sa véritable dignité. Il leur demande donc un jugement différent; il les interroge de nouveau pour les éloigner du sentiment du vulgaire, qui, après avoir vu s'accomplir des miracles supérieurs à la puissance de l'homme, estimait néanmoins Jésus un homme, et pas autre chose, un homme revenu d'entre les morts, comme le disait Hérode. C'est pour leur ôter de pareilles idées que le Sauveur ajoute : « Et vous, que dites-vous de moi? » Vous qui êtes constamment avec moi, vous qui avez été témoins de tous mes prodiges, vous qui avez reçu de moi le pouvoir d'en opérer un grand nombre? Que répond Pierre, la bouche des apôtres? Pierre toujours bouillant, toujours le coryphée du chœur apostolique, répond, quoique le divin Maître les interroge tous. Quand il leur demande ce que pense le peuple, tous répondent; quand il leur demande ce qu'ils pensent eux-mêmes, Pierre les prévient et s'écrie : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. » Et le Christ de repartir : « Tu es heureux, Simon, fils de Jona, car la chair et le sang ne t'ont pas révélé cette vérité. » Or, si Pierre n'avait pas expressément confessé la filiation divine de Jésus, une révélation n'eût pas été nécessaire; s'il eût vu dans Jésus un homme tel que les autres, c'est sans motif qu'il eût été déclaré bienheureux. Déjà ceux qui se trouvaient sur la barque disaient après la tempête : « Celui-ci est vraiment le Fils de Dieu ; » *Matth.*, XIV, 33; et cependant ils ne furent pas déclarés bienheureux pour ce témoignage formel. C'est qu'ils ne confessèrent pas la filiation divine, que Pierre confessa : ils regardaient Jésus comme un homme élevé à ce titre de fils, un homme plus grand que les autres assurément, mais qui n'était pas cependant de la substance même du Père.

Pierre, le prince des apôtres, parle toujours en leur nom.

2. Nathanaël disait également : « Maître, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël. » *Joan.*, I, 49. Pourtant il n'est pas déclaré non plus bienheureux; il est même repris par le Sauveur comme étant resté de beaucoup au-dessous de la vérité; car Jésus lui dit : « Parce que je vous ai dit : Je vous ai vu sous le figuier, vous croyez; vous verrez des choses encore plus grandes. » *Joan.*, I, 50. Pourquoi donc Pierre est-il déclaré bienheureux? Parce qu'il reconnut en Jésus le propre Fils du Père. Aussi, tandis qu'il ne tint jamais aux autres un pareil langage, le divin Maître désigne ici l'auteur de la révélation de laquelle Pierre a été favorisé. Comme cet apôtre aimait ardemment le Sauveur, on aurait pu croire que ses paroles lui étaient inspirées par son affection et par un sentiment de prévenance adulatrice : voilà pourquoi Jésus désigne l'auteur de l'inspiration : de telle sorte que Pierre parlait, mais que le Père lui dictait son langage. Par conséquent, vous ne devez plus voir dans sa déclaration une opinion humaine, mais un dogme divin. Quel motif empêchait le divin Maître de déclarer ouvertement lui-même qu'il était le Christ? Pourquoi se sert-il d'une interrogation pour les amener à une confession de cette nature? C'est que ce moyen leur convenait alors davantage; il leur était nécessaire, il les attirait plus efficacement à croire aux paroles qui frappaient leurs oreilles. Voyez-vous le Père révélant le Fils, le Fils à son tour révélant le Père? « Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui auquel le Fils a voulu le révéler. » *Luc.*, X, 22. Nous ne pouvons conséquemment connaître le Fils que

par le Père, et le Père que par le Fils; preuve évidente de l'égale dignité de l'un et de l'autre et de leur consubstantialité. Mais revenons à la réponse du Sauveur.

« Tu es Simon, fils de Jona, dit-il à Pierre; or, tu t'appelleras Céphas. » Puisque tu as proclamé mon véritable Père, je proclamerai de mon côté le nom de celui qui t'a donné le jour : de même que tu es le fils de Jona, je suis le Fils du Père. Effectivement, il eût été inutile d'ajouter : « Tu es fils de Jona; » mais, Pierre ayant qualifié le Sauveur de Fils de Dieu, Jésus ajoute ces paroles pour déclarer qu'il était aussi réellement Fils de Dieu que Pierre était fils de Jona. « Et moi, je te le dis, tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » Sur cette pierre, à savoir sur la foi de ta confession. Par ces paroles, il annonce qu'un grand nombre d'hommes croiront un jour, il élève ses pensées et le crée pasteur. « Et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » Mais, si elles ne peuvent pas prévaloir contre elle, à plus forte raison ne prévaudront-elles pas contre moi. Ne vous troublez donc pas lorsque l'on vous dira que j'ai été livré et crucifié. Le Sauveur lui confère ensuite un nouvel honneur : « Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » Que veut-il dire par là : « Je te donnerai? » Je te les donnerai, de même que mon Père t'a donné de connaître ma dignité véritable. Il ne dit pas : Je prierai mon Père, bien qu'il s'agisse d'une manifestation de la puissance la plus haute, et d'un privilége d'une valeur infinie. « Je te donnerai... » Que lui donnerez-vous donc? « Les clefs du royaume des cieux : tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux; tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. »

Comment, après avoir dit : « Je te donnerai, » n'appartiendrait-il pas au Sauveur de faire asseoir qui lui plaira soit à sa droite, soit à sa gauche? C'est ainsi qu'il conduit Pierre à concevoir de son Maître une idée vraiment sublime et, tout en se révélant lui-même, qu'il démontre par cette double promesse sa qualité de Fils de Dieu. Ce qui n'appartient en propre qu'à Dieu, comme d'effacer les péchés, de rendre l'Eglise immobile malgré les flots dont elle sera battue, de communiquer à un pauvre pêcheur une fermeté supérieure à celle du plus solide rocher, en dépit des attaques de la terre entière, voilà ce qu'il lui promet. Ainsi le Père disait à Jérémie qu'il l'avait établi comme une colonne d'airain et comme un mur de fer; seulement Jérémie n'avait affaire qu'à une seule nation, Pierre à tout l'univers. Maintenant je demanderais volontiers à ceux qui veulent rabaisser le Fils quels sont, des dons faits à Pierre par le Père et par le Fils, ceux qui l'emportent en excellence. Le Père révèle à Pierre la dignité du Fils; le Fils propage sur toute la terre cette révélation de son Père et de lui, il confie à un homme mortel toute la puissance des cieux, dont il lui donne les clefs, il répand son Eglise sur la surface du globe, et l'établit plus solidement que les cieux; car il a dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. » *Matth.*, XXIV, 35. Comment serait-il inférieur l'auteur de dons pareils, de pareils prodiges? Loin de moi toutefois la pensée d'introduire la division entre les œuvres du Père et celles du Fils : « Toutes les choses ont été faites par lui, et rien n'a été fait sans lui. » *Joan.*, I, 3. Mon dessein est uniquement de réfuter les témérités des hommes qui ne reculent pas devant des opinions de cette nature.

Réfutation des Anoméens et des Ariens.

3. Mais voyez par toutes ces circonstances diverses la puissance du Sauveur. « Je te dis, tu es Pierre; je bâtirai mon Eglise; je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » Alors, après qu'il eut ainsi parlé, « il leur enjoignit de ne dire à personne qu'il était le Christ. » Dans quel but cette injonction? Afin que, tout sujet de scandale écarté, la croix et sa passion consommées, tout obstacle de nature à détourner le peuple de croire en lui repoussé, la connaissance exacte de ce qu'il était pût se graver profondément et à tout jamais dans les âmes. Sa puissance n'avait pas encore brillé d'un irrésistible éclat. Pour qu'ils en abordassent la prédication, il attendait que l'évidence de la vérité, de même que l'autorité des faits, pût corroborer le témoignage des apôtres. Autre chose était de le voir maintenant multiplier les prodiges en Palestine,

puis en butte aux persécutions et aux outrages ; d'autant plus que la croix devait suivre ces faits si merveilleux ; autre chose de le voir adoré, cru par toute la terre, et désormais à l'abri des traitements qu'il avait autrefois subis. Voilà pourquoi il leur recommande de ne rien dire à personne. Une opinion qui a pris racine pourra difficilement, une fois déracinée, trouver créance parmi le peuple : celle que l'on ne plante qu'en dernier lieu ne tarde pas, pourvu qu'on la respecte et qu'on la ménage, à se développer et à prendre de prompts accroissements. Si les apôtres, qui avaient été témoins d'une infinité de miracles, qui avaient participé à tant d'ineffables mystères, se scandalisaient d'une seule parole, et avec eux, Pierre lui-même, leur coryphée à tous ; qu'eut pensé la multitude, je vous le demande, si, après avoir ouï dire que Jésus était le Fils de Dieu, elle l'eut vu souillé de crachats, cloué à la croix ; et cela, quand elle ne connaissait pas encore la raison de ces mystères, et n'avait pas encore reçu le Saint-Esprit ?

Jésus disait à ses disciples : « J'ai beaucoup de choses encore à vous dire ; mais vous ne pouvez maintenant les comprendre ; » *Joan.*, XVI, 12 ; certainement le vulgaire se fût scandalisé si le point capital de ces mystères lui eût été révélé avant le moment convenable. Telle est la raison pour laquelle le Sauveur ordonne le silence. Au surplus, le coryphée du chœur apostolique vous prouvera par son exemple combien il importait au Sauveur de ne divulguer toute sa doctrine qu'après avoir écarté toutes les occasions de scandale. Après un si grand nombre de miracles, voilà Pierre tellement faible encore qu'il renie son Maître, qu'il tremble devant une vile servante ; tandis que le mystère de la croix une fois consommé, le prodige de la résurrection irrésistiblement démontré, tout sujet de scandale et de trouble écarté, ce même apôtre défend si fermement la doctrine de l'Esprit, qu'il affronte avec plus de courage qu'un lion le peuple juif, malgré les périls et les supplices dont il est menacé. « J'ai beaucoup de choses encore à vous dire ; mais vous ne pouvez maintenant les comprendre. » Eh quoi, bien des paroles sorties de sa bouche n'étaient pas comprises par eux, la croix ne les ayant pas expliquées : plus tard, quand le Sauveur fut ressuscité, alors ils se rendirent compte d'une foule de choses dites par lui précédemment. Ce fut donc avec raison qu'il enjoignit à ses disciples de n'en rien dire avant la croix, puisque lui-même ne jugea pas à propos de tout dévoiler avant la croix à ceux qui devaient ensuite prêcher ses enseignements.

Courage de saint Pierre après la résurrection.

« Ensuite Jésus se mit à déclarer à ses apôtres qu'il aurait beaucoup à souffrir. » En quel moment ? Lorsqu'il grava ce dogme dans leur cœur, lorsqu'il leur parla pour la première fois des Gentils. Néanmoins ils ne saisissent pas pour cela son langage : « Ses paroles étaient voilées à leurs yeux. » *Luc.*, XVIII, 34. Ils étaient plongés dans une sorte d'obscurité profonde, par suite de leur ignorance de la résurrection. Aussi le Sauveur insiste-t-il sur ces points difficiles, et développe-t-il son discours, pour leur ouvrir l'esprit et leur donner l'intelligence de ce qu'il disait. « Mais ils ne comprirent pas, et ce langage leur demeura caché ; » d'autant plus qu'ils n'osaient lui demander, non pas s'il devait mourir, mais comment et de quelle manière. Quel est donc ce mystère ? Ils ne connaissaient pas ce que devait être la résurrection du Sauveur, et ne pas mourir leur paraissait de beaucoup préférable. C'est pour cela que Pierre, toujours ardent, malgré le trouble et l'embarras des autres apôtres, est le seul qui ose interroger son Maître sur ce sujet ; encore ne le fait-il pas ouvertement, mais en particulier, après s'être écarté des disciples. « A Dieu ne plaise, Seigneur, lui dit-il, rien de tel ne vous arrivera. » Qu'est donc ceci ? Quoi ! Pierre naguère favorisé d'une révélation, naguère proclamé bienheureux, tombe soudain assez bas pour redouter la passion ? Mais non, il n'est pas surprenant que tels soient ses sentiments, dès lors qu'il n'a pas été instruit par une révélation. Du reste, vous ne douterez plus qu'il n'ait point parlé tout à l'heure de lui-même, en le voyant se tromper de la sorte quand il s'agit de choses qui ne lui ont pas été révélées, et ne pas comprendre un mystère dont il a ouï mille fois parler. Que le Sauveur fût le

Fils de Dieu, il le savait parfaitement; en quoi consistait le mystère de la croix et de la résurrection, il ne le saisissait pas encore. « Ce langage était caché à ses yeux, observe l'Evangéliste. » Voyez-vous une fois de plus combien le Sauveur avait raison de leur recommander le silence à cet égard ? Si les apôtres eux-mêmes, qui ne devaient rien ignorer, furent troublés à ce point, qu'eût éprouvé le vulgaire ? — En même temps, pour déclarer qu'il allait de son plein gré au devant de la passion, Jésus réprimande Pierre et l'appelle Satan.

4. Qu'ils écoutent en ce moment les fidèles qui rougissent de la croix et des souffrances du Christ. Si Pierre est qualifié de Satan, avant même d'être instruit sur ce mystère, pour avoir conçu de pareils sentiments, quelle excuse revendiqueront-ils ceux qui nient l'incarnation après les preuves sans nombre qui la démontrent ? Un homme que l'on a déclaré bienheureux, qui a confessé la divinité du Sauveur, étant traité de cette manière, songez au traitement réservé à ceux qui maintenant osent bien encore déprécier le mystère de la croix. Jésus ne lui dit pas : Satan a parlé par votre bouche; mais : « Retire-toi de moi, Satan. » Comme le désir ardent du démon était que le Christ ne souffrît pas, le Sauveur, qui n'ignorait point les craintes conçues à ce sujet et la difficulté que l'on mettait à l'admettre, reprend son disciple sans ménagements. Dévoilant le fond de son âme, il ajoute : « Tes pensées ne sont pas les pensées de Dieu, mais les pensées des hommes. » Que veulent dire ces paroles : « Tes pensées ne sont pas les pensées de Dieu, mais les pensées des hommes ? » Pierre, raisonnant à un point de vue exclusivement humain, en concluait qu'il était indigne du Christ et honteux pour lui de souffrir. C'est pourquoi Jésus le reprend et lui dit : Non, souffrir n'est pas une chose indigne de moi ; tu en juges ainsi d'après tes idées charnelles. Si tu eusses entendu mes paroles avec les idées de Dieu, et sans préoccupations charnelles, tu ne douterais pas un instant de la convenance parfaite de ce mystère. Selon toi, il n'est pas digne de moi que je souffre : eh bien, je te le dis, c'est la volonté du diable que je ne souffre pas. — De la sorte, il se sert de considérations d'un ordre opposé pour combattre ces craintes déplacées. Lorsque Jean déclarait indigne du Christ de recevoir de sa main le baptême, le Sauveur combattit aussi ses scrupules en disant : « C'est ainsi qu'il nous convient d'agir. » *Matth.*, III, 15. Lorsque Pierre voulait l'empêcher de lui laver les pieds, il lui répondit : « Tu n'auras pas avec moi de part, si je ne te lave les pieds. » *Joan.*, XIII, 8. Maintenant aussi il prend un moyen extrême pour le ramener à la vérité, et c'est par la vivacité de sa réprimande qu'il tempère l'effroi que lui inspirait la passion.

Que personne donc ne rougisse des symboles glorieux de notre salut, de ces symboles source pour nous de tous les biens, et auxquels nous devons l'existence et la vie : portons en tout lieu la croix du Christ comme nous porterions une couronne. N'est-ce point d'ailleurs par la croix que tous les mystères relatifs à notre salut se sont accomplis ? S'agit-il de nous régénérer, il faut la croix ; s'agit-il de nous donner le pain mystique, de nous imposer les mains, ou de tout autre mystère, toujours nous retrouvons ce glorieux symbole de la victoire. Voilà pourquoi nous en retraçons soigneusement l'image dans nos maisons, sur nos murailles, sur nos fenêtres, sur notre front et dans notre cœur : elle est le signe de notre salut à tous, de notre liberté à tous et de la bonté du Seigneur ; « car il a été pareil à la brebis que l'on mène à la boucherie. » *Act.*, VIII, 32. Donc, quand vous ferez ce signe, rappelez-vous le mystère de la croix, et apaisez en vous la haine et toutes les autres passions. Lorsque vous vous signerez, donnez à votre front une franche hardiesse, inspirez des sentiments généreux à votre âme : je n'ai pas besoin de vous dire ce qui rendra votre âme vraiment libre. Aussi Paul, nous pressant de conquérir la liberté qui convient à notre dignité, commence par nous rappeler la croix et le sang du Seigneur; puis il ajoute : « Vous avez été rachetés à chers deniers ; ne devenez pas esclaves des hommes. » I *Cor.*, VII, 23. Songez au prix qui a été compté pour vous, et jamais vous ne deviendrez l'esclave d'un homme : or, le prix dont il parle, c'est la croix.

Partout on retraçait l'image de la croix.

Faisons avec foi le signe de la croix.

Ce n'est donc pas avec la main seulement qu'il faut en former le signe, il faut y adjoindre la volonté, de même qu'une foi profonde. Tracez-le de cette manière sur votre face, et aucun des impurs démons ne pourra vous résister, parce qu'il y verra le glaive qui l'a mortellement blessé, le poignard qui lui a percé le sein. Nous ne saurions voir l'endroit où l'on met à mort les condamnés sans frissonner d'horreur : que doivent donc éprouver les démons et le diable en présence de cette arme avec laquelle le Sauveur les a dépouillés de toute leur puissance et a tranché la tête du dragon? Ne rougissez pas d'un si grand bienfait, de crainte que le Christ ne rougisse de vous quand il viendra dans sa gloire, quand ce signe précédera le Fils de Dieu, resplendissant d'un éclat supérieur à celui des rayons du soleil. Car alors la croix paraîtra, et par sa présence éloquente elle défendra contre l'univers entier la cause du Seigneur, elle prouvera que sa providence n'a certes pas été en défaut. Aujourd'hui, comme du temps de nos ancêtres, ce signe a ouvert les portes fermées; il a paralysé la vertu délétère des poisons, il a neutralisé le venin de la ciguë, il a guéri les plaies causées par la morsure des bêtes féroces. Il est vrai que, ayant ouvert les portes de l'enfer, facilité l'entrée des cieux, renversé la barrière du paradis, privé le diable de sa force, il n'y a rien de surprenant à ce qu'il vienne à bout des breuvages nuisibles, des bêtes féroces et de toute autre chose pareille.

Faisons avec joie le signe de la croix.

5. Voilà le signe que vous devez graver dans votre cœur; attachez-vous étroitement à ce salut de nos âmes. C'est la croix qui a sauvé le monde, qui l'a changé, qui a chassé l'erreur, ramené la vérité, fait de la terre un ciel, transformé les hommes en anges. Grâce à la croix, loin de craindre les démons, nous devons les mépriser; grâce à la croix, la mort n'est plus la mort, elle est un sommeil; grâce à la croix, toutes les puissances ennemies sont gisantes sur le sol et foulées aux pieds. Si l'on vient vous demander : Vous adorez donc le Crucifié? répondez avec une voix et un visage qui expriment la joie : Oui, je l'adore, et je l'adorerai toujours. Si l'on rit de vous, déplorez par des larmes une semblable folie. Rendez grâces au Seigneur des bienfaits merveilleux dont il nous a comblés et que nous ne pourrions connaître sans une révélation du ciel. C'est pourquoi, si quelqu'un se prend à rire, c'est que « l'homme animal ne comprend pas les choses de l'Esprit. » I *Cor.*, II, 14. Ainsi en est-il des enfants, en présence des choses les plus sérieuses et les plus étonnantes : introduisez un enfant au milieu des mystères, il rira. Tels sont les Gentils, pareils à des enfants et parfois plus légers encore; mais comme ces puérilités, ils les commettent, non plus à l'âge des enfants, mais en plein âge mûr, ils n'en sont que plus malheureux et moins excusables. A nous de nous écrier d'une voix forte et retentissante, dussent tous les Gentils être présents, disons avec plus de résolution encore : Notre gloire, le principe de tous nos biens, notre couronne et le gage de notre confiance, c'est la croix.

Je voudrais bien pouvoir ajouter avec Paul : Cette croix « par laquelle le monde m'est crucifié, et par laquelle je suis moi-même crucifié au monde; » *Galat.*, VI, 14; mais les imperfections auxquelles je suis sujet ne me le permettent pas. Soyons donc crucifiés au monde, je parle de moi aussi bien que de vous; n'ayons rien de commun avec la terre; que la patrie d'en haut, que la gloire d'en haut, que les biens d'en haut deviennent l'unique objet de notre amour. Soldats du Roi des cieux, nous avons revêtu l'armure spirituelle. Pourquoi vivre à la façon des taverniers, des jongleurs, que dis-je, des vermisseaux eux-mêmes? Où est le roi, là le soldat doit être aussi. Je le répète, nous sommes soldats, et soldats, non d'une légion étrangère, mais d'une légion en quelque sorte prétorienne. Si les rois de la terre ne permettent pas à tous leurs soldats de se tenir dans leur palais et à leurs côtés, le Roi des cieux veut que tous ses soldats se tiennent à côté de son trône royal. — Comment peut-il se faire, répliquerez-vous, que, de la terre où nous sommes, nous nous tenions près de son trône? — Paul aussi était sur la terre, et cependant il était en même temps là où sont les séraphins et les chérubins; il était en même temps plus près du Christ que les

gardes ne le sont de l'empereur. Ces derniers promènent leurs regards de bien des côtés ; mais l'Apôtre, au-dessus de tout entraînement de l'imagination, concentrait toutes ses pensées sur le Christ son souverain.

Ayons la même volonté, et nous aussi nous le ferons. Si le Sauveur était séparé de nous par la distance des cieux, vous auriez raison de soulever sur ce point des difficultés; mais, comme il est présent en tout lieu, il sera surtout présent à l'âme attentive et vigilante. De là ce mot du prophète : « Je ne redouterai pas de maux, parce que vous êtes avec moi. » *Psalm.* XXII, 4. « Je suis Dieu de près, disait Dieu lui-même, et non pas Dieu de loin. » *Jerem.*, XXIII, 23. De même que le péché nous sépare de lui, la justice nous rapproche de lui. « Vous parlerez encore, ajoute-t-il, que je dirai : Me voici. » *Isa.*, LVIII, 9. Où trouver un père qui écoute de la sorte ses enfants? où trouver une mère animée d'une telle sollicitude envers les fruits de ses entrailles, attentive à ce point au moindre cri de leur part? Non, vous n'en trouverez pas : Dieu seul veut bien attendre sans relâche que l'un de ses serviteurs l'appelle, et jamais, quand nous l'avons appelé d'une manière convenable, il ne nous a fermé ses oreilles. « Vous parlerez encore... ; » c'est à savoir : Je n'attendrai pas que vous ayez fini, et je vous exaucerai sur-le-champ. Appelons-le donc comme il désire être appelé. Comment le désire-t-il? « Rompez, nous dit-il, tout lien avec l'iniquité, anéantissez les charges qui résultent des contrats dictés par la violence, déchirez tout titre contraire à la justice. Si vous voyez un homme nu, couvrez-le, et ne méprisez pas ceux qui sont sortis du même sang que vous. Partagez votre pain avec celui qui a faim, recevez sous votre toit les pauvres et les malheureux sans asile. Alors votre lumière jaillira comme l'aurore, il sera bientôt remédié à vos maux : votre justice marchera devant vous, et vous serez environné de la gloire du Seigneur. Alors vous m'invoquerez, et je vous exaucerai. Vous parlerez encore que je dirai : Me voici. » *Isa.*, LVIII, 6-9. — Vous demanderez : Qui donc pourra remplir toutes ces conditions? — Qui ne le pourrait? vous demanderai-je à mon tour : Qu'y a-t-il donc là de difficile, de pénible, de malaisé? Non-seulement elles sont d'accomplissement possible, mais telle en est la facilité que bien des personnes en ont souvent dépassé la mesure : après avoir déchiré les titres contraires à la justice, elles se sont dépouillées de leurs biens; après avoir reçu sous leur toit les pauvres, elles ont bravé toute sorte de peines et de sueurs pour subvenir à leurs besoins; après avoir fait du bien à leurs proches, elles en ont encore fait à leurs ennemis.

6. Encore une fois, qu'y a-t-il de malaisé dans les conditions précédentes? On ne nous dit pas : Traversez les montagnes, allez au delà des mers, creusez tant d'arpents de terre, demeurez longtemps à jeun, couvrez-vous d'un sac. — On nous dit au contraire : Faites du bien à vos proches, donnez de votre pain, déchirez les contrats que l'injustice a dictés. Quoi de plus simple que des conditions pareilles? Si, malgré cela, vous les estimez laborieuses, jetez un coup d'œil sur la récompense promise, et toute difficulté aura disparu. De même que, dans l'arène, les princes mettent sous les yeux des athlètes les couronnes, les récompenses, les vêtements réservés aux vainqueurs; ainsi le Christ expose au milieu du stade les récompenses qu'il nous réserve, et il se sert des paroles du prophète comme d'autant de mains pour les déployer à nos regards. Et puis, les princes de la terre, quelle que soit leur puissance, par cela qu'ils sont hommes, ne possèdent que des biens caducs, leur générosité s'épuise facilement, et ils s'appliquent à donner à des choses de peu de prix beaucoup d'apparence : c'est pourquoi à chaque objet est préposé un officier, et voilà comment les récompenses sont offertes au public. Il n'en est pas ainsi de notre Souverain; comme ses richesses n'ont pas de bornes, il amoncelle les prix qu'il nous destine et, sans faire quoi que ce soit pour les étaler, il les met sans apprêt sous nos yeux. Au surplus, si on les déploie, ils dépasseront toute mesure, et il n'y aura pas assez de mains pour les montrer. Pour vous en convaincre, considérez chacun des détails indiqués. « Alors votre lumière jaillira comme l'aurore. » La récompense qui

vous est promise ne vous semble-t-elle pas unique? Pourtant il n'en est pas ainsi; elle contient une infinité de couronnes et d'objets de grande valeur. Essayons donc, dans la mesure du possible, de jeter un coup d'œil séparé sur chacun de ces trésors; seulement, soutenez votre attention.

En premier lieu, que faut-il entendre par ce mot « jaillira? » Le prophète ne dit pas, apparaîtra, mais : « jaillira, » pour faire ressortir l'empressement et la générosité du Seigneur, le désir extrême qu'il a de notre salut, l'ardeur avec laquelle il soupire après le moment de nous mettre en possession de ces biens, et l'impuissance de quelque obstacle que ce soit à contenir son indicible élan; toutes choses bien propres à nous éclairer sur la richesse et l'abondance infinie des biens qui nous sont promis. Et ces mots : « Comme l'aurore, » quelle portée ont-ils? Ils veulent dire que la lumière ne suivra pas, mais qu'elle préviendra le temps des épreuves et les assauts de l'adversité. Il en sera d'elle comme des fruits mûrs avant le temps; elle est une nouvelle preuve de la promptitude du Seigneur, de même que ces paroles : « Vous parlerez encore que je dirai : Me voici. » De quelle lumière est-il question? Quelle en est la nature? Ce n'est point une lumière sensible; c'est une lumière beaucoup plus pure, qui nous découvre le ciel, les anges, les archanges, les chérubins, les séraphins, les principautés, les puissances, les trônes, les dominations, l'armée céleste tout entière, les parvis et les tabernacles éternels. Si vous êtes jugé digne de jouir de cette lumière, vous contemplerez ce spectacle, vous serez délivré de la géhenne, du ver rongeur, des grincements de dents, des chaînes éternelles, de l'angoisse et de la tribulation, des ténèbres extérieures, des tourments, des fleuves de feu, de la malédiction et des lieux horribles destinés aux méchants. Au contraire, vous serez transporté en un séjour d'où la douleur et la tristesse sont bannies, où habitent la joie, la paix, la charité, le bonheur, le plaisir; où la vie éternelle, une gloire ineffable, une inénarrable beauté seront votre partage; où vous verrez ces tentes de l'éternité, la gloire incompréhensible du grand Roi, ces biens « que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, que le cœur de l'homme n'a jamais compris; » I *Cor.*, II, 9; où l'Epoux spirituel, la chambre nuptiale céleste, les vierges avec leurs lampes resplendissantes, les trésors sans bornes du Seigneur et son royaume même se montreront à vos regards.

Voyez-vous quelles admirables, quelles nombreuses récompenses sont indiquées par un seul mot? Tout y est compris; c'est pourquoi, si nous approfondissions successivement le sens des autres expressions, nous arriverions à découvrir un abîme infini. Après cela hésiterons-nous encore, aurons-nous de la peine à prendre en pitié les malheureux? Qu'il n'en soit pas ainsi, je vous en conjure. Fallût-il tout sacrifier, fallût-il affronter les flammes, le fer, les glaives, et toute autre épreuve, ne reculons jamais, afin de posséder un jour le vêtement du royaume des cieux et la gloire ineffable qui nous est promise. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LV.

« Alors Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive. »

1. « Alors; » en quel moment? Lorsque Pierre lui eut dit : « Pardonnez-moi, Seigneur; mais cela ne vous arrivera pas; » et que le Sauveur lui eut répondu : « Retire-toi de moi, Satan; » Il ne lui suffit pas de l'avoir repris : pour démontrer une fois de plus la folie des propos du disciple et l'utilité de la passion, il ajoute : Vous me dites : « Pardonnez-moi, Seigneur; cela ne vous arrivera pas; » eh bien, moi, je vous déclare, non-seulement qu'il vous serait extrêmement funeste de vous opposer à ma volonté, et de considérer ma passion avec défaveur, mais qu'il vous est impossible d'arriver au salut à moins d'être toujours prêt vous-même à sacrifier votre vie. — Pour qu'ils ne jugeassent pas

ses souffrances indignes de lui, il en démontre l'avantage et dans ses précédents discours et dans les suivants. Jean nous fait entendre ces paroles sorties de sa bouche : « Si le grain de blé ne meurt pas une fois tombé à terre, il demeure seul ; mais, s'il meurt, il produit beaucoup de fruits. » *Joan.*, XII, 24-25. Dans la conjoncture présente, le Sauveur traite le même sujet plus largement ; il ne se borne pas à parler de la mort qu'il doit inévitablement subir, il parle encore de celle qui attend ses disciples. C'est une chose tellement avantageuse, leur dit-il, que vous perdrez beaucoup à ne pas vouloir accepter la mort, et que vous gagnerez considérablement à faire de bonne grâce ce sacrifice.

Ce point, il le prouvera par ce qui va suivre; pour le moment il n'examine qu'un côté de la question. Remarquez bien qu'il ne fait pas de cette chose une nécessité ; il ne leur dit pas : Que vous le vouliez, que vous ne le vouliez pas, vous n'échapperez pas à ce sort. Il leur dit, au contraire : « Si quelqu'un veut venir après moi. » Je n'use pas de violence, je n'impose de nécessité à personne : je laisse à la liberté de chacun de choisir : de là mes paroles : « Si quelqu'un veut... » Ce sont des biens que je vous offre; ce ne sont pas des maux, des ennuis, des châtiments et des peines que la contrainte seule puisse vous faire accepter. Ainsi, la nature même de ce que je vous offre doit suffire à vous déterminer. —En s'exprimant de la sorte, il les attirait avec plus de force : souvent en usant de violence on arrive à un résultat opposé. Celui qui laisse l'auditeur maître de se prononcer, ne l'attire que plus efficacement ; car plus fait douceur que violence. « Si quelqu'un veut... » Précieux sont les biens que je vous offre ; telle en est la nature que l'on doit les rechercher spontanément. Si l'on vous offrait de l'or, si l'on mettait sous vos yeux un trésor, il serait assurément inutile d'user de contrainte pour vous convoquer; or, si la contrainte est inutile en pareille matière, elle l'est bien davantage quand il s'agit des biens du ciel. Si la nature de ces biens ne vous décide pas à les rechercher, vous n'êtes plus digne de les recevoir; et, si vous les receviez, vous n'en connaîtriez pas la valeur.

Voilà pourquoi le Christ, par égard pour nous, emploie l'exhortation et non l'autorité. Son langage ayant troublé les disciples qui s'entretenaient entre eux sur ce sujet, le Sauveur leur dit : Ce trouble et ces murmures sont complétement inutiles. Croyez-vous que des biens sans nombre ne sont pas le fruit de ce dont je viens de vous parler, et ce parti ne vous convient-il pas? Sachez-le bien, je ne contrains personne, je n'use de violence pour personne ; je ne m'adresse qu'à celui qui voudra bien me suivre. Du reste, ne croyez pas que ce que vous faites en ce moment soit véritablement me suivre ; car vous aurez à braver bien des labeurs, bien des périls, si vous voulez venir après moi. Non, ô Pierre, parce que, tout à l'heure, vous m'avez proclamé Fils de Dieu, vous n'avez pas le droit de compter sur la couronne : vous n'avez pas le droit de juger cette confession suffisante pour le salut, et de croire pouvoir ensuite vivre en paix, comme s'il n'y avait plus rien à faire. Il est vrai que, en qualité de Fils de Dieu, je pourrais vous exempter de toute épreuve ; mais je ne le veux pas par intérêt pour vous, afin que vous fassiez, vous aussi, quelque chose de votre côté, et que vous vous purifiez davantage. — Parce qu'il chérira un athlète, l'agonothète ne voudra pas lui donner une couronne qu'il n'aura méritée en aucune manière ; ce qu'il voudra, ce sera la lui donner en récompense de sa valeur ; et il le voudra d'autant plus qu'il le chérira davantage. De même le Christ veut que ses disciples brillent par leur propre mérite, et non pas seulement par sa générosité. Notez, en même temps, combien son langage est loin d'avoir de quoi les décourager.

Ce n'est point aux seuls apôtres qu'il annonce des épreuves, mais à tous les hommes sans exception. « Si quelqu'un veut, » soit homme, soit femme, soit prince, soit sujet, qu'il entre dans cette voie. Tout en paraissant n'exprimer qu'une seule chose, il en exprime trois, savoir : renoncer à soi-même, prendre sa croix, le suivre. Les deux premières conditions sont uniés l'une à l'autre; la troisième seule est mise à part. Examinons en premier lieu ce que c'est que de renoncer à soi-même. Pour cela, nous devons chercher ce que c'est que de renoncer à autrui ;

Qu'est-ce que renoncer à soi-même? nous comprendrons alors ce que renoncer à soi-même signifie. Celui qui a renoncé à autrui, qu'il s'agisse d'un frère ou d'un serviteur, ou de toute autre personne, le verrait-il frappé de verges, chargé de fers, conduit à la mort, ou n'importe dans quelle autre épreuve, ne lui viendra pas en aide, ne l'assistera pas, ne déplorera pas son sort, ne sera point affecté vivement à ce sujet, parce que, entre lui et ce malheureux, toutes les relations ont été brisées. C'est dans ce sens que le Christ veut que nous renoncions à notre corps; de telle sorte que, fût-il battu de verges, tourmenté, livré aux flammes, éprouvé de quelque manière, nous soyons pour nous sans ménagements. En réalité, c'est là le ménagement véritable : les parents ménagent leurs enfants de la bonne façon lorsque, les remettant entre les mains de leurs maîtres, ils recommandent à ces derniers de ne pas les ménager. Ainsi fait le Sauveur : il ne nous dit pas seulement de ne pas nous ménager; mais, chose beaucoup plus sérieuse, de renoncer à nous-mêmes, de n'avoir rien de commun avec nous-mêmes, de braver les dangers et les luttes sans hésitation, comme si, ces épreuves, un autre que nous les affrontait. Il ne dit pas : Qu'il nie, mais : « Qu'il renonce : » redoublant l'énergie de son langage par cette simple modification : renoncer dit beaucoup plus que nier.

2. « Qu'il prenne sa croix. » Ceci en est la conséquence. Ne croyez pas, en effet, qu'il suffise de se renoncer jusqu'à supporter les injures, les outrages, et les propos calomnieux; le Sauveur porte plus loin la limite de ce renoncement ; il faut qu'il aille jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort la plus honteuse. Il ne dit même pas : Qu'il se renonce jusqu'à la mort; mais : « Qu'il prenne sa croix; » désignant par ces paroles la plus ignominieuse des morts. Il ajoute qu'il ne faut pas le faire une ou deux fois seulement, mais durant toute la vie. — Que cette mort, dit-il, soit sans cesse devant vos yeux; soyez tous les jours prêt à donner votre sang. Il y a des hommes qui, après avoir foulé aux pieds les richesses, les plaisirs, la gloire, ont reculé devant la mort et ont redouté les dangers : pour moi, je veux que mon athlète combatte jusqu'au dernier soupir, et qu'il soutienne la lutte au prix de tout son sang. Dût-il en venir jusqu'à souffrir la mort, et une mort qui le couvre d'opprobre, dût-il la souffrir pour un crime dont il ne serait pas coupable, il doit tout braver avec courage et n'en éprouver que plus de joie. — « ... Et qu'il me suive. » On peut souffrir, et toutefois ne pas suivre le Christ, par exemple, lorsqu'on ne souffre pas pour lui, ce qui arrive aux brigands, aux violateurs de tombeaux, aux charlatans à maléfices, lesquels passent par de nombreuses et rudes souffrances.

Pour nous enseigner que les épreuves ne suffisent pas, le divin Maître précise le motif qui doit nous inspirer. Et quel est ce motif? Il faut que, en faisant et en souffrant toutes ces choses, vous marchiez à sa suite; il faut que vous souffriez pour lui tous vos maux, et que vous arriviez à posséder toutes les autres vertus. Telle est la portée de cette expression : « Qu'il me suive. » Nous devons joindre à la patience dans l'adversité la pratique de la chasteté, de l'équité, de toute la philosophie chrétienne. Le suivre comme il convient, c'est ne négliger aucune vertu, de même que tout souffrir pour lui. Il y a aussi des hommes qui, marchant à la suite du diable, tout en souffrant les mêmes épreuves, sacrifient leur âme à l'esprit du mal; mais non, c'est pour le Sauveur, que dis-je? pour nous-mêmes que nous devons souffrir : ceux-là le font et n'aboutissent qu'à leur malheur en cette vie et en l'autre; nous, au contraire, nous devons aboutir au bonheur de l'une et de l'autre vie. Ne serait-ce pas, après cela, de notre côté le comble de la lâcheté si nous ne déployions pas autant de force d'âme que les malheureux qui courent à leur perte; d'autant plus que les plus belles couronnes nous attendent, que nous avons le Christ pour soutien, tandis que les mondains sont livrés à eux-mêmes. Ce précepte, le divin Maître l'avait fait connaître à ses disciples lorsqu'il leur confia la mission d'évangéliser : « N'allez pas, leur disait-il, dans les chemins des Gentils... Je vous envoie comme des brebis parmi les loups... On vous mènera devant les rois et les magistrats. » *Matth.*, x, 5, 16, 17. Or, maintenant il le formule d'une façon

beaucoup plus énergique. Alors il ne leur parlait que de la mort; ici, la croix s'offre aux regards des disciples, et une croix perpétuelle, puisqu'on leur dit : « Qu'il porte sa croix ; » ce qui revient à dire : Qu'il la prenne et qu'il la porte toujours.

Telle était en toute circonstance la manière d'agir du Sauveur ; ce n'était jamais dès le principe et tout d'abord, mais par degrés et peu à peu qu'il leur découvrait les parties les plus importantes de ses préceptes, pour ne pas jeter ses auditeurs hors d'eux-mêmes. Comme il vient de leur exposer quelque chose d'assez difficile à pratiquer, il s'applique aussitôt après à modifier cette impression, et, pour l'adoucir, il les entretient des récompenses qui les attendent, récompenses de beaucoup au-dessus des efforts demandés : indépendamment de ces récompenses, il leur parle des châtiments réservés à l'iniquité; il insiste même plus sur ceux-ci que sur celles-là; sans doute parce que la perspective de la peine est plus capable que la perspective de la récompense, de ramener les hommes à de meilleurs sentiments. Observez comment, parti de ce point, c'est encore par celui-là qu'il finit : « Quiconque voudra sauver sa vie, la perdra; quiconque pour moi perdra sa vie, la trouvera. Que sert-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme? En échange de son âme, quelle chose l'homme pourra-t-il donner? » Si je vous expose ce commandement, ce n'est pas que je n'aie point d'égard pour vous; loin de là, c'est dans votre intérêt que je vous parle de la sorte. Le père qui ménage trop son enfant le perdra : celui qui ne le ménage pas, le sauvera. C'est une vérité que le sage énonçait comme il suit : « Si vous frappez votre fils de la verge, il ne mourra pas, et vous arracherez son âme à la mort... Celui qui réprime son fils mettra un appareil sur ses blessures. » *Prov.*, XXIII, 14; *Eccli.*, XXX, 1. Il en est de même à l'armée : qu'un général, par ménagement pour ses soldats, les laisse demeurer constamment chez eux, il corrompt à la fois et ses soldats et ceux qui les entourent. Afin qu'il ne vous en arrive pas autant, soyez toujours prêt au trépas. D'ailleurs, une guerre redoutable ne tardera pas à se déclarer; ne demeurez donc pas sous la tente assis, sortez et battez-vous; s'il vous arrive de succomber, alors vous aurez trouvé la vie. Si, dans nos guerres terrestres, le soldat toujours prêt à marcher se distingue entre tous par sa vaillance, s'acquiert la réputation d'homme invincible, répand l'effroi parmi les ennemis, bien que, une fois mort, il ne puisse être rappelé à la vie par le prince pour lequel il a versé son sang; combien plus dans les luttes dont il s'agit, où brille d'un si vif éclat l'espérance de la résurrection, celui qui livrera sa vie la trouvera ; premièrement, parce qu'il ne sera pas aisément vaincu; secondement, parce que, vînt-il à succomber, il ne fera qu'entrer dans une vie meilleure.

3. « Celui qui veut sauver sa vie la perdra; quiconque la perdra, la sauvera. » Il est question de salut et de perte dans les deux cas ; mais il ne faudrait pas dans ces deux cas les entendre de la même manière. Pour vous apprendre qu'il existe entre le premier de ces saluts et l'autre une différence aussi profonde qu'entre le salut et la perdition, le Sauveur, raisonnant toujours par les contraires, poursuit : « Que sert-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme? En échange de son âme, quelle chose l'homme pourra-t-il donner?» Vous le voyez, se sauver par des moyens qui ne sont pas convenables, c'est se perdre, c'est aller à la plus terrible des perditions, à celle qui n'a pas de remède, à celle pour laquelle il n'y a pas de rédemption. Ne répliquez pas qu'un homme a sauvé son âme quand il a traversé impunément de semblables périls : mettez qu'il ait encore sauvé l'univers entier. Quel avantage lui en reviendra-t-il, si son âme périt sans retour? Représentez-vous, je vous prie, vos serviteurs nageant dans les délices, et vous-mêmes dans les maux les plus affreux, votre titre de maître vous y fera-t-il trouver quelque avantage? Certainement non, répondrez-vous. Eh bien, raisonnez de même au sujet de votre âme lorsqu'elle ne doit s'attendre qu'à l'éternelle perdition, de quelques plaisirs et de quelques richesses que la chair puisse jouir dans l'intervalle. « En échange de son âme, quelle chose

l'homme donnera-t-il? » C'est encore la même pensée. Auriez-vous une autre âme à offrir en échange de la vôtre? Si vous faites quelque perte matérielle, vous pouvez la réparer, qu'il s'agisse de votre maison, ou de vos serviteurs, ou de tout autre bien; mais, votre âme une fois perdue, vous ne pourrez donner une autre âme. Fussiez-vous le possesseur du monde entier, fussiez-vous le souverain de l'univers, offrissiez-vous en compensation tous les trésors que l'univers renferme et l'univers lui-même, vous ne pourriez racheter une seule âme. Ne soyez pas d'ailleurs surpris qu'il en soit ainsi de l'âme; car vous remarquerez la même chose au sujet du corps. De quelque diadème que votre front soit ceint, vous ne pourriez au prix de votre empire rendre à votre corps malingre et souffreteux la santé perdue; ni villes, ni corps, ni biens sans nombre, ne vous en fourniraient le moyen. Pensez de même touchant votre âme, et surtout, et beaucoup plus touchant votre âme; laissez de côté tout le reste pour lui consacrer toute votre sollicitude.

Négligence que l'on apporte dans son salut.

4. N'allez pas vous préoccuper des intérêts qui nous sont étrangers, sauf à vous négliger vous-mêmes et à négliger vos intérêts les plus chers. Ainsi en est-il des hommes d'aujourd'hui : ils sont semblables aux ouvriers qui travaillent dans les mines, et qui ne retirent de leur travail ni fortune, ni avantage d'un autre genre, mais plutôt des désavantages très-sérieux, puisqu'ils s'exposent à mille dangers gratuitement, qu'ils le font pour le profit d'autrui, sans profiter eux-mêmes aucunement des labeurs et de la mort lente qui est leur partage. Ces malheureux rencontreraient parmi nous de nombreux imitateurs : que de gens amassent des richesses pour autrui! seulement ces derniers sont beaucoup plus à plaindre, parce qu'ils ne trouveront au sortir des labeurs présents que l'enfer. Du moins, les sueurs des premiers cessent à la mort; pour nous la mort est le commencement des maux les plus redoutables. Prétendrez-vous jouir de vos travaux en possédant la fortune, montrez-moi une âme rayonnante de bonheur, et j'ajouterai foi volontiers à vos paroles. Dans ce petit royaume qui est l'homme, la reine c'est notre âme : si le corps engraisse, tandis que l'âme dépérit, la bonne santé du corps ne vous servira de rien. Peu importe à la maîtresse qui va rendre le dernier soupir l'état prospère de sa servante; peu importe à la faiblesse de la chair la beauté des vêtements. Le Christ vous répétera une fois de plus : « En échange de son âme, quelle chose l'homme donnera-t-il? » Ce qu'il vous ordonne, c'est de n'être préoccupé constamment que d'elle seule, de ne tenir compte que d'elle, et pas d'autre chose.

Après les avoir de la sorte effrayés, le Sauveur les entretient pour les consoler des biens qu'il leur réserve : « Le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père avec ses saints anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. » Voyez-vous l'indivisibilité de la gloire du Père et de celle du Fils? Si leur gloire est une, évidemment leur substance est une aussi. Avec l'unité dans les substances on peut avoir des différences de gloire; car « autre est la gloire du soleil, autre la gloire de la lune, autre la gloire des étoiles; une étoile diffère en gloire d'une autre étoile; » I *Cor.*, XV, 41; mais comment croire que ceux dont la gloire est une puissent avoir des substances différentes? Remarquez-le bien, le Sauveur ne dit pas : Le Fils de l'homme viendra dans une gloire semblable à celle du Père, de peur que vous n'y supposiez de la différence. Il viendra dans la même gloire, vous dit-il, afin que vous ne doutiez pas qu'elle soit absolument une, absolument la même. Pourquoi donc craindriez-vous, ô Pierre, parce que l'on vous parle de mort? Vous me verrez un jour dans la gloire du Père. Mais si je suis un jour dans la gloire, vous y serez aussi; votre destinée n'est pas circonscrite par les limites de la vie présente, une destinée meilleure vous est réservée. Ces espérances données, le divin Maître ne s'en tient pas là; revenant aux sujets capables d'effrayer, il mentionne le tribunal suprême, le compte rigoureux qu'il y faudra rendre, la sentence indéclinable qu'il faudra subir, et cette justice à laquelle la vérité ne saurait échapper. Cependant, à ces sujets graves et austères il mêle une idée plus riante. Au lieu de

dire : Alors il châtiera les pécheurs, il dit : « Il rendra à chacun selon ses œuvres; » ce qui s'applique à la fois et aux supplices destinés aux méchants, et aux récompenses, aux couronnes que les bons recevront. Certainement le Sauveur parlait de la sorte pour ranimer le courage des hommes de bien. Pour moi, lorsque j'entends ces paroles, je ne puis jamais me défendre d'un frisson mortel; car je ne suis pas encore au nombre de ceux qui ont reçu la couronne. Bien d'autres peuvent partager avec nous cette anxiété et cette frayeur. Qui ne serait hors de lui sous l'impression de cette parole, s'il vient à jeter un coup d'œil sur sa conscience? Qui ne serait pénétré d'effroi? qui ne serait persuadé que nous aussi, plus que les habitants de Ninive, avons besoin de recourir au sac et à des jeûnes multipliés? Il n'est pas question pour nous de la ruine d'une ville et d'une extermination générale; mais d'un supplice éternel, mais de flammes inextinguibles.

5. C'est pourquoi je ne puis m'empêcher de glorifier et d'admirer les moines qui habitent les solitudes : n'y eût-il pas d'autres raisons, l'usage qu'ils font de ces paroles m'y déterminerait. Après déjeuner, ou plutôt après dîner, car ils ne connaissent pas de déjeuner, sachant bien que la vie présente est un temps de tristesse et de jeûne; après dîner, dis-je, dans les grâces qu'ils rendent à Dieu, ils rappellent cette parole du Seigneur. Si vous désiriez entendre leur hymne pour la répéter de votre côté désormais, je vous rapporterai les paroles de ce chant sacré : « Béni soyez, ô Dieu qui me nourrissez depuis ma jeunesse, et qui donnez à toute chair sa nourriture. Remplissez de joie et de contentement notre cœur; et que, ne manquant jamais du nécessaire, nous pratiquions toute sorte de bonnes œuvres dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, avec qui gloire, honneur, puissance, soient à vous, en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles. Amen. Gloire à vous, Seigneur; gloire à vous, ô Saint; gloire à vous, ô Roi, car vous nous avez donné la nourriture nécessaire à notre joie. Remplissez-nous du Saint-Esprit, afin que nous soyons trouvés agréables à vos yeux, et que nous ne soyons pas couverts de confusion lorsque vous rendrez à chacun selon ses œuvres. » Dans cette hymne tout est admirable sans doute, mais la fin l'est plus que tout le reste. La nourriture et la table ayant ordinairement pour effet de dissiper et d'appesantir, ces saints personnages ont donné ce texte à l'âme comme un frein propre à la retenir en ces moments de laisser-aller, et ils ont dans ce but présenté à l'esprit le souvenir du jugement. Ils n'ont pas oublié le sort d'Israël après la nourriture abondante qui lui fut servie : « Il a mangé, dit l'Ecriture, et il s'est appesanti; le bien-aimé a regimbé contre l'aiguillon. » *Deuter.*, XXXII, 15. Aussi Moïse disait-il : « Lorsque vous aurez mangé, que vous aurez bu et que vous serez rassasiés, souvenez-vous du Seigneur votre Dieu. » *Deuter.*, VI, 11. C'est que les Hébreux, après avoir mangé, s'étaient portés à toute sorte d'excès.

Prenez donc garde qu'il ne vous arrive rien de pareil. Encore que vous n'offriez pas des brebis et des taureaux à des idoles d'or ou de pierre, gardez-vous de sacrifier votre âme à la colère, d'immoler sur l'autel de la fornication ou de toute autre passion votre salut. Voilà pourquoi les moines, redoutant ces dangers, ne terminent jamais leur repas, ou plutôt leur jeûne, car le jeûne préside à leur table, sans rappeler le souvenir du jour redoutable du jugement. Si des hommes qui couchent sur la dure et qui vivent au milieu du jeûne, des veilles, des cilices et des macérations de tout genre, estiment ce souvenir nécessaire, quand donc mènerons-nous un genre de vie convenable, nous qui dressons des tables, occasion de mille naufrages, et qui ne recourons à la prière, ni au commencement ni à la fin. Pour écarter ces occasions de péril, faisons usage de cette hymne salutaire, approfondissons-la en toutes ses parties pour en saisir toute la vertu, puis ne cessons de la répéter à table pour mettre une barrière aux désordres de l'estomac, et faire régner dans nos maisons les mœurs et les lois de ces anges de la terre. Vous devriez vous transporter auprès d'eux, et remporter ce fruit de votre visite; mais, telle n'étant pas votre intention, que nos paroles du moins vous fassent connaître ce cantique spirituel, et que chacun de vous après son repas récite ces paroles, en

commençant de cette manière : « Béni soyez, ô Dieu. » C'est l'accomplissement immédiat du précepte de l'Apôtre : « Quoi que nous fassions, en paroles ou en œuvres, faisons-le au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu le Père. » *Coloss.*, III, 17. Puis, pour que cette action de grâces ne s'applique pas seulement au jour présent, mais encore à la vie entière, on ajoute : « Vous qui me nourrissez depuis ma jeunesse, » doctrine également remplie de philosophie. Lorsque Dieu nous nourrit, toute sollicitude devient superflue. Qu'un roi vous promît de fournir à vos besoins de chaque jour sur sa propre cassette, vous vivriez désormais dans la plus grande sécurité : à plus forte raison, lorsque Dieu fournit à vos besoins, et que toute chose pour vous coule comme de source, vous conviendra-t-il de bannir toute préoccupation. C'est pour former leurs disciples et se former eux-mêmes à déposer toute sollicitude et tout souci concernant les choses temporelles, que nos solitaires chantent ces paroles. Ce n'est pas tout; ils ne prétendent pas rendre grâces seulement pour les bienfaits qui leur sont personnels; c'est pourquoi ils ajoutent : « C'est lui qui donne à toute chair sa nourriture. » Ainsi, leurs actions de grâces se font pour tout l'univers; comme s'ils étaient les pères de la terre entière, ils remercient le Seigneur pour tous, et ils s'inspirent à eux-mêmes les sentiments d'une fraternité véritable. Comment seraient-ils animés de pensées de haine envers ceux au nom desquels ils remercient le Seigneur de sa providence ?

Vous le voyez, ces actions de grâces les remplissent d'une charité sincère, en même temps qu'elles les affranchissent des sollicitudes temporelles : ce que nous venons de dire vous le montre aussi bien que ce que nous avons dit plus haut. Si Dieu donne à toute chair sa nourriture, combien plus la donnera-t-il à ses serviteurs fidèles; s'il fournit aux besoins de ceux que dominent les préoccupations matérielles, combien plus fournira-t-il aux besoins de ceux qui en sont délivrés ! A ce propos le Christ nous disait : « Ne valez-vous pas plus que bien des passereaux ? » *Luc.*, XII, 7, nous enseignant par ces paroles à ne mettre notre confiance, ni dans les richesses, ni dans la terre, ni dans la semence : ce n'est pas là ce qui nous donne notre nourriture, c'est la parole de Dieu. Par ce langage on ferme la bouche aux Manichéens, aux Valentiniens et à tous les partisans de leurs doctrines. Evidemment, il ne peut être mauvais le Dieu qui ne refuse ses biens à personne, pas même à ceux qui blasphèment contre lui. Puis vient la demande que voici : « Remplissez de joie et de contentement nos cœurs. » De quelle joie s'agit-il? d'une joie mondaine? Gardons-nous bien de le croire; dans ce cas, ils ne se seraient point retirés dans les déserts et sur la cime des montagnes, ils ne se seraient pas revêtus du sac : la joie dont ils parlent est une joie qui n'a rien de commun avec la vie présente, la joie des anges et des cieux. Ils ne la demandent pas par manière d'acquit, ils la demandent sans mesure. Ils ne disent pas : Donnez-nous, mais : « Remplissez ; » ils ne disent pas : Remplissez-nous, mais : Remplissez nos cœurs; parce que cette joie est surtout la joie du cœur : « Les fruits de l'Esprit, disait l'Apôtre, sont la charité, la joie, la paix. » *Galat.*, V, 22. Le péché ayant répandu la tristesse parmi les hommes, ils demandent à Dieu de les remplir de joie, afin de les remplir en même temps de justice; car ils ne sauraient éprouver de joie dans des conditions différentes. « Afin que, ne manquant jamais du nécessaire, nous pratiquions toute sorte de bonnes œuvres. » C'est l'accomplissement de cette parole évangélique : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. » *Luc.*, XI, 3. L'abondance qu'ils implorent est relative aux biens spirituels : « Afin que nous pratiquions toute sorte de bonnes œuvres. » Ils ne disent pas : Afin que nous nous acquittions seulement de nos devoirs; ils veulent aller au delà de ce qu'exigent les commandements : tel est le sens littéral de l'expression employée dans le texte. Tout en demandant seulement le nécessaire au Seigneur, ils ne veulent pas renfermer leur obéissance dans les mêmes limites; ils veulent le servir en toute chose au delà de toute mesure. Conduite bien digne de serviteurs reconnaissants, d'hommes remplis de philosophie, que de se livrer surabondamment en tout



et toujours à la pratique de la vertu. Après cela, nous les voyons se ressouvenir de leur propre faiblesse, avouer que sans le secours d'en haut il leur est impossible de faire une action généreuse ; c'est pourquoi ils ajoutent : « Dans le Christ Jésus, Notre-Seigneur, avec qui gloire, honneur, puissance soient à vous dans tous les siècles. Amen. » Enfin, l'action de grâces que nous y remarquons est parfaitement en rapport avec le commencement.

6. Ensuite ils semblent recommencer cette prière et tenir le même langage. C'est ainsi que Paul, prenant au commencement d'une de ses Epitres le ton de la doxologie, disait : « Selon la volonté de Dieu et du Père, à qui gloire soit dans tous les siècles. Amen. » *Galat.*, I, 4-5. Après quoi il reprend la suite des idées et le sujet annoncé. Il dit également ailleurs : « Ils ont honoré et servi la créature de préférence au Créateur, qui est béni dans tous les siècles. Amen. » *Rom.*, I, 25. De même il ne termine pas ici son discours; au contraire, il le poursuit. Ne faisons donc pas un reproche à ces anges de la terre de procéder d'une façon désordonnée, parce que, leur prière étant arrivée à la doxologie, ils commencent de nouveau leurs chants sacrés : ils suivent en cela les errements apostoliques, en débutant par la doxologie, en finissant de même, et en recommençant après avoir fini. De là ce qu'ils disent : « Gloire à vous, Seigneur; gloire à vous, ô Saint; gloire à vous, ô Roi; car vous nous avez donné la nourriture nécessaire à notre joie. » Il ne convient pas, en effet, de rendre grâces uniquement pour les bienfaits importants que l'on a reçus; il le faut encore pour des bienfaits d'une moindre importance. En rendant grâces de cette manière, nos solitaires confondent l'hérésie manichéenne et tous ceux qui présentent comme mauvaise la vie actuelle. Ne croyez pas que ces hommes qui pratiquent la philosophie la plus haute et qui traitent avec tant d'indifférence leur estomac, estiment la nourriture abominable, comme ceux qui s'étouffent eux-mêmes; leur prière vous apprend qu'ils vivent dans la sobriété, non parce qu'ils considèrent les créatures du Seigneur avec horreur, mais parce qu'ils se forment à la sagesse. Après cette action de grâces pour la nourriture qu'ils ont reçue, ils aspirent à des biens meilleurs; se détachant des choses du siècle, ils montent au-dessus des cieux et ajoutent : « Remplissez-nous du Saint-Esprit. » C'est que nul ne saurait mener une vie irréprochable s'il n'est rempli de cette grâce; nul ne saurait accomplir de grandes et généreuses actions si le Christ ne vient à son aide. De même qu'après avoir dit : « Afin que nous pratiquions toute sorte de bonnes œuvres, » ils ont ajouté : « Dans le Christ Jésus; » de même ils ajoutent : « Remplissez-nous du Saint-Esprit, afin que nous soyons trouvés agréables en votre présence. »

Ainsi, pour ce qui est des choses nécessaires à la vie, ils ne demandent rien, ils se contentent de rendre grâces; mais, quant aux biens spirituels, ils les demandent en même temps qu'ils remercient le Seigneur. « Cherchez d'abord le royaume des cieux, avait dit le divin Maître, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » *Matth.*, VI, 33. Considérez un nouvel aspect de leur philosophie : « Afin que nous soyons trouvés agréables en votre présence et que nous ne soyons pas couverts de confusion. » Peu nous importe que la foule nous tourne en ridicule : les hommes ont beau lancer contre nous les sarcasmes et les injures, nous n'y prenons même pas garde; le but de tous nos efforts, c'est de n'être pas au jour du jugement couverts de confusion. En parlant de la sorte, ils désignent ce fleuve de feu en même temps que les couronnes et les récompenses. Ils ne disent pas : Afin que nous ne soyons pas punis; mais : « Afin que nous ne soyons pas couverts de confusion. » A nos yeux, paraître coupables d'offense envers Dieu est plus redoutable que l'enfer lui-même. Mais, comme cela ne suffit pas pour jeter l'effroi dans le cœur des hommes grossiers, ils ajoutent : « Lorsque vous rendrez à chacun selon ses œuvres. » Voyez-vous à quel point nous sont utiles ces étrangers et ces voyageurs, ces citoyens de la solitude, ou plutôt ces citoyens du ciel? Nous sommes, nous, des étrangers pour les cieux, et des citoyens pour la terre : c'est tout le contraire pour eux. Cette hymne chantée, ils vont prendre leur sommeil, remplis de com-

ponction, les yeux baignés de chaudes larmes; et le sommeil ne dure que les cours instants nécessaires au repos. Ils transforment également les nuits en jour, et ils les consacrent à remercier Dieu et à chanter ses louanges. Non-seulement les hommes, mais les femmes elles-mêmes s'exercent à cette philosophie, surmontant par la générosité de leur zèle la faiblesse de leur sexe.

Exhortation finale.

Rougissons de leur fermeté, nous qui sommes des hommes; cessons de courir après les biens présents, après des ombres, des rêves, de la fumée. Chose singulière, la majeure partie de notre vie se passe dans l'insensibilité : le premier âge est d'abord un temps de folie; la vieillesse plus tard émousse en nous le sentiment. Il est un âge intermédiaire, âge de courte durée, où nous pouvons exercer et sentir cette puissance; encore cet âge n'est-il pas sans nuages; car mille peines et mille soucis en ternissent l'éclat. Je vous en conjure donc, cherchons les biens qui ne changent pas et qui ne passent pas, cherchons une vie qui n'a point de caducité. A celui-là même qui habite la ville, il est facile de reproduire la philosophie de ces solitaires : qu'il soit marié, qu'il vive en famille, il pourra toujours prier, jeûner, ouvrir son âme à la componction. Les premiers disciples des apôtres habitaient bien les villes, et pourtant ils montraient une piété comparable à celle des habitants de la solitude : parmi eux il y en avait qui dirigeaient des ateliers, par exemple, Priscille et Aquila. Tous les prophètes avaient aussi femme et maison, tels qu'Isaïe, Ezéchiel et le célèbre Moïse; et leur vertu n'en souffrit en aucune façon. Marchons sur leurs traces, rendons grâces à Dieu en toute chose, chantons ses louanges en toute circonstance, appliquons-nous à la chasteté et à toutes les vertus, introduisons dans nos cités la philosophie qui règne dans les solitudes, afin que nous soyons agréables aux yeux du Seigneur, irréprochables aux yeux des hommes, et que nous méritions les biens à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire, honneur, puissance au Père, en l'unité de l'Esprit, source de sainteté et de vie, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LVI.

« En vérité, en vérité je vous le dis, il y en a quelques-uns ici présents qui ne mourront pas avant d'avoir vu le Fils de l'homme venant en son royaume. »

1. Le Sauveur vient d'entretenir ses disciples des dangers qu'il doit courir, de sa passion, de sa mort, de la mort à laquelle ils seront eux-mêmes exposés; il leur a parlé de ces épreuves qui concernaient la vie présente et qu'ils avaient en quelque sorte sous les yeux, tandis que les biens promis ne s'offraient à eux qu'en espérance et dans l'avenir : il leur a dit, par exemple, que perdre sa vie c'est la sauver, qu'il viendra dans la gloire de son Père, et qu'il récompensera leurs travaux. Pour leur faire contempler ces biens de leurs propres yeux, et leur découvrir cette gloire avec laquelle il doit venir, pour la leur découvrir, dis-je, dans la mesure dont ils sont capables, il choisit la vie présente; de la sorte, grâce à cette révélation, ni leur propre mort, ni celle de leur Maître, ne devait les attrister démesurément, et parmi eux surtout Pierre, que cette pensée plongeait dans le chagrin. Remarquez sa façon d'agir après avoir discouru sur la géhenne et sur le royaume du ciel; il venait de dire : « Celui qui trouve sa vie la perdra; celui qui la perdra à cause de moi la trouvera. — Il rendra à chacun selon ses œuvres. » *Joan.*, XII, 25; *Matth.*, XVI, 27. De ces deux vérités qu'il venait d'établir, il met l'une en quelque sorte sous les yeux de ses apôtres; mais pour l'autre il ne le fait pas. Pourquoi? Il eût dû leur montrer celle-ci également si les disciples eussent été des hommes différents et charnels; mais, comme ils sont vertueux et sensés, la vue des biens qui leur sont réservés suffit pour les encourager. Ce n'est pas toutefois l'unique raison qui détermine Jésus à les leur montrer; il le fait encore comme étant plus digne de lui. Ne croyez pas qu'il ait négligé la considération de l'enfer : bien souvent il met en quelque façon ce terrible spectacle sous les yeux de ses auditeurs; il le fit quand il leur

raconta l'histoire de Lazare, quand il parla du serviteur qui avait exigé les cent deniers, de celui qui était couvert de vêtements sordides, et de plusieurs autres.

« Six jours après, il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean. » Un autre Evangéliste dit : « Huit jours après. » *Luc.*, IX, 28. Ce n'est pas une contradiction ; il y a parfait accord entre les deux. L'un compte en même temps et le jour où le Sauveur leur parla, et celui où il les ramena ; tandis que l'autre ne tient compte que des jours intermédiaires. Considérez, je vous prie, la philosophie de Matthieu désignant clairement les disciples qui lui furent préférés. Ainsi en est-il également de Jean qui très-souvent raconte avec la plus scrupuleuse exactitude ce qui est à l'éloge de Pierre : jamais la jalousie et l'envie n'ont pénétré dans cette réunion de saints. Jésus ayant donc pris ces coryphées, « les conduisit à l'écart sur une montagne élevée, et il se transfigura devant eux. Son visage resplendit comme le soleil, ses vêtements devinrent blancs comme la neige. En même temps Moïse et Elie leur apparurent s'entretenant avec lui. » Pourquoi ne prend-il que ces trois disciples? Parce qu'ils se distinguaient tous les trois de tous les autres : Pierre par son amour extrême envers le Christ, ce qui l'élevait au-dessus de ses frères ; Jean, par l'amour ardent du Sauveur pour lui ; Jacques, par la réponse qu'il lui fit avec son frère en ces termes : « Nous pouvons boire ce calice. » *Matth.*, XX, 22. Outre cette réponse, Jacques se distingua de plus par ses œuvres et par sa fidélité à tenir sa parole : il était si pressant à l'égard des Juifs, et si âpre, qu'Hérode crut, en le mettant à mort, faire aux Juifs le plaisir le plus grand. Pour quelle raison le Sauveur ne les emmène-t-il pas incontinent? Pour que les autres disciples n'éprouvent pas de sentiments humains : c'est pourquoi il ne nomme même pas ceux qui doivent le suivre sur la montagne. Assurément, les autres eussent voulu suivre également le Christ pour contempler une gloire si éblouissante, ils eussent été peinés d'être mis de côté. Bien qu'il ne découvrît sa gloire que d'une façon corporelle, ils n'en eussent pas moins désiré jouir de ce spectacle. Pourquoi l'annonça-t-il? Pour qu'ils fussent disposés par cette prédiction à l'événement même, et que l'ardeur de leur désir croissant avec le nombre des jours intermédiaires, leur âme se trouvât, le moment venu, remplie de la sollicitude et de la vigilance convenables.

Que viennent faire là Moïse et Elie ? Bien des raisons expliquent leur présence. Voici la principale : le peuple disant du Christ tantôt que c'était Elie, tantôt Jérémie, tantôt un autre des anciens prophètes, le Sauveur fait apparaître les deux plus grands prophètes de l'ancienne loi pour faire ressortir la différence qui existait entre les serviteurs et le maître, et pour justifier Pierre d'avoir confessé la divinité de Jésus. A cette raison l'on peut en ajouter une autre : les Juifs accusaient fréquemment le Sauveur de violer la loi, ils le traitaient de blasphémateur parce qu'il revendiquait pour lui la gloire du Père, à laquelle il n'avait d'après eux aucun droit : « Celui-là, disaient-ils, ne vient pas de Dieu ; car il n'observe pas le sabbat. — Nous ne vous lapidons pas à cause de vos bonnes œuvres, mais à cause de vos blasphèmes, parce que, n'étant qu'un homme, vous vous faites Dieu. » *Joan.*, IX, 16 ; X, 33. Pour établir la fausseté de cette double accusation, pour en indiquer l'origine véritable, à savoir l'envie, pour démontrer qu'il n'avait par ses actes jamais commis de transgression réelle, qu'en se déclarant l'égal du Père il n'avait pas usurpé une gloire qui ne lui convenait pas, le divin Maître fait apparaître les deux hommes qui avaient déployé pour ces deux points le plus de zèle : Moïse, qui avait donné la loi, et qui (certainement les Juifs ne pouvaient avoir de doute à ce sujet) n'aurait pas souffert volontiers que sa loi fût foulée aux pieds, comme le prétendaient les Juifs, n'aurait jamais rendu de culte à l'ennemi de l'auteur de cette loi ; puis Elie, qui, animé comme il l'était de zèle pour la gloire de Dieu, n'eût jamais consenti à servir et à honorer celui qui aurait agi en rival du Seigneur et se serait proclamé, sans en avoir le droit, l'égal de Dieu le Père.

2. A ces deux motifs on peut en ajouter un troisième. Quel est-il donc ? Les apôtres apprenaient par là que l'empire sur la vie et sur la

mort était entre les mains de leur Maître, et qu'il commandait avec la même autorité aux choses du ciel et aux choses de la terre. C'est pour cela qu'ils voient apparaître un prophète déjà mort et un prophète encore vivant. Une cinquième raison, car elle est certainement distincte des raisons indiquées, l'Evangéliste nous la suggère. En quoi donc consiste-t-elle? Jésus voulait montrer ce qu'il y aurait de glorieux dans la croix, adoucir la peine de Pierre et des autres disciples, qui redoutaient sa passion, et porter plus haut leurs pensées. En effet, Moïse et Elie ne gardaient pas le silence avec Jésus; ils s'entretenaient de la gloire dont il devait trouver à Jérusalem la consommation, je veux dire de sa passion et de la croix; car tel est le nom qu'on leur donne toujours. Ce n'est pas encore pour cela seul que le divin Maître prit avec lui ces deux saints personnages; il le fit en considération de leur zèle pour une vertu qu'il ne cessait de demander de ses disciples. Comme il venait de dire: « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive, » il fait apparaître ces deux hommes qui, pour accomplir la volonté divine et pour le salut du peuple commis à leurs soins, avaient mille fois affronté la mort. Tous les deux avaient sacrifié leur vie, tous les deux l'avaient trouvée. Tous les deux avaient tenu tête avec une énergie qui ne se démentit jamais à un tyran: l'un à Pharaon, l'autre à Achab, pour sauver des rebelles et des ingrats. Tous les deux se virent exposés aux dangers les plus graves de la part du peuple au salut duquel ils veillaient; et cela, pour avoir voulu l'éloigner de l'idolâtrie. Tous les deux étaient d'une condition obscure; l'un s'exprimait difficilement et d'une voix sans vigueur, l'autre vivait de la manière la plus agreste, tous deux étaient extrêmement pauvres; Moïse n'avait rien pas plus qu'Elie, car toute la fortune de ce dernier était sa peau de brebis.

Pourquoi Moïse et Elie parurent-ils lors de la transfiguration du Sauveur?

Or, cela se passait dans l'ancienne loi, temps où ils n'avaient pas reçu le pouvoir d'opérer des prodiges dans la mesure la plus étendue. Si Moïse a divisé les eaux de la mer, si Pierre a marché sur les flots, Pierre avait le pouvoir de transporter les montagnes, Pierre guérissait toute sorte de maladies, il mettait en fuite les démons, l'ombre de son corps accomplissait les plus étonnants miracles, Pierre a converti le monde. Sans doute Elie a ressuscité un mort; mais les apôtres en ont ressuscité une infinité, encore qu'ils n'eussent point reçu le Saint-Esprit. Tel était donc le dessein du Sauveur en faisant apparaître ces deux prophètes, il avait à cœur d'inspirer à ses disciples le même zèle pour le peuple, la même fermeté, la même énergie; il voulait leur inspirer la douceur de Moïse, le zèle d'Elie, la sollicitude touchante de l'un et de l'autre: l'un, effectivement, endura la faim pendant trois ans à cause du peuple juif; l'autre disait à Dieu: « Si vous voulez leur remettre leur péché, remettez-le; si vous ne voulez pas, effacez-moi du livre que vous avez écrit. » *Exod.*, XXXII, 32. Ces diverses circonstances, leur apparition les rappelait aux apôtres. Ces derniers les contemplèrent glorieux pour apprendre eux-mêmes à dépasser leurs travaux et à ne pas se contenter de faire ce qu'ils avaient fait. Lorsqu'ils disaient entre eux: « Demandez-lui de faire descendre le feu du ciel, » ils songeaient à Elie qui l'avait fait un jour; mais le Sauveur leur répliqua: « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes; » *Luc.*, IX, 54-55; les formant ainsi, à cause de l'esprit différent qu'ils avaient reçu, au pardon des injures.

Ne pensez pas, je vous prie, que nous prétendions qualifier Elie d'imparfait; telle n'est pas notre pensée, car Elie était d'une perfection admirable. Mais la génération à laquelle il appartenait avait des sentiments trop puérils pour n'avoir pas besoin d'un enseignement de cette nature. Moïse aussi était parfait; seulement il était plus demandé aux apôtres qu'aux anciens prophètes. « Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » *Matth.*, V, 20. Ils ne devaient pas affronter l'Egypte, mais le monde entier, dont les dispositions valaient encore moins que celles de l'Egypte. Ils ne devaient pas aller parler à Pharaon, mais combattre contre le diable lui-même, contre la tyrannie de l'esprit du mal. Ce qu'ils

avaient à faire dans ce combat, c'était de l'enchaîner, et de lui ravir toutes ses armes; ce n'était pas de diviser les eaux de la mer, mais de mettre à sec, à l'aide de la verge de Jessé, l'abîme de l'impiété dont les flots s'agitaient d'une manière effrayante. Considérez combien de sujets de crainte s'offraient aux apôtres, la mort, la pauvreté, l'ignominie, des souffrances sans nombre; choses beaucoup plus capables de les faire trembler que la mer Rouge ne l'était de faire trembler les Hébreux. Et cependant le Sauveur les détermine à braver tous ces maux, à les traverser en quelque façon à pied sec, sans sourciller un instant. C'est pour obtenir ce résultat qu'il leur présente les deux flambeaux de l'Ancien Testament.

Quelle réflexion Pierre, toujours ardent, fait-il entendre? « Il nous est bon d'être ici. » Il venait d'apprendre que Jésus devait aller à Jérusalem pour y souffrir : tremblant et effrayé sur ce sujet, d'autre part n'osant plus, à cause de la réprimande qui lui avait été infligée, dire ouvertement ce qu'il avait dit au divin Maître : « Pardonnez-moi, Seigneur; » *Matth.*, XVI, 22; sous l'action de la crainte qui le domine, il insinue la même pensée et l'exprime en d'autres termes. En considérant la montagne sur laquelle ils étaient, la solitude et le désert qui les entouraient, il voyait dans la nature de ces lieux le fondement d'une sécurité à toute épreuve; puis il eût désiré que Jésus n'allât plus à Jérusalem : c'est pourquoi, afin de le fixer en ces lieux, il parle de dresser des tentes. Si nous le faisons, disait-il, nous n'irons plus à Jérusalem; si nous n'allons pas à Jérusalem, Jésus n'y sera pas mis à mort, puisque là seulement, d'après son propre aveu, les Scribes doivent exécuter leur perfide dessein. Mais l'Apôtre n'osa pas exprimer toute sa pensée; pour en venir à ses fins, il se contenta de dire, de manière à ne pas se compromettre : « Il nous est bon d'être ici; » là où sont Elie et Moïse, Elie qui fit descendre sur la montagne le feu du ciel, Moïse qui pénétra dans la nuée et s'y entretint avec Dieu; de la sorte, personne ne saura ce que nous sommes devenus.

3. Voyez-vous l'ardent amour du disciple pour son Maître? ne vous demandez pas jusqu'à quel point son langage est conforme aux règles de la prudence, mais quelle était l'étendue de son zèle et de son amour pour le Christ. En s'exprimant de la sorte, ce n'était pas pour lui-même qu'il craignait; et la preuve, nous la trouvons dans la réponse qu'il adresse au Sauveur lorsque Jésus lui annonce la mort et les mauvais traitements qui lui étaient préparés : « Je donnerai ma vie pour vous; fallût-il mourir avec vous, je ne vous renierai jamais. » *Marc.*, XIV, 31. Au fort même du danger, il n'attache aucun prix à ses jours. En présence de la foule nombreuse qui les environne, non-seulement il ne prend pas la fuite, mais, tirant son glaive, il tranche l'oreille du serviteur du grand prêtre. Ce n'était donc pas à ses propres intérêts qu'il avait égard, c'est pour son Maître qu'il éprouvait de la crainte. S'apercevant ensuite qu'il avait parlé d'une façon absolue, il rentre en lui-même et, pour ne pas encourir un blâme nouveau, il ajoute : « Si vous le voulez, dressons ici trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, une pour Elie. » *Ibid.* Que dites-vous, ô Pierre? Tout à l'heure, vous l'avez fort bien distingué de ses serviteurs; pourquoi maintenant le confondre dans leurs rangs? Quelle faiblesse d'intelligence dans les apôtres avant la croix! Dieu le Père révèle à Pierre la divinité de Jésus; et Pierre ne garde pas le souvenir de cette révélation, il suffit de la crainte pour le troubler, non-seulement de la crainte dont nous venons de parler, mais de celle que la vision lui avait inculquée. Les autres Evangélistes le disent formellement et reconnaissent que cette frayeur avait jeté son esprit dans la confusion. « Il ne savait pas ce qu'il disait, car ils étaient effrayés, » raconte Marc. *Marc.*, IX, 6. Luc, après ces mots : « Dressons trois tentes, » ajoute : « Il ne comprenait pas ce qu'il disait. » *Luc.*, IX, 33. Etablissant ensuite qu'ils avaient été saisis tous de crainte, Jacques et Jean aussi bien que Pierre, il dit encore : « Ils étaient plongés dans le sommeil; quand ils se furent éveillés, ils virent sa gloire. » *Ibid.*, 32.

Ardent amour de l'apôtre saint Pierre pour son Maître.

Il désigne sous le nom de sommeil l'appesantissement qui résulte d'une vision de ce genre.

Une trop vive clarté environne les yeux de ténèbres : ainsi arriva-t-il aux apôtres. Ce n'était point alors la nuit, c'était le jour ; la splendeur éblouissante au sein de laquelle ils se trouvaient n'était pas proportionnée à la faiblesse de leurs yeux. Qu'arrive-t-il ensuite? Le Sauveur ne répond rien, pas plus que Moïse, pas plus qu'Elie. Celui qui est supérieur à tout ce qui existe, celui dont la parole est la vérité même, le Père fait entendre sa voix du milieu d'une nuée. Pourquoi du milieu d'une nuée? C'est ainsi toujours que Dieu manifeste sa puissance. « Autour de lui se déploient les ténèbres et les nuées, » disait le Psalmiste. *Psalm.* XCVI, 2. « C'est lui qui fait des nuées son trône; — le Seigneur est assis sur une nuée légère; — une nuée le déroba soudain à leurs yeux; — je vis quelqu'un de semblable au Fils de l'homme qui venait sur les nuées. » *Psalm.* CIII, 3; *Isa.*, XIX, 1; *Act.*, I, 9; *Dan.*, VII, 13. Afin donc que l'on ne doutât pas que cette voix fût la voix même de Dieu, elle se fit entendre du sein d'une nuée lumineuse. « Comme il parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit; et voilà qu'une voix sortit de la nuée disant : Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances; écoutez-le.» Dieu fait-il entendre des menaces, il parle du sein d'une nuée ténébreuse ; ainsi fit-il sur le Sinaï : « Moïse entra dans la nuée et dans les ténèbres; et la fumée courait pareille à de la vapeur. » *Exod.*, XXIV, 18. Le prophète-roi discourant sur les menaces du Seigneur disait : « Une eau ténébreuse se montre dans les nuées de l'air. » *Psalm.* XVII, 12. Ici, Dieu se proposant d'instruire et non d'effrayer, la nuée est lumineuse. A Pierre qui disait : « Dressons trois tentes, » il montre une tente qui n'est pas dressée par la main de l'homme. C'est pourquoi, sur le Sinaï, l'on ne voyait que de la fumée pareille à la vapeur qui s'exhale d'une fournaise, tandis qu'ici une lumière ineffable brille, une voix se fait entendre. Mais cette voix ne concernait que le Sauveur, et non Moïse et Elie; voilà pourquoi, dès qu'elle a retenti, ces derniers disparaissent : si elle eût concerné l'un des deux, le Christ ne fût pas demeuré seul et séparé des deux autres. — Cependant la nuée les couvrit tous en même temps, au lieu de couvrir seulement Jésus. — Si elle eût couvert seulement le Christ, on eût pu croire que le Christ lui-même avait prononcé les paroles qui retentirent. Aussi l'Evangéliste, pour bien établir le contraire, déclare-t-il que la voix vint de la nuée, c'est-à-dire de Dieu.

Et que dit cette voix? « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. » S'il est bien-aimé, n'ayez plus de crainte, ô Pierre. Vous auriez dû connaître sa puissance et sa vertu; vous auriez dû n'avoir aucun doute sur sa résurrection à venir. Puisque vous êtes sur ces points dans l'ignorance, rapportez-vous-en du moins à la voix du Père. Si Dieu est puissant, et cela est incontestable, il s'ensuit que le Fils l'est également. Ne redoutez donc plus les épreuves. Etes-vous encore loin de ces sentiments, alors songez qu'il est le Fils et que son Père le chérit. « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. » S'il est bien-aimé, ne craignez plus; car on ne délaisse jamais celui que l'on aime. Donc, plus d'inquiétude : vous avez beau aimer Jésus, vous ne l'aimez certainement pas autant que l'aime son Père. « En lui j'ai mis toutes mes complaisances. » Le Père ne l'aime pas uniquement parce qu'il l'a engendré, mais aussi parce qu'il est égal à lui et du même sentiment que lui en toute chose. D'où il résulte qu'il l'aime pour un double, ou plutôt pour un triple motif : parce qu'il est son Fils, son Fils bien-aimé, celui sur qui reposent ses complaisances. Et ces paroles : « Celui en qui j'ai mis toutes mes complaisances, » quel en est le sens? C'est comme s'il disait : Celui en qui je prends mon repos; celui qui fait mes délices; celui qui est de tout point parfaitement égal à son Père ; celui qui, avec son Père, n'a qu'une seule et même volonté; celui qui, tout en demeurant Fils, ne cesse d'être en tout parfaitement un avec son Père. « Ecoutez-le. » Par conséquent, *s'il* veut mourir sur la croix, ne vous y opposez pas. « Et en entendant ces paroles, ils tombèrent la face contre terre, et ils furent saisis d'une grande crainte. Et Jésus, s'approchant, les toucha et dit : Levez-vous, ne craignez pas, et ils levèrent leurs yeux, et ils ne virent plus personne, hormis Jésus seul. »

4. Comment cette voix les saisit-elle à ce point? N'avait-elle pas déjà retenti sur les rives du Jourdain? Alors, une foule nombreuse était présente, et personne n'éprouva rien de pareil. Une autre fois également, on entendit le tonnerre gronder, et personne en cette circonstance n'éprouva non plus des sentiments de ce genre. Comment donc, sur la montagne, tombèrent-ils la face contre terre? La solitude où ils se trouvaient, l'élévation de la montagne, le calme profond qui régnait autour d'eux, le caractère mystérieux de la transfiguration, la lumière éblouissante, la nuée profonde, toutes ces choses contribuèrent à pénétrer leur âme d'une insurmontable frayeur : l'effroi les environnait, pour ainsi parler, de tous les côtés; c'est pourquoi ils tombèrent en proie à un double sentiment de crainte et d'adoration. Ce sentiment de crainte, s'il eût duré, leur aurait ravi le souvenir de cette scène; pour prévenir ce danger, le Sauveur les rassure soudain, il se montre seul à eux, et il leur enjoint de ne rien dire à personne, jusqu'à ce qu'il soit ressuscité d'entre les morts. « Comme ils descendaient de la montagne, il leur ordonna de n'en rien dire à personne, jusqu'à ce qu'il fût lui-même ressuscité d'entre les morts. » Plus les choses qu'on rapportait sur son compte étaient merveilleuses, plus difficilement elles étaient crues de la foule; et le scandale de la croix ne faisait ainsi que s'étendre davantage. Pour cette raison, il recommande à ses disciples le silence; il va même jusqu'à leur donner le motif du silence qu'il leur impose, en mentionnant sa passion d'une façon expresse. Il ne leur ordonne pas de n'en jamais parler à qui que ce soit, mais de n'en parler pas avant qu'il fût ressuscité d'entre les morts. En cela même il passe sous silence la partie de sa passion la plus effrayante pour en indiquer seulement la partie propre à les encourager. — Mais n'avaient-ils pas ensuite à redouter de scandale? — En aucune manière. Le temps du scandale était le temps antérieur à la croix : après la croix ils reçurent le Saint-Esprit; de plus la voix des prodiges plaidait en leur faveur, toutes leurs paroles étaient désormais dignes de créance, parce que les faits eux-mêmes proclamaient avec des accents plus éclatants que ceux de la trompette la puissance du Sauveur, sans qu'aucun scandale vînt en dénaturer la signification.

Bienheureux donc les apôtres; bienheureux surtout les trois qui eurent l'honneur d'être enveloppés par la même nuée qui enveloppa le Christ. Nous aussi, nous n'avons qu'à le vouloir, pour voir le Seigneur, non pas tel que les apôtres le virent sur la montagne, mais environné d'un éclat beaucoup plus éblouissant. Ce n'est pas de cette manière qu'il doit venir à la fin des temps. Alors, par ménagement pour ses disciples, il ne leur découvrit sa gloire que dans la mesure proportionnée à leurs forces; à la fin des siècles, il viendra dans la propre gloire de son Père, non plus seulement avec Moïse et Elie, mais avec une armée innombrable d'anges, avec les archanges, avec les chérubins et les tribus des nombreux habitants des cieux; alors ce n'est point une nuée, c'est le ciel tout entier qui se déroulera autour de sa tête. Lorsque les juges vont rendre la sentence, on enlève tous les rideaux afin qu'ils soient aperçus de tous les assistants : le Sauveur aussi sera vu sur son tribunal par toutes les créatures; tous les hommes comparaîtront à sa barre; lui-même signifiera sa sentence à chacun. « Venez, les bénis de mon Père, dira-t-il aux uns; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger. » *Matth.*, xxv, 34. « Courage, serviteur bon et fidèle, dira-t-il aux autres; vous avez été fidèle en de petites choses, je vous établirai sur de plus grandes. » *Ibid.*, 21. A d'autres, au contraire : « Allez au feu éternel qui a été préparé au démon et à ses anges. » *Ibid.*, 41. A d'autres enfin : « Serviteur paresseux et méchant. » *Ibid.*, 26. Ceux-ci seront mis à part et livrés aux bourreaux; ceux-là seront précipités pieds et poings liés dans les ténèbres extérieures.

Avénement glorieux du Sauveur à la fin des temps

A la hache succédera la fournaise, ou tomberont tous ceux que l'on rejettera du filet. « Alors les justes brilleront comme le soleil; » *Matth.*, xiii, 43, plus même que le soleil. Non, ce n'est pas que l'éclat des justes doive atteindre seulement l'éclat du soleil; mais, comme cet astre est le plus éclatant de ceux que nous connaissons, le Sauveur se sert de cette comparaison pour nous

donner une idée de l'éclat à venir des saints. De même faut-il entendre l'expression employée par l'Evangéliste à propos de la transfiguration du divin Maître : « Il resplendit comme le soleil; » car la prostration des disciples montre que l'éclat dont brillait Jésus était beaucoup plus considérable. Si cet éclat eût été seulement égal à celui du soleil, et s'il n'eût pas été beaucoup plus vif, ils l'auraient aisément supporté. Par conséquent, les justes brilleront alors comme le soleil, et plus que le soleil, tandis que les pécheurs endureront les traitements les plus horribles. En ce moment, tout réquisitoire, toute preuve, tout témoignage deviendront superflus : le juge sera tout à lui seul, témoin, accusateur et juge. Il connaît tout parfaitement, et « toutes les choses sont à découvert et à nu devant ses yeux. » *Hebr.*, IV, 13. Il n'y aura plus alors ni riche ni pauvre, ni puissant ni faible, ni savant ni ignorant, ni homme libre ni esclave; les conditions seront effacées pour ne laisser apparaître que les œuvres. Dans les tribunaux humains, quiconque est accusé de meurtre ou de tyrannie, se voit enlever tous les insignes de ses dignités, qu'il soit préfet, consul ou revêtu de toute autre charge; et le dernier supplice devient, s'il est convaincu, son partage : combien plus en sera-t-il de même au souverain tribunal !

5. Pour que ce malheur ne nous arrive pas, dépouillons-nous des haillons qui nous couvrent, revêtons les armes de la lumière, et la grâce de Dieu nous servira de vêtement. Parmi ses préceptes y en a-t-il donc aucun de malaisé ? Ne sont-ils pas tous faciles ? Ecoutez le langage du prophète, et vous en comprendrez alors la facilité : « Parce que vous courberez votre tête comme un roseau fragile, parce que vous dormirez sur le cilice et sur la cendre, ne regardez pas cela comme un jeûne agréable à mes yeux : brisez plutôt les liens de l'iniquité, rompez les obligations imposées par la violence. » *Isa.*, LVIII, 5-6. Admirez la sagesse du prophète : il commence par déclarer inutile ce qu'il y a de plus onéreux, puis il indique les moyens propres à nous conduire au salut, lesquels sont de la plus grande facilité; car Dieu nous demande, non des austérités, mais l'obéissance. Les termes seuls dont il use suffisent à prouver la facilité du bien et la difficulté du mal. Le mal, dit-il, c'est un lien, c'est une chaîne; le bien, c'est la liberté, c'est la rupture de ces liens. « Déchirez tout contrat injuste; » c'est-à-dire, fondé sur des conditions usuraires. « Rendez la paix aux cœurs brisés, en leur remettant leur dette; » tel est le débiteur, il ne saurait voir son créancier sans que son cœur ne soit brisé, il le redoute plus qu'une bête fauve. « Recevez sous votre toit ceux qui n'ont pas d'asile; si vous voyez un malheureux sans vêtement, couvrez-le, ne dédaignez pas la chair dont vous êtes vous-même tiré. » *Isa.*, LVIII, 7. Dans notre discours précédent, nous vous avons mis sous les yeux, à propos des récompenses promises, les trésors que procure une pareille conduite. Examinons maintenant ce qui, dans ces commandements, offrirait trop de difficulté, ce qui serait au-dessus des forces de notre nature. Mais non, jamais nous n'y trouverons rien de semblable : au contraire, tout ce qui se rapporte à la vertu nous est extrêmement aisé, tandis que la pratique du vice exige de laborieuses sueurs. Quoi de plus pénible que de prêter à intérêt, de s'occuper sans cesse de contrats et de revenus, de réclamer des garanties, d'être dans la crainte et la sollicitude au sujet des gages reçus, du capital, de l'intérêt, des écrits d'affaires et des cautions acceptées ? Voilà pourtant ce que sont les choses de la vie. Rien de plus fragile, rien de plus incertain que cette apparente sécurité : exercer la miséricorde est, au contraire, chose facile, exempte de tout souci.

N'allons pas conséquemment spéculer sur les malheurs d'autrui, ne faisons pas de la charité un trafic. Je n'ignore pas que bien des gens entendent mes paroles avec déplaisir; mais à quoi bon garder le silence ? J'aurais beau me taire et ne blesser personne par mon langage, mon silence ne vous arracherait pas au supplice ; votre châtiment n'en serait que plus redoutable, et vous auriez à expier, aussi bien que moi, ce coupable silence. Pourquoi donc vous plaire par mes paroles, si, au lieu de vous être réellement en cela utile, je ne contribue qu'à votre perte ? De quoi vous servi-

ra-t-il d'entendre des propos agréables, si en réalité vous devez en souffrir? d'avoir les oreilles charmées, et de n'avoir pour votre âme d'autre perspective que le châtiment? Il faut de toute nécessité souffrir sur la terre, si nous ne voulons pas être punis dans l'autre vie. Un mal terrible, un mal auquel il faut se hâter de porter remède, a surgi au milieu de l'Eglise. Des hommes auxquels il est défendu d'accroître leur fortune, même par des voies légitimes, des hommes auxquels il est ordonné d'ouvrir leurs maisons aux malheureux, s'enrichissent au détriment des pauvres, et s'appliquent à dissimuler leurs rapines et leurs injustices sous de brillantes couleurs et de plausibles prétextes. Ne m'opposez point les lois civiles : le publicain observe, lui aussi, ces lois, et il n'en est pas moins condamné. Nous le serons comme lui si nous ne cessons d'opprimer les pauvres, de profiter de leur indigence et de leurs malheurs pour leur imposer de honteuses usures. Si vous avez de l'argent, c'est pour les délivrer de leur pauvreté, non pour les opprimer : mais non, tout en paraissant leur venir en aide, vous ne faites qu'ajouter à leurs calamités, et vous leur vendez votre générosité à chers deniers.

Ayez en vue un profit, je ne vous le défends pas, mais que ce soit le royaume des cieux : ne réclamez pas comme prix de votre charité un misérable intérêt de douze pour cent, mais l'immortelle vie. Pourquoi rester dans votre indigence et votre pauvreté? Pourquoi pousser la faiblesse d'esprit jusqu'à vendre à vil prix des choses importantes, jusqu'à vous contenter de richesses périssables, quand vous pourriez avoir le royaume éternel? Pourquoi renoncer à Dieu, et rechercher des profits humains? Pourquoi, négligeant le riche par excellence, molester celui qui ne possède rien? Pourquoi, laissant de côté Celui dont la solvabilité est assurée, traiter et conclure avec un débiteur de mauvais aloi? L'un ne demande qu'à rendre, l'autre qu'à ne pas rendre. A grand'peine ce dernier vous paie-t-il l'intérêt de chaque mois ; l'autre vous paiera le centuple et vous donnera de plus le céleste royaume. De l'un vous n'aurez que des injures et des outrages, de l'autre des louanges et des encouragements. L'un suscite l'envie contre vous, l'autre vous tresse des couronnes. L'un ne vous offre même pas de garantie pour la vie présente, l'autre vous en offre et pour la vie présente et pour la vie à venir. N'est-ce pas le comble de la folie que de ne savoir même pas vous assurer un gain sérieux? Combien que l'appât de l'usure a jetés dans de graves périls! Combien qui se sont réduits et ont réduit les autres à la dernière indigence, à cause de leur inconcevable cupidité!

6. Ne répliquez pas que vous faites plaisir à votre emprunteur, et qu'il vous sait gré de ce prêt : il n'en est ainsi que par suite de votre insensibilité. Lorsque Abraham donna sa femme aux barbares, il ourdissait une trame qui devait lui être profitable à lui-même : cependant il agissait de la sorte, non de son plein gré, mais par crainte de Pharaon. De même, c'est parce que vous n'estimez pas le pauvre digne de ce service, qu'il est contraint de vous rendre grâces de votre insensibilité. Je crois bien que, si vous veniez à délivrer un de vos pareils d'un danger, vous seriez tout prêt à lui demander le prix de ce service. — Jamais, répondrez-vous; jamais! Que dites-vous là? Eh quoi! lorsqu'il serait question du service le plus important, vous ne voudriez aucune rétribution ; et pour un service d'un ordre de beaucoup inférieur, vous poussez à ce point l'inhumanité! Ne comprenez-vous pas à quel châtiment vous expose cette conduite? Ne savez-vous pas qu'elle était formellement condamnée dans l'Ancien Testament? Mais voici le langage que tient le plus grand nombre : Si je reçois un intérêt, je donne aux pauvres. — Très-bien, ô homme : seulement Dieu ne veut pas de ces sacrifices. N'essayez pas d'éluder la loi par cet artifice. Il vaut mieux ne rien donner au pauvre que de lui donner un argent acquis de cette manière : un argent justement acquis par le travail d'autrui, grâce à vos usures iniques, devient digne de réprobation. C'est comme si vous obligiez un sein fécond à mettre au monde des scorpions. Mais pourquoi rappeler la divine loi? N'êtes-vous pas les premiers à flétrir ces trafics? Si telle est votre sentence à vous qui en bénéficiez, songez à la sentence que

Iniquité de l'usure.

Dieu prononcera contre vous. Consultez les législateurs profanes; ils vous diront que cette conduite mérite une réprobation sans limite. Il n'est pas permis aux grands dignitaires de l'empire, aux sénateurs par exemple, de se livrer à ces spéculations déshonorantes; une loi le leur interdit formellement. N'est-ce point horrible que vous refusiez à la cité céleste l'honneur que les législateurs romains font au sénat, que vous fassiez ainsi moins de cas du ciel que de la terre, et que vous ne rougissiez pas d'une telle folie ?

Représentez-vous un homme qui prétendrait semer sans terre, sans pluie, sans charrue. Un agriculteur de cette force ne recueillerait que des herbes bonnes à être jetées au feu. N'y a-t-il donc pas une foule d'honnêtes trafics ? Les champs, les troupeaux, les arts manuels, la surveillance du patrimoine ne vous suffisent-ils pas ? — Vous me direz que les fruits de la terre sont sujets à bien des accidents, à la grêle, aux insectes, aux pluies trop abondantes. — Eh bien, l'usure vous expose à de plus graves accidents encore. Les accidents dont vous parlez ne vous exposent en définitive qu'à la perte d'un revenu : le capital, le champ demeure. Pour l'usure, bien des fois elle a compromis le principal; outre que, avant cette catastrophe, elle nous jette en des perplexités continuelles. Jamais l'usurier ne jouit de ce qui lui appartient; même quand on lui apporte son intérêt, au lieu de jouir de cette rentrée, il gémit de ce que l'intérêt n'atteint pas encore le chiffre du capital. Avant que ce résultat pervers soit atteint, il s'efforce de le produire, en capitalisant ses revenus, et en cherchant par les moyens les plus iniques à obtenir ces fruits qui rappellent l'enfantement nombreux des vipères dont nous avons parlé plus haut. Au reste, l'usure, non moins venimeuse que la vipère, dévore et déchire l'âme de l'usurier. Voilà le lien de l'iniquité; voilà les obligations imposées par les contrats injustes. Je vous donne, dit l'usurier, non pour que vous receviez, mais pour que vous me donniez davantage. Dieu ne nous défend-il pas de recevoir ce que nous avons donné ? « Donnez, nous dit-il, à ceux desquels vous espérez ne rien recevoir. » *Luc.*, VI, 35. Or, vous exigez plus que vous n'avez donné; et ce que vous n'avez pas donné, vous forcez celui qui ne l'a pas reçu à vous le compter à titre de dette. Et vous croyez, en agissant ainsi, accroître vos richesses, tandis que, au lieu de richesses, vous amassez sur votre tête un feu qui ne s'éteindra pas. Pour prévenir ce malheur, mettons un terme à ces iniques et pervers produits de l'usure, faisons cesser cette fécondité funeste, et recherchons les profits légitimes et d'une importance véritable. Quels sont-ils ces profits ? Ecoutez ce que disait Paul : « C'est un grand profit que la piété jointe au nécessaire. » I *Tim.*, VI, 6. Ne travaillons donc qu'à nous procurer les richesses de cette nature, afin de jouir du calme sur la terre, et de mériter les biens à venir, par la grâce et la charité de Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui gloire et puissance ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Dommages qu'entraîne l'usure.

HOMÉLIE LVII.

« Et ses disciples l'interrogèrent en disant : Que prétendent les Scribes en soutenant qu'Elie doit d'abord venir ? »

1. Ce n'était donc pas dans l'Ecriture qu'ils avaient puisé cette assertion; les Scribes la répandaient, et le bruit en courait parmi le peuple: il en était de même au sujet du Christ. C'est pourquoi la Samaritaine disait : « Le Messie va venir, et quand il sera venu, il nous enseignera toutes ces choses. » *Joan.*, IV, 5. On demandait aussi à Jean : « Etes-vous Elie, ou bien un prophète ? » *Joan.*, I, 21. Cette opinion, je le répète, concernant Elie et le Christ, s'était répandue : seulement elle n'était pas entendue conformément à la vérité. Les Ecritures nous parlent de deux avénements du Christ : de l'avénement présent, et de l'avénement futur. De là ce passage de Paul : « La grâce de Dieu notre Sauveur s'est révélée à tous les hommes, pour nous apprendre à renoncer à l'impiété et aux désirs du



siècle, ainsi qu'à vivre avec piété, justice et tempérance. » *Tit.*, II, 11-12. Voilà pour le premier avénement. Ecoutez maintenant ce qui se rapporte au second : « Nous attendons aussi la félicité, objet de notre espérance, et l'avénement de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ. » *Ibid.*, 13. Les prophètes parlent également de ces deux avénements. Pour le second, Elie, disent-ils, doit en être le précurseur. Le précurseur du premier a été Jean, que Jésus appelait Elie, non parce qu'il l'était réellement, mais parce qu'il en remplissait le ministère. De même qu'Elie doit être le précurseur du deuxième avénement, de même Jean l'a été du premier. Mais les Scribes, bouleversant ces notions et pervertissant le peuple, ne parlaient que du second avénement et disaient : Si c'est là le Christ, il a dû avoir Elie pour précurseur. D'où la question des disciples : « Que prétendent les Scribes en soutenant qu'Elie doit d'abord venir ? »

Pour la même raison, les Pharisiens envoyèrent demander à Jean : « Etes-vous Elie ? » *Joan.*, I, 21, sans faire aucune allusion au premier avénement. Que répond le Sauveur ? Qu'Elie viendra certainement avant son avénement futur, et qu'il était déjà venu. « Il est déjà venu ; » disait-il de Jean. Quant à Elie le Thesbite, « il viendra, poursuivait-il, et il rétablira toute chose. » Qu'est-ce à dire, toute chose ? Celles que Malachie indiquait dans sa prophétie : « Je vous enverrai Elie le Thesbite, qui ramènera le cœur du père vers le fils, afin que je ne frappe pas, en venant, la terre d'extermination. » *Malach.*, IV, 5. Voyez-vous la précision du langage du prophète ? Le Christ ayant qualifié d'Elie Jean-Baptiste à cause du ministère qui lui avait été commis, pour que vous n'appliquiez pas au Précurseur la prophétie précédente, Malachie désigne la patrie de celui dont il parle : « Elie le Thesbite, » dit-il : or, Jean n'était pas Thesbite. Un autre caractère significatif de sa prophétie est celui-ci : « Afin que je ne frappe pas, en venant, la terre d'extermination ; » par où se trouve désigné le terrible avénement de la fin des temps. En effet, dans le premier, le Sauveur n'est point venu frapper la terre. « Je ne suis pas venu, disait-il, pour juger le monde, mais pour le sauver. » *Joan.*, XII, 47. En s'exprimant de la sorte, il nous enseigne qu'Elie le Thesbite viendra lors de l'avénement que suivra le jugement final. La cause même de sa venue nous est indiquée par le divin Maître : il viendra prêcher les Juifs de croire au Christ, et d'éviter par ce moyen la ruine fatale dont, à son avénement, ils seraient inévitablement atteints. C'est ce que Jésus rappelle par ces paroles : « Il rétablira toute chose, » à savoir, il mettra un terme à l'incrédulité des Juifs qui vivront en ce temps. Remarquez l'exactitude du langage du prophète. Il ne dit pas : « Il ramènera le cœur » du fils vers le père; mais : « le cœur du père vers le fils. » Les Juifs étant pères des apôtres, Malachie veut dire qu'Elie les ramènera aux croyances de leurs fils ; qu'il mettra l'union entre les apôtres et le cœur de la nation juive.

« Or, je vous le dis, Elie est déjà venu, et ils ne l'ont pas connu ; et ils ont fait contre lui tout ce qu'ils ont voulu. C'est ainsi qu'ils doivent faire souffrir le Fils de l'homme. Alors ils comprirent qu'il leur avait parlé de Jean. » Encore que ni les Scribes ni les Ecritures ne le leur enseignassent, grâce à leur perspicacité croissante et à leur attention, ils le comprirent en un instant. Comment le comprirent-ils ? Le Sauveur leur avait déjà dit : « Lui-même est cet Elie qui doit venir. » *Matth.*, XI, 14. Il leur dit ici : « Il est déjà venu ; » puis, peu après : « Elie viendra et rétablira toute chose. » Mais ne concevez pas d'embarras, et ne croyez pas entaché d'erreur ce langage, parce qu'il dit tantôt qu'Elie doit venir, tantôt qu'il est déjà venu. Tout cela est vrai : lorsqu'il annonce qu'Elie doit venir et qu'il rétablira toute chose, il parle d'Elie et de la conversion future des Juifs ; lorsqu'il dit : « C'est lui qui devait venir; » il parle de Jean, et l'appelle Elie à cause du ministère qu'il remplit. Les prophètes aussi donnaient le nom de David à tout prince remarquable par sa vertu ; ils qualifiaient les Juifs de princes de Sodome, de fils de l'Ethiopie, lorsque leurs mœurs les rapprochaient de ces peuples. Elie doit être le pré-

curseur du second avénement, Jean le devait être du premier.

2. Cette raison n'est pas la seule pour laquelle le Sauveur donne à Jean le nom d'Elie; il se propose, en outre, de montrer par là combien l'harmonie de l'ancienne et de la nouvelle loi était complète, et combien l'avénement actuel était conforme aux prophètes. Il ajoute donc : « Il est venu et ils ne l'ont pas connu, et ils lui ont fait tout ce qu'ils ont voulu. » Que signifient ces mots : « Tout ce qu'ils ont voulu? » Ils l'ont jeté dans un cachot, ils l'ont accablé d'outrages, ils l'ont mis à mort, ils ont porté sa tête sur un plat. « C'est ainsi qu'ils feront souffrir le Fils de l'homme. » Comme il leur rappelle à propos sa passion prochaine, et comme il sait profiter de celle de Jean pour les consoler! Un autre genre de consolation qu'il leur donnait, c'étaient les prodiges admirables qu'il opérait incontinent sous leurs yeux. Toutes les fois, en effet, qu'il parle de sa passion, vous le verrez aussitôt opérer des prodiges, soit avant d'en parler, soit après en avoir parlé. « Alors donc il se mit à leur montrer qu'il lui faudrait aller à Jérusalem, où il serait mis à mort et où il souffrirait beaucoup. » *Matth.*, XVI, 21. « Alors, » en quel temps? Lorsqu'il fut clairement démontré aux disciples de Jésus qu'il était le Christ et le Fils de Dieu. C'est ainsi que, sur la montagne, après les avoir favorisés d'une admirable vision, lorsque les prophètes se furent entretenus de sa gloire, il leur parla de sa passion. De même, après leur avoir rappelé l'histoire de Jean, il ajouta : « C'est ainsi qu'ils feront souffrir le Fils de l'homme. » Il leur rappelle cette même vérité peu après, quand il chasse un démon que ses disciples n'avaient pu chasser.

« Comme ils retournaient en Galilée, Jésus leur dit : Le Fils de l'homme doit être livré dans les mains des pécheurs; et ils le mettront à mort, et il ressuscitera le troisième jour. » *Ibid.*, XVII, 21-22. Il voulait, par la grandeur de ses miracles, calmer leur peine excessive, et les consoler par tous les moyens, ainsi qu'il l'avait fait en leur remettant en mémoire la mort du Précurseur. Mais pourquoi, demandera-t-on, n'a-t-il pas fait paraître et envoyé en ce même temps Elie, dont la présence devait être signalée par tant de bienfaisantes merveilles? Nous répondrons qu'en ce temps-là précisément les Juifs croyaient que le Christ était Elie, et pourtant ils n'avaient pas foi en lui. « Les uns prétendent que vous êtes Elie, d'autres que vous êtes Jérémie. » *Matth.*, XVI, 14, disait-on au divin Maître. Entre Jean et Elie, il n'y avait d'autre différence que celle du temps. — Comment alors croiront-ils plus tard ? — C'est qu'Elie rétablira toute chose, non-seulement parce qu'il sera connu d'eux, mais parce que la gloire du Christ aura dans ce temps atteint son apogée, et resplendira dans le monde entier d'un éclat plus vif que celui du soleil. Elie venant en un moment où l'opinion sera surexcitée, où l'attente sera universelle, et prêchant les mêmes vérités que Jean, annonçant lui aussi Jésus, on acceptera plus facilement sa parole. Si le Sauveur ajoute : « Ils ne l'ont pas connu, » et s'il paraît vouloir excuser leur conduite, il ne prétend pas leur donner cette unique consolation; il leur enseigne qu'il souffrira contre toute justice les mauvais traitements qui l'attendent, et il donne comme diversion à ce triste sujet deux prodiges, celui qu'il vient d'accomplir sur la montagne, et celui qu'il va bientôt opérer. Quand ils eurent entendu ces paroles, les disciples ne lui demandèrent plus en quel temps Elie devait venir, soit qu'ils fussent attristés par la pensée de sa passion à venir, soit qu'ils fussent remplis de crainte. Bien des fois, en voyant que le Sauveur ne veut pas s'exprimer en des termes plus clairs, ils se résignent au silence. En Galilée, Jésus leur dit : « Le Fils de l'homme doit être livré; il doit être mis à mort; » et l'historien ajoute : « Ils furent affligés profondément. » Deux autres Evangélistes donnent à comprendre la même chose. « Ils ne saisirent pas ses paroles, dit Marc; et ils n'osèrent pas l'interroger. » *Marc.*, IX, 32. « Le sens de ce langage leur était caché, observe Luc; et ils n'osèrent pas l'interroger sur ce qu'il avait dit. » *Luc.*, IX, 45.

« Lorsqu'ils furent venus vers le peuple, un homme s'approcha de Jésus, se prosterna de-

vant lui et lui dit : Seigneur, ayez pitié de mon fils ; car il est lunatique et il souffre cruellement. Souvent il tombe dans le feu, souvent il tombe dans l'eau ; je l'ai présenté à vos disciples, ils n'ont pu le guérir. » Cet homme était bien faible dans la foi; l'Ecriture ne laisse pas de doute sur ce point. Cela résulte, soit de ce que lui dit le Christ : « Toutes les choses sont possibles à celui qui croit ; » soit de ce qu'il dit lui-même : « Venez en aide à mon incrédulité ; » *Marc.*, IX, 22-23 ; soit de ce que le Sauveur commande au démon de ne plus rentrer dans le corps du possédé; soit enfin de ce que le père ajoute : « Si vous le pouvez. » — Si son incrédulité était la cause pour laquelle le démon n'avait pas quitté son enfant, comment se fait-il que le Sauveur reprend ses disciples ? — Pour leur montrer qu'ils pouvaient guérir par leur foi les malades, alors même qu'on ne les leur présenterait pas. De même que plus d'une fois il a suffi de la foi du suppliant pour que des hommes d'une vertu moindre opérassent le miracle sollicité; de même, la puissance du thaumaturge a suffi souvent à l'accomplissement d'un prodige, encore que la foi des suppliants fût comme nulle. L'Ecriture nous fournit des exemples de l'un et de l'autre de ces cas : Ce fut assez à Corneille de sa foi pour obtenir la grâce de l'Esprit; il suffit à Elisée de sa puissance pour rappeler un mort à la vie, bien que personne ne crût. Ceux qui avaient jeté le cadavre l'avaient jeté au hasard, non par un motif de foi, mais par un motif de crainte, et ils s'étaient enfuis redoutant quelque danger. Il suffit du contact merveilleux du corps du saint homme pour que le mort ressuscitât. — Il résulte de ce raisonnement que les disciples étaient encore faibles dans la foi; cependant ils ne l'étaient pas tous, car alors Pierre, Jacques et Jean, colonnes de l'édifice apostolique, ne s'étaient pas trouvés avec eux.

3. D'autre part, remarquez l'inconsidération de cet homme parlant à Jésus en présence de la foule contre ses disciples : « Je l'ai mené à vos disciples, lui dit-il, et ils n'ont pu le guérir. » Mais le Sauveur justifie ses disciples de cette accusation à la face du peuple, et rejette la principale part de la responsabilité sur le suppliant. « O génération incrédule et perverse, s'écrie-t-il, jusques à quand serai-je avec vous ? » Il ne s'adresse pas uniquement à lui, pour ne pas le troubler, mais à tous les Juifs. Au reste, un grand nombre d'entre eux, selon toute apparence, avaient été scandalisés et s'étaient formé sur les disciples des idées peu convenables. En disant : « Jusques à quand serai-je avec vous?» Jésus montrait combien il désirait la mort, et combien il lui tardait de quitter la vie : ce n'était point d'être cloué à la croix qu'il lui en coûtait, mais de demeurer au milieu d'eux. Il ne se borne pas cependant à cette exclamation, il ajoute : « Amenez-moi cet enfant. » Ensuite il demande au père depuis quel temps l'enfant était malade, et, après avoir justifié ses disciples, il lui donne de bonnes espérances et lui persuade que le malade sera délivré de son mal. S'il permet que le démon le tourmente, ce n'est pas de sa part vaine ostentation; car, la foule se pressant autour de lui, il menace le démon ; — il le fit à cause du père, afin que celui-ci voyant le démon ému par la voix du Sauveur, il crût à l'accomplissement prochain du miracle. Le père lui ayant répondu que son fils était dans cet état depuis son enfance, et ayant ajouté : « Si vous le pouvez, venez à mon aide, » Jésus lui répond : « Toutes les choses sont possibles à celui qui croit; » *Marc.*, IX, 20-22; retournant une fois de plus l'accusation contre lui. Lorsque le lépreux lui dit : « Si vous le voulez, vous pouvez me guérir ; » rendant par ces paroles témoignage à sa puissance, le Sauveur le loue de s'être ainsi exprimé; c'est pourquoi, confirmant ses paroles, il lui dit : « Je le veux, soyez guéri. » *Luc.*, V, 12-13. Mais, parce que le père du lunatique lui disant : « Si vous le pouvez, venez à mon aide, » rabaissait plutôt sa puissance, il lui fait sentir l'inconvenance de son langage, et le ramène à la vérité. « Si vous pouvez croire, lui dit-il, toutes les choses sont possibles à celui qui croit. »

Telle est ma puissance que d'autres, en mon nom, peuvent opérer des miracles. Par conséquent, si vous croyez comme il faut croire, vous pouvez vous aussi guérir et votre enfant et bien d'autres malades. — Après lui avoir parlé de la

sorte il délivra le démoniaque. Pour vous, ne vous arrêtez pas à cette seule marque de sa providence et de sa bonté ; songez en outre au temps durant lequel il permit au démon de demeurer en cet enfant. Certainement il fallut pour conserver cet infortuné un acte particulier de la providence du Seigneur; sans quoi il eût péri depuis longtemps. D'après le témoignage du père, le démon le précipitait dans le feu et dans l'eau. Mais assurément le démon, dont la fureur se manifestait de cette manière, l'eût mis à mort si Dieu n'y eût lui-même mis un frein. Ainsi en eût-il été pareillement des malheureux qui couraient nus dans les déserts et qui se frappaient à coups de pierres. Si ce possédé est qualifié de lunatique, n'en soyez pas étonné; c'est son père lui-même qui lui donne ce nom. Se conformant en cela aux idées du vulgaire, l'Evangéliste raconte que le Sauveur guérit plusieurs lunatiques. En effet, le démon se règle sur le cours de la lune pour posséder les corps humains ou pour s'en éloigner : ce n'est pas que cet astre exerce en ce point la moindre influence; c'est la perversité du démon qui dispose les choses de la sorte, afin qu'on en recherche la cause dans cet astre. De là est venue l'opinion qui a prévalu chez le vulgaire, et le nom que les hommes ainsi séduits ont donné aux démons: en cela, je le répète, il n'y a rien de conforme à la vérité.

Pourquoi le possédé est appelé lunatique.

« Alors les disciples s'approchèrent de lui en secret, et lui demandèrent pourquoi ils n'avaient pas pu chasser eux-mêmes le démon. » Ils craignent, ce me semble, d'avoir perdu la puissance qui leur avait été concédée contre les esprits impurs. En conséquence, ils s'approchent de Jésus en particulier et l'interrogent sans crainte, parce qu'il s'agit d'un sujet mystérieux et important. Le miracle ayant été opéré et leur impuissance signalée, ils n'avaient plus lieu de craindre d'en faire l'aveu. Que leur répond le Christ? « Votre incrédulité en est la cause. Si vous aviez de la foi comme un grain de senevé, vous diriez à cette montagne: Va plus loin, et elle irait; rien ne vous serait impossible. » Si vous demandez en quel endroit les apôtres ont transporté des montagnes, je vous dirai qu'ils ont fait bien davantage, puisqu'ils ont rappelé une infinité de morts à la vie; car il faut pour ressusciter un mort une puissance plus grande que pour transporter une montagne. Aussi bien, l'on cite des saints postérieurs et inférieurs aux apôtres qui ont, en certains cas de nécessité, transporté des montagnes. D'où l'on est en droit de conclure que les apôtres en eussent fait autant, si les circonstances l'eussent demandé. Si de pareilles circonstances ne se sont pas présentées, ne leur en faites pas un reproche. Après tout le Sauveur ne leur dit pas : Vous les transporterez infailliblement, mais : Vous auriez le pouvoir de le faire. Ils n'en ont pas transporté; c'est une preuve, non pas qu'ils n'en avaient pas le pouvoir, puisque leur pouvoir allait bien au delà, mais qu'ils n'ont pas voulu en user hors d'un cas de nécessité. Puis, ils pourraient en avoir usé sans que l'histoire mentionnât ce fait; car elle n'a pas rapporté tous les prodiges qu'ils ont accomplis. D'ailleurs ils étaient encore en ce temps bien imparfaits. Avaient-ils alors le degré de foi voulu pour cela? Je ne le pense pas. Ils ne furent pas toujours les mêmes. Voyez Pierre; tantôt le Sauveur le déclare bienheureux, tantôt il le réprimande; il taxe aussi les autres disciples d'insensés parce qu'ils n'ont pas compris la parabole du levain. Dans le moment dont il est question, ils en étaient à une faiblesse de foi extrême; tel fut du reste habituellement leur état avant la passion. Ici le divin Maître parle de la foi qui produit les miracles, et il emploie la comparaison du grain de senevé, pour en faire comprendre l'ineffable puissance; car bien qu'extrêmement petit, le grain de senevé possède une vigueur supérieure à celle de tous les autres grains. Pour nous apprendre donc qu'une foi véritable au plus bas degré possède une puissance extraordinaire, il nous parle du grain de senevé; il va même plus loin, il nous parle des montagnes; enfin il conclut en ces termes : « Il n'y aura pour vous rien d'impossible. »

4. Admirez ici la philosophie des apôtres et la vertu de l'Esprit: leur philosophie, puisqu'ils ne cherchent pas à dissimuler leur faiblesse; la vertu de l'Esprit, puisque ces hommes dont la foi n'était même pas comparable à un grain de

senevé, il les a peu à peu si haut élevés qu'ils sont devenus autant de sources, et, pour ainsi parler, autant de fleuves de foi. Jésus ensuite ajouta : « Ce genre de démons n'est chassé que par le jeûne et par la prière. » Il parle des démons de toute sorte, et non pas seulement des démons qui possèdent les lunatiques. Voyez-vous comment il leur insinue la nécessité du jeûne? Ne venez pas me citer quelques rares exemples pour établir que des fidèles ont chassé les démons sans recourir aux jeûnes. Encore que cela fût vrai de quelques fidèles qui auront conjuré les esprits mauvais, je déclare qu'il est impossible à tout possédé vivant dans la mollesse d'en être jamais délivré. La prière et le jeûne sont absolument nécessaires aux malheureux en proie à la possession. — Mais, si la foi est requise, à quoi bon y joindre le jeûne? — Parce que le jeûne joint à la foi augmente de beaucoup notre force; il nous conduit sur les hauteurs de la philosophie, il transforme l'homme en ange et le rend capable de lutter contre les puissances incorporelles. Toutefois le jeûne ne suffit pas encore; il faut de plus la prière, et la prière en premier lieu. Jetez un regard sur les biens nombreux que nous procurent la prière et le jeûne réunis. Celui qui prie et qui jeûne dans la mesure voulue n'a pas besoin de grand'chose; celui qui n'a pas besoin de grand'chose ne tiendra guère à l'argent; celui qui ne tient guère à l'argent sera disposé facilement à faire l'aumône. Celui qui jeûne se sent plus léger; il lui semble qu'il a des ailes : aussi prie-t-il avec vigilance et étouffe-t-il les convoitises mauvaises.

Il apaise encore le courroux du Seigneur, et il abaisse l'enflure de son âme. Voilà pourquoi les apôtres jeûnaient presque continuellement. Celui qui unit le jeûne à la prière dispose de deux ailes plus rapides que le vent. Celui-là ne traduit pas l'ennui qu'il éprouve à prier par des bâillements et autres mouvements corporels sur la signification desquels il ne saurait y avoir de doute : il est, au contraire, plus ardent que le feu et bien au-dessus de la terre; aussi, les démons voient-ils en lui surtout un adversaire et un ennemi redoutable. Il n'est pas de puissance comparable à celle de l'homme qui prie comme Dieu le désire. Si la femme dont parle l'Evangile parvient à toucher ce magistrat cruel qui n'avait ni crainte pour Dieu ni égards pour les hommes; à plus forte raison touchera-t-il son Créateur celui qui prie avec instance, qui commande aux appétits sensuels et qui repousse la mollesse. Si vous ne pouvez pas jeûner, il vous est toujours facile de ne pas vous adonner aux plaisirs de la bouche. Ce n'est pas un sacrifice sans mérite que celui-là; et le mérite n'est pas de beaucoup inférieur à celui du jeûne; il n'en faut pas davantage pour mettre un frein à la fureur du diable. C'est que le diable ne chérit rien tant que les plaisirs de la table et l'ivresse, source de tous les maux. Il n'employa pas d'autre moyen pour précipiter les Israélites dans l'idolâtrie, pour allumer chez les Sodomites des ardeurs infâmes. « Voici le péché des Sodomites, disait un prophète : Ils vivaient dans l'orgueil, dans les plaisirs de la table et dans la volupté. » *Ezech.*, XVI, 49. Par ce moyen, il est arrivé à livrer une infinité d'âmes à la perdition et à l'enfer. Car enfin, quel est le mal dont les plaisirs de la table ne soient pas le principe? L'homme ne se ravale-t-il pas ainsi au niveau des animaux immondes, et ne descend-il même pas au-dessous? Si la brute se roule dans la fange et dévore les ordures, l'homme s'assied à une table encore plus abominable, où il rêve des choses les plus honteuses et des plus coupables amours.

L'homme que cette passion dévore ne diffère en rien du malheureux possédé du démon; comme lui, il n'a plus ni pudeur ni retenue. Du moins, prenons-nous en pitié le démoniaque, tandis que nous n'avons pour l'intempérant que dégoût et aversion. Pourquoi? Parce qu'il court lui-même au-devant de la fureur qui va s'emparer de lui; parce qu'il transforme en cloaques impurs sa bouche, ses yeux, tous ses sens. Si vous jetez un regard au dedans de lui, vous y découvrirez une âme raidie et paralysée par le froid, une âme dans l'impuissance de porter secours au navire en détresse, tant la tempête qui l'agite est effroyable. Je rougirais d'avoir à parler des maux auxquels l'intempérance expose les hommes et les femmes; je laisse ce soin à leur conscience, qui du reste n'ignore

Malheurs que s'attirent les hommes adonnés à l'intempérance et à la gourmandise



rien en ce point. Quoi de plus repoussant qu'une femme ivre et chancelante sous l'action du vin? Plus le vase est fragile, plus la chute en est grave : peu importe qu'il s'agisse d'une femme libre ou d'une femme esclave. La femme libre devient pour ses serviteurs l'esclave, pour ses compagnons de servitude, un honteux spectacle : l'une et l'autre font que des insensés viennent ensuite blasphémer le Seigneur et ses dons. Quand de ces déplorables exemples surgissent, j'entends bien des gens s'écrier : Plût à Dieu qu'il n'y eût pas de vin ! — Quelle démence ! quelle folie ! Ainsi, parce que votre prochain offense Dieu, vous vous en prenez aux dons de Dieu ! Quelle aberration ! Est-ce donc le vin, ô homme, qui est la cause de cet abus? Non, ce n'est pas le vin ; c'est l'intempérance de ceux qui vont au delà de leurs besoins. Ecriez-vous de préférence : Plût à Dieu qu'il n'y eût point d'ivresse, qu'il n'y eût point l'amour des plaisirs ! A vous écrier au contraire : Plût à Dieu qu'il n'y eût point de vin ! il faudrait ajouter : Plût à Dieu qu'il n'y eût point de fer ! à cause des meurtriers; plût à Dieu qu'il n'y eût point de nuit ! à cause des voleurs ; qu'il n'y eût point de jour ! à cause des sycophantes ; qu'il n'y eût pas de femme ! à cause de l'impureté. De cette manière, vous feriez bientôt de tout table rase.

5. Non, ne raisonnez pas ainsi ; vous raisonneriez en ami de Satan : ne vous en prenez point au vin, mais à l'intempérance. Lorsque vous verrez l'un de ces malheureux adonnés au vin rentré en lui-même, abordez-le, représentez-lui l'ignominie de sa conduite, et dites-lui : C'est pour exciter en nous une joie douce que le vin nous a été donné, non pour nous déshonorer nous-mêmes ; c'est pour exciter en nous une douce gaieté ; non pour faire de nous un sujet de dérision, c'est pour entretenir en nous la santé, non pour nous la ravir ; c'est enfin pour remédier à notre faiblesse corporelle, non pour enlever à l'âme sa force. Dieu vous a fait l'honneur de vous octroyer ce bienfait; pourquoi vous déshonorez-vous en dépassant la mesure convenable? Ecoutez ce que disait Paul : « Prenez un peu de vin, à cause de votre estomac et de vos fréquentes maladies. » I *Tim.*, v, 23. Il fallut donc que ce saint disciple de Paul qui, malgré le mal dont il était atteint, malgré les maladies auxquelles il était sûjet, n'usait point de vin, reçût de son maître l'ordre d'y recourir ; et nous prétendrions être excusables, nous qui, jouissant d'une santé robuste, buvons au delà de toute mesure? A Timothée, Paul disait : « Prenez un peu de vin à cause de votre estomac et de vos fréquentes maladies ; » mais à chacun de nous il dira : Prenez peu de vin à cause des fornications, des honteux propos, des convoitises ignobles qui sont les fruits ordinaires de l'ivresse. Si de pareils motifs ne suffisent pas à vous arrêter, faites-le du moins en considération des caprices et des désagréments que l'ivresse entraîne après elle. Le vin, je le répète, nous a été donné pour exciter en nous une joie douce : « Le vin, est-il écrit, réjouit le cœur de l'homme.» *Psalm.* CIII, 15. Or, vous le dépouillez, vous, de ce privilége. Quelle joie pourrait, en vérité, ressortir pour celui qui ne se possède plus, qui éprouve mille douleurs, qui voit les objets environnants tourbillonner autour de lui, se couvrir de ténèbres, qui a besoin comme les malheureux dévorés par la fièvre qu'on répande de l'huile sur sa tête?

Ce que je dis en ce moment ne concerne pas tout le monde ; ou plutôt je vous l'adresse à tous ; non pas que vous soyez tous sujets à l'ivresse, mais parce que ceux d'entre vous qui n'y sont pas sujets ne s'occupent point assez de ceux que la passion du vin possède. C'est donc vous qui en êtes exempts que j'interpelle de préférence : le médecin aussi, quand il visite les malades, converse non avec ces derniers, mais avec les personnes qui les assistent. Je vous en prie donc et je vous en conjure, tenez-vous en garde contre cette passion ; efforcez-vous d'en guérir ceux de vos frères qui en sont atteints, afin qu'ils ne se ravalent pas au-dessous de la brute. Du moins celle-ci ne va jamais au delà de ses besoins ; mais ceux-là, plus déraisonnables, franchissent les bornes de toute modération. De combien un âne, un chien, l'emportent sur l'ivrogne ! Ces animaux, et tous les animaux en général, qu'ils mangent, qu'ils boivent, savent jusqu'où ils doivent aller, et cette limite ils ne la franchis-

sent jamais ; quelque violence que vous leur fassiez, ils n'iront jamais au delà. Vous êtes donc sur ce point au-dessous de la brute, non-seulement aux yeux des hommes sensés, mais encore à vos propres yeux. Par conséquent, vous vous déclarez vous-mêmes pires que les chiens et les bêtes de somme. Avez-vous jamais essayé de faire manger à ces animaux au delà du besoin? Si l'on vous demande pourquoi vous ne l'avez pas fait, vous répondrez : Je ne veux pas leur faire de mal. Alors comment se fait-il que vous n'ayez pas pour vous la même prévoyance? Cette négligence avec laquelle vous considérez les flots qui se jouent de vous ne prouve-t-elle pas que vous vous estimez de pire condition que les bêtes ?

Du reste, vous n'avez pas seulement à souffrir de votre intempérance le jour où vous vous êtes livré à des excès de vin ; vous en souffrez le jour suivant encore : de même que, la fièvre passée, il reste toujours un certain malaise ; de même, l'ivresse passée, l'âme et le corps restent quelque temps encore agités ; le corps gît misérable et sans force, pareil à l'esquif après le naufrage ; plus misérable que le corps, l'âme réveille la tempête, même dans l'état de faiblesse où gît son compagnon, et rallume ses désirs . Quand elle semble revenue à de meilleures pensées, elle est alors plus furieuse que jamais, ne rêvant que vin, que tonneaux, que vases, que cratères. La tempête apaisée, les ruines qu'elle a faites n'en demeurent pas moins ; ainsi en est-il après l'ivresse. Quand la tempête sévit, on est obligé de sacrifier toutes les marchandises ; ainsi l'ivresse sacrifie-t-elle tous les biens de l'âme : rencontre-t-elle sous sa main la chasteté, la prudence, l'équité, l'humilité, elle n'hésite pas à précipiter toutes ces vertus dans l'abîme de l'iniquité. Mais dans ces deux cas les conséquences sont bien différentes : les marchandises sacrifiées, le navire en devient plus léger et plus facile à gouverner ; pour l'âme, elle en devient au contraire plus pesante : à mesure qu'elle jette ses trésors, ils sont remplacés en elle par le sable, l'eau salée, toutes ces immondices qu'amasse l'ivresse, en sorte que le vaisseau avec ses passagers et son pilote ne tarde pas à sombrer sans retour. Pour éviter ce sort, mettons-nous à l'abri de la tempête. Impossible, en se livrant à l'ivresse, d'arriver au royaume des cieux. « Ne vous y trompez pas, nous dit l'Apôtre, ni les ivrognes, ni les médisants ne seront héritiers du royaume du ciel. » I *Cor.*, VI, 9-10. Que parlé-je du royaume céleste ? Quand nous sommes plongés dans l'ivresse, nous n'apercevons pas même ce que nous avons sous les yeux : le jour alors est changé en nuit, la lumière en ténèbres : même les yeux ouverts, nous ne pourrions voir ce que nous avons à nos pieds. Là ne s'arrête pas le mal ; ajoutez-y cet autre châtiment non moins grave, je veux parler des chagrins sans fondement, de la fureur, des maladies, des railleries, des outrages auxquels l'ivresse nous expose. Comment après cela plaider la cause des malheureux qui attirent sur eux tant de maux ? Non, ils sont de tout point inexcusables. Fuyons donc ces désorres, afin d'obtenir, avec les biens de la vie présente, ceux de la vie à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LVIII.

« Lorsqu'ils étaient en Galilée, Jésus leur dit : Le Fils de l'homme sera livré entre les mains des hommes et ils le mettront à mort, et il ressuscitera le troisième jour. Et ils furent profondément contristés. »

1. Le Sauveur entretient de nouveau les disciples de sa passion pour leur ôter sujet de lui dire : Comment se fait-il que nous restions si longtemps en ces lieux ? En effet, quand Jésus leur eut parlé, ils ne voulaient plus voir Jérusalem. Même après la réprimande adressée à Pierre, après l'apparition d'Elie et de Moïse qui, faisant de la passion le sujet de leur conversation, la qualifiaient de glorieuse ; après que la voix du Père eut retenti sur leur tête ; après que tant de prodiges eurent été accomplis, malgré le court intervalle de trois jours qui devait séparer la mort de Jésus de sa résurrection, ses disciples ne purent l'entendre parler de ce sujet, et « ils

furent profondément contristés ; » non pas légèrement, mais « profondément ; » parce qu'ils ne saisissaient pas encore la portée des paroles du divin Maître. C'est là ce que donnent à entendre Marc et Luc : l'un en disant qu'ils ne comprirent pas ce langage et qu'ils n'osèrent pas l'interroger ; l'autre en disant que cette parole leur était cachée au point de n'être pas comprise d'eux, et qu'ils craignirent de l'interroger sur ce point. — Mais, s'ils étaient dans l'ignorance, pourquoi s'attrister ? — C'est qu'ils n'ignoraient pas tout ; ils savaient bien que Jésus devait mourir, puisqu'ils le lui avaient souvent entendu dire. Que devait être cette mort, quelle devait en être la courte durée, quels biens précieux devaient en résulter, ils ne le savaient pas encore clairement ; ils ne se rendaient pas compte non plus de la résurrection de leur Maître : sur ces points ils étaient dans l'ignorance. De là leur tristesse ; car ils aimaient tendrement Jésus.

« Quand ils furent venus à Capernaüm, ceux qui recevaient le tribut des drachmes s'approchèrent de Pierre et lui dirent : Votre Maître paie-t-il le tribut ? » De quel tribut s'agit-il ? Lorsque Dieu eut fait mourir les premiers-nés des Egyptiens, il prit à la place des premiers-nés de la tribu de Lévi. Puis, le nombre des membres de cette tribu étant inférieur à celui des premier-nés d'entre les Juifs, il ordonna que l'on suppléât par autant de sicles aux premiers-nés qui dépassaient le nombre des enfants de Lévi : d'où la coutume pour les premiers-nés de payer un tribut. Or, le Christ était premier-né, Pierre paraissant être le premier des disciples, c'est à lui qu'on s'adresse. Je crois bien que ce tribut on le leur demandait en chaque ville ; on ne négligea pas de le faire dans la patrie du Sauveur, car Capernaüm passait pour être sa patrie. Cependant on n'ose pas interpeller Jésus ; c'est à Pierre qu'on s'adresse ; on le fait, non sur le ton de la violence, mais avec douceur ; non sur le ton de l'accusation, mais sur celui de l'interrogation : « Votre Maître paie-t-il le tribut ? » Ils n'avaient pas encore de Jésus l'idée qu'ils en auraient dû avoir ; et, quoiqu'ils l'honorassent à cause des miracles qu'il avait opérés, ils ne voyaient en lui qu'un homme. Que répond Pierre ? Il répond : « Oui. » Il affirme donc à ceux qui l'interrogent que son Maître paiera le tribut ; et pourtant il ne lui en dit rien à lui-même, sans doute parce qu'il avait honte de l'entretenir d'un pareil sujet. En conséquence, ce bon Maître, qui voyait tout, le prévient et lui dit : « Que vous en semble, Simon ? De qui les rois de la terre reçoivent-ils les tributs et les impôts ? de leurs enfants ou des étrangers ? Simon répondit : Des étrangers. Jésus lui dit : Donc les enfants sont libres. » Il le prévient pour l'empêcher de croire qu'il avait entendu sa conversation de tout à l'heure, et en même temps pour lui donner le courage qu'il n'avait pas de lui parler des réclamations qu'on venait de lui faire.

Pourquoi les premiers-nés payaient un tribut.

Quant à la portée de ses paroles, la voici : Je ne suis point soumis au cens. Si les rois de la terre ne reçoivent d'impôts que des étrangers et non de leurs fils, à plus forte raison en suis-je exempt, moi qui suis le Fils, non d'un roi de la terre, mais du Roi du ciel, et qui suis roi moi-même. Voyez-vous la différence qu'il établit entre les fils et ceux qui ne le sont pas ? S'il n'était pas Fils de Dieu, il eût vainement usé de cette comparaison. — Oui, répliquerez-vous, il est Fils de Dieu, mais non dans le sens rigoureux de ce mot. — Alors il ne l'est en aucune façon : s'il n'est point son fils, s'il ne l'est point en ce sens, aucun lien de cette nature ne l'unit à Dieu, et conséquemment il lui reste étranger. S'il est étranger, l'exemple qu'il emploie n'a plus de signification ; car il parle, non d'un fils quelconque, mais des fils légitimes qui doivent occuper un jour le trône de leur père. C'est pour bien marquer cette distinction qu'il parle des étrangers, c'est-à-dire de ceux que le roi n'a pas engendrés, par opposition aux fils, c'est-à-dire à ceux auxquels il a donné le jour. Voilà de quelle manière il confirme la connaissance de sa filiation divine, après l'avoir communiquée à Pierre par révélation. Toutefois il n'en demeure pas là : cette même vérité, il l'affirme de nouveau par la condescendance même qu'il montre, agissant en ce point avec une souveraine sagesse. En effet, il poursuit en ces termes :

« Mais afin que nous ne le scandalisions pas, allez à la mer et jetez l'hameçon, et le premier poisson qui sortira de l'eau, prenez-le, et vous y trouverez une pièce d'argent; prenez cette pièce, donnez-la pour vous et pour moi. » Vous le voyez, il ne refuse pas plus de payer ce tribut qu'il ne l'ordonne. Dès qu'il a prouvé qu'il n'y était pas sujet, il le paie; de la sorte, il prévient le scandale de ses disciples, aussi bien que celui des habitants de Capernaüm; car s'il paie, ce n'est pas en qualité de débiteur, c'est par égard pour leur faiblesse.

2. En d'autres circonstances il s'élève au-dessus du scandale; par exemple, quand il traite la question des aliments, nous enseignant ainsi qu'il nous faut, suivant les conjonctures, tantôt dédaigner le scandale, tantôt en prendre souci. La manière dont il paie le tribut montre encore ce qu'il est. Pourquoi n'ordonne-t-il pas de le payer au moyen de l'argent mis en réserve? Afin de prouver, je l'ai déjà dit, qu'il était le souverain de toute chose et que la mer elle-même lui obéissait. Il l'avait déjà prouvé lorsqu'il gourmanda les flots, lorsqu'il permit à Pierre de marcher sur les eaux; il le prouve maintenant une fois de plus d'une façon différente, mais également propre à frapper d'étonnement. Ce n'était pas une chose sans importance que d'annoncer que le premier poisson amené des profondeurs de la mer par l'hameçon de Pierre servirait à payer ce tribut; en sorte que, pareil à un filet jeté dans les flots, le commandement du Sauveur devait faire apparaître l'animal destiné à porter la pièce d'argent : il fallait bien une puissance divine et sans bornes pour que la mer livrât ses trésors et obéît en toute manière, soit en apaisant la fureur de ses flots, soit en soutenant malgré la tempête le disciple de Jésus, soit enfin en fournissant de quoi payer le tribut. Et Jésus dit à Pierre : « Donnez-le pour vous et pour moi. » Voyez-vous le privilége accordé à Pierre? Voyez quelle est en même temps sa philosophie. Marc, son disciple, ne dit rien de ce fait, parce qu'il était trop honorable pour son maître : il raconte bien son reniement; mais il passe sous silence les choses de nature à le glorifier, sans doute sur l'ordre qui lui avait été donné par Pierre de ne rien dire en sa faveur de trop avantageux. « Pour vous et pour moi. » Pierre était aussi premier-né. De même que vous avez considéré la puissance du Christ avec saisissement, admirez la foi du disciple qui n'hésite pas à obéir en un point aussi singulier; car il s'agissait d'un acte vraiment extraordinaire. Aussi, en récompense de sa foi, le Christ lui fit-il l'honneur de se joindre à lui dans le paiement du tribut.

« En ce moment les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent : Quel est le plus grand dans le royaume des cieux? » Les disciples avaient éprouvé quelque sentiment trop humain, et l'Evangéliste l'indique par ces mots : « En ce moment; » à savoir, lorsque Jésus honora Pierre plus que les autres disciples. Des apôtres Jacques et Jean l'un était aussi premier-né, et le Sauveur ne fit en leur faveur rien de semblable. Toutefois ils n'ont pas le courage d'avouer leur faiblesse, ils n'osent lui demander ouvertement : Pourquoi donc mettez-vous Pierre au-dessus de nous? est-ce qu'il est plus grand que nous? N'osant pas lui parler en ces termes, ils lui soumettent une question vague : « Quel est le plus grand? » Ce sentiment, ils ne l'avaient pas ressenti quand Jésus prit à part les trois disciples; mais, quand il traita Pierre seul de cette façon privilégiée, alors ils en furent vivement blessés. A ce fait s'en joignaient du reste plusieurs autres qui concouraient à irriter cette blessure. A Pierre Jésus avait dit de plus : « Je te donnerai les clefs; tu es heureux, Simon, fils de Jona; » de même qu'il lui dit présentement : « Donnez-le pour vous et pour moi. » *Matth.*, XVI, 17-19. En outre le crédit et la liberté de langage que Pierre possédait auprès de son Maître aiguillonnaient leur jalousie. Quoique Marc ne dise pas que les disciples aient adressé au Sauveur cette question, et se borne à noter qu'ils roulaient ces pensées en eux-mêmes, il ne contredit en aucune façon la narration actuelle. Selon toute vraisemblance, ils le firent l'un et l'autre : ils durent s'entretenir de ces pensées en deux ou trois autres circonstances différentes; seulement dans le cas présent ils s'en entretiennent et les expriment.

Pour vous, ne vous arrêtez pas à ce qu'il peut y avoir de répréhensible dans leur conduite; songez plutôt, premièrement, qu'ils ne demandaient rien de la terre; secondement, qu'ils revinrent plus tard de ces faiblesses et qu'ils se cédèrent à l'envi la première place. Quant à nous, nous ne pouvons même pas nous élever jusqu'à leur faiblesse : nons demandons, non pas qui sera le plus grand dans le royaume des cieux, mais qui sera le plus grand sur la terre, qui sera le plus puissant, qui sera le plus riche. Que leur répond le Christ? Il dévoile le fond de leur âme, il répond à leur pensée de même qu'à leur question : « Et Jésus, faisant approcher un enfant, leur dit : Si vous ne changez pas et si vous ne devenez semblables à cet enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Vous vous demandez quel sera le premier; vous vous disputez le premier rang : or, moi, je déclare indigne même d'entrer dans le royaume des cieux celui qui ne sera pas animé de sentiments d'humilité. En même temps, il leur en met sous les yeux l'exemple; il fait paraître au milieu d'eux un petit enfant, leçon bien propre, exhortation bien apte à leur faire chérir l'humilité et la simplicité. Un enfant est pur de toute envie, de toute vanité, de toute aspiration à la primauté, et possède deux vertus extrêmement précieuses, l'humilité et la simplicité. Même dans les questions les plus sérieuses, les intérêts de notre salut sont compromis, quand ces vertus sont absentes. Qu'on injurie un enfant, qu'on le maltraite, qu'on le loue, qu'on l'honore, il n'éprouve ni rancune, ni jalousie, ni orgueil.

L'humilité est nécessaire pour entrer dans le royaume des cieux.

Suivant les Manichéens la nature est mauvaise.

3. Voilà comment Jésus nous invite à la pratique des bonnes œuvres naturelles, et comment il nous montre qu'il est possible à la volonté de les accomplir, réprimant de la sorte la démence des Manichéens. Si la nature est mauvaise, pourquoi le Sauveur emprunterait-il à la nature les exemples de vertu qu'il nous donne? car je ne doute pas qu'il n'ait mis sous les yeux de ses apôtres un petit enfant, exempt par suite de toutes les maladies de l'âme. A cet âge, en effet, on ne connaît ni l'orgueil, ni la passion de la gloire, ni l'envie, ni la contention, ni les autres passions de l'humanité : on possède au contraire bien des vertus, entre autres l'humilité, la simplicité, l'absence de toute sollicitude, sans toutefois s'en glorifier; par où l'on est deux fois sage, et par les vertus que l'on possède, et par l'absence de tout orgueil à cet endroit. C'est pour cela que le divin Maître prit un enfant et le mit sous les yeux de ses disciples. Il ne se contenta pas néanmoins de ce qu'il venait de leur dire, il poussa plus loin ses exhortations : « Quiconque, poursuivit-il, recevra un enfant comme celui-là en mon nom, il me recevra moi-même. » Vous pourrez compter sur une magnifique récompense, sur le royaume du ciel, non-seulement lorsque vous serez semblables à lui, mais lorsque vous traiterez honorablement des enfants de cet âge à cause de moi. — Il indique même une récompense plus haute, puisqu'il ajoute : « Celui-là me recevra moi-même. » C'est ainsi que je chéris les âmes humbles et simples. Il désigne, sous cette figure des petits enfants, les hommes simples et humbles que le monde repousse et méprise. Pour donner ensuite plus d'autorité à son discours, il mentionne avec les récompenses les châtiments qui en seront la sanction. « Mais celui qui scandaliserait un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui suspendît une meule de moulin au cou, et qu'on le précipitât au fond de la mer. » De même que le ciel, et une récompense encore supérieure au ciel, seront le partage de ceux qui honorent ces petits en ma considération; de même ceux qui les outragent, car les scandaliser c'est les outrager, seront rigoureusement punis.

Ne soyez pas étonné qu'il qualifie d'outrage le scandale; bien des faibles n'ont pas été peu scandalisés de se voir dédaignés et outragés. Aussi le Sauveur fait-il ressortir et met-il en relief la culpabilité d'une telle conduite, en offrant à nos yeux les conséquences funestes qu'elle entraîne. Laissant de côté les termes dont il use habituellement pour nous donner une idée du châtiment qui nous menace, il prend comme terme de comparaison les objets les plus connus de nous pour nous en dénoncer la gravité. Toutes les fois qu'il se propose d'impressionner



profondément les intelligences grossières, il recourt aux exemples les plus propres à frapper les sens. Comme il avait présentement à cœur de démontrer aux disciples la grandeur des supplices dont seraient atteints ceux qui scandaliseraient les faibles, et de flétrir en même temps la morgue de ceux qui les dédaigneraient, il leur parle d'un supplice facile à comprendre, celui de la meule et de l'immersion dans la mer. A suivre l'ordre naturel des idées, il aurait dû s'exprimer de cette manière : Celui qui ne reçoit pas un de ces petits, ne me reçoit pas moi-même; et certes il ne saurait y avoir de peine plus terrible que celle-là. Comme, vu la grossièreté de leurs idées, les disciples n'eussent été affectés aucunement par la perspective de ce châtiment, il leur parle de la meule et de l'immersion dans les flots. Il ne leur dit pas non plus : Une meule sera suspendue à son cou ; mais : « Il vaudrait mieux » qu'il fût châtié de cette façon ; preuve qu'un châtiment plus grave encore lui était réservé. Conséquemment, si celui-là paraissait insupportable, que penser de celui-ci?

Voyez-vous comment il fait ressortir le caractère terrifiant de ses menaces, soit en dissipant toute obscurité par l'exemple frappant qu'il emploie, soit en suggérant la pensée d'un supplice encore plus redoutable ? C'est ainsi qu'il attaque dans sa racine notre fol orgueil, qu'il porte remède à notre vanité, qu'il nous apprend à ne jamais ambitionner la première place, qu'il instruit ceux qui la désirent à rechercher en toute occurrence la dernière. C'est qu'il n'y a pas de mal plus grand que l'orgueil. L'orgueil jette l'homme hors de lui-même, il lui donne toutes les allures d'un fou et lui enlève toute espèce de sens. Supposez un homme, grand de trois coudées, aspirant à surpasser par sa taille la hauteur des montagnes, imaginant qu'il la surpasse en effet, et se dressant comme si sa tête en dépassait les cimes, vous ne demanderiez pas d'autre preuve de sa folie ; de même, lorsque vous verrez un homme enflé d'orgueil, s'estimer supérieur à ses semblables, et regarder comme une injure d'avoir à vivre en leur compagnie, ne cherchez pas d'autre preuve de sa démence. Il est, au reste, d'autant plus digne de mépris qu'il ne doit pas cet état de folie à la nature, mais qu'il en est l'auteur volontaire. Là ne se borne pas son malheur ; il y a de plus cette insensibilité avec laquelle il se précipite dans l'abîme de la perversité. Quand un pareil homme aura-t-il de ses iniquités un sentiment convenable ? quand lui arrivera-t-il de comprendre sa culpabilité ? Le démon ne l'entraîne-t-il pas après lui comme un misérable esclave, comme un misérable captif, et ne lui fait-il pas dévorer mille outrages ? Il le pousse à ce point de folie de lui inspirer des sentiments d'arrogance à l'égard même de son épouse, de ses enfants et de ses ancêtres. En d'autres cas, c'est à propos de la gloire de ses aïeux qu'il lui inspire de l'orgueil. Quelle absurdité cependant que de s'enorgueillir, tantôt parce que l'on descendra d'aïeux de condition obscure, tantôt parce que l'on descendra d'ancêtres illustres ! Comment rabaisser cette enflure dans l'un et dans l'autre cas ? Dites-lui donc dans le premier : Allez au delà de votre aïeul et de votre bisaïeul ; vous trouverez parmi vos ancêtres des cuisiniers, des âniers, des cabaretiers ; dans le second, lorsqu'il se prévaut de l'obscurité de ses pères : Remontez également le le cours des siècles, et vous trouverez parmi vos aïeux des hommes plus illustres que vous.

4. Que telle soit la marche de la nature, je vais vous le prouver par l'Ecriture. Salomon était fils d'un roi, et d'un roi illustre ; mais le père de David était un homme du peuple et de condition obscure ; ainsi de son aïeul maternel, qui n'eût pas autrement marié sa fille à un soldat ordinaire. Mais, si vous remontez plus haut, de ces aïeux obscurs vous arriverez à d'autres aïeux plus remarquables et plus illustres. La même observation pourrait être faite touchant Saül et plusieurs autres princes. Que cette raison n'excite donc jamais en nous des sentiments d'orgueil. Qu'est-ce après tout que la race ? Un nom vide de réalité ; vous le saurez au dernier jour. En attendant ce jour suprême, essayons de démontrer que vous n'avez pas le droit de vous en prévaloir. Que la guerre, que la famine, que tout autre fléau survienne, toutes ces prétentions à la noblesse s'évanouiront aussitôt :

La grandeur de nos aïeux ne doit pas être pour nous un sujet d'orgueil.

qu'une maladie contagieuse, qu'une peste fasse irruption, elle ne distinguera pas le riche du pauvre, l'homme illustre de l'homme obscur, l'homme de condition noble de l'homme de basse extraction. J'en dirai autant de la mort et des vicissitudes humaines ; elles attaquent indistinctement tous les hommes. J'irai même jusqu'à soutenir une chose étrange ; c'est qu'elles attaquent les riches de préférence : moins ces derniers s'en préoccupent, plus aisément ils en deviennent victimes. Puis, la crainte chez les riches règne avec plus d'empire. Ils redoutent extrêmement ceux qui les gouvernent, et plus encore le peuple soumis à leur domination. Que de maisons riches la fureur du peuple et les menaces du pouvoir ont ruinées ! Le pauvre, au contraire, vogue sans péril entre ces deux courants. Laissons par conséquent de côté la noblesse qui vient de la naissance : voulez-vous me prouver votre noblesse, montrez-moi une âme libre de cette liberté que le Précurseur déployait lorsqu'il disait, lui, le pauvre, à Hérode : « Il ne vous est pas permis de garder la femme de Philippe votre frère ; » *Marc.*, VI, 18 ; de cette liberté qui inspirait à cet autre prophète qui a précédé Jean et qui doit le suivre, ce langage en face d'Achab : « Ce n'est pas moi qui cause la perte d'Israël, c'est vous et la maison de votre père ; » III *Reg.*, XVIII, 18 ; de cette liberté, enfin, qui anima tous les prophètes, qui anima tous les apôtres.

Telles ne sont pas les âmes des esclaves de la richesse : comme s'ils étaient sous les yeux d'une infinité de surveillants et de bourreaux, ils n'osent pas lever les yeux et soutenir hautement la cause de la vertu. Possédés du désir de la fortune, de la gloire, dévorés de mille autres soucis, ils ne peuvent se soustraire à cette influence redoutable, et ils deviennent bientôt de serviles et lâches adulateurs. Il n'est rien qui ravisse la liberté comme d'être enlacé par les liens des affaires séculières, et surtout par les liens des prétendues grandeurs de ce monde. On n'est pas alors le serviteur d'un seul, de deux maîtres ou de trois, mais d'une infinité de maîtres. Si vous voulez vous en rendre compte, amenons en votre présence un de ces hommes qui occupent à la cour de l'empereur les plus hautes charges ; qu'il possède de grandes richesses, une puissance considérable, une illustre patrie, de nobles aïeux, en un mot, que tous les yeux soient attirés vers lui. Eh bien ! nous allons voir que sa condition est pire que celle du dernier des esclaves. Opposons-lui, non pas un esclave ordinaire ; car bien des esclaves ont des valets à leurs ordres. Evidemment, le valet d'un esclave reconnaît ce dernier pour maître : peu importe que le maître jouisse ou non de sa liberté. Il a donc un maître ; mais il n'en a qu'un, et il lui suffit d'accomplir sa volonté. Bien que le maître de son maître semble commander au serviteur de ce dernier, ce serviteur, en définitive, n'exécute jamais que les ordres d'un seul ; et, pourvu qu'il soit en bon accord avec celui-ci, ses jours s'écouleront dans la tranquillité. Le riche, au contraire, n'a pas seulement deux ou trois maîtres ; il en a beaucoup plus et de plus désagréables.

Les richesses nous enlèvent la liberté.

En premier lieu, il doit se préoccuper de son maître impérial. Or, il est bien différent d'avoir pour maître un homme de condition ordinaire ou d'avoir l'empereur, dont les oreilles ne cessent d'être assiégées, et qui donne sa faveur tantôt aux uns, tantôt aux autres. N'eût-il à se reprocher aucune faute, ce riche doit prendre en suspicion tout le monde, ses égaux et ses compagnons aussi bien que ses subordonnés, ses amis aussi bien que ses ennemis. — Cependant, répliquerez-vous, l'esclave dont nous parlons craint lui aussi son maître. — Sans doute ; mais est-ce la même chose de craindre une seule personne ou d'en craindre une foule ? A bien y regarder, vous trouverez que le serviteur n'a même personne à craindre. Comment ? Lui, du moins, personne ne cherche à le chasser de sa condition pour la donner à autrui ; personne en ce point ne lui tend de piéges. Quant au grand en question, on ne s'occupe autour de lui qu'à chercher les moyens de le dépouiller de l'éclat qu'il possède et de l'affection de son impérial maître : de là, pour lui, nécessité absolue de flatter tout le monde, ses supérieurs comme ses égaux et ses amis. D'autant plus que là où règnent la jalousie et l'ambition, il ne saurait y avoir de véritable

amitié. De même qu'une amitié sincère ne règne jamais entre gens de même profession, elle ne règne pas davantage entre des gens d'égale dignité qui aspirent aux mêmes honneurs : c'est plutôt entre eux une guerre acharnée. Voyez-vous cet essaim de maîtres, et des maîtres les plus fâcheux ? Vous en découvrirai-je un autre non moins redoutable ? Songez à tous ses inférieurs qui aspirent à le dépasser, à ceux de ses supérieurs qui s'efforcent de l'empêcher d'arriver jusqu'à eux et d'aller au delà.

5. Chose singulière ! je m'étais engagé à vous montrer des maîtres en nombre considérable ; et voilà que ma parole, allant au delà de l'engagement contracté, vous a montré, non pas des maîtres, mais des ennemis, ou plutôt autant d'ennemis que de maîtres ; il faut les ménager comme des maîtres, il faut les redouter comme des ennemis, il faut se tenir en garde contre les embûches que dresse leur hostilité. Mais, s'il faut compter avec tant de maîtres et d'ennemis, quelle condition imaginer plus triste et plus calamiteuse ? Encore que le serviteur doive exécuter les ordres qu'il reçoit, il jouit du moins de la protection et de la bienveillance de son maître. Les grands dont nous parlons, tout en ayant des ordres à exécuter, sont en guerre et en discussion les uns avec les autres ; situation beaucoup plus pénible que ne le serait une guerre ouverte, parce que les coups ne se portent qu'à la dérobée, que l'on cache sous un visage ami des sentiments hostiles, et que l'on fait du malheur d'autrui le sujet de son propre bonheur. Il n'en est pas ainsi pour nous. Un des nôtres est-il dans la peine, elle est partagée par plusieurs ; est-il au contraire dans la joie, plusieurs la partagent également. « Un membre souffre-t-il, disait l'Apôtre, tous les autres souffrent avec lui ; un membre est-il glorifié, tous les autres se réjouissent avec lui. » I *Cor.*, XII, 26. C'est pourquoi nous l'entendons lui-même s'écrier : « Quelle espérance, quelle joie pourrais-je avoir ? N'êtes-vous pas, vous, ma joie et mon espérance ? » I *Thessal.*, II, 19. — « Nous vivrons, disait-il ailleurs, si vous restez fermes dans le Seigneur. » I *Thessal.*, III, 8. « C'est dans une grande tristesse et anxiété de cœur que je vous écrivais, » dit-il aux Corinthiens. II *Cor.*, II, 4. « Qui donc est faible, dit-il encore, sans que je sois faible ? qui donc est scandalisé sans que je brûle ? » II *Cor.*, XI, 18.

Pourquoi donc rester exposés à la tempête et aux flots du monde, au lieu de profiter de la sécurité du port? Pourquoi ne pas laisser de côté des biens qui n'ont de biens que le nom, et ne pas nous empresser à la recherche des biens véritables? Gloire et puissance, trésors et noblesse, toutes ces choses ne sont que des noms pour les mondains ; nous seuls en avons la réalité : tristesse et pauvreté, mort et ignominie, toutes ces choses sont des noms pour nous, des réalités pour eux. Jetons un coup d'œil, si vous le voulez bien, sur la gloire que les mondains poursuivent de tous leurs désirs et de tout leur amour. Je ne vous dirai pas qu'elle est passagère, qu'elle s'évanouit en un instant. Montrez-la-moi dans sa fleur ; ne lui enlevez pas le fard et le vermillon qui couvre sa face de courtisane ; présentez-la-moi avec tous ses atours, je ne vous découvrirai pas moins aisément sa difformité. Vous me parlerez sans doute de l'appareil du triomphe, du grand nombre des licteurs, de la voix du héraut, du peuple qui écoute, du silence que fait la multitude, des curieux qui accourent et qui se foulent, des yeux qui se fixent tous sur vous. N'est-ce pas vraiment splendide? Examinons alors si toutes ces choses ne sont pas vaines, si elles ne reposent pas sur une opinion insensée. En quoi donc toutes ces choses rendent-elles meilleur un homme, soit du côté du corps, soit du côté de l'âme? car c'est là ce qui constitue l'homme. En devient-il plus grand par la taille, plus robuste, plus agile? ses sens en deviennent-ils plus subtils? Personne n'osera le prétendre. Considérons maintenant l'âme, pour voir si elle en retire quelque avantage. En devenons-nous donc plus chastes, plus convenables, plus sages? Certes non ; c'est quelquefois tout le contraire qui arrive. Il n'en est pas de l'âme comme du corps : pour le corps, il ne gagne à la vérité rien à cette pompe ; mais pour l'âme, outre qu'elle n'y gagne rien, elle y perd beaucoup du côté de la vertu, elle en prend occasion de tomber dans l'orgueil, dans la vaine gloire, dans la

Recherchons les biens véritables.

colère, la démence, et une infinité d'autres vices. — En attendant, observerez-vous, on jouit, on est heureux, on se glorifie de choses pareilles. — Hélas! vous me parlez de ce qui met le comble à notre malheur, de ce qui rend le mal incurable. Quiconque se réjouira d'une destinée de ce genre, consentira difficilement à s'arracher à cette cause de ruine, et le plaisir qu'il goûte lui fermera précisément la voie de la guérison.

Le plus grand des maux, c'est de ne pas s'affliger de ceux que l'on ressent, c'est principalement de s'en réjouir. La joie n'est pas toujours une bonne chose : les voleurs aussi se réjouissent quand ils commettent quelque vol, l'impudique lorsqu'il souille la couche du prochain, l'avare lorsqu'il accomplit une injustice, le meurtrier lorsqu'il frappe son frère. Il ne faut donc pas regarder si l'on se réjouit, mais s'il y a lieu de le faire; et il faut veiller à ne pas se réjouir à la façon du brigand et de l'adultère. Pourquoi, je vous le demande, le puissant dont nous parlons se réjouirait-il? à cause de la gloire que lui dispense la foule, à cause de l'orgueil qu'il en ressent, des regards attirés sur lui? Mais que peut-il y avoir de plus funeste qu'une passion semblable, qu'une ambition aussi insensée? Si vous ne trouvez en cela rien de mal, cessez de blâmer les gens avides de vaine gloire, et de les accabler de raillerie; cessez de poursuivre de votre haine l'arrogance et la superbe. — Vous ne sauriez vous en défendre. — Donc, on a beau être escorté de licteurs, on pourra n'en être pas moins misérable. Ce que j'avance s'applique surtout aux magistrats qui abusent de leur pouvoir; l'abus qu'ils en font les rend pour la plupart plus coupables que les larrons, les homicides, les impudiques et les violateurs de tombeaux. Plus éhontés dans leurs vols, plus cruels dans leurs meurtres, plus infâmes dans leurs désordres, ils violent, non pas une seule maison, mais des maisons et des patrimoines en nombre considérable, leur autorité leur en donnant la facilité : au fond, ils subissent l'esclavage le plus rude, asservis honteusement à leurs passions, et, tout en maltraitant sans pitié leurs serviteurs, ils n'en redoutent pas moins tous ceux qui sont au courant de leurs crimes. Celui-là seul est libre, celui-là seul est maître, celui-là seul est monarque entre tous les monarques, qui est affranchi de ses passions.

C'est pourquoi travaillons à posséder la liberté véritable, et à nous débarrasser de tout esclavage honteux : ne voyons ni dans le faste du commandement, ni dans la tyrannie de la richesse, ni dans toute autre chose semblable une source de félicité, mais dans la seule vertu. De cette manière, nous jouirons du calme dans la vie présente, et nous mériterons les biens de la vie à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LIX.

« Malheur au monde à cause de ses scandales! Il est nécessaire qu'il y ait des scandales; toutefois, malheur à l'homme qui en est l'auteur! »

1. S'il est nécessaire qu'il y ait des scandales, observera l'un de nos adversaires, pourquoi maudire le monde? ne vaudrait-il pas mieux lui venir en aide et lui tendre la main? Ce serait là ce que ferait un médecin et un homme de bien; mais le maudire, un homme quelconque en ferait autant. — Que répondre à ce langage impudent? Où trouverez-vous rien qui approche du remède employé par le Sauveur? De Dieu qu'il était, il s'est fait homme pour vous, il a pris la forme d'un esclave, il a souffert les plus honteux traitements, il n'a rien négligé de ce qui dépendait de lui. Les hommes ayant eu l'ingratitude de ne retirer de ce bienfait aucun avantage, Jésus les déclare malheureux pour être demeurés dans leur infirmité, malgré des remèdes si efficaces. Ainsi l'on s'écrierait en gémissant, si un malade, auquel toute sorte de soins seraient prodigués, refusait à obtempérer aux ordonnances de l'art : Malheur à cet homme à cause de son mal dont, par sa folie, il a augmenté la gravité. Mais, dans ce dernier cas, l'on aurait beau gémir, cela ne servirait de rien :

au lieu que, dans le cas présent, c'est porter d'une certaine façon remède au mal que de prédire ce qui doit arriver et le déplorer. Là où les conseils ont été inutiles, souvent la compassion a réussi. Voilà pourquoi le Sauveur s'écrie : « Malheur! » rappelant ainsi les hommes à eux-mêmes, et ranimant leur sollicitude et leur vigilance. En outre, il leur témoigne sa bienveillance et sa douceur par les larmes qu'il verse sur leur opiniâtreté; de telle sorte que, loin de s'en indigner, il les retire de leur aveuglement et par ses lamentations, et par l'avenir qu'il leur annonce. — Comment cela pourra-t-il se faire? demanderez-vous. Si les scandales doivent survenir nécessairement, nous serait-il bien possible de nous y soustraire? — Il est nécessaire, à la vérité, qu'il y ait des scandales; mais il n'est pas nécessaire que nous nous perdions.

Supposez un médecin, — pourquoi ne pas recourir à la comparaison de tout à l'heure? — supposez, dis-je, un médecin qui vous tienne le langage suivant : Vous ne sauriez éviter cette maladie; mais, avec un peu d'énergie, vous parviendrez à prévenir toute issue fatale. Tel était le langage que tenait le Sauveur, entre autres motifs, pour mettre les disciples sur leurs gardes. Afin de les préserver de toute torpeur, il ne va pas leur faire croire qu'ils sont destinés à mener une vie douce et paisible; au contraire, il leur dénonce les combats qu'ils auront à soutenir soit au dehors, soit au dedans. Vérité que Paul formulait en ces termes : « Au dehors des luttes, au dedans les angoisses; périls du côté des faux frères. » II *Cor.*, VII, 5; XI, 26. « Il s'élèvera parmi vous, disait-il aux Milétiens, des hommes qui professeront des doctrines perverses. » *Act.*, XX, 30. Le Christ disait également : « Les ennemis de l'homme seront les gens de sa propre maison. » *Matth.*, X, 36. Quoique le Sauveur parle de nécessité, il ne prétend nous ravir ni la spontanéité de notre activité, ni la liberté de notre vouloir, pas plus qu'asservir la vie humaine à une aveugle fatalité : il prédit seulement ce qui devait arriver inévitablement. Luc exprime cette pensée en des termes différents : « Il est impossible qu'il n'y ait point de scandales. » *Luc.*, XVII, 1. Qu'est-ce à dire, « des scandales? » Des obstacles pour la voie droite. On donne au théâtre ce nom aux gens qui font prendre au corps l'attitude qu'ils veulent. La prophétie du divin Maître n'est donc pas la cause des scandales; loin de nous une créance pareille : ils n'arrivent pas précisément parce qu'il les a prédits; mais il les a prédits parce qu'ils devaient arriver. Si les auteurs des scandales l'avaient bien voulu, jamais ces scandales ne seraient arrivés; or, s'ils n'avaient pas dû arriver, le Sauveur ne les aurait pas annoncés. Mais il y a des hommes livrés au mal, et sur ce point incorrigibles; voilà pourquoi Jésus annonce ce qui devait arriver. — Et s'ils s'étaient amendés, observerez-vous, si aucun d'eux n'eût causé de scandale, la parole du Sauveur eût été entachée de fausseté? — Gardez-vous de le croire : certainement, si tous ces hommes eussent dû se corriger, il n'aurait point dit : « Il est nécessaire qu'il y ait des scandales; » mais, comme il prévoyait leur impénitence, alors il a déclaré que ces scandales arriveraient infailliblement.

Vous demanderez pourquoi il ne les a pas prévenus. En faveur de qui, vous demanderai-je à mon tour, aurait-il dû les prévenir? En faveur des personnes que blessent les scandales? Mais ce n'est pas à cause des scandales que périssent les personnes, c'est à cause de leur lâcheté. La preuve, nous la trouvons dans l'exemple de ceux qui pratiquent la vertu, et qui, loin de souffrir du scandale à quelque degré, n'en acquièrent que plus de mérite : ainsi furent Job, Joseph, tous les justes et tous les apôtres. Encore une fois, plusieurs se sont perdus, mais par suite de leur appesantissement et de leur négligence; s'il en était autrement, si les scandales étaient la cause de ces malheurs, nous devrions périr tous. Puisqu'il en est qui ne périssent pas, que les autres ne s'en prennent qu'à eux-mêmes de ce qui leur arrive. Comme nous l'avons déjà dit, les scandales réveillent l'âme de son assoupissement, ils augmentent sa pénétration et sa perspicacité : ce qui s'applique soit à celle qui veille sur elle-même, soit à celle qui a fait une chute et qui, ne tardant pas à se relever, n'en sera désormais que plus vigilante et de capture

plus difficile. Soyons donc attentifs, et nous en retirerons l'inestimable avantage de ne pas nous laisser gagner par le sommeil. Si nous allions nous y livrer, au milieu des ennemis qui nous pressent, des tentations qui nous assaillent, que deviendrions-nous dans le cas où notre vie serait exempte d'épreuves. Songez au premier homme : il ne reste que quelques instants dans le paradis, un jour tout au plus dans les délices, et il en vient à ce point de perversité qu'il rêve de s'égaler à Dieu, qu'il estime son bienfaiteur un trompeur, et qu'il viole le précepte unique qu'il en a reçu. Or, s'il eût passé le reste de sa vie sans adversité, à quels excès n'aurait-il pas été entraîné ?

2. Mais, à peine avons-nous répondu à cette difficulté, qu'on en soulève une nouvelle : Pourquoi, nous demande-t-on, Dieu a-t-il fait l'homme ainsi ? Il ne l'a pas fait ainsi ; n'en croyez rien ; autrement il ne l'aurait pas châtié. Nous ne reprochons pas à nos esclaves les accidents dont nous sommes la cause ; à plus forte raison le souverain de l'univers n'agirait-il pas de cette manière. — Mais alors, comment l'homme est-il devenu ce qu'il est ? Par sa lâcheté, par sa propre faute. — Qu'est-ce à dire, par sa propre faute ? — Interrogez-vous vous-même : si les méchants ne sont pas tels par leur faute, ne châtiez plus votre esclave, ne reprochez pas à votre femme ses infidélités, ne frappez pas votre enfant, n'accusez pas votre ami, n'ayez pour l'ennemi qui vous insulte aucun sentiment d'aversion, tous ces coupables, dès lors qu'ils ne le sont pas par leur faute, sont dignes de compassion, et non de châtiment. — La philosophie, me direz-vous, n'est pas mon affaire. — Pourtant, lorsque vous comprenez que la faute n'en est point à eux, mais à une fatalité distincte, vous mettez sans peine cette philosophie en pratique. Que votre esclave, empêché par la maladie, n'exécute pas vos ordres, n'est-il pas vrai que, loin de l'incriminer, vous lui pardonnez sur-le-champ ? Vous reconnaissez donc qu'il y a des actes qui lui sont imputables, et qu'il y en a d'autres qui ne le sont pas. Je vais même plus loin : si vous saviez que votre esclave n'est méchant que parce qu'il est né tel, vous ne le maltraiteriez pas davantage, vous auriez à son égard de l'indulgence. Assurément, après lui avoir pardonné en considération de la maladie, vous ne le rendriez pas responsable de l'action de Dieu, supposé que Dieu l'eût fait tel dès le principe. Il nous est facile de fermer par une autre raison la bouche à nos adversaires ; car les raisons en faveur de la vérité sont inépuisables. Pourquoi, s'il vous plaît, n'avez-vous jamais fait un crime à votre esclave de ce qu'il n'est ni beau de visage, ni de haute stature, ni rapide à la course ? Parce que ces qualités, la nature les donne. Conséquemment, il n'est pas responsable de ses défauts naturels, et il n'est personne qui prétende le contraire. Si donc vous lui faites des reproches, vous avouez par cela même que le vice dépend, non de la nature, mais de la volonté. Evidemment, dès lors que nous reconnaissons dans la nature le principe des choses que nous n'imputons pas à faute, nous reconnaissons aussi, lorsque nous signalons quelque chose de fautif, que la faute naît de la volonté.

L'homme devient mauvais par sa faute et sa lâcheté.

Ne produisez donc pas de ces raisonnements sophistiqués, n'alléguez pas des paralogismes et des arguments plus fragiles que des toiles d'araignée ; répondez plutôt à ce que je vais vous dire : N'est-il pas vrai que Dieu a créé tous les hommes ? C'est une vérité manifeste de tout point. Pourquoi donc tous les hommes ne possèdent-ils pas le même degré de vertu ou de vice ? Comment se fait-il que les uns soient honnêtes, probes, équitables, et que les autres soient méchants et pervers ? Si la volonté n'exerce sur ce point aucune influence, et si tout dépend de la nature, pourquoi ceux-ci pratiquent-ils le vice et ceux-là la vertu ? Supposez que la nature nous ait fait mauvais, personne ne pourrait être bon ; qu'elle nous ait faits tous bons, personne ne pourrait être mauvais. Tous les hommes n'ayant qu'une seule et même nature, ils devaient tous être ou ceci ou cela, ou tous bons, ou tous mauvais. Répondrait-on que la nature a fait que les uns soient bons, que les autres soient mauvais, encore que ce soit insoutenable au point de vue de la raison, les choses une fois réglées ainsi ne devraient plus changer ; car l'inviolabilité est le caractère des lois naturelles. Réfléchissez-y, en

effet : nous sommes tous en condition mortelle et passible ; quelques efforts qu'il fasse, jamais un homme ne s'élèvera jusqu'à l'impassibilité. Or, nous voyons pourtant bien des hommes de méchants devenir bons, de bons devenir méchants, par le zèle des uns et par la négligence des autres; preuve incontestable que ce n'est pas l'œuvre de la nature; car, je le répète, les dons de la nature sont invariables, et pour les acquérir tout effort est inutile. De même que nous n'avons besoin d'aucun effort pour en arriver à voir et à entendre, nous ne devrions avoir besoin d'aucun effort pour acquérir la vertu, si elle était un don de la nature. Pourquoi, dans ce cas, la nature aurait-elle fait des méchants, quand il lui était facile de faire tous les hommes vertueux? Mais non, elle n'a pas fait les méchants.— D'où vient donc le mal? demanderez-vous. — Interrogez-vous vous-même : il me suffit à moi de prouver qu'il ne vient ni de la nature, ni de Dieu. — Alors, il vient du hasard? — C'est également inadmissible. — Alors il n'a pas d'origine?— Prenez garde, ô homme, éloignez-vous d'une telle folie, je veux dire d'un sentiment qui vous porterait à faire au mal et à Dieu le même honneur et l'honneur le plus élevé. Si le mal n'avait pas de principe, il serait invincible et immuable; l'anéantir, le déraciner du monde serait impossible; parce que ce qui est éternel, tout le monde le comprend, ne saurait périr.

3. Si telle était la puissance du mal, comment expliquer le grand nombre d'hommes de bien qui existent encore? Comment ces êtres d'origine récente se trouvent-ils plus forts que le mal qui n'a point d'origine? — Mais, dira-t-on, Dieu détruira un jour le mal. — Comment pourrait-il le détruire si le mal possède la même dignité, la même puissance, la même ancienneté, pour ainsi parler, que Dieu ! O perversité du diable! quels désastres elle a commis! Quels blasphèmes elle a inspirés à l'homme contre Dieu ! Comme elle a su colorer d'une apparence de piété une doctrine impie ! Tout en voulant établir que Dieu n'était pas l'auteur du mal, on a mis en avant une opinion détestable, à savoir que le mal est éternel. — Alors, comment l'expliquez-vous? me demandera-t-on. — Par l'existence du vouloir et du non-vouloir. — Et comment expliquerez-vous ce vouloir et ce non-vouloir? — Par nous-mêmes. C'est comme si vous me demandiez : D'où vient que tantôt l'on voit, tantôt l'on ne voit pas? Je vous répondrais : De ce que l'on ne ferme pas ou de ce que l'on ferme les yeux. Vous insisteriez : D'où vient que l'on ferme les yeux ou qu'on ne les ferme pas? — Cela dépend de nous et de notre volonté, vous dirais-je encore; c'est comme si vous exigiez ensuite une autre raison. Le mal n'est autre chose que la désobéissance à Dieu. — Où l'homme l'a-t-il appris? — Etait-il donc bien difficile de l'apprendre? — Je ne prétends pas que cela fût difficile; mais comment l'homme a-t-il été amené à désobéir au Seigneur? — Par sa lâcheté. Lorsqu'il dépendait de lui de pencher du côté du bien ou du côté du mal, il a préféré ce dernier parti. Si, malgré ces explications, le doute et l'obscurité règnent encore dans votre esprit, je vous ferai une question nullement difficile et compliquée, une question claire et simple. Avez-vous été mauvais précédemment, avez-vous été bon? Vous est-il arrivé de triompher un jour de quelque passion, puis d'être vaincu par elle? Avez-vous tour à tour résisté et cédé à l'intempérance? Avez-vous tour à tour résisté et cédé à la colère? Après avoir dédaigné un pauvre, lui êtes-vous ensuite venu en aide? Avez-vous été tantôt chaste, tantôt impudique? D'où viennent ces alternatives? je vous le demande. Si vous gardez le silence, je vous le dirai. C'est que d'abord vous avez été ferme et énergique; puis vous avez été faible et négligent. Je ne parlerai certes pas le langage de la philosophie à ces misérables perdus de vices et plongés dans le mal, à ces insensés que la passion possède et qui ne souffrent même pas qu'on leur parle de changement de vie : je m'adresserai de préférence à ceux qui tantôt se livrent au mal, tantôt pratiquent la vertu. Vous vous êtes emparés un jour de biens qui ne vous appartenaient pas ; un autre jour, émus de pitié, vous avez fait part aux indigents de vos propres biens. Comment s'est opéré ce changement? N'est-il pas évidemment l'effet de votre libre arbitre et de votre

volonté? Incontestablement, et nul ne prétendra le contraire.

Livrez-vous avec ardeur à la pratique de la vertu, je vous en conjure; les questions de la nature de celles-ci vous deviendront inutiles. Nous n'avons qu'à le vouloir, et le mal pour nous ne sera plus qu'un nom. Ne cherchez plus d'où vient le mal, et ne demeurez pas dans le doute. Maintenant que vous en avez trouvé la cause dans votre négligence seule, appliquez-vous à l'éviter. Vous répondra-t-on que cela n'est pas en notre pouvoir? Alors, toutes les fois que vous verrez l'auteur d'un semblable propos courroucé contre son esclave, indigné contre sa femme, s'emportant contre son fils, se plaignant amèrement du tort qu'on lui cause, dites-lui : Et vous nous souteniez qu'il ne dépendait pas de nous d'éviter le mal? Si le mal ne dépend pas de nous, pourquoi accusez-vous le prochain? Poursuivez en ces termes : N'est-ce pas très-volontairement que vous proférez ces injures et ces outrages? Si ce n'est pas volontairement, personne n'aura le droit de se fâcher contre vous; mais, si vous le faites volontairement, il demeure que le mal vient de vous et de votre lâcheté. Car enfin, croyez-vous qu'il y ait des gens de bien? S'il n'y en a pas, pourquoi emploiriez-vous ce nom? pourquoi ces louanges qui sortent de votre bouche? S'il y a vraiment des gens de bien, il est manifeste qu'ils reprendront les méchants. Si personne n'est méchant volontairement et de lui-même, c'est à tort que les bons reprendront les méchants, et dès lors ils deviendront méchants eux-mêmes; quelle injustice plus criante que d'accuser des innocents? Si, tout en reprenant les méchants, les bons demeurent bons, si les plus insensés voient même en cette conduite une preuve de leur vertu, la conséquence inévitable est que personne n'est jamais mauvais par nécessité. — Après toutes ces considérations, demanderiez-vous encore d'où vient le mal? — De notre lâcheté, vous dirais-je une fois de plus, de notre négligence, de nos relations avec les méchants, de notre dédain à l'endroit de la vertu : voilà pourquoi il y a du mal, pourquoi il y a des gens qui en demandent l'origine. Vous ne trouverez pas de questions de ce genre sur les lèvres des hommes qui font le bien, qui s'appliquent à vivre avec modestie et chasteté. Ce sont les hommes audacieux dans l'iniquité, qui, pour abriter leur coupable indifférence derrière de pareilles doctrines, ourdissent ces toiles d'araignée. A nous de les déchirer, non-seulement par notre parole, mais surtout par nos œuvres. Non, la nécessité n'influe en aucune manière sur nos actes. S'il en était autrement, le Christ n'aurait point dit : « Malheur à l'homme par lequel vient le scandale. » Jamais il ne déclare malheureux que les hommes volontairement mauvais. Ne soyez pas étonné de cette expression : « par lequel; » cela ne signifie pas que l'auteur du scandale soit l'instrument d'un autre, mais bien qu'il est la cause de tout. C'est d'ailleurs l'usage de l'Ecriture de donner ce sens à l'expression : « par lequel. » Ainsi fait-elle dans ce passage : « J'ai possédé un homme par le Seigneur; » *Genes.*, IV, 1; indiquant de la sorte, non une cause secondaire, mais la cause principale. De même, dans ces textes : « L'interprétation de ces songes n'est-elle point faite par le Seigneur? » *Genes.*, XL, 8. « Il est fidèle le Dieu par lequel vous avez été appelés à la société de son fils. » I *Cor.*, I, 9.

Le mal provient de notre négligence.

4. Pour vous convaincre de cette vérité, que le mal n'a point pour principe la fatalité, prêtez l'oreille à ce qui suit. Après la malédiction précédente, le Sauveur continue en ces termes : « Si votre main ou votre pied vous scandalise, coupez-le, et jetez-le loin de vous; il vaut mieux pour vous entrer dans le séjour de la vie n'ayant qu'un pied et qu'une main, que d'être précipité avec les deux pieds et les deux mains au feu éternel. Et si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le, jetez-le loin de vous. Il vaut mieux pour vous entrer avec un seul œil dans le séjour de la vie, que d'être jeté avec les deux yeux dans la fournaise de feu. Il ne parle pas des membres du corps, gardez-vous de le croire; il parle de nos amis, de nos parents qui sont pour nous comme nos propres membres. L'observation qu'il fait actuellement, il l'avait déjà faite ailleurs. En effet, il n'est rien de si funeste que la fréquentation des méchants. Là où la contrainte échoue,

l'amitié plus d'une fois réussit, soit pour notre malheur, soit pour notre bonheur. Voilà pourquoi le divin Maître nous enjoint impérieusement de briser toute relation avec les personnes qui nous seraient nuisibles, et désigne les auteurs du scandale. Voyez-vous comment il prévient le mal que peuvent causer les scandales, en nous annonçant qu'il y en aurait inévitablement? Il ne voulait pas qu'ils nous surprissent dans la négligence, il voulait que nous les attendissions avec vigilance; et c'est pour cette raison qu'il nous en découvre les conséquences effroyables. Il ne dit pas tout d'abord : « Malheur au monde, à cause de ses scandales; » il ne le dit qu'après en avoir prédit les funestes effets. En déclarant malheureux celui qui est l'auteur du scandale, il fait ressortir la gravité des conséquences; car ces mots : « Cependant malheur à cet homme...; » nous prédisent le châtiment terrible qui l'attend. En outre, il recourt à une comparaison pour augmenter nos craintes. Non content, il nous montre la voie par laquelle il nous sera facile d'éviter ces scandales. Quelle est cette voie? Rompez avec les méchants, nous dit-il, quelques liens d'amitié qui vous unissent à eux; et il appuie cette conclusion sur un raisonnement qu'on ne saurait contredire. Si vous conservez vos amis, nous dit-il encore, vous les perdrez en vous perdant vous-même; en rompant avec eux, vous opérerez du moins votre propre salut.

Si donc une amitié vous est funeste, renoncez-y sans délai. Nous consentons bien à l'amputation de nos membres, lorsqu'ils sont dans un état incurable et qu'ils nuisent au reste du corps; à plus forte raison, devons-nous nous interdire certaines amitiés. Si le mal naissait de la nature, le conseil serait inutile et superflu, vaine serait toute précaution; mais, si elle n'est pas vaine, ce qui est hors de doute, il s'ensuit clairement que le mal naît de notre volonté. « Prenez garde de mépriser l'un de ces petits; car, je vous le dis, leurs anges voient toujours la face de mon Père qui est dans les cieux. » Le divin Maître désigne sous le nom de petits, non pas ceux qui le sont réellement, mais ceux que la foule estime tels, par exemple les pauvres, les gens inconnus et de condition obscure. Comment serait-il petit celui qui est plus honorable que le monde entier? Comment serait-il petit celui qui est l'ami de Dieu? Je le répète, le Sauveur ne désigne ainsi que les personnes réputées telles par le vulgaire. Il ne dit pas : Si vous méprisez plusieurs, mais : « un seul de ces petits; » et, en s'exprimant de cette manière, il combat le mal qui pourrait résulter d'un grand nombre de scandales. De même que la fuite des méchants, l'amitié des bons nous procure de précieux avantages. Si nous y réfléchissons, nous verrons que nous en retirerons un double fruit : en premier lieu, nous nous déroberons à l'affection des personnes qui pourraient nous scandaliser; en second lieu, nous entourerons les saints du respect et de l'honneur qui leur convient. Le divin Maître nous révèle un titre de plus de leur part à notre respect, quand il ajoute : « Leurs anges voient toujours la face de mon Père qui est dans les cieux. » D'où il suit que les saints ont tous des anges dans le ciel. L'Apôtre disait de la femme « qu'elle devait voiler sa tête à cause des anges. » I *Cor.*, XI, 10. Moïse a dit également : « Le Seigneur a fixé les limites des nations eu égard au nombre des anges de Dieu. » *Deut.*, XXXII, 8. Dans le cas présent, le Sauveur ne parle pas seulement des anges ordinaires, il parle des anges les plus élevés en dignité. Ces mots : « Ils voient la face de mon Père, » indiquent simplement le crédit et l'honneur dont ils jouissent aux yeux de Dieu. « Car le Fils de l'homme est venu sauver ce qui avait péri. »

Ici se présente une raison plus décisive que la précédente, et une parabole propre à préciser la volonté du Père à ce sujet. « Que vous en semble? poursuit Jésus. Supposez un homme possédant cent brebis; si l'une d'elles vient à s'égarer, n'est-il pas vrai que, laissant les quatre-vingt-dix-neuf autres, il ira chercher dans les montagnes la brebis égarée? et, s'il réussit à la trouver, n'en sera-t-il pas plus heureux qu'à propos des quatre-vingt-dix-neuf autres qui ne se sont pas égarées? De même la volonté de votre Père est qu'il ne périra pas un seul de ces petits. » Voyez-vous de combien de manières il nous excite à nous occuper de nos frères les

plus petits ? Ne dites donc pas : C'est un ouvrier en airain, c'est un cultivateur, un ouvrier en chaussures, un homme sans distinction, et ne concevez à leur égard aucun sentiment de mépris. Pour vous prémunir contre ce mal, songez aux moyens par lesquels le Sauveur s'efforce de vous inspirer des sentiments de douceur et de sollicitude envers vos frères. C'est d'abord un enfant qu'il met sous vos yeux. Devenez semblable à cet enfant, vous dit-il ; puis il ajoute : « Quiconque recevra un petit enfant comme celui-là, me recevra moi-même. — Quiconque scandalisera l'un de ces petits » sera rigoureusement puni. Non content de la comparaison de la meule, il prononce le mot : « malheur, » et il nous ordonne de rompre avec les gens de cette espèce, nous fussent-ils aussi nécessaires que les mains et les yeux. Il nous parle ensuite des anges auxquels ces frères si faibles sont confiés, de sa passion et de son propre désir ; car ces mots : « Le Fils de l'homme est venu sauver ce qui avait péri, » indiquent la croix ; de même que Paul écrivant au sujet de ce frère, « pour lequel, disait-il, est mort le Christ. » *Rom.*, XIV, 15. Toujours pour nous inspirer l'estime du prochain, quelque petit qu'il soit, le divin Maître nous parle encore de son Père, dont le bon plaisir est qu'il ne périsse pas, de ce qui arrive ordinairement au berger qui, laissant les brebis fidèles, court à la recherche de la brebis égarée, et se réjouit profondément de la retrouver saine et sauve.

5. Si Dieu se réjouit à ce point quand il retrouve l'un de ces petits, comment osez-vous mépriser ceux pour lesquels le Seigneur déploie tant de sollicitude, quand vous devriez pour l'un d'eux être prêt à donner votre vie ? — Mais il est faible et impuissant. — Raison de plus pour ne négliger aucun des moyens propres à le sauver. Dieu a bien laissé les quatre-vingt-dix-neuf brebis pour venir à la recherche de celle-ci ; et le salut d'un nombre considérable d'hommes n'a pas pu le rendre indifférent à la perte d'un seul. Luc dit que le bon Pasteur rapporte la brebis égarée sur ses épaules, et que la conversion d'un seul pécheur cause plus de joie que la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes. Toujours est-il que, en laissant les brebis qui ne couraient aucun danger, et en se réjouissant si fort d'avoir ramené l'autre au bercail, le Seigneur montre à cet endroit une admirable sollicitude. Nous aussi, gardons-nous de ne témoigner à ces âmes que de l'indifférence. Du reste, tel est le but de tout ce qui vient d'être dit. Lorsque le Sauveur menace de refuser l'entrée des cieux à quiconque ne devient pas petit enfant, et qu'il emploie la comparaison de la meule, il confond l'arrogance et l'orgueil, vices essentiellement opposés à la charité ; lorsqu'il dit : « Il est nécessaire qu'il y ait des scandales, » il prêche la nécessité de la vigilance ; lorsqu'il ajoute : « Malheur à celui par qui vient le scandale, » il nous détourne de scandaliser en quoi que ce soit ; lorsqu'il nous ordonne de rompre avec les personnes capables de nous scandaliser, il nous facilite l'œuvre du salut ; enfin, lorsqu'il nous enjoint de ne pas dédaigner les petits, ce qu'il fait avec force, car il nous dit : « Prenez garde de dédaigner un seul de ces petits ; — les anges, poursuit-il, voient la face de mon Père ; — c'est pour cela que je suis venu ;—telle est la volonté de mon Père ; » il ranime le zèle de ceux qui doivent en prendre soin. Voilà comment il nous prémunit contre tout danger ; voilà jusqu'où il pousse la sollicitude à l'endroit des hommes les plus vils et les plus dédaignés : il menace des châtiments les plus graves ceux qui les scandaliseraient, il promet à ceux qui les traiteront avec ménagement et charité, les récompenses les plus précieuses ; enfin, il cite comme modèle à ce sujet, et son Père et lui-même. Marchons à sa suite, nous aussi, ne reculons devant aucune peine, devant aucun abaissement apparent, lorsqu'il s'agira du bien de nos frères : fallût-il devenir le serviteur d'un homme obscur et vil, fallût-il entreprendre quoique ce soit de pénible, franchir des montagnes et des précipices, ne reculons jamais lorsque le salut d'un de nos frères en sera la conséquence. Une âme est si chère à Dieu qu'il n'a même pas épargné son propre Fils.

C'est pourquoi, je vous en prie, quand nous sortirons de notre demeure, que notre but principal, que notre désir le plus ardent soit de sous-

traire nos frères aux dangers qui les peuvent menacer. Je ne parle pas de dangers matériels; ces dangers ne sont pas des dangers véritables: je parle des dangers spirituels que le diable suscite contre les hommes. Pour augmenter sa fortune, le marchand traverse bien des mers; l'ouvrier ne néglige rien non plus pour arriver au même résultat. Quant à nous, il ne doit pas nous suffire de travailler à notre salut seul; ce serait le moyen de le compromettre. Le soldat qui, en guerre et dans la bataille, ne songe qu'à se sauver par la fuite, cause la perte de ses compagnons d'armes en même temps que la sienne propre: le soldat valeureux, qui combat au contraire pour ses frères, les sauve et se sauve lui-même. Comme notre existence est une guerre véritable, et une guerre des plus acharnées, un combat et une bataille rangée, suivons les ordres de notre Roi. Soyons à notre rang prêts à frapper et à verser le sang de nos veines, les yeux fixés sur le salut de nos frères, les animant lorsqu'ils sont debout, les relevant lorsqu'ils seront tombés. Hélas! un grand nombre d'entre eux gisent déjà sur le sol dans cette bataille, criblés de blessures, couverts de sang, et personne ne panse leurs plaies, ni simple particulier, ni prêtre, ni ami, ni protecteur, ni père; chacun ne considère que ses affaires propres. Voilà pour quelle raison notre cause court de graves dangers; car notre principal sujet de confiance, notre principale force consiste à ne pas borner notre sollicitude à nos intérêts personnels. Si nous sommes faibles, si nous sommes facilement vaincus par les hommes et par le diable, cela tient à ce que nous cherchons le contraire, à ce que nous ne nous défendons pas les uns les autres, à ce que nous ne cherchons pas un abri dans la charité selon Dieu: il nous faut d'autres principes d'amitié, tantôt la parenté, tantôt la société, tantôt le voisinage. Toute raison est facilement admise de préférence à la piété, tandis que la piété seule devrait servir de fondement à toute liaison affectueuse. Ce n'est pas là ce qui se passe aujourd'hui, nous serons plutôt unis par l'amitié à des Juifs et à des Gentils, qu'à des enfants de l'Eglise.

6. C'est vrai, direz-vous; mais ceux-ci sont méchants, ceux-là sont bons et convenables. — Que dites-vous? vous traitez de méchant votre frère auquel il vous est défendu de dire même Raca! et vous n'avez pas honte, vous ne rougissez pas de le dénoncer, lui, votre membre, lui que les mêmes entrailles ont porté avec vous, que la même table a reçu? Lorsque vous avez un frère selon la chair, quelque crime qu'il ait commis, vous ne le défendez pas moins, et vous rougissez vous-même s'il est forcé de rougir; mais pour votre frère spirituel, au lieu de le défendre contre la calomnie, vous l'accablez de mille injures et vous le traitez de méchant. — Il est méchant, il est intolérable, dites-vous. — Raison de plus de rechercher son amitié, afin de l'éloigner du vice, afin de le convertir et de le ramener à la vertu. — Vous répliquerez qu'il ne vous écoute pas, qu'il ne veut pas de vos conseils. — Comment le savez-vous? Avez-vous mis en œuvre les exhortations, avez-vous cherché à le faire rentrer en lui-même? — Je l'ai fait souvent, répondrez-vous. — Combien de fois? — Oh! très-souvent, une fois, deux fois. — Et c'est là ce que vous appelez très-souvent! L'eussiez-vous fait toute votre vie, vous ne devriez jamais vous en lasser ni perdre courage. Est-ce que Dieu ne nous adresse pas de continuelles exhortations par l'organe des prophètes, des apôtres, des évangélistes? S'ensuit-il que nous agissions toujours bien, que nous obéissions en toute chose? Assurément non. Dieu pour cela, cesse-t-il de nous avertir, garde-t-il pour cela le silence? Ne nous dit-il pas tous les jours: « Vous ne pouvez pas servir Dieu et Mammon? » *Luc.*, XVI, 13. Pourtant, l'amour et la tyrannie des richesses ne s'en développent pas moins en bien des âmes. Tous les jours ne nous crie-t-il pas: « Pardonnez, et il vous sera pardonné? » *Matth.*, VI, 14. Pourtant nous ne mettons pas de trêve à la fureur de nos emportements. Ne nous rappelle-t-il pas tous les jours l'obligation de dominer notre concupiscence et l'attrait des plaisirs défendus? Or, combien de fidèles qui se vautrent, pareils à des animaux immondes, dans la volupté? N'importe, Dieu ne met point de relâche à ses exhortations. Pourquoi donc ne réfléchissons-nous pas à toutes ces choses et ne

On doit pardonner sans cesse à ses frères.

disons-nous pas : Le Seigneur nous parle toujours ; jamais il ne nous retire ses avis, quoiqu'il nous arrive souvent de ne pas y obtempérer ? Aussi est-il écrit : « Ils sont en petit nombre ceux qui opèrent leur salut. » *Luc.*, XIII, 23. Ce n'est pas assez pour l'assurer de pratiquer personnellement la vertu ; il nous faut de plus entraîner nos frères à la pratiquer. Si nous ne nous occupons ni de notre salut, ni de celui des autres, quel sort devrons-nous attendre ? quel espoir de salut nous restera-t-il?

A quoi bon cependant insister sur ce point? N'allons-nous pas jusqu'à négliger complétement les membres de notre famille, notre femme, nos enfants, nos serviteurs? Pris d'une sorte d'ivresse, nous confondons les sujets de notre sollicitude, et nous nous préoccupons d'accroître le nombre de nos serviteurs afin d'être servis avec plus de zèle, de laisser à nos enfants un plus riche héritage, de procurer à notre femme des vêtements somptueux, étincelants d'or et de pierreries; en un mot, nous oubliant nous-mêmes, nous ne songeons qu'à des choses qui nous sont étrangères. Ce n'est pas notre femme qui est l'objet de nos soucis et de notre prévoyance, ce sont les bagatelles dont elle fait usage : ainsi en est-il pour nos enfants. Nous imitons en cela l'homme qui, possédant une maison en ruine dont les murs seraient prêts à s'écrouler, élèverait tout autour une vaste enceinte; nous imitons encore celui qui, négligeant son corps malade, ne s'occuperait qu'à lui tisser des vêtements dorés, ou bien enfin celui qui s'occuperait des servantes, des étoffes, de tous les meubles de la maison, durant la maladie de la maîtresse, sauf à laisser celle-ci gémir et se morfondre. Voilà ce qui se passe en chacun de nous : tandis que notre âme se trouve dans le plus triste et le plus déplorable état, dévorée par l'esprit de colère, d'injure, de convoitise criminelle, de vaine gloire, de querelle; tandis que tous ces monstres la traînent à terre et la mettent en lambeaux, nous la laissons aux prises avec ses passions pour nous occuper de la maison et des domestiques. Un ours rompra-t-il soudain ses chaînes, nous fermons nos maisons, nous fuyons à travers les rues pour ne pas rencontrer cette bête féroce; mais que nos passions, c'est-à-dire une infinité de bêtes féroces et non plus une seule, viennent déchirer notre âme à belles dents, nous y sommes parfaitement insensibles.

Dans nos villes, on veille avec un soin extrême sur les bêtes fauves, on les renferme en des lieux déserts ou en des fosses profondes, on veille à ce qu'elles ne puissent pas s'introduire dans la curie, dans les tribunaux, dans les palais publics, on les retient chargées de chaînes loin de tous ces lieux; mais notre âme qui, elle aussi, possède sa curie, son tribunal, son palais, les bêtes y pénètrent sans difficulté, et c'est le trône royal lui-même, c'est notre cœur qu'elles assiégent de leurs cris et de leur tumulte. De là un complet bouleversement; de là trouble au dedans de même qu'au dehors; entre notre âme et une ville ravagée par les barbares aucune différence. Ainsi, lorsque le dragon envahit un nid de petits oiseaux, ceux-ci dans l'effroi et dans le trouble volent de tous les côtés, ne sachant où trouver un soulagement à leurs angoisses.

7. Mettez donc à mort le dragon, je vous en supplie ; tenons ces bêtes féroces captives, égorgeons-les, exterminons par le glaive de l'Esprit ces pensées mauvaises : prenons garde que les menaces du prophète contre la Judée ne s'accomplissent sur nous : « Les onocentaures, les hérissons et les dragons en feront leur repaire. » *Isa.*, XIII, 22. Il y a des hommes pires que les onocentaures, des hommes qui vivent comme les bêtes du désert, sans aiguillon et sans frein. Tels sont à peu près tous nos jeunes gens ; emportés par leurs passions sauvages, ils ne gardent aucune retenue dans leur fougue, ne connaissent, je le répète, aucun frein et ne se préoccupent en aucune façon de l'honnêteté. Quelle en est la cause ? Les parents : ces derniers exigent bien de leurs écuyers qu'ils domptent entièrement leurs chevaux, qu'ils ne laissent pas les poulains s'ébattre longtemps en toute liberté, et qu'ils les habituent de bonne heure au mors et à la bride ; mais, pour leurs fils, ils les laissent errer à leur guise sans frein aucun, sans souci des convenances, fréquenter les salles de jeu, les lieux de débauche, les théâtres, et se déshonorer. Ne

devraient-ils pas leur donner une épouse, une épouse chaste et prudente, pour les détourner de ces tristes voies, une épouse qui les éloignât de ces liaisons dangereuses, et leur servît en quelque sorte de frein ? Car d'où viennent tant de fornications et d'adultères, sinon de la liberté laissée aux jeunes gens? Qu'un jeune homme ait une épouse sage, et il prendra soin de sa maison, de sa considération et de sa renommée. — Mais il est bien jeune, me direz-vous. —Je le sais; cependant Isaac a passé dans la chasteté tout le temps qui précéda son mariage, et ne se maria qu'à l'âge de quarante ans : combien plus serait-il juste que les jeunes gens élevés sous la grâce pratiquassent la même philosophie?

Qu'ajouterai-je? Vous ne prenez aucun souci de la conservation de leur chasteté; qu'ils se déshonorent, qu'ils se compromettent, qu'ils se couvrent d'ignominie, vous n'en tenez aucun compte; vous ignorez que le grand avantage du mariage est de sauvegarder la pureté du corps; ôtez-lui cet avantage, vous les lui enlevez tous. Tel n'est pas votre sentiment : c'est lorsque vos fils sont couverts de souillures que vous leur donnez une épouse; alors c'est en vain, c'est trop tard. — Il faut bien attendre, me direz-vous, qu'il se fasse un nom, qu'il se distingue dans les affaires de son pays. — Et son âme? vous n'en faites point cas, peu vous importe qu'elle périsse. Or, c'est par suite de cette négligence à l'endroit de l'âme que la confusion et le désordre règnent partout; c'est parce qu'on dédaigne les intérêts les plus sacrés et qu'on traite sérieusement les plus futiles bagatelles. Ignorez-vous donc que tous ces avantages seront moins utiles à votre fils que l'éloignement des courtisanes ? Quoi de plus précieux que l'âme ? « Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme? » *Matth.*, XVI, 26. Mais l'amour de l'argent a tout bouleversé, il a supplanté la crainte salutaire du Seigneur, et, semblable au tyran qui s'empare de l'acropole, il a courbé sous son joug les âmes humaines.

Si nous attachons si peu de prix au salut de nos enfants et au nôtre, c'est que nous avons une seule chose à cœur, nous élever jusqu'à l'opulence, et laisser notre fortune à d'autres qui la transmettront à d'autres à leur tour, et ainsi de suite : de telle sorte que la transmission et non plus la possession de nos biens paraît notre unique affaire. De là une inconcevable folie, de là vient que les hommes libres se ravalent au-dessous des esclaves. Du moins châtions-nous les esclaves, pour notre avantage sinon pour le leur; nous n'avons pas les mêmes attentions pour nos enfants lesquels sont ainsi rabaissés au-dessous des esclaves. Et que parlé-je des esclaves? Nous avons plus de souci de nos bestiaux, de nos chevaux, de nos bêtes de somme que de nos fils. L'un de nous possède-t-il un mulet, sa grande préoccupation sera de lui trouver un muletier exercé, point méchant, point voleur, point ami du vice, habile dans son métier; faut-il donner un gouverneur à notre enfant, nous acceptons sans réflexion le premier-venu, bien que cet art soit le plus noble de tous les arts. Quoi de plus beau, en effet, que d'asseoir le règne de l'ordre dans une âme, que de former le caractère d'un enfant? Celui qui possède cette science s'élève bien au-dessus des peintres et des statuaires. Il est vrai que ce n'est pas là ce qui nous préoccupe; nous ne tenons qu'à un seul point, à ce que l'enfant apprenne sa langue. Encore n'y tenons-nous qu'en vue des richesses. S'il apprend la langue, ce n'est pas pour s'exprimer avec éloquence, c'est pour gagner de l'argent; de telle façon que, s'il pouvait en gagner sans le secours de la langue, nous n'attacherions plus à ce point aucune importance.

Voyez-vous jusqu'où s'étend la tyrannie de la cupidité ? comment elle envahit tout et entraîne avec elle les hommes garrottés comme de vils esclaves? Quel avantage après cela retirerez-vous de ces reproches? Nous avons beau flétrir la cupidité par nos paroles; dans les actions elle triomphe de vous. N'importe, nous ne cesserons pas pour cela de la combattre dans nos discours. Si vous nous écoutez, vous et moi y gagnerons : si vous persistez dans les mêmes errements, nous aurons rempli notre devoir. Daigne le Seigneur vous délivrer de ce mal, et nous permettre d'être un jour fier de votre vertu. Gloire et puissance

lui soient rendues dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LX.

« Si votre frère pèche contre vous, allez, reprenez-le entre lui seul et vous. S'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère. »

1. Après ces paroles si vives contre les auteurs des scandales, après des menaces capables de les pénétrer de terreur, pour préserver de la négligence les personnes que le scandale atteint, — car elles auraient pu tomber dans un mal non moins redoutable en s'autorisant de ce langage, qui regardait exclusivement autrui, pour se livrer au relâchement et glisser dans l'orgueil, sous le prétexte qu'elles avaient droit à des ménagements de toute sorte, — le Sauveur s'occupe d'elles à leur tour, et ordonne que tout reproche se fasse dans le plus grand secret, de crainte que la présence d'un certain nombre de témoins n'aggrave le caractère de l'accusation, et que le coupable s'opiniâtrant ne devienne d'une correction plus difficile. Aussi Jésus dit-il : « Entre lui seul et vous. S'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère. » Qu'est-ce à dire : « S'il vous écoute ? » S'il se condamne lui-même, s'il convient de sa culpabilité. « Vous aurez gagné votre frère. » Il ne dit pas : Vous serez suffisamment vengé ; mais, « vous aurez gagné votre frère, » montrant par là combien l'un et l'autre perdraient à rester ennemis : Il ne dit pas, en effet : Il se sera gagné lui-même ; mais, « vous l'aurez gagné; » par où il déclare que l'un et l'autre ont souffert précédemment, l'un du côté de son frère, l'autre du côté du salut. Ce même conseil, le divin Maître nous le donnait du haut de la montagne : tantôt il envoyait la victime à l'auteur de l'injustice et lui disait : « Si, debout à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, allez vous réconcilier avec lui; » *Matth.*, v, 23-24; tantôt il enjoignait à l'offensé de pardonner à l'offenseur : « Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs, » nous ordonnait-il de dire. *Matth.*, vi, 12. Dans le cas présent, il agit d'une autre manière. Ce n'est point l'offenseur, c'est l'offensé qu'il décide à la première démarche. Comme le premier eût difficilement consenti à venir offrir ses excuses, qu'il en eût conçu trop de confusion et trop de honte, c'est l'offensé qui doit l'aller trouver pour tout raccommoder. Le Sauveur ne dit pas à celui-ci de prendre le ton de l'accusation et de l'invective ; il ne lui dit pas : Vengez-vous; mais : « Reprenez-le. » L'ivresse du ressentiment, la honte paralysent votre ennemi : à vous qui êtes en parfaite santé d'aller voir ce malade, de le mander à la barre d'un tribunal sans témoins, de lui offrir un remède qui lui soit agréable. Cette expression : « Reprenez-le, » signifie simplement : Remettez-lui son péché en mémoire; entretenez-le du dommage qu'il vous a causé. Or, si vous le faites d'une façon convenable, vous plaiderez admirablement votre cause, et vous provoquerez avec succès une réconciliation.

Et s'il ne m'écoute pas, s'il persiste dans son opiniâtreté? « Prenez avec vous une ou deux personnes, afin que tout repose sur la parole de deux témoins. » Plus il montrera d'opiniâtreté et d'insolence, plus il faut se hâter d'y porter remède, moins il faut écouter sa colère et son indignation. Quand le médecin voit le mal s'aggraver, il ne cesse pas son traitement, il ne s'emporte pas; au contraire, il n'en devient que plus empressé. Tel est le conseil que nous donne ici le divin Maître. Vous avez été faible, vous trouvant seul; puisez dans la présence de deux amis, la force dont vous avez besoin ; c'est assez de deux personnes pour reprendre celle qui vous a offensé. Voyez-vous de quelle manière il prend à la fois les intérêts de l'offenseur et ceux de l'offensé. La victime véritable, c'est bien celui que le mal a saisi, celui qui est faible et près de tomber en défaillance. Aussi le Sauveur conduit-il l'un vers l'autre, d'abord l'offensé seul, puis avec deux témoins, puis enfin, si l'offenseur persévère dans son obstination, avec l'Eglise : « Dites-le à l'Eglise. » Or, si les intérêts de l'offensé étaient seuls en jeu, le divin Maître ne lui ordonnerait pas de pardonner à un ennemi repentant soixante-dix fois sept fois ; il ne recherche-

rait pas si souvent tant de moyens de remédier au mal; après le premier entretien, il eût laissé l'opiniâtre livré à lui-même, tandis que maintenant il commande qu'on essaie de le ramener une, deux, et trois fois; premièrement seul, puis avec deux autres personnes, puis avec un beaucoup plus grand nombre. S'agit-il des infidèles, le Sauveur ne parle pas de cette manière : « Quelqu'un vous frappe-t-il sur la joue droite, présentez-lui la gauche. » Tel n'est pas présentement son langage. Paul disait aussi : « Pourquoi m'occuperais-je de ceux du dehors? » I *Cor.*, v, 12. Quant à nos frères, il nous enjoint de les reprendre et de les convertir, de les retrancher de notre société, s'ils refusent, afin que la honte les y détermine. Voilà ce que fait le divin Maître dans les lois qu'il nous prescrit touchant nos frères; il impose au vindicatif trois maîtres, trois juges qui lui mettront sous les yeux ce qu'il a fait au moment de l'ivresse; car bien que celui-ci soit l'auteur de toutes ces paroles et de toutes ces actions inconvenantes, il n'en a pas moins besoin qu'on l'en instruise, parce qu'il était plongé dans une ivresse véritable. Il n'y a même pas d'ivresse qui nous jette plus hors de nous-mêmes que la colère et le péché, qui nous réduise à une plus complète insensibilité. Qui donc a jamais surpassé David en intelligence? Pourtant, lors de son péché, le sens lui fut complétement ravi, parce que la passion avait envahi son esprit et comme inondé son âme d'une obscure fumée. C'est pour cela qu'il eut besoin du flambeau du prophète et du récit qui lui rappela son crime. Telle est encore la raison pour laquelle le Sauveur envoie au pécheur des hommes qui viennent l'entretenir de sa conduite passée.

2. Pourquoi ordonne-t-il précisément à l'offensé de reprendre l'offenseur, et n'en charge-t-il pas un autre? Parce que ce dernier devait écouter plus modérément un homme qu'il avait blessé, affligé, outragé. On ne supportera pas les reproches qu'un tiers viendra vous faire touchant la personne offensée, comme on les supporterait de la bouche de celle-ci, surtout quand ce tiers vous parle seul à seul. Mais, lorsque celui qui peut vous demander raison de votre conduite, semble n'avoir en vue que votre salut, celui-là plus que tout autre parviendra à vous fléchir; d'autant plus que vous verrez en lui un homme qui cherche à vous faire rentrer en vous-même et non à se venger. Aussi le divin Maître ne veut-il pas que deux personnes d'abord se présentent; il le permet seulement quand la première n'a rien obtenu. Même dans ce cas il n'en envoie pas un grand nombre; il ne parle que de deux personnes ou de trois au plus. Celles-ci ne réussissant pas davantage, il mande l'opiniâtre à la barre de l'Eglise. Voilà comment il veille à ce que les péchés du prochain ne soient pas publiés. Il eût pu imposer cette manifestation dès le principe; mais il ne l'impose pas dans la pensée de l'éviter, elle ne doit avoir lieu qu'après un ou deux avertissements inutiles. Que signifient ces paroles du Sauveur : « Tout reposera sur la parole de deux ou trois témoins? » Vous aurez des témoins capables d'affirmer que vous avez fait tout ce qui dépendait de vous, que sur ce point vous n'avez rien négligé. « S'il ne les écoute pas davantage, dites-le à l'Eglise, » c'est-à-dire aux principaux chefs. « S'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit pour vous comme un païen et comme un publicain. » Le mal de cet homme est décidément incurable. Remarquez, je vous prie, comment, à tout propos, le divin Maître parle du publicain comme du type de l'iniquité. Il avait dit précédemment : « Est-ce que les publicains n'en font pas autant? » *Matth.*, v, 46. Il disait encore ailleurs : « Les publicains et les courtisanes, » c'est-à-dire les gens les plus misérables et perdus de réputation, « vous précéderont dans le royaume des cieux. » *Matth.*, XXI, 31.

L'orateur se déchaîne contre les usuriers.

Qu'ils écoutent, en ce moment, les hommes qui courent toujours après d'injustes profits et qui ajoutent usure à usure! Pourquoi Jésus assimile-t-il l'offenseur à un publicain? Pour l'intimider en même temps que pour consoler l'offensé. Serait-ce donc le seul châtiment de celui-là? N'en croyez rien; écoutez plutôt ce qui suit : « Tout ce que vous aurez lié sur la terre, sera lié dans le ciel. » Le Sauveur ne dit pas au chef de l'Eglise : Liez-le; mais : Si vous le liez, ces liens ne pourront être brisés, laissant ainsi la

décision à l'offensé. L'offenseur sera donc puni de la manière la plus sévère ; il devra s'en prendre à sa propre obstination, et non à celui qui l'aura signalée. C'est ainsi qu'un double lien lui est imposé, celui de la peine présente et celui des châtiments à venir. Si le Seigneur nous menace des premiers, c'est afin que nous soyons préservés des derniers ; c'est afin que la crainte inspirée par ces menaces, par la perspective d'être rejeté de l'Eglise, d'être chargé de liens qui seront resserrés dans les cieux, nous inspire des sentiments plus conciliants. Instruits sur tous ces points, nous ne devrions pas hésiter à renoncer à tout ressentiment, si ce n'est pas dès le principe, du moins après avoir ouï les juges nombreux devant lesquels nous aurons comparu. De là ce premier, ce second, ce troisième tribunal qu'établit le Sauveur, sans toutefois prononcer immédiatement la sentence : refuse-t-on de se soumettre au premier, on pourra se soumettre au second; récuse-t-on de même le second, l'on redoutera le troisième; enfin, le troisième ne fait-il sur nous aucune impression, restent pour nous terrifier les châtiments à venir, le jugement et la vengeance du Seigneur.

« Je vous le dis de nouveau, si deux d'entre vous s'unissent sur la terre, tout ce qu'ils pourront demander leur sera octroyé par mon Père qui est dans les cieux. Là où deux et trois personnes seront assemblées en mon nom, je serai au milieu d'elles. » C'est un nouveau moyen de faire cesser les inimitiés, de dissiper les rancunes, de resserrer les liens de l'union fraternelle ; moyen basé, non plus sur la crainte des châtiments, mais sur la considération des biens qui résultent de la charité. Après avoir proféré contre les vindicatifs les menaces que vous avez entendues, il découvre les grands biens réservés à la concorde. Les hommes entre lesquels la concorde régnera obtiendront du Père tout ce qu'ils lui demanderont et auront le Christ au milieu d'eux. Mais y a-t-il bien des hommes entre lesquels règne la concorde ? Assurément il y en a dans beaucoup d'endroits, il y en a même partout. Comment se fait-il qu'ils ne réussissent pas en toutes leurs demandes? Parce qu'il y a bien des raisons pour qu'elles ne soient pas exaucées. Souvent ils demanderont ce qu'il ne serait pas bon de leur donner. Vous vous étonnez qu'ils ne soient pas exaucés ; est-ce que Paul l'était toujours, lui qui entendit un jour ces paroles : « Ma grâce te suffit, car ma puissance éclate dans l'infirmité. » II *Cor.*, XII, 9. D'autres ne méritent pas d'être exaucés, et ne font pas de leur côté ce qui est en leur pouvoir. Quant au Sauveur, il lui faut des hommes semblables aux apôtres; aussi dit-il : « Si deux d'entre vous... » qui pratiquez la vertu, qui menez une vie vraiment évangélique. Il en est qui dirigent leurs prières contre ceux qui les ont offensés, qui appellent la vengeance et le châtiment sur leur tête, chose défendue, puisqu'il nous est dit : « Priez pour vos ennemis. » *Matth.*, V, 44. D'autres, après avoir péché, implorent la miséricorde divine sans repentir aucun : or, ils ne sauraient l'obtenir, non-seulement en l'implorant par eux-mêmes, mais encore en l'implorant par l'entremise d'un de ces hommes qui jouissent d'un grand crédit auprès de Dieu. Ainsi, Jérémie intercédant en faveur des Juifs, le Seigneur lui répondit : « Ne prie point pour ce peuple, car je ne t'exaucerai pas. » *Jerem.*, XI, 14. Si vous réunissez les conditions voulues, si l'objet de votre demande est convenable, si vous faites de votre côté ce qui dépend de vous, si vous vivez comme vivaient les apôtres, si vos rapports avec le prochain sont inspirés par la concorde et la charité, vous obtiendrez de la bonté du Seigneur ce que vous implorez par vos prières.

3. « ... par mon Père, » a dit le Sauveur ; mais aussitôt il ajoute, pour montrer qu'il ne sera pas lui-même étranger à l'accomplissement de nos prières : « Là où deux et trois personnes seront assemblées en mon nom, je serai au milieu d'elles. » N'arrive-t-il donc pas qu'il y ait deux ou trois personnes assemblées au nom du Fils de Dieu ? Cela se présente sans doute, mais rarement. Il ne s'agit pas uniquement d'être réuni ; ce n'est pas la seule condition que le Sauveur réclame ; il lui faut en outre les vertus convenables. Peu après il précise cette condition de la façon la plus formelle. Voici quelle

est au fond sa pensée : Celui qui aimera son prochain à cause de moi, je serai avec lui, pourvu toutefois qu'il possède les autres vertus nécessaires. Or, nous voyons bien des gens inspirés dans leurs affections par un tout autre motif. L'un aimera parce qu'on l'aime, l'autre, parce qu'on aura pour lui quelques égards, un autre, parce qu'on lui aura été utile en mainte affaire temporelle, un autre, pour un motif à peu près de même genre ; difficilement vous trouverez un homme en aimant un autre à cause du Christ. Ce sont les intérêts temporels qui unissent entre eux la plupart des hommes. Il n'en était pas ainsi de Paul. Lui aimait à cause du Christ; on avait beau ne pas l'aimer autant qu'il aimait lui-même, il ne se relâchait point de l'amour profondément enraciné dans son cœur. Ce n'est pas ce que l'on voit aujourd'hui : si nous considérions tout ce qui se passe autour de nous, les motifs d'amitié qui se découvriraient à nous chez la plupart des hommes seraient bien différents de celui-là. Qu'il me fût permis de me livrer à cet examen sur une vaste échelle, et je vous montrerais des motifs séculiers présidant au plus grand nombre des affections. Les causes qui produisent l'inimitié conduiraient au même résultat. Comme les hommes ne sont unis entre eux que pour des intérêts d'un jour, il s'ensuit que l'amitié n'est chez eux ni chaude ni durable : il suffira d'un procédé mauvais, d'une perte d'argent, d'un sentiment de jalousie ou de vaine gloire, de toute autre cause pareille pour rompre cette amitié, laquelle n'a point de racine vraiment spirituelle. Qu'une racine de cette nature lui soit donnée, des motifs d'un ordre matériel ne briseront jamais une affection d'un ordre spirituel.

La charité, dont le Christ est le motif, offre une solidité et une stabilité inébranlables ; elle défie les causes les plus puissantes, la calomnie, les périls et la mort même. Quand on aime de cette manière, on se verrait en butte à des chagrins sans nombre à cause de cet amour qu'on n'y renoncerait jamais. Celui qui aime pour être aimé, renonce à son amour dès qu'il constate l'insensibilité d'autrui ; mais celui que la charité anime, celui-là ne cessera pas d'aimer. De là ce mot de Paul : « La charité ne meurt jamais. » I *Cor.*, XIII, 8. Quel prétexte pourriez-vous alléguer? Que l'on a répondu par des injures à vos bons procédés? que l'on a reconnu vos bienfaits en cherchant à répandre votre sang? Mais vous n'en serez que plus disposé à aimer, si vous aimez en considération du Christ. Les raisons qui détruisent les amitiés ordinaires raffermissent au contraire la charité. Comment? En premier lieu, parce que vous méritez ainsi de nouvelles récompenses; en second lieu, parce que votre ennemi mérite par cela même plus d'assistance et de compassion. Celui qui aime de cette manière ne considère ni la noblesse de la race, ni la patrie, ni les richesses, ni l'amitié de la personne qu'il aime : on a beau le haïr, l'outrager, le mettre à mort, il persiste dans son amour, car il lui reste un motif suffisant d'amour, le Christ; les yeux fixés sur le Sauveur, il demeure ferme, inébranlable, immobile. Le Christ aussi a, de la sorte, aimé des ennemis et des ingrats, des malheureux qui l'outrageaient, qui le haïssaient, qui blasphémaient contre lui, qui ne pouvaient supporter sa vue et qui lui préféraient du bois et des pierres : il les a aimés de la charité la plus haute; car, disait-il, « personne ne saurait témoigner un plus haut degré de charité qu'en donnant sa vie pour ses amis. » *Joan.*, XV, 13. Ceux mêmes qui l'ont crucifié, qui ont assouvi sur lui leur fureur, avec quelle sollicitude il ne cesse de les traiter! « Père, s'écrie-t-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » *Luc.*, XXIII, 34. Après quoi il envoie vers eux ses disciples. Reproduisons de notre côté cette charité, qu'elle soit notre modèle constant, afin qu'après avoir imité le Sauveur, nous obtenions les biens présents et à venir, par la grâce et la charité de Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Raison de l'amour du Christ pour les hommes.



HOMÉLIE LXI.

« Alors Pierre s'en approchant lui dit : Seigneur, combien de fois mon frère péchera-t-il contre moi, et combien de fois lui pardonnerai-je? sera-ce jusqu'à sept fois? Jésus lui dit : Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. »

1. Pierre croyait sans doute dire quelque chose de remarquable ; et de là ce ton de satisfaction avec lequel il ajoute : « Sera-ce jusqu'à sept fois ? » Ce que vous m'avez enjoint, combien de fois le dois-je exécuter? Voilà une personne qui m'offense toujours ; qui, à chaque observation que je lui fais, se repent de sa conduite ; jusqu'où me faudrait-il tolérer cet état de choses? Pour celui qui refuse de s'amender et de confesser ses torts, vous avez déterminé une limite en disant : « Qu'il soit pour vous un païen et un publicain. » Quant à l'autre, il n'en est pas de même ; vous avez ordonné de lui pardonner. Combien de fois donc me faudra-t-il l'avertir et agréer sa pénitence? sera-ce assez de sept fois? Que lui répond notre bon et miséricordieux Seigneur ? « Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. » Ces mots ne fixent pas précisément un nombre déterminé, ils signifient plutôt l'exclusion de toute limite ; c'est-à-dire, en tout lieu et toujours : il en est de ces mots comme des mots mille fois, lesquels désignent un nombre indéfini. Pareillement ce texte de l'Ecriture : « La femme stérile a mis au monde sept enfants, » I *Reg.*, II, 5, doit s'entendre d'un grand nombre d'enfants. Par conséquent, le Sauveur n'a pas assigné de limites au pardon des injures ; il a voulu nous apprendre que partout et toujours nous devons pardonner. Au surplus, il s'explique ainsi dans la parabole suivante. Comme en entendant cette expression : « Soixante-dix fois sept fois, on eût pu estimer le commandement du divin Maître onéreux et malaisé, il développe sa parabole : de la sorte, il précise sa pensée, il confond l'orgueil de Pierre à ce propos, et il prouve que, loin d'être difficile à remplir, cette obligation était d'une facilité extrême. Il met donc en scène sa propre miséricorde, et cela, pour vous apprendre par voie de comparaison, que vous auriez beau pardonner soixante-dix fois sept fois, pardonner toujours les injures du prochain envers vous, cette longanimité de votre part, comparée à l'immense bonté de Dieu, ne serait qu'une goutte comparée à l'Océan. Après tout, vous aurez besoin de cette bonté divine, puisque vous devez comparaître devant le tribunal divin et y rendre compte.

Le Sauveur s'exprime donc en ces termes : « Le royaume des cieux a été comparé à un roi qui voulut entrer en compte avec ses serviteurs, et, lorsqu'il eut commencé à le faire, on lui présenta un serviteur qui lui devait dix mille talents ; comme celui-ci n'avait pas de quoi les lui rendre, son maître commanda qu'il fût vendu, lui, sa femme, ses enfants et tout ce qu'il avait. » Ce serviteur cependant demande grâce ; mais, étant sorti, il saisit un de ses compagnons qui lui devait cent deniers. Alors le maître, indigné, commanda qu'on le jetât en prison jusqu'à ce qu'il eût tout payé. Telle est la différence qui existe entre les péchés à l'égard de l'homme et les péchés à l'égard de Dieu ; la même que la différence entre mille talents et cent deniers, et plus grande encore. Cela résulte et de la différence qui existe entre les offensés et de la fréquence de nos prévarications. Sous les regards d'un homme, nous nous abstenons et nous n'osons pas pécher ; mais sous les yeux toujours ouverts du Seigneur, nous n'avons plus de crainte, nous parlons et nous opinons en toute liberté. Outre ce caractère de gravité, il en est un autre provenant des bienfaits et des honneurs que nous avons reçus de Dieu. Si vous désirez comprendre comment il est vrai que ces mille talents et un nombre encore plus considérable représentent nos péchés envers Dieu, je m'efforcerai de vous l'expliquer en peu de mots. Toutefois, j'ai à craindre d'encourager dans leurs mauvaises habitudes les personnes portées au mal et qui se plaisent dans l'iniquité, tout en décourageant les faibles, et en leur donnant sujet de s'écrier comme les disciples : « Qui donc pourra être sauvé ? » *Marc.*, x, 26. N'importe, je parlerai

dans l'espérance de contribuer à la sécurité, d'augmenter la sagesse de ceux qui me prêteront une attention impartiale. Sans doute, les âmes qui ne sentent plus rien et qui sont dans un état irrémédiable, ne céderont pas à nos raisons, ne renonceront pas à la négligence et aux vices qui leur sont propres ; si, en outre, elles en prennent occasion d'aller jusqu'au mépris, la faute en sera, non à nos paroles, mais à leur folie. Quoiqu'il en soit, les observations qui vont suivre seront de nature à porter à la componction et à l'humilité les âmes attentives à leur salut : les âmes timides ne pourront voir l'efficacité de la pénitence, eu égard aux péchés les plus graves, sans l'embrasser avec plus d'empressement. Il sera donc utile de ne pas nous renfermer dans le silence. Je vais, en conséquence, mettre sous vos yeux les péchés que nous commettons d'ordinaire, soit envers Dieu, soit envers les hommes ; je ne parlerai pas des péchés particuliers à chacun, mais des péchés considérés d'une façon générale : à chacun ensuite de consulter sa conscience pour connaître les péchés dont il s'est rendu coupable. Mais, auparavant, je veux vous parler des bienfaits du Seigneur. Ces bienfaits, quels sont-ils ? Dieu nous a tirés du néant, il a créé pour nous le monde visible, le ciel, la mer, la terre, l'air et tout ce qu'ils renferment, animaux, plantes et semences : il faut se borner quand il s'agit de l'océan sans bornes des œuvres divines. A l'homme seul Dieu inspire une âme vivante ; il plante pour lui le paradis, lui donne une compagne, l'établit dominateur des êtres privés de raison, et le couronne d'honneur et de gloire. L'homme s'étant après cela rendu coupable d'ingratitude envers son Créateur, celui-ci lui confère un bienfait plus grand encore.

2. Ne vous bornez pas à considérer l'expulsion d'Adam du paradis, considérez en outre l'avantage que l'homme retira de sa déchéance. Une fois chassé du paradis, après avoir été comblé de bienfaits de toute nature, l'homme voit venir à lui le Fils de Celui auquel il avait rendu haine pour amour ; alors le ciel nous a été ouvert, le paradis nous a été rendu, et nous, qui étions des ennemis et des ingrats, nous avons été transformés en enfants du Seigneur. Ah ! que nous avions raison de nous écrier : « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! » *Rom.*, XI, 33. De plus, le Sauveur nous a donné le baptême pour la rémission de nos péchés, il nous a préservés du châtiment, il nous a donné l'héritage du royaume, il a promis à ceux qui feraient le bien des récompenses infinies ; il nous a tendu la main, et il a répandu en nos cœurs son Esprit saint. Après des biens si nombreux et si admirables, de quels sentiments devrions-nous être animés ? Alors même que nous donnerions tous les jours notre vie pour le Dieu qui nous a tant aimés, le remercierions-nous d'une façon digne de lui, acquitterions-nous même la plus petite partie de notre dette ? Assurément non. D'autant plus que nous serions encore les premiers à en retirer le bénéfice. Tels devraient être nos sentiments ; mais sont-ce là nos sentiments véritables ? Chaque jour, au contraire, nous outrageons la majesté des divines lois.

Ne vous indignez pas si je flétris la langue des pécheurs ; ce n'est pas vous seulement, c'est moi-même également que je mets en cause. Par où désirez-vous que je commence ? par les esclaves ou par les hommes libres ? par les soldats ou les simples particuliers, les personnes revêtues du pouvoir ou les sujets, les femmes ou les hommes, les vieillards ou les jeunes gens ? Par quel âge, encore un coup, commencer, par quel rang, quelle dignité, quel genre d'occupation ? Parlerai-je tout d'abord des soldats ? Que de fautes ne commettent-ils pas chaque jour ? Ils ont sans cesse l'insulte et l'injure à la bouche, ils s'abandonnent à la fureur, ils ne s'occupent que des malheurs d'autrui ; pareils à des loups, ils ne sont jamais sans avoir quelque crime à se reprocher, à moins toutefois qu'on ne prétende que dans la mer on ne trouve point de flots. A quelle passion ne sont-ils pas sujets ! Quelle maladie spirituelle n'obsède pas leur âme ! Jaloux de leurs égaux, pleins de haine et d'orgueil, ils accablent leurs subordonnés d'exactions ; et, quand on a recours à eux pour mettre fin à quelque litige, ils ne craignent pas de traiter les suppliants en ennemis et de se parjurer. Que de rapines, que d'injustices, que de calomnies, que

Mœurs des soldats.

de honteux trafics, que de basses adulations n'ont-ils pas à se reprocher! Mais comparons à de pareils excès la loi du Christ: « Celui qui dira à son frère, vous êtes un fou, méritera la géhenne de feu. — Quiconque aura regardé une femme avec convoitise, a déjà commis l'adultère dans son cœur. — Celui qui ne s'humiliera pas comme un petit enfant, n'entrera pas dans le royaume des cieux. » *Matth.*, v, 22-28; xviii, 4. Ceux dont nous parlons traitent, au contraire, leurs inférieurs avec arrogance; ils les pénètrent de frayeur, ils les font trembler quand ils sont en leur pouvoir, ils se conduisent à leur égard avec plus de cruauté que des bêtes farouches. Pour le Christ ils ne font rien; tout pour leur ventre, pour le faste et l'argent. Mais comment vous énumérer tous leurs crimes? Parlerai-je de leurs sarcasmes, de leurs moqueries, de leurs conversations déplacées, de leurs propos obscènes? De leur amour de l'argent, je ne dirai rien. Si les moines qui peuplent nos montagnes ne savent même pas ce qu'est cette passion, nous devons en dire autant de ceux dont nous nous occupons, mais pour une raison tout opposée. Les premiers ne connaissent point cette passion, parce qu'ils n'ont rien de commun avec elle: les seconds en étant, pour ainsi parler, enivrés, n'en comprennent point l'énorme gravité; leur perversité les a si fort éloignés de la vertu, le mal exerce sur eux un tel empire, que nul excès ne paraît coupable à ces malheureux insensés.

Fraudes des artisans et des ouvriers.

Maintenant passons, si vous le voulez bien, à une classe de personnes dont les mœurs soient moins répréhensibles: occupons-nous des artisans et des ouvriers. Au premier abord, la vie de ces derniers semble s'écouler dans de justes fatigues et de justes sueurs. Cependant, s'ils n'y prennent pas garde, ils s'exposeront à de redoutables maux. Souvent à de justes travaux, ils ajoutent une façon inique d'acheter ou de vendre; ils ne craignent pas de recourir plus d'une fois à des serments, à des parjures, à des mensonges; tout entiers aux choses de ce monde, attachés exclusivement aux biens de la terre, ils vivent dans l'unique préoccupation d'accroître leur fortune. De là combien d'injures, combien de paroles insultantes, combien d'emprunts et de prêts usuraires, combien de conventions dictées par l'esprit de fraude, combien de trafics capables de faire rougir!

3. Laissons cependant ces derniers de côté pour en venir à d'autres qui paraissent plus irréprochables encore. Quelle est cette classe de gens? Je veux parler des propriétaires fermiers, de ceux qui font des biens de la terre la source de leur fortune. Eh bien, ces gens-là aussi ont à se reprocher de graves iniquités. Examinons leurs procédés envers les malheureux et pauvres tenanciers, et vous les trouverez plus cruels que les barbares. Les hommes qui passent leur vie entière dans les privations et dans les fatigues, ils les accablent d'insupportables et incessants fardeaux; ils leur imposent des servitudes fatigantes, et ils usent de leur corps avec moins de ménagement qu'ils n'en auraient pour des bêtes de somme et les pierres elles-mêmes: ils ne les laissent pas respirer un instant; que la terre produise ou ne produise pas, ils les persécutent également et ne leur accordent aucun répit. Quelle condition déplorable! après avoir souffert tout un hiver, brisés par le froid, les pluies, les nuits sans sommeil, il faut que ces malheureux se retirent les mains vides, et toutefois débiteurs: les tortures de la faim et du désespoir ne sont encore rien comparées à celles que leur suscitent les intendants, aux comparutions, aux comptes, à la captivité qu'ils doivent subir, aux charges insupportables qu'on leur impose et dont la seule pensée les pénètre de frisson et d'horreur. Qui pourrait dire les marchés honteux, les trafics infâmes dont ils deviennent les instruments involontaires! Les maîtres rempliront bien leurs propres greniers et leurs pressoirs du fruit des travaux de ces derniers; mais ils ne leur permettront pas d'emporter chez eux la quantité la plus minime. Ils n'hésiteront pas à renfermer dans leurs celliers, sans souci de la justice, tous les produits de leurs champs: mais à ceux qui auront fécondé leurs campagnes, ils se contenteront de jeter une insignifiante somme d'argent. Ce n'est pas tout: ils inventeront des usures d'un nouveau genre et dont les lois des Gentils ne vous offriront même pas de trace; ils dresseront des contrats inspirés par la plus abo-

minable iniquité, ne se bornant pas à exiger douze, mais cinquante pour cent, alors pourtant que la malheureuse victime devra nourrir une femme et des enfants, alors qu'elle sera pauvre elle-même, alors qu'elle remplira du fruit de ses sueurs l'aire et les pressoirs du maître. Mais qui songe à ces choses-là? C'est avec raison que le Prophète invitait le ciel à se livrer à la stupeur et la terre à frissonner d'épouvante en présence de la barbarie dans laquelle le genre humain était tombé!

Ne croyez pas toutefois que j'insulte les arts, l'agriculture et la vie militaire; je n'attaque que nous-mêmes. Corneille était bien teinturier, Paul était bien corroyeur, et même, après avoir prêché, il exerçait sa profession première; David était roi, Job était possesseur d'immenses domaines, il jouissait de revenus considérables, sans qu'aucune de ces choses l'empêchât de cultiver la vertu. Que ces réflexions, que le souvenir des dix mille talents nous déterminent à remettre à nos frères la dette légère dont ils nous sont redevables. Nous aussi nous avons à rendre compte des ordres qui nous ont été confiés; et jamais, quels que soient nos efforts, nous ne parviendrons à nous acquitter complétement. En prévision de cet embarras, Dieu nous a ouvert une voie facile qui nous permettra de tout payer, le pardon des injures. Mais pour vous en mieux persuader, poursuivons le récit de la parabole, écoutons-le tout entier. « On lui présenta un de ses serviteurs qui lui devait dix mille talents. Et, comme il n'avait pas de quoi les lui rendre, le maître commanda qu'on le vendît, lui, sa femme et ses enfants. » Pourquoi vendre sa femme? il ne le fait certainement pas pour un motif de cruauté ou d'inhumanité; il eût autrement été le premier à être atteint par le dommage, parce que cette femme était son esclave. Il le fait pour des motifs de miséricorde et de bonté: ce qu'il se propose, c'est d'effrayer son serviteur par les menaces, et de lui inspirer la pensée de se jeter à ses genoux, afin de n'être pas vendu. Si ce dernier l'eût supplié à l'occasion de sa dette, il n'eût pas été exaucé, il n'eût pas obtenu sa grâce.

Mais pourquoi ne pas remettre sa dette avant le réglement des comptes? Pour lui faire apprécier la somme considérable qui lui était remise, et le rendre de la sorte plus indulgent envers ses compagnons d'infortune. Si, même après avoir reconnu la grandeur de sa dette, après en avoir été tenu quitte, il n'en traita pas moins son compagnon avec la plus affreuse dureté; à quel point de barbarie ne se serait-il pas porté, dans le cas où il n'eût pas été ainsi préalablement adouci. Et que répond-il à son maître? « Ayez patience envers moi, et je vous rendrai tout. » « Le maître, poursuit le Seigneur, ayant eu pitié de lui, le renvoya et lui remit sa dette. » Considérez son incomparable longanimité: le serviteur ne lui demande qu'un délai, et il lui accorde plus qu'il ne lui était demandé, à savoir un pardon entier, la remise de toute la dette. Sans doute, dès le commencement il voulait la lui remettre; mais il ne voulait pas que cela vînt de lui seul, il voulait que le serviteur recourût aux supplications, et, de cette manière, ne se retirât pas sans la faveur accordée. Que tout le mérite en revienne au maître, indépendamment des prières du serviteur prosterné devant lui, ce qui suit le prouve en déclarant la cause véritable: « Ayant eu pitié de lui, » il lui remit sa dette. Nonobstant, il voulait que ce malheureux fît quelque chose de son côté afin de n'être pas couvert de confusion; une fois instruit par ses propres malheurs, il saurait être bon envers son semblable.

Conduite différente du débiteur des dix mille talents.

4. Jusqu'à présent, il s'est conduit en homme convenable et honnête; il a reconnu sa dette, il a promis de l'acquitter; il s'est jeté aux genoux de son maître, il l'a supplié, il a condamné ses torts, il est tombé d'accord sur la justice de la réclamation; mais il y a loin de ce qui précède à ce qui va suivre. Il sort, et, à peine sorti, quand le bienfait qu'il vient de recueillir est encore nouveau, le voilà qui abuse de la grâce et de la liberté qu'il a reçues. « Ayant trouvé un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, il l'étouffait en disant: Rends-moi ce que tu me dois. » Vous avez vu la miséricorde du maître; voyez la cruauté du serviteur. Avis à vous qui agissez de la sorte pour un peu d'argent: il vous est défendu de le



faire en péchant; à plus forte raison est-ce mal de le faire pour de l'argent. Et que répond ce malheureux serviteur? « Prenez un peu patience, et je vous rendrai tout ce que je vous dois. » Mais les paroles qui lui avaient valu son salut ne firent aucune impression sur ce cœur endurci : c'était bien après qu'il s'était exprimé de la même manière, que la dette des dix mille talents lui fut remise. Ainsi, le port qui l'avait sauvé du naufrage, il ne le reconnut pas; la prière qui lui fut adressée ne lui remit pas en mémoire la bonté dont son maître avait usé à son égard; la cupidité, la cruauté, le ressentiment avaient chassé de son cœur toutes les pensées de ce genre; et c'est pourquoi, plus furieux qu'une bête féroce, il étouffait son compagnon. Que faites-vous là, ô homme? Ne comprenez-vous pas que vous vous trompez le premier, que vous retournez le glaive contre vous et que vous annulez la sentence et la faveur dont vous avez été gratifié?

Aucune de ces choses ne se présente à son esprit, il oublie complétement ce qui le regarde personnellement et ne cède pas d'un seul pied. Pourtant, il s'agissait de conditions bien différentes. L'un suppliait pour dix mille talents, l'autre seulement pour cent deniers; l'un suppliait son maître, l'autre son égal; l'un obtint une remise complète, l'autre n'implorait qu'un délai, et ce délai ne lui fut même pas accordé; car « il fut jeté en prison. » Ce que voyant leurs compagnons, ils allèrent porter plainte au maître et lui tout raconter. Loin d'être de nature à plaire à Dieu, un procédé aussi noir excitait l'indignation des hommes : tous leurs compagnons en furent saisis, même ceux qui ne devaient absolument rien. Que lui dit alors le maître? « Méchant serviteur, je vous ai remis toute votre dette, parce que vous m'avez supplié. Ne fallait-il pas de votre côté avoir pitié de votre compagnon, comme j'ai eu pitié de vous? » Admirez une fois de plus la bonté de ce maître. Il se justifie, il se défend auprès du serviteur d'avoir à révoquer sa première sentence; ou plutôt, ce n'est pas lui qui la révoque, c'est celui qui en avait été favorisé. De là ces paroles : « Je vous ai remis toute votre dette, parce que vous m'avez supplié. Ne fallait-il pas de votre côté avoir pitié de votre compagnon d'infortune. » Quelque difficulté que vous dussiez éprouver à le faire, il vous fallait du moins considérer les avantages que vous aviez déjà recueillis, et ceux que vous pouviez attendre encore. Si le devoir était coûteux, vous auriez dû en envisager la récompense, et considérer, non le dommage qu'on vous a fait éprouver, mais l'offense que vous commettiez envers celui que vous aviez fléchi par une simple prière. S'il vous répugne à ce point de vous réconcilier avec celui qui vous a lésé, il vous en coûtera beaucoup plus d'être précipité dans la géhenne. Vous auriez vu la différence, en faveur du premier de ces sacrifices, si vous aviez remis à votre frère son offense.

Remarquez, en outre, que Dieu ne le traite pas de méchant et ne lui dit rien d'injurieux malgré sa dette de dix mille talents; il ne lui témoigne que de la pitié; mais, après la cruauté dont ce malheureux s'était rendu coupable envers son compagnon, alors il lui dit : « Méchant serviteur. » Prêtez ici l'oreille, avares sans cœur; ces paroles vous concernent. Ecoutez encore, hommes insensibles et inhumains; car, après tout, ce n'est pas envers les autres, c'est envers vous-mêmes que s'exerce votre inhumanité. C'est pourquoi toutes les fois que vous serez prêt à céder au ressentiment, songez que vous, et non autrui, en êtes la première victime, que vous travaillez à votre propre perte et non à celle du prochain. Quoi que vous fassiez contre lui, vous n'agissez qu'en homme et dans la vie présente; il n'en est pas ainsi du côté de Dieu; c'est lui qui vous châtiera d'un châtiment qui vous atteindra au delà de la tombe et qui durera toujours. En effet, poursuit le Sauveur, « le maître le livra aux bourreaux jusqu'à ce qu'il eût payé toute sa dette. » Or, comme nous ne la paierons jamais, nous souffrirons toujours. Les bienfaits du Seigneur n'ayant pu réussir à vous rendre meilleur, il ne vous reste qu'une seule chose, à subir la correction du châtiment. Encore que les grâces et les dons divins soient sans repentance, telle fut l'énormité de la cruauté du méchant serviteur, que le maître enfreignit cette loi.

Combien le ressentiment doit être donc une chose funeste, puisqu'il a pour effet d'annuler les dons de Dieu les plus précieux. De plus, le maître s'abandonne ici à son courroux. Tout à l'heure quand il avait ordonné de le vendre, il n'avait pas montré de courroux; aussi, ne le vendit-on pas : Dieu ne cherche qu'à manifester la grandeur de sa miséricorde. Mais en ce moment la sentence qui est portée respire la colère, l'indignation et la vengeance. Quelle est la conclusion de cette parabole? « Ainsi vous traitera mon Père céleste, si vous ne pardonnez chacun à votre frère du fond de votre cœur. » Le Sauveur ne dit pas, votre père, mais : « Mon Père. » Il ne serait pas convenable de donner Dieu pour père à un homme aussi méchant et aussi cruel.

5. Deux choses nous sont demandées, condamner nos propres péchés, pardonner les péchés des autres; faire la première de ces choses à cause de la seconde, en vue de rendre celle-ci plus facile, car assurément celui qui songe à ses propres péchés sera moins sévère à l'égard de son frère; puis enfin pardonner de cœur et non-seulement de bouche, de manière à ne pas aiguiser par notre ressentiment le glaive contre nous-mêmes. Oseriez-vous bien comparer le mal que vous a fait l'offenseur à celui que vous vous faites à vous-même, quand vous remplissez votre âme de colère et que vous attirez sur votre tête la condamnation divine? Soyez sur vos gardes, agissez avec philosophie, et vous retournerez le mal contre votre ennemi, et lui seul en souffrira : si, au contraire, vous persistez dans vos sentiments de haine et de colère, c'est vous qui vous ferez à vous-même le plus grand mal. Ne dites donc pas : Mais on m'a outragé, on m'a calomnié, on m'a vexé de mille manières. Plus vous en direz, mieux vous établirez l'action salutaire de l'oubli des injures. C'est, en effet, une occasion qui vous est offerte d'expier vos propres péchés; et plus vous aurez été offensé, plus nombreux seront les péchés qui vous seront pardonnés. Personne ne saurait nous nuire, tant que nous ne le voudrons pas; nos ennemis eux-mêmes nous seront de la plus grande utilité. Et que parlé-je des hommes? Certes, le diable est bien pervers; cependant, il nous fournit le sujet de précieux mérites, comme nous le montre l'histoire de Job.

Mais, si le diable contribue lui-même à l'éclat de vos couronnes, pourquoi redouter un ennemi? Considérez les grands avantages que vous recueillerez en supportant avec douceur les mauvais procédés de vos ennemis : vous recueillerez, en premier lieu, le pardon de vos péchés, avantage de tous le plus considérable; en second lieu, la patience et la force; en troisième lieu, la mansuétude et la charité. Celui qui ne s'emporte pas contre ceux qui l'offensent, sera beaucoup plus doux encore envers ses amis. De plus, nous vivrons toujours exempts de colère; rien n'est de plus haute valeur. Evidemment, celui qui ne se livre point à la colère, ne redoute aucun chagrin, il ne passera pas sa vie au milieu de vaines fatigues et de vaines douleurs : celui qui ne sait pas ce que c'est que haïr, ne saura pas davantage ce que c'est que d'être affligé; des biens et des douceurs de toute sorte seront son partage. C'est donc nous-mêmes que nous tourmentons, lorsque nous haïssons nos frères; de même que, en les aimant, c'est à nous-mêmes que nous faisons du bien. En même temps, vous vous attirerez le respect de vos propres ennemis, fussent-ils des démons; ou plutôt, vous n'aurez plus d'ennemis, avec de pareils sentiments; vous vous concilierez la bonté du Seigneur, chose importante entre toutes; aurez-vous péché, le pardon vous sera accordé; aurez-vous fait le bien, votre récompense n'en sera que plus magnifique.

Exhortation morale.

Appliquons-nous donc à ne haïr personne, afin de posséder l'amour de notre Dieu et d'en obtenir miséricorde, quand même nous lui serions redevables de dix mille talents. Votre prochain vous a-t-il blessé? Ayez pour lui de la compassion, mais n'ayez pas de la haine; pleurez sur lui, gémissez, mais ne lui témoignez pas d'aversion. Ce n'est pas vous qui avez offensé Dieu, c'est lui; vous aurez rempli votre devoir, si vous le supportez avec patience. Considérez que le Christ s'est réjoui d'avoir été cloué à la croix, et qu'il a versé des larmes en même temps sur ses bourreaux. Tels doivent être nos sentiments : plus on nous opprime, plus nous devons déplorer le sort de nos oppresseurs; ce sera pour

nous la source de beaucoup de biens, et pour eux la source de beaucoup de maux. — Mais c'est en présence d'un grand nombre de personnes que votre ennemi vous a frappé, qu'il vous a injurié. — Eh bien, c'est en présence d'un grand nombre de personnes qu'il s'est déshonoré, qu'il s'est indignement conduit; il s'élèvera contre lui un plus grand nombre de voix accusatrices, tandis que vous recevrez de votre côté de plus nombreuses couronnes, et que vous aurez de plus nombreux héros de votre longanimité. — Mais il m'a diffamé auprès du prochain. — Eh! qu'importe, puisque Dieu seul, et non les personnes qui ont entendu ces calomnies, doit vous demander compte de ces crimes prétendus? Quant à votre ennemi, il n'a fait que se préparer un nouveau châtiment parce qu'il devra répondre, non-seulement sur les crimes qu'il a commis, mais encore sur ceux qu'il vous attribue. Il vous a diffamé devant les hommes; il devra soutenir son interrogatoire devant Dieu.

Ces considérations ne vous suffisent-elles pas encore, songez que votre Seigneur a été calomnié lui aussi, soit du côté de Satan, soit du côté des hommes, soit du côté de ceux qu'il avait le plus aimés; songez qu'il en a été de même du Fils unique. C'est pour cela qu'il disait : « Si l'on a traité de Béelzébub le père de famille, à plus forte raison traitera-t-on de même les simples serviteurs. » *Matth.*, x, 25. Non-seulement l'esprit du mal a calomnié le Seigneur, mais on a cru à sa calomnie, laquelle d'ailleurs roulait sur des points extrêmement graves, et non sur des points de peu d'importance : en effet, le Sauveur a été qualifié de démoniaque, de séducteur, d'ennemi de Dieu. Vous a-t-on injurié après avoir reçu du bien de vous, pleurez, si vous le voulez, gémissez sur l'auteur de l'injure; quant à vous, soyez dans la joie, parce que vous ressemblerez alors à Dieu, « qui ordonne au soleil de se lever sur les méchants et sur les bons. » *Matth.*, v, 45. Estimez-vous au-dessus de vos forces l'imitation de Dieu, bien qu'avec de la vigilance ce ne soit certainement pas malaisé; n'importe, cette tâche vous paraît-elle trop lourde pour vous, nous vous citerons l'exemple de vos semblables, de Joseph, qui après avoir souffert de la part de ses frères des traitements indignes, leur rendit le bien pour le mal; de Moïse, qui pria pour les Juifs desquels il avait reçu mille déboires; du bienheureux Paul, qui, dans l'impuissance d'énumérer les maux qu'il avait endurés du côté des Juifs, souhaitait néanmoins d'être anathème pour eux; d'Etienne, qui, lapidé par eux, priait le Seigneur de leur pardonner ce péché. Pesez tous ces exemples, et chassez de votre cœur tout ressentiment, afin que Dieu nous pardonne nos péchés par la grâce et la charité de Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec qui gloire, puissance, honneur, au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXII.

« Et il arriva, lorsque Jésus eut terminé ces discours, il s'éloigna de la Galilée, et il vint sur les confins de la Judée au delà du Jourdain. »

1. Bien des fois la jalousie des Juifs avait déterminé le Sauveur à quitter la Judée; maintenant il y demeure à cause de la proximité de sa passion : et, au lieu de monter à Jérusalem, il ne quitte pas les confins de cette province. Tandis qu'il cheminait, « une foule nombreuse se mit à le suivre et il les guérit. » Il ne consacre jamais exclusivement son temps, soit à la prédication, soit à l'opération des prodiges : il fait tantôt l'une, tantôt l'autre de ces choses, ayant toujours en vue le salut de ceux qui s'attachaient à lui et de ceux qui le suivaient, démontrant par ses miracles l'autorité de sa parole, et ajoutant par sa parole aux fruits qu'avaient produits ses miracles. De cette manière, il les amenait à la connaissance de Dieu. Considérez, je vous prie, le langage des disciples, qui désignent par une seule parole des multitudes considérables, sans désigner nominativement les personnes guéries. Ils ne disent pas, un tel et un tel, mais : « Un grand nombre; » nous instruisant de la sorte à fuir l'orgueil. En les guérissant, le divin

Maître leur manifestait sa bonté, puis par ces derniers il la manifestait à d'autres : en effet, la guérison des uns fournissait aux autres l'occasion de connaître Dieu. Il est vrai qu'il ne faut pas ranger dans ce nombre les Pharisiens qui n'en deviennent que plus furieux, et qui s'approchent de lui pour le tenter. Ne comprenant pas les faits dont ils viennent d'être les témoins, ils lui offrent des problèmes à résoudre. « Est-il permis à un homme de renvoyer sa femme pour quelque raison que ce soit ? « Les insensés ! Ils estimaient pouvoir lui fermer la bouche par leurs interrogations, malgré l'expérience qu'ils avaient faite de sa clairvoyance en pareille matière. Quand ils firent du sabbat le sujet d'une longue dispute, quand ils s'écriaient : « Il blasphème, — il est possédé du démon ; » *Matth.*, IX, 3 ; *Joan.*, X, 20 ; quand ils reprochaient aux disciples de marcher à travers les moissons, quand ils lui signalaient leur négligence à se laver les mains, en toutes ces circonstances Jésus ne les renvoya qu'après leur avoir fermé complétement la bouche, qu'après avoir confondu leurs impudents propos. N'importe, cela ne suffit pas à les détourner de leur funeste habitude ; car telle est la perversité, telle est la jalousie, toujours audacieuse, toujours opiniâtre : on a beau la confondre mille fois, mille fois elle revient à la charge.

Mais notez, s'il vous plaît, la malignité de la question proposée au Sauveur. Ils ne disent pas : Vous avez défendu de renvoyer une femme ; car il avait déjà examiné cette loi morale. Bien qu'ils ne se souviennent pas de ce qu'il avait dit, ils partent de ce point ; et, dans la persuasion qu'ils l'embarrasseraient davantage en le réduisant à parler contre la loi, au lieu de lui dire : Pourquoi avez-vous commandé telle ou telle chose ? ils s'expriment comme s'il n'avait jamais rien commandé : « Est-il permis ? » Ils se flattaient qu'il répondrait n'en avoir aucun souvenir ; dans le cas où il eût permis au mari de renvoyer sa femme, ils lui auraient opposé son premier sentiment, et lui auraient dit : Pourquoi avez-vous prétendu le contraire ? dans le cas où il eût répété ce qu'il avait déjà dit, ils se préparaient à lui opposer Moïse. Que fait le divin Maître ? Il ne s'écrie pas, comme ailleurs : « Pourquoi me tentez-vous, hypocrites que vous êtes ? » *Matth.*, XXII, 18. Il ne le fait pas, afin de montrer sa mansuétude aussi bien que sa puissance. Il ne garde pas toujours le silence, de peur que l'on croie à l'ignorance de sa part ; mais il n'a pas toujours les reproches à la bouche pour nous instruire à tout supporter avec douceur. Quelle est donc sa réponse ? « N'avez-vous pas vu que le Créateur de l'homme a fait l'homme des deux sexes, et qu'il a dit : C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse, et ils seront deux en une seule chair ? Ils ne sont donc plus deux, mais une seule chair. Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni. » *Genes.*, II, 24.

Sagesse du Sauveur.

Admirez la sagesse du divin Maître. On lui demande : « Est-il permis ? » Il ne répond pas sur-le-champ : Cela n'est pas permis, afin de ne pas les jeter dans le trouble et la confusion. Avant d'exposer son sentiment, il le fait connaître par ces considérations préalables, montrant par là que tel était le précepte de son Père et qu'il n'avait lui-même rien enjoint de contraire à ce qu'avait ordonné Moïse. Il ne s'appuie pas seulement, remarquez-le bien, sur le fait de la création, il s'appuie surtout sur le commandement divin. Il ne dit pas que Dieu ait créé un seul homme et une seule femme ; il a ordonné, ajoutent-ils, qu'ils s'unissent l'un à l'autre. A vouloir que l'homme prît tantôt une femme, tantôt une autre, tout en créant un seul homme il aurait créé plusieurs femmes. Or, le mode de la création aussi bien que celui de la loi établissent l'obligation pour les deux époux d'habiter toujours ensemble et de ne jamais se séparer. Notez, s'il vous plaît, ses expressions : « Celui qui a fait l'homme dès le principe, les a faits des deux sexes. » Sortis d'une même racine, ils ont été unis de façon à former un seul et même corps ; car « ils seront deux en une seule chair. » Ensuite, pour montrer l'audace qu'il y avait à s'attaquer à cette loi, et en même temps pour la confirmer, il ajoute, non pas : Gardez-vous bien de les désunir, de les séparer ; mais : « Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas. » M'opposerez-vous

Moïse, je vous opposerai de mon côté le Dieu de Moïse, ainsi que l'autorité du temps. Dès le principe, Dieu les a faits des deux sexes ; en sorte que cette loi est de l'antiquité la plus haute et de la portée la plus sérieuse, bien que j'en paraisse l'auteur. Le Seigneur ne s'est pas borné à mener l'époux vers l'épouse, il ordonne à celui-ci de quitter son père et sa mère : il ne se borne pas à lui ordonner de se rapprocher d'elle, mais il lui ordonne de plus de s'unir à elle, indiquant clairement par ce langage l'indissolubilité du lien complet. Ce n'est pas tout encore : une union plus étroite est exigée : « Ils seront deux en une seule chair. »

2. Après avoir rappelé cette antique loi avec les termes et les circonstances qui la signalèrent, après en avoir démontré l'autorité par l'autorité de son auteur, le divin Maître l'explique de sa propre puissance et la confirme par ces paroles : « C'est pourquoi ils ne sont plus deux, mais une seule chair. » De même que ce serait un crime de mutiler un corps, ce serait une iniquité de séparer la femme de son mari. Le Sauveur ne s'en tient pas là, il invoque aussi l'autorité de Dieu : « Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas. » Conséquemment, le séparer serait agir à la fois contre la loi et contre la nature : contre la nature, parce que ce serait une mutilation véritable ; contre la loi, parce que ce serait aller ouvertement contre la volonté de Dieu, qui a fait cette union et qui a proscrit toute séparation. Après cela, qu'y avait-il à faire? A garder le silence, ou du moins à faire l'éloge de cette solution, à célébrer avec admiration tant de sagesse, à faire ressortir avec stupeur l'harmonie parfaite qui régnait entre le Sauveur et son Père. Loin d'agir de cette manière, les Pharisiens répliquent sur un ton de dispute : « Pourquoi donc Moïse a-t-il ordonné de faire l'acte de répudiation et de renvoyer la femme? » *Deut.*, XXIV, 1. Ce n'était point à eux qu'il convenait de soulever cette difficulté, c'était plutôt au Christ à la soulever contre eux. Toutefois, il ne les reprend pas, il ne leur dit pas : Que m'importe à moi cette difficulté? il la résout avec simplicité. Or, s'il eût été l'ennemi de l'Ancien Testament, il n'eût certainement pas défendu la cause de Moïse ; il n'eût pas davantage basé ses propositions sur les faits primitifs de l'humanité, il ne se fût pas appliqué à démontrer l'accord des unes et des autres.

Comment se fait-il que les ennemis de Jésus ne lui opposent jamais Moïse, hormis dans le cas présent, quoique ce législateur ait parlé plusieurs fois concernant les aliments et le sabbat? C'est qu'ils cherchaient à soulever contre lui la multitude. Peu importaient aux Juifs ces choses, qu'ils observaient du reste à peu près tous. Aussi des préceptes nombreux donnés sur la montagne ne firent-ils mention que de celui-ci. Mais la sagesse infinie du Sauveur sut justifier la divine loi. « C'est à cause de la dureté de votre cœur que Moïse vous a donné ce précepte. » Il ne laisse pas le législateur sous le coup de cette accusation, étant lui-même l'auteur de la loi ; il gagne sa cause sans réserve, et retourne l'accusation contre les ennemis. Ainsi fait-il toujours en pareille circonstance. Quand ils accusaient ses disciples de broyer quelques épis, Jésus fit ressortir leur propre culpabilité ; quand ils les accusaient de manger sans avoir lavé leurs mains, il leur fit voir qu'ils étaient, eux, les véritables prévaricateurs ; il fit de même à propos du sabbat, dans le cas présent et toujours. Puis, comme ce qu'il venait de dire était dur et mordant, il ramène leur attention à l'ancienne loi, et répète ce qu'il leur avait précédemment dit : « Au commencement il n'en était pas ainsi. » Dès le commencement, Dieu avait imposé des lois contraires, basées sur la nature même des choses. Ils auraient pu demander, en effet : Où est la preuve que Moïse n'a porté cette loi qu'en vue de la dureté de notre cœur? Aussi leur ferme-t-il la bouche sur ce point.

Si cette dernière loi eût eu une importance capitale, une loi opposée n'eût pas été donnée au commencement, Dieu ne l'eût pas promulguée, lui-même ne se fût pas exprimé de cette manière : « Et moi, je vous le dis, quiconque renverra sa femme, hormis pour cause de fornication, et en prendra une autre, sera adultère. » Après les avoir réduits au silence, il prête à la loi toute son autorité, comme il l'avait fait au sujet des aliments et du sabbat. Au sujet des

aliments, il commença par confondre ses adversaires; puis, s'adressant à la foule, il lui dit que ce qui entrait dans la bouche de l'homme n'était pas ce qui souillait l'homme. Au sujet du sabbat, il les réfute de même, après quoi il conclut en ces termes : « Il est donc permis de faire du bien le jour du sabbat. » *Matth.*, XII, 13. Ainsi fait-il actuellement : seulement nous voyons ici ce que l'on a pu remarquer ailleurs. De même que, les contradicteurs réfutés, le trouble s'empare des disciples, qui viennent alors trouver avec Pierre leur Maître et lui disent : « Expliquez-nous cette parabole ; » *Matth.*, XIII, 36; de même, ils s'écrient maintenant : « Si telle est la condition de l'homme, il vaut bien mieux ne pas se marier. » Cependant, ils saisissent mieux actuellement qu'autrefois la pensée du Sauveur. Alors ils gardèrent le silence : présentement que l'objection et la sanction, la question et la réponse sont passées sous leurs yeux, que la loi a été expliquée, ils interrogent leur Maître, sans oser le contredire ouvertement, ils signalent ce qui leur semble en cela difficile et odieux dans la pratique ; ils s'expriment ainsi : « Si telle est la condition de l'homme avec sa femme, il vaut mieux ne pas se marier. » Il leur paraissait très-dur d'être obligé de garder une femme couverte de vices, et de vivre constamment dans la même cage avec cette bête féroce.

3. Ce qui prouve à quel point les disciples furent troublés, c'est le récit de Marc assurant qu'ils interpellèrent le Sauveur en particulier. Quel est le sens de ces paroles : « Si telle est la condition de l'homme avec sa femme? » *Marc.*, X, 10. Si telle est leur union qu'ils soient une seule et même chose, si telles sont les obligations du mari qu'il se rende coupable toutes les fois qu'il répudierait sa femme; car il est à coup sûr plus facile de lutter contre soi-même et contre les désirs de la nature que de lutter contre une méchante femme. Que répond le Christ? Il ne dit pas que ce soit plus facile, il agit de manière à leur ôter la pensée que ce fût là une loi; il se contente d'ajouter : « Tous ne le comprennent pas, mais ceux-là seulement à qui la grâce en a été donnée, » montrant de la sorte la grandeur et la noblesse de la virginité, et par cela même les attirant plus efficacement à la mettre en pratique. — Mais n'y a-t-il pas ici une contradiction? Tandis que le Sauveur exalte la virginité, est-ce que les disciples ne la déclarent pas facile? — Chacune de ces propositions a sa raison d'être : si le Sauveur exalte cette vertu, c'est pour en inspirer un plus vif attrait; si la pratique en paraît plus facile par ce qui précède, c'est afin qu'on embrasse de la sorte la continence et la chasteté avec plus d'empressement. Comme il était malaisé d'aborder directement ce sujet, le divin Maître conduit ses disciples à l'amour de la virginité en leur parlant des charges de la loi. Après cela, il prouve la possibilité de cette vertu dans les termes suivants : « Il y a des eunuques sortis tels du sein de leur mère; il y en a qui ont été rendus tels par la main des hommes; il y en a qui se sont rendus tels eux-mêmes à cause du royaume des cieux. » Par ce langage, il les exhorte secrètement à choisir ce genre de vie, tout en leur montrant qu'il n'offre en lui-même aucune impossibilité. Songez, semble-t-il leur dire, à ce que vous feriez si vous étiez venus au monde eunuques, ou si vous aviez été rendus tels par violence et par injustice : que feriez-vous, obligés de renoncer aux plaisirs, sans en avoir aucune récompense? Rendez grâces à Dieu qui vous permet de vous imposer cette condition pour gagner les récompenses et les couronnes les plus riches, tandis que d'autres la subissent sans récompense aucune. Que dis-je? votre sort est beaucoup plus doux encore, allégé qu'il est par cette espérance, par la conscience du bien que vous faites et par l'éloignement des ardentes convoitises. Certainement la mutilation est moins efficace que le frein de la raison pour apaiser les flots de la concupiscence et rétablir le calme : à proprement parler, la raison seule produit cet effet.

Le Sauveur exhorte secrètement ses disciples à pratiquer la virginité.

C'est donc pour inspirer à ses disciples l'amour de la virginité que le divin Maître leur parle des eunuques; si tel n'eût pas été son but, à quoi bon les mentionner? Lorsqu'il parle de ceux qui se sont faits eunuques eux-mêmes, il ne parle pas d'une mutilation physique, mais du retranchement des passions mauvaises. Celui



qui se mutilerait réellement s'exposerait à la malédiction, selon ce mot de Paul : « Plût à Dieu que l'on mutilât ceux qui répandent le trouble parmi vous! » *Galat.*, v, 12. Et ce serait justice; car il commettrait par là un véritable homicide, outre qu'il fournirait un argument nouveau à ces malheureux qui décrient l'œuvre de Dieu, qu'il ouvrirait la bouche des Manichéens, et qu'il commettrait le même crime que ceux des Gentils qui se mutilent eux-mêmes. Le diable seul a pu inspirer cet acte; lui seul a tendu ce piége dès le principe. C'était à la fois le moyen, et de calomnier l'œuvre divine, et de défigurer l'animal créé par le Seigneur : de cette manière, les hommes faisant dépendre leurs actes, non de la volonté, mais du mouvement de leurs membres, péchaient tout à leur aise, comme ne devant pas en être punis : en sorte que l'homme était ainsi doublement défiguré, d'abord par la mutilation physique, puis par l'éloignement de sa volonté de la pratique des bonnes œuvres. Voilà ce que le diable a établi.

Les Manichéens décriaient les œuvres de Dieu dans la création.

Une autre de ses vues, indépendamment des vues signalées, était de répandre parmi les hommes la funeste croyance au destin et à la fatalité : de là, entr'autres conséquences déplorables, l'inutilité de la liberté que Dieu nous avait donnée, la persuasion que tous les vices étaient un effet de la nature, et une infinité d'autres doctrines non moins perverses, qui devaient se propager, sinon ouvertement, du moins inévitablement, comme il arrive de tous les poisons diaboliques. C'est pourquoi, je vous en conjure, fuyons ce principe d'iniquité. Ajoutez à ce que nous venons de dire que la concupiscence, loin d'en être affaiblie, n'en devient que plus redoutable ; elle a d'autres sources en nous que celle-là, et de bien d'autres côtés surgissent les tempêtes. C'est le cerveau d'après les uns, ce sont les reins d'après les autres qui déchaînent l'aiguillon de la volupté : d'après moi, ce serait uniquement une âme lascive et une pensée sans frein. Que l'âme soit chaste, et nous n'aurons rien à craindre des mouvements charnels. Après avoir parlé des eunuques, qui ne retirent de leur état un mérite qu'à la condition d'y joindre la chasteté du cœur, et de ceux qui se vouent à la virginité pour mériter le royaume des cieux, le Sauveur ajoute : « Que celui qui peut entendre entende. » Il enflamme d'autant plus les désirs de ses auditeurs qu'il fait ressortir la dignité de cette vertu, et que, dans son infinie bonté, il n'en impose pas l'obligation. En même temps, il en établit la grande facilité, réveillant de cette manière la noble ambition de la pratiquer.

La croyance au destin et à la fatalité est funeste.

4. Mais, si notre volonté est souveraine en cette matière, direz-vous, comment expliquer cette parole prononcée tout à l'heure par le divin Maître? « Tous ne comprennent pas, mais ceux à qui l'intelligence a été donnée. » — Elle vous apprend qu'il s'agit d'une lutte sérieuse à soutenir, et non d'un lot imposé par le sort. A ceux-là cette faveur a été donnée qui l'ont désirée. Par où le Sauveur montre le besoin que nous avons de la grâce d'en haut pour aborder cette épreuve, grâce qui ne sera jamais refusée à quiconque la voudra. D'ordinaire il emploie cette expression toutes les fois qu'il est question d'une chose sérieuse ; c'est ainsi qu'il disait : « A vous il a été donné de connaître les mystères. » *Luc.*, VIII, 10. Que telle soit la vérité, la circonstance présente le prouve. Si la virginité n'était qu'une faveur indépendante de tout effort du côté de ceux qui la pratiquent, vainement leur promettrait-on le royaume des cieux, et les distinguerait-on des eunuques ordinaires. Mais observez comment les uns trouvent leur bien là où les autres trouvent leur perte. Les Juifs ne comprirent rien à ce que disait Jésus et s'en allèrent ; car ils avaient interrogé le Sauveur pour tout autre motif que pour apprendre : les disciples en retirèrent des fruits considérables.

« Alors on lui présenta de petits enfants pour qu'il leur imposât les mains et qu'il priât. Ses disciples les repoussant, il leur dit : Laissez venir à moi les petits enfants ; c'est à leurs pareils qu'appartient le royaume des cieux. Et, quand il leur eut imposé les mains, il s'en alla plus loin. » Pourquoi les apôtres repoussent-ils les enfants? Par égard pour la dignité du Maître. Et Jésus, que fait-il? Afin de les former à des

sentiments de modération et au mépris de l'arrogance mondaine, il accueille ces enfants, les presse dans ses bras, et promet à leurs parcils le royaume des cieux, ce qu'il avait déjà fait précédemment. Voulons-nous posséder l'héritage du céleste royaume, embrassons, nous aussi, avec zèle cette vertu. La simplicité unie à la prudence, voilà le fait de la philosophie, voilà la vie vraiment angélique. — Aucune passion ne frappera vos regards dans l'âme de l'enfant: il ne conserve pas le souvenir des injures ; ceux qui l'auront blessé, il les abordera comme s'il n'avait rien à leur reprocher. Sa mère aura beau le battre, il la recherche toujours et la préfère à qui que ce soit. Quand même une reine ceinte du diadème s'offrirait à lui, il lui préférera sa mère couverte de haillons, et la vue de sa mère dans la livrée de la pauvreté lui sera plus douce que la vue d'une princesse royalement parée. Il ne sait point juger de ce qui lui tient à cœur ou non, par la pauvreté ou par la richesse, mais seulement par l'amour. Le nécessaire, voilà tout ce qu'il lui faut ; qu'il puisse se rassasier à la mamelle maternelle et aussitôt après il se retire. Ce qui nous afflige ne produit sur l'enfant aucune impression ; par exemple, les pertes pécuniaires et autres semblables : il ne cherche pas sa joie dans les vanités qui nous la donnent à nous-mêmes, et il ne s'extasie pas devant la beauté corporelle. Aussi le Sauveur disait-il : « A leurs pareils appartient le royaume des cieux ; » à ceux qui font par un effort de leur volonté ce que les enfants font instinctivement. Les Pharisiens ayant coutume de n'agir que par méchanceté ou par orgueil, le Fils de Dieu ne cesse d'inculquer à ses disciples la simplicité et de les instruire là-dessus tout en leur signalant l'écueil à éviter. Il n'est rien qui entretienne l'orgueil comme le pouvoir et les positions élevées. Ses disciples devant être traités avec beaucoup d'honneur dans tout l'univers, le divin Maître les prémunit contre tout sentiment humain et contre la pensée de rechercher les applaudissements de la foule, de se donner en spectacle aux hommes. Quoique ces choses semblent de nulle importance, les conséquences en sont souvent très-graves et très-dangereuses. C'est parce qu'ils avaient contracté de ces habitudes, parce qu'il leur fallait des salutations, les premières places, les places d'honneur, que les Pharisiens en vinrent ensuite au comble de la perversité ; saisis d'abord de la folie des honneurs, ils tombèrent de là dans l'abîme de l'impiété. Ils n'emportèrent donc avec eux, après avoir tenté le Sauveur, que la malédiction ; tandis que les enfants n'ayant rien de commun avec leurs petitesses, furent bénis de lui.

Tâchons de ressembler aux enfants et de l'être du moins du côté de la malice. Impossible à nous de parvenir au ciel à d'autres conditions; à coup sûr le fourbe et le méchant tomberont dans la géhenne, ils subiront sur la terre les plus graves châtiments. « Si vous êtes mauvais, est-il écrit, vous aurez seul des maux en partage; mais, si vous êtes bon, vous le serez pour votre prochain et pour vous. » *Prov.*, IX, 12. Ainsi, remarquez-le bien, en a-t-il été des anciens. Certes Saül était bien fourbe, et David bien admirable de simplicité : lequel des deux a été le plus fort? Est-ce que David n'a pas eu deux fois Saül en son pouvoir, et ne lui était-il pas facile de le mettre à mort dans ces deux cas, bien qu'il ne l'ait pas voulu ? Ne le tint-il pas comme dans un filet et dans un cachot, et néanmoins ne l'épargna-t-il pas ? On eut beau le presser, malgré tous les sujets qu'il avait de se plaindre de Saül, il le laissa sain et sauf. Et cependant Saül le poursuivait avec toute son armée; et David, avec un petit nombre de fugitifs privés de tout, errait çà et là, passant d'un endroit dans un autre. Qui triompha, du monarque ou du fugitif? Le fugitif, parce qu'il avait la simplicité pour soutien, tandis que Saül s'appuyait sur la malice. Certes il devait être bien perverti pour chercher à mettre à mort le propre général de ses armées, celui qui avait mené toutes ses guerres à bonne fin, qui avait bravé toutes les fatigues nécessaires pour remporter les victoires, dresser les trophées, cueillir les couronnes dont le roi était si fier !

5. Telle est la jalousie : elle conspire contre celui-là même qui en est possédé, elle le dévore et le voue à des calamités sans nombre. Tant que

La jalousie conspire contre elle-même.



David demeura près de lui, le malheureux Saül ne fit jamais entendre en pleurant cette parole lamentable : « Je succombe sous le faix de l'affliction; des étrangers me font une guerre acharnée, et le Seigneur s'est éloigné de moi. » I *Reg.*, XXVIII, 15. Avant que David s'éloignât de lui, il n'eut pas à se préoccuper de la guerre, il vécut constamment au sein de la sécurité et de la gloire; car sur le monarque rejaillissait la gloire du général. Assurément il n'y avait en David aucune intention tyrannique, il ne songeait en aucune façon à lui ravir le trône; animé des meilleurs sentiments envers Saül, il s'appliquait à faire triompher sa cause. Ce qui le prouva, ce fut la conduite qu'il tint dans la suite. Les personnes qui examinent superficiellement les choses attribueront cette manière d'agir à la loi de l'obéissance, à la nécessité de la position; mais, lorsque David eut été banni du royaume de Saül, qu'est-ce qui l'empêchait, qu'est-ce qui le détournait de lui faire la guerre? Tout ne le poussait-il pas, au contraire, à lui donner la mort? Saül ne lui tendit-il pas des embûches une, deux et plusieurs fois? Son roi en avait-il reçu autre chose que des services? Avait-il quelque chose à lui reprocher? Ne devait-il pas aux dangers que courait David la sécurité, le salut de son royaume ? David n'en était-il pas réduit à fuir sans demeure fixe, et à braver les derniers périls, tandis que Saül jouissait de la vie et du pouvoir? Cependant aucune de ces considérations ne put le déterminer à souiller son glaive du sang de son ennemi. Un jour il le rencontre endormi, seul et à sa discrétion; il n'avait qu'à étendre la main pour toucher sa tête : ses amis l'engageaient à profiter de cette conjoncture et soutenaient que Dieu seul pouvait avoir ménagé une occasion pareille; mais David blâma ces excitations. Renonçant à toute pensée de meurtre, il laissa le roi sain et sauf, et, comme s'il eût été le garde du corps de Saül et non son ennemi, il fit à l'armée de Saül le reproche d'avoir exposé son maître. Où trouver une âme aussi généreuse? où trouver une égale mansuétude? Ce que nous venons de dire montre ce qu'il nous en faut penser; ce qui se passe de nos jours nous permettra de le comprendre encore mieux. Lorsque nous apprécierons notre perversité, nous comprendrons d'autant mieux la vertu des saints.

Hâtez-vous donc de marcher sur leurs traces. Est-ce l'amour de la gloire qui vous pousse à tendre des piéges à votre prochain; sachez que vous y parviendrez plus sûrement en renonçant à cette gloire, et en vous abstenant de ces piéges. De même que l'amour de l'argent conduit à un résultat contraire à la richesse; de même l'amour de la gloire conduit à l'opposé de la gloire. Un coup d'œil, si vous le voulez bien, sur chacun de ces points. Puisque nous ne craignons en aucune façon la géhenne, que nous faisons peu de cas du royaume des cieux, servons-nous de la considération des choses présentes pour vous découvrir la vérité. Quels sont, je vous le demande, les gens dignes d'être tournés en ridicule? Ne sont-ce pas ceux qui font tout en vue de la gloire que dispense le vulgaire? Quels sont, au contraire, les gens vraiment dignes de louanges? Ne sont-ce pas ceux qui méprisent cette même gloire? Si donc l'amour de la vaine gloire est blâmable, comme l'ambitieux en cette matière ne saurait dissimuler, il n'évitera pas le blâme, et sa passion deviendra le principe de son ignominie. En outre, il sera réduit à faire des actes de la dernière et de la plus avilissante bassesse. Plus d'une fois également les hommes que possède la fureur du lucre seront victimes de leur fureur; car ils recourent souvent à des manœuvres déloyales, et pour de légers bénéfices ils subissent les plus sérieux dommages; d'où l'adage qui a cours sur ce sujet. Le débauché trouve aussi dans sa passion un obstacle au plaisir; et l'on voit les femmes traîner après elles ces petits-maîtres comme de vils esclaves, et, loin de les traiter en hommes, les frapper, les conspuer, les mener de tout côté, les tourner en ridicule et leur commander ainsi qu'à des valets. Il n'est donc pas de condition plus basse et plus méprisable que celle de l'homme que l'orgueil, la passion de la gloire et de vains sentiments possèdent. L'esprit d'opposition est inné dans l'homme, et il ne se manifeste nulle part plus violemment que contre l'arrogance dédaigneuse et fastueuse. Pour se maintenir dans le rôle de l'orgueil, il faut se faire l'esclave du plus

grand nombre, flatter, offrir ses bons offices et s'astreindre à une servitude pire que la servitude des malheureux achetés à prix d'argent.

Dépouillons-nous des sentiments de cette nature, si nous voulons n'être pas punis en ce monde et n'être pas tourmentés dans l'autre éternellement. Aimons la vertu : de la sorte, même avant le royaume du ciel, nous recueillerons les fruits les plus précieux, et au sortir de cette vie nous obtiendrons les biens éternels. Puissions-nous tous les mériter par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui puissance et gloire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXIII.

« Et voilà qu'un jeune homme s'approchant lui dit : Bon Maître, que faut-il faire pour mériter l'héritage de la vie éternelle ? »

1. Il est des interprètes qui qualifient ce jeune homme de fourbe et de pervers, comme s'il était venu tenter le Sauveur : pour moi, je n'hésiterai pas à le qualifier d'avare et d'attaché aux biens de ce monde, car le Christ nous le montre sous ce jour; mais je ne dirai point qu'il est un fourbe, parce qu'il est imprudent de se prononcer sans motifs sur des matières incertaines, et surtout quand il s'agit de condamner le prochain. D'ailleurs, Marc repousse de son côté ce soupçon : « Il accourut, dit-il, fléchit le genou et l'interrogea. — Jésus le regardant l'aima. » *Marc.*, x, 17-21. C'est une redoutable tyrannie que celle des richesses; et nous en voyons en ce moment la preuve : nous avons beau pratiquer les autres vertus, tout notre mérite en est compromis. Aussi Paul avait-il raison de dire : « La racine de tous les maux, c'est l'amour de l'argent. » I *Tim.*, vi, 10. Pourquoi le Christ répond-il à ce jeune homme : « Personne n'est bon ? » Parce que ce jeune homme n'avait vu en lui qu'un homme ordinaire, qu'un docteur juif; c'est pourquoi le Sauveur lui répond comme un simple homme. Plus d'une fois, en effet, ses réponses se conforment à l'idée que se faisait le vulgaire. « Nous connaissons ce que nous adorons, disait-il par exemple. — Si je rends témoignage de moi-même, mon témoignage n'est pas vrai. » *Joan.*, iv, 22; v, 31. Si donc il répond : « Personne n'est bon, » ce n'est pas qu'il prétende ne pas l'être lui aussi, gardez-vous de le croire. Il ne dit pas : « Pourquoi m'appelez-vous bon ? » je ne le suis pas; mais : « Personne n'est bon, » *Marc.*, x, 18, personne parmi les hommes. Cependant, en s'exprimant de cette manière, il n'a pas l'intention de refuser aux hommes toute bonté; il ne parle que par comparaison avec la bonté de Dieu ; de là ce qu'il ajoute : « ... hormis Dieu seul. » Il ne dit pas, remarquez-le : Hormis mon Père, preuve qu'il ne se fit pas connaître à ce jeune homme. Plus haut il avait également traité les hommes de méchants : « Si vous, qui êtes méchants, savez pourtant donner de bonnes choses à vos enfants. » *Matth.*, vii, 11. En les qualifiant de méchants, il ne prétendait pas déclarer l'humanité tout entière pervertie, le terme, « vous qui êtes... » ne s'appliquant pas à tous les hommes; s'il parle de la sorte, c'est en comparant la bonté des hommes à celle de Dieu; et voilà pourquoi il ajoute : « Combien plus votre Père donnera de bonnes choses à ceux qui les lui demanderont ! »

Qu'est-ce donc qui le pressait de répondre de cette façon, quel avantage espérait-il en retirer? Il veut nous élever peu à peu, nous détacher complétement de l'adulation, nous arracher à la terre, nous unir à Dieu, nous inspirer le désir des biens à venir, nous apprendre à connaître Celui qui est véritablement bon, la source et le principe de tous les biens, et à lui rendre les honneurs qui lui sont dus. De même, quand il disait : « Ne donnez à personne sur la terre le nom de maître, » *Matth.*, xxiii, 9, il le disait, et pour faire ressortir sa propre dignité, et pour nous apprendre qu'il était l'origine de tout ce qui existe. Du reste, ce jeune homme n'avait pas témoigné une ardeur ordinaire, une charité peu fervente en venant, tandis que les uns tentaient le Christ, que les autres imploraient leur guérison ou celle de leurs frères, pour s'instruire et questionner Jésus touchant la vie éternelle.

Le champ était à coup sûr gras et fertile; mais les épines étouffèrent le bon grain. Considérez en même temps ses excellentes dispositions : « Que me faudra-t-il faire pour mériter la vie éternelle? » demande-t-il, tant l'obéissance est pour lui chose acceptée d'avance. Or, s'il avait eu la pensée de tenter le Sauveur, l'Evangéliste nous l'eût marqué, comme il le fait en toute circonstance de cette nature, par exemple au sujet du docteur de la loi. Alors même qu'il eût gardé le silence, le Christ ne lui eût pas permis de rester inconnu, ou bien il l'eût repris ouvertement, ou bien il y eût fait allusion, afin de ne pas sembler jouer le rôle de dupe, et de ne pas en recueillir les fâcheuses conséquences. De plus, si, en venant trouver Jésus, il se proposait de le tenter, il ne se fût pas retiré dans la tristesse après avoir ouï sa réponse. Jamais les Pharisiens n'ont éprouvé pareil sentiment. Quand on leur fermait la bouche, ils n'en étaient que plus furieux. Tel n'est pas le jeune homme en question; il se retire attristé, preuve évidente qu'il n'était pas venu dans de mauvaises, mais avec d'insuffisantes dispositions: qu'il désirait sincèrement arriver à la vie, mais que ce désir avait été paralysé par une passion redoutable.

Jésus lui ayant répondu : « Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements; » le jeune homme reprend: « Lesquels? » Il ne le tente assurément pas; seulement il suppose l'existence de commandements distincts des commandements de Moïse, et capables de le mener à la vie. Lorsque Jésus lui eut dit qu'il s'agissait des commandements de la loi, il lui répondit: « Je les ai tous gardés depuis ma jeunesse. » Il ne s'en tint pas là : « Que me reste-t-il à faire? » demande-t-il; signe indubitable de la sincérité de ses sentiments; disposition excellente que de se croire au-dessous de cette tâche; et d'estimer les conditions précédentes insuffisantes pour acquérir ce qu'il désirait. Que dit le Christ? Comme il va parler d'un sacrifice coûteux, il commence par énoncer la récompense promise. « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel; puis venez et suivez-moi. »

2. Que de prix, que de couronnes assurés à ce combat! Or, si ce jeune homme eût voulu tenter le Sauveur, Jésus ne lui eût pas parlé de cette manière. En lui parlant ainsi, son dessein est de l'attirer par le charme et la grandeur de la récompense promise; cependant il laisse à sa libre volonté le soin de se déterminer. Ce qu'il pouvait y avoir de rebutant dans ce conseil, il le couvre d'une certaine ombre; et voilà pourquoi, avant de parler de la lutte et de l'épreuve, il montre la récompense. « Si vous voulez être parfait, » dit-il d'abord; après quoi il ajoute : « Vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres. » Voici des récompenses nouvelles : « Et vous aurez un trésor dans le ciel; puis venez et suivez-moi. » C'est déjà un grand bonheur que de suivre le divin Maître. « Et vous aurez un trésor dans le ciel. » Parce qu'il s'agissait de la fortune, Jésus lui conseillait de se dépouiller entièrement; d'autant plus qu'en se dépouillant, au lieu de s'appauvrir, il s'enrichissait davantage et recevait de Dieu plus qu'on ne lui conseillait de rejeter. Que dis-je, plus? Il devait recevoir des biens autant au-dessus des biens sacrifiés que le ciel est au-dessus de la terre, et même davantage. Ce qu'il appelle trésor est la récompense céleste, dont il indique ainsi la richesse, la solidité, la certitude, autant du moins que le langage humain permettait de le faire comprendre. Ce n'est donc pas assez de mépriser l'argent; il faut de plus soulager la faim des pauvres; il faut surtout suivre le Christ, accomplir tous ses commandements, être toujours prêt à verser son sang et à donner sa vie pour lui.

Ne nous dit-il pas, en effet : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive? » *Luc.*, IX, 23. Ce commandement de répandre notre propre sang est assurément plus coûteux à observer que celui de renoncer aux biens de la terre; toutefois l'accomplissement de ce dernier ne contribue pas peu à faciliter l'accomplissement du premier. « Le jeune homme ayant entendu ces paroles s'en alla fort triste. » L'Evangéliste assigne la cause de sa tristesse en ajoutant : « Car il avait des biens considérables. » Les personnes

qui possèdent peu de choses sont beaucoup plus indépendantes que les personnes embarrassées d'une grande fortune, chez lesquelles la passion des richesses exerce un pouvoir beaucoup plus tyrannique. Je ne cesserai pas de le proclamer, un accroissement de fortune ne fait que raviver la flamme de cette passion; plus on possède, plus on est pauvre, parce que l'on est en proie à de plus nombreux désirs, et que l'on a un sentiment plus vif de ce qui manque. Remarquez ici, je vous prie, quel degré de force ce mal paraît avoir atteint. Voilà un jeune homme qui se présente empressé et joyeux; dès que le Christ lui parle de renoncer à ses richesses, il en est tellement accablé et peiné qu'il n'ajoute pas un mot et qu'il se retire chagrin, morne et silencieux. Que dit alors le Sauveur? « Qu'il sera difficile aux riches d'entrer dans le royaume des cieux! » non pas qu'il condamne la richesse; il condamne seulement ceux qui pour la richesse sacrifient leur liberté. Si les riches n'entrent que bien difficilement dans le ciel, les riches injustes y entreront plus difficilement encore. Si ne pas sacrifier ce que l'on possède est un obstacle à la possession du royaume, à quelles flammes ne sera pas exposé celui qui dépouille injustement le prochain?

Mais dans quel but le divin Maître parle-t-il de la difficulté que les riches éprouveront pour entrer dans les cieux, aux disciples qui étaient pauvres et qui ne possédaient rien? Il leur enseigne à ne pas rougir de la pauvreté, il leur explique pourquoi il leur avait interdit toute possession. Après avoir déclaré cette chose malaisée, il la déclare impossible; et non-seulement d'une impossibilité ordinaire, mais d'une impossibilité plus qu'ordinaire, autant du moins que la comparaison dont il se sert permet d'en juger. « Il est plus facile de faire passer un chameau par le trou de la porte nommée l'aiguille, poursuit le Sauveur, qu'il ne l'est à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. » Par où l'on voit quelle magnifique récompense est réservée aux riches qui pratiqueront les enseignements de la philosophie. Aussi le divin Maître affirme-t-il que Dieu seul peut accomplir cette œuvre et que sa grâce est indispensable pour l'entreprendre. Ce langage ayant jeté le trouble dans l'âme des disciples, Jésus ajouta : « Cela est impossible aux hommes; mais tout est possible à Dieu. » D'où vient ce trouble aux disciples dont la pauvreté ne laissait rien à désirer? Pourquoi cette anxiété qu'ils ressentent? Ils gémissent sur la perte de leurs frères; car ils étaient animés déjà de l'amour du prochain, et ils sentaient battre en eux un cœur d'apôtre. Ils craignaient, ils tremblaient pour le monde entier à l'audition de cette sentence, et ils éprouvaient le besoin d'être rassurés. C'est pour cela que le Sauveur jette sur eux un regard de miséricorde et leur dit : « Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. » *Luc.*, XVIII, 27. De son regard si bon et si doux il ramène l'espoir dans leur âme tremblante, il dissipe leurs angoisses; c'est là ce que veut dire l'Evangéliste par ce mot, « il jette sur eux un regard; » il les relève de leur abattement par son langage, et, mettant sous leurs yeux ce dont la puissance divine est capable, il ouvre leur cœur à la confiance. Si vous désirez savoir de quelle manière et pour quelle raison ce qui était impossible devient possible, prêtez ici l'oreille. En disant que les choses impossibles pour les hommes sont possibles pour Dieu, le divin Maître ne prétend pas vous jeter dans le découragement et vous éloigner d'une tentative pareille, comme étant au-dessus de vos forces; il veut plutôt que, la grandeur de cette entreprise une fois saisie, vous l'abordiez avec plus de facilité, que vous demandiez au Seigneur qu'il vous vienne en aide au milieu de ces rudes épreuves et que vous arriviez ainsi à l'éternelle vie.

3. Comment cela pourra-t-il se faire? En renonçant à ce que vous possédez, en faisant le sacrifice de votre argent, en éloignant de vous les suggestions criminelles de la cupidité. Dieu ne doit pas tout faire en cette matière. Si le Sauveur parle en ces termes, c'est pour indiquer la difficulté de la tâche; écoutez plutôt ce qui va suivre : « Voilà, s'écrie Pierre, que nous avons tout quitté pour vous suivre; quelle sera notre récompense? » Et Jésus lui répond : « Quiconque aura quitté sa maison, ses champs, ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, recevra le centuple dans le temps présent, et il possédera

la vie éternelle. » De la sorte, ce qui était impossible devient possible. — Mais comment, répliquerez-vous, en arriver à ce renoncement? comment surnager lorsque une fois on aura été plongé dans la passion des richesses? — Il faut pour cela commencer par se dépouiller de ce que l'on a et par renoncer à tout ce qui est superflu; de cette manière on pourra faire quelques pas de plus en avant et fournir ensuite une course plus rapide. N'entreprenez pas de tout faire à la fois; montez degrés par degrés cette échelle qui vous conduit au ciel, s'il vous en coûte trop de vous y élever d'un seul élan. Les personnes que la fièvre dévore ou que surcharge au dedans une trop grande quantité de bile, loin de se désaltérer en buvant, augmentent encore leurs ardeurs; de même les gens avides d'argent ne sauraient donner satisfaction à cette passion des richesses, plus âcre que la bile la plus âcre, sans en augmenter les ardeurs. Voulez-vous l'apaiser, renoncez quelque temps au désir du lucre; c'est ainsi qu'une nourriture mesurée et l'usage des purgatifs calme les persécutions de la bile. — Mais comment encore, demanderez-vous, en arriver là? — En considérant que vous n'assouvirez jamais votre soif des richesses tant que vous courrez après les richesses, que vous serez sans cesse dévoré par le désir d'ajouter à ce que vous possédez; mais si vous renonciez à vos possessions, vous pourriez en venir aisément à ce but. N'entassez donc pas autour de vous, afin de ne pas vous lancer à la poursuite de ce que vous ne sauriez atteindre, de ne pas rendre votre mal incurable, et de ne pas être bientôt en proie à une rage qui vous rendrait le plus malheureux des hommes. Répondez à ma question : Lequel à votre avis, sera dans les supplices et les tourments, celui qui soupirant après une nourriture et un breuvage délicats ne peut jouir de ce qu'il désire, ou celui qui n'éprouve pas de désirs de ce genre? Evidemment, celui qui le désire vivement et qui ne peut l'obtenir. C'est une condition si misérable de désirer une chose dont on ne peut pas jouir, de ne pouvoir apaiser la soif dont on est dévoré, que le Christ n'emploie pas d'autre trait pour peindre la géhenne et qu'il nous représente un riche dont le supplice consistait à demander une goutte d'eau pour étancher les ardeurs qui le consumaient, sans pouvoir l'obtenir.

L'avare ressemble à un homme que la soif ne cesse de dévorer.

Mépriser les richesses, c'est donc en éteindre la passion : celui, au contraire, qui ne pense qu'à s'enrichir, à augmenter ses richesses, redouble la vivacité de sa passion sans en trouver jamais le terme; gagnerait-il mille talents, il en ambitionnerait encore autant; parviendrait-il à ce but, il en désirerait deux fois plus encore, et il en arriverait à vouloir que les montagnes, la terre, la mer, que tout en un mot se changeât pour lui en or, sous l'influence de cette folie d'une nouvelle espèce qui ne lui donnera jamais de relâche. Voulez-vous comprendre comment c'est en retranchant de ce que vous avez, non en y ajoutant, que vous réussirez à vous guérir de cette maladie? Si la fantaisie de traverser les airs en volant s'emparait de vous, comment vous conduiriez-vous vis-à-vis de vous-même? Vous occuperiez-vous de vous fabriquer des ailes et autres engins semblables? ou bien travailleriez-vous à vous persuader à vous-même l'impossibilité, la folie d'un pareil dessein? A coup sûr, vous choisiriez ce dernier parti. Vous me direz qu'il nous est impossible de voler; je vous répliquerai qu'il nous est encore plus impossible de mettre une borne à la cupidité. Un homme en viendrait plus facilement à s'envoler qu'à satisfaire sa cupidité en accroissant ses richesses. Tant que nous désirons des choses possibles, nous pourrons apaiser ce désir par la jouissance; mais, quand nous désirons l'impossible, nous n'avons à faire qu'une seule chose, à nous défaire de ce désir; car on ne saurait à d'autres conditions recouvrer le calme du cœur. Dérobons-nous donc à des tourments superflus; pour cela, chassons de notre âme la passion toujours ardente, toujours impérieuse des richesses; ouvrons-la d'autre part au sentiment contraire, qui seul est capable de nous donner le bonheur et qui nous offre tant de facilité; soupirons enfin après les trésors du ciel. Ici, avec beaucoup moins de peine, nous recueillerons d'inestimables avantages : quiconque est attentif et vigilant, et dédaigne avec cela les biens de la terre, est assuré d'arriver à son but; mais



celui qui est l'esclave de ces mêmes biens n'est pas moins assuré d'être déçu dans ses espérances.

4. Que ces diverses considérations vous déterminent à chasser de votre cœur cette funeste cupidité. Vous ne sauriez même prétendre que, si elle vous prive des biens à venir, elle vous procure du moins les biens présents; encore que ce fût là un sujet de châtiment et de peine. Mais il n'en est pas même ainsi. Outre la géhenne, avant la géhenne, une punition terrible vous attend dès ici-bas. N'est-il pas vrai que la cupidité cause la ruine d'une foule de maisons, qu'elle soulève des guerres redoutables, qu'elle est l'explication de bien des morts violentes? Sans parler de ces périls, n'est-il pas vrai qu'elle porte atteinte à la dignité de l'âme, qu'elle fait de ses esclaves autant de lâches, de valets, d'effrontés, de menteurs, de sycophantes, de gens de rapine et d'avarice, et tout ce que vous pouvez imaginer de plus vil? A la vérité l'éclat de l'argent, la foule des serviteurs, la beauté des édifices, les hommages dont on est assailli sur l'agora vous enchantent : quel remède apporter à cette blessure si profonde? — Songez alors à l'état dans lequel toutes ces choses mettent l'âme, à l'obscurité, à la solitude, à la difformité auxquels elles la condamnent : songez aux maux qui forment le cortége de la cupidité, à ce qu'il en coûte de périls et de fatigues pour conserver ses biens. Ou plutôt, vous ne les conserverez même pas jusqu'au bout; et, lorsque vous vous serez soustrait à toute autre atteinte, la mort survenant livrera vos trésors à vos propres ennemis, tandis qu'elle vous enlèvera dépouillé de tout, n'emportant de ces biens que les plaies et les blessures dont ils auront couvert votre âme.

Quand donc vous verrez une personne brillant à l'extérieur de tout l'éclat que donnent de riches vêtements et des gardes nombreux, allez jusqu'à sa conscience, ouvrez-la et vous la verrez intérieurement remplie de cendre et de corruption. Rappelez-vous Paul et Pierre; rappelez-vous Jean et Elie; rappelez-vous surtout le Fils de Dieu même, qui n'a point eu de quoi reposer sa tête. Ce sont ses traces que vous devez suivre ainsi que celles de ses imitateurs. Pensez aux richesses ineffables qui vous attendent. Si, après les avoir considérées, la nuit se fait de nouveau tout autour, comme il arrive au fort de la tourmente et au moment du naufrage, prêtez l'oreille alors à la sentence du Christ déclarant qu'il est impossible à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. En face de cette sentence, mettez les montagnes, la terre, la mer; transformez l'univers, si vous le voulez, en or par la pensée, et vous ne trouverez en cela rien de propre à compenser le malheur dont vous êtes menacé. Vous me parlez de tant et tant d'arpents de terre, de dix et vingt maisons, d'autant de bains, de milliers d'esclaves, des chars couverts de lames d'argent et d'or; et moi je vous dis que si chacun de vous, riches du siècle, au lieu de cette misère, — car c'est une misère en comparaison de ce que je vais dire, — possédait le monde entier; si chacun était le maître d'autant d'hommes qu'il y a d'habitants sur la face de la terre; si chacun possédait la terre et la mer; si, partout des maisons, des villes, des nations étaient sa propriété; si l'or coulait pour lui à la place de l'eau; eh bien! je n'estimerais pas une semblable fortune trois oboles, quand elle vous fait déchoir du royaume des cieux.

Les malheureux qui sont épris des richesses périssables souffrent d'indicibles tortures, lorsqu'ils ne peuvent arriver à les posséder; lorsqu'ils auront une idée de ces biens infinis, de quelle consolation seront-ils capables? D'aucune, certainement. Ne me parlez pas de l'abondance de l'argent; songez plutôt au malheur des personnes en proie à cette passion et qui lui sacrifient le ciel; pareilles à l'homme qui, dépouillé des honneurs dont il serait comblé dans un palais, se glorifierait de posséder un tas de fumier, et en serait tout fier. Un amas de richesses n'est pas, au fond, de meilleure, il est même de pire condition; car le fumier sert à l'amélioration des terres, au chauffage des bains et à d'autres usages de même nature; mais l'or que vous aurez entassé, vous ne pourrez l'utiliser d'aucune de ces manières. Encore, s'il n'était qu'inutile! Que de fournaises, hélas! n'allume-t-il pas dont le riche sera victime s'il fait de sa fortune un

usage mauvais! Que de maux en sont la conséquence! C'est pour cela que les écrivains profanes appellent la cupidité une citadelle de maux. Avec plus d'énergie et de précision le bienheureux Paul l'a proclamée la racine de tous les maux.

Les écrivains profanes appellent l'avarice une citadelle de maux.

Réfléchissant à toutes ces vérités, sachons donner comme objet à notre ambition des choses qui en soient dignes, non pas des édifices somptueux, de vastes domaines, mais le crédit dont les saints jouissent auprès de Dieu, les trésors que ces hommes vraiment riches, vraiment fortunés, parce qu'ils ont embrassé la pauvreté pour le Christ, possèdent dans le ciel. De la sorte nous atteindrons les biens éternels, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, honneur, puissance, adoration au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXIV.

« Alors Pierre répondant lui dit : Voilà que nous avons tout laissé et que nous vous avons suivi ; quelle récompense sera la nôtre ? »

1. Que voulez-vous dire par ce mot, « tout, » ô bienheureux Pierre? votre ligne, votre filet, votre barque, votre profession! Est-ce bien là tout ce dont vous parlez? Oui, répond-il. Toutefois, je ne parle pas ainsi par vaine prétention, mais pour intéresser par cette interrogation le Sauveur à la cause du peuple des pauvres. Le Seigneur ayant dit : « Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel; » les pauvres auraient pu s'écrier : Alors, moi qui ne possède rien, je ne pourrai donc pas aspirer à la perfection. C'est pourquoi Pierre interpelle Jésus, afin que vous, pauvres, vous sachiez bien que vous n'êtes pas là méprisés en aucune manière. Pierre l'interroge, pour que vous n'ayez point à vous défier de la parole de Pierre, encore imparfait et privé du divin esprit, et que vous puissiez entendre la parole du Maître de Pierre et compter ainsi sur cette parole. L'Apôtre fait ici ce que nous faisons nous-mêmes lorsque, dans une affaire, nous prenons le fait d'autrui : c'est au nom de la terre entière qu'il adresse au Fils de Dieu cette question. Qu'il sût parfaitement à quoi s'en tenir sur sa propre cause, ce qui a été dit précédemment le prouve d'une manière suffisante. Comment celui à qui les clefs du royaume des cieux avaient été données n'aurait-il pas pu compter sur la possession de ce royaume? Remarquez avec quelle précision Pierre s'exprime, eu égard aux conditions réglées par le Christ : deux conditions avaient été exigées du riche par le divin Maître : en premier lieu, qu'il donnât ses biens aux pauvres ; en second lieu, qu'il le suivît. En conséquence, Pierre constate ces deux points, à savoir, qu'ils ont tout laissé, qu'ils l'ont suivi. « Voilà, lui dit-il, que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi. » Ils laissent tout pour le suivre, car il leur était plus facile de le suivre après : du reste, le Sauveur devait les en récompenser par une joie et par une confiance des plus grandes. « En vérité, je vous le dis, répond-il, lorsque, au temps de la régénération, le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, vous qui m'avez suivi, vous serez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël. » Est-ce que Judas occupera l'un de ces trônes? demanderez-vous. — Certainement non. — Alors pourquoi est-il question de douze trônes? « Vous serez assis sur douze trônes, » leur dit-il. Comment cette promesse pourra-t-elle être exécutée? — Ecoutez comment et de quelle manière.

Il est une loi établie par Dieu, et dont Jérémie fit lecture au peuple juif. « Je parlerai soudain, dit cette loi, contre un peuple et contre un royaume, pour l'extirper et pour l'arracher. Si ce peuple fait pénitence de ses prévarications, je me repentirai moi aussi du mal que j'avais résolu de lui faire. Je parlerai soudain également d'un peuple et d'un royaume pour l'édifier et l'affermir de nouveau. Si ce peuple et ce royaume font le mal en ma présence, s'ils n'écoutent pas ma voix, je me repentirai moi aussi du bien que j'avais promis de leur faire. » *Jerem.*, XVIII, 7-10. J'observerai pour le bien la même

règle. Quoique j'aie parlé de les réédifier, je n'en ferai rien s'ils viennent à s'en rendre indignes. Ainsi en fut-il du premier homme : « Les bêtes sauvages, lui avait dit le Seigneur, trembleront et seront saisies de frayeur à votre aspect. » *Genes.*, IX, 2. Cependant il n'en fut rien, parce que Adam se rendit indigne d'un tel privilége. Il en a été de même de Judas. Dieu ne veut ni que la menace du châtiment nous jette dans le désespoir, ni que la perspective de la récompense promise nous encourage à la négligence. C'est pourquoi il remédie à l'un et à l'autre de ces dangers en nous tenant ce langage : Si je vous menace, ne vous désespérez pas pour cela ; car il vous est toujours loisible de faire pénitence et de mériter la révocation de ma sentence. Si je vous promets quelque récompense, n'allez pas vous laisser aller à l'apathie ; car, si vous vous en montrez indigne, ma promesse, loin de vous être de quelque utilité, ne servira qu'à aggraver votre châtiment : je ne m'engage qu'à la condition qu'on en sera digne.

Pour la même raison, le divin Maître, s'entretenant avec ses disciples, ne leur promet rien absolument. Il ne se borne pas à leur dire, « vous, » il ajoute : « Vous qui m'avez suivi, » excluant par ces paroles Judas, et encourageant ses disciples à venir. Dans le fait, il ne s'adresse pas uniquement aux apôtres et à Judas qui se rendit indigne de sa générosité. Quant à ses disciples, il leur annonce ce qui leur est réservé : « Vous serez assis sur douze trônes. » Désormais ils étaient supérieurs aux choses de la terre, et ils ne désiraient aucun des biens de la vie présente. Quant aux autres hommes, le Sauveur leur promet une récompense dès ce monde : « Quiconque, poursuit-il, aura quitté ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses champs à cause de mon nom, recevra le centuple en cette vie, et il sera mis en possession de la vie éternelle. » Quelques personnes auraient pu inférer de cette expression, « vous, » que ces récompenses les plus remarquables et les plus belles ne devaient concerner que les disciples : en conséquence, le Sauveur applique ses paroles à tous ceux qui devaient les recueillir ; de plus, il étend sa promesse à tous les hommes, et donne pour gage des biens à venir les biens présents. Dès le principe, il entretenait ses disciples encore imparfaits dans un langage emprunté aux choses de la vie. Quand il les fit renoncer à leur profession, à leur barque et à la mer, il ne leur parla ni de ciel ni de trônes ; il ne leur parla que des choses présentes ? « Je ferai de vous, leur dit-il, des pêcheurs d'hommes. » *Matth.*, IV, 19. Mais, quand il les eut élevés à de plus hautes idées, alors seulement il les entretint des choses célestes.

2. Quel est le sens de ces paroles : « Jugeant les douze tribus d'Israël ? » Les condamnant. Ils ne siégeront pas en qualité de juges ; il en sera d'eux comme de la reine du midi et des Ninivites, qui, au témoignage du Sauveur, condamneront la nation juive. Aussi Jésus parle-t-il des tribus d'Israël et non des Gentils et du monde. Les apôtres et les Juifs ayant été élevés dans les mêmes lois, les mêmes mœurs, les mêmes coutumes, comme les Juifs prétendaient ne pouvoir croire au Christ parce que la loi leur défendait d'accepter ses commandements, le divin Maître leur oppose les apôtres qui avaient reçu la même loi, et qui pourtant croyaient en lui, pour les condamner tous ; de là ce qu'il avait déjà dit : « C'est pourquoi ils seront vos propres juges. » *Matth.*, XII, 27. — Qu'y a-t-il alors d'extraordinaire dans cette promesse, observerez-vous, si les apôtres doivent après tout n'être traités que comme la reine du midi ? — Mais ne leur a-t-il pas fait d'autres promesses antérieurement ; ne doit-il pas leur en faire d'autres plus tard ? Ce ne sera pas leur seule récompense. Il leur en indique même une qui sera bien au-dessus. Au sujet des Ninivites et de la reine du midi, il s'était contenté de dire : « Les habitants de Ninive s'élèveront et condamneront cette génération ; la reine du midi condamnera... » *Luc.*, XI, 31-32. Il s'exprime tout autrement quand il s'agit des apôtres : « Lorsque le Fils de l'homme paraîtra sur le trône de sa majesté, vous serez assis sur douze trônes ; » preuve qu'ils devaient partager son règne et sa gloire. « Si nous souffrons avec lui, disait le grand Apôtre, nous régnerons avec lui. » II *Tim.*, II, 12. Le terme trône ne signifie pas qu'ils doivent siéger ; le Christ seul doit

siéger et juger. Ce terme désigne seulement l'honneur, la gloire et l'éclat qui leur sont réservés. Voilà pour les apôtres : quant aux autres, il leur a promis la vie éternelle d'abord, puis sur la terre le centuple. Or, s'il a fait au reste des hommes cette promesse, à plus forte raison concerne-t-elle les apôtres, même dès la vie présente.

Amour des premiers chrétiens pour les apôtres.

D'ailleurs il en fut ainsi : quoique privés de leurs filets et de leurs roseaux, ils avaient à leur disposition les biens des fidèles, le prix de leurs maisons et de leurs champs, et jusqu'à leurs propres corps. Plus d'une fois les chrétiens eussent volontiers sacrifié leur vie pour les apôtres, comme le déclare Paul d'un grand nombre d'entre eux. « Si vous l'eussiez pu, vous vous fussiez arraché les yeux pour me les donner. » *Galat.*, IV, 15. Quoique le Sauveur parle de ceux qui laisseront leurs femmes, il ne prétend pas que l'on rompe les mariages. De même, en disant : « Celui qui perdra son âme à cause de moi, la trouvera, » *Matth.*, x, 39, il ne prétend pas que nous nous donnions la mort, et que nous séparions l'âme de notre corps; il veut seulement que nous préférions la piété à toute chose. C'est dans le même sens qu'il parle de renoncer à sa femme et à ses frères. Il me semble aussi faire allusion aux persécutions dont ils pouvaient être l'occasion. Comme il devait y avoir bien des pères qui chercheraient à pervertir leurs enfants, bien des femmes qui chercheraient à pervertir leurs maris à l'endroit de la religion, quand ces cas se présenteront, nous dit le Sauveur, ne voyez ni en ces hommes des pères, ni en ces femmes des épouses. Paul professait la même doctrine : « Si l'époux infidèle veut se séparer, qu'il se sépare. » I *Cor.*, VII, 15. Pour relever l'âme de ses disciples, et pour les engager, ainsi que le commun des hommes, à ne pas perdre confiance, le Sauveur ajoute : « Il y en aura beaucoup qui de premiers seront les derniers, et de derniers deviendront les premiers. » Cette même sentence avait été déjà proférée indistinctement dans plusieurs autres conjonctures. Elle avait été proférée touchant les Juif et les Pharisiens incrédules : « Beaucoup, avait dit le divin Maître, viendront de l'Orient et de l'Occident, et jouiront avec Abraham, Isaac et Jacob du royaume des cieux ; tandis que les fils du royaume seront jetés dehors. » *Matth.*, VIII, 11. Après vient une parabole bien propre à ranimer la bonne volonté des retardataires. La voici telle que le Sauveur l'exposa.

« Le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui sortit dès le point du jour, afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Il convint avec les ouvriers de leur donner un denier par jour, et il les envoya dans sa vigne. Sur la troisième heure, il vit d'autres ouvriers sans travail sur la place publique, et il leur dit : Allez, vous aussi, dans ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera juste. Il en fit de même vers la sixième et la neuvième heure. La onzième heure étant arrivée, il vit d'autres ouvriers encore sans travail, et il leur dit : Pourquoi demeurez-vous ici tout le jour inoccupés ? Et ils lui répondirent : Parce que personne ne nous a loués. Et il leur dit : Allez, vous aussi, dans ma vigne, et vous recevrez ce qui sera juste. Le soir arrivé, le maître dit à son intendant : Appelez les ouvriers et payez-les, en commençant par les derniers, jusqu'aux premiers. Ceux qui étaient venus à la onzième heure s'étant approchés, ils reçurent chacun un denier. Les premiers, venant aussi, crurent qu'ils recevraient davantage, et ils reçurent également chacun un denier. Et le recevant, ils murmuraient contre le père de famille en disant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous les traitez comme nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Et le maître répondant à l'un d'eux, lui dit : Mon ami, je ne vous fais point d'injustice, prenez ce qui vous appartient et allez-vous-en. Je veux, moi, donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il pas permis d'user de mon bien comme je l'entends? Votre œil est-il mauvais parce que je suis bon ? Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers; car beaucoup sont appelés et peu sont élus. »

3. Quelle est la portée de cette parabole? Nous y voyons que la fin n'est point du tout conforme au commencement, et qu'elle indique plutôt tout le contraire. Tous les ouvriers y re-

çoivent le même salaire; il n'y en a pas quelques-uns de repoussés, tandis que les autres seraient admis. Pourtant le Sauveur nous dit le contraire, soit avant la parabole, soit après : « Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers; » ils passeront avant les premiers, qui à leur tour deviendront les derniers. Que ce soit là sa pensée, la suite le prouve : « Il y en a beaucoup d'appelés, et peu d'élus; » de telle sorte que, en réprimandant les uns, le divin Maître ranime et encourage les autres. Ce n'est pas la parabole qui l'exprime; elle dit seulement que les derniers seront les égaux des justes qui auront supporté mille fatigues. « Vous les traitez comme nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur, » disent les ouvriers de la première heure. Notons d'abord quel est le but de la parabole, car il faut avant tout l'éclaircir, et nous résoudrons ensuite cette difficulté. La vigne est l'image des commandements et des préceptes divins; le temps du travail figure la vie présente; les ouvriers, ceux qui sont appelés de diverses façons à l'observation des commandements du Seigneur, ceux qui ont été invités à la première, à la troisième, à la sixième, à la neuvième et à la onzième heure, les hommes qui, à des âges divers, ont embrassé le service du Seigneur et ont accompli sa volonté. — La question maintenant est de savoir si les premiers, après avoir pratiqué la vertu dans sa perfection, après s'être rendus agréables à Dieu, avoir enduré tout le jour, avec une patience admirable, le poids de la fatigue, ont donné prise ensuite à cette passion, la plus repoussante de toutes, la jalousie mêlée d'un sentiment de haine.

En voyant les autres ouvriers recevoir le même salaire qu'eux, ils s'écrient : « Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous les avez traités comme nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. » Bien qu'ils n'en souffrent aucunement, et que leur salaire ne soit en aucune façon diminué, ils sont blessés, ils s'indignent des avantages faits à autrui; sentiment que la jalousie peut seule inspirer. Ce qu'il y a de plus frappant, c'est que le père de famille plaidant la cause des derniers ouvriers et se justifiant lui-même en présence de celui qui l'avait interpellé, fait ressortir ses sentiments jaloux et pervers, en ces termes : « N'étiez-vous pas convenu avec moi d'un denier? Prenez ce qui vous appartient, et allez-vous-en. Je veux, moi, donner à ce dernier comme à vous. Votre œil sera-t-il mauvais parce que je suis bon? » Qu'est-ce qui résulte de ce langage? D'autres paraboles permettent de faire la même observation. De semblables sentiments furent exprimés par le fils irréprochable quand il vit son frère prodigue accueilli avec de plus grands honneurs qu'il ne lui en avait jamais été accordés à lui-même. De même que les derniers ouvriers sont mieux traités que les premiers dès lors qu'ils reçoivent la même récompense qu'eux, de même les égards avec lesquels fut accueilli le prodigue était un honneur qui le distinguait de son frère, comme celui-ci du reste le remarqua. Que faudra-t-il donc dire? On ne saurait raisonnablement prétendre que l'on éprouve de pareils sentiments dans le royaume des cieux; dans le ciel, l'envie et la jalousie ne sauraient trouver place. Puisque les saints en cette vie ont livré leur vie pour les pécheurs, ils doivent être assurément heureux de les voir jouir des biens dont ils jouissent eux-mêmes. Pourquoi donc le Sauveur s'est-il servi de cette figure de langage?

Il s'agit ici d'une parabole : or, il ne faut pas vouloir tout expliquer à la lettre dans une parabole; une fois le but de la parabole déterminé, il faut s'y tenir et ne pas aller plus loin. A quel propos alors cette parabole ainsi présentée, et quelle en était la portée? Le divin Maître veut encourager le zèle des hommes qui se convertissent à un âge avancé, et deviennent meilleurs; il nous empêche de les estimer au-dessous des autres. En conséquence, il nous en montre d'autres que leurs bonnes actions indisposent; non certes pour attirer nos regards sur l'envie qui les consume et les dévore, mais pour nous enseigner que ces nouveaux convertis peuvent s'élever à un degré d'honneur capable d'éveiller de la jalousie dans autrui. Nous disons bien maintes fois : Il m'a fait un crime des égards considérables que j'ai eus pour vous; — non pas

qu'on nous ait réellement accusé, ni que nous prétendions dénaturer ce procédé; nous voulons seulement faire apprécier hautement les attentions dont ce tiers a été l'objet. — Mais pour quelle raison le Maître n'a-t-il pas loué tous ces ouvriers en même temps? — Il l'a fait autant qu'il dépendait de lui : si tous ne l'ont pas écouté, il faut s'en prendre à la différence de leurs dispositions. Les uns sont appelés le matin, les autres à la troisième, d'autres à la sixième, à la neuvième et à la onzième heure, parce que c'est en ce moment qu'ils étaient prêts à se rendre à cet appel. C'est ce que Paul nous enseigne quand il dit : « Lorsqu'il a paru bon au Dieu qui m'a tiré du sein de ma mère. » *Galat.*, I, 15. A quel moment cela lui a-t-il paru bon? Lorsque l'Apôtre était dans la disposition d'obéir. Dès le principe Dieu le voulait; mais Paul n'aurait point alors cédé : voilà pourquoi c'est lorsque Paul est prêt à obéir qu'il semble bon à Dieu de l'appeler. De la même manière il appela le larron, bien qu'il eût pu l'appeler auparavant; mais alors le larron n'eût point prêté l'oreille à sa voix. Paul n'ayant pas dû écouter dès le principe le Seigneur, à plus forte raison le larron ne l'eût-il pas écouté. Si les ouvriers disent dans la parabole : « Personne ne nous a loués; » il ne faut pas, je le répète, attacher quand même de l'importance à tous les détails d'une parabole. Aussi bien n'est-ce pas le père de famille, mais les ouvriers qui tiennent ce langage. — Le père de famille ne cherchera pas à les confondre et à les faire rougir, mais à les gagner. Que dès la première heure il les ait appelés, autant du moins qu'il était en lui, la teneur de la parabole l'indique, puisque nous y voyons le père de famille sortir au point du jour afin de louer des ouvriers.

4. Il est donc de toute évidence que la parabole présente s'adresse à la fois et à ceux qui embrassent la vertu dès leur jeune âge, et à ceux qui l'embrassent dans les années de leur vieillesse : aux premiers, pour les préserver de l'orgueil et les empêcher de reprocher aux ouvriers de la onzième heure leur négligence : aux seconds, pour leur apprendre qu'ils pouvaient en peu de temps assurer leur salut. Comme le divin Maître venait de parler du zèle le plus ardent, du renoncement aux biens de la terre, du mépris des choses présentes ; comme il fallait pour cela toute l'ardeur et l'énergie d'une âme pleine de jeunesse, après avoir ravivé en eux la flamme de la charité, après avoir fortifié leurs sentiments, il montre qu'il est possible aux derniers arrivés de mériter le prix de la journée entière. Toutefois il ne le dit pas expressément, afin de ne pas les pousser dans une fausse voie : il fait voir seulement que sa bonté fait tout en cette conjoncture, que grâce à lui ces ouvriers, au lieu de perdre le fruit de la journée, seront mis en possession de biens ineffables. Tel est le résultat qu'il se propose d'atteindre par cette parabole. S'il ajoute : « Et les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers; — il y en a beaucoup d'appelés et peu d'élus; » n'en soyez pas étonnés. Ce n'est pas une conséquence qu'il tire de la parabole. Voici plutôt sa pensée : De même qu'il est arrivé ceci, il arrivera cela. Dans la parabole, en effet, les premiers ne sont pas devenus les derniers; tous ont reçu la même récompense, contre toute attente et toute espérance. Or, de même qu'il en a été ainsi contre toute attente et contre toute espérance, et que les derniers venus ont été assimilés aux premiers; de même on verra une chose encore plus étrange et plus extraordinaire, à savoir, les derniers passer avant les premiers, et les premiers passer après les derniers. Autre donc est la première de ces choses, autre la seconde. Dans ce passage le Sauveur me paraît avoir en vue les Juifs et les fidèles qui, d'abord pleins de ferveur, se relâchèrent ensuite de leur vertu et perdirent du terrain ; puis enfin, ceux qui, s'arrachant à l'iniquité, laissèrent les autres bien loin derrière eux. Nous voyons en vérité de pareils changements soit dans la foi, soit dans les mœurs. C'est pourquoi, je vous en conjure, appliquons-nous avec tout le zèle dont nous serons capables à demeurer dans la foi droite et à mener une vie irréprochable. Il faut que notre conduite soit digne de notre foi, sous peine des plus graves châtiments. C'est un point que le bienheureux Paul nous démontre par l'exemple des temps anti-

ques : « Tous, nous dit-il, ont mangé la même nourriture spirituelle; tous ont bu le même breuvage spirituel; » I *Cor.*, x, 3-5; et cependant, ajoute-t-il, ils ne furent pas sauvés pour cela, ils périrent dans le désert. Tel est l'enseignement que nous donne le Christ dans l'Evangile, quand il nous parle des hommes qui, après avoir chassé les démons et prophétisé, seront néanmoins voués aux supplices.

Du reste, toutes ces paraboles, celles des vierges, du filet, des épines, de l'arbre stérile, ont pour but d'établir la nécessité des œuvres. Quant aux dogmes, le divin Maître en parle rarement, parce que les dogmes ne demandent pas beaucoup de peine; mais la vie, il en parle souvent, ou plutôt toujours, parce que la vie étant un combat continuel, la peine y est continuelle aussi. Et que parlé-je de la conduite entière de la vie? Il suffit de se livrer à la négligence sur un point pour s'exposer aux plus grands maux. Le devoir de l'aumône méprisé nous précipite dans la géhenne; pourtant ce n'est pas là toute la vertu, il n'y en a là qu'une partie. Parce qu'elles n'avaient point exercé la miséricorde, les vierges furent châtiées; ce fut également le motif du supplice du riche; ceux qui ont refusé de donner à manger à ceux qui ont faim, partageront pour ce motif le sort du démon. De même, c'est une vertu particulière que de ne pas dire d'injures : néanmoins, il suffit de ne pas la pratiquer pour être exclu du royaume des cieux. « Quiconque dira à son frère, vous êtes un fou, sera passible de la fournaise de feu, » nous déclare le Sauveur. *Matth.*, v, 22. La chasteté n'est encore qu'une vertu particulière : sans elle cependant nul ne verra Dieu. « Recherchez la paix, la pureté sans laquelle personne ne verra le Seigneur, » écrivait l'Apôtre. *Hebr.*, xii, 14. L'humilité n'est aussi qu'une vertu particulière : or, quiconque négligera l'humilité, vainement pratiquera-t-il le bien d'une autre manière, il sera impur aux yeux de Dieu; comme le prouve l'exemple du Pharisien qui, malgré les bonnes œuvres qu'il pouvait revendiquer, n'en perdit pas moins tout le mérite.

J'ai quelque chose de plus fort encore à dire. Non-seulement la négligence à l'endroit d'une seule vertu nous ferme le ciel, mais il en sera de même si nous ne les cultivons pas avec le zèle et l'ardeur convenables. « Si votre justice, disait le divin Maître, n'est pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » *Matth.*, v, 20. Donc, vous aurez beau faire l'aumône, si vous ne la faites pas plus abondante que les Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le céleste royaume. Et quelle était la mesure de leurs aumônes? Je veux en ce moment vous la faire connaître, afin de presser ceux qui ne donnent rien, de donner, et, tout en préservant de l'orgueil ceux qui donnent, de les encourager à donner davantage. Que donnaient donc les Pharisiens? D'abord la dîme de tout ce qu'ils possédaient, puis une autre dîme, enfin une troisième dîme; ils donnaient donc à peu près le tiers de tout leur avoir, car c'est là ce que font environ les trois dîmes. Ils donnaient en outre les prémices, les premiers-nés de leurs troupeaux, et, dans une foule d'autres circonstances, pour les péchés, pour la purification, pour les fêtes, le jubilé, l'extinction des créances, l'affranchissement des esclaves, le prêt sans intérêt. Si, après avoir donné le tiers, ou plutôt la moitié de ses biens, — car toutes ces choses réunies équivalent bien à la moitié, — on n'a rien fait d'extraordinaire, celui qui ne donne même pas la dixième partie de ce qu'il possède, quel sera son mérite? C'est donc avec raison qu'il a été dit : « il y en aura peu de sauvés. »

La négligence à l'endroit d'une seule vertu nous ferme le ciel.

Mesure de nos aumônes

5. Ne considérez pas dès lors avec dédain l'obligation de mener une conduite irréprochable. Si une seule vertu négligée compromet gravement notre salut, comment nous déroberons-nous au châtiment, lorsque de tout côté nous provoquerons une sentence de condamnation? A quels supplices ne devrons-nous pas nous attendre? — Et quelle espérance de salut nous restera-t-il, demanderez-vous, si chacun des points indiqués nous expose à la géhenne? — C'est néanmoins la vérité. Toutefois, il nous sera possible d'arriver au salut avec une application sérieuse de notre part, en usant du remède de l'aumône, en travaillant à guérir nos blessures.

L'huile ne donne pas autant de souplesse au corps que la miséricorde donne de force à l'âme, qu'elle rend invincible et capable de défier les assauts du démon. Sur quelque point qu'il la saisisse, il doit aussitôt lâcher prise; car cette huile céleste ne lui permet pas de saisir solidement nos membres et de conserver cet avantage. Répandons fréquemment de cette huile sur notre âme. En même temps qu'elle maintiendra notre santé, elle nous revêtira de lumière et nous environnera de splendeur. Vous me direz que tel individu riche de tant et tant de talents, ne fait pas d'aumônes. Que vous importe? Vous n'en mériterez que plus d'admiration, puisque, pauvre comme vous l'êtes, vous êtes plus généreux que lui. Ainsi les Macédoniens attirèrent l'admiration de Paul, non pas précisément parce qu'ils avaient fait l'aumône, mais parce qu'ils l'avaient faite aux dépens de leur pauvreté. Ne jetez donc pas les yeux sur ces riches, mais sur le Souverain de tous les hommes, qui n'avait même pas de quoi reposer sa tête.

Pourquoi, demanderez-vous, un tel et un tel ne la font-ils pas? — N'allez pas juger les autres; songez plutôt à éviter vous-même toute accusation. Vous n'en seriez que plus sévèrement châtié, pour avoir accusé les autres de manquer à un devoir auquel vous manquez vous-même, pour avoir reproché à autrui une faute dont vous êtes vous-même coupable. S'il est interdit aux justes eux-mêmes de juger leurs frères, à plus forte raison cela est-il interdit aux pécheurs. Gardons-nous donc de juger nos frères; ne prenons pas non plus exemple sur les chrétiens relâchés, mais sur le Seigneur Jésus. Suis-je donc votre bienfaiteur? Suis-je donc votre rédempteur pour regarder sans cesse de mon côté? C'est un autre que moi qui vous a dispensé tous ces bienfaits. Pourquoi, au lieu de tourner vos yeux vers le Maître, les tournez-vous vers le serviteur? N'avez-vous pas ouï le Maître s'écrier : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur? » *Matth.*, XI, 29. « Si quelqu'un veut être parmi vous le premier, qu'il soit le serviteur de tous. » *Matth.*, XX, 26. « Le Fils de l'homme est venu pour servir et non pour être servi. » *Ibid.*, 28. Ailleurs, veillant à ce que l'exemple contagieux de vos frères indifférents ne vous entraîne pas, il vous appelle à l'écart et vous dit : « Je vous ai donné l'exemple afin que, ce que j'ai fait, vous le fassiez vous-même. » *Joan.*, XIII, 15. Parmi les hommes vivants, n'y en a-t-il même pas un capable de vous enseigner la vertu et de vous conduire à ce résultat? Ce sera pour vous une gloire plus grande, un sujet de louange mieux méritée, de l'avoir atteint sans maître aucun. Au surplus, il est possible, il est même facile d'y arriver : nous en avons pour preuve l'exemple des premiers qui ont mis cette vertu en pratique, de Job, de Noé, d'Abraham, de Melchisédech, et de ceux qui leur ont ressemblé. Voilà quels sont les modèles que vous devriez chaque jour considérer, et non ces hommes que vous enviez sans cesse et dont vous citez constamment les noms dans vos réunions.

Ne jugeons pas les autres

Partout, en effet, je n'entends que des paroles comme celles-ci : Un tel possède tant d'arpents de terre; il est riche, il fait bâtir de somptueux palais. — A quoi bon, ô homme, cette admiration des choses du dehors? Pourquoi considérer ce que sont les autres? Voulez-vous prendre exemple sur autrui, jetez alors les yeux sur les hommes de bien qui observent exactement la loi tout entière, et détournez vos regards de ceux qui la violent et vivent dans l'ignominie : à regarder ces derniers, vous ne subiriez que de graves dommages, vous tomberiez dans l'orgueil et la lâcheté, vous en viendriez à condamner les autres. Si, au contraire, vous ne considérez que les justes, vous vous formerez à l'humilité, à la ferveur, à la componction et à mille autres biens. Rappelez-vous le sort qu'éprouva le Pharisien pour avoir arrêté ses regards sur un pécheur, et non sur des gens de bien : souvenez-vous-en et tremblez. Quelle gloire n'a pas été le partage de David pour n'avoir jamais perdu de vue ceux de ses ancêtres qu'avait illustrés la vertu. « Je ne suis qu'un étranger et qu'un voyageur comme tous mes aïeux, » disait-il. *Psalm.* XXXVIII, 13. David, comme tous ceux qui lui ont ressemblé, a détourné ses regards des pécheurs pour ne s'occuper que des hommes fidèles à la vertu. Faites de même, vous aussi. Vous n'avez pas mission

de juger les crimes d'autrui; vous n'êtes pas chargé de passer en revue les péchés du prochain; il vous a été ordonné de juger vos propres affaires, et non celles des autres. « Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés; quand nous sommes jugés par le Seigneur, nous sommes alors repris par lui. » I *Cor.*, XI, 31-32.

Cet ordre, vous le renversez; car vous ne vous demandez à vous-même aucun compte de vos fautes grandes et petites, tandis que vous scrutez soigneusement les fautes de vos frères. N'agissons plus de cette façon; renonçant à cette prétention désordonnée, dressons en nous-mêmes un tribunal où nous connaîtrons de nos propres prévarications, où nous serons à la fois nos accusateurs, nos juges et nos bourreaux. Si nous tenons à nous occuper de la conduite d'autrui, recherchons ses bonnes œuvres, non les mauvaises, afin que le souvenir de nos péchés, le désir d'imiter les exemples des justes et la perspective de ce tribunal inexorable, réveillant chaque jour en nous l'aiguillon de la conscience et nous pressant de vivre dans une ferveur et une humilité plus grandes, nous arrivions à la possession des biens à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXV.

« Et Jésus montant à Jérusalem prit à part, dans le chemin, ses douze disciples, et leur dit : Voilà que nous montons à Jérusalem; et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux Scribes; et ils le condamneront à mort. Ils le livreront aux Gentils pour qu'il soit bafoué, flagellé, crucifié; et il ressuscitera le troisième jour. »

1. Le Sauveur ne monte pas sur-le-champ de la Galilée à Jérusalem; il veut auparavant accomplir des miracles, confondre les Pharisiens, instruire ses disciples sur la pauvreté. « Si vous voulez être parfaits, leur dit-il, vendez tout ce que vous possédez. » *Matth.*, XIX, 21. Il les entretient aussi de la virginité: « Que celui qui peut comprendre, comprenne; » *Ibid.*, 12; de l'humilité: « Si vous ne vous convertissez et ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux; » *Matth.*, XVIII, 3; de la récompense en cette vie: « Quiconque aura quitté ses maisons, ou ses frères, ou ses sœurs, recevra le centuple en ce monde; » de la récompense à venir : « et la vie éternelle dans l'autre. » *Matth.*, XIX, 29. Ensuite seulement il s'approche de Jérusalem, et c'est au moment d'y monter qu'il parle de nouveau de la passion. Selon toute vraisemblance, les apôtres, qui n'auraient pas voulu qu'elle eût lieu, l'auraient facilement oubliée : aussi le Sauveur la leur rappelle-t-il fréquemment, les y habituant de cette manière et tempérant leur douleur. Ce n'est pas sans motif non plus qu'il les entretient en particulier; il n'était pas prudent de traiter ce sujet en public et de l'exposer sans ambage; il n'en fût résulté aucune conséquence avantageuse. Puisque les disciples ne purent l'entendre sans en être troublés, la foule en eût été troublée bien davantage.

Est-ce que le Sauveur ne le fit pas connaître au peuple? demandera-t-on. Il le fit, mais d'une façon beaucoup plus obscure: « Détruisez ce temple, dit-il, et dans trois jours je le rebâtirai? » *Joan.*, II, 19. « Cette génération réclame un signe, et il ne lui sera donné d'autre signe que celui du prophète Jonas. » *Matth.*, XII, 39. « Encore un peu de temps, je serai avec vous; et vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas. » *Joan.*, VII, 33-34. Il ne parle pas de cette manière à ses disciples; comme en toute autre circonstance, il s'exprime devant eux d'une façon beaucoup plus claire. — Mais pourquoi le dire, si la foule n'y comprenait rien? — Pour que l'on n'ignorât pas après sa passion qu'elle avait été prévue et acceptée par lui volontairement, que l'ignorance et la nécessité n'y avaient eu aucune part. Quant à ses disciples, il ne se contenta pas de les en informer par avance, dans ce même but; il voulait les exercer, pour ainsi parler, comme je le disais tout à l'heure, par l'attente de ce grand mystère: de la sorte, il leur en coûterait moins de l'accepter, et ils n'auraient pas

à craindre le trouble dans lequel cet événement imprévu n'eût pas manqué de les jeter. C'est pour cela que, dès le principe, il se contenta de leur annoncer sa mort prochaine; pour leur en révéler les particularités, il attendit qu'ils se fussent accoutumés et exercés à cette pensée. Alors seulement il leur apprit qu'il serait livré aux Gentils, qu'il serait bafoué, flagellé; cela, pour les motifs déjà indiqués, et de plus afin que, à la vue de ces tristes scènes, ils espérassent en la résurrection. Dès lors qu'il ne leur avait rien caché des tribulations et des ignominies visibles qu'il devait subir, il avait le droit d'être cru touchant ce qu'il avait prédit de glorieux.

Tact avec lequel le Sauveur choisit les occasions.

Remarquez, s'il vous plaît, le tact avec lequel il choisit les occasions. Il ne leur en parle pas au commencement, de crainte de les troubler; il ne leur en parle pas au moment de l'événement, de crainte de les affliger outre mesure : c'est quand il leur a donné des preuves éclatantes de sa puissance, quand les magnifiques promesses relatives à l'éternelle vie ont retenti à leurs oreilles, qu'il aborde ce sujet et qu'il y revient une, deux et plusieurs fois, tout en opérant des miracles et en prêchant sa doctrine. D'après un Evangéliste, il aurait invoqué sur ce point le témoignage des prophètes. Un autre ajoute que les disciples ne comprirent pas le langage du divin Maître, que cette parole demeura pour eux obscure, et qu'ils suivirent Jésus-Christ dans la stupéfaction. — Dans ce cas, observera-t-on, la prédiction devenait complétement inutile. Comment, s'ils ne comprenaient pas ce dont on leur parlait, auraient-ils pu s'attendre à l'événement? Ne s'y attendant pas, comment se seraient-ils faits à cette pensée? — Eh bien, je dirai quelque chose de plus embarrassant encore : S'ils ne comprenaient pas, d'où venaient le chagrin dont ils étaient possédés? Pourtant un Evangéliste assure qu'ils étaient affligés. Pourquoi donc cette tristesse, s'ils ne savaient rien? Comment se fait-il que Pierre dise à Jésus : « Pardonnez-moi, Seigneur; cela ne vous arrivera pas? » *Matth.*, XVI, 22. Que répondre? Qu'ils n'ignoraient pas que le Christ dût mourir, mais qu'ils n'avaient pas du mystère de sa mort une connaissance adéquate, pas plus que de sa résurrection et de son triomphe : ces choses étaient voilées à leurs yeux; d'où la tristesse qu'ils éprouvaient. Ils avaient bien vu des morts ressuscités par d'autres hommes; mais de mort qui se ressuscitât lui-même, par sa propre vertu, de façon à ne plus mourir, ils n'en avaient pas encore vu. Voilà, je le répète, ce qu'ils ne comprenaient pas; ils ne savaient pas davantage quel serait ce genre de mort, de quelle manière elle devait se présenter. De là leur stupéfaction en marchant à la suite de Jésus; en outre, je vois bien que le langage tenu par le Sauveur au sujet de sa passion les avait saisis de frayeur.

2. Encore qu'ils entendissent parler sans cesse de résurrection, la confiance ne pouvait s'établir dans leur cœur. Indépendamment de la mort du divin Maître, ce qui les bouleversait c'était d'entendre parler des moqueries, des fouets et des autres supplices auxquels il était réservé. Lorsque, après avoir reporté leur pensée sur les miracles de Jésus, sur les possédés qu'il avait délivrés, les trépassés qu'il avait rappelés à la vie, et autres prodiges semblables, ils entendaient ce langage, ils ne pouvaient comprendre comment l'auteur de pareils prodiges aurait autant à souffrir : en proie à de cruelles perplexités, tantôt ils y croyaient, tantôt ils n'y croyaient pas, et dans tous les cas ils ne parvenaient pas à se rendre compte de ce qu'ils avaient entendu. Ils s'en rendaient si peu compte que les fils de Zébédée s'avançaient à ces paroles et, tout occupés de primauté, lui disaient : « Nous voulons être assis, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. » *Marc.*, X, 35. — Un autre Evangéliste, répliquerez-vous, attribue cette démence à leur mère. — Les deux faits sont vraisemblables. Apparemment, ils prirent leur mère avec eux pour donner un plus grand poids à leur demande et gagner le Christ à leur cause. Quoi qu'il en soit, la demande venait bien de leur côté; s'ils mirent leur mère en avant, ce fut uniquement parce qu'ils rougissaient de l'exposer; et c'est pourquoi le Sauveur leur répond à eux directement. Mais, auparavant, sachons bien ce qu'ils sollicitent, dans quelles intentions, et ce qui leur avait inspiré ce des-

sein. Qu'est-ce donc qui le leur inspira? Parce qu'ils se voyaient traités avec plus d'égards que les autres disciples, ils crurent qu'ils obtiendraient sans difficulté ce qu'ils demandaient. Et que demandaient-ils? Ecoutez un autre Evangéliste nous l'exposer avec la clarté la plus satisfaisante. Ils étaient proche de Jérusalem; de plus, ils croyaient que le royaume de Dieu allait sans retard être manifesté; voilà pourquoi, nous dit-il, les deux frères adressaient cette demande au Seigneur. Ils s'imaginaient que ce règne allait commencer, que ce serait un règne temporel, et qu'une fois en possession de ce qu'ils réclamaient, ils n'auraient plus aucune épreuve à subir; car une de leur vue en faisant cette requête était de se soustraire à toute affliction à venir. Aussi le premier soin du Christ est-il de leur ôter ces pensées, et de leur apprendre qu'ils doivent s'attendre à verser leur sang et à courir les plus graves périls. « Pouvez-vous, leur dit-il, boire le calice que je dois boire moi-même? » Que nul d'entre vous ne soit surpris de trouver les apôtres dans ces dispositions imparfaites. La croix n'avait pas encore paru, la grâce de l'Esprit n'avait pas encore été donnée. Si vous désirez contempler leur vertu, considérez-les plus tard, et vous les verrez supérieurs à toute passion. En mettant leurs infirmités à découvert, le divin Maître veut vous faire apprécier le changement opéré en eux par la grâce.

Il demeure donc incontestable que les fils de Zébédée n'aspiraient à aucune faveur spirituelle, et qu'ils n'avaient aucune idée du royaume céleste. Examinons maintenant de quelle manière ils se présentent et le langage qu'ils tiennent. « Nous voulons, disent-ils, que vous nous accordiez ce que nous allons vous demander. — Que voulez-vous? » leur répond le Christ. *Marc.*, x, 35-36. Ce n'est pas qu'il ignore leur pensée; il veut seulement les forcer à répondre, et mettre leur plaie à nu, de façon à pouvoir la guérir. Rougissant et confus à cause des sentiments humains qui les avaient poussés à cette démarche, les deux frères interrogent le divin Maître en le prenant à part des autres disciples. Ils se hâtent, afin que les autres ne les surprennent pas, et de cette manière ils lui exposent ce qu'ils veulent. Jésus venant de dire : « Vous serez assis sur douze trônes, » *Matth.*, XIX, 28, ils se proposaient, à mon avis du moins, d'obtenir les premières places. Qu'ils eussent le pas sur les autres apôtres, ils n'en pouvaient douter; mais ils craignaient Pierre, et c'est pourquoi ils interpellent le Fils de Dieu : « Ordonnez que l'un de nous soit assis à votre droite, et l'autre à votre gauche; » ils le pressent même de se prononcer, comme l'indique l'expression « ordonnez. » Et que répond le Sauveur? Pour leur apprendre qu'il n'y avait rien de spirituel dans leur demande, et qu'ils n'auraient point osé formuler une requête pareille, s'ils l'eussent comprise, il leur dit : « Vous ne savez ce que vous demandez. » Vous ne savez combien ce que vous ambitionnez est grand, admirable, au-dessus des puissances célestes elles-mêmes. Puis il ajoute : « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire moi-même? pouvez-vous recevoir le baptême que moi-même je recevrai? » *Marc.*, x, 38.

Voyez-vous comment, en les transportant dans un ordre d'idée complétement opposé, il les détache de leur premier sentiment? Vous me parlez, leur dit-il, de couronnes et d'honneurs; je vous parle, moi, de sueurs et de luttes. Le temps présent n'est pas celui des récompenses, ni celui où ma gloire doit être révélée; c'est le temps du sang à répandre, des dangers et des persécutions. Observez comment la forme de l'interrogation du Sauveur est persuasive et entraînante. Il ne leur dit pas : Pouvez-vous braver la mort, pouvez-vous répandre votre sang? mais : « Pouvez-vous boire le calice...; » et pour les persuader il ajoute : « ... que je boirai moi-même, » ravivant ainsi leur ardeur par la perspective d'un sort commun au Maître et aux disciples. S'il parle de baptême, c'est parce que sa mort devait purifier l'univers entier. A cette question, les deux frères répondent : « Oui, nous le pouvons. » Dans leur ardeur ils s'empressent de l'assurer, ignorant ce qu'ils disaient, mais comptant bien obtenir ce qu'ils demandaient. Et Jésus alors de leur dire : « Vous boirez, à la vérité, mon calice, et vous recevrez le baptême que je dois recevoir. » *Marc.*, x, 39.

Prophétie bien flatteuse pour eux. Vous aurez l'honneur de souffrir le martyre; mon sort deviendra le vôtre, et vous aurez ceci de commun avec moi que vous mourrez de mort violente. « Mais quant à vous faire asseoir à ma droite et à ma gauche, cela ne dépend pas de moi; c'est un honneur réservé à ceux qu'a désignés mon Père. »

Le Sauveur signale ce qu'il y a d'indiscret dans la demande des fils de Zébédée.

3. Après avoir élevé et anobli leurs sentiments, les avoir rendus invincibles à l'affliction, le divin Maître signale ce qu'il y a d'indiscret dans leur demande. Quel est le sens de ces paroles? A ce propos, l'on se pose généralement deux questions: en premier lieu, est-il réservé à quelqu'un d'être assis à la droite de Dieu? en second lieu, est-ce que le Souverain de toute chose n'est point maître d'accorder cet honneur à ceux auxquels il est réservé? Que faut-il en penser? Résolvons la première de ces questions, et la seconde ne tardera pas à s'éclaircir devant nos efforts. Que faut-il donc croire? Que personne ne doit s'asseoir soit à la droite, soit à la gauche du Seigneur. L'accès de ce trône est interdit à toute créature; aux hommes, aux saints, aux apôtres ainsi qu'aux anges, aux archanges et aux puissances célestes. C'est là, d'après la doctrine de Paul, le privilége du Fils unique : « Auquel des anges Dieu a-t-il jamais dit : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds? » Il dit bien aux anges: C'est lui qui fait des esprits ses messagers; mais au Fils il dit : « Votre trône, ô Dieu, durera dans les siècles des siècles. » *Hebr.*, I, 7, 8, 13; *Psal.* CIX, 1; *Psalm.* CIII, 4; *Psalm.* XLIV, 7. Alors pourquoi ces paroles de Jésus : « Quant à vous faire asseoir à droite et à gauche, il ne m'appartient pas de vous le donner? » Cette place doit-elle vraiment être réservée à quelqu'un? Gardez-vous de le croire : seulement, le Sauveur répond conformément aux désirs de ceux qui l'interrogent et condescend à leur faiblesse. Comment les disciples auraient-ils su quelque chose de ce trône sublime, de ce siége à la droite du Père, eux qui ne comprenaient même pas des vérités d'un ordre beaucoup moins élevé, dont on les entretenait même chaque jour? Une seule pensée les préoccupait, celle d'obtenir la première place, d'occuper un siége plus élevé que celui des autres, d'être plus rapprochés que personne du Sauveur. Ayant entendu parler des douze trônes, et dans une parfaite ignorance à ce sujet, ils s'empressèrent, je le répète, de demander la place la plus honorable. Voici donc ce que leur dit au fond le Christ : Oui, vous donnerez votre vie pour moi, vous serez égorgés pour l'Evangile, vous boirez au calice de ma passion. Ce n'est pas encore assez pour mériter la première place et occuper le premier rang. S'il se présente ensuite un nouveau martyr qui se soit élevé jusqu'à un degré de vertu supérieur au vôtre, malgré l'affection et la prédilection que je ressens pour vous, je ne repousserai pas ce disciple dont les œuvres plaideraient la cause, pour vous donner la place la meilleure. Sans doute il ne leur parla pas aussi formellement pour ne pas trop les attrister; il se contenta de le leur insinuer en un langage voilé : « Vous boirez à la vérité mon calice; vous recevrez le même baptême que moi. Quant à être assis à ma droite et à ma gauche, il ne m'appartient pas de vous le donner; cela revient à ceux auxquels mon Père l'a préparé. » A qui donc ces places ont-elles été préparées? A ceux dont le mérite sera justifié par les œuvres. C'est pourquoi le Sauveur ne s'exprime pas comme il suit : Il ne m'appartient pas de vous le donner, cela n'appartient qu'à mon Père. On l'eût alors accusé d'impuissance, d'incapacité à récompenser ses serviteurs. Voici quels sont ses termes : « Il ne m'appartient pas de vous le donner; cela revient à ceux auxquels mon Père l'a préparé. »

Pour répandre sur cette question encore plus de clarté, recourons à un exemple : supposons un agonothète, puis de nombreux et vaillants athlètes paraissant dans l'arène, puis deux de ces athlètes, amis de l'agonothète, qui s'avancent vers lui et lui disent : Faites en sorte de nous décerner la couronne; nous comptons sur votre amitié et sur votre bienveillance. L'agonothète leur répondrait certainement : Il ne dépend pas de moi de vous décerner la couronne; elle est réservée à ceux auxquels leurs sueurs et leurs fatigues l'ont préparée. Est-ce que nous l'accuserions dans ce cas d'impuissance? Ne le félicite-

rions-nous pas plutôt de la justice et de l'équité qu'il montrerait? De même donc que nous expliquerions son refus de couronner ses amis, non par son impuissance, mais par son refus de violer la loi de la lutte et de fouler le droit aux pieds; de même il faut voir dans les paroles du Christ une exhortation ayant pour but d'engager les deux frères à mettre leurs espérances de salut et de gloire dans la grâce de Dieu d'abord, dans leurs bonnes œuvres ensuite. Voilà pour quelle raison il ajoute : « A ceux auxquels mon Père l'a préparé. » Et s'il vient des hommes plus vertueux que vous! Et s'ils font plus de bien que vous! Serait-ce donc une raison suffisante que votre qualité de disciples pour occuper les premières places, si vous n'étiez même pas jugés dignes de compter parmi les élus? — Oui, le Sauveur était le Souverain de toute chose; ne disait-il pas à Pierre : « Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux? » *Matth.*, XVI, 19. Paul exprimait la même vérité, quand il écrivait : « Il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice que me rendra le Seigneur mon juste juge en ce jour, non-seulement à moi, mais à tous ceux qui chérissent son avénement. » II *Tim.*, IV, 8. L'avénement dont il est ici question est celui qui a eu déjà lieu. Que nul ne doive être mis au-dessus de Paul, c'est un point incontestable.

Quant à l'obscurité que vous remarquerez dans le langage du divin Maître, n'en soyez pas étonné; c'est un dessein de sa part de dissuader ainsi ses disciples de se préoccuper inutilement de pareilles questions. Quoiqu'ils eussent obéi à un sentiment humain, Jésus ne voulut pas les attrister, et, en conséquence, il s'abstint de parler clairement. « Alors les dix autres s'indignèrent contre les deux frères. » « Alors; » en quel moment? Lorsque le Sauveur les eut repris. Tant qu'ils eurent seulement sous les yeux les sentiments du divin Maître, ils résistèrent à toute indignation; malgré la prédilection constatée de Jésus pour les deux disciples, les autres par respect pour leur Maître gardèrent le silence, et n'osèrent jamais découvrir la douleur qu'ils éprouvaient au fond de leur cœur. Ils avaient ressenti à l'égard de Pierre la même faiblesse lorsqu'il paya le tribut de la double drachme; toutefois ils ne s'en étaient pas indignés, et il leur avait suffi de demander à leur Maître quel était le plus grand d'entre eux. Mais ici, à la vue des disciples demandant la première place, ils ne peuvent contenir leur indignation; ou, s'ils ne s'y abandonnent pas lorsque ceux-ci lui soumettent leur demande, ils le font dès que le Christ les a blâmés et leur a déclaré qu'ils n'auraient pas la première place s'ils ne s'en montraient pas dignes.

Faiblesse des apôtres avant la venue de l'Esprit saint

4. Voyez-vous la faiblesse des apôtres, tant de ceux qui cherchaient à devancer les autres que des dix qui portaient envie à ces derniers? Mais, comme je le disais précédemment, si vous les considérez plus tard, vous les trouverez affranchis de ces infirmités. Ce même Jean, qui maintenant vient solliciter la première place, la cédera plus tard à Pierre en toute occurrence, soit qu'il faille prendre la parole, soit qu'il faille opérer des miracles. Voyez plutôt les Actes des apôtres. Bien loin de passer sous silence les titres de Pierre, il rapporte la confession que Pierre fit entendre, tandis que les autres apôtres se taisaient et son entrée dans le tombeau; enfin, il se met toujours au-dessous de cet apôtre du Christ. A propos de la passion du Sauveur, à laquelle tous les deux assistèrent, Jean passe rapidement sur ce qui peut le flatter personnellement : « Ce disciple, dit-il seulement, était connu du pontife. » *Joan.*, XVIII, 16. Jacques ne vécut pas, de son côté, longtemps après : telle fut sa ferveur dès le principe que, renonçant à tout ce qui était humain, il s'éleva jusqu'au faîte de la vertu et fut bientôt immolé. Il en fut ainsi des autres apôtres qui tous s'élevèrent à une haute perfection. Que fit ensuite le Christ? « Les ayant appelés, il leur dit : Les princes des nations exercent sur elles leur domination. » Comme ils étaient troublés, et hors d'eux-mêmes, il les appelle avant de leur parler, il les attire près de lui afin de les encourager. Les deux frères se tenant à l'écart, loin des dix autres et causant en particulier, le Sauveur appelle à lui les autres apôtres, et pour leur faire connaître ouvertement ce qui avait été dit, et pour calmer ce qu'il y avait de trop humain dans les sentiments des uns et

des autres. Dans le cas présent, il ne combat pas leur orgueil comme précédemment, alors qu'il amena des enfants en leur présence et leur recommanda de reproduire la simplicité et l'humilité de ces petits : maintenant il leur donne une leçon plus vive en mettant sous leurs yeux le contraire de ce qu'ils devaient faire. « Les princes des nations exercent sur elles leur domination, et ceux qui sont les plus grands leur font sentir leur puissance. Il n'en sera pas de même pour vous. Que celui qui voudra être grand parmi vous soit le serviteur de tous. Que celui qui voudra être le premier soit le dernier de tous. » Il leur montre par là que d'ambitionner les premières places, c'est agir à la façon des Gentils.

C'est là une passion bien tyrannique et par laquelle les plus nobles caractères sont tourmentés sans cesse ; voilà pourquoi il fallait la réprimer avec énergie. Aussi le divin Maître tranche-t-il dans le vif ; en les assimilant aux Gentils, il combat l'enflure de leur cœur ; en même temps il condamne sans ménagement la jalousie des uns et l'orgueilleuse prétention des autres. Ne vous estimez pas injuriés, semble-t-il leur dire, et ne vous livrez pas à l'indignation. Aspirer de la sorte au premier rang, c'est se faire à soi-même le mal le plus grand et se vouer à la confusion ; car le dernier rang dans ce cas nous attend. Il n'en est pas chez nous comme chez les Gentils. « Les princes des nations dominent sur elles ; » tandis que chez nous celui-là est le premier qui est le dernier. Si vous pensez que je parle ainsi au hasard, contrôlez mes paroles à l'aide de mes exemples et de ma conduite. J'ai fait encore quelque chose de plus. J'étais Roi des intelligences célestes et j'ai voulu me faire homme, et j'ai voulu être abreuvé de mépris et d'opprobres. C'était encore trop peu, j'ai affronté la mort ; car « le Fils de l'homme est venu pour servir et non pour être servi ; il est venu donner sa vie pour le rachat de plusieurs. » Je ne m'en suis pas tenu là ; j'ai racheté au prix de ma vie. — Qui donc ? — Mes ennemis. — En vous humiliant, vous êtes les premiers à recueillir les fruits de votre humiliation ; moi, je n'ai été humilié que pour votre salut. Ne craignez donc pas, comme si vous deviez être déshonorés. Vous aurez beau vous humilier, jamais vous ne descendrez aussi bas que votre Seigneur. Et pourtant cet abaissement de Jésus est devenu l'exaltation de tous les hommes, en même temps qu'il manifestait sa propre gloire. Avant qu'il se fît homme, les anges seuls le connaissaient ; quand il fut devenu homme et qu'il eut été crucifié, loin de perdre quelque chose de cette gloire, il y ajouta celle que lui procura la terre entière.

Donc, point de crainte, comme si, en vous humiliant, vous compromettiez votre dignité : votre gloire n'en devient que plus éclatante et plus grande. Voilà pour nous la porte du royaume. Ne nous engageons pas dans une voie opposée ; ne faisons pas la guerre contre nous-mêmes. Plus nous voudrons paraître grands, moins nous le serons ; nous deviendrons plutôt le dernier des hommes. C'est ainsi que, en toute circonstance, Jésus présente à ses disciples un chemin opposé à celui qu'ils rêvaient, sans leur refuser pourtant l'objet de leur demande. Nous en avons déjà rencontré plusieurs exemples ; ainsi fit-il quand il était question des avares et des gens avides d'une vaine gloire. Pourquoi faire l'aumône devant les hommes, disait-il ? Pour en être glorifié ? — Gardez-vous de le faire, et vous aurez la gloire véritable. — Pourquoi entassez-vous de l'argent ? Pour vous enrichir ? — Ne l'entassez pas, et vous vous enrichirez. — De même présentement : Pourquoi ambitionnez-vous la première place ? Pour laisser les autres après vous ? — Choisissez la dernière place, et vous occuperez la première. En conséquence, si vous tenez à devenir grand, ne cherchez point à le devenir et alors vous aurez la vraie grandeur. Faire le contraire, c'est se condamner à une irrémédiable infériorité.

5. Voyez-vous de quelle manière il guérit en eux cette faiblesse, et leur montre que l'un de ces moyens ne leur réserve que déceptions, tandis que l'autre les conduit au but désiré ; de telle sorte qu'ils devaient s'abstenir du premier, et recourir au second ? Il leur parle des Gentils pour leur faire comprendre ce qu'il y avait dans cette façon d'agir d'inconvenant et de détestable. Inévitablement l'orgueilleux sera humilié, et



l'humble sera élevé. Cette élévation est la véritable; elle ne consiste pas en un simple mot, en un nom sans réalité. Si l'élévation selon le monde a pour principe la nécessité et la crainte, celle-ci ressemble à l'élévation même de Dieu. L'homme grand de cette manière le sera toujours, quand même il ne serait admiré de personne; l'orgueilleux au contraire aura beau avoir conquis tous les suffrages, il n'en sera pas moins au-dessous de tous. Les honneurs dont ce dernier jouit étant fondés sur la violence et la nécessité, s'évanouiront en un clin d'œil; ceux dont jouit le premier ayant pour raison d'être la volonté, seront à l'épreuve du temps. Si nous admirons les saints, en effet, c'est parce que, supérieurs à tous leurs semblables, ils se sont regardés comme leur étant inférieurs. Aussi leur grandeur persiste-t-elle à travers les siècles, et la mort elle-même est-elle incapable de l'entamer. Si vous le voulez bien, examinons cette assertion à la lumière de l'expérience.

On dit qu'un homme est élevé lorsqu'il est tel, grâce à sa taille, ou grâce à la situation du lieu où il se trouve; on dit qu'il est bas dans le cas contraire. Or, voyons lequel de l'homme orgueilleux ou de l'homme humble est vraiment élevé: vous vous convaincrez, j'en suis sûr, qu'il n'y a rien de plus grand que l'humilité, rien de plus abject que l'orgueil. L'orgueilleux prétend surpasser tous les autres, il n'estime personne son égal; quelque degré d'honneur qu'on lui accorde, il en ambitionne, il en exige toujours davantage, il regarde toujours ce qu'il possède comme n'ayant aucune valeur. De plus, chose souverainement déraisonnable, il aspire à la considération de ses semblables, et pourtant il les méprise. Quoi de plus incompréhensible? c'est par ceux qu'il dédaigne complétement qu'il prétend être glorifié. De cette manière, tout en visant à monter toujours, il tombe et rampe sur la terre. Qu'il n'estime en aucune façon les autres hommes comparés à lui, il le montre assez lui-même; car en cela consiste l'arrogance. Pourquoi donc courir après celui qui n'est rien? Pourquoi ambitionner d'en être honoré? Pourquoi attirer ainsi la multitude sur ses pas? Voyez-vous sa bassesse, et la bassesse du lieu sur lequel il se tient debout?

Portons maintenant nos regards sur celui qui possède l'élévation véritable. Celui-là connaît ce qu'est l'homme et sa véritable dignité; comme il s'estime le dernier de tous, quelque peu d'égard qu'on ait pour lui, il y attache un grand prix. Conséquent avec soi-même, il ne modifie rien à ses idées et il atteint l'élévation véritable: s'il apprécie les honneurs que lui rendent ses semblables, quelque peu importants qu'ils paraissent, c'est parce qu'il apprécie extrêmement ceux-là qui les lui rendent. L'orgueilleux au contraire fait un très-grand cas des honneurs qu'il reçoit, et il en fait très-peu de ceux qui les lui donnent. En outre, l'humilité nous met à l'abri des passions: l'âme humble n'a rien à redouter ni de la colère, ni de l'amour de la gloire, ni de la jalousie, ni de l'envie. Or, quelle grandeur comparer à la grandeur d'une âme pareille? Quant à l'orgueilleux, il est le réceptacle de ces passions, comme la pourriture est celle des vers: la jalousie, l'envie, le ressentiment ne cessent d'agiter son cœur. Quel est donc celui qui est vraiment élevé? Celui qui est au-dessus des passions ou celui qui en est l'esclave? Celui qui les redoute et tremble sous leur fouet, ou celui qui les défie ouvertement et qui n'en a jamais été la victime? Attribuerons-nous le vol le plus élevé à l'oiseau qui plane bien loin au-dessus des rêts et des mains de l'oiseleur, ou bien à celui que l'oiseleur peut saisir de ses mains sans recourir à ses filets, parce que l'oiseau vole terre à terre, impuissant à gagner les hauteurs de l'air? Voilà ce qu'est l'orgueilleux; parce qu'il se traîne contre terre, le moindre piége en vient à bout.

Comparaison d'un homme humble avec un homme orgueilleux.

6. Tournez maintenant, si vous le voulez, vos yeux du côté du démon, et vous arriverez au même résultat. Le démon a voulu s'élever, et il est tombé au plus profond de l'abîme. Par contre, que l'homme consente à rester humble, et il s'élèvera à d'admirables hauteurs. Tandis que le démon rampe et subit le poids de notre talon, selon le mot du Sauveur: « Foulez aux pieds les serpents et les scorpions, » *Luc.*, x, 19, l'homme habite les sphères supérieures qu'habitent les anges. Voulez-vous trouver dans l'histoire de



l'humanité des exemples qui vous confirment dans cette conviction, rappelez-vous ce barbare dont l'armée était si nombreuse, et qui cependant ignorait ce que tout le monde sait, par exemple, qu'une pierre est une pierre, qu'une idole n'était qu'une idole, et qui par suite était lui-même au-dessous de ces objets. Les âmes fidèles et pieuses montent au contraire jusqu'au-dessus du soleil. Quelle élévation comparer à cette élévation? Ne les voyez-vous pas franchir la voûte des cieux et ne s'arrêter qu'en présence du trône royal? Pour vous rendre compte d'une autre façon de la bassesse des orgueilleux, qui doit, je vous le demande, être abaissé? celui que Dieu combat ou celui qu'il assiste? Certainement celui que Dieu combat. Ecoutez ce que dit l'Ecriture des uns et des autres : « Dieu résiste aux superbes, et il donne sa grâce aux humbles. » *Jac.*, IV, 6.

Je vous soumettrai encore une autre question: Quel est le plus élevé, celui qui remplit devant Dieu un ministère sacré, celui qui lui offre des sacrifices, ou bien celui qui, loin de Dieu, ne jouit auprès de lui d'aucun crédit? Vous me demanderez quel est le sacrifice qu'offre l'âme humble. Ecoutez alors cette parole de David : « Un sacrifice digne de Dieu, c'est une âme affligée; certainement Dieu ne dédaignera pas un cœur contrit et humilié. » *Psalm.* L, 19. Voyez-vous la pureté que donne l'humilité? Voyez maintenant l'impureté qui résulte de l'orgueil : « Il est impur devant Dieu tout homme dont le cœur est pénétré d'orgueil. » *Prov.*, XVI, 5. En outre, c'est dans l'âme où règne l'humilité que Dieu établit son repos. « Sur qui donc abaisserai-je mes yeux, sinon sur l'homme doux, humble et craignant mes paroles? » *Isa.*, LXVI, 2. Mais l'orgueilleux, le diable le traîne à sa suite, le supplice de ce dernier sera son partage. De là ce mot de Paul : « Il est à craindre que, cédant à l'enflure de l'orgueil, il ne subisse le jugement même du diable. » I *Tim.*, III, 6. En sorte qu'il arrive toujours aux orgueilleux le contraire de ce qu'ils désirent. Ils s'abandonnent aux sentiments de la vaine gloire, en vue de recueillir des honneurs, et ils ne recueillent en définitive que le souverain mépris. Profondément ridicules, ennemis irréconciliables de tous les hommes, ils deviennent aisément la proie de leurs ennemis; cédant au moindre souffle de la colère, ils ne sont plus aux yeux de Dieu que les plus impures des créatures. Quel sort affreux! N'est-ce pas là le plus grand de tous les maux? D'un autre côté, quel sort plus doux, plus heureux que celui de l'humble de cœur? Chéris de Dieu, agréables à leur Seigneur, ils ne sont pas privés non plus de l'estime de leurs semblables : tous les honorent comme des pères, les aiment comme des frères, les accueillent comme leurs propres membres.

Pratiquons donc l'humilité pour arriver à la grandeur véritable. C'est l'orgueil, je ne cesserai de le répéter, qui nous humilie. N'est-ce pas l'orgueil qui a terrassé Pharaon? « Je ne connais pas le Seigneur, » disait-il; *Exod.*, V, 2; et il devint pire que les grenouilles, les moucherons et les sauterelles; et il fut englouti dans les flots avec ses chevaux et ses armes. « Je ne suis que poussière et que cendre, » dit Abraham; *Genes.*, XVIII, 27; et il triompha de milliers de barbares, et il revint du milieu des Egyptiens parmi lesquels il était tombé, plus riche et plus glorieux qu'auparavant; et il ne cessa de grandir en gloire en même temps qu'il grandissait en humilité. C'est pourquoi vous célébrez en tout lieu ses louanges, on proclame et l'on exalte en tout lieu son nom; tandis qu'il ne reste plus de Pharaon qu'un peu de poussière et de cendre, et quelque chose de plus vil encore si c'est possible. Non; il n'est rien que Dieu déteste autant que l'orgueil. Aussi dès le principe, n'a-t-il rien négligé pour nous guérir de cette passion. C'est à l'orgueil que nous sommes redevables de notre condition mortelle, de nos douleurs et de nos gémissements; c'est à cause de l'orgueil que nous vivons dans les sueurs, les fatigues, les travaux et toute sorte d'épreuves. Le premier homme a cédé à l'orgueil, il a cru devenir l'égal de Dieu, et il a prévariqué. En conséquence, il a été dépouillé des biens qu'il possédait. Tel est ce vice; non-seulement il n'ajoute rien au mérite de la vie, il lui ravit même celui qu'elle possède : il n'en est pas de même de l'humilité, qui, loin de nous rien ravir, nous

donne des biens que nous n'avions pas. Qu'elle devienne donc le but de nos désirs et de nos efforts, que nous passions dans la joie la vie présente et que nous obtenions la gloire à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire et puissance au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXVI.

« Et lorsqu'ils sortirent de Jéricho, une foule nombreuse le suivit. Et voilà que deux aveugles qui étaient assis le long du chemin, dès qu'ils entendirent que Jésus passait, se mirent à crier, disant : Ayez pitié de nous, Seigneur, fils de David. »

1. Remarquez le point d'où Jésus part pour se rendre à Jérusalem, et le lieu où il se trouvait avant ce moment : à mon avis, c'est un point qui mérite votre attention. Pourquoi n'alla-t-il pas en Galilée et traversa-t-il la Samarie? Question que nous laissons aux esprits qui aiment l'étude. Celui qui voudra la traiter à fond, trouvera que Jean donne des indications fort justes et qu'il touche à la véritable cause. Pour nous, attachons-nous à notre dessein, et prêtons l'oreille à ces aveugles, supérieurs en mérite à beaucoup d'hommes de bien. Quoiqu'ils n'eussent personne pour les guider et qu'ils ne vissent pas Jésus approcher, ils s'efforçaient d'arriver jusqu'à lui, et ils se mirent à crier à haute voix : plus on leur imposait silence, plus ils criaient. Ainsi en est-il de l'âme douée d'énergie ; ceux-là même qui veulent lui faire obstacle redoublent son élan. Si le Christ permet qu'on cherche à leur imposer silence, il le fait pour que leur ferveur se montre dans tout son éclat et pour vous apprendre qu'ils méritaient bien d'être guéris. Conséquemment, il ne leur demande pas s'ils ont la foi, comme il avait coutume de le faire ; leurs cris et leurs efforts pour arriver jusqu'à lui rendaient de leur foi un suffisant témoignage. Apprenez par là, mon bien-aimé, que notre bassesse et notre misère ne nous empêcheront pas, pourvu que nous allions à Dieu de tout cœur, d'obtenir par nous-mêmes l'objet de nos demandes. Voyez, en effet, ces malheureux, sans la protection d'un seul apôtre, triompher de tous les empêchements qu'on leur suscite, et, plus forts que ceux dont les efforts tendaient à les faire taire, arriver enfin jusqu'à Jésus. Cependant l'Evangéliste ne dit rien qui puisse donner à penser que leur façon de vivre leur eût valu quelque crédit auprès du Seigneur : la ferveur dont ils furent animés remplaça tout autre motif de confiance. Imitons, nous aussi, leur exemple. Encore que Dieu mette à nous exaucer un long délai ; encore que bien des gens travaillent à nous refroidir, ne cessons de l'implorer : de cette manière, nous attirerons plus sûrement ses faveurs. Dans le cas présent notez comment ni la pauvreté, ni la cécité, ni le bruit qui couvre leurs voix, ni le peuple qui les gourmande, ne parviennent à les décourager. Voilà ce qui en est toujours de l'âme que la tribulation éprouve et qui brûle de s'en affranchir.

Que fait alors le Christ? « Il les appelle et leur dit : Que voulez-vous que je vous fasse? Ils lui répondent : Seigneur, que nos yeux soient ouverts. » Pourquoi les interroge-t-il? Pour qu'on ne suppose pas qu'il va leur donner autre chose que ce qu'ils désirent. La marche suivie communément par Jésus est celle-ci : découvrir à tous les yeux et manifester la vertu des malades qui implorent sa miséricorde ; puis leur rendre la santé ; cela, pour inspirer aux autres la pensée de faire de même, et pour montrer que l'on est digne de la faveur obtenue. Ainsi fit-il à propos de la Chananéenne, à propos du centurion, à propos de l'hémorrhoïsse : cette dernière prévint même l'interrogation du Sauveur ; néanmoins le Sauveur n'eut garde de la laisser dans son obscurité ; car, après l'avoir guérie, il fit connaître à tout le peuple sa vertu. Voilà comment il s'appliquait à publier les mérites de ceux qui venaient l'implorer. De là sa conduite dans la circonstance présente. Quand les deux aveugles eurent exprimé leur désir, Jésus touché de compassion les toucha ; ce fut la seule raison pour laquelle il les guérit, la même pour laquelle il était venu dans ce monde. Toutefois, bien qu'il n'agît que par miséricorde et compas-

sion, il voulait des hommes qui en fussent dignes. De ce nombre étaient les aveugles de Jéricho : ce qui le prouve, ce sont d'abord leurs cris ; puis, après avoir été exaucés, ils ne se retirèrent pas, procédé commun chez bien des personnes qui répondent au bienfait reçu par l'ingratitude. Tels ne furent pas ces derniers ; de même qu'ils avaient persévéré dans leurs supplications avant d'être exaucés, ils persévérèrent dans leur gratitude quand ils l'eurent été : en effet, « ils le suivirent. »

« Et lorsque, approchant de Jérusalem, ils furent venus à Bethphagé, près de la montagne des Oliviers, Jésus envoya deux de ses disciples, leur disant : allez au village qui est devant vous, et vous y trouverez une ânesse attachée et l'ânon avec elle ; déliez-la, puis amenez-la moi ; et si quelqu'un vous dit quelque chose, vous répondrez que le Seigneur en a besoin, et aussitôt on les laissera aller. Or, tout cela se fit afin que fût accomplie cette parole du prophète Zacharie : Dites à la fille de Sion : Voici que ton roi vient à toi plein de douceur, assis sur l'ânesse et sur le fils de l'ânesse. » *Zachar.*, IX, 9. Jésus était venu bien des fois à Jérusalem ; mais jamais il n'était venu en si grand appareil. Quel motif le fit agir de la sorte ? Quand le mystère de la rédemption des hommes ne faisait que de commencer, le Christ n'était pas encore bien connu, le temps de la Passion n'était pas encore proche. C'est pourquoi Jésus se mêlait à la foule, ou plutôt il demeurait caché ; d'ailleurs, en se révélant, il n'eût pas mieux conquis l'admiration des Juifs, il n'eût abouti qu'à redoubler leur rage. Mais quand il eut donné de sa puissance des preuves suffisantes, quand l'heure de la croix fut sur le point de sonner, il se manifesta plus clairement et il n'hésita plus à faire briller ses actes d'un éclat qui devait exciter leur jalousie outre mesure. Sans doute, il eût pu suivre dès le principe cette ligne de conduite ; mais les résultats en eussent été peu avantageux. Considérez, je vous prie, cependant, les prodiges qui vont s'accomplir, les prophéties qui vont être réalisées. « Vous trouverez une ânesse, » dit aux disciples le divin Maître ; il ajoute qu'on ne leur susciterait aucun obstacle et que l'on ne répliquerait rien à leurs observations. Ce n'est pas pour les Juifs un sujet peu grave d'accusation que la facilité avec laquelle Jésus obtient de gens qui ne le connaissaient pas et qu'il n'avait jamais vus, de lui abandonner sans opposition ce qui leur appartenait : et, quand Jésus opérait par l'entremise de ses disciples d'admirables prodiges, les Juifs ne croyaient pas en lui !

2. N'estimez pas que ce fait soit de peu d'importance. Qui donc a déterminé ces gens-là, pauvres apparemment et cultivateurs, à ne pas protester, quand on enlevait ce qui leur appartenait ? Que dis-je, à ne pas protester ? à ne pas opposer un seul mot, ou du moins, après avoir répondu, à ne pas répliquer ou à se retirer ? Il y a là deux circonstances également surprenantes : en premier lieu, qu'ils n'aient rien dit quand on emmenait leurs bêtes ; en second lieu, qu'ils se soient retirés sans opposition quand on leur a dit que le Seigneur en avait besoin ; d'autant plus qu'ils avaient sous les yeux non le Seigneur lui-même, mais ses disciples. Par là le Sauveur enseigne à ses apôtres qu'il lui était facile d'arrêter malgré eux les Juifs prêts à l'assaillir et de leur ôter la parole ; seulement il ne le voulut pas. Il leur enseignait en même temps qu'ils ne devaient lui rien refuser et ne jamais lutter contre sa volonté, dût-il leur demander de livrer leur vie. Si des inconnus lui obéissaient, à plus forte raison les apôtres devaient-ils lui tout sacrifier. En outre, le Sauveur accomplissait une double prophétie, l'une par ses actes, l'autre par ses paroles ; prophéties de Zacharie annonçant qu'un roi devait monter sur une ânesse. Jésus réalisa cette prophétie en montant sur cet animal ; de plus, il esquissait une autre prophétie, et par cet acte figurait l'avenir. De quelle manière ? Il prédisait la vocation des Gentils ; il annonçait qu'un jour viendrait où il se reposerait sur les nations, où elles viendraient à lui et marcheraient à sa suite : de la sorte la prophétie engendrait la prophétie. Toutefois ce n'est pas, à mon avis, la seule raison pour laquelle il s'assit sur une ânesse ; il voulait encore nous initier à la mesure de sa philosophie. Tout en accomplissant les oracles

prophétiques, tout en nous inculquant la doctrine de la vérité, il nous instruisait à régler convenablement notre vie, nous fixait les limites à respecter, et formait de toute façon nos mœurs à la droiture.

Aussi voyez-le au moment de sa naissance ; il ne cherche ni une splendide demeure, ni une mère riche et illustre, mais une mère pauvre dont un ouvrier était l'époux, il naît dans une cabane, et il est couché dans une crèche. Lorsqu'il choisit ses disciples, il ne s'adresse pas à des philosophes et à des rhéteurs, à des hommes distingués par la fortune ou par la noblesse, mais il appelle à lui des hommes pauvres issus de familles pauvres, et complétement ignorés. Quand il veut leur donner à manger, tantôt il leur offre des pains d'orge, tantôt il les envoie acheter sur la place publique de quoi pourvoir à leurs besoins ; et, quand il s'agit de dresser les lits pour le festin, ne se sert que d'herbe. En fait de vêtements, il se contente de vêtements grossiers et pareils à ceux du vulgaire. De maison, il n'en a aucune. Est-il obligé d'aller d'un lieu dans un autre, il le fait à pied au prix de grandes fatigues. Pour s'asseoir, il n'a besoin ni de trône ni de coussin ; il lui suffit de la terre, tantôt sur une montagne, tantôt près d'une fontaine ; auprès de la fontaine, il s'assied seul, et là il s'entretient avec la Samaritaine. Indiquant la mesure de la douleur, il pleure avec modération lorsqu'il se présente un sujet de pleurs ; déterminant en toute occurrence, je le répète, la règle à observer, les bornes à respecter, le point qu'il faut atteindre, celui qu'il ne faut pas dépasser. Comme il arrive à plusieurs personnes d'être obligées par faiblesse de santé d'user de montures, il leur marque ici la mesure convenable et leur montre qu'il ne leur faut pour cela ni chevaux ni attelages de mules ; qu'elles peuvent se contenter d'un âne, qu'il ne faut pas aller au delà, vu qu'il suffit à nos besoins. Mais considérons la prophétie qu'il accomplit par ses paroles et celle qu'il accomplit par ses actes.

Quel est donc le langage du prophète ? « Voici que ton roi vient à toi, plein de douceur, monté sur une ânesse et sur l'ânon qui la suit. » Il ne conduit pas de chars, comme la foule des rois, il n'impose pas de tribut, il n'inspire pas d'effroi, il ne s'environne pas de satellites ; il se montre dans l'appareil le plus modeste. Demandez donc aux Juifs : Quel est le roi qui a fait son entrée dans Jérusalem, monté sur un âne ? Impossible à eux d'en désigner un autre que Jésus. Comme je l'ai déjà dit, en agissant de cette manière, le Sauveur annonçait l'avenir. L'ânon désigne l'Eglise, aussi bien que le peuple nouveau, impur naguère, pur depuis que Jésus s'est reposé sur lui. Notez, s'il vous plaît, l'unité parfaite de la figure. Les disciples délient l'ânesse et son ânon. C'est par les apôtres que nous avons été appelés, que nous avons été menés au Christ ; c'est grâce à leur zèle que nous sommes devenus agréables à Dieu. L'ânesse semble suivre son ânon. Quand le Sauveur se sera reposé parmi les Gentils, les Juifs viendront ensuite, attirés par une émulation tardive. C'est Paul qui nous l'apprend en ces termes : « Les Juifs sont en partie tombés dans l'aveuglement jusqu'à ce que la plénitude des nations entrât dans l'Eglise ; et ainsi tout Israël sera sauvé. » *Rom.*, XI, 25-26. Que ce fût une prophétie véritable, nous venons de le prouver : s'il en était autrement, le prophète n'eût pas désigné l'âge de l'animal avec tant d'exactitude. Outre cette signification, il en est une autre, à savoir, que les apôtres n'auront aucune peine à mener au Christ les Gentils. De même que personne n'empêcha les disciples d'emmener l'ânesse ; de même aucun des maîtres antérieurs des nations n'a pu les retenir sous son joug. Le divin Maître ne s'assied pas sur le dos nu de l'ânon, mais sur les vêtements des apôtres. Une fois qu'ils ont l'ânon en leur pouvoir, ils sont prêts à tout sacrifier, selon ce mot de Paul : « Je donnerais tout volontiers, et je me donnerais moi-même pour le salut de vos âmes. » II *Cor.*, XII, 15. Admirez, d'autre part, la docilité de l'ânon ; quoique indompté, quoique non accoutumé au frein, il ne regimbe pas, il se laisse conduire sans résistance. C'était encore une figure prophétique de l'avenir ; elle annonçait la docilité des Gentils et leur prompte conversion au bien. Toutes ces merveilles sont l'effet de ce mot : « Déliez-la, puis amenez-la moi ; » ce qui était désordonné rentre désormais

dans l'ordre ; ce qui était impur devient pur désormais.

Grossièreté des Juifs.

3. Considérez maintenant la grossièreté des Juifs. Malgré les miracles que le Sauveur accomplit constamment sous leurs yeux, ils n'eurent pour lui aucune admiration ; puis, quand ils virent la foule accourir, alors ils furent étonnés. « La ville entière fut émue, disant : Quel est celui-ci ? Et la multitude répondait : C'est Jésus, le prophète de Nazareth de Galilée. » Alors même qu'ils estimaient dire de lui des choses glorieuses, ils exprimaient un sentiment indigne de lui, vulgaire et, pour ainsi parler, terre à terre. Quant au Sauveur, il ne prétendait pas en agissant de la sorte s'afficher avec faste, mais accomplir une prophétie, comme je le disais tout à l'heure, et de plus nous instruire de sa philosophie, tout en consolant ses disciples qu'affligeait la pensée de sa mort prochaine, et en leur prouvant qu'il dépendait uniquement de lui de souffrir toutes ces épreuves. Notez, je vous prie, la précision avec laquelle les prophètes annoncent toutes ces circonstances. Les unes sont prédites par David, les autres par Zacharie. Qu'il en soit ainsi de nous, chantons les louanges du Christ, et livrons nos vêtements à ceux qui le portent. Mériterions-nous bien le pardon si, quand les Juifs couvrent de leurs vêtements l'ânesse sur laquelle Jésus est assis, ou bien les étendent sur son passage, nous le rencontrions sans vêtements et refusions de lui donner, non pas nos habits, on ne nous demande même pas ce sacrifice, mais un secours quelconque. Les Juifs marchent en foule soit devant, soit derrière lui ; et, quand il viendrait au-devant de nous, nous chercherions à l'éviter, nous le repousserions, nous l'accueillerions par des injures !

Quels châtiments, quelle vengeance une telle conduite n'appellerait-elle pas sur notre tête ? Le Seigneur vient à vous en suppliant, et vous ne daigneriez même pas écouter ses supplications ; et vous récrimineriez, et vous l'accableriez de reproches ; et cela, quand de telles paroles ont retenti à vos oreilles? Il vous en coûte tant de donner un peu de pain, un peu d'argent; vous le faites avec tant de répugnance, avec si peu de bonne grâce; que feriez-vous donc s'il vous fallait donner votre fortune tout entière ? Ne voyez-vous donc pas les sommes folles que les amateurs de théâtre dépensent pour de viles courtisanes ? Pour vous, jamais vous ne sauriez en donner la moitié ; plus d'une fois même vous en refusez la vingtième partie. Le diable vous commande-t-il de donner, n'importe à qui, sauf à vous récompenser par l'enfer, vous donnez ; le Christ vous promet-il le royaume des cieux pourvu que vous donniez aux pauvres, non-seulement vous ne leur donnez rien, mais encore vous les outragez ; de telle façon que vous aimez mieux obéir au diable, malgré les supplices qui vous attendent, que d'écouter le Christ et d'être sauvé. N'est-ce pas le comble de la démence ? L'un vous offre la géhenne, l'autre le ciel ; vous fuyez celui-ci, pour accourir vers celui-là. L'un vient à vous et vous le repoussez ; l'autre se tient loin de vous et vous l'appelez. C'est absolument comme si vous refusiez d'écouter l'empereur, revêtu de sa pourpre et le front ceint de son diadème, tandis que vous céderiez à la voix d'un brigand qui, brandissant son épée, vous menacerait du trépas. Que ces réflexions, mes bien-aimés, nous ouvrent enfin les yeux et nous inspirent des sentiments de vigilance.

Il m'en coûte assurément de vous entretenir sur l'aumône, après vous en avoir parlé si souvent, et après avoir obtenu si peu de fruit de mes exhortations. Vous faites bien quelque chose de plus ; mais vous ne faites pas autant que je le voudrais. Vous semez, j'en conviens, mais d'une main peu généreuse : aussi, éprouvé-je la crainte que vous ne semiez avec avarice. Oui, nous semons avec avarice, et nous nous en convaincrons en examinant qui l'emporte en nombre parmi les habitants de cette ville, des pauvres ou des riches, et quels sont parmi nos concitoyens ceux qui n'étant ni pauvres ni riches, occupent une position intermédiaire. Or, les riches forment le dixième de toute la population, les pauvres en forment un autre dixième, les huit autres dixièmes sont composés des gens qui sont dans une position intermédiaire. Maintenant répartissons les pauvres entre les autres

habitants de la ville, et vous verrez combien nous avons à rougir. Les personnes en possession de grandes fortunes ne sont pas nombreuses, à la vérité, mais celles qui viennent après le sont; et les pauvres sont beaucoup moins nombreux que les uns et les autres. Et cependant, malgré le grand nombre des citoyens qui seraient en mesure de venir en aide aux pauvres, il y a bien des gens qui vont se coucher sans avoir rien mangé. Ce n'est pas, à coup sûr, qu'il ne fût pas extrêmement facile aux riches de subvenir à leurs besoins; c'est qu'ils sont trop insensibles et trop inhumains. Si les riches et les gens aisés se divisaient entre eux les malheureux qui n'ont ni vêtements, ni nourriture, c'est à peine si cent ou cinquante d'entre ces personnes auraient un pauvre à nourrir. Mais, quel que soit le nombre des personnes qui pourraient faire l'aumône, les pauvres ne cessent de gémir chaque jour. Pour vous rendre compte de l'insensibilité générale, voyez l'Eglise dont les revenus n'égalent certes pas les revenus d'un riche possédant une fortune ordinaire et peu considérable; ne suffit-elle pas tous les jours aux besoins d'une infinité de vierges et de veuves? Je n'exagère pas en affirmant que leur nombre s'élève à trois mille. Ajoutez à ce nombre celui des prisonniers, des malades dans les hôpitaux, des indigents en santé, des voyageurs, des estropiés, des ministres de l'autel, et des infortunés que la faim et le dénûment lui amènent journellement; malgré ces largesses, son patrimoine n'est point entamé. Que dix personnes voulussent bien en faire autant, et il n'y aurait plus un seul pauvre.

4. Vous me direz : Que restera-t-il à nos enfants? Il leur restera le capital; les revenus de ce capital seront même augmentés, dès lors que vous les confierez aux célestes trésors. Cela vous coûte-t-il trop? Faites-le du moins soit pour la moitié, soit pour le tiers, soit pour le quart, soit pour la cinquième ou la dixième partie. Grâce à Dieu, notre cité posséderait assez pour nourrir les pauvres de dix autres cités. Nous allons en faire, si vous voulez, la vérification; mais non, ce n'est pas nécessaire; la vérité de cette assertion ressort d'elle-même. N'est-il pas vrai que, toutes les fois qu'il s'agit de dépenses publiques, on voit une seule famille prodiguer des sommes énormes et ne paraître pas s'en ressentir? Or, que chaque riche voulût bien en faire autant pour les pauvres, et en un moment il gagnerait le ciel. Du reste, serions-nous excusables, pourrions-nous alléguer l'ombre d'un prétexte, nous qui refusons de sacrifier en faveur des malheureux ce que d'autres n'hésitent pas à sacrifier en faveur des gens de théâtre, alors pourtant qu'il nous faudra laisser sur la terre ces biens à notre mort, et que nous en retirerions de si précieux avantages? Dussions-nous même demeurer toujours ici-bas, il ne nous faudrait pas reculer en présence de ces magnifiques largesses: à plus forte raison, devant quitter la vie dans un temps peu éloigné, devant ne rien emporter de ces biens, sommes-nous inexcusables de ne pas consacrer une partie de nos revenus à soulager la faim et les afflictions des infortunés. Je n'exige pas de vous que vous fassiez le sacrifice d'une partie de vos biens; je le voudrais au fond, mais, en considérant votre torpeur, je n'oserais vous le demander. Du moins donnez de vos revenus, et gardez-vous de thésauriser ici-bas. Ne vous suffit-il pas de voir vos revenus arriver sans effort comme l'eau d'une source? Faites-en part aux pauvres; administrez sagement les biens que Dieu vous a donnés.

Vous me répondrez que vous payez les impôts. Refuserez-vous donc de payer celui-ci parce que personne ne vous le réclame? A celui qui les exige et ne recule pas, pour les obtenir, devant les moyens violents, que la moisson ait été bonne ou qu'elle ait été mauvaise, vous n'osez rien refuser; et, quand on agit envers vous avec assez de ménagement pour ne vous demander que lorsque la moisson a été favorable, vous ne donnez même pas une parole. Qui donc vous arracherait aux supplices éternels? Personne assurément. Si les peines fâcheuses réservées sur la terre à celui qui ne paie point ses impôts vous rendent si exacts à les payer, songez aux peines beaucoup plus graves qui vous attendent et qui consistent pour vous, non pas à être chargé de chaînes, non pas à être plongé dans un cachot, mais à être précipité dans les feux éternels. Acquittons donc en première ligne

cet impôt. Nous aurons plus de facilité, plus de bénéfice, une plus riche récompense en agissant de la sorte, tandis qu'un terrible châtiment punirait notre insensibilité. Si vous me parlez des soldats qui combattent pour vous les barbares, il y a ici également une armée, celle des pauvres; il y a des combats qu'ils soutiennent pour vous. Quand vous leur donnez, ils prient le Seigneur et vous le rendent propice; en même temps, ils repoussent les assauts, non des barbares, mais des démons; ils vous préservent de la violence de l'esprit du mal, de ses incessantes attaques, ils le dépouillent de sa puissance.

Les pauvres combattent pour nous.

5. Puisque ces combattants vous défendent chaque jour contre le démon par leurs prières et leurs supplications, n'oubliez pas de leur payer ce tribut si honorable, qui est de les nourrir. Comme votre Roi est plein de bonté, il n'a pas jugé nécessaire de charger certains de ses ministres de vous le réclamer; il veut que vous l'acquittiez de vous-même. Quelque peu que vous donniez, il accepte toujours; si vous êtes dans l'embarras, vous pouvez ne vous décharger qu'après un long délai : car il n'use jamais de contrainte contre celui qui ne possède rien. N'abusons pas cependant de sa longanimité; préparons-nous des trésors de salut et non des trésors de colère, des trésors de vie et non de mort, des couronnes et des dignités et non des châtiments et des supplices. Il n'est pas nécessaire ici de payer les frais du transport des choses que l'on donne; il n'est pas nécessaire de se mettre en peine pour en convertir la valeur en argent. Offrez ce que vous désirez donner, et le Seigneur le transporte au même instant dans le ciel; lui-même se charge de vous mettre en possession d'un bénéfice considérable. Vous n'avez pas besoin de vous procurer ici une personne qui réponde du transport des offrandes; déposez-les, et dès ce moment elles montent au ciel, non pour servir de nourriture à d'autres soldats, mais pour vous être conservées avec usure. Sur la terre, ce que vous avez donné, vous ne sauriez le reprendre; au ciel, vous le retrouverez dans des conditions infiniment honorables, et vous bénéficierez d'avantages spirituels et tout à fait précieux. Sur la terre, on ne donne que ce qui est exigé : dans le ciel, ce que l'on donne devient un placement, un prêt à intérêt, une créance; Dieu même s'engage à votre égard. Ne dit-il pas, en effet : « Celui qui a pitié du pauvre prête à Dieu à usure ? » *Prov.*, XIX, 17. Tout Dieu qu'il est, il vous donne un nantissement et des gages. Ce nantissement quel est-il; ces gages, quels sont-ils? Les biens dont vous jouissez ici-bas, soit corporels, soit spirituels, ceux qui constituent les prémices des biens à venir.

Pourquoi donc ces délais, pourquoi ces hésitations, alors que vous avez tant reçu, alors que vous attendez tant encore? Voulez-vous savoir ce que vous avez reçu de Dieu? Il vous a formé un corps, il vous a donné une âme; seul des êtres terrestres vous avez une raison; vous avez reçu la jouissance de toutes les choses visibles; il vous a conféré le privilége de le connaître; il a livré son Fils pour vous; il vous a gratifié du baptême, source de tant de biens; il vous a dressé la table sacrée; il vous a promis son royaume et des biens inexprimables. Et, quand vous avez tant reçu, je le répète, quand vous avez tant encore à recevoir, vous seriez avare de vos richesses périssables? Quelle excuse auriez-vous donc à alléguer? Vous songez à vos enfants, dites-vous, voilà pourquoi vous ne donnez pas. Instruisez-les plutôt, eux aussi, à se ménager de semblables profits. Si vous aviez de l'argent placé avantageusement entre les mains d'un homme honnête, vous aimeriez mieux assurément laisser à votre fils le titre de cette créance que de lui laisser la somme représentée par ce titre afin qu'il eût des revenus excellents de cette somme, et qu'il fût dispensé de chercher ailleurs où la placer. Or, donnez à vos enfants ce titre dont nous parlons, et laissez-leur Dieu pour débiteur. Vous ne vendez pas vos champs, vous les réservez pour vos fils, afin de leur en donner la valeur, afin que les produits de ces champs leur restent et qu'ils puissent en tirer des sommes d'argent considérables; et ce titre plus avantageux, plus fructueux que n'importe quel domaine, ce titre dont les fruits sont si nombreux, vous redouteriez de le leur laisser? mais ce serait de la démence, ce serait de la folie! et cela, quand vous savez très-bien que,

tout en le laissant à votre famille, vous ne l'emportez pas moins avec vous; car tels sont les biens spirituels, et tels en sont les avantages infinis. Loin de nous donc cette pauvreté de cœur; ne soyons pas inhumains et cruels envers nous-mêmes; pratiquons ce négoce si fructueux, afin d'en emporter les profits avec nous en quittant la terre, tout en les laissant à nos enfants, et d'obtenir les biens futurs, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, puissance, honneur au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXVII.

« Et Jésus étant entré dans le temple chassa tous ceux qui achetaient et vendaient; et il renversa les tables des changeurs et les siéges de ceux qui vendaient des colombes; et il leur dit : Il est écrit : Ma maison sera appelée la maison de la prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs. »

1. Jean rapporte le même fait; seulement il le rapporte au commencement de son Evangile, ce que ne fait pas Matthieu. D'où l'on pourrait sans invraisemblance conclure que ce fait se présenta deux fois, à deux époques différentes : cette conclusion prend une force remarquable si l'on considère, soit le temps, soit la réponse dont il s'agit. Le fait dont parle Jean se produisit vers le temps de Pâques; celui dont parle Matthieu se produisit longtemps avant Pâques. Dans un cas les Juifs disent : « Quel signe nous montrerez-vous? » *Joan.*, II, 18. Dans celui-ci ils gardent le silence, quoiqu'ils soient réprimandés, sans doute parce que le Sauveur est l'objet de l'admiration universelle. La faute des Juifs était d'autant plus considérable que, malgré cette double réprimande du divin Maître, ils persistaient dans ce trafic et représentaient Jésus comme l'ennemi de Dieu, alors qu'ils eussent dû reconnaître en lui l'égal du Père et s'incliner devant sa puissance. Après les prodiges nombreux qu'il avait accomplis, devant l'harmonie parfaite qui régnait entre ses paroles et ses œuvres, ils auraient dû croire en lui : loin de là, ils s'indignaient contre lui, quoiqu'ils n'ignorassent pas l'oracle du prophète et que des enfants proclamassent la gloire du Sauveur d'une façon au-dessus de leur âge. Voilà pourquoi le divin Maître s'appuie pour les reprendre sur le prophète Isaïe et leur dit : « Ma maison sera appelée une maison de prière. » Il ne se borne pas à leur manifester ainsi sa puissance; il guérit en outre une foule de malades. « Des boîteux et des aveugles s'approchèrent de lui, et il les guérit. » Il montrait de la sorte la vertu dont il était doué.

Néanmoins cela ne suffit pas pour toucher les Juifs : en dépit de ces miracles opérés sous leurs yeux, du témoignage que lui rendaient les petits enfants, ils étaient suffoqués de colère. « N'entendez-vous pas, observaient-ils, ce que disent ces enfants? » Le Christ aussi bien aurait pu leur dire : « N'entendez-vous pas ce qu'ils disent? » car ils chantaient, pour ainsi parler, sous l'impulsion de Dieu. Que leur dit-il donc? Parce qu'ils allaient à l'encontre des vérités les plus manifestes, il les reprend plus vivement : « N'avez-vous jamais lu, leur dit-il : Vous avez mis la louange dans la bouche des petits et des enfants à la mamelle? » *Psalm.* VIII, 3. Expression fort juste que celle-ci : « Dans la bouche; » car le langage qu'ils tenaient n'était pas l'expression de leur pensée; leur langue obéissait en poussant ces acclamations au-dessus de leur âge à l'action même du Sauveur. C'était une figure du balbutiement des Gentils qui, tout à coup transformés dans leurs sentiments et dans leur foi, firent entendre de magnifiques accents, à la grande consolation des apôtres. Comme on aurait pu se demander avec embarras de quelle manière des hommes sans lettres pouvaient prêcher l'Evangile, l'exemple des enfants dissipe par avance toute appréhension à ce sujet; car celui qui leur a mis dans la bouche cet hymne a bien pu inspirer les apôtres : en même temps ce prodige découvre dans le Sauveur l'auteur de la nature. Voilà donc des enfants tendres encore faisant ouïr les louanges du divin Maître et le langage du ciel, tandis que les hommes faits sont en proie à la fureur et à la

rage. Telle est l'iniquité. Ces diverses circonstances les excitant davantage, à savoir, les acclamations de la foule, l'expulsion des vendeurs du temple, le chant des enfants, les miracles de Jésus, il les quitte de nouveau pour apaiser leur colère et leur irritation; il ne se met pas à les instruire, de peur que l'envie dont ils étaient possédés ne leur fît accueillir ses paroles avec plus de défaveur.

« Le matin, retournant dans la ville, il eut faim. » Comment a-t-il faim le matin? C'est une concession faite à la chair et propre à faire ressortir la passibilité de sa nature. « Et voyant un figuier sur le chemin, il s'en approcha, et n'y trouva que des feuilles. » Un autre Evangéliste observe que la saison des fruits n'était pas encore arrivée. Mais, si la saison n'était pas encore venue, comment expliquer ces mots d'un autre historien sacré : « Il vint pour voir s'il y trouverait des fruits? » Il faut par suite voir en cela le sentiment des disciples encore trop imparfaits; car plus d'une fois leurs sentiments sont indiqués par les Evangélistes. Telle était donc leur manière de voir sur ce point; de même, ils s'imaginèrent qu'il avait maudit le figuier parce qu'il n'avait pas de fruits. Pourquoi le Sauveur le maudit-il. En vue de ses disciples, afin qu'ils eussent foi en lui. N'ayant jamais fait que du bien et n'ayant jamais puni personne, il devait cependant donner des signes de sa puissance vengeresse, pour apprendre aux Juifs et aux disciples qu'il lui eût été facile d'exterminer ceux qui le crucifièrent, et que, s'il ne le fit pas, c'est qu'il ne le voulut pas. Et, comme il ne tenait pas à frapper les hommes, il se servit d'un arbre pour manifester ce qu'il pouvait en fait de vengeance. Toutes les fois qu'il arrive soit à certains lieux, soit à des arbres ou à des animaux, quelque chose de pareil, n'allez pas en rechercher curieusement la cause et ne dites pas : Etait-il bien juste de frapper ce figuier de stérilité, puisque la saison des fruits n'était pas encore venue? Vous agiriez avec la dernière frivolité : considérez plutôt le prodige même, et admirez-en, glorifiez-en l'auteur. On a soulevé plus d'une fois une question à propos des pourceaux qui furent précipités dans la mer; on a demandé si cet acte était juste. Ne faites à cette question d'attention d'aucune sorte; car il s'agit d'êtres privés de raison tout autant que le figuier. Alors pourquoi donner à ces faits une pareille occasion, à cette malédiction ce prétexte? C'était là, je le répète, uniquement l'opinion des disciples. Si la saison des fruits n'était pas encore venue, on aurait tort, comme le font quelques-uns, de prétendre voir en cela l'image de la loi. Le fruit de la loi était la foi, et le temps de la foi était arrivé, et l'arbre avait porté son fruit : « Déjà les campagnes, disait le Sauveur, sont blanches pour la moisson. — Je vous ai envoyés moissonner, poursuivait-il, là où vous n'avez pas travaillé. » *Joan.*, IV, 35-38.

Pourquoi le Sauveur maudit le figuier.

2. Rien de pareil n'est donné ici à entendre : ce que nous y voyons indiqué, c'est la puissance vengeresse du Sauveur; et par ces mots : « Le temps n'en était pas encore venu, » il nous montre que le besoin ne l'avait pas conduit près de cet arbre, mais qu'il y était allé principalement à cause de ses disciples, que ce prodige jeta hors d'eux-mêmes, bien qu'un grand nombre de prodiges plus remarquables eussent déjà été accomplis : seulement, comme je l'observais, celui-ci sortait de l'ordinaire en ce que c'était pour la première fois que le Christ manifestait sa puissance de punir. Aussi choisit-il de préférence, à l'exclusion de tout autre arbre, le figuier, arbre le plus imprégné d'humidité qu'il y ait, afin que ce prodige fût plus étonnant. Voulez-vous une preuve convaincante de cette affirmation, qu'il se proposait en cela de ranimer la confiance de ses disciples? écoutez ce qu'il leur dit après. Que leur dit-il? Vous ferez vous-mêmes des miracles plus surprenants, si vous avez une foi ferme et si vous placez votre force dans la prière. Il est donc évident que tout a été fait ici en vue des disciples et pour les empêcher de craindre et de redouter les efforts de de leurs ennemis. Pour cette raison, le Sauveur tient deux fois le même langage et insiste sur la nécessité de la prière et de la foi. Non-seulement vous ferez des prodiges de ce genre, leur dit-il, mais vous transporterez même des montagnes et opérerez une infinité d'autres œuvres merveilleuses, si vous mettez dans la prière et la foi

votre confiance. Voilà que les Juifs arrogants et pleins d'enflure s'approchent et, pour mettre en défaut sa doctrine, l'interrogent en ces termes : « En vertu de quelle puissance faites-vous ces choses? » Ne pouvant dénigrer ses miracles, ils prennent occasion des vendeurs qu'il a chassés du temple pour lui reprocher sa conduite à leur égard. Nous les voyons lui adresser dans l'Evangile de Jean la même question ; car, si les termes ne sont pas les mêmes, c'est toujours au fond la même pensée. « Quel signe nous montrerez-vous, lui dirent-ils alors, pour légitimer ce que vous faites? » A quoi il répondit : « Détruisez ce temple, et dans trois jours je le rebâtirai. » *Joan.*, II, 18-19. Ici, au contraire, il les met dans l'embarras. D'où il résulte que la première de ces circonstances était relative au commencement de sa prédication et de ses miracles, et que celle-ci en marque la fin prochaine. Quant à la pensée des Juifs, la voici : Occupez-vous donc la chaire de la doctrine? avez-vous donc reçu le caractère sacerdotal, pour afficher une telle autorité?

Pourtant rien dans sa conduite ne dénotait un odieux arbitraire; il avait sauvegardé seulement le respect dû à la sainteté du temple. N'importe, dans l'impuissance de pouvoir lui faire d'autre reproche, ils profitent de ce sujet pour l'accuser. Au moment où il chasse les vendeurs, ils n'osent pas néanmoins lui faire d'observation, à cause des miracles qu'il opère; c'est quand il se montre à leurs yeux de nouveau qu'ils se mettent à l'interpeller acrimonieusement. Que leur répondit-il? Il ne leur fit aucune réponse directe; il ne leur prouva pas qu'il leur était facile, avec un peu de bonne volonté de constater sa puissance; il leur répliqua par une autre question : « Le baptême de Jean, leur dit-il, d'où était-il? Du ciel ou des hommes? » *Ibid.*, 25. Quel rapport y a-t-il, me direz-vous, entre ces questions et le sujet présent? Un rapport très-étroit; car, s'ils eussent répondu : Il était du ciel; il leur eût dit à son tour : Alors, pourquoi n'y avez-vous point cru? Or, s'ils y eussent cru, ils ne l'eussent pas interrogé comme ils le firent. Jean n'avait-il pas à son sujet tenu ce langage : « Je ne suis pas digne de délier les cordons de sa chaussure. — Voici l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. — C'est lui qui est le Fils de Dieu. — Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous. — Le van à la main, il nettoiera son aire? » *Luc.*, III, 16; *Joan.*, I, 29-34; III, 31; *Matth.*, III, 12. Si donc ils eussent cru à Jean, il leur eût été très-aisé de voir en vertu de quelle autorité le Sauveur avait agi de la sorte. Mais ils répondent astucieusement : « Nous ne le savons pas. » Sur quoi il leur répond à son tour, non pas : Je ne le sais pas davantage; mais : « Moi non plus, je ne vous répondrai pas. » Si vraiment ils l'ignoraient, le divin Maître aurait dû les instruire; mais parce qu'ils agissent avec astuce, il ne leur répond rien et il a raison. Pourquoi cependant ne dirent-ils pas que ce baptême venait des hommes? C'est qu'ils craignaient la foule, remarque l'Evangéliste. Quelle perversité! Partout vous les voyez mépriser le Seigneur et n'agir qu'en vue des hommes : c'est à cause des hommes qu'ils affectaient pour le Précurseur un certain respect; ce n'est pas qu'ils le respectassent au fond, ils n'étaient conduits que par des sentiments humains. C'est par respect humain également qu'ils ne voulaient pas croire au Christ. Il ne faut pas chercher une autre origine à toutes leurs iniquités.

« Que vous en semble? poursuit le Sauveur. Un homme avait deux fils; il dit au premier : Allez travailler aujourd'hui dans ma vigne. Et le fils répondant lui dit : Je ne veux pas. Puis, se repentant de cette réponse il y va. Le père trouve le second et lui parle de la même manière. Celui-ci lui répond : J'y vais; et il ne s'y rend pas. Lequel des deux a fait, à votre avis, la volonté de son père? Ils lui dirent : Le premier. » Il les reprend une fois de plus au moyen de paraboles, et il dépeint soit leur ingratitude, soit la docilité des nations les plus formellement condamnées. Ces deux fils sont, en effet, la figure des Juifs et des Gentils. Quoiqu'ils n'eussent point promis obéissance et qu'ils ne connussent pas la loi, les Gentils se sont montrés par leurs œuvres observateurs de la loi; tandis que les Juifs, après avoir dit : « Tout ce que Dieu nous commandera, nous l'écouterons et le mettrons

en pratique. » *Exod.*. XIX, 8, tous en réalité font le contraire. Aussi, pour les empêcher de se prévaloir de la loi, le Sauveur fait voir que c'est là précisément ce qui les condamne. Paul dit la même chose dans ce passage : « Ce ne sont pas ceux qui connaissent la loi qui seront justifiés devant Dieu, mais ceux qui la mettront en œuvre. » *Rom.*, II, 13. Observez que le divin Maître, pour qu'ils se condamnent eux-mêmes, dispose les choses de manière à ce qu'ils prononcent leur sentence de leur propre bouche : il en fait autant dans la parabole suivante de la vigne.

Le Sauveur veut que les Juifs se condamnent eux-mêmes.

3. Afin d'y arriver, il met l'accusation sur la tête d'un personnage supposé ; et, parce qu'ils n'eussent pas consenti à un aveu formel, il se sert d'une parabole pour les mener où il voulait. Dès qu'ils se furent prononcés, sans trop comprendre la portée de leurs paroles, le Sauveur leur découvrit le fond de sa pensée. « Les publicains et les courtisanes, leur dit-il, vous précéderont dans le royaume de Dieu. Jean est venu à vous en suivant les voies de la justice, et vous n'avez pas cru en lui, tandis que les publicains y ont cru : et vous, qui l'avez vu, vous ne vous êtes pas repentis dans la suite, et vous n'avez pas voulu croire en lui. » S'il se fût contenté de leur dire : Les courtisanes vous précèdent ; ce langage leur eût semblé dur ; après la sentence qu'ils ont portée eux-mêmes, ce langage prend un caractère beaucoup plus adouci. Aussi le divin Maître indique-t-il le motif de cette condamnation. Ce motif, quel est-il ? « Jean est venu à vous, » leur dit-il ; à vous et non à eux. — Il est venu en suivant les voies de la justice ; car vous ne sauriez l'accuser d'avoir mené une vie oisive et négligée, attendu qu'elle a été disposée admirablement pour le bien, et exempte de toute tache : n'importe, vous n'avez fait aucunement attention à lui. Une autre charge contre vous, c'est que les publicains l'ont écouté ; une charge nouvelle encore, c'est que, après cet exemple, vous ne vous êtes pas départis de votre insensibilité. Vous auriez dû croire avant eux ; mais, ne croyant même pas après, vous êtes absolument inexcusables ; en sorte que le mérite extraordinaire des publicains ne fait qu'aggraver votre culpabilité. Le Précurseur vient à vous, et vous le repoussez ; il ne vient pas à eux, et ils le reçoivent, et vous n'acceptez pas davantage l'autorité de leur exemple.

Que de raisons propres à mettre en relief leur mérite et l'indignité de votre conduite ! Ce n'est point à eux qu'il vient, c'est à vous. Bien que vous n'ayez pas cru en lui, les publicains n'en sont pas scandalisés : ils croient, et leur exemple ne vous sert de rien. — Cette expression : « Vous précéderont, » ne signifie pas que les Juifs doivent les suivre, mais qu'il dépend d'eux d'en concevoir l'espérance. En effet, rien n'est plus propre à stimuler la négligence que l'émulation ; c'est pourquoi le Christ répète souvent que « les derniers seront les premiers, et les premiers les derniers. » De même, c'est pour piquer l'amour-propre des Juifs qu'il leur parle des publicains et des femmes de mauvaise vie, c'est-à-dire, des personnes qui sont coutumières des deux péchés extrêmes, dont l'un a pour cause l'amour des corps, l'autre l'amour de l'argent. Il établit donc que croire à Jean, c'était prêter l'oreille à la loi de Dieu. Ce n'est même pas à la pure miséricorde que les courtisanes doivent d'entrer dans le royaume des cieux ; c'est encore un acte de justice. Ce n'est pas en demeurant telles qu'elles y sont entrées ; c'est parce qu'elles ont écouté, parce qu'elles ont cru, qu'elles se sont purifiées et qu'elles ont changé de vie. Voyez-vous comment cette parabole et l'exemple des courtisanes rendent sa parole à la fois plus précise et plus insinuante ? Il ne leur demande pas sur-le-champ : Pourquoi n'avez-vous pas cru à Jean ? Il ne le fait qu'après avoir cité l'exemple des courtisanes et des publicains, procédé beaucoup plus piquant ; de sorte qu'il laisse à l'enchaînement naturel des choses le soin de les convaincre de leur endurcissement, et qu'il leur montre clairement que la crainte des hommes ou la vaine gloire sont les mobiles de toutes leurs actions. C'était par crainte qu'ils ne confessaient pas le Christ ; ils avaient peur qu'on les chassât de la synagogue ; c'était par crainte, et non par religion, qu'ils n'osaient dire sur Jean rien de mal.



Ces divers points, le Sauveur les a tous établis par ce qui précède ; mais il porte à ses ennemis un coup beaucoup plus sensible en ajoutant : « Et vous qui l'avez vu, vous ne vous êtes pas repentis dans la suite, et vous n'avez pas voulu croire en lui. » Il est mal de ne pas embrasser la vérité dès le principe ; c'est un crime beaucoup plus grave de persévérer dans son obstination. Il n'en faut pas davantage à plusieurs hommes pour devenir mauvais ; et malheureusement j'en vois ici un certain nombre que leur extrême insensibilité y a conduits. Que personne d'entre vous, je vous en prie, ne demeure dans cet état : fussiez-vous tombés dans l'abîme de la plus profonde perversité, ne renoncez pas à rentrer en vous-mêmes ; car il n'est pas bien malaisé de s'arracher même à cet abîme. Ne savez-vous donc pas l'histoire de cette courtisane qui, par ses désordres, laissait toutes les pécheresses derrière elle, et qui plus tard surpassa tous ses compatriotes en piété ? Je ne parle pas de celle dont il est question dans les Evangiles ; je parle d'une courtisane notre contemporaine, sortie d'une des plus infâmes villes de la Phénicie. Elle vivait parmi nous ; elle occupait sur le théâtre le premier rang ; son nom était connu dans toute notre ville et même jusque dans la Cilicie et la Cappadoce. Que de fortunes elle a englouties, que d'orphelins elle a pris dans ses filets ! Bien des gens prétendaient qu'elle usait de maléfices, et qu'elle employait avec sa beauté des filets magiques pour accroître le nombre de ses victimes. Le frère de l'impératrice lui-même devint son captif, tant il y avait en elle de puissance fascinatrice.

Or, voilà que soudain, je ne sais comment, ou plutôt je le sais fort bien, elle change complétement, elle attire sur elle la grâce de Dieu, elle méprise tout ce qui est de la terre, et, renonçant à tous ces artifices diaboliques, elle prend sa course vers le ciel ! Sur le théâtre, elle s'était élevée au-dessus de toutes ses rivales par l'effronterie de ses attitudes ; elle n'en surpassa pas moins ensuite bien des chrétiennes par sa chasteté : revêtue d'un sac, elle ne voulut plus désormais d'autre ornement. On obséda le préfet à son sujet, on envoya des soldats armés pour la ramener sur la scène ; ils n'y réussirent pas, ils ne purent l'arracher du milieu des vierges près desquelles elle s'était retirée. Jugée digne des ineffables mystères, elle répondit par sa piété à une faveur aussi haute : elle est morte après avoir lavé dans les eaux de la grâce ses fautes passées, et après avoir vécu au sortir du baptême suivant les règles d'une admirable philosophie. Jamais elle ne consentit à jeter un seul regard sur ses anciens amants ; se dérobant à tous les yeux, elle passa plusieurs années comme dans une prison : « C'est ainsi que les premiers seront les derniers, et les derniers les premiers. » *Matth.*, xx, 16. C'est ainsi que nous avons en toute occasion besoin d'ardeur et de zèle ; à cette condition il nous sera facile de devenir grands nous-mêmes et dignes d'admiration.

4. N'allez donc pas vous décourager parce que vous êtes pécheur ; ne vous abandonnez pas non plus à une excessive confiance parce que vous êtes juste. Il arrivera plus d'une fois qu'un juste sera laissé en arrière par une courtisane. D'autre part, il ne faut pas que le pécheur se livre au désespoir ; car il lui est possible de dépasser ceux qui occupent le premier rang. Ecoutez ce que disait le Seigneur à Jérusalem : « Après qu'elle a eu commis toutes ces fornications, je lui ai dit : Convertis-toi ; et elle ne s'est pas convertie. » *Jerem.*, III, 7. D'où il suit que Dieu oublie nos fautes passées lorsque nous nous mettons à l'aimer avec ardeur. Dieu n'agit pas comme l'homme ; il ne nous fait pas honte de ce qui n'est plus et ne nous dira pas si nous faisons pénitence : Pourquoi rester si longtemps éloigné de moi ? Il ne nous témoigne que de l'amour quand nous allons vers lui ; seulement, à nous d'aller à lui comme il convient. Attachons-nous donc étroitement à lui, et transperçons nos cœurs de sa crainte. Ce n'est pas le Nouveau Testament seul, c'est l'Ancien aussi qui vous fournira des preuves de ce que j'avance. Quel criminel comparer à Manassé ? Cependant il parvint à fléchir le Seigneur ? Quel sage comparer à Salomon ? Pourtant il s'endormit dans la négligence et tomba. Je pourrais même offrir sur une seule personne, en la personne

du père de Salomon, l'un et l'autre de ces exemples; car David fut à diverses reprises prévaricateur et juste.

Quelle condition plus heureuse que celle de Judas? Il n'en devint pas moins un traître. Quelle condition plus déplorable que celle de Paul? Il n'en devint pas moins un apôtre. Matthieu était le dernier des hommes, et il fut Evangéliste; Simon était parmi les apôtres le plus digne d'envie, et il n'en fut pas moins à certain moment le plus misérable. Que de changements pareils il vous serait facile de constater, soit dans les temps écoulés, soit même aujourd'hui. C'est pourquoi je dirai : Que les gens de théâtre se gardent bien de perdre confiance; que les gens d'église se gardent bien de trop de quiétude. A ces derniers il est dit : « Que celui qui paraît se tenir debout, prenne garde de ne pas tomber. » I *Corinth.*, x, 12. Aux premiers : « Est-ce que celui qui est tombé ne se relèvera pas ? » *Jerem.*, VIII, 4. « Fortifiez les mains affaiblies et les genoux qui fléchissent. » *Isa.*, XXXV, 3. Aux uns il est dit : « Veillez ; » aux autres : « Debout, vous qui dormez, et levez-vous d'entre les morts. » *Ephes.*, v, 14. Les uns doivent s'appliquer à demeurer ce qu'ils sont; les autres à devenir ce qu'ils ne sont pas : les premiers doivent se maintenir en santé; les derniers se soustraire à la maladie. Sans doute la maladie de ces derniers est grave; mais aussi bien des malades comme eux parviennent à guérir complétement, tandis que plusieurs de ceux qui jouissent d'une bonne santé tombent par négligence dans l'infirmité. Aux uns donc le Sauveur tient ce langage : « Vous voilà guéris, ne péchez plus, afin qu'il ne vous arrive rien de pire; » *Joan.*, v, 14; aux autres : « Voulez-vous être guéri ? prenez votre grabat, et allez dans votre maison. » *Ibid.*, 6-8. Assurément c'est une terrible et redoutable paralysie que le péché; c'est même quelque chose de plus terrible encore; car le pécheur n'est pas seulement impuissant à l'égard du bien, il est ardent à la pratique du mal.

Ne désespérons jamais de notre salut.

Quoi qu'il en soit, fussiez-vous dans cet état, veuillez faire quelques efforts pour vous soulever, et vous serez délivré de tous vos maux. Quand même vous seriez ainsi depuis trente-huit ans, si vous tenez sérieusement à guérir, aucun obstacle ne vous en empêchera. Près de vous aussi est le Christ pour vous dire : « Prenez votre grabat; » vous n'avez qu'à vouloir; levez-vous donc, et bannissez le découragement. Vous avez pour vous soutenir, non point un homme, mais un Dieu. Vous n'aurez pas un homme pour vous jeter dans la piscine; mais vous aurez celui qui vous rendra la piscine complétement inutile. Vous n'aurez personne pour vous y plonger; mais vous aurez celui qui peut vous ordonner de prendre votre couche. Ici vous n'avez plus sujet de dire : « Tandis que je viens, un autre descend avant moi. » *Ibid.*, 7. Si vous désirez descendre dans la piscine, nul ne vous en empêchera. Loin de se dépenser et de s'épuiser, la source de la grâce coule avec une abondance intarissable, et nous pouvons tous y recevoir la guérison de nos âmes et de nos corps. Approchons-nous donc en ce moment de cette source précieuse. Rahab n'était qu'une courtisane, et elle fut sauvée; le larron était un meurtrier, et il obtint droit de cité dans le paradis; Judas, quoiqu'il fût avec le divin Maître, se perdit, au lieu que le larron, du haut de la croix à laquelle il était attaché, devint disciple du Sauveur. Ce sont les merveilles qu'opère le Seigneur. Les mages furent bien agréables à ses yeux; le publicain devint un historien sacré; un blasphémateur devint un apôtre.

5. Considérez ces exemples divers, et repoussez toute pensée de désespoir; ayez au contraire sans cesse confiance, et arrachez-vous à votre torpeur. Entrez dans la voie qui conduit à Dieu, et marchez-y résolument. Ne vous préoccupez pas d'en fermer les portes, ni d'en obstruer l'accès. Le temps de la vie présente est court; les fatigues sont légères : fussent-elles accablantes, ce ne serait pas une raison pour désespérer. D'ailleurs, vous auriez beau reculer devant les nobles labeurs de la pénitence et de la vertu, vous ne vous déroberez pas aux labeurs et aux fatigues d'un genre différent que le monde vous réservera. Mais si, d'un côté comme de l'autre, des sueurs s'offrent à vous, pourquoi n'embrassez-vous pas celles qui vous procurent

les fruits les plus précieux et vous assurent une magnifique récompense? Et encore la peine dans l'un et l'autre cas est loin d'être la même. Dans les choses de la vie, les périls sont fréquents, les pertes multipliées, l'espoir incertain, les servitudes nombreuses, les occasions où il faut prodiguer son âme, son corps, son argent, incessantes, et les avantages que l'on attend bien au-dessous de ce que l'on espérait, si toutefois on n'est pas entièrement déçu; car les labeurs temporels n'apportent pas toujours avec eux leur récompense. Alors même qu'il en fût autrement, alors même que les fruits en fussent abondants, ce qui est incontestable, c'est qu'on en jouit peu de temps. Quand vous serez vieux, quand vous ne pourrez plus en savourer la joie, alors vous recueillerez le fruit de vos travaux. En sorte que l'on a la peine en partage, tant que le corps est vigoureux, et que le fruit de ces peines et le plaisir apparaissent seulement lorsque le corps est cassé de fatigue et de vieillesse, lorsque les sens sont émoussés, ou, s'ils ne sont pas émoussés, lorsque la crainte de la mort empoisonne toutes nos jouissances. Il n'en est pas de même pour nous : si nous travaillons dans un corps mortel et corruptible, nous recevrons la couronne dans une vie à l'abri de la vieillesse et de la mort, et qui n'aura pas de fin. Nous commençons par la peine, et elle est de peu de durée : après quoi vient la récompense, et elle est infinie. Nous pourrons nous reposer désormais avec sécurité, sans avoir rien de fâcheux à craindre : dans ce monde-là, on n'a point à redouter, comme en celui-ci, les changements et les vicissitudes. Que sont en réalité ces biens d'un jour, ces biens d'argile, qui n'offrent de sécurité aucune, qui s'évanouissent avant même de s'être montrés, et qu'on n'acquiert qu'au prix de mille fatigues? Comment les comparer à ces biens éternels qni ne se flétrissent jamais, qui ne causent jamais d'ennui, et qui nous valent des couronnes au temps même des épreuves? N'est-ce pas, en effet, pour celui qui dédaigne les richesses, une récompense que d'être à l'abri de toute sollicitude, de l'envie, de la calomnie, et des piéges de la haine? N'est-ce pas une récompense pour l'homme qui vit dans la chasteté et le respect de lui-même, n'est-ce pas une jouissance pour lui, avant même de quitter la terre, de n'avoir rien à redouter de l'ignominie, du ridicule, des dangers, des délations et des autres maux auxquels il serait sans cela exposé? Toutes les vertus nous assurent une récompense semblable. Si donc nous voulons arriver à la possession des biens présents et à venir, fuyons le mal et embrassons la vertu. Alors nous jouirons d'un bonheur véritable sur la terre, et nous obtiendrons les biens futurs, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXVIII.

« Ecoutez une autre parabole : Il y avait un homme, père de famille, qui planta une vigne, et l'entoura d'une haie; et, creusant dans la terre il fit un pressoir et y éleva une tour. Et il loua sa vigne à des vignerons, puis il s'en alla dans un pays éloigné. Le temps de recueillir les fruits approchant, il envoya ses serviteurs aux vignerons pour recueillir les fruits de sa vigne. Et les vignerons s'étant saisis des serviteurs, battirent l'un, tuèrent l'autre, lapidèrent le troisième. Le père de famille ayant envoyé d'autres serviteurs en plus grand nombre, ils les traitèrent de même. Enfin il leur envoya son propre fils en disant : Sans doute ils respecteront mon fils. Or, les vignerons apercevant le fils se dirent entre eux : Voilà l'héritier; venez, mettons-le à mort et emparons-nous de son héritage. Et, s'étant saisis de lui, ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent. Lorsque le maître de la vigne sera venu, comment traitera-t-il ces vignerons? Les disciples lui répondirent : Il fera périr misérablement ces méchants, et il louera sa vigne à d'autres vignerons qui lui en remettront les fruits au temps voulu. Jésus leur dit : N'avez-vous pas lu dans les Ecritures : La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient, est devenue la pierre angulaire. »

1. Le Sauveur nous met bien des choses sous les yeux dans cette parabole : la Providence divine, qui jamais depuis le commencement n'avait fait défaut aux Juifs; leur cruauté de tous les temps; la sollicitude du Seigneur à ne rien négliger en leur faveur, si bien que, au lieu de les prendre en aversion parce qu'ils avaient répandu le sang des prophètes, il leur envoya son propre Fils; l'identité du Dieu de la nouvelle et du Dieu de l'ancienne alliance; les conséquences importantes de la mort du Fils; le châtiment

terrible par lequel les Juifs expient leur forfait et le crucifiement du divin Maître: enfin la déchéance de ce peuple et la conversion des Gentils. Aussi cette parabole ne vient-elle qu'après la précédente, de façon à faire ressortir la gravité de ce crime nouveau des Juifs, gravité telle qu'elle les rend inexcusables. Comment et de quelle manière? Parce que, après avoir reçu du Seigneur tant de bienfaits, ils ont dû céder le pas, et de bien loin, aux courtisanes et aux publicains. Considérez, en effet, l'amour extrême que Dieu leur témoigne, et l'indifférence dédaigneuse par laquelle ils répondent à cet amour. Dieu fait pour eux tout ce qu'ils auraient dû faire eux-mêmes : il leur bâtit un mur, il leur plante une vigne et le reste; il ne leur laisse qu'une charge bien légère, celle de cultiver la vigne et de garder ce qui leur avait été donné. Rien n'avait été négligé, tout y était admirable de perfection. Et cependant ces bienfaits si considérables ne leur servirent de rien. Après leur sortie d'Egypte, il leur donna la loi, puis il les mit en possession d'une cité; il leur éleva un autel, leur bâtit un temple. « Et il s'en alla dans un pays éloigné ; » c'est à savoir, il fut avec eux d'une patience extrême; car, malgré leurs incessantes prévarications, elles ne furent pas toujours suivies du châtiment. L'absence désigne donc ici la longanimité du Seigneur.

Prophètes envoyés pour préparer les voies à la venue du Sauveur.

« Et il envoya ses serviteurs, » c'est-à-dire les prophètes, pour recueillir les fruits de la vigne, une obéissance justifiée par les œuvres. Or, en cette circonstance également, ils montrèrent leur perversité, ils refusèrent ce fruit, indifférence bien coupable après toutes les prévenances de leur Dieu; et, ce qui était beaucoup plus grave, ils s'emportèrent contre les envoyés divins. A ne pas pouvoir payer leur dette, ils eussent dû au moins s'abstenir de toute manifestation de mécontentement et recourir aux supplications. Mais ce n'était pas assez pour eux de s'emporter; ils souillèrent leurs mains de sang, ils firent subir aux autres la peine qu'ils méritaient eux-mêmes. Pour leur prouver sa bonté inépuisable, et mettre dans tout son jour leur malice, le Seigneur leur envoya une seconde, une troisième fois d'autres serviteurs. Pourquoi n'envoya-t-il pas son fils dès le principe? Afin que leur conduite à l'égard des serviteurs les faisant rentrer en eux-mêmes, ils comprissent leur crime, bannissent tout sentiment d'irritation et accueillissent le fils du maître avec respect. Il serait aisé de donner d'autres raisons; mais il nous faut poursuivre l'explication de la parabole. Et de ces paroles : « Sans doute, ils respecteront mon fils, » que faut-il penser? Ce langage ne dénote en aucune façon l'ignorance de celui qui le tient; il établit seulement la noirceur du crime qui va être commis et l'impossibilité de l'excuser en quelque façon. Quoiqu'il sût qu'ils mettraient son fils à mort, il n'hésita pas à le leur envoyer. En disant : « Ils respecteront mon enfant, » il indique ce qu'ils auraient dû faire; car assurément leur devoir était de le respecter.

Ailleurs aussi le Seigneur s'exprime de la même manière : « Sans doute ils entendront. » *Ezech.*, II, 5. Là, non plus, il n'ignorait pas l'avenir; mais, pour ôter aux pécheurs tout prétexte de dire que, vu la prophétie, la désobéissance devenait nécessaire, il emploie ces expressions atténuantes, « peut-être, sans doute. » Si les Juifs avaient traité les serviteurs de Dieu méchamment, c'était bien le cas de témoigner des égards à son Fils. Le firent-ils? Au lieu de venir au-devant de lui, et de lui demander pardon pour leurs crimes, ils s'efforcent de surpasser ces derniers, et ils s'enfoncent encore plus avant dans l'abîme de la scélératesse, leurs derniers forfaits éclipsant toujours les premiers. Du reste le Sauveur ne le leur cachait pas : « Comblez, leur disait-il, la mesure de vos pères. » *Matth.*, XXIII, 32. Depuis longtemps les prophètes ne cessaient de leur adresser les mêmes reproches : « Vos mains, s'écriait Isaïe, sont pleines de sang. » *Isa.*, I, 15. « Ils mêlent, ajoutait Osée, un sang nouveau au sang déjà répandu. » *Ose.*, IV, 2. « Ils bâtissent Sion dans le sang, » s'écriait Michée. *Mich.*, III, 10. Nonobstant ces reproches, ils persistaient dans leurs voies, bien qu'ils eussent ouï le précepte : « Vous ne tuerez pas, » qu'il leur fût enjoint de ne pas commettre une infinité d'autres actes, et que ces avertissements comme plusieurs autres de toute nature

les détournassent de la violation de ce commandement. N'importe, ils ne renoncèrent pas à leur funeste habitude. Que dirent-ils donc en apercevant le Fils? « Venez, mettons-le à mort. » Pour quel motif? quel crime grand ou petit avez-vous à lui reprocher? Serait-ce de vous avoir traités trop honorablement, de s'être fait homme de Dieu qu'il était, et d'avoir accompli des prodiges sans nombre? Serait-ce d'avoir pardonné les péchés, d'appeler au céleste royaume? — Remarquez l'absurde folie qui s'ajoute à leur impiété, et la démence que trahit le motif allégué par eux pour le mettre à mort. « Mettons-le à mort, et l'héritage nous appartiendra. » *Luc.*, xx, 14. Où se proposent-ils d'exécuter leur dessein? Hors de la vigne.

2. Voyez-vous, prédit aussi par le Sauveur, le lieu où il devait être égorgé? « Et ils le jetèrent hors de la vigne, et ils le tuèrent. » Selon Luc, le Sauveur aurait marqué le traitement mérité par ces coupables; à quoi les Juifs auraient répondu : « Qu'il n'en soit pas ainsi! » Mais le Sauveur aurait insisté sur ce point; car « il les regarda et leur dit : Que signifie donc cette parole de l'Ecriture : La pierre, dont les constructeurs n'avaient pas voulu, est devenue la pierre de l'angle. Quiconque tombera sur cette pierre sera brisé. » *Psalm.* CXVII, 22; *Luc.*, xx, 16-18. D'après Matthieu, les Juifs auraient eux-mêmes prononcé la sentence des criminels. Toutefois, ces deux historiens ne sont pas en contradiction l'un avec l'autre. Ces deux circonstances se produisirent : les Juifs commencèrent par se condamner; puis, quand ils eurent saisi la portée de la parabole, ils ajoutèrent : « Qu'il n'en soit pas ainsi! » Si le divin Maître leur cite le prophète, c'était pour leur déclarer que cette menace serait incontestablement accomplie. Cependant, pour ne pas leur donner sujet de se récrier, il ne leur annonça pas formellement la conversion des Gentils, et il se contenta d'y faire allusion par ces paroles : « Il donnera sa vigne à d'autres vignerons.» *Luc.*, xx, 16. Certainement il voulait, en proposant cette parabole, amener les Juifs à se condamner eux-mêmes. Ainsi fit-il pour David, qui n'hésita pas, après avoir ouï le prophète Nathan, à porter sa propre sentence. Considérez, je vous prie, la justice de cette condamnation ; ce sont les coupables eux-mêmes qui la prononcent. Après cela, pour leur apprendre qu'elle n'est pas seulement réclamée par la justice, que l'Esprit saint l'avait indiquée depuis longtemps, que telle était également la sentence de Dieu, le Christ leur rappelle la parole du prophète et les reprend énergiquement en ces termes : « N'avez-vous pas lu : La pierre qu'avaient rejetée ceux qui bâtissaient est devenue la pierre angulaire? C'est Dieu qui l'a voulu ainsi, et cela est admirable à nos yeux. » Par où il montre clairement que l'incrédulité des Juifs devait causer leur réprobation, tandis que les Gentils seraient appelés.

Cette même vérité, l'histoire de la Chananéenne, de l'ânesse, du centurion, et plusieurs autres paraboles l'avaient figurée. Ainsi en est-il maintenant; c'est pourquoi le Sauveur ajoute : « Dieu a fait cette œuvre, et elle est admirable à nos yeux. » Ce langage annonçait que les Gentils convertis et les Juifs fidèles devaient ne former qu'un seul et même peuple, malgré la distance qui précédemment les séparait les uns des autres. Ce n'est pas tout, il veut leur montrer encore qu'aucune de ces choses n'était opposée à la divine volonté, qu'elles étaient non moins agréables à Dieu qu'extraordinaires, vraiment prodigieuses et de nature à jeter les témoins de ce spectacle hors d'eux-mêmes; de là cette parole : « Dieu même a fait cette œuvre. » C'est lui-même que le Sauveur désigne sous le nom de pierre ; ce sont les docteurs juifs qu'il qualifie de constructeurs, conformément à ce passage d'Ezéchiel : « Ils construisent les murailles, et ils arrangent les pierres sans ordre. » *Ezech.*, XIII, 10. Comment ont-ils repoussé cette pierre? En s'écriant : « Celui-ci ne vient pas de Dieu ; c'est un imposteur qui séduit la foule. — Vous êtes un samaritain, un possédé du démon. » *Joan.*, VII, 12; VIII, 48.

Mais la réprobation des Juifs incrédules ne devait pas être leur unique châtiment; d'autres supplices les attendaient, que le Sauveur indiquait en disant : « Quiconque tombera sur cette pierre sera brisé; celui sur lequel elle tombera sera écrasé. » Le Sauveur mentionne ici deux causes de ruine : la première provenant de la

chute et du scandale des Juifs; elle est indiquée par ces paroles : « Quiconque tombera sur cette pierre; » la seconde consistant dans la captivité, les désastres et l'extermination qui les attendaient. Les termes suivants la désignent: «Celui sur lequel elle tombera sera écrasé. » Ce même langage du Sauveur leur faisait entrevoir sa résurrection. Le prophète Isaïe parle bien des reproches adressés par le Seigneur à la vigne; en même temps il accuse lui-même les chefs du peuple. « Qu'ai-je dû faire à ma vigne que je n'aie point fait? » dit-il dans un passage. *Isa.*, v, 4. « Que vous ai-je fait, lisons-nous ailleurs, et quel crime vos pères ont-ils à me reprocher? » *Jerem.*, II, 5. « Mon peuple, que t'ai-je fait, en quoi t'ai-je affligé? » *Mich.*, VI, 3, disait le Seigneur par la bouche d'un autre prophète. On ne pouvait signaler plus clairement l'endurcissement des Juifs et l'ingratitude par laquelle ils répondaient aux bienfaits du Seigneur. La même vérité est ici plus énergiquement encore exprimée. Dieu ne dit pas : « Qu'aurais-je dû faire que je n'aie point fait? » Il met la sentence de ces ingrats dans leur propre bouche et leur fait avouer qu'ils n'ont rien à lui reprocher, et il les fait se condamner eux-mêmes. Quand ils répondent : « Il fera périr misérablement ces méchants et louera sa vigne à d'autres vignerons; » ils n'avancent pas autre chose, ils se condamnent de la façon la plus formelle. Ce même crime était celui que leur reprochait Etienne, et ils se sentaient blessés au vif d'entendre dire que, en retour du bien que la divine Providence n'avait cessé de leur faire, ils ne lui avaient donné que des causes de mécontentement.

C'était une preuve évidente de cette vérité, qu'ils devaient s'en prendre à eux-mêmes et non à celui qui les châtiait, des vengeances qu'ils attiraient sur leur tête : les prophéties aussi bien que la parabole l'établissent abondamment. Il ne suffit pas au Sauveur d'exposer sa parabole; il s'appuie sur une double prophétie, sur une prophétie de David et sur une prophétie à lui propre. Qu'aurait dû être la conduite des Juifs, à ces paroles de Jésus? N'auraient-ils pas dû se prosterner devant lui? N'auraient-ils pas dû admirer la Providence dont ils avaient de tout temps été l'objet? Et si, malgré toutes ces faveurs, ils n'étaient pas devenus meilleurs, la crainte du supplice n'aurait-elle pas dû les ramener à des sentiments de sagesse? Malheureusement il n'en fut pas ainsi. Que dit ensuite l'Evangéliste? « Lorsqu'ils eurent entendu ces paroles, ils comprirent que Jésus voulait parler d'eux. Et, voulant se saisir de lui, ils craignirent le peuple, parce que le peuple le regardait comme un prophète. » Ils sentirent enfin que le divin Maître dirigeait contre eux son discours. Quelquefois, quand on l'entoure, il passe inaperçu au milieu d'eux; d'autres fois, il contient ouvertement la passion qui les anime. Aussi plusieurs s'écriaient-ils dans l'étonnement : « N'est-ce pas là Jésus? Voilà qu'il leur parle publiquement, et ils ne lui disent rien. » *Joan.*, VII, 25-26. Dans le cas présent, comme la crainte de la foule tenait en respect ses ennemis, il n'alla pas plus loin, et ne voulut pas opérer de miracles comme il l'avait fait en des circonstances semblables, soit en passant au milieu de ceux qui l'entouraient, soit en devenant invisible. Afin de ne pas porter atteinte à la foi de l'incarnation, il ne fit pas de tous ses actes des actes supérieurs aux forces de l'humanité. Quant aux ennemis du Christ, ni ses divines paroles, ni la crainte de la foule ne modifiaient leurs sentiments : peu leur importait le témoignage des prophètes, leur sentiment à eux, l'opinion de la multitude, tant ils étaient aveuglés par la cupidité, la passion de la vaine gloire et la recherche des avantages temporels.

3. C'est que nulle autre passion n'est plus capable que celle-là de nous exposer à une ruine et à un désastre sans remède : il n'est rien qui compromette plus notre salut à venir que cet attachement aux choses périssables. D'un autre côté, il n'est rien qui nous assure mieux la possession des biens présents et des biens futurs que la préférence accordée à ceux-ci sur ceux-là. « Cherchez d'abord le royaume de Dieu, nous disait le Christ, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » *Matth.*, VI, 33. Alors même que ce surcroît ne nous fût pas promis, nous ne devrions pas nous attacher extrêmement à ces biens passagers; mais, grâce au Sauveur, en recevant les uns nous recevons également les



autres. A la vérité, bien des personnes ne sont point persuadées; pareilles à des pierres dépourvues de tout sentiment, elles courent après l'ombre du plaisir; car dans la vie présente quelle douceur trouverez-vous, quel charme vous offrira-t-elle? Je veux aujourd'hui vous parler avec la plus grande franchise, vous me le permettrez, je l'espère; et vous verrez que la vie en apparence la plus dure, la plus pénible, la vie des solitaires, de ces hommes tout crucifiés, est en somme beaucoup plus douce, beaucoup plus digne d'envie que la vie séculière la plus séduisante et la plus délicate. Ne rendez-vous pas témoignage vous-mêmes à cette vérité, vous qui avez imploré bien des fois la mort, quand le malheur et l'affliction venaient vous visiter, et qui proclamiez bienheureux ces hommes qui habitent sur les montagnes, dans des cavernes, n'ayant ni les charges du mariage, ni les ennuis des affaires; vous tous, dis-je, soit artisans, soit soldats, vous qui menez une vie oisive et inoccupée, ou bien qui passez vos jours sur une scène ou dans un orchestre? De ces lieux qui semblent être la source intarissable du plaisir et de la volupté, mille traits déchirants viennent vous frapper. Que votre cœur s'enflamme pour une danseuse, vous éprouverez des tortures auxquelles les fatigues des expéditions et des voyages les plus pénibles ne sauraient être comparées; vous souffrirez plus que ne souffrent les habitants d'une ville assiégée. Mais n'insistons pas sur ce point; laissons à leur conscience les malheureuses victimes de ces artifices : portons nos regards sur l'existence du commun des hommes, et nous trouverons entre leur existence et celle de nos solitaires autant de différence qu'entre la tranquillité du port et l'agitation de la haute mer.

Et d'abord, jugez de la félicité des moines par la demeure qu'ils se sont choisie. Fuyant les places publiques, les villes et leurs bruits tumultueux, ils se sont établis dans les montagnes pour y mener un genre de vie qui n'a rien de commun avec la vie d'ici-bas, et qui est à l'abri des infirmités humaines, des afflictions temporelles, des tourments, des sollicitudes, comme des périls, des embûches, de l'envie, de la jalousie, des amours criminelles et autres passions semblables. Là, dans les forêts qui leur servent de séjour, près de fraîches fontaines, sur des hauteurs qui leur procurent un calme parfait, ils s'occupent à méditer sur les choses du céleste royaume, et surtout à s'entretenir avec Dieu. Leur cellule ne connaît pas le bruit, leur âme est affranchie de toute passion et de tout mal; légère, alerte, elle est plus pure que l'air le plus pur. Leurs occupations sont celles d'Adam antérieurement à sa faute, quand, revêtu de gloire, il conversait librement avec Dieu, et séjournait dans un paradis de délices. En quoi, s'il vous plaît, estimez-vous leur condition inférieure à celle du premier homme, lorsque Dieu le mit dans le paradis pour le travailler? Si Adam n'était affligé d'aucune préoccupation temporelle, il en est de même de nos solitaires : comme lui, ces derniers s'entretiennent, la conscience pure, avec Dieu; ils le font même avec une confiance plus grande, étant favorisés par le divin Esprit d'une abondance de grâces plus considérable.

Occupations des moines.

Il serait à souhaiter que vous vissiez ce spectacle de vos propres yeux; puisque vous ne le voulez pas, et que vous ne pouvez vous séparer de l'agora et du bruit dont il retentit, du moins que nous vous le fassions entrevoir par nos paroles : nous nous bornerons à un seul aspect de leur vie, ne pouvant l'envisager dans toute son étendue. Le soleil a-t-il paru, longtemps même avant qu'il paraisse, ces hommes qui sont les flambeaux de la terre, se lèvent pleins de force, empressés, vigilants; car ils ne connaissent ni douleur, ni souci, ni pesanteur de tête, ni fatigue, ni embarras des affaires, ni rien de pareil, leur vie étant semblable à celle des anges dans les cieux. Ils se lèvent donc sans hésiter, brillants de joie et de bonheur; et, ne formant qu'un chœur unique, ils chantent comme d'une seule bouche avec une conscience heureuse, des hymnes en l'honneur du Dieu de l'univers, ils célèbrent ses louanges, et lui rendent grâces pour tous ses bienfaits, soit généraux, soit particuliers. Laissant maintenant le premier homme, que l'on dise en quoi diffèrent des anges ces mortels qui s'unissent pour chan-

ter et s'écrier : « Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux; paix sur la terre, aux hommes de bonne volonté. » *Luc.*, II, 24. Le vêtement de ces solitaires est en rapport avec leur vie; il ne rappelle pas les vêtements de ces efféminés, les tuniques traînantes de nos petits-maîtres; mais les vêtements de ces anges célestes qui s'appelèrent Elie, Elisée, les apôtres, Jean-Baptiste; car les uns sont couverts de peaux de chèvres, les autres de peaux de chameaux, d'autres de peaux rompues de vétusté. Leurs cantiques achevés, ils fléchissent le genou et demandent au Seigneur une infinité de choses dont bien des hommes n'ont même pas la pensée. Quant aux biens d'ici-bas, comme ils n'en font aucun cas, ils ne les demandent jamais; ils demandent surtout de pouvoir comparaître sans frayeur devant le tribunal redoutable lorsque le Fils unique de Dieu viendra juger les morts et les vivants; ils demandent qu'à aucun d'eux ne soit adressée cette terrible parole : « Je ne vous connais pas; » *Matth.*, XXV, 12; enfin, ils demandent à passer la vie présente avec une conscience pure, en pratiquant les bonnes œuvres, de façon à éviter les périls et à échapper aux tempêtes de cet océan. Leur supérieur et leur père préside à leurs prières : après ces longues et saintes supplications, ils sont debout, et, quand le soleil brille, ils vont chacun à leurs occupations, préparant ainsi des ressources précieuses aux indigents.

L'orateur se déchaîne encore contre les théâtres.

4. Où sont maintenant ces insensés qui se livrent à des chœurs diaboliques, font retentir les théâtres sur lesquels ils paraissent de chants de débauche? Je ne puis les mentionner sans rougir, quoique votre faiblesse m'oblige à ne pas garder le silence. « De même, disait Paul, que vous avez fait de vos membres les instruments de l'impureté, faites-en maintenant les instruments de la justice et de la sainteté. » *Rom.*, VI, 13. Jetons un coup d'œil sur le chœur des courtisanes et des jeunes gens perdus qui fréquentent la scène, et comparons-les au point de vue de la félicité aux bienheureux dont nous venons de parler; au point de vue, dis-je, de cette volupté, qui est la principale cause de la chute des jeunes imprudents dans les filets des gens de théâtre. Nous trouverons entre eux une différence comparable à celle qui existe entre les anges, dont les chants et les mélodieux concerts charment les cieux, et les animaux impurs qui se vautrent au milieu des immondices en poussant des cris discordants. La bouche des uns sert d'organe au Christ, la bouche des autres sert d'organe au diable. Tandis que ces derniers tirent des flûtes des accents peu harmonieux, tandis que leurs joues gonflées, leurs nerfs tendus leur donnent un aspect fort repoussant, la grâce du Saint-Esprit remplace chez les premiers les harpes, les flûtes, les chalumeaux, et se sert pour instrument de la bouche de ces saints personnages. Malheureusement, quel que soit notre langage, il sera toujours impuissant à fournir une idée juste de ce bonheur à des hommes qui passent leur vie à s'occuper d'ouvrages en brique et en terre. Que ne puis-je conduire en présence du chœur de ces saints chacun de nos insensés! Ce spectacle rendrait alors mes paroles inutiles. Toutefois, bien que nous nous adressions à des hommes terrestres, nous nous efforcerons par nos paroles de les arracher peu à peu à la boue et à la fange qui les retient.

Au théâtre, l'âme du spectateur ne tarde pas à se sentir la proie d'une flamme impure; comme si ce n'était pas assez de la vue d'une courtisane pour amollir les cœurs, on y ajoute l'influence pernicieuse de sa voix. Au désert, au contraire, un sentiment pareil se glisse-t-il dans l'âme, elle le repousse aussitôt. Non-seulement l'aspect et la voix de ces gens de théâtre, les vêtements même qu'ils portent jettent dans le trouble les spectateurs. Qu'un homme de basse, obscure et besoigneuse condition remarque ce spectacle, il en sera certainement indigné, il se dira plus d'une fois : Cette prostituée, ce misérable sans mœurs dont les parents sont après tout des cordonniers, des cuisiniers ou même des esclaves, vivent au sein des délices; tandis que moi, homme libre, né de parents libres, quoique j'exerce une profession honorable, je ne puis même arriver à goutter ces délices en songe; sur quoi il se retire triste et morne. Chez nos moines, vous ne trouverez rien de tel,

vous y trouverez plutôt le contraire. Lorsque vous apercevrez parmi eux les fils des riches, les rejetons des familles les plus illustres couverts d'habits que les derniers des pauvres n'oseraient revêtir, et les porter avec bonheur, est-ce que vous ne vous retirerez pas trouvant plus léger le poids de votre propre pauvreté, si vous êtes pauvre; et, si vous êtes riche, ne serez-vous pas désormais plus modeste et meilleur? Qu'une courtisane se montre sur le théâtre, vêtue d'habits étincelants d'or, le pauvre gémira, s'attristera sur son sort, en voyant son épouse dénuée de toutes ces choses; les riches eux-mêmes, au retour du spectacle, dédaigneront leurs femmes; car, après avoir eu sous les yeux les gestes, les vêtements, le maintien de ces malheureuses, après avoir entendu leurs voix et aspiré par tous les sens l'impureté, comment ne se retireraient-ils pas la tête en feu, et ne rentreraient-ils pas chez eux chargés de chaînes d'un honteux esclavage? De là des injures, des querelles, des inimitiés, des guerres, des morts continuelles; de là ce dégoût que les victimes des théâtres ressentent pour la vie. Dès ce moment leur femme ne plaît plus à leurs yeux, leurs enfants leur sont à charge, le désordre le plus profond s'introduit dans leur maison, et tout les blesse, jusqu'aux rayons du soleil lui-même. La fréquentation de nos solitaires n'offre rien de semblable à redouter : le mari qui les fréquentera sera pour sa femme doux et bienveillant, il ne soupirera pas après les plaisirs illégitimes, il sera même d'un commerce plus facile qu'auparavant.

Tels sont les maux qui naissent d'un côté, tels sont les biens que l'on trouve de l'autre. Là ce sont les brebis qui se transforment en loups ; ici ce sont les loups qui deviennent brebis. Mais je m'aperçois que nous n'avons rien dit de la félicité de nos religieux. Quelle vie plus aimable qu'une vie exempte de toute douleur et de toute agitation, de tout chagrin et de toute affliction? Allons plus loin encore, et examinons le plaisir que leur chant et leurs spectacles procurent aux uns et aux autres : nous verrons que le plaisir des uns dure jusqu'au soir, tant que le spectacle dure, mais qu'il fait place ensuite à l'aiguillon le plus déchirant ; chez les autres, au contraire, il dure sans trève : le caractère des personnages, le charme du lieu qu'ils habitent et de la vie qu'ils mènent, la pureté de leurs mœurs font que la grâce de leurs chants si beaux et tout spirituels ne cesse de résider au milieu d'eux. Les âmes qui jouissent du calme de ce port fuient le bruit de la foule comme elles fuieraient une tempête. Même quand ils s'adonnent à la lecture, aussi bien que lorsqu'ils chantent et prient, ils offrent aux visiteurs le plus touchant spectacle. Le chœur dissous, l'un prend Isaïe et s'entretient avec ce prophète, l'autre converse avec les apôtres ; un troisième parcourt d'autres ouvrages de philosophie sur Dieu, sur cet univers, les choses visibles et invisibles, sensibles et intelligibles, sur les misères de la vie présente et les magnificences de la vie à venir.

5. La nourriture qui les soutient est excellente ; car elle ne consiste pas en viandes animales soumises au feu, mais en la parole même du Seigneur, laquelle est plus douce que le miel ; en cette parole, miel céleste beaucoup plus suave que celui dont Jean faisait sa nourriture au désert. Ce ne sont pas des abeilles sauvages qui, après avoir butiné de fleurs en fleurs, après avoir transporté des gouttes de rosée dans leurs alvéoles, élaborent ces éléments divers pour en former ce miel : la grâce de l'Esprit supplée aux rayons, aux alvéoles et à tous leur canaux ; c'est elle qui dépose ce miel dans le cœur des saints, afin que chacun puisse en faire à loisir sa nourriture continuelle. Semblables aux abeilles en ce point, ces pieux personnages volent autour des livres saints comme autour des rayons de miel, et ils y puisent à longs traits la plus pure volupté. Si vous désirez connaître par vous-mêmes ce qui fait leur nourriture, approchez-vous, et vous verrez quelles douces choses, quels parfums spirituels sortent de leurs bouches. Rien de honteux, aucune bouffonnerie, aucune parole blessante ne saurait en sortir ; tout ce qu'ils disent est digne des cieux. Ici vous pouvez, non sans raison, comparer la bouche des habitués de la place publique, de ces hommes qui s'occupent avec une sorte de rage des choses temporelles à d'impurs cloaques ,

vous pourrez avec plus de raison encore comparer la bouche des solitaires à des sources qui versent le miel et l'eau la plus pure. Et qu'on ne s'indigne pas si je parle de comparer la bouche des mondains à des cloaques ; car j'use encore de ménagement : l'Ecriture n'emploie pas tant de mesure, elle use d'une comparaison beaucoup plus énergique lorsqu'elle dit : « Leurs lèvres distillent le venin des aspics, et leur gosier est un sépulcre béant. » *Psalm.* XIII, 3. Il n'en est pas de même de la bouche des hommes de Dieu, elle exhale le plus suave parfum. Voilà pour leur condition présente ; mais leur condition future, qui pourrait en parler dignement? quelle intelligence comprendra la félicité tout angélique, la béatitude, les ineffables biens qui leur sont réservés ?

Peut-être, en ce moment, quelques-uns d'entre vous se sentent-ils échauffés au tableau de cette vie si belle, et désireux de l'embrasser : mais quel avantage en retirerez-vous si vous n'éprouvez qu'ici de pareils sentiments, et si, au sortir de ce lieu, cette flamme ardente s'éteint en votre cœur, ce désir s'évanouit? Comment remédier à ce mal ? Voulez-vous entretenir l'ardeur de ce désir, allez trouver ces anges de la terre, alors vous donnerez à votre élan encore plus de vivacité. Jamais nos paroles ne vous transporteront comme vous transportera le spectacle de ces choses elles-mêmes. Ne dites pas : Je vais consulter ma femme, et je terminerai l'affaire aussitôt après. Sachez que le prophète ne permit pas à son disciple qui le lui demandait d'aller dire adieu aux gens de sa maison. Et que parlé-je de dire adieu ? Un disciple voulut ensevelir son père, et le Christ ne le lui permit pas. Or, quelle raison pourrait-il y avoir de comparable à celle des derniers devoirs à donner à un père? Cependant le Sauveur ne l'admit pas. Pourquoi ? Parce que le diable travaille de tous ses efforts à se rendre maître de notre âme ; et, si peu d'hésitation et de lâcheté qu'il y découvre, il la jette dans un profond désarroi. De là cet avertissement d'un sage : « Ne différez pas de jour en jour, » *Eccli.*, V, 8 ; de la sorte vous en arriverez à vous réformer en bien des points, et à mettre dans un ordre parfait vos propres affaires. « Cherchez d'abord, disait le divin Maître, le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. » *Matth.*, VI, 33. Si nous bannissons toute sollicitude lorsque des hommes, laissant de côté leurs propres affaires, se consacrent à la bonne gestion des nôtres, à plus forte raison doit-il en être ainsi lorsque Dieu s'en occupe et les surveille, lui qui n'est point soumis aux mêmes conditions. Ne vous mettez pas en peine de ce qui vous regarde ; déchargez-vous-en sur le Seigneur. Quand vous vous préoccupez, vous le faites en homme ; quand Dieu s'intéresse à nous, il s'y intéresse en Dieu.

Loin de vous donc toute préoccupation temporelle, et toute négligence à l'endroit de vos intérêts les plus graves, sans quoi vous ne pourrez plus compter sur la protection divine à cet égard. Si vous voulez qu'il veille sur vos affaires, confiez-les à lui seul. Si, au contraire, vous sacrifiez les affaires de votre salut au soin des affaires temporelles, Dieu s'occupera fort peu de celles-ci, soyez-en assuré. Voulez-vous que tout aille bien et que vous soyez exempt de toute sollicitude, appliquez-vous aux choses de l'âme et dédaignez celles du siècle : de cette manière vous aurez le bonheur de la terre avec celui des cieux, et vous arriverez à la possession des biens à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXIX.

« Et Jésus répondant leur dit encore en paraboles : Le royaume des cieux est semblable à un roi qui fit des noces à son fils. Et il envoya des serviteurs appeler à ces noces les invités : or ils ne voulurent pas y venir. Il envoya de nouveau d'autres serviteurs leur disant : Dites aux invités : voilà que le festin est prêt, que mes bœufs et tout ce que j'avais fait engraisser, sont tués ; tout est préparé ; venez donc à ces noces. Mais eux ne s'en inquiétèrent pas, et ils s'en allèrent, l'un à sa maison des champs, un autre à son négoce. Les autres se saisirent de ses serviteurs, les outragèrent et les mirent à mort. »

1. Voyez-vous la différence que cette parabole et la parabole précédente établissent entre

le Fils et ses serviteurs? Voyez-vous à la fois les rapports étroits de ces deux paraboles et ce en quoi elles diffèrent? L'une montre bien la longanimité, la providence sans bornes du Seigneur, et l'ingratitude des Juifs ; mais l'autre dit quelque chose de plus. Elle annonce la déchéance des Juifs et la vocation des Gentils; après cela elle parle de la perfection de la vie et des châtiments réservés à la négligence. C'est avec juste raison que cette parabole vient en dernier lieu. Le Sauveur ayant dit : « Le royaume de Dieu sera donné à un peuple qui en portera les fruits ; » *Matth.*, XXI, 43 ; il indique présentement à quel peuple il sera donné ; en même temps il fait connaître la sollicitude admirable qu'il n'avait cessé de témoigner aux Juifs. Dans un cas nous le voyons les appelant avant la croix ; dans un autre persistant après la croix à leur faire entendre son appel. Quand ils auraient mérité qu'on les punît du plus terrible supplice, c'est alors qu'il les invite à ses noces et qu'il les comble d'honneur. Remarquez que, dans les deux cas, il commence toujours par appeler les Juifs et non les Gentils : là il ne donne sa vigne à d'autres qu'après le refus formel de la recevoir manifesté par son peuple, et après le meurtre de son fils ; ici également il n'invite d'autres personnes aux noces que lorsque les Juifs n'ont point voulu y assister. Quelle démence de ne pas vouloir assister à ces noces après y avoir été invité ! Qui ne serait heureux de prendre part à un semblable festin, surtout au festin préparé par le roi en l'honneur du mariage de son fils? Pourquoi ce nom de noces, demanderez-vous? Pour vous faire connaître la tendresse et les prévenances du Seigneur à votre égard, l'éclat du séjour qu'il vous réserve, séjour d'où sont bannis le deuil et la tristesse, où règne la joie spirituelle la plus pure. Aussi Jean qualifie-t-il Dieu d'époux ; aussi Paul dit-il : « Je vous ai fiancés à un époux unique ; » II *Corinth.*, XI, 2 ; — « ce mystère, poursuit-il, est bien remarquable; je veux dire dans le Christ et dans son Eglise. » *Ephes.*, V, 32. Pourquoi l'époux ainsi désigné est-ce le Fils et non le Père? Parce que être fiancés au Fils, c'est être fiancés au Père ; l'Ecriture désigne indifféremment l'une ou l'autre de ces personnes, parce qu'elles ont une seule et même substance. La même parabole nous laisse entrevoir la résurrection.

Crimes des Juifs.

Comme le divin Maître avait parlé précédemment de la mort, il affirme maintenant qu'au delà de la tombe nous trouverons des noces et un époux. Mais, ô prodige de perversité ! les Juifs n'en devinrent ni plus maniables, ni meilleurs : d'où une troisième charge contre eux. La première résultait de ce qu'ils avaient mis à mort les prophètes ; la seconde de ce qu'ils n'épargnèrent même pas le Fils ; la troisième résulte de ce que, après l'avoir mis à mort, après avoir été nonobstant invités par lui à des noces, ils n'y viennent pas et allèguent diverses excuses raisonnables en apparence, une paire de bœufs, leurs femmes, leurs propriétés. Ce que nous pouvons en inférer, c'est que nous devons toujours préférer les intérêts spirituels aux intérêts temporels, quelque pressants que ces derniers paraissent. Dieu les appelle, non pas au dernier moment, mais longtemps à l'avance : « Dites aux invités ; — appelez les invités ; » dit-il à deux différentes reprises; circonstance qui aggrave évidemment le crime des Juifs. A quelle époque ont-ils été appelés? Par tous les prophètes, par Jean, qui envoyait au Christ tous ceux qui venaient à lui. « Il faut qu'il grandisse, leur disait-il, et que moi je diminue. » *Joan.*, III, 30. Dieu les appelait encore par son propre Fils, qui leur tenait ce langage : « Venez à moi vous tous qui êtes dans la peine et dans l'accablement, et je vous soulagerai. — Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. » *Matth.*, XI, 28 ; *Joan.*, VII, 37.

Il ne se bornait pas à les appeler par ses paroles ; il le faisait encore par ses œuvres ; une fois monté aux cieux, il le fit par le ministère de Pierre et de ses compagnons. « Celui dont la puissance a fait de Pierre l'apôtre des circoncis, m'a confié l'apostolat des incirconcis, » *Galat.*, II, 8, disait Paul aux Galates. La présence du Fils ayant allumé leur courroux à un tel point qu'ils le mirent à mort, Dieu les appelle par le ministère de ses serviteurs. A quoi les appelle-t-il? à des fatigues, à des ennuis, à des labeurs?

Gardez-vous de le croire ; il les appelle à la félicité. « Mes bœufs, et tout ce que j'avais fait engraisser, sont tués. » Et cependant la magnificence, l'abondance de ce festin ne les touche pas; et plus Dieu manifeste de patience, plus ils manifestent d'endurcissement. S'ils ne se rendent pas, ce n'est pas qu'ils en aient été empêchés par leurs affaires, c'est faute de bonne volonté. Les uns ne parlent-ils pas de noces à faire, les autres de paires de bœufs, pour s'excuser ? Or, sont-ce là de sérieuses occupations ? Evidemment non ; quand les intérêts spirituels nous réclament, il ne doit pas y avoir d'occupation capable de nous retenir. Pour moi, je ne découvre dans ces prétextes que des voiles propres à dissimuler leur négligence. A ce refus de se rendre au festin, chose déjà fort grave, se joint une charge beaucoup plus pesante et beaucoup plus inconcevable, à savoir, les mauvais traitements dont ils accablent les envoyés du roi, les chargeant d'injures et les mettant à mort : c'est là, je le répète, un crime beaucoup plus affreux. Les serviteurs qui vinrent réclamer les fruits et le revenu de la terre furent mis à mort; ceux qui viennent les inviter aux noces de celui qu'ils avaient égorgé, subissent le même traitement. Où trouver une fureur pareille ? De là cette invective de Paul contre les Juifs « qui, dit-il, après avoir tué leur Seigneur et leurs prophètes, ne cessent de nous persécuter. » I *Thessal.*, II, 15. Comme ils auraient pu répondre : Mais il s'agit de l'ennemi de Dieu; c'est pourquoi nous ne voulons pas y aller; ceux qui les convient leur tiennent ce langage : C'est le Père lui-même qui fait ces noces et qui vous invite.

Qu'arriva-t-il ensuite ? Ils persistèrent à ne pas y aller, ils mirent à mort les messagers; aussi le roi livra-t-il aux flammes leurs villes et envoya-t-il ses armées pour les exterminer. C'est une prophétie voilée des événements qui survinrent au temps de Vespasien et de Titus. Ils ont poussé le Père à bout en refusant de croire en sa parole; c'est le Père lui-même qui tire vengeance de leur opiniâtreté. La ruine des Juifs n'arriva pas immédiatement après la mort du Sauveur, mais seulement quarante ans après, de manière à faire ressortir la longanimité du Seigneur; elle arriva quand Etienne eut été lapidé, Jacques précipité, les apôtres accablés de mauvais traitements. Voyez-vous avec quelle promptitude et quelle précision s'accomplit la parole du Christ ? Jean l'Evangéliste et plusieurs autres disciples de Jésus vivaient encore lorsque la catastrophe éclata; et les mêmes personnes qui avaient entendu la prophétie furent témoins de son accomplissement. Remarquez d'autre part l'ineffable sollicitude du Seigneur. Il plante la vigne, il ne néglige rien pour l'établir dans des conditions excellentes : quelques-uns de ses serviteurs ayant été mis à mort, il en envoie d'autres; ceux-ci ayant été traités de même, il envoie son propre Fils. On immole ce Fils, et nonobstant il convie ses meurtriers à ses noces. Sur leur refus obstiné, il les extermine enfin, leur mal étant désormais incurable. Ce qui le démontrait n'était pas seulement leur conduite passée, mais leur opiniâtreté quand des courtisanes et des publicains embrassaient la foi. Les bonnes œuvres de ces derniers, aussi bien que les actes et les crimes des Juifs ont donc concouru à faire prononcer leur condamnation. Si l'on objectait que les Gentils n'ont pas été appelés après que les apôtres eurent été battus de verges et persécutés de mille manières, mais aussitôt après la résurrection, le Christ ayant dit alors à ses disciples : « Allez, enseignez toutes les nations; » *Matth.*, XXVIII, 19; nous répondrons que, après la croix comme avant, les apôtres évangélisèrent les Juifs les premiers. Avant la croix, Jésus leur dit : « Allez aux brebis perdues de la maison d'Israël. » Après la croix, non-seulement il ne leur défendit pas, mais il leur enjoignit de les évangéliser. Il ne leur dit pas : « Enseignez toutes les nations, » au moment de monter aux cieux; il leur déclara qu'ils devaient prêcher aux Juifs les premiers : « Vous recevrez, leur dit-il, la vertu de l'Esprit qui descendra sur vous; et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem et dans toute la Judée et jusqu'aux extrémités de la terre. » *Act.*, I, 8. Nous avons cité le passage de Paul : « Celui dont la puissance a fait de Pierre l'apôtre de la circoncision m'a confié l'apostolat des Gentils. » *Gal.*, II, 8. En

Ruine de Jérusalem prédite par le Sauveur.

conséquence, les apôtres prêchèrent d'abord aux Juifs; ce ne fut qu'après être demeurés longtemps au milieu d'eux et après en avoir été repoussés qu'ils se dispersèrent pour aller prêcher l'Evangile aux Gentils.

2. Mais considérez ici la générosité du Seigneur : « Appelez aux noces tous ceux que vous trouverez. » Dès le principe, disais-je, les apôtres s'adressaient aux Juifs et aux Gentils sans quitter la terre de Judée. Les Juifs persistant à les persécuter, il leur arriva ce que Paul exprime en ces termes, commentaire parfaitement clair de la parabole qui nous occupe. « Il nous fallait vous annoncer à vous les premiers la parole de Dieu; mais, puisque vous reconnaissez en être indignes, nous nous tournerons vers les Gentils. » *Act.*, XIII, 46. De là cette parole du Seigneur : « Les noces à la vérité sont prêtes; mais les invités n'en sont pas dignes. » Assurément il le savait par avance; toutefois, afin de ne pas laisser le moindre prétexte propre à excuser leur impudente opiniâtreté, il vint à eux et il envoya vers eux tout d'abord, quoiqu'il n'ignorât pas l'accueil qui lui serait fait; et, tout en leur fermant la bouche, il nous instruisit à faire toujours de notre côté ce qui dépendra de nous, alors même que personne ne devra profiter de nos efforts. « Puisqu'ils n'en sont pas dignes, poursuit le Seigneur, allez dans les carrefours, et appelez tous ceux que vous trouverez, » sans en excepter les gens de la plus vile et de la plus obscure condition. Comme il avait dit maintes fois que les publicains et les femmes de mauvaise vie posséderaient l'héritage du royaume des cieux, que les premiers seraient les derniers et les derniers les premiers; il fait voir présentement la justice de cette disposition : chose bien propre à piquer les Juifs et à les affecter beaucoup plus profondément que la ruine même de leur capitale, de voir les Gentils introduits les premiers dans le céleste royaume.

Cependant le divin Maître ne veut pas qu'ils mettent dans la foi seule leur confiance : en conséquence, il parle du jugement terrible qui prononcera sur les œuvres mauvaises, en sorte qu'il presse les incrédules d'embrasser la foi, et les fidèles de s'appliquer à mener une vie exempte de reproche; car le vêtement dont il est question figure la vie et les œuvres. — Mais si la vocation est l'effet de la grâce, pourquoi ces conditions si scrupuleusement définies? — Il est vrai que notre vocation et notre justification sont l'œuvre de la grâce; mais conserver intact et pur de toute souillure le vêtement que la grâce nous a donné, c'est l'affaire des élus et de leur zèle.

Le fondement de notre vocation vient de la grâce et non de notre mérite.

Le fondement de notre vocation étant la grâce et non le mérite, il convient de répondre à cette grâce par l'obéissance, et non par la perversité que montrèrent les Juifs quand cet honneur leur eut été accordé. — Vous me direz que vous n'avez pas été comblé d'autant de bienfaits que les Juifs. — Je vous répondrai que vous en avez reçu bien davantage. Tous ceux que Dieu leur a préparés pendant un si long espace de temps, vous en avez été favorisé en un moment, quoique vous n'en fussiez digne en aucune façon. De là ce mot de Paul : « Les Gentils doivent glorifier le Seigneur à cause de la miséricorde avec laquelle ils en ont été traités. » *Rom.*, XV, 9. Ce qui leur était réservé, vous l'avez reçu. Par conséquent, votre indifférence serait punie de la manière la plus grave. Si les Juifs ont outragé leur souverain Maître en refusant son invitation, vous ne l'outrageriez pas moins en vous jetant dans une voie de corruption; car se présenter avec des vêtements sordides, qu'est-ce autre chose que s'abandonner à une vie impure? C'est pourquoi l'homme dont il est question garda le silence, dit l'Evangéliste. Sa culpabilité était manifeste; pourtant le Seigneur ne le punit qu'après avoir contraint ce malheureux à se condamner lui-même. Par cela qu'il n'avait rien à répondre il avouait ses torts; en suite de quoi il fut plongé dans les plus affreux supplices. Lorsque l'on vous parle de ténèbres, ne croyez pas que ce châtiment consiste simplement à être renfermé dans un lieu privé de lumière : c'est un séjour où « il y aura des pleurs et des grincements de dents; » c'est-à-dire, où l'on souffre les plus affreux tourments.

Ecoutez, vous tous qui prenez part aux mystères, qui vous présentez au banquet nuptial

l'âme couverte d'œuvres repoussantes. Sachez bien d'où vous êtes venus : d'un carrefour. Qu'étiez-vous alors ? Paralytiques, aveugles spirituellement, infirmité bien plus redoutable que la cécité corporelle. Ayez pour celui qui vous a miséricordieusement appelés le respect qui lui est dû ; repoussez tous loin de vous des vêtements qui seraient indignes de lui ; travaillons tous à vêtir honorablement notre âme. Ecoutez, femmes ; hommes, prêtez l'oreille. Il ne s'agit pas de ces vêtements tissus d'or que l'on recherche pour parure extérieure ; il s'agit des vêtements qui parent notre intérieur. Tant que nous conserverons les premiers, il nous sera difficile de revêtir les seconds. Impossible de parer le corps et l'âme en même temps. Impossible, à coup sûr, impossible d'être le serviteur de Mammon et le fidèle disciple du Christ. Dérobons-nous donc à cette redoutable tyrannie. Si l'on venait orner votre maison de tentures étincelantes d'or, et si l'on vous réduisait à vous asseoir sans autres vêtements que des haillons, vous ne supporteriez pas un semblable traitement. Or, voilà pourtant la manière dont vous vous traitez vous-même, quand vous appliquez à orner de tentures sans fin la maison de votre âme, à savoir, votre corps, tandis que votre âme en est réduite à n'avoir pour se couvrir que des haillons. Ne savez-vous donc pas que les vêtements de l'empereur doivent être plus riches que les étoffes destinées à orner sa capitale ? Aussi les tentures que l'on dispose dans la ville sont faites de lin, tandis que l'on réserve au roi la pourpre et le diadème. Laissez donc de votre côté au corps les vêtements les moins éclatants, gardez pour l'âme la pourpre et la couronne, et placez-la sur un trône brillant et élevé. Mais vous faites tout le contraire : à la ville tous les ornements ; à la reine, c'est-à-dire à l'âme, les passions mauvaises pour la traîner après elles chargée de chaînes. Vous avez donc oublié que vous avez été invité à des noces et à des noces divines ? Vous avez oublié à quelles conditions l'âme conviée pourra pénétrer dans la salle du festin, avec le manteau ruisselant d'or, avec les ornements de toute sorte dont elle doit être couverte?

3. Et maintenant vous montrerai-je ceux qui possèdent ce vêtement indispensable ; ceux qui sont revêtus de la robe nuptiale ? Souvenez-vous des saints personnages dont je vous parlais naguère, qui portent le cilice et habitent au désert : ceux-là sont parés de la robe nuptiale. La preuve, la voici : Offrez-leur la pourpre, et ils n'en voudront pas. Ce même dédain avec lequel un roi repousserait les haillons d'un misérable qu'on lui offrirait comme vêtement, ils le mettront à repousser le manteau impérial. Quant à la raison de ces sentiments, c'est qu'ils comprennent la beauté de leur propre vêtement. S'ils regardent la pourpre impériale comme ils regarderaient une toile d'araignée, c'est le cilice qui a été sur ce point leur maître. Aussi surpassent-ils de beaucoup l'empereur en élévation et en éclat. Que ne vous est-il possible d'ouvrir, pour ainsi parler, les portes de leur âme, d'en contempler l'intérieur, la manière admirable dont il est orné ! Vous vous prosterneriez, à coup sûr, devant tant de radieuse beauté, devant la richesse de ces vêtements spirituels et l'éblouissante clarté de leur conscience. Il nous serait aisé de vous entretenir des grands personnages de l'antiquité ; mais, comme les exemples que l'on a sous les yeux frappent davantage les esprits grossiers, je préfère vous envoyer aux tentes de nos saints. D'ailleurs, vous n'y verrez aucun sujet capable de vous attrister : ayant fondé leur cellule dans les cieux ils habitent loin des misères de la vie présente ; ayant à livrer bataille au démon, ils se forment en chœur et le combattent de cette manière. C'est pour cela qu'ils se sont construit des cabanes et qu'ils ont fui les villes, leurs places publiques et leurs maisons. Quiconque doit guerroyer ne peut demeurer à son foyer ; il lui faut une tente d'un jour, parce qu'il est exposé d'un moment à l'autre à la quitter. Voilà ce que sont nos solitaires ; voilà ce que nous ne sommes pas. Pour nous, ce n'est pas dans un camp, c'est dans une ville qui n'a rien à craindre de la guerre que nous estimons avoir à vivre. Qui jamais, dans une expédition, s'est mis à creuser des fondations, à bâtir un édifice qu'il devrait peu après abandonner ? Personne

assurément ; et, si jamais un soldat l'a fait, il a été considéré comme traître et puni en conséquence. Voyez-vous les soldats en campagne acheter des champs et se livrer au négoce ? Vous n'en voyez aucun, et ils ont raison. Vous êtes ici pour combattre et non pour faire du commerce : pourquoi donc vous établir laborieusement en un lieu d'où bientôt il vous faudra partir ? Faites-le quand nous serons arrivés dans la patrie ; vous jouirez de ces avantages quand nous serons entrés dans la ville, but de nos efforts.

Ce même langage, je vous le tiendrai en ce moment : Quand nous posséderons la cité d'en-haut, je vous permettrai d'agir de la sorte. Ou plutôt, vous n'aurez à vous préoccuper de rien de pareil : votre Roi vous dispensera de tous ces soins. Il nous suffit de creuser des fossés et d'élever des retranchements ; toute maison est du reste inutile. Vous savez quel est le genre de vie des Hamaxobiens ou des Scythes, quelle existence mènent les peuples appelés nomades. Ainsi devraient vivre les chrétiens, pèlerins sur la terre, combattant contre le diable, délivrant les captifs tombés entre ses mains, renonçant à toutes les choses de ce monde. Pourquoi donc, ô homme, élever cette maison ? Pour être chargé de plus de liens ? Pourquoi enfouir un trésor et susciter contre vous votre ennemi ? Pourquoi construire des murailles et vous préparer une prison ? Vous paraît-il difficile de vous en abstenir, transportons-nous près des tentes de nos solitaires, et leurs exemples nous persuaderont le contraire. Leurs cellules construites, faut-il les abandonner, ils s'en éloignent comme des soldats qui, la paix signée, quittent l'armée dans laquelle ils combattaient ; car nos solitaires habitent sous des tentes aussi bien que les soldats ; ils offrent même un spectacle beaucoup plus agréable. N'est-il pas, en effet, plus doux de considérer une solitude peuplée de millions de moines, que de voir les soldats d'une armée tendant des toiles, plantant des pieux, et suspendant à l'extrémité de ces pieux des voiles de de couleur jaune, que de voir une foule de têtes couvertes d'airain, le fer des boucliers étinceler, des hommes entièrement bardés de fer, la tente royale improvisée en un moment, une plaine complétement couverte, enfin des gens ici prenant leur repas, là jouant de la flûte ? Je le répète, ce spectacle est beaucoup moins agréable à l'œil que celui dont je parlais tout à l'heure. Transportons-nous dans la solitude, et considérons-y les tentes des soldats du Christ : nous n'y verrons pas des tentures, des lances étincelantes, des étoffes d'or formant le trône impérial : supposez au-dessus d'une terre beaucoup plus vaste plusieurs cieux qui se déploient, vous n'auriez pas encore dans ce spectacle si extraordinaire, si nouveau qu'il vous parût, un spectacle comparable à celui qui vous attend sur nos montagnes : les cellules que vous y remarquerez ne le cèdent en rien au ciel, puisque les anges et le Seigneur même des anges daignent y faire leur demeure.

Sainteté de la vie des moines.

Les anges vinrent dans la tente d'Abraham, qui avait femme et enfants, parce qu'ils connaissaient son esprit hospitalier : assurément lorsqu'ils découvriront une vertu supérieure encore à celle d'Abraham, lorsqu'ils verront un homme affranchi de son corps, méprisant la chair dans la chair, ils viendront à lui plus volontiers, ils entretiendront avec lui des relations d'autant plus empressées qu'elles sont dignes d'eux. Voyez la table de ces saints personnages : toute recherche en est bannie ; la pureté, la philosophie y président. Chez eux vous ne verrez ni le sang couler, ni des viandes étalées ; ils ne connaissent ni les pesanteurs de tête, ni les raffinements des assaisonnements, ni le dégoût qu'inspire la graisse, ni les inconvénients de la fumée, ni les courses, ni le tumulte, le désordre et les clameurs : il leur suffit de pain et d'eau, celle-ci puisée à des sources pures, celui-là conquis par de justes labeurs. Veulent-ils faire un repas plus recherché, quelques baies en forment le supplément ; et le plaisir qu'ils goûtent l'emporte de beaucoup sur celui que l'on goûte à la table des rois. Chez eux point d'anxiété ni de crainte ; point de supérieur qui vous accuse, de femme qui vous exaspère, de fils qui vous comble de chagrin ; point de rire démesuré qui vous dissipe, ni d'adulateurs dont les flatteries vous inspirent l'orgueil : on dirait

Table frugale des moines.



la table même des anges, de laquelle tout bruit pareil est banni. Ils se contentent de gazon, et ils n'ont point d'autre lit, à l'exemple du Christ lorsqu'il nourrit la multitude au désert. Il y en a même qui, dédaignant toute habitation, n'ont d'autre toit que le ciel, d'autre flambeau que la lune; flambeau qui rend toute matière et tout soin inutile, et qui leur dispense du haut du ciel une lumière digne d'eux.

4. Aussi cette table, les anges la contemplent d'en-haut, et ils la contemplent avec joie et bonheur. S'ils se réjouissent quand un seul pécheur fait pénitence, comment ne se réjouiraient-ils pas lorsque tant de justes s'appliquent à leur ressembler? Il n'y a là ni maître ni esclaves; tous sont esclaves et tous sont libres. Ne voyez pas dans mes paroles une assertion contradictoire : ils sont les esclaves les uns des autres, ils sont les maîtres les uns des autres. Le soir arrivé, la tristesse n'envahit jamais leur âme, comme il arrive à bien des hommes qui repassent en leur cœur les sollicitudes et les calamités de tous les jours. Quand le repas est pris, ils n'ont pas à craindre les voleurs, à fermer leur porte, à pousser des verroux : ils ne ressentent aucune des craintes qui tourmentent une foule de gens, ceux par exemple qui éteignent avec sagesse leur lampe, de crainte que le feu ne prenne à la maison. Leurs entretiens respirent la même sérénité : ils ne s'occupent pas, ainsi que nous, de choses qui ne les regardent pas. Tel préfet, disons-nous, est mort, tel individu est devenu préfet, tel autre a été destitué, tel autre a reçu la succession du premier, et ainsi de suite. Eux ne s'entretiennent que des choses de l'avenir et de la philosophie : on dirait qu'ils habitent un autre monde, qu'ils ont été déjà transportés dans les cieux et qu'ils y vivent dès maintenant, à les entendre parler toujours du ciel, du sein d'Abraham, des couronnes réservées aux saints, et de la compagnie du Christ. Quant aux choses du présent, ils ne s'en occupent jamais. Le même intérêt que nous prenons à ce qui se passe dans les trous qu'habitent les fourmis, ils le prennent à nos affaires; le Roi des cieux, la guerre qu'il faut soutenir, les assauts du diable, les exemples des saints, voilà ce qui excite leur intérêt. A nous comparer à eux, sommes-nous autre chose que des fourmis? Certainement non. Comme les fourmis, nous ne songeons qu'aux choses temporelles. Encore plaise à Dieu que nous bornions là nos soins! Malheureusement, nous nous occupons de choses bien différentes. Les fourmis ne s'occupent que du nécessaire; nous nous occupons, nous, du superflu. Les fourmis n'emploient que des voies légitimes : nous, nous ne reculons devant aucune voie d'iniquité pour accroître nos biens. Ce n'est pas à des fourmis, c'est à des loups, à des léopards que nous ressemblons; nous sommes même pires. Si ces animaux pourvoient à leur nourriture comme ils le font, la nature le veut ainsi; tandis que nous, nous devenons inférieurs aux bêtes féroces, après avoir été honorés par le Seigneur du privilége de la raison et du sentiment de la justice.

Si nous nous abaissons au-dessous des êtres privés d'intelligence, les solitaires s'élèvent au contraire jusqu'à la hauteur des anges : voyageurs et étrangers sur la terre, ils n'ont rien de commun avec nous, ni le vêtement, ni la nourriture, ni les habitations, ni les chaussures, ni le langage. Il faudrait nous entendre, eux et nous, converser, et l'on comprendrait alors pourquoi ils sont, eux, citoyens des cieux et pourquoi nous sommes, nous, indignes même de la terre. Aussi, que quelque grand aille les trouver dans l'appareil de sa dignité, ce faste est bientôt confondu. Un pauvre cultivateur, étranger aux choses du siècle, viendra s'asseoir près d'un général, d'un homme infatué de sa charge, sur le gazon ou sur un coussin misérable. Là, personne pour flatter ce dernier, personne pour le courtiser. Seulement il lui arrive ce qui lui arriverait s'il allait chez un orfèvre ou dans un jardin complanté de roses; de même qu'il recevrait quelque chose de l'éclat de l'or ou du parfum des roses, il reflète quelques-uns des rayons dont brillent ces pieux personnages, et il se débarrasse d'une partie de son précédent orgueil. Semblable à un homme qui paraît grand, quelque petite que soit sa stature, lorsqu'il se trouve sur un lieu élevé, il paraît grand, lui aussi, tandis qu'il demeure en com-



munication avec ces grandes âmes, sauf à déchoir et à se rapetisser quand il sera descendu de ces hauteurs. Aux yeux de ces saints, l'empereur, le préfet ne sont rien. Nous rions volontiers des enfants qui jouent ces divers rôles; ainsi dédaignent-ils les superbes qui prétendent imposer aux autres le respect. Il résulte de ce qui précède que l'on aurait beau leur offrir un empire en toute sécurité, ils n'en voudraient à aucun prix. Pour l'accepter, ils devraient l'estimer plus qu'ils ne l'estiment, et ne pas y voir une chose purement passagère.

Pourquoi n'aspirerions-nous pas à cette félicité si admirable, pourquoi n'irions-nous pas vers ces anges, pourquoi ne revêtirions-nous pas ces vêtements de pureté, et ne célébrerions-nous pas ces noces? Pourquoi rester de pauvres mendiants, pareils aux indigents des carrefours, pour ne pas dire plus misérables que ces indigents eux-mêmes? Certainement ils sont plus misérables, les possesseurs de richesses mal acquises; car il vaut mieux mendier que de ravir les biens d'autrui : dans le premier cas on ne mérite que pitié, dans le second que châtiment; dans le premier cas on n'offense pas Dieu, dans le second on offense Dieu et les hommes; dans ce dernier cas l'on ne recueille que le châtiment de ses injustices, dans l'autre on reçoit plus d'une fois les plus douces récompenses. Puisque ces vérités nous les connaissons, délivrons-nous de tout sentiment de cupidité, afin de nous élever promptement jusqu'aux biens célestes et au céleste royaume. Jamais l'indifférent ne saurait y arriver. Puissions-nous donc, à force de vigilance et de zèle, mériter ce trésor, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXX.

« Alors les Pharisiens, se retirant, formèrent le dessein de le surprendre dans ses discours. »

1. « Alors; » en quel moment? Au moment où ils auraient dû être profondément émus; en celui où il leur eût fallu tomber en admiration devant la bonté de Jésus, redouter les châtiments à venir, et, à cause du passé, croire en ce qu'on leur avait annoncé. Les faits étaient merveilleusement d'accord avec les paroles : les publicains et les femmes de mauvaise vie avaient cru; les prophètes et les justes avaient été mis à mort. Après de pareils témoignages, il ne restait plus aux Pharisiens qu'à croire et à se convertir, au lieu de ne pas admettre qu'ils fussent menacés de perdition. N'importe; leur malice, loin de diminuer, ne fit que croître et se développer. Cependant, comme ils redoutaient le peuple et qu'ils n'osaient porter les mains sur le Sauveur, ils songèrent au moyen de le prendre en défaut et de le rendre coupable d'un crime public. « Ils lui envoyèrent leurs disciples avec les Hérodiens, pour lui dire : Maître, nous savons que vous êtes vrai, et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité, sans avoir égard à qui que ce soit; car vous ne considérez pas la personne des hommes. Dites-nous donc ce qui vous en semble : Sommes-nous libres de payer le tribut à César, ou non? » Ils payaient déjà le tribut, puisqu'ils étaient soumis au pouvoir des Romains; mais Theudas et Judas ayant été mis à mort peu auparavant pour crime de rébellion, ils voulaient rendre Jésus également suspect à cet endroit. Voilà pourquoi ils lui envoient leurs disciples avec des soldats d'Hérode, persuadés qu'ils le plaçaient ainsi entre deux précipices, et qu'il serait obligé dans sa réponse de leur donner prise; car ils étaient prêts à le mettre en accusation, soit qu'il répondît dans leur sens, soit qu'il répondît dans le sens des Hérodiens. Pourtant, il avait payé le tribut de la double drachme; mais ses ennemis n'en savaient rien; et, de quelque façon qu'il se prononçât, ils comptaient bien le prendre à coup sûr en défaut. Au fond, il est vrai, ils eussent préféré qu'il parlât dans un sens contraire aux Hérodiens : c'est pour cela qu'ils lui envoient leurs disciples, de manière à ce que leur présence l'induise à tenir ce langage et à leur fournir le prétexte de le livrer au gouverneur comme aspirant à la tyrannie. C'est ce que laisse entrevoir saint Luc en observant qu'on l'inter-

rogea devant la foule, afin que les témoins fussent moins faciles à récuser. Or, ce fut le contraire qui arriva; le théâtre choisi par les ennemis du Sauveur fit ressortir d'une manière plus éclatante leur folie.

Mais notez leurs viles flatteries et leur fourberie voilée : « Nous savons, lui disent-ils, que vous êtes vrai. » Pourquoi dire alors : « C'est un séducteur; — il séduit la foule; il est possédé du démon; — il ne vient pas de Dieu. » *Joan.*, VII, 12; X, 20. Pourquoi, peu auparavant, recherchiez-vous les moyens de vous en défaire? Tous les piéges que leur haine leur suggère, ils les mettent en jeu. Naguère, ils lui avaient adressé cette impertinente question : « En vertu de quelle autorité agissez-vous ainsi? » *Matth.*, XXI, 23. N'ayant pu en obtenir de réponse, ils espèrent qu'il sera plus sensible à leurs flatteries, et qu'ils l'entraîneront de la sorte à parler contre les lois alors en vigueur et contre le pouvoir de celui qui leur commandait. En le qualifiant d'homme vrai, ils ne se trompaient pas; seulement, ils le disaient sans le vouloir, avec des intentions perfides. « Vous n'avez égard, ajoutent-ils, à personne. » Preuve évidente qu'ils se proposaient de le pousser à parler irrespectueusement d'Hérode, afin qu'il encourût lui-même l'accusation d'aspirer à la tyrannie, et qu'il pût être livré au supplice comme coupable de ce crime et de rébellion. Ces mots : « Vous n'avez égard à qui que ce soit; vous ne considérez pas la personne des hommes, » s'appliquent confusément à César et à Hérode. « Dites-nous donc ce qu'il vous en semble? » — Vous traitez maintenant avec honneur, vous qualifiez de maître celui que vous avez méprisé quand il vous entretenait de votre salut, celui que plus d'une fois vous avez outrageusement traité! — C'est pour cela qu'ils obéissent encore ici à un même sentiment.

Méchanceté des ennemis du Sauveur.

Observez, je vous prie, leur méchanceté. Ils ne lui dirent pas : Enseignez-nous ce que vous jugez bon, utile, légitime; mais : « Ce qu'il vous en semble? » Tant ils tenaient à cet unique point, je veux dire, à le perdre et à pouvoir le qualifier d'ennemi du pouvoir. Marc l'indique clairement et il fait bien ressortir leur insolence et leurs dispositions sanguinaires en rapportant leur langage : « Paierons-nous le tribut à César, ou ne le lui paierons-nous pas? » *Marc.*, XII, 14, lui demandent-ils. Ainsi, plus ils affectaient d'indifférence, plus ils nourrissaient de fureur, plus ils désiraient le perdre. Que leur répond le divin Maître? « Pourquoi me tentez-vous, hypocrites? » Voyez-vous avec quelle force il les traite? Il met de côté tout ménagement. Leur perversité se trahissant de toute part, étant même au comble, le Sauveur les blesse jusqu'au vif, afin de les confondre, de leur fermer la bouche, de découvrir ensuite le fond de leurs cœurs, et de montrer à tous les assistants les sentiments véritables qui les avaient amenés. En cela son dessein était de réprimer leur malice, et de les détourner de jamais tenter une démarche aussi téméraire. Bien que leur langage fût entièrement respectueux et qu'ils le qualifiassent de Maître, bien qu'ils reconnussent qu'il ne faisait pas d'acception de personnes, Dieu comme il l'était, il ne pouvait s'y tromper. C'en était assez pour montrer aux Pharisiens que la vivacité de sa réponse n'était pas l'effet d'une simple conjecture, et qu'il connaissait parfaitement leurs plus secrètes pensées.

2. Le Sauveur ne s'en tint pas cependant à ce reproche. Sans doute il n'aurait pas dû en falloir davantage pour réprimer leurs sentiments et les faire rougir de leur perversité; mais il jugea bon de leur fermer la bouche d'une autre manière. « Montrez-moi, leur dit-il, la pièce d'argent que vous donnez en paiement. » Quand elle lui eut été montrée, il les obligea selon sa coutume à proférer eux-mêmes leur sentence et à déclarer qu'il était permis de payer le tribut; triomphe éclatant et manifeste. S'il les interrogeait, ce n'était pas qu'il fût dans une ignorance quelconque; c'était pour leur faire avouer leurs propres torts. « De qui est cette image? » leur demande-t-il. Ils répondent : « De César. — Rendez donc à César, poursuit le Christ, ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Il ne s'agissait donc pas de donner, mais de rendre; et l'image et l'inscription de la pièce d'argent le prouvaient. Puis, afin qu'ils ne s'écriassent pas : Vous faites donc

de nous les sujets des hommes, — il ajoute : « Rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu. » Il est bon de rendre aux hommes ce qui leur appartient; mais il faut aussi remplir nos devoirs envers le Seigneur. De là ces mots de Paul : « Rendez à chacun ce qui lui est dû; à qui vous devez l'impôt, l'impôt; à qui le tribut, le tribut; à qui l'honneur, l'honneur. » *Rom.*, XIII, 7. Quant à ces mots : « Rendez à César ce qui appartient à César, » entendez-les, je vous prie, de tout ce qui n'est pas opposé à la religion; dès qu'une obligation quelconque est contraire à la religion, ce n'est plus alors un tribut à payer à César, c'est un tribut et un impôt à payer au démon.

Ce langage du divin Maître frappe de stupeur les Pharisiens, et ils ne peuvent pas ne pas admirer sa sagesse. C'eût été le moment de croire, et de rentrer en eux-mêmes : ne venait-il pas de leur donner une preuve de sa divinité, en leur découvrant le fond de leur cœur, et en les réduisant si péremptoirement au silence? Qu'arriva-t-il donc? En vinrent-ils à la foi? Ne le pensez pas : « Le quittant, ils se retirèrent. Puis vinrent les Sadducéens. » Quelle folie! Les Pharisiens ayant été confondus, les Sadducéens, qui auraient dû se défier désormais d'eux-mêmes, abordent audacieusement le Sauveur. Mais telle est la hardiesse, l'impudence de l'effronterie, qu'elle tente même l'impossible. Aussi l'Evangéliste ne peut-il s'empêcher d'être frappé de leur démence, et s'exprime-t-il par ces paroles : « En ce même jour les Sadducéens s'approchèrent de Jésus. » En ce jour, c'est-à-dire en celui où il avait confondu la malice de ses ennemis et où il les avait couverts de honte. Qu'étaient donc les Sadducéens? C'étaient les membres d'une secte bien inférieure à celle des Pharisiens et d'opinions bien différentes : ils niaient la résurrection, l'existence des anges et des esprits; dans leurs idées grossières, ils ne voyaient rien au delà de la matière. Du reste les sectes chez les Juifs étaient nombreuses, et Paul lui-même déclarait appartenir à celle des Pharisiens, la plus honorable de toutes. Les Sadducéens qui paraissent sur la scène ne disent rien ouvertement touchant la résurrection : ils bâtissent un récit, ils imaginent une histoire qui jamais, à mon avis, n'a eu de réalité, dans l'espérance d'embarrasser le Sauveur, et de détruire ces deux choses, et la vérité de la résurrection, et le mode prétendu de la résurrection. S'approchant donc sans arrogance, ils parlent en ces termes : « Maître, Moïse a dit : Si un homme meurt n'ayant pas de fils, que son frère épouse sa femme, et qu'il donne des enfants au frère trépassé. Or, il y avait parmi nous sept frères : le premier prit une femme, et mourut sans avoir d'enfants. Il en fut de même du second, de même du troisième, jusqu'au septième. La femme ne mourut qu'après eux tous. Au jour de la résurrection, duquel des sept sera-t-elle la femme? » *Deut.*, XXV, 5.

Ecoutez la réponse pleine d'autorité du divin Maître. Quoique les Sadducéens fussent venus avec une intention mauvaise, leur question ne dénotait que de l'ignorance. C'est pour cela que le Sauveur ne les qualifie pas d'hypocrites. Ils citent Moïse pour qu'on ne leur demande pas la raison de ces sept mariages avec la même femme : pour moi, je suis persuadé que c'était une pure fable. Certainement le troisième frère, ayant vu mourir les deux autres, n'eût pas épousé la veuve; l'eût-il fait, le quatrième eût reculé; encore moins le cinquième, le sixième et le septième y eussent-ils consenti; ils eussent regardé cette femme avec défiance. Tels sont d'ailleurs les Juifs : ils manifestent aujourd'hui des sentiments de cette nature; à plus forte raison pensaient-ils alors de même. Souvent, quoique rien de pareil ne se présentât, ils refusaient des mariages de ce genre, encore que la loi les leur ordonnât. C'est ainsi que Ruth la Moabite épousa celui de ses parents qui était le plus éloigné; que Thamar fut obligé d'user de subterfuge vis-à-vis de son beau-père. Pourquoi les Sadducéens parlent-ils de sept frères, et non pas seulement de deux ou de trois? Parce qu'ils pensaient ridiculiser de la sorte plus aisément le dogme de la résurrection. « Tous, disent-ils, eurent cette femme; » comme s'ils eussent dû embarrasser démesurément le divin Maître. Que répond le Christ? Il renverse la double difficulté qu'ils lui opposaient; il ne s'arrête pas à

leurs paroles, il va droit à leur pensée, mettant à nu le secret de leur âme, selon sa coutume qui consistait tantôt à réfuter hautement ses adversaires, tantôt à laisser à leur conscience le soin de les confondre. Voyez en ce moment de quelle manière il établit la vérité de la résurrection, et d'une résurrection bien différente de la résurrection qu'ils imaginaient. « Vous êtes dans l'erreur, s'écrie-t-il, et vous ne connaissez ni les Ecritures, ni la puissance de Dieu. » Ils avaient cité la loi, ils avaient prétendu connaître Moïse, et on leur répond que leur question prouve l'ignorance où ils sont des Ecritures. C'était là ce qui, en effet, les avait poussés à tenter Jésus, la connaissance insuffisante des livres saints, l'ignorance de la puissance divine. Pourquoi, leur répond le Christ, s'étonner de ce que vous me tentez, moi que vous ne connaissez pas, puisque vous ne connaissez même pas cette puissance de Dieu qui vous a été tant de fois manifestée, puisque vous ne la connaissez ni par les notions vulgaires, ni par les Ecritures? Le sens commun lui-même suffit à nous enseigner que rien n'est impossible à Dieu.

3. Le Sauveur commence par répondre à leur question. Comme ils la lui avaient adressée parce qu'ils ne croyaient pas à la résurrection et qu'ils estimaient l'ordre des choses ainsi, le divin Maître commence par aller au mal principal; puis il en attaque la conséquence, car telle était l'origine de leurs fausses croyances, et il détermine le mode réel de la résurrection. « Au jour de la résurrection, dit-il, les hommes n'auront pas de femmes, et les femmes n'auront pas de maris; mais ils seront comme les anges de Dieu dans le ciel. » Luc dit : « Comme les fils de Dieu. » *Luc.*, XX, 36. Or, s'il n'y a point de mariage le cas proposé tombe de lui-même. Les anges ne sont point anges parce qu'ils ne connaissent pas le mariage; mais ils ne connaissent pas le mariage parce qu'ils sont des anges. En parlant de cette manière le Fils de Dieu dissipe une foule d'autres préjugés de même nature, ce que Paul résume en ces termes : « La figure de ce monde passe. » I *Cor.*, VII, 31. Voilà comment Jésus détermine le mode de la résurrection. Quant à la réalité, il la prouve également, et, quoique la preuve de ce dernier point soit impliquée dans la preuve du premier, il n'hésite pas à donner une autre preuve supplémentaire de cette vérité. De la sorte il répond pleinement et à la question des Sadducéens, et à leurs secrètes pensées. Parce qu'ils l'avaient interrogé par ignorance autant que par malice, il les éclaire davantage; au lieu qu'il ne va pas au delà de la question posée toutes les fois que la malice seule l'a inspirée.

Ils lui avaient opposé Moïse; il le leur oppose à son tour et dit : « Quant à ce qui concerne la résurrection des morts, n'avez-vous pas lu : Je suis le Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob? Or, Dieu n'est pas le Dieu des morts, il est le Dieu des vivants. » *Exod.*, VI, 3. Il n'est pas le Dieu de ceux qui n'existent pas, de ceux qui ont complétement cessé d'être et qui ne ressusciteront jamais. Il ne dit pas, en effet : J'étais; mais : « Je suis » le Dieu des êtres qui subsistent et qui vivent. De même qu'Adam, dès le jour où il mangea du fruit de l'arbre, était mort en vertu de la divine sentence, bien qu'il vecût encore; de même les patriarches, quoique morts, vivaient en vertu de la résurrection qui leur avait été promise. Pourquoi cependant ailleurs est-il dit que Dieu « doit régner sur les vivants et sur les morts? » *Rom.*, XIV, 9. Ne voyez pas dans ce langage une contradiction : il est ici question des morts qui doivent revenir à la vie. Autre est le sens de ces mots : « Je suis le Dieu d'Abraham; » autre le sens de ceux-ci : « Afin qu'il règne sur les vivants et sur les morts; » car il est une autre mort de laquelle il a été dit : « Laissez les morts ensevelir les morts. » *Luc.*, IX, 60.

« Et le peuple, entendant Jésus, admirait sa doctrine. » Il n'en fut pas de même des Sadducéens; ils se retirèrent pleins de confusion, tandis que la multitude, étrangère à tous les partis, profitait des enseignements du Maître. Puisque telle est la résurrection, ne négligeons rien pour obtenir en ce jour une des premières places. Si vous le trouvez bon, avant que ce moment arrive, nous vous montrerons des hommes qui en possèdent par anticipation les avantages et en recueillent les fruits : transpor-

tons-nous de nouveau dans la solitude, et revenons encore à ce sujet que je vous vois écouter avec tant de plaisir. Contemplons encore aujourd'hui ces phalanges spirituelles; contemplons leur bonheur exempt de toute crainte. Ils ne sont pas sous leur tente avec des lances, des cuirasses, des boucliers, comme les soldats, je vous l'ai largement montré hier; vous les verrez dépouillés de ces armes, et néanmoins, opérant des prodiges que les soldats avec leurs armes ne sauraient opérer. Si vous êtes capable de le comprendre, venez, tendez-moi votre main, allons ensemble sur le théâtre de cette guerre, et examinons cette armée rangée en bataille. Tous les jours, effectivement, ils se battent, ils renversent leurs ennemis, et triomphent de toutes les passions qui ne cessent de nous dresser des embûches; chez eux vous verrez ces passions gisant à terre sans mouvement aucun; vous y verrez le parfait accomplissement de ce mot de l'Apôtre : « Les disciples du Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises. » *Galat.*, v, 24. Voyez-vous ce grand nombre d'ennemis qui jonchent le sol et qui sont tombés sous le glaive de l'Esprit? Là vous ne trouverez ni la gloutonnerie, ni l'ivresse; leur table vous le prouvera, de même que le trophée dressé par eux. Elles ont succombé ces deux passions, ces monstres à plusieurs formes et à plusieurs têtes, et elles ont fui devant l'eau employée comme breuvage.

Semblable à l'hydre et à Scylla de la mythologie, l'ivresse a plusieurs têtes. De là naissent la fornication, la fureur, la mollesse, les honteuses amours. Chez nos solitaires, toutes ces passions ont disparu; tandis que les soldats du siècle, vinssent-ils à vaincre en cent batailles, seront toujours vaincus par elles, ni armes, ni lances, ni quelque autre chose que ce soit, ne leur permet de résister à ces infernales phalanges; et ces géants, ces soldats invincibles, ces héros de mille exploits, vous les trouverez enchaînés sans autre lien que ceux du sommeil et de l'ivresse, et, sans avoir reçu ni coups ni blessures, gisant à terre comme s'ils en avaient reçu, et dans un état même pire. Du moins, les blessés font encore quelques mouvements; ceux-là, au contraire, tombent dans une complète inertie. Notre armée est donc plus forte et plus admirable : les ennemis qui viennent à bout des soldats de ce monde, elle les terrasse par la seule volonté. La passion qui est en nous la source de tous les maux, ces soldats du Christ l'affaiblissent à tel point qu'elle ne peut plus dans la suite leur nuire. Le chef vaincu, la tête ôtée, les autres membres demeurent dans le repos. Or, cette victoire, vous la verrez remportée par chacun de ces soldats. Il n'en est pas chez eux comme dans nos guerres d'ici-bas où, lorsque l'on a été blessé, lorsque l'on est tombé, l'on ne peut plus frapper son ennemi. Là, tous doivent triompher du monstre qui les menace, et celui qui ne le transperce pas, celui qui ne le terrasse pas sans retour, a mille tourments à souffrir.

4. Comprenez-vous l'éclat de cette victoire? Un trophée que toutes les armées réunies de la terre seraient impuissantes à dresser, chacun de nos solitaires le dresse : tous leurs ennemis sont renversés, taillés en pièces, anéantis; les paroles insensées comme les funestes et impérieuses maladies de l'âme, comme l'orgueil et toutes les passions dont l'ivresse fait la force. Ils sont heureux de suivre l'exemple de leur Maître, dont l'Ecriture a dit avec admiration : « Il boira sur sa route de l'eau du torrent; c'est pour cela qu'il relèvera sa tête. » *Psalm.* CIX, 7. Voulez-vous voir d'un autre côté la foule des morts? Considérons les convoitises dont les mets divers, les cuisiniers, les maîtres d'hôtel, les pâtissiers, les plaisirs de la table sont l'origine. Je rougis en parlant de ces choses : cependant je ne puis m'empêcher de mentionner les faisans, les sauces mêlées avec profusion, les aliments soit liquides soit solides, enfin les lois qui président au service des uns et des autres. Car, semblables à des personnages qui auraient à gouverner une cité, ou à ranger une armée en bataille, les gens qui s'occupent de ces affaires prétendent régler ce qu'il faut présenter, soit en premier lieu, soit en second lieu. Les uns serviront d'abord des oiseaux grillés farcis de poissons : d'autres inaugureront d'une autre manière ces festins d'iniquité. Sur tous ces points, sur la

Opulence des tables des hommes du siècle.



qualité, l'ordre, la quantité, grande controverse. On rivalise en des choses qui devraient faire rougir de confusion; et c'est à qui passera la moitié de la journée à table, ou bien la journée tout entière, ou bien le jour et la nuit. — Mais, malheureux, considérez donc la mesure de votre estomac, et rougissez de votre gloutonnerie.

Rien de pareil chez ces anges de la terre : toutes ces convoitises sont mortes en eux. S'ils mangent, ce n'est pas pour se rassasier ou se satisfaire, c'est pour soutenir leur vie; chez eux point d'oiseleurs, point de pècheurs; ils ont assez d'un peu de pain et d'un peu d'eau. Ils ne connaissent ni ces sollicitudes, ni le désordre, ni le tumulte de ces repas : leur corps aussi bien que leurs cellules y sont étrangers; ils ont la tranquillité du port, tandis que les autres ont en partage les agitations de la tempête. Mettez à nu l'intérieur de ces hommes qui se gorgent de viandes, vous y verrez un fumier repoussant, un impur cloaque, un sépulcre blanchi; je n'ose poursuivre et vous parler des phénomènes dégoûtants qui mettent le comble à cet amas d'horreurs. Dans la solitude vous ne trouverez aucune de ces misères, pas plus que les amours impudiques dont elles sont le principe; car vous verrez les hommes du monde mêlés aux chevaux, aux bêtes de somme; les termes cheval, bête de somme ou de trait, servant à désigner les actions les plus honteuses. Vous verrez donc là le cavalier et le cheval dans le même état, et ses armes joncher la terre : ici vous verrez tout le contraire, vous verrez des âmes mortes entièrement aux passions. Ce n'est pas seulement des plaisirs de la table que triomphent nos saints; ils triomphent de même de l'amour de l'argent, de la gloire, de la jalousie, de toutes les passions. Leur armée ne vous semble-t-elle pas plus vaillante que les armées de ce monde; leur genre de vie préférable? Qui oserait dire le contraire? Assurément personne, pas même le plus ardent des mondains. La vie des uns conduit au ciel, la vie des autres à l'enfer; l'une est l'œuvre du diable, l'autre l'œuvre du Christ; l'une a pour ordonnateurs l'impudicité et le plaisir, l'autre la philosophie et la chasteté; à l'une préside le démon, à l'autre le Sauveur. Où règne l'ivresse, règne le diable; où retentissent des propos obscènes, où commande la gloutonnerie, les démons s'ébattent en liberté. Telle fut la table du riche de l'Evangile : aussi une simple goutte d'eau lui fut-elle refusée.

5. Il n'en est pas ainsi de la table des solitaires; se rapprochant par leur genre d'existence des anges eux-mêmes, ils ne prennent point de femmes, ils dorment peu de temps, ils fuient les plaisirs; à part un petit nombre de circonstances, on les prendrait pour des êtres incorporels. Quel est donc celui qui triomphe si aisément de ses ennemis que, même en prenant son repas, il conquiert un trophée? De là ce mot du Prophète : « Vous avez préparé devant moi un repas pour me soutenir contre ceux qui m'affligent. » *Psalm.* XXII, 5. Certainement il ne sera pas dans l'erreur celui qui appliquera ce passage aux repas de nos saints. Ce qui afflige le plus l'âme, en effet, ce sont les convoitises criminelles, la volupté, l'intempérance et les maux qui en découlent; demandez-le aux gens qui en ont fait l'expérience. D'ailleurs, voyez ce qui fournit la table des mondains et ce qui fournit la table des moines, et vous en apprécierez la différence. Qu'est-ce qui fournit la première? Ce sont des larmes sans nombre, les dépouilles des veuves, le patrimoine des orphelins. Ce qui fournit la seconde, ce sont de légitimes travaux : cette dernière est pareille à une femme belle, honorable et qui n'a besoin d'aucun secours extérieur pour rehausser sa beauté naturelle; la première, au contraire, rappelle une courtisane repoussante et difforme qui s'efforce de dissimuler sous le fard sa laideur sans y pouvoir réussir, et qui y réussit d'autant moins qu'elle s'y applique davantage : c'est précisément quand elle se rapprochera de celui qu'elle recherche que sa difformité ressortira le plus. Considérez ses convives, non quand ils vont chez elle, mais quand ils s'en retournent, et vous jugerez de ce qu'elle a de repoussant. La femme honnête, noble par le cœur comme elle l'est, ne permettra pas à ses conviés de proférer une parole capable de faire rougir; la courtisane, au contraire, ne permettra rien de digne et qui ne soit pas en rapport avec sa

propre ignominie. L'une se propose le bien de son convive, l'autre sa perte. L'une lui interdit d'offenser Dieu, l'autre de ne pas l'offenser.

Allons donc auprès de nos solitaires : nous y apprendrons à connaître les liens sans nombre dont nous sommes chargés; nous y apprendrons à dresser des tables qui nous procureront sans frais aucuns toute sorte d'agrément et de charme; des tables d'où seront bannies les sollicitudes, la haine, la jalousie, en un mot toutes les passions, où nous puiserons les plus douces espérances et où nous trouverons de glorieux trophées. Là point d'angoisse, point de maladie qui tourmente l'âme, point de ressentiment; la paix et le calme y règnent sans partage. Ne me parlez pas du silence des serviteurs dans les palais des riches; parlez-moi plutôt du tumulte qui caractérise leurs repas; non-seulement de celui que soulèvent entre eux les invités, bien qu'il soit souverainement ridicule, mais de celui qui éclate dans leur cœur, au-dedans d'eux-mêmes, de celui qui a pour conséquence une servitude déplorable, qui jette le désordre, la tempête, les ténèbres, l'agitation dans les pensées, qui pareil enfin à un combat nocturne, bouleverse tout de fond en comble. Il n'en est pas de même dans les tentes des solitaires; l'ordre et la tranquillité seuls les animent. Au sortir de la première de ces tables vous tombez dans un sommeil semblable à la mort; au sortir de la seconde, vous êtes encore maître de vous-même : la première vous mérite le châtiment; la seconde le royaume des cieux et des récompenses immortelles. Choisissons donc celle-ci, afin d'en recueillir le bénéfice. Puissions-nous tous y parvenir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME SIXIÈME

Résumé de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Homélie sur la naissance du Christ.

Discours de Sévérien, évêque de Gabales, sur la création du monde.

Homélie de Sévérien, évêque de Gabales, sur le serpent.

Homélies sur saint Matthieu.

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.

Besançon.—Imprimerie d'Outhenin Chalandre fils.